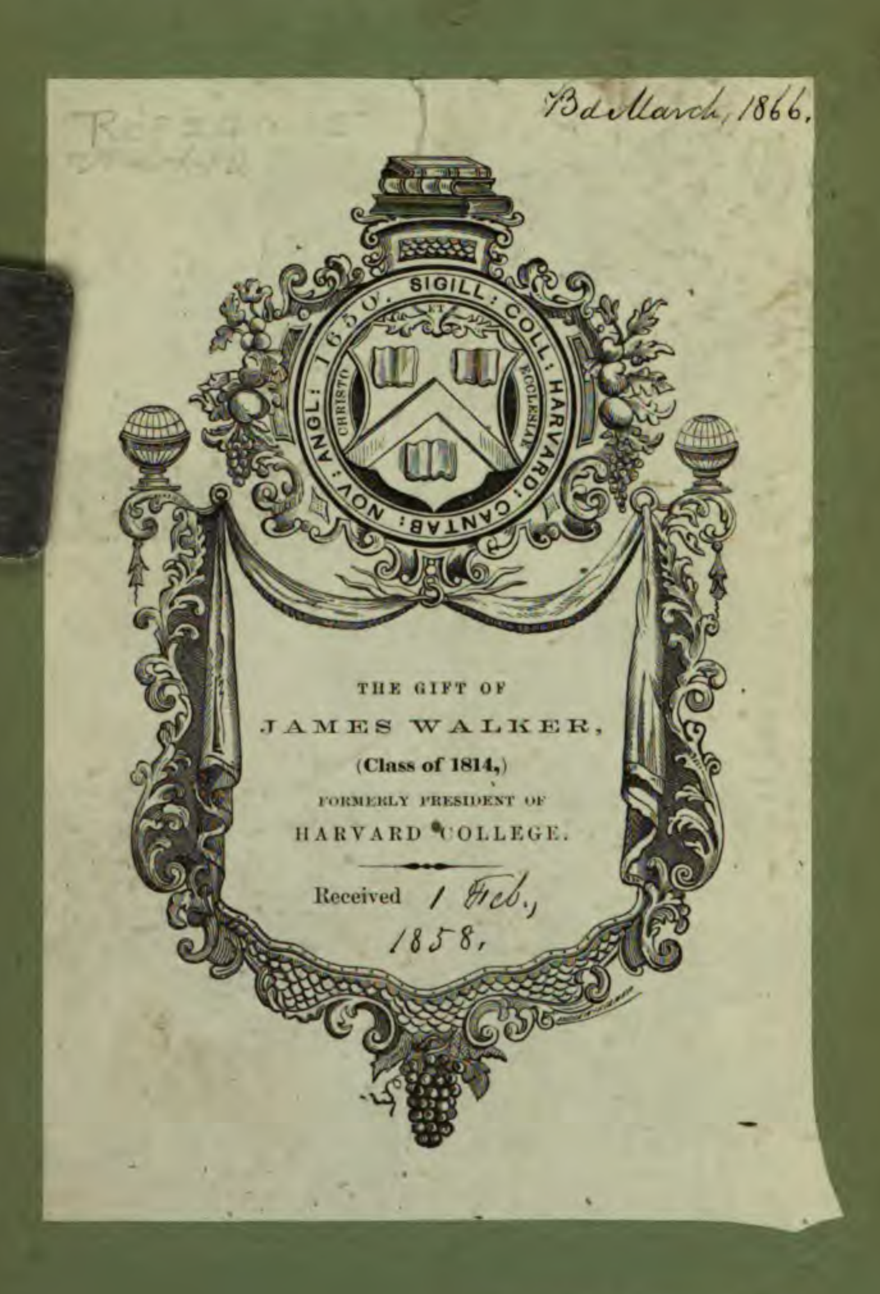

HN 2VU7 0




Bd March, 1866.
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
THE GIFT OF
JAMES WALKER,
(Class of 1814,)
FORMERLY PRESIDENT OF
HARVARD COLLEGE.
Received 1 Feb., 1858.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME HUITIÈME.

Cabacius. — Caselles.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

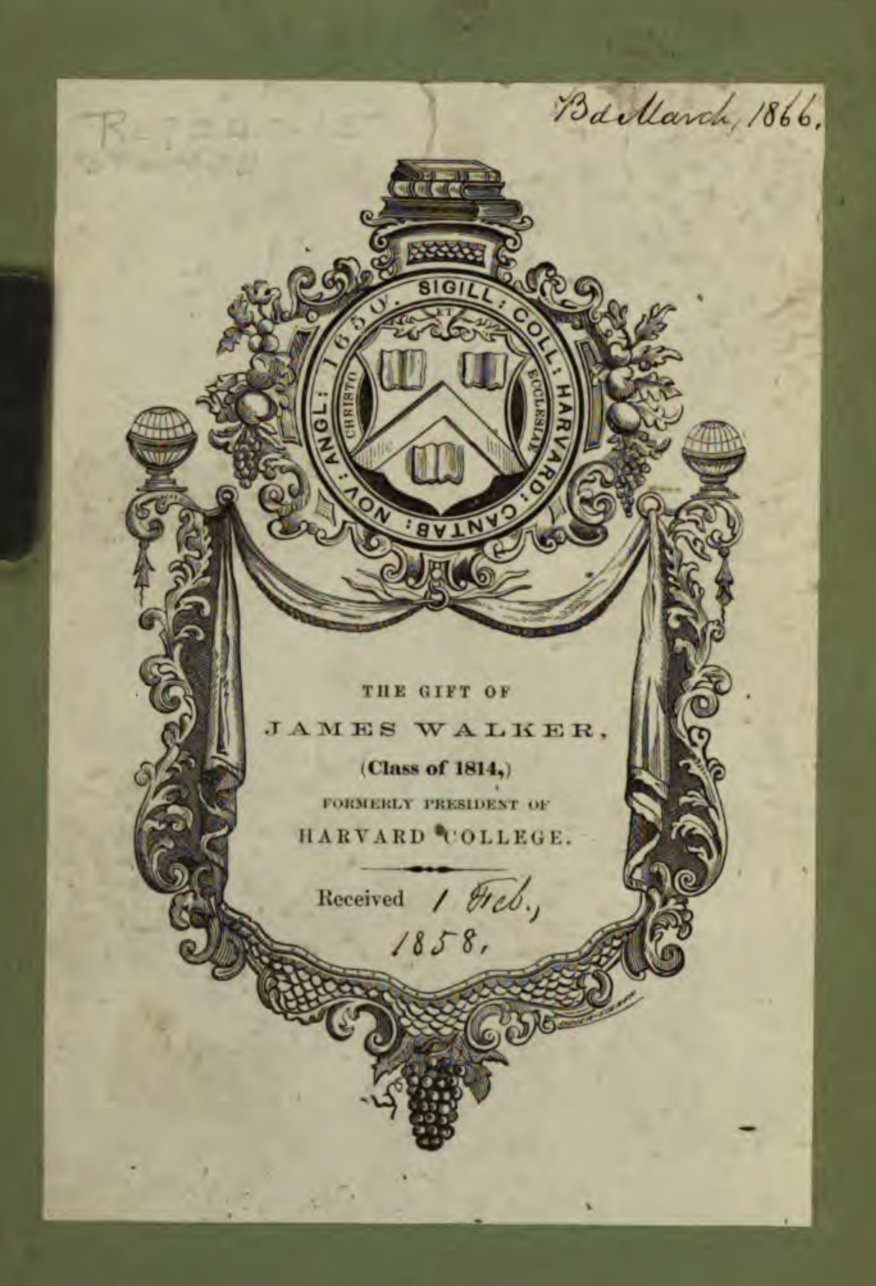
DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Huitième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LV.


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
THE GIFT OF
JAMES WALKER,
(Class of 1814,)
FORMERLY PRESIDENT OF
HARVARD COLLEGE.
Received 1 Feb.,
1858.

massacre. Mais l'intercession d'un prêtre vénérable arrêta l'ardeur homicide de Cabadès. Les habitants furent vendus, et Cabadès mit garnison dans la ville. Informé du siége d'Amide, l'empereur Anastase avait fait partir de Constantinople une armée de cinquante-deux mille hommes. Cabadès, campé près de Nisibe, rencontra et détruisit presque entièrement une des divisions impériales. Une irruption des Huns dans ses États l'obligea de se porter au secours des provinces envahies. Ce fut alors au tour des Romains d'assiéger Amide; ils attirèrent hors de la ville le commandant et une partie de la garnison perse, et les massacrèrent; le fils du commandant ne se retira de la ville qu'après avoir obtenu des conditions honorables. Une trêve de sept ans mit fin à la guerre. Cabadès eût voulu dès lors assurer la couronne après lui à Chosroès, l'un de ses trois fils légitimes, et faire sanctionner ce choix par les Romains; mais ceux-ci n'eurent garde d'y souscrire. La faute en retomba sur Séosès, chargé de la négociation par Cabadès. Celui-ci oublia les services passés de ce seigneur; et, feignant d'obéir à la loi du pays, il sacrifia Séosès à la haine de ses ennemis, qui l'avaient fait condamner à mort pour avoir fait enterrer sa femme, contrairement à la défense portée par la religion mage. De nouvelles guerres éclatèrent alors entre les Romains et les Perses. La première fut amenée par la destruction que les Perses avaient faite des fortifications romaines élevées autour de la ville de Mindone lors de l'avénement de Justinien. Les Perses furent d'abord battus par Bélisaire; plus tard, ils réparèrent ce premier échec, les soldats de Bélisaire ayant été obligés de livrer bataille prématurément. Cependant Azaréthès, qui commandait l'armée de Cabadès, ne sut pas profiter de la victoire; il avait d'ailleurs perdu beaucoup d'hommes, comme cela résultait du dénombrement des flèches restées dans le panier rempli au départ par les soldats, et dont une grande partie ne fut pas retirée, comme c'était l'usage, par les guerriers revenus sains et saufs du combat. Pendant que Sittas, qui succéda à Bélisaire, négociait un traité avec Mermeroès, autre général de Cabadès, celui-ci mourut, après avoir désigné Chosroès pour son successeur.

Agathias. — Procope. — Gibbon, *Decline*, etc. — Dubeux, *la Perse*, t. II, dans *l'Univers pittoresque*.

CABAKDJI ou KABAKDJI-OGLOU, fameux rebelle turc, mort en juillet 1808. Officier dans le corps des yamaks en 1807, il fut choisi par eux pour les commander contre les nizam-djedid, leurs rivaux, et plus favorables qu'eux aux innovations militaires introduites par sultan Sélim. Kabakdji marcha à la tête des yamaks, au nombre de 600, sur Constantinople, et il y massacra le defterdar, le zaran Khané-Emini, et d'autres hauts personnages. Ses forces s'étant accrues, et les nizam-djedid ayant été consignés dans leurs casernes, il s'établit sur la place de l'Atmeidan, fit apporter les marmites des ortas, et s'adressant aux rebelles il les poussa à détruire les corps des nizam-djedid, à défendre les règlements établis par Hadji-Bektach, et à châtier les ministres qui les avaient foulés aux pieds. Excités par cette allocution, les yamaks massacrèrent les individus portés sur la liste des proscrits, dressée par le kaïm-mekam. Le bostandji-bachi, également désigné à leur fureur, s'était retiré au sérail. Rassemblés devant la porte impériale, les soldats mutinés demandèrent à grands cris la tête de ce fonctionnaire. Sultan Sélim repoussa les instances de ses ministres, qui le conjuraient de sacrifier cette victime au rétablissement de la paix publique; et le bostandji lui-même offrit généreusement sa vie. « Puisque tu consens à ce douloureux sacrifice, meurs, ô mon fils, dit alors le sultan, et que la bénédiction d'Allah t'accompagne! » A peine ces mots étaient-ils prononcés, que la tête du bostandji-bachi roulait sous le sabre de l'exécuteur; et, jetée par les créneaux, elle était saisie par les yamaks, qui allèrent la hisser parmi les dix-sept têtes des principaux dignitaires, rangées sur une ligne parallèle à celle des kazam. Après deux jours de massacres, Sélim supprima les nizam-djedid. Mais les chefs cachés des conjurés voulaient un sacrifice plus éclatant; il leur fallait la déchéance ou la mort du sultan lui-même. Cabakdji-Oglou se chargea de ce nouveau crime. Après avoir peint, dans une harangue, sultan Sélim comme l'ennemi des janissaires, il proposa à ses soldats de poser au mufti la question suivante : « Le padichâh qui par sa conduite et ses règlements combat les principes religieux consacrés par le Koran, est-il digne de rester sur le trône? » Le mufti joua d'abord la douleur et l'abattement, plaignit son souverain, égaré, disait-il, par de mauvais conseils; puis il répondit : *Olmaz* (Cela ne se peut pas), en ajoutant les termes consacrés *We allahou allem* (Mais Dieu fait ce qui vaut le mieux). On voit que le tartuffe est de tous les pays. Cabakdji n'eut garde d'interpréter cet oracle dans un sens favorable au sultan : il le déclara déchu du pouvoir, et proclama à sa place sultan Moustapha, fils d'Abdoul-Hamid. Le mufti se chargea de porter cet arrêt à Sélim. Le sultan était assis sur un sopha dans la grande salle du palais. Autour de lui se trouvaient réunis ses officiers et domestiques. Se prosternant alors aux genoux de son maître, le cheik-ul-islam lui déclara, avec tous les dehors de la plus profonde affliction, la volonté du peuple. A ce discours hypocrite le sultan se leva, jeta un regard ému sur les assistants, et s'alla retirer dans le *Kafess*. Il rencontra et embrassa le sultan Moustapha, qui en sortait; puis il lui recommanda de se consacrer au bonheur du peuple. Les nizam-djedid furent supprimés par le nouveau sultan, et leurs casernes furent pillées par les soldats de Cabakdji-Oglou.

Cette révolution opérée par leurs armes, et leur gratification une fois touchée, les yamaks retournèrent aux châteaux du Bosphore, dont le

commandement fut remis à leur chef. La mésintelligence ayant éclaté entre Moustapha-Pacha et le mufti, Cabakdji prit le parti du dernier, et contribua à la chute du kaïm-mékam, qui fut exilé. Taiar-Pacha lui succéda, mais fut également destitué par l'influence de Cabakdji et du mufti. Il se retira à Routschouk auprès de Moustapha-Baïrakdar, resté fidèle à Sélim, qu'il résolut de rétablir. Pour y parvenir, il fallait renverser les yamaks. Un homme audacieux, Hadj-Ali, muni d'un firman du grand vizir, que Baïrakdar avait su gagner à ses projets, vint, à la tête d'un régiment de cavalerie, surprendre Cabakdji à Fanaraki, sur le Bosphore, où il résidait. Arrivé dans la nuit, il cerna la maison, et, accompagné de quatre hommes armés, il prétexta une dépêche de la part du caïmmekam. A peine introduit, il fait garrotter les serviteurs de Cabakdji, pénètre dans le harem, où celui-ci se trouvait couché, et le saisit en chemise au milieu de ses femmes glacées d'effroi : « Que voulez-vous de moi? s'écrie Cabakdji; qu'ai-je fait, et par quel ordre venez-vous m'arracher de ma demeure et à ma famille? Laissez-moi au moins un moment pour faire ma prière. — Il n'est plus temps de prier; meurs, scélérat, » répond l'émissaire, en même temps qu'il lui plonge un poignard dans le sein.

Jouannin, Turquie, dans l'Univers pittoresque.

***CABAL** (*Pierre*), chirurgien français, vivait à Paris dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Ad Joh. Riolani, pro medicis apologiam parum philosophicam pro chirurgis responsio;* Paris, 1577, in-8°.

Carrère, Bibliothèque de la médecine.

CABALLERO ou **CAVALLERO** ou **CABELLERO**, famille d'origine napolitaine, au service de l'Espagne dans le dernier siècle, et dont les membres les plus célèbres furent les suivants :

CABALLERO (*D. Juan*), guerrier, né dans le royaume de Naples en 1712, mort à Valence le 28 novembre 1791. De 1739 à 1740, il fit la guerre sous don Carlos, qu'il accompagna en 1759, lorsque ce prince monta sur le trône. En 1774, il défendit Melilla contre le roi de Maroc, et en 1779 il se trouva au blocus de Gibraltar. Il fut ensuite chargé de fortifier les principales places du royaume des Deux-Siciles. A son retour en Espagne, il remplit plusieurs fonctions importantes.

Depping, Hist. d'Espagne.

CABALLERO (*Jérôme*), frère du précédent, général espagnol, mort en 1807. Ayant sauvé don Carlos à l'affaire de Velletri, en 1744, il obtint dès lors un avancement rapide. En 1787, il fut appelé au ministère de la guerre, et devint lieutenant général en 1789. Il perdit son portefeuille en avril 1790; mais il continua de présider le conseil de la guerre. Lors de l'arrivée de Godoï aux affaires, il fut nommé conseiller d'État. Toutes ces fonctions, dues à la faveur, ne l'empêchaient pas d'être un personnage assez médiocre.

Mémoires du prince de la Paix.

CABALLERO (*Joseph-Antoine, marquis DE*), homme d'État espagnol, neveu du précédent, né à Saragosse vers 1760, mort à Salamanque en 1821. Après avoir achevé son cours de droit, il fut nommé alcalde de Corte et auditeur à Séville. Son mariage avec une femme de chambre de la reine servit son ambition. Devenu fiscal du conseil suprême de la guerre en 1794, il fut nommé ministre de grâce et justice en 1798. En 1808, à la suite de la révolution d'Aranjuez, il perdit le ministère, mais garda le titre de conseiller d'État, et fut chargé de gouverner le conseil des finances. Membre de la junte qui choisit Murat pour président, il fut un des signataires de l'adresse qui demandait à l'empereur des Français un souverain de sa famille. Il entra au conseil du roi Joseph, et devint président de la section de justice des affaires ecclésiastiques. En 1814, lors de la déchéance du roi Joseph, il le suivit en France, et se fixa à Bordeaux. Il ne rentra en Espagne qu'après la révolution de 1820.

Biog. étrangère.

CABALLERO (*Raymond Diosnda*), théologien espagnol, de l'ordre des Jésuites, né à Palma dans l'île de Majorque en 1740, mort en 1820. Élevé à Madrid, il se réfugia à Rome lors de la suppression de son ordre, et s'adonna à la culture des lettres. Presque tous ses ouvrages ont été publiés sous le pseudonyme de *Filibero de Parripalma*. On a de lui : *De prima typographiæ hispanicæ ætate specimen;* Rome, 1793, in-8° : l'auteur montre, entre autres, qu'il y avait dès 1474 une imprimerie à Valence; — *Osservazioni sulla patria del pittore Giuseppe de Rivera, detto lo Spagnoletto*, dans l'*Anthologie romaine*, 1796, et dans le *Journal littéraire de Naples*, t. L; — *Commentariola critica : primum, de disciplina arcani; secundum, de lingua evangelica;* Rome, 1798, in-8°; — *Ricerche appartenenti all' Accademia del Pontano;* ibid., 1798, in-8°; — *Avvertimenti amichevoli all' erudito traduttore romano della Geografia di W. Guthrie;* Naples, 1799; — *l'Eroismo de Ferdinando Cortese, confermato contro le censure nemiche;* Rome, 1806, in-8°; — *Bibliothecæ scriptorum societatis Jesu supplementa duo;* ibid., 1814-1816, in-4°.

Rose, New Biographical Dictionary.

***CABALLERO** (*Firmin-Agosto*), homme politique espagnol, né le 7 juillet 1800 à Barajas de Melo (Cuenza). Il exerça en Estramadure la profession d'avocat, et vint se fixer à Madrid à la mort du roi Ferdinand VII. Il fonda en 1833 le *Bolatin del Comercio*, organe du parti exalté, qui, ayant été poursuivi et supprimé en 1834, devint *el Eco del Comercio*. Nommé en même temps aux cortès par Madrid et Cuenza, il opta pour cette dernière province, et vota avec l'opposition, dans l'espérance d'arriver à renverser le ministère Martinez de la Rosa. Ses

Ami de Sieyes et distingué par le général Bonaparte à son retour d'Égypte, Cabanis, le lendemain du 18 brumaire, rédigea, au nom du corps législatif, la proclamation qui recommandait au peuple français la révolution qu'on venait d'accomplir. Partisan de la constitution consulaire, il fut nommé sénateur. Mais bientôt désabusé lorsqu'il vit retirer à la nation les droits politiques conquis par la révolution, il se réfugia dans la science. Déjà, dans la cinquième classe de l'Institut, dont il était membre, il avait lu les six mémoires qui forment la première partie de son livre sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme*. L'ouvrage complet parut en 1802 (2 vol. in-8°), et obtint un brillant succès, qui classe l'auteur comme écrivain et comme philosophe.

Condillac avait expliqué tous les faits de l'âme par la sensation : Cabanis voulut le compléter en recherchant l'origine et la nature de la sensation. Voici quelle fut sa doctrine. C'est dans les nerfs que réside la sensibilité, et par suite toutes les facultés intellectuelles et toutes les affections morales. Dans la manière dont la sensibilité se développe, on peut reconnaître deux modes : 1° elle va de la circonférence au centre de l'organe; 2° elle revient du centre à la circonférence. Pour ceux qui voient dans la simplicité le mérite d'un système, la théorie est séduisante. Une impression reçue, l'action et la réaction des nerfs, et le sentiment qui en résulte tout comme la sensation résulte de la réaction du nerf sur lui-même, la volonté est produite par la réaction des nerfs sur les muscles. La distinction du moral et du physique est donc vaine; les facultés morales naissent des facultés physiques. Sans doute l'action régulière des nerfs est une condition nécessaire de tout sentiment, de toute perception; les nerfs sont les organes de toute sensation; mais il y a aussi un principe sûr et simple qui reçoit l'impression, et qui prend connaissance. Ce que l'auteur appelle *réaction*, cette action qui va du centre à la circonférence, ne peut partir que d'un principe intérieur, essentiellement actif, du *moi*. Si au moi vous substituez les nerfs, l'unité et la simplicité, les caractères essentiels de la conscience disparaissent.

Cabanis ajoute : « Si Condillac eût mieux connu l'économie animale, il aurait senti que l'âme est une *faculté*, et non pas un *être*. » On voit qu'il va au delà de Condillac, et il aboutit à cette conclusion, que c'est le cerveau qui produit la pensée. Voici, à cet égard, des passages formels : « Pour « se faire une idée juste des opérations d'où ré« sulte la pensée, il faut considérer le cerveau « comme un organe particulier, destiné spécia« lement à la produire, de même que l'estomac « et les intestins à opérer la digestion.... Les « impressions sont des aliments pour le cerveau; « ils cheminent vers cet organe, de même que « les aliments cheminent vers l'estomac... Les « impressions arrivent au cerveau, le font entrer « en activité, comme les aliments, en tombant « dans l'estomac, l'excitent à la sécrétion. Nous « voyons les aliments tomber dans l'estomac « avec les qualités qui leur sont propres; nous « les en voyons sortir avec des qualités nouvel« les, et nous en concluons qu'il leur a fait subir « cette altération : nous voyons également les « impressions arriver au cerveau, isolées, sans « cohérence; mais le cerveau entre en action, « il réagit sur elles, et bientôt il les renvoie mé« tamorphosées en idées. Donc nous concluons « avec certitude que *le cerveau digère les im*« *pressions*, et qu'il *fait organiquement la* « *sécrétion de la pensée*. »

A côté de cette grossière théorie de la formation des idées, on rencontre une foule d'observations précieuses pour la science, de faits intéressants sur l'influence de l'âge, du tempérament, des sexes, du climat, du régime; sur les idées et les affections morales. Le mérite réel de ce livre est dans le tableau frappant de tous les genres d'action que la nature extérieure et les organes exercent sur le moral. Un remarquable talent d'exposition, un style clair et élégant en firent le succès en France. Mais cette tentative hardie de fonder la philosophie sur la physiologie, qui faisait de l'âme un résultat du système nerveux, et dont la pensée dominante était de ramener tout le moral de l'homme au physique, n'en était pas moins erronée dans son brutal sensualisme, et dangereuse par ses conséquences morales. Heureusement ce n'était pas là le dernier mot de Cabanis.

Vers 1805, vint se réunir à la société d'Auteuil un homme jeune encore, mais déjà occupé d'études sérieuses, et à qui toutes les questions de la philologie, de la littérature et de la philosophie étaient familières. C'était Fauriel, ami de M[me] de Condorcet, qui préparait une histoire de la philosophie stoïcienne. Des liens d'estime et d'affection mutuelles s'établirent bientôt entre lui et Cabanis. Sans doute de longues discussions durent s'engager entre les deux amis sur les graves problèmes qui les occupaient l'un et l'autre. Le nouveau venu, nourri des sublimes leçons du Portique, ne manqua pas de remontrer à l'auteur des *Rapports du physique et du moral* l'insuffisance de la doctrine toute physiologique, greffée sur la philosophie de Condillac. Cabanis, esprit ouvert aux lumières nouvelles, et cherchant la vérité de bonne foi, modifia insensiblement ses idées. Sur ce travail intérieur d'une belle intelligence il nous reste un témoignage bien digne d'intérêt; c'est la *Lettre à M. F*** sur les causes premières*, publiée pour la première fois en 1824 par M. Bérard, de Montpellier, seize ans après la mort de l'auteur. On ne peut trop admirer la sincérité d'esprit avec laquelle Cabanis y expose ses doutes, passe naturellement de la physiologie à la psychologie, et se rapproche de la vérité. Ce qu'il appelle *les causes premières* n'est autre chose que Dieu : plus d'un pas-

sage l'atteste. Ainsi, p. 11 (1) : « Il y a un point « de vue sous lequel il est incontestable que la « pratique de la vertu nous est ordonnée par les « causes premières.... Les lois qui régissent « l'homme, et desquelles doivent découler celles « de la morale, sont l'ouvrage de ces causes, dont « on peut dire par conséquent *qu'elles expri-* « *ment la volonté*. » P. 44 : après avoir établi l'existence, l'intelligence et la volonté d'une cause première et universelle, il dit, à propos des merveilles du monde : « L'esprit de l'homme n'est « pas fait pour comprendre que tout cela s'opère « sans prévoyance et sans but, sans intelligence « et sans volonté. Aucune analogie, aucune vrai- « semblance ne peut le conduire à un semblable « résultat ; toutes, au contraire, le portent à re- « garder les ouvrages de la nature comme pro- « duits par des opérations comparables à celles « de son propre esprit, dans la production des « ouvrages les plus savamment combinés, les- « quelles n'en diffèrent que par un degré de per- « fection mille fois plus grand : d'où résulte pour « lui l'idée d'une sagesse qui les a conçus et « d'une volonté qui les a mis à exécution, mais « de la plus haute sagesse, de la volonté la plus « attentive à tous les détails, exerçant le pou- « voir le plus étendu avec la plus minutieuse pré- « cision. » — P. 46 : « Il est très-évident, en outre, « que le principe de l'intelligence est répandu « partout, puisque partout la matière tend sans « cesse à s'organiser en êtres sensibles. » — P. 48 : « Enfin ces forces font éclore, développent « et conduisent au terme de leur perfection des « êtres sensibles, et par suite intelligents. Or, je « l'avoue, il me semble que l'imagination se re- « fuse à concevoir comment une cause ou des « causes dépourvues d'intelligence peuvent en « donner à leurs produits.... Cette suite de rai- « sonnements me paraît nous conduire à ce ré- « sultat, que l'esprit de l'homme, d'après sa « manière de sentir et de concevoir, ne peut « éviter de reconnaître dans les forces actives « de l'univers *intelligence et volonté*. »

Enfin, p. 78, il reconnaît la force de la preuve morale de la persistance du *moi* après la mort ; en d'autres termes, de l'immortalité de l'âme.

Dans cette bonne foi du célèbre écrivain, conversant avec un ami, et rendant hommage à des croyances qui n'avaient pas toujours été les siennes, on est heureux de reconnaître la noblesse du caractère alliée à une belle intelligence. ARTAUD.

Mignet, *Éloge de Cabanis*. — Notice de M. Peisse, en tête de son édit. des *Œuvres* de Cabanis.

CABANIS-JONVAL (*Pierre*), littérateur français, né à Alais vers 1725, mort à Bruxelles en 1780. Après avoir rédigé la *Feuille nécessaire*, journal fondé depuis 1759 et devenu depuis *l'Avant-Coureur*, il parcourut, à la suite d'Helvétius, la France et l'étranger, pour arrêter la circulation du livre de *l'Esprit*, à la suite du scandale causé par cette publication. Le reste de la vie de Cabanis se passa en voyages. On a de lui : *les Erreurs instructives*, ou *Mémoires du comte de*..., 3 parties in-12 (Paris, 1765), publiées sous le voile de l'anonyme.

Biographie universelle (édit. belge)

CABARRUS (*François*, comte DE), célèbre financier, né en 1752, mort le 27 avril 1810. Il était fils d'un négociant de Bayonne, qui faisait beaucoup d'affaires avec l'Espagne. Dans sa jeunesse, il fut envoyé chez un nommé Galabert, correspondant de son père à Saragosse. Il plut à la fille de ce négociant, et, quoique âgé à peine de vingt ans, il l'épousa. Pour l'établir, son beau-père lui donna, aux environs de Madrid, une fabrique de savon à diriger. Le jeune Cabarrus, non content de cette occupation, porta son attention sur les finances de l'État, et déploya devant les savants de la capitale des vues alors encore nouvelles en Espagne. Bientôt il se trouva lié avec tous les hommes éclairés qui, sous le règne de Charles III, cherchaient à tirer l'Espagne de la routine où elle croupissait. On le jugea bon financier, et on mit à exécution son plan d'une émission de *valès* ou bons royaux ; ce fut la cause de son élévation. En 1782 on lui confia la direction d'une banque dont il avait également conçu le plan, et qui prit le nom de *banque de Saint-Charles*. Cette banque eut d'abord un grand succès, et son auteur était en quelque sorte appelé à jouer le rôle que Law avait autrefois joué en France. Trois ans après, Cabarrus fit instituer la compagnie pour le commerce des Philippines. Il y eut beaucoup d'engouement, même en France, pour les actions des deux entreprises ; et c'est ce qui détermina Mirabeau à éclairer le public sur leur valeur. Le pamphlet de l'orateur français porta un coup sensible au crédit des deux institutions dues à Cabarrus. Ayant été appelé dans le conseil des finances, celui-ci aurait probablement provoqué d'importantes réformes dans les finances de l'Espagne, au moins à en juger par les écrits qu'il publia sur cet objet ; mais Charles III, dont le règne avait été signalé par tant de mesures utiles pour l'État, vint à mourir. Cabarrus prononça son éloge dans la Société économique de Madrid, et signala dans ce discours toutes les réformes dues au feu roi, l'établissement de la liberté du commerce des grains, les fondations des sociétés économiques, l'abolition des jésuites, enfin les améliorations financières. Malheureusement le successeur de Charles III retomba sous l'influence de l'obscurantisme ; les hommes qui avaient eu du pouvoir sous le règne précédent encoururent sa disgrâce, et devinrent même suspects. Cabarrus n'échappa point à cette persécution. Accusé de malversations, il fut, en 1790, jeté en prison, et resta enfermé pendant deux ans. Pour se justifier, il adressa au prince de la Paix plusieurs lettres

(1) Tome V de l'édition des *Œuvres complètes de Cabanis*, donnée par M. Thurot ; Paris, 1823-1825. (Firmin Didot.)

qu'il a rendues publiques dans la suite. On sentit enfin, peut-être parce qu'on avait besoin de lui, le tort qu'on avait eu à son égard. Le roi fit déclarer son innocence par un jugement, lui promit une indemnité de six millions de réaux, le créa comte, et l'employa à diverses missions, principalement au congrès de Rastadt. On voulut l'accréditer aussi en qualité d'ambassadeur auprès du Directoire de la république française; mais il ne fut pas reconnu, attendu que le Directoire déclara ne pouvoir admettre un Français de naissance pour représentant d'une puissance étrangère. Il fut envoyé alors en Hollande. Il ne figura point dans la révolution qui fit tomber Charles IV du trône; mais lorsque Napoléon eut fait installer son frère Joseph sur ce trône, le comte de Cabarrus, recommandé à la fois par sa qualité de Français et par ses grandes connaissances relativement à la situation de l'Espagne, fut appelé au ministère des finances. Ce n'était pas un temps favorable pour mettre au grand jour les talents d'un homme d'État. Cabarrus ne put que recourir aux expédients pour soutenir le trésor d'un roi chancelant. Sa santé se dérangea, et il mourut en 1810, peu de temps avant l'expulsion de la nouvelle dynastie. Pendant qu'il était en grand crédit à la cour de Charles III, il avait marié sa fille à M. de Fontenay, conseiller au parlement, quoiqu'elle eût été demandée par le prince de Listenay. Elle est devenue célèbre, dans la suite, sous le nom de madame Tallien. [M. DEPPING, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.*— *Galerie historique des Contemporains.*

CABASILAS (*Neil* ou *Nicolas*), théologien grec, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Adversaire déclaré des doctrines de l'Église latine, dont les écrivains l'ont vivement critiqué pendant que ceux de l'Église grecque et même les protestants lui ont donné de grands éloges, il fut archevêque de Thessalonique. On a de lui : Περὶ τῶν αἰτιῶν τῆς ἐκκλησιαστικῆς διαστάσεως; Londres, sans date; — Περὶ τῆς ἀρχῆς τοῦ πάπα, publié pour la première fois avec la traduction latine de Flaccus à Francfort, 1555, in-8°, et Hanovre, 1608, in-8°, avec les œuvres de Barlaam. Fabricius donne la liste des œuvres inédites de Neil Cabasilas.

Fabricius, *Bibl. græc.* — Wharton, append. à l'*Hist. litt.* de Cave.

CABASILAS (*Nicolas*), archevêque de Thessalonique, neveu et successeur du précédent, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Après avoir débuté par de hautes fonctions à la cour de Constantinople, il fut envoyé en 1346, par Jean, patriarche de Constantinople, vers l'empereur Cantacuzène, pour l'engager à résigner le pouvoir impérial. L'année suivante, il fut député par Cantacuzène lui-même vers l'impératrice Anne, pour lui faire savoir dans quels termes il entendait conclure la paix avec elle. On a de ce prélat : Ἑρμηνεία κεφαλαιώδης, publié pour la première fois en latin par G. Hervet à Venise, 1548, in-8°, et à Paris, 1560, par J.-S. André et F.-C. de Sainctes. L'original grec a été publié en 1624, dans le supplément à la *Bibliothèque des Pères*. L'édition latine de Pontanus, Ingolstadt, 1604, in-4°, contient d'autres œuvres de Nicolas Cabasilas, entre autres un sermon contre l'usure. L'original grec de ce sermon a été publié par Hœschel en 1595, et en 1604, in-4°. Les autres ouvrages de Nicolas Cabasilas se trouvent énumérés dans Fabricius.

Fabricius, *Bibl. Græca.* — *Bibliotheca Patrum*, tome XXVI. — Wharton, *Append.* à Cave, *Histoire litt.*

* CABASSI (*Jérôme*), littérateur italien, né à Carpi, vivait vers le commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *la Troade di Seneca, tradotta in versi sciolti*; Carpi, 1707, in-8°.

Paitoni, *Bibl. degli Autori vulgari.*

* CABASSI (*Margherita*), peintre, née à Carpi, dans le duché de Modène, en 1663; morte en 1734. Elle excella dans le genre comique.

E. B—N.

Tiraboschi, *Vite degli Artefici Modenesi.* — Lanzi *Storia pittorica.*

CABASSOLE (*Philippe* DE), prélat français, chancelier de Sicile, patriarche de Constantinople, cardinal et légat, né à Cavaillon, comtat Venaissin, en 1305; mort à Pérouse en 1371. Ce savant et habile prélat remplit avec sagesse plusieurs missions importantes en Italie et en Allemagne. Il était fort lié avec Pétrarque. Ce fut Cabassole qui, en 1353, dans son château de Vaucluse, recueillit la bibliothèque laissée par le poëte dans sa maison pendant un de ses voyages en Italie. Ce fut à lui que Pétrarque envoya et dédia, en 1366, son *Traité de la vie solitaire*, résumé de leurs entretiens à Vaucluse. Enfin, l'illustre poëte a fait lui-même l'éloge de son ami en ces mots : « C'était, dit-il, un grand homme, à qui « l'on a donné un petit évêché. » Le corps de Cabassole, transporté en France, fut enterré dans l'église de la Chartreuse de Bonpas, où son mausolée se voyait encore en 1791.

Moréri, *Dict. hist.* — Pétrarque, liv. II, ép. 1 et 2.

CABASSUT (*Jean*), oratorien et historien français, né à Aix en 1604, mort en 1685. Il suivit à Rome, en 1660, le cardinal de Grimaldi, archevêque d'Aix. Pendant les dix-huit mois qu'il y demeura, il recueillit les matériaux des ouvrages suivants : *Notitia conciliorum;* 1685, in-fol. : c'est un abrégé de la collection des conciles; — *Juris canonici theoria et praxis ;* Lyon, 1675, in-4°; Poitiers, 1738, in-fol.; Venise, 1757, in-fol.; — *Horæ subsicivæ*, résolvant diverses questions ecclésiastiques. Cabassut a laissé (partie en manuscrit) : un traité *de Nugis curialium ;* — des *sermons ;* — la *Vie de sainte Marie-Madeleine*, 2 vol.; — un traité *sur l'Usure.*

Sainte-Marthe, *Gall. christian.* — Trizon, *Gall. purpur.* — Baluze, *Vitæ pap. Aven.*, t. I. — Dupin, *Bibl. eccl du dix-septième siècle*, partie 3e.

*CABAT (*Louis-Nicolas*), paysagiste français, né à Paris le 24 décembre 1812. Il eut pour maître M. Flers. Il exposa aux salons de 1833, 1834 et 1835, divers paysages, dont plusieurs furent acquis par le roi Louis-Philippe et par le duc d'Orléans. En 1840, il produisit quatre œuvres, dont trois vraiment importantes : *le Samaritain*, paysage historique de grande dimension et d'un talent de premier ordre; *le Jeune Tobie présenté par l'ange à Raguel;* une *Vue du lac Némi* (environs de Rome), appartenant l'un et l'autre au duc d'Orléans; et une *Vue de forêt*. En 1841, il n'exposa que deux petits paysages, et son nom ne reparut au livret du salon qu'en 1846, pour deux petites vues prises l'une sur les bords d'un fleuve (*le Repos*), et l'autre près d'un ruisseau dans la haute Vienne. En 1852, il n'avait qu'une petite toile, un *Soir d'Automne;* mais en 1853, il a usé de tous ses droits en exposant trois œuvres : *Bords de la rivière d'Argas* (Normandie), *Chasse au sanglier*, et *Soleil couchant*. Sa première manière, exaltée par les uns et vivement critiquée par les autres, a fait école parmi les jeunes artistes; cependant il l'a modifiée depuis, et de *réaliste* qu'il était il s'est fait imitateur, au détriment de la réputation acquise par son début.

J.-F. D.

*CABEDO (*Antoine*), ecclésiastique portugais et en même temps poëte latin, issu d'une bonne famille de Sétubal, vivait dans le seizième siècle. Il fut reçu à Coïmbre docteur du droit canon; mais il mourut bientôt après, à peine âgé de vingt-cinq ans. On a de lui des poëmes, dont quelques-uns furent publiés à Rome, 1587, in-8° (avec les *Antiquit. Lusit.* d'André Resende).

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

CABBEDO ou CABEDO DE VASCONCELLOS (*Michel*), poëte et jurisconsulte portugais, né à Sétubal en 1525, mort à Lisbonne en avril 1577. Il étudia à Toulouse, à Bordeaux et à Coïmbre; et, après s'être appliqué à la jurisprudence, il remplit de hautes fonctions à Lisbonne. On a de lui des *poésies héroïques;* une traduction latine du *Plutus d'Aristophane;* Paris, Vascosan, 1547.

Antonio, *Biblioth. Hispana nova.*

CABBEDO ou CABEDO (*George*), fils du précédent, jurisconsulte portugais, né en 1559, mort le 4 mars 1604. Déjà chancelier du royaume avant la réunion des deux couronnes d'Espagne et de Portugal, il devint alors membre du conseil d'État de Madrid pour le royaume de Portugal. On a de lui : *Decisiones Lusitaniæ senatus*, 1re partie; Lisbonne, 1602, in-fol., et Francfort, 1646; 2e partie, 1604; Francfort, 1646. Cette collection, entreprise par ordre de Philippe II, était destinée à appuyer les prétentions du roi d'Espagne à la souveraineté du Portugal après la mort du cardinal Henri; — *De Patronatibus ecclesiarum regiæ coronæ Lusitaniæ;* 1603, in-4°.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

CABELIAN (*Abraham*), négociant suédois, d'origine hollandaise, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Venu en Suède sous le règne de Charles IX, il fonda avec plusieurs de ses compatriotes le commerce de la nouvelle ville de Gothembourg : Gustave-Adolphe lui confia la direction des pêcheries et des compagnies commerciales. Cabelian se montra reconnaissant des bienfaits de sa nouvelle patrie; et, lorsque la Suède allait être envahie par le roi de Danemark Christian IV, il défendit les côtes avec une escadre équipée à ses frais, de même qu'il arma et fit venir à Stockholm un corps d'armée. Sa fille, Marguerite CABELIAN, eut de Gustave-Adolphe un fils qui porta le nom de comte de Vasaborg.

Geyer, *Hist. de Suède.*

*CABERO (*François-Garcia*), médecin et littérateur espagnol, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : quelques écrits polémiques (en espagnol), touchant le *Theâtre critique de Feijoo; — Institutiones di Albeiteria y examen de Practicantes;* Madrid, 1728, 1748, 1750, 1756 (toutes ces éditions in-4°).

Carrère, *Bibl. de la Médec.*

CABESTAING ou CABESTAN (*Guillaume* DE), troubadour provençal, selon Papon et Nostradamus; roussillonnais, s'il en faut croire Millot. Il vivait vers la fin du douzième siècle. Gentilhomme sans fortune, il fut agréé, tout jeune encore, pour varlet par Raymond de Castel-Roussillon, qui en fit ensuite le *donzel* (écuyer) de madame Marguerite, sa femme. Spirituel, enjoué, d'une figure agréable, il fut bientôt l'objet de l'amour de la noble et jeune châtelaine, qui fut parfaitement payée de retour. Cabestaing chanta sa passion; mais il est moins connu par ses poésies, empreintes cependant de grâce et de naïveté, que par la tragique aventure qui mit fin à ses jours. A en juger par le couplet suivant, dont nous reproduisons la traduction, la dame de Castel-Roussillon méritait bien tous les hommages du poëte :

« Depuis qu'Adam cueillit sur l'arbre fatal la pomme qui causa les malheurs du genre humain, le souffle de Dieu n'a point animé une aussi parfaite créature : toutes les formes de son corps sont d'une proportion et d'une élégance ravissantes; il offre une blancheur, une délicatesse, un éclat qui le disputent à l'améthyste. La beauté de ma dame est si grande que je m'en attriste, pensant que je ne mérite point qu'elle s'occupe de mes hommages. »

Cette fervente expression d'amour frappa sans doute le seigneur de Castel-Roussillon. Averti de ce qui se narrait dans le voisinage, Raymond eut des soupçons; il alla trouver Cabestaing un jour que le jeune écuyer était à la chasse à l'épervier, et lui demanda le nom de sa dame. Avouer le fait était impossible : le troubadour crut tout sauver en compliquant l'intrigue. C'est la belle Agnès, la sœur de madame Marguerite, qu'il aime, dit-il; et Raymond se trouve rassuré, heureux

qu'il est du malheur d'autrui, puisque madame Agnès est la femme de Robert de Tarascon. La généreuse dame, toute dévouée à sa sœur, se garde de détromper le jaloux châtelain, qui lui fait visite; elle multiplie les apparences qui peuvent le confirmer dans sa sécurité. Elle va plus loin : elle fait entrer Robert de Tarascon, son mari, dans ce complot du dévouement. Malheureusement elle n'a pas calculé avec la passion de sa sœur. Instruite par Raymond du prétendu amour de Cabestaing pour Agnès, madame Marguerite a une violente explication avec son amant. Aveuglée par la jalousie, elle exige que, dans une chanson, il déclare qu'il n'aime et n'a jamais aimé qu'elle seule. Le pauvre troubadour n'ose se refuser au désir de sa maîtresse. Il compose donc et, selon l'usage des troubadours, adresse au mari lui-même ce chant accusateur. Cette fois le doute n'est plus possible, et Raymond ne songe plus qu'à la vengeance. Il emmène Cabestaing loin du château, le poignarde, lui coupe la tête et lui arrache le cœur. Au retour, il remet ce cœur à son cuisinier, lui ordonne de l'accommoder en manière de venaison; puis il le fait servir à sa femme, qui lui avoue que onques elle ne mangea de mets plus délicat. Présentant alors la tête sanglante de Cabestaing à dame Marguerite, le terrible châtelain lui apprend quel horrible repas elle vient de faire. Elle s'évanouit de désespoir; puis, reprenant ses sens, elle s'écrie : « Oui, sans doute, j'ai trouvé ce mets si délicieux que je n'en mangerai jamais d'autres, pour n'en pas perdre le goût. » Cette fois la fureur de Raymond ne connaît plus de bornes. Il court à Marguerite l'épée à la main : elle fuit, se précipite d'un balcon, et se tue.

Le bruit de ce drame tragique se répandit dans les pays voisins; et quoique, il faut bien le dire, la jalousie de Raymond fût assez naturelle, les mœurs chevaleresques, indignées d'un dénoûment si féroce, se prononcèrent contre lui. Les seigneurs du Roussillon et de la Cerdagne, unis aux parents des deux victimes, se liguèrent, et ravagèrent les terres de Raymond. Il fut arrêté dans son château par le roi Alphonse, son suzerain, qui le dépouilla de ses biens, l'emmena prisonnier, et fit faire de magnifiques funérailles à Cabestaing et à sa dame. Ils furent mis dans un même tombeau devant une église de Perpignan. On y grava leur histoire, et, longtemps encore après, les chevaliers et les dames du pays venaient annuellement à Perpignan assister au service solennel en l'honneur des deux infortunés amants. C'est sans doute à cette fin déplorable de Cabestaing que l'auteur du roman de *la Dame du Fayel* a emprunté son livre, écrit vers 1228. On répugne à croire, disent fort justement les auteurs de l'*Histoire littéraire*, qu'un pareil trait de férocité ait pu, même dans ces siècles barbares, être répété deux fois, et à si peu d'intervalle. On se rappelle que Boccace raconte l'aventure de Cabestaing dans sa *Quatrième journée*. Les poésies de ce troubadour se trouvent au nombre de sept à la Bibliothèque impériale, sous le n° 7698 : cinq d'entre elles ont été imprimées dans le recueil de M. Raynouard.

V. ROSENWALD.

Raynouard, *Choix de Poésies orig. des Troubadours*, t. II. — La Curne Sainte-Palaye. — Millot, *Hist. litt. des Troubadours*. — *Hist. litt. de la Fr.*, XIV.

* **CABET** (*Étienne*), chef de communistes, né à Dijon le 2 janvier 1788. Si son père, tonnelier de profession, ne lui laissa pas de patrimoine, il parvint cependant à lui procurer le bienfait d'une éducation libérale; et son fils put s'inscrire au barreau de sa ville natale, mais sans y trouver la fortune qui lui manquait. Le 19 août 1816, il figura comme avocat dans le procès politique qui fut fait au général Veaux et à d'autres citoyens de ce pays, sous prétexte de conspiration contre la dynastie restaurée des Bourbons. Le général fut acquitté avec les autres, et se suicida l'année d'après (1817), à cinquante-trois ans. M. Cabet s'était signalé par une ardeur un peu âpre dans la défense, et se crut obligé de quitter le barreau de Dijon. Il vint à Paris à trente ans, mais ne put se faire un nom parmi les avocats de la capitale. Il dirigea quelques années l'administration du *Journal de Jurisprudence* de M. Dalloz, et essaya ensuite, mais sans succès, d'organiser une agence d'affaires. A l'époque de la révolution de 1830, il ne comptait que dans les rangs secondaires de l'opposition libérale. Il se vantait d'avoir été un membre actif de la société des carbonari. Son austérité et sa persévérance l'avaient fait remarquer. Le premier ministre de la justice de cette époque, M. Dupont de l'Eure, eut assez de confiance dans son passé et dans le témoignage de ses amis pour l'élever subitement au rang de procureur général. La Corse était sa destination. M. Cabet ne croyait pas que la révolution de cette époque eût assez fait en donnant à la France une charte plus libérale que celle octroyée par Louis XVIII, et pour roi un prince éclairé, né près du trône, et résolu à faire prévaloir les institutions monarchiques contre la république, dont le nouveau procureur général, malgré ses serments, se préoccupait déjà, ainsi qu'une minorité peu nombreuse. Il hésita même à se rendre à son poste, quelque avantageux qu'il fût à son obscurité, sous prétexte qu'on verrait bientôt une révolution plus complète. On avait déjà accusé son absence à la tribune parlementaire, à cause des troubles survenus en Corse : il fallut qu'il quittât le petit cercle qu'il ameutait contre le gouvernement. A peine arrivé à Bastia, M. Cabet prononça un discours officiel, dans lequel il reprochait à la charte la forme dans laquelle elle avait été votée par les chambres, et ses lacunes prétendues. Un tel langage ne pouvait être toléré dans la bouche d'un des principaux organes du gouvernement. Le nouveau ministre de la justice, M. Barthe, fit prononcer sa révocation le 31 mai 1831.

M. Cabet se mit aussitôt sur les rangs pour la députation dans son pays natal; il fut élu, le 6 juillet, par le deuxième collége électoral de l'arrondissement de Dijon, par préférence au marquis de Chauvelin, qui cependant avait été l'un des principaux champions de l'opposition sous le gouvernement déchu; tant les majorités sont changeantes au souffle des révolutions!

Dans la chambre des députés, où il fut reçu le 25 juillet, sans justification de la propriété qui seule pouvait le rendre éligible, M. Cabet consulta plus son ardeur que ses forces oratoires, et se montra aussi hostile qu'il le put au pouvoir qui l'avait disgracié : il ne se contenta pas de parler à la tribune; il publia une multitude de pamphlets aujourd'hui oubliés, une *Histoire (prétendue) de la Révolution de* 1830, et un journal ultra-démocratique appelé *le Populaire*. Il fut poursuivi, avec l'autorisation de la chambre, pour offense envers le roi, déclaré coupable par le jury, et condamné, le 13 février 1834, à deux ans de prison et à une forte amende. Il ne voulut pas exécuter l'arrêt de la justice, et préféra s'exiler pendant cinq ans pour prescrire sa peine. Il se retira en Angleterre, où, dans son dénûment, il fut soutenu quelque temps par les souscriptions de ses anciens collègues. C'est là qu'il eut connaissance d'une utopie socialiste renfermée dans le voyage simulé d'un lord *W. Carisdall* en Icarie, qui a été plus tard (11 janvier 1840) publié (1) à Paris, avec une traduction par Fr. Adams. M. Cabet en fit un extrait à sa façon pour l'approprier aux goûts des ouvriers français, pour lesquels il avait une sympathie naturelle, et le publia en mars 1842 sous le titre de *Voyage en Icarie*, roman philosophique et social (2). Il lui donna alors le titre de 2ᵉ édition avec assez de raison; car précédemment (1841) il avait publié douze lettres d'un communiste à un réformiste.

Cette époque est celle où il se montra le plus fécond; il avait profité de l'amnistie de 1839 pour rentrer en France; bientôt (1840) il publia 4 vol. d'une *Histoire de la Révolution de* 1789, aussi mal écrite qu'exagérée dans ses jugements. Il était si exalté dans son républicanisme, qu'il ouvrit une attaque vive et longtemps prolongée contre les écrivains du journal *le National*, qu'il accusait d'égarer les patriotes. Il était alors très-discrédité parmi les hommes politiques, même dans son parti; mais il obtenait obscurément quelques succès dans les bas-fonds de la société.

Le censeur le plus modéré des réformateurs contemporains, M. Reybaud (3), dit, en parlant du *Voyage en Icarie* de Cabet : « C'est un Anglais qui a découvert ce continent merveilleux. Il est le héros d'un récit dans lequel Buonarotti et Morus, Fénelon et Campanella se donnent la main. L'Icarie doit son bonheur au pontife Icar, qui a un faux air de famille avec l'Utopus du chancelier d'Angleterre; il est mort quand lord Carisdall arrive à Icara. 200 guinées suffisent pour défrayer le voyageur pendant son séjour, le gouvernement lui devant nourriture, logement, et les raffinements de la vie locale. On le transporte dans des voitures à deux étages; on le promène en ballon. Il n'y a ni boue ni poussière dans les rues d'Icara, qui sont sillonnées de chemins de fer. Tout le monde a droit au transport en commun. Les piétons cheminent sous des arcades. Les chiens sont bridés et muselés, et remplissent d'ailleurs tous leurs devoirs envers l'homme. Le pavé n'appartient ni aux ivrognes ni aux courtisanes. On n'y connaît pas la débauche; mais on y trouve des *indispensables* pour les femmes et pour les hommes, où la pudeur peut entrer sans rien craindre ni pour elle-même ni pour la décence publique. C'est l'État qui fait tout. Il est imprimeur, boulanger, boucher, restaurateur; il possède des ateliers en tout genre. Les aliments sont réglés par la loi, l'ordinaire voté par les chambres. Il y a des cuisiniers nationaux. L'Icarie admet les femmes à l'exercice de la chirurgie et de la médecine. Les malades sont soignés dans les hôpitaux. Il n'y a pas d'infirmes, tant on a soin de croiser les races. La brune est unie à un blond, le blond à une brune; le montagnard épouse la fille des plaines, l'homme du nord la vierge du midi. La loi a tout prévu, jusqu'au lever et au coucher. Dinaros, un sage d'Icarie, donne ses leçons sur les bords du fleuve Tayr, et enrôle tous les hommes célèbres anciens et contemporains parmi les Icariens de conviction. »

Ce livre est d'ailleurs très-mal écrit; ce qui ne l'a pas empêché d'avoir cinq éditions de 1842 à 1848. Depuis 1844, M. Cabet y a joint chaque année l'almanach icarien, pour y enregistrer les progrès de sa secte.

En 1847, ses partisans le pressèrent de réaliser son utopie. Il se rendit à Londres, où il s'aboucha avec un certain Peters, concessionnaire d'un immense territoire en friche sur les bords de la rivière Rouge, dans les vastes solitudes du Texas. Il paraît qu'il s'assura de la rétrocession à bas prix d'un million d'hectares, si au 1ᵉʳ juillet 1848 les colons avaient rempli les conditions imposées par le gouvernement. M. Cabet annonça cette concession dans son journal *le Populaire* les 7 et 9 janvier 1848. Mais, dès le 17 octobre précédent, il avait réuni 150 Icariens sous les liens d'un traité qui lui conférait l'autorité absolue, et le rendait dépositaire de tous les fonds et ordonnateur de toutes les dépenses. La condition fondamentale était que les associés se dépouilleraient au profit de la communauté de tout leur avoir; et quand plus tard, au milieu de ses démêlés judiciaires, il fut établi que les plaignants avaient sauvé quelque chose de leur naufrage, ou dissimulé quelque somme, M. Cabet s'en plaignit très-vivement, même à la

(1) 2 vol. in-8ᵉ.
(2) Un petit vol. de 17 à 18 feuilles.
(3) 1846, 2ᵉ édition, tom. II, p. 128.

justice. Le premier départ d'Icariens eut lieu le 2 février 1848, avant qu'on eût pu encore déterminer le point précis de l'établissement, et s'être assuré que la rivière Rouge, dont le cours est immense, fût jusque-là navigable. Les malheureux s'égarèrent, et épuisèrent leurs ressources. Ils firent retentir le nouveau monde et leur ancienne patrie du récit de leurs souffrances et des accents de leur désespoir. M. Cabet avait été arrêté en janvier 1848, pour suspicion d'escroquerie, mais remis en liberté. Sur ces plaintes, un nouveau procès lui fut suscité à Saint-Quentin; mais une ordonnance de justice déclara qu'il n'y avait lieu à suivre. Cependant la révolution de 1848 avait éclaté. M. Cabet, qui n'était pas un républicain de la veille, semblait devoir y jouer un assez grand rôle; mais il n'en fut rien. On lui doit cette justice qu'il s'opposa constamment aux hommes de violence, et ne participa en rien aux journées d'avril, de mai ni de juin, et qu'il rendit service au gouvernement provisoire. Il crut même sa vie menacée, et publia, le 22 avril 1848, une lettre courageuse à l'adresse de ceux qui le menaçaient de mort.

Cependant ses adeptes, parmi lesquels un second départ avait eu lieu, le réclamaient. Il fallut partir. On le trouve, le 6 janvier 1849, écrivant de New-York à ses amis pour les rassurer. Quoi qu'il en soit, il fut cité en justice avec son associé Krolikowski; celui-ci fut acquitté, mais Cabet fut condamné, le 30 septembre 1849, à deux ans de prison, pour escroquerie : c'était par défaut. A son arrivée au Texas, il trouva sa communauté divisée en deux camps : les uns voulaient la dissoudre, les autres la continuer, mais sur un site mieux déterminé. La minorité se dispersa, et avec elle un médecin, l'homme le plus capable, qui exerce aujourd'hui sa profession à la Nouvelle-Orléans. On avait appris que les Mormons, établis à Nauvoo, sur le Mississipi, dans l'Illinois, en avaient été expulsés en 1847, et que leur ville avec son temple étaient restés déserts : la majorité résolut de s'y transporter, et s'y établit en effet en mai 1850. Cependant la nouvelle de la condamnation de M. Cabet avait été portée par les feuilles publiques au sein des Icariens. On le voit, dès le 10 novembre 1849, publier un mémoire volumineux pour sa défense (1). Il ne suffisait pas de se justifier de loin. La dictature dont M. Cabet avait été investi le 2 avril ne le lavait de rien : le 1er mars 1850, seize personnes avaient d'ailleurs protesté contre cette autorité; on prétendait qu'il en abusait pour supprimer la correspondance et pour imposer silence à ses adversaires. Le 1er juin 1850, l'assemblée de Nauvoo protesta à son tour en faveur de M. Cabet, et prétendit que la dictature résultait des statuts primitifs de la société, que tous avaient signés : on donna en même temps au dictateur les meilleurs certificats sur l'emploi des fonds qu'il avait reçus, et sur sa probité.

(1) 10 feuilles in-8°.

M. Cabet se retrouvait à Paris à la fin de cette année, et publiait sa justification anticipée devant la justice (11 décembre) (1). Il avait repris de la popularité parmi les démocrates : le 3 avril 1850, il avait été choisi par les 230 délégués du conclave de Paris pour son premier candidat à la députation; mais il ne fut pas élu représentant. Cependant le jour de sa justification judiciaire était arrivé; la justice avait dû lui accorder de longs délais pour purger sa contumace involontaire de 1849. Les charges étaient graves; le rapport d'un expert qui avait examiné ses écritures établissait qu'il était en déficit de 24,000 francs avec son journal; qu'il avait reçu des Icariens plus de 200,000 francs, et qu'il ne justifiait pas de ses dépenses pour moitié. Les plaintes étaient nombreuses et vives; les préventions étaient immenses. M. Cabet comparut devant la cour d'appel de Paris le 23 juillet 1851. Après les préliminaires du débat, il obtint lui-même la parole, et ne parla pas moins de quatre heures. Il expliqua combien sa vie avait été pénible et laborieuse : « il aurait pu, s'il avait été ambitieux et cupide, se servir de ses amitiés et des révolutions auxquelles il avait assisté, pour s'élever et édifier sa fortune; mais il avait marié sa fille à un ouvrier (il est vrai qu'il était lui-même fils d'un tonnelier); il avait mis dans la société icarienne tout son avoir et trois hôtels à Paris (s'il a possédé ces hôtels, il n'en était propriétaire que de nom; car il est avéré qu'il n'avait aucune fortune réelle). Il soutenait avec émotion qu'il vivait de privations; sa réputation de probité était son seul bien, et il avait fait 3,000 lieues pour reconquérir celle qu'on voulait lui enlever, soutenu des vœux de toute sa communauté. Si des malheurs étaient arrivés aux premiers émigrants, il avait cherché à retenir les premiers départs; et d'ailleurs ces pertes et ces souffrances étaient l'accompagnement obligé de toutes les colonisations. Quant à lui, loin d'abuser de sa dictature nécessaire, il prenait ses repas en commun avec ses associés, ne buvait que de l'eau, et s'interdisait les soulagements que son âge sollicitait. Il s'était deux fois démis de son pouvoir; mais les Icariens avaient voulu l'y maintenir, de peur que leur communauté ne tombât en dissolution. En définitive, en dépit de ses envieux et de ses ennemis, son nom vivrait dans l'histoire. » En prononçant ses paroles, il fondit en larmes. Le 26 juillet, après trois jours de débats solennels, M. Cabet fut acquitté par un arrêt souverain, motivé « sur ce qu'il n'y avait pas eu fausse entreprise, mais concession; que les versements de fonds n'avaient pas été déterminés par la promesse formelle de terres; et qu'il n'y avait pas eu manœuvres frauduleuses, ni détournement de fonds. » Cet arrêt met donc la probité du réformateur à l'abri de tout reproche légitime.

Avant de retourner parmi ses Icariens, il

(1) Broch. de 3 feuilles 1/2.

publia, le 1er novembre 1851, une lettre à l'archevêque de Paris: on a prétendu que les amis du clergé lui avaient fait des offres d'appui pécuniaire et moral pour son journal, s'il avait voulu travailler à la propagation du catholicisme; mais M. Cabet n'a jamais voulu se servir de l'instrument religieux pour sa propagande, et c'est ce qui le distingue de la plupart des réformateurs, et notamment du chef des Mormons, dont il occupe aujourd'hui l'une des villes.

C'est, en effet, un problème curieux à étudier que l'empire obtenu sur un millier de personnes par cet homme simple, sans extérieur, sans éloquence ni talent d'écrire, déjà avancé en âge, qui a transplanté si loin de leur patrie des ouvriers parisiens non dépourvus d'intelligence, et les maintient en état de société par les seuls liens de l'autorité civile et politique. Il est vrai que sa persévérance est rare, et que le pays où il est parvenu est fertile; qu'il y a trouvé une ville toute bâtie, et les restes d'un vaste temple pour le culte de la Divinité, quoiqu'on ne sache pas quel est celui de M. Cabet. Les travaux auxquels se livreront les Icariens ne seront pas sans récompense, s'ils persévèrent; mais parviendront-ils à conserver, même sur une petite échelle (ils sont réduits à 300 environ), le principe de la communauté des biens? M. Cabet les maintiendra probablement jusqu'à sa mort; mais sa famille n'a pas cru en lui : elle est restée à Paris. ALF. ISAMBERT.

Gazette des tribunaux, 1834, 1849-1851. — *Journal de la librairie*. — *Archiv. de la chambre des députés*; 1831. — *Dictionnaire de la conversation* (nouvelle édition).

CABEZA DE VACA (*Alvar-Nunez*) surnommé *Adelantado*, administrateur et voyageur espagnol, vivait dans la première moitié du seizième siècle. En 1539, il fut chargé par le gouvernement espagnol, qui lui conféra en même temps le titre d'*adelantado* (chef supérieur), de poursuivre l'exploration des rives de la Plata; et, le 9 novembre 1540, il mit à la voile de San-Luca avec quatre bâtiments et environ cinq cents soldats. Il prit d'abord possession de Cananca, relâcha à Santa-Catalina, d'où il put faire diverses reconnaissances. La perte de deux navires le décida à pousser vers le Paraguay. En novembre 1541, il pénétra dans des chaînes de montagnes absolument désertes; et, après dix-neuf jours de marche, il se trouva dans des plaines habitées par des Indiens-Guaranis. Selon l'invariable coutume des navigateurs d'alors, il prit possession de ce pays au nom de son roi, et l'appela *Véra*, parce que son père et son aïeul avaient été ainsi nommés. Poursuivant alors sa marche par la voie de terre, il arriva, le 11 mars 1542, à l'Assomption, dont il prit le gouvernement, malgré l'opposition des colons espagnols. Ayant le dessein de s'ouvrir une route vers le Pérou, il se mit en voyage de ce côté; mais l'insuccès le ramena à l'Assomption. Il s'y trouva aux prises avec le soulèvement des mécontents, auxquels s'étaient jointes les troupes, fatiguées de sa tyrannie, et qui, le 20 avril 1544, instituèrent un nouveau gouvernement. On le garrotta lui et son secrétaire Pedro Fernandez, et on les embarqua pour l'Espagne. A leur arrivée, ils furent condamnés par le conseil des Indes à être déportés en Afrique. Pendant qu'on instruisait leur procès, ils publièrent, en deux parties et en forme de mémoire justificatif, le premier ouvrage qui ait paru sur le Paraguay et la Plata. La première partie, qui est l'œuvre de Cabeza, est intitulée *Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*; la seconde partie, rédigée par Pedro Fernandez, a pour titre : *Commentarios de Alvar Nuñez Adelantado y gobernador de la provincia del Rio de la Plata*. L'ouvrage, imprimé in-4° à Valladolid en 1544, se trouve aussi dans les *Historiadores primitivos de las Indias occid.* de Barca. V. R.

Barca, *Historiadores primitivos de las Indias occid.*; Madrid, 1749. — Sprengel, *Geschichte der geog. Endeckungen*.

CABEZALERO (*Jean-Martin*), peintre espagnol, né à Almaden en 1633, mort en 1673. Élève de Careño de Madrid, il était, comme son maître, également coloriste. Cabezalero ne peignit guère que des sujets pieux. On voit de ses tableaux dans plusieurs églises de Madrid, et le musée de cette ville en possède quatre autres.

Quilliet, *Dictionn. des Peintres espagnols*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler Lexicon*.

CABIAC (*Claude* DE BANE, seigneur DE), théologien français, né à Nîmes en 1578, mort dans la même ville vers 1658. Il était de la famille des barons d'Avejan, et pratiqua d'abord le calvinisme, qui était la communion de ses parents; mais ayant étudié chez les jésuites de Tournon, il devint catholique zélé. En 1620, il fut nommé consulte au présidial de Nîmes. On a de lui : *l'Écriture abandonnée par les ministres de la religion réformée*, 1658. Cet ouvrage fit du bruit, et, dit-on, des prosélytes.

Nicolas, *Biographie du dép. du Gard*.

CABIANCA. *Voy.* PENSO (*Francesco*).

*CABIATI (*Joseph*), médecin italien, né à Milan, mort à Sideriano le 8 juillet 1714. Il étudia à Pavie, où il fut reçu docteur, et exerça ensuite sa profession dans plusieurs villes du Milanais, surtout à Busto. A la fin, il se retira à Sideriano, où il mourut. On a de lui : *Quando di straordinario e curioso è seguito nel inverno dell' anno* 1709 *in alcune parti della Lombardia*; Milan, 1709, in-4°.

Argellati, *Bibl. Mediol.* — Corte, *Medici Milan*.

*CABIEN (...), marin français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Devenu contrefait à la suite d'une chute, il fut réformé du service actif, et nommé garde-côte en Normandie près de Saint-Valery. Il était en sentinelle isolée, lorsqu'en 1761, par une nuit très-obscure, les Anglais tentèrent une descente, croyant la côte sans défenseurs. Cabien, ayant reconnu leur approche, appela aux armes, prit un tambour, battit la générale, puis parcourut les diverses batteries et re-

doutes, renouvela ses signaux, simula de nombreux commandements, déchargeant continuellement son arme pour faire croire à la présence d'un grand nombre de factionnaires. L'ennemi, n'étant préparé à aucune opposition, fut dupe de ce stratagème, et, craignant à son tour d'être assailli par des forces sérieuses, se rembarqua si précipitamment qu'il laissa sur la grève un officier supérieur anglais, dont une des balles de Cabien avait brisé la cuisse. Ce fut le trophée de ce brave, auquel ses concitoyens décernèrent le nom du *petit général*. Louis XV, ayant été informé de ce trait de courage et de sang-froid, fit donner une médaille et une pension de trois cents livres à l'intrépide vétéran.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

CABISSOL (*Guillaume-Balthasar*), antiquaire français, né à Rouen en 1749, mort à Jumiéges le 26 mai 1820. Il fut membre de la Société d'émulation de Rouen. On a de lui plusieurs *Mémoires* sur les antiquités de cette ville et sur la statistique du département de la Seine-Inférieure.

Quérard, *la France littéraire*.

CABIZ, docteur et hérésiarque musulman, appelé aussi AIMÉ, mort le 19 septembre 1527 (1).

Toute sa vie est dans la doctrine qu'il a soutenue de la supériorité de Jésus-Christ sur Mahomet. Traduit devant le divan, il mit les deux cadilaskers de Romélie et d'Anatolie dans l'impossibilité de répliquer à ses arguments. Il fut alors remis en liberté; mais le sultan, placé derrière une jalousie, avait entendu la discussion; il entra alors dans la salle, et renvoya l'affaire devant le mufti et le cadi de Constantinople. Le premier soutint mieux la lutte; et, après avoir mis le controversiste Cabiz hors de combat, il invita le cadi à prononcer la sentence édictée par la loi: c'était la peine capitale. En vain le cadi fit-il des efforts pour amener l'abjuration de Cabiz; celui-ci persista, et la justice eut son cours. Un édit publié à cette occasion défendit, sous la même peine, de préférer désormais, même dans une discussion, la doctrine de Jésus-Christ à celle de Mahomet.

Jouannin, *la Turquie* dans l'*Univers pittoresque*.

CABOCHE (*Simonet*), chef du parti des cabochiens au commencement du quinzième siècle, sous le règne de Charles VI. Il était simple écorcheur de bêtes à Paris, au moment où cette capitale fut désolée par les factions des Bourguignons et des Armagnacs. Il avait un grand crédit parmi les bouchers, et ceux-ci étaient dévoués au parti de Bourgogne. Les bouchers formaient une corporation puissante; un petit nombre de familles, jouissant d'un monopole qu'on leur avait imprudemment vendu, s'enrichissaient en fournissant seules à la consommation de viande de Paris. De nombreux valets, toujours armés de couteaux, forts, courageux, accoutumés au sang, étaient à leurs ordres, et la populace s'empressait de suivre ces hommes, qui lui donnaient l'exemple de l'audace comme de la férocité. Les trois fils du boucher Legoix, Denis de Chaumont, Simonet Caboche, les Thibert et les Saint-Yon étaient les chefs de ces *écorcheurs*, comme on les appelait, et qui prirent aussi le nom de *cabochiens*. Cette faction populaire et bourguignonne, dont la principale force consistait en une compagnie de cinq cents bouchers, chargée de la garde de la ville, se rendit formidable au parti qui lui était opposé. Le palais du roi lui-même devint le théâtre des violences commises par une populace exaspérée. L'alliance des docteurs en théologie de la Sorbonne avec les bouchers augmenta encore l'audace et la cruauté des insurgés. Les cabochiens cherchèrent en même temps à se rattacher aux marchands, anciens défenseurs de la liberté à Paris (1413); ils arborèrent comme eux les blancs chaperons, symbole de la liberté chez les Gaulois, importé à Paris en 1382; ils les présentèrent aux ducs de Guienne, de Berri et de Bourgogne, qui consentirent à les porter. Ils forcèrent le roi lui-même à prendre le chaperon blanc, et exigèrent une ordonnance pour la réforme du royaume (elle est connue sous le nom d'*ordonnance cabochienne*), ainsi que le supplice de quelques courtisans du Dauphin. Les principaux chefs de la faction populaire furent ensuite chargés par le duc de Bourgogne (Jean sans Peur) de répartir un emprunt forcé sur les bourgeois de Paris; on reconnut bientôt, au luxe extravagant de ses chefs, que dans cet emploi leurs mains n'étaient pas restées pures. Leur haine fit périr, après un jugement inique, Pierre Desessarts, ancien prévôt de Paris, dont ils redoutaient le talent, le courage et la sévérité. Cependant des conférences étaient ouvertes à Pontoise avec les députés des princes. A Paris, la bourgeoisie, fatiguée de la domination des cabochiens, prit les armes, et alla chercher le Dauphin, qu'elle força de se mettre à sa tête. Les ducs, avec la bourgeoisie, allèrent délivrer tous les prisonniers; les cabochiens prirent la fuite, et la paix de Pontoise fut signée. Le parti de Bourgogne parut anéanti à Paris; mais après la mort du Dauphin, frère aîné de Charles VII, les cabochiens reprirent le dessus, et le bourreau Capeluche se signala à la tête des massacreurs qui ensanglantèrent la capitale. On ne sait point comment finit Simonet Caboche.

Monstrelet, *Chron.* — Juvénal des Ursins, *Hist. de Charles VI*. — Michelet, *Hist.*, t. IV.

CABOT (*Jean* ou *Giovanni*), **CABOTTO** ou plutôt **GAVOTTA**, navigateur anglais, d'origine vénitienne, vivait à la fin du quinzième siècle. Il habitait Bristol en 1492, lorsque Barthélemy Colomb se rendit en Espagne pour remettre à son frère Christophe une invitation du roi Henri VII de se rendre sans retard près de lui. Ce monarque se décida enfin à accepter les services du navigateur génois; mais il était trop tard: Colomb était

(1) Soliman était contemporain de François Ier. Cette date, différente de celle de l'ancienne *Biographie Universelle* (qui met 945), ne laisse place à aucun doute.

engagé au service de la Castille, et préparait déjà sa grande entreprise. La renommée, précurseur des grands événements, annonça bientôt ses découvertes : il avait, disait-on, trouvé une route pour se rendre aux Indes par l'Occident. Ces bruits imprimaient aux esprits aventureux de ce siècle une ardeur extraordinaire pour les voyages; Cabot en fut frappé comme tous. Il ne voulut pas que la gloire de Venise, alors reine des mers, fût amoindrie par un citoyen de Gênes. Marin expérimenté, Cabot avait parcouru toutes les mers connues, depuis l'Islande jusqu'à la Chine; il étudia le chemin qu'avait dû suivre Colomb, et pensa qu'il devait en exister un beaucoup plus court par le nord. Ce raisonnement était tout naturel; car la terre étant ronde, on devait arriver en Amérique par le nord aussi bien que par l'occident. La découverte du nouveau monde fut le résultat des calculs de Colomb aidés des traditions. De son temps, l'existence d'une grande terre occidentale était une croyance populaire parmi les Espagnols et les Portugais, qui la tenaient des Arabes. Dès le quatorzième siècle, certaines cartes indiquaient une terre *Antilia* dans l'océan Atlantique. Toutes les connaissances géographiques de l'époque avaient pour point de départ la géographie de Ptolémée, qui avait étendu beaucoup trop à l'est ce qu'il connaissait de l'Asie : il en était résulté qu'en ajoutant aux pays tracés par ce géographe les contrées décrites par Marco-Polo sous les noms de Cathay (Chine) et Zipangu (Japon), on arrivait tout naturellement au delà de la demi-circonférence du globe. Ce fut sur ces présomptions, d'ailleurs fort problématiques, que Colomb tira la juste conséquence qu'en prenant une direction opposée à celle parcourue par Marco-Polo de 1271 à 1295, et se dirigeant vers l'ouest, il arriverait en Asie par un chemin bien plus court. Colomb n'ignorait pas que les Arabes avaient la connaissance, quoique bien imparfaite, de l'étendue de l'océan Atlantique, qu'ils appelaient, dans leur style imagé, *mer des Ténèbres* (1). Dans leurs navigations, ils n'avaient guère dépassé les îles Fortunées des Romains, qu'ils nommaient *îles Éternelles* (aujourd'hui les Canaries); pourtant ils plaçaient sur le rivage de leurs nouvelles découvertes des statues colossales, dont le bras étendu vers l'occident semblait indiquer aux navigateurs une nouvelle voie à suivre. Les premiers marins qui abordèrent aux Açores en trouvèrent une marquant le même but. Colomb avait connaissance des croyances arabes et des essais infructueux de ce peuple. Ces notions vagues décidèrent le grand navigateur à franchir la mystérieuse barrière de ténèbres dont l'ignorance avait fait le *nec plus ultra* de l'océan Atlantique.

De semblables motifs engagèrent Cabot à chercher, pour aller dans les Indes, un passage plus court par le nord. De ce côté l'Amérique était non-seulement découverte depuis longtemps, mais les Européens y possédaient des établissements. Le Groënland, cette immense terre de l'Amérique septentrionale dont l'étendue est encore à déterminer, avait été découvert en 982 par l'Islandais Éric Randa, ou le Rouge, lequel s'y établit en 986 et l'appela Groënland (Terre verte), à cause de l'aspect verdoyant, quoique trompeur, de ses plages. En 1001, Biorn, autre Islandais, fut poussé au loin par une tempête, et aperçut au sud-ouest une île couverte de bois; il la tourna, et revint au Groënland par le nord-est. L'année suivante, en compagnie de Leif, fils d'Éric le Rouge, Biorn explora les mêmes parages. Ils y découvrirent une île de rochers, qu'ils nommèrent Helleland; une terre basse, couverte de bois, qui reçut le nom de Marckland; enfin une nouvelle côte, qu'ils appelèrent Vinland, à cause de quelques raisins qu'ils y rencontrèrent. Le poisson abondait sur les côtes et dans les rivières. Ils y hivernèrent, et dans les plus courts jours ils voyaient le soleil huit heures à l'horizon, ce qui indiquerait environ le 50e degré de latitude. En 1121, un évêque nommé Éric vint apporter la foi chrétienne dans le Vinland. Il est difficile, devant une relation aussi formelle, de ne pas admettre que les Scandinaves, Islandais, Danois et autres peuples septentrionaux, ne soient les premiers Européens qui aient mis le pied sur le sol américain, et qu'ils ne connussent le Groënland, l'archipel Miquelon, Terre-Neuve, et les côtes américaines qui les avoisinent. Ainsi donc il existait depuis longtemps des relations entre l'ancien et le nouveau monde. Un autre témoignage vient corroborer ce fait. Les frères Zeni, nobles vénitiens au service du roi des îles Feroë et Shetland, parlent avec détail, dans le récit de leur voyage exécuté en 1350 environ, et publié à Venise en 1558, de deux terres, nommées par les Frislandais Estokland (terre extérieure de

(1) Al Drisi, historien arabe, nous donne l'étymologie de ce nom : « Huit habitants de Lisbonne, au temps où « le Portugal appartenait aux Arabes, entreprirent un « voyage pour connaître ce qui se trouvait à l'extrémité « de l'Océan : après avoir navigué onze jours à l'ouest, puis « douze autres jours au sud, ils virent plusieurs îles, et « abordèrent à l'une d'elles (probablement Madère), cou- « verte de moutons dont la chair était si amère qu'ils « n'en purent manger. Ayant renouvelé leur provision « d'eau, ils arrivèrent, après douze nouveaux jours de « route, dans une autre île (une des Canaries), où un in- « terprète arabe leur dit que la mer était encore navi- « gable trente journées plus loin, mais qu'au delà d'é- « paisses ténèbres empêchaient d'avancer. Ces voya- « geurs furent bien reçus à Lisbonne et le souvenir de leur « expédition s'est conservé depuis dans le nom d'une rue « appelée rue des Aventuriers (Almagrurim). » En admettant que ces navigateurs n'aient pas dépassé les Canaries en trente-cinq jours de traversée, circonstance que rend probable la rencontre de l'interprète arabe, il demeure acquis que les habitants de ces îles avaient déjà essayé une navigation d'un mois vers l'occident, et que les marins qui avaient tenté cette exploration, découragés par une longue et inutile traversée, à laquelle était venue se joindre une cause physique, telle qu'une tempête ou une brume, pour excuser leur défaut de persévérance, rapportèrent à leurs concitoyens qu'ils n'avaient été arrêtés que par le défaut de clarté.

l'est) et Drogéo. Le nom de la première désigne bien Terre-Neuve, qui est à l'est de l'Amérique; la seconde, par sa position et les mœurs de ses habitants, représenterait la Nouvelle-Angleterre. Au surplus, les marins du Nord n'étaient pas les seuls qui connussent l'Amérique septentrionale; les Basques, qui se livraient avec ardeur à la pêche de la baleine dès le quatorzième siècle, poursuivaient ce cétacé jusque dans le Groënland, dans les parages du Canada; ils parlaient même d'un pays plus au sud-ouest, dont les peuples connaissaient l'usage des métaux précieux, bâtissaient des villes et des temples, mais offraient cependant des sacrifices humains à leurs idoles. N'est-ce pas désigner les Mexicains, ou quelque ancien peuple de la Floride ou de la Louisiane?

Ce fut sur ces données, plus ou moins vagues, que Cabot présenta à Henri VII un mémoire motivé pour lui demander l'autorisation d'armer une expédition, afin de mettre la Grande-Bretagne en relation directe avec le Cathay. Henri, repentant d'avoir accueilli trop froidement les offres de Colomb, n'eut garde de laisser échapper cette nouvelle occasion de prospérité. Il donna donc, le 5 mars 1495, à Cabot et à ses fils une permission « de naviguer avec « cinq vaisseaux choisis dans ses ports, dans « tous les pays de l'orient, de l'occident et du « nord, à la recherche des terres inconnues. » Jean ne partit pourtant de Bristol qu'au commencement de 1497, accompagné de trois de ses fils, Louis, Sébastien et Sanche, qui commandaient sous ses ordres. L'escadre reconnut, le 24 juin, l'île de Baccalaos (1) et une terre voisine à laquelle Cabot donna le nom de *Saint-John* (c'était la côte sud-ouest de Terre-Neuve). Il en prit possession au nom de l'Angleterre, et, après en avoir relevé la position aussi exactement que les moyens d'alors le permettaient, il se dirigea vers le nord-ouest, croyant ne rencontrer aucun obstacle pour arriver au Cathay. Voyant, contre son attente, que la terre se prolongeait au nord, il remonta jusqu'au 50° de latit. (côtes du Labrador). Mais comme à cette hauteur elle inclinait à l'est, il redescendit vers l'équateur, et parvint jusqu'au cap Floride, qu'il signala par 28° environ de lat. nord. Avec un peu de persévérance, Cabot découvrit les Lucayes; mais craignant de manquer de vivres, il fit voile pour l'Angleterre, où il était de retour dès le mois d'août 1497. On l'y reçut avec distinction, comme étant le premier navigateur qui eût découvert le continent américain.

La route tracée par Cabot fut plus tard reprise par d'autres navigateurs tout aussi hardis.

ALFRED DE LACAZE.

Richard Hackluyt, *the Principal navigations and discoveries of the English nation.* — Gomara, *Historia gen. de las Indias.* — Auguste Duponchel, *Introduction aux voyages autour du monde.* — *Penny Cyclopædia.*

(1) L'île de Baccalaos (île de la Morue) avait été reconnue longtemps avant Jean Cabot par le Portugais Jean Cortereal. Ses compatriotes exploitaient déjà les pêcheries de cette île.

CABOT (*Sébastien*), navigateur anglais, deuxième fils du précédent, né à Bristol en 1477, mort à Londres en 1557. Il suivit son père dans plusieurs voyages, et commandait sous lui un bâtiment lors de l'expédition du Labrador à la Floride (1497). Les dispositions de Sébastien se développèrent ainsi, et bientôt la réputation du fils fit oublier celle du père, à ce point que l'on a souvent attribué à Sébastien seul les travaux de toute sa famille. Après l'exploration de 1497, on ne retrouve pourtant ce marin qu'en 1517, sous Henri VIII d'Angleterre. Il s'était attaché à sir Thomas Perth, vice-amiral, par le crédit duquel il avait obtenu l'exécution du traité passé avec les Cabot. Il put donc poursuivre ses voyages transatlantiques. Il lui fallut d'abord, quoique convaincu de l'existence du passage par le nord, pénétrer aux Indes par le sud. A cet effet, il se rendit au Brésil; mais, sans cesse contrarié dans ses desseins par son protecteur, il dirigea sa course sur Hispaniola et Porto-Ricco, puis revint en Angleterre. Cette expédition fut plutôt un voyage de reconnaissances que de découvertes; ou du moins ces dernières, faites dans la mer des Antilles et sur les côtes de la Guyane, furent-elles insignifiantes. Resté oublié en Angleterre, Sébastien passa en Espagne, où il n'eut pas de peine à obtenir, en qualité de grand pilote de Castille, une flottille de cinq vaisseaux. Il mit à la voile en avril 1526, dans le but de traverser le détroit de Magellan, et de là atteindre les Moluques; mais le défaut de provisions le força de modifier son plan de campagne. Il jugea convenable de rester dans l'océan Atlantique et d'explorer les côtes du Brésil. Il trouva une vive résistance à ce projet dans son commandant en second, le vice-amiral Martinez-Mundez, et dans les capitaines Francisco et Miguel de Rozas, qui entraînèrent dans leur parti un grand nombre de matelots. A force d'énergie, Cabot dompta la révolte; et s'étant emparé des principaux chefs, il les abandonna dans une île déserte, puis entra dans Rio de la Plata (rivière de l'Argent), qu'il remonta jusqu'au confluent du Paraguay et du Parana. Il découvrit dans ce trajet une île qu'il nomma François Gabriel (aujourd'hui la colonie de San-Sacramento), et y construisit le fort San-Salvador. Il tira beaucoup d'or et d'argent des Indiens qui habitaient les rives du fleuve. Les Portugais, de leur côté, avaient déjà tenté de pénétrer dans le Pérou en traversant le Paraguay. Cabot, ayant rencontré un officier de cette nation venu pour reconnaître le pays, crut que sa présence y était nécessaire pour en assurer la possession à l'Espagne. Il dépêcha en conséquence un de ses vaisseaux, pour rendre compte à Charles-Quint des raisons qui l'avaient déterminé à ne pas suivre sa première mission, et demander un prompt secours,

Laissant alors son escadre au confluent des trois rivières, il s'engagea, trente lieues plus haut, dans la grande rivière du Paraguay. Il y eut à soutenir un combat contre les indigènes, qui lui tuèrent vingt-cinq hommes et lui firent trois prisonniers. Malgré cette perte, Cabot n'en construisit pas moins un fort, sous le nom de Santo-Spirito, au confluent d'une rivière qu'il nomma Rio-Tercero. Pendant cinq ans ayant attendu en vain des provisions et des renforts, il repassa en Espagne en 1531 avec son escadre, laissant cent vingt hommes pour garder son fort. Une grande partie de cette garnison périt victime de l'amour dont un cacique voisin fut enflammé pour la femme d'un des principaux officiers espagnols; et le reste, trop faible pour se soutenir dans le pays, abandonna Santo-Spirito et se réfugia sur les côtes du Brésil, d'où bientôt il fut chassé par les Portugais. Dégoûté du service de l'Espagne, Sébastien revint en Angleterre vers la fin de 1546. A cette époque Terre-Neuve était devenue pour les Anglais une riche possession, à cause de la pêche qu'ils y faisaient; les avantages qu'ils en retiraient stimulèrent leur reconnaissance pour Cabot: le roi Édouard VI lui accorda une pension viagère de 4,000 francs. Toujours pénétré de l'idée du passage à la Chine par le nord, Cabot proposa au monarque anglais d'envoyer encore une expédition à la recherche de cette voie. Édouard y consentit, fit équiper trois navires, et laissa à Cabot le choix du personnel qui devait les monter. Cabot, ne pouvant faire partie de la petite flotte, désigna pour le remplacer sir Hugh Willughby (*voy.* ce nom) en qualité d'amiral; Richard Chancelor fut choisi comme second chef (*voy.* ce nom). Un conseil de douze membres, composé de l'amiral, des commandants et premiers officiers des navires, fut institué pour déterminer la route à suivre dans les circonstances critiques. Ces sages précautions n'empêchèrent pas le navire de sir Willughby d'être jeté sur les côtes de la Laponie, où tous ceux qui le montaient périrent misérablement. Chancelor maintint sa course au nord, et pénétra dans une vaste baie (la mer Blanche), où il apprit que le pays faisait partie de la Russie. Il n'hésita pas à se rendre à Moscou, résidence de Jean Vasilowitz, qui gouvernait alors, quoiqu'il en fût éloigné de 1500 milles. Bien reçu par ce prince, il établit la base des rapports commerciaux qui depuis cette époque ont subsisté entre les deux nations. Il revint en Angleterre le printemps suivant. Cabot eut l'honneur et le profit de cette exploration; car, en 1555, il fut nommé gouverneur à vie de la compagnie formée pour le commerce avec la Russie et les nouvelles terres découvertes (*Campany of merchant adventurers*).

Sébastien Cabot a laissé: une grande *carte géographique*, gravée par Charles Adam; le premier exemplaire en est suspendu dans le palais de Whitehall; — *Navigazione nelle parte settentrionali;* Venise, 1583, in-fol.; — Instructions pour diverses expéditions maritimes et surtout pour un *Voyage au Cathay*, recueillies par James Hackluit dans *the Principal Navigations and Dicoveries of the English nation;* — des mémoires qui ont été publiés sous le titre: *Memoirs of Sebast. Cabot, with a review of the history of maritime discovery;* Londres, 1831. ALFRED DE LACAZE.

William Smith, *Voyages autour du monde.* — Purchas, *Pilgrimage.* — Anderson, *Hist. of Commerce.*

CABOT (*Vincent*), publiciste et jurisconsulte français, né à Toulouse vers la moitié du seizième siècle, et mort dans la même ville en 1621 (1). Il eut, de son temps, une grande réputation dans l'enseignement du droit. Dès l'âge de vingt-quatre ans, il concourut à Paris pour obtenir une chaire de droit canon; un plus habile lui fut préféré: mais le savoir dont il avait fait preuve détermina l'université d'Orléans, qui ne manquait pas de sujets capables, à l'appeler pour professer le droit civil et le droit canon. Après quatorze années d'exercice, il céda au vœu exprimé par le premier président du parlement de Toulouse (Du Faur de Saint-Jorry), qui, informé de son mérite, le fit rappeler dans sa patrie. Il y remplit pendant vingt-deux ans, avec un succès soutenu, les fonctions de professeur en l'un et l'autre droit. Lors de son séjour à Orléans, il avait publié l'éloge funèbre de Michel Violée, jurisconsulte (*Laudatio funebris D. Michel Violæi*, 1592, in-4°), dont la mention est omise dans la *Bibliothèque historique de la France*, et un recueil de dissertations sur différentes difficultés de droit public et privé (*Variarum juris publici et privati Dissertationum libri duo;* Paris, 1598, in-4°). Jean Doujat fit imprimer, parmi les œuvres canoniques de Jean Dartis, dont il fut l'éditeur en 1656, in-fol., un traité des bénéfices, qu'il a déclaré depuis être l'œuvre de Cabot. Depuis longtemps le jurisconsulte toulousain avait amassé les matériaux d'un grand ouvrage sur la politique, qu'il n'a pas eu le loisir de terminer. Léonard Campistron, son ami, auquel il avait légué ses manuscrits, se chargea de ce soin, et publia le plan général de l'ouvrage. Il fit exprès le voyage de Paris, pour le présenter aux principaux membres du parlement et à l'université. Les encouragements qu'il reçut le déterminèrent à mettre en ordre et à faire imprimer le travail de Cabot. Le premier volume seulement fut mis au jour, sous ce titre: *les Politiques de Vincent Cabot, Tolosain, publiées par Léonard Campistron;* Toulouse, Pierre Base, 1630, in-8°. L'ouvrage, dédié au cardinal de Richelieu, devait former cinq tomes, d'après le plan que l'éditeur fit réimprimer à la tête de ce volume, et qui comprend le sommaire de 28 livres, dont il n'a paru que six. L'auteur n'a pas suivi la voie

(1) La *Biographie Toulousaine*, publiée en 1823 (ouvrage à refaire), ne fait connaître ni la date de la naissance de Cabot, ni celle de sa mort.

ouverte par Bodin; ils n'ont d'autres points de ressemblance que l'abus de l'érudition. Le défaut d'enchaînement des matières, le peu d'ordre qui règne dans leur disposition, et l'absence de vues élevées, placent *les Politiques* à une distance immense de *la République*.

J. LAMOUREUX.

Moréri, *Dictionnaire hist.* — *Dictionnaire universel des sciences morales et politiques*, t. X.

CABOUS (*Schems-el-Maali*), quatrième prince zayaride, mort en 1012-1013. Fils de Vachmeghir, il occupa le trône après son frère Bistoun (976-977 de J.-C.) Trois ans plus tard, Fakhir Eddaulah, prince bouïde, ayant été détrôné par ses frères, vint se réfugier auprès de Cabous, qui refusa de livrer ce prince à ceux qui le poursuivaient. Il paya de sa couronne ce respect de l'hospitalité. Vaincu aux environs d'Asterabad en 371 de l'hégire, il se réfugia dans le Khorasan avec le prince qu'il avait recueilli, et qui le paya d'ingratitude. Rentré dans ses États après la mort de son frère, loin de rétablir Cabous dans les siens, il s'en empara. A la mort de l'usurpateur, Cabous fut enfin reconnu par les peuples du Djordjan et de Mazanderan. Au mois de chaban 388 (août 988), il vint reprendre possession de ses États, et les accrut du Ghilan et du Thabaristan. La vie de ce prince devait être troublée jusqu'à la fin. Impitoyable pour les rebelles, il fut de leur part l'objet d'une conspiration pendant qu'il se reposait dans un château dont les conjurés s'emparèrent. Ils firent venir son fils Menoutchehr, et lui offrirent la couronne, à la condition de déporter Cabous. Menoutchehr ne fit que semblant d'accepter; il vint alors se jeter aux genoux de son père et protester de son dévouement. Cabous, satisfait de la conduite de son fils, lui dit : « J'ai fixé ici le terme de mes actions et de ma vie, et je vous remets toute mon autorité entre les mains. » Cette résignation ne contenta point ses ennemis; ils le firent empoisonner. Cabous était un prince lettré, et qui savait apprécier le talent. Il fit des présents à Avicenne, qui avait guéri son neveu d'une grave maladie.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

CABRAL ou CAPRALIS (*François*), missionnaire portugais, né en 1528 à Covilhão, mort à Goa le 16 avril 1609. A Goa, où il était à l'âge de vingt-six ans, il entra chez les jésuites; missionnaire infatigable, il parcourut en grande partie l'Inde et l'Asie. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie à Goa et avoir dirigé plusieurs maisons de jésuites dans l'Indoustan, il devint vice-provincial au Japon, où il fit de nombreuses conversions, parmi lesquelles celle du roi d'Omura et de sa famille, et, en 1575, celle du roi de Bungo. Revenu à Macao, il eut la direction des missions destinées à aller en Chine, et prit activement part aux travaux et au dévouement des missionnaires. Il fut ensuite rappelé à Goa, dont il gouverna pendant trente-huit ans la maison professe. En 1606 il assista, avec les pouvoirs de l'évêque du Japon, au concile tenu cette année par tout l'épiscopat. On a de lui : des *lettres*, dans les *Litteræ annuæ*, écrites du Japon de 1571 à 1584, ainsi que dans les *Litteræ annuæ*, écrites de la Chine de 1583 à 1584; enfin, dans celles qui ont été imprimées à Évora en 1608.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*.

CABRAL (*Pedro-Alvarez*) (1), célèbre navigateur portugais, né dans la seconde moitié du quinzième siècle, mort vers l'année 1526. Il appartenait à l'une des meilleures familles du Portugal; son père, Fernando Cabral, était seigneur de Zurara da Beira, et remplissait l'office d'alcaïde mòr de Belmonte, charge héréditaire dans sa maison (2). Tous les historiens se taisent sur le lieu de naissance de Cabral et sur ses premières années: malgré les recherches de l'infatigable Barbosa, les circonstances les plus simples de sa vie privée nous seraient encore inconnues, si des documents positifs, découverts il y a une douzaine d'années seulement, ne nous avaient révélé quelques faits propres à éclaircir sa biographie. On sait qu'il s'était allié à l'une des plus nobles familles du royaume, et qu'il avait épousé dona Isabel de Castro, première dame de l'infante dona Maria, fille de Jean III; il en eut de nombreux enfants.

Sept ans s'étaient à peine écoulés depuis que Colomb avait accompli sa mémorable découverte; et il n'y en avait pas encore trois que Gama avait visité pour la première fois les plages de l'Inde, lorsque Emmanuel résolut de tenter une nouvelle expédition pour Calicut, dont le radjah ne s'était point montré hostile, et qui promettait de nombreux débouchés au commerce des chrétiens. La flotte qui fut équipée alors était destinée à une entreprise essentiellement commerciale; mais elle fut confiée aux hommes de mer les plus expérimentés et les plus braves de l'époque, et Cabral en eut le commandement; deux administrateurs intelligents, chargés de fonder une factorerie sur la côte du Malabar, lui furent adjoints pour traiter des affaires commerciales. Ils se nommaient Ayres Barbosa et Pero Vaz de Caminha. On ignore complétement quels étaient les antécédents de Cabral, et quels droits il pouvait avoir par ses travaux à une telle mission; mais on sait qu'il s'était acquis l'estime de Vasco de Gama, et que ce fut sur la recommandation de l'amiral des Indes qu'il fut chargé de diriger une expédition destinée à recueillir les fruits de son mémorable voyage. Rien ne fut négligé pour la réussite de cette vaste entreprise, et la flotte se composait primiti-

(1) On prononce et même on écrit communément *Pedro Alvarès* ou *Pedr'Alvez*. Barros se sert toujours de la première de ces dénominations. Dans la vieille collection française de Temporal, le premier explorateur du Brésil s'appelle simplement *Pedro Aliares*. Le nom de famille est omis.

(2) A l'alcaïde mór appartenait spécialement la défense de la forteresse.

vement de treize navires richement chargés. Sur le bâtiment portant le pavillon du capitão mór, venaient les somptueux présents destinés à faire oublier par leur magnificence ceux que Vasco de Gama s'était vu contraint d'offrir naguère au radjah du Calicut, et dont la mesquine pauvreté avait failli compromettre la première expédition des Portugais. Des marins dont le nom avait déjà acquis de la célébrité, et dont plusieurs eussent été dignes de commander en chef, servaient sous Cabral : c'étaient Sancho de Thovar, cet Espagnol intrépide jusqu'à la témérité, qui devait se perdre au retour, mais qu'on nommait le premier dans les actions difficiles; Nicolas Coelho, dont le mérite avait été hautement reconnu par l'amiral lors du premier voyage; puis Barthélemy Dias, celui qui, en doublant le premier le cap des Tourmentes, avait provoqué le mot fameux de Jean II, et ouvert la voie à tant d'audacieuses espérances.

Dès le 8 mars tous les préparatifs étant terminés, la soirée du 9 fut assignée comme moment du départ. La flotte était mouillée au Rastello, devant la plage où l'on creusait les fondations du somptueux couvent de Belem. Pendant la messe célébrée pour appeler la faveur divine sur la nouvelle expédition, Cabral se tint toujours auprès du roi; et, malgré le concours des populations, Emmanuel voulut l'accompagner au lieu même de son embarquement. Au bout de treize jours, la flotte, qui venait de passer devant les Canaries, se trouvait un peu au delà des îles du cap Vert, lorsqu'on s'aperçut qu'un des navires, celui que commandait Vasco d'Athayde, ne marchait plus de conserve avec les autres voiles; on ne l'attendit que peu de temps, et les douze autres navires continuèrent leur navigation en s'éloignant quelque peu des côtes de l'Afrique, et en se dirigeant de plus en plus vers l'ouest. C'est sans fondement que l'on a représenté Cabral comme ayant été dans ces parages le jouet des tempêtes, et comme se voyant contraint à suivre malgré lui la direction dans laquelle il avançait. L'opinion émise par Barros est plus probable; et le désir fort rationnel d'éviter les calmes de la côte de Guinée serait ce qui aurait valu au successeur de Gama la gloire d'ouvrir le seizième siècle par une de ces découvertes qui ont changé l'aspect du monde. Pour ôter au simple hasard la part infiniment trop belle qui lui a été faite en cette occasion par divers écrivains, il suffit d'ailleurs d'avoir présente au souvenir l'activité des études géographiques en Portugal. On connaissait à la cour d'Emmanuel toutes les découvertes accomplies par Colomb; et en l'année même où Cabral s'embarquait pour les Indes, un habitant des Açores, Gaspard de Corte-Real, avait si bien le sentiment des vastes explorations que l'on pouvait entreprendre dans les régions visitées naguère par le Génois, qu'il sollicitait la donation des îles ou même de la terre ferme qu'il pourrait découvrir dans ces parages. Une concession en date du 12 mai de l'année 1500 lui est faite par la couronne. On peut donc supposer chez Cabral une louable curiosité ou une légitime espérance, lorsqu'il se dirigeait invariablement au sud-ouest (1).

Qu'il ait été entraîné par les vents, ou qu'il ait suivi volontairement cette route, elle conduisit l'heureux navigateur dans une région dont la merveilleuse fertilité frappa de surprise ceux qui n'avaient vu que les plages de l'Afrique ou même les terres basses de la côte du Malabar. Le 22 avril, un mercredi de l'octave de Pâques, Cabral aperçut le sommet d'une montagne de forme arrondie, qui fait partie de la chaîne des Aymorès, et à laquelle il imposa le nom de *monte Pascoal*. La côte reçut bientôt celui de *Vera-Cruz*, qu'elle conserva pendant quelques années avec une légère modification. Au temps de Camoëns, le Brésil s'appelait encore la terre de *Santa-Cruz*. La dénomination qui a prévalu, et qui, en rappelant la teinture éclatante de l'*ibirapitanga*, signalait un genre de commerce auquel devaient prendre part tous les peuples commerçants de l'Europe, le nom du Brésil, en un mot, remontait dans l'ancien monde à bien des années, et s'appliquait déjà à des bois venus de l'Afrique ou de l'Orient, mais que l'on n'acquérait qu'à grand prix (2). Il désigna, concurremment avec la dénomination officielle, les terres nouvellement découvertes, et que Cabral lui-même considéra d'abord comme une île.

La terre avait été aperçue; on l'aborda le 23, et ce fut l'habile Nicolas Coelho qui fut chargé d'aller explorer la côte. Dès ce premier examen les Portugais purent acquérir quelques notions sur le caractère vraiment sociable des habitants. Un indigène monta de son plein gré à bord du navire, et s'y conduisit de la façon la plus pacifique et sans le moindre indice de terreur. Le 24, la flotte se dirigea au nord, à la recherche d'un

(1) Les marins les plus intelligents et les plus intrépides de la Péninsule étaient attirés naturellement vers ces parages. Il est hors de doute aujourd'hui que deux navigateurs espagnols avaient déjà visité depuis quelques mois les terres qui allaient se dévoiler à l'amiral portugais; mais, ainsi que le fait observer M. de Humboldt il résulte de l'ensemble de ces considérations « qu'une côte de cent soixante-dix lieues sépare les dé« couvertes de Pinzon et de Diego de Lepe de celles de « Cabral; que les premières ont été faites à la fin de « janvier et au commencement de mars, et les secondes « postérieurement au 22 avril de la même année. » (Voy. la savante discussion contenue dans la section deuxième de l'*Histoire de la Géographie du Nouveau Continent*, t. V, p. 61).

(2) Voyez ce qui résulte à ce sujet d'un lumineux exposé de Humboldt : « Trois siècles avant l'expédition de Gama, lorsque le commerce de l'Inde se faisait par la voie de terre, un bois rouge, propre à la teinture des laines et du coton, était connu en Espagne sous les dénominations de *bresill, breasilly, bresilji, brazilis, Brasile*. Muratori a prouvé ce fait par les tarifs de la douane de Ferrare de 1193, comme par les tarifs de Modène de 1306. Des documents publiés par M. Capmany sur l'ancien commerce des Catalans ne laissent pas de doute sur l'introduction du bois de teinture ou brasil de 1221 à 1243. » *Hist. de la Géogr. du Nouveau Continent*, t. II, p. 217.

abri qui lui offrit quelque sécurité : elle le trouva par 16° 30' de lat. aust.; et ce lieu prit plus tard le nom de *Porto-Seguro*. Le 26 avril, dimanche de Pâques, on célébra solennellement la messe dans un îlot de l'anse, qu'on désigna alors sous le nom de *Coroa Vermelha*, et que l'on a proposé d'appeler *Bahia Cabralia*. Un religieux qui occupa plus tard le siége épiscopal de Ceuta, Fr. Henrique, prêcha devant les Portugais et devant les Indiens, dont l'attitude vraiment respectueuse charma et surprit à la fois le religieux navigateur. Le 1er mai avait été désigné pour prendre solennellement possession de ce beau pays. Une grande croix s'éleva sur la côte en souvenir de cet événement mémorable; et des croix d'étain furent distribuées aux indigènes qui entouraient les chrétiens. Dès ce jour ou bien le 3 mai, comme le veulent quelques historiens, Cabral put annoncer à son souverain qu'il venait de conquérir pacifiquement et d'adjoindre à son pays une des plus riches contrées du globe; il ignorait complétement les découvertes accomplies précédemment par les Espagnols, et la sienne fut par la suite si bien acceptée, que nulle contestation ne s'éleva à son sujet; la science seule en a fait un point de vive discussion, qui a trouvé de nos jours sa solution pacifique. Cabral, il faut le dire, se distingua dans cette circonstance par une conduite pleine d'humanité, et l'on peut l'affirmer aussi par des mesures remplies de prudence. Son premier soin fut d'expédier pour le Portugal Gaspard de Lemos avec la nouvelle de la grande découverte; et si celui-ci se présenta devant Emmanuel avec deux indigènes, il dut les ravir à une autre partie de la côte. Lemos était porteur de deux documents dont la valeur toute scientifique forme un contraste étrange avec les présents dont on croyait devoir charger alors les messagers qu'on expédiait aux rois : l'un était une longue épître, vrai chef-d'œuvre de narration, écrite par Pedro Vaz de Caminha, second secrétaire de la factorerie de Calicut; l'autre, un document astronomique fourni par maître Ioão, le physicien d'Emmanuel, et, si on l'aime mieux, le médecin de l'expédition. Dès les premiers jours de la découverte, l'immense empire du Brésil eut donc, grâce à ces deux hommes, un historien dont on ne se lasse point d'admirer la naïve sagacité, et un astronome qui éveille encore la curiosité des savants.

Cabral avait trouvé sur ces plages un peuple peu différent par ses traits généraux des nations visitées naguère par le grand navigateur génois; il était nu, vivait réuni en peuplades dans des villages composés ordinairement de quatre vastes tonnelles de verdure formant au centre une place carrée; il se servait avec dextérité de l'arc, et, grâce à la chasse, vivait dans l'abondance. Une étrange parure toutefois le défigurait; la lèvre des hommes était perforée et recevait comme ornement une cheville de bois ou bien une pierre de jade, que la lèvre inférieure enchâssait circulairement. Cette étrange coutume n'était déjà plus inconnue aux curieux de l'Europe; les Caraïbes des îles en avaient offert les plus bizarres échantillons. Les *Tupiniquins* (c'était le nom de la nation qui avait accueilli Cabral) vivaient au pied du mont Pascoal; ils faisaient partie de la race vaillante des Tupis, répandue depuis le Rio de la Plata jusqu'au fleuve des Amazones. Les Tupis étaient eux-mêmes une subdivision des Guaranis, dont ils parlaient la langue en lui fesant subir toutefois de légères modifications. Cet idiome reçut plus tard, en raison de son universalité dans ces parages, le nom de *lingoa geral*.

Ce peuple ne possédait en apparence aucune richesse, et semblait même n'avoir aucun objet d'échange. Dans les premières relations qu'il avait eues avec les Européens, une circonstance toutefois avait frappé Cabral et les chefs qui venaient à sa suite. L'un des Indiens accueillis à bord de l'amiral avait paru surpris de l'éclat d'un flambeau de cuivre bruni, et avait désigné la terre comme renfermant un métal analogue. Cabral était doué d'une intelligence trop étendue pour négliger de pareils indices. Avant de poursuivre sa mission, il voulut que ces plages fertiles ne restassent pas inconnues aux Portugais. Deux jeunes gens bannis pour leurs crimes, et choisis parmi ceux que l'on désignait alors sous le nom de *Degradados*, furent laissés dans le pays de Vera-Cruz avec la mission d'en constater les ressources naturelles et d'en observer les usages. De leur zèle et en même temps de leur exactitude devait dépendre leur sort. Plus tard, l'un des deux bannis, réconcilié avec la société, grâce aux services qu'il lui avait rendus, devint un agent intelligent de la colonisation. Cabral n'apparaît qu'un moment dans l'histoire, et son nom n'est prononcé qu'à propos d'une découverte maritime fort mémorable sans doute, mais presque fortuite; il importe donc de constater que tout ce qui pouvait être fait par un chef d'expédition pour rendre cette découverte utile à son pays, il le sut faire sans omettre aucune précaution. Le 22 mai, au moment du départ de la flotte, non-seulement Emmanuel était averti de l'accroissement immense que venait de recevoir son royaume, mais l'exploration de la nouvelle conquête commençait.

Un indice, terrible dans ces temps de superstition, semblait lui présager d'horribles dangers : une comète immense se dessina dans les cieux peu de jours après qu'il se fut éloigné de la terre. Bientôt un typhon effroyable réalisa les craintes que le phénomène céleste avait fait naître; quatre navires furent engloutis, et avec eux périt Barthélemy Dias, l'intrépide navigateur qui avait baptisé le cap des Tempêtes. Cette lutte contre les éléments n'empêcha point Cabral d'aborder la côte de Mozambique, de tenter une alliance avec le souverain de Quiloa, dont il déjoua l'astuce, et de renouveler avec le souverain de Mé-

l'Inde une alliance basée sur de bons procédés antérieurs. Grâce aux secours qu'il s'était ménagés dans ces parages, les sept cents lieues qu'il lui restait à faire jusqu'à Angedive s'effectuèrent sans difficultés. Bientôt la flotte portugaise mouilla devant Calicut.

Cabral se présentait devant le souverain de cette cité indienne avec un rare avantage sur le hardi marin qui l'avait précédé : celui-là n'avait que son courage pour se faire respecter, et ses présents avaient fait sourire dédaigneusement ceux auxquels ils étaient destinés; son successeur se présentait devant le Samori (1) avec une artillerie formidable et des cadeaux éblouissants. Dans l'entrevue solennelle qui eut lieu entre le souverain malabar et le chef de l'expédition, celui-ci expliqua nettement au radjah ce qui l'amenait devant sa capitale; et, grâce à *Gasparo da India*, l'intelligent interprète, il put lui faire comprendre nettement le but de sa mission. Emmanuel, son souverain, l'envoyait dans un double but : les forces militaires qu'il conduisait, il les mettait à la disposition du nouvel allié des Portugais, si celui-ci se trouvait en guerre avec ses voisins; les navires qu'il avait amenés devaient recevoir une cargaison complète d'épices, en échange de numéraire. La première de ces propositions devenant inutile, Cabral devait faire accepter la seconde : c'était de là que devait surgir la guerre, d'abord cachée, bientôt formidable, que les musulmans, désignés improprement sous le nom de Maures, allaient faire désormais aux chrétiens. Les conditions de ce nouveau commerce, qui allait changer la face de l'Europe, furent jurées solennellement; et une factorerie, dirigée par Ayres Correa, s'établit d'abord pacifiquement dans Calicut. Quelques jours après, grâce aux menées astucieuses des Maures, les chrétiens étaient massacrés; et Cabral, jugeant avec raison les traités comme rompus, allait demander asile au roi de Cochin, l'ennemi du Samori, qui commandait à Calicut. Dans ces actes si compliqués et si divers, Cabral déploya de la sagacité et du sang-froid; peut-être poussa-t-il trop loin la prudence, lorsqu'il évita le combat en présence des quatre-vingt-cinq voiles envoyées par le Samori contre sa flotte dans les eaux de Cochin; pour la première fois aussi, il manqua d'humanité en emmenant en Europe les otages d'un roi hindou; mais il avait hâte d'aller terminer son chargement à Cananor; et, pour le juger sans prévention, il faut se rappeler que le grand but de l'expédition était de nouer avec l'Inde des relations commerciales qui détournassent au profit du Portugal les richesses que Venise allait chercher dans une autre partie de l'Orient. Il ramena glorieusement en Europe les navires que lui avait laissés la tempête; et sans l'imprudence de Sancho de Thovar, qui alla briser son bâtiment richement chargé d'épices contre un écueil, il n'eût eu à déplorer aucun accident vraiment regrettable, en exceptant toutefois la catastrophe de Calicut. Dans les mers d'Afrique, à Bézénègue, non loin du cap Vert, il rencontra même une flottille dont la vue lui prouva qu'on se hâtait de mettre à profit l'avis qu'il avait donné avec tant de prévoyance, et qui faisait tomber au pouvoir du Portugal l'une des plus riches portions de ce nouveau monde, que Colomb était allé proposer vainement à Jean II. L'heureux Emmanuel recevait ainsi d'un heureux concours de circonstances ce qu'avait refusé le génie le plus pénétrant.

Le 23 juillet 1501, Cabral était de retour à Lisbonne, et il avait la satisfaction d'y retrouver deux navires qu'il croyait perdus. Sans aucun doute la mémorable expédition qu'il venait d'accomplir lui valut un accueil égal à l'importance des résultats; ce qui peut le faire supposer du moins, ce sont les récompenses accordées ultérieurement à sa famille : quoi qu'il en soit, après avoir raconté longuement ses combats maritimes le long des côtes de l'Inde, les historiens de la péninsule le laissent dans une complète obscurité. Des recherches soigneuses, faites parmi les documents portugais si peu explorés de la Bibliothèque impériale, nous font supposer que l'heureux explorateur du Brésil prolongea son existence au delà de 1526. La tombe de Cabral, longtemps ignorée, a été découverte récemment par un des investigateurs les plus zélés des antiquités brésiliennes; elle est dans la sacristie du couvent *da Graça* à Santarem, où M. Adolfo de Varnhagen l'a vue en 1838 : c'est une simple pierre de treize palmes de long, sur laquelle on lit en lettres gothiques l'épitaphe suivante :

Aquy Jaz Pedralvarez Cabral e dona Isabel de Castro sua molher, cuja he esta capella he (sic) de todes seus Erdeyros aquall, depois da morte de seu marydo, foi camareira môr da infante dona Marya, fylha de el rey dô João, nosso sñor, hu (sic) terceiro deste nome.

Ce qu'il y a surtout de remarquable dans cette épitaphe, c'est qu'elle ne mentionne Cabral que pour mettre en évidence les titres honorifiques de sa femme. Cela s'explique par l'espèce d'abandon dans lequel le Brésil fut laissé au début de la conquête; ce vaste territoire ne fut réparti en capitaineries qu'en 1531.

De son mariage avec dona Isabel de Castro, Cabral eut deux fils, qui ne moururent pas sans postérité, comme on l'a affirmé trop légèrement. Des pièces judiciaires inédites consultées par nous, il résulte que Fernando Cabral hérita des seigneuries de *Zurara, Manteiga, Moimenta* et *Tavares*, possédées par son père, mais qu'il reçut plusieurs bienfaits de la couronne. Le même document donne au fils de l'explorateur du Brésil la qualification de *dom*, qui lui avait été accordée, comme à Gama, en rémunération de ses

(1) M. de Humboldt donne à cette dénomination déjà altérée, et dont les historiens français ont fait le mot *Zamorin*, une origine sanscrite. *Samudrya Radja* signifie proprement le roi du littoral (de *Samudra*, la mer; *Samudrya*, maritime).

services. Le second fils de Pedr'alvares porte le nom d'Antonio Cabral, et participe en 1534 aux faveurs royales. Le dernier héritier mâle de cette famille dont il soit fait mention est Joam Roïz Cabral, qui en 1536 réunit sur sa tête les biens de la maison : en lui s'éteignit probablement la descendance directe du navigateur. FERD. DENIS.

Cada-Mosto, *Novus orbis regionum ac insularum* (dans Simon Grynée; Bâle, 1555). — Ramusio, *delle Navigazioni e viaggi*, etc.; Venezia, Giunti, 1561. — Jean Temporal, *De l'Afrique contenant les navigations des capitaines portugalois et autres, faites audit pays jusqu'aux Indes*; Lyon, 1556. — J. de Barros, *Decada primeira da India*, liv. 1er, chap. 30. — Maffei, *Historia Indica*, lib. 2.—Faria, *Asia Portugueza*, t. I, chap. 5. — F. Giov. Guiuseppe di Santa-Theresa, *Istoria del Brazile*, liv. I, chap. 2. — Rocha Pitta, *America Portugueza*. — Solorzano, *De jure Indiarum*, t. I, ch. 5, nos 31, 32, 33. — F. de Santa-Maria, *Diario Portuguez*, t. I. — F. Ant. de S.-Roman, *Historia de la India oriental*, liv. II, ch. 3. — Vasconcellos, *Noticia do Brazil*. — Lafiteau, *Conquestes des Portugais*. — Ayres de Casal, *Corografia Brasilica*.—*O Panorama, jornal literario*, 8 vol. g. in-8°.

CABRERA (*Bernard* DE), homme d'État espagnol, mort le 26 juillet 1364. Ministre de Pierre IV, roi d'Aragon, auquel il sut se rendre utile, il fut par cela même en butte à la haine des courtisans. Il se retira alors dans un monastère; mais le roi, qui regrettait les services de son ancien ministre, le vint tirer lui-même de la solitude en 1349. L'envie n'abandonna pas sa proie; et ce qu'il y a de honteux pour la mémoire du roi d'Aragon, c'est qu'il sacrifia son ministre, se laissa persuader que Cabrera était coupable, et lui fit trancher la tête. Le monarque trompé s'aperçut trop tard de son injustice; il reconnut dans son testament l'innocence de Cabrera, sur le petit-fils duquel il reporta toute sa faveur.

Mariana, *Hist. d'Espagne*.

CABRERA (*Bernard* DE), seigneur italien, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Favori de Martin, roi de Sicile, il tenta de succéder à ce prince en 1410, et fit la guerre à Blanche, veuve de Martin, qui refusait de le choisir pour époux. Pris et jeté dans une citerne, puis dans une tour, il voulut s'évader, mais tomba dans un fossé. Il obtint cependant sa grâce de Ferdinand, successeur de Martin, qui lui imposa seulement la condition de quitter la Sicile. Il mourut peu de temps après.

Léo et Botta, *Hist. de l'Italie*.

CABRERA (*Pierre* DE), théologien espagnol, de l'ordre de Saint-Jérôme de Cordoue, vivait au dix-septième siècle. Il était frère du dominicain Alfonse, et professa d'abord la philosophie, puis la théologie, à Cordoue et dans d'autres localités. On a de lui : un *Commentaire* sur la 3e partie de la *Somme* de saint Thomas; Cordoue, 1602, 2 vol. in-8°.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

CABRERA (*D. Juan-Thomas Henriquez* DE), duc de Medina del Rio-Secco, amiral et homme d'État espagnol, mort à Lisbonne le 23 juin 1705. Il descendait d'Alfonse XI, roi de Castille. Appelé d'abord le comte de Melgar, il devint, après avoir été gouverneur de Milan, premier ministre de Charles II en 1693. La faveur dont il jouissait auprès de la reine, seconde femme de Charles II, fit de lui le plus puissant personnage du royaume. Il se servit de cette influence pour appuyer les protestations de la maison d'Autriche à la succession d'Espagne. Mais l'animadversion publique et la haine du cardinal Porto-Carrero, qui parvint à le rendre suspect au roi, l'obligèrent de résigner le pouvoir et de se retirer de la cour. Cependant tel était encore le prestige qu'il exerçait, qu'il fut nommé ambassadeur à la cour de France, à l'avénement de Philippe V. Il n'accepta pas ces fonctions, qui ne faisaient que dissimuler sa disgrâce; et il se rendit à Lisbonne, où il parvint à déterminer le roi de Portugal à se liguer contre Philippe V. En même temps il attaqua devant le pape le testament de Charles II. Cette conduite lui valut, de la part du conseil de Castille, la confiscation de ses biens et une condamnation capitale. Il eut cependant peu de crédit sur l'esprit des généraux coalisés, et le chagrin qu'il en ressentit fut tel qu'il descendit bientôt au tombeau.

Mémoires et negociations secrètes, par de la Torre. — Lamberty, *Mém. pour servir à l'histoire du dix-huitième siècle*. — Antonio, *Bibl. hisp. nova*. — Clément, *Bibliothèque curieuse*, II.

CABRERA (*Louis* DE), historien espagnol, mort vers 1655. Comme son aïeul et son père, il se distingua dans la carrière militaire, et publia un ouvrage, parfois partial, mais riche de détails, sous le titre de *Historia del rey D. Phelipe II*; Madrid, 1619, in-fol. On a en outre de lui : *Tratado de Historia para entenderla y escrivirla*; ibid., 1611.

Antonio, *Bibl. hisp. nov.* — Clément, *Bibliothèque curieuse*.

*CABRERA (*Ramon N....*), général espagnol, né à Tortose le 31 août 1810. Ses parents, pauvres et pieux, le firent entrer au séminaire de Cervera, avec le désir de lui voir embrasser l'état ecclésiastique. Le jeune Ramon obtint bientôt, par le crédit de protecteurs puissants, la place de chapelain de N.-S. del Carmino, ermitage voisin de Tortose. Il reçut en conséquence les ordres mineurs; mais il se vit ensuite, dit-on, refuser la prêtrise, vu l'énormité de ses peccadilles de jeunesse.

Ferdinand VII mourut en 1833, léguant à son pays la guerre civile. Deux partis divisaient l'Espagne, les libéraux et les absolutistes; les uns représentés par don Carlos de Bourbon, frère du feu roi, dépossédé de la couronne par la pragmatique sanction de 1830; les autres, qui tournaient leurs espérances vers la jeune Isabelle II, dont la mère, nièce du roi des Français, proclamée reine-régente, semblait animée des idées de réforme qui alors soufflaient sur l'Europe. Don Ramon Cabrera, fanatisé par l'exemple de prêtres nombreux qui avaient marché à la tête des soutiens du trône et de l'autel dans des circonstances encore toutes récentes, jeta l

froc, et se fit chef de bandes. La férocité qu'on a reprochée avec juste raison à Cabrera a sa source, il faut le dire, dans l'exaspération où le jeta le massacre de sa mère et de ses trois sœurs, que Mina ordonna sans nécessité. De là naquirent, des deux côtés, de tristes représailles.

Après avoir désolé les provinces d'Aragon, de Valence et d'Andalousie, Cabrera, blessé et traqué comme une bête fauve, fut forcé de chercher jusqu'à sa guérison un asile chez le curé du village d'Almagen. Il parvint bientôt à réunir de nouvelles troupes, et remporta plusieurs victoires sur les christinos à Buñol, à Burjasote, et prit un grand nombre de villes et de châteaux. A Torre-Blanca cependant les chasseurs d'Oporto l'écrasèrent, et, blessé grièvement, il dut prendre la fuite, pour se relever encore et s'emparer de Morella. La prise de Morella fut un grave événement pour la Péninsule : don Carlos était aux portes de Madrid; mais heureusement pour le parti libéral le général Moroto fit volte-face, et ruina les espérances de celui que ses partisans appelaient *Charles V*. Cabrera fut créé en 1838 comte de Morella et lieutenant général par don Carlos, qui prenait ainsi la responsabilité des atrocités dont son lieutenant s'était rendu coupable. Bien que don Carlos se fût retiré en France, Cabrera continua la guerre, et lutta jusqu'en 1840, où il fut complétement écrasé, dans les montagnes de la Catalogne, par les efforts d'Espartero, général plus heureux sur le champ de bataille qu'au cabinet, et qui eut la gloire de terminer cette guerre civile, qui mettait en présence depuis près de dix ans les citoyens de la même patrie. Le roi Louis-Philippe fit enfermer Cabrera au château de Ham, et lui rendit peu après la liberté. En 1845, don Carlos ayant abdiqué en faveur du comte de Montemolin, son fils, Cabrera se déclara d'abord contre cet acte de l'infant; mais il se rapprocha bientôt du nouveau roi *Charles VI*, et, d'accord avec lui, tenta, à la suite de la révolution de Février, une descente en Espagne qui échoua à Pasteral le 27 janvier 1849. Blessé encore une fois, Cabrera s'est retiré à Londres, où, déjà possesseur d'une fortune énorme, il a épousé une riche Anglaise. T.-ALBERT BLANQUET.

Moniteur universel. — Joseph Lavallée, *Histoire d'Espagne.* — Rosenwald et Desprès, *Annuaire historique de Lesur.*

* CABRIÈRE (*Giraud* DE), troubadour du treizième siècle. On n'a de ce poëte que de longs fragments d'une pièce inachevée; quant à sa personne, on n'en sait que ce qu'il raconte lui-même. Il nous apprend qu'il est venu après Èbles d'Uissel, Rudel et Marcabrus. Dans un morceau adressé à un jongleur du nom de Cabra, il fait à celui-ci de nombreux reproches : « Tu joues mal de la vielle, tu chantes plus mal encore; tu ne sais pas finir comme font les Bretons. Mal t'a instruit celui qui t'a montré à conduire les doigts et l'archet. Tu ne sais ni danser (non saps balar), ni escamoter (trasgitar) comme fait tout jongleur gascon. »

Histoire littéraire de la France, XX, 555, 556. — Raynouard, *Choix de poésies originales des troubadours*, t. V et II.

* CABRILLO (*João* ou *Juan-Rodriguez*), navigateur portugais, né vers la fin du quinzième siècle, mort le 3 janvier 1543. Ce marin, peu connu aujourd'hui, jouissait d'une grande célébrité dans la Péninsule durant la première moitié du seizième siècle; comme Magellan, ce fut pour le compte de l'Espagne qu'il navigua. Il se rendit, le 27 juillet 1542, du port de Navidad dans les mers de la Californie, et explora ces régions avec beaucoup plus de soin qu'on ne l'avait fait avant lui. En l'année que nous venons de signaler, il découvrit successivement quatre îles : *Santo-Tomas* ou *Encapa*, *Santa-Cruz*, *San-Miguel* appelée aussi *Santa-Rosa*, et *San-Bernardo*. Épuisé de fatigues et de privations, il mourut dans cette dernière île. On met Cabrillo fréquemment au rang des navigateurs espagnols. F. D.

Duflot de Mofras, *Exploration du territoire de l'Orégon, etc.* — *Documents inédits.*

CABRISSEAU (*Nicolas*), théologien français, né à Rethel le 1er octobre 1680, mort à Tours le 20 octobre 1750. Estimé de le Tellier, archevêque de Reims, il fut persécuté sous le successeur de ce prélat comme réfractaire à l'autorité épiscopale. En 1722, il fut exilé à trente lieues de la ville archiépiscopale, employé à Paris par le cardinal de Noailles, persécuté de nouveau et emprisonné à Vincennes sous Vintimille, privé de sa théologale et envoyé en exil à Tours, où il mourut. Ses principaux ouvrages sont : *Instructions courtes et familières sur le Symbole;* Paris, 1728 et 1742, 2 vol. in-12; — *Discours sur les vies des saints de l'Ancien Testament;* Paris, 1732, 6 vol. in-12; — *Réflexions morales sur le livre de Tobie;* Paris, 1736, in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

CABROL (*Barthélemy*), chirurgien français, né à Gaillac (Languedoc) vers 1535, mort au commencement du dix-septième siècle. Il fit ses études à Montpellier, sous Laurent Joubert. En 1570, Cabrol fut nommé professeur d'anatomie à Montpellier par Henri IV, qui créa pour lui la charge de dissecteur royal. On a de ce savant un *Alphabet anatomique;* Tournon, 1594, in-4°; le même ouvrage traduit en latin, Genève, 1602, 1604, 1624, in-4°; Montpellier, 1603, in-4°, et 1606; Lyon, 1614 et 1624; Amsterdam, par Plemprius, en hollandais, 1648, in-fol.; enfin sous le titre de *Collegium anatomicum clarissimorum trium virorum Jacobini, Severini, Cabrolii;* Hanau, 1654, et Francfort, 1668, in-4°.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.*

* CACAPISTI (*Gérard*), célèbre jurisconsulte italien, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Othon de Freysing l'appelle Gerhard de Nigrès. Podestat ou bourgmestre de Milan, il fut un de ceux qui tâchaient de définir les droits des empereurs dans les villes lombardes. Il fut aussi en 1177 délégué par la ville de Milan pour négocier la paix entre l'empereur Fré-

déric et le pape Alexandre III. On a de lui : *De Feudis*, en trois livres, dont il rédigea le premier, tandis que les deux autres ont pour auteur présumé son collègue Obertus ab Orto, auquel on attribue quelquefois tous les trois ; — *Consilium pro controversiis quibusdam Ecclesiæ Veronensis* (dans Ughelli, *Italia sacra*, t. V). Il rédigea cet ouvrage avec le concours des autres juges milanais, Oberto ab Orto, Stephinardo, Ottobonno de Concovenzo, etc.; — *Oratio pro parte Lombardorum habita an.* 1177 *Venetiis coram Alexandro III, dum ageretur de statuenda pace Lombardorum* (dans *Chronicon Romualdi Salernitani*, dans *Scriptor. rerum Ital.*, t. VII, et dans Baronius, *Annal. ad ann.* 1177); —*Responsa* (cet ouvrage n'est cité que par Merula).

Argellati, *Bibl. Mediol.*

* **CACATE** (*Léonard*), général français, né à Limoges le 27 novembre 1760. Après avoir fait plusieurs campagnes sur mer, de 1779 à 1780, il fut désigné (1793) pour être aide de camp du général Jourdan. Adjudant général, chef de brigade, il se trouva au passage du Rhin, à la prise du fort de Thal-Ehrenbreistein (1801), au combat d'Hornburg, et se distingua à la prise de Bamberg. Appelé au commandement du 6e régiment de cavalerie, il fit les guerres de l'an VII à l'an XI, d'Italie et de la grande armée, qu'il quitta pour prendre (2 novembre 1806) le commandement de Cosenza. Étant passé au service de Naples en qualité de chef d'état-major (16 septembre 1807), il quitta ce pays (29 juillet 1808), et obtint (19 mars 1809) le commandement de Madrid. Ayant reçu du roi Joseph le grade de maréchal de camp, il fut rappelé en France par décret du 8 janvier 1813. A. S.

Archives de la guerre. — *Moniteur*, an IV, p. 327. — *Vict. et Conq.*, t. IV.

CACAULT (*François*), diplomate français, né à Nantes en 1742, mort à Clisson le 1er octobre 1805. Au sortir de ses études, il vint à Paris, et fut nommé à vingt-deux ans professeur à l'École militaire. Ayant tué en duel un adversaire, il fut obligé de sortir de France en 1769. Il se rendit en Italie, et arriva à Rome dans la plus extrême misère. En 1775 il revint en France, fut secrétaire particulier du maréchal d'Aubeterre, qu'il suivit en Italie et qui le fit nommer secrétaire de l'ambassade de Naples, où, en 1791, il remplaça le baron de Talleyrand. Revenu à Paris, il reçut l'ordre de retourner à Rome, après le meurtre de Basseville. Arrêté dans sa marche par les troupes ennemies, il ne parvint pas à sa destination. Il resta alors en Toscane, et y détermina le grand-duc à abandonner la coalition. Ministre à Gênes, il signa, avec l'autorisation du général Bonaparte, le traité de Tolentino. Chargé d'en assurer l'exécution, il se rendit à Rome et à Florence ; puis il fut rappelé à Paris, où il vécut d'abord dans la pauvreté, parce qu'il avait été intègre. Au conseil des cinq-cents, où il fut appelé en 1796, il présenta, le 15 août, un mode de reddition de compte auquel seraient soumis les ministres. Membre du corps législatif après le 18 brumaire, il retourna l'année suivante à Rome, et y fut ambassadeur jusqu'en 1803, époque à laquelle il fut remplacé par le cardinal Fesch. Il se rendit alors aux eaux de Lucques, qui ne rétablirent pas sa santé délabrée ; cependant, le 6 avril 1804, il fut appelé au sénat conservateur. On a de lui : *Poésies lyriques*, traduites de l'allemand de Ramler ; Berlin, 1777, in-12 ; — *Dramaturgie, ou Observations critiques sur plusieurs pièces de théâtre, traduites de l'allemand de Lessing par un Français, et publiées* par M. J. ; Paris, 1785, 2 vol. in-12 ; — des *rapports* au conseil des cinq-cents.

Moniteur univ. — *Galerie hist. des Contemporains.* — Quérard; *la France littéraire.*

* **CACAULT** (*Jean-Baptiste*, baron), général français, né à Surgères (Charente-Inférieure) le 2 septembre 1766, mort le 30 septembre 1813. Entré soldat au 18e régiment d'infanterie le 21 avril 1784, il fit partie de l'expédition de la Martinique de 1790 à 1791. Il servit ensuite dans les armées du Nord, de Sambre-et-Meuse et des Ardennes, où il obtint (27 janvier 1794) le grade d'adjudant général chef de bataillon, pour le courage qu'il déploya dans le combat du 26 avril. Il se distingua plus tard dans les campagnes de l'Allemagne, et fut blessé au bras droit à la bataille de Füterbock le 6 septembre ; il mourut à Torgau à l'âge de quarante-sept ans. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du Palais de Versailles. A. S.

Archives de la guerre. — *Vict. et conq.*, t. VI.

* **CACCAVELLO** (*Annibale*), sculpteur napolitain, florissait en 1560. Il fut élève de Giovanni Marliano de Nola et l'un des artistes qui contribuèrent le plus à la décoration des églises de Naples. Ses ouvrages attestent un talent réel, mais cependant inférieur à celui des grands maîtres de son époque.

Dominici, *Vite de' Pittori, Scultori et Architetti Napolitani.* — Cicognara, *Storia della Scoltura.*

CACCIA (*Francisca*), peintre de l'école piémontaise, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle, et mourut à l'âge de cinquante-sept ans. Elle fut élève et imitatrice de son père, Guglielmo Caccia, dit *le Moncalvo*. Pour distinguer ses ouvrages de ceux de sa sœur Orsola-Maddalena, elle avait adopté pour emblème un oiseau qu'elle plaçait dans tous ses tableaux. Elle avait, ainsi que ses quatre sœurs, fait profession dans le couvent d'ursulines fondé par son père à Moncalvo, dans le Montferrat.

E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

CACCIA (*Ferdinand*), littérateur italien, né à Bergame le 31 décembre 1689, mort le 8 janvier 1778. Il s'appliqua de bonne heure à la philologie et surtout à la langue latine, dont il s'efforça de rendre l'étude plus facile. Il ne se fit pas moins remarquer dans un autre genre de

connaissances, l'architecture. On lui doit la construction de plusieurs monuments. Ses principaux ouvrages sont : *De Cognitionibus;* Bergame, 1719, in-4°; — *Metodo di Grammatica assai breve e facile per imparare con prestezza e fondamento la lingua latina;* ibid., 1726, in-8°; — *Totius Regulæ latinæ sciendi Summa*, ibid., 1728; — *lo Stato presente della lingua latina;* ibid., 1762; — *Ortografia e prosodia;* ibid., 1764; — *Antiqua regola delle sillabe lunghe e brevi;* ibid., 1764; — *Citadinanza di Bergamo;* ibid., 1766; — *Vita di S. Girolamo Miani;* Rome, 1768; — *Vocabolario senza Sinonimi;* ibid., 1776; — *Trattato legale;* ibid., 1772; — *Elementi e regole fondamentale della lingua latina;* Florence, 1777; — des ouvrages inédits sur *l'Architecture*, sur *les Fortifications*, et une *Histoire des médecins de la ville de Bergame.*

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.* — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dict historique.*

*CACCIA (*Frédéric*), jurisconsulte italien, né à Milan le 10 juin 1635, mort dans la même ville le 14 janvier 1699. Il étudia d'abord à Paris, où il fut reçu docteur; exerça ensuite à Milan la profession d'avocat avec un tel succès, que le pape Clément X le nomma avocat consistorial. Plus tard il devint auditeur de la rota, en 1692 archevêque de Laodicée et nonce apostolique à la cour d'Espagne, et en 1693 archevêque de Milan. Enfin, en 1695, il fut élevé à la dignité de cardinal. On a de lui : *Decisiones XIII* (dans Ramonius, *Opp.;* Bologne, 1689, tom. second); — *Decisiones VIII, IX, XX, XXIII* (dans Albicius, *De Inconstantia in judiciis*); — quelques autres *Décisions* (dans *Corpus magnum Recentiorum*, tom. XXe et suiv.)

Argellati, *Biblioth. Mediol.*

CACCIA (*Guglielmo*), peintre de l'école piémontaise, né en 1568 à Montabone, dans le Montferrat, de parents originaires de Novare; mort en 1625. Il est connu sous le nom de Moncalvo, emprunté à un autre lieu du Montferrat où il fut élevé, et pour lequel il conserva toute sa vie une prédilection toute particulière. On croit qu'il fut élève de Giorgio Soleri, habile peintre milanais; mais, malgré les leçons de ce maître, malgré l'étude qu'il fit de Raphaël, d'Andrea del Sarto, et des autres grands artistes des diverses écoles, il ne sut pas se préserver entièrement du mauvais goût qui envahissait l'Italie. Quoi qu'il en soit, on trouve dans ses ouvrages une fécondité d'invention, une habileté de main, un coloris encore brillant comme au premier jour, une touche fine et délicate, qui font pardonner ce que son dessin peut avoir d'incorrect, et ses ajustements peu conformes à la vérité. Peut-être aussi ces défauts doivent-ils être attribués parfois aux élèves qu'il employait comme aides, sans s'inquiéter assez de leur capacité. Le Moncalvo peignit surtout à fresque, et c'est dans ce genre qu'il excella. Ses ouvrages sont nombreux à Milan, à Pavie, à Novare, à Verceil, à Casale, à Alexandrie, et dans les châteaux du Montferrat. Lanzi cite avec éloge *Saint Antoine abbé* et *Saint Paul* à Saint-Antoine de Milan, et une charmante *Gloire d'Anges* à la coupole de Saint-Paul de Novare. Ses tableaux à l'huile ont, en général, un coloris moins vigoureux; on doit cependant faire exception en faveur du *Saint Pierre* et de la *Sainte Thérèse en extase*, de *Santa-Croce* de Turin, et surtout de la *Déposition de Croix*, de *San-Gaudenzio* de Novare, qui passe pour le chef-d'œuvre du Moncalvo. Homme d'une profonde piété, il ne traita jamais de sujets profanes; il fonda à Moncalvo un monastère d'ursulines, où cinq de ses filles prirent le voile. Deux d'entre elles, Orsola Maddalena et Francesca, s'occupèrent de peinture. On cite aussi, parmi les élèves du Moncalvo, Giorgio Alberino. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

CACCIA (*Jean-Augustin*), poëte et littérateur espagnol, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était d'une noble famille de Novare. Après avoir étudié la philosophie, il entra dans les armées de Charles-Quint, et consacra ses loisirs à la poésie. Il composa des *capitoli* dans le genre satirique, d'autres dans le genre *piacevole*, et des poésies sacrées. La pensée et l'expression sont également remarquables chez ce poëte. On a de lui : *Rime*, 2 vol.; le premier, dédié à Catherine de Médicis (1); l'autre, au cardinal Granvelle.

Ghilini, *Teatro d'Uomini illustri.* — Mencke, *Biblioth. virorum milit. et script. claror.*

*CACCIA (*Michel-Ange*), jurisconsulte italien, né à Aréna dans le Milanais, mort à Milan en 1630. Après avoir étudié à Pavie, il fut avocat à Milan, où il devint sénateur en 1624; mais la peste l'emporta avec toute sa famille en 1630. On a de lui : *Consilia et Responsa* (dans Gattici, *Catena aurea*); Vinc. Fusari, *Consilia* et Ruginelli, *De Arboribus*; — *Pro Episcopo Novariæ contra Regium Fiscum in materia Jurisdictionis temporalis Ripariæ;* Milan, 1613.

Argellati, *Biblioth. Mediol.*

*CACCIA (*Orsola-Maddalena*), peintre de l'école piémontaise, née à la fin du seizième siècle, morte très-âgée en 1678. Elle fut élève de son père le Moncalvo, et arriva à l'imiter avec un tel bonheur, que ce n'est que par un coloris un peu moins vigoureux et une expression moins vive qu'on peut distinguer ses ouvrages lorsqu'ils ne portent pas la fleur qu'elle avait adoptée pour emblème. Elle peignit non-seulement des tableaux de galerie, mais encore des tableaux d'autel très-nombreux et de grande dimension. On en voit plusieurs au monastère de Moncalvo, fondé par son père, et où elle avait pris le voile. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

(1) La *Biographie Universelle* dit *Marie de Médicis*; c'est une erreur. *Voir* Ghilini.

* **CACCIAGUERRA** (*Buonsignore*, selon d'autres *Jérôme*), moine et prêtre italien, né à Sienne, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était ami et compagnon inséparable de saint Philippe de Néri. On a de lui : *Lettere spirituali*; Rome, 1575, in-8°; Venise, 1584, in-8°; — *Lettera sopra la frequenzia della santissima Communione*, trad. en latin; Cologne, 1586 et 1591, in-12 (avec Louis de Grenade, *De frequenti Communione*), et en français par François de Belleforest; — *Trattato sulle tribulazioni* : la dernière édition est de Padoue, 1769, in-8°; traduit en espagnol par Pierre Vasquez Belluza; — *Meditazioni*; Rome, 1583, in-8°; — *Catéchisme de la vie spirituelle*; Lyon, 1599, in-12 (n'est que la traduction d'un ouvrage publié en italien).

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrt.-Lexicon*.

* **CACCIANEMICI** (*Vincenzo*), peintre, né, vers la fin du quinzième siècle, d'une famille noble de Bologne, vivait en 1530. Élève et imitateur du Parmigianino, il peignit pour Saint-Pétrone, dans la chapelle Fantuzzi, une *Décollation de saint Jean-Baptiste*, tableau assez bien dessiné, mais brillant surtout par le coloris. Il a gravé aussi quelques estampes, dont la plus remarquable est une *Chasse de Diane*, dans le goût du Parmigianino.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Malvasia, *Felsina pittrice*.

* **CACCIANEMICI** (*Francesco*), peintre, né à Bologne, d'une famille noble, au commencement du seizième siècle; mort en 1542. Il fut un des nombreux élèves du Primatice, que ce maître emmena avec lui en France pour l'aider dans les travaux qui lui étaient confiés par François Ier. Plus tard, le Primatice ayant été envoyé à Rome par le roi pour y copier le Laocoon, Caccianemici resta en France et s'attacha au Rosso. Il n'abandonna pas pour cela le style de son premier maître, ainsi que le prouve la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, qu'il peignit pour la chapelle Machiavelli à Saint-Étienne de Bologne. On a attribué à tort ce tableau à un autre peintre de la même famille, Vincenzo Caccianemici, qui a traité le même sujet dans l'église Saint-Pétrone. E. B—n.

Malvasia, *Felsina pittrice*. — Ticozzi, *Dizionario*.

CACCIANIGA (*Francesco*), peintre, né à Milan en 1700, mort à Rome en 1781. Il avait été élève à Bologne de Marc-Antoine Franceschini; mais après la mort de son maître, en 1729, il alla se fixer à Rome; et comme ce fut dans cette ville qu'il passa le reste de sa longue carrière, et qu'il se perfectionna dans son art, il est regardé comme appartenant à l'école romaine. Il fut chargé de travaux nombreux et importants tant à l'huile qu'à fresque, et il déploya dans leur exécution de brillantes qualités, un peu ternies cependant par le manque de cette hardiesse, de cette énergie que l'étude ne peut donner. Une de ses plus belles fresques se voit à Rome au palais Gavotti; plusieurs autres existent au palais et à la villa du prince Marc-Antoine Borghèse, dont les bienfaits assurèrent l'existence de Caccianiga lorsque, dans sa vieillesse, il se trouva sans fortune et accablé d'infirmités. Cet artiste joignit à l'étude de la peinture celle de la gravure, et il reproduisit à l'eau-forte ses meilleurs ouvrages, parmi lesquels on distingue les quatre tableaux d'autel qu'il avait peints pour Ancône. *L'Eucharistie* et *le Mariage de la Vierge* brillent surtout par un coloris plein de fraîcheur et d'harmonie. Le portrait de Caccianiga peint par lui-même fait partie de la collection iconographique de Florence. E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*.

CACCIARI (*Pierre-Thomas*), théologien italien, de l'ordre des Carmes, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut docteur en théologie, examinateur apostolique, et lecteur de controverse à la Propagande de Rome. On a de lui : *Exercitationes in universa sancti Leonis Magni opera, pertinentes ad historias hæresium Manichæorum, Priscillianistorum, Pelagianorum, atque Eutychianorum, quas summo studio et labore sanctus pontifex evertit atque damnavit, in sex libros distinctæ, et dicatæ S. Patri Benedicto XIV, P. M.*; Rome, 1751, 2 vol. in-fol.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **CACCIATORE** (*Carlo*), sculpteur génois du dix-septième siècle. Élève du Schiaffino, il travailla avec son maître aux neuf beaux bas-reliefs de marbre qui décorent l'église *delle Scuole pie* à Gênes, où ils sont retournés après avoir été jugés dignes de figurer dans le musée Napoléon. E. B—n.

Valéry, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

* **CACCIATORE** (*Niccolo*), astronome italien, né à Casteltermini, en Sicile, le 26 janvier 1780. Il fut professeur de langue grecque à Girgenti en 1796, et de géographie ancienne comparée à Palerme en 1797. En 1798, il s'appliqua à l'astronomie. Après la publication du catalogue astronomique de 1803, il refit ce travail, et porta à 220 le nombre des étoiles principales, qui n'était que de 34, d'après Mosckelyne. Il est cité avec honneur dans le catalogue de Piazzi, achevé en 1813 et couronné par l'Institut de France. La direction de l'observatoire de Palerme lui fut confiée en 1817. Ses principaux ouvrages sont : *Della Cometa apparuta in settiembre* 1807; Palerme, 1808, in-8°; — *Su i fili d'argento per uso de' telescopi*; 1817, in-8°; — *Della cometa apparsa in settembre* 1819; Palerme, 1819, in-8°; — *Descrizione d'un nuovo cerchio di riflessione di M. Simonoff*; ibid., 1824; — *Descrizione della meridiana del duomo di Palermo*; ibid., 1824, in-12; — *Sulle Osservazioni meteorologiche*; ibid., 1825, in-12; — *Origine del Sistema solare*; ibid., 1825, in-8°; — *I Bagni minerali di Sclafani*; ibid., 1828.

Mazzarelli, *Biog. contemp.* (ouvrage inédit).

* **CACCINI** (*Giovanni*), sculpteur et architecte, né à Florence en 1562, mort en 1612. Ses plus importants travaux en architecture sont le portique corinthien qu'il éleva devant l'église de l'*Annunziata* aux frais de la famille, Pucci, le bel oratoire de cette même famille et le maître-autel de l'église *Santo-Spirito*. Outre celles qui décorent ces monuments, on voit de nombreuses sculptures de Caccini dans d'autres églises de Florence; elles sont empreintes du mauvais goût qui commençait à envahir l'Italie.

Ticozzi, *Dizionario*. — Baldinucci, *Notizie*. — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*.

* **CACCIOLI** (*Giovanni-Battista*), peintre de l'école bolonaise, né à Budrio en 1628 selon Lanzi, en 1636 suivant Ticozzi; mort en 1676. Il fut élève de Dominico-Maria Canuti, bon disciple du Guide; mais il s'appliqua surtout à imiter Carlo Cignani. Il travailla beaucoup à l'huile et à fresque à Bologne, à Modène, à Parme et à Mantoue, où il peignit les figures dans les perspectives de Bald. Bianchi et de G.-G. Monti. Il fit aussi des tableaux de chevalet, dont les plus estimés sont des têtes de vieillards. Malheureusement Caccioli fut enlevé aux arts dans toute la force de l'âge et du talent. Il laissa un fils en bas-âge, qui suivit la carrière de son père.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*.

* **CACCIOLI** (*Giuseppe Antonio*), peintre de l'école bolonaise, né vers 1670, mort en 1740. Enfant, il perdit son père, Giovanni-Battista; dès qu'il fut en âge, il entra dans l'atelier de Giuseppe Roli; mais, après plusieurs années, il en sortit ayant fait peu de progrès. Ce ne fut qu'en voyant travailler les plus habiles peintres de son temps qu'il parvint à acquérir quelque talent. Il s'associa à Pietro Farina en qualité de peintre d'ornements et d'architecture, et passa avec lui en Allemagne, où ils exécutèrent de nombreux travaux. Après une longue absence, il revint mourir dans sa patrie.

E. B—N.

Malvazia, *Pitture di Bologna*. — Ticozzi, *Dizionario*.

CACHEDENIER (*Daniel*), grammairien lorrain, natif de Bar-le-Duc, mort à Paris en 1612. Il était seigneur de Nicey, fils d'un officier au régiment de Florainville, et étudia le droit à Altorf. On a de lui : *Introductio ad linguam gallicam*; Francfort, 1601, in-8°; ouvrage écrit en Allemagne, où l'auteur avait épousé une fille noble de la famille d'Etzdorff.

D. Calmet, *Bibl. de Lorraine*. — Chevrier, *Mém. pour servir à l'hist. des hommes illustres de Lorraine*.

CACHET (*Christophe*), médecin suisse, né à Neufchâtel le 26 novembre 1572, mort à Nancy le 30 septembre 1624. Après avoir étudié la médecine à Padoue, et séjourné quelque temps à Rome, il étudia le droit à Fribourg. Mais il revint à la médecine, dans laquelle il acquit beaucoup de réputation. Nommé médecin ordinaire du duc de Lorraine, il mourut à Nancy, âgé de cinquante-deux ans. Pendant toute sa vie il s'était attaché à détruire les préjugés répandus par les alchimistes et philosophes hermétiques. On a de lui : *Controversiæ theorico-practicæ in primam Aphorismorum Hippocratis sectionem*, pars I; Toul, 1612, in-12, et 1618, in-8° (la 2ᵉ partie n'a pas paru); — *Pandora bacchica parens medicis armis oppugnata. Hic temulantiæ ortus et progressus ex antiquorum monumentis investigatur*, etc.; Toul, 1614, in-12; — *Apologia poetica in Hermetici cujusdam anonymi scriptum de Curatione calculi*; Toul, 1617, in-12; — *Vrai et assuré préservatif de petite vérole et rougeole*; Toul, 1617, in-8°; et Nancy, 1623, in-8°; — *Exercitationes equestres in Epigrammatum centurias VI districtæ*; Nancy, 1622 (Cachet appelait ses épigrammes *Exercitationes equestres*, parce qu'il les avait faites en voyageant à cheval).

Calmet, *Bibl. Lorr.* — Chevrier, *Hommes illustr. de Lorr.* — Éloy, *Dict. hist. de la Méd.* — Carrère, *Biblioth. litt. de la méd.*

* **CACHET** (dom *Paul*), frère de Christophe, religieux lorrain de la congrégation des Bénédictins de Saint-Vannes, né à Neufchâteau vers la fin du seizième siècle, mort à Saint-Mansui-lez-Toul le 17 septembre 1652. Il fit profession dans l'abbaye de Moyenmoutier le 10 juillet 1605; et, après avoir rempli avec honneur plusieurs emplois dans la congrégation, il fut enfin élu abbé de Saint-Mihiel le 18 février 1634. Mais cette élection ne fut pas ratifiée. On a de lui : *De l'état et qualité de l'abbaye de Saint-Mihiel* (publié entre 1634 et 1638).

Dom Calmet, *Biblioth. Lorr.*

CACHET (*Jean*), biographe ascétique, natif de Neufchâteau, mort à Pont-à-Mousson le 22 décembre 1633. Il entra dans la société de Jésus, à Nancy, le 8 janvier 1617. Ses principaux ouvrages sont : une traduction de la *Vie de Jean Brachman*, par le P. Virgilio Cepari; Paris, 1630, in-8°; — *la Vie de saint François de Borgia*; Pont-à-Mousson, in-12; — une traduction de la *Vie de saint Isidore, patron des laboureurs, et de la bienheureuse Marie della Cabeça, sa femme*, par Quintana; Verdun, 1631; — *Vie de saint Joseph, prémontré*; Pont-à-Mousson, 1632.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Le P. Oudin, jésuite, *Mém. manuscrits*. — Moréri, *Dict.*

CACHIN (*Joseph-Marie-François*, baron), ingénieur français, né à Castres (Tarn) le 2 octobre 1757, mort à Paris le 20 février 1825. Il fit ses études à Sorrèze, et suivit les cours d'architecture et de mathématiques à Toulouse. Reçu ingénieur en 1776, il visita l'Angleterre, et revint en France, vers 1789, préparer le travail d'un canal latéral à la Seine entre Quillebœuf et Honfleur : les événements politiques suspendirent l'exécution de ce canal; et Cachin, envoyé dans le Calvados, s'occupa de l'endiguement de l'Orne entre Caen et la mer, ainsi que d'un établissement militaire près de Colleville. En 1802, le gouver-

nement le nomma inspecteur général des ponts et chaussées et directeur de la partie militaire des ports. Cachin dirigea en cette qualité, pendant vingt années, les travaux de la digue et des fortifications destinées à améliorer et défendre ce port. On a de lui : *Mémoire sur la navigation de l'Orne inférieure*; Paris, an VII, in-4°; — *Mémoire sur la digue de Cherbourg comparée au Breakwater de Plymouth*; Paris, F. Didot, 1820, in-4°, 5 planches. — L'auteur y réfute les publicistes anglais qui mettaient la jetée de Plymouth bien au-dessus de celle de Cherbourg.

Quérard, *la France littéraire*. — *Annales maritimes et coloniales*, avril 1826.

CADAHALSO ou **CADALSO** (*Jose* DE), poëte espagnol, né à Cadix en 1741, mort à Gibraltar le 27 février 1782. Descendant d'une ancienne famille du nord de l'Espagne, il fut élevé à Paris. Il n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il visita l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et le Portugal. Il étudia la littérature de chacun de ces pays, surtout celle de l'Angleterre. A son retour en Espagne, il entra dans l'armée, et parvint rapidement au grade de colonel. Mais, tout en s'acquittant de ses devoirs militaires, il ne négligeait point la culture des lettres, en même temps qu'il se liait avec les esprits les plus distingués de son époque, les Moratin, les Yriarte, les Jovellanos, et surtout le jeune Melendez Valdes. La mort ne lui permit pas de réaliser tout ce qu'il faisait espérer; il fut frappé d'une bombe au siége de Gibraltar. On a de lui : *Eruditos a la Violeta*, 1772, sous le nom de Jose Vasquez : c'est une satire dirigée contre les érudits superficiels; — *Ocios de mi juventud*; Madrid, 1772 et 1773, in-4°; sous le même pseudonyme; — *las Cartas marrucas*, souvent réimprimées, ouvrage posthume, dans le genre des *Lettres persanes* de Montesquieu, et plus encore dans celui du *Citoyen du monde* de Goldsmith. Les œuvres complètes de Cadahalso ont été publiées à Madrid en 1818, en 3 vol. in-12, sous le titre *Collecion de obras en prosa y en verso de don Jose Cadalso*, avec une excellente notice biographique par l'éditeur Navarrete. Un choix des mêmes œuvres se trouve dans le *Floresta de rimas modernas castellanas* de Wolf. V. R.

Sempere, *Bibliotheca*. — Ticknor, *History of Spanish literature*. — *Conversations-Lexicon*.

CADALOUS (*Pierre*) ou **HONORIUS II** *Voy.* ALEXANDRE II, pape.

CADA-MOSTO (*Alvise* ou *Louis* DA), célèbre voyageur italien, né à Venise en 1432, mort vers 1480. On ne sait de sa vie que ce qu'il a bien voulu nous en apprendre dans ses mémoires, qui ne commencent qu'à ses navigations sur la côte d'Afrique. Ces mémoires portent cependant qu'il était patricien, qu'il avait reçu une éducation distinguée, et qu'il avait très-activement navigué sur la Méditerranée jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. A cet âge le goût des voyages était devenu chez lui une véritable passion : les noms de Colomb, de Vespucci et de Verazzani n'avaient pas encore illustré l'Italie, et il aspirait à partager la gloire des marins français, portugais, catalans, et, comme il le dit, à parvenir *a qualche perfezione di onore*. Le cavalier Marco Zen, de Venise, mettait à la voile pour la Flandre : Cada-Mosto prit avec lui quelque argent, et s'embarqua sous ce capitaine expérimenté. A la sortie de la Méditerranée, les vents contraires retinrent nos voyageurs en vue des Algarves, et il fallut relâcher au cap Saint-Vincent. — On sait que ce fameux cap Saint-Vincent était le principal centre de tout ce mouvement de découvertes et d'entreprises maritimes qui ont tant illustré le Portugal au quinzième siècle. Le grand infant don Henri se tenait à peu de distance du promontoire, dans sa ville de Reposera, toujours occupé de ses projets sur l'exploration des côtes africaines. Ayant appris l'arrivée de nos Vénitiens, il leur envoya un de leurs compatriotes, consul de la république en Portugal, en le chargeant d'offres brillantes à leur intention. Ces offres étaient accompagnées d'échantillons de sang-de-dragon, de sucre de Madère et d'autres denrées exotiques : l'infant proposait aux Vénitiens d'entrer sous son pavillon, à condition de fournir et d'équiper eux-mêmes leurs navires, ou du moins d'en faire la cargaison, attendu que les caravelles ne lui manquaient pas. Dans le premier cas, l'infant avait droit au quart des cargaisons; dans le second, à la moitié; en cas de non-réusite, il s'engageait à supporter tous les frais. Il ajoutait que cette dernière charge était à peu près improbable, et que le succès était certain; que l'on gagnait le plus souvent jusqu'à mille pour cent, etc. Ce qui séduisait le plus Cada-Mosto, ce n'était pas le lucre, mais l'appât des découvertes; il resta donc à Reposera avec quelques compagnons, et Zen partit sans eux. L'infant donna à nos Italiens une caravelle de 90 tonneaux, sous la conduite du capitaine D. Vincent Diaz; mais le vrai conducteur de l'entreprise était Cada-Mosto. Il partit de Saint-Vincent le 22 mars 1455, après six mois environ passés en Portugal il atteignit Porto-Santo, puis Madère. Il y avait quatre grands quartiers habités, une garnison et une milice, formant un total de 1,900 hommes. Puis il aborda aux Canaries, que se disputaient les *païens* (Guanches) et les Espagnols : Cada-Mosto ne vit point les indigènes; mais on lui raconta beaucoup de choses plus ou moins véridiques, et toutes merveilleuses, sur leurs habitudes et leurs mœurs. Il se rapprocha ensuite de la côte, souvent basse et facile à perdre de vue; doubla la *Forma* d'*Arguin*, et reconnut les trois petites îles *Blanca*, de *Garzas* (Aigrettes) et *Cuori*, toutes trois basses et insignifiantes, et celle d'*Arguin*, qui avait de bonne eau. Il doubla ensuite le *cap Blanc*, et longea le pays des *Azanaghes* (Amazighs), les proches voisins des Nègres, dont ils sont séparés par le Sénégal. Dans ce pays, à dix journées à l'intérieur en partant du cap Blanc, était la ville de *Hoden*, cité importante, où venaient les ca-

ravanes de *Tombuto* (Tombouctou), et d'où l'on gagnait, outre cette dernière ville, le pays encore plus oriental de *Melli*. Viennent ensuite, dans la relation du Vénitien, de longs détails sur tous ces pays qu'il n'a pas vus, et pour lesquels il a dû se référer aux relations très-mêlées de fables des noirs sénégalais, toujours portés aux fictions emphatiques ou perfides. Ajoutons seulement que les caravanes du centre de l'Afrique, partant de Melli, se dirigeaient, suivant Cada-Mosto, par *Cochia* sur les pays du Nil, par *Toët* sur l'Atlas et la Berberie, par *Hoden* sur les côtes occidentales, enfin vers Tombouctou. Selon lui, cette dernière ville était à cinquante-deux jours de marche du cap Blanc, distance ainsi répartie : du cap à Hoden, 6 journées; de là à Tagazze, 6 journées; de ce point à Atembuto (Tombouctou), 40.

Revenons au voyage le long de la côte que Cada-Mosto appelle *Anterota* jusqu'au *Sannaga* ou Sénégal. Le nom d'Anterota nous est inconnu; c'est peut-être la côte des *Trartzas* actuels. Le Sénégal est un beau fleuve dont Cada-Mosto admire les deux bouches, bordées de barres et de bancs de sable : il avait été découvert peu auparavant par les Portugais. Cada-Mosto n'y entra pas, et continua à longer le rivage, habité par les *Gilofes* (Iolofs), noirs, mais convertis à l'islamisme par les Arabes, nation à laquelle appartenaient les marabouts du pays. Il s'aboucha avec le *Budomel* (Damel) ou roi du Cajor, après avoir touché à *Palma de Budomel*, à 50 milles du Sénégal, et n'eut qu'à se louer de ses procédés. Les connaissances du voyageur sur les noirs sont généralement très-exactes et, même aujourd'hui, précieuses. En quittant le Damel, Cada-Mosto doubla le cap Vert, découvert depuis près de dix ans, reconnut le golfe voisin (Gorée) et les deux tribus noires riveraines, qu'il appelle les Barbasins et les Serrères. A 60 milles du cap Vert, il vit une rivière qu'il appela *Barbasini* : mais ce fut avec une véritable admiration qu'il reconnut la *Gambra* (Gambie), où il entra, dans l'intention de commercer et de s'aboucher avec les noirs. Il était accompagné, depuis le cap Vert, par deux navires commandés par un autre Italien fameux dans l'histoire maritime du temps, Antoniotto Uso di Mare. Les trois navires furent assaillis par trois ahnadies (pirogues), pleines de noirs belliqueux : la victoire fut facile, et l'humanité de Cada-Mosto la rendit aussi peu sanglante que possible. Mais ses hommes, dégoûtés de cette vie laborieuse, le forcèrent à retourner sur ses pas, et il revint (juin 1455) vers les postes portugais, d'où il gagna les Algarves. — Le prince Henri, ravi des résultats de ce voyage, le renvoya l'année suivante dans la même direction avec trois caravelles, et Uso di Mare pour associé. Cada-Mosto revit le cap Blanc, quitta les côtes et cingla vers les îles du cap Vert, qu'il découvrit. Il appela l'une *Buona-Vista*, et une autre *Sant-Yago;* puis il revint au littoral, où il reconnut successivement la pointe des *Deux-Palmes* (cap Lof) et l'entrée de la Gambie. Il ne pénétra pas profondément dans ce fleuve, à cause des fièvres qui décimaient son équipage; cependant il visita le royaume de Batti-Mansa ou le roi Batti, dont les sujets étaient idolâtres : les missionnaires de l'islam n'avaient pas pénétré par là, bien qu'il s'y trouvât des marchands arabes. Plus loin, Cada-Mosto entra dans une belle rivière, dont les deux rives étaient ombragées de hautes et épaisses forêts : il l'appela la *Casamansa* (nom qu'elle a gardé depuis), ou la rivière (mansa) du roi Caza, qu'il ne put voir parce qu'il campait à 30 milles de là, et qu'il était en expédition guerrière. Jusqu'à la Cazamansa, Cada-Mosto marche plus ou moins sur les brisées portugaises; mais à partir de ce point, il fait des découvertes réelles. Sa relation est claire, précise, ses distances exactes, sa route facile à suivre sur les cartes modernes. A partir du fleuve indiqué, il longe la côte pendant 20 milles, et double un cap auquel sa couleur fait donner le nom de cap Rouge (*Rosso*); c'est le cap Roxo actuel. Viennent plus loin deux fleuves, dont le premier, large d'un jet d'arbalète, s'appelle le fleuve *Sainte-Anne;* l'autre, le *Saint-Dominique*. Ce dernier est à 55 ou 60 milles environ du cap *Rosso*. Cette distance nous reporte au *rio Sancta-Catarina* des cartes modernes : le *Sainte-Anne* est le *rio Cachen*, qui a un établissement portugais assez important. Plus loin se présente un fleuve à si large ouverture, que Cada-Mosto le prend d'abord pour un golfe : il ne lui donne aucun nom; mais c'est le *rio Grande* (ou Jeba) moderne, terme du voyage de notre Vénitien. En partant il reconnaît l'archipel des Bissagos, « à 30 milles de terre : il se compose de deux grandes îles (Formosa et Carashe, à ce que nous croyons), plates, mais couvertes d'arbres, et de plusieurs autres plus petites. L'archipel est peuplé de noirs : nous essayâmes en vain de nous entendre avec eux... »

On ne sait rien de plus sur Cada-Mosto : il rédigea, après 1463, le journal de son voyage, document important qui a eu plusieurs éditions. La plus connue est celle de Ramusio, qui est la reproduction de l'œuvre de Cada-Mosto, intitulée *la Prima navigazione per l'Oceano alle terre de' negri della Bassa Etiopia*, *di Luigi Cada-Mosto;* Vicence, 1507, in-4°. Ce livre a été réédité en 1519, à Milan. Il existe encore deux traductions de l'œuvre de Cada-Mosto, une en latin, dans le *Novus Orbis* de Grynæus : elle contient une date fautive pour le premier voyage, celle de 1504, faute aisée à rectifier, et qui n'est qu'une erreur typographique. La seconde est de Redouet, auteur français de la collection *le Nouveau Monde;* Paris, 1517. Je ne cite que pour mémoire la mauvaise traduction française de J. Temporal, à la suite de sa *Description historiale de l'Afrique* (1558). Enfin, Cada-Mosto avait ajouté à son voyage la rédaction de celui du P. de Cintra (*voy.* ce nom), qui avait reconnu divers points

de la côte entre le Bissagos et le Mesurado. Un de ses compagnons qui avait servi de secrétaire à Cada-Mosto avait raconté à celui-ci les détails du voyage de Cintra, voyage qui fut très-court, et se termina avant le départ de Cada-Mosto pour Venise (1er février 1463). Enfin, un point très-important, c'est que Cada-Mosto avait publié une carte des pays explorés par lui, ainsi qu'il nous l'apprend en nous y renvoyant dans sa relation. Il serait bien à désirer que l'on pût trouver trace de ce précieux document dans les dépôts scientifiques de la Vénétie. G. Lejean.

Zurla, *Dei Viaggi e delle Scoperte Africane di Cada-Mosto*; Venise, 1815, in-8°. — Külb, *Geschichte der Entdekungsreisen*; Mayence, 1841, t. I. — *la Prima Navigazione*, etc., *di Cada-Mosto* (Ramusio, I). — Walckenaer, *Histoire des voyages en Afrique*, t. I. — Sprengel, *Geschichte der wichtigsten Entdeckungen*.

CADA-MOSTO (*Marco*) da Lodi, poëte et conteur italien du seizième siècle. On possède fort peu de renseignements sur son compte; il se trouvait à Rome lors du sac de cette ville en 1527. Il perdit dans cette catastrophe le manuscrit de plusieurs nouvelles qu'il avait composées, et dont six autres furent imprimées avec des sonnets, des *capitoli*, des *stanze*, à Rome en 1544; ce volume est devenu très-rare. Mais les nouvelles ont été réimprimées à Milan en 1819 (sous la fausse date de 1799), et il n'a été tiré que 85 exemplaires de cette réimpression. L'auteur annonce que ses récits font connaître des événements très-réels; l'idée et quelques détails du *Légataire universel* de Regnard se retrouvent dans la sixième nouvelle. On peut reprocher à ces contes de blesser les lois de la décence; mais ce tort est commun à tous les vieux *novellieri* italiens, et il serait injuste de les juger avec les idées actuelles en fait de bienséance. Un volume publié en 1545, in-8°, par Nicolo Liburnio, *Sentenze e aurei detti*, renferme *Alcuni arguti motti de' migliori autori*, traduits avec succès par Cada-Mosto.

Borromeo, *Notizia de' novellieri italiani*, p. 18. — Ginguené, *Histoire litt. de l'Italie*.

CADA-MOSTO (*Marc-Antoine*), astronome et mathématicien italien, natif de Lodi, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Issu d'une illustre famille de Lodi, il acquit plusieurs titres à la considération publique. La médecine et la jurisprudence, les mathématiques et surtout l'astronomie, l'occupèrent tour à tour. On a de lui: *Compendium in usum et operationes astrolabii Messahalæ, cum declarationibus et additionibus*; Milan, 1507, in-4°. C'est le seul de ses ouvrages qui ait été imprimé. On en trouve un exemplaire en vélin à la Bibliothèque impériale.

Catalogue de la Bibliothèque Impériale.

* **CADA-MOSTO** (*Paul-Émile*), poëte italien, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui: un livre de *madrigaux*; une traduction italienne des *Emblemata d'Alciat*; une *collection d'inscriptions grecques*; et *deux lettres* en italien qui se trouvent dans le *Recueil des lettres des hommes célèbres de son époque*.

Journal des Sav., de 1749. — Adelung, supplém. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **CADANA** (*Salvatore*), moine italien, né à Turin, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui: *Ottava sacramentale*; Venise, 1645, in-fol.; — *il Principe regnante*; Turin, 1649, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **CADARTZ** (*Odilon* ou *Ozilz* de), troubadour du treizième siècle. On connaît de lui les conseils donnés aux amoureux, sur la manière dont ils doivent se conduire. En voici un échantillon:

« Vous amants qui semblez bien épris, soyez dociles, justes et dévoués; je vous le conseille, bien que cet avis ne m'ait point profité à moi-même. Toutefois ma plainte ne doit pas vous effrayer: vous y gagnerez à la longue, si vous me croyez; le nombre est grand de ceux qui échouent faute de prudence. » A ces conseils il en ajoute d'autres suivant la couleur de la chevelure des dames.

Histoire littéraire, XX, 600.

* **CADAVAL** (*Nunho-Caëtano-Alvarès-Pereira* de Mello, duc de), homme d'État portugais, né le 9 avril 1798, mort en février 1838. Descendant d'une branche cadette de la maison de Bragance et né tout près du trône, il devint membre du conseil de régence créé par Jean VI, appelé à gouverner pour dona Maria, fille de don Pedro, empereur du Brésil, qui avait abdiqué la couronne de Portugal; et il prêta serment entre les mains de la régente provisoire Isabelle-Marie, qui le nomma conseiller d'État à vie. Le duc de Cadaval devint alors le pivot autour duquel gravitèrent toutes les ambitions et toutes les intrigues. La haute noblesse, désireuse de voir revivre le principe de l'absolutisme, le berçait de l'espérance de le faire proclamer roi de Portugal par les cortès assemblées, dans le but de le faire rompre tout à fait avec la régente; mais l'hésitation était le fond de son caractère, et lorsque don Miguel vint prendre, en 1828, possession de la régence, Cadaval se trouva compromis par le parti absolutiste, et par conséquent tout préparé à seconder les vues du régent, qui le nomma président du conseil des ministres. Cependant don Miguel songeait à déshériter sa nièce dona Maria, et à s'emparer du trône: il n'eut pas de peine à obtenir du duc de Cadaval une déclaration de déchéance, et l'assurance d'arriver promptement à renverser la constitution du 23 avril 1826, qui élevait une barrière trop solide contre ses prétentions. Aidé de l'abbé Macedo, le duc réunit les états généraux, qui proclamèrent don Miguel roi de Portugal, et l'investissaient lui-même de la charge de grand connétable. Mais son irrésolution naturelle vint entraver la marche de l'usurpateur, qui l'éloigna de ses conseils jusqu'à ce que, la guerre ayant éclaté entre les deux frères, don Miguel jugea nécessaire de se rattacher le duc, autour duquel se groupait la haute noblesse.

Cadaval, sans se laisser abattre par l'insurrec-

tion de Porto, organisa la résistance, et les troupes miguélistes écrasèrent les troupes constitutionnelles. Après la journée d'Almoster, où le maréchal Saldanha battit à son tour les derniers partisans de don Miguel, celui-ci fut près de reconnaître sa nièce. Le duc de Cadaval, abandonné alors par celui qui l'eût dû protéger, repoussé même de ses plus chauds partisans, s'enfuit de Lisbonne et se réfugia à Paris, où il mourut.

T.-AL. BLANQUET.

Le Moniteur. — *Hist. de Portugal*, par Ferdin. Denis (dans *l'Univers pittoresque*).

CADE (*Jean*), appelé aussi MORTIMER, et dans Shakspeare JACK CADE, révolutionnaire irlandais, mort le 11 juillet 1450. Il prit le nom de Mortimer, cousin du duc d'York, et déploya, le 8 mai 1540, l'étendard de la révolte. Ayant réuni 20,000 hommes, il marcha, le 17 juin, vers Blackheath. On lisait sur les drapeaux des insurgés cette inscription, qui résumait leur pensée, et donnait à leur expédition quelque ressemblance, quant au but, à la fameuse guerre des paysans d'Allemagne :

When Adam delv'd and Eve span
Who was then a gentleman.

Le roi Henri VI se trouvait alors à Leicester avec le parlement, qu'il renvoya immédiatement; puis, ayant réuni ses forces, il s'avança sur Londres. Des notes furent échangées entre le roi et le faux Mortimer, qui fit connaître à Henri les griefs de ses compagnons dans deux écrits, l'un intitulé *the Complaint of the commons of Kent;* l'autre, émané directement de lui-même, avait pour titre : *the Request by the Captain of the great assembly in Kent*. Dans le premier de ces écrits, on se plaignait entre autres choses de ce que le roi dissipait les revenus de la couronne; de ce qu'il disposait, pour entretenir sa maison, des biens du peuple; de ce qu'il écartait de son conseil les princes de sa famille, pour y appeler des hommes d'un rang inférieur; de ce que les shérifs et collecteurs des taxes commettaient de nombreuses exactions; de ce que l'on entravait par des délais dilatoires l'administration de la justice. Dans le second mémoire, on demandait le bannissement du duc de Suffolk, le châtiment des auteurs des meurtres du duc de Glocester, du duc d'Exeter, du duc de Warwick, et de la perte de la Guienne, de la Normandie, de l'Anjou et du Maine.

Après avoir feint de se retirer devant les troupes royales, Cade revint sur elles, les mit en fuite, tua le commandant, et revêtit l'armure de chevalier. Cet échec tempéra la politique du roi et des lords : à la sollicitation de ces derniers, Henri VI envoya à la Tour son chambellan, lord Say, le ministre le plus détesté; licencia les soldats de son armée, et se retira au château de Knilworth. Lord Scales, avec 1000 hommes, défendit la Tour, et deux jours plus tard (1er juillet) Cade s'empara de Southwark. Le 3 juillet, dans un conseil général convoqué par le maire, il fut résolu qu'on n'opposerait aux insurgés aucune résistance. Pendant qu'on délibérait, Cade fit son entrée, et, en passant, coupa les cordes du pont-levis. Il fit, pendant les deux jours suivants, observer à son armée la plus rigoureuse discipline; seulement il exigea que le maire et les juges siégeassent à Guildhall. Il s'empara alors de la personne de lord Say, et l'accusa devant eux, lui et quelques autres, qui heureusement étaient absents. En vain lord Say réclama-t-il le privilége de la pairie; il fut conduit à Standard, dans Cheapside, et décapité. Cramer, son beau-fils, eut le même sort. Le troisième jour, quelques maisons ayant été pillées, les habitants, lord Scales en tête, résolurent de chasser les insurgés. Un engagement eut lieu la nuit du 5 juillet, et cette fois Cade eut le dessous. Une trêve, qui fut conclue, ne fit que hâter le dénoûment habituel dans ces sortes d'aventures. L'armée de Cade se dispersa sur une promesse d'amnistie, faite par l'évêque de Winchester. Deux jours plus tard (le 8 juillet), Cade voulut rallier quelques hommes; il y réussit, traversa avec eux la ville de Deptfort; mais les voyant se diviser à propos du partage du butin, il comprit que son rôle était fini, monta à cheval, et s'enfuit vers Lewes en Sussex (11 juillet). Poursuivi par Iden, shérif de Kent, il fut pris et décapité dans un jardin, et le meurtrier eut la récompense promise : 1,000 marcs. Les principaux complices de Cade furent exécutés, et quelques-uns d'entre eux confessèrent, avant de mourir, que leur intention était de décerner la couronne au duc d'York. La tête de Cade fut exposée à Londres. Ce dénoûment était infaillible. C'est là, quel que soit le fond du droit, le sort ordinaire de la force irrégulière contre la force régulière : l'histoire, à cet égard, présente de rares exceptions.

V. R.

John Lingard, *Hist. of England*.

* CADEAC (*Pierre*), compositeur français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Moteta quatuor, quinque et sex vocum, lib. I;* Paris, 1555, in-4°; — une *Messe à quatre voix*, dans la collection de Cardane; — des *Motets à cinq voix;* Paris, 1544, dans la bibliothèque de l'abbé Santini.

A. Cardane, *XII Missæ cum voc. a celeberrimis auctoribus conditæ*, etc.; Paris, 1544. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* CADEC (*D.-F.-C.*), prédicateur breton, connu seulement par : *Tragédie sacrée, ou Méditations sur chaque mystère de la Passion de J.-C., composée en rime bretonne;* Brest, in-8° (sans date).

Catal. de la Bibl. impér. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* CADECOMBE (*Paul* DE), juriconsulte avignonnais, vivait, vers le commencement du dix-huitième siècle, à Avignon, où il était commissaire général des impôts. On a de lui : *Nova Disquisitio legalis de Fructibus in hypotheca ria, aut Salviano restituendis ad legem*, etc.; Avignon, vers 1701, in-fol.

Journal des Savants, 1702. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **CADEMANN** (*Adam-Théodule* ou *Gotthelf*), prédicateur luthérien allemand, né en 1677 à Haynichen, près de Freiberg, dans la Saxe-Royale; mort à Kemberg le 16 février 1746. Il étudia d'abord à l'école secondaire de Gera, ensuite aux universités de Leipzig et de Wittemberg, où il prit ses grades. En 1707, il devint vicaire à Sitzenroda, village près de Torgau, en 1713; pasteur à Suptiz; et enfin en 1727 archidiacre à Kemberg, où il resta jusqu'à sa mort. On n'a de lui qu'un sermon : *Sur la Difficulté de convertir le cœur de la femme*; Leipzig, 1742, in-8°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***CADEMANN** (*Jean-George*), théologien luthérien allemand, né à Oschatz (Saxe-Royale), mort à Wurzen le 28 décembre 1687. Il étudia d'abord à Iéna, ensuite à Wittemberg, où il prit ses grades en 1654. En 1656 il devint pasteur à Dahlen, et en 1676 archidiacre à Wurzen, où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui : *Disputatio de Causa instrumentali justificationis*; Iéna, 1650, in-4°; — *Disput. de Principiis humanarum actionum*; Wittemberg, 1654, in-4°; — *Disput. de Justitia distributiva*; ibid., 1654, in-4°; — *Disput. de justitia commutativa*; ibid., 1654, in-4°; — *Disput. de Majestate*; ibid., 1654, in-4°.

Schöttgen, *Histoire de Wurzen*. — Adelung, supplém. à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***CADEMANN** (*Jean-Rodolphe*), théologien luthérien allemand, fils du précédent, mort à Pegau (en Saxe) après 1720. Il étudia à Leipzig, où il prit en 1699 ses grades en théologie. Après avoir fait des cours publics avec succès, il fut nommé en 1708 diacre à Naumbourg, et en 1717 surintendant à Pegau, où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui : *Disput. de Schola libertinorum, ex Act. Ap. VI*, 9; Leipzig, 1704, in-4°; et plusieurs *sermons funèbres*.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CADENET (*Élias*), troubadour provençal, né vers 1156, mort en 1280. Après la mort de son père, que l'on suppose avoir été tué lors de la prise du bourg de Cadenet, en 1166, par les Toulousains et les Provençaux réunis, il fut recueilli par un seigneur appelé Hunand de Lantur, qui le fit élever avec soin à Toulouse. Il reçut toute l'éducation d'un fils de chevalier, apprit à chanter, à faire des vers, à jouer de divers instruments; puis il se fit jongleur, visita les cours de l'Albigeois, de l'Auvergne, et les contrées voisines. Longtemps il vécut sans trouver la dame de ses pensées, ou au moins un baron qui se chargeât de son équipement. Cependant il était grand et beau, dit son historien, et avait une belle voix. Il voyageait pédestrement, sous le surnom de *Bagas* (garçon adulte). On a voulu lui faire de cette dénomination un sujet de reproche; mais rien ne prouve qu'il ait eu de mauvaises mœurs; seulement l'acception primitive du mot *bagas* a varié et s'est altérée, comme celle de beaucoup de vocables du même genre. Cadenet ne se contentait pas de répéter les vers d'autrui, il composait lui-même des *couplets*, des *pastorelles*, des *sirventes*. De retour dans son pays natal, il n'y fut reconnu de personne. Il eut alors l'idée de se faire appeler Cadenet; puis il se rendit à Riez, où, à ce qu'il paraît, il soupira vainement pour dame Marguerite, femme du seigneur de l'endroit. Venu à la cour du troubadour et seigneur Blacas d'Aulps, il y fut accueilli, équipé, hébergé; et la sœur de Blacas reçut avec bienveillance l'hommage des vers de Cadenet. Notre troubadour se rendit ensuite successivement chez Raymond Laugier, seigneur des Deux-Frères, dans l'évêché de Nice; chez le marquis de Montferrat, et chez Aimond d'Agoult, seigneur de Sault; et partout même accueil hospitalier et empressé. Entraîné par sa passion pour l'inhumaine Marguerite, il retourna à Riez, et n'y fut pas plus heureux que la première fois. Erreur de poëte : l'amour ne s'obtient pas par la persuasion. Au rapport de Nostradamus, Cadenet, ayant aimé une religieuse novice, l'aurait enlevée du couvent, épousée, et rendue mère d'un fils appelé Robert; puis il se serait rendu en Palestine, et y serait mort vers 1280, en combattant contre les infidèles. Il aurait vécu, à ce compte, environ cent vingt-cinq ans. Ce récit n'est donc guère vraisemblable. Ce qui est bien plus authentique, c'est que Cadenet vint de la Provence à Toulouse, où il chanta la comtesse Éléonore, femme de Raymond VI, depuis 1204. Une version également probable, c'est que Cadenet se retira du monde vers la fin de sa vie, pour aller vivre chez les hospitaliers de Saint-Jean, peut-être aussi à Saint-Gilles, chez les templiers. On ignore l'époque précise de sa mort. Ses poésies roulèrent au début sur le sujet habituel aux troubadours; plus tard, elles portèrent sur des sujets pieux. On y trouve de la précision, de la facilité, et souvent de l'esprit. Voici, par exemple, comme il apostrophe l'amour :

« Amour, Amour, je crois qu'on peut échapper à tout autre ennemi que toi; on le combat avec le glaive; on s'en préserve du moins en opposant le bouclier; on s'écarte de son passage; on se cache dans un lieu ignoré; enfin on implore utilement ou la force ou l'adresse par la franche attaque ou la ruse; on a recours à un château, à une forteresse; on appelle des amis, des auxiliaires. Mais celui que tu poursuis, plus il essaye de t'opposer des obstacles, moins il réussit à te résister.

« Il est certain qu'en pareille occurrence tous les châteaux, retraites et auxiliaires n'y changeraient rien. »

Millot cite cette autre strophe, qui est plutôt un tour de force :

Trois lettres de l'ABC
Apprenez : plus ne vous demande

A, M, T, car autant
Elles veulent dire que AMTE.
Et cette unique science suffira pour vous et pour moi.
Cependant un peu plus je voudrois
O et C quelquefois ;
Puis, si je vous demandois,
Dites, dame, m'assisteriez-vous ?
Je crois que vous seriez
A dire OC disposée.

Le morceau suivant est une spirituelle épigramme que des modernes pourraient envier :

Pâtre, médisants jaloux
M'honorent chaque jour ;
Ils me disent heureux
Des faveurs d'amour
Dont me vient honneur,
Et je n'ai d'autre bonheur ;
Mais la peur
Qu'ils en ont seroit
Verité, si je pouvois.

Dans une aubade en cinq strophes, publiée par M. Raynouard, on voit figurer trois interlocuteurs : une dame qui a passé la nuit avec son amant, une femme qui annonce l'aube du jour, et l'amant qui, entendant l'alouette, veut se retirer. Cette expression l'*alba* (l'aube) termine chaque strophe. Nous citerons plusieurs de ces strophes; elles forment un petit drame que l'on dirait écrit d'hier :

LA DAME.

Si je fus jadis belle et admirée,
Je suis maintenant bien bas tombée,
Qu'à vilain suis donnée
Pour sa richesse uniquement,
Et mourrois
Si bon ami je n'avois
A qui je dis ma peine;
Et complaisante sentinelle
Qui me chante l'aube.

Et la complaisante sentinelle de répondre (nous citons après l'*Histoire littéraire* et l'ouvrage de M. Raynouard) :

Je suis cette affectionnée sentinelle,
Qui ne veut que soit troublée
Union sincère, à bon droit formée,
C'est pourquoi je quitte le jour
S'il paroist.

Les sirventes de Cadenet ne sont pas non plus dépourvus de mérite; ils se font surtout remarquer par le ton moral qui y règne : c'est ainsi que le poëte s'y attaque aux barons qui mènent une vie de brigandage, au lieu d'employer leur temps à faire le bien. V. R.

Histoire litt. de la France, XVI, 196 ; XVII, 472-480. — Millot, *Hist. litt. des Troubadours*. — Raynouard, *Choix de poésies orig. des Troubadours*.

CADENET (*Antoinette*), femme poëte, dame de Lambesc, vivait au treizième siècle, et se rendit célèbre autant par ses relations avec les troubadours que par ses propres compositions.

Millot, *Hist. litt. des Troubadours*.

CADENET. *Voy*. LUYNES (DE)

CADER ou **KADER-BILLAH**, khalife abbasside, petit-fils de Moctader, mort en 1031. Il succéda, en 991 de J.-C. et par la volonté de Bahr-Eddaulah, au khalife Tay, déposé par ce sultan. Le nouveau khalife était moins fait pour le gouvernement que pour l'étude, à laquelle il se livrait

avec ardeur, consentant à tout ce que pouvaient exiger les sultans, et se bornant à une autorité purement spirituelle. C'est ainsi qu'il régna quarante-un ans. Les Bouïdes, menacés eux-mêmes dans leur existence, le laissèrent dans cette quiétude. Cader-Billah avait écrit un traité tendant à prouver que le Koran n'est pas l'œuvre d'un homme.

Noël des Vergers, *Arabie*, dans l'*Univers pitt.*

* **CADES** (*Giuseppe*), peintre, né à Rome après la moitié du dix-huitième siècle, mourut au commencement de celui-ci, à l'âge de quarante-neuf ans. Il fut quelque temps élève de Domenico Corbi; mais il se forma surtout par l'étude approfondie des maîtres, dont il parvint à imiter les différentes manières au point de tromper les plus habiles connaisseurs. Un seul fait suffira pour prouver à quel point il poussait ce talent d'imitation. Le directeur du cabinet de Dresde se vantait à Rome d'avoir une si profonde connaissance du style de Raphaël, qu'il distinguait à la première vue les dessins de ce maître, de ceux de ses imitateurs et même de ses meilleurs élèves. Cades, voulant lui donner une leçon, fit un grand dessin à la manière de Raphaël sur du papier du temps, et le fit arriver dans les mains du trop confiant directeur, qui l'acheta avec empressement au prix de 500 sequins. Content de sa réussite, Cades déclara la vérité, et voulut restituer la somme; mais le directeur persista dans son dire, et se refusa à rendre le dessin, croyant qu'on voulait le reprendre parce qu'on en avait trouvé un prix supérieur. Cades alors lui renvoya 400 sequins, et lui laissa le dessin, qui fut emporté à Dresde, où on l'a montré longtemps comme un des chefs-d'œuvre du Sanzio. Ce talent d'imitation fut plus nuisible qu'utile à Cades; il ne put parvenir à se faire un style original, et ses tableaux sont toujours des espèces de centons composés de parties parfois disparates que chaque grand maître pourrait réclamer. Par compensation, Cades a laissé d'excellentes copies de leurs meilleurs ouvrages. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

* **CADESREUTER** (*Christophe*), prédicateur et pédagogue luthérien allemand, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle, dans le diocèse de Hof (Bavière). On a de lui : *Grammatica græca;* Leipzig, 1599, in-8°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

CAD-ABD-ERRAHMAN. *Voy*. KADI-PACHA.

* **CADET** (Mme), peintre française en miniature et en émail, vivait à Paris au dix-huitième siècle, et mourut en 1801. Elle reçut, en 1787, le brevet de peintre de la reine. Elle a exposé au salon de 1791 un portrait de Necker et plusieurs autres émaux. P. CH.

Dussieux, *la Peinture sur émail*.

* **CADET** (*Claude*), médecin français, né en 1695 à Regnost, hameau de la paroisse de Fré-

roy, à trois lieues de Troyes; mort à Paris le 10 février 1745. Arrière-neveu de Vallot, premier médecin de Louis XIV, il s'appliqua de bonne heure à la chirurgie, et vint à Paris, où il fut reçu, en 1716, au nombre des chirurgiens de l'Hôtel-Dieu. Les progrès qu'il fit dans son art lui méritèrent la maîtrise dans la communauté de Saint-Côme en 1724, et depuis il exerça sa profession avec succès. Il s'est principalement rendu célèbre par son remède contre le scorbut, espèce de vin antiscorbutique, dont il faisait un secret (comme son prédécesseur dans cette méthode, nommé Desmourette), mais qui n'en est plus un depuis longtemps. On a de lui, touchant cette question: *Dissertations et observations sur les maladies scorbutiques*; Paris, 1742, in-12; reproduites avec des additions, dans la *Dissertation sur le scorbut, avec des observations*; Paris, 1744, in-12.

Éloy, *Dict. hist. de la Méd.* — Carrière, *Biblioth. de la Méd.*

* **CADET** (*Louis*), littérateur français, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On n'a de lui que: *Oromaze, prince de Perse, tragédie*; Paris, 1651, in-4°.

Bibliothèque du Théâtre, tom. III, p. 88.

CADET-GASSICOURT (*Louis-Claude*), pharmacien français, né à Paris en 1731, mort en 1799, fut successivement pharmacien-major à l'hôtel des Invalides, pharmacien en chef des armées d'Allemagne et de Portugal, membre du collége de pharmacie de Paris (1759). Il fut admis, en 1766, à l'Académie des sciences. On doit à Cadet-Gassicourt plusieurs moyens économiques pour préparer certains sels alcalins. Il a également trouvé une méthode de préparer l'éther sulfurique à peu de frais, et l'a exploitée pour le débit des *gouttes anodines d'Hoffman*. A ses connaissances chimiques il joignait un désintéressement remarquable: nous ne citerons qu'un fait. Nommé directeur des travaux chimiques de la manufacture de Sèvres, il n'accepta cette place qu'en refusant le traitement qui y était attaché, et en demandant qu'il fût donné à un savant estimable et pauvre dont il désirait faire son adjoint. Les Mémoires de l'Académie des sciences et d'autres recueils scientifiques contiennent de lui de nombreux mémoires sur la chimie. Il a rédigé les articles *Bile* et *Borax* dans l'*Encyclopédie*. Enfin, on a de lui: *Analyse chimique des eaux minérales de Passy*; Paris, 1755, in-8°; — *Mémoire sur la terre foliée de tartre*; Paris, 1764, in-8°; — *Catalogue des remèdes de Cadet, apothicaire*; Paris, 1765, in-8°, ouvrage qui a servi de base au *Formulaire magistral*, publié par son fils; — *Observations en réponse à Beaumé sur la préparation de l'éther, sur le mercure, sur le précipité* per se, *et sur la réduction des chaux métalliques*; Paris, 1775, in-4°; — *Expériences et Observations chimiques sur le diamant*: ses collaborateurs pour ce dernier travail furent Macquer, Darcet et l'illustre Lavoisier.

Eusèbe Salverte, *Notice sur la Vie et les ouvrages de L.-C. Cadet*; Paris, an VIII, in-8°. — P.-F.-G. Boulay, *Notice historique sur les ouvrages de L.-C. Cadet*. — Le Bas, *Dict. enc. de la France*.

CADET-DE-VAUX (*Antoine-Alexis-François*), célèbre chimiste et pharmacien français, frère de Louis-Claude, né à Paris le 13 janvier 1743, mort le 29 juin 1828. Dépourvu de fortune, il fut élevé par les soins de M. Saint-Laurent, receveur général, qui le fit entrer à l'école de pharmacie. Ses études achevées, il parvint en peu de temps à s'établir; mais les soins qu'il devait à son officine l'entravant dans ses expériences, il la céda pour satisfaire son goût pour la chimie appliquée aux besoins ruraux et domestiques. D'après les conseils de Duhamel et de Parmentier, il créa, en 1777, le *Journal de Paris*, dans lequel il s'adjoignit, comme rédacteurs, Suard, d'Ussieux, Corancez, etc. Cette publication eut tout le succès que l'on devait attendre d'un concours de pareils écrivains. Cadet ne discontinua pas néanmoins ses recherches, et indiqua des moyens efficaces pour neutraliser le gaz méphitique qui s'élève des fosses d'aisance. Il signala ensuite les inconvénients qui résultaient de l'emploi du cuivre pour les mesures et les comptoirs de divers débitants. C'est à lui qu'est due aussi la suppression du cimetière des Innocents, à Paris. Il dirigea ensuite son attention sur le perfectionnement de la panification. Cadet et Parmentier établirent ensemble une école de boulangerie, et professèrent publiquement sur cette partie si importante de l'alimentation; ils formèrent de très-bons élèves, qui se placèrent facilement dans les établissements nationaux. Cadet-de-Vaux ne s'en tint pas là: jaloux de tout ce qui pouvait améliorer le sort de ses concitoyens, il importa en France les comices agricoles, en modifiant leur organisation selon les besoins de l'industrie. Il s'occupa surtout d'œnologie, et donna d'excellents conseils aux viticulteurs. Dans un but de philanthropie, il chercha et composa une substance gélatineuse par la réduction des os, et la proposa comme substance alimentaire. Cependant les résultats obtenus ne répondirent pas complétement aux espérances de l'inventeur, et l'usage de la gélatine fut peu à peu abandonné. Il ne restait plus à Cadet-de-Vaux qu'une branche encore inexploitée, c'était l'arboriculture; il crut avoir observé que les rameaux pendants produisaient plus que les branches dressées, et il fonda là-dessus toute une méthode nouvelle: malheureusement l'expérience ne fut pas favorable à cette méthode, qui, essayée sous le nom d'*arcure* dans plusieurs pépinières de Franconville et de Vitry, n'eut pas de succès. Cadet était d'un désintéressement et d'une probité extrêmes; son honorable pauvreté le prouve: qu'il nous soit permis de citer ici un fait qui justifiera notre assertion. Désigné par le gouvernement pour ex-

pertiser une importation considérable de tabacs, Cadet les reconnut avariés. La compagnie chargée de cette fourniture, connaissant les conclusions de son expertise, lui fit proposer cent mille francs s'il voulait modifier son rapport : pour toute réponse, Cadet fit jeter les tabacs à la mer. Devenu octogénaire et manquant du nécessaire, il termina ses jours chez son fils, manufacturier à Nogent-les-Vierges.

Voici les écrits de Cadet-de-Vaux : *Instituts de chimie de Spielman*, traduits du latin, 2 vol.; 1770; — *Observations sur les Fosses d'aisance, et moyens de prévenir les inconvénients de leur vidange;* Paris, 1778, in-8°; — *Avis sur les Blés germés;* Paris, 1782, in-8°; — *l'Art de faire le vin*, d'après la méthode de Chaptal; Paris, 1801, in-8°; — *Moyens de prévenir et de détruire le phytisme des murs;* Paris, 1801, in-8°; — *Recueil des Rapports et Expériences sur les soupes économiques et les fourneaux à la Rumford;* Paris, 1801, in-8°; — *Instruction sur les moyens de prévenir l'insalubrité des habitations qui ont été submergées;* Paris, 1802, in-8°; — *Mémoire sur la peinture au lait*, suivi d'*Observations*, par d'Arcet et Taillepied; Paris, 1802, in-8°; — *Mémoire sur la Gélatine des os, et son application à l'économie alimentaire, privée et publique;* Paris, 1803, in-8°; — *De la Taupe, de ses mœurs, et des moyens de la détruire;* Paris, 1803, in-12; — *Traité du Blanchissage domestique à la vapeur;* Paris, 1805, in-8°; — *Dissertation sur le Café; son historique;* Paris, 1806, in-12; — *De la restauration et du gouvernement des Arbres à fruit;* Paris, 1806, in-8°; — *Essai sur la Culture de la vigne sans le secours de l'échalas;* Paris, 1807, in-8°; — *Mémoire sur la matière sucrée de la pomme;* Paris, 1808, in-8°; — *Mémoire sur quelques inconvénients de la taille des arbres à fruit;* Paris, 1809, in-8°, avec planches; — *Traité de la Culture du tabac;* Paris, 1810, in-12; — *le Ménage*, ou *l'emploi des fruits dans l'économie domestique;* Paris, 1810, in-12; — *Aperçus économiques et chimiques sur l'extraction du sucre de betterave;* Paris, 1812, in-12; — *Instruction sur la préparation des tiges et racines de tabac;* Paris, 1812, in-12; — *Moyens de prévenir le retour des disettes;* Paris, 1812, in-8°; — *Des Bases alimentaires et de la Pomme de terre;* Paris, in-8°; — *De l'Économie alimentaire du peuple et du soldat*, ou *Moyen de parer les disettes et d'en prévenir à jamais le retour;* 1814, in-8°; — *Nouveau Procédé de Peinture applicable à l'intérieur et à l'extérieur des maisons*, lettre à M. Bélanger, architecte; Paris, 1814, in-8°; — *l'Ami de l'Économie aux amis de l'humanité, sur les points divers dans la composition desquels entre la pomme de terre;* Paris, 1816, in-8°; — *Instruction sur le meilleur emploi de la pomme de terre dans sa copanification avec les farines de céréales;* Paris, 1817, in-8°; — *Plantation des germes de la pomme de terre*, ou *Instruction sur la préférence à donner à la plantation des germes ou yeux de la pomme de terre, comme moyen le plus économique;* Paris, 1817, in-8°; — *De la Gélatine des os et de son bouillon;* Paris, 1818, in-12; — *Pains divers obtenus par l'association des nouveaux produits de la pomme de terre avec toute espèce de farines de céréales, même les plus inférieures;* Paris, 1818, in-8°; — *Conservation du Moût soustrait à la fermentation spiritueuse*, ou *Moyens de soustraire, dans les années abondantes, le Moût de la fermentation spiritueuse, pour ne la reproduire qu'à des époques plus éloignées;* Paris, 1819, in-12; — *Traités divers d'Économie rurale, alimentaire et domestique;* Paris, 1821, in-8° : plusieurs de ces traités ont paru dans le *Journal de Paris*, de 1803 à 1820; — *l'Art œnologique réduit à la simplicité de la nature par la science et l'expérience*, suivi *d'observations critiques sur l'appareil Gervais;* Paris, 1823, in-12; — *De la goutte et du rhumatisme; précis d'expériences et de faits relatifs au traitement de ces maladies;* Paris, 1824, in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

CADET-GASSICOURT (*Charles-Louis*), littérateur et pharmacien français, fils unique de Louis-Claude et neveu de Cadet-de-Vaux, né à Paris le 23 janvier 1769, mort le 21 novembre 1821. Il fit de bonnes études aux colléges de Navarre et Mazarin, se fit recevoir avocat en 1787, et embrassa avec conviction les idées républicaines modérées. En 1789, il se retira du barreau, et déploya une louable énergie dans la répression des pillages et des massacres qui déshonorèrent Paris. A la tête de son bataillon, il repoussa les pillards qui dévastaient Saint-Lazare, et réussit, aux journées de septembre, à sauver son oncle Cadet de Chambine, alors détenu pour cause politique. Le 13 vendémiaire, commandant la section du Mont-Blanc, il marcha contre la convention; le 17 du même mois, il fut condamné à mort par un conseil militaire, et dut se réfugier dans une usine du Berri. Quelque temps après, il obtint la révision de son procès, et fut absous par le jury criminel de la Seine. Mêlant la vie publique à des soucis plus profitables, il rouvrit en 1801 la pharmacie de son père, et fut, en 1806, nommé secrétaire général du conseil de salubrité. Il fit, en 1809, la campagne d'Autriche, comme premier pharmacien de l'empereur. Sous la restauration, il fut compromis dans plusieurs procès politiques, et l'opposition se servit plus d'une fois de son influence pour obtenir des succès dans les élections parisiennes. Ses principaux écrits sont : *Observations sur les Peines infamantes;* Paris, 1789, in-8°; — *l'Anti-Novateur;* Paris, 1794, in-8°; — *Observations sur les Dangers de la Saignée dans le traitement de l'asphyxie;* 1796, dans le *Journal des Mines*,

t. III; — *le Tombeau*, ou *Histoire secrète et abrégée des initiés anciens et modernes, des Templiers, des Francs-Maçons, des Illuminés*; Paris, 1797, in-18; — *le Souper de Molière*, comédie-vaudeville en un acte; Paris, 1798, in-8°; — *la Visite de Racan*, comédie-vaudeville, en un acte; Paris, 1798, in-8°; — *Mon Voyage*, ou *Lettres sur la Normandie*, suivies de quelques *Poésies fugitives*; Paris, 1799, in-8°; — *le Poëte et le Savant*, ou *Dialogues sur la nécessité, pour les gens de lettres, d'étudier la théorie des sciences*; Paris, 1799, in-8°; — *Cahier de Réforme*, ou *Vœux d'un ami de l'ordre*; Paris, an VIII, in-8°; — *la Chimie domestique*. ou *Introduction à l'étude de cette science, mise à la portée de tout le monde*; Paris, 1801, 3 vol. in-12; — *Esprit des Sots passés, présents et à venir*; Paris, 1801, in-18; — *Dictionnaire de Chimie, contenant la théorie et la pratique de cette science, son application à l'histoire naturelle*; Paris, 1803, 4 vol. in-8°, avec fig.; — *Éloge de Beaumé*; Bruxelles, 1805, in-8°; — *Saint-Géran*, ou *la nouvelle langue française*, anecdote récente; Paris, 1807, in-12; — *le Thé est-il plus nuisible qu'utile?* Paris, 1808, in-8°; — *Suite de Saint-Géran*, ou *Itinéraire de Lutèce au Mont-Valérien, suivant le fleuve Séquanien et revenant par le mont des Martyrs*; Paris, 1811, in-12 et in-18; Bruxelles, 1812, in-18 : c'est une parodie du style de Chateaubriand et de Mme de Staël; — *Formulaire magistral et Mémorial pharmaceutique*; Paris, 1812, in-8°; annoté par Pariset; Paris, 1818, in-4°, revu et augmenté par V. Bailly; Paris, 1823, in-8°; — *Éloge de A.-A. Parmentier*; Paris, 1813, in-8°; — *Pharmacie domestique d'urgence et de charité*; Paris, 1815, in-18; — *Dissertation sur le Jalap*; Paris, 1817, in-4°; — *Mémoire sur les Teintures pharmaceutiques*, avec J. Deslauriers; Paris, 1817, in-8°; — *Confidences de l'hôtel Bazancourt*; Paris, 1818, in-8°; — *les Quatre Ages de la garde nationale*, ou *Précis historique de cette institution militaire depuis son origine jusqu'en* 1818; Paris, 1818, in-8°; — *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière*, fait à la suite de l'armée française en 1809; Paris, 1818, in-8°, avec carte et plan.

Mahul, *Ann. nécrol.*, 1821. — Quérard, *la France littéraire*.

CADET-DE-METZ (*Jean-Marcel*), minéralogiste français, né à Metz le 4 septembre 1751, mort à Strasbourg en septembre 1835. Il était subdélégué général et inspecteur des mines en Corse au commencement de la révolution; il fut ensuite directeur des contributions du Bas-Rhin (1800). Ses principaux écrits sont : *Observations sur la nécessité de régler l'abattage des arbres d'après la latitude et l'élévation du sol*; 1728, in-12 : cet ouvrage avait pour but d'attirer l'attention du gouvernement sur les coupes irrégulières faites en Corse; — *Tarif des centimes et francs*; 1801; — *Copie figurée d'un rouleau de papyrus trouvé à Thèbes*; Strasbourg, 1805, in-fol. : calque d'un bel original d'écriture hiéroglyphique; — *Précis des voyages entrepris pour se rendre par le nord aux Indes*; 1818, in-8°; — *Traité de la lenteur que mettent les substances aériformes liquides et solides à suivre les mouvements de la terre, et des effets de cette lenteur sur la salubrité, les débordements, les alluvions*; — *De l'Air et de la Fièvre, insalubres en Espagne*; 1822, in-8°; — *Corse*, restauration de cette île; 1824, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

CADHERD ou **CAROUT-BEY**, prince de Kirmann, vivait dans la première moitié du onzième siècle. Il était arrière-petit-fils de Seldjouc, et fut appelé en l'an 1041 (de l'hégire 433) au gouvernement de Thogrul-Bey. Il fut le premier Seljoucide qui administra cette province. Simple gouverneur, il se rendit ensuite indépendant, et se créa bientôt un État puissant. On connaît peu l'histoire des princes de cette dynastie. Mohammed-Shah, le dernier, fut détrôné par Malek-Dynar en l'an 1187-1188 de J.-C.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

CADHOGAN ou **CADOGAN** (*Guillaume*, comte DE), général anglais, mort à Londres le 26 juillet 1726. Au siége de Menin, en 1706, il se dévoua pour le duc de Marlborough, qui serait tombé aux mains de l'ennemi, si Cadhogan ne lui eût donné son cheval. Il fut pris lui-même, mais renvoyé sur parole à la demande du duc, dont il suivit ensuite la fortune. A l'avénement de George Ier, Cadhogan fut nommé colonel et envoyé en ambassade en Hollande, et plus tard aux conférences d'Anvers. En 1715, il demanda aux états généraux de s'opposer au passage de Jacques III. En 1716, il fut chargé de commander les six mille Hollandais envoyés au secours du roi George. En 1717, il négocia en Hollande une alliance entre cette puissance et la France et l'Angleterre; puis il revint représenter son pays auprès des états généraux. En 1722, il remplaça le duc de Marlborough dans la grande maîtrise de l'artillerie, et dans le grade de colonel du premier régiment des gardes.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

CADIÈRE (LA). *Voy.* GIRARD.

CADIOLI (*Giovanni*), peintre de l'école de Mantoue, vivait dans la seconde moitié du dernier siècle. Bon paysagiste, il a bien mérité de l'art en fondant dans sa patrie une académie de dessin, dont il fut le premier directeur, et en publiant une excellente description des peintures conservées dans cette ville. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

* **CADION** (*Jean-Baptiste*), théologien français, mort à Autun vers l'an 1660. Après avoir été curé à Alise en Bourgogne, il devint chanoine à Autun, où il résida jusqu'à sa mort. On n'a de lui qu'un seul livre, écrit pour ses paroissiens d'Alise : *la Vie de sainte Reine*; Alise, 1648, in-12.

Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*.

CADMUS (du phénicien *Kedem*, Orient), colonisateur phénicien et fondateur de Thèbes, vivait environ 1500 ans avant J.-C. On attribue à Cadmus l'introduction des lettres de l'alphabet ou de l'écriture en Grèce, et l'on assure qu'il était frère d'Europe et fils d'Agénor, roi de la Phénicie. Mais rien de tout cela n'est certain; il règne une confusion extrême dans tout ce que les anciens rapportent sur Cadmus et sa famille, et leurs récits sont contradictoires tout aussi bien pour le père que pour le fils. Homère ne connaît pas Cadmus, et Euripide (*Phœn.*, 835, cf. 681) donne pour aïeule aux rois de Thèbes non pas la femme ou la mère de Cadmus, mais Io, qui était née à Argos. Hérodote (V, 57) rapporte que Cadmus et les Phéniciens arrivèrent en Grèce par mer, et qu'ils passèrent à Érétrie d'Eubée. Ce témoignage appartient à une époque peu ancienne relativement au fait qu'il cherche à établir, et il est infirmé en partie par les passages de Pline et de Strabon, suivant lesquels Cadmus, avant d'arriver en Béotie, aurait déjà séjourné près du mont Pangée en Thrace, et en aurait exploité les mines. La même incertitude règne à l'égard des autres faits de l'histoire de Cadmus.

Hérodote. — Diodore de Sicile. — F. Hœfer, *la Phénicie* (dans l'*Univers. pitt.*). — Welker, *Über eine Kretische Colonie;* Bonn, 1824.

CADMUS, de Milet, fils de Pandion, historien et logographe grec, vivait probablement vers l'an 540 avant J.-C. Il est rangé par Strabon parmi les trois premiers prosateurs grecs. Cadmus a dû être le plus ancien des trois, qui sont, avec lui, Phérécyde et Hécaté. Pline l'appelle en effet le premier écrivain en prose. Cependant, dans un autre passage, il se contente de l'appeler le plus ancien historien, et qualifie Phérécyde de premier prosateur. Cadmus écrivit un ouvrage aujourd'hui perdu, et intitulé Κτίσις Μιλήτου καὶ τῆς ὅλης Ἰωνιας (Fondation de Milet et de toute l'Ionie), que Denys d'Halicarnasse regarde comme apocryphe. En parlant d'un Cadmus de Milet qui aurait introduit en Grèce l'alphabet inventé par les Phéniciens, Suidas et d'autres ont évidemment confondu les deux Cadmus, celui de la mythologie et celui dont il est ici question.

Denys d'Halicarnasse, Bekker, *Anecdotes*, p. 781. — Clinton, *Fastes Helléniques*.

CADMUS, fils de Scythès, négociateur grec. D'après Hérodote, il était de l'île de Cos, qu'il gouverna après son père, et qu'il rendit spontanément à la liberté. Il se retira ensuite en Sicile, où il fonda, avec quelques Samiens, la ville de Zancle, depuis Messane (Messine). Ce fut ce Cadmus que Gélon envoya avec des trésors à Delphes, en l'an 480 avant J.-C., pour y attendre l'issue de la lutte entre les Grecs et les Perses. Cadmus avait ordre d'offrir ces trésors à Xerxès vainqueur et de les reporter en Sicile si les Grecs étaient victorieux, et c'est ce qu'il fit.

Hérodote, VII, 163, 164.

CADOC (*saint*), fils de Gontrée, prince des Bretons du sud, mort à Bénévent en 550. Son père s'était retiré du monde lorsque Cadoc était encore enfant. Celui-ci fut confié par Caradoc, prince du pays, aux soins d'un homme pieux, appelé Tathaï. Plus tard, il fonda le monastère Llancarvan, dans le Glamorganshire. Au rapport de Fuller, il aurait gardé la possession d'une portion du domaine paternel, pour en affecter les revenus à l'entretien de trois cents veuves pauvres, aux membres du clergé, et aux pèlerins. Il ne se distingua pas moins par l'ordre parfait qu'il introduisit dans ses États.

Ussénius, *Antiquités*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

CADONICI (*Jean*), théologien italien, né à Venise en 1705, mort le 27 février 1786. Il écrivit beaucoup contre la cour de Rome et les molinistes. Ses principaux ouvrages sont : *Sentiments de saint Augustin;* 1763; — *De Animabus justorum in sinu Abrahæ ante Christi mortem, expertibus beati Visionis Dei, libri duo;* Rome, 1766, 2 vol. in-4°; — *Explication du passage de saint Augustin : « l'Église de Jésus-Christ sera dans la servitude sous les princes séculiers ;»* Paris, 1784, in-4°, avec une intéressante préface de M. Zola.

Richard et Giraud, *Bibl. sacrée*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

***CADORNEGA** (*Antonio de Oliveira*), voyageur portugais, né dans la première moitié du dix-septième siècle, mort vers 1690. Villa-Viçosa, ancienne résidence des ducs de Bragance, fut sa ville natale, et la maison dont il sortait trouva des protecteurs naturels dans les seigneurs de la cité. Quoique gentilhomme, il ne refusa point d'accompagner en qualité de simple soldat Pedro César de Menezès, à l'époque où ce personnage fut choisi pour être gouverneur d'Angola. Cadornega arriva de cette partie de l'Afrique en 1639. Nommé *alfere* (porte-drapeau), il se fit bientôt remarquer par la bravoure la plus brillante, et fut récompensé de sa belle conduite par le grade de capitaine. Pendant l'espace de trente ans, non-seulement il servit le Portugal dans cette région peu connue, mais il étudia le pays avec une rare sagacité. Après avoir contribué à chasser les Hollandais de l'Afrique, il établit son séjour à Loanda, capitale du royaume d'Angola, où il vécut en qualité de capitaine réformé jusque vers la fin du dix-septième siècle; nous ignorons s'il revit jamais son pays.

Cadornega est auteur d'un immense travail manuscrit conservé à la Bibliothèque impériale de Paris, et dont on a songé plus d'une fois à faire la publication : ce livre, ignoré de Barbosa Machado lui-même, porte le titre suivant : *Historia das Guerras angolanas*, 1680, 2 vol. grand in-fol.; l'auteur l'a dédié au prince D. Pedro. C'est un livre d'un haut intérêt, entaché cependant, quant au style, des défauts reprochés aux écrivains de la fin du seizième siècle. Il con-

tient l'histoire des guerres entreprises par les Iagos, peuples nombreux qui avaient envahi le royaume d'Angola, et contre lesquels le roi africain de cette contrée avait invoqué le secours des Portugais. Outre cet ouvrage, on a de Cadornega: *Compendio das expugnaçåo do reino de Bengelae das terras adjacentes*, in-fol. Ce qui ferait supposer que l'auteur revint en Europe à une certaine époque', c'est qu'il composa également une topographie spéciale, intitulée *Descripçåo de Villa-Viçosa acabada ne anno* 1683. Ces manuscrits étaient conservés jadis dans la bibliothèque du comte d'Ericeira.

FERDINAND DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Ferdinand Denis, *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal et du Brésil*.

CADOT (....), fameux plagiaire, mort en 1757. Le P. Janvier, chanoine de Saint-Symphorien d'Autun, avait publié un *Poëme sur la Conversation*; Autun, 1742; cet ouvrage, imitation d'un poëme latin du P. Tarillon, était passé complétement inaperçu, lorsque Cadot, le croyant oublié, s'avisa, quinze ans après, d'y changer une vingtaine de vers, et de le reproduire sous son nom, avec ce titre: *l'Art de Converser*, poëme; Paris, 1757, in-8°. Ce ne fut que bien plus tard, dans un article de la *Décade* (11 avril 1807), que ce plagiat fut dévoilé.

Delille, *Poëme de la Conversation*, 1812, in-8°, p. 175.

***CADOT** (*Thibauld*), conseiller de monnaie français, vivait vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *le Blason de France*, ou *Notes curieuses sur l'édit concernant la police des armoiries, avec un Dictionnaire des termes du Blason*; Paris, 1697, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CADOUDAL (*George*), célèbre chef de la chouannerie bretonne, né le 1er janvier 1771 (1) à Kerléano, village situé en la paroisse de Brech, près d'Auray, dans la basse Bretagne; mort à Paris le 25 juin 1804. Son père était, non point un meunier, comme presque tous les biographes l'ont prétendu, mais un laboureur cultivant ses propres terres. George achevait sa philosophie au collége de Vannes quand éclata, en 1789, le mouvement révolutionnaire. Comme tous ses compatriotes, il en subit les premiers entraînements, et partagea tout d'abord les espérances réformatrices de l'époque. Les premiers attentats de l'assemblée constituante contre les droits et la liberté de l'Église vinrent seuls modifier ces dispositions, et précipiter, dans des voies hostiles aux idées de 89, des populations qui les eussent acceptées avec entraînement, si l'assemblée constituante n'avait pas commencé par méconnaître et froisser leurs sentiments religieux. Aussitôt qu'il apprit qu'une résistance sérieuse était organisée en Vendée, George passa la Vilaine (juin 1793) à la tête d'une cinquantaine de ses plus intrépides amis, pour rejoindre l'armée vendéenne, occupée à s'emparer des grandes villes de la basse Loire. Nommé capitaine de cavalerie dans le corps de Stofflet, il partagea les succès et les revers de la grande armée jusqu'au moment de sa dispersion sur les plateaux de Savenay. George revint alors dans le Morbihan, bien résolu de mettre à profit, dans l'intérêt de la cause qu'il avait embrassée, les leçons qu'il rapportait de cette courte campagne. Un volontaire vendéen, avec lequel il s'était lié d'une étroite amitié, l'accompagnait, et devait désormais être associé à toutes ses entreprises. C'était Mercier, dit *la Vendée*, fils d'un maître d'hôtel du Lion d'Angers. Déjà George, encouragé par les conseils de l'abbé Philippe, recteur de Locmariaker, et secondé par son fidèle lieutenant, avait organisé une partie du Morbihan; son impulsion se propageait dans les campagnes avec la rapidité d'un incendie, quand, une nuit, la force armée vint le surprendre à Kerléano, dans la maison paternelle, où il avait établi le centre de ses opérations. Il fut saisi avec Mercier, ainsi que son père. On les dirigea sur Brest, où il fut jeté en prison en attendant l'échafaud. George y fit la connaissance d'un gentilhomme provençal, d'Allègre de Saint-Tronc, qui profita des loisirs forcés de la prison pour compléter l'éducation militaire de son jeune compagnon de captivité, en lui donnant des leçons théoriques d'une science qu'il ne connaissait encore que par la pratique des champs de bataille de la Vendée. Après quelques mois de captivité, George, d'Allègre et Mercier parvinrent à tromper la vigilance de leurs gardiens et à rompre leurs fers. Revêtus de costumes de matelots, ils s'évadèrent une nuit, et, à travers mille périls, parvinrent à regagner le Morbihan. Pendant sa captivité, le père de George lui avait indiqué un endroit secret où il avait enfoui une somme de 9,000 francs, fruit de ses économies. George employa sur-le-champ cette ressource à continuer l'œuvre qu'il avait entreprise, mais qu'il trouva déjà fort avancée, grâce aux soins de MM. de Silz, de Francheville, de Labourdonnaye-Coatcandec, Guillemot, et Jean-Jean. George prit part à cette première campagne de la chouannerie morbihannaise en qualité de chef de la division d'Auray. Au mois d'avril 1795 il assista, ainsi que les autres chefs de l'insurrection, aux conférences de la Mabilais; et il se prononça avec énergie contre la pacification qui fut signée, sous l'influence de Cormatin, par vingt-deux officiers seulement; ce qui fit dire à Hoche : « La convention vient de « traiter avec quelques individus, et non avec

(1) Jusqu'ici toutes les biographies ont fait naître George Cadoudal en 1769, sans en excepter la notice publiée par son frère, le général Joseph Cadoudal. Cette erreur a sans doute été accréditée par George lui-même, qui en 1804, dans les interrogatoires de son procès, se donnait *trente-cinq* ans. La date du 1er janvier 1771 est pourtant la seule véritable. Elle a été recueillie par l'auteur de cette notice au greffe du tribunal de Lorient, sur les registres de l'état civil de la paroisse de Brech.

« les véritables chefs du parti. » Après la reprise des hostilités on retrouve Cadoudal à Grand-Champ, où fut tué le comte de Silz, et où George parvint à rallier les fuyards en prenant le commandement.

On préparait à cette époque la fameuse expédition de Quiberon. George et l'élite de ses chouans furent incorporés dans une division forte de 3,500 hommes, placée sous le commandement de Tinteniac, et chargée d'opérer une diversion à l'intérieur. On sait que cette expédition échoua complétement.

George devint alors le chef de la chouannerie bretonne. Il organisa le Morbihan sur un pied de guerre régulier, et réellement redoutable. En moins de quinze jours, et privé de toutes ressources, il parvint à réaliser ce que Puisaye, soutenu par le conseil des princes et par l'or de l'Angleterre, n'avait pu obtenir depuis deux années : il réunit sous son commandement toutes les bandes éparses qui sillonnaient le Morbihan.

Alors commença contre les troupes de la république cette terrible guerre de surprises, connue sous le nom de *chouannerie*. Des engagements eurent lieu simultanément sur une multitude de points, à Elven, à Grand-Champ, à Pluvigner, à Sarzeau. Georges se multipliait pour ainsi dire, afin de donner son impulsion à tous ces mouvements. Mais, serré de toutes parts par les troupes de Hoche, il feignit d'accepter, au mois de mai 1796, la pacification que lui offrait ce général. On était au mois de janvier 1799, et Cadoudal, en présence des bruits de conflagration européenne, attendait avec impatience l'arrivée d'un prince français sur le territoire breton. Fatigué des retards qu'on lui fait subir, il députe son fidèle Mercier au comte d'Artois, qui lui répond par les lignes suivantes : « J'ai voulu que le brave et « loyal George n'apprît que par moi ce dont son « âme jouira autant que la mienne..... A vous « revoir bientôt, mon cher George. » Fort d'une telle promesse, le chef morbihannais n'hésite plus; il saisit l'instant où la coalition se formait contre le Directoire, pour adresser à ses compatriotes un chaleureux appel.

Son plan était de s'emparer des villes les plus importantes et d'étendre l'insurrection du côté de Paris, pour attaquer la révolution au cœur. George se reposait avec une entière confiance sur la parole du comte d'Artois, quand un nouveau message vint lui apprendre que « les jours « de S. A. R. étaient trop précieux pour être « exposés. » Refoulant son indignation au fond de son âme, il donne le signal des hostilités en attaquant Vannes. Le 30 octobre (1799), il pénétrait dans Sarzeau, où les bleus s'étaient réfugiés avec un parc d'artillerie; et presque au même instant il surprenait Port-Navalo, Muzillac, Landévant, etc. L'insurrection triomphante s'étendait de Guérande à Saint-Brieuc. Mais la journée du 18 brumaire avait rendu le général Bonaparte maître de la situation; sa puissante initiative avait remplacé un pouvoir déconsidéré. Son premier soin fut de pacifier l'Ouest, et, dans ce but il employa d'abord la voie des négociations. Des conférences s'ouvrirent à Pouancé, dans le haut Anjou, pour traiter de la paix. Mais l'influence de George empêcha qu'elles fussent suivies d'aucun résultat. Cependant Brune, commandant de l'armée de Hollande, arrivait à marches forcées dans l'Ouest, avec l'ordre d'écraser à tout prix la résistance royaliste. Le général Harty lui préparait les voies dans le Morbihan. Sorti de Vannes le 25 janvier 1800, à la tête de 10,000 hommes, ce général fut rencontré par les troupes de George, le 26 janvier 1800, à Pont-de-Loch, entre Locminé et Grand-Champ. La bataille fut longue et acharnée; elle dura huit heures. Ce fut le dernier engagement sérieux de la chouannerie. George comprit bientôt qu'il ne pouvait prolonger une lutte inégale sans attirer sur son pays les plus grands désastres, et il se décida à traiter de la paix. Le 2 février, il eut avec Brune une entrevue, à la suite de laquelle il signa une convention pour les trois départements (Morbihan, Côtes-du-Nord, Finistère) placés sous son commandement. A peine avait-il accepté la pacification, qu'il apprit que des vaisseaux anglais, mouillés dans la rade de Quiberon, lui apportaient des fonds considérables : « Dites à l'amiral, répondit-il, que je viens de conclure la paix, et que je ne puis recevoir des fonds destinés à continuer la guerre. » Brune eut ordre d'exiger que George se rendît à Paris, où sa présence était nécessaire, disait-il, à la consolidation de la paix. En réalité le premier consul, qui se connaissait en hommes, et auquel un coup d'œil avait suffi pour apprécier la forte trempe du chef breton, voulait l'attacher à sa fortune. Après avoir eu plusieurs conférences avec le général Clarke, qui tenait le portefeuille de la guerre, George fut reçu par Bonaparte. Bourrienne, qui assistait à cette entrevue, en a consigné les détails dans ses Mémoires. Pendant une conversation de plus de deux heures, le premier consul fit tous ses efforts pour vaincre l'obstination de l'indomptable Breton; il fit retentir à ses oreilles les mots de gloire, de patrie, de fortune militaire; il épuisa la série des offres les plus séduisantes, lui donna à choisir entre le grade de général de division dans l'armée d'Italie, ou cent mille francs de pension, à la seule condition de s'abstenir de politique. George fut inébranlable; et cette entrevue, qui causa une irritation profonde au premier consul, peu habitué à rencontrer de telles résistances, ne fut suivie d'aucun résultat. Averti qu'on allait le faire arrêter, il partit secrètement pour l'Angleterre, en compagnie de M. Hyde de Neuville. Il fut accueilli avec beaucoup de distinction par le gouvernement anglais, et reçut de Louis XVIII, par l'intermédiaire du comte d'Artois, le grade de lieutenant général, le grand cordon de Saint-Louis, et une lettre de félicitations sur sa conduite.

A peine débarqué en Angleterre, George médita de nouveaux plans de résistance. Il résolut de repasser dans le Morbihan pour les exécuter, quand la victoire de Marengo vint, en affermissant la puissance de Bonaparte, faire avorter tous ses projets. Il comprit qu'en restant plus longtemps en France il compromettrait inutilement les campagnes du Morbihan, épuisées par six années de luttes. Il songea dès lors à transporter à Paris le drapeau de l'insurrection; et dans ce but il chargea Saint-Régent, Limoëlan, la Haie Saint-Hilaire et quelques autres officiers de se rendre dans cette ville. On sait comment l'explosion de la machine infernale vint encore une fois déjouer ses espérances. Quelques historiens ont voulu faire remonter jusqu'à George Cadoudal la responsabilité de cet odieux attentat, œuvre isolée de Saint-Régent. La vérité sur ce fait, longtemps controuvée, est contenue tout entière dans cette réponse de George à l'époque de son procès : « Saint-Régent était « à Paris d'après mes ordres; mais jamais je ne « lui ai enjoint d'exécuter l'attentat du 3 nivôse. » Nous avons sous les yeux les *Mémoires* encore inédits, mais parfaitement authentiques, d'un homme qui a joué dans les fastes de la chouannerie un rôle d'une certaine importance, Rohu, ancien chef de division, sous les ordres de George. Voici comment il s'exprime sur cette déplorable affaire : « Vers le milieu de l'année « 1800, le général nous convoqua au nombre de « quatre, savoir : Delear, Robinot de Saint-Ré- « gent, le chevalier de Trécesson, et moi. Il nous « exposa qu'il avait besoin d'un de nous pour « une mission à Paris. Saint-Régent, comme le « plus ancien des officiers présents, prétendit « avoir droit d'obtenir la préférence. Le général, « acceptant la proposition, lui dit : « Je vous « donnerai les moyens d'arriver jusqu'à la ca- « pitale; et là vous vous mettrez en relation avec « les personnes que je vous indiquerai, et avec « lesquelles vous vous entendrez pour l'achat du « nombre de chevaux, d'habits et d'armes que « je vous désignerai, et dont je viendrai me ser- « vir plus tard.» Saint-Régent partit. Quand nous « apprîmes que les tuiles des toits avaient tombé « sur la voiture du premier consul, par suite de « l'explosion de la machine infernale, George « entra dans une violente colère, et il nous dit : « Je parierais que c'est un coup de tête de ce b... « de Saint-Régent. Il aura voulu venir près de « nous se vanter de nous avoir, à lui seul, débar- « rassés de Bonaparte : il a dérangé tous mes « plans. D'ailleurs nous ne sommes pas en me- « sure d'agir. »

L'odieuse tentative de la rue Saint-Nicaise, que Saint-Régent et son complice Carbon expièrent sur l'échafaud, vint aggraver encore la situation des insurgés morbihannais. Plus de cinquante officiers royalistes, au nombre desquels se trouvaient Julien Cadoudal, un des frères de George, et Mercier la Vendée, son lieutenant et ami, périrent violemment, de 1800 à 1802. La police redoubla d'efforts pour s'emparer de l'indomptable chef. Trois colonnes mobiles, dirigées par Bernadotte, parcoururent le pays. George partit de nouveau pour l'Angleterre, accompagné de ses officiers les plus intrépides et les plus compromis. Ce fut à dater de cette époque qu'il arrêta, avec le comte d'Artois et le général Pichegru, le plan de la vaste conspiration dont il devait être la victime. Débarqué le 21 août 1803 sur la falaise de Béville en Normandie, avec une partie de ses compagnons, George ne tarda pas à s'apercevoir qu'on l'avait trompé sur la véritable situation de l'esprit public; que le premier consul, bien loin d'être dépopularisé comme l'affirmaient de fausses correspondances, se préparait au contraire à ceindre le bandeau impérial, aux applaudissements de la nation. D'un autre côté, dans les entretiens qu'il eut avec Moreau, il trouva ce général, qu'il croyait décidé à agir pour les Bourbons, plein d'irrésolution, de faiblesse, et d'ambition personnelle. George était depuis sept mois à Paris, mécontent de la tournure des événements; et il se disposait à repasser en Angleterre quand, le 9 mars 1804, vers sept heures du soir, venant en cabriolet de la montagne Sainte-Geneviève, il fut poursuivi par plusieurs agents de police, qui l'atteignirent près du carrefour de l'Odéon. L'un d'eux, Buffet, se précipita à la tête de son cheval. D'un coup de pistolet, George lui brûla la cervelle. Mais, entouré par la foule et assailli par le nombre, il fut pris, garrotté, et conduit à la préfecture de police, d'où on le transféra au Temple. Pendant son procès il fit preuve de beaucoup de courage et de sang-froid; déclara hautement qu'il était venu pour changer la forme du gouvernement en France et mettre Louis XVIII sur le trône; qu'un prince français devait diriger l'attaque; qu'il n'avait pas de complices. Toutes les fois qu'il parla du premier consul, ce fut avec beaucoup de modération et de dignité; et celui-ci lui fit témoigner, par l'intermédiaire de Murat, combien il était touché de cette retenue. L'officier supérieur chargé de ce message ajouta que cette conduite avait inspiré tant d'estime à celui qui venait d'être élevé à l'empire, qu'il ne doutait pas qu'il n'accordât la grâce de George, s'il la sollicitait. Ce dernier s'y refusa positivement; et le 25 juin 1804, assisté de l'abbé de Keravenant, curé de Saint-Germain-des-Prés, il porta sa tête sur l'échafaud. Onze de ses compagnons périrent avec lui. Un grand nombre d'autres, parmi lesquels les deux frères de Polignac, le duc de Rivière, Raoul et Armand Gaillard, Charles d'Hozier, eurent leur peine commuée en quelques années de détention. G. C.

Crétineau-Joly, *Histoire de la Vendée militaire*. — Th. Muret, *Histoire des guerres de l'Ouest*. — M. Legean, dans la *Biographie Bretonne*. — *Mémoires* (inédits) de Rohu, ancien chef de division. -- *Mémoires de Bourrienne*. — Émile Marco Saint-Hilaire, *Deux Conspirations sous l'Empire*. — *Procès de George, Moreau, et Pichegru*, 8 vol. in-8°. Paris, 1804. — *Documents inédits*.

*CADOUDAL (*Joseph*), général français, frère du précédent, né à Kerléano, près d'Auray, le 25 janvier 1784, mort au même lieu le 29 juin 1852. Il était à l'école d'Angers en 1804, lors de la découverte de la conspiration de George, et il en sortit après l'exécution de celui-ci, sur l'assurance qu'on lui donna qu'il devait lui-même être arrêté. A peine était-il rentré à la maison paternelle, qu'il fut mandé à Vannes, où le préfet du Morbihan lui ordonna de partir immédiatement pour Tours, où il devait continuer ses études aux frais du gouvernement. L'empereur, après avoir vainement cherché à s'attacher l'indomptable Breton, voulait que le frère de George fût élevé dans une de ces écoles où la jeunesse française était formée militairement pour le culte de la gloire. Le jeune Cadoudal feignit de se soumettre; mais, le soir même, il s'embarquait pour l'Angleterre. Il y passa dix années, qu'il consacra, sous la direction de Mgr Amelot, ancien évêque de Vannes, à continuer ses études, brusquement interrompues. En 1814, le duc de Berry lui confia une mission pour le Morbihan : accompagné d'un frère plus jeune que lui et d'un ancien officier de George, M. Hermely, Joseph Cadoudal descendit en Bretagne. Mais quand il y arriva, les événements politiques avaient rendu sa mission sans objet.

En 1815 il fut nommé, par ordonnance du 25 octobre 1815, colonel de la légion du Morbihan, qui devint plus tard le 26e régiment de ligne. Ce fut en cette qualité qu'il fit, en 1823, la campagne d'Espagne. Promu au grade de maréchal-de-camp le 22 mai 1825, à l'occasion du sacre de Charles X, il fut chargé de plusieurs inspections d'infanterie et de divers commandements.

Après la révolution de 1830, il fut mis à la réforme. En 1832, madame la duchesse de Berry lui confia le commandement et l'organisation de la partie de la Bretagne placée autrefois sous les ordres de George. Mais il comprit bientôt que les circonstances étaient changées, et qu'il y aurait folie à engager une lutte inégale. Grâce à son esprit de modération et à sa haute prudence, la Bretagne fut préservée du fléau de la guerre civile. Depuis cette époque, il vécut dans une retraite absolue.

Biographie des Hommes vivants. — *La Petite chouannerie*, par M. Rio. — *Archives du ministère de la guerre*. — *Documents inédits*.

CADOVIUS, ou plutôt MÜLLER (*Jean*), théologien, littérateur et médecin frison, né en 1650, mort à Stadesdorf en 1725. Son père, Mathias Cadovius, surintendant de la Frise orientale, voulant cacher sa paternité, car il s'était marié étant encore élève du gymnase académique de Hambourg, fit étudier son fils Jean sous le nom de *Müller*. Ce dernier garda ce nom pendant de longues années, remplissant différents emplois, d'abord en 1670 celui de recteur de l'école latine d'Esens, et en 1675 celui de prédicateur au village de Stadesdorf. Mais en 1679, son père étant mort, Jean dut prouver contre ses autres frères la légitimité de sa naissance, pour pouvoir entrer dans sa part d'héritage. Non-seulement il y réussit, mais il prit dès lors le nom de son père, auquel il succéda en même temps comme surintendant de la Frise orientale. Il consacra le reste de sa vie, tout en remplissant ses fonctions ecclésiastiques, à ses études variées, surtout littéraires, et même à l'exercice de la médecine. Il a le premier popularisé l'étude de l'ancien dialecte frison dans un ouvrage qui forme le fond de tout ce qui a été écrit plus tard sur le même sujet. Cet ouvrage, intitulé *Memoriale linguæ frisicæ antiquæ*, est une espèce de grammaire et vocabulaire frison, renfermant, entre autres, les cinq parties principales du catéchisme de Luther, avec les symboles de Nicée et de saint Athanase; cet ouvrage, écrit en 1671, se conserve en manuscrit dans la bibliothèque d'Emden. On a en outre de lui : *Excellent échange de l'incrédulité musulmane contre le véritable christianisme*, en manuscrit, et composé à l'occasion du changement de religion de deux jeunes Ottomans.

Bertram, *Parerga Ostfris.*, p. 114. — Meier de Brême, *Lettre à Leibnitz de Indic. Frisiæ*, Ms. dans les *Collect. etymologica*. — Wiarda, *Dictionnaire de la langue des anciens Frisons*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

*CADOVIUS (*Antoine-Gunther*), théologien allemand, né le 16 août 1654 à Oldenbourg, mort le 3 avril 1681 à Esens. Après avoir étudié à Leipzig, Iéna et Wittemberg, et avoir pris ses grades dans cette dernière ville, il fit un voyage scientifique. De retour à Aurich, où son père était alors surintendant général ecclésiastique, la duchesse Christine-Charlotte le nomma son prédicateur, qui devait l'accompagner aux eaux de Pyrmont. Plus tard, il devint second pasteur, et en 1678 premier pasteur à Esens (dans la Frise orientale), où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui : *Disput. de itinere sabbati*; Wittemberg, 1673, in-4°; — *Disput. de tempore*; ibid., 1674, in-4°; — *Disput. de justitia universali*; ibid., 1674, in-4°.

Reershaus, *Souvenirs du clergé de la Frise orient.* (en allemand).

CADROY (*Pierre*), conventionnel français, mort à Saint-Sever en 1813. Député des Landes à la convention, il y vota la *réclusion* de Louis XVI, puis le sursis à l'exécution. En 1794, il se prononça énergiquement contre les doctrines des jacobins. Il fut ensuite envoyé à Marseille pour s'y opposer aux terroristes, et fut chargé d'approvisionner l'armée des Alpes. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il fut déporté le 18 fructidor (4 septembre 1797). Rentré en France après le 18 brumaire, il devint maire de Saint-Sever, et reprit en même temps sa profession d'avocat. On a de lui : *Cadroy, membre du conseil des cinq-cents, à ses collègues, sur le Mémoire de Fréron*; 1797.

Moniteur universel. — *Petite Biographie conv.*, 1815. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

CADRY (*Jean-Baptiste*), plus connu sous l'anagramme de *Darcy*, chanoine et théologien français, né à Trez (Provence) en 1680, mort à Sarigny-sur-Orge le 25 novembre 1756. Il fit ses premières études sous les soins de son oncle, supérieur du collége Grimaldi, et les termina à Paris (1710), où, étant entré dans les ordres, il obtint le vicariat de Saint-Étienne-du-Mont, puis celui de Saint-Paul (1716). En 1718, M. de Clermont le fit nommer chanoine à Laon, et le choisit pour son théologal; mais l'opposition constante de Cadry à la bulle *Unigenitus* le fit destituer. Il se retira alors à Palaiseau, où il demeura, publiant ses nombreux ouvrages, jusqu'en 1748. Caylus, évêque d'Auxerre, le prit près de lui, et ne s'en sépara que par la mort. Les principaux ouvrages du P. Cadry sont : *Prônes sur l'appel*, etc.; 1718, in-12; — *Relation de ce qui s'est passé dans l'assemblée générale de la Congrégation de la Mission tenue à Saint-Lazare le 1er août* 1724; Paris, in-4°; — *Apologie pour les Chartreux, que la persécution excitée contre eux au sujet de la bulle Unigenitus avait obligés de sortir de leurs monastères;* ibid., 1725, in-4°; — *Preuves de la liberté de l'Église de France dans l'acceptation de la constitution Unigenitus*, ou *Recueil d'ordres émanés de la cour ;* 1726, in-4°; — *Histoire de la condamnation de M. l'évêque de Senez, par les prélats assemblés à Embrun ;* 1728, in-4°; — *Réflexions abrégées sur l'ordonnance de M. l'archevêque de Paris* (de Vintimille) *du* 29 *septembre* 1729, *au sujet de la constitution Unigenitus ;* 1729, 3 vol. in-8°; — *Observations théologiques et morales contre le P. Berruyer ;* 3 vol. in-12.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

CADWALADYR, roi des Bretons, mort à Rome en 703. Les Saxons envahirent ses États et l'en dépouillèrent. Il fut le dernier roi des Bretons, et l'un des trois princes qui traitèrent avec bienveillance les chrétiens.

Lobineau, *Hist. de la Bretagne*. — Daru, *Histoire de Bretagne*.

CADWALADYR et **CELAIL**, nom de deux bardes gallois qui vécurent au seizième siècle. Leurs poésies sont restées manuscrites.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

CADWALLON, fils de Cadwan et père de Cadwaladyr, prince de Galles, vivait dans la première moitié du septième siècle. Défait en 622 par Edwin d'Angleterre, il se réfugia en Irlande. A son retour, il guerroya sans cesse contre les Saxons. Les bardes, qu'il protégeait, composèrent des chants en son honneur.

Rose, *New Biographical-Dictionary*.

CADWGAN, fils de Bleddyn, prince gallois, mort en 1110. Il régna à partir de 1107. Son fils Owen ayant enlevé la femme de Gérald, autre prince gallois, Cadwgan fut obligé de se réfugier en Irlande avec le ravisseur. A son retour, il fut assassiné par son neveu.

Rose, *New Biographical-Dictionary*.

CÆDITIUS. *Voy*. CALPURNIUS FLAMMA.

* **CÆDMON** ou **CEDMON**, bénédictin et poëte anglo-saxon, né dans le Northumberland, mort à Whitby en 676 ou 680. D'après Bède (*Hist. eccl.*, IV, ch. 24), il gardait les troupeaux, lorsqu'un soir, appelé à chanter dans les veillées des bergers, il se déclara inspiré. Étant tombé dans un profond sommeil, un étranger lui apparut en songe, et lui fit chanter la Création, sur laquelle Cædmon improvisa le commencement d'un poëme admirable. Le lendemain il continua le poëme, et se fit installer par l'abbesse Hilda dans le couvent de Whitby, qu'elle dirigeait; il y resta jusqu'à sa mort, qui, d'après Bède, fut accompagnée également de circonstances miraculeuses. On a sous le nom de Cædmon une *Paraphrase anglo-saxonne*, en vers, *de la Genèse*, dont le poëme cité plus haut forme l'exorde, avec les *Principales histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament*. L'unique manuscrit de l'original, longtemps laissé dans l'oubli, tomba entre les mains du célèbre antiquaire l'archevêque Usher de Dublin, qui le communiqua à Junius, premier éditeur de ces poëmes, et passa de là à la bibliothèque Bodleyenne d'Oxford, où il se conserve encore. Les principales éditions sont : *Cædmonis monachi Paraphrasis poetica Genesios ac præcipuarum sacræ paginæ historiarum, ab hinc annos M. LXX, anglo-saxonice conscripta et nunc primum edita a Francisco Junio;* Amsterdam, F F. Smalt, in-4°; 1655, édition très-incorrecte; — *Cædmon's Metrical Paraphrase of Parts of the Holy Scriptures, in anglo-saxon; with an English Translation, Notes, and a Verbal Index, by Benjamin Thorpe;* Londres, 1832, in-8°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Thomas Wright, *Biographia Britannica literaria*, 1842.

CÆLIUS-AURELIANUS. *Voy*. COELIUS-AURELIANUS.

CÆLIUS SABINUS. *Voy*. SABINUS.

* **CÆLIUS** (*Antoine*), médecin italien, né à Messine, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Tract. de Pulsibus, et Comment. in I libr. Aphorismor. Hippocratis ;* Messine, 1618, in-4° (*catal. Bibl. Bodley.*); — *Introductio universalis ad medicam Facultatem, ac brevis methodus curandi particulares præter naturam corporis humani affectus; nec non de Pulsibus Tractatio. Quibus additur Commentarius in primum librum Aphorismorum Hippocratis;* Messine, 1618, in-4°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

* **CÆPOLLINUS** (*Jacques-Philippe*), historien italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Chronicon sacrum, divi arbore Genealogiæ patriarcharum veteris Testamenti, regum atque principum et ex iis progenitorum Jesu Christi Notitia;* Rome, 1739, in-fol.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*CÆRDEN (*Paul* VAN), voyageur hollandais, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il fit un voyage aux Indes orientales, de 1599 à 1601. On en a le compte-rendu dans le *Recueil de Voyages de la Compagnie des Indes orient.*, t. II.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelherten-Lexicon*.

CÆSALPIN. *Voy.* CÉSALPIN.

CÆSAR. *Voy.* CÉSAR.

CÆSAR (*Aquilinus-Julius*), historien allemand, né à Gratz le 1er novembre 1720, mort le 2 juin 1792. On a de lui : *Annales ducatus Styriæ*; Vienne, 1768-1769-1779, 3 vol. in-fol.; — *Description de la Styrie* (en allemand); 1773, 2 vol. in-8°; — *Histoire politique et ecclésiastique de la Styrie*; 1785-1788, 7 vol.; — *Droit canonique national de l'Autriche*; 1788-1790, 6 vol. in-8°, etc.; — plusieurs autres ouvrages restés manuscrits. Tous ces écrits abondent en détails intéressants.

Feller, *Dictionnaire historique*.

*CÆSAR (*Camille*), théologien et jurisconsulte français, vivait à Paris dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Phil. Roverii Tract. de Missionibus, acc. Apologia ejusdem Tractatus, per Cam. Cæsarem*; Paris, 1625, in-8°, trad. en français par C.-M. P.; ibid, 1827, in-8°.

Cat. Bibl. imp. Par.

*CÆSAR (*Christophe*), philologue allemand, né le 24 avril 1540 à Iglau en Prusse, mort le 16 août 1604 à Halle. Il suivit les classes du gymnase de sa ville natale, et étudia ensuite à Wittemberg, où il prit ses grades. En 1572 il devint second directeur, et en 1583 directeur en chef du gymnase de Halle, où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui : *Institutiones grammaticæ latinæ in usum scholæ Hal.*; Halle, 1592, in-8°; — *Elegia in effigiem Ad. Siberi*; Wittemberg, 1594, in-4°; — *Salagustiana, poemata diversis temporum occasionibus scripta*; Halle, 1598; — *Elegia de Cruce, quæ perpetuum Ecclesiæ Jesu Christi* Προσχείμενον; ibid, 1598, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexicon*. — Dunkel, *Nachrichten*, t. I, p. 410.

*CÆSAR (*Dominique*), bénédictin allemand, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il enseignait, en 1652, la logique à Salzbourg, et devint bientôt après abbé d'Oberaltach. On a de lui : *Ariadne Logica*, 1653.

Adelung, suppl. à Jöcher.

*CÆSAR (*Jean-Baptiste*), jurisconsulte allemand, vivait à Francfort-sur-le-Mein au commencement du dix-septième siècle. Il fut syndic dans cette ville, et l'un des violents adversaires des Juifs. « Tous les Juifs, disait-il, qui se trouvent dans le monde ne méritent pas que pour eux un seul chrétien soit décollé, mis en jugement, ou chassé de son pays. » — On a de lui, sous le pseudonyme de Vespasianus Recktanus, *Iudenspiegel* et *Iudenbadstube*, dans *Die drey fache Gleichheit* (la Triple Égalité); 1616, in-4°; — *Consilia variorum autorum*; Francfort, 1618, 3 vol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Lexicon*.

*CÆSAR (*Jean-George*), jurisconsulte allemand, vivait vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Instrumenta pacis Cæsareo-Gallicæ et Cæsareo-Suecicæ inita monasterii et Osnabrugis*; Nuremberg, 1690, in-12.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelhr.-Lex.*

*CÆSAR (*Jean-Melchior*), musicien allemand, né à Saverne en Alsace, mort à Augsbourg après 1692. Il fut, vers 1683, premier maître de chapelle de Pierre-Philippe, évêque de Bamberg. On a de lui : *Trisagion musicum, complectens omnia Offertoria de Communi Sanctorum et Sanctarum, de Maria Virgine et Dedicatione Ecclesiæ per annum, secundum textum Missalis Romani*, etc.; Wurzbourg, 1683, in-fol; — *Lustige Tafelmusik* (Morceaux de musique de table); ibid., 1684, gr. in-4°; — *Missæ breves VIII*; ibid., 1687, in-4°; — *Psalmi vespertini dominicales et festivi per annum, cum Magnificat Psalmisque alternationis duplici modo*; ibid., 1691, in-4°; — *Hymni de Dominicis et Tempore, de Proprio et Communi Sanctorum, aliis universorum Religiosorum Ordinum principationibus per totius anni decursum in officio vespertino decantari soliti*; ibid., 1692, in-4°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehr.-Lex.*

*CÆSAR (*Longinus*), probablement pseudonyme d'un naturaliste allemand, dont on a : *Trinum magicum, sive secretorum naturalium, cœlestium, infernalium*; Francfort, 1690, in-4°; on y trouve des extraits de Marc-Antoine Zimara, d'Alexandre d'Aphrodisias, d'Albert le Grand, d'Aristote et d'Averroès; — *Trinum magicum, sive secretorum magicorum opus*; Uffenbach, 1611, in-12; ibid., 1614, in-12; Francfort, 1630, in-12; ibid., 1673, in-12.

Carrère, *Biblioth. de la Méd.*

*CÆSAR (*Théophile*), médecin chimiste allemand, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Alchymie-Spiegel, oder Marieni Bericht vom ersten Ursprunge und rechten Grund der Alchymie, aus dem Latein verdeutschet* (Miroir de l'Alchimie, ou Rapport de Morienus sur l'origine et le vrai fond de l'Alchimie, trad. du latin); Francfort-sur-le-Meim, 1597, in-8°; — *Roberti Castrensis Alchymie-Spiegel, oder Practik der ganzen chymischen Kunst, aus dem Latein übersetzt* (Miroir de l'Alchimie de Robert Castrensis, ou Pratique de tout l'art de la chimie, etc.); Darmstadt, 1613, in-8°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lex.*

*CÆSARE (*Jacob* A), théologien catholique français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Doctrina de Sacrificio missæ*; Douay, 1669, in-8°.

Catal. bibl. Dubois.

* **CÆSARE** (*Raphaël* DE), théologien italien, né à Naples, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Consolatio Animarum, sive summa casuum conscientiæ ex manuali Navarri excerpta;* Venise, 1589, in-4°; ibid., 1599, in-4°.

Catal. Bibl. imp. Paris. — Catal. bibl. Bodley.

* **CÆSARIANUS** (*César*), architecte italien, né à Milan, mort en 1542. Il fut nommé en 1528 architecte du duc de Milan, et séjourna aussi pendant quelque temps à Côme. On a de lui : *Libri dieci di L. Vitruvio dell' Architettura, tradotti dal latino in volgare, affigurati, commentati;* Côme, 1521, in-fol.; Venise, 1524, in-fol.; ouvrage fait en collaboration avec Aloysio Piravano, Augustinus Gallay et Bened. Fovius; — *Opus de Templo maximo Mediolanensi* (peut-être resté en manuscrit).

Argellati, *Bibl. Mediol.*, p. 285 et 963. — Paitoni, *Bibl. degli Aut. volgarizz.*, IV, 225.

CÆSARIUS (.....), théologien allemand, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Il était de la noble famille de Milendunk, dans le pays de Neussef; fut abbé du couvent de Prum, appartenant à l'ordre des Bénédictins. Après quatre années d'abbatiat, il abdiqua sa dignité, et se retira au couvent de Herslerbach, dépendant de l'ordre de Cîteaux. Il y écrivit, en 1222 : *Explicatio rerum et verborum*, qui se trouve dans son *Registrum bonorum Ecclesiæ Prumiensis*, inséré, d'après une copie d'Eccard, dans les *Collectanea etymologica* de Leibniz, et dans l'*Histor. Trevir. diplomatic.* de Hontheim, d'après une autre copie.

Leibniz, *Collectan. etymolog.* — Hontheim, *Histor. Trevir. diplom.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.*

CÆSARIUS (*Jean*), philosophe et médecin allemand, né à Juliers en 1460, mort à Cologne en 1551. Il étudia à Paris et professa à Cologne, d'où ses opinions luthériennes le firent exiler. Il se retira alors chez le comte de Nuvenars et de Meurs. Plus tard il retourna à Cologne, où il mourut après être revenu au catholicisme. Son zèle pour la science lui avait fait négliger ses intérêts à tel point que, sans le secours de ses amis, il serait mort de faim. Il mit en ordre et corrigea le *Traité de Médecine pratique* de Nicolas Bertrutius. On a en outre de lui : un *Traité de Rhétorique et de Dialectique;* — une édition de l'*Histoire Naturelle* de Pline; — *Castigationes in Cornelium Celsum, de Re medica;* Haguenau, 1528, in-8°.

Éloy, *Dict. de Méd.* — *Biog. médic.*

CÆSARIUS, surnommé *Heisterbacensis*, théologien allemand, contemporain du précédent, natif de Cologne, mourut vers l'an 1320. Il fut prieur de Heisterbach, et laissa de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *Vita B. Elisabeth. Landgraviæ, ad petitionem fratrum domus teutonicæ de Marburg;* — *Nomina et Actus pontificum Coloniensium quæ Chronica nominatur a S. Metaro ad Henricum a Molenarck, arch. Coloniens. producta.* Ses autres écrits sont énumérés dans Harzheim.

Harzheim, *Bibl. Coloniensis.*

CÆSARIUS. *Voy.* CÉSAIRE.

CÆSIUS BASSUS. *Voy.* BASSUS CÆSIUS.

CÆSIUS (*Bernard*), minéralogiste italien, de Mantoue, né vers 1581, mort le 4 septembre 1630. Il appartenait à la compagnie de Jésus, et professa à Modène et à Parme. On a de lui : *Mineralogia sive naturalis philosophiæ Thesauri in quibus metallicæ concretionis, medicamentorumque fossilium mineralia continentur;* Lyon, 1636, in-fol.

Alegambe, *Biblioth. scriptor. societ. Jesu.*

* **CÆSARO** (*Gilles* A), moine franciscain italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Controversiæ Marc. Ephesistarum (orientalium), hæreticorum cum Ecclesia orthodoxa, ac nonnullarum domesticorum cum apostolica missione;* tom. I, Messine, 1664, in-4°.

Catal. Bibl. imp. Paris.

CAFFA (*Melchiore*), dit *le Maltais*, sculpteur de l'école romaine, né à Malte dans la première moitié du dix-septième siècle. Il étudia à Rome sous Ercole Ferrata; et tout promettait en lui un artiste d'un talent hors ligne, quand il périt écrasé par la chute d'un modèle auquel il travaillait dans la fonderie du Belvédère. Ses ouvrages sont peu nombreux, et la plupart sont restés à l'état d'ébauche, ou ont été terminés par d'autres artistes. Son chef-d'œuvre est une statue de *sainte Rose*, qui fut envoyée à Lima. Son style, comme celui de son maître, tient à la fois de la manière du Bernin et de celle de l'Algarde. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scoltura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Baldinucci, *Notizie.*

CAFFARELLI. Cette famille, originaire d'Italie, se divise en deux branches, dont l'une existe encore à Rome, et dont l'autre s'est fixée en France dès le règne de Louis XIII. Les cinq membres suivants, tous frères, se sont acquis une réputation légitime.

CAFFARELLI DU FALGA (*Louis-Marie-Joseph-Maximilien*), général français, naquit au château du Falga, dans le haut Languedoc, le 13 février 1756, et mourut en Égypte le 27 avril 1799. Envoyé de bonne heure au collége de Sorrèze, il y fit d'excellentes études, surtout en mathématiques, et en sortit pour entrer dans le génie. Il était l'aîné de dix enfants devenus orphelins, et auxquels il tint lieu de protecteur et de père; il fit même en leur faveur une si honorable abnégation de ses propres intérêts, qu'il voulut partager également avec eux une brillante fortune dont les lois lui assuraient la moitié. Un avancement rapide fut la récompense de ses heureux débuts à l'armée du Rhin; mais survint un événement qui faillit tout à coup lui fermer la carrière des armes. La révolution venait d'éclater, et Caffarelli en avait d'abord adopté les principes avec enthousiasme, lorsqu'après le

10 août l'arrêt de déchéance prononcé contre Louis XVI fut signifié à l'armée. Une énergique protestation fut signée par Caffarelli, et suivie de sa destitution immédiate. Il se retira dans ses foyers, et subit même une détention qui dura quatorze mois. Mais, après avoir obtenu du service dans les bureaux du comité militaire, il ne tarda pas à être renvoyé aux armées, et assista, sous les ordres de Kléber, au passage du Rhin qui eut lieu près de Dusseldorf en septembre 1795, lors de la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse. Quelque temps après il combattait près de Marceau, sur les bords de la Nahe, lorsqu'il fut atteint d'un boulet qui nécessita l'amputation de la jambe gauche. Il supporta l'opération avec un courage tout à fait stoïque, et revint à Paris, où il vécut quelque temps dans la retraite. L'Institut le nomma l'un de ses membres associés; d'excellents mémoires sur l'instruction publique et sur diverses branches de l'administration justifiaient suffisamment ce choix. Quand Bonaparte s'occupa de la formation de l'armée destinée à l'accompagner en Égypte, il jeta les yeux sur Caffarelli, et l'attacha à l'expédition en qualité de général de brigade, chef de l'arme du génie (septembre 1798). Dès le commencement de la campagne le nouveau général contribua puissamment aux résultats obtenus par les Français; le débarquement s'effectua par ses soins, et dès lors il prit une part très-active à tous les succès scientifiques ou militaires qui immortalisèrent l'expédition d'Égypte. L'armée le chérissait, et les soldats connaissaient si bien *la Jambe de bois* (les Arabes l'appelaient *Abou-Khachab*, le Père de la béquille), qu'au milieu de leurs fréquents accès de découragement ils se le montraient en disant : « Il se moque de çà, il a toujours un pied en France! » et cette saillie leur rendait l'énergie avec la gaieté. Bonaparte, ayant voulu visiter un jour les sources de Moïse, fut surpris avec Caffarelli par la marée sur une grève que menaçaient déjà les flots de la mer Rouge. Un guide courut vers le général en chef, et voulut l'emporter dans ses bras : « Allez à Caffarelli, cria Bonaparte; avec sa jambe il en a plus besoin que moi. » Le siége de Saint-Jean-d'Acre était déjà commencé depuis quelque temps, et le général du génie poussait activement les travaux, lorsqu'une balle vint l'atteindre au bras gauche, le 9 avril 1799. L'amputation parut indispensable : Caffarelli s'y soumit avec courage; mais la fièvre qui suivit l'opération l'emporta au bout de dix-huit jours de souffrances. Les regrets de toute l'armée l'accompagnèrent dans la tombe, et Bonaparte publia cet ordre du jour : « L'armée vient de perdre un de ses plus braves chefs, l'Égypte un de ses législateurs, la France un de ses meilleurs citoyens, les sciences un homme qui y remplissait un rôle célèbre. » Cet éloge, sorti de la bouche du grand homme, dispense de tout commentaire. Un tombeau fut élevé à Caffarelli tout auprès de Saint-Jean-d'Acre; et tel est le souvenir que ses vertus et ses talents ont laissé parmi les habitants eux-mêmes, que la pierre qui recouvre sa dépouille mortelle est encore aujourd'hui respectée par les Arabes. Son nom est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles. [*Enc. des g. du m.*]

Vict. et Conquêtes. — Degerando, *Vie du général Caffarelli du Falga.*

*CAFFARELLI (*François-Marie-Auguste*), général français, né au Falga le 7 octobre 1766, mort le 23 janvier 1849. Il servait dans les troupes sardes lorsque la révolution arriva; et il les quitta pour entrer, comme simple dragon, dans l'un des régiments envoyés en 1791 pour combattre les Espagnols qui envahissaient le Roussillon. Au 18 brumaire, Bonaparte, en mémoire de son frère mort à Saint-Jean-d'Acre, le nomma colonel et chef d'état-major de la garde des consuls; un an après, il le fit son aide de camp, et bientôt après l'éleva au grade de général de brigade. En 1804, il fut chargé de se rendre à Rome pour décider le pape à venir sacrer l'empereur; et cette mission, dont il s'acquitta heureusement, lui valut, peu de temps après, le poste de gouverneur des Tuileries et le grade de général de division. La part qu'il prit à la journée d'Austerlitz lui fit obtenir le titre de grand officier de la Légion d'honneur, et peu de jours après l'empereur lui donna le grand cordon. En mars 1806, il fut nommé ministre de la guerre et de la marine du royaume d'Italie, et y resta jusqu'en 1810. Il fut alors envoyé dans le nord de l'Espagne, où il fit échouer une tentative de débarquement faite par les Anglais à Santonia, sur la côte de Santander. Il se distingua plus d'une fois encore pendant cette guerre meurtrière, battit Mina, prit Bilbao, et contribua à faire lever le siége de Burgos aux Anglais; il fut rappelé en 1813. L'année suivante lui fournit l'occasion de donner une preuve éclatante de son dévouement à la famille impériale, en accompagnant jusqu'à Vienne l'impératrice et son fils, que Napoléon avait vus pour la dernière fois. Rentré en France, il venait d'être nommé, par le gouvernement de Louis XVIII, commandant de la treizième division militaire, dont le siége était à Rennes, lorsque Napoléon débarqua à Fréjus. Caffarelli, appelé à Angers par le duc de Bourbon, s'y rendit; et, deux jours, après il reçut l'ordre de retourner à son poste et d'y faire tout le bien qu'il pourrait. Pendant son absence, Napoléon avait été reconnu à Rennes. Vers la fin des Cent-Jours, le général Caffarelli fut envoyé à Metz en qualité de commandant de la 3e division militaire, et y fut presque aussitôt bloqué par les Russes. En 1831, il fut nommé pair de France. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de la barrière de l'Étoile. [*Enc. des g. du m.*]

Trélat, *Notice hist. sur le général Auguste Caffarelli*, dans le *Moniteur* du 4 décembre 1849.

*CAFFARELLI (*Louis-Marie-Joseph*, comte DE), magistrat français, né le 22 mars 1760,

mort le 14 août 1845. Il commença par la marine, et était lieutenant de vaisseau à l'époque de la révolution. Forcé de quitter ce service, qui le fatiguait beaucoup, il entra dans l'armée de terre, et y resta jusqu'à la création du conseil d'État, où il fut admis comme membre de la section de la marine. En 1800, il fut nommé préfet maritime à Brest, où il a laissé des souvenirs honorables. En 1814, il fut nommé conseiller d'État honoraire, et après 1830, pair de France. [*Enc. des g. du m.*]

Biographie des Contemporains.

CAFFARELLI (*Charles-Ambroise* DE), économiste français, frère du précédent, né au château du Falga le 15 janvier 1758, mort le 6 novembre 1826. Chanoine de Toul en 1789, il prêta le serment constitutionnel, et fut nommé, en 1792, administrateur du district de Revel. Emprisonné en 1793, il ne recouvra la liberté qu'à l'époque du 18 brumaire. Tour à tour préfet de l'Ardèche (3 mars 1800), du Calvados (2 novembre 1801), de l'Aube le 12 février 1810, il fut destitué en 1814, sous le prétexte qu'il avait montré peu d'enthousiasme pour le retour du gouvernement impérial, en ne reprenant pas sa préfecture dès l'évacuation de la ville par les armées alliées. Rentré dans les ordres, Charles de Caffarelli fut nommé en 1815 membre du conseil général du département de la Haute-Garonne. Au nombre des ouvrages qu'il publia sur les finances, l'économie politique et l'agriculture, on remarque l'*Abrégé des Géoponiques, extrait d'un ouvrage grec fait sur l'édition donnée par J.-N. Niclas à Leipzig en* 1781; Paris, 1812, in-8°; on le trouve dans le tome XIII des Mémoires de la Société d'agriculture du département de la Seine. Collaborateur du *Théâtre d'agriculture et ménage des champs*, il publia encore un *Mémoire sur les perceptions à vie*, publié à Paris en 1800.

Moniteur, 1826, p. 1560.

CAFFARELLI (*Jean-Baptiste*), évêque de Saint-Brieuc, né le 1er avril 1763, mort à Saint-Brieuc le 11 janvier 1815. Obligé de fuir en Espagne en 1799, il rentra en France en 1802, et fut pourvu de l'évêché de Saint-Brieuc, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Président du collége électoral du département du Nord, il vint à Paris, et fit partie du concile qui s'y tient.

Biographie des Contemporains.

***CAFFARELLI** (*Charles*), littérateur italien, gentilhomme romain, né à Gubbio, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Insalata Mescolanza, che contiene Favole, Esempi, Facezie e Motti, cavati da diversi autori, e ridotti in ottava rima*; Bracciano, 1621, in-4°.

Paitoni, *Bibl. degli Aut. volgarizz.*

CAFFARO, appelé aussi **TASCHIFELLONE**, historien génois, né vers 1080, mort en 1164. Il descendait probablement de la famille allemande de *Taschenfeld*, dont on trouve le nom dans quelques manuscrits. Le 1er août de l'an 1100, il s'embarqua de Gênes pour la terre sainte, sur la flotte envoyée par les Génois au secours de Godefroi de Bouillon. Il combattit à Césarée, et un an plus tard, à son retour en Italie, il commença, par ordre de la république, la *Chronique* de Gênes. « C'est, dit M. Ginguené, le premier exemple d'une histoire écrite par décret public. On doit penser qu'un corps d'histoire écrit ainsi par des personnages graves et contemporains, approuvé par l'autorité publique dans un pays libre, mérite une considération particulière. » Consul en 1122, mêlé aux affaires de l'État, Caffaro était parfaitement à même de raconter les faits dont il avait été témoin. Ces annales, qu'il fit remonter à la première année du siècle, furent lues en plein conseil en 1151 par les consuls en exercice, approuvées, et déposées aux archives de la chancellerie. On ordonna qu'elles seraient continuées d'année en année; et Caffaro les poussa en effet jusqu'en 1163. Elles furent continuées jusqu'en 1294 par les magistrats qui succédèrent à Caffaro. Le style en est grossier sans doute; c'est un latin qui est loin d'être celui du siècle d'Auguste; mais on y trouve des sentiments de loyauté vraie. « On ne trouve pas ici, ajoute l'auteur de l'*Histoire littéraire*, des vieilles fables populaires dont les histoires de ce temps-là sont communément remplies; les faits y sont racontés dans un style qui n'est certainement pas élégant, mais simple et naturel, et dont la simplicité même est un garant de plus de la vérité des faits. » L'ouvrage de Caffaro a été publié pour la première fois dans les *Rerum Italicarum Scriptores præcipui* de Muratori, 1755.

Muratori, *Rer. Italic. Script. præcipui*, t. VI. — Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie*, t. I, p. 172 et 390.

***CAFFARO** (*François*), moine théatin italien, vivait vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Lettre d'un théologien illustre, pour sçavoir si la comédie peut estre permise ou doit être absolument défendues*; in-12 (sans date ni lieu); — *Lettre à Mgr l'archevêque de Paris*, contenant la rétractation de ses sentiments sur les spectacles; 1694, in-4° et in-12 : Caffaro y désavoue la lettre précédente.

Journal des Savants de 1694.

CAFFÉ (*Pierre*), médecin français, né à Saumur en 1778, mort en novembre 1821. Après avoir été chirurgien major, il fut traduit devant la cour de Poitiers, sur la prévention de complicité de complot dans l'affaire Berton. Condamné à mort, il s'ouvrit l'artère crurale. Le général Berton fut seul exécuté.

Journaux du temps. — *Moniteur universel.* — Lesur, *Ann. hist.*

***CAFFI** (*Margarita*), peintre de Crémone, florissait dans cette ville vers 1680. Elle acquit la réputation d'habile peintre de fleurs sur soie, sur toile, sur papier, et surtout sur vélin.

E. B—N.

Zaist, *Notizie storiche de' Pittori, Scultori e Architetti Cremonesi.*

CAFFIAUX (*Philippe-Joseph*, dom), savant bénédictin français, né à Valenciennes en 1712, mort à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés le 26 décembre 1777. Après la mort de dom Mongé, il fut chargé avec dom Grenier de continuer l'*Histoire générale de Picardie*. On a de lui : *Avis au sujet de l'histoire de Picardie*, in-4° de 8 pages; — *Défense du beau sexe*, ou *Mémoires historiques, philosophiques et critiques pour servir d'apologie aux femmes*; Amsterdam (Paris), 1753, in-4°; — *Essai d'une histoire de la Musique*; 1757, in-4°; — *Trésor généalogique*, ou *Extrait des titres anciens qui concernent les maisons et familles de France*, t. I; Paris, 1777, in-4°.

Quérard, *la France littéraire*.

CAFFIERI, famille de sculpteurs et ingénieurs d'origine italienne, dont les principaux sont :

CAFFIERI (*Philippe*), sculpteur, né à Rome en 1634, mort en France en 1716. Ses ancêtres, originaires de Naples et alliés aux meilleures maisons d'Italie, avaient brillé dans la carrière militaire sous Charles-Quint et Philippe II. Le père de Philippe était ingénieur au service d'Urbain VIII, et fut tué au siége d'une ville en 1640, à l'âge de trente-six ans. Appelé en France par le cardinal Mazarin, Caffieri arriva à Paris en 1660. Colbert lui assigna un logement aux Gobelins, et le chargea de divers travaux pour les résidences royales. Dans la suite, M. de Seignelai le fit nommer sculpteur, ingénieur, dessinateur des vaisseaux du roi, et inspecteur de la marine à Dunkerque, charges qu'en 1695 il transmit à François-Charles, un de ses fils. Ayant épousé une cousine du peintre Lebrun, il eut d'elle quatre fils et trois filles. L'un d'eux, Jacques, fut également habile sculpteur.

E. B—N.

Fontenay, *Dictionnaire des Artistes*.

CAFFIERI (*Jean-Jacques*), sculpteur, né à Paris en 1723, mort dans la même ville le 21 juin 1792, est celui qui a fait la renommée de la famille. Il fut reçu académicien le 28 avril 1759, et nommé professeur le 27 février 1773. Diderot le loue fort peu dans ses *Salons* de 1761 et de 1765; mais en 1769 il revient sur le premier jugement, et lui accorde des éloges mérités. Le foyer du Théâtre-Français possède de Caffieri les bustes de *Rotrou*, des deux *Corneille*, de *Piron*, de *la Fontaine*, de *Lachaussée*, de *J.-B. Rousseau*, etc. Les trois premiers sont particulièrement remarquables. Le musée de sculpture française, au Louvre, ne contient de lui qu'un *Fleuve*, son morceau de réception à l'Académie. Il a exposé en 1757 une *Sainte Trinité* qui est à Rome, dans l'église de Saint-Louis-des-Français.

P. Ch.

Fontenay, *Diction. des Artistes*. — Diderot, *Salons* de 1761, 1765, 1767 et 1769.

* **CAFUR-AL-AKHSCHIDI** ou **CAFOUR-AL-IKSCHID**, surnommé *l'Eunuque*, souverain d'Égypte, mourut en 968. C'était un esclave noir, acheté dix-huit deniers par Ikhschid, qui le prit en affection et lui confia la tutelle de ses enfants. Mais l'eunuque trahit cette confiance. En 945 il s'empara du pouvoir, qui ne retourna qu'après sa mort aux héritiers naturels. Cafour aimait et protégeait les belles-lettres; le poëte Motanabbi l'a beaucoup loué.

D'Herbelot, *Bibl. orient.* — *Journal Asiatique.* — *Mémoire* de M. Quatremère-de-Quincy. — Noël Des Vergers, *Arabie* (*Univ. pitt.*)

* **CAGLIERI** (*Liborio*), orfévre italien, vécut à Rome au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Compendio delle Vite de' Santi orefici ed argentieri*, 2e édit.; Venise, 1728, in-8°.

Cinelli, *Bibl.*

CAGLIOSTRO (*Alexandre*, comte DE), célèbre imposteur, né probablement à Palerme vers 1745, mort en 1795. Il commença, comme d'autres imposteurs fameux, par envelopper de ténèbres son origine et ses premières aventures. Son véritable nom était *Joseph Balsamo*. Contraint de quitter son pays par les poursuites de la justice, après une escroquerie grave commise au préjudice d'un orfévre son compatriote, l'argent qu'elle lui avait procuré lui servit à entreprendre des voyages de long cours, où il jeta les bases de sa renommée et de sa fortune, également singulières. Adoptant dans chaque contrée un nom et des titres différents, il visita tour à tour la Grèce, l'Égypte, Malte, la Turquie, l'Arabie. Dans ces deux derniers pays surtout, quelques connaissances en médecine le mirent aisément en crédit au milieu de populations ignorantes, et le firent même appeler dans les harems et les palais. Le chérif de la Mecque lui accorda une haute protection, et un muphti s'honora, dit-on, de l'avoir pour hôte pendant son séjour à Médine. Revenu en Europe avec de grandes richesses en 1773, l'adroit aventurier, qui avait définitivement adopté le nom de comte de Cagliostro, se procura, par son mariage avec une femme aussi intrigante que jolie, les moyens d'augmenter encore sa fortune. Ce fut à Naples, suivant les uns, à Rome, selon d'autres, qu'il épousa Lorenza Feliciani, fille d'un fondeur en cuivre. Reprenant avec elle le cours de ses voyages, il se rendit d'abord en Holstein, pour avoir avec le fameux comte de Saint-Germain une entrevue dans laquelle ces deux grands pontifes de la charlatanerie devaient bien rire aux dépens du pauvre genre humain. Cagliostro parcourut ensuite la Russie, la Pologne, l'Allemagne. Enfin il arriva à Strasbourg en 1780. Là, quelques cures heureuses opérées sous les yeux du cardinal de Rohan, évêque de cette ville, et que la renommée qualifia bientôt de prodigieuses, quelques actes de bienfaisance pompeusement mis en relief, firent bientôt parvenir le nom de Cagliostro dans la capitale, où, après y avoir fait d'abord un séjour de quelques mois pour sonder et préparer le terrain, il vint s'établir au commencement de l'année 1785.

L'habile charlatan avait jugé qu'il fallait à une

haute société, plus avide encore de merveilleux que le peuple, d'autres miracles que ceux de sa médecine; il s'adressa à la fois à la curiosité, à l'amour de la vie et à celui de l'or. Dans le domicile qu'il avait choisi, rue Saint-Claude, au Marais, employant avec art les prestiges de la fantasmagorie, il fit, dit-on, apparaître des ombres; il procura même, moyennant un bon prix, à de riches amateurs, des entretiens avec des morts célèbres. Là fut fondée aussi la loge de la *Maçonnerie égyptienne*, où, après quelques cérémonies mystiques, un enfant dans l'état d'innocence, désigné aux adeptes sous le nom de *colombe*, lisait, dans une carafe pleine d'eau, l'histoire de l'avenir. Le *grand cophte* (c'était le titre substitué dans cette loge à celui de *vénérable*, dont les fonctions étaient remplies par Cagliostro) devait aussi, par le moyen d'un élixir, assurer l'immortalité à ses disciples, et, par un autre, leur donner le pouvoir de faire de l'or. Ce métal se trouvait du moins entre leurs mains; car il entrait, avec divers aromates et principalement l'aloès, dans la composition des deux merveilleuses liqueurs.

Réputé sorcier par de grands seigneurs et en plein dix-huitième siècle, dans ce siècle du doute, Cagliostro trouva surtout chez le cardinal de Rohan une foi robuste à ses prodiges : aussi fut-il compromis dans le fameux procès du *collier*, sur lequel il publia plusieurs mémoires; il partagea la prison, puis l'acquittement et l'exil de ce prélat. Il passa deux ans en Angleterre; ensuite le goût des voyages le reprit : il visita la Suisse, la Savoie, le Piémont; mais il eut la malencontreuse idée de se rendre de nouveau dans la capitale du monde chrétien, et c'est là que l'attendait le dénoûment funeste de sa carrière aventureuse. Un homme qui s'était vanté d'être un magicien, et le fondateur en Europe d'une nouvelle maçonnerie, ne pouvait échapper aux rigueurs de l'inquisition. Condamné à mort par le tribunal du saint office, la clémence pontificale commua cette peine en une prison perpétuelle. Cagliostro mourut au château de Saint-Léon, dans le duché d'Urbin. Sa femme, enfermée dans un couvent, lui survécut quelques années. Les grands événements qui survinrent firent bientôt oublier les aventures du fameux thaumaturge, et sa mort passa presque inaperçue. [*Enc. des g. du m.*]

Lettres du comte de Mirabeau sur Cagliostro et Lavater, 1786. — *Mémoires pour servir à l'histoire du comte de Cagliostro*; 1788, in-8°. — *Compendio della vita e de' gesti di Gius. Balsamo, denominato il conte Cagliostro*; 1790. — A. Dumas, *Mémoires d'un Médecin*.

CAGNACCI (*Guido* Canlassi, dit), peintre de l'école bolonaise, né en 1601 à Castel Sant' Arcangelo, près de Rimini; mort à Vienne en 1681. Il dut à sa difformité le surnom de Cagnacci, sous lequel seul il est connu. Élève du Guide, il imita la seconde manière de son maître, en y ajoutant une certaine originalité dans la beauté des têtes et dans l'effet du clair-obscur. Il réussit moins bien lorsqu'il voulut se faire un style plus vigoureux; mais il est généralement sage, correct et délicat. Il aimait à peindre des *Madeleines*, et on n'en compte pas moins de cinq réparties dans les seuls musées de Munich, de Dresde, de Madrid et de Vienne. Ses ouvrages sont peu nombreux en Italie, parce qu'il passa la plus grande partie de sa vie en Allemagne, à la cour de Léopold I[er]. On voit cependant de lui dans la galerie publique de Florence, une *tête* et un *Ganymède*. La *Mort de Cléopâtre* à Vienne et la *Mater dolorosa* de Munich, sont au nombre de ses bons ouvrages, ainsi que le *saint Jean-Baptiste* que possède le Musée du Louvre. E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*.

CAGNACCI (*Alphonse*), antiquaire italien, connu par son ouvrage intitulé *les Antiquités de Ferrare*; Venise, 1676, et par le *Thesaurus Antiquitatum græcarum et romanarum* de Grævius. Cet ouvrage a été traduit en latin par Bernard Moretto.

Sax, *Onomastic. literar.*, V, 233.

CAGNATI (*Gilbert*), botaniste italien, natif de Nocera, dans le royaume de Naples, vivait vers la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *De hortorum Laudibus*, Bâle, 1546, in-4°; réimpr. dans le recueil de Joachim Camerarus, *de Re rustica*.

Biographie médicale.

Biographie médicale. — Éloy, *Dict. de Médecine*.

CAGNATI (*Marcel*), savant médecin italien, natif de Padoue, mort vers 1610. Il étudia dans sa ville natale sous Zabarella, et s'acquit bientôt une réputation méritée. Il professa et résida à Rome jusqu'à la fin de ses jours. Il était doué, dit-on, d'une facilité oratoire qui s'élevait parfois jusqu'à l'éloquence. Ses contemporains le dépeignent comme d'un caractère sombre et mélancolique. On a de lui : *Variarum lectionum libri II, cum disputatione de ordine in cibis servando*; Rouen, 1581, 1587, et Francfort, 1604, in-8°. L'édition de 1587, dont la troisième n'est que la réimpression, contient de nombreuses additions : elle est intitulée *Variarum observationum libri IV*; elle a été réimprimée dans le *Thesaurus criticus* de Gruter. C'est un recueil d'observations, la plupart sur la botanique; on y trouve des recherches sur les plantes mentionnées par Hippocrate et Théophraste, et des remarques sur le traité *de Re rustica* de Caton; — *De Sanitate tuenda libri II*; Rome, 1591, in-4°, et Padoue, 1605, in-4°; — *In Hippocratis Aphorismorum secundæ sectionis XXIV Commentarius*; Rome, 1591, in-4°; — *De Epidemia romana annorum* 1591 et 1593; Rome, 1599, in-4°; — *De ligno Sancto disputationes binæ*; Rome, 1602, et 1643, in-4°; — *De Morte causa partus*; Rome, 1602, in-4°; — *In Aphorismorum Hippocratis sectionis primæ XXII expositio*; Rome, 1649, in-8°.

CAGNAZZO, en latin **COGNATIUS** ou **GAGNATIUS** (*Jean*), surnommé aussi *Tabiensis*, théologien de l'ordre de Saint-Dominique, natif de Tabie, mort à Bologne en 1621. Il fut inquisiteur à Bologne, et reçut la mission d'aller opérer à Rome la conversion des hérétiques. On a de lui : *Summa Tabiena*, ou *Summa Summarum*, appelée depuis la *Somme des Sommes*; Venise, 1602.

Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, II, 47.

***CAGNEL** (*François*), grammairien français, né à Metz en 1686, mort à Cassel le 23 décembre 1762. Il fut nommé en 1707 maître de langue française auprès des pages du landgrave de Hesse-Cassel, et il resta à Cassel jusqu'à sa mort. On a de lui : *Grammaire et syntaxe française*; Cassel, 1714, in-8°; — *la Soixante-quatrième année*, ou *Grâce toute particulière de la Providence, en vers françois acrostiches, pour l'anniversaire de la naissance de Charles Ier*; Cassel, 1728, in-4°; — *Sur la reconnoissance à la gloire et au bonheur de toute la Hesse dans la personne de Charles Ier, en vers françois*; ibid., 1729, in-4°; — *Description de la cour*; ibid., 1729, in-12.

Strieder, *Hessische Gelehrten Geschichte*.

CAGNOALD (*saint*), ou **CAGNON** ou **CHAINOULD**. *Voy.* CHAINOULD.

CAGNOLA (*Luigi*, marquis), architecte, né à Milan en 1762, mort le 14 août 1833. A Rome, où il était allé faire ses études au collége Clémentin, il reçut de Tarquini quelques leçons d'architecture qui, jointes à l'enthousiasme que lui inspirèrent les monuments que renferme la ville éternelle, décidèrent sa vocation. De retour dans sa patrie, il fit une étude spéciale des chefs-d'œuvre dont Palladio avait enrichi Vicence et Venise; et dès lors il prit parmi les architectes une place aussi distinguée que celle que sa naissance lui assurait dans la société. Bonaparte, digne appréciateur de son mérite, le nomma membre du conseil des anciens de la république cisalpine, et chevalier de la Couronne de fer; il le chargea en 1802 de la construction de la porte triomphale du Tésin ou de Marengo, et en 1804 de celle de l'arc du Simplon, le plus bel arc de triomphe élevé par les modernes. Cagnola a concouru encore à l'érection ou à la restauration de plusieurs autres monuments. A Milan, il décora le Casino des nobles, palais bâti par le Bramante, et donna les dessins de l'élégante et majestueuse chapelle Marceline à l'église Saint-Ambroise; enfin, il construisit le beau clocher d'Urgano dans le Bergamasque. Cagnola publia en 1802 les mausolées des Visconti, Gamboni et Anguizzola, in-fol. Il mourut président de l'Académie des sciences et arts de Milan, et chambellan de l'empereur d'Autriche. E. B—N.

Valéry, *Voyages historiques et littéraires en Italie*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

CAGNOLI (*Antoine*), astronome d'origine italienne, né à Zante en 1743, mort à Vérone le 6 août 1816 (1). Son père remplissait à Zante les fonctions de chancelier de la république de Venise. Au mois d'octobre 1772, le jeune Cagnoli accompagna Marco Zéno à Madrid en qualité de secrétaire de légation, et en 1776 il vint à Paris. On raconte qu'étant allé un jour à l'Observatoire de cette ville pour voir l'anneau de Saturne, il en fut si frappé qu'il résolut de se consacrer à l'étude de l'astronomie (1780). Il acquit en même temps toutes les connaissances mathématiques nécessaires à cette étude, et se procura les instruments spéciaux qu'il lui fallait. Il les emporta à Vérone en 1782, et sa maison devint bientôt une sorte d'observatoire. La prise de cette ville par les Français, en 1797, le détermina à vendre tous ses instruments; ils furent transportés à Bresa, dans le Milanais, et Cagnoli, leur ancien possesseur, les y suivit. Il se rendit ensuite à Modène, pour y professer les mathématiques à l'école militaire; puis il revint finir ses jours à Vérone. Cagnoli était membre de presque toutes les académies de l'Europe. Ses principaux ouvrages sont : *Méthode pour trouver la situation de l'équateur d'une planète*, mémoire inséré dans le tome X des *Savants étrangers de l'Académie des sciences de Paris*; 1785; — *Trigonometria piana e sferica*; Paris, 1786 et 1804; traduit en français par Chompré sous ce titre : *Traité de Trigonométrie rectiligne et sphérique*; Paris, 1786 et 1808; — *Degli inconvenienti che nascono del regolare gli orologj al tramontar del sole, o come anche dicesi all' italiana, Dissertazione*; Venise, 1787, in-8°; — *Méthode pour calculer les longitudes géographiques d'après l'observation d'éclipses de soleil ou d'occultations d'étoiles*, mémoire couronné par l'Académie des sciences de Copenhague; Vérone, 1789, in-8°; — *Almanacco con diverse notizie astronomiche, adattate all' uso comune*; 1787-1801, 1805-1806; — *Osservazioni meteorologiche*; 1788-1796, in-8°; — *Notizie astronomiche, adattate all' uso comune*; 1799-1802, 2 vol.; — *Sezioni coniche*; Modène, 1801; — *Catalogue de 501 étoiles, suivi des tables relatives d'observation et de mutation*; Modène, 1807; — *Compendio della Trigonometria piana, ad uso degli aspiranti alla scuola militare in Modena*; 1807; — de nombreux mémoires insérés dans les *Transactions de la Société italienne*; parmi ces mémoires on remarque : *Nuovo e sicuro mezzo per riconoscere la figura della terra*, dans le t. VI des *Transactions*. Ce mémoire, d'abord peu remarqué, fut réimprimé à Londres par les soins de Baily; il est signalé à l'attention des savants dans le *Philosophical Magazine* (mai 1822), et dans la *Bibliothèque universelle* de Genève; — *Degli elementi spettanti alla teoria della rotazione solare e lunare*; ibid., t. VIII; — *Problema sull' equa-*

(1) Et non 1818, comme quelques biographes l'ont répété. *Voy.* Tipaldo, Ersch et Gruber.

zione dell' orbita e sulla eccentricità de' pianeti; Bologne, 1806.

Tipaldo, *Biografia degli Ital. illustri*, VII. — Labres, *Vie de Cagnoli*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — *Bibliotheca italiana*, n° 28.

CAGNOLI (*Belmont*), appelé aussi *l'abbé Cagnoli*, poëte italien, vivait au dix-septième siècle. On a peu de détails sur sa vie. Seulement on rapporte que sa chasteté était telle, qu'il demeura sourd aux avances d'une dame italienne qui allait jusqu'à lui offrir 3,000 couronnes d'or pour être aimée de lui. Parmi ses œuvres poétiques on distingue : *l'Aquilea distrutta, libri* 20; Venise, 1725, in-18, ouvrage dédié à la république de Venise.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***CAGNOLO** (*Antoine*), médecin italien, né à Fossano en Piémont, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Tractatus de Remediis præservativis et curativis pestis*; Montereggio, 1598.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

CAGNOLO (*Jérôme*), jurisconsulte italien, né à Verceil en 1492, mort à Padoue en février 1551. Il étudia à l'université de Turin, séjourna quelque temps à la cour de Savoie, et professa le droit à Padoue. Il laissa la réputation d'un habile commentateur. Ses principaux ouvrages sont : *De vita et Regimine boni principis*, adressé à Emmanuel Philibert de Savoie; — *Exercitationes in constitutiones et leges primi, secundi et duodecimi Pandectar.*, etc.; Venise, 1549; — *Commentaria in titulum Digesti de Regulis juris*; Venise, 1546; 2ᵉ éd., Lyon, 1559; — *Commentaria in Codicem de Pactis*; Venise, 1567; — *De recta principis institutione libri VIII*; Cologne, 1568; — *Oratio habita Patavii in initio studiorum*; — *Commentaria in quosdam titulos Institutionum Justiniani*. Ses œuvres complètes ont été réunies en trois vol. in-fol.; Lyon, 1579.

Ghilini, *Teatro d'Uomini letterati*. — Simon, *Bibl. hist. des auteurs du droit*.

CAHAIGNES ou **CAHAGNES** (*Jacques*), médecin français, né à Caen en 1548, mort en 1612. Comme son père, il étudia à l'université de sa ville natale, s'y fit recevoir docteur, et y obtint une chaire qu'il abandonna vers la fin de sa carrière, pour se consacrer exclusivement aux travaux de cabinet. Ses principaux ouvrages sont : *De Academiarum Institutione*; 1584, in-4 ; — *De morte N. Michaelis*; 1597, in-40; — *Elogium civium Cadomensium, centuria prima*; Caen, 1609, in-4°; — *Prælectio de Aqua fontis Hebecrevoni*; Caen, 1614; — *Répartie en faveur du livre des Eaux d'Hébécrevon*; Caen, 1614, in-fol.; — *Responsio censori de Aqua fontis Hebecrevoni*; 1614, in-12; — *Brevis facilisque Methodus curandarum febrium*; Caen, 1616, in-18; — *Brevis facilisque Methodus curandorum capitis affectuum*; 1618; — une traduction de l'ouvrage de Julien le Paulmier, intitulé *De Morbis contagiosis et de vino pomaceo*.

Éloy, *Dictionnaire historique de médecine*.

***CAHEN** (*Samuel*), hébraïsant et publiciste français, né à Metz le 4 août 1796. Il reçut une bonne instruction, qu'il développa par de persévérants efforts. Destiné par ses parents au rabbinat, il fut envoyé à l'âge de quatorze ans à Mayence, pour s'y préparer sous la direction du grand rabbin de cette ville. Après avoir débuté en Allemagne par l'enseignement privé, M. Cahen revint en France, professa en province, et, revenu à Paris en 1822, il dirigea de 1823 à 1836 l'école consistoriale de cette ville, publia plusieurs ouvrages, et commença (1841) la traduction, terminée en 1851, de la Bible et des monuments qui la complètent; Paris, 20 volumes in-8°. Depuis février 1840, M. Cahen publie les *Archives israélites*, recueil mensuel. Outre la traduction de la Bible, on a de M. Cahen : *Cours de lecture hébraïque*, ou *Méthode facile pour apprendre seul et en peu de temps à lire l'hébreu, pour*, etc.; Paris, 1824, 1842; — *Manuel d'histoire universelle*; Paris, 1836; — *Exercices élémentaires sur la langue hébraïque*; Metz, 1842; — une traduction de l'*Ange protecteur de la jeunesse*, par Salzmann; — une traduction de *Joseph*, ou *le Manteau noir*, du même auteur. Ces traductions et quelques autres ont été publiées en 1824 et 1825.

V. R.

Bégin, *Biogr. de la Moselle*. — Saint-Edme et Sarrut, *Biogr. des hommes du jour*. — Quérard, *la France littéraire*. — Bouchot, *Journal de la Librairie*.

CAHER-BILLAH (*Mohammed*), dix-neuvième khalife abbasside, mort le 18 octobre 950. Le 27 février 929, à la suite d'une révolution qui renversa son frère Moctader, il monta sur le trône de Bagdad. Mais il fut presque immédiatement renversé, sur son refus de faire distribuer à l'armée la gratification d'usage à chaque avénement. Moctader fut ainsi replacé sur le trône de Mahomet trois jours après son expulsion. Le 1ᵉʳ novembre 932, une seconde sédition mit fin à la vie de Moctader, et Caher fut rappelé. Celui-ci n'eut rien de plus pressé que de tenter de se soustraire à la tutelle des auteurs de cette révolution. Il fit emprisonner son neveu Abou'l Abbas pour se délivrer d'un prétendant, et fit mourir sa propre mère, qu'il accusait de cacher un trésor. Troublés par ces deux crimes, voyant surtout leur influence menacée, les émirs firent encore descendre Caher du trône. Pour qu'il ne lui fût plus possible d'y remonter, on lui creva les yeux. D'après un chroniqueur, il sortit deux ans plus tard d'une prison où il aurait été enfermé. Réduit alors à mendier, il se tenait à la porte des mosquées, et disait aux fidèles : « Ayez pitié d'un pauvre vieillard, autrefois votre khalife, aujourd'hui réduit à solliciter votre aumône. » Ce récit, qui paraît controuvé, rappelle l'histoire de Bélisaire. On ajoute que le khalife déchu et

mendiant vécut quelques années dans cette misère.

Arabie, par M. des Vergers, dans l'*Univ. pitt.* — D'Herbelot, *Bibl. orient.*

CAHUSAC (*Louis* DE), auteur dramatique, né à Montauban, d'une famille noble (aucune source n'indique en quelle année), fut successivement secrétaire de l'intendance de Montauban et secrétaire des commandements du comte de Clermont; il mourut à Paris le 22 juin 1759. Il a donné les pièces suivantes : au Théâtre-Français : *Pharamond*, 1736, et *le Comte de Warwick*, 1742, tragédies; les comédies de *Zénéide*, en un acte, en vers libres, 1742, et de *l'Algérien*, en trois actes, avec un prologue, 1744; — à l'Opéra : *les Fêtes de Polymnie*, 1745; *Zaïs*, 1748; *les Fêtes de l'Hymen*, 1748; *Naïs*, 1749; *Zoroastre*, 1749; *Anacréon*, 1754; *la Naissance d'Osiris*, 1754, à l'occasion de la naissance du duc de Berry. La petite comédie de *Zénéide* est restée longtemps au répertoire. Tous les poëmes d'opéra de Cahusac, parmi lesquels *Zoroastre* fut le plus connu dans son temps, eurent le bonheur d'être mis en musique par Rameau, et leur auteur se trouva ainsi associé aux succès de ce compositeur célèbre. Il est juste, d'ailleurs, de lui reconnaître l'entente du genre et de la coupe lyrique. On a encore de Cahusac : *Épître sur les dangers de la Poésie*; 1739; — *Grigri*, roman, supposé traduit du japonnais; 1749, in-12; — *la Danse ancienne et moderne*, ou *Traité historique de la Danse*; la Haye (Paris), 1754, 3 vol. in-12 : cet ouvrage est divisé en deux parties, l'une traitant de la danse chez les anciens, l'autre des ballets et de la danse théâtrale chez les modernes. Cahusac a fourni à l'*Encyclopédie* les articles relatifs aux grands spectacles de l'Europe, notamment aux théâtres d'opéra. Il était membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin. TH. MURET.

Dictionnaire des Théâtres. — Quérard, *la France littéraire*, etc.

* **CAIAZZO** (...., comte DE), diplomate italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Fils aîné de Robert de San-Severino, il fut envoyé à Paris, en 1493, par Ludovic Sforza, pour inviter Charles VIII à venir prendre la couronne de Naples, à profiter des bonnes dispositions des seigneurs, et à tirer parti des ressentiments du souverain pontife contre Ferdinand d'Aragon. « Caiazzo, dit Comines, trouva à Paris le prince de Salerne, dont il estoit cousin; car celui-là estoit chef de la maison de Saint-Severin, et estoit en France, chassé du roy Ferrand, comme avez entendu paravant, et pourchassoit ladicte entreprise de Naples. Avec ledit comte de Cajazze estoient le comte Charles de Belle-Joyeuse (Belgiojoso) et messire Galeas, vicomte du Milannois : tous deux estoient fort bien accoustrez et accompagnez. Leurs paroles en public n'estoient que visitations et paroles assez generales, et estoit la premiere ambassade grande qu'il eust envoyée devers ledict seigneur. » Plus loin, le judicieux chroniqueur rend compte des efforts des envoyés italiens, et souvent il peint d'un trait ce que les historiens postérieurs ont délayé en de longues pages. « Estant à Paris, dit Comines, les ambassadeurs dont j'ay parlé en ce chapitre, et ayant parlé en general, parla à part avec le roy ledict comte de Cajazze, qui estoit en grand credit à Milan, et encore plus son frere messire Galeas de Saint-Severin, et par especial sur le faict des gens-d'armes, et commença à offrir au roy grands services et aides tant de gens que d'argent; car jà pouvoit son maistre disposer de l'Estat de Milan comme s'il en eust esté rien, et faisoit la chose aisée à conduire. Et peu de jours après prit congé du roy et messire Galeas, vicomte, et s'en allerent; et le comte Charles de Belle-Joyeuse demeura pour avancer l'œuvre; lequel incontinent se vestit à la mode françoise, et fit de très-grandes diligences; et commencerent plusieurs à entendre à cette matiere. »

Cette négociation, continuée activement, aboutit à une convention de la cour de France avec Louis le Maure. L'histoire fait connaître la suite des événements. Il suffisait de rapporter la part prise par Caiazzo à la conduite de l'ambassade. V. R.

Comines, *Mémoires*, liv. VII, ch. 3. — Sismondi, *Hist. des Répub. ital.*, XII.

CAI-CAVUS. *Voy.* KAI-KAOUS.

CAIET. *Voy.* CAYET.

CAIGNART DE MAILLY (....), révolutionnaire et jurisconsulte français, né à Mailly vers 1750, mort le 2 janvier 1823. Il étudia à Laon, fut reçu avocat, et embrassa avec ardeur les idées révolutionnaires. Il était à Paris au 10 août 1792. Quelques jours plus tard, il obtint de l'assemblée législative qu'aucune indemnité ne serait accordée pour les concessions de fonds, jugés féodaux par l'assemblée constituante. Il fut ensuite nommé administrateur du département de l'Aisne. Après le 9 thermidor, il devint chef du bureau des émigrés au ministère de la police. Dès lors il manifesta une telle exaltation démocratique, qu'il fut destitué après le 18 brumaire. A partir de ce moment, il reprit sa profession de jurisconsulte. Cagnart de Mailly travailla au journal *l'Ami de la patrie*, et, d'après Barbier, il écrivit les t. 16 et 17 de l'*Histoire de la Révolution, par deux amis de la liberté*. On a en outre de lui : *Histoire d'une famille, par d'Orson, mise au jour par C.*; 1798, in-8°; — *les Annales maçonniques, dédiées à S. A. S. le prince Cambacérès*; 1807, 1810, 8 vol. in-8°. Cailleau en fut l'éditeur, et non l'auteur, comme on l'avait cru.

Galerie historique des Contempor. — Quérard, *la Fr. litt.* — Barbier, *Dict. des ouvr. anon.*

* **CAIGNET** (*Antoine*), théologien et prédicateur français, mourut en 1669. Il a été successivement chanoine, chancelier théologal et grand-vicaire à Meaux. On a de lui : *les Véritez et les vertus chrestiennes*, ou *Méditations affectives sur les mystères de N.-S. et sur ses vertus*; Paris, 1624, 4 vol. in-12, et

1648, in-12; — *Oraison funèbre pour mad. Remye Bazin, abbesse de Nostre-Dame de Meaux;* Paris, 1661, in-4°; — *l'Année pastorale, contenant des Sermons familiers* ou *Prônes sur les Épîtres et Évangiles des dimanches de l'année,* etc.; ibid., 1662 et suiv., 1 vol. in-4°; — *la Morale religieuse, contenant ses entretiens spirituels sur la vocation, les vœux et les vertus des personnes religieuses;* ibid., 1672, in-4°; — *le Dominical des Pasteurs,* ou *le Triple emploi des curés, contenant les Prônes, les Recommandations* ou *Annonces des Fêtes, et Catéchismes paroissiaux pour tous les dimanches de l'année,* 2e édit.; Paris, 1675, in-4°, et 1686, in-4°; — *Catechismus pastoralis;* Anvers, 1682, 4 vol. in-12 (n'est peut-être qu'une traduction du *Dominical des Pasteurs*).

Catal. de la Bibl. imp. de Paris.

CAIGNIEZ (*Louis-Charles*), auteur dramatique français, né à Arras le 13 avril 1762, mort, le 19 février 1842, à Belleville, banlieue de Paris. Il appartenait à des parents aisés, qui le mirent de bonne heure au collége de sa ville natale, où il fit des études distinguées. Lorsqu'elles furent terminées, on l'envoya à Douay pour y faire son droit, à l'issue duquel il fut reçu avocat aux conseils d'Artois. Les événements de la révolution, survenus sur ces entrefaites, ayant ruiné sa famille et porté atteinte à sa position, il partit pour la capitale en 1798; et dès l'année suivante, Caigniez, qui semblait avoir, comme on dit, jeté aux orties sa toge d'avocat, faisait représenter son premier ouvrage dramatique, intitulé *le Dîner des Bossus.* Le théâtre de la Gaieté joua, peu de temps après, *la Forêt enchantée,* ou *la Belle au bois dormant,* pièce qui obtint, selon les journaux de l'époque, une vogue longue et méritée. Stimulé par les succès de son début dans cette carrière, toute nouvelle pour lui, Caigniez s'y voua entièrement. Il composa un grand nombre de mélodrames, et, dans la période de 1803 à 1812, il devint un des pourvoyeurs les plus féconds des deux ou trois scènes du boulevard consacrées au culte de cette muse bâtarde. Guilbert de Pixérécourt (*voir ce nom*), qui était alors dans tout l'éclat de sa renommée, rencontra dans Caigniez un concurrent redoutable, que beaucoup d'amateurs lui préféraient même. Possédant autant que son rival l'entente de la scène, il avait sur lui l'avantage d'un style moins ampoulé; on se souvient encore des sobriquets de *Corneille* et de *Racine des boulevards,* dont le public contemporain avait baptisé l'un et l'autre de ces mélodramaturges. Peut-être est-il regrettable que Caigniez se soit, pour ainsi dire, volontairement renfermé dans le cercle étroit de cette sorte de pièces; car il a prouvé par *le Volage,* joué avec succès en 1807 au théâtre Louvois, par *le Souvenir des premières amours,* par *les Méprises en diligence,* ouvrage rempli d'originalité et de situations comiques, qu'il pouvait s'élever jusqu'à la bonne comédie.

Parmi ses nombreuses productions dramatiques nous ne citerons que *le Jugement de Salomon,* en 1802, et *la Pie voleuse,* en 1815, qui obtinrent la plus grande vogue : ces deux pièces ont été traduites en plusieurs langues, et représentées dans les principales villes de l'Europe. Malgré les sommes énormes que devaient lui produire les représentations de ses ouvrages, Caigniez est mort dans un état voisin de la misère. ED. DE MANNE.

Quérard, *la France littéraire.*

CAILHAVA D'ESTANDOUX (*Jean-François*), auteur dramatique français, né au village d'Estandoux, près de Toulouse, le 28 avril 1731, mort le 20 juin 1813. Jeune encore, et abandonné aux plaisirs de son âge, il dirigeait cependant avec ardeur ses études vers le théâtre, pour lequel il avait un penchant décidé. *L'Allégresse champêtre,* mêlée de danses et de chants, et représentée à Toulouse en 1757, fut son début. C'était une pièce de circonstance, inspirée au poëte par l'attentat de Damien à la vie de Louis XV. Encouragé par ce succès, car c'en était un, il vint à Paris, ayant pour toute fortune, comme il arrive à tant d'autres de ses compatriotes, son portefeuille garni de poésies, et ses espérances. Il ne put faire recevoir une première pièce destinée à la Comédie française, et intitulée *Crispin gouvernante.* Il n'en fut pas de même du *Jeune Présomptueux* et du *Nouveau Débarqué* : les comédiens les reçurent; mais le public fut plus sévère. Un autre se serait senti découragé; mais Cailhava était opiniâtre : il persista, et fit bien.

La Maison à deux portes, ou *le Tuteur dupé,* pièce dont le sujet était tiré de Plaute, représentée au Théâtre-Français le 30 septembre 1765, obtint plus qu'un succès d'estime : Cailhava eut l'honneur d'être présenté au public satisfait. Deux ans plus tard (1767), il écrivit *les Étrennes de l'Amour,* comédie-ballet en un acte et en vers, également imitée de Plaute. D'autres pièces suivirent avec des succès divers, mais toutes témoignent de la verve et de la facilité de Cailhava. Dans le nombre se trouvent *le Mariage impromptu,* en vers et en trois actes (1769), et deux pièces tirées des *Mille et une Nuits,* et jouées avec beaucoup de succès à la Comédie italienne. Un opéra-comique, composé en 1771, ne réussit pas. *La Bonne Fille,* imitée de Goldoni, fut plus heureuse. La pièce capitale de Cailhava, sa pièce à caractère, *l'Égoïsme,* comédie en cinq actes et en vers, jouée par les comédiens français le 19 juin 1777, fut diversement jugée. Peut-être le sujet ne s'y trouve-t-il pas assez approfondi. Cependant on y reconnaît l'écrivain imbu des bonnes traditions dramatiques, et l'on y voit poindre l'admirateur enthousiaste de Molière. Un autre auteur, Barthe, tenta de s'emparer du sujet traité par Cailhava;

mais son *Homme personnel* ne fut pas supérieur à *l'Égoïsme*. Les caractères généreux sont toujours plus difficiles à traiter que les sujets spéciaux, où le côté ridicule frappe d'abord le regard. Les pères de la comédie, Molière, Regnard, le Sage, fournissent eux-mêmes les preuves de cette vérité.

Ici commence une autre phase de la vie dramatique de Cailhava. Elle montre la place que tiennent parfois dans la vie du littérateur les obstacles suscités par des causes personnelles, telles que l'amour-propre ou la vanité. Une brouille avec l'acteur Molé ferma à Cailhava les portes de la Comédie française; mais l'homme de talent sut se faire jour par une autre voie. Après avoir débuté par l'exemple, il enseigna le précepte. De là son ouvrage intitulé *l'Art de la Comédie*, qui eut deux éditions, la première publiée en 1772, 4 volumes in-8°; l'autre en 1786, 2 volumes même format. C'est une œuvre didactique, qui brille moins par le style que par les remarques judicieuses qui s'y rencontrent. C'est à cet exil de Cailhava du Théâtre-Français qu'est dû encore l'ouvrage intitulé *les Causes de la décadence du Théâtre et les moyens de le faire refleurir, augmenté d'un Plan pour l'établissement d'un second Théâtre-Français et de réforme des autres spectacles*; Paris, 1789, in-8°. Cailhava eut un autre adversaire, la Harpe, qui ne lui ménageait pas dans le *Mercure* la critique et les sarcasmes. Cailhava y répondit par sa pièce intitulée *le Journaliste anglais*, où la Harpe joue un rôle odieux. Plus tard, un troisième adversaire, Palissot, se mit de la partie; et on attribue cet autre courroux littéraire au dépit que causa à l'auteur des *Philosophes* la nomination de Cailhava à l'Académie française en 1797. Celui-ci avait entrepris dans l'intervalle la publication des *Annales dramatiques*, rétabli en cinq actes *le Dépit amoureux* de Molière, tentative qui souleva un orage d'opposition, et fait représenter *Athènes pacifiée*, comédie en trois actes et en prose (1797). Dans les premiers temps de la révolution, dont Cailhava accueillit les promesses, il joua un instant un rôle politique, et s'employa à procurer des subistances à la ville de Paris en allant hâter l'arrivée des grains que l'on attendait. Mais il s'effaça bientôt de la scène politique, pour laquelle il ne se sentait pas fait, et revint à la première, à celle qui convenait à sa nature. En 1797, il fit jouer un petit acte vif et gai, intitulé *le Zist et le Zest*. En 1802 parurent ses *Études sur Molière*, et en 1803 son *Hommage à Molière*. On voit combien était profond son culte pour l'immortel auteur du *Misanthrope*; il était porté à un tel degré, qu'il avait, dit-on, fait enchâsser, en manière de relique, une dent de Molière. Dans sa vieillesse, Cailhava fut l'objet des bienfaits de Napoléon et du dévouement exemplairement filial de sa fille, qui ne se maria point pour se consacrer uniquement aux soins qu'exigeait la vieillesse de son père. Il mourut à Sceaux, où sa tombe touche à celle de Florian. Son éloge funèbre fut prononcé par Picard, qui dit avec raison que Cailhava, « à une époque où la comédie était dénaturée par le jargon et l'enluminure et le faux bel-esprit, eut le courage (car il en fallait alors) de vouloir composer des ouvrages dans le goût de Molière. » Mais c'est en composant certaines poésies licencieuses qu'il sacrifia aux habitudes de son temps. Outre les œuvres déjà mentionnées, on a de lui : *le Remède contre l'amour*, poëme en quatre chants; Paris, 1762; — *le Cabriolet volant*, ou *Arlequin-Mahomet*, drame philosophi-comi-tragi-extravagant en quatre actes; Paris 1770, in-8°; — *Arlequin cru fou, Sultane et Mahomet*, ou *suite du Cabriolet volant*, drame en trois actes; Paris, 1771, in-8°; — *Discours prononcé par Molière le jour de sa réception posthume à l'Académie française, avec la réponse*; Paris, 1779, in-8°; — *le Nouveau Marié*, ou *les Importuns*, opéra-comique en un acte; 1770, in-8°; — *le Pucelage nageur*, conte en vers; 1766; — *la Présomption à la mode*, comédie en cinq actes et en vers; Paris, 1766; — *les Ménechmes grecs*, comédie en quatre actes, précédée d'un prologue; Paris, 1791; — *les Contes en vers et en prose de feu l'abbé de Colibri*, ou *le Soupé*; Paris, 1797, 2 vol. in-8° : cet ouvrage est peut-être le même que celui que l'auteur du *Dictionnaire des ouvrages anonymes* attribue à Cailhava sous le titre du *Soupir*, sans doute pour *souper*; Londres et Paris, 1772; — *Œuvres badines*; Paris, 1798, in-12; — *l'Enlèvement de Ragotin et de madame Bouvillon*, ou *le Roman comique dénoué*, comédie en deux actes et en prose; Paris, 1799; — *Essai sur la tradition théâtrale*; Paris, 1798; — *la Fille supposée*, comédie en trois actes et en vers. Le théâtre complet de Cailhava, avec des mémoires historiques et les réflexions sur les causes de la décadence du théâtre et les moyens de le faire refleurir, a été publié en 5 vol.; Paris, 1781 et 1782. V. R.

Biographie Toulousaine. — Quérard, *la France littéraire.* — Des Essarts, *les Trois Siècles littéraires.*

*CAILLA (*Albert*), troubadour albigeois du treizième siècle. Il n'est connu que par une *Satire contre les femmes*. Cette pièce est conçue en termes grossiers et obscènes. Pour s'attaquer à un sujet aussi délicat, il faut du génie, ou au moins le talent d'un Boileau.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.* — *Hist. littéraire de la France.*

CAILLARD (*Abraham-Jacques*), jurisconsulte français, mort le 3 octobre 1777. Élève et ami de Pothier, il devint à son tour un jurisconsulte et surtout un avocat distingué. Présence d'esprit, facilité et élégance d'élocution, il avait tout ce qui fait réussir au barreau, et son succès fut complet. Ses ouvrages sont restés manuscrits, et renfermés dans quatre-vingts cartons laissés à son fils.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dict. hist.*

CAILLARD (*Antoine-Bernard*), diplomate français, naquit à Aignan (Bourgogne) en 1737, et mourut à Paris le 6 mai 1807. Ses parents l'envoyèrent à Paris pour terminer ses études, dans un des séminaires renommés de la capitale. Il eut le bonheur de s'y rencontrer avec Turgot, qui, comme lui, semblait destiné à l'état ecclésiastique, qu'ils n'embrassèrent ni l'un ni l'autre. Il trouva dans l'intimité qui s'établit entre eux la source de sa fortune. Lorsque Turgot fut nommé intendant de Limoges en 1761, il fit venir près de lui son ancien condisciple, qui se forma aux affaires sous la direction d'un aussi habile maître. Leur amitié, cimentée par une estime mutuelle, ne fit que s'accroître. Turgot, préférant l'avancement de son ami à la satisfaction de le conserver dans son intendance, obtint pour lui le poste de secrétaire de la légation de Parme, à laquelle le comte de Boisgelin venait d'être appelé. Pendant son séjour à Limoges, Caillard avait contracté quelques dettes, que l'état de ses finances ne lui permettait pas d'acquitter. Turgot se chargea de ce soin, et fit de nouvelles démarches pour procurer à son ami une position plus avantageuse. Elle s'offrit d'elle-même lorsque le marquis de Vérac fut nommé ministre plénipotentiaire près le landgrave de Hesse. Il avait besoin d'un homme capable et intelligent; il le trouva dans la personne de Caillard, qui le suivit en qualité de secrétaire de légation à Cassel, à Copenhague et à Pétersbourg, où le marquis fut successivement envoyé en 1774, en 1779 et en 1784. Pendant plus d'une absence de l'ambassadeur, il remplit les fonctions de chargé d'affaires près de chacune de ces cours; et la manière dont il s'en acquitta lui valut à la fois la bienveillance du ministre français et la considération des gouvernements étrangers. En 1785, il reçut une mission secrète pour la Hollande, et l'année suivante le titre de chargé d'affaires à la Haye, où il résida en 1786 et 1787; il fut nommé ministre plénipotentiaire près des états généraux en 1792, et bientôt après à la diète générale de l'Empire : la guerre de la première coalition vint le rendre momentanément à la vie privée. Lorsqu'un ordre de choses plus régulier eut succédé au gouvernement révolutionnaire, le Directoire exécutif jeta les yeux sur lui pour remplir le poste important de ministre plénipotentiaire à la cour de Berlin. Selon un témoignage non suspect, « le nouveau mi- « nistre de France était recommandé par sa pru- « dence et sa modération, qualités nécessaires « pour rendre le calme à l'Europe ébranlée... Il « eut sa première audience du roi le 26 octobre « (1795), et fut accueilli avec beaucoup de dis- « tinction. » Il ne faut donc admettre qu'avec les restrictions convenables l'anecdote rapportée par le *Moniteur* de l'an VI, relative au refus qu'aurait fait le comte de Görtz de jouer au cercle du roi à la même table que Caillard, « parce qu'il était roturier. » On trouve, dans les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État* (tome III, *passim*), des renseignements curieux sur la suite des négociations du ministre français. Le résultat principal qu'il obtint par un traité secret fut le consentement du roi de Prusse à reconnaître la rive gauche du Rhin pour limite de la république. Mais la Russie agissant par ses envoyés secrets et par ses ambassadeurs en titre pour détacher le roi du système de neutralité qu'il avait embrassé, le gouvernement directorial crut devoir accréditer près de la cour de Berlin un négociateur dont le nom et le titre devaient paraître plus imposants, et il nomma Sieyes. Jamais choix ne fut plus malheureux : le nom seul d'un tel ambassadeur était une espèce de défi jeté à l'Europe monarchique. Aussi la cour de Berlin reçut ce nouvel envoyé avec une répulsion qu'elle ne prit pas même le soin de cacher. Elle ne voulut d'abord pas l'admettre comme ambassadeur, sous prétexte que les usages de la chancellerie prussienne s'y opposaient. Caillard, avant de quitter Berlin, eut la générosité de chercher à disposer les esprits en faveur de son successeur. Nous apprenons par les *Mémoires de l'abbé Morellet*, qui avait beaucoup connu Caillard, que celui-ci, ayant engagé un ministre du roi de Prusse à montrer quelques attentions pour Sieyes, en reçut pour réponse : *Non, sans phrase.* Parodie cruelle, ajoute Morellet, du vote de Sieyes dans le procès de Louis XVI. Mais il est reconnu aujourd'hui que le vote n'a pas été prononcé en ces termes, et que les deux seuls mots *La mort!* sont sortis de la bouche de Sieyes. Les services de Caillard, déjà anciens dans la diplomatie active, eurent enfin leur récompense; il fut appelé au poste important de chef des archives des relations extérieures. Un arrêté des consuls du 9 messidor an IX (28 juillet 1801) lui confia *par intérim* le portefeuille du département des affaires étrangères, en l'absence de M. de Talleyrand. Aux talents du diplomate, Caillard unissait beaucoup de savoir dans la littérature ancienne et moderne. Les langues grecque et latine et celles du nord de l'Europe lui étaient familières. Il fut un des traducteurs des *Essais sur la physiognomonie de Lavater*; la Haye, 1781-1803, in-4°, ouvrage toujours recherché. On lui doit un *Mémoire sur la révolution de Hollande en* 1787, inséré par M. de Ségur à la suite de l'*Histoire des principaux événements du règne de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse*, dont il forme le troisième volume. Dans son *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis* 1789 (p. 206 et 207), Chénier a parlé avec de grands éloges de ce morceau historique. Après en avoir donné une analyse sommaire, il ajoute « que cet excellent travail « honorera toujours l'homme habile à qui on le « doit. » Caillard a fourni quelques articles au *Magasin encyclopédique* publié par Millin. Il avait formé à grands frais une bibliothèque ma-

gnifique, dont il publia lui-même le catalogue (Paris, Crapelet, 1805, gr. in-8°), tiré seulement à 25 exemplaires sur papier de Hollande. Après sa mort, il fut réimprimé, pour servir à la vente de ses livres, qui eut lieu à la fin de 1810. On regrette de n'y trouver qu'à de courts intervalles des notes bibliographiques que, plus qu'un autre, Caillard était en état de rendre intéressantes ou instructives. J. LAMOUREUX.

Lettres inédites autographes de Turgot. — *Magasin encyclopédique*, notice sur Caillard, 1807, tom. III. — *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, 1831-1838, tom. III. — *Mémoires de l'abbé Morellet*, t. II. — *Tableau historique de la littérature française depuis* 1789, par Chénier.

CAILLAU (*Jean-Marie*), médecin français, né à Gaillac le 4 octobre 1765, mort le 8 février 1820. Il étudia à Albi et à Toulouse, entra chez les frères de la Doctrine chrétienne, et, après avoir professé avec succès dans plusieurs colléges jusqu'en 1787, il quitta la congrégation et s'établit à Bordeaux, où il entreprit l'éducation de plusieurs jeunes gens. En 1789 il étudia la médecine, et fut employé en 1794 et 1795, en qualité de médecin à l'armée des Pyrénées occidentales, dans les hôpitaux de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz. En 1796, il retourna à Bordeaux, se rendit à Paris en 1803, et s'y fit recevoir docteur en médecine. En 1804, il vint se livrer à la pratique à Bordeaux, et y professa comme il avait déjà fait en 1800. Vice-directeur de l'école de médecine en 1815, il en fut nommé directeur en 1819. Ses principaux écrits sont : *Mémoire sur la gale, suivi de cas de pratique de cette maladie*; Bayonne, 1795, in-8°; — *Mémoire sur l'asphyxie par submersion*; Bordeaux, 1799, in-8°; — *Notice sur la vie et les écrits de P. Desault*; Bordeaux, 1800, in-8°; — *Éloge de J.-C. Grossard*; Bordeaux, 1801; — *Mémoires sur la Dentition*; Bordeaux, 1801-1802, in-8°; — *Medicinæ infantilis brevis Delineatio, cui subjunguntur considerationes quædam de Infantia et morbis infantilibus*; Paris, 1803, in-8°; — *Notice sur l'emploi médical de l'écorce du pin contre les fièvres intermittentes*; Bordeaux, 1805, in-8°; — *Essai sur l'endurcissement du tissu cellulaire chez les enfants nouveau-nés*; Bordeaux, 1805, in-8°; — *Mémoires sur les époques de la médecine*; Bordeaux, 1806, in-8°; — *Manuel sur les eaux minérales factices*; Bordeaux, 1810, in-8°; — *Tableau de la médecine hippocratique*; 1806, 1811, in-8°; — *Mémoire sur le croup*; Bordeaux, 1812, in-8°; — *Notice sur les glandes surrénales*; Bordeaux, 1819, in-8°; — *Plaintes de la fièvre puerpérale contre les nosologistes modernes*; Montpellier, 1819, in-8°; — *Notice sur Gabriel Tarragua*; Bordeaux, 1819, in-8°.

Biographie médicale. — Quérard, *la France litt.*

CAILLAVET (*N....*), sieur de Montplaisir, poëte français, natif de Condom, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Après avoir fait les campagnes d'Italie, il étudia le droit, et à partir de 1630 il exerça avec succès la profession d'avocat. L'amour fit de lui un poëte. C'est à l'objet de cette passion que Caillavet adresse ses vers. Ses œuvres ont paru pour la seconde fois à Paris en 1634, in-4°.

Ce Caillavet ne doit pas être confondu avec un autre poëte, le comte de Montplaisir, qui vécut près d'un siècle plus tard.

Goujet, *Bibl. franç.* — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*.

*CAILLE (*André*), médecin français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Jacobi Sylvii Pharmacopœa*, trad. du français; Paris, 1625, in-12.

Carrère, *Bibl. de la médecine.*

*CAILLE (*André*), théologien français, vivait à la fin du seizième siècle. On a de lui : *Apologie contre Pierre Lotton, de Sacrificio Christi semel peracto*; 1603, in-8° (sans lieu).

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CAILLE (*Jean* DE LA), libraire et littérateur français, né à Paris, où il exerçait le métier d'imprimeur depuis 1664, mourut dans un âge très-avancé, en 1720. On a de lui : *Description de la ville et des faubourgs de Paris en vingt-quatre planches, dont chacune représente un des vingt-quatre quartiers suivant les divisions faites en* 1702, *avec un détail exact de toutes les abbayes, églises*, etc.; *donnée par ordre de M. d'Argenson, lieutenant de police de la ville de Paris*; Paris, 1714, in-fol. (les planches ont été gravées avec soin par Scotin le jeune); — *Histoire de l'Imprimerie et de la Librairie*; Paris, 1689, in-4°, ouvrage peu exact, et presque oublié aujourd'hui. L'auteur avait projeté une nouvelle édition qui n'a jamais paru, mais pour laquelle il avait réuni beaucoup de notes. Il les joignit alors après 1694, sous forme de cartons, aux exemplaires qui lui restaient; on les distribua à quelques personnes qui avaient auparavant acheté son ouvrage. Ces additions sont ce qu'il y a de mieux de tout l'ouvrage, car l'auteur avait mis à profit l'excellent travail de Chevillier, bibliothécaire de la Sorbonne, qui avait paru en 1694.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette, IV, n° 47997. — Jugler, *Bibl. hist. litter.*, t. III, p. 2009.

CAILLE (DE LA). *Voy.* LA CAILLE.

CAILLÉ ou CAILLIÉ (*René*), célèbre voyageur français, né le 19 septembre 1799 à Mauzé (Deux-Sèvres), mort le 17 mai 1838. Il perdit de bonne heure ses parents, et fut élevé par un oncle qui fut son tuteur. Lire et écrire formaient tout le programme de l'école gratuite où fut admis le jeune orphelin; mais lire et écrire ne sont-ils pas la clef de toutes les études? Le roman de Daniel de Foë, ce *Robinson Crusoé*, lecture favorite et chérie de tous les enfants, alluma dans la jeune imagination de René Caillé la première étincelle de la passion des voyages, passion ardente qui devait faire son destin et sa renommée.

Les immenses lacunes que présentaient les cartes d'Afrique lui indiquaient un but d'explorations; et à seize ans, riche de 60 francs et de la perspective d'une vie aventureuse, il partit pour Rochefort. Il y obtint un passage sur la gabarre *la Loire*, qui fit voile pour le Sénégal, de conserve avec *la Méduse*, mais qui ne partagea point le célèbre naufrage de cette malheureuse frégate. Un autre jeune Français, dont un voyage de découvertes en Afrique a aussi illustré le nom, Gaspard Mollien, était, comme l'on sait, un des passagers de celle-ci. Caillé eut d'abord le projet de se joindre à l'expédition anglaise de Gray; mais une marche forcée de Saint-Louis au cap Vert, et des conseils d'ami qu'il reçut à Gorée, l'en détournèrent pour quelque temps. La lecture de Mungo-Park alluma son ardeur : de la Guadeloupe, où il avait passé, il revint en 1818 à Saint-Louis, et trouva le moyen de s'associer, comme volontaire, à la caravane qu'Adrien Partarrieu conduisit à travers les pays de Gjolof et de Foutah dans celui de Bondou, où le major Gray se trouvait perfidement retenu. Tout le monde sait quelle fut l'issue de cette expédition manquée, qui, avec celle de Tuckey, a, dit-on, coûté à l'Angleterre 18 millions de francs. Caillé revint momentanément en France, pour se guérir de la fièvre et se reposer de ses fatigues. En 1824, il était de retour au Sénégal, où commandait alors le baron Roger, grand promoteur de découvertes géographiques : il s'adressa à lui, et, après quelques difficultés, obtint de cet administrateur une petite quantité de marchandises, pour aller, chez les Maures de la tribu de Berâkerah, apprendre la langue arabe et les pratiques du culte islamique, afin de parvenir plus tard à pénétrer plus facilement dans l'intérieur. Après un noviciat de huit mois, pendant lequel il erra, avec les Maures du désert, de campement en campement, jusqu'à environ 140 milles dans le nord-est de Podos, il revint à Saint-Louis solliciter des marchandises pour un voyage à Tembouktou; mais il essuya un refus. Caillé ne fut point abattu. On lui refusait un passe-port pour se rendre aux établissements anglais de la Gambie : il prit à pied la route de terre, parvint à Gorée et passa de là à Sierra-Leone, pour faire au gouverneur de Free-Town l'offre de ce zèle tenace que l'administration française avait dédaigné; mais il ne fut pas plus heureux qu'à Saint-Louis. Alors il se fit indigotier; et à peine eut-il économisé une somme de 2,000 fr., qu'il convertit cet argent en marchandises, et se rendit à Kakoudy, où il reprit le costume arabe, se donnant pour un jeune Égyptien d'Alexandrie, enlevé dans son enfance par l'armée française, conduit ensuite au Sénégal pour y faire les affaires commerciales de son maître, puis affranchi, et voulant maintenant regagner l'Égypte sa patrie, et reprendre le culte de ses pères.

C'est au moyen de cette fable, quelquefois accueillie avec défiance, que Caillé a accompli, sans appui, sans ressources étrangères, une expédition à travers l'Afrique, à travers cette fameuse Tembouktou à laquelle tant d'hommes recommandables envoyés par des gouvernements puissants et riches n'avaient pu arriver. Parti de Kakoudy le 19 avril 1827, il traversa, en marchant au sud-est, les pays d'Inanké, de Foutah-Gjalo, de Baleya, d'Amana; franchit pour la première fois le Niger le 13 juin, passa ensuite à Kankan, à Sambatikila, et atteignit Timé le 3 août, après une route dans des contrées complétement inconnues jusqu'alors. Il espérait se joindre à une caravane de marchands qui allait partir pour Gjény, sur le Djoliba, où il se serait embarqué pour Tembouktou; mais de cruelles épreuves lui étaient réservées. Une large plaie au pied le retint d'abord forcément en ce lieu, où bientôt un logement humide, enfumé, et une nourriture malsaine, développèrent dans sa bouche l'affreuse maladie du scorbut, qu'accompagnait une fièvre destructive. Ce ne fut qu'au bout de cinq mois de souffrances, après avoir perdu une partie des os du palais, que, grâce aux soins d'une vieille négresse, il recouvra assez de santé et de forces pour quitter ce village, qui avait failli devenir son tombeau. Reparti de Timé le 9 janvier 1828, il fit encore, au nord-nord-est, une longue route complétement neuve pour la géographie, jusqu'à la ville de Gjény, qu'il atteignit le 11 mars. Là il s'embarqua sur le Niger, et, après un mois de navigation, il parvit enfin à Tembouktou. Il n'y séjourna que quatorze jours, pressé qu'il était de profiter du retour d'une caravane qui se rendait dans les États de Maroc. On mit près de deux mois à traverser le désert : pauvre mendiant, Caillé était dédaigné, raillé, maltraité; mais il supportait tout avec courage. Après quelques jours de repos, il se remit en route avec la portion de caravane qui se rendait à Fez, et il y arriva le 12 août; il gagna de là Rabath, puis Thangen, d'où il retourna en France.

Ce fut pour le monde savant une grande nouvelle, bien inattendue, que celle du débarquement à Toulon d'un Français qui revenait de Tembouktou : un pauvre jeune homme avait obscurément accompli, avec le seul appui de son courage et de la Providence, cette entreprise où la mort semblait inévitable, tant elle avait frappé de victimes depuis un demi-siècle. La Société de géographie de Paris le reçut à bras ouverts, lui envoya des secours, lui décerna un prix spécial de 10,000 fr. promis au voyageur qui aurait visité Tembouktou, et le couronna une seconde fois en lui adjugeant le prix de 1,000 fr. destiné annuellement à la découverte la plus importante. Le ministre de la marine obtint du roi, pour le modeste voyageur, la décoration de la Légion d'honneur, et un traitement attaché à un titre d'emploi dans l'administration du Sénégal. Le garde des sceaux autorisa l'impression gratuite

à l'Imprimerie impériale de sa relation (*Journal d'un voyage à Tembouktou et Jenné, dans l'Afrique centrale*, etc.), à laquelle M. Jomard, de l'Institut, ajouta des remarques géographiques; elle parut au commencement de 1830, en 3 vol. in-8°. Le ministre de l'intérieur lui procura, de son côté, une pension annuelle sur les fonds réservés aux savants et aux hommes de lettres. [*Enc. des g. du m.*]

Bulletin de la Soc. de géographie de Paris. — *Biogr. Saintongeaise.*

CAILLEAU (*André-Charles*), imprimeur et littérateur français, né le 17 juin 1731, mort à Paris le 19 juin 1798. « Il a plus travaillé, dit sévèrement l'auteur des *Trois Siècles littéraires*, à remplir sa boutique qu'à se procurer du débit. On a de lui un millier d'ouvrages, et leur titre seul dépose contre eux. » Il fit aussi jouer sur les petits théâtres des pièces qui eurent quelque succès. Ses principaux ouvrages sont: *l'Art de deviner*, ou *la Curiosité satisfaite*; Paris, 1753, in-12; — *Poissardiana*, ou *les Amours de Royal-Vilain et de mademoiselle Javotte, dédié à monseigneur le Mardi-Gras*; Paris, 1756, in-12; — *les Philosophes manqués*, comédie en un acte et en prose; 1760; — *les Originaux*, ou *les Fourbes punis*, 3 actes; 1760; — *les Tragédies de Voltaire*, comédie en un acte et en prose; 1766; — *Osaureus*, ou *le Nouvel Abailard*, comédie en un acte et en prose, trad. de Rabener; 1761; — *la Bonne Fille*, ou *le Mort vivant*; 1763; — *Calendrier des lois de la France*; Paris, 1763, in-18; — *Spectacle historique*, ou *Manuel des principaux événements tirés de l'Histoire universelle*; Paris, 2 vol. in-12; — *l'Espièglerie amoureuse*, ou *l'Amour matois*, opéra tragi-comico-poissard un acte; 1764; — *les Soirées de la campagne*, ou *Choix de Chansons grivoises, bouffonnes et poissardes*; Paris, 1766, in-12; — *le Waux-hall populaire*, poëme grivois en 5 chants; 1769, in-12; — *la Muse errante au Salon*, ou *Apologie critique des peintures*; Paris, 1771, in-12; — *Étrennes historiques*; Paris, 1774 et 1775, 2 vol. in-12; — *Lettres et Épîtres amoureuses d'Héloïse et d'Abailard*; Paris, 1781, 2 vol. in-12; ibid., 1796, 3 vol. in-8°; — *Automatie des animaux, suivie de quelques Réflexions sur l'agriculture et le mahométisme, par un partisan de Descartes*; Paris, 1785, in-12; — *Dictionnaire bibliographique, historique et critique des livres rares*; Paris, 1790, 3 vol. in-8°, ouvrage dont Duclos avait fourni la matière; Brunet en a donné en 1802 un supplément; — *Chefs-d'œuvre de poésies philosophiques et descriptives des auteurs qui se sont distingués dans le dix-huitième siècle*; Paris, 1801, 3 vol. in-16, ouvrage posthume; — *le Veuvage de Figaro*, comédie en 3 actes et en prose; 1785.

Quérard, *la France littéraire*. — Pigault-Lebrun, *l'Enfant du Carnaval*.

CAILLEAU (*Gilles-Jean*), théologien français, de l'ordre des Frères Mineurs, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui: *Recueil de toutes les veufves femmes, tant du Viel que du Nouveau Testament, lesquelles ont vécu sous la règle de saint Paul*; — une traduction française de quelques *lettres* de saint Basile et de saint Jérôme.

Le P. Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. franciscana.*

CAILLET (*Guillaume*), surnommé *Jacques Bonhomme*, paysan français, chef de révolutionnaires, né à Mello en Beauvoisin, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il fut le chef des Jacques qui en 1358 se soulevèrent dans la France septentrionale, particulièrement contre les nobles chevaliers et écuyers. Pour bien se rendre compte de ce grand mouvement populaire, il importe de remonter à la cause, c'est-à-dire à l'état de la France, telle que la faisaient les dévastations des nobles et des bandes pillardes qui la désolaient. « Les paysans ne dormaient plus, a dit un historien moderne (M. Michelet); ceux des bords de la Loire passaient les nuits dans les îles ou dans des bateaux arrêtés au milieu du fleuve; en Picardie, les populations creusaient la terre et s'y renfermaient;.... les familles s'y entassaient à l'approche de l'ennemi, les femmes, les enfants y pourrissant des semaines, des mois, pendant que les hommes allaient timidement, au clocher, voir si les gens de guerre s'éloignaient de la campagne. » La faim et toutes les tortures qui l'accompagnaient, tel était donc l'état normal des villes et des campagnes. Froissart lui-même en convient: « Mouroient les petites gens de faim, et c'estoit grand' pitié; et dura cette dureté et ce cher temps plus de quatre ans. » Il n'y avait en effet à manger que dans les châteaux; le peuple courut donc aux châteaux, et Froissart, dans son chapitre *Comment les communes du Beauvoisin et en plusieurs autres parties de France mettoient à mort tous gentilshommes et femmes qu'ils trouvoient*, ajoute: « Ainsi firent-ils en plusieurs chasteaux, et multiplierent tant qu'ils furent bien six mille; et partout là où ils venoient, leur nombre croissoit; car chacun de leur semblance les suivoit. Si que chacun chevalier, dames et escuyers, leurs femmes et leurs enfants, les fuyoient; et emportoient les dames et les demoiselles leurs enfants six ou vingt lieues de où ils se pouvoient garantir, et laissoient leurs maisons toutes vagues et leur avoir dedans; et ces meschants gens, assemblés sans chef et sans armures, roboient et ardoient tout, et tuoient et efforçoient et violoient toutes dames et pucelles, sans pitié et sans mercy, ainsi comme chiens enragés. » Du Beauvoisin, l'insurrection s'étendit à l'Amiénois, au Ponthieu, au Noyonnais, au Soissonnais, à la Brie, enfin à l'Ile de France. Elle dévasta tout, depuis l'embouchure de la Somme et les rives de l'Yonne. Plus de soixante forteresses furent détruites dans le Beauvoisin et l'Amiénois, plus de cent dans le Valois et les

diocèses de Laon et de Soissons. Les châteaux de la maison de Montmorency eurent le même sort. La duchesse d'Orléans se réfugia de Beaumont-sur-Oise à Meaux, où se trouvaient déjà la duchesse de Normandie et plus de trois cents nobles dames et demoiselles, qui s'y étaient retirées, « de peur d'être violées et par après meurtries par ces méchantes gens. »

Leurs appréhensions n'étaient que trop fondées. C'était une guerre de représailles autant que de désespoir. « On tuoit jusqu'aux petits enfants qui n'avoient point encore fait de mal, » dit le continuateur de Nangis. Les nobles n'essayèrent pas d'abord de se défendre; mais bientôt ils reprirent l'offensive. Les Jacques et les Parisiens venus à leur secours ayant attaqué la marche de Meaux, ils furent défaits par le captal de Buch et Gaston Phœbus, comte de Foix; et dès lors la fortune se déclara contre eux. « Les vilains, qui estoient, dit Froissart, noirs et petits, et très-mal armés, » ne purent lutter contre ces chevaliers bardés de fer. La réaction fut terrible : « Les gens d'armes les abattoient à grands monceaux; ils en tuèrent tant, qu'ils en estoient tout lassez, et les firent saillir en la rivière de Marne; ils en mirent à fin plus de sept mille. » Le roi de Navarre Charles le Mauvais, dont quelques gentilshommes avaient été massacrés par les insurgés, en tua plus de trois mille. Leur chef, Guillaume Caillet, et quelques autres étant entrés dans le camp du roi pour solliciter son amitié, il répondit à leur avance en les faisant pendre. Ainsi finit cette levée de boucliers (*Jacquerie*), qui rappelle la guerre des paysans en Allemagne. V. R.

Froissart, *Chronique*. — Michelet, *Hist. de France*. — Henri Martin, *Hist. de France*. — Sismondi, *Hist. des Français*.

CAILLET (*Bénigne*), littérateur français, né à Dijon vers 1644, mort à Paris en 1714. Il professa au collége de Navarre. Il a laissé des *Poésies* latines et françaises imprimées, et plusieurs ouvrages restés manuscrits, que l'on conserve, en 2 vol. in-8°, dans la Bibliothèque impériale. On y remarque : *les Saints Amants*, ou *le Martyre de sainte Justine et de saint Cyprien*, tragédie; — *le Mariage de Bacchus*, opéra en 5 actes; — *Saint Bénigne*; — *la Pastorale*, comédie en 3 actes; — *les Mariages inopinés*, comédie en 5 actes; — *la Loterie*, comédie en un acte; — *les Vacances des Écoliers*, comédie en 3 actes.

Maupoint, *Bibl. des Théâtres*. — Papillon, *Bibl. des Auteurs de Bourgogne*.

* **CAILLET** (*Nicolas*), jurisconsulte français, vivait au seizième siècle. Il étudia le droit sous le célèbre Cujas, et profita des leçons d'un si habile maître. Établi à Guéret comme avocat, il publia en 1573 un commentaire sur les lois municipales, ou sur les coutumes du pays et comté de la Marche, sous le titre de *Commentarii in leges Marchiæ municipales*; Paris, l'Huillier, in-4°. Collin (*Lemov. mult. erud. illustres*) assure que cet ouvrage est fort savant. Coutumier de Fournoue, compatriote de Caillet et très-bon juge en cette matière, prétend au contraire (*Coutume de la Marche*) que le travail de Caillet est quelquefois defectueux.

Biogr. des hommes illustres du Limousin. — Lelong, *Bibl. hist. de la France*.

CAILLET (*Paul*), écrivain provençal de la première moitié du dix-septième siècle. On possède peu de renseignements sur lui : il fit imprimer à Orange, en 1635, un volume intitulé *le Tableau du Mariage, représenté au naturel, enrichi de rares curiosités, figures et emblèmes*. Ce livre, auquel son titre procura l'honneur d'être fort recherché des bibliophiles, n'est point un ouvrage de médecine, comme le dit la *Biographie universelle*, ni un écrit facétieux, comme l'ont cru quelques faiseurs de catalogues qui ne l'avaient pas ouvert : c'est un traité fort sérieux de morale et de jurisprudence. L'auteur, après avoir recherché quelles sont les fins du mariage, et exposé les raisons qui pourraient empêcher de contracter cette union, conclut qu'il convient d'obtempérer à la volonté de l'instituteur du mariage, et à l'ordre établi par la nature pour la conservation de l'espèce humaine.

Dufour, *Questions illustres*, ou *Bibliothèque des livres singuliers en droit*, 1813, p. 173.

CAILLETTE (....), fou de cour français, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il occupait, dans l'histoire des fous de cour, une place à part, en ce qu'il cumulait la folie et l'idiotisme. Triboulet, qui, comme lui, fut le fou de François Ier, se posait parfois en homme politique; Caillette, lui, ne visait pas si haut : il se bornait à l'emploi de souffre-douleur. Des pages lui ayant un jour cloué l'oreille à un poteau, il se crut condamné à garder cette position jusqu'à la fin de ses jours. Interrogé sur les auteurs du méfait, il répond qu'il ne les connaît pas; puis on lui amène les pages, et on les confronte avec lui : « Je n'y étais pas, » dit chacun d'eux; et Caillette de répondre à son tour : « Je n'y étais pas non plus. » Il est question de lui dans les contes de Bonaventure des Perriers. *La Nef des folz*, en vers français (1497), le fait vivre en 1494, ce qui a pu faire croire à le Duchat qu'il y eut deux Caillette. On trouve aussi la mention de Caillette dans Érasme et Rabelais. Dreux du Radier le compte parmi les fous en titre; et, de nos jours, un ingénieux écrivain le fait figurer dans un de ses romans.

Bonaventure des Perriers, *Nouvelles récréations et Joyeux devis*. — Le Duchat, *Œuvres*. — Dreux du Radier, *Bibl. hist. du Poitou*. — Le bibliophile Jacob, *les Deux Fous*. — *La Vie et Trépassement de Caillette*, in-8°, gothique; Paris, 1838.

CAILLEUX (*François-Marie*), marchand rubanier, né en 1761, se fit affilier aux jacobins, devint bientôt après officier municipal, et fut chargé en cette qualité de veiller sur les prisonniers du Temple. Il fut ensuite envoyé dans le département de l'Eure, signala son zèle contre les fédéralistes, revint à Paris, et fut nommé à l'administration de la police, où il siégea jusqu'après

le 9 thermidor. A cette époque il fut emprisonné, puis relâché au bout de quelques mois; mais il s'associa à toutes les tentatives du parti montagnard, fut impliqué dans la conspiration du camp de Grenelle, et condamné à mort le 19 septembre 1796. Il était alors âgé de trente-cinq ans.

Le Bas, *Dict. encyc. de la France*.

*CAILLIAUD (*Frédéric*), célèbre voyageur français, est né à Nantes en 1787, et vint en 1809 à Paris, pour y étudier la géologie et la minéralogie. Voulant satisfaire son goût pour les voyages, il visita différents pays, la Hollande, l'Italie et la Sicile, une partie de la Grèce, la Turquie d'Europe et d'Asie, et se rendit, au mois de mai 1815, en Égypte, où il fut bien accueilli par Méhémet ou Mohammed-Ali, et bientôt chargé par lui de faire des voyages de découvertes le long du Nil et dans les déserts qui l'avoisinent. M. Cailliaud pénétra dans la Nubie, et explora les monuments qu'on y trouve entre les deux dernières cataractes. Puis, « avant de pénétrer dans les déserts de l'ouest, dit M. Jomard dans l'avant-propos du *Voyage à l'oasis de Thèbes*, M. Cailliaud, favorisé par un hasard heureux, avait découvert, au mont Zabarah, les fameuses mines d'émeraude qui n'étaient connues que par les passages des auteurs et par les récits des Arabes. Presque entièrement oubliées depuis un grand laps d'années, elles restaient stériles pour les gouvernements du pays. Le voyageur les retrouve presque dans l'état où les avaient laissées les ingénieurs des rois Ptolémées; il pénètre dans une multitude d'excavations et de canaux souterrains pratiqués jusqu'à une grande profondeur, où quatre cents hommes ont pu travailler à la fois; il reconnaît des chaussées et de grands travaux; il voit, dans les mines, des cordages, des paniers antiques, des leviers, des outils, des meules, des vases, des lampes abandonnées; il observe les procédés de l'exploitation des anciens, procédés très-peu connus jusqu'à présent; enfin il continue lui-même l'exploitation, et rapporte à Mohammed-Ali-Pacha jusqu'à dix livres d'émeraude. Puis il trouve tout près de là les ruines d'une petite ville habitée jadis probablement par les mineurs, et, au milieu de la ville, des temples gréco-égyptiens, avec des inscriptions fort anciennes. » M. Cailliaud fit ensuite la découverte d'une des anciennes routes de commerce de l'Inde par l'Égypte; il apprit des Arabes de la tribu des Abaddeh, et de la tribu des Bicharyeh, qu'elle se rendait à une ville très-étendue, bâtie sur les bords de la mer Rouge et aujourd'hui ruinée (Bérénice?), environ sous le 24° degré de lat., auprès de la montagne d'Elbé. M. Cailliaud passa neuf fois à Thèbes, et se procura beaucoup d'objets rares, conservés dans les hypogées de cette grande ville. Il a mis toujours un grand soin à observer les montagnes, l'état du sol en général, les eaux thermales, etc.; il a décrit avec exactitude les mœurs et les costumes des habitants, dressé un itinéraire soigné, dessiné les monuments et copié les inscriptions, entre autres une de soixante-six lignes, plus étendue que l'inscription de Rosette, mais d'une époque plus récente.

Vers la fin de février 1819, M. Cailliaud fut de retour à Paris avec sa collection d'antiquités, un riche portefeuille, des plans, des inscriptions, et son journal. Le ministre de l'intérieur, sur le rapport d'une commission, fit acheter le portefeuille et la collection d'antiquités, et confia tous ces matériaux à M. Jomard, pour les rédiger et les publier sous une forme qui pût faire de cette relation une digne continuation du grand ouvrage sur l'expédition d'Égypte. Le *Voyage à l'oasis de Thèbes et dans les déserts situés à l'orient et à l'occident de la Thébaïde, fait pendant les années* 1815, 1816, 1817 *et* 1818, parut en 1821, en 2 vol. grand in-fol., dont l'un de texte et l'autre de planches; Paris, Treuttel et Würtz. M. Cailliaud était retourné en Égypte dès l'année 1819 pour faire de nouvelles découvertes, et avec une mission du gouvernement. Accompagné de M. Letorzec, il parvint, le 10 décembre 1819, à la ville de Syouah, après une marche pénible de dix-huit jours à travers les déserts situés à l'occident de l'Égypte. Un habitant de la ville, qu'il avait rencontré dans la province de Fayoum, lui servit de guide et d'interprète, et un firman du pacha lui prépara les voies. Le *Voyage à l'oasis de Syouah*, formant 1 vol. in-fol. avec beaucoup de planches, a été de même rédigé et publié par M. Jomard (Paris, 1823, chez Treuttel et Würtz), avec les matériaux que lui communiqua le voyageur lorsqu'il revint en France en 1822. Mais laissons-le parler lui-même, pour connaître les travaux qu'il entreprit après celui dont il vient d'être question : « En mars 1820, dit-il, je revenais de visiter les oasis et les restes du célèbre temple d'Ammon; j'avais parcouru durant quatre mois ces vastes déserts, que l'on peut regarder comme des mers de sable, au milieu desquelles s'élèvent des îles tapissées de verdure, lorsque les bruits d'une expédition que le pacha préparait pour la haute Nubie parvinrent jusqu'à moi. Dès ce moment tous les vœux que je formai tendirent à faire ce voyage; le souvenir de la fameuse Méroé vint électriser mes sens; je quittai tout pour me rendre au Caire : là j'obtins de Mohammed-Ali-Pacha la faveur d'accompagner son fils Ismayl dans cette expédition. » Il dépassa de plus de cent lieues l'emplacement où gisent les débris de l'antique splendeur de Méroé, et arriva presque au 10° degré de latitude : ce fut le terme des rapides conquêtes du jeune pacha, qui, peu de temps après, périt à Méroé. M. Cailliaud publia lui-même les résultats de son exploration sous ce titre : *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, au delà de Fazoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Syouah et dans les cinq autres oasis, fait dans les années* 1819, 1820, 1821 *et* 1822; Paris, 1826 et 1827, 4 vol. in-8°, avec cartes et planches in-fol. De son dernier voyage, M. Cailliaud rapporta en

France une momie qui servit très-utilement aux savantes recherches de Champollion jeune. Enfin, le dernier ouvrage de M. Cailliaud, ouvrage de luxe, dédié au roi, et accompagné d'une multitude de planches coloriées représentant surtout des objets d'art et des ouvriers exerçant leur profession, parut en 1831, sous le titre suivant : *Recherches sur les arts et métiers, les usages de la vie civile et domestique des anciens peuples de l'Égypte, de la Nubie et de l'Éthiopie, suivies de détails sur les mœurs et coutumes des peuples modernes des mêmes contrées*; Paris, Treuttel et Würtz, petit in-fol. M. Cailliaud vit depuis longtemps retiré à Nantes, sa ville natale. [*Enc. d. g. du m.*]

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biographie des Contemp.* — Quérard, suppl. à *la France littéraire*.

CAILLIÉ. *Voy.* CAILLÉ.

CAILLIÈRES. *Voy.* CALLIÈRES.

CAILLOT (*Antoine*), littérateur français, né vers 1757, mort vers 1830. Obligé de sortir de France en 1791, il n'y revint que pour y être arrêté en 1794. Compris, cinq jours avant la chute de Robespierre, parmi les condamnés à la peine capitale, il ne fut sauvé que parce que le guichetier désigna et fit transporter à sa place un autre prêtre. Après le 9 thermidor, il se fit successivement maître de langues, libraire et auteur. Parmi ses écrits, dont la liste est longue, nous ne citerons que : *le Retour de la Paix*, poëme en forme de dialogue; Paris, 1801, in-8°; — *Étrennes à la grande-armée*, ou *Recueil des traits les plus intéressants des défenseurs de la patrie*; 1807, in-8°; — *Histoire d'un Pensionnat de jeunes demoiselles*, ou *Tableau des résultats d'une simple éducation*; 1808, 2 vol. in-12; — *le Rousseau de la Jeunesse*; 1808, in-12; — *le Voltaire de la Jeunesse*; même année, in-12; — *Voyage autour de ma bibliothèque*; 1809, 3 vol. in-12; — *le Rollin de la Jeunesse*, 1809, 2 vol. in-12, et 1816; — *Dictionnaire portatif de la littérature française*; 1810, in-8°; — *Précis de l'Histoire de France, depuis 1789 jusqu'en 1812*; 1812, in-12; — *le Crévier de la Jeunesse*, ou *Choix des traits les plus intéressants de l'Histoire des empereurs romains*; 1813, in-12; — *Précis de l'Histoire de Russie*; 1813, in-12; — *Abrégé du Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, de l'abbé Barthélemy; 1819, 2 vol. in-12; — *Beautés naturelles et historiques des îles, des montagnes et des volcans*, avec une introduction; 1822, in-12; — *Beautés de la Marine*, ou *Recueil des traits les plus curieux concernant les marins voyageurs et les marins militaires des temps modernes*; 1823, 2 vol. in-12; — *Beautés des trois règnes de la nature, recueillies des écrits des naturalistes modernes*; 1823, 2 vol. in-12.

Beuchot, *Journal de la Librairie*, table de 1814. — Quérard, *la France littéraire*.

CAILLOT (*Joseph*), célèbre acteur de l'ancien Opéra-Comique, né à Paris en 1732, mort le 30 septembre 1816. Fils d'un orfévre qui fut arrêté pour dettes, il fut, à l'âge de cinq ans, recueilli par des porteurs d'eau, qui le nourrirent jusqu'à ce que son père fût sorti de prison. Celui-ci, ayant obtenu une place subalterne dans la maison du roi, le suivit en Flandre et y mena son fils, dont l'esprit, la gentillesse et la jolie figure intéressaient tous les officiers généraux. Le duc de Villeroi le prit en affection, et le présenta à Louis XV : « Comment t'appelles-tu ? » lui dit ce prince. — « Sire, je suis le protecteur du duc de Villeroi, » répondit l'enfant, en voulant dire tout le contraire. Le roi rit de cette naïveté, et attacha le petit Caillot au spectacle des petits appartements, pour jouer les Amours et les jeunes pâtres. La voix de Caillot ayant mué, il perdit sa place ; et, après avoir joué en divers endroits l'opéra-comique, il débuta, le 26 juillet 1760, à la Comédie italienne, et y fut reçu la même année. Une figure expressive, une taille avantageuse, un débit gracieux et simple, un jeu plein d'enjouement et de vérité, une voix de basse-taille ronde et forte, mais en même temps si étendue et si flexible qu'il chantait sans effort la haute-contre, telles furent les qualités qui méritèrent à Caillot la faveur constante du public. « Caillot, dit le baron de Grimm, était sublime « sans effort ; et son talent, qu'il gouvernait à « son gré, était, sans qu'il s'en doutât, plus rare « peut-être que celui de Lekain. Ce fut Gar- « rick qui lui apprit qu'il serait acteur quand il « voudrait. » Ses succès dans le genre pathétique furent aussi étonnants que rapides, et il porta depuis dans plusieurs rôles cette profonde sensibilité dont il était pénétré. Il créa ceux du *Sorcier*, de *Mathurin*, dans *Rose et Colas*; du *Déserteur*, du *Huron*, du *Sylvain*, etc. Mais il était surtout inimitable dans les rôles de *Lubin*, dans *Annette et Lubin*; de *Blaise*, dans *Lucile*; et de *Richard*, dans *le Roi et le Fermier*. Il quitta le théâtre en 1772, et se retira ensuite à Saint-Germain en Laye. En 1800, l'Institut de France l'admit au nombre de ses correspondants pour la classe des beaux-arts. Son fils, major d'un régiment, périt à vingt-huit ans dans la campagne de Moscou, en 1812. La douleur de cette perte causa au vieillard une attaque de paralysie qui le força de revenir à Paris, où il mourut dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Correspondance* de Grimm. — *Annales du Théâtre-Italien*.

*__CAILLOUETÉ__ (*Louis-Denis*), sculpteur français contemporain, né en 1791. Élève de Cartellier, il a exposé, en 1822 : un *Buste de Ruisdaël*; *les Mathématiques*, bas-relief pour le monument de la Bastille, commandés tous deux par le gouvernement; — en 1824, *la Vierge*, *Psyché abandonnée*; — en 1827, *l'Architecture*, bas-relief en marbre qui décore le grand escalier du Louvre; — en 1840, *sainte Élisabeth*-

les bustes *du marquis de la Galissonnière* et *du marquis de Toiras;* — en 1847, *la Vierge et l'Enfant Jésus;* — *Eucharis;* — *Marie de Médicis*, statue en marbre placée dans le jardin du Luxembourg; — buste de *Cortot*, et trois autres bustes. P. CH.

Gabet, *Dictionnaire des artistes*. — *Livrets des Salons*.

CAILLY (*Charles*), né en 1752 à Vire, département du Calvados; mort en 1821. Il fut nommé en 1796, après avoir rempli honorablement quelques fonctions administratives, commissaire du directoire près les tribunaux de Caen. Destitué après le 18 fructidor an V, il fut nommé, l'année suivante, député du département du Calvados au conseil des anciens, dont il devint un des secrétaires quelques mois plus tard; il y fit un rapport sur le notariat, et appuya les droits de la république sur les successions des émigrés. Cailly n'exerça plus ensuite que des fonctions judiciaires; le 24 avril 1800, il fut appelé à la présidence de la cour de Caen. Il y fut, sous l'empire, un des présidents de chambre, fonctions qu'il conserva sous le gouvernement royal jusqu'en 1819. Son principal ouvrage est sa *Dissertation sur le préjugé qui attribue aux Égyptiens l'honneur des premières découvertes dans les sciences et les arts;* lue dans une séance publique de l'Académie de Caen, elle fut imprimée en 1802, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Mahul, *Nécrol.* — Quérard, *la France littéraire*.

CAILLY (*Jacques* DE), seigneur de Ruilly, plus connu sous le nom de *d'Aceilly*, anagramme du sien, né à Orléans en 1604, mort en 1673. Gentilhomme ordinaire du roi, il fut admis dans l'ordre de Saint-Michel le 8 mars 1656, et fut du nombre des cent chevaliers que Louis XIV confirma par son ordonnance du 12 janvier 1665. Il a publié, sous le titre de *Diverses petites poésies du chevalier d'Aceilly*, Paris, 1667, in-12, un recueil qui eut beaucoup de succès, et dont le P. Bouhours parle avec éloge dans la *Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, où il cite cette épigramme faite, dit-on, contre Ménage :

> *Alfana* vient d'*equus*, sans doute;
> Mais il faut convenir aussi
> Qu'en venant de là jusqu'ici,
> Il a bien changé sur la route.

De Cailly se disait allié de la famille de Jeanne d'Arc. Ses poésies ont été plusieurs fois réimprimées, notamment avec le *Voyage* de Chapelle; Amsterdam, 1708, in-8°; et dans le *Recueil de pièces choisies, tant en prose qu'en vers* (par la Monnoye); la Haye, 1714, 2 vol. in-12. Un choix de ces poésies est inséré dans la jolie *Collection de petits classiques français*, publiée par Charles Nodier; Paris, 1825-1827, 8 vol. in-16. E. REGNARD.

Goujet, *Bibl. franç.* — Charles Nodier, Avant-propos en tête des diverses petites poésies du chevalier d'Aceilly. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

***CAILLY** (*Pierre*), littérateur français. On sait seulement qu'il était professeur d'éloquence et de philosophie à Caen. On a de lui : *Durand commenté*, ou *l'Accord de la philosophie avec la théologie, touchant la transsubstantiation* (condamné par l'évêque de Bayeux); — *Différents écrits contre les jésuites*. Ces deux écrits sont sans date ni lieu.

Histoire de la ville de Rouen, tome II, p. 281.

CAÏM-BIAMZILLAH (*Ahmed*), vingt-sixième khalife abbasside, fils de Cadir-Billah, mort le 30 mars 1075 de J.-C. (10 de chaaban 467 de l'hégire). Il succéda à Cader-Billah. Ce fut sous son règne qu'eut lieu la révolution qui devait élever les Seldjoukides au khalifat de Bagdad. Le véritable fondateur de cette dynastie, Thogrul-Beg, venait de conquérir la Perse. Caïm implora son appui contre l'émir Elamrola, révolté. Thogrul entra dans Bagdad en 1055 malgré les habitants, et s'empara de la personne et de l'emploi de l'émir rebelle. Bientôt les Seldjoukides devinrent si puissants qu'en 455 Thogrul épousa la fille du khalife. A sa mort, son neveu Alp-Arslan prit le titre de sultan. Quant à Caïm, il régna paisiblement sous la tutelle de Alp-Arslan et de Melek-Schah jusqu'à sa mort.

M. Noël des Vergers, *Arabie* (dans l'*Univ. pitt.*).

***CAIMO** (*François*), littérateur italien, né à Milan dans la seconde moitié du quinzième siècle; mort après 1544. Issu d'une famille noble, il entra dans l'ordre des chevaliers de Saint-Jean, et fut plus tard chambellan du pape Adrien VI. On a de lui *de Vita solitaria;* Milan, 1498, in-fol., avec préface en forme de lettre; et une édition de Pétrarque.

Sax, *Hist. Typogr. Mediol.*, p. CXX. — Argellati, *Bibl. Mediol.*, p. 1855.

***CAIMO** (*Jérôme*), jurisconsulte italien, né à Milan dans la seconde moitié du seizième siècle, mort à Madrid en 1627. Issu de la même famille que le précédent, il fut reçu, en 1582, au nombre des jurisconsultes de sa ville natale, et parvint successivement aux dignités les plus élevées de la magistrature. Il fut à la fin délégué par la ville de Milan près du roi d'Espagne à Madrid, où il mourut. On a de lui : *Tractatus de regia Visitatione, ad usum Regis Catholici* (inséré dans *Franc. Maredei Observation. pract.;* Naples, 1705, in-fol.); — *Allegationes et Consilia* (en manuscrit).

Argellati, *Bibl. Mediol.*

CAÏN ou **KAÏS**, fils aîné d'Adam, ou second homme de la création, selon la Genèse. L'historien Josèphe, qui paraît avoir puisé à des traditions antiques distinctes, dit que ce mot signifie *Possession* ou *propriété*, et celui d'Abel *Deuil*, sans doute d'après sa fin malheureuse. Les modernes (1) veulent, au contraire, que le premier nom signifie *batteur* ou *forgeur* de fers, et le second, *souffle* ou *ombre*. Caïn fut le premier cultivateur, parce qu'il était méchant, ajoute Josèphe, et n'avait en vue que le lucre; tandis qu'Abel était

(1). Voy. Résumé de leurs recherches, par J.-J.-W. *Jervis;* Londr., 1852, in-8°, p. 98.

pasteur. Les Arabes préfèrent sans doute la vie pastorale à la vie agricole; mais la Genèse ne condamne pas celle-ci. Il est vrai que l'offrande faite par Caïn au Seigneur en fruits du sol fut repoussée, tandis que celle d'Abel, qui consistait dans les premiers-nés de ses troupeaux et dans leur graisse, fut accueillie. Josèphe attribue la préférence du Seigneur à cette raison, que les dons d'Abel étaient naturels, tandis que ceux de Caïn venaient de l'industrie de l'homme, et de la violence faite à la terre par son avarice. Saint Paul, dans l'épître aux Hébreux, si toutefois elle est de cet apôtre, en donne une raison plus morale : c'est que l'offrande d'Abel était dictée par la foi, et celle de Caïn par la coutume seulement. Cet usage fut dès lors introduit chez la race humaine pour le culte dû au Créateur. La jalousie fit de Caïn le meurtrier d'Abel, quoique Jéhovah eût voulu l'apaiser, en lui disant que, s'il se conduisait bien, il aurait la prééminence, et en le menaçant, s'il faisait le contraire, de le punir de son crime. Caïn est le premier fratricide connu. Jévohah, même en dehors du paradis, d'où il avait expulsé Adam et sa famille, conversait encore en personne avec les hommes. Il demanda à Caïn ce qu'il avait fait d'Abel; et sur sa réponse évasive il lui reprocha son crime, et cependant ne le punit pas de mort : au contraire, sur la crainte manifestée par Caïn, que désormais il ne fût tué par les bêtes féroces, puisqu'Abel paraît être mort sans postérité (1), Jéhovah lui garantit la vie sauve, au moyen du signe de malédiction qu'il imprima sur son front. Cette malédiction, il la prononça en ajoutant que la terre, qui avait reçu le sang et le corps d'Abel, ne lui donnerait plus ses fruits. De plus, selon Josèphe, sa postérité fut maudite jusqu'à la septième génération; mais, selon la Genèse, c'est le meurtrier de Caïn qui dut être puni au sextuple.

Alors Caïn fut chassé (avec sa femme, selon Josèphe, qu'il avait sans doute épousée dans une autre race que celle d'Adam, auquel la Genèse ne donne pas de filles) de la présence de Jéhovah, et relégué dans la terre de Noh, dans l'est d'Éden. Josèphe ajoute qu'il y construisit Naïd, et en fit la résidence de sa famille. La Genèse donne à la ville qu'il bâtit le nom de Khanoch ou Anoch, qui était celui de son fils. La Genèse ne parle que de la descendance de celui-ci, quoique Josèphe donne à Caïn plusieurs fils, et suppose qu'il a été en contact avec une autre population qu'il opprima, et aux dépens de laquelle il s'enrichit beaucoup par la violence, la rapine et les brigandages. Dérogeant à la simplicité de la vie primitive, il inventa les poids et mesures, divisa les propriétés, et força ses serviteurs à construire les murailles d'une ville. La Genèse n'entre pas dans ces détails, et se borne à définir la postérité d'Anoch.

Lamech, l'un d'eux, engendra Tubalcaïn, fabricateur des instruments d'airain et de fer, et Noëma, sa sœur. Lamech dit à ses femmes : « Comme j'ai tué un homme par le fer et un jeune homme par les coups, je subirai soixante-dix fois le châtiment que Caïn a encouru sept fois. »

L'historien Josèphe transforme cette malédiction en une postérité de soixante-dix enfants, dont l'un, Thobel, est le même que Tubalcaïn. Celui-ci, dit-il, surpassait tous les autres par sa force corporelle, et réussit dans la guerre; il convertit le gain qu'il en retira en instruments de cuivre. Après la naissance de Noëma, qui fut habile dans la connaissance des choses divines, Lamech rapporta à ses femmes la malédiction dont il était frappé, par suite du fratricide de Caïn.

Comment, dans les premiers siècles de notre ère, s'est-il formé parmi les chrétiens une secte de Caïnites (1)? Il faut l'attribuer d'abord aux aberrations si fréquentes de l'esprit religieux. Saint Irénée, le premier Père latin, attribue la formation de la secte des Caïnites à Marcion, à Cerdon ou autres disciples de Valentin, sans toutefois s'expliquer avec la précision désirable : « D'autres, dit-il, attribuent à Caïn la principauté supérieure; ils avouent Ésaü, Coré, les Sodomites et gens de cette espèce. Ils y ajoutent Judas le traître, qui aurait connu la vérité par-dessus les autres, et aurait accompli le mystère de la trahison. Ils appellent cela l'Évangile de Judas (2). »

Ailleurs (3), selon lui, Marcion prétendait que Caïn et ses semblables avaient été sauvés par le Seigneur, et admis dans son royaume lors de sa descente aux enfers, pour l'avoir reconnu comme Dieu, tandis qu'Abel, Énoch, Noë et autres patriarches en auraient été exclus pour avoir tenté Dieu.

Saint Hippolyte, dans les *Philosophumena*, a dit aussi un mot des Caïnites, en même temps que des Ophites, des Nochaïtes, comme hérésiarques contemporains. Ces deux écrivains s'accordent à dire que les Caïnites devaient leur nom à la croyance qu'ils professaient, d'après laquelle Caïn avait été délivré par une puissance supérieure, et par la volonté d'en haut, de la malédiction qui pesait sur sa mémoire. Le plus récent des défenseurs de la vieille chronologie, M. Greswell, vient, avec un grand appareil de calculs, d'essayer d'établir : 1° que Caïn et Abel naquirent l'an 65 d'Adam, à l'époque de sa chute et de son expulsion d'Éden; 2° qu'ils devinrent hommes l'an 82-83, quoiqu'ils n'eussent alors que dix-sept à dix-huit ans, et que la Genèse les déclare en possession déjà, l'un d'exploitations rurales, l'autre de troupeaux; 3° que le sacrifice par eux offert à la Divinité eut lieu précisément

(1) La Genèse dit *par le premier venu*, ce qui semblerait indiquer qu'il y avait alors d'autres hommes.

(1) Saint Irénée, *Hæres.*, liv. Ier, éd. Stieren ; Leipsik, 1853. — Hippolytus, *Philos.*, VIII, 19, p. 277, éd. Miller ; voyez aussi *Développements de Bünsen*. — Épiphanes *Hæres.*, 30, etc.

(2) Liv. Ier, ch. 31, p. 276, texte latin.

(3) Ch. 27, p. 257, texte latin.

le 5 avril, premier jour de thoth, selon le calendrier solaire, alors seul en usage jusqu'à la sortie d'Égypte; 4° que le sacrifice fut institué dès l'époque de la chute d'Adam, mais célébré pour la première fois, selon la foi, par Abel, tandis que celui de Caïn n'eut lieu que pour obéir à la coutume établie depuis dix-sept ou dix-huit ans, et ne fut pas observé par Adam; 5° que Dieu, depuis cette chute, ne communiqua plus avec les hommes que *dans* où à l'occasion du sacrifice annuel. Ces calculs, fondés sur de pures suppositions, dont la plupart sont en opposition même avec le texte biblique, sont réellement chimériques; la Genèse, de l'aveu de ce savant, ne contient, avant l'Exode, aucune expression qui indique la mesure précise du temps; on y confond l'année avec la *fin des jours*. Le passage de la Genèse qui dit que le sacrifice eut lieu après cette *fin*, signifie si peu la fin de l'année, que saint Jérôme, dans la Vulgate, le traduit par *post multos dies*. Le climat de la Judée, où l'on croit que le sacrifice eut lieu, n'est pas tellement précoce qu'on y recueille les prémices de la moisson dix-neuf jours avant l'équinoxe du printemps. Enfin, puisqu'Adam se rapprocha d'Ève pour donner le jour à Seth l'an 130 de son âge, afin de se consoler de la perte d'Abel, il est plus vraisemblable que c'est vers cette seconde époque qu'eut lieu le sacrifice?

Il est puéril de rechercher le jour de tels événements; et quant à la durée de l'année à cette époque, comment a-t-on pu la fixer à 365 jours 5 heures 48 min., quand le texte n'en dit rien, quand il ne parle pas même des mois?

ISAMBERT.

Genèse et Josèphe. — Irénée et Hippolyte, *Histoires des Sectes*. — Greswell, *Fasti catholici*, ouvrage publié aux frais de l'université d'Oxford, au nom de la foi anglicane, 5 vol. in-8° avec atlas, 1852.

CAÏNAN Ier ou **KENANE**, le 4e des dix patriarches hébreux antédiluviens, arrière-petit-fils d'Adam, ou *le Roux*. La tradition ne rapporte rien de sa vie, sinon qu'il est devenu père de Malaléel à l'âge de cent soixante-dix ans, et qu'il en a vécu neuf cent soixante-dix, ce qui fait naître la question de savoir quelle était, à cette époque reculée, la composition de ce qu'on appelle une année. Était-elle, selon les calculs des astronomes, de 365 jours et un quart, d'après la révolution de la terre autour du soleil; ou bien les hommes, qui n'avaient alors aucun moyen de faire des calculs si compliqués, n'ont-ils pas pris pour l'année la révolution que la lune, dans ses phases si apparentes aux yeux de tous, accomplit en 29 jours et demi. L'*Art de vérifier les dates*, autorité si grave en chronologie et si orthodoxe, rédigée qu'elle a été par les savants religieux bénédictins, remarque (1) que la Genèse ne parle pas de la distinction des mois avant la sortie d'Égypte. En 1617, le professeur hébraïsant J. Motther a soutenu qu'avant le déluge il est impossible de déterminer la forme de l'année; et c'est l'opinion adoptée par l'illustre auteur du *Traité sur la critique historique*, Daunou, dans son *Cours d'histoire* (1), surtout dans sa *Chronologie biblique*, encore inédite.

Comme il n'existe, selon Cuvier (2), sur notre globe, aucune trace d'hommes antérieurs au dernier cataclysme, et que les efforts qu'on a faits pour contredire les preuves résultant, selon le célèbre naturaliste, des nombreux débris enfouis dans le sein de la terre, ont été stériles, ainsi que l'a dernièrement constaté M. Flourens, secrétaire perpétuel de la même Académie (3), on est obligé, par les règles ordinaires de la critique, de conclure que les âges des patriarches antédiluviens ne reposent que sur des traditions vagues, communes aux Hébreux (Genèse), aux Chaldéens (Bérose), aux Égyptiens (Manéthon). Selon Letronne (4), exact et rigoureux critique, les Égyptiens avaient découvert, dès l'an 3105 avant notre ère, l'année solaire de 365 jours; mais cette date ne s'applique qu'aux temps d'Abraham. Sous Auguste, Diodore de Sicile dit (5) qu'avant le calcul du mouvement des astres, on mesurait le temps selon la révolution de la lune : c'est pourquoi les années étant de 30 jours (τῶν ἐτῶν τριακονθημέρων ὄντων), il n'était pas impossible de donner à quelques-uns des vies de douze cents ans. Si on calcule aujourd'hui ces années par douze (lunaisons), on ne trouve guère, dit cet historien dégagé de préjugés, qu'ils aient plus de cent ans. Il faut en dire autant des règnes de 300 ans; car à ces époques les années étaient de 4 mois, selon les saisons, qui étaient le printemps, l'été et l'hiver. Ce calcul s'applique aux patriarches post diluviens. Pline le Naturaliste, sous Vespasien, se moque des longévités de plus de cent ans. « Les uns, dit-il (6), comptent un an par été, et un an par hiver; d'autres, comme, par exemple, les Arcadiens, se servent des saisons en guise d'années, au nombre de 4, et ont ainsi l'an trimestriel : quelques-uns se servent des phases de la lune, comme les Égyptiens; c'est pourquoi on trouve chez ces peuples des personnages qui auraient vécu un millier d'années. » Plutarque, sous les Antonins, affirme aussi (7) « que quelques-uns des Barbares se servent d'années de trois mois; les Arcadiens, de quatre; les Acarnaniens, de six; mais pour les Égyptiens, l'année était d'un mois, comme la lune, et ensuite de 4 mois : c'est pourquoi, dit cet écrivain, les généalogies dif-

(1) Préface du tom. Ier, avant J.-C.

(1) Publié par Didot, 20 vol. in-8°.

(2) *Discours sur les révolutions du globe*, publié en 1812, et dans les conclusions duquel le savant secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences a persisté jusqu'à sa mort, en 1832; nouvelle édition, publiée par M. Hœfer.

(3) V. *Journal des Savants*, 1850, et surtout 1851, p. 273-284.

(4) *Cours d'archéol. au collége de France*, analysé par M. Brunet de Presle, académicien (*Dynasties égyptiennes*); 1850, p. 183.

(5) 26-3-4, éd. Didot.

(6) *Hist. Nat.*, VII, 49.

(7) *Vie de Numa*, § 19, éd. Didot.

fèrent tant, vu qu'il y a des mois qui sont comptés pour des années. » Enfin Censorin, qui vivait un siècle après, et qui est spécial pour la chronologie, déclare (1) qu'en Égypte, dans la plus haute antiquité, on se servait d'une année de 2 mois, ensuite 4 mois, sous le roi Ison, et en dernier lieu de 13 mois et 5 jours, sous Armadon. Ce n'est donc pas une opinion nouvelle que celle qui, pour obtenir le nombre des années des personnages contemporains du déluge, écarte l'année solaire, et lui préfère les ans lunaires, de 29 à 30 jours. Cette année primitive des Hébreux, quand leurs livres sacrés ne parlent pas encore du mois, fut sans doute doublée, triplée, quadruplée et sextuplée, avant qu'on adoptât une année de 12 lunaisons de 354 jours. Bérose le Chaldéen, qui vivait vers l'an 268 avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire à l'époque de Manéthon, et grand prêtre comme lui du dieu de sa nation, a compté dix personnages primitifs ayant vécu ensemble 120 sares, depuis Alorus jusqu'à Xisuthrus, contemporain du déluge.

Bérose, selon Censorin (2), ne comptait que 116 ans pour le maximum de la durée de la vie humaine; et Épigène (3), que 112. Nous ne parlons pas des personnages antédiluviens que Cumberland a cru découvrir dans les fragments du faux Sanchoniaton, publié, dans le deuxième siècle de notre ère, par l'imposteur Philon de Byblos (4), parce que ces fragments, recueillis par Eusèbe, n'ont rien d'explicite, et ne contiennent pas de chiffres.

Chez les Juifs, il y a une autorité plus grave; c'est celle de Moïse lui-même. Dans le psaume 89, conservé par le roi David, la durée de cette vie est en moyenne de 70 ans; « mais, ajoute le texte, les forts vont jusqu'à 80; au delà, il n'y a plus dans la vie que *labor* et *dolor*. » Jamais parole plus vraie et mieux sentie n'a été prononcée. Les Hébreux, sortis de l'Égypte, où ils ont été confondus pendant des siècles avec les indigènes, ont dû pour les temps antiques adopter l'année lunaire de 29 à 30 jours; et si l'historien Josèphe, en parlant du déluge, compte 183 jours pour 6 mois, et range ainsi cette année parmi les années solaires bissextiles, c'est par un calcul rétroactif, semblable à celui qu'a fait Scaliger, en créant pour la chronologie la période Julienne. Si, pour les années antérieures au déluge, il ne s'était pas agi de périodes lunaires de 29 à 30 jours, qui donc aurait pensé que les patriarches avaient engendré à 64, 65 ou 70 ans, et quelques-uns à 230, comme Adam, ou même à 500, comme Noë? La moyenne de la durée de la vie des dix patriarches antédiluviens est de 857 ans, chiffre qui, divisé par 12, donne 71 ans, c'est-à-dire précisément la vie moyenne déclarée par Moïse lui-même dans le psaume 89. Mattusala, qui a vécu le plus longtemps (969 ans), n'aurait réellement atteint que 80 à 81 années lunaires de 354 jours. La moyenne de l'âge auquel les patriarches ont engendré place l'âge nubile de ces 9 patriarches entre 15 et 16 ans. Noë ne serait devenu père qu'à 41 ans : tout cela rentre dans l'ordre de la nature.

Josèphe a prétendu (1) que Dieu avait prolongé la vie des premiers patriarches, d'abord pour récompenser leur vertu, et ensuite pour qu'ils eussent le temps, dans une vie prolongée au delà de six cents ans, période qu'il appelle la grande année, de recueillir plus de traditions. Mais qu'importe, puisqu'à l'époque du déluge tous ces souvenirs se sont concentrés dans la personne de Noë et de son fils? Aussi, pénétré de la difficulté d'expliquer la chronologie antérieure à Moïse, cet historien a-t-il terminé son récit en disant : Que chacun en pense ce qu'il voudra (2)! Le chronologiste d'Oxford, M. Greswell (3), dans ses longs *Commentaires sur la Bible*, a glissé sur l'âge des patriarches et leur *pædogonie* (4); il est forcé de reconnaître que rien dans la Genèse n'indique la durée du *ssin*, et que les mois ne datent que de l'époque de l'Exode; mais il n'en établit pas moins ses calculs sur des années entières de 365 jours 5 heures 48 min., et s'aventure jusqu'à fixer le jour de notre calendrier répondant au commencement de chacune des années de la pædogonie des patriarches, sans se livrer à la discussion d'aucune objection. — Il adopte d'ailleurs pour l'âge des patriarches les chiffres de la Vulgate, sans égard aux textes samaritain, hébreu et grec, ni à l'historien Josèphe, qui a pourtant son autorité, vu l'impartialité évidente de sa position, et l'avantage qu'il avait de pouvoir choisir entre les traditions et les versions écrites. Il est vrai que M. Greswell professe un grand dédain pour les savants et les critiques, quoiqu'il ait donné à son ouvrage un grand appareil scientifique.

ISAMBERT.

CAÏNAN II. La vie de ce personnage postdiluvien est plus controversée encore. Selon la version des Septante, Sem, fils de Noë, laissa

(1) *De die natali*, ch. 17.
« Le sare était, dit Eusèbe, de 3,600 ans; mais Alexandre Polyhistor ne comptait pour 9 sares que 934 ans (c'est-à-dire 103 par sare) pour les 66 rois chaldéens et mèdes qui ont régné depuis Xisuthrus ; ce qui donnerait à chacun des 10 patriarches chaldéens 1236 ans, ou 103 ans lunaires. Ce chiffre ne dépasse pas la durée ordinaire de la vie.

(2) *Ibid.*

(3) *Chron.*, éd. Mai, p. 8.

(4) *Apud Syncell.*, p. 44.

(1) *Archéol.*, l. 1, 9.

(2) *Ibid.*

(3) *Fasti catholici*; Oxford, 1852, 5 vol. in-8°, avec un atlas. L'auteur, malgré son titre, soutient les doctrines de l'Église anglicane. *Voy.* t. II, p. 248.

(4) D'après son système, l'année primitive était de trois cent soixante-cinq jours et un quart : seule elle aurait été pratiquée jusqu'à l'Exode en 1561, quoiqu'on n'y soit arrivé qu'après de longues observations astronomiques, car les Hébreux, comme les autres peuples, n'ont eu pour mesurer le temps que le mouvement diurne, la révolution lunaire apparente, et le retour des saisons. Ce savant adopte comme année solaire le *ssin*, dont les Hébreux se servaient d'abord, en place de nos mois.

six enfants, dont le dernier est appelé Caïnan; mais le même texte ajoute que celui-ci était fils d'Arphaxad, issu lui-même de Sem; en sorte que, pour détruire cette contradiction, saint Jérôme, dans la Vulgate, a rayé le sixième des enfants de Sem. Il aurait d'ailleurs été autorisé à cette suppression par un autre chapitre de la Genèse (1) et par l'évangile de saint Luc, qui dans la généalogie de Joseph, père putatif de Jésus-Christ, nomme Caïnan comme fils unique d'Arphaxad (2). Mais ici les textes de l'Ancien Testament diffèrent de l'Évangile (3). Ces variantes, sur lesquelles un historien comme Flavien Josèphe avait le devoir de nous éclairer, l'ont troublé lui-même, au point qu'il n'a pas parlé de Caïnan II. Il ne donne que cinq fils à Sem (4), et Salé pour fils d'Arphaxad, et se tait sur les générations des neuf ou dix patriarches qui se sont succédé de Sem à Abraham.

Les Septante comptent 1270 ans pour dix générations; ce qui fixe la durée de leur vie en moyenne à 127 ans (alors les années pouvaient être de deux lunaisons, comme l'indiquent les témoignages que nous avons cités), et leur âge nubile à 21 ans. Le texte hébreu et la Vulgate ne comptent pour neuf générations (ils suppriment Caïnan II) que 390 ans, ce qui pour chacun donne 43 ans, et suppose l'année de 6 mois lunaires, ou semestrielle, suivant les mêmes témoignages: on y retrouve l'âge nubile de 21 à 22 ans. Quant aux chiffres relatifs à la durée de la vie des deux patriarches Arphaxad et Caïnan ou Salé, ils sont d'environ 450 ans, ce qui suppose l'emploi de l'année de 2 mois lunaires, et donne à chacun d'eux environ 70 à 71 ans d'existence, juste l'âge de la vie moyenne proclamé par Moïse (5).

(1) X, 22.
(2) III, 36.
(3) La Vulgate, à la place de Caïnan, donne Salé pour fils d'Arphaxad, tandis que les Septante indiquent Caïnan comme père de Salé. Les interprètes de l'antique Genèse, dont le texte primitif a disparu, attribuent à Arphaxad 135 ans d'âge quand il eut Caïnan, et ajoutent qu'il vécut encore après 303, de sorte que sa vie entière aurait été de 438 années; la Vulgate réduit le chiffre 135 de cent ans. Selon les Septante, Caïnan lui-même engendra à 130 ans, et vécut encore 330; total, 460. Selon la Vulgate, Salé, qui prend sa place, aurait engendré dès l'âge de 30 ans, ce qui est excessivement jeune pour un patriarche, et aurait encore vécu 403 ans; total, 433.
(4) *Ant.*, I, 6, 4.
(5) Un biographe, M. Villenave, a cru que Caïnan II avait été confondu par Josèphe avec Jared: ce n'est pas dans la liste des dix patriarches postérieurs au déluge, puisqu'il ne la donne pas, et ne nomme pas Caïnan. Quant à celle des patriarches antédiluviens, il est vrai que cet historien (*) les énumère deux fois, d'abord en remontant de Noé à Adam, et ensuite en descendant d'Adam à Noé; mais cette nomenclature est identique, et le contraire ne peut être soutenu que par une fausse interprétation du premier de ces textes. Caïnan est nommé dans l'un et dans l'autre, et par conséquent Josèphe n'a nullement confondu Caïnan avec Jared. Les premiers Pères de l'Église admettent Caïnan (**) entre Arphaxad et Salé.

(*) *Arch.*, I, 2, 2; et 3, 4.
(**) Hyppolyte, évêque de Porto, au commencement du troisième siècle, *Philosoph.* X, 30, p. 332; éd. de Miller, 1832, Bunsen, 1852.

Le docteur J.-J.-W. Jervis, dans sa traduction et ses notes sur la Genèse (1), préfère également la version des Septante au texte hébreu et à la Vulgate. Il rapporte, d'après d'Herbelot (2), que Caïnan II passe chez les Orientaux pour l'inventeur de l'astronomie et le fondateur de la ville de Hauran, en Mésopotamie. La Genèse (3) dit que la vie des hommes fut réduite à 120 ans, à cause de la perversité de la race d'Adam, et Greswell suppose que cette sentence fut prononcée 120 ans avant le déluge (4): cependant on a vu que les patriarches postdiluviens ont tous vécu bien plus longtemps. Au surplus, 120 années lunaires ne représentent guère que 110 ans solaires; mais on doit toujours préférer l'évaluation moyenne de la vie à 70 ans, donnée par Moïse. ISAMBERT.

CAIO. *Voy.* CAYOT.

CAÏPHE ou **CAÏAPHAS**, grand prêtre des Juifs, célèbre par la part qu'il aurait prise à la condamnation et à la mort de Jésus-Christ. D'après la tradition évangélique la plus abrégée, celle de saint Marc, le conseil des Juifs à Jérusalem, composé des chefs des prêtres, des lettrés (scribes) et des anciens, se réunit chez le grand prêtre (qu'il ne nomme pas) (5) pour juger Jésus, qui leur avait été livré par Judas, l'un des douze disciples. Ce grand prêtre interrogea Jésus sur les témoignages portés contre lui à raison de ses prédications, notamment sur la destruction prochaine du temple; mais ces témoignages paraissant suspects, le pontife lui demanda s'il n'était pas le Christ, fils de Dieu? Jésus répondit affirmativement, ajoutant qu'il viendrait assis sur les nuages du ciel, à la droite de Dieu. Sur cette parole, le président du sanhédrin déchira ses vêtements, et déclara que ce blasphème suffisait, sans qu'il fût besoin de témoignages. Aussitôt le conseil, à l'unanimité, le condamna à mort. Cependant la sentence ne pouvait s'exécuter sans la sanction du préfet romain, Pilate; et pour l'obtenir il fallait alléguer un motif politique. Il paraît, par l'interrogatoire, que ce représentant de l'empereur avait à statuer sur l'accusation motivée non sur le blasphème, qui importait peu à un empire où le polythéisme admettait toutes les croyances religieuses, mais sur la royauté des Juifs que Jésus se serait attribuée, ce qui était un attentat à la souveraineté romaine. Pilate ne croyait pas à la sincérité de cette accusation, et voulut sauver Jésus par voie de grâce; mais la populace insista pour que celui-ci subît le terrible supplice de la croix; et le préfet eut la lâcheté d'y consentir, et de livrer Jésus aux exécuteurs.

L'évangéliste saint Matthieu, qui a développé

(1) Londres, 1852, in-8°, p. 216, notes 2-5.
(2) *Bibl. orient.*, Voy. aussi Hotting., p. 11, sect. *Smegm. Orient.*, VIII, 16.
(3) VI, 2.
(4) Greswell, t. II, 163 et suiv. des *Fasti catholici*.
(5) Marc, XIV, 53.

cette tradition (1), nomme Caïphe comme étant le pontife, chef des prêtres, chez lequel se réunirent les principaux du sacerdoce et des anciens. Le troisième évangéliste, saint Luc, qui, postérieur aux précédents, a recueilli ce que ceux-ci avaient pu négliger, dit que, l'an 15 de Tibère, au moment où Jean-Baptiste commença à prêcher le baptême, Anne et Caïphe étaient grands prêtres (2) en même temps qu'Hérode (Antipas) était tétrarque de Galilée. Il ne donne pas les mêmes détails sur la condamnation de Jésus; mais il dit que le prisonnier fut conduit chez le grand prêtre (3), sans indiquer devant lequel, soit Anne, soit Caïphe. Quoique les membres du sanhédrin l'aient interrogé, et, à ce qu'il paraît, condamné sur des questions religieuses, ils ne l'accusèrent devant Pilate que de sédition, en lui attribuant la qualité de roi des Juifs. Cette accusation fut repoussée par Pilate, qui, apprenant que Jésus était de la Galilée, le renvoya au tétrarque Hérode, alors à Jérusalem. Hérode, ne jugeant point son autorité compromise, déclina sa compétence. Pilate alors persiste à le déclarer innocent de tout attentat politique : puis il finit par céder aux clameurs des accusateurs. Caïphe n'est pas nommé dans ce récit, ni aucun autre des pontifes qui, d'après l'histoire, ont présidé le sanhédrin du temps de Pilate. Le quatrième évangéliste redevient accusateur contre Anne et Caïphe tout à la fois. Jésus, arrêté par la trahison de Judas, est amené, non plus chez Caïphe, mais chez Anne, son beau-père. Caïphe (4), ajoute-t-il, était le pontife de *cette année*, et c'est lui qui avait donné le conseil de sacrifier Jésus à la haine des Juifs, parce qu'il importait d'arrêter par cet exemple le danger que courait la religion par l'invasion de nouvelles doctrines religieuses. Tel est évidemment le sens du passage. Anne interroge Jésus en qualité de pontife, et, sur son refus de répondre, le prisonnier reçoit un soufflet d'un assistant, pour manque de respect envers la dignité pontificale. Alors Anne le renvoie à Caïphe. Les Juifs qui l'assistaient conduisirent Jésus du palais de Caïphe au prétoire de Pilate. Ce préfet leur demande quelle est l'accusation, et leur dit que c'est au sanhédrin à la juger selon leur loi. Mais, répondent les accusateurs, nous n'avons pas droit de prononcer une sentence de mort. Pilate, après quelque résistance, condamne Jésus comme roi des Juifs, et le livre aux exécuteurs. Dans les *Actes des Apôtres*, on attribue au pontife des Juifs, qu'on ne nomme pas, mais qui serait encore *Caïphe*, la fustigation des apôtres saint Pierre et autres (5), et le meurtre du diacre Étienne (6). Cette incrimination nouvelle contre Caïphe résulte de ce rapprochement historique, que ce pontife n'aurait

(1) XXVI, 3, 57.
(2) III, 1.
(3) XXII, 54.
(4) Jean, XVIII, 13.
(5) *Actes*, V, 17, 40.
(6) VI, 12; VII, 56, 57.

été révoqué de ses fonctions que l'an 37 de notre ère, par Vitellius, successeur de Pilate en Judée, et sur ce que les événements apostoliques dont il s'agit ne sont pas postérieurs de sept ans à la mort de Jésus-Christ. Ainsi l'on reconnaît la nécessité de compléter les traditions évangéliques par l'histoire. Saint Jean l'évangéliste a supposé (1) que Jésus avait vécu plus de cinquante ans; et Irénée (2), dans un passage non mutilé de son livre, écrit vers la fin du deuxième siècle, atteste qu'il a appris des disciples de Jean, qu'il a connus en Asie, qu'en effet Jésus avait enseigné la religion plus d'un an, et qu'il avait prolongé sa vie au moins pendant un demi-siècle. Quoi qu'il en soit, nous avons sur la succession des grands prêtres juifs au commencement de notre ère, et jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus, des renseignements authentiques dans l'histoire détaillée qu'a donnée de cette époque Flavien Josèphe, écrivain contemporain, appartenant à l'une des premières familles sacerdotales de Jérusalem. A l'époque de la réunion de la Judée à l'empire, les préfets de la Judée ont nommé grands pontifes (3) : 1° Joazar, fils de Boëthus, l'année même du recensement, en l'an 8 de notre ère; 2° Ananus, fils de Seth, probablement l'année suivante, en l'an 9 : ce pontife conserva sa dignité jusqu'à l'année de la mort d'Auguste, an 14, et fut ainsi grand prêtre de cinq à six ans; 3° Ismaël, fils de Phabus; 4° Éléazar, fils d'Ananus; 5° Simon, fils de Camith; 6° Joseph, *le même que Caïphe*, ou surnommé ainsi, fut nommé par Valérius Gratus en l'an 19; 7° Jonathan, autre fils d'Ananus, fut nommé par Vitellius l'année même du renvoi de Pilate à Rome, an 37; et successivement jusqu'au 17e, qui fut Ananus II, fils d'Ananus Ier, choisi par Agrippa II, an 60 : c'est ce pontife, pris parmi les Sadducéens, qui, selon l'historien Josèphe, osa traduire devant le sanhédrin un homme vertueux, très-considéré à Jérusalem, Jacques, *frère de Jésus*, le fit condamner à mort et exécuter en l'absence du préfet romain, évidemment pour dissidence religieuse. Le préfet fut indigné de cette usurpation de pouvoir, et le roi Agrippa se hâta de le remplacer, dans le sixième mois de son pontificat, par Jésus, fils de Damnée (4).

Le blâme jeté par Josèphe sur un pontife de sa nation et sur le sanhédrin prouve que cet historien était tolérant en matière religieuse, quoiqu'il ne fût pas chrétien.

Il est visible que cet historien a connu et décrit le berceau du christianisme dans les mouvements religieux qu'il raconte, et qui déterminèrent la population juive à en suivre les chefs, soit sur le mont des Oliviers, soit sur les rives et au delà du Jourdain. Il nomme d'ailleurs Jean-Baptiste, et

(1) VIII, 57.
(2) III, 21.
(3) Josèphe, *Ant.*, XVIII, l. 1 et suiv.
(4) *Ant.*, XX, 9, 1.

assigne une cause très-vraisemblable au meurtre commis sur sa personne par Hérode Antipas. Le pontife Ananus paraît bien être l'Anne de l'Évangile, et Jacques, frère de Jésus, pourrait bien être Jésus lui-même, s'il a vécu cinquante ans. Mais quant au pontife Caïphe, qui ne s'étonnerait de ne pas le retrouver dans la liste officielle des grands prêtres? On veut que ce soit Joseph, le sixième du tableau ci-dessus, dont le père, par une exception unique, n'est pas nommé, et se trouve remplacé par le nom de Caïphe. Havercamp a vu dans ce *mot* une interpolation faite dans la vue de faire accorder l'histoire avec la tradition évangélique. Le nom du père de ce pontife était si nécessaire pour le distinguer des autres grands prêtres du même nom! L'indication de cette filiation était indispensable chez les Juifs, qui n'avaient pas, comme nous, la ressource des prénoms distinctifs. Le savant orientaliste Michaëlis a prouvé, dans son *Introduction au Nouveau Testament*, que la partie chronologique n'est pas inspirée comme la sainte doctrine de l'Évangile, et qu'il y a beaucoup d'anachronismes. Le pouvoir des pontifes juifs n'était pas partagé; et, quoique privé de son inamovibilité antique, sous Hérode et ses successeurs, comme sous les gouverneurs romains, il n'était pas annal. Joseph, le prétendu Caïphe, est celui qui a le plus longtemps conservé cette dignité à l'époque dont il s'agit, puisqu'il est resté au pouvoir de l'an 19 à l'an 37, c'est-à-dire dix-huit ans: comment un pontife si prudent aurait-il commis le crime si vivement et si justement reproché par l'histoire à Ananus II? ALF. I.

Josèphe, *Antiq. Jud.*

CAIRELS (*Élias*), orfèvre, puis jongleur et troubadour périgourdin, natif de Sarlat, mort vers 1260. Il faisait des ouvrages d'or et d'argent et dessinait des armoiries, lorsque le démon de la poésie le vint visiter dans son laboratoire, et lui fit déserter son atelier pour se faire jongleur, puis troubadour. Quoiqu'il ne fût pas précisément courtisan, il parcourait les résidences royales et princières. Une de ses pièces, à l'adresse du roi de Léon, dit de ce prince « qu'il est plein de mérite, puisqu'il protége les troubadours. » En 1220, Cairels était dans le Milanais à la suite de l'empereur Frédéric II, qui aimait les poëtes provençaux, mais les payait mal, et les fatiguait à le suivre dans ses expéditions. Le troubadour assure que depuis qu'il est de la suite de l'empereur il a tant jeûné, que la lime ne trouverait plus à mordre sur sa maigre personne:

« Qu'el ten ma persona magra,
Si que non pot mordre lima. »

« Va, mon vers, ajoute-t-il en quittant l'empereur, va-t'en vite, et en courant, je ne sais où; je ne tarderai pas à t'y suivre. »

Il se rendit vers la même époque chez Guillaume IV, marquis de Montferrat. Dans un sirvente sur la croisade il excite le zèle du marquis, et en même temps il gourmande les princes chrétiens: « Qu'attendent-ils? tandis qu'ils se font la guerre les uns aux autres, les Turcs, les Sarrasins, les Arabes auront bientôt tout envahi... Marquis Guillaume, que les plaisirs du Montferrat ne vous enchaînent point; vous arriverez trop tard pour venger votre père. »

Une autre pièce sur le même sujet est plus vive et plus incisive: « Marquis, ose-t-il dire au prince, je veux que les moines de Cluny fassent de vous leur capitaine, ou que vous soyez abbé de Citeaux, puisque vous avez le cœur assez pauvre (*pus lo cor aves tant mendic*) pour aimer mieux une charrue et deux bœufs à Montferrat, qu'un royaume dans un autre pays. On peut dire que jamais fils de léopard ne dégénéra jusqu'à se tapir dans un terrier, à la manière des renards. » Cairels fit d'ailleurs ce qu'il conseillait: il se rendit en Syrie, et son voyage fut long. Un biographe dit qu'il visita la plus grande partie des terres habitées. Lors de son séjour à Montferrat, Cairels y devint amoureux d'une dame Isabelle qui faisait aussi des vers. Le portrait qu'il en fait donne de l'objet de son choix une haute idée: « De son beau corps souple et délié, blanc, potelé, suave et frais, je voudrais tracer une image; mais je craindrais d'être au-dessous de la vérité. Quand je contemple tant de beautés, objet de mes désirs, sa chevelure plus blonde qu'or émaillé, son blanc front, ses sourcils arqués et fins, ses yeux, son nez, sa bouche riante: ah! peu s'en faut que je ne la saisisse devant tout le monde. »

Cette dame s'étant rendue en Grèce, Cairels lui adressa une pièce de vers qu'il voulait qu'elle entendît sur cette terre classique. Il reste quinze pièces de ce troubadour. On lui a reproché les termes d'une tenson entre la dame Isabelle et lui; tout prouve que c'était une pièce *joglaresque*. *Voy.* ISABELLE.

Hist. littéraire de la France, XIX. — Raynouard, *Choix de poésies des Troubadours*, III et IV.

***CAIRO** (*Ferdinando*), peintre de l'école piémontaise, né à Casal-Monferrato en 1656, mort à Brescia en 1730. Il reçut les premières leçons de son père, peintre médiocre, qui se nommait également Ferdinando; puis il alla étudier à Bologne sous Marc-Antoine Franceschini, auprès duquel il resta pendant douze ans, l'aidant dans les travaux qu'il exécuta dans les différentes villes d'Italie. Lorsqu'il le quitta, il vint se fixer à Brescia, où il se maria, et fut chargé jusqu'à sa mort de commandes importantes. C'est dans cette ville qu'il faut chercher ses meilleurs ouvrages. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*.

***CAIRO** (le chevalier *Francesco*), peintre de l'école milanaise, né dans le territoire de Varèse en 1598, mort à Milan en 1674. Il fut l'élève favori du Morazzone, qui avait su l'apprécier; il ne trompa pas les espérances de son maître; car, s'il ne parvint pas à l'égaler par la force du dessin et la vigueur du coloris, il le surpassa par la dé-

licatesse de la touche, l'élégance des formes et la grâce de l'expression. Victor-Amédée, duc de Savoie, qui l'avait attiré à sa cour, le maria, lui assura une pension, et le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Maurice. Ayant terminé les travaux que ce prince lui avait confiés, Cairo alla étudier à Rome les chefs-d'œuvre des grands maîtres, et son talent s'en ressentit; il s'éloigna davantage du style du Morazzone, adopta un dessin plus simple et plus châtié, renonçant à l'abus des raccourcis et des détails anatomiques, qui distinguait ses premiers ouvrages. Il dut beaucoup aussi pour le coloris aux maîtres vénitiens, et quelques-uns de ses portraits sembleraient être l'ouvrage du Titien. Il prolongea sa carrière jusqu'à l'âge de soixante-seize ans, menant une vie large et splendide, et fut enseveli en grande pompe dans l'église des Scalzi de Milan. Au nombre de ses bons ouvrages, on cite dans cette ville les *quatre saints fondateurs* de l'église Saint-Victor; le *Martyre de saint Étienne*, à *San-Stefano Maggiore;* et celui de *saint Jean-Baptiste*, à *San-Giovanni Decollato*. Son portrait, peint par lui-même, fait partie de la collection iconographique de Florence. Le musée de Dresde possède de ce maître une *Vénus sur un lit, tenant une flèche*. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. - Ticozzi, *Dizionario*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexicon*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

*CAIRO (*Guglielmo*), peintre de l'école piémontaise, né à Casal-Monferrato en 1652, mort en 1672. Fils d'un peintre médiocre, nommé Ferdinand Cairo, il donnait de brillantes espérances; mais il mourut à l'âge de vingt ans, laissant quelques beaux portraits et un tableau d'histoire inachevé. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*.

CAIROTTE (*Paul-Maurice*), prélat italien, né à Turin en 1726, mort en 1786. En 1761, il fut appelé, presque contre son gré, au siége épiscopal d'Asti. Il réforma les mœurs du clergé, et laissa une *Instruction à la jeunesse ecclésiastique;* 1775.

Tipaldo, *Biograf. degli Ital.*

***CAISSAN** (*Jacques*), médecin français, natif de la Provence, vivait probablement dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Discours des Remèdes pour la guérison des morsures de rage;* Aix, 1609, in-8°; — *Recette très-véritable pour la guérison des personnes et animaux mordus des chiens et loups enragés;* Paris, 1615, in-8°.

Carrère, *Bibl. de la Méd.*

CAIT-BEY, 26e sultan des Mameluks circassiens, mort le 7 août 1496 (901 de l'hégire). D'abord esclave en Circassie, il fut conduit en Égypte, et affranchi par Malek-al-Daher-Giacmak. Il régna à partir du 31 janvier 1468, après le renversement de Timur-Bogha, et se maintint sur le trône pendant vingt-neuf années. Il vainquit Bajazet II et les esclaves éthiopiens insurgés. Ce fut un prince bienfaisant et éclairé. Les écrivains arabes ses contemporains sont unanimes dans les éloges qu'ils lui décernent.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

CAIUMARAT. *Voy*. CAYOUMARATH.

CAIUS, guerrier romain, fils d'Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, vivait au premier siècle avant l'ère chrétienne. Il fut adopté par Auguste, et à l'âge de quatorze ou quinze ans il fut nommé consul. Caius fit la guerre de Germanie avec Tibère, et fut envoyé avec le titre de proconsul contre les Arabes, les Arméniens et les Parthes. Il s'acquitta de cette mission avec habileté, réduisit l'Arménie, défit Tigrane, et conclut un traité avec Phraatace, et non Phraate, comme le prouve un fragment de Dion Cassius découvert par l'abbé Morelli. Blessé près de la ville d'Artageras par Addon, gouverneur de cette place, qui lui avait demandé un entretien, il mourut bientôt après, des suites de cette blessure, à Lymire en Lycie. On a trouvé des médailles grecques-romaines et des colonies à l'effigie de Caius et de Lucius; quelques-unes ne portent que la tête de Caius.

Suétone. — Tacite.

CAIUS MUTIUS, architecte romain, vivait au premier siècle avant l'ère chrétienne. Il fit, par ordre de Marius, quelques ouvrages d'architecture dans le temple de l'Honneur et de la Vertu, dont on voit encore quelques ruines près de l'église Saint-Eusèbe, à Rome.

Félibien, *Recueil hist. de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes.*

CAIUS VALGIUS, médecin romain, vivait au premier siècle de l'ère chrétienne. Il fut médecin de l'empereur Auguste, et insistait beaucoup sur l'usage des bains froids. Son ouvrage *Sur les propriétés et l'usage des plantes en médecine* est mentionné par Pline le Naturaliste; mais il ne nous est point parvenu.

Pline, *Hist. nat.*

CAIUS. *Voy*. GAIUS.

CAIUS POSTHUMIUS, architecte romain, vivait au premier siècle de l'ère chrétienne. C'était un affranchi, qui fut chargé avec son élève, L. Cocceius Auctus, également affranchi, de diriger diverses constructions qu'Agrippa fit faire aux environs de Naples; il exécuta des passages souterrains, la plupart pratiqués dans les rochers qui partent de cette ville jusqu'à Pouzzole ou Puteole, et depuis le lac du même nom, appelé Arverne par les anciens, jusqu'à Cumes. Il n'est pas bien certain que ces deux artistes aient percé la grande voie romaine appelée aujourd'hui *la grotte de Pausilippe*, antérieure au siècle d'Auguste; elle fut creusée, d'après quelques écrivains, par les habitants de Cumes.

Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes.

CAIUS ou **GAIUS** (saint), disciple de saint Paul, natif de Macédoine, vivait au premier siècle de l'ère chrétienne. Il était établi à Corinthe lors de l'arrivée de saint Paul dans cette ville, où le grand apôtre alla se loger chez Caius, le con-

vertit, et l'associa à ses voyages comme à ses dangers. Lors de la sédition des orfévres de la ville d'Éphèse, Caius fut entraîné au théâtre par la populace, et relâché après que le calme se fut rétabli. On ignore ce qu'il devint ensuite. Origène fait de lui un évêque de Thessalonique. *Voy.* Gaïus.

Actes des Apôtres. — S. Paul, *Ep. aux Romains et aux Corinthiens.* — Tillemont, *Vie de saint Paul.*

CAIUS (....), théologien et prélat chrétien, d'origine incertaine, vivait au troisième siècle. On conjecture qu'ayant été disciple de saint Irénée, il était né dans la Gaule. Il est certain qu'il puisa sa doctrine dans l'Église de Lyon. On ignore les causes qui le portèrent à se séparer de saint Irénée. A Rome, où il séjourna quelque temps, il se fit remarquer par son zèle pour la foi et par son éloquence : une conférence qu'il eut avec Procule ou Procle, l'un des chefs montanistes, contribua beaucoup à étendre sa renommée. Au rapport de Photius, il fut admis dans le clergé romain; et en 210 il fut nommé *évêque des nations*, et, comme tel, chargé de porter la foi dans les pays non chrétiens. Ses ouvrages ne sont connus que par ce qu'en rapportent Photius, Eusèbe, saint Jérôme et Théodoret. La *Conférence* avec Procle, écrite en grec par Caius, a été mentionnée dans son *Éloge* par saint Jérôme ; Eusèbe en cite des fragments. Caius y regardait comme apocryphe l'Épître de saint Paul aux Hébreux. Au rapport de Théodoret, Caius aurait fait aussi un livre contre Cérinthe. Il aurait ainsi, le premier, écrit contre les millénaires. Le troisième de ses ouvrages, d'après le même Théodoret, qui l'appelle le *petit Labyrinthe*, aurait été un livre dirigé contre Artémon et Théodote, qui soutenaient que Jésus-Christ n'était qu'un homme. Photius et Eusèbe mentionnent également un *Labyrinthe*; seulement, le premier donne ce nom à une autre œuvre que celle qui réfute Artémon. Il n'est pas bien certain qu'un *Traité de l'Univers* ou *de la cause de l'Univers*, cité par Photius, soit de Caius : il a été attribué aussi à Josèphe *Voy.* Hippolyte (saint).

Hist. litt. de la France, I, 386 et suiv. — Cave, *Hist. litt.*, I, 65. — Fabricius, *Bibl. græca*, X, 698.

CAIUS (saint), pape, mort le 21 avril 296. Il était d'origine dalmate, et neveu de Dioclétien. Il fut créé pontife le 16 décembre 283, et succéda à saint Eutichien. Il est le 22e dans le calendrier de Libère. Lors de la première persécution des chrétiens, sous Dioclétien, Caius, obligé de s'enfuir de Rome, ne cessa, du fond de l'asile qui le cachait, à exhorter les confesseurs et les martyrs.

Parmi les actes qu'on attribue à ce pontife, on cite la confirmation qu'il aurait faite de l'usage de n'élever à l'épiscopat que les clercs qui auraient passé par les sept ordres inférieurs de l'Église. Il créa cinq évêques, vingt-cinq prêtres et huit diacres. C'était, selon quelques historiens, un homme d'une rare prudence et d'une vertu courageuse.

Artaud, *Histoire des Souverains Pontifes romains.*

CAIUS (*Bernardin*), médecin italien du dix-septième siècle. Il était natif de Venise. On a de lui : *De vesicantium Usu*; Venise, 1606, ouvrage dirigé contre l'usage des vésicatoires; — *De sanguinis Effusione*; Venise, 1607, in-4°; — *De Alimentis quæ cuique naturæ conveniunt*; ibid., 1608-1610, in-4°.

Éloy, *Dictionnaire de la Médecine.*

CAIUS (*Jean*), poëte et traducteur anglais, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut poëte lauréat d'Édouard IV, voyagea en Italie, et traduisit l'*Histoire du siége de Rhodes*.

Lemprière, *Universal Biography.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

CAIUS ou **KAYE** ou **KEY** (*Jean*), médecin anglais, né à Norwich en 1510, mort en 1573. Il fut reçu docteur en médecine à Cambridge; puis il alla à Padoue, où il étudia sous Montanus. Trois ans après, il retourna en Angleterre, et devint successivement médecin du roi Édouard VI et des reines Marie et Élisabeth. Protégeant les lettres, il fit reconstruire à ses frais l'ancien collége de Gonvil, à Cambridge, et y créa vingt-trois bourses. Il ne se contenta pas de favoriser les travaux d'autrui; il écrivit lui-même de nombreux ouvrages. On lit sur sa tombe cette ambitieuse inscription, composée par lui-même : *Fui Caius*, qui rappelle celle de Dante : *Dantes hic sto.* On a de lui : *Hippocrates de Medicamentis*, dont Caius découvrit le manuscrit; — *De medendi Methodo, ex Cl. Galeni Pergameni et Joannis-Baptistæ Montani Veronensis principiorum medicorum sententia libri duo*; Bâle, 1544, 1558, in-8°; — *Cl. Galeni Pergameni libri aliquot græci, partim hactenus non visi, partim a mendis repurgati, annotationibusque illustrati*; Bâle, 1544 et 1574, in-8°; — *De Ratione victus secundum Hippocratem in morbis acutis*; ibid., 1550, in-8°; — *De Placitis Hippocratis et Platonis*; Louvain, 1556, in-8°; — *De Antiquitate Cantabrigiensis Academiæ libri duo*; Londres, 1568, in-8°, 1574, in-4°; — *De Canibus britannicis liber unus*; — *De rariorum animalium et stirpium historia liber unus*; Londres, 1570, in-8°.

Éloi, *Dict. hist. de Medecine.* — Watson, *Dict.* — Lemprière, *Universal Biogr.* — D. Clément, *Bibl. curieuse.* — Chaufepié, *Dict.* — Nicéron, *Mémoires*, XI et XII.

CAIUS (*Thomas*), théologien anglais, mort en 1572. Il étudia à Oxford, et remplit, à partir de 1551, les fonctions de principal du collége de l'université. On a de lui : la traduction anglaise de la *Paraphrase sur saint Marc* par Érasme, traduction entreprise sur la demande de Catherine Parr; — *Assertio antiquitatis Oxoniensis Academiæ*; 1560, ouvrage auquel répondit Caius de Cambridge; — une traduction du livre d'Aristote : *De Mirabilibus mundi*; — une traduction d'*Euripide* et du *Nicoclès* d'Isocrate; — une traduction latine des *Sermons* anglais de Longland.

Lemprière, *Univ. Biog.*

CAJADO (*Henri*), poëte portugais, mort en

1508. Il étudia le droit, et cultiva en même temps les lettres. En Italie, où il séjourna longtemps, il connut Béroalde et d'autres savants contemporains. Il composa des poésies latines, citées avec éloge par Érasme et Béroalde. On a de lui : *Eclogæ et Silvæ et Epigrammata;* Bologne, 1501, in-4°, et 1745, dans le *Corpus Poetarum Lusitanorum.*

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

CAJANI (*Angelo*), mathématicien italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *I Quindici libri degli Elementi di Euclide, di greco tradotti in lingua toscana;* Rome, 1545, in-8°. L'auteur ne se fait connaître que dans la préface, où se trouve la date de l'impression de 1545, plus exacte que celle de 1535, donnée sur le titre.

Paitoni, *Bibl. degli Volgarizz.*, t. II, p. 28.

CAJETAN (*Benoît*). *Voy.* BONIFACE VIII.

CAJETAN ou **CAJETANUS**, cardinal de Plaisance et légat du pape en France, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Lettre aux archevêques, évêques et abbés de France;* Paris, 1590, in-8° ; et en latin, ibid., 1590, in-8° ; — *Lettre à la noblesse de France;* ibid., 1598, in-8° ; — *Missive du cardinal Cajétan, envoyée à la Faculté de théologie de Paris;* ibid., 1593, in-8° ; — *Exhortatio ad Catholicos qui in regno Franciæ ab hæretici partibus stant;* ibid., 1593, in-8° ; — *Litteræ ad universos regni Franciæ catholicos, super conventu quorumdam ecclesiasticorum ab Henrico Borbonico ad oppidum S. Dionysii indicto;* ibid., 1593, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque hist. de la France*, édit. Fontette.

CAJETAN (*Alphonse*), biographe de l'ordre de Jésus, connu par une *Vie de François Cajetan*, de la même société.

Ughelli, *Italia sacra.*

CAJETAN (*Constantin*), savant italien, né à Syracuse en 1560, mort le 17 septembre 1650. Fils du prince de Cassano, il entra, en 1586, dans l'ordre de Saint-Benoît, à Catane. Un zèle excessif pour la gloire de son ordre le porta à ranger parmi les bénédictins beaucoup de personnages qui n'en avaient point fait partie, par exemple, saint Ignace de Loyola; ce qui fit dire au cardinal Scipion Cabillucci qu'il craignait que Cajetan ne transformât saint Pierre lui-même en bénédictin. Les moines du mont Cassin désavouèrent ce zèle peu intelligent. Cajetan attribuait aussi l'*Imitation de Jésus-Christ* à un moine du nom de *Gessen*. Il devint cependant successivement abbé de Saint-Baronte, secrétaire de Paul V pour les lettres sacrées, et bibliothécaire du Vatican sous Clément VIII. Baronius lui dut beaucoup de matériaux pour ses *Annales*. Ses principaux ouvrages sont : *P. Damiani opera;* Rome, 1606-1608-1640, 4 vol. in-fol.; — *Amalarii Fortunati Vita;* Rome, 1612, in-4° ; — *Isidori Hispalensis, Ildefonsi Toletani et Gregorii card. Ostiensis Vitæ, scholiis illustratæ,* ibid., 1616, in-4° ; — *De Erectione collegii Gregoriani;* Rome, 1622, in-4° ; — *Vita Erasmi Gaetæ, urbis patroni;* ibid., 1638, in-4° ; — *Gelasii papæ II Vita, a Pandulpho Pisano conscripta, commentariis illustrata a Const. Gaetano;* ibid., 1638, in-4° ; — *De singulari Primatu Sancti Petri solius, item de romano ejusdem domicilio et pontificatu,* dans le t. Ier de la *Bibliotheca pontificia* de Roccaberti.

Dupin, *Biblioth.*, dix-septième siècle. — Théophile Raynaud, *De bonis et malis libris*, n° 230. — Allatius, *Apes urbanæ.*

* **CAJETAN** ou **CAJETANUS** (*François*), philosophe scolastique français, vivait probablement dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Libri IX de Institutione Republicæ, cum annotationibus Jo. Savignei;* Paris, 1520, in-fol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CAJETAN (*Sébastien*), théologien, de l'ordre des Mineurs Observantins, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut provincial de son ordre, et laissa un commentaire en latin des *Décrets* de la Congrégation des Rites sur la célébration de la messe.

Allatius, *Apes urbanæ.*

CAJETAN ou **CAËTAN** (*Henri*), frère du duc de Sermanetta, Italien, mais sujet du roi d'Espagne, mourut en 1599. Il fut élu cardinal en 1585. Ce personnage n'est guère connu que par le rôle qu'il joua momentanément à Paris dans les temps de la Ligue. Henri IV avait envoyé auprès de Sixte-Quint le duc de Luxembourg, pour lui faire connaître le véritable état des affaires en France. Le pape, qui, d'après les lettres et les ambassadeurs de la Ligue, croyait que le Béarnais (comme l'appelaient les ligueurs) était si resserré qu'il ne pouvait échapper sans tomber mort ou vif dans les mains de ses ennemis, avait chargé Caëtan d'aller travailler à la délivrance du cardinal de Bourbon, retenu prisonnier par les royalistes, et de le reconnaître pour roi. Mais Luxembourg étant parvenu à donner au pape une juste idée de la situation des choses, Sixte-Quint changea tout à coup les instructions du légat, qui n'était pas encore parti, et lui recommanda seulement de faire en sorte que le trône fût occupé par un prince catholique. Le cardinal, vendu à l'Espagne, se mit en route (1590) avec la résolution d'agir selon les intentions des ligueurs. Le roi, instruit de ses dispositions, avait donné l'ordre de l'enlever à son passage en Bourgogne; mais cet ordre n'ayant pu être exécuté, Caëtan arriva à Paris sous une nombreuse escorte de ligueurs. Il y fut reçu avec tous les honneurs dus au légat du saint-siége, et il alla au parlement, où il s'en fallut peu qu'il n'occupât le trône destiné au roi. Il fit une longue harangue en latin sur la puissance et la grandeur du pape, sur l'amour qu'il avait pour le royaume de France, et sur le zèle auquel il s'attendait de la part des Français pour conserver la religion catholique, apostolique et

romaine. Caëtan s'empressa de confirmer un décret que les Seize venaient d'arracher à la Sorbonne, lequel défendait de négocier avec un roi hérétique et relaps. Mais la nouvelle de la victoire d'Ivry, et de la reddition de Vernon et de Mantes, rappelèrent au légat que le pape lui avait recommandé d'arranger les affaires de France plutôt que de les aigrir : il proposa une entrevue avec le cardinal de Gondi, évêque de Paris, dans la maison du maréchal de Biron, à Noisy. La conférence eut lieu, mais elle ne produisit rien. Le légat avait auparavant fait faire une procession solennelle dans l'église des Augustins, où avaient assisté plusieurs évêques et prélats, le prévôt des marchands, les échevins, les colonels et capitaines de quartier, et à la fin de laquelle le serment de l'union avait été renouvelé entre ses mains. Pendant que Henri IV assiégeait Paris, l'ambassadeur d'Espagne donna 120 écus par jour pour acheter du pain aux pauvres ; le légat en donna 50,000 pour le même objet, et vendit ou engagea son argenterie. Mais Caëtan, jugeant enfin les affaires des ligueurs désespérées, commença à se relâcher. Il proposa aux théologiens et aux prélats de Paris assemblés la question de savoir si, forcé par la nécessité de se rendre à un roi hérétique, on encourrait les censures de la bulle du pape? Les docteurs et prélats répondirent négativement. Le 6 août 1590, le légat permit donc aux députés de Paris d'aller trouver le roi à Saint-Antoine-des-Champs, et leur donna sa bénédiction. La mort du pape Sixte V et l'élection d'un nouveau pontife lui offrirent un prétexte pour quitter la France, et il retourna en Italie. Dans la suite, il fut envoyé encore en Pologne pour engager le roi Sigismond dans une alliance avec l'empereur contre les Turcs. [M. DELBARE, dans l'*Enc. des g. du m.*].

Sismondi, Hist. des Français.

* CAJETAN ou CAJETANUS (*Marie*), capucin et écrivain ascétique italien, natif de Bergame, mort dans un âge très-avancé vers 1746. On a de lui : *il Capuccino ritirato per dieci giorni in se stesso, o sieno Esercizj spirituali*; Milan, 1719 et 1722, in-12 ; Venise, 1730, in-12 ; Bologne, 1737, in-12 ; — *Esame sopra il vizio dell' osteria*; Bergame, in-12 (1re édition sans date) ; 1725 et 1728, ibid. — *le Ore divotamente impiegate davanti al ss. Sacramento*; Rome, Bergame et Brescia, 1724, in-24 ; — *il Miserere esposto in pensieri ed affetti di penitenza*; Bergame, in-12 (sans date) ; ibid., 1726, 1732, 1740 ; — *la Divozione o sia novena di Santa-Anna*; Bergame, 1726 et 1740, in-12 ; — *l'Uomo apostolico istruito nella sua vocazione al confessionario*; Bergame, 1726, in-4° ; Brescia, avec des additions, 1736, in-4° ; Trente, 1736, in-4° ; Bergame, 1704, in-4° ; — *la Fraterna Carità ideata in riflessioni sacre e morali*; Bergame, 1728, in-12, et ailleurs ; — *l'Uomo apostolico istruito nella sua vocazione al pulpito*; Venise, 1729, in-4° ; — *Istruzione sopra i contratti e le usure*; Bergame, 1730, in-12 ; ajouté plus tard aux éditions nouvelles de *l'Uomo apostol. al confess.* ; — *Pensieri ed affetti sopra la Passione di Gesu Cristo per ciascun giorno dell' anno, cavati dalle divine Scritture e da' Santi Padri*; Bergame, 1733, 2 vol. in-8° ; Brescia, 1739, in-8° ; — *Novena ad onore del B. Giuseppe da Leonessa, capuccino*; Rome, 1736, in-12 ; — *Riflessioni sopra l'opinione probabile, opera teologico-ascetica*; 1739, 2 tom. in-4° ; — *l'Umiltà del cuore ideata in pensieri ed affetti ad eccitarne la pratica*; Bergame, 1739, in-12 ; Brescia, 1740, in-12 ; Venise, 1740, in-12 ; Bergame, 1743, in-12 ; — *Tre Sermoni sopra alcuni peccati occulti dello stato nobile ne' tre giorni di' apparecchio alla nascita del Salvatore*; Bergame, 1740, in-8° ; — *Pensieri ed affetti sopra le Solennità occorrenti fra l'anno*; ibid., 1741, in-8° ; — *la Morale evangelica predicata ed esposta con le sentenze della divina Scrittura, de sacri Concili e de' Santi Padri*; Padoue, 1743, in-4° ; — *Spiegazione delle Preci e Cerimonie della messa*; Bergame, 1745, in-8° ; — *la Virtù della Fede praticata dalla Beatissima Vergine, e proposta all' imitazione de' suoi divoti*; Bergame, 1745, in-8°.

Bern. a Bononia, Bibl. Capuccin.

* CAJETAN ou CAJETANUS (*Nicolas*), jurisconsulte italien, vivait à Naples probablement dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De Feudis*; Naples, 1670, 2 vol. in-fol. ; — *Annotationes pro Regis ærario, additis XI quæstionibus*; Naples, 1692, 2 vol. in-fol.

Catal. Bibl. Dubois.

CAJETAN (*Octave*), hagiographe italien, né à Syracuse le 22 août 1566, mort le 8 mars 1620. Il appartenait à l'ordre des Jésuites. On a de lui : *Remarques sur les lettres du moine Théodose au sujet du siége de Syracuse*, dans Muratori, I, 2e partie ; — *Vitæ Sanctorum Siculorum*; Palerme, 1652, in-fol. ; — *Isagoge ad historiam sacram Siculam*; Palerme, 1707, in 4° ; ouvrage posthume comme le précédent, et imprimé dans Grævius.

Grævius, *Thesaurus Antiquitatum.* — Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.*

CAJETAN ou CAJETAN (*Palma*). *Voy.* CAYET.

CAJETAN (*Thomas* DE VIO), prélat et théologien italien, né à Cajette ou Caïette le 25 juillet 1470, mort en août ou septembre 1534. A seize ans il entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs. Il étudia la philosophie à Naples, et la théologie à Bologne; à vingt-six ans il fut reçu docteur dans l'assemblée générale de son ordre, et vint professer à Rome. En 1508, il fut élu général de son ordre, à la recommandation du pape Jules II. Lorsque ce pape fut cité à comparaître devant les cardinaux réunis en concile à Pise, puis à Milan, Cajetan prit sa

défense, et soutint que le pape seul pouvait assembler un concile. Il fut nommé cardinal par Léon X le 1er juillet 1517, et envoyé en qualité de légat en Allemagne pour associer à la ligue contre les Turcs l'empereur Maximilien et le roi de Danemark. Il était à Augsbourg lorsque, sur un bref du pape, il cita à son tribunal Luther; celui-ci s'y rendit, et parut faire des concessions, qu'il rétracta publiquement dès le lendemain. En 1519, Cajetan assista, encore comme légat, à l'assemblée des princes électeurs de l'Empire, à Francfort, et porta Charles-Quint pour candidat de la cour de Rome. Puis il retourna dans la ville pontificale, d'où il se rendit, sous Adrien VI et par son ordre, en Hongrie, pour y soutenir la guerre contre les Ottomans. Rappelé à Rome, en 1524, par Clément VII, il fut fait prisonnier lors de la prise de Rome en 1527, et ne recouvra sa liberté que moyennant une rançon de cinq mille écus d'or, qu'il emprunta à ses amis. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaires sur la Somme de saint Thomas;* 1507, 1511, 1517, et Lyon, 1540, 1541; — des *Opuscules*, à la fin de la *Somme* de saint Thomas; Lyon, 1581; on y remarque le livre intitulé *de l'Autorité du Pape;* — un *Commentaire sur la Bible;* Lyon, 1639, 5 vol. in-fol.; ouvrage qui fut attaqué par Catharin, et censuré par la faculté de théologie de Paris; — *Tractatus de Comparatione Papæ et concilii;* Venise, 1531 et 1562; — des *Commentaires sur la Philosophie d'Aristote.*

Échard, *Script. ord. Prædicat.* — Touron, *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique.*

CAJOT (dom *Jean-Joseph*), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, archéologue et critique, naquit à Verdun-sur-Meuse en 1726, et mourut dans la même ville le 7 juillet 1779. Il fit profession dans l'abbaye de Hautvilliers en 1743, et contracta de bonne heure le goût de l'étude, si répandu parmi les membres du savant ordre religieux dont il faisait partie. Il profita particulièrement de son séjour dans la célèbre abbaye de Saint-Arnould de Metz, pour se livrer à des recherches sur les antiquités du pays et sur les premiers temps de son histoire. Il en publia le résultat dans un livre encore recherché : *les Antiquités de Metz*, ou *Recherches sur l'origine des Médiomatriciens, leur premier établissement dans les Gaules, leurs mœurs, leur religion;* Metz, Collignon, 1760, in-8°. Une saine critique sert de guide à l'érudition de l'auteur : s'il se livre quelquefois à des conjectures qui paraissent hasardées, on ne peut, tout en leur refusant une adhésion entière, méconnaître le savoir et la sagacité de l'auteur. Il fit paraître ensuite l'*Histoire critique des Coqueluchons;* Cologne (Metz), 1762, petit in-12. Ce n'est ni un libelle ni un pamphlet, ainsi que les ennemis de dom Cajot ont voulu le faire croire. Il cherche à prouver dans cet écrit que la grande diversité d'habits qui distinguent les hommes religieux n'est conforme ni à la raison, ni au statut primitif de chaque établissement monastique. Cette thèse, toute nouvelle, souleva bien des ressentiments contre un faux frère qui avait, par exemple, le mauvais goût de trouver le costume des capucins indécent et malpropre. Il se réhabilita dans l'esprit des révérends pères de toutes les couleurs par la publication des *Plagiats de M. J.-J. R. de Genève sur l'éducation;* Paris, 1766, in-12. Selon le critique, l'*Émile* n'est qu'une compilation de passages pillés dans les auteurs anciens et modernes, que le citoyen de Genève a seulement pris soin de lier entre eux. Parmi les anciens, il cite Aristote, Platon, Plutarque, Sénèque, Quintilien, et même Galien. Quant aux modernes, il signale Montaigne, Charron, Sainte-Marthe, Malebranche, Fénelon, Crouzas et jusqu'au médecin Desessarts, comme ayant été mis à contribution par Jean-Jacques Rousseau. Il y a des rapprochements curieux dans ce relevé, qui a exigé de longues et savantes recherches; mais une certaine similitude ou communauté d'idées entre des philosophes de tous les siècles ne peut constituer ce qu'on appelle proprement un plagiat. Le censeur a d'ailleurs eu le tort de prodiguer contre le prétendu plagiaire « les railleries amères, les ex« pressions aigres et les termes offensants, » reproche que les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux* eux-mêmes lui ont adressé. Dom Cajot se proposait de justifier la même accusation de plagiat à l'égard de plusieurs autres ouvrages de J.-J. Rousseau, tels que les discours *sur les sciences, sur l'inégalité des conditions*, le *Contrat social*, et la lettre *contre la musique française;* mais il n'a pas donné suite à ce projet. Un dernier ouvrage qui a provoqué contre dom Cajot de fâcheuses représailles, est son *Examen philosophique de la règle de Saint-Benoît;* Avignon, 1768, in-8°. Quoique le ton en soit plus mesuré que celui des écrits précédents, « on y « reconnaît les errements d'un esprit inquiet, et « plongé dans un abîme de mécontentements, » ainsi que l'observe, en fort mauvais style, le critique dont nous allons parler.

L'orage soulevé contre dom Cajot au sein de la congrégation de Saint-Vannes lui suscita de nouvelles persécutions. Dom Grappin se chargea de réfuter l'ouvrage de son confrère, et fit paraître une *Lettre à l'auteur de l'Examen philosophique de la règle de Saint-Benoit*, ou *Examen religieux de l'Examen philosophique en France*, 1768, in-8°. Cette critique, qui est loin de résoudre toutes les objections du censeur contre la règle de Saint-Benoît, est d'ailleurs remplie d'injures et de personnalités. Il faut remonter jusqu'au P. Garasse pour en trouver un pareil exemple. Nous devons observer néanmoins que nous avons sous les yeux un exemplaire de cette lettre, accompagnée d'une espèce d'amende honorable, autographe, signée par dom Grappin : *il regrette de s'être permis des vivacités*, tout en persistant dans ses observations. En 1775,

dom Cajot fit paraître un *Almanach historique de Verdun-sur-Meuse*, in-12, qui n'a pas de continuation. On lui attribue l'*Éloge de l'Asne, par un docteur de Montmartre*; Londres et Paris, 1769, petit in-12, qui paraît avoir été réimprimé, en 1782, sous le pseudonyme de Christophe Philonagre. J. LAMOUREUX.

Documents manuscrits inédits. — *France littéraire* de M. Quérard.

CAJOT (dom *Charles*), frère de Jean-Joseph, théologien de l'ordre de Saint-Benoît, naquit à Verdun le 17 août 1731, et mourut le 6 décembre 1807. Il entra chez les bénédictins de Saint-Vannes, professa la philosophie et la théologie dans cette abbaye, ainsi que dans celle de Saint-Arnould de Metz. On a de lui : *Recherches historiques sur l'esprit primitif et les anciens colléges de l'ordre de Saint-Benoît, d'où résultent les droits de la société sur les biens qu'il possède*; Paris, 1787, 2 vol. in-8°.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

CALA (*Fernand*), surnommé *le Stocco*, historien italien, natif de Cosenza en Calabre. On a de lui : *Istoria de' Suevi nel conquisto de' regni di Napoli e di Sicilia per l'imperadore Enrico VI, con la vita del B. Gio. Cala*; Naples, 1660, in-fol. Il paraît que ce saint Jean de Cala était un personnage purement imaginaire; l'historien donna, pour les reliques du saint, les ossements d'un âne. L'inquisition de Rome s'en émut, fit brûler ces reliques, et supprimer l'ouvrage de l'écrivain imposteur.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

CALABER. *Voy.* QUINTUS.

CALABRE (*Edme*), né à Troyes, mort à Soissons le 13 juin 1710. Il fut membre de la congrégation de l'Oratoire, et professa avec succès les humanités. Devenu ensuite directeur du séminaire de Soissons, il s'y fit remarquer par son zèle et ses lumières. On a de lui : des *Paraphrases* des psaumes 50, 102 et 103; 1748 et autres dates; — des *sermons* et des *conférences* (écrits inédits).

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

CALABRESE. *Voy.* PRETI MATTIA, GRECO, et GONZALVE.

***CALABRIA** (*Pietro*), peintre napolitain, vivait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Il fut un des meilleurs élèves et des plus fidèles imitateurs de Luca Giordano, qu'il accompagna en Espagne. En 1712, il était à Madrid, et fut nommé peintre du roi Philippe V et un de ses appréciateurs de tableaux. Il était encore dans cette ville en 1725, et il est probable qu'il y mourut. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario.*

CALACES ou **CALADES**, peintre athénien, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Au rapport de Pline, il réussissait à peindre des sujets comiques sur des tableaux de petite dimension : *in comicis tabellis*. On a peu de détails sur la vie de cet artiste, et l'on ne saurait affirmer que ce fut en son honneur que les Athéniens élevèrent une statue dans le Céramique, près du temple de Mars. Il est plus probable que c'est Calliades, un archonte, qu'on aura voulu honorer de cette manière.

Pline, *Œuvres.* — Hérodote, *Hist.*

***CALADO** (le P. *Manoël*), historien portugais, né vers 1584, mort en 1654. Villa-Viciosa était le lieu de sa naissance : il embrassa la vie religieuse, puis entra dans un couvent situé au milieu des montagnes de Ossa, et qui portait le nom d'Institut de Saint-Paul. De là probablement il passa au Brésil, où il demeura près de trente ans, et fut témoin oculaire des principaux événements amenés par l'invasion hollandaise. Il publia sur les exploits de Fernandez Vieira un livre devenu rarissime, et aujourd'hui fort recherché; il est intitulé *O valoroso lucideno, e triumpho da liberdade, parte prima*; Lisboa, Paulo Craesbeecak, 1648, in-fol. Ce volume fut prohibé, et parut après une vingtaine d'années à Lisbonne en 1668, chez Domingos Carneiro, sans qu'on en ait fait une seconde édition. Une note dont M. Figannière donne la teneur, et que ne rapporte aucun bibliographe, lève la prohibition du saint office. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.* — César de Figannière, *Bibliographia historica.*

CALAGES (*Marie* PECH DE), femme auteur française, native de Toulouse, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Elle remporta plusieurs prix aux Jeux Floraux. Mais elle est surtout connue par son poëme de *Judith*, ou *la Délivrance de Béthulie*, en huit livres, dédiée à Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France. Cette œuvre est supérieure à la plupart des pièces contemporaines : on y trouve une simplicité, une facilité et surtout une correction assez rares avant les Corneille et les Racine. *Judith*, publiée à Toulouse en 1660, après la mort de M[lle] de Calages, fut cependant écrite avant l'apparition du *Cid*. On a remarqué avec raison que certains vers de Racine rappellent ceux du poëme de *Judith*, que Racine a pu connaître, et dont il a pu s'inspirer sans les copier. On trouve, par exemple, dans *Judith*, ce vers :

Qu'un soin bien différent l'agite et la dévore !

Et Phèdre (acte II, scène v) s'exprime ainsi :

Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore !

On a cité, d'après Sauvigny (*le Parnasse des Dames*), d'autres passages de *Judith*. Mais l'auteur de ce recueil déclare, dit Barbier, que, pour faire goûter notre ancienne poésie, il a changé des vers, des expressions, et quelquefois même des tours de phrase.

Biog. Toulousaine. — Sauvigny, *le Parnasse des Dames.* — Barbier, *Examen critique des Dict. histor.*

CALAIS (*saint*). *Voy.* CALIS.

***CALAIS** ou **CARELEFUS** (*saint*), né en Auvergne dans la seconde moitié du cinquième siècle, mort en 541, fondateur de l'abbaye d'Ani-

sole ou Anille, qui donna naissance à la ville de Saint-Calais (Sarthe), avait été auparavant le compagnon de saint Avit aux monastères de Menat et de Micy, près d'Orléans. On rapporte de lui ce trait de fermeté religieuse : il refusa à la reine Ultrogothe, femme de Childebert, l'entrée de son monastère, interdite aux femmes. Il mourut et fut enterré dans son monastère. Ses reliques, transportées ensuite à Blois, ont été rendues aux habitants de Saint-Calais.

N. M—Y.

Pétrin, *Dictionnaire hagiographique.* — *Hist. litt. de la France*, III.

***CALAME** (*Romain*), chronologiste français, de la congrégation de Saint-Vannes, natif de Morteau en Franche-Comté, mort à Fontaines, près de Luxeuil en Lorraine, le 4 septembre 1707. Il fit profession en l'abbaye de Saint-Èvre-les-Toul le 3 juin 1644, et enseigna dans différents couvents les belles-lettres, ainsi que la philosophie et la théologie. On attribue sa mort à des excès de travail. On a de lui : *Opuscula chronologica tria*; — *De Natali Christi*; — *De die Passionis Christi*; — *De die obitus sancti Benedicti* (en manuscrit); 1695; — *Summa temporum ab orbe condito ad Christi in cœlos Ascensionem deducta, et in partes tres distributa : methodicam, demonstrativam, et historicam* (en manuscrit) 1698; — *Studiorum cursus, in septem tomos distributus, quibus grammatica, rhetorica, philosophia et utraque theologia, scolastica nimirum et thetica, breviter et perspicue traduntur* (en manuscrit); — beaucoup d'autres ouvrages, surtout sur l'archéologie hébraïque, restés manuscrits.

Dom Calmet, *Biblioth. de Lorraine.* — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehr.-Lex.*

***CALAMECH** (*Lazzaro*), peintre et sculpteur, né à Carrare vers 1530, vivait encore en 1570. Il fut élève de son oncle Andrea, et sans doute aussi de Michel-Ange. Il fit pour les funérailles de ce grand artiste deux statues, dont Vasari fait un grand éloge.

E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Ticozzi, *Dizionario.*

CALAMINUS ou **RORICH** (*George*), savant allemand, né le 28 août 1547, mort le 1er décembre 1595. Il changea en *Calaminus* son nom de famille *Rorich* (en allemand *de roseau*), et étudia à Breslau, à Heidelberg et à Strasbourg. Il fut gouverneur du comté d'Andelot, et chargé en 1578 de professer le grec à Lintz en Autriche. On a de lui : une traduction des *Phéniciennes* d'Euripide; Strasbourg, 1577, et d'autres tragédies grecques.

Adam, *Vitæ eruditorum.*

CALAMIS (Κάλαμις), sculpteur et ciseleur grec. On ignore l'époque précise où il vécut; on conjecture qu'il fut contemporain de Phidias; ce qui le placerait au cinquième siècle avant J.-C. Ce fut un artiste très-remarquable : il travaillait également l'or, l'argent, l'ivoire et le bronze. Il excellait surtout à représenter les chevaux. Parmi les œuvres de ce genre, on cite le char commandé par Dinomène, fils d'Hiéron; il exécuta aussi un Apollon de trente coudées de hauteur, transporté d'Apollonie à Rome par Lucullus; une *Victoire*; un *Jupiter Ammon*; un *Bacchus*; une *Aphrodite*, une *Alcmène*, etc. Cicéron, qui le compare avec Canachus, s'exprime ainsi au sujet de Calamis : *Quis enim eorum, qui hæc minora advertunt, non intelligit Canachi signa rigidiora esse quam ut imitentur veritatem? Calamidis dura illa quidem; sed tamen molliora quam Canachi, nondum Myronis satis ad veritatem adducta.*

Cicéron, *Brutus.* — Quintilien, XII, 10. — Pline, *Hist. natur.*, XXIII, XXVI. — Émeric David, *Essai sur les classements chronologiques des sculpteurs grecs les plus célèbres.*

CALAMY (*Edmond*), théologien anglais, né à Londres en 1600, mort le 29 octobre 1666. Il étudia à Cambridge avec une ardeur qui lui mérita la protection de Selton, évêque d'Ély. Après avoir rempli des fonctions ecclésiastiques dans diverses localités, il vint à Londres, où il se trouva mêlé aux controverses religieuses, et se posa comme un des plus ardents non-conformistes. Il fut un des auteurs du fameux traité intitulé *Smectymnus*, Londres, 1641, titre formé des initiales des dix écrivains qui avaient concouru à sa rédaction. Il fut membre de l'assemblée des ministres ou théologiens de Westminster, et prêcha souvent dans la chambre des communes. Il s'opposa à la condamnation et à la mort de Charles Ier, et combattit l'avénement de Cromwell : aussi prit-il une part active à la restauration. Il devint alors chapelain de Charles II. On lui offrit, mais il refusa, l'évêché de Lichfield. Le haut clergé ayant triomphé de ses adversaires, en 1662, par l'acte d'uniformité, Calamy résigna ses fonctions ecclésiastiques. Il mourut à la suite du saisissement que lui avait fait éprouver l'incendie de Londres. On a de lui : *the Godly man's Ark, or a city of Refuge in the Day of his distress*; Londres, 1683, in-12, 8e édition.

Biog. Britannica. — Gorton, *General Biog. Diction.* — Rose, *New Biog. Dict.*

CALAMY (*Benjamin*), fils d'Edmond, théologien anglais, mort en 1686. Il commença ses études à Oxford, et les acheva à Cambridge. En 1677 il fut appelé au ministère sacré de Sainte-Marie Aldermanburg et aux fonctions de chapelain du roi. En 1683 il fit un sermon intitulé *A Discourse about a scrupulous conscience*, qui fit grande sensation, et valut à un nommé Thomas Delaure, opposé aux doctrines émises dans ce sermon, d'être incarcéré à Newgate avec sa femme et ses enfants. Mais Calamy fut l'occasion plutôt que la cause de ces exécutions religieuses. Les rigueurs du gouvernement vis-à-vis de plusieurs de ses amis hâtèrent même, dit-on, la mort de Calamy.

Lemprière, *Univ. biog.* — Rose, *New Biog. Dict.*

***CALANCHA** (*Frey Antonio* DE LA), écrivain péruvien, né à Chuquisaca vers la fin du seizième siècle, mort dans le dix-septième. Il em-

brassa la vie religieuse et entra dans un couvent d'augustins à Lima, ce qui ne l'empêcha pas de parcourir les régions péruviennes dans toute leur étendue, de visiter les ruines qui n'existent plus aujourd'hui, et de recueillir les traditions qui avaient cours dans le royaume de Quito et dans l'ancien empire des Incas. En 1619, nous voyons déjà Calancha prieur d'un couvent de son ordre dans la ville de Truxillo. La cité où il résidait alors fut ruinée par un épouvantable tremblement de terre qui dura plusieurs jours. Cette catastrophe commença le 14 février, vers 11 h. 1 2 du matin, par le temps le plus calme, et en quinze minutes ses ravages s'étendirent à plus de cinq cents lieues du nord au sud. Calancha, à la tête des moines de son couvent, rendit alors les services les plus signalés. Le calme une fois rétabli, il se livra exclusivement à des travaux littéraires. En 1629, la grande chronique de l'ordre qu'on l'avait chargé d'écrire était terminée; mais on se voyait dans l'impossibilité de la publier au Pérou, et elle ne put être imprimée à Barcelone qu'en 1639. Elle parut alors sous le titre de *Cronica moralizada del orden de San Augustin en el Peru*; Barcelona (1), in-fol. Calancha ne vint cependant jamais en Europe, et mena toujours dans son pays une vie assez modeste. Il est aujourd'hui en grand crédit chez ceux des Hispano-Américains qui s'occupent de l'ancienne littérature de leur pays. Quoique la première partie de son œuvre ait seule paru, on eût évité un grand nombre d'erreurs, si on l'eût consultée plus fréquemment. Son style est diffus, et les renseignements qu'il contient sont mêlés à beaucoup de détails oiseux; mais ils ont le caractère de la vérité, et renferment de précieuses origines. Calancha, presque entièrement inconnu parmi nous, a eu cependant, dès le dix-septième siècle, les honneurs de la traduction; on l'a seulement infiniment trop abrégé dans la version française; elle est intitulée beaucoup plus emphatiquement que l'original : *Histoire de l'Église du Pérou aux antipodes, et un grand progrès de l'Église en la conversion des gentils par la prédication des religieux ermites de l'ordre de Saint-Augustin, recueillie, par un Père de la province de Tolose, de la chronique du R. P. A. de la Calanche*; Toulouse, chez F. Boude, 1653, in-4°. Ce n'est pas dans ce livre qu'il faut prendre connaissance de l'auteur péruvien, et s'initier aux mystères archéologiques qu'il dévoile; c'est dans le livre original. Nul ne connaissait mieux que lui, on peut le dire, une foule de monuments qui ont disparu, puisque, à partir de 1615, il avait visité à deux reprises différentes ces ruines merveilleuses de Tibuanaco, dont il est si souvent question dans les voyageurs modernes. Calancha donne approximativement une idée de l'étendue prodigieuse du temple de Pachacamac et des constructions hiératiques qui l'entouraient. Le tout pouvait avoir, disait-il, un demi-quart de lieue de tour; et ce temple imposant est comparé par lui au temple de Salomon. A l'époque où écrivait l'auteur de la *Cronica moralisada*, on voyait encore un grand nombre de bas-reliefs parmi les ruines. Pachacamac, l'âme vivifiante de l'univers, ne pouvait être manifesté aux hommes par une statue : l'idée imposante qu'on se faisait de ce dieu puissant ne permettait pas de le représenter sous un symbole. Comme le nom redouté de Jéhovah, le nom de Pachacamac n'était prononcé par les Péruviens qu'avec toutes les marques de la terreur et du respect. On envoyait au dieu de saints baisers dans la position la plus humble. Calancha prend soin de décrire minutieusement les formes d'adorations prescrites par le rituel, et il donne l'oraison qui servait à implorer les dieux suprêmes des Péruviens.

FERDIN. DENIS.

Prescott, *Hist. du Pérou*.

(1) Le livre de B. de Torrès complète en quelque sorte cet ouvrage; il est intitulé *Cronica de la Provincia Peruana del orden de los Ermitanos de Sant-Augustin*; Lima, 1657, in-fol.

*CALANDAR (*Charaf-Bou-Ali*), illuminé musulman, natif de Panipat, vivait au treizième siècle de J.-C. A l'âge de quarante ans, Calandar vint à Dehli, et eut l'avantage d'être introduit auprès du Khadja-Coutb-Ouddin; mais il ne s'occupa pendant vingt ans que de sciences extérieures. Enfin la lumière divine (pour me servir de ses propres expressions) vint éclairer le miroir de son cœur; il jeta tous ses livres dans le fleuve Jemna, et se mit à voyager pour achever son instruction religieuse. Arrivé dans l'Asie Mineure, il y retira de grands avantages de la société de Chams-Tabriz, célèbre poëte persan, et de Maulavi-Roum, philosophe spiritualiste musulman, fondateur de l'ordre des Maulavi, et auteur d'un poëme très-renommé, connu sous le titre de *Masnavi*. Calandar revint ensuite dans sa patrie, et vécut constamment dans la retraite, jusqu'au moment où Dieu l'appela à lui. Un grand nombre de gens prétendirent avoir été les témoins oculaires de ses miracles, et de nos jours encore son tombeau est un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Ce personnage, le plus célèbre de l'Inde musulmane, mourut, s'il faut en croire M. W. Hamilton (*East India Gazetteer*, t. II, p. 367), l'an 724 de l'hégire (1323-1324 de l'ère chrétienne); mais si à l'âge de quarante ans il fut effectivement en relation avec Coutb-Ouddin, qui mourut en 630 (1232-1233), la date donnée par M. Hamilton ne doit pas être exacte; car elle supposerait que Calandar avait plus de cent trente ans lorsqu'il cessa de vivre.

On trouve le *Fatiha* (éloge avec invocation) de ce saint dans l'Eucologe musulman, imprimé à Calcutta (*Hidayat-al-Islam*, p. 269). [M. DE RIENZI, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Hamilton, *East India Gazetteer*.

*CALANDER (*Étienne*), médecin italien, natif du Piémont, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui : *Brevissima chirurgicæ*

facultatis compendiaria; Paviglione, 1623, in-12; — *la Febre dell' l' anima*; Turin, 1647, in-12 (sur les Passions de l'âme).

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

CALANDRA (*Jean-Baptiste*), peintre mosaïte, né à Verceil en 1568, mort en 1644 ou 1648. Il fit faire des progrès à son art. On voit à Saint-Pierre de Rome plusieurs peintures de cet artiste, entre autres un *Saint Michel* d'après le chevalier d'Arpino. On lui doit d'autres ouvrages non moins remarquables; mais ne recevant du gouvernement qu'un salaire insuffisant, il travailla pour les particuliers. Pascoli vante une *Madone* de Calandra d'après Raphaël, qui fit partie autrefois de la galerie de la reine de Suède.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

CALANDRELLI (*Joseph*), astronome italien, né à Zagarola en 1749, mort à Rome le 27 décembre 1827. Il abandonna l'étude de la jurisprudence, qu'il trouvait trop aride, pour s'appliquer aux sciences physiques et naturelles, tout en professant la philosophie au séminaire de Magliano. En 1774, il fut appelé à suppléer, puis à remplacer, à Rome, le célèbre Jacquier dans la chaire de mathématiques. C'est alors qu'il fit paraître ses ouvrages les plus importants. En même temps il s'occupa d'expériences physiques, et dirigea l'observatoire fondé par le cardinal Zélada; le premier, il fit élever des paratonnerres au sommet du palais pontifical. Il fut un de ceux que le pape Pie VII chargea de faire des observations astronomiques dans le genre de celles auxquelles se livraient les savants français. En 1824, il dut abandonner aux jésuites le collége romain, et se retirer avec ses collègues au collége de Saint-Apollinaire. On a de lui : *Saggio analitico sulla riduzione degli Archi circolari a logaritmi immaginari*; — *Sulla fallacia della dimostrazione di Galileo del moto accelerato in regione degli spazii*; — *la Dimostrazione sull' equilibrio*; — *Del moto e della forza che sollecita i corpi penduli da una fune per piani inclinati*; 1778; — *Opuscoli astronomici*, en collaboration avec Conti; Rome, 1812, in-fol., et 1824, 8 vol. : on trouve dans ce recueil les mémoires suivants de Calandrelli : *Sulla latitudine della specola e sulla elevazione del suo piano, e delle principali colline romane sul livello del mare*; — *i Lavori sulla parallasse annua della lira colla soluzione del problema delle altezze corrispondenti, supponendo la differenza di declinazione e refrazione quantità finite*; — *Sulle due comete apparse negli anni* 1807 e 1811; — *Sulla luce crepuscolare*; — *la Dimostrazione delle diverse formale da usarsi nel calandario Giuliano e Gregoriano*; 1819, in-8°; — *lo Schema di un' antica eclissi solare veduta nell' anno* 359 *dalla fundazione di Roma*.

Tipaldo, *Biog. degl. Ital. illustri*, III, 243.

CALANDRINI (*Jean-Louis*), botaniste et mathématicien suisse, né à Genève en 1703, mort le 30 décembre 1758. Il étudia à Lausanne et à Londres, fut professeur de mathématiques en 1724, professeur de philosophe en 1734, et conseiller d'État en 1750. C'était un savant distingué. On a de lui : *Thesis de Coloribus*; Genève, 1722; — *An solæ propositiones mathematicæ sint jure certæ*; ibid., 1728; — *De Infinito*; 1730; — *De actione solis et lunæ*; ibid., 1732; — *De veritatis inquisitione*; ibid., 1734; — *De attentione, memoria et imaginatione*; ibid., 1734; — *De vegetatione et generatione plantarum*; ibid., 1734; — des *Mémoires* et *Observations* dans divers recueils, notamment les *Philosophical Transactions*, dans le *Journal littéraire* et la *Bibliothèque Italique*; — un traité *De sectionibus conicis*, et une *Nota de calculo æquationum planetarum*, dans l'édition des *Principia mathematica philosophiæ naturalis Isaaci Newtonis*, par Lesueur et Jaquier; Genève, 1739-1742; 3 vol. in-4°. Calandrini coopéra par ses soins et ses conseils à cette édition.

Journal Helvétique, 1759, janvier. — Senebier, *Hist. litt. de Genève*, III. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encycl.*

CALANDRINI ou **CALENDRINI**, poëte suisse, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il est connu par un poëme latin, où il décrit un orage extraordinaire qui éclata à Genève le 19 janvier 1645. Ce poëme se trouve dans les œuvres du baron de Zülichen. (*Voy.* ce nom.)

Senebier, *Hist. litt. de Genève*, XI, 219.

CALANDRINO ou **CALANDRUCCIO** (*Nozzo di Pierino*, dit), peintre, né à Florence à la fin du treizième siècle, fut élève d'Andrea Tafi. Il travaillait en compagnie ou plutôt sous la direction de Buffalmacco et de Nello di Dino, qui, profitant de sa simplicité, le prenaient pour but des plus plaisantes mystifications. Ce sont ses mésaventures mêmes, racontées par Boccace dans le *Décaméron*, qui ont sauvé son nom de l'oubli. E. B—n.

Boccace, *Décaméron*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*.

* **CALANDRUCCI** (*Domenico*), peintre de l'école romaine, né à Palerme vers la moitié du dix-septième siècle. Frère et élève de Giacinto, il reçut aussi les leçons de Carlo Maratta.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Pascoli, *Vite de' pitt.*, etc.

CALANDRUCCI (*Giacinto*), peintre de l'école romaine, né à Palerme en 1646, mort en 1707. Il étudia à Rome sous Carlo Maratta, et peignit pour Saint-Antoine des Portugais *San Paolino della Regola*, et, pour d'autres églises, des tableaux qui ne parurent pas inférieurs à ceux de son maître. Rappelé dans sa patrie, il peignit pour Saint-Sauveur de Palerme un grand tableau de *la Vierge entourée de saint Bazile et de plusieurs autres saints*. La mort le frappa au moment où il venait d'y mettre la dernière main.

***CALANDRUCCI** (*Gian-Battista*), peintre de l'école romaine, neveu et élevé du précédent.

E. B—N.

Pascoli, *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti moderni*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*.

***CALANI** (*Carlo*), peintre et sculpteur, né à Parme avant la moitié du dernier siècle, mort en 1812. Il fut un des artistes qui, à cette époque de décadence, s'efforcèrent de ramener le bon goût par l'étude de l'antique. Le tableau du maître-autel de Colorno, les statues de Saint-Antoine de Padoue, et les quarante cariatides de la grande salle du palais royal de Milan, sont ses principaux ouvrages. Il mourut très-âgé, sans avoir pu se consoler de la perte de sa fille, morte huit années avant lui. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

***CALANI** (*Maria*), peintre de l'école de Parme, née en 1781, morte en 1804. Élève de son père Carlo, elle remporta le second prix au grand concours de peinture ouvert à Milan en 1801. Un *Baptême du Christ*, plusieurs portraits, et une *Hébé*, son dernier ouvrage, font vivement regretter qu'une mort prématurée l'ait enlevée aux arts à l'âge de vingt-trois ans.

E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*.

CALANNA (*Pierre*), franciscain et philosophe italien, né en 1531 à Termine dans l'île de Sicile, mort dans la même ville le 19 janvier 1606. A une époque où il était dangereux de combattre la philosophie d'Aristote, à juger par la mort de la Ramée, il se déclara pour la philosophie de Platon. Cependant Seelen va trop loin en le nommant *un platonicien à brûler*; car il est plutôt syncrétiste que platonicien déterminé. On a de lui : *Philosophia seniorum sacerdotia et platonica, a junioribus et laicis neglecta; Philosophia de mundo animarum et corporum*; Palerme, 1599, in-4°, ouvrage devenu très-rare dès le commencement du dix-huitième siècle ; — *Orazioni ambi funebri nella morte del re Filippo II*; Palerme, 1599, in-4°.

De Seelen, *Select. litterar.*, p. 698, et *Miscellan.*, t. I, p. 9, et tom. III, préf. — Vogt, *Catal. libr. rar.*, p. 162. — Mongitore, *Bibl. Sicula*. — David Clément, *Bibl. curieuse*.

***CALANO** (*Maurice*), philosophe et médecin italien, né et mort à Ferrare, vivait dans le dix-septième siècle. La renommée de ses vastes connaissances le fit nommer très-jeune à une chaire de professeur ordinaire à l'université de sa ville natale. Bientôt après il succéda à Galeotto Beccabo dans la première chaire de philosophie, et devint enfin professeur d'anatomie. On dit qu'il a beaucoup écrit ; mais il n'a fait imprimer que le traité *De Proprietatibus individualibus*; Ferrare, 1645.

Éloy, *Dict. de la Méd.* — Carrière, *Bibl. de la Méd.*

***CALANO** (*Prosper*), médecin italien, natif de Sarzane (États Génois), vivait dans le milieu du seizième siècle. Il professa à Rome et à Bologne. On a de lui : une paraphrase latine du livre de Galien *De inæquali temperie*; Lyon, 1538, in-8°. Un autre de ses ouvrages n'est connu que par une traduction française, sous le titre : *Traité de l'entretènement de la santé*; Paris, 1550, in-12.

Éloy, *Dict. de la Méd.*

CALANSON (GIRAUD DE), jongleur et troubadour gascon, mort vers 1226. Ses poésies font presque entièrement connaître sa vie. C'est à tort, il semble, qu'on prétend qu'il eut peu de succès à la cour des princes. On le voit, au contraire, bien accueilli chez le roi de Castille, chez le roi d'Aragon, chez le vicomte de Montpellier, et surtout chez Marie de Ventadour. Ce qui reste de ses poésies justifie cette appréciation que fait de lui l'*Histoire littéraire :* « Il a de la verve, du goût, de la finesse dans l'esprit, une oreille délicate, et il paraît avoir joint à son talent toute l'instruction répandue parmi les poëtes de son siècle. » Parmi les pièces publiées par M. Raynouard, on remarque celle où le poëte fait un élégant éloge de sa dame. Chaque strophe comprend quatorze vers : douze de six syllabes, le treizième de quatre, et le quatorzième de onze. Les treize premiers sont masculins ; le quatorzième seulement est féminin, et la pénultième syllabe est longue. Dans un autre poëme, Calanson invite un jongleur à cultiver les exercices habituels aux gens de sa profession. Les phrases y sont coupées, et la rime disposée de telle façon que le poëte a l'air de danser d'un bout à l'autre, et d'imiter ainsi les mouvements du jongleur.

Les strophes suivantes donnent une idée de ce genre :

Fadet joglar,
Co potz pensar....
C'ades te do
Sirventes bo
C'om no lo puesca desmentir ?
Sapchas trobar
Egen tombar
E ben parlar, e jocx partir,
Taborelar
E taulelar
E far la simphonia brugir ;
E paucx pomels,
Ab dos cotels
Sapchas gitar e retenir....
E sistolar
E mandurcar,
E per catre cercles salir..
Sapchas arpar
E ben temprar
La gigua, e'l sons esclarzir ;
Joglar leri
Del salteri ;
Faras X cordas estrangir
IX esturmens.
Si be l'aprens,
Ni poteza tos ops retenir...
Puyes apenras
De Pellas
Com el fetz Troya destruir (1).

(1) Niais jongleur,
Peux-tu penser
Que maintenant je te donne
Bon sirvente
Qu'on ne puisse démentir ?
Sache trouver

Le poëte énumère ensuite plus de cent romans ou histoires qu'il convient à un parfait jongleur de savoir conter. On y remarque des noms assez étonnés de se trouver ensemble : Amier, fils de Rainier ; Amon, fils de Doon ; Clodomir, Pepin, Virgile. Un autre mérite de ce poëme, qui porte réellement l'empreinte d'une jeune et vive inspiration, c'est qu'il fait assez bien connaître le caractère mi-poétique et mi-saltimbanque des troubadours. V. R.

Raynouard, *Choix de poésies des troubadours*, II et III. — *Hist. litt. de la Fr.*, XVII.

* **CALANUS** (*Juvencus Cölius*), prélat et historien hongrois, natif de la Dalmatie, vivait à la fin du douzième siècle. On sait seulement qu'en 1197 il fut évêque de Cinq-Églises. On a de lui : *Attila, rex Hunorum*, imprimé à Venise, 1502, in-fol., et ajouté aux *Vies de Plutarque* dans l'édit. de *Geronimo Squarciafici*, et plus tard à l'ouvrage de Petr. Canisius, *Apparatus ecclesiasticus ;* Ingolstadt, 1608. La meilleure reproduction en a été faite dans Mathieu Bel, *Apparatus ad Hist. Hungar. dec., I*, avec les notes de Jean Tomkæ, directeur du gymnase de Presbourg.

Horanyi, *Memor. Hungar.* — Hanor, *De Scriptoribus Hung.*, p. 18.

CALANUS (Κάλανος), gymnosophiste indien, vivait dans la première moitié du quatrième siècle avant J.-C. Il suivit Alexandre le Grand, et en fut bien traité. Mais arrivé à un âge très-avancé, et étant tombé malade, il résolut de mettre fin à ses jours : il se fit porter, suivant l'usage de son pays, sur un bûcher où il expira tranquillement, et sans donner le moindre signe de souffrance. L'armée d'Alexandre assistait à ce sacrifice. On ajoute que Calanus avait refusé de faire ses adieux au conquérant, en disant qu'ils se reverraient l'un et l'autre à Babylone.

Arrien, *Anabase*, VII, 2. — Plutarque, *Alexandre*. — Diodore, XVII, 107. — Athénée, X, 437. — Cicéron, *Quæst. Tusculan.*, II, 22 ; *de Divinatione*, I, 23, 30. — Valère Maxime, I, 8.

* **CALAORAT** ou **CALAHORRAT** (*Jean*), historien ecclésiastique espagnol, de l'ordre des Franciscains, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui une histoire de l'ordre des Franciscains en Syrie et en terre sainte, dont on n'a qu'une traduction italienne, sous le titre : *Istoria cronologica della Siria e Terra Santa, dei Progressi della Religione Serafica, trad. dallo spagnuolo, per il P. Angelii Milanese ;* Venise, 1694, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CALAOUN. *Voy.* Kelaoun.

CALAS (*Jean*), victime du fanatisme religieux et de la législation vicieuse du dernier siècle, était né en 1698, d'une famille protestante, à la Caparède, en Languedoc. Il avait épousé une Anglaise dont la famille était d'origine française, et il exerçait à Toulouse l'état de négociant. Au mois d'octobre 1761, après le souper de la famille, son fils aîné, Marc-Antoine, jeune homme adonné au jeu et doué d'un caractère sombre et mélancolique, fut trouvé pendu à la porte du magasin. Un jeune homme de Bordeaux, nommé Lavaysse, avait assisté au souper. Aux cris de la famille, le peuple s'attroupa ; le bruit courut que le fils aîné avait voulu se faire catholique. On accusa la famille d'avoir prévenu l'exécution de ce dessein en étranglant ce jeune homme. On alla jusqu'à accuser Lavaysse d'avoir été envoyé par les protestants de la Guyenne pour prendre part à ce meurtre. Les pénitents blancs de Toulouse firent des funérailles splendides à Marc-Antoine Calas, et les dominicains érigèrent un catafalque, au-dessus duquel ils placèrent un squelette tenant une palme de martyr d'une main, et un acte d'abjuration de l'autre. Toute la famille Calas fut arrêtée, et, cédant à la clameur publique, le capitoul David fit instruire un procès criminel. Lavaysse et une servante catholique qui avait élevé les enfants de Calas furent impliqués dans ce procès. Ni la probité connue du vieux Calas, ni le bon accord qui avait toujours régné dans cette famille, et qui n'avait point été troublé par la démarche d'un des fils, qui avait quitté la religion protestante pour la catholique, ne furent capables de détruire la prévention des juges, fortifiée par les cris du peuple. Huit juges contre cinq condamnèrent Calas au supplice de la roue ; et ce père innocent, et toujours ferme dans ses déclarations, subit cette sentence affreuse le 9 mars 1762, en protestant de son innocence. Son plus jeune fils fut condamné au bannissement ; mais les moines s'emparèrent de lui et l'enfermèrent dans un couvent, pour lui faire abjurer le calvinisme. On jeta aussi dans un couvent les filles de Calas. Le jeune Lavaysse, enveloppé par le hasard dans les malheurs de cette famille, et fidèle à la vérité jusqu'au dernier moment, fut renvoyé absous. La veuve, se réfugiant en Suisse, fut assez heureuse pour intéresser à son sort Voltaire, alors retiré à Ferney. Le philosophe employa son esprit et son activité à vouer à l'opprobre l'assassinat juridique commis à Toulouse. L'appel en justice qu'il fit de cet arrêt engagea Élie de Beaumont et d'autres avocats à plaider avec éloquence la cause de l'innocence, appui-

Et agréablement rimer
Et bien parler, et proposer jeux partis,
Tambouriner
Et jouer des cliclettes,
Et faire la symphonie bruire ;
Et petites pommes
sur deux couteaux
Sache jeter et retenir,
Puis sistoler
Et jouer de la mandole,
Sauter à travers quatre cercles.
Sache encor pincer de la harpe,
Et tempérer
La gigue, puis faire briller ta voix ;
Joue gaiement
Du psaltérion ;
Fais dix cordes résonner
De neuf instruments.
Si bien tu apprends
Tu peux te servir à ton gré ;
Puis tu apprendras
De Pelias (du fils)
Comment il fit Troie tomber.

mée par le fanatisme des Toulousains; le procès fut revu à Paris, et les Calas furent déclarés innocents. Louis XV leur accorda une somme de 30,000 liv.; mais leurs persécuteurs ne furent point punis. Cependant le jugement de Calas pesa longtemps sur le parlement de Toulouse: celui-ci envoya une députation à Versailles, mais ses excuses furent mal accueillies par le roi. Il n'en est pas moins vrai que, sans le courage infatigable de Voltaire, jamais peut-être justice n'eût été rendue à cette famille malheureuse. [M. Dupping, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Voltaire, *Œuvres.*

CALASIO (*Mario* DE), hébraïsant et lexicographe italien, né vers 1550 dans le royaume de Naples, mort en 1620. Issu d'une famille peu aisée, il entra dans l'ordre de Saint-François, et acquit une telle connaissance de la langue hébraïque, qu'il fut chargé de la professer. En même temps il obtint du pape Paul V toutes les facilités nécessaires aux travaux qu'il préparait sur les saintes Écritures. Il mourut en chantant en hébreu les psaumes de David. On a de lui : une *Grammaire hébraïque*; — *Canones generales linguæ sanctæ*; Rome, in-4°; — *Dictionnaire hébraïque*; ibid., 1617, in-4°; — *Concordantiæ sacrorum bibliorum hebraicæ, cum conventientiis linguæ arabicæ et syriacæ*; 1621, 4 vol. in-fol.; ouvrage posthume, publié aux frais de Paul V et de Grégoire XV, par les soins de Michel-Ange de Saint-Romule, collègue de Calasio. La seconde édition, revue par Guillaume Romain, parut à Londres en 1747, 4 vol. in-fol.

Wolf, *Bibl.* — Richard Simon, *Biblioth. choisie.*

***CALATHINO** (*Despote*), médecin italien, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Discorso delle stufe da' Bagni di Roma e suoi monumenti*; Rome, 1646, in-4°.

Carrère, *Bibl. de la méd.*

***CALATRAVA** (*Jose-Maria*), homme d'État espagnol, né à Mérida (Estramadure) le 26 février 1781, mort le 24 janvier 1846. Avocat distingué à Badajoz, il fut élu membre de la junte populaire d'Estramadure, puis député aux cortès de Léon et de Cadix, où, prenant en main la défense de la liberté, il se posa comme orateur énergique et jurisconsulte savant. Ses succès de tribune lui valurent la proscription en 1814; mais la constitution de 1820 lui rendit sa patrie, et l'Estramadure l'envoya aux cortès de Madrid, où, au milieu des discours les plus brillants sur des questions de législation, il trouvait toujours moyen d'attaquer M. Martinez de la Rosa. Pendant la guerre de 1823, il remplissait à Séville et à Cadix, sous les ordres des cortès révoltées, les fonctions de ministre de la justice; mais il fut forcé d'abandonner ce portefeuille éphémère dès que le duc d'Angoulême eut rétabli Ferdinand VII. Il se réfugia alors en Angleterre jusqu'en 1830, époque où il devint membre de la junte directrice de Bayonne, protestation vaine du parti national, lequel ne se releva qu'à la mort du roi, en 1834. Calatrava provoqua alors l'établissement des juntes qui, à Badajoz, Saragosse, Tolède et Madrid, proclamèrent la constitution de 1812 : la reine-régente Marie-Christine, forcée de l'accepter, demanda aux cortès la révision de cette charte; et, le 18 juin 1837, une constitution, mieux appropriée aux besoins du pays, fut promulguée. Calatrava se fit remarquer dans la discussion qui précéda ce grand acte, et obtint pendant quelques mois le portefeuille de la justice; mais son esprit remuant ne put se concilier une notable partie des conservateurs, et d'ailleurs sa vieille haine pour M. Martinez de la Rosa l'éloignait des principes d'un gouvernement modéré. Il donna sa démission. En 1841, il travailla encore, et réussit à organiser des juntes centrales à Valence, à Barcelone et à Saragosse, afin de renverser l'autorité du général Espartero, qui en effet fut dépouillé de la régence par les cortès, assemblées le 16 août 1843. Ces cortès proclamèrent alors Isabelle II majeure, malgré les termes formels de la constitution. Ayant été plus de trois fois élu député aux cortès, Calatrava réunissait les conditions d'entrée au sénat; il fut donc désigné par plusieurs provinces pour cette haute dignité, à laquelle l'appela la reine. T. Albert Blanquet.

Martinez Marina, *Histoire des grandes assemblées nationales de l'Espagne.*

CALAU (*Benjamin*), peintre allemand, né à Friedrichstadt, dans le Holstein, en 1724; mort à Berlin le 27 janvier 1785. Il exerça son art à Leipzig, peignit particulièrement le portrait, et devint peintre en titre de la cour de Saxe. Il est surtout connu pour avoir retrouvé la cire *punique* ou *éléodorique*, connue des anciens et mentionnée par Pline. En 1771 il vint à Berlin, et y obtint du roi un privilége pour son procédé, que Calau a expliqué lui-même dans la *Gazette de Halle.*

Gazette littéraire de Halle, 1769. — Riem, *De la peinture des anciens.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstl. Lex.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.*

CALAVIUS PACUVIUS. *Voy.* Pacuvius.

***CALBETUS** (*L. Porcius*), controversiste italien, de l'ordre des Jésuites, natif de Messine, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : Φυλακτηρίον *adversus Mamertinæ immunitatis calumniatores*; Venise, 1623, in-4°; — *Apologetica expostulatio pro S. P. Q. Mamertino*; Venise, 1823, in-4°.

Cat. Bibl. Bodleia.

***CALCAGNI** (*Antonio*), sculpteur et fondeur, né à Recanati en 1536, mort en 1593. Élève de Girolamo Lombardo, il est auteur des douze apôtres d'argent de la *Santa Casa* de Lorette. Il modela et fondit pour la place de cette ville la belle statue en bronze de Sixte-Quint, et fit encore pour la Marche d'Ancône plusieurs autres statues de pontifes, ouvrages qui le placent au rang des bons sculpteurs de son temps. E. B—n.

Cicognara, *Storia della scoltura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Baldinucci, *Notizie.*

* **CALCAGNI** (*Diego*), historien italien, natif probablement de Recanati, vivait dans le commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Memorie istoriche della città di Recanati*; Messine, 1711, in-fol.; on y trouve aussi les *Memorie degli uomini illustri della stessa città*.

Adelung, supplém. à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

CALCAGNI ou **CALCAGNINUS** (*Roger*), théologien italien, de l'ordre des Dominicains, natif de Florence, mort à Arezzo en 1290. Il se distingua comme prédicateur. Nommé évêque de Castro en 1240, et inquisiteur de la foi dans la Toscane, il se fit remarquer par son zèle contre les hérétiques. Après avoir assisté au concile de Lyon, sous Innocent IV, en 1245, il se trouva au second concile tenu dans la même ville en 1274, et, après trente-quatre ans d'épiscopat, il se retira au couvent d'Arezzo, où il mourut. Le livre *des Vertus et des Vices*, que Possevin et d'autres lui attribuent, n'a été, à ce qu'il paraît, que traduit par lui en italien du français du P. Laurent, confesseur de Philippe III, roi de France. Cette traduction est de l'an 1279, et l'on en trouve une copie manuscrite à la Bibliothèque impériale de Paris.

Échard, *Script. ord. prædicat.* — Le P. Touron, *Hist. des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*.

CALCAGNI (*Tiberio*), sculpteur, né à Florence, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il suffit, pour sa gloire, de dire qu'il fut choisi par Michel-Ange pour achever plusieurs de ses derniers ouvrages, lorsque ce grand maître, accablé par les ans, fut devenu incapable de manier le ciseau avec assez de fermeté.

E. B—N.

Fontenay, *Dictionnaire des artistes*.

CALCAGNINI (*Celio*), philosophe, poëte et astronome italien, né à Ferrare le 17 septembre 1479, mort dans la même ville le 27 août 1541. Au rapport de Ginguené, il était fils naturel de Calcagnini, protonotaire apostolique, et fut ensuite reconnu par sa famille. Mais il règne encore quelque obscurité sur cette question de filiation. Il n'étudia pas seulement les belles-lettres et l'antiquité, il s'appliqua aussi aux sciences, et particulièrement à l'astronomie. Il servit pendant quelques années dans les armées de l'empereur Maximilien et du pape Jules II; et, après avoir été envoyé en mission à Rome par Alfonse Ier, duc de Ferrare, il accompagna en Hongrie, dans les années 1518 et 1519, le cardinal Hippolyte d'Este ; à son retour, il fut nommé chanoine de la cathédrale, et professeur de belles-lettres à l'université de Ferrare. A part un voyage qu'il fit à Rome, sur l'invitation du duc Hercule III, qui l'envoya vers le pape Paul III, il ne s'absenta plus de sa ville natale, où il vécut jusqu'à la fin de ses jours, uniquement occupé des sciences et des lettres. Il laissa aux dominicains sa riche bibliothèque, au duc de Ferrare ses manuscrits, et sa vieille mule (*mulam seniorem*), la monture qui le portait dans ses voyages, à son élève Monferrati, à charge d'en avoir le soin que méritait un si fidèle animal (*ut mulam talem decet*). Sa renommée eut pourtant deux contradicteurs influents : Paul Jove et Masoraggio, qui combattirent surtout ses opinions sur Cicéron, tandis qu'il eut pour amis et correspondants les Brassavola, les Leonicero, les Manardo, les Pic de la Mirandole, les Scaliger et les Alciat. On a de Calcagnini : *Quæstionum epistolicarum libri III*; Amberg, 1608, in-8° : sous forme de réponses aux questions posées par son neveu, il examine et discute dans ce recueil la plupart des grandes questions philosophiques et scientifiques qui se sont agitées dans le monde. Avec cette netteté de coup d'œil qui le caractérise, l'auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie* analyse rapidement la plupart des dissertations du savant italien : « Son commentaire *sur les Antiquités égyptiennes* (1), dit-il, où il traite principalement de l'usage des hiéroglyphes et de leur signification, est peu considérable, et ne remplit qu'une vingtaine de pages dans le volume de ses œuvres, recueillies et publiées après sa mort (2). La plupart des *Questions épistolaires* qui le précèdent ont rapport à d'autres sujets d'antiquité. Plusieurs des nombreux opuscules qui remplissent le reste du volume appartiennent à la philosophie, à la politique, à la morale, quelques-uns à l'astronomie; et dans ce nombre il y en a un très-remarquable (3), où il soutient que c'est la terre qui tourne autour du soleil (4). On y trouve de petits traités purement littéraires, des discours oratoires, des panégyriques, des oraisons funèbres, des recherches mêlées d'observations critiques sur le traité de Cicéron *de Officiis* (5), qui eut de violents défenseurs. Enfin quelques dissertations sur les jeux de dés des anciens (6), sur leur marine (7), sur leurs cérémonies, sur leur législation (8), sur leurs mois (9). Calcagnini fut aussi poëte; il y a même plus d'élégance dans ses vers latins que dans sa prose; et l'on en trouve dans les recueils faits avec le plus de choix. »

Il est encore d'autres matières sur lesquelles se porta la méditation du savant ferrarais, et dont l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire des Hommes illustres* donne exactement tous les titres, parmi lesquels sont les suivants : *De*

(1) *De Rebus Ægyptiacis Commentarius*.

(2) *Calii Calcagnini Ferrarensis opera aliquot*; Bâle, 1544, in-fol., édité par Brassavola.

(3) *Quomodo cœlum stet, terra moveatur, vel de perenni motu terræ commentatio*.

(4) On sait que Galilée naquit en 1564, c'est-à-dire plus de vingt ans après la mort de Calcagnini. Cette seule circonstance assurait à ce dernier une place importante dans l'histoire des sciences.

(5) *Disquisitiones aliquot in libros Officiorum Ciceronis*.

(6) *De talorum, tesserarum ac calculorum ludis ex more veterum*.

(7) *De re nautica*.

(8) *Collectanea vetustatis ex antiquis ritibus, ex XII tabulis, ex tabulis censoriis, ex legibus Numæ, ex jure pontificio et augurali, et aliis*.

(9) *De Mensibus dialogus*.

libero animi motu ex sententia veterum philosophorum; — *De patientia, seu vita aulica commentatio*; — *De salute ac recta valetudine commentatio*; — *Paraphrasis trium librorum meteororum Aristotelis*, dédié au cardinal Hippolyte d'Este, avec lequel Calcagnini s'était souvent entretenu sur ces intéressantes matières; — *Anteros, sive de mutuo Amore*; — *Rhetoricæ compendium*; — *Paraphrasis in primum librum Ethicorum Aristotelis*; — *In Politica Aristotelis paraphrasis*; — *In Aristotelis commentationem de Sensu et Sensibili paraphrasis*; — *De Citrio Cedro, et Citro commentatio*. Ces écrits ne prouvent pas seulement la fécondité, souvent exubérante, de Calcagnini; ils donnent aussi une idée du mouvement intellectuel du seizième siècle. Quant aux poésies de Calcagnini, elles ont été publiées sous le titre : *Carminum libri tres*; Venise, 1533, in-8°, avec les poésies latines de J.-B. Pigna et de l'Arioste, et dans les *Deliciæ poetarum italorum* de Gruter, t. I. V. R.

Zenoni, *Storia della letteratura italiana compendiata*; Venise, 1801. — T.-G. Calcagnini, *Della Vita e degli Scritti di Celio Calcagnini, protonotario apostolico*. — Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie*, IV, VI et VII. — Paul Jove, *Éloges*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXVII. — Teisier, *Additions aux éloges de M. de Thou*. — Borsetti, *Hist. de l'université de Ferrare*.

CALCAGNO ou **CALCANEUS** (*Laurent*), historien, théologien et jurisconsulte italien, natif de Brescia, mort en 1478. Ce fut surtout comme jurisconsulte qu'il se distingua. On a de de lui : *De commendatione studiorum*; — *Concilia*; — *De Conceptione sanctæ Mariæ*; — *De septem peccatis*.

Trithème, *De Script. eccles.* — Fabricius, *Biblioth. med. et inf. æt.*

CALCAR (*Henri*). *Voy.* KALCAR.

CALCAR (*Johan-Stephan* VON), peintre de l'école vénitienne, né à Calcar, dans le duché de Clèves, en 1499; mort à Naples en 1546. Vasari, qui parle de cet artiste avec éloge, le nomme tantôt *Giovanni Fiamingo*, tantôt *Giovanni di Calcare*. Après avoir appris dans son pays les principes de l'art, Calcar vint à Venise étudier sous le Titien en 1537. Au commencement de 1539, il alla à Naples, où il peignit plusieurs portraits que les plus habiles connaisseurs attribuèrent au Titien; et il ne réussit pas moins bien à imiter à Rome le style de Raphaël. Il revint ensuite à Naples, où il mourut à l'âge de quarante-sept ans. Il avait dessiné à Padoue, en 1537, les belles figures anatomiques gravées sur bois qui parurent dans la première édition du traité d'anatomie d'André Vesale, imprimé à Bâle en 1542, figures que l'on crut longtemps être l'ouvrage du Titien. Le musée du Louvre possède de Calcar un beau portrait d'homme à barbe rousse, portant la date de 1540. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Sandrart, *Academia artis pictoricæ*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Villot, *Musée du Louvre*.

***CALCRATI** (*Jean*), poëte latin, vivait probablement dans la première moitié du seizième siècle. Il appartenait à l'ordre de Saint-Benoît. On a de lui : *Historia de Passione Christi, carmine heroico*; Paris, 1531, in-8°, et Lyon, 1538, in-8°.

Ziebellauer, *Hist. litt. ord. Bened.*

CALCEOLARI ou **CALCEOLARIUS** (*François*), naturaliste italien, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il était pharmacien à Vérone, et un des élèves les plus distingués de L. Ghini. Son goût pour l'histoire naturelle le mit en relation intime avec Mathiole et Aldrovande. Ce fut avec ce dernier qu'il entreprit, en 1554, un voyage au mont Baldo, situé aux bords du lac de Garda, et très-fertile en espèces végétales (1). Il répéta plusieurs fois ce voyage avec Anguillara, Jean et Gaspard Bauhin, et communiqua les résultats de ses observations à Jean-Baptiste Oliva, qui les publia d'abord en italien; Venise, 1566, in-4° (très-rare); puis en latin, sous le nom de *Iter Baldi Montis*; Venise, 1571, 1584, in-4°. Cet opuscule se trouve reproduit par Seguier dans ses *Plantæ Veronenses*, t. II, p. 445, et à la suite de l'*Epitome Mathioli de Camerarius*; Francf., 1586, in-4°. On cite encore de Calceolari : *P. And. Matheoli compendium de plantis*; Venise, 1571, 1584, in-4°; Francf., 1586, in-4°. La description de son cabinet d'histoire naturelle, complété après sa mort, fut publiée par Benoît Ceruti et achevée par A. Chiocco, sous le titre de *Musæum Veronense*; Vérone, 1622, in-fol.

C'est en honneur de Calceolari que le P. Feuillée a donné le nom de *Calceolaria* à un genre de scrophulariacées originaire du Pérou, et dont les nombreuses espèces et variétés font l'ornement de nos expositions horticoles. F. H.

Maffei, *Verona illustrata*. — Éloy, *Dict. hist. de la Medecine*.

CALCHI (*Tristan*), historien italien, né à Milan vers 1462, mort vers 1507 ou 1516. En 1494, à la mort de George Merula, dont il fut l'élève, il fut chargé de continuer l'œuvre de son maître, l'*Histoire des Visconti*. Grâce au concours de Barthélemy Calchi, son parent, qui mit à sa disposition les documents de la bibliothèque de Pavie, il s'acquitta de sa tâche avec talent et activité. En examinant attentivement l'ouvrage de Mérula, il y découvrit des erreurs qu'il essaya d'abord de corriger; mais, irrité par le nombre et la gravité des rectifications à opérer, il écrivit un nouvel ouvrage, fit remonter son histoire à la fondation de Milan, et la mena jusqu'en 1323. « C'est, dit Ginguené, une des meilleures traductions de ce temps. La critique y est beaucoup plus exacte; le style a l'élégance et la gravité convenables. » Cependant cet ouvrage ne fut mis au jour que plus de cent ans après la mort de l'auteur, et à deux intervalles différents; la première partie est intitulée *Calchi Historiæ patriæ libri XX ad ann.* 1313; Milan, 1628, in-fol.; la seconde partie a pour

(1) Pona, pharmacien à Vérone, visita, quelques années après, le mont Baldo, et en fit la description.

titre : *Calchi residua, videlicet Historiæ libri XXI, anno* 1314-1322; Milan, 1644, in-fol. L'éditeur Puricelli prétend (détail curieux) que Calchi fut, en dernier lieu, secrétaire du roi de France Louis XII.

Argelati, *Script. Mediol.* — Tiraboschi, *Storia della Letter.* — Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie.*

*CALCI (*Giovanni Battista*), peintre génois, florissait vers 1760. Il peignit des tableaux d'histoire recommandables par la beauté du coloris et l'ajustement des draperies. E. B—N

Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon.*

* CALCIA (*Giuseppe*), dit *le Génois*, peintre du dix-huitième siècle. Il travailla beaucoup à Alexandrie et dans d'autres villes des États sardes, et il est regardé, bien que né à Gênes, comme appartenant à l'école piémontaise. Il eut de la grâce et un coloris plein de fraîcheur, mais ne sut pas se défendre du style maniéré, qui était à la mode de son temps. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

* CALCIATI (*Dominique* ou *Domitius*), savant italien et poëte latin, natif de Novare, vivait probablement dans le quinzième siècle. On a de lui : *Fragmentum poeticum de bello gallico in Insubribus gesto*, publié à Milan, 1700, in-4°, avec des notes par Lazare Augustin Cotta.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allg. Gelehr. Lex.* — *Catal. de la Bibl. impér.*

CALCONDYLE. *Voy.* CHALCONDYLE.

*CALDANA (*Antonio*), peintre de l'école romaine, né à Ancône dans la première moitié du siècle dernier. Il fit à Rome, pour l'église St.-Nicolas de Tolentino, un grand tableau représentant un trait de la vie du saint. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.*

CALDANI (*Léopold-Marc-Antoine*), anatomiste italien, né à Bologne le 21 novembre 1725, mort à Padoue le 30 décembre 1813. Destiné à la profession d'avocat par ses parents, il préféra la carrière médicale. Il s'appliqua surtout à la nosologie et à l'anatomie. Membre de l'Institut de Bologne, il fut appelé quelques années à professer l'anatomie à l'université de cette ville. Il fit alors un grand nombre d'expériences (quatre-vingt-trois) pour démontrer sans réplique l'insensibilité des tendons. Cependant il s'attira de telles contradictions, qu'il quitta Bologne pour Padoue, où, en 1771, il remplaça Morgagni. Ses principaux ouvrages sont : *Lettera sulla insensibilità ed irritabilità di alcune parti degli animali;* Bologne, 1757, in-4°; — *Lettera terza sopra l'irritabilità ed insensibilità Halleriana;* Bologne, 1759, in-8°; — *Lettera sull' uso del muschio nell' idrofobia;* Venise, 1761; — *Storia della malattia che trasse di vita la nobile signora C. B. P. C.*; Venise, 1766, in-8°; — *Riflessioni fisiologiche sopra due dissertazioni del signor Claudio-Nicola le Cat;* Venise, 1763, in-8°; — *Innesto felice del vajuolo;* Padoue, 1767, in-8°; — *Esame del capitolo settimo, contenuto nella duodecima parte dell' ultima opera del chiarissimo sig. Antonio di Haen;* Padoue, 1770, in-8°; — *Lettera al signor di Haller, su i fenomeni che accadano di muscoli di alcuni animali di sangue freddo tagliati attraverso, irritando in appresso la medolla spinale*, in-8°; — *Institutiones pathologicæ;* Padoue, 1772; Naples, 1787, in-8°; — *Institutiones fisiologicæ;* Padoue, 1773, in-8°; Naples, 1787; — *Dialoghi di fisiologia e di patologia;* Padoue; 1778, in-8°, et 1793; — *Institutiones anatomicæ;* Venise, 1787, 4 vol. in-4°; — *Institutiones semeioticæ;* Padoue, 1808, in-8°; — *Memorie lette nell' Academia di Padova;* Padoue, 1804; in-4°; — *Icones anatomicæ;* Venise, 1801-1814, 4 vol. in-fol.

Memorie intorno alla vita ed alle opere di L.-M.-A. Caldani; Modène, 1822. — Tipaldo, *Biog. degli Ital. illustri*, V, 332.

CALDANI (*Pétrone-Marie*), mathématicien italien, frère du précédent, né à Padoue; en 1735, mort en 1808. Il étudia dans sa ville natale, et eut pour maître le célèbre P. Riccati. Les connaissances qu'il déploya dans un concours qui eut lieu au mois de décembre 1763 lui valurent une chaire de mathématiques à l'université de Bologne. Il fut ensuite chargé d'accompagner le cardinal Conti, qui avait reçu la mission de visiter les eaux de la Romagne et du Bolonais. Devenu secrétaire de la légation de Bologne à Rome, il représenta la ville natale pendant la maladie de l'ambassadeur Gozzadini, de 1795 à 1799. Il prit alors sa retraite, et vint finir ses jours à Padoue. On a de lui : *Della proporzione Bernoulliana fra il diametro e la circonferenza del circolo;* Bologne, 1782, in-8°; ouvrage qui fit dire à d'Alembert que Caldani était le premier géomètre et algébriste de l'Italie; — *Riflessioni sopra un opuscolo del Padre Franceschini Barnabita, dei logaritmi de' numeri negativi;* Modène, 1791; — *In morte dell' eccellente donzella Ruffina Battoni*, etc., *Rime;* Bologne, 1788 et 1794, in-8°; — des articles dans l'*Antologia romana*, et, en manuscrit, *Elementi di algebra.*

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri.*

CALDARA (*Antoine*), compositeur italien, né à Venise en 1678, mort dans la même ville le 28 août 1763. Il eut pour maître d'accompagnement et de contre-point son compatriote Legrenzi. A dix-huit ans, il fit jouer son premier opéra. De 1714 à 1718, il remplit, à la cour de Mantoue, les fonctions de maître de chapelle; il vint ensuite s'établir à Vienne, où l'empereur Charles VI voulut être son élève pour la composition. En 1723, Caldara dirigea à Prague l'exécution en plein air de l'opéra composé par Fuchs pour le couronnement du roi de Bohême. Le peu de succès qu'eut son *Thémistocle*, joué à Vienne le 4 novembre 1736, le fit renoncer au théâtre. Vers la fin de 1738 il revint à Venise, où il vécut retiré jusqu'à sa mort. Il fit la musique de plusieurs opéras d'Apostolo Zeno, de huit opéras de Métastase, et de quelques ora-

torio de ce dernier. La musique sacrée de Caldara est jugée meilleure que ses productions profanes.

Fétis, *Biog. universelle des Musiciens.*

CALDARA (*Polidore*). *Voy.* CARAVAGE (*Polidore* DE).

CALDARONE ou **CALDERONE** (*Jean-Jacques*), médecin et chimiste italien, né à Palerme le 1er janvier 1651, mort en 1731. Il étudia les sciences naturelles et surtout la botanique avec un tel succès, qu'il fut chargé par Joseph Valguarnera, proto-médecin de la Sicile, de l'inspection des pharmacies du royaume et des îles adjacentes. On a de lui : *Pretia simplicium ac compositorum medicaminum ab omnibus observanda*; Palerme, 1697, in-4°; — des lettres sur la botanique, dans les *Bizarrie botaniche di alcuni simplicisti di Sicilia*; Palerme, 1673, et Naples, 1674.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.* — *Biographie médicale.*

***CALDAS** (*Francisco José* DE), naturaliste américain, né à Popayan, dans une petite ville de la Nouvelle-Grenade, vers 1770; mort le 30 octobre 1816. Sans maîtres, sans livres, sans aide en un mot, il parvint à devenir botaniste, physicien et astronome distingué. Au milieu de ces régions à peine connues de l'Europe, car Humboldt et Bonpland ne les avaient pas encore parcourues, il avait construit lui-même un baromètre et un sextant, afin de pouvoir entreprendre des travaux de nivellement. Ignorant encore les expériences de Deluc sur la correspondance du point thermométrique de l'eau bouillante et de l'élévation de la colonne de mercure, il n'en fit pas moins un mémoire sur la méthode de mesurer la hauteur des montagnes, sans autres instruments que ceux fabriqués par lui-même. A l'époque où le célèbre J.-C. Mutis fut chargé d'explorer scientifiquement le royaume de la Nouvelle-Grenade et une partie du Pérou, il se trouva heureux de s'adjoindre un homme tel que Caldas; mais, à en juger par les écrits de ce dernier, il n'eut pas à se louer beaucoup de la communauté de travaux qui s'établit entre lui et le savant espagnol, et il se plaint avec amertume du déni de justice qui plaça le neveu de Mutis à la tête de l'expédition après la mort de son oncle. Caldas n'en accomplit pas moins des voyages de la plus haute importance au sein des Andes et sur les bords de la Magdalena, qu'il avait visités dès l'année 1797. Ce fut en 1804 qu'il mesura le Chimborazo et le Tunguragua. Caldas finit par être chargé de la direction de l'observatoire établi, au commencement du siècle, à Santa-Fé de Bogota. A la fin de l'année 1807, parut le premier numéro du *Semenario de la Nueva Granada*, qui devait bientôt former deux vol. petit in-4°, et dans lequel Caldas devait déposer ses précieuses observations. Une mort déplorable allait bientôt les arrêter : l'habile professeur avait embrassé avec chaleur la cause de l'indépendance; un ordre barbare de Morillo le condamna à mort le 30 octobre 1816. Un exemplaire du *Semenario* avait été rapporté par l'illustre Humboldt, et déposé à la bibliothèque de l'Institut de France : c'est cet exemplaire d'un recueil devenu rarissime qui a servi à la réimpression d'un beau volume dû aux soins de M. A. Lasserre, dont voici le titre : *Semenario de la Nueva Granada, miscelanea de ciencias, literatura, artes e industria, pub. por una sociedad de patriotas Granadinos, bajo la direccion de F.-J. de Caldas; nueva edicion, corregida, aumentada con varios opusculos ineditos de F.-J. de Caldas, anotada y adornada*, etc.; Paris, 1849, gr. in-8°. F. DENIS.

José Acosta, *Breve noticia sobre Francisco de Caldas.* — José Caldas, en tête du *Semenario.*

CALDAS DE PEREIRA (*Jean*), jurisconsulte espagnol, natif de Thiu, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il étudia à Salamanque, puis il professa et pratiqua à Coimbre. On a de lui : *Questiones forenses et controversiæ civiles*; *Syntagma de universo jure emphyteutico*; Francfort, 1612, 4 vol. in-fol.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

***CALDAS PEREIRA DE SOUZA** (*Antonio*), poëte brésilien, né à Rio de Janeiro le 23 novembre 1762, mort le 2 mars 1814. Il fut envoyé dès l'âge de huit ans en Portugal, et fit ses études à Coimbre; poursuivi par le saint office étant encore à l'université, il fut transféré au couvent de Rilhafoles. Là, un changement complet s'opéra en lui, et il prit du goût pour la vie ecclésiastique, qu'il embrassa depuis. Ce fut à Rome, et après avoir fait un voyage en France, qu'il entra dans les ordres; bientôt il retourna au Brésil, puis il revint encore à Lisbonne, et il se trouvait dans cette capitale lors de l'entrée des Français. Vers 1808 il rentra dans son pays, pour n'en plus sortir. Il se livra à un travail assidu, et comme il était d'une constitution faible, il succomba aux excès de l'application. On a publié de lui à Paris, en 1821, un recueil intitulé *Poesias sagradas e profanas*, avec des commentaires du général Stockler. Ce volume renferme des morceaux du caractère le plus élevé, parmi lesquels on remarque l'*ode sur l'homme sauvage*. Il a paru en 1836, à Coimbre, deux petits volumes qui reproduisent les vers du poëte brésilien, moins les traductions. Caldas avait un frère, qui a acquis de la réputation dans l'étude de la jurisprudence. Il y eut encore au Brésil un poëte populaire fort goûté, nommé Domingos Caldas Barbosa, homme de couleur, né en mer, et qui est mort en 1800. FERD. DENIS.

F.-A. de Varnhagen, *Florilegio da poesia Brasileira*; Lisboa, 1850, 2 vol. in-18. — *Revista Trimensal.* — Ferdinand Denis, *Résumé de l'Hist. litt. du Port. et du Brésil.*

***CALDELARI** (...), sculpteur, vivait à Paris au commencement du siècle. Il avait exposé en 1810 : *Buste de l'Empereur*; *Buste de Boizot, sculpteur*; — *Buste du général Becler, tué à Eylau*; — en 1817 : *Androclès*,

ou *le Lion reconnaissant;* — *l'Architecture*, bas-relief en plâtre, destiné à la fontaine de la Bastille ; — en 1819 : *Statue du général Moreau*, commandée par le ministère de l'intérieur, et qui devait être exécutée en marbre dans la proportion de 11 pieds. Le musée du Louvre possède de lui : un *Narcisse*, statue en marbre, exposée en 1814. P. Ch.

Livrets des Salons.

CALDENBACH ou **KALTENBACH** (*Christophe*), poëte et humaniste allemand, né à Schwibus, dans la basse Silésie, le 11 août 1613; mort le 16 juillet 1698. Il étudia à Francfort-sur-l'Oder et à Kœnigsberg. On a de lui : *Analysis et notæ in Horatium;* — *Collegium epistolicum, oratorium, analyticum, poeticum, mixtum, in Ciceronem, Ovidium et alios;* — *Compendium rhetorices pro scholis Wurtembergicis* : ce manuel a été longtemps en usage dans les écoles du Wurtemberg; — *Commentarius rhetoricus;* — *De olea;* Tubingue, 1679; — *De vite;* 1685, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

CALDER (*Robert*), amiral anglais, né à Elgin le 2 juillet 1745, mort à Holt le 31 août 1818. D'abord élevé en Écosse, il entra ensuite comme *midshipman* (aspirant) dans la marine royale. Parvenu au grade de capitaine, il contribua au gain de la bataille navale qui eut lieu, en février 1797, à la hauteur du cap Saint-Vincent, sous les ordres de sir John Hervis. Nommé contre-amiral en 1799, il fut chargé en 1801 de poursuivre avec son escadre l'amiral Gantheaume, envoyé en Égypte par le gouvernement français, pour y approvisionner l'armée. En 1805, il reçut de l'amiral Cornwallis l'ordre de bloquer les ports de la Corogne et du Ferrol. Il sut se maintenir dans cette station, d'où il ne se retira que pour aller attaquer, le 25 juillet, les flottes combinées de France et d'Espagne, aux ordres des amiraux de Villeneuve, Gravina et Dumanoir. Sa flotte souffrit beaucoup dans l'action; mais il s'empara de deux vaisseaux espagnols. Calder n'opéra sa retraite qu'à la nuit. Il comptait recommencer l'attaque dès le lendemain; mais la direction du vent permit à de Villeneuve de s'éloigner dès le point du jour. La conduite de Calder n'eut pas l'approbation des lords de l'amirauté. A son retour en Angleterre, il fut traduit devant un conseil de guerre à Portsmouth, qui décida que sa conduite n'était pas le résultat de la lâcheté, mais d'une erreur de jugement; et il fut condamné à être sévèrement réprimandé (*to be severely reprimanded*). En 1810, Calder fut appelé aux fonctions d'amiral de port à Portsmouth.

Annual Register. — Rose, *New Biog. Dict.* — *Galerie hist. des Contemp.*

CALDERA (*Édouard*), jurisconsulte portugais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il étudia sous la direction de Covarruvias et de Costa. On a de lui : *De Erroribus pragmaticorum libri IV, totidem variarum lectionum*, et autres écrits rapportés par Meerman; Anvers, 1612, in-fol.

Meerman, *Conspectus novi Thesauri juris civilis et canonici.* — N. Antonio, *Bibl. hisp. nova.*

CALDERA DE HEREDIA (*Gaspard*), médecin espagnol, d'origine portugaise, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il étudia à Séville, y devint docteur, et y acquit un grand renom. Antonio, son ami, fait de ce médecin le plus grand éloge. On a de Caldera de Heredia : *Tribunal magicum, medicum et politicum, pars prima;* Leyde, Elzevir, 1638, in-fol.; — *Tribunalis medici illustrationes practicæ pars secunda;* Anvers, 1663.

Antonio, *Bibl. hisp. nov.* — Éloy, *Dict. de la méd.* — Van der Linden, *De script. medicis.*

* **CALDERARI** (*César*), écrivain ascétique et moine italien, natif de Vicence, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Concetti scritturali intorno al Miserere;* Venise, 1589, in-12, et 1592, in-12; trad. en franç. sous le titre : *Conceptions de l'Écriture sainte sur le psaume Miserere mei;* Rouen, 1607, in-12; — *il Trofeo della croce di G. C., con varj concetti adornato;* Florence, 1598, in-8°; — *Concetti scritturali sopra il Magnificat di Maria Vergine;* Venise, 1601, in-8°; trad. en espagnol, Madrid, 1604, in-8°; et en latin, Munich, 1627, in-8°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allg. Gelehrt.-Lex.*

* **CALDERARI** (*Giovanni-Maria*), peintre de l'école vénitienne, naquit dans le seizième siècle à Pordenone, bourg du Frioul, qui eut la gloire de donner son nom à un des plus illustres peintres de l'école vénitienne, dont Calderari fut élève. Celui-ci ne travailla guère hors de sa patrie; aussi ne doit-on pas s'étonner que, malgré son talent, il soit généralement peu connu. Un de ses meilleurs ouvrages à Pordenone porte cette inscription : *Johannes Maria Portuensis MDLXIV.* Ses fresques de la cathédrale ont longtemps passé pour être de l'Amalteo. A l'église paroissiale de Montereale, il avait peint également à fresque plusieurs sujets du *Nouveau Testament*, attribués généralement au Pordenone, jusqu'au jour où des preuves écrites les ont fait restituer à leur véritable auteur. E. B—n.

Renaldis, *Della pittura Friulana.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

* **CALDERARI** (*Jean-Baptiste*), traducteur italien, de l'ordre des chevaliers de Malte, natif de Vicence, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *la Nuova comedia di Terenzio tradotta;* Vicence, 1588.

Paitoni, *Bibl. degli Volgarizz.*

CALDERARI (*Ottone*), architecte, né à Vicence, d'une famille noble, en 1730, mort vers 1800. Dès son enfance, un goût prononcé pour l'architecture le porta à étudier les ouvrages qui traitaient de cet art, et les monuments élevés dans sa patrie par l'immortel Palladio. Aussi plus tard son style fut-il d'un meilleur goût que

celui de la plupart de ses contemporains. Les principaux édifices construits par Calderari sont, à Vicence, les palais Antisola, Bonini et Cardellina. Le dernier, qui malheureusement est resté inachevé, n'eût point été indigne, par sa magnificence, du voisinage des chefs-d'œuvre de Palladio. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — Bennassuti; *Guida di Verona*. — Valéry, *Voyages en Italie*.

CALDERIA ou **CALDIERA** (*Jean*), médecin et écrivain mystique italien, né à Venise, et mort dans la même ville en 1474. Issu d'une ancienne famille, il obtint, après de longues études, une chaire de médecine à l'université de Padoue; mais plus tard il se retira dans sa ville natale, où il mourut dans un âge fort avancé. On a de lui : *Concordantiæ poetarum, philosophorum et theologorum, J. Calderia physico authore; opus vere aureum, quod nunc primum in lucem prodiit ex antiquo exemplari authoris*; Venise, 1547, in-8°, publié par les soins de Michel-Ange Biondo, docteur en médecine. L'auteur l'avait composé pour sa fille, qui l'avait conservé en manuscrit : c'est un traité de théologie mystique, qui substitue à tous les héros des fables grecques et romaines les idées et les mystères de la religion chrétienne. Ce livre devint bientôt très-rare.

Clement, *Bibl. curieuse*, tom. II. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CALDERIA (*Catherine* ou *Cattaruzza*), fille de Jean Calderia, hagiographe italienne, née probablement à Padoue, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a d'elle : *De laudibus Sanctorum*; ouvrage inédit.

Antoine Vinciguerra, *Satire III*.

* **CALDERINI** (*Apollinaire* DE), jurisconsulte italien, natif de Ravenne, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Discorsi sopra la ragion di Stato di Giov. Botero*; Milan, 1597, in-8°, et 1609, in-8°; ouvrage attribué par quelques auteurs à Jean Calderino.

Catal. Bibl. impér. de Paris. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CALDERINO ou **CALDERINUS** (*Domizio*), savant italien, né à Torri, près de Calderio, vers l'an 1447; mort en 1478. Il eut pour maître de grec et de latin Antoine Broianico; et tels furent ses progrès, qu'à peine âgé de vingt-quatre ans il fut appelé à Rome par le pape Paul II pour y professer les belles-lettres; il devint en outre secrétaire apostolique de Sixte IV, qui le chargea d'aller avec le cardinal de la Rovère apaiser les troubles qui avaient éclaté à Avignon. Il mourut jeune, de la peste, selon les uns; des suites d'un travail excessif, d'après d'autres. L'Académie de Rome lui fit des funérailles pompeuses, auxquelles les étudiants assistèrent en habits de deuil. Il partagea avec Valla et Politien l'honneur d'avoir, par la publication de bonnes éditions d'auteurs classiques, contribué aux progrès des lettres depuis la renaissance. On lui a reproché de la présomption et de la dureté envers ses adversaires. On a de lui : *M. Valerii Martialis epigrammata, cum Domitii Calderini commentariis*; Venise, 1474, in-fol., et 1480; — *Commentarius in Statii Sylvas, additis notis in Saphonis, Ovidii et Propertii loca obscuriora*; Rome, 1475, in-fol.; Brescia, 1476; — *Commentarius in Ibim Ovidii*; Venise, in-fol., sans date; — *Juvenalis Satyræ, cum commentariis Antonii Mancinelli, Domitii Calderini, Georgii Merulæ, et Georgii Vallæ*; Venise, 1591, in-fol.; — *Annotationes in Virgilium*, dans diverses éditions de ce poëte; — *Pausaniæ historici commentariorum Græciam describentium, Attica et Corinthiaca, ex interpretatione Domitii Calderini a Joanne Oporino emendata*; Bâle, 1541.

Paul Jove, *Éloges*. — Bayle, *Dict.* — Niceron, *Mém.*, XXX. — Scipion Maffei, *Verona illustrata*. — Sax, *Onomast.*, II.

CALDERINO (*Jean*), jurisconsulte italien, natif de Bologne, mort le 13 juillet 1348. Il épousa la savante *Novella*, fille du célèbre jurisconsulte Jean-André, laquelle lui donna un fils, Gaspard Calderino, auteur d'un commentaire *in Decretales*, et du traité *De Interdicto ecclesiastico*. Calderino a laissé un commentaire *in Libros Decretales*, et des *Consilia*.

Bayle, *Dict.* — Panziroli, *De claris legum interpretibus*.

CALDERINO (*Jean*), théologien du seizième siècle, connu par un ouvrage intitulé *de Hæreticis*, publié en 1571, et relatif aux devoirs d'un inquisiteur.

Le Mire, *De Script. XVI sæc.*

CALDERON (don *Pedro Calderon de la Barca Henao y Riano*), célèbre poëte espagnol, né à Madrid le 1er janvier 1601, mort le 25 mai 1687. Il fut élevé par les jésuites, et dès l'âge de quatorze ans il composa une pièce de théâtre (*el Carro del cielo*). Après avoir rapidement achevé ses études, il vécut pendant quelque temps à la cour, attaché à de puissants protecteurs. Bientôt lassé de cette existence dépendante, il s'engagea, en 1625, comme simple soldat, et fit quelques campagnes en Flandre et en Italie. Le tumulte des armes ne l'empêchait pas de se livrer à son goût pour la poésie dramatique; ses succès dans ce genre devinrent assez brillants pour attirer les regards de Philippe IV, qui lui-même, passionnément épris du théâtre, avait composé quelques comédies sous le nom d'*Un bel esprit de la cour* (*Un ingenio de esta corte*). Ce monarque appela Calderon près de lui en 1636, le fit chevalier de Saint-Jacques, le combla de distinctions, et accorda les sommes nécessaires pour représenter ses pièces dans toute leur pompe. En 1625, Calderon entra dans les ordres, et à dater de ce moment il composa peu de pièces profanes. Son imagination, bien loin encore d'être épuisée, se déploya plus bizarre et plus hardie que jamais dans les *Autos sacramentales*. Il parvint à une vieillesse très-avancée, n'étant mort qu'en 1687, et ayant été

jusqu'à ce dernier moment l'objet des faveurs de la cour et de l'admiration de ses compatriotes. On prétend qu'il composa plus de quinze cents drames : un pareil nombre semble exagéré; il est pourtant au-dessous de celui des pièces de Lope de Vega, qui en composa, dit-on, deux mille deux cents. La facilité avec laquelle la langue espagnole se prête à la versification, l'incorrection de ces pièces, jets brillants et rapides de la fantaisie, expliquent cette fécondité, inconcevable au premier abord. Sous un titre toujours semblable, celui de *comedias*, Calderon a traité tous les genres; mais aussi doit-on ajouter qu'il a donné à tous à peu près la même physionomie. Qu'il choisisse un sujet national, comme dans le *Prince constants;* qu'il emprunte ses personnages à l'antiquité, comme dans *les Armes de la beauté;* ou bien que le sujet soit de pure invention, comme dans *le Secret à haute voix;* ou enfin qu'il redescende tout à fait à la vie privée dans ces comédies que les Espagnols appellent *de cape et d'épée,* c'est toujours le même langage brillant de poésie, c'est la même exaltation dans les caractères, le même imbroglio dans l'intrigue. Toutes ces pièces se divisent en trois journées ou actes; les unités n'y sont point observées; le plaisant s'y montre à côté du sérieux; il y a même d'ordinaire, dans les œuvres les plus graves et les plus touchantes, un bouffon (*gracioso*) chargé de divertir par ses grotesques plaisanteries le spectateur trop ému. Les pièces historiques offrent la plus étrange confusion de temps et de lieu. Du reste, il est très-difficile à des étrangers de juger Calderon : les Allemands, dont le génie est si romantique, l'ont loué jusqu'à l'exagération; quelques-uns sont allés jusqu'à lui assigner la première place parmi les dramatiques modernes. Mais, pour ne pas tomber dans l'extrême opposé, il faut bien se garder de lire Calderon l'esprit préoccupé des règles sévères de l'école classique ou de nos mœurs, si différentes des mœurs espagnoles. Quiconque ne ferait pas une large part à cet éblouissant reflet oriental, trace dernière et ineffaçable du séjour des Maures dans la Péninsule, courrait risque d'être injuste envers lui : il faut, si l'on veut comprendre et apprécier son génie, se faire son compatriote et son contemporain. Si l'on peut se placer à ce point de vue, et sentir son imagination exaltée et brûlante comme elle peut l'être dans les pays du Midi, on lui pardonnera ses métaphores trop hardies et ses concetti, en faveur de cette couleur éclatante, de ce luxe d'ornements, de ces trésors de poésie qu'il répand avec tant de prodigalité sur tout ce qu'il touche. Le blâme que pourrait mériter le manque de naturel dans les caractères se taira devant l'admiration inspirée par la manière grandiose dont ces caractères sont tracés; les événements paraîtront parfois invraisemblables, mais l'aisance avec laquelle ils se déroulent et s'enchaînent, mais ces intrigues si vives, vingt fois dénouées et renouées, entretiendront une curiosité sans cesse renaissante, et jetteront souvent le lecteur dans l'étonnement. Malgré ce caractère national, tellement prononcé qu'il rend Calderon inappréciable pour qui n'est pas Espagnol ou n'a pas l'imagination assez mobile pour le devenir momentanément, plusieurs de ses pièces ont étendu leur renommée au delà de leur patrie : l'*Héraclius* est depuis longtemps célèbre en France; et Corneille, dans sa tragédie du même nom, a, dit-on, emprunté quelques traits à l'auteur espagnol. Quelques auteurs prétendent, au contraire, que c'est Calderon qui fut dans son drame l'imitateur de Corneille. *Le Paysan magistrat*, que le fameux Collot-d'Herbois fit jouer avec assez de succès en 1789, est pris d'un des meilleurs ouvrages de Calderon. *L'Alcade de Zalamea*, *le Prince constant*, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre, traduit en allemand par M. Schlegel et plus récemment par le professeur Pertz, furent longtemps joués sur tous les théâtres de l'Allemagne. *Le Médecin de son honneur* (*el Medico de su honra*) est moins connu : c'est cependant une des pièces où le génie de Calderon brille le plus, et où le caractère espagnol ressort de la manière la plus frappante. Ceux qui ne savent pas la langue de Calderon peuvent s'en convaincre en lisant l'analyse détaillée et très-exacte que M. de Sismondi a donnée de cette comédie dans son *Histoire de la littérature du Midi*. Quant aux pièces dites religieuses, telles que *le Purgatoire de saint Patrice, la Dévotion de la Croix*, nous les admirons beaucoup moins : outre que l'imbroglio y est trop invraisemblable et trop chargé d'événements, la religion y est défigurée d'une manière déplorable. Il ne faut pas les confondre avec les *autos*, qui offrent un tout autre genre de composition. On pourrait comparer ceux-ci à nos anciens mystères, à cette différence près que le style de Calderon est d'une grande pureté, et que l'expression poétique est peut-être encore plus brillante dans les *autos* que dans ses autres ouvrages. Du reste, ce sont de très-étranges et très-froides allégories; on y voit un pêle-mêle d'êtres réels et d'êtres de raison. Dans *les Ordres militaires*, Moïse et David se rencontrent avec la Nature et le Péché; dans d'autres, la Théologie soutient des combats à outrance contre la Philosophie. La Pensée y joue d'ordinaire un rôle très-comique : elle est représentée comme un être indocile et mutin; aux propos qu'elle tient on pourrait la croire chargée de remplir dans ces poëmes la place que le *gracioso* tient dans les comédies.

Juan de Vera Tassis, ami de Calderon, donna en 1685 une édition complète de ses œuvres en 15 vol. in-8°; elle comprend 127 comédies et 95 *autos*. Mais il est reconnu aujourd'hui que toutes ces pièces ne sont pas de Calderon; lui-même, dans une lettre au duc de Veragua, ne fait monter le nombre de ses *autos* qu'à 68. On

voit, par d'autres lettres conservées manuscrites dans les archives de sa maison, que, de son vivant même, ses pièces étaient quelquefois tellement défigurées qu'il ne les reconnaissait que par le titre. Ses œuvres ont été réimprimées à Madrid, 1726 et 1760, 10 vol. in-4°. Un recueil de ses *autos* a été publié dans la même ville en 1759, 5 vol. in-4°. Calderon avait aussi fait des romances, des sonnets et d'autres poésies fugitives, et ces productions d'un genre moins élevé n'ont pas eu moins de succès que les drames du poëte auprès de ses contemporains. Ainsi qu'il a été dit plus haut, les Allemands ont d'abord rendu justice à son génie : Gœthe et Schlegel ont porté sur lui l'attention publique; plusieurs éditions critiques et autres des *comedias* ont été entreprises, et d'excellentes traductions ont été faites par MM. Gries et de Malsbourg. On trouve dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, 2 volumes contenant la traduction française par MM. Esménard et Labaumelle, les pièces suivantes de Calderon, précédées d'une vie de l'auteur : *Gardez-vous de l'eau qui dort; — le Peintre de son déshonneur; — le dernier Duel en Espagne; — l'Alcade de Zalamea; — le Prince constant; — Louis Perez de Galice; — Il ne faut pas toujours caver au pire; — le Siége de l'Alpujarra.* [*Enc. des g. du m.*]

Buena, *Hijos de Madrid*, t. IV, p. 228. — F.-A. de Quibusque, *Hist. comparée des littér. espagn. et franç.*; 1844, t. II, p. 126-154. — Ticknor, *History of spanish literature*, t. II, p. 283-402. — Schack, *Geschichte der dramat. literat. in Spanien*, t. III, p. 33-294. — Charles, *Études sur l'Espagne*; Paris, 1847, p. 21. — Une notice dans le *Foreighn Quarterly Review*, n° 62. — Schmidt, mémoire sur Calderon, inséré dans les *Annales littéraires de Vienne* (en allemand), t. XVII, XVIII et XIX (très-bon travail). — Raynouard, *Journal des Savants*, juillet 1819. — M. H. Fortoul, sur le *Prométhée* de Calderon, dans la *Revue de Paris*. — *Blackwood's magazine*, octobre 1836, p. 559-578.

CALDERON (*D. Rodrigue*), aventurier espagnol, mort le 21 octobre 1621. Il naquit à Anvers, d'un pauvre soldat de Valladolid et d'une Flamande appelée Maro Sandelen. Avant et pendant le ministère du duc de Lerme, il fut le favori de ce seigneur, qui laissa ensuite porter à Calderon tout le poids de l'administration. Le favor sut tirer parti de sa position; il obtint les titres de marquis de Siete-Iglésias, de comte de la Oliva, et il acquit de grandes richesses. Puis, abusant de sa fortune, il se montra altier, et s'attira la haine universelle. Entraîné dans la chute du duc de Lerme en 1618, il fut emprisonné, appliqué à la torture, et condamné à mort. Mais la sentence, rendue après deux années de procédure, ne fut exécutée que sous Philippe IV. Calderon fut décapité *par devant* (*more hispanico*); c'est-à-dire qu'il ne fut pas décapité comme les traîtres, mais comme coupable d'avoir fait mourir deux gentilshommes. Ce qu'on voulait de lui, c'était moins sa vie que ses immenses richesses. Il ne manqua pas de courage à son dernier moment.

Paquis et Dochez, *Hist. de l'Espagne*. — Lavallée et Gueroult, *Espagne*, dans l'*Univ. pitt.*

*CALDERON (*Serafin*), poëte espagnol contemporain, né à Malaga en 1801. Professeur de rhétorique et de poésie à Grenade, il publia d'abord divers poëmes qui attirèrent l'attention sur lui; puis il donna sa démission, se fit recevoir avocat, et vint plaider à Malaga. Mais la poésie le détourna de cette profession, et, après avoir publié *las Poesias del Solitario* en 1833, il devint collaborateur du journal littéraire *Cartas Españolas*. Ses études approfondies sur la langue arabe lui firent entreprendre : *Cristianos y Moriscos*, roman ingénieux, plein de vigueur et d'originalité (1838). Il écrivit en outre, par ordre du gouvernement, un livre d'économie politique : *Principios de administracion*, ouvrage très-remarquable, consulté avec fruit, et qui a eu de nombreuses éditions. Il a jeté en outre les premières bases d'un grand travail critique sur les *romanceros*. Le gouvernement espagnol, appréciant son mérite, le nomma en 1834 auditeur général à l'armée du Nord; en 1836, gouverneur civil de Logroño; et en 1838, chef politique de Séville. Mais ayant vu ses jours menacés dans une insurrection, il est rentré dans la vie littéraire, et a publié entre autres ouvrages curieux : *Literatura de los Moriscos*. Les *Escenas andaluzas*, publiées en 1847, sont un livre charmant, et plein de ce *salero* dont l'Andalousie a seule le pittoresque privilége, et qui sert de texte à toute conversation bouffonne.

T. Albert Blanquet.

Conversations-Lexicon.

CALDERON. *Voy.* Calléja.

CALDERON DE LA BARCA (*Vincent*), peintre et paysagiste espagnol, natif de Guadalaxara, mort en 1794. Il fut élève de Goya. Ses *portraits* et ses *paysages*, empreints de grâce et de vérité, le faisaient remarquer, lorsque la mort vint arrêter le cours de ses succès. On voit, chez les prémontrés d'Avila, une *Naissance de saint Robert* due au pinceau de Calderon.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

CALDERONI (*Matteo*), sculpteur vénitien, du commencement du siècle dernier. Il fut un des auteurs des statues placées vi. 1728 à la façade de l'église des Jésuites de Venise, statues qui témoignent de l'état de décadence de l'art à cette époque. E. B—n.

Cicognara, *Storia della Scoltura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

CALDERWOOD ou **CALDWOOD** (*David*), théologien écossais, mort en 1651. Après avoir étudié avec succès la théologie, il devint ministre de la paroisse de Crealing en 1604, et se fit remarquer par son opposition à l'épiscopat; il alla si loin, qu'en 1617 il fut traduit devant une commission royale à Saint-André, présidée par le roi en personne. Ne voulant ni se soumettre ni se reconnaître coupable, il fut incacéré, puis banni du royaume. Il se rendit alors en Hollande, où il fit paraître, sous le nom d'*Edwardus Didoctavius*, son fameux ouvrage intitulé *Al-*

tare Damascenum, 1623, in-4° ; réimprimé en 1708, sous ce titre : *Altare Damascenum, seu Ecclesiæ Anglicanæ politia Ecclesiæ scoticanæ obtusa, et formalista quodam delineata, illustrata, et examinata sub nomine olim Edwardi Didoctavii, studio et opera Davidis Calderwood*. Revenu secrètement en Écosse, Calderwood contribua à établir le presbytérianisme dans ce pays, et devint ministre de la paroisse de Pencaitland, dans le voisinage d'Édimbourg ; il rassembla alors les matériaux de son *Histoire de l'Église d'Écosse*, ouvrage resté manuscrit, que l'on conserve en six volumes in-fol. dans la bibliothèque de l'université de Glasgow. Il en a paru un abrégé en 1678.

Biographia Britannica.

CALDESI (*Jean-Baptiste*), médecin italien, natif d'Arezzo, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Osservazioni anatomiche intorno alle tartarughe marittime, d' acqua dolce e terrestri*; Florence, 1687, in-4°.

Carrère, *Bibl. de la Méd.*

* **CALDIERA** (1) (*Jean*), écrivain politique italien, natif de Venise, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. On a de lui plusieurs ouvrages manuscrits, contenant des discours politiques, traités d'astrologie, de morale, etc., conservés dans plusieurs bibliothèques de Venise, notamment dans celles de Sagredo et d'Apostolo Zeno. Le plus important et le plus estimé se trouve dans la bibliothèque Bodleyenne d'Oxford, et a pour titre : *De præstantia venetæ politiæ et artibus in eadem excultis, tam mechanicis quam liberalibus, et de virtutibus quæ maxime reipublicæ Venetæ debentur*.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CALDIERA (*Jean*). *Voy.* CALDERIA.

CALDORA (*Jacques*), condottiere italien, mort le 15 octobre 1439. Il était natif du royaume de Naples, et se fit remarquer sous Ladislas. Opposé à Braccio de Montone par la reine Jeanne II, il remporta sur ce général, le 2 juin 1424, la victoire d'Aquila. Braccio fut tué dans l'action. Caldora, élevé aux plus grands honneurs, devint, après la mort de Jeanne, connétable du roi René d'Anjou, à la cause duquel il s'était rallié. Son fils Antoine passa au service d'Alphonse avec toute l'armée qu'il commandait.

Sismondi, *Histoire des républiques italiennes.*

CALDWALL ou **CHALDWELL** (*Richard*), médecin anglais, né dans le Staffordshire vers 1513, mort en 1585. Il étudia à Oxford, fut censeur, puis président du collége des médecins de Londres, et fonda, dans cet établissement, une chaire de chirurgie, à laquelle il attacha un traitement de quarante livres sterling. Outre plusieurs écrits sur la médecine, restés manuscrits, on a de lui une traduction des *Tables de chirurgie* de H. More de Florence; Londres, 1585.

(1) La *Biographie* de Michaud a confondu ce personnage en un seul avec Jean Calderia, auteur des *Concordantiæ Poetarum*, etc.; les sources que nous indiquons montrent évidemment qu'il s'agit de deux personnages bien distincts. On ignore toutefois lequel des deux est celui que Philippe de Rimini fait figurer dans son *Banquet de la Pauvreté*.

Wood, *Athenæ Oxonien.* — Lemprière, *Biographie universelle.*

CALEB, fils de Jéphoné et lieutenant de Josué, vivait vers l'an 1500 avant J.-C. Député avec Josué et les autres délégués des tribus pour reconnaître la terre de Chanaan, il rassura les Israélites effrayés par de faux rapports. On sait que Dieu l'excepta avec Josué de la proscription prononcée contre ceux qui avaient égaré le peuple. Il eut en partage la ville d'Hébron, d'où il chassa les géants d'Enaam. Il donna sa fille Axa en mariage à son neveu Othoniel, qui se rendit maître de la ville de Debir, que lui-même n'avait pu prendre.

Paralipomènes, I. — *Le livre de Josué.*

CALECA ou **CALECAS** (*Manuel*), moine et théologien grec, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Mêlé aux controverses religieuses qui agitaient alors les Églises latine et grecque, il fut du parti qui voulait la réunion. Parmi les questions vivement débattues se trouvait celle de la procession du Saint-Esprit : Caleca adopta sur cette matière l'opinion de l'Église latine. Ses principaux ouvrages de controverse sont : *Libri IV adversus errores Græcorum de processione Spiritus Sancti*; traduit du grec en latin, sur l'ordre du pape Martin V, par Ambroise le Camaldule, et publié avec un commentaire du P. Stenart; Ingolstadt, 1616; — Περὶ οὐσίας καὶ ἐνεργείας, traduit en latin et annoté par Combefise, sous ce tire : *De essentia et operatione Dei;* Paris, 1672, in-fol ; — Περὶ πίστεως καὶ περὶ τῶν ἀρχῶν τῆς καθολικῆς πίστεως, publié en latin avec des notes, et sous ce titre : *De fide deque principiis catholicis fidei*, par Combefis, dans son *Auctarium*, t. II, p. 174-285.

Wharton, supplément à l'*Hist. litt. de Cave.* — Fabricius, *Bibl. græc.*, XI, p. 453.— *Bibl. des Pères.*— Echard, *script. ord. Prædic.*— Le P. Touron, *les Hommes illustres de l'ordre de Saint Dominique.*

CALED. *Voy.* KHALED.

CALET (*Robert*), négociant et théologien américain, mort à Boston en 1720. On a de lui : *les Merveilles encore plus étonnantes du monde invisible*, en réponse à un ouvrage de Cotton publié sous le même titre à Londres, en 1700.

Allen, *Americ. Biograph.*

* **CALEFATI** (*Pierre*), jurisconsulte italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Enarrationes in aliquot leges Digestorum;* Florence, 1564; — *Consilium matrimoniale;* — *Tractatus aureus et quotidie practicabilis equestris dignitatis et de principibus;* Milan, 1581, in-4°; Venise, 1584, in-4°.

Catal. Bibl. impér. de Paris. — *Catal. Bodley.*

* **CALEGARI** (*Alessandro*), sculpteur, né à Brescia vers le commencement du dix-huitième

siècle. Il était fils de Santi-Calegari l'Ancien, et frère d'Antonio. Il a beaucoup travaillé dans sa patrie, et a laissé plusieurs fils qui ont suivi avec quelque honneur la carrière de leur père.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*.

*CALEGARI (*Antonio*), sculpteur, né à Brescia en 1699, mort en 1777. Il était fils d'un sculpteur nommé Santi Calegari *l'Ancien*, pour le distinguer du fils d'Antonio, qui porta le même prénom. Jeune encore, Antonio perdit son père; mais il n'en continua pas avec moins d'ardeur les études qu'il avait commencées sous sa direction, et devint sinon un artiste de premier ordre, au moins un sculpteur exact et consciencieux. Ses principaux ouvrages sont les statues de saint Gaudence et saint Octavien, dans le chœur de la nouvelle cathédrale de Brescia; la statue allégorique de cette ville, sur la fontaine de la place de l'ancienne cathédrale; enfin plusieurs autres statues aux églises Saint-Philippe, Saint-Nazaire et Saint-Celse, Saint-Clément, Saint-Cosme et Saint-Damien, etc. Calegari a travaillé aussi pour plusieurs églises de Bologne.

E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Scolture e Architetture di Bologna*. — Orlandi, *Abbecedario*.

*CALEGARI (*Giovanni*), sculpteur bolonais, de la fin du dernier siècle. Disciple de Mauro Tesi et de Carlo Bianconi, il s'attacha à l'étude de l'antique, et se forma un style assez pur pour son époque.

Malvasia, *Pitture, Scolture e Architetture di Bologna*.

*CALEGARI (*Santi*), sculpteur, né à Brescia, vivait dans la seconde moitié du siècle dernier. Il était fils et élève d'Antonio Calegari; il a sculpté pour la nouvelle cathédrale de Brescia les statues de saint Jean, évangeliste, et de saint Luc.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*.

*CALELLUS (*Bernard*), philosophe italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *De creatione mundi juxta sententiam Aristotelis*; Padoue, 1585.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CALEMARD DE LAFAYETTE, magistrat français, mort le 3 mai 1829. Il fut président de chambre à la cour de Lyon, et, devenu député de la Haute-Loire, il vota avec la majorité royaliste dans la chambre septennale. Frappé d'un coup de pistolet, le 2 mai 1829, par un individu nommé Gineste Pagniol, avec lequel il avait eu des discussions sur des questions d'intérêt, il mourut le lendemain.

Moniteur universel. — *Gazette des tribunaux*.

*CALEN (*Schotto*), théologien allemand, né à Riga, mort dans la même ville le 10 juillet 1657. Il étudia à Giessen, où il prit ses grades, et devint ensuite pasteur luthérien de l'église Saint-Pierre dans sa ville natale, où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui : *Disp. varia theoremata philosophica continens*; Giessen, 1615, in-4°; — *Deliciæ paschales*, ou *deux Sermons de Pâques* (en allemand); Riga, 1642, in-4°.

Gadebosch, *Liefländische Bibliothek*.

CALENDARIO (*Filippo*), sculpteur et architecte vénitien, travaillait vers la moitié du quatorzième siècle. C'est par erreur que la *Biographie Michaud* lui attribue les galeries de la place Saint-Marc, qui ne furent commencées que cent ans après sa mort. Calendario fut chargé par le doge Marino Faliero de la construction du palais ducal. Les galeries qu'il construisit furent le portique de ce palais sur le quai des Esclavons, et les six premières arcades en retour sur *la Piazzetta*. Il sculpta aussi, ou fit exécuter par ses élèves, ces figures allégoriques, d'un goût à la fois si hardi et si pur, qui décorent les chapiteaux du premier ordre, et dont plusieurs ont été publiées par Cicognara (t. I, pl. 28, 29 et 30). Ces travaux acquirent à l'artiste une si grande réputation, que le doge lui-même n'hésita pas à contracter avec lui une alliance de famille. Calendario paya cher cet honneur : en 1355, il périt sur l'échafaud, pour avoir trempé dans la conspiration de Marino Faliero. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scoltura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — A. Quadri, *Otto Giorni in Venezia*.

*CALENDRE ou QUALANDRE, poëte français, vivait dans la première moitié du treizième siècle. On a de lui : une *Histoire des empereurs romains*, en vers français, entreprise sur l'invitation de Ferri Ier, duc de Lorraine, protecteur de Calendre, comme on le voit par les vers suivants :

> En l'enor del bon duc Ferri.
> Qui tant dolcement me norri.
> Vuel un roman en comancier.
> Et del latin en romancier.

Le poëte ne fut pas aussi bien traité par Ferri II; aussi s'en plaint-il amèrement.

Il rend lui-même compte de la manière dont il composa son poëme, qu'il donna, selon la mode du temps et pour lui imprimer plus de valeur, comme une simple traduction :

> Qualandre, qui cest livre fis,
> Et de latin en romans mist,
> N'an puet or plus rimer ne faire,
> Car il n'a mes de l'essanplaire;
> Et ce qu'il en a translaté
> Doit estre en tel autorité
> Nel doit avoir sorz ne mulax (1).
> Li empereres Mannlax (2),
> Qui cest livre ot en compaignie
> La queronique reongnie (3),
> Clamoit cest livre, et disoit tant
> Nel doit avoir qui ne l'autant.

Le poëme de Calendre contient l'histoire abrégée de Rome depuis sa fondation, jusqu'à la prise de cette ville par Alaric. Ce n'est, à vrai dire, ajoutent les auteurs de l'*Histoire littéraire*, qu'une chronique; mais on y rencontre des passages empreints de quelque génie poétique. Le style ne manque ni de clarté ni de concision,

(1) Sourd ni muet.
(2) Peut-être Manuel.
(3) La *chronique abrégée* (regnee)

et cependant l'auteur est resté inconnu jusqu'au jour où l'*Histoire littéraire* lui a consacré un article d'après le manuscrit de son poëme, qui se trouve à la Bibliothèque impériale (fonds de Cangé, n° 31).

Hist. littéraire, XVIII, 771.

CALENSON (*Giraut* DE). *Voy.* CALANSON.

CALENTIUS ou **CALENZIO** (*Elysius*), littérateur italien, né à Amphratta dans la Pouille. Il vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle, et il fut l'ami de Sannazar et de Pontanus, ainsi que le précepteur du roi de Naples Frédéric. Il mourut en 1503, laissant des élégies, des épîtres, des épigrammes, des satires, des fables; le tout fut réuni, sous le titre d'*Opuscula*, en un volume publié à Rome en 1503, chez Jean de Beinken, in-folio. La licence qui règne dans quelques-unes de ces pièces, et surtout dans certaines épigrammes, fit mettre à l'index ce recueil, dont l'impression dans la ville de Rome est un fait assez curieux. Devenu rare, ce livre est recherché des bibliophiles. Calentius composa une imitation en paraphrase de la *Batrachomyomachie* d'Homère, qui fut fort bien accueillie; elle a pour titre : *de Bello ranarum et murium libri III;* mise en français par un traducteur qui prend le nom d'Antoine Milésius, elle parut en 1534, comme étant le récit des *fantastiques batailles des grands rois Rodilardus et Croacus*. Le *Manuel du Libraire* en indique cinq réimpressions, et nous en connaissons une sixième; Rouen, 1603. Les autres écrits de Calentius ont pour titre : *Elegiarum ad Angelum Colotium libri IV; — Epigramma libellum; — De Hectoris horrenda apparitione lib. I; — Satyra contra poetas; — Satyra ad Longum, quod non sit locus amicitiæ; — Carmen nuptiale et nova fabula*. Tous ces écrits furent imprimés à Rome en 1503. G. B.

Toppi, *Bibl. Napolet.* — Paul Jove, *Éloges.* — Tafuri, *Scritt. del regno di Napoli*, t. II, p. 396; t. VII, p. 343. — Tiraboschi, *Stor litter. d'It.* t. XVII, p. 280. — Grässe, *Lehrbuch einer litterärgesch.*, t. II, 3e partie, p. 784. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allegemeines Gelehrten-Lexicon*.

CALENTYN (*Pierre*), théologien flamand, mort vers 1563. On a de lui : *Via crucis a domo Pilati usque ad montem Calvariæ;* Louvain, 1568; — *les Sept Heures de la sagesse éternelle, composées, il y a plus de deux cents ans, par Henri Suzo, nouvellement traduites en flamand;* Louvain, 1572, in-12 : c'est une traduction flamande de l'ouvrage de Paschasius; — *Méthode pour faire un pèlerinage spirituel dans la terre sainte, avec une indication exacte de la situation des lieux saints;* Louvain, 1663, in-8°.

Biographie universelle (édit. belge).

CALENUS (*Quintus Fusius*), général et personnage consulaire romain, mort en l'an 41 avant J.-C. Devenu tribun du peuple en l'an 61, il protégea Clodius, qu'il tenta de soustraire aux suites de la condamnation pour avoir violé les mystères de la Bonne Déesse. Il proposa donc et fit adopter une loi qui renvoyait la cause devant les juges ordinaires; mais il n'était pas possible que Clodius fût acquitté. Élu préteur en l'an 59, grâce à l'influence de César, Calenus se montra dès lors, en toute occasion, attaché à la cause de ce grand homme. Ce fut lui encore qui proposa une loi tendant à ce que les trois ordres des juges sénateurs, chevaliers et tribuns, votassent séparément, de manière à ce qu'on pût connaître dans quel sens chacun d'eux voterait. En l'an 52, on le vit figurer parmi les vengeurs de Clodius lorsque celui-ci eut été tué par Milon; et, l'année suivante, il fut lieutenant de César dans la Gaule. Il suivit ce conquérant en Espagne; et lorsque César se rendit en Épire, Calenus fut chargé d'aller chercher les troupes qui restaient en Italie. Mais pendant qu'il revenait de l'Épire avec ses galères vides, celles-ci furent capturées en partie par Bibulus. Calenus n'eut que le temps de se sauver sur la côte d'Italie, puis il retourna en Épire avec Antoine. Envoyé en Achaïe par César avant la bataille de Pharsale, il prit Delphes, Thèbes, Orchomène, Athènes, Mégare et Patras. En l'an 47 il fut élevé au consulat, appuyé qu'il était en cette occasion par César. A la mort de ce dictateur, en l'an 44, il prit la défense d'Antoine contre Cicéron. Après la guerre contre Brutus et Cassius, Calenus devint lieutenant d'Antoine, et commanda les légions de ce général dans l'Italie septentrionale. En l'an 41 avant J.-C., Calenus stationnait au pied des Alpes. La mort vint l'arrêter au moment où il allait marcher contre Octave. Son fils se rendit, sans coup férir, au fils adoptif de César.

Cicéron, *ad Familiares; ad Atticum; Philippicæ;* — César, *De Bello Gallico.* — Dion Cassius, XXXVIII, 8, XLIII; XLVIII. — Appien, *Bell. civ.*

CALENUS. *Voy.* KAHLE.

CALENZIO (*Élisée*), en latin ELYSIUS CALENTIUS. *Voy.* CALENTIUS.

CALEPINO (*Ambroise*), lexicographe italien, né à Bergame le 6 juin 1435. Il entra dans l'ordre des Augustins, et mourut le 30 novembre 1511; il était devenu aveugle vers la fin de sa vie. Son existence tout entière fut consacrée à la rédaction d'un *Dictionarium* qui parut pour la première fois à Reggio en 1502. Pendant le seizième siècle, ce fut le dictionnaire usité dans le monde savant; aussi les éditions s'en multiplièrent avec une extrême rapidité. Les Alde Manuce réimprimèrent dix-huit fois, de 1542 à 1592, ce livre, qui servait à tous et partout. On y fit des additions nombreuses; on joignit au latin des éditions primitives les mots de l'italien, du grec, de l'allemand, etc.; on arriva à en donner une édition en dix langues (Lyon, 1586), 2 vol. in-fol. L'édition de Bâle, 1590 en 1627, est en onze langues, y compris le hongrois et le polonais. Le savant Facciolati réduisit à sept idiomes différents ce lexique polyglotte, le revit, le perfectionna, et son travail parut à Padoue en 1718. Il eut depuis les honneurs d'autres réimpressions, moins nombreuses

cependant que quelques bibliographes ne les ont indiquées, car on a rajeuni plusieurs fois les frontispices. Aujourd'hui ce dictionnaire est délaissé : de meilleurs ouvrages l'ont relégué dans la catégorie déjà si nombreuse des livres presque inutiles. Mais il est juste de rendre hommage au zèle et aux connaissances de Calepino ; le grec et l'hébreu lui étaient très-familiers. Le nom seul de son vocabulaire est resté pour désigner un gros volume, un recueil d'extraits et de notes, et ce mot de *Calepin* est employé par des gens qui probablement ne savent pas toujours si c'est le nom d'un homme, d'un livre, ou d'un agenda.

G. Brunet.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **Calert** (*Michel*), théologien luthérien allemand, né à Zeitz le 19 septembre 1603, mort à Weissenfels le 10 mai 1656. Fils de Laurent Calert, chambellan du conseil à Zeitz, il étudia la philosophie à Leipzig, et devint, en 1632, bachelier en théologie. Appelé en 1633 à Misnie comme directeur du gymnase, il fut, en 1635, pasteur et surintendant ecclésiastique à Bischofswerda, et passa ensuite en 1646, dans la même qualité, à Weissenfels, où il termina ses jours, après avoir encore reçu en 1651 le diplôme de docteur en théologie de la faculté de Leipzig. On a de lui : *Thusculum metricum publico theatro in odorato gratæ mentis thuribulo a Thalia* Εὐχαριζομένη *humiliter oblatum, cum sibi et selecto 24 aliorum virorum juvenum manipulo brabeum magisteriale conferretur* ; — *Oratio de jejunio in consessu Patrum academico Lipsiensium frequenti in æde Paulina habita* ; — Βροντοσκοπία, *seu disp. physica de tonitru ad amussim doctrinæ analyticæ revoluta, inque formam thesium reducta* ; — Προθεωρία *contemplationum physicarum, seu collegii acroamatici disp. I de definitione, divisione, ordine et methodo physicæ* ; — Ὑποτύπωσις Ἀρχηλογίας, *collegii acroamatici disp. II de principiis rerum naturalium intrinsecis* ; — Ἀποσημείωσις Αἰτιολογίας, *s. coll. acroam. Disp. III de natura et causis* ; — Ἐξάπλωσις συνεχεολογίας *generalis, s. coll. acroam. Disp. IV de quantitate continens* ; — Ἐξέτασις κινησεολογίας *generalis, s. coll. acroam. Disp. V de motu in genere* ; — Δήλωσις κινησεολογίας *specialis, s. coll. acroam. Disp. VI de motus speciebus* ; — Διέξοδος τοπολογίας, *s. coll. acroam. Disp. VII de loco* ; — Ἐπαύλιον *Acroaseos Aristotelicæ, s. coll. acroam. Disp. VIII et ultima de tempore infinito et vacuo* (ces 8 disputations furent plus tard réunies en un seul volume, sous le titre commun de Ὀγδοάς *contemplationum physicarum*) ; — Ἐξήγησις μετεωρολογίας *secunda, s. collegii physico-specialis Disp. VI de meteoris aqueis et aliis huc pertinentibus* ; — *Annilustrium philosophicum*, *h. e. Anniversarium Mnemosynes et Musarum labentium tripudium sacrum honori juvenum XX, cum iis insignia magisterialia conferrentur* ; — *Disp. theol. de discrimine legis et evangelii opposita Pontificiorum de hoc articulo sententiæ, quam Bellarminus L. IV de Justif., c. 1 et 2, contra nos tuetur pro licent.* ; Leipzig, 1634, in-4° ; — *Gloire des justes*, d'après la Sapience, V, 16, 17 (Sermon funèbre en allemand) ; — *Sermon sur la paix, à l'occasion de la conclusion de la paix de Westphalie* (en allemand) ; Leipzig, 1650, in-4° ; — *Dissertationum catecheticarum II de Decalogi præceptis prioribus duobus* ; Leipzig, 1651, in-4° ; — *Dissertationum catecheticarum III, s. Decalogi præceptum tertium per theses expositum* ; ibid., 1652, in-4° ; — *Aphorismi theologici de conciliis oppositi assertionibus, quas Bellarm. in II libr. de conciliis passim habet et tuetur præcipuis* ; ibid., 1656, in-4°.

Jean-Christian Stern, *Vies des pasteurs et surintendants ecclésiastiques de la ville et du diocèse de Bischofswerda*, p. 80 (en allemand). — Dietmann, *Clergé de la Saxe électorale* (en allemand), t. III, p. 900.

Calès (*Jeanne-Marie*), conventionnel et jurisconsulte, natif de Toulouse, mort à Liége en avril 1834. Il représenta le département de la Haute-Garonne à l'assemblée législative et à la convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, en ajoutant que son seul regret était de n'avoir pas à prononcer sur tous les tyrans. En 1793, il fut envoyé auprès de l'armée des Ardennes. Membre du conseil des cinq-cents jusqu'en 1798, il fut envoyé à la chambre des représentants en 1815. Son vote le fit exiler en 1816, comme régicide relaps.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Monit. univ.* — *Petite Biog. conv.*

* **Caletti** (*Giuseppe*), dit *le Cremonese*, peintre, né à Ferrare en 1600, mort vers 1660. Il apprit la peinture à Ferrare et à Venise. De retour dans sa patrie, il se fit connaître par de nombreux tableaux dans le style du Titien. Malheureusement ses chairs sont aujourd'hui un peu bronzées, ses lumières hardies empruntent parfois leur force à une opposition d'ombres trop chargées, et les accessoires sont souvent négligés. Caletti peignit beaucoup pour les galeries, tantôt des demi-figures, tantôt des bacchanales ou de petits sujets d'histoire, dans lesquels la vérité des détails n'est pas toujours respectée. Il a laissé aussi quelques tableaux d'église, dont les meilleurs sont à Saint-Benoît ; quatre *Saints docteurs*, et surtout un admirable *Saint Marc*, figure correcte, grandiose, et pleine d'expression.

E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Baruffaldi, *Vite de' più insigni pittori e scultori Ferraresi*. — Citadella, *Catalogo istorico de' Pittori e Scultori Ferraresi*.

* **Calhana**, savant indien, qui a composé en vers sanscrits la première partie de l'histoire du Cachemire, connue sous le nom de *Rádjataranginî*. Cette première partie est composée de huit livres, et l'on doit supposer que l'auteur vivait dans le douzième siècle de notre ère. Cet ou-

vrage, imprimé d'abord à Calcutta, a été reproduit et traduit en français par le capitaine Troyer (Paris, 1840). L.

Râdjatarangini, traduction de M. Troyer, t. I, préface.

*CALHOUN (*John-Caldwell*), politique célèbre de l'Union américaine, naquit le 18 mars 1782, dans la Caroline du sud, district d'Abbeville, où était venue se réfugier sa famille, chassée d'Irlande par des revers de fortune, et mourut le 5 mai 1850. Livré à lui-même jusqu'à l'âge de treize ans, il commença ses études dans une école de Géorgie; mais bientôt la mort de son père le rappela dans son pays natal, où il vécut pendant quatre ans de l'état de planteur. Cependant un frère plus âgé que lui, et qui avait su deviner son génie précoce, acheva son éducation, et l'envoya étudier le droit à Lichtfield. Ses études terminées, John se mit d'abord en stage à Charlestown, chez le chancelier de Saussure, puis chez un procureur d'Abbeville. Jusque-là l'occasion ne s'était pas encore offerte à lui de parler en public; mais elle ne se fit pas longtemps attendre. La guerre venait d'être déclarée entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, et Calhoun fut chargé de haranguer le peuple dans une assemblée de son district. Sa persuasive éloquence le fit nommer aussitôt à la représentation de la Caroline du sud; et, deux ans après, sa réputation d'homme d'État consommé lui ouvrit, en 1810, les portes du congrès, et bientôt après celles du comité des affaires-extérieures, dont il devint, après la retraite d'un de ses collègues (le célèbre Porter), et malgré sa jeunesse, le membre le plus influent. Lorsqu'il fit son entrée à l'assemblée des États, il trouva le parti de la guerre, quoique soutenu par le président Madison, presque défaillant. Animé par les plus nobles sentiments, il résolut de lui rendre toute son ancienne vigueur, et il prononça à cet effet un discours remarquable, qui fut applaudi à l'unanimité, et plaça l'orateur à la tête du parti. Dès ce moment, Calhoun était devenu assez populaire pour pouvoir faire opposition ouverte au gouvernement. La guerre achevée, il s'éleva contre l'émission du papier-monnaie, vota pour l'établissement d'une banque nationale, et s'occupa depuis lors de toutes les questions d'intérêt général. Le tarif de 1816, qui sauvegardait si bien les droits des provinces du sud et ceux de la Caroline en particulier, fut son œuvre à lui seul. Après la fondation de la banque de l'Union, il devint le créateur du système des fonds nationaux. Son éloquence et son patriotisme ne se démentirent pas plus pendant la paix que pendant la guerre. Nommé, en 1817, ministre de la guerre, sous la présidence de Monroe, il trouva ce département dans le plus grand désordre. Il y remédia; et, pendant les sept ans que dura sa gestion, il établit l'ordre dans toutes les branches de l'administration, et fit descendre presque à trois millions les quarante millions de dollars de dettes arriérées, qui dataient encore des premiers temps de l'Union. Sans se montrer trop parcimonieux, il put réduire la paye de chaque soldat à 287 doll., de 451 qu'elle était auparavant. Il épargna ainsi par an au trésor 1,300,000 doll. Sur la fin de la deuxième année de la présidence de Monroe, il songeait à lui succéder; mais la Pensylvanie et même ses propres partisans s'étant déclarés pour le général Jakson, il raya son nom de la liste des candidats. Adams ayant été élevé à la présidence, Colhoun devint, lui, vice-président, charge qu'il continua aussi à remplir avec honneur et dignité sous Jackson.

Jusqu'ici Calhoun était resté intègre et patriote; personne ne le surpassait en talents et en activité. Mais plus tard, poursuivi par une idée fixe dont il ne put plus se défaire, il se laissa entraîner dans une voie funeste qui devait amoindrir sa gloire. Le tarif et la banque avaient subi un revirement général lors de son passage aux affaires. Une nouvelle loi fut promulguée en 1828; cette loi portait atteinte aux intérêts du sud : toutefois Calhoun resta encore attaché au gouvernement, dans l'espoir que Jackson la ferait rejeter. Mais, trompé dans son attente, il partit pour la Caroline du sud, et y sema partout des proclamations qui autorisaient chaque État à annuler tout acte arbitraire de la fédération. Ces proclamations passèrent, en février 1829, dans la législation de cette province, à laquelle adhérèrent bientôt la Virginie, la Géorgie, et Alabama. La guerre civile était donc inévitable; mais elle fut arrêtée par la fermeté de Jackson, qui, tout en envoyant des troupes dans le sud, fulmina une adresse sévère contre le droit d'annulation, et menaça le perturbateur de la peine capitale. Adversaire de l'Union et défenseur des droits de l'esclavage, Calhoun avait dès lors perdu pour jamais la perspective d'arriver au faîte du pouvoir. Il avait abandonné la vice-présidence lors des troubles; mais il rentra peu de temps après au sénat, et prêta de nouveau serment à la constitution de l'Union. On croyait généralement que le président Jackson le ferait arrêter avant son arrivée : le moment était propice; car Calhoun était déclaré partout traître à la patrie. Mais Jakson n'en fit rien. L'anxiété était grande, et la salle était comble, lorsque Calhoun, le front calme et la démarche fière, se leva pour défendre sa doctrine du droit d'annulation. Il s'ensuivit un débat sans pareil dans les annales législatives. L'éloquence de l'orateur dans cette circonstance rappelait celle des orateurs de l'antiquité. Néanmoins le gouvernement eut gain de cause dans cette affaire, et une réconciliation fut jugée nécessaire pour conjurer momentanément le danger. Calhoun l'accepta, mais en s'éloignant de chaque parti, et ne se rapprochant, dans la suite, de l'un ou de l'autre que pour défendre les intérêts du sud. Les débats politiques l'avaient tellement aigri, qu'il rompit de lui-même toute relation avec Jackson, avec Benton, et un grand nombre de ses anciens amis. Il cessa ainsi de servir les

intérêts de tous ceux qui l'avaient connu auparavant, et qui s'éloignèrent peu à peu de lui. Les partisans du droit d'annulation n'en persistèrent pas moins dans leurs projets. Plus tard, la présidence de Buren rallia Calhoun au gouvernement, devenu plus libéral; et il prononça, en 1838, un discours remarquable sur la question d'abolition de l'esclavage. Il avait eu durant toute cette période, pour adversaire le plus acharné, Benton, du Missouri, le chef de l'extrême gauche. Sous Tyler, il rentra dans les affaires, et fut nommé ministre de l'intérieur. Il revint un instant, en 1845, sur sa doctrine du droit d'annulation; mais ce fut pour fort peu de temps, et il reprit bientôt sa place accoutumée au sénat, où il défendit toujours avec acharnement les intérêts du sud. Les États-Unis, par suite d'un traité de paix avec le Mexique, venaient d'agrandir de nouveau leur territoire, et la question de l'esclavage fut plus vivement débattue que jamais. Calhoun, tout malade et infirme qu'il était, rassembla le reste de ses forces, et, dans un discours prononcé au sénat, il demanda avec instance l'émancipation des provinces du sud. Un autre discours suivit bientôt le premier; mais, trop faible pour le communiquer lui-même à l'assemblée des États, il le fit lire par un de ses amis. Il mourut peu de temps après. Ses plaidoyers, de 1811 à 1843, parurent en 1844. Il a donné son autobiograghie dans l'ouvrage intitulé *la Science du gouvernement*, et qui a été publié à New-York en 1851.

M.

Conversations-Lexicon.

CALIARI (*Gabriele*) *l'Ancien*, sculpteur médiocre, né à Vérone dans le quinzième siècle. Il mérite d'être cité comme père de Paul Véronèse et de Benedetto Caliari. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.*

CALIARI (*Benedetto*), peintre de l'école vénitienne, né en 1538, mort en 1598. Frère et élève de Paul Véronèse, Benedetto employa son talent à peindre les ornements et l'architecture des tableaux de son frère. Après la mort de Paul, il peignit seul des compositions où l'on reconnaît bien l'influence du style, mais non la vie et le feu du grand maître vénitien. Benedetto vécut jusqu'au dernier moment dans la plus parfaite concorde avec ses neveux, qu'il aidait de ses conseils, et avec lesquels il peignit plusieurs tableaux signés: *Hæredes Pauli Caliari Veronensis fecerunt*. Le meilleur ouvrage de Benedetto est la *Sainte Agathe en prison, visitée par saint Pierre*, qui se voit dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, dans l'île de Murano. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica.*

CALIARI (*Carlo*), dit *Carletto*, peintre de l'école vénitienne, né en 1570, mort en 1596. Son père, Paul Véronèse, craignant qu'en restant près de lui il ne devînt qu'un simple imitateur, le confia à Giacomo da Ponte, afin qu'il puisât dans son atelier une vigueur de style qu'il ne se croyait pas capable de lui inspirer, et qu'il acquît ainsi une manière originale, unissant à l'éclat et au charme du coloris la force du Bassan. A dix-sept ans Carletto était déjà un peintre de talent; resté orphelin à dix-huit, il fut en état de terminer avec son oncle et son frère les ouvrages laissés inachevés par son père, peignant de préférence les parties les plus difficiles, les têtes et les nus. Carletto a laissé quelques tableaux qui faisaient présager en lui le digne successeur de Paul Véronèse; malheureusement il fut enlevé aux arts à l'âge de vingt-six ans.

E. B—N.

Ridolfi, *Vite de' pittori Veneti.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

CALIARI (*Gabriele*), peintre de l'école vénitienne, né en 1568, mort en 1631. Il était fils aîné et élève de Paul Véronèse, après la mort duquel il termina, avec l'aide de son oncle et de son frère, plusieurs de ses tableaux restés inachevés. La plus importante composition qui lui soit propre est un *Trait de la vie d'Alexandre III*, dans la salle du grand conseil à Venise. Ayant survécu à toute sa famille, Gabriel abandonna la peinture pour vivre dans le repos que lui assurait une brillante fortune; mais il mourut à l'âge de soixante-trois ans, victime de son dévouement dans la peste qui désola Venise en 1631.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ridolfi, *Vite de' pittori Veneti.*

CALIARI (*Paolo*). *Voy.* VÉRONÈSE (*Paul*).

***CALICI** (*Achille*), peintre bolonais, né vers la moitié du seizième siècle. Il étudiait sous Prospero Fontana, quand le hasard fit tomber sous ses yeux un tableau de Louis Carrache. Dès cet instant il quitta Fontana pour s'attacher au Carrache, entraînant avec lui presque tout l'atelier. Malgré son admiration pour son nouveau maître et ses efforts pour l'imiter, il ne s'éleva guère au-dessus de la médiocrité. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario.*

***CALICI** (*Jean-Baptiste*), théologien italien, vivait à Florence vers la fin du dix-septième siècle. Il était prêtre séculier. On a de lui: *Discorso apologetico, ovvero risposta ad un consulto d'un avvocato che ha preteso di provare che sia invalido il battesimo dato contra la volontà de' genitori infedeli ai bambini mancanti dell' uso di ragione*, etc.; Lucques, 1697, in-4°.

Cinelli Calvoli, *Bibl. vol.*

CÂLÎDÂSA, poëte indien très-renommé, qui vivait du temps du roi Vicramâditya, c'est-à-dire un demi-siècle avant notre ère. On lui attribue un grand nombre d'ouvrages d'un goût si différent et d'un mérite tellement inégal, que l'on peut douter qu'ils appartiennent au même auteur, et admettre l'existence d'un autre Câlidâsa contemporain du roi Bhodja, vers le onzième siècle de notre ère. La réputation de Câlidâsa était assez grande pour que son nom ait été, à ce qu'il paraît, usurpé par plusieurs poëtes, qui s'en décoraient comme d'un titre d'honneur. On possède

encore sous le nom de Câlidâsa trois drames estimés, plusieurs poëmes épiques, quelques œuvres légères, et un traité en vers sur l'art poétique, qu'il pratiquait si bien. Voici la liste de ces ouvrages : *Sacountala,* drame en 7 actes, traduit en anglais par W. Jones; Calcutta, 1789; reproduit en français dans la version élégante et gracieuse de Chézy, avec le texte; Paris, 1830, texte publié à Calcutta vers 1840 par Prematchandra; traduction allemande avec le texte, donnée à Bonn, 1846, par M. Bochtlingk; traduction allemande en vers par M. Hirzel; Zurich, 1833; — *Ourvasî,* drame en 5 actes, traduit en anglais dans la collection du Théâtre Indien par M. Wilson; texte publié à Calcutta, 1830; à Berlin, 1833, par M. Lentz, avec traduction latine; à Saint-Pétersbourg, 1846, par M. Bollensen, avec traduction allemande; — *Agnimitra et Mâlavica,* comédie en cinq actes, analysée par M. Wilson dans son Théâtre Indien, et publiée à Bonn, 1840, avec traduction latine par M. Tullberg; — *Raghouvansa,* poëme en 19 chants, publié à Calcutta; reproduit à Londres, 1832, avec traduction latine, par M. Stenzler; — *Coumâra sambhava,* poëme incomplet, publié à Berlin, 1838, par M. Stenzler, avec traduction latine; — *Nalodaya,* poëme en 4 chants, composition bizarre, qui semble n'avoir été que le produit d'un pari littéraire, publié avec traduction latine à Berlin, 1830, par M. Bénary, et à Calcutta, 1844, par Yates, avec une traduction en vers anglais; — *Méghadoûta,* ou le *Nuage messager,* petit poëme publié à Calcutta, 1813, avec une traduction en vers anglais par M. Wilson; traduit en allemand par M. Hirzel, à Zurich, 1846, et par Max Müller, à Kœnisberg, 1847; le texte a été reproduit à Bonn, 1841, par M. Gildemeister; — *Ritou-Samhâra,* petit poëme sur les saisons, publié dans l'Inde en 1792 par W. Jones, et à Leipsick, 1840, par M. de Bohlen, avec traduction latine et allemande; — *Prasnottara Mâla* et le *Sringâratilaca,* petits poëmes érotiques, dont le second a été publié à Bonn, 1841, par Gildemeister; — *Hâsyârnara,* comédie en deux actes, analysée dans son Théâtre Indien par M. Wilson, qui l'attribue à Djaggaddisa; — *Sroutabodha,* petit traité en vers sur les mètres poétiques, publié par M. Herm. Brokhaus. Suivant une tradition, Câlidâsa aurait aussi travaillé au grand drame d'Hanouman, appelé *Mahânâtaca.* LANGLOIS.

De Chézy, *Journal des Savants,* février 1817. — Raynouard, même journal, mai 1832. — Abel-Rémusat, même journal, avril 1830. — Bohlen, *Alt. Indien,* t. II. — Heeren, *Ideen über die Politik,* t. I. — *Chefs-d'œuvre du Théâtre Indien,* traduits en vers anglais par H.-H. Wilson; Calcutta, 1827, 3 vol. in 8°; en français, par A. Langlois, Paris, 1828, 2 vol. in-8°; en allemand, par Wolf, Weimar, 1828-1831, 2 vol. in-8°.

* **CALIGARINO** surnommé *Calzolagio* (*Gabriele* CAPELLINI, dit *le*), peintre ferrarois, florissait en 1520. Il dut son surnom à sa première profession, celle de cordonnier. Il paraît avoir été élève des Dossi. Son meilleur ouvrage est une *Vierge avec plusieurs saints,* à *San-Giovannino* de Ferrare. On vante aussi une belle *Cène,* à Saint Alexandre *in Colonna* de Bergame. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Valéry, *Voyages en Italie.* — Baruffaldi, *Vite de' pittori e scultori Ferraresi.*

CALIGNON (*Soffrey* DE), poëte français, né à Saint-Jean de Voiron en 1550, mort à Paris en 1606. Après avoir été secrétaire de Lesdiguières, il fut nommé chancelier de Navarre sous Henri IV, qui l'investit de sa confiance et l'employa à diverses négociations. Il concourut aussi, avec Jacques-Auguste de Thou, à la rédaction de l'édit de Nantes. Le P. Lelong lui a attribué, mais probablement à tort, un ouvrage intitulé *l'Histoire des choses remarquables et admirables advenues en ce royaume de France ès années dernières* 1587, 1588 et 1589, par S. C.; 1590, in-4°. Il n'est pas probable que, zélé protestant comme il l'était, Calignon ait écrit cette pièce, où la cause des Guises est défendue avec une ardeur extrême. On a de lui : *Journal des guerres faites par François de Bonne, duc de Lesdiguières, depuis l'an* 1585 *jusqu'en* 1597, ms. in-fol. qui se trouve à la Bibliothèque impériale; — un *quatrain* inséré dans les Mélanges historiques de Colonnès; — *le Mépris des Dames,* satire dont nous reproduisons quelques extraits, qui donneront une idée de l'état des lettres à l'époque où Malherbe apparut. Le passage suivant est le récit d'une de ces mésaventures qu'on peut voir de tout temps, et que les poëtes ont souvent exploitées :

Aussitôt que l'avril de ma jeune saison
La joue me frisa d'une blonde toison,
Quelque dame conçut une secrète envie
Dessus la liberté, maîtresse de ma vie;
M'assujettit aux raiz de ses perfections,
Et déroba la clef de mes affections.
J'avois pour concurrent un vieillard froid et pâle,
Qui jà tenoit le pié dans la barque fatale.
De son œil catharreux distilloit un ruisseau ;
La roupie coulant lui glaçoit le *cerveau.*
Son corps étoit semblable à une anatomie ;
Son visage, au tableau d'une cosmographie (1),
De rides sillonné, et sembloit, ainsi beau,
Un fantastic esprit échappé du tombeau,
Un songe frénétic, une ombre salutaire,
Et le modèle vrai d'une affreuse chimère.
Voyant devant mes yeux cette idole de mort,
Et moi, d'autre côté, jeune, gaillard et fort,
Qui avois l'avantage, et qui, soit en adresse,
Soit en dextérité ou force de jeunesse,
Habile en ce métier, en tout le surpassois,
Sinon qu'il avoit plus d'écus que je n'avois;
Je pris opinion de voir favorisée
Mon amitié fidelle et la sienne manquée.
Mais, las ! tout au rebours, je me vis méprisé,
Et ce bel Adonis en mon lieu caressé.

Il y a dans ces vers une facilité et une verve qui font songer à Regnier. Les suivants ne manquent assurément ni de grâce ni de délicatesse. Il s'agit de la mobilité féminine :

Autant que le miroir, dans sa glace polie,
Reçoit d'impression que notre fantaisie

(1) Ces vers ne sont sans doute pas de bon goût ; mais un poëte dont on ne conteste point le génie a dit, de notre temps, en parlant d'une vieille :

Affreuse compagnonne
Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne.

Fait errer çà et là, et nous montre au dedans
L'objet qui n'y est pas, et trompe notre sens,
Autant de leurs esprits ces cervelles volages
Forgent d'affections et figurent d'images
Qui naissent et s'en vont, et renaissent ainsi
Que l'ombre dans le vain d'un miroir éclairci.
Tantôt vous les verrez de vous ne faire compte,
Tantôt se repentir; tantôt l'ire les dompte.
Si de vos passions elles prennent pitié,
La moindre occasion trouble cette amitié.
Comme le papillon aux ailes étoilées
Caché de sous les robes, aux lys émaillées,
Du jeune chasserot va décevant les pas
Qui pense les tenir et si ne les tient pas,
Le délicat enfant, d'une démarche folle,
S'approche, et cependant le papillon s'envole.

Ce n'est pas encore la langue de Boileau; mais on peut déjà mesurer toute l'étendue du progrès accompli. V. R.

La Croix du Maine et du Verdier, *Bibl. franç.* — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette. — *Journal de Henri IV*, t. III.

CALIGNON (*Pierre-Antoine* D'AMBESIEUX DE), prédicateur et théologien français, naquit à Greenwich en 1729, et mourut le 25 décembre 1795. Sa famille était protestante, et fut obligée de fuir la France après la révocation de l'édit de Nantes; et lui-même descendait, par les femmes, de Soffrey Calignon. Rentré en France en 1735, il fut nommé aumônier du roi à Genève, où il officiait pour les catholiques, chez le résident de France. Puis il fut professeur de rhétorique à Lyon, et chanoine de Crépy en Valois. A l'époque de la révolution, il se retira et vécut ignoré à Ponthierry, dans le voisinage de Melun. D'après la *Biographie universelle*, Calignon fut un prédicateur distingué; mais l'auteur de la *Critique des Dictionnaires historiques* conteste en termes très-vifs cette assertion, aussi bien que celles du même livre où Calignon est représenté comme un poëte, et comme l'auteur de plusieurs ouvrages dont on donne la liste.

Richard et Giraud, *Bibl. sacrée*. — Barbier, *Examen critique des Dict. hist.* — Quérard, *la France littér.*

CALIGNY (*Hue* DE), famille française qui a fourni des ingénieurs distingués, dont voici les noms :

CALIGNY (*Jean-Anténor* HUE DE), appelé aussi *de Luc*. Directeur du corps du génie en 1685, il exécuta des travaux projetés par Vauban.

CALIGNY (*Jean-Anténor* HUE DE), fils du précédent, né en 1657, mort en 1731. En 1677, il assista aux siéges de Valenciennes et de Fribourg, et en 1680 il entra dans le corps du génie. En 1683, il se trouva au siége de Courtrai. Distingué par Vauban, il fut nommé ingénieur en chef à Ypres et à la Knoke. Il consacra dès lors tous ses soins à l'édification des travaux d'Ypres, si admirés par Bélidor. Placé sous les ordres de Boufflers en 1692, il critiqua certains ouvrages commandés par ce général, et déclara au directeur général des fortifications qu'il se ferait plutôt emprisonner que de les exécuter. Mais, quelque honorables que fussent ses scrupules, il reçut l'ordre d'obéir. « Lorsque sa majesté envoie des officiers généraux pour commander dans un pays, lui répondit Lepelletier de Souzy, il est juste qu'ils aient l'autorité d'y faire faire les ouvrages qu'ils jugent indispensablement nécessaires. Mais après qu'un ingénieur leur a dit ses raisons, s'ils ne veulent pas s'y rendre, il faut que l'ingénieur exécute leurs ordres; et il peut et doit en rendre compte en même temps à ses supérieurs, afin qu'ils puissent faire savoir les intentions du roi à MM. les officiers généraux. » En 1693, Caligny assista au siége de Furnes. Au mois de novembre de la même année, il eut dans sa direction Calais, Gravelines, Dunkerque, Bergues et Furnes. En 1695, il fit le siége de Dixmude. En 1696, lors du second bombardement de Calais par les Anglais, Caligny, qui, dès 1694, avait jeté, à l'extrémité de la jetée du chenal, le fort Rouge, fit construire le fort Vert à l'autre extrémité de la jetée orientale. Vers la même époque, il mena à fin l'ouvrage à corne du fort Nicolai. Par ses soins, les jetées de l'est, à Dunkerque, furent prolongées. On lui dut encore la construction de la grande écluse sur l'Aa, à Gravelines, et les huit forts bastionnés de Furnes. En 1706, après la bataille de Ramillies, et quoiqu'il eût des terres dans le voisinage, il conseilla l'inondation des deux bords du canal de Leffinghes et du canal de Bruges, pour empêcher l'entrée de Marlborough dans la Camerline-Ambach, qui s'étend depuis le chenal de Nieuport jusqu'au canal de Bruges. Devenu directeur des fortifications de Bourgogne, il s'occupa du canal de ce nom. Ami de Vauban, il écrivit, d'après les conseils de ce grand homme, une *Histoire des guerres causées par le partage de la monarchie et par les princes du sang, tant légitimes que naturels, jusqu'en* 1703; ouvrage resté manuscrit. On a, en outre, de lui, un *Mémoire sur la Flandre flaminghante* (ms. n° 2,241 de la Bibl. impér.)

CALIGNY (*Hercule* HUE DE), frère du précédent, appelé aussi *Langrune*, né en 1665, mort à Valognes en 1725. D'abord ingénieur en chef à Grenoble, à Thionville et Huningue, il fut, en 1705, appelé à diriger les fortifications de la haute Provence, et en 1710 les places et ports de la Normandie, où il s'appliqua à mettre en sûreté la Hogue et l'île Ratehon. Il se distingua aussi à plusieurs siéges, notamment, en 1702, lors de la défense de Rhemberg.

CALIGNY (*Antoine* HUE DE), chevalier de Luc, frère des précédents, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. En 1693 il fut blessé au siége de Namur, et en 1704 il fut lieutenant des maréchaux de France en Touraine.

CALIGNY (*Louis-Rolland* HUE DE), appelé *le chevalier de Caligny*, frère des précédents, né en 1677, mort à Valognes en 1748. Après avoir assisté à la défense de Haguenau en 1705, au siége de Kehl en 1733, et à celui de Philipsbourg en 1734, il fut appelé à commander les ingénieurs faisant partie du corps d'armée sur la Meuse en

1741-1742, et en Bavière en 1743. Ingénieur en chef à Landau de 1716 à 1723, il écrivit sur la défense de cette place. Devenu directeur des places de Normandie, après la mort de son frère Hercule (1728), il fit faire d'utiles travaux dans les ports de Dieppe, de Honfleur et du Havre, et construire à Cherbourg un bassin à flot de la capacité des plus grands bâtiments. Ces travaux du port de Cherbourg, décrits par Bélidor, furent détruits par les Anglais en 1758.

CALIGNY (HUE DE CRUYNINGHAM), fils du précédent, mourut en 1772. Il fut ingénieur à la Hogue, et fit des *mémoires* sur cette station et sur Jersey, Guernesey et Aurigny. Deux de ses petits-fils sont morts durant les guerres de l'empire.

Augoyat, dans le *Spectateur militaire*; Paris, 1830, in-8°. — Bélidor, *Architecture hydraulique*, IV, 252.

CALIGULA (*Caius-Julius-Cæsar-Germanicus*), troisième empereur romain, fils de Germanicus et d'Agrippine, et par adoption petit-fils de Tibère, auquel il succéda l'an de Rome 788 (37 de J.-C.), naquit, l'an 13 de notre ère, dans les camps romains et probablement en Germanie, et mourut le 24 janvier de l'an 41 de J.-C. Élevé au milieu des soldats, il reçut de ces derniers le sobriquet de *Caligula*, d'un genre de chaussure qu'il portait (*caligæ*, bottines).

Heureux d'être délivrés de l'odieuse tyrannie de Tibère, dont ils vouèrent la mémoire à l'exécration, les Romains s'abandonnèrent à une joie d'autant plus vive quand le fils de Germanicus parvint à l'empire, que les commencements de son règne étaient bien loin de faire pressentir toutes les cruautés dont bientôt après il se rendit coupable. Pour flatter le sénat, il promit de partager avec lui la souveraine autorité, et de le consulter sur tout ce qu'il voudrait entreprendre; et afin de gagner le peuple, il mit les prisonniers en liberté, rappela les exilés, et fit la remise de tous les impôts qui restaient dus. Ces premiers actes promettaient aux Romains des jours fortunés; mais à peine huit mois s'étaient-ils écoulés, que Caligula donna l'essor à son caractère féroce et sanguinaire. Ce changement dans la conduite du prince ayant eu lieu après une forte maladie qui avait mis ses jours en danger, quelques auteurs ont avancé qu'il provenait du désordre de son esprit et de l'affaiblissement de sa raison. Quoi qu'il en soit, le raffinement de ses cruautés prouve qu'il était digne en tout de succéder à Tibère.

Parmi les nombreuses extravagances de Caligula, il en est quelques-unes qui démontrent surtout un orgueil des plus insensés. Ainsi, par exemple, non content de se dire le maître de tous les rois, et de considérer comme de vils esclaves les princes les plus puissants, il voulut être adoré comme un dieu. A cet effet il se bâtit un temple, se nomma des prêtres, se fit offrir des sacrifices, et poussa l'égarement jusqu'à associer sa femme et son cheval au collége sacerdotal chargé de son propre culte. Ne voulant pas, au reste, qu'on pût douter de sa prétendue divinité, il se montrait en public avec les attributs de Mercure, d'Apollon, de Mars, etc.; et après avoir fait enlever la tête des statues de divers dieux, il y fit placer la sienne. De plus, afin de mieux ressembler à Jupiter, il alla, dans sa démence, jusqu'à vouloir imiter le tonnerre; et, dans ce but, il fit construire une machine à l'aide de laquelle il produisait un bruit assez semblable à celui de la foudre. Pendant ses orgies il faisait mettre à mort les citoyens les plus honorables. Dans la nuit qui suivit le jour où il avait inauguré en personne le magnifique pont qu'il avait fait construire entre Baïes et Pouzzoles, il fit jeter dans la mer, du haut de ce pont, une multitude d'hommes et de femmes, sans distinction d'âge et de rang. Néanmoins ses extravagances rencontrèrent quelquefois des obstacles : s'étant obstiné, malgré toutes les représentations, à faire placer sa statue dans le temple de Jupiter, et à forcer les Juifs à l'adorer, cet acte d'impiété produisit une sédition qui devint la cause d'une guerre cruelle en Judée. Mais ce n'était point seulement la religion que Caligula profanait : en même temps qu'il outrageait ainsi les divinités, il scandalisait les Romains par des désordres de tous genres. Non content de porter le déshonneur dans le sein des familles, il établit des lieux de débauche jusque dans son propre palais, et donna l'exemple des plus honteuses dépravations en entretenant un commerce incestueux avec ses trois sœurs et principalement avec Drusilla, qui vivait publiquement avec lui, et qu'il déifia après sa mort. Il fit mourir de chagrin, sinon par le poison, son aïeule Antonia, fille de Marc-Antoine et d'Octavie; et il n'hésitait pas à dire qu'Agrippine, sa mère, était le fruit de l'inceste d'Auguste avec sa propre fille. On ne peut s'empêcher de faire ici une remarque qui prouve à quel degré d'abaissement le premier peuple du monde était descendu alors; car, encore bien que les familles les plus illustres fussent particulièrement l'objet des outrages de Caligula, on ne vit aucune femme se soustraire à l'infamie, soit par une mort glorieuse, soit même par une fuite que la prudence seule commandait.

Enfin, et pour ne pas citer tous les excès qui ont rendu odieuse la mémoire de cet empereur, nous nous bornerons à ajouter qu'il voulut être appelé le mari de la lune, et qu'il fit construire une maison superbe à *Incitatus*, son cheval, qu'il invitait à sa table comme un grand seigneur, et auquel il présentait de l'orge doré, et faisait boire du vin dans une coupe d'or où il avait bu le premier. L'écurie de ce cheval était tout en marbre, avec une auge d'ivoire; et Caligula se proposait même de le nommer consul, lorsque la mort de cet animal vint mettre un terme aux folies dont il était l'objet de la part de son maître.

Quant aux cruautés de Caligula, nous citerons encore les faits suivants. Afin de pouvoir sub-

venir à ses prodigalités, il faisait mettre à mort les plus riches particuliers, dans le seul but de s'approprier leur fortune. C'est par suite de ce désir effréné des richesses que, se plaignant un jour de ce que de grandes calamités ne venaient point enlever plusieurs milliers d'hommes à la fois, il prononça ces paroles atroces : « Plût aux dieux que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, afin de pouvoir l'abattre d'un seul coup! » Caligula trouvait une sorte de volupté à voir couler le sang, et, sans aucun autre motif, il faisait donner la question à des malheureux, ou les faisait mourir dans des supplices horribles. Ayant désiré de voir mettre en pièces un sénateur tout vivant, il ne fut satisfait qu'après avoir vu les entrailles de la victime traînées dans les rues, et rassemblées ensuite sous ses yeux.

Ces horreurs remplissent sa courte histoire; il se préparait à une campagne dans la Germanie, et il avait même passé le Rhin avec une armée de plus de 200,000 hommes; mais il ne tarda pas à renoncer à cette entreprise pour revenir à Rome. Plusieurs attentats contre sa personne étaient restés sans succès, quand enfin l'empire romain fut délivré de ce monstre par Cassius Chéréas, tribun des troupes prétoriennes, qui était parvenu à faire entrer dans la conspiration Cornélius Sabinus, et un grand nombre de sénateurs et de chevaliers. Caligula fut tué au milieu d'une fête, l'an 41 de l'ère chrétienne, à l'âge de vingt-neuf ans; il tomba frappé de trente coups de poignard. Ses sœurs ne purent brûler entièrement son cadavre, et se hâtèrent de le soustraire aux outrages de la multitude. Toutefois, comme par ses largesses il s'était fait un parti parmi les troupes, Chéréas fut victime de son dévouement; les prétoriens exaspérés l'égorgèrent à l'instant même. On a dit que Caligula avait écrit sur la rhétorique; mais il est permis d'en douter, car les ordres qu'il réitéra de faire anéantir les œuvres d'Homère et de Virgile donnent lieu de croire qu'il était loin d'avoir de l'amour pour les lettres. [*Enc. des g. du m.*]

Suétone, *Caligula*. — Tacite, *Annales*, VI. — Dion Cassius. — Josèphe, *Antiq*.— Aurélius Victor. — Zonaras.

*CALIMAS (...), historien français, mort en 1756 ou 1757 à Courthomer (près de Séez, département de l'Orne). Il était curé de cette commune, et mourut au moment où l'ouvrage que nous allons citer, muni déjà de l'approbation épiscopale, allait être mis sous presse : *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique et civile du diocèse de Séez*, 2 vol. in-4° (manuscrit).

Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette.

*CALIMINI (*Simon*), rabbin à Venise, cultiva la poésie, et publia en 1751 une traduction de l'Ancien Testament, ainsi qu'un petit traité *della poesia*.

Rossi, *Dizion. degli ant. Ebrei*.

*CALINO (*César*), théologien et chronologiste italien, de l'ordre des Jésuites, né à Brescia vers 1669, mort le 19 août 1749. On a de lui : *l'Idea d'un governare paterno proposta a principe nella esposizione della parabola del Figliuolo prodigo, discorso;* Bologne, 1711, in-12; — *Discorsi scritturali e morali ad utile trattenimento delle monache e delle sacre vergine che si retiran del secolo*, 1717, 4 vol. in-12; — *Trattenimento istorico e cronologico, con che si mostra essere la storia di Giosetto falsa e discordante dalla S. S.*, 1726 : ce livre engagea l'auteur dans une querelle littéraire avec François Marie Biacca; — *Compendio delle vita, morte e miracoli di B. Giov. Nepomuceno;* Venise, 1733, in-12.

Cinelli, *Bibl.* — Adelung, suppl. à Jöcher.

*CALINO (*Mutius*), prélat et théologien italien, né à Brescia, mort à Terni le 6 avril 1570. Il fut archevêque de Zara, et assista en cette qualité au célèbre concile de Trente, aux travaux duquel il prit une part très-active, à en juger d'après la correspondance qu'il entretenait avec la cour de Rome, du 3 octobre 1561 au 6 décembre 1563. On a de lui : deux discours tenus au concile de Trente, et insérés dans Dominico Tarri : *Oratt. responsa, litteræ ac mandata ex actis Conc. Trid. collecta;* Venise, 1567; — *Lettre à Paul Manuce*, dans *Litteræ clarorum Virorum;* Venise, 1568; — *Constitutiones synodales S. Ecclesiæ Interamnottis editæ in Synodo diœcesana habita* 1567; — en manuscrit : une collection de deux cent trente-trois lettres adressées de Trente à la cour de Rome, du 3 octobre 1561 au 6 décembre 1563. Ce manuscrit se trouva en 1762 entre les mains de son descendant, Louis Calino, patriarche d'Antioche.

Annal. letter. d'Italia, t. I, p. 171.

CALIPPE. *Voy.* CALLIPE.

*CALISTO DI PAOLO, sculpteur siennois, florissait de 1484 à 1504. Sous la direction de Baldassare Peruzzi, il a concouru à la décoration de la belle chapelle Saint-Jean dans la cathédrale de Sienne. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

CALIXTE. *Voy.* CALLISTE.

CALIXTE. *Voy.* ALEXANDRE III.

CALIXTUS (*George*), dont le véritable nom était *Callisen*, fut peut-être le théologien le plus savant et le plus éclairé de l'Église protestante au dix-septième siècle. Né en 1586 à Meelby, dans le Holstein, il mourut le 19 mars 1656. Il fit ses études à Flensbourg et à Helmstædt, et reçut en 1605 l'autorisation de faire un cours de philosophie à Helmstædt. En 1607, il aborda l'étude de la théologie; puis il visita en 1609 les universités du midi de l'Allemagne, et il débuta en 1611 dans la carrière théologique, à Helmstædt, par des discussions dogmatiques qui le firent connaître comme un esprit original, et comme un ennemi acharné des préjugés alors dominants. Il entreprit avec un riche Hollandais un voyage en Alle-

magne, en Hollande, en Angleterre et en France, dans le but d'apprendre à mieux connaître les différentes sectes religieuses et les plus grands savants de son époque. De retour à Helmstædt en 1613, il y fonda sa renommée comme théologien par la victoire qu'il remporta en 1614 sur le jésuite Turrianus, dans une controverse religieuse qu'il soutint contre lui. Il devint professeur de théologie, puis abbé de Kœnigslutter et conseiller ecclésiastique, et fut jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1656, le plus actif et le plus estimé de tous les professeurs de Helmstædt. L'obligation imposée sous serment à tous les docteurs en théologie de cette université de travailler à établir la paix de l'Église, fut pour Calixtus un premier motif qui le poussa à rallier tous les partis. Cependant son génie, la profondeur de ses connaissances, et le haut point de vue d'où il avait appris dans ses voyages à envisager le monde et les hommes, l'amenèrent encore naturellement à des recherches plus hardies, à des idées plus claires, et à plus de modération et d'équité envers ceux qui n'étaient point de son opinion, qu'on ne pouvait en attendre de l'esprit étroit et borné des théologiens de son temps. Ses traités sur l'autorité de l'Écriture sainte, sur la transsubstantiation, sur le mariage des prêtres, la suprématie du pape, la communion sous une seule espèce, etc., sont, de l'aveu des savants catholiques, ce que les protestants ont écrit de mieux et de plus profond contre les doctrines du catholicisme. Son impartialité lui attira même en 1639 l'accusation de crypto-papisme. Buscher, alors prédicateur à Hanovre, lança contre lui un pamphlet dans ce sens. De leur côté, les sectateurs de sa formule de concorde l'accusèrent d'hérésie, parce que, dans sa morale théologique et dans un ouvrage sur la tolérance, il se rapprochait, sur quelques points, des doctrines de l'Église réformée. En vain Calixtus s'efforça de prouver à ses accusateurs que les plus anciennes confessions de foi chrétienne avaient été communes à tous les partis; et lorsqu'il eut enfin osé avouer, dans une discussion publique, qu'il trouvait la doctrine de la Trinité moins claire dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, et qu'il croyait à la nécessité des bonnes œuvres pour le salut; lorsqu'en 1646, dans une dispute religieuse à Thorn, où il avait été envoyé comme médiateur par l'électeur protestant de Brandebourg, on l'eut vu vivre dans une plus grande intimité avec les théologiens calvinistes qu'avec les luthériens, alors la haine et les soupçons de ces derniers éclatèrent en querelles qui, à cause de l'incertitude avec laquelle on prétendait que Calixtus flottait entre les différents partis religieux, s'appelèrent les querelles syncrétistiques. Cependant les plus acharnés de ses adversaires ne se contentèrent pas de lui attribuer les plus énormes hérésies : ils engageaient aussi l'électeur Jean-George I[er] de Saxe à faire auprès du duc de Brunswick des démarches hostiles contre les théologiens de Helmstædt. Mais le duc le protégea, au contraire, lors de la diète de Ratisbonne en 1653, et les princes de l'Empire décidèrent Jean-George à imposer silence aux théologiens de son électorat. Alors Calixtus ne fut plus inquiété jusqu'à sa mort.

Les querelles où il fut entraîné l'empêchèrent d'exposer ses idées avec plus de profondeur. Ses nombreux ouvrages sont la plupart écrits à la hâte, et ils ont été en partie publiés sans son consentement. Mais par son enseignement oral Calixtus a formé beaucoup d'excellents théologiens qui ont continué à travailler dans son esprit, et ont plaidé sa cause avec chaleur dans les querelles syncrétistiques; ces querelles ont été continuées par son fils *Frédéric-Ulric*, né en 1622 et mort en 1701, abbé de Kœnigslutter, et professeur de théologie à Helmstædt. Calixtus, le père, dut à ses recherches historiques et à son exégèse, où il semble avoir merveilleusement saisi l'esprit de l'Écriture sainte, des résultats qui répandirent de nouvelles lumières sur la dogmatique, lui donnèrent une forme plus scientifique, en séparèrent la morale chrétienne pour en faire une science particulière, réveillèrent l'étude des Pères de l'Église et de l'histoire ecclésiastique, et frayèrent en général la route au progrès qui, à l'aide de Spener, de Thomasius et de Semler, devait amener une révolution complète dans les sciences théologiques et les idées religieuses. [*Enc. des g. du m.*].

Sax, *Onomastic. litterar.* — Freher, *Theatrum virorum eruditione clarorum.*

CALKAR ou **CALKER** (*Jean* DE), peintre néerlandais, de l'école de Jean de Bruges, naquit en 1500 à Calkar, dans la principauté de Clèves. Il se forma le goût en Italie, d'après les chefs-d'œuvre du Titien, et en suivant les exemples et les leçons de son maître. Jamais, dans ses créations pleines de génie, il ne s'éloigna de la nature. L'œil le plus exercé distingue avec peine les tableaux du Titien de ceux de Calkar. Dans la collection de Boisserée se trouve un tableau remarquable de ce peintre : c'est une *Mater dolorosa*, qui paraît avoir eu pour pendant un *Ecce Homo*. Rubens admirait à un tel point les tableaux de Calkar, que dans tous ses voyages il portait sur lui une miniature de ce grand maître, représentant les pâtres au moment où Joseph les accueillit auprès de la crèche du Christ. Comme dans la *Nuit* de Correggio, la lumière émane de l'enfant. Ce tableau, trouvé dans la succession de Rubens, tomba entre les mains de Sandrart, et depuis entre celles de l'empereur Ferdinand III. Il est déposé aujourd'hui dans la galerie du Belvédère, à Vienne. Les dessins de Calkar, faits à la plume et au crayon, ne sont pas inférieurs, sous le rapport de l'art, à ses tableaux. Presque tous les portraits qui se trouvent dans la *Biographie des peintres*, par Vasari, et dans les *Institutiones Academicæ* de Vesalius, sont de Jean de Calkar. Il quitta Ve-

nise pour aller habiter Naples, où il mourut en 1546. [*Enc. des g. du m.*]

Nagler, Neues Allgem. Künstler-Lexicon.

CALKOËN (*Jean-Frédéric* VAN BEEK), le plus distingué des astronomes néerlandais, naquit à Groëningue en 1772. Après avoir fait ses études préparatoires à Amsterdam, où son père, pasteur réformé très-distingué, avait été appelé, il se rendit à Utrecht pour faire sa théologie, étude qu'il abandonna plus tard pour se consacrer entièrement aux mathématiques et à l'astronomie. Plus tard il visita les universités de Goëttingue, de Leipzig, d'Iéna, et les observatoires de Gotha et de Berlin, et il forma des liaisons intimes avec plusieurs savants allemands, particulièrement avec le baron de Zach, avec lequel il entretint plus tard une longue correspondance. Calkoën fut nommé, en 1799, professeur suppléant d'astronomie et de mathématiques à Leyde, et en 1804 professeur titulaire de ces sciences, qu'il alla enseigner l'année suivante à Utrecht. Il avait fait preuve de tant d'activité quand il était chargé du règlement des poids et mesures, que le roi Louis-Napoléon lui témoigna publiquement sa satisfaction et sa reconnaissance de cette opération. Lors de la fondation de l'Institut national hollandais, il fut élu membre de cette compagnie. Calkoën mourut en 1811. Ses principaux ouvrages sont : *Euryolus, over het schone*; Harlem, 1802; — une dissertation écrite en langue latine sur les horloges des anciens, et une réfutation de l'*Origine de tous les cultes*, de Dupuis, publiée sous ce titre : *Naarden Oorsprong van den Mozaischen en Christclijken Godsdienst*, ouvrage qui a été couronné. [*Enc. des g. du m.*]

Biographie Néerlandaise.

CALL ou **CALLIUS** (*Jean* VAN), dessinateur hollandais, né à Nimègue en 1655, mort à la Haye en 1703. Fils d'un horloger habile, il préféra le dessin à l'horlogerie et à la mécanique. Il copia d'abord les paysages de Breughel, de Paul Pril et de Nieulant; puis, voulant étudier la nature par lui-même, il visita les environs de Nimègue et les bords du Rhin. Les dessins qu'il fit durant ces premiers voyages furent recherchés des connaisseurs. Il parcourut ensuite la Suisse, l'Italie, et recueillit à Rome des vues nombreuses. Il revint ensuite par l'Allemagne et d'autres pays à la Haye, où il fit des gravures qui ornèrent ses recueils, et furent également achetées avec empressement par les amateurs. Il peignit aussi en miniature. Une des œuvres les plus remarquables publiée par Schenck représente, en 72 feuilles, les vues les plus curieuses du cours du Rhin, depuis Schaffhouse jusqu'à Schevelingen.

Descamps, *Vies des Peintres flamands*, t. III. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon.*

CALL (*Pierre* VAN), fils de Jean Van Call, paysagiste hollandais, mort en 1737. Comme son père il cultiva le paysage, et acquit une réputation méritée. Il n'était pas moins habile architecte, et il fut chargé par le roi de Prusse de dessiner à l'aquarelle les forteresses et les champs de bataille de la guerre de Flandre sous le roi Louis XV.

Nagler, Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.

CALLAMARD (*Charles-Antoine*), statuaire français, né en 1776, mort à Paris en 1821. Callamard avait obtenu en 1797 le grand prix de sculpture. Le musée du Louvre possède de lui *l'Innocence réchauffant un serpent* (salon de 1810) et *Hyacinthe blessé* (salon de 1812), commandés par le gouvernement impérial. Il a produit en outre plusieurs bustes et bas-reliefs estimés, quoique, en général, ses œuvres soient empreintes d'une régularité un peu froide. Il s'occupait, à sa mort, d'une statue du bailli de Suffren. P. CH.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes.* — *Livrets des salons.*

CALLARD DE LA DUQUERRIE (*Jean-Baptiste*), médecin et botaniste français, né en 1630, mort à Caen en 1746 (d'après Lelong et Fontette, selon lesquels il aurait atteint l'âge de cent seize ans), ou en 1718 (d'après Quérard et autres). Après avoir étudié la médecine à Paris pendant huit ans, il se rendit à l'université de Caen, où il finit par se faire recevoir docteur en médecine en 1662. Il pratiqua ensuite son art à Caen jusqu'en 1671, où il fut nommé à une chaire de professeur à l'université de cette ville, qu'il ne quitta plus. Doyen de la Faculté et membre de l'Académie de Caen, il marque dans l'histoire de cette ville comme fondateur du Jardin de botanique. On a de lui : *Lexicon medicum universale, sive tria etymologiarum millia, quas in scholis publicis alumnos ita postulantes edocuit auctor*; Caen, 1673, in-12 (c'est une explication de termes grecs usités en médecine); 2ᵉ édit., Caen, 1692, in-12, et Paris, 1693, in-12 (édit. augmentée des termes de chirurgie, chimie et pharmacie); — *Lexicon medicum universale etymologicum, in quo undecies millia vocabula rarioris usus ab auctoribus græcis, latinis et gallicis qui de medicina, chirurgia, pharmacia, botanica, chymia et physica hactenus scripsere usurpata enucleantur, eorumque notiones et origines reteguntur*; Caen, 1715, in-fol. : ce n'est qu'une nouvelle édit. de l'ouvrage précédent, presque porté au quadruple de l'étendue; — *Ager medicus Cadomensis, sive hortus plantarum quæ in locis paludosis, pratensibus, maritimis, arenosis et sylvestribus prope Cadomum in Normannia sponte nascuntur*; Caen, 1715, manuscrit. Cet ouvrage, qu'on disait avoir été imprimé à Paris en 1714, in-fol., n'était pas encore imprimé en 1778, du temps de Fontette. En tout cas, le manuscrit laissé par Callard entre les mains de M. Desmousseaux, son collègue à la Faculté, était très-informe et tronqué. C'est la Flore de la basse Normandie.

Journal des Savants, 1715. — Lelong, *Bibliothèque*

historique de la France. — Carrère, *Bibl. de la Méd.* — Éloy, *Dictionnaire de la Médecine.*

CALLÉJA ou **CALLÉJAS** (don *Félix* DEL REY), comte de Caldéron, général espagnol, né en Espagne en 1750, mort après 1820. Après avoir été fiscal du conseil des Indes en Amérique, il commandait en 1810 la garnison de Saint-Louis du Potose dans le Mexique, lorsque le fameux Hidalgo, curé de Dolorès, fit soulever ces contrees. A la tête de quatre-vingt mille hommes créoles indiens, et de quelques troupes régulières, ce chef avait pu déjà prendre Toluca; et il marchait sur Mexico, lorsque Calléja reçut du vice-roi Vénégas l'ordre de se mettre à la poursuite des insurgés. Quoiqu'il n'eût que sept mille hommes, il mit en fuite l'ennemi, lui tua un nombre considérable d'hommes, le poursuivit, s'empara d'un défilé fortifié, et lui pri vingt-cinq pièces de canon. Puis il l'attaqua dans Guanaxoato, et emporta cette place d'assaut. Mais dès lors il ternit ses succès par les atrocités dont il les accompagnait. C'est ainsi qu'il permit le pillage pendant deux heures et qu'il fit fusiller plusieurs prisonniers et citoyens, parmi lesquels le minéralogiste Chovel. Il décréta la peine de mort contre toute réunion de plus de trois personnes, et contre ceux qui ne rendraient pas leurs armes dans les vingt-quatre heures. Le parti républicain n'en devint que plus fort. Hidalgo, ayant rallié son armée, se retira sur Guadalaxara. Plusieurs provinces se soulevèrent à leur tour. Dirigé sur Zamora par Calléja, le général Crux battit un corps d'insurgés et s'empara de Valladolid, où, à l'exemple de son chef, il exerça d'affreuses cruautés. Quant à Calléja, il se porta sur Guadalaxara, où Hidalgo s'était posté sur un plateau avec cent trente pièces de canon : à la tête de sa cavalerie, il se précipita sur les batteries ennemies, et les enleva à l'arme blanche. Hidalgo reçut le coup mortel dans une charge commandée par lui-même. Son armée fut entièrement défaite; mais le vainqueur déshonora encore sa victoire par ses cruautés : il est vrai de dire que les deux partis rivalisaient de représailles. La prise de la forteresse de Zitacquaro (2 janvier 1812) fut le résultat de cette victoire, et les habitants furent passés au fil de l'épée. Calléja alla ensuite attaquer Cuautla-Amilpas. Il en fut d'abord repoussé par le prêtre Morelos, qui avait été placé à la tête du pouvoir exécutif; et il ne vint à bout de la place et de ses habitants que par la famine. Cuautla fut abandonné dans la nuit du 2 mai. Cette retraite s'accomplit dans un si profond silence, que les colonnes passèrent sous les batteries de l'ennemi sans que celui-ci s'aperçût de rien; elles gagnèrent Izucar, n'ayant éprouvé qu'une perte à peine sensible, si l'on n'eût eu à regretter Léonardo Bravo, qui tomba aux mains des Espagnols. Entré dans la ville, Calléja se porta sur les habitants à d'horribles cruautés. Ces actes mêmes contribuèrent à développer l'insurrection. A son tour Morelos eut des succès, et la guerre continua de la sorte en balançant les chances entre les deux partis. La situation de la Nouvelle-Espagne était vraiment déplorable. « Le commerce était nul, dit M. la Renaudière; personne n'osait s'aventurer au milieu des bandes armées, sans discipline et sans pitié. Les mines étaient désertes; les ouvriers les avaient quittées ou pour aller combattre, ou parce qu'ils n'étaient pas payés, et les eaux s'élevaient en toute liberté sur les filons métalliques. Les terres restaient en friche dans une partie du pays; le blé devenait rare et cher; les maladies plus nombreuses augmentaient de malignité dans les terres chaudes, et faisaient invasion sur les plateaux où elles étaient ordinairement inconnues. C'était un triste spectacle que le Mexique en travail de son indépendance. » Cependant Calléja fut élevé à la vice-royauté du Mexique, en remplacement de Vénégas; il déploya dans l'exercice de ses fonctions le dévouement dont il avait fait preuve jusqu'alors. En même temps il continua le système de rigueurs, qui, loin de favoriser les intérêts de la métropole, détachait d'elle les populations. Ce que l'histoire ne saurait surtout absoudre, c'est l'exécution de Morelos, devenu prisonnier d'une division espagnole, et qui fut fusillé par ordre de Calléja le 22 décembre 1815. Calléja publia, il est vrai, une amnistie; mais la guerre continua, et il fut remplacé dans sa vice-royauté par don Juan d'Apodaca en 1817. A son retour en Espagne, il fut nommé comte de Caldéron. En 1819, quoiqu'il fût déjà septuagénaire, il fut appelé à commander les troupes rassemblées à Cadix et dans l'île de Léon, pour aller combattre les indépendants du Paraguay; et déjà il avait commencé d'accomplir sa mission lorsqu'il fut fait prisonnier par Riégo et conduit à l'île de Léon, où il resta jusqu'à ce que Ferdinand VII eût triomphé de l'insurrection.

Arnault, Jouy, etc., *Biog. des Contemp.* — La Renaudière, *le Mexique*, dans l'*Univ. pitt.*

***CALLEMARD** (*Marc-Antoine*), historien français, de l'ordre des Jésuites, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Histoire de la vie de Jacques de Cordon d'Évieu, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*; Lyon, 1665, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette.

CALLENBERG (*Gaspard*), canoniste et historien allemand, de l'ordre des Jésuites, né en 1678 à Castrup (comté de la Marche en Westphalie), mort le 11 octobre 1742 à Coësfeld. Il enseigna la philosophie à Munster, et la théologie à Paderborn, Munster, Trèves et Aix-la-Chapelle. On a de lui : *Templum Honoris in laudem Francisci Arnoldi, episc. Monast. et Paderborn*; Cologne, 1710, in-4°; — *Demonstrationes chronologico-historico-juridico-canonicæ in C. de indemnit. de electione in VI quod Abbatissæ Canonissarum sæcularium*

separatim habitantium debeant esse tricenariæ (anonyme); Cologne, 1734, in-4°; — *Apologia pro suprema Rom. pontif. auctoritate, et pro immunitate ecclesiastica pariterque pro jure D. Georgii de Cazemajor, canon. et vicarii circa Vicariam S. Joannis et Pauli in Cathedrali Monasteriensi*; Paderborn, 1734, in-4° (anonyme).

Harzheim, *Bibl. Colon.*

CALLENBERG (*George-Alexandre-Henri-Hermann*, comte DE), voyageur et littérateur allemand, né à Muskau le 8 février 1744, mort le 4 mai 1795. Après avoir reçu sa première éducation dans la maison paternelle, il alla à Genève, d'où il se rendit successivement en Italie, en France, où il se maria, en Suède, en Angleterre. A son retour dans ses domaines, il partagea son temps entre les travaux d'économie rurale et les travaux littéraires, notamment des traductions, parmi lesquelles *la Ligue des Princes*, de J. de Müller, qu'il mit en français.

Biog. univ. (éd. belge).

CALLENBERG (*Gérard*), amiral hollandais, né à Willemstadt en 1642, mort en 1722. Il était capitaine à bord du vaisseau que montait Ruyter dans la journée où ce grand amiral fut mortellement blessé. Resté seul chef de la flotte lorsque de Haan, qui avait succédé dans le commandement à Ruyter, fut devenu prisonnier des Français, Callenberg réussit à faire prendre le large aux Français. Nommé vice-amiral, il se distingua sur les côtes de Normandie en 1690, et en 1694 il débloqua le port de Barcelone. En 1696 il bombarda Saint-Martin dans l'île de Ré, et en 1697 il commanda en chef et se signala au combat de Vigo. Il était à la tête de la flotte hollandaise qui, avec celle des Anglais, attaqua et prit Gibraltar. L'engagement contre les Français dans la baie de Cadix fut le dernier où Callenberg put se signaler. Revenu en Hollande, il exerça les modestes fonctions de bourgmestre à Vlaerdingen, où il finit ses jours.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dict. hist.* — Chalmot, *Biogr. Woordenb.*

CALLENBERG (*Jean-Henri*), orientaliste allemand et théologien luthérien, né le 12 janvier 1694 dans le pays de Saxe-Gotha, mort à Halle le 16 juillet 1760. Après avoir fait ses études à l'université de Halle, il fut nommé à la même université, en 1727, professeur suppléant; en 1735, professeur titulaire de philosophie; et enfin en 1739, professeur de théologie. Il donna une forte impulsion aux missions protestantes en Orient, surtout à celles qui avaient pour but la conversion des juifs et des mahométans. Il publia à cet effet de nombreux ouvrages, soit en arabe et en hébreu, à l'usage des convertis, soit en allemand, pour intéresser ses coreligionnaires à cette œuvre pie; mais il paya en outre de sa fortune, car il fit les premiers frais nécessaires pour monter chez lui une imprimerie arabe et hébraïque, et établir une institution de missionnaires. Cette institution, qui porte le nom de Callenberg, eut une certaine influence sur l'étude des langues orientales; mais elle tomba en 1791. Les nombreux ouvrages qu'on a de Callenberg sont, dans l'ordre chronologique, les suivants : *Scriptorum historiæ litterariæ recensio tabularis* (anonyme); Halle, 1724, in-8°; — *Pr. de christiano professoris philosophiæ officio*; Halle, 1727, in-8°, — *Berichte von einem Versuch das Jüdische Volk zur Erkenntniss der christlichen anzuleiten, nebst 16 Fortsetzungen* (Relation d'une tentative pour amener le peuple juif aux vérités du christianisme); Halle, 1728-1736, 3 vol. in-8°; — *Prima rudimenta linguæ arabicæ*; Halle, 1729, in-8°; — *Colloquia arabica idiomatis vulgaris, sub ductu B. Sal. Negri olim composuit*; Halle, 1729, in-8°; — *Catechismus Lutheri minor arabice*; Halle, 1729, in-12; — *Commentatio de scepticismo exegetico*; Halle, 1730, in-8°; — *Oratio de Ernesti Pii, princ. sax., consiliis et conatibus in munienda via doctrinæ evangelicæ inter exteras gentes vulgandæ*; Halle, 1731, in-8°; — *Comm. de causis quibus impellamur ad conservandam doctrinæ evangelicæ puritatem*; Halle, 1731, in-8°; — *Comm. de modo præsidiisque conservandi doctrinæ evangelicæ puritatem*; Halle, 1731, in-8°; — *Comm. de aperiendis inter barbaras gentes scholis*; Halle, 1731, in-8°; — *Von dem Zustande Surinam* (De l'état de la colonie de Surinam); Halle, 1731, in-8°; — *De conversione Muhammedanorum ad Christum expetita tentataque*; Halle, 1733, in-12; — *Pr. de studio historiæ litterariæ academico*; Halle, 1733, in-4°; — *Symbolum Muhammedicum ex Alcorano concinnatum*; Halle, 1733, in-8°; — *Novum Testamentum arabice*; Halle, 1733-1734, in-12; — *Entwurf eines collegii über die Historie der Gelahrtheit* (Esquisse d'un cours sur l'histoire de l'érudition); Halle, 1733; — *Kurze Anleitung zur Jüdisch-teutschen Sprache* (Manuel de grammaire allemande et juive); Halle, 1733, in-8°; — *Scriptores de religione muhammedica*; Halle, 1734, in-8°; — *Vita Joh.-Dan. Herrnschmidii*; Halle, 1735; — *Historia Adami muhammedica*; Halle, 1735, in-8°; — *Specimen indicis rerum ad litteraturam arabicam pertinentium*; Halle, 1735, in-8°; — traduction en arabe des livres 5 et 6 du traité de Grotius, *De veritate religionis christianæ*; Halle, 1735, in-12; — *Linguarum exoticarum usus et præsidia*; Halle, 1736, in-8°; — *Historia Jesu Christi muhammedica*; Halle, 1736, in-8°; — *Specimen bibliothecæ arabicæ*; Halle, 1736, in-8°; — *Ecclesiarum exoticarum monumenta historica*; Halle, 1736, in-8°; — *Jüdisch-teutsch Wörterbüchlein* (Dictionnaire de la langue des Juifs allemands); Halle, 1736, in-8°; — *Juris judaici circa stuprum responsio*; Halle, 1736, in-8°; — *Observationes variæ*; ibid., 1736, in-8°; — *Rela-*

tion von einer weitern Bemühung, Jesum Christum dem Jüdischen Volke bekannt zu machen (Relation d'une nouvelle tentative de faire connaître Jésus-Christ aux Juifs); 1738 et suiv., in-8°; — *Initia sacrificiorum*; ibid., 1738, in-8°; — *Vitæ Vockerodti illustramenta quædam*; ibid., 1738, in-8°; — *Repertorium muhammedicum*; ibid., 1738, in-8°; — *Seria mortuorum contemplatio*; ibid., 1738, in-8°; — traduction en arabe de l'*Imitation de Jésus-Christ*; 1738-1739, in-8° : ce n'est qu'une reproduction tronquée de la traduction publiée en 1663 par le P. Célestin de Saint-Liduine; — *Nachricht von einem Versuche die verlassene Muhammedaner zur heilsamen Erkenntniss Christi anzuleiten* (Relation d'une tentative d'amener à J.-C. les mahométans abandonnés); Halle, 1739 et suiv., in-8°; — *Historiæ ecclesiasticæ capita lætiora*; ibid., 1739, in-8°; — *Pr. de professoris theologiæ officiis, sub exemplo antecessorum*; ibid., 1739, in-8°; — *Juris judaici circa motum terminum responsio*; ibid., 1739, in-8°; — *Repertorium litterarium topicum*; ibid., 1740, in-8°; — *Loci codicum arabicorum de jure circa christianos muhammedico*; ibid., 1740, in-8°; — *Sammlung einiger Betrachtungen und Nachrichten* (Recueil de réflexions et de nouvelles); ibid., 1740, in-8°; — *Nic. Clenardi circa Muhammedanorum ad Christum conversionem conatus*; ibid., 1742, in-8°; — *Sylloge variorum scriptorum locos de Muhammedanorum ad Christum conversione expetita, sperata, tentataque exhibens*; ibid., 1743, in-8°; — *Unterschiedene Ueberbleibsel* (mélanges); ibid., 1743, in-8°; — *Blumenlese aus der Kirchenhistorie* (Anthologie de l'hist. ecclés.); ibid., 1744, in-8°; — *Exercitationes in rebus muhammedicis occupatæ*; ibid., 1745, in-8°; — *Grammatica linguæ græcæ vulgaris*; ibid., 1747, in-8°; — *Paradigmata linguæ græcæ vulgaris*; ibid., 1747, in-8°; — *Erläuterung der Eislebischen Kirchengeschichte von 1608-1611, da Johann Arnd daselbst gestanden*, etc. (Document pour servir à l'Histoire ecclésiastique d'Eisleben, pendant la surintendance du célèbre écrivain ascétique Jean Arnd, de 1608-1611); Halle, 1748, in-8°; — *Fortwährende Bemühung um das Heil des Jüdischen Volkes* (Suite des efforts pour convertir le peuple juif), ibid., 1752, in-8°; — *Christliche Bereisung der Judenörter* (Pèlerinages chrétiens aux Lieux Saints); ibid., 1745 et suiv., in-8°; — *Reisegeschichte zum Besten der alten Orientalischen Christenheit* (récit de voyages entrepris dans l'intérêt de l'ancienne Église chrétienne en Orient); ibid., 1757, in-8°; etc.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Meusel, *Lexicon der von 1750-1761 verstorbenen teutschen Schriftsteller*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*.

***CALLES** (*Sigismond*), historien allemand, de l'ordre des Jésuites, mort entre 1758 et 1767. On a de lui : *Annales Austriæ*; Vienne, 1750, 2 vol. in-fol.; — *Series Misnensium episcoporum, cum ex aliis documentis tum præsertim ex litterarum, contractuum ac donationum Misnensium Ecclesiæ breviario msto. restituta et illustrata*; Ratisbonne, 1752, in-4°; — *Annales ecclesiastici Germaniæ*; 4 vol. (le dernier volume a paru en 1758).

Göttinger Anzeigen, ann. 1751, 1753, 1757 et 1758.

CALLESCHROS ou **CALLÆSCHROS** (Καλλαισχρος), architecte grec, vivait à Athènes dans la seconde moitié du sixième siècle avant J.-C. Il fut, avec Antistate, Antimachides et Porinos, chargé par Pisistrate de jeter les fondements du temple de Jupiter Olympien, continué par Antiochus et achevé sous l'empereur Adrien.

Vitruve, *De architectura*, VII, préf., § 15. — Pauly, *Real-Encyclop.* — Félibien, *Recueil hist. de la vie et des ouvr. des plus célébr. archit.*

CALLET (*Antoine-François*), peintre français, né à Paris en 1741, mort en 1823. Il fut reçu à l'Académie en 1780. Dans l'histoire de la peinture française il se place à côté de Suvée, de Brenet, de Lebarbier, de Vincent et de Peyron, c'est-à-dire parmi les artistes de cette école dont Vien est le représentant le plus célèbre, et qui, en retirant l'art de la fausse voie où Boucher l'entraînait, préparèrent l'époque de David. Callet dessinait assez correctement, mais composait lourdement : son coloris n'est pas faux, mais il n'a aucune qualité supérieure. Tels sont, au reste, les caractères de l'école à laquelle il appartenait. Cependant, quelque faibles que soient les œuvres de ces artistes comparées à celles de David, de Gros et de Gérard, on les trouvera remarquables à côté de celles de Lancret, de Watteau et de Loutherbourg. C'est en effet une gloire pour Callet et ceux que nous avons cités avec lui, d'avoir vu le mal et essayé de bien faire. Les principales productions de Callet sont : *Curtius se dévouant pour sa patrie*; — *Vénus blessée par Diomède*; — *l'Automne et les Saturnales*; — *Achille traînant le corps d'Hector autour de Troie*; — *la France sauvée*, allégorie sur le vaisseau de l'État sauvé, suivant Callet, au 18 brumaire; — *la Bataille de Marengo*; — *l'Entrée du premier consul à Lyon*; — *le Mariage de Napoléon et de Marie-Louise*; — *le Traité de Presbourg*; — *Érigone*; — un *Ganymède*; — une allégorie sur la *Naissance du roi de Rome*; — *la Reddition d'Ulm* (1812), à Versailles; — *l'Entrée de Napoléon à Varsovie*; — *Achille à la cour de Nicomède*; — les portraits de *Louis XVIII* et du *comte d'Artois*.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Gabet, *Dictionnaire des Artistes*.

CALLET (*Jean-François*), mathématicien français, né à Versailles le 25 octobre 1744, mort le 14 novembre 1798. Venu à Paris en 1768, il y approfondit les mathématiques, pour lesquelles il avait manifesté de bonne heure un vif penchant. En 1774 il prépara avec succès les élèves qui

devaient entrer à l'école du génie; en 1779 il remporta le prix proposé par la Société des arts de Genève pour le meilleur mémoire sur les échappements, et en 1788 il fut chargé de professer l'hydrographie à Vannes et à Dunkerque. A son retour à Paris en 1792, il fut, pendant plusieurs années, professeur des *ingénieurs-géographes*. Après la suppression de cet emploi, il professa avec succès les mathématiques. Plus tard, en 1797, il adressa à l'Institut le plan d'une langue télégraphique, applicable à douze mille mots français dont il proposait de faire le dictionnaire. Dans les intervalles de ses fonctions, il écrivit d'autres ouvrages, dont les principaux sont : *Supplément à la trigonométrie sphérique et à la navigation de Bezout, ou Recherches sur les meilleures manières de déterminer les longitudes à la mer, soit par des méthodes de calcul, soit par des constructions géographiques, soit avec le secours d'un instrument;* Paris, Didot, 1798, in-4°; — une édition des *Tables* de Gardiner, 1783 et 1795, in-8°. On trouve dans cette dernière édition les logarithmes des nombres jusqu'à 108,000, des sinus et tangentes de seconde en seconde pour les cinq premiers degrés, et de dix en dix secondes pour tous les degrés, avec la division centésimale, etc.; elles sont à sept figures. C'est pour obtenir une correction rigoureuse, et on peut même dire infaillible, que M. Firmin Didot inventa son premier procédé de stéréotypage, qui permet de corriger les erreurs que l'expérience peut faire découvrir au milieu de cette multitude de chiffres, sans être exposé à commettre de nouvelles fautes en recomposant le tout, comme on le faisait précédemment à chaque nouvelle édition. L'édition de 1783 ne donne les logarithmes que jusqu'à 102,950.

Quérard, *la Fr. litt.* — Arnauld, *Biog. nouv. des Contemp.* — Brunet, *Manuel du libraire.*

CALLET (*Nicolas*), jurisconsulte français du seizième siècle. Avocat à Guéret, il écrivit un ouvrage intitulé *Callæus in leges Marchiæ municipales;* Paris, 1573, in-4°.

* **CALLETOT** (*Guillaume*), chantre de la chapelle de Charles V vers 1364. « Ce chantre, dit M. Fétis, était un de ceux qui, dans la chapelle du roi, improvisaient l'espèce de contrepoint simple qu'on appelait *chant sur le livre :* c'est ce qu'indique son titre de *chantre à déchant.* Les appointements de Calletot, ainsi que ceux de ses collègues, étaient de *quatre sous* par jour. »

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

CALLIACHI (*Nicolas*), savant italien, né à Candie en 1645, mort le 8 mai 1707. Il étudia à Rome, et y fut reçu docteur en philosophie et en théologie. Puis il alla professer à Venise les langues grecque et latine. En 1678 il remplaça Negroni, enseigna la logique, commenta Aristote, et, après la mort de Ferrarius, il fit des cours d'éloquence et d'humanités. On a de lui : *Syntagma de ludis scenicis mimorum et pantamimorum, edente M.-A. Madero;* Padoue, 1713, in-4°, et dans le t. II du *Thesaurus antiquitatum romanarum* de Sallengre; — *De suppliciis servorum; — De gladiatoribus; — De Osiride; — De sacris Eleusiniis eorumque mysteriis.* Ces derniers traités se trouvent aussi dans le tome III des *Utriusque Thesauri antiquitatum romanarum græcarumque nova supplementa.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrt.-Lexic.*

CALLIAS (Καλλίας), poëte comique grec, fils de Lysimaque et surnommé *Schœnion*, parce que son père était cordier (σχοινοπλόκος). Il rivalisa de talent avec Cratinus. C'est à peine s'il reste quelques fragments de ses œuvres. Suidas nous en a conservé les titres, qui sont : Αἰγύπτιος (l'Égyptien); — Ἀταλάντη; — Πεδῆται (les Esclaves); — Βάτραχοι (les Grenouilles); — Σχολάζοντες (les Désœuvrés); — Κύκλωπες (les Cyclopes). Ce Callias est peut-être le même que celui auquel Athénée attribue une γραμματικὴ τραγῳδία.

Suidas, Athénée, IV, VII, XII. — Clément d'Alexandrie, *Stromates.* — Fabricius, *Bibl. græc.*

CALLIAS, historien grec, originaire de Syracuse, vivait vers l'an 316 avant J.-C. Il fut contemporain d'Agathocle, qu'il vanta outre mesure et qui le combla de bienfaits. Diodore lui reproche cette partialité pour un tyran qui viola les lois divines et humaines. L'œuvre de Callias était intitulée Τὰ περὶ Ἀγαθοκλέα (Histoire du règne d'Agathocle); elle embrassait l'histoire de la Sicile depuis l'an 317 jusqu'à l'an 289 avant l'ère chrétienne, et se composait de 22 livres. Il nous en reste si peu de fragments, qu'il n'est guère possible de se faire une idée du caractère de l'historien.

Suidas, au mot Καλλίας. — Diodore, XXI, et *Fragments.*

CALLIAS (Καλλίας), nom de plusieurs personnages qui figurent dans l'histoire de l'ancienne Grèce. Les principaux sont les suivants :

I. **CALLIAS**, athlète grec, fils de Phénippe, vivait dans la première moitié du sixième siècle avant J.-C. Il obtint à Olympie (54e olympiade, 564 avant J.-C.) le prix de la course des chevaux, et le second prix de la course des chars. Aux jeux pythiques il se fit remarquer par ses libéralités. Il avait trois filles, qu'il dota richement, et permit à chacune de se marier avec tel Athénien qui leur plairait. Il avait toujours été opposé à Pisistrate; et lorsque les biens de ce tyran furent mis à l'enchère, il se présenta seul pour les acheter.

Hérodote, VI, 121, 122.

II. **CALLIAS**, surnommé *le Mauvais riche*, petit-fils du précédent et fils d'Hipponicus, porte-flambeau aux mystères d'Éleusis, vivait dans la première moitié du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Après la bataille de Marathon, il fut rencontré par un barbare qui, le prenant à ses longs cheveux et à son bandeau pour un roi, se jeta à ses genoux en lui demandant la vie, et lui découvrit un trésor enfoui dans un puits. Callias

prit l'argent, et tua le soldat; de là lui vint le surnom de Κακόπλουτος (le Mauvais riche). Envoyé à Suse en 469 avant J.-C., il conclut avec Artaxerce le traité par lequel ce prince s'engageait à laisser la liberté aux villes grecques de l'Asie, à tenir ses troupes à une journée des côtes, et à ne pas envoyer ses vaisseaux dans les mers depuis les roches Cyanées jusqu'aux îles Chélidoniennes. A son retour, Callias, accusé de s'être laissé corrompre, fut absous, mais condamné à cinquante talents d'amende.

Pausanias, I, 8. — Diodore, XII, 4. — Boeckh, *Économie polit. des Ath.*, III, ch. 12, et IV, ch. 3. — Mitford, *Hist. of Greece*, ch. 11, sect. 3. — Thirlwall, *Greece*.

III. **CALLIAS**, fils d'Hipponicus, vivait dans la première moitié du quatrième siècle avant J.-C. Il se fit remarquer par ses folles prodigalités, et Plutarque l'appelle Callias *le riche*. Aristophane le représente comme un oiseau plumé à la fois par deux classes de spoliateurs, les femmes et les sophistes. Ceux-ci trouvaient chez lui maison ouverte, et il leur donna, à lui seul, plus d'argent que tous les Athéniens ensemble. Cette dissipation de son patrimoine fut portée si loin, qu'on le surnomma *le Mauvais génie* (ἀλιτήριος) de sa famille : dadouque comme l'avaient été ses ancêtres, il commanda les hoplites athéniens à Corinthe, lors de la défaite des Spartiates par Iphicrate en 392 avant J.-C. En 1771 il fut à la tête de l'ambassade chargée de traiter de la paix avec Sparte. Il mourut dans un état voisin du dénûment. C'est lui, dit-on, qui trouva le moyen d'extraire le cinabre des mines d'argent. Au rapport d'Élien, il se serait suicidé; mais rien n'établit l'authenticité du fait.

Plutarque, *Périclès*. — Xénophon, *Hellenica*, IV et VI. — Aristophane, *les Grenouilles*. — Élien, *Hist.*

IV. **CALLIAS**, architecte grec, natif de l'île d'Arados, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. Il s'acquit la considération des Rhodiens par l'habile emploi qu'il sut faire d'une machine avec laquelle il élevait au-dessus des murailles l'hélépole, ou tour roulante à l'usage des assiégeants. Mais cette machine se trouva inférieure à celle d'Épimachus, chargé par Démétrius Poliorcète d'en détruire l'effet. Cette circonstance eût été fatale aux Rhodiens, si Diognète, qu'ils avaient privé de sa pension pour la donner à Callias, ne se fût laissé fléchir par les jeunes filles et les pontifes. Il neutralisa l'effet de l'hélépole d'Épimachus, en dirigeant les égouts de la ville vers le terrain où elle devait être portée; ou, d'après Végèce, en affaiblissant le sol au moyen d'une fosse souterraine; et Démétrius fut obligé de lever le siége.

Vitruve, *De architectura*. — Félibien, *Recueil hist. de la vie et des œuvres des plus célèbres architectes.*

CALLIBIUS (Καλλίβιος), harmoste spartiate, vivait en l'an 404 avant J.-C. Il commandait la garnison envoyée par les Spartiates, sur la demande des trente tyrans, pour occuper Athènes. Blâmé par Lysandre pour avoir levé le bâton sur l'athlète Autolycus qui, plus adroit que lui, le souleva par les jambes et le jeta contre le sol, il obtint cependant des tyrans, pour prix de l'approbation qu'il donnait à tous leurs actes, la mort d'Autolycus.

Xénophon, *Hellenica*, II, 3, § 13 et 14. — Diodore, XIV, 4. — Plutarque, *Lysandre*.

CALLICLÈS (Καλλικλῆς), peintre grec, vivait probablement vers l'an 320 avant J.-C. On a peu de détails sur cet artiste, qui fut le même sans doute que celui que Varron met sur le même rang qu'Euphranor. Il ne peignit que des tableaux de petite dimension, de trois pouces de circonférence au plus.

Varron, *Fragments*. — Pline, *Hist. nat.*

CALLICLÈS, fils de Théoscome, sculpteur grec, natif de Mégare, vivait vers l'an 400 avant J.-C. Il représenta surtout les vainqueurs aux jeux olympiques, et Pausanias vante son talent.

Pausanias, VI, 7, §§ 1, 2.— Pline, *Hist. nat.*, XXXIV.

***CALLICLÈS** (*Nicolas*), médecin et poëte grec, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Montfaucon (*Biblioth. mss.*) l'appelle par erreur *Callides*. On a de lui : quelques *épigrammes* impr. avec les poésies de Théodorus Prodromus, etc.; Bâle, 1536, in-8°; — Ἴαμβοι ἐπιτυμβίοι, sur la mort d'Andronic Paléologue l'aîné, imprimés dans Bandini, *Lat. Codd. Græc.*, tom. II, p. 193; — *Mélanges poétiques*, en manuscrit dans la biblioth. de Saint-Marc, à Venise.

Zanetti, *Cat. Bibl. S. Marc. Venet.*

CALLICRATE. *Voy*. CALLIPPUS.

CALLICRATE (Καλλίκρατης), sculpteur grec. On ignore le temps où il vécut. Il réussit à faire des ouvrages d'ivoire d'une dimension presque imperceptible. Mais est-il bien certain qu'il ait pu graver des vers d'Homère sur des grains de millet (1)? On peut croire cependant qu'il put réduire un char et ses quatre chevaux à un tel degré de petitesse que tout l'attelage tenait sous l'aile d'une mouche, et qu'il tailla, toujours dans les mêmes proportions, des fourmis dont on pouvait compter les membres. Pour faire ressortir ces petits objets, l'artiste les exposait sur de la soie noire. Le temps n'a pas respecté les ouvrages de Callicrate.

Pline. — Athénée, IX, p. 782. — Élien, *Hist.*

CALLICRATE, architecte grec, vivait en l'an 444 avant J.-C. Sur l'ordre de Périclès, il commença avec Ictinus, dans l'acropole d'Athènes, le *Parthénon*, dont Phidias exécuta les sculptures et les autres ornements. On sait que cet édifice admirable subsista jusqu'au siége d'Athènes par les Vénitiens en 1676, époque où une bombe, mettant le feu aux poudres des assiégés, qui y étaient renfermées, le réduisit en cendres. Au rapport de Plutarque, Callicrate entreprit la longue muraille projetée par Périclès, et dont Socrate parle dans le *Gorgias*.

(1) La chose n'était pas impossible, en admettant que le millet des anciens était une espèce de *holcus*. (H.)

Plutarque, *Périclès*. — Vitruve, *De Architectura*. — Felibien, *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*.

CALLICRATE, général achéen, natif de Léontium en Achaïe, mort à Rhodes en l'an 149 avant J.-C. Il passa sa vie à trahir les intérêts de ses concitoyens. Envoyé à Rome en l'an 179, à l'occasion des lettres écrites de cette ville au sujet de ceux qui avaient été bannis de Lacédémone, il prononça au sein du sénat un discours où il conseillait d'exiger le rappel des exilés. Le sénat entra dans les vues de ce mauvais citoyen; et, sur la recommandation de cette assemblée puissante, Callicrate fut nommé général de la ligue achéenne, et dès lors il fit tous ses efforts pour le triomphe de la cause des Romains. En l'an 174 avant J.-C., il réussit à faire repousser un projet d'alliance avec Persée, mis en avant par Xénarque, alors général de la ligue. Lors de la conquête de la Macédoine par les Romains, en l'an 168 avant l'ère chrétienne, il dénonça plus de mille de ses concitoyens ayant été favorables à Persée, et il fut cause qu'ils furent conduits à Rome pour y être jugés. Parmi ces prisonniers se trouvait l'historien Polybe, qui fut un de ceux qui, après dix-sept années de captivité, purent retourner dans leur patrie. En l'an 153 avant J.-C., le traître Callicrate dissuada la ligue de prendre part à la guerre de Rhodes contre les Crétois, attendu que l'Achaïe ne devait entrer dans aucune entreprise sans le consentement des Romains. Trois ans plus tard, en l'an 150 avant J.-C., un procès scandaleux fit encore ressortir la vénalité de Callicrate. Seulement cette fois il eut un émule digne de lui. C'était Ménalcidas, général de la ligue achéenne, auquel il réclamait cinq talents que le premier lui avait promis sur dix, offerts par les Oropiens qui sollicitaient Menalcidas de leur faire obtenir le secours de l'Achaïe contre Athènes. Ménalcidas, n'ayant rien voulu payer, fut poursuivi criminellement par Callicrate pour avoir accepté une députation à Rome contre les intérêts des Achéens et fourni aux Spartiates les moyens de ne plus dépendre de l'Achaïe. L'accusé parvint à se soustraire aux suites de telle accusation en gagnant Diœus, nouveau général de la ligue. En l'an 149 avant J.-C., Callicrate fut envoyé en ambassade à Rome avec le même Diœus pour s'opposer aux Spartiates que celui-ci avait fait bannir et qui espéraient être rappelés par le sénat. Il mourut à Rhodes, et sa mort fut, dit Pausanias, un bonheur pour la Grèce entière.

Polybe, *Hist*, XXV, XXIX, XXX, XXXII, XXXIII. — Tite-Live, XLI, XLV. — Pausanias, VII, 2, 12.

CALLICRATIDAS (Καλλικρατίδας), philosophe grec, disciple de Pythagore, vivait au cinquième siècle avant J.-C. Il n'est connu que par des *Fragments* sur le mariage et le bonheur domestique, qui nous ont été conservés par Stobée.

Stobée, *Eclog.*, LXX, LXXV, 76-18.

CALLICRATIDAS, général lacédémonien, mort en 406 avant J.-C. Il fut envoyé à Éphèse, dans la même année pour prendre le commandement de la flotte à la place de Lysandre. Aussi courageux que celui-ci, il se faisait remarquer par une plus grande sévérité de mœurs; et on retrouvait chez lui les vertus et le patriotisme des anciens Spartiates. Lysandre se vengea en suscitant à Callicratidas toutes sortes d'obstacles. C'est ainsi que, pour priver d'argent son successeur, il renvoya à Cyrus ce qui restait des dix mille dariques affectées par ce prince à l'augmentation de la paye des matelots. Callicratidas ne pouvait se résoudre à demander de l'argent aux villes déjà accablées d'impôt. Il ne voulut pas non plus cinquante talents que lui offrait un particulier pour obtenir de lui une grâce injuste. « Je les prendrais bien, lui dit Cléandre, un de ses officiers, si j'étais à votre place. » — « Et moi aussi, si j'étais à la vôtre, » répondit Callicratidas. Dans cette extrémité, il dut se rendre en Lydie pour voir Cyrus. Un garde lui ayant dit au moment où il pénétrait dans le palais : « Étranger, Cyrus n'a pas présentement le temps; car il est occupé à boire. » — « J'attendrai qu'il ait bu, » répondit le général Lacédémonien. Il attendit en vain. Une seconde visite ne fut pas plus heureuse. Il s'en retourna à Éphèse, maudissant ceux qui avaient mis la Grèce dans la dépendance des barbares et se promettant de réconcilier Athènes avec Lacédémone. Revenu à Milet, dont les habitants pourvurent aux besoins de sa flotte, il profita de cette circonstance pour ouvrir des opérations contre l'ennemi. Et d'abord il s'empara de Delphinium, dans l'île de Chios, ravagea Téos et conquit Méthymne. Cependant il n'en voulut pas vendre les habitants. « A Dieu ne plaise, dit-il, que durant mon commandement un seul Grec devienne esclave par mon fait. » Puis il poursuivit, défit et assiégea Conon dans Mitylène. Athènes envoya à son général un secours de cent cinquante vaisseaux. Quoique les forces de Callicratidas se trouvassent alors inférieures à celles de l'ennemi, il alla à sa rencontre. En vain Hermon, son pilote et, d'après Plutarque et Diodore, son devin, essayèrent-ils de le dissuader, le premier en lui remontrant le danger d'une bataille navale dans les circonstances présentes, l'autre en lui prédisant la mort; il persista et répondit même que le sort de Sparte ne dépendait pas d'un seul homme : Μὴ παρ' ἕνα εἶναι τὰν Σπάρταν; réponse critiquée avec raison par Plutarque et Cicéron; car il est des circonstances où le salut de l'État dépend, en effet, d'un homme. Seulement elle prouve que les sentiments de Callicratidas étaient supérieurs à son génie politique. Le vaisseau qu'il montait ayant été coulé à fond, son escadre fut battue et les Athéniens remportèrent la victoire.

Xénophon, *les Helléniques*. — Diodore, XIII, 76-79; 97-99. — Plutarque, *Lysandre*. — Cicéron, *De Officiis*. — Mitford, *Hist. of Greece*.

CALLICRÉTÉ, femme savante grecque, probablement courtisane, mentionnée par Anacréon et Platon. Le poëte parle, dans une de ses chan-

sons, de l'art avec lequel elle se rendait maîtresse des cœurs; et c'est à cette chanson que le philosophe fait allusion dans *Théagès*.

Anacréon, *Fragments*.— Platon, *Œuvres*.

CALLIDIUS. *Voy.* Loos.

CALLIER ou **CAILLIER** (*Raoul*), poëte français, natif de Poitiers, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il était neveu, d'autres disent beau-frère de Nicolas Rapin; et, comme lui, il fit des poésies françaises mesurées, imprimées à la suite du Rapin qu'il édita. L'abbé Goujet et La Croix du Maine lui attribuent, le premier, *les Infidèles fidèles, fable boscagère de l'invention du pasteur Calianthe,* imprimée en 1603, pièce que Beauchamps désigne sous les initiales *F. Q. D. B., ou le pasteur Calianthe.* Mais ces initiales ne peuvent s'appliquer à Raoul Callier, et La Croix du Maine met à son compte un *Discours du rien* en prose; des vers français à propos de la puce trouvée sur l'épaule de madame Desroches de Poitiers; Paris 1582; un *Discours de l'ombre;* un autre *du Quatre;* un autre de *l'Amour de soi-même,* également en prose; un poëme intitulé *le Char;* un autre, *le Passereau,* et un troisième, *les Abeilles.* Ces derniers écrits n'ont pas été imprimés. On trouve encore des vers de Callier dans *les Délices de la Poésie française.*

La Croix du Maine. — Goujet, *Bibl. franç.*

CALLIER (*Suzanne*), parente ou fille du précédent, femme poëte française. Elle composa des poésies en vers mesurés que l'on trouve dans les œuvres de Nicolas Rapin.

Goujet. *Bibliothèque française*, T. *XIV*. — La Croix du Maine et du Verdier, *Biblioth. françaises.*

CALLIER (*Claude-Ignace*), poëte français, né en Franche-Comté le 6 août 1738, mort le 28 décembre 1816. On a de lui : *Dola a Condæo obsessa, anno* 1636; *Carmen* (*cum versione gallica, opus posthumum*); Dole, 1823. L'éditeur a ajouté quatre-vingt-dix vers à cette édition. La traduction est en vers français.

Quérard, *la France littéraire.*

CALLIÈRES (*François* DE), diplomate et écrivain français, né à Thorigny, en Basse-Normandie, le 14 mai 1645, mort à Paris le 5 mai 1717. Il était fils de Jacques de Callières, qui prenait le titre de maréchal de bataille des armées du roi, fut gouverneur de Cherbourg, et composa divers ouvrages historiques (1). L'un et l'autre furent attachés aux maisons de Matignon et de Longueville. Envoyé en Pologne, en 1672, pour faire valoir les prétentions du duc de Longueville au trône, il ne put achever cette négociation, interrompue par la mort du Prince, tué au passage du Rhin. Il reçut ensuite une mission secrète pour la Hollande, afin de préparer les voies à un accommodement avec les états généraux. Cette mission, qui dura cinq ans, servit à aplanir bien des difficultés, et valut au négociateur le titre ostensible de plénipotentiaire et d'ambassadeur extraordinaire de France au congrès de Ryswick, qui se termina par la paix conclue, le 20 septembre 1697, entre les puissances belligérantes. Il avait obtenu précédemment le titre de secrétaire du cabinet, et à son retour le roi le récompensa par des grâces pécuniaires considérables. Dès l'année 1689, Callières avait été reçu membre de l'Académie française, en remplacement de Guinault, pour un *Panégyrique historique du roi Louis XIV,* in-4°, qu'il venait de publier, et rempli, selon l'habitude, de flagorneries outrées en l'honneur du monarque, ce qui a fait dire à d'Alembert, sans doute dans une intention épigrammatique, « qu'il avait forcé la porte de l'Académie. » Dans son discours de réception, prononcé le 7 février 1689, il célèbre, selon l'usage, le génie du cardinal de Richelieu et du chancelier Séguier, et il ne consacre que quatre lignes à la mémoire de son prédécesseur, dont le nom pour lui n'était pas aussi imposant. Callières employa les loisirs que lui laissa la retraite des affaires à composer des ouvrages dont le plus important est intitulé : *De la manière de négocier avec les souverains, de l'utilité des négociations, du choix des ambassadeurs et des envoyés, et des qualités nécessaires pour réussir dans ces emplois ;* Paris, Brunet, 1716, in-12; réimprimé la même année à Amsterdam, et traduit en anglais, en italien et en allemand. Il en parut une nouvelle édition, annoncée comme considérablement augmentée; Londres, Nourse (Paris), 1756, 2 vol. in-12. Mais l'éditeur, resté anonyme, a seulement ajouté à l'ouvrage une seconde partie. Callières avait traité son sujet avec l'autorité que lui donnaient à la fois sa propre expérience et l'étude particulière qu'il avait faite de la matière; son continuateur n'en a pas même l'intelligence, et n'a produit qu'une compilation sans ordre et sans mérite.

Peu après son admission à l'Académie, Callières justifia le choix de cette compagnie par la publication de plusieurs ouvrages qui rentraient plus spécialement dans l'objet de ses travaux. Il fit paraître successivement : *Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler ;* Paris, Barbin, 1690 et 1693, in-12. « Le succès qu'a eu cet ouvrage, dit le fameux libraire Barbin, dont j'ai « débité deux éditions en très-peu de temps, et « l'applaudissement qu'il a reçu de la cour et de la « ville m'obligent d'en donner une troisième édition, plus correcte et plus ample que les précédentes. » Ce livre contribua à faire tomber en désuétude un assez grand nombre d'expressions et de formules impropres, alors reçues. L'auteur en fit paraître la suite, sous le titre : *Du bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer ; des facons de parler bourgeoises ; en quoi elles sont différentes de celles de la cour ;* Paris, Barbin, 1693, in-12. Presque toutes les observations de l'homme de cour devenu grammairien ont été consacrées par l'usage. Il est cependant une expression qu'il proscrit et qui a

(1) *Histoire du maréchal de Matignon. — Le courtisan prédestiné, ou le Duc de Joyeuse Capucin. — Lettre sur le retour de M. le Prince.*

prévalu; c'est celle de *congrès*, pour signifier *une conférence de ministres*, et voici la raison qu'il en donne: « C'est qu'il faut être barbare dans son « propre pays pour se servir de ce sale mot. » Quel singulier scrupule de la part d'un diplomate! On recherche encore ces deux derniers ouvrages, parce qu'indépendamment des remarques judicieuses qu'ils renferment on y trouve quelques notions curieuses sur les mœurs et les habitudes du temps. Les autres écrits de Callières qui méritent d'être mentionnés sont: *Des bons mots et des bons contes; de leur usage; de la raillerie des anciens; de la raillerie et des railleurs de notre temps*; Paris, Barbin, 1692, in-12; — *Du bel esprit ou des sentiments qu'on a dans le monde*; Paris, Anisson, 1695, in-12; — *De la science du monde et des connaissances utiles à la conduite de la vie*; Paris, 1717, in-12, et réimprimé à Bruxelles en 1719. On lui attribue l'*Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée entre les anciens et les modernes*; Paris, 1688, in-12. On trouve dans quelques-uns de ses ouvrages en prose plusieurs pièces de vers qui ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. J. LAMOUREUX.

Histoire des membres de l'Académie française, par d'Alembert, tome. III. — *Dictionnaire de Moréri*, édition de 1759.

* CALLIÈRE (*Jacques* DE), général français, mort en 1697. Il fut maréchal de camp et commandant de Cherbourg sous Louis XIV, et père de François de Callières, littérateur estimé. On a de lui: *Lettre héroïque sur le retour de M. le Prince, à la duchesse de Longueville*; Saint-Lô, 1660, in-4°; — *le Courtisan prédestiné, ou le duc de Joyeuse Capucin*; Paris, 1661, 1672 et 1682, in-8°; avec des additions et corrections; Paris, 1728, in-12; — *Histoire de Jacques de Matignon, maréchal de France, et de ce qui s'est passé depuis 1547 jusqu'à 1597*; Paris, 1661, in-fol.

Lelong *Bibl. hist. de la France*, édit. Fontette.

CALLIÈRES DE L'ÉTANG (*P. J. G.*), conventionnel, mort en 1795. Il était avocat au parlement à l'époque de la révolution, et, quoique âgé de soixante-six ans, il en embrassa la cause avec toute la chaleur d'un jeune homme. « Il donna, ajoute la *Biographie moderne* (copiée ici par la *Biographie universelle*), l'idée d'un bataillon de vieillards, dont le plus jeune devait avoir plus de soixante ans, et il en fut le premier commandant. Dans la séance du 10 juillet 1792, il demanda à la barre de l'assemblée législative au nom de son bataillon et de 40,000 patriotes la réintégration de Pétion, la destitution du département de Paris et le décret d'accusation contre Lafayette. Il fut aussi l'un des jurés du tribunal révolutionnaire du 10 août 1792. L'année suivante, il fut envoyé dans la Vendée en qualité de commissaire de la commune, et tomba pendant quelques jours au pouvoir des royalistes. De retour à Paris, il vint à la Convention déplorer la mort de Marat. »

Biographie moderne; Paris, 1806.

CALLIERGUS, CALLIERGI ou CALLOERGI (*Zacharie*), savant philologue grec, né dans l'île de Crète à la fin du quinzième siècle, mort probablement à Rome dans la première moitié du seizième siècle. Il fit de bonne heure ses études à Venise, où il se trouvait avec son frère Antoine et le savant Musurus, qui l'aidèrent dans ses premiers travaux. Plus tard il fut appelé à Rome et mis à la tête de l'imprimerie grecque, établie par Augustin Chigi. Les éditions des auteurs grecs qu'il y imprima surpassèrent toutes les précédentes par la correction, la beauté de l'impression, par un texte plus complet et les scolies qui se trouvent à la suite. On a de lui la première édition de l'*Etymologicon magnum*, Dictionnaire étymologique de la langue grecque); Venise, 1499, in-fol.; publié par les conseils et avec l'encouragement de Nicolas Blastos et d'Anne, fille de Luc Notaras, grand duc de Constantinople; — une édition grecque de Pindare, entreprise avec l'appui de Cornelio Begnigno de Viterbe; Rome, 1495, petit in-4°. Il a aussi imprimé à Rome, en 1509, in-8°, un ouvrage intitulé Σχεδη βασιλικη, contenant des conseils sur les devoirs d'un prince chrétien; — une édition grecque de Théocrite, 1495; révisée et augmentée de six idylles, ainsi que de quelques poëmes de Moschus, des scolies de différents auteurs, et des sommaires des dix-huit premières idylles de Théocrite; Rome, 1516, in-8°, reproduite à Bâle, 1530, in-8°, et 1541, in-8°; à Venise, 1539, in-8°, et à Francfort, 1545, in-8°.

Adelung suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CALLIETTE (L.-P.), théologien français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut curé de Grécourt, près de Ham, département de la Somme. On a de lui: *Histoire de la vie, du martyre et des miracles de saint Quentin*; Saint-Quentin, 1767, in-12; — *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, civile et militaire de la province de Vermandois*; Cambrai, 1771-72, 3 vol. in-4°.

Le Bas, *Dict. encyclopéd. de la France*.

CALLIGÈNE, médecin macédonien. Attaché d'abord à Philippe V, roi de Macédoine, il fut ensuite dévoué à Persée, fils de ce prince, en fuite depuis le meurtre de Démétrius, qu'il avait tué. Lorsque, en l'an 179 avant J.-C., Philippe fut atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau, Calligène n'attendit même pas que le roi eût rendu le dernier soupir pour faire prévenir Persée; il cacha à tout le monde la mort de Philippe; ce qui donna le temps à Persée de venir prendre possession d'un trône dont le fratricide lui avait frayé le chemin.

Tite-Live, IX, 56.

CALLIMACHUS ou CALLIMACO EXPERIENS (*Philippe*), historien italien, né dans les États de Florence, mort à Cracovie le 1er novembre 1496. Il appartenait à la famille des Buonacorsi, dont il changea le nom en celui de Callimaco, lorsqu'étant allé à Rome, sous le pape Pie II, il

institua avec Pomponius Lætus, une académie dont tous les membres adoptèrent des dénominations grecques ou latines. Ce qu'il y a de curieux c'est que les nouveaux académiciens, tolérés et protégés par Pie II, donnèrent de l'ombrage à son successeur Paul II, qui les traita comme des conjurés, et en fit arrêter plusieurs, qui furent appliqués à la question. Callimaco n'eut que le temps de fuir et d'atteindre la Pologne, après avoir parcouru la Grèce, Chypre, Rhodes, l'Égypte, les îles de la mer Égée, la Thrace et une partie de la Macédoine. D'abord accueilli par l'archevêque de Léopold ou Lemberg, il mérita ensuite l'estime du roi Casimir III, qui fit de lui le précepteur de ses enfants. Plus tard il devint secrétaire du roi comme il le fut ensuite de Jean-Albert, fils de Casimir. Il remplit aussi diverses missions diplomatiques. En 1475 ou 1476, il fut envoyé à Constantinople pour dissuader les Turcs de leur projet d'attaquer la Valachie. En 1486, il fut député vers l'empereur Frédéric III et ensuite à Venise pour décider les Vénitiens à se liguer contre les Turcs. Puis il se rendit à Rome dans le même but. Mais ces négociations eurent peu de succès; il revint alors en Pologne, d'où il se rendit de nouveau à Constantinople; il y conclut une trêve de deux années avec le sultan. C'est à cette époque que se place un événement grave dans la vie d'un savant tel que Callimaco, et surtout à une époque où un livre précieux se remplaçait difficilement : sa bibliothèque fut brûlée avec ses écrits, sa maison et ses meubles. A cette époque aussi (1492) mourut le roi Casimir, son protecteur. Mais sa faveur continua sous Jean-Albert, successeur de ce prince, dont il devint le conseiller le plus influent. Le crédit dont il jouit se maintint jusqu'à sa mort. Ce que raconte Paul Jove de la prétendue disgrâce à la suite d'une défaite des Polonais dans la Moldavie est absolument controuvé. Ses principaux ouvrages sont : *Attila* ou *de Gestis Attilæ*, sans indication de date et de lieu d'impression, et probablement à Trevise en 1489; puis, imprimé à Haguenau en 1531, et dans les *Decades rerum hungaricarum* de Bonfini; — *Historia de rege Uladislao seu clade Varnensi;* Augsbourg, 1519, édition inconnue à Bruto, qui publia la sienne à Cracovie en 1582, in-4°; — *Historia de iis quæ a Venetis tentata sunt, Persis ac Tartaris contra Turcos movendis;* Haguenau, 1533; — *Ad Innocentium VIII P. M. de bello Turcis inferendo oratio;* Haguenau, 1533, in-4°. Cet ouvrage, qui donne un état exact des forces de l'empire turc, fait suite au précédent; — *de Clade Varnensi epistola*, dans le tome II du *Chronicon turcicum* de Lonicer; — des ouvrages manuscrits contenant : *Historia peregrinationum suarum;* — *de Regibus Pannoniæ*, poëme, et d'autres écrits sur des sujets divers.

Paul Jove, *Éloges*. — Bayle, *Dictionn.* — Nicéron, *Mémoires*, VI.

CALLIMAQUE (Καλλίμαχος), architecte, sculpteur et peintre grec, natif de Corinthe, vivait probablement vers l'an 540 avant J.-C. Il fut surnommé Κακιζότεχνος (mécontent de lui-même), parce qu'il retouchait sans cesse ses ouvrages. Au rapport de Vitruve, il inventa le chapiteau d'ordre corinthien dans des circonstances assez curieuses et qui n'ont rien d'invraisemblable. Une jeune Corinthienne étant morte, sa nourrice plaça sur le tombeau, dans un panier, de petits vases que la défunte aimait beaucoup; puis elle recouvrit le tout d'une tuile. Les feuilles d'un acanthe, qui croissait à cette place, étant venues à grandir autour de la tuile, se replièrent en volutes. Callimaque, qui vit cet effet du hasard, le reproduisit sur les chapiteaux des colonnes qu'il éleva depuis à Corinthe.

Cet artiste, qui est sans doute le même que le peintre de ce nom dont parle Pline, inventa encore, s'il en faut croire Pausanias, une lampe d'or dont la mèche tirée d'une espèce d'amiante brûlait toute une année. On reproche à Callimaque d'avoir trop corrigé ses œuvres, au point de tomber dans le maniéré; et Pline cite comme méritant ce reproche des *Lacédémoniennes dansant*, d'où le travail avait fait disparaître le naturel.

Vitruve, *de Architectura*. — Pline, *Hist. naturelle*, XXIV. — Pausanias, I, 26, § 7. — Félibien, *Recueil hist. de la vie et des œuvres des plus célèbres archit.*

CALLIMAQUE, magistrat et guerrier athénien, vivait en l'an 490 avant J.-C. Il était polémarque lors de la bataille de Marathon, où il périt en commandant l'aile droite des Athéniens. On rapporte que, les généraux se trouvant divisés sur la question de savoir si on livrerait bataille, il s'était rendu à l'avis de Miltiade, en votant pour l'affirmative. Dans le tableau de Polignote représentant, dans la στοὰ ποικίλη, cette journée mémorable, on voyait Callimaque dans l'attitude qui témoignait, selon Pausanias, qu'il était un de ceux qui surpassaient en valeur tous les autres. La tradition ajoute qu'il fut percé de tant de flèches qu'on le trouva debout soutenu par elles quoique privé de vie.

Hérodote, VI, 109-114. — Plutarque, *Aristide et Caton l'Ancien*. — Pausanias, I, 15.

CALLIMAQUE, grammairien grec, natif de Cyrène, en Libye, mort vers l'an 270 avant J.-C. Il était fils de Battus et de Mésatmé, et appartenait à la famille royale par qui Cyrène fut fondée. Le grammairien Hermocrate d'Iassus le compta au nombre de ses disciples, et il épousa la fille du Syracusain Euphrate. Callimaque le jeune, auteur de quelques ouvrages sur les îles, était le fils de sa sœur. Il se livra d'abord à l'enseignement dans le bourg d'Éleusis, près d'Alexandrie. Ptolémée Philadelphe le combla de bienfaits, et voulut qu'il quittât son école pour occuper une place dans le Musée qu'il avait fondé. Callimaque poursuivit néanmoins la carrière qu'il avait d'abord embrassée et plusieurs hommes illustres se formèrent à ses leçons; parmi eux on cite le célèbre Apollonius de Rhodes, qui ne lui

laissa que d'amers souvenirs par l'ingratitude envers son maître. Plus tard, Ptolémée Évergète ne fut pas moins bienveillant envers Callimaque que ne l'avait été son prédécesseur, et jusqu'à sa mort il jouit des bienfaits de ce prince. Ses ouvrages sont au nombre de plus de huit cents; l'un d'eux, qu'il composa contre Apollonius de Rhodes, était un poëme élégiaque intitulé *Ibis*; il fut imité par Ovide. *L'Arrivée d'Io en Égypte, Sémélé, les Colonies Argoliques, Glaucus, les Espérances* furent tour à tour chantés par Callimaque; il composa sur la *chevelure de Bérénice* un poëme que Catulle fit passer dans la langue latine; *Galaté* et *Hécaté*, poëmes épiques; puis des drames satiriques, des tragédies, des comédies et des élégies, enfin des hymnes et des épigrammes, qui seuls nous sont parvenus. Les titres des productions de Callimaque qui ne sont point arrivées jusqu'à nous nous ont été fidèlement conservés par Athénée, Strabon, Étienne de Byzance, Élien et Suidas. Il avait, en outre, composé un poëme en quatre livres, intitulé les *Causes*, qui fut imité par M. Varron; puis un recueil, le *Musée*, tableaux en cent vingt livres, dans lequel, tout en mentionnant les auteurs connus à cette époque et qui avaient excellé en quelque genre que ce fût, il donnait une appréciation de leurs ouvrages. Cette œuvre remarquable a subi le même sort que tant d'autres productions de Callimaque, et son titre seul nous est connu. La situation des îles, les fleuves, les vents, les poissons et les oiseaux furent aussi l'objet de ses études, et on ne sait si ce célèbre grammairien est l'auteur d'un traité sur les bouquets et les couronnes, attribué par Pline à un médecin du même nom. Si l'on envisage Callimaque au point de vue littéraire, il suffira de rappeler que plusieurs de ses ouvrages furent imités par les poëtes latins, que le nom de *Callimaque romain* fut seul ambitionné par Properce, et qu'aux yeux de Quintilien le poëte Cyrénaique l'emportait sur tous les élégiaques grecs. Quant aux hymnes de Callimaque, les seules de ses productions capitales que nous possédions encore, elles sont surtout remarquables en ce qu'elles nous montrent, bien mieux que tous les autres monuments littéraires de la même époque, l'action que la méthode éclectique exerça sur les croyances religieuses de la Grèce, transportées sur les bords du Nil. On y voit la raison humaine s'emparer de la théologie antique et la transformer en philosophie, afin d'en mettre d'accord les contradictions traditionnelles et d'en pacifier les oppositions. Quiconque, en effet, étudiera sérieusement notre poëte ne tardera pas à s'apercevoir qu'il s'applique presque constamment à ramener à l'unité la multiplicité des types mythologiques, et la variété des légendes hostiles à la concordance la plus parfaite. Ce qui nous reste de Callimaque a eu un assez grand nombre d'éditions; les plus remarquables sont celles que donnèrent : J. Lascaris, à Florence, vers 1494, in-4°; Mme Dacier, à Paris, 1675, in-4°; Grævius, à Utrecht, 1697, 2 vol. in-8°; J. A. Ernesti, à Leyde, 1761, 2 vol. in-8°; Lœsner, à Leipzig, 1774, in-8°; Bodoni, à Parme, 1792, in-fol. et in-4°; Bomflied, à Londres, 1815, in-8°; Volzer, à Leipzig, 1817. Le texte donné par M. Boissonade dans ses collections des classiques grecs, 1824, in-4°, est remarquable par sa corection. On compte plusieurs traductions ou imitations des hymnes et des épigrammes de Callimaque, entre autres la traduction en vers italiens de Salvini; Florence, 1763, in-8°, réimprimée à Vérone en 1799; la traduction en prose française de La Porte du Theil; Paris, 1775, in-8°; une imitation en vers français de trois hymnes de Callimaque par Poullin de Toleins; Paris, 1776, in-8°; explication des *Elegiarum fragmenta*, Valckenaër; Leyde, 1799, in-8°; traduction de Callimaque en vers latins par le docteur Petit-Radel, 1808; traduction en vers français par M. de Wailly; Paris, 1843, in-12.

FRESSE-MONTVAL.

Mme Dacier, *Préf. à l'éd. de Callimaque*. — Vossius, *De poet. Gr.* — Taneguy Lefèvre, *Vie des poëtes grecs*. — Baillet, *Jugement des Savants sur les poëtes grecs.*, t. V, p. 281. — Smith, *Dict. of Greek and Roman. Biogr.* — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. III, p. 107. — Hecker, *Commentationes Callimach.*; Groningue, 1842, in-8°.

CALLIMÉDON (Καλλίμηδων), orateur athénien, surnommé ὁ Κάραβος à cause de son goût pour les crabes, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. Il se montra partisan de la cause macédonienne, et il alla se réfugier à la cour d'Antipater à la mort d'Alexandre le Grand, en l'an 323 avant l'ère chrétienne. Il revint à Athènes lors du rétablissement de la puissance macédonienne dans cette ville, et il dut la quitter de nouveau à l'époque de l'accusation intentée à Phocion, en 317 avant J.-C. Comme ce Grec célèbre, Callimédon fut condamné à mort; mais il sut se soustraire par la fuite à cette condamnation capitale.

Plutarque, *Phocion*, *Démosthène*. — Athénée, III, 100, 104; VIII, XIV.

CALLINICUS (Καλλίμαχος), prince de Comagène et de Jotapé, vivait dans la seconde moitié du premier siècle. Lorsque son père Antiochus se retira devant l'armée de Pœtus, qui venait d'envahir la Comagène, il s'unit à son frère Épiphane, et combattit tout un jour contre les troupes romaines. Mais Antiochus, résigné au joug des Romains, entraîna les soldats, qui se rendirent. Les deux frères allèrent trouver alors Vologèse, roi des Parthes, qui intercéda pour eux auprès de Vespasien. Cet empereur ordonna à Pœtus, qui conduisait à Rome Antiochus enchaîné, de rendre la liberté à ce prince, auquel il permit de vivre paisiblement à Lacédémone, puis à Rome. Ce fut là que Callinicus vint le rejoindre avec les autres membres de sa famille et cessa d'être hostile aux Romains, en faveur desquels son frère Épiphane combattit en maintes occasions.

Joseph, *Hist.*

CALLINICUS, sophiste et rhéteur syrien ou arabe, surnommé *Sutorius*, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle. Il enseigna l'éloquence à Athènes (1) sous l'empereur Galien, de l'an 259 à l'an 268 de J.-C., et fut opposé au rhéteur Genethlius. Suidas et Fabricius cite les œuvres aujourd'hui perdues de ce Callinique, sauf un fragment que l'on trouve dans les *Excerpta* d'Allatius et qui est consacré à faire l'éloge de Rome. Il avait composé aussi une *Histoire d'Alexandrie*, en dix livres, mentionnée par saint Jérôme dans sa préface de Daniel.

Suidas, aux mots Καλλίνικος et Γενέθλιος — Fabricius, *Bibl. gr.* — Allatius, *Excerpta Rhetorum et Sophistarum*, p. 256 258.

CALLINICUS ou **CALLINIQUE**, architecte égyptien, natif d'Héliopolis, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il passe pour l'inventeur du feu grégeois, dont l'empereur Constantin Pogonat, fils et successeur de Constance, fit la première épreuve contre la flotte avec laquelle le khalife Moaviah menaçait Constantinople et qu'il détruisit entièrement.

Félibien, *Recueil histor. de la vie et des ouvrages des plus célèbres archit.* — *Art de vérifier les dates.*

CALLINUS, (Καλλῖνος), orateur et poëte grec, natif d'Éphèse, vivait probablement au septième siècle avant J.-C. Il ne nous reste de ce poëte que des fragments d'élégies guerrières; il y excite l'ardeur de ses compatriotes contre leurs ennemis, les Cimmériens ou les Magnésiens. Ces fragments, les plus anciens que nous ayons dans ce genre, sont d'une grande beauté. On les trouve dans les collections des *Poetæ græci minores*, dans les *Poetæ Lyrici græci* de Bergk et dans les *Callini, Tyrtæi*, etc., *fragmenta* de Bach; Leipzig, 1831. Ils ont été traduits en vers français par M. Firmin Didot. Strabon attribue à Callinus une histoire d'Apollon Sminthien.

Stobée, *Eclog.* II, 19. — Bade, *Geschichte der Lyrischen Dichtkunst* — Brunck, *Analecta*, I, 49.

***CALLIOPIUS SCHOLASTICUS**, auteur critique dont on ignore l'origine, vivait à la fin du huitième siècle. Les seuls détails que l'on ait sur lui c'est que sous Charlemagne il corrigea les copies de différents auteurs classiques.

On trouve dans la Bibliothèque du Vatican un manuscrit de Térence copié du temps de Charlemagne par un certain Strodogarius. Cette copie fut corrigée par Calliopius, comme le prouve sa signature apposée au bas de différents manuscrits. Dans un manuscrit de Saint-Willibrod, il est nommé « *Dominus Albinus Magister Optimus Calliopicus*, » ce qui a fait supposer à Gasp. Barth et à Eust. Swartius que ce n'était autre qu'Alcuin. Mais Ziegelbauer repousse cette supposition par la raison qu'Alcuin fut ennemi de tous les auteurs païens.

Fabricius, *Bibl. Latin.*, t. III, p. 65 et 646 (édit. d'Ernesti, I, p. 82).

(1) A Rome d'après la *Biog. univ.* Mais c'est une erreur que l'on rectifiera facilement en consultant les sources indiquées.

***CALLIOPOLITA** (*Maximus*), traducteur grec, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Novum testamentum neo-græcum et græco-barbarum, ex versione Max. Calliopolitæ, cum ejus Præf. et altera Cyrilli Lascaris*; Genève, 1638, in-4°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Gelehrten-Lexicon.*

CALLIPATIRE (Καλλιπατεῖρα), appelée aussi Aristopatira et Phérénice ou Bérénice, vivait dans la première moitié du cinquième siècle avant J.-C. Mariée à Callianax de Rhodes, elle eut deux fils : Euclès, qui fut vainqueur aux jeux olympiques, et Pisirrhodus, qui était encore enfant à la mort de son père, et qu'elle forma et conduisit elle-même aux jeux en l'an 482. Vêtue en maître d'exercice, elle attendit dans l'enceinte réservée aux athlètes le résultat de l'éducation qu'elle avait donnée à Pisirrhodus. La joie qu'elle ressentit en le voyant remporter le prix lui fit oublier son rôle; elle franchit la barrière, et son sexe fut reconnu. D'après la loi qui régissait les jeux, elle devait être condamnée à mourir. Mais les hellanodices lui firent grâce, parce qu'elle était fille, mère et sœur de plusieurs athlètes couronnés. Seulement, pour qu'un scandale de cette nature ne pût désormais se reproduire, il fut décidé que les maîtres d'exercice n'assisteraient que tout nus aux jeux.

Pausanias.

CALLIPIDE ou **CALLIPIDAS** (Καλλιπίδης), acteur tragique d'Athènes, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Il reproduisait exactement les ridicules qui abondent dans la vie réelle, et poussait l'imitation assez loin pour qu'on lui donnât le surnom de Πίθηκος (*le singe*). Il se croyait un personnage, et il lui arriva un jour de demander à Agésilas, qui ne le regardait pas, s'il ne le connaissait pas. — Oui, répondit Agésilas, n'es-tu pas Callipide l'histrion? Il revint avec Alcibiade à Athènes, et par l'ordre de cet Athénien célèbre il donnait, revêtu des habits de sa profession, des ordres aux rameurs. On ne doit pas confondre ce CALLIPIDE avec un bouffon du même nom, qui prétendait courir sans changer de place.

Apostolius, Proverbe, XV, 38. — Plutarque, *Alcibiade*, *Agesilas*. — Cicéron, *ad Atticum*, XIII, 12.

CALLIPPE ou **CALIPPE** (Κάλλιππος ou Κάλιππος), astronome grec, né à Cyzique, vivait vers 330 avant J.-C. Disciple d'un ami d'Eudoxe, il suivit son maître à Athènes, se lia avec Aristote, et l'aida à rectifier et à compléter les découvertes du célèbre astronome de Cnide. Callippe avait déjà fait dans sa patrie de nombreuses observations rapportées par Geminus et par Ptolémée dans leurs calendriers météorologiques (παραπήγματα), qui, affichés sur les places publiques, indiquaient le lever et le coucher des étoiles fixes et les *pronostics* (ἐπισημασίαι) des changements de temps, changements qu'on croyait déterminés par le mouvement des astres. Callippe inventa la période de soixante-seize ans, qui s'appela

de son nom *Callippique*. Déjà plusieurs tentatives avaient été faites pour trouver des périodes de temps qu'on pût exprimer en nombres entiers au moyen de chacune des trois unités naturelles de temps, l'année solaire, le mois lunaire et le jour solaire. Un siècle auparavant, Méton avait découvert que dix-neuf ans correspondaient à 235 mois ou 6,940 jours. D'après ce calcul, l'année était de 365 jours $\frac{5}{19}$. Callippe, ayant observé que la différence entre l'année de Méton et l'année plus exacte de 365 jours $\frac{1}{4}$ était de $(\frac{5}{19}-\frac{1}{4})$ $\frac{1}{76}$, proposa de quadrupler le cycle de Méton, et de retrancher un jour tous les soixante-seize ans. Ce nouveau cycle contient 940 mois et 27,759 jours. D'après les calculs modernes, l'année est = 365 jours, 2422414; le mois = 29 jours, 5305887215; soixante-seize ans = 27,758 jours, 9^h, 50^m. 54^s; 940 mois = 27,758 jours, 18^h, 4^m, 54^s. Le cycle de Callippique fut généralement adopté par les astronomes. Ptolémée, qui en profita, rapporte une observation faite, pendant le solstice d'été, à la fin de la cinquantième année de la première période. D'autres indications du même auteur, rapprochées et comparées par Ideler, ont permis de fixer le commencement du cycle *Callippique* au 28 juin 330 avant J.-C. On ignore à quelle époque il devint d'usage public; il servit d'abord non à remplacer, mais à rectifier celui de Méton. L'inexactitude du cycle inventé par ce dernier astronome devint tout-à-fait sensible en 330; mais on n'avait pas dû attendre jusque-là pour le corriger.

Ideler, *Hist. Untersuch. über die Astron. Beobachtungen der Alten*; Berlin, 1806. — *Handbuch der Technischen Chronologie*; Berlin, 1825. — Pétau, *Doctrin. Temp.* — Scaliger, *De Emendat. temporum* — Delambre, *Histoire de l'Astronom. ancienne*, vol. I.

CALLIPPUS. *Voy.* CALIPPUS ou CALIPPE.

CALLIPPUS (Κάλλιππος), d'Athènes, tyran de Syracuse, mort l'an 351 avant J.-C. Il fut d'abord ami de Dion de Syracuse, disciple comme lui de Platon. Lorsque Dion retourna à Syracuse, Callippus le suivit, et récompensa par la trahison l'accueil qu'il en reçut. Le complot fut découvert par la sœur de Dion, et Callippus jura d'abord que ses intentions n'avaient rien de malveillant. L'événement fit bientôt connaître ce que valait ce serment : Callippus assassina Dion un jour de fête de l'an 353 avant Jésus-Christ, et s'empara du gouvernement de Syracuse. Il ne jouit pas longtemps des fruits de son crime. Après une première et inutile tentative des amis de Dion, Callippus, battu par Hipparenus, frère de Denys le Jeune, fut obligé de fuir. Il erra de ville en ville, à la tête d'une bande de mercenaires parmi lesquels était Leptines, avec lequel il vint assiéger et prendre Rhégium, dans la haute Italie. Mais ils n'y trouvèrent que la famine. La mutinerie se mit alors dans les troupes, et Callippus périt de la main de Leptines et de Polyperchon, ses amis, et frappé du même glaive dont il s'était servi pour assassiner Dion.

Plutarque, *Dion*. — Diodore, XVI. 31, 36, 45. — Athénée, XI, 508.

CALLIPPUS, fils de Mœroclès, général athénien, vivait dans la première moitié du troisième siècle avant J.-C. Il commanda les Athéniens lors de l'invasion des Gaulois en l'an 279 avant J.-C., et fut préposé à la garde du passage des Thermopyles. Il s'acquitta avec succès de cette mission; et ce fut sur les vaisseaux qu'il avait placés près de la côte que les Athéniens s'embarquèrent, lorsque les Gaulois, ayant découvert le passage traversé autrefois par Xerxès et son armée, menaçaient de les prendre à dos.

Pausanias, I, III, § 4; X, 20 sqq.

CALLISEN (*Henri*), médecin et chirurgien nois, né dans le Holstein en 1740, mort à Copenhague en 1824. Agé de quinze ans, il se rendit à Copenhague pour étudier la chirurgie. En 1761-1762, il remplit les fonctions de chirurgien-major à bord d'une frégate. Après avoir voyagé en Hollande, en France et en Angleterre, il fut nommé à son retour chirurgien en chef de la marine. En 1772, il fonda la société médicale de Copenhague. En 1773, il fut nommé professeur à l'université, et en 1794 directeur général de l'Académie de Chirurgie. M. Callisen était conseiller de conférences et commandeur de l'ordre de Dannebrog. — Outre un grand nombre de dissertations, écrites en latin, en danois et en allemand, il est auteur de l'ouvrage classique : *Institutiones Chirurgiæ hodiernæ*; Hafn. 1777; dont il publia ensuite des éditions augmentées sous les titres de : *Principia systematis Chirurgiæ hodiernæ*; Hafn. 1788, et de : *Systema chirurgiæ hodiernæ*; Hafn. 1798-1800, et 1815-1817, et qu'il traduisit en allemand, Slesvic, 1822-1824. Cet ouvrage a été traduit en français, en espagnol et en russe. — *Physisk-medicinske Betragtninger over Kiöbenhavn* (Considérations physico-médicales sur la ville de Copenhague); 1807-1809. ABRAHAMS.

Erslew, *Almindeligt Forfatter-Lexicon*. — *Conversations-Lexikon*.

CALLISEN (*Charles-Adolphe-Pierre*), neveu d'Henri Callisen, médecin danois, né à Gluckstadt le 8 août 1786. Il étudia dans sa ville natale, puis à Kiel et à Copenhague, où il se fit recevoir médecin. En 1808, il devint chirurgien militaire, et parcourut ensuite diverses parties de l'Europe : la Suisse, l'Italie, la France et la Hollande. A son retour, en 1812, il fut attaché à l'hôpital de Frédéric, et devint chirurgien de régiment en 1813, professeur agrégé en 1816 et professeur titulaire en 1829. Conseiller d'État en 1839, il renonça à toutes fonctions à partir de 1842 pour se livrer à la pratique de l'art médical à Altona. On a de lui : *Medicinische Schriftsteller Lexikon der sezt lebenden Aerzte, Wundærzte, Geburtshelfer Apotheker und Natur forscher allerGebildeten Voelker* (Dictionnaire des écrivains médicaux actuellement vivants, comprenant les médecins, chirurgiens accoucheurs, pharmaciens et naturalistes de tous les pays civilisés) Copenhague 1829-1837,

vingt-cinq volumes, et Copenhague, 1738-1845, tomes 26-33.

Conversations-Lexikon.

CALLISTE ou **CALIXTE**, nom de trois papes.

CALLISTE Ier ou **CALIXTE**, pontife romain, au troisième siècle de notre ère, naquit dans l'esclavage, à Rome, vers le milieu du deuxième siècle, et mourut le 12 octobre 222. Un saint évêque, son contemporain, dont l'ouvrage vient d'être publié pour la première fois (1), a donné sur sa vie des renseignements importants que rien ne contredit, et qui doivent désormais figurer dans l'histoire. Voici ce document.

« Cet esclave (2) appartenait à un officier de la maison impériale, nommé *Carpophore*, qui professait secrètement le christianisme et qui paraît avoir fait instruire le jeune homme dans cette religion. Carpophore employait ses capitaux à des opérations de change, et en confia la direction à Calliste, qui tenait à cet effet un bureau dans la Piscina publica, quartier de Rome. Celui-ci gagna la confiance des veuves, et des frères (chrétiens convertis), qui avec le temps lui confièrent des sommes importantes; puis il les détourna toutes, et se trouva sans ressource. Carpophore averti refusa de lui demander des explications. Mais Calliste, soupçonnant le danger qu'il courait, se déroba secrètement, et se rendit à Porto pour s'embarquer. Cette fuite ne fut pas ignorée de son maître, qui s'y transporta, et se mit en mesure de passer sur le navire qui était au milieu du port. Calliste qui l'aperçut, voulut mourir, et se précipita dans la mer; mais les matelots l'en retirèrent, et il fut remis à Carpophore, qui le ramena à Rome, et le fit jeter dans la Pistrine (lieu où les esclaves tournaient la meule); mais son maître, cédant aux sollicitations des chrétiens, qui prétendaient que Calliste avait un trésor caché, consentit à faire cesser ce châtiment, non en vue de son intérêt particulier, mais pour donner au coupable les moyens de satisfaire aux réclamations des déposants, qui voulaient le rendre lui-même responsable de son agent. Mais Calliste ne rendit rien; et, comme il était surveillé et ne pouvait plus s'enfuir, il voulut de nouveau mourir. Il se rendit un jour de sabbat à la Synagogue, et y chercha querelle aux Juifs, qui le chargèrent de coups, et le traduisirent devant Fuscien, préteur de Rome, pour outrage envers un culte que les Romains avaient expressément autorisé. Ils l'accusaient d'être chrétien. Carpophore, averti, se rendit en hâte au prétoire, assura le magistrat que Calliste n'était pas chrétien, mais qu'il voulait se faire condamner à mort pour échapper au châtiment qu'il avait encouru pour ses infidélités envers son maître. Sur l'insistance des Juifs, Fuscien ordonna que le coupable fût frappé de verges, et relégué dans les mines de Sardaigne. Postérieurement Marcia, concubine de Commode, mais aimant Dieu (1), sollicita la grâce d'autres martyrs détenus en cette île, et demanda à l'évêque de l'église de Rome, Victor, la liste de ces martyrs. Celui-ci la donna intégralement, mais n'y comprit pas Calliste, dont il connaissait les méfaits. L'agent de Marcia, porteur de la grâce, arriva donc en Sardaigne sans ordre de délivrance pour Calliste; mais celui-ci le toucha par ses supplications, et, ayant obtenu qu'il se portât son garant, il fut libéré avec les autres. A son retour à Rome, Victor en fut fâché; cependant, comme il en avait pitié, il garda le silence. Mais voulant éviter le scandale, car ses attentats n'étaient pas encore couverts par le laps de temps, et pour répondre d'ailleurs aux réclamations de Carpophore, il lui assigna pour résidence Antium, où il lui fit toucher un secours mensuel pour sa subsistance. Calliste y demeura jusqu'à la mort de Victor. Zéphyrin, son successeur, le rappela d'Antium. C'était un idiot, et un avare, un illettré, et un ignorant (2). Pour son malheur, il le chargea sous ses ordres de la direction du clergé, et lui confia l'administration du lieu de repos (le cimetière). Calliste accompagnait sans cesse Zéphyrin, le flattait d'une manière hypocrite, et effaçait complétement le pontife, incapable de juger de ses doctrines, et de soupçonner ses secrets desseins. Zéphyrin lui accordait tout ce qu'il désirait. Après sa mort Calliste, arrivé au poste qu'il ambitionnait, repoussa Sabellius, comme hétérodoxe, afin de prévenir l'accusation qu'on aurait pu porter contre lui devant les Églises comme hérétique. Par son charlatanisme il parvint à séduire tout le monde, quoique son cœur fût empoisonné et qu'il n'eût rien de régulier dans sa croyance; mais il affectait un langage zélé pour la vérité. Il accusait l'évêque de Porto et autres de professer le dualisme, en séparant le Père du Fils, tandis qu'il confondait en une seule personne le Logos, le Père, et l'Esprit. Indépendamment de ce blasphème, il favorisa les penchants des hommes pour les plaisirs, en assurant qu'il pouvait leur remettre leurs fautes. Aussi beaucoup de chrétiens, dont la conscience n'était pas tranquille; ceux même qui étaient tombés plusieurs fois dans l'hérésie, ou qui après examen avaient été retranchés de l'Église, y rentraient, en accourant à son école. Il érigea en principe que l'évêque, eût-il dévié de la foi ou eût-il mérité la mort, ne pouvait être déposé. Depuis cette époque, les évêques, les prêtres et les diacres furent admis dans le sacerdoce, même quand ils étaient trigames (ou maris de trois femmes). Si même un membre du sacerdoce venait à se

(1) *Philosophumena*, ou *Refutation de toutes les hérésies* en grec, attribué d'abord par M. Emm. Miller, dans l'édition princeps d'Oxford, 1851, in-8°, à Origène; par Jacobi, *Bunsen*, Londres, 1852 et par l'abbé E. Freppel, 1853, à saint Hippolyte, évêque de Porto; par M. Lenormant, broch., in-8°, 1853, à Origène; par Wordsworth, à saint Hippolyte; par l'abbé Cruice, *Études*, etc., Paris et Lyon 8 sept. 1853, à Tertullien, ou à Caius.

(2) Οἰκέτης. Philos., IX, 12.

(1) IX, Ibid. (Nous traduisons toujours.)

(2) IX, Ibid.

marier, ce n'était pas un titre d'exclusion. L'Église devait recevoir les purs et les impurs, comme l'arche de Noé. Aussi la foule amie des plaisirs s'empressait autour de lui, se persuadant qu'il avait le pouvoir de remettre les péchés de ceux qui pensaient comme lui. Bien plus, il autorisa les femmes sans maris, qui, dans leur jeunesse, ne voulaient pas sacrifier à leurs feux par des alliances inférieures à leur dignité, à se choisir *légitimement* un amant parmi les esclaves ou les hommes libres, quoique cette union ne fût pas légale. Aussi des femmes qu'on appellait des *fidèles* s'abandonnèrent-elles à des pratiques et à des remèdes propres à se rendre stériles, ou à se délivrer de leurs fruits, afin de n'avoir pas d'enfants d'un esclave ou d'une personne inférieure à leur naissance et au rang de leur maison. Voilà à quel degré d'impiété et d'illégalité cet homme enseigna l'adultère et le meurtre. C'est encore sous Calliste qu'on introduisit la pratique d'un second baptême; et ses partisans ont mérité qu'on les distinguât par le titre de Callistianins. Cette doctrine s'est répandue dans tout l'univers, et a eu pour fauteur un homme rusé et plein d'impudence, Alcibiade d'Apamée en Syrie, qui renchérit sur Calliste en apportant à Rome un livre qu'il disait tenir d'un homme vertueux nommé Elchasaï, qui l'avait apporté lui-même des Sères de la Parthie. Cet Elchasaï l'avait reçu d'un certain Sobiai, et lui-même le tenait d'un ange géant. Elchasaï avait enseigné la rémission des péchés par le baptême, la troisième année du règne de Trajan. Quoi qu'il en soit, les évêques et prêtres contemporains de Calliste se réunirent pour arrêter la propagation de ces énormités ».

L'écrit que nous venons d'analyser ajoute qu'ils démontrèrent que c'était l'œuvre de l'esprit des ténèbres.

Ce document inattendu, qui détruit les traditions des anciens pontificaux, a jeté un jour si nouveau sur Calliste et sur l'état de la papauté au commencement du troisième siècle qu'on a voulu en ôter la rédaction à un évêque contemporain, quoique l'auteur se donne ce titre. On voudrait attribuer cet écrit à Origène, condamné au sixième siècle comme hérétique; mais l'auteur du traité contre Celse, chrétien dévoué, n'eût pas voulu lui simple prêtre calomnier un évêque de Rome. Si l'accusation contre Calliste est écrite en termes véhéments et amers (probablement exagérés), par un évêque chrétien, d'une foi plus rigoureuse, cela prouve qu'alors l'Église de Rome, afin de se propager parmi les païens, réprouvait l'austérité de l'école d'Hippolyte ou de Caius, et se faisait toute à tous, comme saint-Paul. Calliste avait sans doute expié par de grands services rendus à cette Église les torts graves de sa vie antérieure, pour que les chrétiens de Rome l'aient choisi pour leur évêque à la mort de Zéphyrin. Seulement il n'a pas manqué, de contradicteurs haut placés, usant de la liberté du christianisme primitif. Il n'avait pas, comme les papes du moyen âge qui ont occupé son siége, l'autorité qui leur eût fermé la bouche. On lui donne le titre de saint; mais ce titre, accordé par saint Paul à tous les initiés ses frères, est commun aux quarante-neuf premiers évêques de Rome, quoiqu'ils n'aient pas été spécialement canonisés, et c'est un fait qu'on oublie trop souvent. Il aurait au reste bien mérité de l'être s'il avait été martyr des empereurs et mis à mort en 222 pour sa foi; mais on voit que, depuis le pape Victor, les Césars ménageaient les chrétiens, qui s'étaient multipliés, et que les empereurs permettaient aux diverses communautés, érigées en églises, de se choisir des chefs sous le nom d'évêques. Lampride, dans la *Vie d'Alexandre-Sévère* (1), dit que ce prince se proposait d'élever un autel au Christ, qu'il honorait comme un Dieu; nous ne voyons pas dans la vie de cet empereur tolérant, mais sévère et ami des citoyens vertueux, qu'il ait été comme on le prétend lié avec Calliste, ni surtout qu'il l'ait proposé pour modèle au peuple et à ses officiers. On a sans doute confondu Calliste avec Callistrate, qui était un professeur de droit, disciple de Papinien (2); les anciens pontificaux, dont il faut se défier en l'absence des actes officiels, parce qu'ils sont d'auteurs inconnus et n'ont été écrits que bien des siècles après Constantin, attribuent à Calliste l'institution du jeûne des quatre temps: et c'est sans doute un des moyens dont son biographe ci-dessus l'accuse de s'être servi, pour promettre aux convertis le pardon de leurs fautes passées : mais ce qui paraît plus certain, puisque le même écrit en parle, c'est qu'il fut le fondateur ou le restaurateur du cimetière chrétien, placé sur le chemin de Rome à Ardée, qui s'étend jusqu'à la voie Appienne, et qui porta son nom dans le siècle suivant; il reçut le nom de Catacombes, et on l'appelle aujourd'hui cimetière de Saint-Sébastien. On a inscrit sur sa porte qu'il renferme les dépouilles de 174,000 martyrs, avec quarante-six évêques illustres, que des zélateurs changent en papes. Quoiqu'il y ait eu des empereurs et bien des magistrats romains persécuteurs des chrétiens, l'histoire se refuse à reconnaître un si grand nombre de victimes de la persécution païenne. Il y a eu bien du sang répandu pour cause d'opinions religieuses, mais il est depuis longtemps reconnu que le nombre des martyrs a été partout exagéré. Le cimetière de Calliste ou de Saint-Sébastien n'en a pas reçu à lui seul plus que l'historien Eusèbe n'en compte lui-même pour le monde romain tout entier au quatrième siècle.

Calliste, élu le 2 août 217 ou 218, ne gouverna l'église de Rome que quatre ou cinq ans

(1) Ch. 29 et 43.

(2) Voy. ch. 68 de Lampride; — l'erreur vient de Villenave, *Biographie universelle* de 1813; elle est d'autant plus étonnante, qu'Alexandre-Sévère ne monta sur le trône impérial que l'année de la mort de Calliste.

ans et deux mois. On ignore quelle fut l'origine de l'émeute dans laquelle on prétend qu'il périt en 222. Le premier historien de l'Église, Eusèbe, ne parle de Calliste comme successeur de Zéphyrin que pour dire (1) qu'il a tenu dans ses mains l'épiscopat, ou la surveillance de l'Église, pendant cinq ans, et qu'il laissa le gouvernement de cette Église à Urbain. Son silence est un indice que ce pontife mourut tranquillement en possession de son siége l'an premier d'Alexandre-Sévère. ISAMBERT.

Recherches critiques sur saint Calliste et sa Basilique transtévérienne, par P. Moretto, 2 vol. in-fol.; Rome. — Bunsen et Cruice, sur les *Philosoph.*.

CALLISTE II (*Gui* DE BOURGOGNE), d'abord archevêque de Vienne, succéda à Gélase II l'an 1119. Il tint à Reims, sur la fin de l'année, un concile où l'on condamna les simoniaques, les prêtres concubinaires, ceux qui exigeaient une rétribution pour les baptêmes et les sépultures. En 1122 il conclut avec l'empereur Henri V un traité par lequel celui-ci conserva le droit de faire faire les élections en sa présence et d'investir des régales par le sceptre, tandis que le pape se réservait l'investiture par la crosse et l'anneau. En 1123, il célébra le premier concile général de Latran; il mourut en 1124. Ce pape agit comme médiateur entre Louis le Gros et Henri, roi d'Angleterre, au sujet de la Normandie; il donna à Guillaume l'investiture de la Pouille et de la Calabre; il paya la rançon de Baudouin II, roi de Jérusalem, et fit une partie des frais pour l'équipement de la flotte que les Vénitiens armèrent pour la défense de ce prince; il secourut Alphonse VI, roi d'Espagne, contre les Maures; il fit la guerre à Roger, roi de Sicile, le vainquit, le fit prisonnier et quelque temps après lui rendit la liberté; il rétablit la paix dans l'Église, que l'anti-pape Bourdin avait troublée; il réprima les entreprises des petits tyrans qui désolaient l'Italie; il pacifia, orna et embellit la ville de Rome et ses principales églises. On a plusieurs écrits de Calliste II dans différents recueils, ou imprimés séparément. Muratori a donné la Vie de ce pape par Pandulphe Alatrin et par Nicolas de Rosellis. [*Enc. des g. du m.*]

CALLISTE III (*Alphonse* BORGIA), Espagnol, monta sur le saint-siége en 1455, et mourut en 1458; il fit réviser le procès de Jeanne d'Arc en 1456, et autorisa les expiations qui eurent lieu à Rouen sur le tombeau de cette héroïne. On lui reproche d'avoir appelé auprès de lui son neveu, Roderic Lenzuoli, depuis pape sous le nom d'Alexandre VI, et d'avoir laissé à sa mort 50,000 écus d'or. On lui attribue l'*Office de la Transfiguration* et quelques lettres recueillies par d'Achéry, Labbe, Ughelli et Leibniz. [*Enc. des g. du m.*]. J. L.

Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes romains*. — *Hist. littéraire de la France*, X.

CALLISTHÈNE (Καλλίσθενης). Ce nom, qui, par son étymologie grecque, répond au nom français *Beaufort*, a été porté par plusieurs personnages de l'antiquité. Le plus célèbre était d'Olynthe et petit-neveu d'Aristote; car sa mère Héro était la nièce de ce grand philosophe qui donna Callisthène à Alexandre pour représenter auprès de lui la science et la philosophie, pendant le cours de ses expéditions lointaines. Aristote recommanda à Callisthène une grande souplesse d'esprit auprès d'un roi entouré de courtisans et peu habitué à la contradiction. Mais l'esprit fier et élevé du jeune philosophe ne put mettre à profit ces prudents conseils. Dans plusieurs occasions, où il ne cacha pas à Alexandre sa désapprobation, il aigrit ce prince contre lui. Enfin, lorsque le faste et l'humiliant cérémonial de la cour de Perse eurent remplacé chez le conquérant la simplicité des rois de Macédoine, Callisthène ne put se résoudre à voir dans ce changement un acte de politique pour imposer à de nouveaux sujets, et il n'hésita pas à se faire, avec une téméraire franchise, l'interprète des Macédoniens indignés. Alexandre, moins habitué que jamais à un tel langage, ne put en supporter l'austérité: il se livra envers Callisthène à une de ces violences cruelles qui ont déshonoré sa brillante carrière. Les historiens varient sur le supplice de Callisthène, mais ils s'accordent à le représenter comme affreux.

Sans doute ce philosophe puisait le courage nécessaire à ses remontrances non-seulement dans sa fierté naturelle, mais aussi dans la conscience de son dévouement au roi; car le désir de chanter la gloire d'Alexandre était, selon quelques historiens, le but principal de ses ouvrages. Ils ne nous sont point parvenus; mais les principaux étaient des mémoires sur Alexandre, faisant suite aux *Helléniques*, (Ἑλληνικὰ) histoire de la Grèce pendant un espace de trente ans, depuis la paix d'Antalcidas jusqu'à la prise du temple de Delphes; ce qui coïncide justement avec la naissance d'Alexandre. Il avait composé, comme pendant de cet ouvrage, *les Persiques* (Περσικὰ). On trouve encore mentionnée son Histoire de la guerre de Troie. Les anciens le plaçaient parmi les premiers historiens de la Grèce, et il était également versé dans les sciences positives, comme le prouvaient plusieurs traités sur l'astronomie et les sciences naturelles, qui paraissent avoir été des matériaux recueillis pour son oncle Aristote.

Callisthène, premier historien d'Alexandre, a eu le singulier privilége de donner son nom à une histoire fabuleuse de ce prince, un des ouvrages les plus répandus pendant le moyen-âge en Occident et en Orient, où sa vogue dure encore. Ce roman a été un des premiers livres multipliés par l'imprimerie dans toutes les langues de l'Europe, sous différents noms. M. l'abbé Mai en a publié, sous celui de *Julius Valerius*, un texte latin (Milan, 1818, in-8°). Toutes ces différentes versions peuvent être désignées sous le nom générique de *Pseudo-Callisthène*, comme se

(1) *Hist. de l'Église chrétienne*, VI, 21.

rapportant au texte grec, qui, d'après des recherches récentes, remonte jusqu'aux traditions populaires contemporaines d'Alexandre. Le texte grec collationné sur les manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris, a été publié pour la première fois en 1846 par M. Ch. Müller, avec un commentaire critique et la traduction latine, dans la Bibliothèque des auteurs grecs, publiée par M. Firmin Didot. [*Enc. des g. du m.* avec addit.].

Arrien, *Anabas*, 10-4. — Plutarque, *Alexandre*. — Q. Curce, VIII, 5-8. — Justin, XII et XV. — Diog. Laërce, V, 45, 39. — Ch. Müller, *Arrian. et Script. de Rebus Alexandri*; ed. Didot, 1846. — Sevin, *Recherches sur la vie et les ouvrages de Callisthène* (dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. VIII, p. 126). Sainte-Croix, *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre*, 1804, p. 34. - Larcher, *Mémoire sur les observations astronomiques envoyées à Aristote par Callisthène* (dans les *Mémoires de l'Institut*, t IV, p. 458). — Berger de Xivrey, *Notice sur l'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand*, connue sous le nom de Pseudo-Callisthène, dans les *Notices des extraits des manuscrits*, t. XIII, 2e partie, p. 162-306. - Smith, *Dictionary of Roman and Greek Biography*.

CALLISTHÈNE, général athénien, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. Après avoir vaincu Perdiccas et conclu la paix avec lui, il fut condamné à mort par les Athéniens, qui, selon leur habitude, regrettèrent le lendemain la sentence rendue la veille.

Aristote, *Rhétorique*.

CALLISTHÈNE, orateur athénien, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. En 335 avant l'ère chrétienne, et après la prise de Thèbes, il fut un des huit citoyens d'Athènes qu'Alexandre voulait qu'on lui livrât, ce qui fit dire à Démosthène que c'était le loup demandant aux brebis la remise des chiens qui les avaient gardées. Cependant Callisthène fut sauvé grâce à l'intervention bienveillante, mais intéressée, de Démades.

Plutarque, *Demosthène*, *Alexandre*. — Diodore, XVII, 15. — Arrien, *Anabase*.

CALLISTRATE, général athénien, fils d'Empédus, mort en 413 avant J.-C. Au rapport de Pausanias, il commanda un corps de cavalerie expédié au temps de Nicias; et, lorsque ses compatriotes furent défaits sur les rives de l'Asinarus, en l'an 414, il parvint à se frayer un chemin à travers l'ennemi et à conduire ses troupes à Catane. Revenu de là à Syracuse, il surprit ceux qui pillaient son camp, et périt après avoir fait chèrement payer à l'ennemi sa victoire.

Thucydide, VII, 84, 85. — Pausanias, VII, 16.

CALLISTRATE, orateur athénien, vivait vers 350 avant J.-C. Ce fut lui qui enflamma Démosthène au point qu'après l'avoir entendu il voulut devenir orateur. Callistrate, rival de Chabrias et de Timothée, commanda les Athéniens dans la guerre qui éclata après la rupture de la paix d'Antalcidas (*Voy.* ce nom). Il fut envoyé, l'an 372 avant J.-C., pour conclure la paix avec Sparte. Plus tard il fut exilé; et, comme il rompit son ban, le peuple d'Athènes le mit à mort. [*Enc. des g. du m.*]

Démosthène *passim*. — Diodore, XV, 29. — Boeckh, *l'Écon. polit. des Athén.* — Thirlwall, *Hist. de la Grèce*.

CALLISTRATE, sophiste grec, vivait probablement dans la seconde moitié du second siècle de l'ère chrétienne. Il fit une *Description* de seize statues, reproduite dans toutes les éditions de Philostrate et traduite en français par Blaise de Vigenère. Elle se trouvait à la suite de Philostrate dans l'édition donnée par M. Westermann, dans la Bibliothèque des auteurs grecs ubliée par M. A. F. Didot.

Heyne, *Opuscula academica*.

CALLISTRATE, jurisconsulte romain, vivait dans la première moitié du troisième siècle. Au rapport de Lampridius, dont le témoignage est parfois suspect, quoique vraisemblable en cette occasion, Callistrate fut disciple de Papinien et l'un des conseillers d'Alexandre-Sévère. On trouve, dans le Digeste, de nombreux fragments émanés de Callistrate.

Digeste, *passim*. — Lampridius, *Alexandre-Sévère*. — Haubold, *de Edictis monitoriis ac brevibus*; Leipzig, 1804 — Hommel, *Palingenesia Pandectarum*.

CALLISTUS, CALLISTE ou CALLIXTE (*C. Julius*), affranchi romain, vivait dans la première moitié du premier siècle. Il fut en grande faveur sous l'empereur Caligula, à la mort duquel il contribua, dit-on. Il n'eut pas moins d'influence sous l'empereur Claude, auquel il tenta, mais en vain, de faire épouser Lollia Paulina.

Tacite, *Annales*, XI, 29, 38, XII. — Dion Cassius, LIX, 19. — Sénèque, *Epist.* 47. — Josèphe, *Antiq jud.*

CALLIXTE. *Voy.* CALLISTE.

CALLOET (*Gabriel* QUERBRAT), agronome français, natif de Lannion, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Après avoir été avocat général à la chambre des comptes de Nantes en 1642, il devint conseiller d'État. Il rechercha et décrivit les moyens d'amélioration des différentes espèces d'animaux domestiques. On a de lui : *Pour tirer des brebis et des chevaux plus de profit qu'on en tire;* Paris, sans date; — *Beaux chevaux qu'on peut avoir en France aussi bien qu'en Espagne, Angleterre,* etc.; ibid., sans date; — *Advis : on peut en France élever des chevaux aussi grands et aussi bons qu'en Allemagne et pays voisins;* Paris, 1666, in-4° de 16 feuilles avec 2 pl. : on trouve un bel exemplaire sur vélin de cet ouvrage à la bibliothèque impériale; — *Moyen pour augmenter les revenus du royaume de plusieurs millions;... on peut faire que le bestial produise deux fois plus qu'il ne fait;* ibid., 1666, in-4°, avec planches; ouvrage dédié à Colbert.

Van Praet, *Catalogue*, III, 87. — Lelong, *Bibl. hist. de la France* éd. Fontette.

***CALLOIGNE** (*Jean-Robert*), sculpteur flamand, né à Bruges le 31 mai 1775, mort à Anvers le 26 août 1830. Il était fils d'un maître charpentier. Placé chez un potier en qualité d'apprenti, il ne tarda pas à comprendre que le hasard, en le dirigeant dans cette humble profession, lui avait révélé sa vocation. L'argile prit

bientôt dans ses mains des formes variées et gracieuses, et son maître, auquel les succès inattendus de son apprenti inspirèrent de la jalousie, le congédia. Revenu chez lui, Calloigne continua le travail auquel il avait pris goût, et modela, indépendamment de l'argile, le bois et la pierre. Afin de cultiver les heureuses dispositions de son fils, le maître charpentier l'envoya à l'Académie. Le 15 juin 1802, Calloigne y obtint un premier prix. Quelques mois après il était reçu en triomphe à Bruges, à son retour de Gand, où il avait obtenu une médaille dans le concours pour le plus beau buste de Van-Eyck, inventeur de la peinture à l'huile. Calloigne vint ensuite à Paris, et y mérita en 1805 le deuxième grand prix de sculpture. Ce triomphe lui assurait la pension à l'Académie française de Rome. Les œuvres qu'il exécuta dans cette ville accrurent sa réputation. Il revint ensuite à Bruges. A l'époque de sa mort il était membre de l'Institut des Pays-Bas et chevalier de l'ordre du Lion de Belgique. Le Musée de Bruges a de lui une belle statue de Van-Eyck en marbre blanc.

Biographie de la Flandre occidentale. — *Annales de la ville de Bruges.*

CALLON, sculpteur grec, natif de l'île d'Égine, vivait vers l'an 516 avant J.-C. Il fut disciple de Tectée et d'Angélion. On voyait de lui dans l'Acropole de Corinthe une statue en bois représentant Minerve Sténiade ; et la ville d'Amyclée possédait un trépied de bronze également exécuté par Callon. Quintilien caractérise ainsi les œuvres de cet artiste : *Duriora atque Tuscanicis proxima.*

Pausanias, II, 32, VII, 18. — Quintilien, XII, 10.

CALLON, statuaire, natif d'Élis, vivait probablement vers l'an 436 avant J.-C. Il fit un Mercure au caducée, qui se voyait à Élis, et il exécuta en bronze les statues des trente jeunes Siciliens qui périrent en traversant le détroit de Messine.

Pausanias, V, 25-27, § I.

CALLON (*Jacques*), théologien français, né à Reims en 1626, mort le 2 juin 1714. Il dirigea le séminaire de Reims, et laissa plusieurs écrits inédits.

CALLON DE SAINT-REMY, neveu du précédent romancier français, né à Reims en 1712, mort à Paris le 10 septembre 1756. Il fut secrétaire de l'ambassade de France à Turin. On a de lui : *Angelina* ou *Histoire de Don Mattheo;* Paris, 1752, 2 vol. in-8°.

Biog. univ. (éd. belge).

CALLOT (*Jacques*), peintre, dessinateur et graveur en taille-douce et à l'eau-forte, naquit à Nancy en 1592, et mourut en 1635 dans la même ville. Callot fut l'un de ces hommes qu'une vocation fatale et invincible entraîne dès leurs plus tendres années, et sa première jeunesse ne fut qu'un long et pénible combat entre les résistances de sa famille et le génie qui l'emportait vers les arts du dessin. Fils d'un gentilhomme héraut d'armes du duché de Lorraine, sa naissance et surtout les vœux de son père semblaient lui ouvrir une carrière bien différente de celle de la gravure. Mais sa vocation avait parlé, et dès l'âge de douze ans il s'était échappé furtivement de la maison paternelle pour se rendre en Italie et s'y livrer en liberté à ses goûts prédestinés. Sans argent, il fut contraint, pour faire sa route, de s'adjoindre à une troupe de Bohémiens, et, dans cette compagnie, il arriva à Florence. Là un des officiers du grand-duc, l'ayant pris sous sa protection, le plaça chez Remigio Canta-Gallina, peintre et graveur. Tel fut son début dans les arts. De cette école, où l'étude et la copie des grands maîtres avaient développé ses heureuses dispositions, il passa à Rome; mais il n'avait pas encore eu le temps d'y prendre des mesures pour suivre le cours de ses études, quand des marchands lorrains le reconnurent et le reconduisirent à ses parents. Il s'échappa de nouveau, et l'Italie le revit encore ; mais, ramené une seconde fois malgré lui sous le toit paternel par un frère aîné qui l'avait rencontré à Turin, il eut enfin le bonheur de voir les répugnances de son père céder devant tant de constance, et d obtenir la liberté de retourner en Italie. Callot fit ce troisième voyage à la suite d'un gentilhomme que le duc de Lorraine envoyait au pape. Arrivé à Rome, il entra d'abord chez Julio Parigi pour se perfectionner dans le dessin; puis il passa à l'école de Philippe Thomassin, et y apprit la gravure en taille-douce. Les grâces de sa figure et celles de son esprit lui attirèrent l'attention de la femme de ce dernier maître, qui, venant à soupçonner leur liaison, le chassa de son atelier. Ce fut alors qu'il retourna à Florence, et que, dégoûté de la gravure au burin, dans laquelle il n'avait fait que de médiocres progrès, il changea de style, renonça aux grandes figures lentement travaillées, se mit à composer en petit, et adopta le genre de l'eau-forte, procédé plus pittoresque, plus expéditif, moins rebelle à la fougue d'un génie si impatient de produire. Ce fut alors également qu'il se fit goûter du grand duc Côme II, et que ce prince le fixa près de sa personne. Après la mort de ce protecteur éclairé des arts, il retourna dans sa patrie, où le prince Henri, duc de Lorraine et de Bar, l'accueillit avec non moins de faveur, et le retint par une pension. Établi désormais à Nancy, il y épousa une jeune personne d'une famille ancienne, mais n'en eut point d'enfants. Cependant sa réputation croissait de jour en jour : la gouvernante des Pays-Bas, Élisabeth-Claire-Eugénie, l'appela à Bruxelles pour dessiner et graver le siége et la prise de Bréda par le marquis de Spinola. En 1628, il fut mandé pareillement à Paris par le roi Louis XIII, qui lui fit exécuter les grandes planches des siéges de La Rochelle et de l'Ile de Rhé. Mais quand les troubles dont la Lorraine fut agitée en 1631 eurent été suivis du siége et de la prise de Nancy par les armées royales, et que Louis XIII envoya chercher Callot et lui commanda de perpétuer

par la gravure le souvenir de cette nouvelle conquête, Callot osa supplier le roi de dispenser un Lorrain de peindre les malheurs de sa patrie. Et comme un courtisan (quelques-uns pensent que c'était le cardinal de Richelieu) disait avec colère : « On saura bien vous y contraindre! » « Plutôt me couper le pouce avec les dents, répondit Callot, que de faire quelque chose contre mon honneur et mon pays. » Cet honorable et courageux caractère plut à Louis XIII, qui n'insista plus que faiblement, agréa l'excuse, et alla même jusqu'à offrir au noble artiste une pension de 3,000 livres pour l'attacher à son service. Callot, qui était peu sensible à la fortune, et qui d'ailleurs, depuis les revers de sa patrie, nourrissait le projet de se retirer à Florence avec sa femme, n'accepta point. Le délabrement de sa santé, épuisée par les travaux, le retint plusieurs années encore à Nancy, et la mort vint l'emporter à l'âge de quarante-deux ans, quand son projet allait enfin s'accomplir.

Les traditions s'accordent à représenter Jacques Callot comme un homme d'un esprit doux, aimable et enjoué dans les habitudes de la vie ordinaire. Supérieur à tout sentiment d'aigreur ou de jalousie, il prenait sa revanche d'un mauvais procédé en se montrant généreux.

L'œuvre de ce maître ne s'élève pas à moins de 1,600 pièces. Il n'est aucune personne, même parmi celles qui n'accordent nulle attention à l'étude des objets d'art, qui n'en connaisse au moins quelques-unes. Chacun sait aussi que le nom de Callot est devenu comme le prototype d'un style particulier; et cette expression, *figure à la Callot*, est désormais une expression proverbiale et populaire.

> A livre ouvert, le chapier en lunettes
> Vient entonner : un groupe de mazettes
> Très gravement poursuit ce chant fallot,
> Concert grotesque et digne de Callot.
> GRESSET, *Lutrin vivant.*

Ceci s'entend, il est vrai, de ses fantaisies purement grotesques qui s'adressent plutôt à l'imagination qu'au jugement, qui s'en prennent aux formes, aux défauts extérieurs plutôt qu'aux travers, aux passions de l'humanité. Mais enfin, parmi ces compositions même qui se rapprochent le plus du style de la caricature, s'il en est qui soient des débauches, ce sont du moins les débauches d'un talent supérieur, toujours original, toujours plein de vigueur et de verve. Mais, hâtons-nous de le dire, il eut un autre génie que le génie vulgaire d'exciter le rire, et ce n'est point par le beau côté de son talent qu'il s'est acquis la popularité. Comme aujourd'hui Charlet, en qui l'ignorance du grand nombre s'obstine souvent à ne voir qu'un caricaturiste, Callot fut un grand peintre de mœurs; et telles de ses compositions, qui passent inaperçues, ont défrayé d'idées plus d'un peintre et plus d'un auteur. Nul, dans ces compositions si vastes sur si petite échelle, ne lui a été supérieur, ni pour l'abondance de la pensée, ni pour l'expression des figures, ni pour la facilité, le feu, l'esprit et la fécondité de l'exécution. Il semble que sa pointe inspirée soit inépuisable dans son essor. L'œuvre de Callot contient un certain nombre de pièces exécutées au burin, et principalement des portraits; mais toutes ces pièces sont de beaucoup inférieures aux gravures à l'eau-forte qui ont rendu sa réputation universelle : *les Foires, les Supplices; les Misères de la guerre; la grande et la petite Passion; les deux Tentations de saint Antoine; les Gueux contrefaits; les Batailles* et *les Siéges* et une foule de vues animées par une multitude de scènes et d'épisodes, voilà des ouvrages qui dans tous les temps seront recherchés par les gens de goût. Tous ces morceaux ont été souvent, mais toujours médiocrement copiés. Les originaux ne sont cependant point très-rares : il n'y a de rares que les bonnes épreuves. Callot paraît être le premier qui ait employé pour la gravure à l'eau-forte le vernis dur des luthiers au lieu du vernis mou; mais, surtout depuis Étienne de La Belle, il a trouvé peu d'imitateurs. Si par ce procédé les traits de sa pointe gagnaient plus de couleur et de fermeté, ils perdaient, en retour, cette légèreté, cette richesse, ce *flou*, comme disent les peintres, qui font la séduction des œuvres de La Belle. Le nombre immense des productions gravées de Callot aura droit de surprendre si l'on a égard surtout au peu de temps qu'il a vécu ; et cependant il savait trouver encore le loisir de produire de nombreux dessins où quelques amateurs voient plus d'esprit que dans ses planches. Ses tableaux, dont il paraît d'ailleurs qu'il n'a produit qu'un petit nombre, sont aujourd'hui de la plus grande rareté. La galerie du palais Corsini à Rome en possède une suite de 12, qui représentent *la Vie du soldat* ou *les Misères de la guerre*, sujets reproduits dans les eaux-fortes du même maître. Le cabinet de M. Julienne en possédait également un où le peintre avait représenté *les Géants foudroyés par Jupiter*. On cite encore de lui un *Couronnement d'épines*, tableau composé de 20 figures principales et quelques autres accessoires plus petites. Tous ces tableaux sont peints sur cuivre, d'une dimension qui ne dépasse pas 12 à 13 pouces : la touche en est élégante et légère et le ton général un peu faible, mais constamment fin et délicat. Le portrait de Callot a été peint par Vandyck et gravé par Vostermann et par Boulonais. [M. FEUILLET DE CONCHES, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Mariette, *Abécédaire*. — Fontenay, *Dict. des Artistes*. — Maume, *Recherches sur la vie et les ouvr. de J. Callot*. — *Éloge de Callot* par le P. Husson; Bruxelles, 1766, in-4°. — Green (G. H.), *Description of the works of Callot*; London, 1814, in-12. — Notice de M. Arsène Houssaye dans la *Revue des Deux Mondes*, t. III, de 1842, et dans l'*Artiste* 5e, série, t. III, p. 36 (1849). — Notice de M. Bourgoin d'Orli, dans l'*Artiste*, année, 1832.—M. Léon Gozlan, ibid., année 1839. — De Haldat, *Notice sur Callot considéré comme peintre*, dans les *Mémoires de l'Académie de Nancy*, 1839. Noël, — *Catalogue raisonné de collections lorraines*, p. 642-674.

*CALLOT (*Dominique*), écrivain héraldique et chimiste lorrain, né à Nancy, mort à l'Étanche le 28 novembre 1684. Neveu du fameux Jacques Callot, graveur, et frère puîné du dernier Callot, héraut d'armes de Lorraine, il fut baptisé sous le nom de Jacques, le 11 juillet 1642; il prit l'habit de prémontré à Saint-Paul de Verdun. Plus tard il devint abbé du couvent de l'Etanche près de Saint-Mihiel, où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui : *le Héraut d'armes de Lorraine et de Bar* (en manuscrit autrefois chez les pères prémontrés de Nancy, enrichi des armoiries des principales maisons par Callot, habile dessinateur lui-même. Dom Calmet en fait grand cas); — un assez gros *volume sur la chimie* (en manuscrit dans l'abbaye de l'Étanche).

Dom Calmet, *Bibl. de Lorraine*.

CALLOT (*François-Joseph*), médecin et poëte lorrain, né le 13 mai 1690 à Nancy, mort le 7 novembre 1773 dans la même ville. Arrière-petit-fils du célèbre graveur, il étudia à Montpellier, où il fut reçu docteur. En 1720, il fut nommé professeur agrégé de médecine à l'université de Pont-à-Mousson, et en 1723 médecin ordinaire du duc Léopold. Ce dernier l'établit ensuite médecin salarié à Rosières-aux-Salines, et l'envoya en 1726 dans le pays de Saint-Dié, ravagé par une épidémie maligne, qui fut combattue heureusement par Callot. En 1729, il fut nommé médecin en second par le duc François; mais ce n'est qu'en 1737 qu'il revint à Nancy, sa ville natale, séjour de ses ancêtres, où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui : *Dissertatio de Diabete;* Pont-à-Mousson, 1715 (très-estimée); — *Dissertatio de Medicina*; Pont-à-Mouss., 1715; — *Discours aux ouvertures des Assemblées des Directeurs du Bureau des pauvres à Rozières;* imprimées en 1724, 1727 et 1729; — *Stances à monseigneur le Prince Charles*; 1732 (dans la *Clef du cabinet;* 1732, mars, p. 169); — *l'Idée et le Triomphe de la vraie médecine, en forme d'apologie;* Commercy, 1742, in-8°; — *Apothéose de la maison de Lorraine*, précédée de la *Noce champêtre*, en forme de ballet de petit opéra, pour le jour du mariage du prince Charles de Lorraine avec l'archiduchesse Marie-Anne d'Autriche; Commercy, 1744, in-4° (attribué faussement par Lelong et Fontette à Jean Callot, héraut d'armes de Lorraine). — Dom Calmet parle encore d'un traité d'hygiène que Callot aurait écrit en 1750.

Calmet, *Bibl. de Lorr.* — Éloy, *Dict. de la méd.* — Chévrier, *Mém.*

CALLY (*Pierre*), théologien français, natif du Mesnil-Hubert, près d'Argentan, au diocèse de Séez, mort le 31 décembre 1709. Après avoir étudié à Caen, il y devint professeur d'éloquence et de philosophie en 1660, et principal du collége des arts de cette ville en 1675. En 1684 il fut appelé à la cure de la paroisse de Saint-Martin. Le premier, il professa en France la philosophie cartésienne. De 1686 à 1688 il fut exilé à Moulins. Il se fit encore connaître par les efforts qu'il fit pour convertir les protestants. On a de lui : *Doctrine hérétique et schismatique touchant la primauté du pape, enseignée par les jésuites dans leur collége de Caen;* 1644; — *Institutio philosophiæ;* 1674, in-4°; — *Universæ philosophiæ Institutio*; Caen, 1695, 4 vol. in-4°, dédié à Bossuet et développant les doctrines contenues dans l'ouvrage précédent; — une édition *ad usum Delphini* du traité *de Consolatione philosophiæ* de Boèce; 1680, in-4°; — *Durand commenté*, ou *l'Accord de la philosophie avec la théologie touchant la transsubstantiation de l'eucharistie;* Caen, 1700, in-12; cet ouvrage fut condamné le 30 mars 1701 par l'évêque de Bayeux et suivi d'une rétractation de l'auteur; — *Discours en forme d'homélies sur les mystères, sur les miracles et sur les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui sont dans l'Évangile* ; Caen, 1703, 2 vol. in-8°.

Basnage de Beauval, *Hist. des ouvr. des savants*, XVII. — *Hist. ecclés. de Bayeux.*

*CALMEIL (*Juste-Louis*), médecin français, né à Poitiers en 1798. Après avoir été élève d'Esquirol à la Salpêtrière, il devint premier interne de l'hospice de Charenton à l'époque où M. Royer-Collard en était le médecin en chef; plus tard il devint médecin-adjoint de cet établissement. Outre de nombreux mémoires et articles sur la physiologie, sur l'anatomie et le ramollissement de la moëlle épinière, publiés dans plusieurs recueils, notamment dans les *Archives générales de Médecine*, le *Journal universel et hebdomadaire*, etc., on a de lui : *De la Paralysie considérée chez les aliénés ;* 1826, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage a fait la réputation du docteur Calmeil comme médecin spécial des aliénés.

Querard, *la France littéraire.* — *Les Médecins de Paris.* — Beuchot, *Journal de la Librairie*.

CALMELET (*Michel-François*), ingénieur français, né à Langres en 1782, mort à Pise le 22 janvier 1817. On a de lui de nombreux *Mémoires* publiés dans le *Journal des Mines*, et parmi lesquels on remarque : *Mémoire statistique sur les richesses minérales du département de Rhin-et-Moselle ;* — *Notice sur les travaux relatifs aux houillières du département de la Sarre, exécutés par MM. Beaunier et Calmelet* (t. XXVI, 1809); — *Description géologique, minéralogique et statistique des minerais de l'arrondissement de Prüm* (Sarre) (t. XXXII, 1812); — *Description géologique, minéralogique et statistique des mines de fer de Commesdorf, arrondissement de Prüm* (Sarre) (ibid.); — *Description des anciennes mines de plomb de Rescheid* (Sarre) (ibid.); — *Essai sur les roches Cornéennes* (t. XXXV, 1814); — *Description de la mine de lignite vitriolique alumineux du mont Bastberg et de l'usine de vitriol et d'alun de Bouxwiller* (Bas-Rhin) (t. XXXVII, 1815).

Journal des Mines. — Quérard, *la France littéraire.*

*CALMELS (*Anatole-Célestin*), sculpteur

français contemporain, né à Paris, élève de Bosio, Pradier et Blondel. Ses principales œuvres sont : *une Sainte Famille*, exposée en 1843; — *une Statue de Guttemberg, les Bustes de Ballanche, du Dr Moulin, du comédien Tisserant*, en 1848; — *le Buste de Géricault*, en 1849; — *la Statue de Denis Papin*, en 1850; — *la Naissance de la Vierge*, bas-relief, en 1852. P. CH.

Livret des Salons.

CALMET (Dom *Augustin*), savant théologien et historien lorrain de la congrégation de Saint-Vannes, né à Mesnil-La-Horgne, près de Commercy, le 26 février 1672, mort à Paris le 20 octobre 1757. Baptisé sous le nom d'*Antoine*, il fit ses premières études au prieuré de Breuil (près de Commercy), ensuite il alla étudier à l'université de Pont-à-Mousson, où il fit sa rhétorique sous le P. Ignace l'Aubrussel, de l'ordre des jésuites. Au sortir de là, il prit l'habit de Saint-Benoît, le 17 octobre 1688, dans l'abbaye de Saint-Mansuy à Toul, où il fit profession le 23 octobre 1689. Il fit sa philosophie sous Dom Ambroise Borain, d'abord dans l'abbaye de Saint-Sore et ensuite dans celle de Munster, au Val-de-Saint-Grégoire, où il commença la théologie sous Dom Émilien Maugras. Dans l'abbaye de Munster il trouva par hasard une petite grammaire hébraïque de Buxtorff et quelques livres hébreux. Ce fut avec ce secours et à l'aide de quelques leçons, qu'on lui permit de prendre chez le pasteur protestant de Munster, nommé Faber, qu'il parvint à expliquer le texte hébreu de l'Ancien Testament. Après avoir reçu les ordres sacrés à Halesheim, où résidait le chapitre de l'église cathédrale de Bâle, il fut envoyé, en 1696, à l'abbaye de Moyen-Moutier où il étudia les saintes Écritures sous dom Hyacinthe Elliot. En 1697, l'évêque de Toul l'appela auprès de lui avec quelques autres pour interpréter en commun la Bible; mais ce projet d'étude ayant échoué, Calmet retourna en 1698 à Moyen-Moutier, à la charge d'enseigner la philosophie et la théologie aux jeunes religieux. Pendant ce nouveau séjour, qui dura jusqu'à 1704, il publia ses commentaires sur presque tout l'Ancien Testament. En 1704, il fut de nouveau envoyé, en qualité de sous-prieur, dans l'abbaye de Munster, où il fut chef d'une Académie composée d'une dizaine de religieux. Incertain si tous ses ouvrages composés sur l'Écriture méritaient d'être publiés, il demanda et obtint en 1706 la permission du chapitre général d'aller à Paris, pour y consulter les savants sur son dessein. Il fut encouragé par Dom Mabillon et l'abbé Duguet, qui le déterminèrent à publier ses commentaires en français. Après avoir mis en train cette publication, il revint en 1709 à l'abbaye de Saint-Mihiel, dont il était religieux. Pendant le séjour qu'il y fit, il eut à subir, à propos de ses commentaires, plusieurs attaques; l'une d'elles vint de Fourmont, qui se posait en défenseur des rabbins, attaqués par Calmet; mais le roi Louis XIV et le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, lui imposèrent silence. L'autre adversaire de Calmet fut le fameux Brochard Simon, autrefois prêtre de l'Oratoire et auteur des Histoires critiques de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il passa de nouveau plusieurs années à Paris pour l'impression de ses commentaires sur la Bible, et pour la rédaction de son Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui devait couronner l'œuvre. Mais ayant été élu, en 1715, prieur de Lay (près de Nancy), il retourna en juin 1716 dans son pays natal, où il se fixa de nouveau à Moyen-Moutier. Il était prêt à revenir une troisième fois à Paris lorsqu'il fut nommé, en 1718, par le chapitre général, abbé de Saint-Léopold à Nancy. En 1719, il fut élevé à la dignité de visiteur de sa congrégation, et obtint en 1728 l'abbaye de Sénones en Lorraine. Le collége des cardinaux l'avait proposé à peu près à la même époque pour le titre d'un évêché *in partibus*, avec pouvoir d'exercer les fonctions épiscopales dans tous les lieux de sa province, qui étaient exempts de la juridiction de l'ordinaire; mais dom Calmet refusa afin de pouvoir mieux vaquer à ses travaux littéraires. Il avait pourtant pris la résolution d'aller à Rome en 1730, afin d'obtenir du pape Benoît XIII, son protecteur, un indult pour l'élection à perpétuité à l'abbaye de Moyen-Moutier; mais la mort du pape dérangea ce projet, et depuis ce temps dom Calmet dirigea son abbaye de Sénones, tout en poursuivant ses travaux, soit à Sénones, soit à Paris. Il exerça deux fois les fonctions de président général de sa congrégation.

Parmi ses nombreux ouvrages, dont nous donnerons ci-après la liste complète, nous signalerons comme les plus importants, ses *Commentaires sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*. On trouve dans cet ouvrage de savantes dissertations sur les antiquités bibliques, mais le manque de connaissance des langues orientales s'y fait souvent sentir. On lui a reproché avec raison d'avoir trop négligé les sources rabbiniques. Son *Dictionnaire historique et critique de la Bible*, travail très-estimable pour le temps, a été traduit en anglais, allemand, italien et hollandais. Ces deux ouvrages de Calmet ont été plusieurs fois réimprimés; les protestants comme les catholiques les ont mis à contribution. Son *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament et du peuple juif*, et son *Histoire universelle sacrée et profane* sont moins estimées; car elles ont été effacées par des ouvrages analogues, publiés plus tard. Mais son *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine* est l'ouvrage d'un véritable savant et le premier qui ait été fait avec méthode sur l'Histoire de la Lorraine. Dom Calmet s'y montre exact et narrateur fidèle; seulement il est quelquefois diffus outre mesure. Le pendant à cet ouvrage est la *Bibliothèque lorraine*, tra-

travail moins bien soigné que le précédent. Il est à regretter qu'on n'ait pas publié les manuscrits de Calmet sur l'*Histoire spéciale des villes et abbayes de Lorraine*. Voici les titres de ses travaux imprimés : *Dissertation sur les anciens chiffres* (dans les journaux et les *Mémoires de Trévoux*); — *Dissertation sur la nature des perles*; — *Dissertation sur quelques jambes d'airain trouvées à Léomont* (dans le *Journal de Trévoux*, février 1709); — *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, 23 vol. in-4°, et 6 vol. in-fol.; Paris, 1707-1716; seconde édit., P., 1714-1720, 26 vol. in-4°; troisième édit., P., 1724, 9 vol. in-fol.; quatrième édit. P., 1729, 9 vol. in-fol. et 26 vol in-4°. Il en parut une traduction latine à Venise, 1730, 6 vol. in-fol., reproduite à Francfort-sur-le-Mein, 6 vol., in-fol.; et une autre par Jean Dominique Mansi, à Lucques, 1730-1738, in-fol., 8 vol. en 9 tomes, reproduite sous le titre : *Comment. lit. in omnes libros Vet. et N. Test.*; Augsbourg, 1756, 8 vol. in-fol., et Wurzbourg, 1789-1793, 19 vol. in-4°. Il en parut plusieurs extraits en français, dont l'un est connu sous le titre : *la Bible de l'abbé de Vence* (parce que ce dernier y a ajouté une Dissertation); P., 1748-1750, 14 vol. in-4°; édition augmentée; Avignon, 17 vol. in-4°, appelée *la Bible d'Avignon*; — *Réponse à la critique que M. Fourmont a faite de son commentaire*; Paris, 1710, in-8°; — *Dissertations qui peuvent servir de prolégomènes de l'Écriture sainte*; Avignon, 1715, in-8°, 2° édit.; Paris, 1720, 3 vol. in-4°; 3° édit. augmentée sous ce titre : *Trésor d'antiquités sacrées et profanes*; Paris, 1722, 3 vol. in-4°, et Amsterdam, 1722, 12 vol. in-12. Cet ouvrage, qui n'est qu'une reproduction des dissertations insérées dans le grand commentaire, a été traduit en anglais par Samuel Parker; Oxford, 1726, in-4°; en hollandais; Rotterdam, 1728-1733, in-4°; en latin, par J. D. Mansi; Lucques, 1729, in-fol.; et en allemand, sous le titre *Biblische Untersuchungen*, avec les excellentes notes et préface de Mosheim; Brème, 1738; 2° édit., 1744; 3°, 1747, 6 vol. in-8°; — *Discours et dissertations sur tous les livres de l'A. T.*; Paris, 1715, 5 vol. in-8°; — *Histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament et des Juifs, pour servir d'introduction à l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury* (va jusqu'à la destruction de Jérusalem); Paris, 1718, 2 vol. in-4°; ibid., 1725, 7 vol. in-12; 1729, 4 vol. in-4°; 1737, 4 vol. in-4°; 1770, 5 vol. in-4°, traduit en anglais avec des additions par Th. Stadehouse, Londres, 1740, 2 vol. in-fol.; en allemand, Augsbourg, 1759, in-fol., et en latin, Augsbourg, 1788, 5 vol. in-8°; — *Histoire de la vie et des miracles de Jésus-Christ*; Paris 1720, in-12, et réimprimée depuis à Nancy, en Hollande et en Flandre; — *Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible*; Paris, 1720, 2 vol. in-fol. avec gravures; le même avec supplément, P., 1722, 4 vol. in-fol; P., 1728, 4 vol. avec gravures; 1730, 3 vol. in-fol., avec gravures; Genève, 1730, 4 vol. in-fol., sans gravures; Toulouse, 1783, 6 vol. in-fol.; trad. en latin, par Mansi; Lucques, 1725-1731, 4 vol. in-fol. sans gravures; Venise, 1726 avec gravures; Augsbourg et Graetz, 1729, 4 vol. in-fol. avec grav.; en allemand par H. G. Glockner; Leipzig, 1747, in-4°, et en extrait, Lemgo, 1779, in-8°; en anglais par John Cobon, Cambridge, 1745, 3 vol. in-fol.; — *Dissertation sur les grands chemins de Lorraine*; Nancy, 1727, in-4°, réimprimée dans l'*Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine*; Nancy, 1728, 4 vol. in-fol.; nouvelle édit. très-augmentée, Nancy, 1745-1757, 6 vol. in-fol.; — *Dissertation sur quelques monuments d'antiquités*, dans le *Mercure de France*, décembre 1728; — *Abrégé chronologique de l'Histoire sacrée et profane depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*; Nancy, 1729, in-8°; traduit en latin, ibid., 1733, in-8°; — *Traité de la confession générale*; Nancy, 1731, in-12; ibid., 1753, in-12 : il en existe une traduction allemande; — *Commentaire littéral, historique et moral sur la Règle de Saint-Benoît*; Paris, 1733, 2 vol. in-4° (les figures, dont il devait être orné et qui devaient représenter les costumes des anciens moines d'Occident, ne furent point gravées), traduit en latin par quelques bénédictins de Senones; Augsbourg, 1748; — *L'Histoire de Lorraine* abrégée, à l'usage de messeigneurs les princes; Nancy, 1734, in-8°; — *Histoire universelle sacrée et profane, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours* (va jusqu'à 1720); Strasbourg et Nancy, 1735-1771, 17 vol. in-4°; traduite en italien; Venise, 1742 et suiv. in-4°; en allemand par R. Kleinsorg; Augsbourg, 1776-1797, 12 vol. in-8° : il en existe aussi une trad. latine et une autre en grec vulgaire, mais qui ne comprend que les 6 premiers volumes; — *Dissertation historique et chronologique sur la suite des médailles des ducs et duchesses de Lorraine, gravées par Ferd. Saint-Urbain*; Vienne, 1736, in-4°; — *Histoire généalogique de la maison du Châtelet, branche puînée de la maison de Lorraine*; Nancy, 1741, in-fol.; — *Dissertation sur les apparitions des anges, etc., et sur les revenants, les vampires*; Paris, 1746, in-12; nouvelle édit. revue et augmentée, Einsiedeln ou N.-D.-Des-Ermites, 1749, 2 vol. in-12; réimprimée sous le titre : *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou revenants de Hongrie*, etc., Paris, 1751, 2 vol. in-12; Sénones, 1759, 2 vol. in-8°; traduit en italien, Venise, 1756, in-4°; et en allemand; cet ouvrage, qui fit encourir à dom Calmet le reproche d'un homme par trop crédule et dépourvu de sens critique, a provoqué de nos jours une réfutation sous ce titre : *Histoire des vampires et des spectres malfaisants, avec un*

examen du vampirisme; Paris, 1820, 2 vol. in-12; — *la Bible en latin et en français* (texte de Sacy), avec des préfaces, dissertations et notes littéraires, critiques et historiques tirées de son commentaire et de ses dissertations; Paris, 1748 et suiv., 12-14 vol. in-4°; — *Traité historique sur les eaux de Plombières, de Bourbonne, Luxeuil,* etc.; Nancy, 1748, in-8° (ouvrage du P. Durand, mais augmenté et annoté par D. Calmet); — *Sur les Dragons volants,* dans le *Journal de Verdun,* 1755; — *Bibliothèque lorraine,* ou *Histoire des hommes illustres qui se sont distingués dans la Lorraine et dans les Trois Évêchés dans les sciences, dans la piété et dans les beaux-arts;* Nancy, 1751, in-fol: elle forme aussi le vol. 4 de la 2e édit. de l'*Histoire de Lorraine;* François Ant. de Chévrier en a donné un extrait dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des hommes illustres de Lorraine;* Bruxelles, 1754, 2 vol. grand in-12; — *Notice de la Lorraine, qui comprend les duchés de Bar, l'électorat de Trèves, les villes principales et autres lieux les plus célèbres, rangés par ordre alphabétique;* Nancy, 1756-1762, 2 vol. in-fol. (ouvrage très-rare, publié et augmenté par son neveu D. Fangé); — *Sur la Terre de Gessen et sur le royaume de Tanis en Egypte,* dans le *Mercure de France,* décembre 1756 et janvier 1757..

Parmi les ouvrages inédits de dom Calmet on cite : *Histoire de l'abbaye de Saint-Léopold de Nancy; — Histoire de l'abbaye de Senones; — Histoire du prieuré de Lay; — Notice historique des villes et principaux bourgs et villages de la Lorraine;* in-fol.; — *Sur l'origine du jeu de cartes; — Sur la cérémonie du roi-boit ou roi de la fève; — Sur les divinités païennes autrefois adorées dans la Lorraine; — Sur quelques coutumes et usages pratiqués en Lorraine; — Sur la question de savoir si le monde est tiré du néant ou d'une matière préexistante et éternelle; — Dictionnaire des mots lorrains et autres vieux mots; — Histoire de l'abbaye de Munster en Alsace,* dont une partie a été imprimée dans la *Continuatio Spicilegii ecclesiastici* de Lünig; Leipzig, 1720, in-fol.

Les ouvrages faussement attribués à dom Calmet sont : *Histoire de la maison de Salles, originaire de Béarn* (faite par Hugos, abbé d'Etival); Nancy 1716, in-fol.; — *Historia mediani monasterii;* Strasbourg, 1724, in-4° (par dom Belhomme); — *Dissertation sur la sueur de Notre-Seigneur Jésus-Christ au jardin des Oliviers;* Paris, 1740, in-12 (par un auteur inconnu); — *Refutatio systematis generalogici a R. Patre Marquardo Hergote, benedictino professo ad sanctum Blasium in Nigra Silva, ibidemque magno Cellerario compositi, e gallico in latinum translata,* 2e édit.; Venise, 1740, in-4° (dom Calmet décline lui-même la paternité de cet ouvrage, qu'on lui avait envoyé par la poste). — Voltaire a souvent profité des travaux de dom Calmet pour son *Histoire générale* et son *Essai sur les mœurs des nations;* et Frédéric le Grand a publié sous le nom de Calmet une facétie intitulée : *Commentaire théologique sur la Barbe-Bleue.*

Dom Fangé, neveu et successeur de C., *Vie de dom Calmet,* 1763, in-8°. — Dom Calmet, *Autobiographie,* dans la *Bibl. Lorr.* — Rathle, *Geschichte der Gelehrten,* I. et *Beyträge zur Historie der Gelehrten,* V. — Baumgarten, *Nachrichten,* etc., II, 504. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

CALMETTE (*François*), médecin français, né à Rodez dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort dans la première moitié du dix-huitième. Il étudia à Montpellier, où il prit le grade de docteur en 1684, et fit pendant quelque temps, à la faculté de cette ville, des cours qui eurent beaucoup de succès. On a de lui : *Riverius reformatus, sive praxis medica methodo Riverianæ non absimilis, juxta recentiorum tum medicorum tum philosophorum principia conscripta;* Genève, 1677, in-8°; ibid., 1687, n-8°; ibid., 1706, 1718, in-8°; Lyon, 1690, in-8°. C'est un abrégé de médecine pratique.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.* — Éloy, *Dict. de la Médecine.*

CALMETTE (*Louis-Castor-Matthieu* DE LA). *Voyez* LA CALMETTE.

CALMO (*André*), auteur dramatique vénitien, né vers 1510; il mourut le 23 février 1571. C'était le fils d'un gondolier et un des premiers et des plus habiles écrivains qui eussent fait usage du dialecte spirituel et efféminé des lagunes de Venise. Il a laissé des comédies, des églogues, des lettres. Ses comédies ont pour titre : *Il Travaglio, la Pozione, la Spagnola, la Saltuzza, la Fiorina,* imprimées de 1549 à 1561; elles ont obtenu l'honneur d'éditions nombreuses. Suivant l'usage répandu à cette époque, les personnages y parlent divers patois, ou s'expriment en vénitien, en bolonais, en bergamasque, en mauvais allemand, en grec italianisé; des pédants débitent un latin qui ne ressemble nullement à celui de Cicéron; la scène est encombrée de spadassins, d'entremetteuses, de courtisanes. La fertilité des plans, la complication des imbroglios, la vivacité des saillies expliquent le succès de ces comédies; l'abus des travestissements, des surprises, des reconnaissances ne choquait pas alors, et quant aux situations licencieuses, aux expressions cyniques, nul comique italien du seizième siècle n'en est exempt. « Lorsqu'on « jouait les pièces de Calmo, la salle de specta- « cle était assiégée par le peuple; on tâchait d'y « pénétrer par les fenêtres; on traversait les toits « des maisons; on marchait sur les gouttières; « on risquait sa vie pour lorgner un fragment de « la représentation. » Il est peu d'auteurs de notre siècle dont on puisse dire autant. Les *egloghe* sont au nombre de quatre; elles n'ont de pastoral que le nom; c'est la vie de Venise qui les anime; les quolibets des gondoliers y remplacent

les entretiens des bergers. Quant aux *Lettere*, publiées en 1572, elles sont adressées aux protecteurs de Calmo et à des artistes célèbres; elles ne présentent guère que des compliments ampoulés, des flatteries étalées en de longues phrases dont les replis sinueux se déroulent à travers une foule de métaphores, d'épithètes et d'adjectifs accumulés; elles s'adressent à Michel-Ange, à l'Arétin, au Tintoret, etc. A vrai dire, quoique l'auteur prétende qu'on y trouve *fantastiche, fantasie, filosofiche*, elles offrent peu d'intérêt. Calmo fut tout aussi célèbre comme comédien que comme auteur comique. Il jouait le rôle de *Pantalon* avec une verve qui provoquait toujours les applaudissements les plus chaleureux. G. B.

Ferrari, *De la littérature populaire en Italie* (dans la *Revue des Deux-Mondes*, juin 1839. — Gamba, *Serie degli scritti impressi in dialetto veniziano*, 1832, in-12, p. 45.

***CALO** (*Jean-Adam*), théologien luthérien allemand, né à Belgern (en Saxe), mort à Schönewalde en 1742. Il étudia à Wittemberg, où, ayant pris ses grades en 1705, il devint en 1707 professeur. En 1716, il fut nommé diacre à Schlieben, et en 1733 à Schönewalde, où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui : *Disp. de Chlodovæo M. primo inter Francos rege christiano;* Wittemberg, 1704, in-4°; — *Disp. de eo quod homini convenit circa bruta;* Wittemb., 1706, in-4°; — *Historia Jac. Bohemi sutoris Gorlicensis;* Wittemb., 1707, in-4°, et 1715, in-4°; — *Disp. de Pseudo-Apostolis veteri et recentiori ecclesiæ infensis;* Wittemb., 1708, in-4°; — *Disp. quod Christus formaliter et syllogistice disputaverit;* ibid ; — *Renovatus Theologorum Witembergensium conspectus;* Wittemberg, 1713, in-4°.

Dietmann, *Chursächsische Priester-Geschichte* (Histoire du Clergé de la Saxe électorale), t. III, p. 300, t. IV, p. 486.

CALOGERA ou **CALOGIERA** (*Ange*), littérateur et théologien italien, de l'ordre des Camaldules, né le 7 septembre 1699 à Padoue, mort le 29 septembre 1768, dans le couvent de Saint-Michel (dans une île des lagunes de Venise). Issu d'une famille grecque de l'île de Corfou, mais qui suivait le rite latin, il fit ses études sous les jésuites. En 1716, il entra dans le monastère de Saint-Michel de l'ordre des Camaldules. Envoyé à Ravenne en 1721 pour y faire son cours de théologie, il trouva à sa disposition dans cette ville une riche bibliothèque et se lia avec quelques savants estimables, entre autres le cardinal Quirini, son concitoyen, ce qui décida de sa vocation pour les lettres. Après quelques années de séjour à Ravenne, à Venise et à Vicence, il retourna dans son couvent de Saint-Michel, où il devint en 1729 lecteur de philosophie. En 1730 il fut nommé censeur des livres imprimés à Padoue, et en 1756 abbé de son couvent, où il s'était fixé depuis trente ans, et où il mourut. On a de lui : *Storia letteraria d'Europa, tradotta dalla lingua francese;* Venise, 1726 et 1727, 2 vol. in-12; — *Raccolta d'opuscoli scientifici et filologici;* faite avec le concours de Pierre-Catherine Zeno, Vallisnieri, Facciolati, Mansi, Muratori, etc.; Venise, 1728-1754, 51 vol. in-12; — *Nuova raccolta d'opuscoli scientifici et filologici;* Venise, 1755-1778, 24 vol. in-12, continué, après la mort de Calogera, à partir du vol. 15, par son frère en religion Fortuné Mandelli : ces deux derniers recueils sont des collections des Actes de plusieurs Académies italiennes, où l'on trouve un grand nombre de morceaux précieux, qu'on chercherait vainement ailleurs; — *Novelle dalla Republica delle Lettere;* Venise, 1729-1732, in-4°; — *Il nuovo Gulliver, o sia viaggio di Giov. Gulliver, tradotto dal inglese;* Venise, 1731, in-8°; — *Biblioteca volante di Giov. Cinelli Calvoli, edit. II, in miglior forma ridotta per Albrizzi e Calogera;* Venise, 1734-1747, 4 vol. in-4°; — *Dieci meditazioni sopra alcune delle principali azioni di S. Benedetto;* Venise, 1734, in-12; édit. augmentée; Venise, 1745, in-12, et 1750, in-4°; trad. en allemand; Vienne, 1756, et en latin; Prague, 1750; — *Le Avventure di Telemaco tradotte;* Venise, 1744, in-4°; — *Le Virtù di S. Romualdo, Padre de' Monaci;* Venise, 1745, in-12, et 1750, in-12; — *Apparecchio spirituale alle feste di S. Parisio;* Venise, 1745, in-12; — *Ragguaglio della vita e della morte di Giust. Manzoni;* Venise, 1746, in-8°; — *Memorie per servire alla storia letteraria;* Venise, 1753-1758 12 vol. in-8°; — *Nuove memorie per servire*, etc.; Venise, 1759-1761, 6 vol. in-8°; — *La Vita della B. Giovanna Francesca Fremiot di Chantal, composta da Carlo Ant. Saccarelli*; Venise, 1753, in-8°; — *Memorie intorno alla vita di Mons. Luca de Renaldis, Vescovo di Trieste;* Venise, 1753, in-8°; — *Compendio della vita di S. Teobaldo, Monaco ed Eremita Comald.*, 1762, in-12; — *La Minerva, o sia nuovo Giornale de' Letterati d'Italia*, avec le concours d'Apostolo Zeno, etc.; Venise, 1762-1765, in-4°; — Une correspondance littéraire en 60 volumes (manuscrit).

Nuova raccolta d'opusc. scient. et filol., t. 28, p. 1. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CALOMARDE, ou plutôt **CALOMARDA** (don *François-Thadée*), célèbre homme d'État espagnol, né à Villèle à Aragon en 1775, mort à Toulouse en 1842. Cet homme d'État, l'âme de la politique espagnole après le rétablissement de l'absolutisme, fut le seul, avec le ministre des finances Ballesteros, qui, au travers des nombreuses mutations qu'ont éprouvées les divers départements ministériels en Espagne, sut se maintenir en crédit depuis le commencement de l'année 1824 jusqu'en 1832. Avant d'être secrétaire au conseil de Castille, il avait rempli les fonctions de premier secrétaire du favori Lardizabal, qu'à son retour de France le roi Ferdinand VII avait

nommé au ministère des Indes. Don Calomarde devint l'ami de son chef, et lorsque celui-ci fut exilé en Biscaye, il le suivit à Pampelune. Le marquis de Casa Irujo étant mort le 18 janvier 1824, son portefeuille fut donné à don Hérédia, qui fut remplacé au ministère de la justice par don Calomarde. La connaissance des affaires, qu'il avait acquise comme secrétaire au conseil de Castille, lui assura une influence marquée; zélé abolutiste, il se trouva, lors de la discussion sur l'amnistie, en opposition avec le comte d'Ofalia, dont les principes étaient modérés. Bientôt don Antonio Ugarte, qui d'abord s'était joint à lui contre M. d'Ofalia, mais dont il voyait s'accroître la faveur auprès du roi, excita sa jalousie. Il en prit occasion pour se tourner du côté du parti apostolique, auquel appartenaient plusieurs des membres les plus influents du conseil de Castille, sans néanmoins appuyer les pernicieux desseins de la junte apostolique. Dès ce moment on vit régner dans l'administration une justice sévère, maintenue avec toute l'inflexibilité du caractère national. Calomarde parvint bientôt à se rendre l'âme du parti qui agissait contre le premier ministre. Ugarte, de son côté, poursuivait, à la tête de la camarilla, le même but. Enfin parut le décret d'amnistie, rendu le 1er mai 1824 à Aranjuez, où, de tous les ministres, MM. d'Ofalia et Calomarde avaient seuls accompagné le roi. Le décret, proposé et appuyé par le premier, porta un coup sensible au parti modéré. Sa publication et sa mise en pratique donnèrent lieu à de longs débats, et amenèrent la chute du crédit dont avait joui le comte d'Ofalia auprès du roi; de telle sorte que, lorsque celui-ci partit en juillet pour les eaux de Sacédon, il ne se fit accompagner que de Calomarde, laissant le comte à Madrid. Le 5 juillet parut un décret royal, signé par Calomarde, portant que les procès intentés à ceux qui s'étaient permis des actes de violence contre les membres du *soi-disant* gouvernement constitutionnel devaient être supprimés, que les détenus devaient être remis en liberté, et qu'on eût à lever le séquestre mis sur les biens. Bientôt après (11 juillet), le comte d'Ofalia perdit la place de ministre d'État, disgrâce que l'on attribua moins à Calomarde qu'à Ugarte. Par l'influence de celui-ci son département fut confié à M. Zéa, alors ministre d'Espagne à Londres, qui entra en fonctions au mois de septembre. Mais les carlistes, la camarilla et Calomarde lui étaient contraires, et plus tard même Ugarte, qui s'était de nouveau rapproché du dernier. M. Zéa passait aux yeux des absolutistes pour engagé dans le parti modéré. Les divers portefeuilles changèrent plusieurs fois de main, mais sans nuire au crédit de don Calomarde, qui sut se maintenir dans la confiance du roi, en ayant soin de ne jamais se mettre en évidence; appuyé par les apostoliques et la camarilla, il était sûr de conserver sa suprématie contre les carlistes. Après la mort du ministre Salmon, Calomarde dirigea quelque temps les affaires étrangères; mais, trop peu familier avec la langue française pour conférer avec le corps diplomatique, il céda ce poste au comte Alcudia (13 février 1831), et rentra dans son ministère de la justice. Il serait inexact de dire que le système de Calomarde était dans le sens des apostoliques, quoiqu'il fût dans celui de la monarchie absolue. Il a contenu les passions du parti anti-constitutionnel, comme le prouvent deux circulaires du 26 septembre 1825, émanées de lui. Dans l'une il recommande aux prélats et aux prêtres de faire descendre de la chaire des paroles de paix et de réconciliation plutôt que de propager la discorde. La seconde prescrivit aux tribunaux de surseoir à tous procès pour délit politique et de mettre en liberté les détenus. En même temps on vit s'introduire un usage tout nouveau : d'importants décrets, dont la connaissance appartenait naturellement au ministère de la justice quand ils lésaient les intérêts d'un certain nombre d'ayants droit, furent préalablement soumis à la révision du conseil d'État, d'où ils passaient au roi, qui leur donnait sa sanction en plein conseil. Tel fut, par exemple, le décret du 16 janvier 1826, en vertu duquel tous les rachats de redevances dues aux ordres réguliers, rachats effectués au temps de la constitution, furent déclarés nuls, et tous les redevanciers condamnés à payer le cens, soit échu, soit arriéré. Toutes les plaintes des propriétaires d'immeubles furent alors dirigées non contre le ministre, mais contre le conseil d'État; il n'y eut que les apostoliques qui s'attaquèrent directement au favori. Ils prétendaient qu'il était partisan des anciennes sociétés secrètes; mais le motif de leur haine était la fermeté avec laquelle il déjouait leurs menées en faveur du carlisme. Ils parvinrent néanmoins à obtenir sa destitution, qui fut signée le 10 septembre 1827. Mais cette disgrâce ne dura que quelques heures; car le même jour le roi, sur l'intercession de don Carlos, de son épouse, de la princesse de Beira et de son confesseur, retira le décret de destitution. Bientôt après les troubles survenus en Catalogne, où les carlistes (surnommés *agraviados*) avaient fondé à Manrésa une « régence romano-centrale, » ayant porté le roi à se rendre en personne dans cette province, don Calomarde fut le seul des ministres dont il se fit accompagner, et les autres eurent ordre de lui adresser leurs rapports. On sait que la proclamation donnée par le roi à Tarragone (28 septembre 1827) et contre-signée par Calomarde, jointe aux mesures vigoureuses prises par le général comte Espana, contribua puissamment à réprimer l'insurrection. Calomarde eut ordre de faire chanter, à cette occasion, le *Te Deum* dans toutes les églises du royaume. Depuis il se maintint constamment dans la confiance du roi. Cependant la conjuration des agraviados avait des filiations si nombreuses que Calomarde

conseilla lui-même, contrairement à ses précédentes opinions, la publication d'une amnistie générale. D'un autre côté, le mécontentement des absolutistes ne cessait d'éclater dans les provinces. Le roi, à son retour de Barcelone (avril 1828), fut froidement reçu par le peuple de Saragosse, et Calomarde fut sifflé. La populace, excitée par les moines, ne pouvait lui pardonner d'avoir refusé aux insurgés le rétablissement de l'inquisition. Le pouvoir absolu trouvait auprès du peuple un puissant appui dans les volontaires royaux; mais ceux-ci, abusant des faveurs qu'ils avaient obtenues, se permirent toutes sortes d'excès, et, comme ils coûtaient deux fois autant que le reste de l'armée, le ministre de la guerre demanda leur licenciement. Cela donna lieu à de nombreux dissentiments au sein du conseil des ministres; Calomarde, qui croyait les volontaires indispensables, fit prendre une décision en leur faveur.

Cependant il s'occupa de plusieurs réformes devenues urgentes, particulièrement parmi les employés des administrations, où s'étaient introduits des désordres de toute espèce, et dans l'organisation des cours de justice. Une commission fut chargée de rédiger un nouveau code pénal, et un nouveau code de commerce fut achevé en 1829. Mais la justice criminelle resta toujours un objet de terreur, nommément dans les provinces, où le pouvoir militaire évoquait à lui les délits politiques, et Calomarde ne fit rien pour empêcher qu'en Catalogne le général Espana ne proscrivît arbitrairement les constitutionnels (joséphinos, franc-maçons, negros), qu'il n'incarcérât les libéraux et ne cherchât à faire rentrer par la ruse ceux qui avaient trouvé un refuge en France, afin de les traduire devant des commissions, comme cela arriva au général Milans. C'est ainsi que le terrorisme devint la sauvegarde du roi catholique. Mais, quant aux brigands qui infestaient les grandes routes et à l'audace des voleurs dans Madrid, il n'y eut aucun moyen d'en préserver le pays; celui qu'on employa par la disposition prise le 21 janvier 1830, qui promettait aux volontaires royaux, milice effrénée et licencieuse, une prime d'une once d'or pour chaque criminel qu'ils livreraient à la justice, était de tous le moins propre à y parvenir.

Don Calomarde fut pour beaucoup dans le décret qui prononça l'abolition de la loi salique en Espagne : aussi cette mesure fit-elle revivre contre lui l'animosité des apostoliques. Néanmoins, comme il n'était que l'organe des volontés du monarque, et que son influence sur les conclusions du conseil d'État, quoique réelle, ne ressortait pas d'une manière évidente, on ne put le rendre directement et personnellement responsable. Mais les troubles continuels excités à l'intérieur par les factions et les brigands et la sûreté de l'État menacée au dehors par les débarquements des constitutionnels rendaient impossible toute bonne organisation de la justice; en sorte que l'amnistie fut différée d'un jour à l'autre, et, en attendant, le pouvoir militaire entravait la marche de la police.

Lors de la maladie de Ferdinand VII, don Calomarde changea de système quant à la succession, et favorisa le parti de don Carlos. On assure même qu'il fit signer au roi, pendant qu'il était privé de connaissance, un décret qui rapportait la pragmatique sanction du 29 mars 1830. Mais la reine ayant été chargée de la régence, il ne put se maintenir à son poste; le ministère fut dissous, et don Calomarde quitta l'Espagne à la hâte pour se rendre en France, où il vécut jusqu'à sa mort dans une retraite profonde. [*Enc. des g. du m.*]

Lesur, *Ann. hist. univ.* — Comte de Toreno, *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne.* — Lavallée, *Espagne depuis l'expulsion des Maures jusqu'en* 1847.

***CALOMATO** (*Bartolommeo*), peintre vénitien du dix-septième siècle. Son style offre peu de vigueur et peu de fini, mais il a de la grâce et de la vivacité. Ses tableaux, généralement de petite dimension, représentent des vues champêtres avec de petites figures bien agencées et dont les mouvements sont gracieux.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.*

***CALON** (*Edme*), littérateur et jurisconsulte français, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il était avocat au parlement de Dijon. On a de lui : *Avis à la France;* Dijon, 1610, in-8° (à propos de la triste mort de Henri IV).

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne.*

***CALONA** (*Thomas*), théologien italien, de l'ordre des capucins, né à Palerme en 1599, mort dans la même ville en 1644. On a de lui : *Sacra aristocratici principatus idæa, sive Samuel expositus in libris historialibus Judicum;* — *Commentaria moralia super XII Prophetas minores;* Palerme, 1644, in-fol.

Walch, *Bibl. theol.*

CALONNE (*Charles-Alexandre* DE), célèbre homme d'État français, naquit à Douai en 1734, d'une famille distinguée dans la magistrature, et mourut le 30 octobre 1802. Une grande vivacité d'esprit, jointe à beaucoup d'ambition, des manières élégantes, le goût du luxe, une moralité plus que douteuse, une imagination fertile en intrigues et en ressources de tout genre, tels sont les principaux traits du caractère de cet homme, dont le passage au ministère a si gravement compromis la royauté. Ayant embrassé la carrière du barreau, il fut d'abord avocat général au conseil principal d'Artois, ensuite procureur général au parlement de Douay, et ne tarda pas à devenir maître des requêtes, ce qui lui donna entrée au conseil. Il débuta d'une manière peu honorable dans la carrière de l'administration. Les querelles entre les parlements et le clergé avaient été, en Bretagne, plus vives que partout ailleurs. Les jésuites, soutenus par le gouverneur de cette

province, le duc d'Aiguillon, avaient conjuré la perte du procureur général La Chalotais. Ils l'accusèrent de vouloir détruire les antiques bases de la monarchie pour y substituer la démocratie. Des lettres anonymes, injurieuses à la majesté du trône, tombèrent entre les mains du roi, qui chargea La Vrillière de prendre des informations sur ces lettres. Ce secrétaire d'État, qui était parent du duc d'Aiguillon, les ayant montrées comme par hasard à Calonne, celui-ci s'écria aussitôt : « Voici l'écriture de M. de La Chalotais. » Cette scène, concertée entre eux, eut pour résultat l'arrestation de La Chalotais; mais le complot tourna à la confusion de ses auteurs : après bien des efforts pour réunir les éléments d'une accusation positive contre cet estimable magistrat, on fut obligé de le remettre en liberté, et Calonne n'y gagna que la réputation d'un audacieux intrigant.

En montant sur le trône, Louis XVI avait choisi Turgot et Necker pour ministres ; mais les courtisans, alarmés des projets de réforme que préparaient ces deux hommes d'État, les obligèrent, par leurs cabales, à donner leur démission. Dès lors tout fut perdu, et la révolution devint imminente. MM. Joly de Fleury et d'Ormesson, qui leur succédèrent, ne purent rétablir l'ordre dans les finances. Calonne, protégé par le comte d'Artois et M. de Vergennes, ministre des affaires étrangères, fut nommé, en 1783, au contrôle général. Si les courtisans avaient eu à redouter la sévère économie de Turgot et de Necker, ils n'eurent qu'à se louer de la facile complaisance du nouveau contrôleur général. Calonne ne s'étudia qu'à plaire à la cour, et il y réussit, du moins pendant quelque temps. Il donnait des fêtes, payait les dettes du comte d'Artois, prodiguait l'argent à la reine, donnait des pensions et des gratifications à ses protégés, soldait l'arriéré, acquittait toutes les dettes, achetait Saint-Cloud et Rambouillet. Lorsque le roi l'interrogeait sur les ressources du trésor, le ministre lui faisait le tableau le plus séduisant de la situation de la France. Il ajoutait qu'il avait des plans tout prêts, qu'il mettrait au jour quand il serait temps, et dont l'effet serait d'effacer jusqu'aux moindres traces du déficit. Les moyens qu'employait Calonne pour faire face à tant de profusions étaient simples : il empruntait, anticipait, rendait des édits bursaux, prolongeait les vingtièmes, imposait des sous additionnels avec une facilité que n'avait jamais montrée aucun de ses prédécesseurs. Le parlement avait beau faire des remontrances toutes les fois qu'on lui présentait des édits; le roi ordonnait d'enregister, et on était contraint d'obéir. La détresse du peuple parvint à un point qui ne permit plus de lever de nouveaux impôts : et quant au crédit, les nombreux emprunts du ministre l'avaient épuisé. Dans cette situation critique, il ne se laissa point décourager, et trouva de l'argent pour maintenir son luxe et ses énormes dépenses. Enfin, en 1786, il se prépara à mettre à exécution la grande mesure qu'il gardait depuis si longtemps en réserve : il convoqua une assemblée des notables. Son intention était de demander à cette assemblée l'égale répartition des impôts, l'anéantissement des privilèges d'État, l'abolition des corvées et de la gabelle. Cette mesure ne satisfit aucun parti. La nation, éclairée sur ses propres intérêts, demandait la convocation des états généraux ; et quant à la noblesse, outre que Calonne comptait parmi elle beaucoup d'ennemis qui conjuraient sa ruine avec les parlements, elle était trop prévenue contre ses premières opérations pour lui accorder les sacrifices qu'il réclamait d'elle. Ce qui nuisit surtout au projet de Calonne, ce fut la mort de Vergennes, arrivée quelques jours avant la convocation des notables. Néanmoins, il se présenta avec assurance devant l'assemblée, dont l'ouverture eut lieu le 2 février 1787. Il y prononça un discours non moins brillant qu'habile, dans lequel il fit le tableau le plus flatteur de l'état de l'industrie et du commerce; cependant il fut forcé de convenir d'un déficit énorme de cent douze millions. Loin d'accueillir les moyens qu'il proposait pour rétablir les finances, les notables lui demandèrent des comptes. Obligé de se défendre, mais fort embarrassé de le faire, Calonne déclare que l'arriéré remontait au ministère de l'abbé Terray; qu'il était alors de quarante millions ; que l'administration de Necker l'avait augmenté de quarante autres, et qu'il n'avait pu lui-même éviter une surcharge de trente-cinq millions. Necker répondit en soutenant, comme il l'avait fait dans son *Compte rendu*, que pendant sa gestion les recettes excédaient les dépenses de dix millions. Dès lors les notables, heureux d'avoir un prétexte pour se venger des inquiétudes qu'il leur avait inspirées sur leurs privilèges, ne gardèrent plus de mesure contre lui. La cour, voyant bien qu'il ne pourrait plus fournir à ses prodigalités, s'unit aux parlements. La reine et le comte d'Artois, auparavant ses soutiens chaleureux, entraînés par l'archevêque de Toulouse, qui briguait la place de contrôleur général, l'abandonnèrent aussi. Néanmoins, Calonne résista encore quelque temps. Il réussit même à faire disgracier un de ses plus grands ennemis, le garde des sceaux Miromesnil; mais le lendemain même du jour où il obtint cet avantage, le roi, pressé par les représentations des notables, envoya M. de Breteuil lui demander sa démission. La haine de ses ennemis ne s'en tint pas là. Louis XVI fut contraint de lui retirer le cordon du Saint-Esprit et de l'exiler en Lorraine.

Quelque temps après, Calonne passa en Angleterre, et engagea de là avec Necker et les parlements une polémique dans laquelle il mit beaucoup d'esprit et de grâce; mais il ne put jamais, malgré tous ses efforts, convaincre personne de l'intégrité de son administration. Il épousa à Londres la veuve de M. d'Harveley;

qui lui apporta en dot une grande fortune. Lorsqu'en 1789 les états généraux s'assemblèrent, Calonne se rendit en Flandre dans le dessein de s'y faire élire; mais les esprits étaient alors trop excités pour faire un pareil choix. Le refus qu'il avait éprouvé l'engagea à écrire contre la révolution. Il devint l'agent du parti de Coblentz, qu'il servit avec beaucoup d'activité, et auquel il sacrifia toute sa fortune. Après que les événements de la guerre eurent ôté aux Bourbons tout espoir de rentrer en France, il retourna à Londres, où il composa quelques ouvrages politiques. Calonne, ayant à se plaindre du parti qu'il avait servi avec tant de zèle et dont il s'était attiré la défaveur par la publication de son *Tableau de l'Europe en novembre* 1795, sollicita, en 1802, la permission de revenir dans sa patrie. Napoléon la lui accorda. Calonne mourut un mois après son arrivée, laissant la réputation d'un homme de talent, mais sans conviction et sans caractère. Naturellement léger, il voyait difficilement le côté profond des choses; aussi sembla-t-il se jouer des graves difficultés contre lesquelles la royauté eut à lutter avant l'explosion de la révolution. Sa trop grande confiance dans son habileté pour les tours d'adresse lui fit croire qu'il suffisait de louvoyer pour échapper à tous les écueils; mais, ayant voulu tromper tout le monde, il tomba devant le mécontentement général.

Calonne a publié plusieurs mémoires sur les finances et sur diverses questions politiques, qui sont écrits avec beaucoup d'élégance, mais dans lesquels se retrouvent tous les défauts de son caractère. On a en outre de lui : *Correspondance de Necker et de Calonne*; 1787, in-4°; — *Réponse de Calonne à l'écrit de Necker*; Londres, 1788, in-4°; — *Note sur le mémoire remis par Necker au comité de subsistances*; Londres, 1789; — *De l'état de la France tel qu'il peut et tel qu'il doit être*; Londres, 1790; — *Observations sur les finances*; Londres, 1790, in-4°; — *Lettres d'un publiciste de France à un publiciste de l'Allemagne*; 1791; — *Esquisse de l'état de la France*; 1791, in-8°; — *Tableau de l'Europe en novembre* 1795; Londres, in-8°; — *Des finances publiques de la France*; 1797, in-8°; — *Lettres à l'auteur des Considérations sur les affaires publiques*; 1798, in-8°. On lui attribue aussi un *Traité de la police pour l'Angleterre*; une *Réponse à Montyon*; et enfin des *Remarques sur l'histoire de la révolution de Russie par Rulhière*.

Moniteur. — Thiers, *Hist. de la révolution française*. — Buchez et Roux, *Hist. parlement*. — Le Bas, *Dict. Enc. de la France*.

CALONNE (*abbé* DE), frère de l'ancien ministre, publiciste français, mort en 1822. Lorsque la première révolution éclata, il travailla à Londres au journal le *Courrier de l'Europe*; puis il fonda au Canada une colonie dont il fut le curé. Il séjourna en Angleterre en 1807, et revint au Canada, où il mourut.

Galerie historique des Contemporains.

CALONNE (*Claude-François*), agronome français, de la famille des précédents. On a de lui : *Souhaits d'une heureuse année suivie de plusieurs autres, adressés à M. de.. à Abbeville en réponse au nouveau projet d'un canal dans la Picardie et d'un port à Amiens; qui entraîneraient la destruction d'Abbeville et de Saint-Valery*; Paris, 1765, in-8°; — *Essai d'agriculture en forme d'entretien sur les pépinières des arbres étrangers et fruitiers*; Paris, 1779, in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

***CALOPRESE** (*Grégoire*), littérateur italien, natif probablement de Naples, vivait à la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Letture sopra la Concione di Marfisa a Carlo Magno, contenuta nel Furioso al canto trentesim' ottavo, fatte da Gregorio Caloprese, nell' Academia degl' Infuriati di Napoli, nell' anno* 1690, *nelle quale oltre l'artificio adoperato dall' Ariosto in detta concione*, etc.; Naples, 1691, in-4°; — *Rime di Giov. della Casa sposte per Anr. Severino, con la giunta delle sposizioni di Sert. Arathromani e di Greg. Caloprese*; Naples, 1694, in-4°; — *Lettera dell' Invenzione della favola rappresentativa*, dans Antonio Bulifon, *Lettere*.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

***CALORI** (*Raffaello*), peintre modenais, florissait de 1452 à 1473. On connaît de lui une *Vierge* d'un très-bon style à l'église des Capucins de Sassuolo. E. B—N.

Tiraboschi, *Notizie degli artefici Modenesi*.

CALOV ou **CALOVIUS** (*Abraham*), théologien allemand, né à Mohrungen en 1612, mort le 25 février 1686. Il étudia à Königsberg et à Rostock, professa et prêcha dans la première de ces deux villes, et mourut à Wittemberg, où il faisait des cours de théologie après avoir rempli les fonctions de recteur à Dantzig. Il fut engagé dans de nombreuses et violentes controverses. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus de Methodo dicendi et disputandi*; Rostock, 1637, in-8°; — *Considerationes Arminianismi*; — *Biblia illustrata*, où il attaqua les commentaires de Grotius; — Des écrits sur les sociniens.

Witte, *Diarium biographicum*.

CALPHURNIUS (*Jean*), critique italien, natif de Brescia, vivait au commencement du seizième siècle. Il professa à Venise, ensuite à Padoue de 1478 à 1502. On a de lui : l'*Heautontimorumenos* de Térence, avec un commentaire; Trévise, 1474, in-fol.; réimprimé plusieurs fois avec les commentaires de Donat sur le même poëte; — une édition d'*Ovide*; 1474; — une édition de *Catulle*, *Tibulle*, *Properce* et des *Sylves* de Stace; Vicence, 1481, in-fol., avec des poëmes latins de sa façon; — des *Satires*; — un *Dialogus habitus inter suam et animam Lucii Calpurnii Pisonis romani chronologici*.

Papadopoli, *Hist. gymnasii patavini*. — Quirini, *Litteratura Brixiana*.

*CALPURNIA, fille de Calpurnus Bestia, morte en l'an 82 avant J.-C. Femme d'Antistius, elle se donna la mort, lors du meurtre de son mari par ordre du jeune Marius.

Velleius Paterculus, II, 26.

CALPURNIA, femme de César, vivait dans la première moitié du premier siècle avant J.-C. Elle épousa le dictateur en l'an 59 avant J.-C., et se mêla peu des questions touchant au gouvernement de la république; elle supporta même assez philosophiquement la faveur dont Cléopâtre fut l'objet de la part de César lorsqu'elle vint à Rome en l'an 46 avant l'ère chrétienne. On sait combien furent vives les appréhensions de Calpurnia et les songes effrayants qui la firent supplier César de ne pas sortir aux ides de mars de l'an 44 avant J.-C.

Appien, *Guerres civ.*, II, 115. — Dion Cassius, XLIV, 17. - Velleius Paterculus, II, 57. — Suétone, *César*, 81. — Plutarque, *César*.

CALPURNIA, femme de Pline le Jeune, vivait au premier siècle. Pline le Jeune, son mari, a représenté l'esprit délicat et l'ingénieuse tendresse de cette femme : elle cultive les lettres pour lui plaire; elle apprend par cœur ses ouvrages; elle est toujours la première informée des applaudissements que lui valent ses plaidoyers; elle chante ses vers en s'accompagnant de sa lyre, et lorsqu'il fait une lecture publique elle se cache derrière un rideau pour l'entendre. [*Enc. des g. du m.*]

Pline le Jeune, *Fragments*.

CALPURNIUS FLAMMA, guerrier romain, vivait au cinquième siècle avant J.-C. Pendant la première guerre punique, il sauva par son dévouement et avec 300 hommes seulement le consul Atilius et son armée enveloppés par l'armée carthaginoise dans le pays inconnu où ils se trouvaient engagés par l'imprudence du consul. Calpurnius s'élança sur une hauteur où l'ennemi se trouvait campé, et donna ainsi le temps à Atilius de sortir du défilé. Lui-même fut trouvé parmi les morts, mais donnant encore signe de vie. Des soins venus à temps le sauvèrent, et il put encore combattre pour son pays. M. Caton attribue ce fait d'héroïsme à un Q. Cœdicius.

Caton dans Aulu-Gelle, III, 7. — Sénèque, *Epist.*, 82. — T. Live, XVII, XXII. — Pline, *Hist. nat.*, XXII 6. — Aurelius Victor, *De Viris illust.*

CALPURNIUS FLACCUS, rhéteur latin, a donné son nom à un de ces recueils de *Déclamations* ou d'exercices de rhétorique qui devaient être fort nombreux dans l'antiquité latine et dont les principaux nous sont parvenus sous le nom de Sénèque le père et de Quintilien. On croit, d'après quelques textes du *Digeste*, que ce Calpurnius vivait sous Adrien et sous Antonin le Pieux; mais cette conjecture est loin d'être certaine. Son recueil (*Calpurnii Flacci excerptæ decem rhetorum minorum declamationes*), publié en 1580 par Pierre Pithou, contient beaucoup de matières de discours sur des événements compliqués et romanesques, sur des fils déshérités, sur des rapts, des adultères, des empoisonnements, des parricides, des tyrannicides; quelques sujets même sont absolument semblables, comme celui de la déclamation désignée dans les écoles romaines par le titre de *Miles Marianus*, cependant les exemples de développements déjà moins heureusement choisis et plus timides, les phrases moins originales et moins vives. Il y a surtout une observation importante à faire : on s'étonne, en parcourant les 51 déclamations de Calpurnius, combien le cercle de ces fictions oratoires se restreint. Sénèque le rhéteur, qui vivait sous Auguste et sous Tibère, mais qui se souvenait des temps de liberté, puisqu'il aurait pu, dit-il, voir Cicéron si les guerres civiles ne l'avaient point retenu dans Cordoue, sa patrie, osait encore proposer à ses élèves des délibérations politiques qui rappelaient même quelquefois les dernières révolutions de Rome. Dans les déclamations attribuées à Quintilin il n'y a déjà plus de ces questions qui auraient trop agité les esprits : l'empereur Domitien, sous les auspices duquel il professa, ne les aurait point permises, ou du moins la prudence des rhéteurs leur interdisait alors de tels dangers; mais Quintilien avait trop de goût pour exclure entièrement de son école les sujets historiques les plus convenables, les plus vrais, et, s'il ne touche pas à l'histoire nationale, il ne croit pas qu'il lui soit défendu de faire parler Iphicrate ou Démosthène. Dans Calpurnius le genre délibératif a tout à fait disparu : vous n'y trouverez plus que des *controverses* ou discours judiciaires; le style s'altère et s'affaiblit comme la pensée, comme tout le reste. Les fragments conservés par Sénèque ont souvent une énergie, une verve qui semblent nous dire qu'on n'était pas encore loin des temps où le forum et le sénat luttaient avec l'arme de la parole. Les discours sortis de l'école de Quintilien, qu'il faut distinguer de quelques autres plus modernes joints au même recueil, continuent d'offrir dans plusieurs pages une étude savante du style oratoire. Ici, au contraire, la puérilité des sujets entraîne l'élocution dans les plus étranges défauts; le rhéteur, condamné à une fastidieuse uniformité d'idées, et d'idées mesquines ou bizarres, essaie de les varier par des expressions fausses, qu'il croit piquantes et neuves. Rien de clair, de franc, de simple; la délicatesse perpétuelle de la phrase dégénère en finesse et en subtilité. [M. Victor Leclerc, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Schœll, *Hist. abrég. de la litt. rom.* — Fabricius, *Bibl. grecque*.

CALPURNIUS (*Titus*), poëte bucolique latin, né en Sicile, paraît avoir écrit vers la fin du troisième siècle. Presque tout est conjectural et dans ce que l'on raconte de sa vie et même dans le nombre et le titre de ses ouvrages. Ceux qui ont prétendu écrire la vie de Calpurnius, nommé aussi par quelques-uns *Titus Julius* ou *Junius*,

ont supposé qu'il s'est désigné dans ses églogues, comme Virgile dans les siennes, sous le nom pastoral de *Tityre* et de *Coridon;* ils ont donc retrouvé son histoire dans celle de Corydon et de Tityre. Le poëte parle d'un protecteur qu'il avait à Rome, et qui dans sa détresse, au moment où il allait partir pour chercher fortune en Espagne, lui attira la faveur des princes. On a cru, dans ce protecteur, reconnaître Némésien, le poëte de Carthage, contemporain et rival de Calpurnius. D'autres y ont vu de préférence Junius Tibérianus, ce préfet de Rome qui fut aussi l'ami de l'historien Vopiscus, autre Sicilien. Les critiques, Wernsdorff surtout, ont rempli de nombreuses pages de ces discussions épineuses. Il y a certainement des questions, et même des questions plus graves, où il faut que l'érudition se résigne à chercher toujours la vérité. Mais ce n'est pas une raison pour retrancher tout à fait Calpurnius de l'histoire littéraire et pour lui substituer un certain *Serranus*, poëte contemporain de Néron et dont Juvénal a parlé (*Sat.* VII, 80); paradoxe d'un savant allemand (Sarpe, *Quæst. philolog.*, Rostock, 1819), qui a moins réussi que tant d'autres paradoxes.

Les églogues même qui portent le nom de Calpurnius ont donné lieu à d'autres incertitudes. En avait-il composé sept ou onze? faut-il, comme Ange Ugoletti, en réserver quatre à Némésien, qui ne passait jusqu'alors que pour l'auteur des *Cynégétiques?* ou bien n'est-il pas vraisemblable que la neuvième, *Donace*, faible essai d'un plagiaire, n'est en effet ni de l'un ni de l'autre, et qu'il y avait dix églogues de Calpurnius comme il y en a dix de Virgile. Nous avouons que nous pencherions assez pour cette opinion; car, outre les preuves de goût, nous voyons que, dans les temps de décadence, on recherche fort cette ressemblance matérielle, et que Symmaque et Sidoine Apollinaire, par exemple, ont absolument calqué leur recueil de Lettres sur celui de Pline le Jeune. Calpurnius a dû faire dix églogues comme Virgile. Ces églogues enfin, quels que puissent être soit l'auteur ou les auteurs qu'on leur assigne, soit leurs différents titres, dont plusieurs sans doute, *Delos*, *Templum*, *Epiphunus*, furent altérés par les copistes, ont-elles une véritable valeur littéraire? Oui, si l'on compare avec les écrivains du même temps, avec les misérables auteurs de l'*Histoire Auguste*, ou avec les vers qu'ils admirent, non les adulations banales ou les descriptions ampoulées du poëte qui se laisse trop aisément distraire de ses champs et de sa libre indépendance, mais la onzième églogue, *Eros*, dont le tour symétrique est assez élégant, et que l'on a regardée comme la quatrième de Némésien; la huitième ou l'éloge funèbre du vieux Mélibée, que l'on croit être Tibérianus, le préfet de Rome; la dixième, ou l'hymne en l'honneur de Bacchus; la troisième, où, parmi trop de preuves de grossièreté et de mauvais style, l'amour fait entendre quelques plaintes vives et touchantes. Un des principaux avantages de ces pastorales, qui ne méritaient cependant pas d'être proposées pour modèles aux étudiants, comme on le faisait encore au quatorzième siècle, c'est de fournir à l'histoire des arts et des mœurs plusieurs détails instructifs. On y trouve quelques tableaux poétiques, empruntés de bas-reliefs ou de pierres gravées que nous possédons encore. Des allusions, ou même des témoignages assez peu douteux sur l'empereur Carus et ses deux fils ne seront pas inutiles à ceux qui voudront connaître le siècle de Dioclétien. La septième églogue, où un berger revenu de Rome fait à un autre berger la description des jeux donnés en 284 par l'empereur Carin dans l'amphithéâtre de Titus, nous en apprend plus sur ce point d'antiquités que bien des interprètes et des critiques; la magnificence gigantesque de ces spectacles, les animaux les plus rares des contrées les plus lointaines, la multitude protégée contre les bêtes féroces par des colonnes d'ivoire et par des lacs de fil d'or; les sangliers, les tigres, les élans, les bisons égorgés dans l'arène, et une forêt d'arbres d'or s'élevant quelquefois pour servir de théâtre à ces chasses; toutes ces incroyables folies revivent dans le récit d'un témoin oculaire. Gibbon, pour cette partie de son grand ouvrage, s'est servi du poëte comme d'un historien. Voilà le véritable prix de ce recueil; voilà ce qu'il faut y chercher bien plus que des exemples du genre pastoral ou des modèles de goût et de style. N'allons pas, sous l'empire des deux fils de Carus, demander à un imitateur tardif de l'ancienne poésie les inspirations de la muse de Sicile, ou même du berger de Mantoue. Poëte sicilien, Calpurnius aurait droit, par sa patrie, au surnom de Théocrite latin, si un autre ne l'avait mérité par son génie; ou, pour mieux dire, malgré l'admiration quelquefois maligne de Fontenelle, on ne peut, ni pour le choix des pensées et des images, ni pour l'élégance de l'expression, admettre aucun parallèle entre Virgile et Calpurnius. [M. VICTOR LECLERC, dans l'*Enc. des g. du m.*].

Smith, *Dict. of Greek and Rom. Biography*.

*CALPURNIUS, guerrier romain, vivait en l'an 14 de l'ère chrétienne. Porte-drapeau de la première légion de Germanie, il contint les soldats révoltés, lors de l'arrivée de Munatius Plancus, envoyé par le sénat et qui eût été massacré sans l'intervention de Calpurnius.

Tacite, *Annales*, 1, 39.

*CALUNDANUS (*Jean Petraei*), philologue danois, né en 1605, mort à Roesvield le 5 avril 1671. Il était directeur de l'école latine de cette ville. On a de lui : *Descriptio vitæ et mortis Nic. Kaasii;* 1637; — *Organici collegii disputationes quinque;* — des grammaires grecques et latines.

Bartholin, *De script. Danor.*, p. 68. — Moller, *Cimbria litterata*, p. 263.

CALVART (*Denis*), peintre flamand, le maître du Guide, de l'Albane et du Dominiquin, naquit

à Anvers en 1555, et mourut à Bologne en 1619. Il est moins connu par le mérite de ses propres ouvrages que par la célébrité de ses élèves. Comme il avait reçu dans sa ville natale les premiers éléments de la peinture, c'est parmi les maîtres de l'École flamande que le classent généralement les nomenclateurs; et l'Italie, qui fut sa patrie adoptive, l'Italie où il passa la plus grande partie de son existence, où il fonda une école et laissa presque tous ses ouvrages, lui a conservé le nom de *Denis le Flamand*. Cependant, quand il abandonna Anvers pour aller à Bologne étudier le genre de l'histoire, il était fort jeune encore, et ses études pratiques s'étaient bornées à celles du paysage, dont il était bien loin de posséder toutes les ressources, et qu'il ne savait pas accompagner de figures. Mais il paraît qu'il avait apporté de la Flandre ce sentiment de couleur qu'il chercha plus tard à inspirer à ses élèves, et qui le fit regarder comme l'un des restaurateurs de l'école bolonaise depuis quelque temps dégénérée sous ce rapport. Quand d'Anvers il vint à Bologne, l'atelier qui le reçut fut celui de Prosper Fontana, peintre habile et qui compta aussi parmi ses élèves Louis, l'aîné des Carraches. Alors son ardeur pour l'étude ne connut plus de relâche; et quand la copie des peintures du Corrége, du Parmésan et du Tibaldi eût fécondé son talent, il se rendit à Rome pour se perfectionner, devint l'élève et l'auxiliaire de Laurent Sabbatini, que le pape employait aux travaux du Vatican, et ne se lassa point d'admirer les conceptions de Raphaël.

Ses études terminées, il revint à Bologne où il ouvrit une école de laquelle sont sortis 137 maîtres dont nous avons nommé plus haut les trois plus illustres. Lanzi rapporte qu'il instruisait ses élèves avec patience. On sait cependant qu'il maltraita violemment le Dominiquin, pour l'avoir surpris un jour à copier l'un des dessins obscènes d'Augustin Carrache. Par suite de cette scène, Zampieri le quitta et se mit sous la direction des trois Carraches; ainsi firent également et le Guide et l'Albane. Le premier avait acquis alors dans l'école de Calvart une telle habileté, qu'il faisait des copies des tableaux de ce maître, que Calvart, après de fort légères retouches, n'avait nulle peine à faire passer pour des œuvres de sa propre main.

Calvart avait fait une étude particulière de l'anatomie et des perspectives linéaire et aérienne; l'architecture l'avait également occupé, et dans ses ouvrages, qu'on ne retrouve guère qu'à Bologne, on voit qu'il a su tirer un bon parti de ses connaissances variées. Presque toutes ses compositions sont empruntées aux livres saints. On a de lui de nombreux tableaux sur cuivre de petite dimension, sujets du Vieux Testament et destinés à la décoration des oratoires de couvents. Ses meilleurs ouvrages sont un *Saint-Michel* et un *Purgatoire* conservés encore dans deux églises de Bologne pour lesquelles il les a peints. S'il a été vaincu dans son art par ses meilleurs élèves; si on lui a reproché parfois, à juste titre, de la manière et de l'affectation, il n'en doit pas moins compter parmi les artistes les plus distingués de son époque. La grâce animait généralement ses figures; son pinceau était suave et moelleux, sa couleur pleine d'harmonie et de douceur; et l'on a observé avec raison que peut-être il ne fut pas un émule inutile pour les succès de Louis Carrache.

Calvart mourut à Bologne en 1619. Wierx a gravé d'après lui le *Mariage de sainte Catherine*, et nombre d'autres ouvrages de ce maître ont été reproduits à l'eau-forte par Augustin Carrache et par Sadeler. [M. FEUILLET DE CONCHES dans l'*Ency. des g. du m.*]

Lanzi, *Storia Pitt.* — Pilkington, *Dictionary of Painters.* — Nagler, *Neues Allgem. Künst.-Lexic.*

CALVEL (*Étienne*), agronome français, mort vers 1830. Il publia d'abord un roman; puis se livra à des travaux relatifs à l'agriculture. En 1804, il présenta au pape Pie VII ses principaux ouvrages sur cette matière. On a de Calvel : *Belise, ou les Deux Cousines*; Paris, 1759, 2 vol. in-12; — *l'Encyclopédie littéraire, ou Dictionnaire d'éloquence et de poésie*; Paris, 1777, 3 vol. in-8°; — *L'Éloge de Gui du Faux de Pibrac*; Paris, 1778, in-8°; — *Discours à l'occasion du prix de vertu que l'administration de Toulouse fait distribuer chaque année aux pauvres industrieux et les plus sages*; Toulouse, 1787, in-8°; — *Des arbres à fruit pyramidaux, vulgairement appelés quenouilles, ou la Manière d'élever sous cette forme tous les arbres à fruit*; Paris, 1803, et Paris, 1804, avec un catalogue d'arbres; — *Considération sur le glanage*; Paris, 1804, in-8°; — *Manuel pratique des plantations*; Paris, 1804, in-12, et 1824, in-12; — *Notice historique sur la pépinière nationale des Chartreux au Luxembourg*; Paris, 1804, in-12; — *Du Melon et de sa culture sous châssis, sur couche et en pleine terre*; Paris, 1805, in-12, et 3e édition, 1828, in-12; — *Mémoire sur l'orme, sur sa diminution et sur les moyens d'y remédier*; 1807, in-8°; — *Mémoire sur l'ajonc ou genêt épineux*; Paris, 1808; — *De la betterave et de sa culture*; Paris, 1808, in-12; 1811, in-8°; — *Principes pratiques sur la plantation et la culture du chasselas et autres vignes précoces*; Paris, 1811; — *Recherches et Expériences sur l'éducation et la culture du mûrier blanc*; Paris, 1812, in-8°; — *Réponse à la lettre de M. Bosc insérée dans* le Moniteur *du 25 décembre*; 1812; Paris, 1813, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.* — *Galerie hist. des Contempor.*

* **CALVENZANUS** (*Jean Antoine*), écrivain ascétique suisse, mort en 1630 à Besaccio dans le bailliage de Lavis. Il était curé catholique de plusieurs communes des ligues grisonnes, d'abord à Inverunum, et ensuite à Besaccio (*Besatum*,

en latin), où il mourut de la peste. C'est sous l'administration du cardinal Frédéric Borromée qu'il montra le plus grand zèle à ramener dans le sein de l'Église catholique les communes schismatiques de la Suisse et des Grisons limitrophes du diocèse de Milan. Il s'est servi de l'idiome roman pour la rédaction de ses écrits. On a de lui : *Curt mossament et introvidament de quellas causas, las qualas scadin fidevel Christian è culpant da saver, soventer che mossa la Santa-Baselga catholica romana*; Milan, 1611, in-8° ; — *Bref apologetica enten la qual l'auctur renda la raschun perchei havend bandunau la doctrina di Calvin, haigi ratscherd la credientscha catholica*; Milan, 1612, in-12; — *Différents écrits ascétiques*, etc.

Argellati, *Bibl. Mediol.*

CALVERT (*Jacques*), théologien anglais, mort en 1698. Il fut élevé à Cambridge. De là il vint à Topeliff, où, après quelques années de résidence, il fut atteint par l'acte d'uniformité. Il rentra alors dans la vie privée, et alla demeurer successivement à York, à Hull et dans le Northumberland. On a de lui : *Naphthali, seu Colluctatio theologica de reditu decem Tribuum*; Londres, 1672, in-4°.

Lemprière, *Univ. Biog.* — Rose, *Neues Biographic Dictionary*.

* CALVERT (*Jean*), biographe anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Life of the cardinal Mazarini*; London, 1670, 2 vol. in-12.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten Lexicon*.

CALVERT (*George*). *Voy.* BALTIMORE.

* CALVETON (*Urbain*), médecin et traducteur génevois, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il avait étudié aussi la théologie à Genève sous Théodore de Bèze. On a de lui : *Novæ novi orbis historiæ, i. e. rerum ab Hispanis in India occidentali hactenus gestarum, libri III, ex Italicis Hier. Benzonis latini facti, ac perpetuis notis illustrati*; Genève, 1578, in-8°; 1581 et 1586, in-8°; Lyon, 1600, in-8°.

Adelund, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* CALVI (*Gian Donato*), architecte crémonais, travaillait à la fin du quinzième siècle. En 1496, il commença à Sainte-Agathe, le palais Trecchi rendu célèbre par le séjour qu'y firent l'empereur Charles-Quint, et plus tard Henri III, roi de France. Calvi n'eut pas le courage d'abandonner entièrement le style gothique, mais il sut le modifier avec goût, et surtout approprier les distributions intérieures aux usages de son temps.

Ticozzi, *Dizionario*.

CALVI (*Agostino*), peintre génois, vivait en 1528. Cet artiste ne manquait pas de talent, et fut l'un des premiers à Gênes qui remplacèrent les fonds dorés par des fonds coloriés. Il est le chef de la nombreuse famille de peintres du nom de Calvi, ayant été père de Lazzaro et de Pantaleone. E. B—N.

Soprani, *Vite de' pittori Genovesi*.

CALVI (*Donat*), biographe italien, de l'ordre des Augustins, né à Bergame, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était vicaire général de son ordre pour la Lombardie, mais il s'occupait surtout de travaux biographiques. On a de lui : *Scena letteraria degli scrittori Bergamaschi*; Bergame, 1664, 2 vol. in-4°. Le 1[er] vol. comprend les vies de 300 savants de Bergame, avec 63 portraits ; le second celles de 37 savants de l'Académie *degli Excitati*, avec 7 portraits. Calvi y a en outre ajouté son autobiographie et la liste raisonnée de tous ses ouvrages.

Dav. Clément, *Biblioth. curieuse*, t. II, p. 63. — Möhsen, *Bildnisse der Aerzte*, t. II, p. 177.

* CALVI (*Flaminio*), littérateur italien, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Il conquisto di Granata, poema heroico di Girol. Graliano, con gli argomenti di Flam. Calvi*; Modène, 1650, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* CALVI (*Jacopo Alessandro*), peintre, né à Bologne en 1740, vivait en 1782. Élève de Giuseppe Varotti, et de Pietro Zanotti, il se livra avec un égal succès à la peinture et à la poésie. Il a beaucoup travaillé à Bologne, et on trouve aussi plusieurs de ses ouvrages à Sienne.

E. B—N.

Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Romagnoli, *Cenni di Siena*.

CALVI (*Jean*), médecin italien, né à Crémone, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Après avoir exercé la médecine à l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve, à Florence, il devint membre de l'académie de cette ville, et passa ensuite à Milan, où il fut médecin salarié de la ville. Enfin en 1763 il obtint une chaire de médecine à l'université de Pise, où il semble avoir terminé sa carrière. On a de lui : *De hodierna etrusca clinice commentarius*; Florence, 1748 : mémoire estimé, dont l'auteur avait promis la suite sur l'état de la médecine en Toscane; — *Lettera sopra l'uso medico interno del mercurio sublimato corrosivo, e sopra il morbo venereo*; Crémone, 1763, in-8° : lettre adressée à Martin Ghisi, médecin de Crémone, pour recommander le sublimé corrosif; — *Discorso della morte di Socrate*, Pise, 1763, in-8°; — *De medicamentis pro nosocomiorum levamine moderandis* ; Pise, 1763, in-8° : l'auteur cherche à prouver que plus de régime dans les hôpitaux et moins de drogues vaudrait mieux pour les malades ainsi que pour l'administration des hôpitaux.

Carrère, *Bibl. de la Méd.* — Éloy, *Dict. de la Méd.* — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* CALVI (*Jean-Baptiste*), théologien laïc italien, né à Milan, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Veritas Romanæ Ecclesiæ quam brevissime demonstrata Catholicis in conspectu religionis Protestantium*; Milan, 1768, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* CALVI (*Jules*), dit le *Coronaro*, peintre

crémonais, mort en 1596. Il fut élève du Malosso, et laissa à Crémone et à Soncino des tableaux qui ne sont pas sans mérite.

E. B—N.

Zaist, *Notizie de' Pittori Cremonesi.*

CALVI (*Lazzaro*), peintre génois, né en 1502, mort en 1607. Il était fils d'Agostino Calvi, dont il reçut les premières leçons; il avait vingt-six ans, quand Pierino del Vaga étant venu à Gênes, il s'attacha à lui, et fit à son école de rapides progrès. On dit que Lazzaro dut ses premiers succès à des compositions dont Pierino lui avait fourni les cartons. Pendant sa longue carrière, et avec l'aide de son frère Pantaleone, Calvi exécuta de nombreux travaux dans sa patrie, ainsi qu'à Naples et à Monaco, où il fut appelé. Quelques-uns de ces ouvrages sont d'une beauté remarquable; on cite surtout à Gênes la façade du palais Spinola, où sont représentés des prisonniers dans diverses attitudes, et la *continence de Scipion* au palais Pallavicini. Envieux, jaloux, enflé de son mérite, Lazzaro, croyant entrevoir un rival redoutable dans le jeune Giacomo Bargone, lui versa un breuvage empoisonné qui lui fit perdre à jamais la raison. Il s'entourait d'un cortége de créatures gagées qui élevaient ses ouvrages jusqu'aux nues en dépréciant ses rivaux. Ses intrigues n'ayant pu empêcher le prince Doria de lui préférer Luca Cambiaso pour un travail important à Saint-Mathias, Calvi en conçut un tel dépit qu'il resta vingt ans sans toucher à sa palette, ne s'occupant plus que d'escrime et de marine. Lorsqu'il reprit ses pinceaux, il ne cessa plus de travailler jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, vers lequel il peignit la coupole de Sainte-Catherine, ouvrage froid, péniblement exécuté, et qui se ressent de la vieillesse de l'auteur. Il vécut jusqu'à l'âge de cent cinq ans.

E. B—N.

Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Orlandi, *Abbecedario.*

* **CALVI** ou **DE CALVIS** (*Louis*), jurisconsulte et antiquaire italien, né à Bologne, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Resolutio legalis labyrinthi monetarum, ponderum et aliorum antiquorum*; Bologne, 1683, in-12.

Cinelli, *Bibl. volgar.*

* **CALVI** (*Maximilien*), poëte espagnol, mais d'origine italienne, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Tractado de la hermosura y del amor*; Milan, 1576, in-fol.

Catal. Bibl. impér. de Paris.

CALVI (*Pantaleone*), peintre génois, mort en 1595. Il fut élève de Pierino del Vaga, et frère de Lazzaro Calvi qu'il aida dans la plupart de ses travaux. Il laissa quatre fils, Marc-Antonio, Benedetto et Felice, qui furent peintres médiocres, et Aurelio, qui se livra avec quelque succès à la culture de la poésie.

E. B—N.

Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi.*

CALVI (*Philippe-Simon*), poëte français, né à Sémur-en-Auxois. On a de lui : *l'Éducation, poëme en quatre discours*; 1757, in-8° (attribué à tort au chevalier Cogolin par la *France littéraire de* 1769).

Quérard, *la France littéraire.*

CALVIÈRE (*Charles-François*, marquis DE), littérateur français, né à Avignon, le 22 avril 1693, mort à Vezenobre le 16 novembre 1777. Il entra dans la carrière militaire, et parvint au grade de lieutenant général; il se retira en 1755, après quarante-quatre ans de service, dans son château de Vezenobre, près d'Alais, où il mourut en 1777. Il avait été reçu, en 1747, membre honoraire de l'Académie royale de peinture. Il a laissé en manuscrits plusieurs mémoires sur les antiquités d'Arles, de Nîmes et d'Orange. On a publié de lui, après sa mort, un *Recueil de fables diverses*; 1792, in-18.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

CALVIN ou **CAUVIN** (*Jean*), l'un des fondateurs du protestantisme, né à Noyon près de Paris, le 10 juillet 1509, mort à Genève le 27 mai 1564. Son père Gérard Cauvin, notaire apostolique, procureur fiscal du comté, scribe en cour d'Église, et promoteur du chapitre, fut assez riche pour faire donner à son fils une brillante éducation. Celui-ci, déjà pourvu à l'âge de douze ans d'un bénéfice dans la cathédrale de Noyon, fut nommé en 1525 curé de Marteville, et deux ans après, par permutation, de Pont-l'Évêque, pendant qu'il achevait à Paris, au collége de la Marche, puis au collége Montaigu des études commencées dans sa ville natale. Ces faveurs ne l'attachèrent pas à l'église romaine. Le souffle de la réforme pénétrait en France et s'insinuait surtout dans les classes lettrées. Robert Olivetan, parent de Calvin, lui fit lire la Bible, et lui montra des contradictions entre les saintes écritures et la théologie telle qu'on l'enseignait dans les colléges. Renonçant à une science incertaine, Calvin alla étudier le droit à Orléans sous Pierre l'Étoile, puis à Bourges sous Alciat. Ce fut dans cette dernière ville qu'il connut Melchior Wolmar, meilleur helléniste que catholique, qui lui enseigna le grec, et le fortifia dans ses idées de réforme. Le jeune étudiant montrait déjà cette intelligence qui saisit promptement ce qui est à sa portée, cette vigueur de volonté qui s'approprie si fortement les connaissances acquises qu'elles semblent moins une conquête récente qu'une faculté innée, et il complétait souvent devant ses condisciples les leçons qu'ils venaient d'entendre. Élève, il avait l'autorité d'un maître.

En quittant l'école de droit, Calvin se rendit à Paris, et publia un commentaire sur le traité *de la Clémence* de Sénèque (*L. Annæi Senecæ, senatoris ac philosophi clarissimi, Libri duo de clementia ad Neromem Cœsarem, Johannis Calvini Noviodunæi commentariis illustrati*; Paris, 1532, in-4°). Le jeune érudit n'avait pas été conduit par le hasard seul vers le livre du philosophe païen. Les conseils adres-

sés par Sénèque à Néron étaient un appel indirect à la clémence de François 1er en faveur des protestants.

Maintenant Calvin se croyait assez fort pour aborder les difficultés de la théologie catholique, et il s'engagea résolument dans une série de controverses. S'établissant au collége de Fortet, à portée de la Sorbonne, il composa ou du moins inspira le discours prononcé le jour de la Toussaint 1533, par son ami Michel Cop, recteur de l'université de Paris. Pour la première fois les idées luthériennes se produisaient sur les bancs de la Sorbonne. Le scandale fut grand. Nicolas Cop et son ami furent obligés de prendre la fuite. Heureusement Marguerite de Valois s'interposa : elle fit cesser les poursuites à Paris, et offrit aux exilés un asile à sa cour de Nérac.

Calvin profita de son voyage pour répandre les idées de la réforme. Il se retira d'abord en Saintonge auprès de Louis du Tillet, chanoine d'Angoulême et curé de Claix. Il méditait déjà son *Institution chrétienne*, et se préparait à l'apologie de la réforme, en composant des exhortations chrétiennes, qu'on lisait au prône. Un court voyage qu'il fit à Paris n'offre qu'un seul incident remarquable. Le jeune réformateur avait pris rendez-vous avec un médecin espagnol, philosophe hardi, pour une joûte théologique. Ce médecin, qui s'appelait Servet, fit défaut, et le duel ne s'engagea que dix-neuf ans plus tard à Genève.

Calvin, ne trouvant pas de sûreté en France, quitta sa patrie après avoir publié sa *Psychopannychie* contre l'opinion de certains anabaptistes, qui prétendaient que les âmes des morts dorment jusqu'au jugement dernier (*Psychopannychia, qua refellitur eorum error qui animas post mortem usque ad ultimum judicium dormire putant;* Paris, 1534). Calvin se rendit à Bâle, s'y lia étroitement avec Capiton et Gryneus, apprit l'hébreu et publia son *Institution chrétienne* en 1535. On a contesté cette date. Le plus ancien exemplaire connu de l'*Institution chrétienne* se trouve à la bibliothèque de Genève; les 42 premières pages manquent, et il est daté de 1536, avec le titre : *Christianæ religionis Institutio, totam fere pietatis summam, et quidquid est in doctrina salutis cognitu necessarium complectens, omnibus pietatis studiosis, lectu dignissimum opus, ac recens editum; præfatio ad christianissimum regem Franciæ, qua hic ei liber pro confessione fidei offertus Johanne Calvino, autore; Basileæ*, 1536, in-8°, *per Thomam Plattnerum*. Il est fort douteux que cet exemplaire appartienne à la première édition; l'Épître dédicatoire à François Ier est datée du 1er août 1535. Ce n'était que la première ébauche en latin de l'ouvrage tel que nous le possédons aujourd'hui. Amélioré, complété dans les éditions successives de Strasbourg 1539, 1543, 1544, in-fol., de Genève, 1550 in-fol., traduit en français par l'auteur lui-même en 1541, il reçut sa forme définitive tant pour le texte latin que pour la traduction française, en 1558. L'*Institution chrétienne* fut alors donnée en 4 livres, formant 80 chapitres. Le premier livre traite de la connaissance de Dieu et de celle de l'homme; le second, du Christ considéré comme rédempteur du genre humain; le troisième, des moyens d'acquérir l grâce du Christ et des fruits qu'elle produit; le quatrième, des institutions que Dieu a établies pour mettre l'homme en société avec le Christ et l'y retenir. L'ouvrage commence par une préface en forme de dédicace à François Ier; c'est un éloquent ploidoyer en faveur des réformés.

Comme toutes les doctrines nouvelles, la réforme avait porté en naissant le trouble dans le monde; les puissances temporelles et spirituelles, furent ébranlées jusque dans les fondements, et la discorde établit partout son règne. Les adhérents demandèrent un livre qui fût une profession de foi et un formulaire, une apologie et une discipline. C'est ce que fit Calvin. François Ier, qui persécutait alors les protestants en France, recherchait l'alliance des princes luthériens d'Allemagne. Pour se justifier de ses rigueurs, il déclarait ne poursuivre que des perturbateurs dans le genre des anabaptistes. C'est contre cette conduite que réclame Calvin. Par un moyen oratoire plein d'habileté et de force, il s'empare des assertions de François Ier, pour prouver « que ce prince n'est contraire aux protestants que parce qu'il ignore la vérité. Cette vérité, il va la lui faire connaître, en lui exposant les principes de la réforme. »

Le protestantisme n'est ni une philosophie, ni une religion, c'est, dans la pensée des réformateurs, un retour au christianisme, c'est-à-dire à la parole de Dieu consignée dans la Bible. « C'est, disaient-ils, à cette parole obscurcie d'abord par les commentaires des Pères de l'Église, puis par les papes et les docteurs de l'Église catholique qu'il faut revenir, en écartant les intermédiaires humains qui s'interposent entre Dieu et l'homme; c'est la religion *déformée* par des siècles de superstition qu'il faut réformer. De sorte que cette religion réformée, bien loin d'être nouvelle, est plus ancienne que le catholicisme. »

« En ce qu'ils l'appellent nouvelle, ajoute Calvin en repoussant le reproche de nouveauté, ils font moult grande injure à Dieu, duquel la saine parole ne méritoit point d'être notée de nouvelleté. Certes, je ne doute point que, touchant d'eux, elle ne leur soit nouvelle, veu que Christ même et son Évangile leur sont nouveaux. Mais celui qui sait que cette prédication de saint Paul est ancienne, c'est que Jésus-Christ est mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification, il ne trouvera rien de nouveau entre nous. Ce qu'elle a été longtemps cachée et inconnue, le crime en est à imputer à l'impiété des hommes. Maintenant, quand elle nous est rendue par la



bonté de Dieu, pour le moins elle devoit être reçue en son autorité ancienne. »

Appuyé sur cet Évangile « que les miracles du Christ et des saints ont établi et continué » il repousse toutes les attaques dirigées contre les protestants, d'être contraire à la tradition, d'établir un schisme dans l'église, de causer la guerre dans l'État et la licence dans la société. Sur ce dernier point Calvin répondit, comme l'ont fait tous les réformateurs, que ce ne sont pas les réformes, mais la résistance qu'elles éprouvent, qui troublent le monde.

« Combien grande perversité, dit-il, est-ce de charger la parole de Dieu de la haine ou des séditions qu'élèvent à l'encontre d'icelle les fols et escervelés, ou des sectes que sèment les abuseurs? On demandoit à Hélie s'il n'étoit pas celui qui troubloit Israël. Christ étoit estimé séditieux des Juifs. On accusoit les apôtres comme s'ils eussent ému le populaire à tumulte. Que font aujourd'hui autre chose ceux qui nous imputent les troubles, tumultes et contentions qui s'élèvent encontre nous? Or, Hélie nous a enseigné quelle réponse il leur faut rendre. C'est que ce ne sommes nous pas qui sermons les erreurs ou émouvons les troubles, mais eux-mêmes qui veulent résister à la vertu de Dieu. » On peut contester la valeur, mais non l'éloquence de cet argument. Cette éloquence redouble à la fin. Le grave enthousiasme, d'abord contenu, du réformateur, s'élève peu à peu, et finit par déborder dans cette apostrophe finale où l'humilité est si fière, où la menace gronde sous la soumission. « Vous ne vous devez, sire, émouvoir de ces faux rapports par lesquels nos adversaires s'efforcent de vous jeter en quelque crainte et terreur. Car Dieu n'est point Dieu de division, mais de paix; le fils de Dieu n'est point ministre de péché, qui est venu pour rompre et détruire les armes du diable. Quant à nous, nous sommes injustement accusés de telles entreprises, desquelles nous ne donnâmes jamais le moindre soupçon du monde. Est-il bien vraisemblable que nous, desquels jamais n'a été ouïe une seule parole séditieuse, et desquels la vie a toujours été connue simple et paisible, quand nous vivions sous vous, sire, machinions de renverser les royaumes? Qui plus est, maintenant étant chassés de nos maisons, nous ne laissons point de prier Dieu pour votre prospérité et celle de votre règne. Grâce à Dieu, nous n'avons point si mal profité en l'Évangile que notre vie ne puisse être à ces détracteurs exemple de chasteté, libéralité, miséricorde, tempérance, patience, modestie et toutes autres vertus. Vous avez, sire, la venimeuse iniquité de nos calomniateurs exposée par assez de paroles. J'ai prétendu seulement adoucir votre cœur pour donner audience à notre cause; lequel, combien qu'il soit à présent détourné et aliéné de nous, j'ajoute même enflambé, toutes fois, j'espère que nous pourrons regagner sa grâce, s'il vous plait une fois hors d'indignation et courroux lire cette notre confession, laquelle nous voulons être pour défense envers Votre Majesté. Mais si, au contraire, les détractions des malveillants empeschent tellement vos oreilles que les accusés n'aient aucun lieu de se défendre; d'autre part, si ces impétueuses furies, sans que vous y mettiez ordre, exercent toujours cruautés par prison, fouets, gehennes, coppures, brûlures, nous certes, comme brebis dévouées à la boucherie, serons jetés en toute extrémité, tellement néanmoins que en notre patience nous posséderons nos âmes et attendrons la main forte du Seigneur : laquelle sans doute se montrera en sa saison et apparaîtra armée, tant pour délivrer les pauvres de leur affliction que pour punir les contempteurs qui s'esgayent si hardiment à cette heure. »

Si on oublie le fond du procès, pour ne songer qu'à la forme du plaidoyer; si on voit dans les fragments que nous venons de citer, non les premières assises d'une hérésie, mais un des premiers monuments de la langue de la France, on admirera combien cette langue a gagné au service de Calvin. Prodigieusement riche, chez Rabelais, mais exhubérante et enchevêtrée, elle se retrempe, sous la main du réformateur, aux sources du latin, se purifie de toute la poussière du moyen âge, locutions surannées, incidences obscures, conjonctions disgracieuses, et court sans embarras au but vers lequel la pousse une volonté impérieuse.

Au moment où il publiait la première édition, ou plutôt la première ébauche de son *Institution chrétienne*, Calvin n'était pas encore tout entier lui-même, et plusieurs années lui étaient nécessaires pour arriver à la plénitude de son génie et de son autorité. Apprenant que les idées nouvelles s'introduisaient en Italie, il se rendit à la cour de la duchesse de Ferrare, Renée de France, fille de Louis XII, fut parfaitement accueilli par cette princesse, mais ne put faire un long séjour en pays catholique, et si près de la cour de Rome. Il reprit le chemin des Alpes. En passant, il voulut prêcher dans la ville d'Aoste. Les habitants le chassèrent. Cette expulsion fut célébrée par une petite colonne élevée en 1541, bien que l'événement se fût passé sur la fin de 1535 ou au commencement de 1536. Calvin, revenu en France, se hâta de mettre ordre à ses affaires, et repartit pour l'Allemagne. Ne pouvant traverser la Lorraine et la Flandre, à cause de la guerre, il résolut de passer par Genève, et arriva dans cette ville au mois d'août 1536. Farel, Viret et Coraut y avaient établi la réforme en 1535, et elle avait été adoptée par le conseil général le 21 mai 1536. Il restait à défendre les doctrines nouvelles contre les attaques intérieures et celles du dehors; il fallait encore, et c'était le plus difficile, faire coïncider la réforme des mœurs avec la réforme religieuse. Farel connaissait Calvin de réputation; il le jugea l'homme le plus capable de remplir une pareille tâche, et le retint presque malgré lui, en le menaçant de la malé-

diction divine s'il refusait de s'associer aux travaux des ministres. L'auteur de l'Institution chrétienne céda ; il accepta la place de ministre de la parole de Dieu, et de professeur de théologie. Pour bien apprécier l'œuvre qu'il accomplit, et les difficultés qu'il eut à surmonter, il faut se représenter ce qu'était Genève en 1536. Nous empruntons à M. Guizot, un éloquent tableau de la situation de cette ville à l'époque où Calvin s'y arrêta.

« La réforme avait été précédée à Genève de longues agitations politiques; et depuis plusieurs années les partis, livrés à eux-mêmes, en proie aux alternatives d'une lutte violente, avaient pour ainsi dire désappris la discipline et l'obéissance aux lois. Le parti des ducs de Savoie et de l'évêque, pour retenir le pouvoir qui lui échappait, avait, dans ses moments de triomphe, eu recours à cette politique infâme qui permet aux peuples la licence et la débauche, dans l'espoir de les conduire à la servilité par la corruption. Le parti patriote, souvent opprimé, s'était nourri de passions haineuses, et n'avait pu même dans un si petit État échapper à la contagion des mœurs. La victoire lui demeura enfin; mais la victoire après le désordre traîne à sa suite des corruptions nouvelles. Introduite à Genève au milieu de cette situation, la réforme, vivement et sincèrement embrassée par le peuple, ne fut d'abord adoptée par les chefs de l'État et les hommes de parti que dans des vues politiques, pour conserver l'alliance de Berne et élever entre la république et les anciens maîtres une barrière insurmontable. Ce but fut atteint; mais la réforme voulut l'amendement des mœurs publiques, l'établissement d'un ordre régulier, le respect des magistrats et des lois. Dès lors les obstacles se rencontrèrent en foule: la licence régnait dans les mœurs; les lieux de débauches étaient non-seulement tolérés, mais convertis en institutions; le relâchement avait pénétré dans l'intérieur des familles et se colorait de maximes insensées. D'autre part, la longue durée des factions avait accoutumé le peuple à l'insubordination, aux émeutes, et les principaux citoyens y avaient contracté ce goût de l'arbitraire, ces habitudes d'irresponsabilité et de despotisme qui dans un petit État rendent l'autorité si difficile quand elle veut remplir son devoir en s'exerçant également sur tous. Aussi, dans le sein de Genève réformée, et après l'expulsion du parti étranger, s'éleva bientôt un parti nouveau qui, sous le nom de *libertins*, prétendait se conduire selon son caprice, gouverner l'État à sa guise, sans se laisser gouverner lui-même par aucune autorité ni aucune règle; parti factieux et dissolu, se refusant à la réforme des mœurs, résistant au pouvoir des magistrats, et conduit par quelques hommes jadis patriotes, qui s'indignaient qu'on n'eût conquis l'indépendance nationale et chassé le catholicisme que pour tomber sous le joug de la morale et des lois. »

C'était au milieu de cette dissolution turbulente qu'il fallait organiser la réforme. Calvin rédigea avec Farel un formulaire de profession de foi et un plan de discipline ecclésiastique. Ces deux actes, lus devant le conseil des deux cents, au mois de novembre 1536, furent sanctionnés par le peuple assemblé en conseil général le 29 juillet 1537 : ce n'était qu'un premier pas. Après avoir réglé par le formulaire la licence de la pensée, il restait à réprimer la liberté des mœurs. Farel, Calvin et Coraut prêchèrent contre les désordres, et en demandèrent la répression. Cet excès de zèle souleva un mécontentement presque général. Coraut fut emprisonné. Quant aux deux autres, on employa pour les atteindre un moyen indirect. Les Bernois invitèrent les Génevois à recevoir les décisions du synode de Lausanne sur le pain azyme dans la communion, sur la célébration du baptême avec les fonts baptismaux, sur les fêtes de Noël, de l'Ascension, de la Pentecôte, et de Notre-Dame. On savait que ces décisions étaient blamées par Calvin et ses amis; ce fut assez pour que le conseil les adoptât et ordonnât aux ministres de s'y soumettre. Ceux-ci résistèrent, refusèrent, le jour de Pâques 1538, de célébrer la cène de la manière prescrite par le conseil, et furent exilés de Genève. Malgré les sollicitations amicales des synodes de Berne et de Zurich, l'arrêt de bannissement, rendu à la fin d'avril, fut confirmé le 26 mai par le conseil général.

Calvin se retira à Strasbourg. Bucer, Capiton et Hédion le reçurent comme un des chefs de leur parti et le firent nommer professeur de théologie et pasteur de l'église française. Cet accueil flatteur ne lui fit point oublier les Génevois; il se rappela à leur souvenir en réfutant la lettre que le cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, venait d'adresser au sénat et au peuple de Genève : *J. Sadoleti Epistola ad S. P. Q. Genevensem et ad eum J. Calvini Responsio*, 1539; traduite en français en 1541.

Les troubles qui agitaient Genève faisaient vivement regretter l'absence du réformateur. En 1540, on lui offrit de venir reprendre sa place. Amied Perrin, son ami, fut député à Strasbourg pour vaincre ses hésitations. Zurich, Bâle et Berne joignirent leurs instances à celles du capitaine-général. Calvin rentra en maître à Genève au mois de septembre 1541. Ne perdant pas de temps pour affermir dans ses mains le pouvoir qui venait de lui être rendu, il proposa au conseil des deux cents un projet de vaste police ecclésiastique qui fut sanctionné en conseil général, le 20 novembre 1541. « Calvin, dit M. Geruzez, forma un tribunal composé d'ecclésiastiques et de laïques, investi d'une surveillance permanente sur les opinions, sur les actions, sur les discours. Toutes les erreurs en matière de doctrine, tous les vices, tous les désordres étaient de son ressort. Lorsque le châtiment allait au delà des peines canoniques, le tribunal

déférait le coupable aux magistrats civils. Plagiaire de Rome et de Madrid, Calvin établissait ainsi, sous le nom de consistoire, une inquisition nouvelle avec une juridiction plus étendue que celle de l'inquisition catholique. »

« A dater de 1541 jusqu'à sa mort, continue le même historien, Calvin régna sur Genève. Toutefois, son règne, sa supériorité n'étaient pas incontestés : il avait à lutter. Il était le chef du parti dominant, il est vrai, mais le chef d'un parti ; et lorsque l'autorité est ainsi menacée, il faut constamment être en éveil, en guerre pour la conserver, la défendre et la fortifier. Ainsi le pouvoir de Calvin, quoique très-grand, ne fut maintenu que par un combat continuel ; sa vie fut une lutte et une lutte incessante. C'est pendant ces années qu'il faut voir et admirer l'activité de son esprit, l'ascendant et la puissance de son caractère dans toutes les circonstances critiques. Toutes les fois que son autorité fut menacée, il payait de sa personne pour entretenir la ferveur de ses adeptes : pour se maintenir dans la haute position qu'il s'était faite, il était obligé d'être constamment en scène, de parler au peuple, d'aller sur la place publique, de braver ceux qui voulaient attenter à son pouvoir. On a peine à comprendre comment il pouvait suffire à tant de travaux : prédications de chaque jour ; discussions théologiques improvisées ; entretiens particuliers accordés à tous ceux qui voulaient être éclairés sur les matières de la foi ; active correspondance entretenue avec tous les dissidents de l'Europe, tout cela marchait de front avec l'administration de l'Église, la surveillance de l'État et la composition de ses grands ouvrages. Ce qu'il a produit, ce qu'il a écrit et dit est incalculable. Si on réunissait toutes ses lettres, sa correspondance ne remplirait pas moins de trente volumes in-fol (1). Il existe à Genève deux mille sermons (2) qu'il a prononcés, et qui sont demeurés manuscrits. Ainsi, ce que nous avons dit de lui, cette masse prodigieuse d'écrits déjà imprimés ne donne qu'une faible idée de ce qu'il a composé pendant une carrière que la mort ferma prématurément.

« Il faut songer en outre, et ceci augmente d'abord l'étonnement, que cet homme, si actif d'intelligence, était faible de corps, qu'il était en proie aux maladies les plus cruelles, et que la plupart de ses écrits, il les a dictés dans son lit, aux prises avec la douleur. Ainsi il y avait en lui le contraste d'une intelligence forte et active et d'un corps faible et misérable. Cependant on peut penser que cette faiblesse de corps, que cette maladie constante qui ne lui permettait la jouissance d'aucun des plaisirs mondains, contribuait à donner à son esprit une plus grande activité, une énergie nouvelle ; on ne peut expliquer cette ardeur fiévreuse que par la nécessité de se distraire, par d'autres occupations, de l'impossibilité de goûter à ces plaisirs qui adoucissent l'âme et relâchent l'intelligence. Ainsi son esprit devenait plus actif, et son caractère plus violent, plus emporté, plus amer. Ce sont là, il faut l'avouer, de terribles organisations. On est comme saisi d'effroi en présence de cette activité de l'esprit, que l'ambition emporte sans relâche vers un but unique, dans une direction constante que rien ne détourne, avec un mouvement que rien ne ralentit. La conquête du pouvoir est souvent au prix de cette persévérance ; mais le pouvoir aux mains de ces hommes ardents, maladifs, ambitieux, devient une insupportable tyrannie. »

Toute tyrannie provoque l'opposition. Calvin eut à lutter en politique et en religion contre de redoutables adversaires. Un des premiers fut Castalion, excellent latiniste, mais théologien trop hardi au gré du strict réformateur. Après avoir traduit la Bible en style cicéronien, et l'avoir commentée en philosophe, il osa demander au conseil la permission de disputer publiquement contre Calvin sur la descente de Jésus-Christ aux enfers. Pour toute réponse il fut destitué de sa place de professeur d'humanités en 1543. Forcé de quitter Genève, il alla mourir de misère à Bâle.

Ce fut aussi au bannissement que fut condamné Jérôme Bolsec, moine défroqué, mauvais médecin et théologien brouillon. Il avait adopté les idées de Pélage sur la liberté métaphysique, et crut pouvoir les publier à Genève. Il en fut quitte pour une réfutation de Calvin, trois mois de prison et l'exil en 1552. Il se vengea de son adversaire intolérant en écrivant contre lui, après sa mort, un libelle plein des plus violentes invectives. De tous les adversaires de Calvin, Jérôme Bolsec est sans contredit le moins intéressant ; mais le livre *de Prædestinatione*, suscité par cette polémique, mérite de fixer l'attention, car on peut le regarder comme le complément de *l'Institution chrétienne.*

Dans son travail de réforme, Calvin, nous l'avons vu, procède par voie d'élimination. Il commence par écarter les intermédiaires qui se placent entre Dieu et l'homme : le pape, la hiérarchie ecclésiastique, les pères de l'Église, les saints, la sainte Vierge ; mais il est d'autres in-

(1) Il a été fait plusieurs recueils des lettres de Calvin : *Epistolæ Calvini et responsa, cum vita Calvini, a Theodoro Beza ;* Genève, 1586, in-fol. — L'édition de Lausanne, chez le Preux, in-8°, a seize lettres de plus ; elle est très rare. On trouve des lettres de Calvin dans les *Animadversiones philologicæ* de Cronius ; dans les *Mélanges de littérature* par d'Artigny, vol. II et III, dans la *Pseudonymia Calvini* de Liebe, dans le VIII[e] vol. des *Œuvres de Calvin*, imprimées à Amsterdam. Teissier a publié en français les *Lettres choisies de Calvin* en 1702. On a publié aussi les *Lettres de Calvin à Jacques de Bourgogne ;* Amsterdam, 1744, in-8°.

(2) Ou plus exactement deux mille vingt-cinq. Denys Raguenier les écrivait à l'église pendant que Calvin prêchait. Jean Budé et Charles de Joinvilliers écrivaient les leçons de théologie. Nicolas des Gallers, François Bourgoing et Jean Cousin avaient de même écrit plusieurs leçons et sermons du réformateur. André Spiname écrivit ses sermons sur l'*Épître* aux Galates.

termédiaires que nous trouvons en nous-mêmes : ce sont nos bonnes œuvres, qui, selon les dogmes catholiques, intercèdent pour nous auprès de Dieu. L'efficacité même des bonnes œuvres ne trouve pas grâce devant Calvin. Il ne veut pas que l'homme puisse avoir d'autre mérite que celui qui lui vient de Dieu. L'homme fait-il de bonnes œuvres, « c'est un effet de la grâce divine, c'est un don du Rédempteur, ce n'est pas un mérite propre à la créature déchue, et qui puisse en rien concourir à son salut. En un mot la justification de l'homme est toute en Jésus-Christ. »

Comme dans une matière aussi délicate nous craindrions de ne pas rendre exactement la pensée de Calvin, nous le laisserons parler lui-même.

« La prédication du libre arbitre, tel qu'on l'entendait avant Luther et ses disciples, que pouvait-elle, sinon gonfler les hommes de la vaine opinion de leur propre vertu, de manière à ne plus donner place à la grâce du Saint-Esprit et à ses secours? Le débat le plus vif, la plus opiniâtre réclamation de nos adversaires porte sur la justification ; l'obtient-on par la foi ou par les œuvres? Ils ne souffrent pas que l'honneur de notre justice revienne tout entier à Christ ; ils en reportent une part aux mérites de nos œuvres. Nous ne disputons pas ici sur les bonnes œuvres, nous n'examinons pas si elles sont agréables à Dieu, si elles recevront de lui une récompense, mais si elles sont dignes de nous concilier Dieu, si on acquiert au prix d'elles la vie éternelle, si elles sont des compensations que Dieu reçoive en payement des péchés, si enfin on doit placer en elles la confiance du salut. Nous repoussons ces erreurs, parce qu'elles portent les hommes à considérer leurs œuvres plutôt que Christ, pour se rendre Dieu propice, pour attirer sa grâce, pour acquérir l'héritage de la vie éternelle, enfin pour être justes devant Dieu. C'est ainsi qu'ils s'enorgueillissent de leurs œuvres, comme si par là ils tenaient Dieu enchaîné. Or, qu'est-ce que cette superbe, sinon une ivresse mortelle de l'âme? En effet, ils s'adorent à la place de Christ; et, plongés dans le gouffre profond de la mort, ils rêvent qu'ils possèdent la vie. On me reprochera de m'étendre trop longuement sur ce sujet, mais ne publie-t-on pas dans toutes les écoles, dans tous les temples, cette doctrine : qu'il faut mériter la grâce de Dieu par les œuvres ; que par les œuvres il faut acquérir la vie éternelle; que la confiance au salut est présomptueuse sans l'appui des œuvres; que nous sommes réconciliés à Dieu par la satisfaction des bonnes œuvres, et non par la rémission gratuite des péchés, que les bonnes œuvres méritent le salut éternel; non qu'elles nous soient imputées gratuitement à justice par le mérite de Christ, mais par la force de la loi; que les hommes sont réconciliés à Dieu, non par le pardon gratuit des péchés, mais par des œuvres de satisfaction, comme il les appellent; qu'à ces satisfactions s'ajoutent les mérites de Christ et des martyrs, seulement lorsque le pécheur a mérité ce secours. Il est certain que ces opinions impies ont fasciné la chrétienté avant que Luther se fît connaître au monde. »

Moins heureux que Sébastien Castalion et Jérôme Bolsec, Jacques Gruet et Michel Servet payèrent de leur vie leur résistance à Calvin. Gruet appartenait au parti des *libertins*. Il fut arrêté pour avoir affiché sur la chaire de la cathédrale un placard contre les Génevois réformés et leurs ministres. On trouva dans ses papiers des écrits violents contre Calvin, une requête qu'il voulait présenter au conseil général contre la discipline ecclésiastique, et un traité dans lequel étaient mis en doute la divinité des livres saints, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, le jugement dernier. Jacques Gruet fut condamné à mort pour avoir parlé avec mépris de la religion, pour avoir travaillé à ébranler l'autorité du consistoire, pour avoir mal parlé des ministres et surtout de Calvin, pour avoir écrit des lettres propres à irriter la cour de France contre Calvin. Il eut la tête tranchée le 26 juillet 1547. On peut discuter sur la part que Calvin prit à ce jugement, on peut même approuver la sentence, mais l'inquisition n'aurait pas été plus sévère. Servet était un esprit vaste, déréglé, et trop amoureux du bruit. Médecin savant, s'il eût su se renfermer dans la physiologie, il aurait conquis une gloire durable, car il avait découvert la circulation du sang, et cette découverte pouvait le conduire à d'autres. Il s'aventura dans la métaphysique, et s'y perdit. Dépassant les négations timides du protestantisme, il s'élança jusqu'aux systèmes les plus audacieux de la philosophie antique. Promenant en Europe ses idées proscrites, et bravant les persécuteurs par orgueil ou par conviction, il eut l'imprudence de se rappeler au souvenir de Calvin. Il lui écrivit plusieurs fois, et lui envoya même le livre où étaient consignées ses pensées les plus téméraires, sa *Restitution du christianisme* (*Restitutio christianismi*). Calvin fut d'autant plus irrité contre cette œuvre, qu'elle n'était, après tout, que la conséquence du principe posé par le protestantisme lui-même, l'interprétation individuelle de la Bible. Dans son indignation il écrivit, au mois de février 1546, à Viret et à Farel qu'il agirait de manière que si Servet venait à Genève, il n'en sortît pas vivant. (*Si venerit, modo valeat mea auctoritas, vivum exire numquam patiar*). Il tint parole ; mais ce ne fut pas la faute des magistrats de Vienne, qui, devançant les juges catholiques, condamnèrent Servet au bûcher au mois de juin 1553. Quelle part eut Calvin à la sentence rendue par le parlement du Dauphiné ? On prétend qu'il dénonça Servet; il est sûr du moins qu'il envoya aux juges ses lettres et *la Restitution du christianisme*. Servet parvint



à s'évader, et ne fut brûlé qu'en effigie. Chose étrange! il se refugia à Genève, dans la ville même où régnait son mortel ennemi. Cette résolution qui paraît presque insensée s'explique par deux motifs : le malheureux condamné n'avait à attendre que le bûcher dans les pays catholiques, et il crut trouver plus de tolérance dans une ville protestante : l'autorité de Calvin était sérieusement menacée par ses anciens amis, eux-mêmes fatigués de sa tyrannie; oserait-il fournir par le procès du médecin hérétique un point de ralliement à ses nombreux ennemis? Il l'osa. Servet, arrivé à Genève dans les premiers jours de juillet, fut arrêté le 13 août. La loi de Genève ordonnait que l'accusateur et l'accusé entrassent ensemble en prison. Calvin fit intenter le procès par Nicolas de la Fontaine, son secrétaire, étudiant en théologie. De la Fontaine se constitua prisonnier en requérant la détention de Servet, et il produisit quarante articles sur lesquels il demanda que l'accusé fût examiné. Celui-ci fut reconnu coupable. Le lieutenant-criminel se saisit de la procédure. Les principales accusations dirigées contre Servet étaient : d'avoir écrit dans son *Ptolémée* que c'était à tort que la Bible célèbre la fertilité de la terre de Canaan, qui était inculte et stérile ; — d'avoir appelé la Trinité un cerbère, un monstre à trois têtes ; — d'avoir écrit que Dieu était tout, et que tout était Dieu. La procédure dura plus de deux mois, et la sentence fut longtemps douteuse. Les magistrats Génevois consultèrent les cantons suisses, qui se prononcèrent unanimement pour la peine capitale. Ce fut aussi l'avis de tous les grands docteurs du protestantisme, Bucer, Melanchton, Farel, Théodore de Bèze. Servet, jugé sur des extraits authentiques de ses ouvrages, reconnu coupable des opinions hérétiques qui lui étaient imputées, et ayant refusé de se rétracter, fut condamné à être brûlé vif. La sentence fut exécutée le 27 octobre. Une seule voix s'éleva contre cette barbare manière de combattre l'erreur : ce fut celle de Castalion. Pour imposer silence à cette noble protestation de l'humanité contre un sectaire impitoyable, Calvin écrivit un long traité sur le droit et la nécessité de punir les hérétiques, non-seulement par des peines canoniques comme dans la primitive Église, mais par le glaive. « Quiconque, dit-il, prétendra que c'est injustement qu'on châtie les hérétiques et les blasphémateurs, celui-là deviendra sciemment et volontairement leur complice. On nous oppose ici l'autorité des hommes; mais nous avons par devers nous la parole de Dieu, et nous comprenons clairement les commandements qui doivent régir son Église à perpétuité. Ce n'est pas en vain qu'il chasse toutes les affections humaines qui tendent à amollir les cœurs; qu'il bannit l'amour paternel et la tendresse qui unit les frères, les proches et les amis; qu'il arrache les époux aux délices du lit conjugal, et qu'il dépouille en quelque sorte les hommes de leur propre nature pour que rien ne fasse obstacle à la sainteté de leur zèle. Pourquoi cette sévérité, si ce n'est pour nous apprendre que nous ne rendons à Dieu l'honneur qui lui est dû qu'à la condition de préférer son service à tous les devoirs humains, et que, toutes les fois que sa gloire est en cause, nous devons effacer de notre mémoire tous les attachements des hommes entre eux..... Qu'ils voient, ces miséricordieux que charment tant la licence et l'impunité des hérésies, combien ils sont peu d'accord avec les ordres de Dieu. De peur qu'une rigueur excessive ne diffame l'Église de Dieu, ils voudraient, par égard pour un seul homme, que l'erreur et l'impiété pussent s'avancer impunément; et Dieu n'épargne pas même des peuples entiers : il commande que leurs villes soient détruites de fond en comble, que leur mémoire soit abolie, que des trophées soient dressés en signe d'exécration, de peur que la contagion n'envahisse la terre entière, et qu'en dissimulant le crime on ne paraisse s'y associer. » A ces terribles arguments, qui peuvent tous se ramener à celui-ci : quiconque en matière de religion possède la vérité peut l'imposer par le glaive et punir de mort les dissidents, nous n'opposerons qu'un seul fait : la saint Barthélemy est la conséquence rigoureuse des prémisses posées par Calvin.

La condamnation de Michel Servet ne fut pas la seule qui attestât l'intolérance du protestantisme naissant. Gentili de Cosenza, Napolitain réfugié à Genève, soutint sur la Trinité des doctrines assez semblables à celles du médecin espagnol; condamné au feu comme lui, en 1556, mais moins opiniâtre ou moins convaincu, il se rétracta, et eut la vie sauve.

Calvin ne fut pas plus indulgent pour l'opposition politique, que pour l'hérésie. Il porta un dernier coup au parti des libertins en frappant Amied Perrin. Le capitaine général avait cependant provoqué le rappel du réformateur banni; mais la reconnaissance n'est pas la vertu des chefs d'État.

Le théologien impérieux, fatigué de la rivalité du vaillant soldat qui avait rendu de grands services à la république, le rendit suspect au peuple. Amied Perrin n'échappa à la peine capitale qu'en s'enfuyant à Berne. Cette fuite, bientôt suivie du supplice de François Daniel Berthelier, assura la domination de Calvin pendant les huit années qu'il lui restait à vivre.

Tout en constituant par des moyens trop souvent tyranniques la réforme à Genève, Calvin n'oublia rien pour assurer le triomphe du protestantisme dans le reste de l'Europe. En 1540, il assista aux diètes de Worms et de Ratisbonne, où il connut Melanchton et Cruciger. A la diète de Spire, en 1544, on peut dire que quoique absent, il occupa la première place, car il fut représenté dans cette assemblée par deux de ses plus éloquents ouvrages, la *Supplique à*

Charles-Quint, et le traité *Sur la nécessité de réformer l'Église* (*Johannis Calvini supplex exhortatio ad invictum Cæsarem Carolum Quintum, et illustrissimos principes aliosque ordines Spiræ nunc imperii conventum agentes, ut restituendæ Ecclesiæ curam serio suscipere velint*; 1543, in-4°; — *De necessitate reformandæ Ecclesiæ*, 1544). Calvin s'adresse à Charles-Quint comme dix ans plus tôt il s'adressait à François Ier; mais son langage a changé comme sa situation. Il parle « au nom de plusieurs princes de haute dignité, de beaucoup d'illustres républiques, » et sa prière ressemble à un commandement. Quelle fierté dans toute sa requête ! Quelle audace dans cette conclusion qui, montrant à Charles-Quint la ruine de l'empire comme imminente, place le monarque entre la réforme ou la déchéance ! « Ainsi donc, à l'avenir, toutes les fois qu'on répétera à vos oreilles qu'il faut différer l'œuvre de la réforme, et qu'il sera toujours temps de s'y appliquer lorsqu'on aura mis ordre au reste des affaires, invincible César, et vous prince très-illustre, souvenez-vous que vous avez à décider si vous voulez ou non laisser quelque pouvoir à vos descendants. Eh! que parlé-je de vos descendants ! Déjà, sous nos yeux mêmes, l'empire, à demi écroulé, s'incline pour une chute dont il ne se relèvera jamais. Pour nous, quelle que soit l'issue de ces choses, nous serons soutenus devant Dieu par la conscience d'avoir voulu servir sa gloire, servir son Église, d'avoir donné nos soins à cette œuvre, et de l'avoir avancée autant qu'il était en nous. Car nous savons de reste que tous nos efforts, que tous nos désirs n'ont pas eu d'autre but, et nous avons pris soin de laisser derrière nous d'éclatants témoignages de notre dévouement. Et certes, lorsqu'il est clair pour nous que nous avons pris en main et défendu la cause de Dieu, nous avons la confiance que Dieu ne fera pas défaut à son œuvre. Au reste, quoi qu'il arrive, nous n'aurons jamais regret ni d'avoir commencé, ni de nous être avancés jusqu'ici. L'Esprit saint nous est un témoin fidèle et assuré de notre doctrine : nous savons, dis-je, que nous publions l'éternelle vérité de Dieu. Que notre ministère procure le salut du monde, nous devons le désirer; mais l'événement est aux mains de Dieu, et non dans les nôtres. Si donc, parmi ceux que nous voulons servir, l'obstination des uns, l'ingratitude des autres amènent la ruine de tous et de toutes choses, je répondrai en digne chrétien, et tous ceux qui voudront mériter ce nom glorieux souscriront à ma réponse: Nous mourrons. — Mais dans la mort même nous serons victorieux; non-seulement parceque la mort sera pour nous un passage à une vie meilleure, mais parce que nous savons que notre sang sera comme une semence qui propagera la vérité de Dieu, qu'on repousse aujourd'hui. »

La fierté de ce langage montre assez quelles étaient les espérances des protestants, qui se croyaient déjà sûrs du triomphe; quelle était aussi l'autorité de celui qui parlait en leur nom. Calvin était à la tête de tous les réformés de l'Europe. Content d'un médiocre salaire et du seul titre de ministre évangélique, il ne profita point de son autorité pour acquérir des dignités et des richesses. Débile et maladif, plus porté aux jouissances de l'esprit que vers les plaisirs des sens, il ne se maria que par convenance, en 1540. Il eut de sa femme Idelette de Bures, veuve d'un anabaptiste converti, un fils qui vécut peu. Idelette même mourut après neuf ans de mariage, et Calvin ne se remaria pas. Les historiens nous le représentent avec un visage pâle et décharné, un teint sombre, et une barbe longue terminée en pointe.

Il était sujet à la migraine, à la fièvre quarte, à la goutte. A tous ces maux se joignit, vers la fin de sa vie, la gravelle. Supérieur à ses douleurs, il ne cessa jusqu'au dernier moment d'édifier l'église de Genève par ses sermons, d'éclairer les réformés de l'Europe par des ouvrages lumineux. Général des protestants, on peut dire à la lettre qu'il mourut sur la brèche. « Le jour qu'il trépassa, dit Théodore de Bèze, il sembla qu'il parloit plus fort et plus à son aise; mais c'étoit un dernier effort de nature, car sur le soir, environ huit heures, tout soudain les signes de la mort toute présente apparurent; ce qui m'étant soudain signifié, d'autant qu'un peu auparavant j'en étois parti, étant accouru avec quelques autres de mes frères, je trouvai qu'il avait déjà rendu l'esprit si paisiblement que, jamais n'ayant râlé, ayant pu parler intelligiblement jusqu'à l'article de la mort, en plein sens et jugement, sans avoir remué pied ni main, il sembloit plutôt endormi que mort. Voilà comme en un même instant, ce jour là, le soleil se coucha et la plus grande lumière qui fût en ce monde pour l'adresse de l'Église et de Dieu fut retirée au ciel. »

Les œuvres complètes de Calvin furent publiées à Genève, en 12 vol. in-fol., et réimprimées en 1617. Schepfer en donna une nouvelle édition; Amsterdam, 1667, 9 vol. in-fol. Comme réformateur religieux, Calvin peut être jugé très-sévèrement. Comme législateur, il introduisit de grandes améliorations à Genève; comme écrivain littérateur, il contribua puissamment à la formation de la langue française; comme homme enfin, il eut le génie de l'opiniâtreté, qui, selon les circonstances, peut faire indifféremment le mal et le bien. Léo Joubert.

Théodore de Bèze, *Hist. de la vie de Jean Calvin*; Genève, 1564, in-4°. — Jérôme Bolsec, *Vie de Jean Calvin*. — Charles de Relincourt, *Defense de Jean calvin*. — Maimbourg, *Histoire du calvinisme*. — Bayle, *Dictionnaire historique*. — Sénebier, *Histoire littéraire de Genève*. — Guizot, *Musée des protestants célèbres*. — Audin, *Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Jean Calvin*. — Eugène Géruzez, *Essais d'histoire littéraire*. — Rilliet de Candolle, *Relation du procès criminel intenté à Genève, en 1553, contre Michel*

Servet, dans les *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*; 1844., t. III, p. 1-160. — Sayous, *Études littéraires sur les écrivains français de la réformation*.

*CALVIN (*André* CARVIN, dit), général de brigade français, né à Marseille (Bouches-du-Rhône) le 19 février 1767, mort le 25 décembre 1800. Après avoir servi dans le 83e régiment d'infanterie, et dans les chasseurs de Champagne, du 28 décembre 1783 au 25 mai 1792, Calvin passa chef en second au 1er bataillon de Marseille le 1er juillet suivant. Chef de la 103e demi-brigade (15 février 1796), il fut fait général de brigade sur le champ de bataille par le général Championnet, et il reçut le commandement en chef de l'armée de Naples le 20 janvier 1799. Blessé mortellement au passage du Mincio à Pozzolo (24 décembre 1800) en chargeant à la tête du 24e de ligne, il mourut le lendemain à l'âge de trente-trois ans. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles.

Archives de la guerre. — *Moniteur*, XXIX, 384, 577, 907. — *Victoires et conquêtes*.

*CALVINI (*Chrysostome*), prélat et théologien italien, de l'ordre des Bénédictins de la règle du Mont-Cassin, né dans la Calabre, devint archevêque de Raguse, où il mourut en 1574. De ses nombreuses traductions des auteurs grecs en latin, la principale est : *Sermones XXI S. Dorothei*; Venise, 1574.

Ziegelbauer, *Hist. litter. ord. Sancti Bened.*, t. IV, p. 101 et 664.

CALVINO (*Joseph-Marc*), poëte italien, né à Trapani en 1785, mort le 22 avril 1833. Il fit presque sans maître de bonnes études, et déploya de bonne heure un grand talent poétique. Mais une mort prématurée l'arrêta dans sa carrière. On a de lui : *Poesie liriche*; 2 volumes; — *Industria Trapanese*; 1825; — *Batracomiomachia d'Omero*, traduite en patois sicilien; 1827; — *Dio nella natura*, poëme dans le genre de Dante; — *Ifigenia in Aulide*, opéra; 1819; — *Il Calzolaso d'Allessandria della Paglia*, comédie dans le genre de Goldoni.

Tipaldo, *Biog. degli ital. illustri*, IV, 144.

CALVINUS (*Jean*), appelé aussi KAHL, jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il professa le droit à Heidelberg. Ses principaux ouvrages sont : *Lexicon juridicum*; Francfort, 1609 et Genève, 1734, 1759; 2 vol. in-fol.; ouvrage estimé et portant sur toutes les parties de la jurisprudence; — *Themis hebræo-romana; id est jurisprudentia Mosaïca et Romana*; Hanau, 1595, in-8°; — *Jurisprudentia feudalis libri VI*, et autres ouvrages sur des matières analogues.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*

*CALVINUS GEMMETICÆUS (*Antoine*), poëte latin, d'origine incertaine, vivait probablement dans le milieu du seizième siècle. On a de lui : *Dialogus heroico carmine perstrictus de Christi acerbissima mortis perpessione* Paris, 1559, in-4°.

Catal. de la Bibl. impér. de Paris.

*CALVINUS (*Omobonus*), juriconsulte italien, né probablement à Milan, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De Æquitate liber primus et secundus auct. Jub. Cæs. Calvino* (probablement son père), *et tertius ab Omobono Calvino editus*; Milan, 1676, in-fol.

Catal. de la Bibl. Impér. de Paris.

CALVISIUS (*Seth*), astronome, musicien et poëte allemand, né à Gorschleben le 20 février 1566, mort le 24 novembre 1615. Fils d'un pauvre journalier, il trouva assez de ressources dans la musique, qu'il apprit de bonne heure, pour aller étudier à Frankenhausen, à Magdebourg, puis à l'université de Helmstadt, et enfin, en 1582, il fut chargé de diriger l'école de musique de Pforta. Il mit à profit la bibliothèque de cette ville pour se livrer aux études historiques. La lecture des œuvres de Scaliger le porta à s'occuper de calculs chronologiques. Au mois de mai 1594, il devint directeur de l'École de musique de Leipzig, et écrivit des ouvrages de musique et de philologie. Une chute qu'il fit quelques années avant sa mort le rendit encore plus sédentaire et plus studieux. L'astrologie fut une de ses études de prédilection. On a de lui : *Opus chronologicum ex auctoritate potissimum S. Scripturæ et historicorum fide dignissimorum, ad Motum luminarium cœlestium tempora et annos distinguentium*; Leipzig, 1606, in-4°; — *Enodatio duorum quæstionum circa annum nativitatis et tempus ministerii Christi*; Erfurt, 1610; — *Exercitatio musica*; Leipzig, 1611; — *Elenchus Calendarii Gregoriani et duplex calendarii Melioris formula*; Francfort, 1615, in-4°; — *Formula calendarii novi, calendario Gregoriano expeditior, melior et certior*; Heidelberg, 1613, in-4°. Cet ouvrage valut à Calvisius d'occuper une place dans l'*Index librorum prohibitorum* de 1667.

Vossius, *de Scientiis mathematicis*. — Delambre, *Hist. de l'Astronomie*.

CALVISIUS (*Seth*), petit-fils du précédent, théologien allemand, né à Quedlinbourg le 11 juin 1639, mort le 22 avril 1698. Après avoir étudié à Leipzig, il remplit diverses fonctions ecclésiastiques. On a de lui des *Sermons*, des *Commentaires* sur les psaumes.

CALVISIUS (*Seth-Henri*), arrière-petit-fils de l'astronome, théologien allemand, vivait dans seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut pasteur à Magdebourg, et laissa également des ouvrages ecclésiastiques.

Leporis; in *Memoriis Antistitum Quedlinburgensium*.

CALVISIUS SABINUS. *Voy.* SABINUS.

CALVO (*Antoine*), natif de Rome, mort le 2 octobre 1421. Il fut élevé au cardinalat sous Innocent VII, dont il se montra jusqu'à la fin le partisan zélé.

Aubéry, *Histoire générale des cardinaux*.

*CALVO (*Boniface*), troubadour provençal, mais natif de Gênes, vivait dans le milieu du

treizième siècle. Issu d'une famille noble il se vit forcé par les troubles civils de sa ville natale, à se réfugier à la cour d'Alphonse X, roi de Castille, où il se rendit célèbre par ses poëmes provençaux; mais, courtisan trop rampant, il se fit mépriser, d'un autre côté, par ses mœurs corrompues. On a de lui : plusieurs *poëmes* en provençal (en extrait dans l'*Histoire des Troubadours*, t. II, p. 344-376).

Adelung, suppément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

CALVO ou **CALVUS** (*Félix*), chirurgien italien, natif de Bergame, mort le 21 juin 1661. Reçu chirurgien à Padoue, il exerça avec succès son art à Milan et dans sa ville natale. On a de lui des ouvrages sur diverses maladies, l'anévrisme, les ulcères cancéreux, les plaies de tête et le squirre.

Éloy, *Dict. de la Médecine*.

CALVO (*Marco-Fabio*), médecin italien, natif de Ravennes, mort à Rome en 1527. On lui doit une des premières traductions latines d'Hippocrate, qu'il entreprit par ordre de Clément VII et sur un manuscrit grec du Vatican; Rome, 1525, in fol. On a en outre de lui : *Antiquæ urbis Romæ cum regionibus simulachrum*; Bâle, 1558, in-fol.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*.

***CALVO** ou **CALVUS A SALONIA** (*Michel*), médecin et philosophe espagnol, né à Avila dans la Vieille-Castille, mort dans la même ville en 1579. Le magnifique monument funéraire en marbre qui lui fut consacré dans l'église de l'Observance de Saint-François, où il est enterré, fut renversé, en 1693, par un tremblement de terre. On a de lui : *Dispute sur la fièvre tierce* (en manuscrit); — *Super Porphyrii ad prædicamenta Aristotelis introductione conclusiones. Addita est de libro prædicamentorum pro omnibus Aristotelis expositi omnibus adversus Hieronymum Balduinum apologia*; Venise, 1575, in-8°.

Carrère, *Bibl. de la Medecine*.

***CALVO** (*Paul-Bernard*), chirurgien italien, natif du Piémont, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Traité de Chirurgie* (en italien), en 2 vol.; Turin, 1711.

Carrère, *Bibl. de la Médecine*.

CALVO ou **CALVI** (*Jean*), médecin espagnol, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il s'efforça de faire entrer les écoles de médecine du royaume dans la voie du progrès, et y contribua par ses écrits. On a de lui : *Primera y segunda parte de la chirurgia universal y particular del cuerpo humano*; Séville, 1580, in-4°, et Madrid, 1626, in-fol.; — *Libro de Medicina y Chirurgia*; Barcelone, 1592; — une traduction en espagnol de la *Chirurgie française* de Gui de Cauliac; Valence, 1596, in-fol.

Antonio, *Biblioth. hisp. nova*.

CALVO ou **GUALBE** (*Jean-Sauveur* DE), surnommé le *brave*, général français, d'origine catalane, né à Barcelone en 1625, mort à Deinse le 29 mai 1690. Lorsque la Catalogne se soumit à la France, il passa au service de cette dernière puissance en 1641, et fit toutes les campagnes de Catalogne jusqu'en 1655. Il prit part, en 1668, à la conquête de la Franche-Comté, et en 1671 il assista à tous les siéges faits par Louis XIV. En 1673, il se trouva à la bataille de Senef. Le 7 juillet 1676, il fut appelé au commandement de Maëstricht, et déclara aux ingénieurs que, s'il n'entendait rien au siége d'une place, il savait au moins qu'il ne se rendrait pas; et, en effet, il tint pendant cinquante jours, jusqu'à l'arrivée de Schomberg. Le siége fut alors levé par le prince d'Orange. Calvo fut nommé lieutenant général, et resta commandant de Maëstricht jusqu'en 1679. Après avoir surpris Leave, et s'être emparé, en 1679, de Clèves et du pays de ce nom, il se rendit à l'armée du Rhin. Puis, il prit part et contribua en Catalogne, en 1684, aux succès remportés alors sur l'ennemi. Il se distingua encore en Flandre en 1689, et mourut au moment où il allait avoir le commandement d'un corps d'armée sous les ordres du maréchal de Luxembourg.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dict. hist.*

***CALVOR** (*Gaspard*), théologien et historien allemand, né à Hildesheim le 8 novembre 1650, mort à Clausthal le 11 mai 1725. Après avoir étudié à Iéna et à Helmstædt, il fut nommé en 1677 diacre et en 1684 surintendant ecclésiastique à Zellerfeld, et enfin en 1710 surintendant général ecclésiastique de la principauté de Gruberhagen à Clausthal, où il resta jusqu'à sa mort. Élève de Calixte, il était du petit nombre des théologiens conciliants de cette époque, et prêchait la tolérance surtout dans les querelles contre les piétistes. Les principaux de ses ouvrages sont : *Fissuræ Sionis, h. E. de schismatibus ac controversiis, quæ Ecclesiam Domini ab ascensu ejus ad decursum sæculi XVII usque agitarunt, tractatus theol. historicus*; Leipzig, 1700, in-4°; — *De Musica, ac sigillatim de Ecclesiastica eoque spectantibus organis*; Leipzig, 1702, in-12, — *Rituale ecclesiasticum, origines ac causas rituum, quos Ecclesia evangelica frequentat, evolvens, subnexo usu et abusu*; Iéna, 1705, 2 vol. in-4° (c'est une 2e édit. augmentée de l'ouvrage précédent) avec beaucoup de gravures; — *De Pace ecclesiastica inter Protestantes ineunda consultatio, occasione quæstionis : num schisma inter protestantes Ecclesias sit legitimum, etc., Ad Carol. XII. reg. Sueciæ*; Leipzig et Goslar, 1708, in-4°; — *Saxonia inferior antiqua gentilis et christiana, in primo Millenario post Christum natum*; Goslar, 1714, in-fol. (son meilleur ouvrage).

J. J. Fahsius, *Vita G. Calvœrii*; Goslar, 1727, in-8°. — Schlegel, *Kirchengeschichte des 18. Jahrhunderts*, t. II, p. 257.

***CALVOR** (*Henning* ou *Henri*), fils du précédent, historien et économiste allemand, né en

1686, mort le 10 juillet 1766 à Attenau (dans le Hartz). Il succéda, en 1726, à son père dans les directions de l'École latine de Clausthal, et plus tard fut pasteur à Attenau, où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui : *Pr. de Historia recentiori Hercyniæ superioris mechanica;* Clausthal, 1726, in-4° ; — *Pr. de domo Brunsvic. Luneb. antiquissima nobilitate nec non claritate et potentia ex infelici lapsu restituta;* Clausthal, 1727, in-4° ; — *Acta historico-chronologico-mechanica circa metallurgiam in Hercynia superiori, oder Historisch-chronologische nachricht und theoretische und praktische Beschreibung des Maschinenwesens und der Hülfsmittel bei dem Bergbau auf dem Oberharze;* Brunsvick, 1763, 2 vol. in-fol. avec 48 grav. (n'est que la suite de l'ouvrage de Schluter sur le même sujet) ; — *Historische Nachricht von den Oberharzischen Bergwerken*, etc. (Notice historique sur les Mines du Hartz supérieur) ; Brunsvick, 1765, in-fol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CALVY DE LA FONTAINE (*François*), humaniste et poëte français, natif de Paris, vivait au seizième siècle. Il était lié avec Charles Fontaine, avec lequel il a pu être confondu, et qui lui adressa un quatrain au sujet de la conformité de leurs noms. On a de lui une traduction de *la Manière de bien et heureusement instituer et composer sa vie et forme de vivre, contenant soixante-dix-huit enseignements envoyés par Isocrate à Demonicus;* Paris, 1543, in-18 ; — une traduction du *Traité de la Félicité humaine de Philippe Béroalde;* Paris, 1543 ; — *Trois déclamations èsquelles l'Yvrogne, le Putier et le Joueur de dez, frères, débatent lequel d'eux trois (comme le plus vicieux), sera privé de la succession de leur père, suivant son Testament. Invention latine de Philippe Béroalde, poursuivie et amplifiée par le dit traducteur, avec un dialogue de Lucain, intitulé Mercure et Vertu;* Paris, 1556 ; — une traduction en vers de l'*Élégie d'Ovide sur la complainte du noyer;* Paris, l'Angelier, sans date in-16 ; — *Églogue sur le retour de Bacchus, en laquelle sont introduits assavoir Callinot de Beaulne et Jacquinot d'Orléans;* in-8°, gothique, 8 feuillets.

La Croix du Maine et du Verdier *Bibl. françaises.* — Goujet, *Bibl. franç.*

*CALZA (*Antonio*), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone en 1653, mort à Bologne vers 1714. Il étudia le dessin à Bologne sous Carlo Cignani. De retour dans sa patrie, ayant vu quelques tableaux de bataille du Bourguignon, il partit pour Rome, et parvint à se faire admettre parmi ses élèves. Il fit quelques progrès dans ce genre ; mais, désespérant d'atteindre à la vérité et à la force de son maître, il se mit à peindre dans le genre du Poussin des paysages qui lui firent le plus grand honneur. E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Winckelmann, *Neues Mahlerlexicon.*

*CALZARO, sculpteur véronais très-ancien, travaillait dans sa patrie vers le treizième siècle.

Maffei, *Verona illustrata.* — Cicognara, *Storia della scoltura.*

*CALZOLAI ou CALZOLARI (*Pierre*), historien ecclésiastique italien, de l'ordre des Bénédictins du Mont-Cassin, né à Buggiano en Toscane, vers 1500, mort à Rome le 11 mai 1580. Il fut aussi appelé *Petrus Ricordatus*, ou *Petrus Florentinus*, ou, de son lieu de naissance, *Pierre de Buggiano*. Ces différents noms ont semblé à quelques auteurs les noms d'autant de personnes différentes. Il vivait d'abord dans le couvent de Sainte-Marie à Florence, et devint ensuite prieur du couvent de Saint-Paul à Rome (extra muros), où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui : *Historia monastica, overo Trattati per modo di Dialogo;* Florence, 1561, in-4°, 2° édit.; Rome, 1575, in-4°. Une 3° édition de cette histoire très-estimée encore aujourd'hui, devait paraître au moment de la mort de l'auteur.

Flegelbauer, *Hist. litter. ord. S., Bened.* — Clément, *Bibl. curieuse*, t. II, p. 108. — Negri, *Scritt. Fior.*

CAM (*Diogo*), navigateur portugais, né dans la seconde moitié du quinzième siècle, mort à la fin ou au commencement du seizième. Ce voyageur, dont nous restituons ici le nom altéré dans presque toutes les biographies, était chevalier et attaché à la maison du roi. En 1484, lorsque Alfonse V songea à poursuivre les découvertes de l'infant D. Henrique, le long des côtes de l'Afrique, il l'expédia avec la mission d'aller planter sur ces rives encore peu explorées un de ces piliers de pierre qui avaient à peu près dix pieds de haut et que l'on désignait sous le nom de *padrao*. Ces bornes destinées à marquer les découvertes maritimes de certains empires, marquaient aussi les progrès qu'espérait faire le christianisme : non-seulement elles portaient gravées à leur sommet les armoiries des conquérants ; mais une croix de fer, soudée dans du plomb, attestait le but qu'ils se proposaient en étendant leurs explorations. Le *padrao*, qu'emportait avec lui Diogo Cam portait en outre deux inscriptions, l'une en latin et l'autre en portugais, et devait servir à attester les travaux commencés depuis près d'un demi-siècle. Diogo Cam, franchissant le cap de Lopo Gonçalvez et celui de Catharina, où s'arrêtaient les dernières découvertes accomplies sous Alphonse, alla le planter sur la rive sud d'un grand fleuve. Ce fut alors que le Zaïre put être marqué sur les cartes et que le Congo offrit ses vastes campagnes à de nouvelles explorations. Diogo Cam n'hésita pas à remonter le vaste cours d'eau qu'il venait d'atteindre, et dès le début de son exploration il put se convaincre qu'une nombreuse population, ayant tous les caractères de la race africaine couvrait ses rives. Ces populations l'accueillirent d'une façon toute pacifique ; et il résolut bientôt de transporter sans violence en Portugal, quelques-uns de ces noirs auxquels il destinait plus tard l'em-

ploi d'interprètes; il le fit avec d'autant plus de facilité, qu'il laissait comme otages plusieurs Portugais envoyés en mission vers le roi du Congo. Il est une circonstance, qui n'a peut-être pas été assez remarquée, c'est que l'unique voyage fait par le célèbre Martin Behaim, au service du Portugal, fut exécuté alors. Behaim accompagnait Diogo Cam en qualité d'astronome et de cosmographe (1), dans le but de déterminer les longitudes et les latitudes en pleine mer.

Diogo Cam fut reçu avec joie par Jean II, et il eut la prudence de ne point demeurer en Europe au delà du terme de quinze lunes, que lui-même il avait fixé. Au retour, les habitants du Zaïre lui firent le meilleur accueil; et bientôt, poursuivant ses découvertes, il put aller bien au delà du fleuve, par les 13° S., où il planta un second *padrao;* il s'avança même jusqu'au 22me degré. Il avait ainsi parcouru plus de deux cents lieues au delà du Zaïre, en explorant de temps à autre la terre, ainsi que le lui prescrivaient ses instructions. Au retour, et lorsqu'il fut rentré dans les domaines du souverain noir avec lequel il avait déjà lié des relations, il en fut accueilli avec des démonstrations d'affection qui portèrent bientôt leurs fruits. Non-seulement le roi du Congo demanda des prêtres pour instruire ses sujets dans la foi chrétienne, mais il expédia à Jean II un de ses sujets, qui se nommait Caçuta, et qui, après avoir offert des présents consistant en ivoire et toiles, devait recevoir solennellement le baptême. Caçuta eut pour parrain et marraine Jean II et la reine. Il prit dès lors le nom de D. Joao, en y joignant celui de Sylva, qui appartenait à son second parrain, le grand chambellan. Les hommes de sa suite adoptèrent également le christianisme avant de retourner en Afrique; et l'on peut dire que de cette époque datent les grandes missions africaines, qui ne cessèrent de se multiplier durant le seizième siècle, et qui adoucirent ces tribus à demi sauvages, au point de leur faire adopter les principes de hiérarchie sociale qui régissaient les États de la péninsule. Quelque temps après la venue de Caçuta à Lisbonne, le roi de Benim imita son voisin, et demanda des missionnaires au Portugal, dans un but peut être moins désintéressé; plus tard encore, Lisbonne eut les solennités qui accompagnèrent, sous le règne de Jean II, la conversion du prince Bemohi. Tout cela était dû à la conduite prudente et intelligente à la fois d'un navigateur auquel on devait l'exploration de 360 lieues de côte, et dont les travaux ne furent surpassés que par ceux de Barthélemy Dias, qui lui succéda; il y a donc lieu de s'étonner qu'il soit tombé dans un oubli complet. Les meilleurs historiens se taisent et sur les récompenses que durent lui acquérir ses travaux, et sur l'époque précise de sa mort.

Il y a eu un Gaspard Cam ou Cao, qui, en 1539, remplaça Alvario Pires, comme peintre de Jean III. FERDINAND DENIS.

João de Barros, *Asia* etc. — F Francisco de S. Luiz cardinal Saraiva, *Indice chronologico das navegaçoes viagents, Descobrimentos dos Portuguezes*, réimp. en 1840, dans l'ouvrage intitulé *Os, Portuguezes em Africa Asia, America, Oceania*, 87 vol.

(1) *Voy.* à ce sujet une dissertation peu connue de Seb. Francisco Mendo Trigoso dans le recueil intitulé *Memorias de Litteratura.*

* **CAMA** (*Giovanni-Bernardo*), peintre napolitain, florissait en 1550. Il peignit quelques tableaux d'histoire; mais il excella surtout dans le portrait. Il fit aussi quelques travaux en stuc.

Sarnelli, *Guida de' Forestieri per la città di Napoli* — Orlandi, *Abbecedario*.

* **CAMAFFI** (*Luc-Antoine*), médecin italien, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Reggimento per viver sano nei tempi caldi*; Perugia, 1610, in-8°.

Carrière, *Bibl. de la Méd.*

* **CAMACÉE** (*André*), peintre italien. *Voy.* CAMASSEI.

CAMANUSALI, ALCANA, CENAMUSALI ou MOSALI, médecin arménien, vivait à Bagdad en 1258, lors de la prise de cette ville par les Tartares. On n'a aucuns détails biographiques sur la vie de ce savant. On sait seulement qu'il s'occupait spécialement des affections oculaires, et qu'il avait étudié tout ce que les médecins arabes, chaldéens, indiens et juifs ont écrit sur ce sujet. Son ouvrage a été traduit en latin sous ce titre : *de Passionnibus oculorum Liber*, avec la chirurgie de Guy de Chauliac; Venise, 1499, et l'année suivante avec la *chirurgie* d'Albucasis. Il existe aussi deux autres éditions de 1506 et 1513, in-fol.

Freind, *Hist, de la Médec.* 1re Partie. — Guy de Chauliac. *Inventorium, sive Collectorium partis chirurgicalis medicinæ.*

* **CAMARA**, famille noble du Portugal, et dont les membres ont joué un rôle remarquable dans les événements importants de leur patrie. Nous nous bornerons à les citer par ordre généalogique, en donnant succinctement les principaux traits de leur histoire.

ZARCO (*Jean-Gonçalvez I*), né à Thomar (Estramadure), fut le fondateur de cette famille. Il se distingua à la prise de Ceuta (1420), et fut le premier gouverneur de Funchal (Madère).

CAMARA de Lobos (*Jean-Gonçalvès II*), fut aussi gouverneur héréditaire de Madère, et prit le premier le nom de Camara de Lobos (chambre des Loups), à cause d'un aventure qui lui arriva dans une grotte qui servait de gîte à des loups marins.

Simon Gonçalvez I, troisième gouverneur de Madère.

Jean-Gonçalvez III, quatrième gouverneur de Madère.

Simon-Gonçalvez II, cinquième gouvernement Madère. Il fut fait grand de Portugal et comte de Calheta par le roi Sébastien (1578).

Jean-Gonçalvez IV, sixième gouverneur de Madère et comte de Calheta.

Simon-Gonçalvez III, septième gouverneur de Madère et comte de Calheta.

Jean-Gonçalvez V, huitième gouverneur de Madère et comte de Calheta. Il mourut sans enfants en 1656, et, sa femme s'étant retirée dans un couvent, le comté de Calheta et la capitainerie de Madère devinrent la propriété de donna Marie-Anne de Lancastre de Camara, qui les apporta en dot à Jean Rodrigues de Vasconcellos, comte de Castelmelhor.

Les autres branches de cette puissante maison se divisent ainsi :

La branche des Ataïdes, comtes d'Atouquia;
id. des seigneurs de l'Ile-Déserte;
id. des Almataces maures, grands pannetiers de Portugal.

La branche des comtes de Villa-Franca y Ribeïra-grande.

Brandam, *Monarch. Lusit.* t. 6, et 17, c. II, p. 8 ; — Gaspard Fructuoso, *Histoire des Iles* ; — Emmanuel Thomas, *Insulana*.

CAMARA (*Lucius*), antiquaire italien, vivait dans le milieu du dix-septième siècle. Il a fait paraître une histoire de Teate (Chieti moderne), dans le royaume de Naples; elle est intitulée: *De Teate antiquo Marrucinorum in Italia metropoli, III lib.*; Rome, 1651, in-4°, réimprimée depuis dans le *Thesaurus Antiquitatum Italiæ* de Burmann, t. IX.

Toppi, *Bibl. Napolet.* — Sax, *Onomast. liter.*, III.

CAMARA Y MURGA (*Christophe* DE LA), évêque et théologien espagnol, né à Arciniega vers la fin du seizième siècle, mort à Salamanque en 1641. Il professa d'abord l'Écriture sainte à Tolède, puis fut nommé successivement évêque des îles Canaries, puis de Salamanque. Il a publié le premier ouvrage sur les Canaries sous ce titre: *Constitutions sinodales del obispado de Canaria, su primiera fundacion y translacion, aidas de sus Obyspos y breve relacion de las islas;* Madrid, 1634, in-4°.

Nic. Antonio, *Biblioth. Hisp. Nova*.

*CAMARAO (*Dom Antonio-Filippe*), chef indien célèbre, né dans les montagnes d'Hybiapaba vers la fin du seizième siècle, mort en 1648. Ce guerrier éminent, que l'on place à la tête de tous ceux de sa race au Brésil, était chef d'une tribu connue sous le nom de Pytiguaras (littéralement les buveurs de tabac). Selon la coutume indienne, il avait reçu un nom significatif et s'appelait la Chevrette *Poty* (en portugais *Camarão.*) Au baptême on lui avait imposé celui d'Antonio-Filippe. Camarão figure dans l'histoire du Brésil dès l'année 1613, à l'époque où M. de la Ravardière fut obligé de quitter le Brésil devant les forces de Geronimo d'Albuquerque. Sa bravoure peu commune et son esprit de conduite lui avaient déjà mérité le titre de gouverneur des Indiens et l'avaient fait créer chevalier de l'ordre du Christ, lorsqu'en 1644 Fernandez Vieira l'engagea à quitter la province de Seregippe del Rey pour s'unir à Henrique Dias, le chef des noirs, et à lui-même, afin de chasser les Hollandais. Il donna des preuves de haute capacité, et si dans cette guerre, juste entre toutes les guerres, les trois races dominantes du Brésil se trouvèrent représentées par trois hommes éminents, la postérité accorde à Camaão le second rang dans l'accomplissement de l'œuvre immense à laquelle il s'était voué avec un si grand dévouement. Il contribua puissamment à rétablir l'indépendance du Brésil, et mourut dans un âge avancé. La femme de Camarão, qui était Indienne comme lui, se distingua dans plusieurs batailles par son admirable courage.

FERDINAND DENIS.

Southey, *History of Brasil*.—Berredo, *Annaest do Maham*.

CAMARELLI (*François*), jurisconsulte italien, né à Vicence, vivait en 1640. Il était justement apprécié pour ses connaissances en droit, et se faisait surtout remarquer par l'éloquence qu'il déployait dans ses cours publics. Il a laissé plusieurs ouvrages remarquables traitant tous de jurisprudence.

Joannes Imperialis, *Museum historicum*.

CAMARGO (*Alphonse* DE), amiral espagnol, vivait dans la première partie du seizième siècle. Au mois d'août 1539, l'évêque de Placentia lui confia le commandement d'une flottille de trois vaisseaux destinés à l'exploration du détroit de Magellan, encore bien peu connu à cette époque, puisque nul marin n'avait pu le franchir depuis sa découverte. Camargo mouilla le 20 janvier 1540, à douze lieues de l'embouchure du canal, près le cap des Vierges. Quelques jours après il franchit le premier goulet, et y reconnut les indices laissés par Magellan. Mais à peine arrivait-il au port Famine, que le plus grand de ses navires fit côte et fut brisé par une des tempêtes ordinaires à ces parages. L'équipage put gagner la terre; mais on n'a jamais eu de ses nouvelles. On a supposé que les passagers et marins qui le composaient se sont établis dans l'intérieur des terres qui séparent la Patagonie de la partie habitée du Chili. Rien jusqu'ici n'est venu confirmer cette croyance. Quant à Camargo, il continua sa route, et réussit à traverser le détroit après mille dangers, mille fatigues. Il eut beaucoup de peine à atteindre Aréquipa (Pérou) où il arriva dans le plus fâcheux état.

Histoire des Voyages aux terres Australes.

* CAMARGO (*Ignace* DE), théologien espagnol, de l'ordre des Jésuites, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il était professeur de théologie à l'université de Salamanque. On a de lui : *Regula honestatis moralis, S. tractatus theologicus tripartitus de Regula moraliter agendi*; Naples, 1720, in-fol. (l'auteur y combat la doctrine un peu élastique de la probabilité).

Journal des Savants.

CAMARGO (*Marie-Anne* CUPPI), célèbre danseuse, née à Bruxelles le 15 avril 1710, morte à Paris le 20 avril 1770. Son père Ferdinand-Joseph de Cuppi, écuyer, seigneur de Renoussard, comme il se désigne lui-même dans une requête au cardinal de Fleury dont nous

allons avoir à parler, était issu d'une ancienne famille de Rome qui a donné à l'église un archevêque de France, un évêque d'Ostie et un cardinal du titre de Saint-Jean, doyen du sacré collège en l'an 1517, sous le pontificat de Léon X (1). Le nom de Camargo, qu'il joignait au sien était celui de sa mère, une Espagnole sortie de cette illustre maison. Par malheur, Cuppi se trouvait sans moyens de soutenir son rang et à la tête d'une famille qui ne comptait pas moins de sept rejetons. Il était à la fois maître de danse et de musique; faute de mieux, il donna des talents à ses enfants : l'un étudia la peinture, l'autre la musique et devint plus tard violon à l'opéra; l'aînée de ses filles, Marie-Anne annonçait des dispositions telles pour la danse, qu'il se détermina à faire le voyage de Paris et à la présenter à mademoiselle Prévost, dont elle prit durant trois mois des leçons. Elle revint ensuite à Bruxelles, où elle émerveilla la ville par son agilité, sa grâce, le charme de sa personne. Quelque temps après elle allait à Rouen, qu'elle devait bientôt quitter pour faire ses débuts à l'Opéra. Son apparition eut lieu, en 1726, par un pas dans *les Caractères de la Danse*. Ce fut tout un événement. Mademoiselle Prévost s'en inquiéta au point d'entraver la carrière de son élève. La mode l'avait, consacrée; sa beauté venant en aide à son talent, elle devait triompher de tous les obstacles. Il y avait deux ans (et non trois, comme le dit son père dans sa lettre au cardinal) qu'elle faisait merveille à l'Opéra, quand le comte de Melun, usant d'adresse et de violence, l'enleva, elle et sa sœur Sophie, à peine âgée de treize ans, et les tint renfermées dans son hôtel de la rue Culture-Saint-Gervais. Le père adressa aussitôt au cardinal-ministre une requête dans laquelle il demandait qu'il fût ordonné au ravisseur d'épouser la fille aînée et de doter la cadette. Mais il ne paraît pas qu'on ait pris en considération sérieuse cette supplique de Camargo.

Comme on le pense bien, cette fugue ne fut pas éternelle, la célèbre danseuse reparut sur la scène, qu'elle quitta en 1734, mais pour y rentrer en 1740. Elle se retirait définitivement en 1751 avec une pension de 1500 livres. Mademoiselle de Camargo est une date dans l'histoire de la danse. C'est Camargo qui osa la première faire raccourcir ses jupons. Au reste, sa danse était pleine de noblesse et même de retenue. « Mademoiselle Camargo, dit Grimm, ne faisait jamais la gargouillade, que mademoiselle Allard fait aujourd'hui trois fois de suite avec tant de dextérité, et que mademoiselle Lyonnois a sans doute établie parmi les danseuses; mademoiselle Camargo ne la trouvait pas *décente*. C'était à peine si on lui voyait le bas de la jambe. » — Une gageure s'établit un jour sur la question de savoir si elle portait ou non des caleçons. « On s'adressa à elle pour savoir la vérité du fait, ajoute Grimm, qui fut un des témoins du pari; elle attesta que, non-seulement elle avait toujours porté des caleçons; mais que leur établissement au théâtre tient à l'époque de ses brillants succès ». Peu d'artistes ont fourni une carrière aussi heureuse et joui d'une vogue aussi universelle. Voltaire, qui était un peu le courtisan de toutes les gloires, l'a immortalisée dans six vers d'éloges qu'elle avait à partager, il est vrai, avec mademoiselle Sallé :

Ah ! Camargo, que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante !
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux
Elle est inimitable, et vous toujours nouvelle ;
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

La Camargo survécut dix-neuf ans à ses triomphes; elle passa ses dernières années dans une paisible retraite, comme le vieux Crébillon, avec une demi-douzaine de chiens, et un ami qui lui était resté de ses mille et un amants, et à qui elle a légué ses chiens. Celui-ci lui fit faire un enterrement magnifique. « Tout le monde admirait, ajoute l'auteur de *la Correspondance*, cette tenture en blanc, symbole de virginité, dont les personnes non mariées sont en droit de se servir dans leurs cérémonies funèbres. » — Quant à Sophie de Camargo, son nom ne serait pas parvenu jusqu'à nous sans les succès de sa sœur et l'éclat scandaleux du comte de Melun.

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

Annales dramatiques, t. II. — *Necrologie des hommes célèbres de France*, 1771. — *Correspondance de Grimm*, t. VI, VII. — *Galerie du dix-huitième siècle*, par Arsène Houssaie, t. I. — *Camargo* (anonyme), *Moniteur dramatique*, 28 avril 1846.

CAMARIOTA (*Matthieu*), rhéteur grec, né à Thessalonique, vivait dans le milieu du quinzième siècle. Il enseignait avec succès la philosophie à Constantinople lors de la prise de cette ville par Mahomet II (1453). Il écrivit la relation de cet événement; elle fut publiée dans le recueil grec-latin de Crusius, *Turco-græcia*. On a aussi de lui deux discours sur le traité de Gemistus Pletho, *de Fato*; Leyde, 1722, in-8°, avec notes de Reimar et préface de J. Albinus Fabricius; — *Compendium Rhetoricæ et Synopsis Hermogenis;* Augsbourg, 1595 en grec. Ces deux ouvrages ont été traduits en latin par Jean Scheffer, avec annotations, dans son *Lectionum Academicarum Liber;* Hambourg, 1675, in-12. — Camariota a laissé en manuscrit un *Commentaire* sur les lettres de Synésius.

Sax, *Onomast. litt.*

* **CAMASSEI** (*Andrea*), peintre et graveur de l'école romaine, né à Bevagna près Foligno en 1601, mort en 1648. Après avoir appris à Pérouse, les principes de l'art, il devint à Rome élève du Dominiquin et d'Andrea Sacchi. Ses principaux ouvrages se voient dans cette ville à Saint-André *della valle*, au Panthéon, à l'église des Capucins, et au baptistère de Saint-Jean de Latran. Dans tous on trouve de la noblesse, de la grâce et du naturel, unis à un bon coloris.

(1) Requête de M. de Camargo, à l'occasion de l'enlèvement de ses filles, mai 1728.

Camassei a manié le burin avec un égal succès, et on admire avec raison sa belle estampe de la *Sainte Famille*. E. B n.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

CAMBACÉRÈS (*Jean-Jacques-Régis* DE), homme d'État français, naquit à Montpellier le 18 octobre 1753, et mourut à Paris en juin 1824, d'une ancienne famille de robe qui avait produit encore quelques hommes dignes d'ajouter à son illustration parlementaire (notamment un docteur de Sorbonne, mort en 1758, membre de l'Académie de Béziers; l'abbé de Cambacérès, mort en 1802, archidiacre de Montpellier, qui, chargé de prêcher le carême de 1757 devant Louis XV et sa cour, s'honora autant par le courage et la fermeté dont il fit preuve, que par le talent qu'il déploya comme prédicateur; enfin le cardinal-archevêque de Rouen, *Étienne Hubert* de Cambacérès, sénateur, puis pair de France, mort en 1818, et le général de Cambacérès, l'un et l'autre frères de l'archichancelier). Destiné à la carrière de la magistrature, à laquelle il était d'usage autrefois de se préparer dès l'enfance par une éducation pour ainsi dire spéciale, le jeune Cambacérès, lors de la suppression momentanée des parlements en 1771, aima mieux renoncer aux avantages de l'état qu'il allait embrasser, que de siéger à l'un des tribunaux érigés illégalement par le chancelier Maupeou. En attendant le rétablissement de l'ancienne magistrature, il continua de se livrer à l'étude des lois; et la connaissance profonde qu'il acquit dans cette étude a été la source de sa haute fortune. Il avait succédé, en 1771, à son père dans la charge de conseiller en la cour des comptes, aides et finances de Montpellier. Aux approches de la révolution de 1789, dont il partageait les principes, il fut choisi par l'ordre de la noblesse pour rédiger ses cahiers; et la sénéchaussée de Montpellier porta son vote sur lui pour remplir une seconde place de député de cet ordre, qu'elle se croyait en droit d'envoyer aux états généraux. Ce mandat se trouva annulé, parce que la prétention de la sénéchaussée ne fut point admise; mais, élu d'abord à quelques fonctions administratives, puis à la présidence du tribunal criminel de l'Hérault, Cambacérès fut élu député à la convention par ce département au mois de septembre 1792.

Pendant la durée de cette législature, dont il avait pressenti la violence et les écarts, Cambacérès chercha à se retrancher dans la spécialité du jurisconsulte. Porté au comité de législation, il y resta pendant deux ans, principalement occupé d'affaires contentieuses, de questions juridiques, et de rapports dont le sujet n'était pas de nature à attirer sur lui l'attention du public. Cette circonspection était d'autant plus sage qu'il appartenait à une classe privilégiée. Mais les événements déconcertèrent sa prudence : homme consciencieux avant tout, il se trouva forcé d'accepter le rôle important qui lui échut lors du procès de Louis XVI. L'opinion qu'il émit la première fois qu'il fut appelé à se prononcer ne serait pas désavouée aujourd'hui par beaucoup d'hommes graves et du caractère le plus droit : « Le peuple vous a créés législateurs, dit-il, mais il ne vous a pas institués juges; il vous a chargés d'établir sa félicité sur des bases immuables, mais il ne vous a pas chargés de prononcer vous-mêmes la condamnation de l'auteur de ses infortunes. » Il y avait du courage à émettre une telle opinion; Cambacérès n'en montra pas un moins grand lorsque, nommé l'un des commissaires chargés de retirer du greffe du tribunal criminel les pièces produites contre le roi, et de lui notifier le décret qui lui accordait un conseil, il insista pour que la plus grande latitude fût laissée à la défense et aux communications de l'illustre accusé avec ses défenseurs. S'il souleva par sa première déclaration l'animosité des démagogues, qui, à toute force, voulaient le supplice de Louis XVI, Cambacérès ne devait pas échapper non plus à la rancune des royalistes de Coblentz; car il se prononça, ainsi que tous ses collègues de la convention, pour l'affirmative sur la question de la culpabilité. Quant à celle de la peine, voici comment il s'exprima : « J'estime que la convention nationale doit décréter que Louis a encouru les peines établies contre les conspirateurs par le code pénal; qu'elle doit suspendre l'exécution du décret jusqu'à la cessation des hostilités, époque à laquelle il sera définitivement prononcé par la convention ou par le corps législatif sur le sort de Louis, qui demeurera jusqu'alors en état de détention; et néanmoins, en cas d'invasion du territoire français par les ennemis de la république, le décret sera mis à exécution. » Ce vote conditionnel fut compté avec les 334 votes d'absolution. Enfin Cambacérès se prononça pour le sursis à l'exécution. Il est vrai qu'après que le décret fut porté, il s'y soumit et le fit entendre par précaution oratoire, lorsqu'il réclama pour le roi la liberté de voir une dernière fois sa famille et ses conseils, ainsi que la faculté de choisir un confesseur à son gré; mais il est étrange que l'esprit de parti ait pu à ce point dénaturer l'intention et les faits, que, vingt-quatre ans plus tard, l'archichancelier se soit vu dénoncer au parti réactionnaire et exiler comme *régicide*.

« Après le jugement de Louis XVI (dit un biographe plus équitable en ce point et mieux informé que la *Biographie des hommes vivants*), Cambacérès chercha à calmer les impressions que les meneurs de la Montagne avaient paru prendre de lui; il ménagea assez évidemment les factions opposées pour qu'on soit autorisé à croire que ses principes étaient de souffrir ce qu'il ne pouvait empêcher, pour avoir occasion de le modifier. » Devenu membre du comité de défense générale, il présenta en son nom, à la séance du 26 mars 1793, un rapport sur la défection de Dumouriez. Lié jusqu'alors avec ce

général, il l'avait défendu peu de temps auparavant avec chaleur, quand il était par encore des accusations dirigées contre lui; mais Cambacérès ne déclina pas son devoir de rapporteur dans un moment où son silence l'aurait infailliblement compromis. A la séance de la convention du 10 août 1793, Cambacérès lut un travail étendu sur la classification des lois civiles et leur rédaction en un seul code, travail dont il avait été chargé par décret de l'assemblée, conjointement avec Merlin (de Douai). Une *adresse aux Français* ayant été décrétée le 5 novembre 1794, Cambacérès, alors président de l'assemblée, fut chargé de sa rédaction : c'était le programme de la nouvelle direction que l'événement du 9 thermidor permettait de donner au gouvernement. Le rédacteur y annonce que la convention maintiendra le régime *qui a sauvé l'État*, mais qu'elle le maintiendra en le *régularisant*, en le *dégageant des vexations, des mesures cruelles, des inquiétudes dont il a été le prétexte*. La réintégration des soixante-treize députés illégalement exclus le 31 mai précédent, lui fournit une occasion favorable pour faire la motion d'une amnistie pleine et entière à l'égard de faits révolutionnaires non qualifiés expressément par le code pénal. A l'expiration de sa présidence, il était passé au comité de salut public; ses collègues l'élurent président de ce comité, et jusqu'à la fin de la législature il y resta chargé de la direction des relations extérieures. On lui fut redevable de la paix conclue avec la Russie et avec l'Espagne. Cambacérès donna une grande importance à ses fonctions de président du comité de salut public : tout arrêté des diverses commissions du gouvernement n'étant expédié que sous sa signature, il exerçait par là sur l'ensemble de l'administration une sorte de surveillance qui pouvait le faire considérer comme le chef du gouvernement. Le caractère même de son influence souleva contre lui les mauvaises passions; plus il apportait de prudence et de modération dans la direction des affaires de la république, plus il devenait odieux aux ennemis du gouvernement; et les intrigues ourdies à Coblentz trouvèrent à la convention des *patriotes* tout disposés à leur servir d'instruments. Ils accusèrent Cambacérès d'entretenir des intelligences avec l'émigration. On citait quelques mots d'une lettre du marquis d'Entraigues, agent avoué des princes auprès des cours les plus hostiles à la France. Cambacérès se lava sans peine d'une pareille inculpation; mais on réussit néanmoins à l'écarter du Directoire, sous prétexte qu'il n'était pas assez compromis dans la cause de la révolution, ayant refusé de *voter la mort du tyran!* Lors de la nouvelle législature, il fut porté au conseil des cinq-cents : la précision de ses idées, sa pénétration rapide et sûre, un imperturbable sang-froid, et sa grande facilité d'élocution, lui firent encore déférer la présidence. Un homme politique qui possède ces qualités à un haut degré, M. Dupin aîné, rend à l'archichancelier ce témoignage, qu'il fut un des plus sages conseillers et des plus fidèles serviteurs de la couronne impériale. « Il avait, ajoute-t-il, l'esprit juste et lumineux, le discours laconique, et la tenue grave. » A la formation de l'Institut national, il en fit partie comme membre de la classe des sciences morales et politiques. Il entra depuis à l'Académie française, et il n'a cessé d'en faire partie qu'au 31 mars 1816, date de l'ordonnance qui prononça sa radiation. Suspecté de *royalisme* par le parti républicain exalté, il fut regardé *comme un chef d'opposition* et écarté par le Directoire lorsqu'il sortit du conseil des cinq-cents avec le second tiers conventionnel, au bout de quelques mois de session de cette législature. Cambacérès, rendu ainsi à la vie privée, reprit les travaux du jurisconsulte.

Le revirement du 30 plairial an VII ayant appelé de nouveaux hommes à la tête du gouvernement, Cambacérès accepta, un mois après, le portefeuille de la justice, que lui offrait Sieyes; il le conserva après le 18 brumaire, quoiqu'il n'eût pris aucune part à cette révolution. Telle fut même la confiance qu'il inspira à Bonaparte dès que le général fut à même d'apprécier son caractère et ses talents, que celui-ci le choisit pour être après lui le premier fonctionnaire de l'État en qualité de second consul, plaçant ainsi, comme on l'a judicieusement observé, *la main de justice à côté de l'épée*.

A dater de cette période de la vie publique de Cambacérès, il devient impossible d'embrasser le détail de ses actes dans les limites d'une notice. Sans doute il n'avait dans la direction des affaires de l'État qu'un rôle subordonné à la volonté du maître que la nouvelle constitution venait de donner à la république; mais ce second rôle demandait encore toute la capacité dont fit preuve celui que le premier consul en avait chargé. Sa participation à la rédaction du *code civil* contribua beaucoup à sa gloire. S'il y a lieu de lui reprocher une tendance trop prononcée vers des préjugés aristocratiques, tels que ceux de la caste parlementaire, ces préjugés du moins n'étaient pas hostiles à tout progrès calculé sur l'intelligence des masses : défenseur de la *liberté légale*, il lui donnait pour garantie l'indépendance de la magistrature et du barreau. L'on sait quels efforts Cambacérès a tentés pour relever la dignité de la profession d'avocat, et lui rendre l'élection de ses bâtonniers. Assurément le désir de reconstituer l'*ordre des avocats* n'avait rien de commun avec le retour des maîtrises, des jurandes et des corporations : il peut donc paraître surprenant que le rédacteur du *Mémorial de Sainte-Hélène* représente Cambacérès (tout en rendant justice d'ailleurs à sa sagesse, sa modération et sa capacité) comme « l'avocat des abus, des préjugés, des anciennes institutions, du retour des honneurs, des distinctions, etc. »

Quand Napoléon prit le titre d'empereur, celui de tous les consuls disparut; mais il n'y eut que cela de changé dans la position de Cambacérès, qui devint *archichancelier*, ayant la présidence perpétuelle du sénat. L'empereur le fit encore prince, duc de Parme, et le décora successivement de tous les ordres dont il disposa. Toutes ces faveurs excitèrent contre lui la jalousie; mais la malignité et l'envie même furent obligées de convenir qu'il *porta la prospérité* avec tant de *calme* et la *grandeur* avec tant de *facilité, qu'on eût dit qu'il était né et qu'il avait toujours vécu dans cette position*, à laquelle il était parvenu par son mérite et ses talents. La confiance de Napoléon dans le premier dignitaire de son empire n'a jamais éprouvé la plus légère atteinte : de près comme de loin, il était tranquille sur l'opportunité et l'à-propos de ses mesures, et sur la sûreté de la direction qu'il aurait donnée aux plus importantes affaires de l'État. On peut regretter que plusieurs des conseils de l'archichancelier n'aient pas été suivis : jamais l'empereur ne suspecta leur sincérité. C'est ainsi que, dans le conseil, le duc de Cambacérès avait lutté fréquemment contre la passion qui poussait Napoléon aux combats. Il fit tous ses efforts pour empêcher l'illégal et impolitique supplice du duc d'Enghien, et il eût voulu détourner aussi l'empereur d'entreprendre la campagne de Russie et de tenter les chances de celle de 1813. Malgré l'opposition formelle et motivée qu'il avait émise lorsque le projet d'alliance de Napoléon avec l'Autriche fut, pour la forme, soumis au conseil, l'archichancelier, qui aurait voulu que l'empereur épousât une princesse russe, n'en obtint pas moins à un haut degré la confiance de l'impératrice Marie-Louise : celle-ci, lorsqu'elle fut déclarée régente, l'appela à présider son conseil. La détermination de quitter Paris pour se porter au delà de la Loire, à l'approche de l'ennemi, a été jugée comme funeste à la dynastie de Napoléon, et l'on a voulu en faire peser la responsabilité sur l'archichancelier. Ce reproche est non-seulement dépourvu de fondement, puisque les ordres de l'empereur étaient formels; mais Cambacérès se serait rendu coupable de trahison si, sans autre garantie de succès qu'une éventualité douteuse, il eût désobéi à ces ordres et résisté à l'avis de la presque unanimité du conseil, partagé d'ailleurs par Joseph, lieutenant général de l'empire. C'est de Blois, où il avait accompagné Marie-Louise, et après l'avoir remise aux mains des commissaires que son père avait délégués pour l'accompagner en Autriche, que le duc de Cambacérès envoya, les 7 et 9 avril 1814, son adhésion aux actes du sénat. Il revint à Paris et rentra dans la vie privée, dont le retour de Napoléon le tira malgré lui : un ordre de l'empereur le décida à reprendre les fonctions d'archichancelier, et à se charger, *par interim*, du portefeuille de la justice. En 1814, la calomnie avait pris à tâche de ruiner le crédit que pouvait conserver près du roi l'archichancelier de l'empire : après les Cent-Jours, on ne se borna plus à attaquer sa réputation d'homme privé; il fut qualifié de régicide, et sous ce prétexte compris dans la liste de proscription qui dispersa à l'étranger, en Belgique surtout, les débris d'un parti vaincu par les ans, et dont il avait été autrefois l'adversaire. Associé à ses infortunes, il se félicita de pouvoir en alléger quelques-unes. Enfin une ordonnance du 13 mai 1818 rétablit l'exilé dans tous ses droits civils et politiques. De retour à Paris, le duc de Cambacérès y mourut, dans sa soixante-onzième année. Il y avait donc près de dix ans qu'il vivait comme simple particulier : cependant, quinze jours après sa mort, une ordonnance royale fut rendue, qui enjoignit à ses héritiers de remettre à un commissaire délégué par le garde-des-sceaux, et sans inventaire, les papiers de l'archichancelier, lesquels étaient encore sous le scellé. Sur le refus de l'héritier du duc de Cambacérès, une instance s'engagea entre ce dernier et le ministre de la justice au nom de l'État, instance dans laquelle on voulut soulever un conflit pour ravir aux magistrats la connaissance de l'affaire. M. Dupin aîné, chargé de la défense, publia à cette occasion un mémoire remarquable. « Quelles sont donc ces lettres? s'écriait-il; leur contenu intéresse donc des hommes bien puissants, puisqu'il ne faut pas même qu'elles soient lues ni entrevues par l'héritier, par le possesseur, même sous le contrôle d'un maître des requêtes et en présence d'un juge de paix! » [*Enc. des g. du m.*]

Moniteur universel. — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire.* — Thibaudeau, *le Consulat et l'Empire.* — Norvins, *Histoire de Napoléon.* — Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la révolution française.* — Mignet, *Abrégé de l'Hist. de la révolution française.* — Aubriet, *Vie de Cambacérès*, 2e éd., 1825, in-18.

CAMBACÉRÈS (*Étienne-Hubert* DE), cardinal français, frère de l'archichancelier, né à Montpellier le 11 septembre 1756, mort le 25 octobre 1828. Il embrassa la carrière ecclésiastique, et ne prit aucune part à la révolution; mais l'élévation de son frère aux premières charges de l'État, après les événements du 18 brumaire, le fit monter rapidement aux degrés les plus éminents de la hiérarchie religieuse. Nommé archevêque de Rouen le 11 avril 1802, il fut pourvu, l'année suivante, du chapeau de cardinal, et reçut ensuite le cordon de grand officier de la Légion d'honneur. Le département de l'Hérault l'ayant élu candidat au sénat conservateur, il y fut appelé le 1er février 1805, et ne s'y montra pas le moins adulateur. La bataille d'Austerlitz lui offrit l'occasion de manifester, dans un mandement qui se fit remarquer, toute sa reconnaissance et toute son admiration pour le prince qui lui avait donné de si grandes marques de sa faveur. Mais les désastres de 1813 et 1814 ébranlèrent le dévouement du prélat courtisan, aussi bien que celui de tant d'autres. Il adhéra, le 8 avril, aux résolutions du sénat relativement à la dé-

chéance de l'empereur. En 1815, Napoléon, fermant les yeux sur le passé, comprit l'archevêque de Rouen, le 2 juin, dans la composition de sa chambre des pairs. La rentrée de Louis XVIII força le cardinal Cambacérès à s'éloigner de la scène politique, et à retourner à ses fonctions épiscopales.

Biographie des Contemporains. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* —*Biogr. nouv. des Contemp.*

CAMBACÉRÈS (le baron), général français, neveu des précédents, né le 13 novembre 1778, mort en 1826. Il embrassa en 1793 la carrière militaire, et fit les campagnes d'Espagne et du Rhin. Il se battit aussi dans la Vendée, assista aux batailles d'Austerlitz et d'Iéna, fut fait général de brigade le 10 juillet 1806, prit part à la guerre d'Espagne, reçut le commandement du département du Mont-Tonnerre, reparut à la grande armée en 1814, combattit vaillamment aux journées de Lutzen, Bautzen et Dresde, et commanda le département d'Indre-et-Loire en 1814. La restauration le mit successivement en disponibilité et en retraite. La fierté de caractère du général Cambacérès l'empêcha, malgré son nom, d'avancer rapidement.

CAMBACÉRÈS (l'abbé DE), oncle des précédents, prêtre français, né à Montpellier en 1721, mort le 6 novembre 1802. Il était fils d'un conseiller à la cour des comptes du Languedoc. Il montra de bonne heure un goût décidé pour l'étude des auteurs sacrés; et, après s'être bien pénétré de la lecture de Bossuet et surtout de Bourdaloue, il se destina à la chaire. Ses succès furent brillants; et, quoiqu'on fût dans une église, des applaudissements universels se firent entendre lorsqu'il prononça son panégyrique de saint Louis, en 1768. Il fut nommé archidiacre dans sa ville natale. Lié avec les littérateurs les plus distingués de son temps, il vécut toujours d'une manière modeste. On a de lui : *Panégyrique de saint Louis;* 1768, in-4°; — *Sermons;* 1781, 3 vol. in-12; deuxième édition, 1788, 3 vol. in-12, avec un discours préliminaire.

** **CAMBACÉRÈS** (*Marie-Jean-Pierre-Hubert*, duc DE), sénateur, neveu de l'archichancelier de l'empire, naquit, le 20 septembre 1798, à Solingen (grand-duché de Berg). Il fut admis en 1812 au nombre des pages de l'empereur, suivit en cette qualité l'impératrice Marie-Louise lors de sa retraite sur Blois, et fit le dernier le service auprès du roi de Rome, en escortant ce prince de Blois à Orléans. Licencié sous la première restauration, il fut nommé en 1814 sous-lieutenant dans un régiment de chasseurs à cheval, reprit ses anciennes fonctions pendant les Cent-Jours, et fut nommé premier page de l'empereur, qu'il suivit pendant la campagne de Belgique. Chargé, dans la journée du 16 juin, d'une mission auprès du maréchal Ney, il tomba dans une embuscade et fut fait prisonnier de guerre, après s'être défendu vaillamment et avoir eu un cheval tué sous lui. Rentré en France, il y apprit la proscription de son plus proche parent, renonça à la carrière militaire, donna sa démission, se livra à l'étude du droit, et se fit inscrire en 1823 au tableau de l'ordre des avocats à la cour royale de Paris. Après la mort de son oncle (1824), il s'opposa énergiquement à la remise des papiers du défunt, que le gouvernement voulait s'approprier. Cette affaire, qui eut un grand retentissement à cette époque, dura fort longtemps; ce ne fut qu'à la fin de 1828 qu'elle eut une solution favorable devant les tribunaux, grâce à l'habile défense de M. Dupin aîné. M. de Cambacérès se trouvait en Suisse lorsque la révolution de juillet éclata : il revint à Paris, et se rallia à la dynastie nouvelle. Placé quatre fois à la tête d'une compagnie de la garde nationale de la 10e légion, il obtint de ses concitoyens un sabre d'honneur en témoignage de leur estime, et fut nommé, en 1834, membre du conseil général de la Seine. Une ordonnance du 11 septembre 1835 l'appela à siéger dans la chambre des pairs. Élu, la même année, l'un des secrétaires de cette chambre, il conserva ses fonctions jusqu'à la révolution de février. La confiance du chef de l'État l'éleva à la dignité de sénateur par décret du 26 janvier 1852. Il est aujourd'hui grand maître des cérémonies, et l'un des secrétaires du sénat.

SICARD.

CAMBASSI. *Voy.* GONELLI (*Jean*), sculpteur italien.

* **CAMBAULES** (de *camb*, force, et *baol*, destruction), chef gaulois à la solde des rois de Macédoine, entra pour son propre compte dans la Thrace, en ravagea les frontières, comme le firent ensuite Cérétrius, Léonor, Luthar, Comontor. Il rapporta de cette expédition au milieu des Galls du Danube un butin considérable, dont la vue décida ses compatriotes à tenter contre la Grèce cette invasion qui vint, en 279, échouer à Delphes et aux Thermopyles.

Pausanias, X, 19, § 4. — Ph. Le Bas, *Dictionn. encyclopéd. de la France.*

CAMBDEN (*Guillaume*), antiquaire anglais. *Voy.* CAMDEN (*Williams*).

CAMBERLYN D'AMOUGIES (*Jean-Baptiste-Guillaume*, chevalier), poëte belge, né à Gand en 1760, mort dans la même ville le 15 avril 1833. Il était de famille noble, fit de bonnes études à Louvain; il devint juge au tribunal civil de Gand. Il s'adonna alors à la versification latine, et adressa des pièces de vers à Louis XVIII, au roi et à la reine des Pays-Bas, au prince et à la princesse d'Orange, aux rois de Prusse et d'Angleterre, au pape Léon XII, aux princes de Saxe-Weimar, de Hohenlohe, au grand maître de Malte. Sa vanité ne fut qu'à moitié satisfaite; car ces nombreuses adulations ne lui valurent que les ordres de la Légion d'honneur, du Lion Néerlandais, du Phénix, et du Faucon-Blanc. Outre ces poésies, on a de lui: *In cædem Egmondi;*— *Ars Costeriana*, sur l'origine de l'imprimerie, que l'auteur fait naître à Harlem; — *Eyckii im-*

mortali genio; apologie des frères Eyck; — *Bukelsii genio*, sur l'art d'encaquer les harengs d'après la méthode de Buckels. Tous ces morceaux ont été réunis sous le titre : *Miscellanea*; Gand, 1828, in-8°, fig.

Biographie générale des Belges.

CAMBERT (*Robert*), musicien, né à Paris vers 1628, et mort à Londres en 1677. Il fut d'abord organiste de l'église St.-Honoré, et devint ensuite surintendant de la musique de la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Il fut le premier musicien français qui composa un opéra, et voici comment il y fut amené. L'abbé Perrin, maître des cérémonies de Gaston, duc d'Orléans, ayant conçu l'idée de créer un nouveau genre de spectacle à l'instar d'*Orfeo e Euridice*, que le cardinal Mazarin avait fait jouer en 1647 par une troupe italienne, écrivit une *pastorale* en 5 actes, et chargea Cambert de la mettre en musique : cette pièce, représentée au château d'Issy en 1659, et ensuite à Vincennes en présence du roi, obtint un grand succès. Encouragés par Mazarin, les auteurs composèrent un nouvel opéra intitulé *Ariane, ou les Amours de Bacchus*, qui fut répété à Issy en 1666, mais dont la représentation fut empêchée par la mort du cardinal. Diverses circonstances s'opposèrent aussi à la représentation d'un autre opéra, *Adonis*, dont Cambert avait fait la musique en 1662. Perrin n'en poursuivit pas moins la réalisation de son projet : le 28 juin 1669, il obtint des lettres patentes portant « permission d'établir dans la ville de Paris, et autres du royaume, des académies de musique pour chanter en public des pièces de théâtre. » Il s'associa Cambert pour la musique, et le marquis de Sourdéac pour les machines; et au mois de mars 1671 il ouvrit son théâtre dans le jeu de paume de *la Bouteille*, rue Mazarine, en face de celle Guénégaud, par la pièce de *Pomone*, que l'on peut considérer comme le premier opéra français régulier. *Pomone*, applaudie pendant huit mois, fut suivie d'une autre pastorale en 5 actes, *les Peines et les Plaisirs de l'Amour*. Mais bientôt la division s'étant mise parmi les associés, Lulli, qui était devenu surintendant de la musique du roi, profita de cette mésintelligence pour leur enlever leur privilége. Cambert, profondément blessé d'une telle injustice, quitta la France en 1673, passa en Angleterre, où il fut nommé maître de la musique de Charles II, et mourut de chagrin peu de temps après. La partition d'*Adonis* a été perdue; Ch. Ballard a publié des fragments de l'opéra de *Pomone*; celui des *Peines et des Plaisirs de l'Amour* existe en manuscrit à la Bibliothèque impériale. DIEUDONNÉ DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens*. — Patrial, *Histoire de l'Art musical en France.*

***CAMBERY** (*Jean* DE), écrivain héraldique français, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : *le Miroir royal blasonnant les armoiries de France et le nom du roi* (Henri II), *avec une lettre à la reine Catherine de Médicis*; Paris, 1549, in-8°.

Lelong et Fontette, *Bibl. histor. de la France.*

CAMBIAGI (*Joachim*), historien toscan, né en 1740, mort vers 1801. Il se destinait d'abord à l'état ecclésiastique; mais, ayant trouvé l'occasion de contracter un brillant mariage, il se consacra aux lettres et s'associa à un de ses parents, Gaëtano Cambiagi, qui possédait à Florence une imprimerie de premier ordre. Les relations de Joachim avec Paoli et les autres chefs de l'insurrection corse l'engagèrent à écrire l'*Istoria del regno di Corsica*; Livourne, 1770 à 1774, 4 vol. in-4°; on y trouve un grand nombre de documents naïfs et intéressants. Il commençait une *Histoire de Sardaigne* lorsqu'il mourut. On n'a que le 1er vol. de cette histoire; Florence, 1775, in-4°.

Tipaldo, *Biogr. Ital.*

CAMBIASO (*Luca*), dit *Luchetto de Gênes*, peintre, né à Gênes en 1527, mort à Madrid en 1585. Fils de Giovanni Cambiaso, peintre médiocre, il reçut de lui les premières leçons, et acheva de perfectionner son talent par l'étude des dessins du Mantegna et des tableaux du Pordenone existant à Gênes; car, quoi qu'en ait dit Ticozzi, il ne paraît pas être allé à Rome. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il était compté au nombre des premiers peintres de l'Italie : sa réputation étant parvenue en Espagne, Philippe II l'appela à sa cour pour concourir à la décoration de l'Escurial. C'est là, entre autres peintures, qu'à la voûte de l'église il exécuta ce prodigieux *Paradis* tant vanté par Lomazzo. Cambiaso étonna tous les peintres espagnols par sa facilité, la beauté de son coloris, la pureté de son dessin et la hardiesse de ses raccourcis. Ses succès lui valurent les bonnes grâces du roi. Malheureusement étant devenu amoureux de la sœur d'une femme qu'il avait perdue, et ayant vainement sollicité du pape la dispense nécessaire pour ce nouveau mariage, il eut la pensée d'avoir recours à l'intervention du roi d'Espagne; mais un courtisan lui conseilla de n'en point parler, s'il voulait conserver la faveur du monarque. Luca prit cette contrariété tellement à cœur, qu'il en tomba malade, et mourut en peu de jours, à l'âge de cinquante-huit ans. Il laissa un fils nommé Orazio, qui suivit la carrière de son père, mais avec un moindre succès. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Winckelman, *Neues Mahler-Lexikon.*

CAMBIATORE (*Thomas*), écrivain italien, né à Reggio (Lombardie), vivait dans le quinzième siècle. Il était à la fois légiste et poëte : l'empereur Sigismond lui décerna la couronne poétique à Parme le 6 mai 1432. On a de lui : *Ballades*, imprimées dans un recueil de vers publié à Venise, 1518; — la traduction de l'*Énéide en terza rima*, revue et corrigée par Jean Paul Vasio; Venise, 1532 et 1538; — *de Judicio libero et non libero*, dédié au marquis Léonel

d'Este, manuscrit qui se trouve à la bibliothèque de Modène.

Giornale de' Litterati, t. XIII. — *Supplément français de Bâle*, t. II, p. 38.

*CAMBILHOM (*Jean*), théologien polémiste allemand, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il était membre de la congrégation des Jésuites à Gratz, en Styrie; mais bientôt il en sortit pour la combattre avec acharnement. On a de lui, sous le voile de l'anonyme, *Relatio de studiis Jesuitarum abstrusioribus*; 1608, in-8°, insérée aussi dans Lucius, *Historia Jesuitarum*, p. 169, et trad. en allemand à la suite du *Reissende Jesuiter Wolf*; 1610, in 4°. Une réplique fut publiée par Jacques Gretser, sous le titre : *Relatio de Jesuitarum studiis abstrusioribus, contra Joh. Cambilhom*; 1609, in-8°; — *Von dem jesuiten Gott*, etc. (sur le Dieu des jésuites); Gera, 1611, in-4° (c'est la trad. allemande d'un original latin, resté inconnu). Dans la *Fortgesetzte Sammlung von alten und neuen theologischen Sachen*, 1738, p. 625, on suppose que Cambilhom s'est déguisé sous le nom du licencié *Wallpurger*, et que tout a été pris dans El. Hasenmüller, *Historia Jesuitarum ordinis*; — *Nova novorum Jesuitica*, trad. en allemand par Jean Pfeiffer; 1610, in-4°.

Dunkel, *Nachrichten*, t. I, p. 629 et suiv.

*CAMBINI (*André*), historien et traducteur italien, natif de Florence, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il était disciple de Christophe Landini, et très-versé dans l'histoire des peuples étrangers. On a de lui : *Istoria dell' origine ed imprese de' Turchi*; Florence, 1538, in-8°; Venise, in-8°; — *Storia della Francia*, en manuscrit, dans la bibliothèque Médicis de Florence; — *il Lelio, dialogo di Cicerone dell' Amicizia*; en manuscrit; — *Tredici libri di Biondo Flavio in italiana favella, a' quali aggiunse un libro*, en manuscrit.

Negri, *Scrittori Florent.* — Paitoni, *Bibl. degli volgarizz.*, t. I, p. 259. — *Bibl. di Tarsetti*, t. I, p. 156. — Bandini, *Specimen litterat. Florent.*, t. I, p. 201. — Lelong et Fontette, *Bibl. hist. de la France*.

CAMBINI (*Joseph*), compositeur de musique italien, né à Livourne le 13 février 1746, mort à Bicêtre vers 1832. Il se livra dès son enfance à l'étude du violon, sous la direction d'un maître obscur nommé Polli; son talent précoce se développa par les conseils et l'érudition de Manfredi et de Nardini. A dix-sept ans, il se rendit à Bologne pour y suivre le contre-point, sous le P. Martini. Il resta trois ans près de ce maestro, puis partit pour Naples, où il devint amoureux d'une de ses compatriotes, et s'embarqua avec elle pour s'unir dans leur ville natale. Grimm raconte ainsi l'événement qui sépara les deux amants : « Ce pauvre M. Cambini n'est « pas né sous une étoile heureuse. Il a éprouvé, « avant d'arriver dans ce pays-ci, des infortunes « plus fâcheuses qu'une chute à l'Opéra. S'étant « embarqué à Naples avec une jeune personne « dont il était éperdument amoureux, et qu'il al« lait épouser, il fut pris par des corsaires et « mené captif en Barbarie : ce n'est pas encore le « plus cruel de ses malheurs. Attaché au mât du « vaisseau, il vit cette maîtresse, qu'il avait res« pectée jusqu'alors avec une timidité digne de « l'amant de Sophronie, il la vit violer en sa pré« sence par ces brigands, et en fut le triste témoin. » Un négociant vénitien, nommé Zamboni, eut pitié du pauvre artiste; il le racheta d'un renégat espagnol, et le mit en liberté. Cambini parcourut alors l'Italie et l'Allemagne, où il reçut les leçons d'Haydn, sur lequel il fit ce distique :

Il marche toujours seul, sa muse a su tout peindre.
N'imitez pas, créez, vous qui voulez l'atteindre!

Avec la protection de l'ambassadeur de Naples, il vint à Paris en 1770. Le prince de Conti l'accueillit et le mit en rapport avec Gossec, qui dirigeait le Concert des amateurs. Cambini eut alors l'occasion de se faire connaître, en faisant exécuter des morceaux de sa composition qui eurent du succès. Cambini abusait tellement de sa fécondité, qu'en quelques années il produisit plus de soixante symphonies, et un nombre immense d'autres ouvrages de musique instrumentale, concertos, oratorios, motets, etc., etc. La facture en était assez pure et les idées gracieuses; mais il y manquait du génie. Ses quatuors pour violon sont plus remarquables; on y trouve de la mélodie et de la correction. Cambini aurait certainement pu s'élever plus haut; mais, toujours en proie au besoin, suite inévitable de son intempérance, il était obligé de travailler très-vite, et de produire ses idées sans les épurer. Infatigable, du reste, le peu de temps qu'il ne passait pas au cabaret il le consacrait encore à des leçons de chant, de violon, de composition. Dans les dernières années de sa vie, cet artiste était aux gages des éditeurs de musique, et faisait pour eux des arrangements sur des motifs pris dans les œuvres des compositeurs célèbres. Ces travaux, fort bien exploités, mais peu rétribués, ne faisaient que prolonger la misère profonde qu'il partageait avec une femme beaucoup plus jeune que lui. On a prétendu qu'il était parti en 1812 pour la Hollande, et qu'il s'y était suicidé; il n'en est rien : il fut reçu parmi les pauvres de Bicêtre, et mourut dans cet hospice.

Voici la liste de ses ouvrages : *le Sacrifice d'Abraham*, oratorio; 1774; — *Joad*, oratorio, 1775; — *Miserere* avec chœurs, 1775; — *les Romans*, ballet en trois actes, intitulés *la Bergerie, la Chevalerie, la Féerie*, qui n'eut à l'Opéra que 3 représentations; juillet 1776 (la chorographie était de Bonneval); — *Rose d'amour et Carloman*, paroles de Dubreuil, drame lyrique en 3 actes, resté sans succès au Théâtre-Italien; 1779; — quelques entrées dans le ballet *les Fêtes siciliennes*; 1782; — *la Croisée*, 2 actes; 1785, — *les Fourberies de Mathurin*, 1 acte; 1786; — *Cora*, ou *la Prêtresse du Soleil*, paroles de Gabiot, 3 actes, 1787; reprise, très-bien accueillie en 1798; — divers solféges d'une difficulté

graduelle pour l'exercice du *phrasé*, du *style* et de l'*expression*, avec des *remarques* et une *basse pour accompagnement*; Paris, Leduc, 1788; — *Alcméon*, *Alcide*, pièces non reçues à l'Opéra; 1789; — *Edwin et Adèle*, 3 actes, au théâtre Beaujolais; 1789; — *les Deux Frères*, ou *la Revanche*, paroles de Dubuisson, 3 actes, à Beaujolais; 1790; — *Nanthilde et Dagobert*, paroles de Piis, 3 actes, au théâtre Louvois; 1791; cet opéra eut une grande réussite; — *Armide*, non reçue à l'Opéra; 1793; — *les Trois Gascons*, 1 acte; Louvois, 1793; — *Préludes et Points d'orgues dans tous les tons*, mêlés d'airs variés, et terminés par *l'Art de moduler sur le violon*; Paris, 1796; Offenbach, 1797; — *Méthode pour flûte*, suivie de 20 petits airs et de six duos; Paris, Gaveaux, 1799, — *le Compositeur*, scène comique; Paris, Imbault, 1800; — *Quintetti et quators sur des motifs de Boccherini*; Paris, Pleyel, 1800-1803; — *De la musique instrumentale en quatuor*; Leipzig, *Gazette musicale*, 1804; — *Vers à Lesueur* sur son *Ossian*; Paris, *Almanach des Muses*, 1806; — *Tablettes de Polymnie*, revue critique, en collaboration de M. de Garaudé; Paris, 1810-1811; — 60 symphonies pour orchestres; — un *Traité de composition*, resté manuscrit.

Grimm, *Correspondance littéraire*, août 1776. — Schilling, *Nouveau Lexique universel de musique*. — *Biographie portative des Contemporains*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*CAMBIO (*Perissone*), compositeur italien, vivait dans le seizième siècle. On connaît de lui : *Madrigali a quattro voci, con alcuni di Cipriano Rose*; Venise, 1547; — *Canzone villanesche alla Napoletana*; Venise, 1551. Le docteur Burney a extrait de ce recueil une villote à quatre voix, qu'il a insérée dans son *Histoire de la Musique*, t. III, p. 215.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

*CAMBIS (*Richard-Joseph* DE), sire de Fargues, hagiographe et historien avignonnais, vivait à Avignon dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Vie de saint Bénézet* (sous le nom anagrammatique de *Dissambec*); Avignon, 1670, in-12; — *Recueil des saints qui sont honorés dans Avignon*; in-12. — On lui attribue aussi des *Mémoires sur les troubles et séditions arrivées dans Avignon depuis 1661 jusques et incluse l'année 1665*, in-fol. (manuscrit).

Lelong et Fontette, *Bibl. hist. de la France*.

CAMBIS (*Marguerite* DE), traductrice française, née en Languedoc, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Fille de Louis, baron d'Alais, elle épousa d'abord Pons d'Aleirao, baron d'Aigremont, et, après la mort de celui-ci, Jacques de Rochemaure. On a d'elle : *Epître du seigneur J.-G. Tryssin, de la Vie que doit tenir une dame veuve*; Lyon, 1554, in-16, trad. de l'italien; — *Épître consolatoire de l'exil, envoyée par Jean Boccace au seigneur Pino de Rossi*; Lyon, 1556, in-16, trad. de l'italien.

Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. IV, p. 287. — *Histoire litt. des Femmes savantes*, t. I, p. 120.

CAMBIS-VELLERON (*Joseph-Louis-Dominique*, marquis DE), historien français, né à Avignon en 1706, mort dans la même ville en 1772. Il était d'une très-ancienne famille du Venaissin, alors sous la domination papale, prit du service dans son pays comme capitaine de dragons, et devint lieutenant général de l'infanterie du saint-siége. Ami des lettres, de Cambis n'avait jamais cessé, dans ses loisirs, de rassembler tous les manuscrits intéressants et les livres rares qu'il avait pu rencontrer; aussi en composa-t-il une bibliothèque fort curieuse, dont il a publié le *Catalogue raisonné*; Avignon, 1770, in-4°. On a de lui : *Relation d'une grâce singulière et miraculeuse opérée à Rome en 1742, par l'intercession de saint François-Xavier*, trad. de l'italien; Paris, 1744, in-18; — *Réflexions critiques et historiques sur le panégyrique de saint Agricole* (du P. Eusèbe Didier); 1755, in-4°; — *Supplément* à ces réflexions, *servant de réplique à la réponse du P. Didier*; 1755, in-4°; — *Additions au Mémoire historique et critique de la vie de Roger de Saint-Lary de Bellegarde* (par Secousse); Paris, 1767, in-12. — En manuscrits : *Vie de Mme de Chantal*; — *de saint François de Sales*; — *de l'ermite Gens*; — *Annales du comtat Venaissin*, 5 vol. in-fol.; — *Histoire d'Avignon*, in-fol.

L'abbé Rive, *la Chasse aux Biographes*; Londres, 1788. — Quérard, *la France littéraire*.

CAMBLITE, CAMBLETE ou CAMBÈTE (en latin *Cambusius*), roi de Lydie, vivait environ 1400 av.-J.-C. Il était fils et successeur d'Alcyme. Les auteurs grecs rapportent que ce monarque, ayant offensé les dieux, avait été affligé d'une faim que rien ne pouvait calmer : sa femme en fut même victime; car une nuit, en dormant, Camblite se jeta sur elle et la dévora tout entière, moins un bras. Le matin, à son réveil, désespéré à la vue de ce triste vestige de celle qu'il aimait, il courut au temple, et, après avoir maudit les dieux, se passa son glaive dans le corps. Les historiens nous dépeignent Camblite comme un prince fort débauché, qui, dans un accès d'ivresse, aurait massacré sa femme et, qui se tua ensuite.

Élien, *Hist. varia*. — L'abbé Sevin, *Recherches sur les rois de Lydie* (*Mémoires de l'Académie des inscr. et belles-lettres*, t. V, p. 244). — *L'Art de vérifier les dates*, t. III, p. 66.

*CAMBOIRE (...), conventionnel français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était administrateur du district de Périgueux lorsque la révolution commença. Envoyé, en septembre 1792, à la convention nationale par le département de la Dordogne, il vota la mort de Louis XVI; et, n'ayant pas été appelé aux assemblées qui suivirent, il fut nommé commissaire du Directoire dans son département.

Arnault, Jouy, etc., *Biog. nouv. des Contemp.* — *Biog. mod.*

CAMBOLAS (*François* DE), prêtre français, né en 1600, mort le 4 mai 1668. Il était chanoine de Saint-Saturnin de Toulouse : on y voit encore son épitaphe. Cambolas fut le fondateur des religieuses de Notre-Dame de Toulouse : sa charité, sa modestie, la pureté de ses mœurs, lui acquirent le respect de tous ses concitoyens, qui honoraient sa mémoire comme celle d'un saint. Boulanger et Valet ont gravé son portrait, in-8° et in-4°.

Biographie Toulousaine.

CAMBOLAS (*Jean* DE), jurisconsulte français, né à Toulouse, et mort dans cette ville en 1670. Ses talents le firent nommer président du parlement de Toulouse. On a de lui : *Décisions notables du parlement de Toulouse ;* 1671 et 1681. Ce recueil était très-estimé dans l'ancien barreau.

Biographie Toulousaine. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.*

CAMBOLOMAR, roi des Tectosages qui se rendirent en Asie et se retranchèrent sur le mont Mugaba lorsque le consul C.-N. Manlius vint les attaquer.

Tite-Live, lib. XXXIX.

CAMBON (...DE), chirurgien français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Lettre à Bambilla sur trois opérations de la symphyse ;* 1780, in-8° ; — *Éloge historique de J. Baseilhac*, frère Cosme, feuillant, avec des détails sur les instruments qu'il a inventés ou perfectionnés ; 1781, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

CAMBON (*Jean-Louis-Auguste-Emmanuel*, marquis DE), jurisconsulte français, né à Toulouse en 1737, mort dans la même ville en septembre 1807. Il suivit les traces de ses parents, et, comme eux, se voua à la magistrature. Après avoir terminé ses études en droit, il fut reçu conseiller au parlement de Toulouse en 1758. En 1761 il était avocat général, et remplit ces fonctions avec autant de talent que d'impartialité ; il signala sa tolérance dans l'affaire d'Étienne Sales, auquel des catholiques contestaient la validité du mariage de son père. Cambon prit la parole, et développa d'une manière lumineuse les principes des lois naturelles et civiles, dépouillant les arrêts et édits de l'interprétation passionnée de l'esprit de parti. « Il ne faut pas se demander, dit-il, si l'on est persuadé de l'existence du mariage contesté, mais il faut se demander si l'intérêt public n'est pas qu'on le présume ; et, puisque le contraire n'est pas juridiquement prouvé, la justice et l'équité veulent qu'on suppose tout ce qui est naturellement possible, plutôt que de faire perdre à un enfant l'état dont il a légitimement joui. » Les conclusions de Cambon furent adoptées, et on déclara la validité des mariages protestants. Ce jugement servit de précédent, et le sort de 400,000 familles protestantes se trouva fixé. L'Académie des Jeux Floraux l'admit dans son sein comme *mainteneur*, et il fut chargé de la *semonce*. Son discours dépassa tout ce que son talent faisait espérer. En 1779, Cambon acheta une charge de président à mortier, et devint en 1786 procureur général. Louis XVI ayant convoqué en 1787 l'assemblée des notables, Cambon y fut appelé ; et le roi, appréciant sa sagesse et sa fermeté, le nomma premier président. Il fit également partie de la seconde assemblée, réunie en 1788. Après l'abolition des parlements, il vint à Paris ; mais il y fut bientôt poursuivi ; et, pour éviter la mort, il dut se soustraire par la fuite aux recherches des comités. Un plus grand malheur vint le frapper : Mme Cambon, qui avait cru pouvoir rester dans son domicile, ne prévoyant pas que les proscriptions politiques pouvaient atteindre les femmes, fut arrêtée, et sa tête roula sur l'échafaud le 8 thermidor. Elle fut du nombre des dernières victimes du régime sanglant qui avait désolé la France. Le lendemain, Robespierre et Saint-Just étaient à leur tour accusés, et, le surlendemain, offerts en holocauste à la terrible déesse dont ils s'étaient faits les grands prêtres. La *terreur* passée, Cambon reparut, rentra dans sa fortune, et termina paisiblement au sein de sa famille le reste de sa vie.

Moniteur. — *Biographie des Contemporains.*

CAMBON (*Joseph*), homme d'État français, né à Montpellier le 17 juin 1754, mort à Bruxelles le 15 février 1820. Il était d'une famille de négociants, gérait, avec ses frères, la maison de commerce de son père, lorsque la révolution pénétra dans son pays. Cambon en accueillit les principes avec enthousiasme. Aussitôt après la fuite du roi, au mois de février 1791, il fit proclamer la république au milieu de ses compatriotes. Nommé par eux à l'assemblée législative en septembre de la même année, il y professa avec chaleur les doctrines démocratiques. Cependant il s'occupa d'une manière spéciale de l'administration des finances ; et il est peu d'actes dans sa carrière législative qui n'aient eu pour objet, au moins indirect, cette partie importante des intérêts publics. Il demanda, contre l'opinion des girondins, que les prêtres fussent assimilés au reste des fonctionnaires publics, et que leurs traitements pussent être suspendus en cas d'infidélité ou de désobéissance aux lois de l'État ; il étendit cette mesure aux généraux d'armée et aux ministres ; et lorsqu'en 1792 Bazire eut proposé la confiscation des biens des émigrés, il fit rendre la loi qui déclarait ces biens en état de séquestre, « afin, disait-il, de priver les ennemis de la patrie des moyens de lui faire la guerre, et d'avoir, dans la jouissance de leurs biens, l'indemnité des dommages qu'ils pourraient causer à l'État. » Cependant il parut se rapprocher un moment du parti constitutionnel, lorsqu'en août 1792 la section Mauconseil vint déclarer à la barre qu'elle ne reconnaissait plus Louis XVI pour roi ; il s'éleva avec force contre cette décla-

ration. Mais, après le 10 août, ce fut lui qui fit à la convention un rapport sur les pièces qui établissaient la culpabilité de Louis XVI; et, peu de jours après, il fit décréter d'accusation les ex-ministres Narbonne, Lajard, et de Grave. A peine descendu du fauteuil de président de l'assemblée législative, Cambon vint siéger sur les bancs de la convention. Il s'empressa d'y dénoncer la feuille de Marat et la commune de Paris; il provoqua même la mise en accusation de l'ex-ministre Lacoste et des ordonnateurs Malus, Servan, d'Espagnac, pour les marchés qu'ils avaient consentis ou contractés; il fit décréter le remplacement du commissaire liquidateur Dufrêne-Saint-Léon, et nommer des commissaires spéciaux, chargés de vérifier le service de la comptabilité de Dumouriez; il accusa même ce général au sujet de sa lettre à la Convention, et obtint l'établissement d'une administration provisoire pour les pays conquis. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort sans appel et sans sursis; combattit avec énergie, le 10 mars 1793, l'établissement du tribunal révolutionnaire; soutint que le mode d'organisation proposé par Robert Lindet était attentatoire à la liberté des citoyens, et demanda que les jugements fussent rendus par jurés. Déjà membre du comité des finances, il fut, le 7 avril, appelé à celui de salut public, où il se montra plus que jamais opposé à la commune de Paris. Au 2 juin, lorsque la convention, voulant faire preuve de liberté, sortit en corps dans le jardin des Tuileries, il alla se placer au milieu des membres du parti girondin, dont les jacobins demandaient la tête; et, n'ayant pu empêcher le décret d'arrestation qui fut porté le jour même contre ces députés, il déchira, de dépit, sa carte de député. Cependant, peu de temps après, Cambon se rapprocha encore de la Montagne et de la commune. En juillet 1793, il fut chargé d'un rapport sur la situation de l'État, sur les opérations du comité de salut public, et sur la correspondance qu'on avait cru exister entre la conduite des puissances étrangères et les projets des ennemis de l'intérieur. Trois mois après, il fit ordonner la clôture des barrières de Paris, et décréter l'arrestation de ceux qui cherchaient à se soustraire au service militaire. Il fut élu président de l'assemblée en août 1793, et prit, en mars 1794, la parole pour attester la culpabilité de Fabre d'Églantine, accusé d'avoir falsifié le décret relatif à la compagnie des Indes. Ce fut la même année qu'il fit à l'assemblée son célèbre rapport sur l'administration des finances, et donna à la France le premier modèle de grand livre de la dette publique. Dans la lutte qui amena le 9 thermidor, Cambon prit parti contre les chefs de la Montagne. Ce fut même lui qui, le premier, porta contre eux la parole, et se présenta comme l'un des accusateurs de Robespierre. Mais à peine les thermidoriens eurent-ils triomphé qu'ils se tournèrent contre lui. Accusé comme complice des *tyrans* par Bourdon (de l'Oise), Rovère, André Dumont et Tallien, il n'échappa au décret d'arrestation lancé contre lui que par la fuite. Caché dans un grenier de la rue Saint-Honoré, il sut se soustraire à toutes les recherches qu'André Dumont et Tallien firent faire pour se saisir de sa personne. Cependant, après l'amnistie du 4 brumaire an IV, il sortit de sa retraite, et se rendit dans une campagne près de Montpellier, où il se consacra tout entier à l'agriculture et aux jouissances de la vie privée. Nommé en 1815 membre de la chambre des représentants, il montra beaucoup de modération dans cette assemblée, et ne prit part qu'aux discussions relatives aux réquisitions de guerre et au budget. Sa carrière politique se termina avec la session de cette assemblée. Non compris dans la loi d'amnistie en 1816, il se rendit à Bruxelles. Voici les titres de quelques-uns de ses écrits : *Rapport et projet de décret sur la conduite des généraux français dans les pays occupés par les armées de la république* (13 décembre 1792); — *Rapport et projet de décret sur la conduite à tenir et les pouvoirs à donner aux généraux français chargés de l'expédition de la Hollande* (2 mars 1793); — *Rapport sur l'état de la république à l'époque de la création du comité de salut public* (11 juillet 1793); — *Opinion sur l'organisation des comités et sur les pouvoirs qui doivent leur être attribués*; — *Discours dans la séance du 1er brumaire an* III (sur le règne de la terreur); — *Rapport et projet de décret sur les taxes révolutionnaires* (26 novembre 1794); — *Lettre sur les finances*; Paris, 1795, in-8°.

Moniteur universel. — Buchez et Roux, *Hist. parlem. de la Rév. franç.* — Thiers, *Hist. de la Rév. franç.* — Mignet, *Abrégé de l'Histoire de la Rév. franç.* — De Barante, *Hist. de la Conv. nat.*

CAMBON (*Auguste*, marquis DE), homme politique français, fils de *Jean-Louis-Auguste-Emmanuel*, mort en décembre 1835. Élu député de la Haute-Garonne en 1824 et réélu en 1827, il s'est fait connaître sous la restauration comme un des membres les plus influents de la contre-opposition à la chambre des députés. On ne le voyait pourtant monter à la tribune que dans les grandes occasions, et il s'y prononçait souvent contre le ministère. On a conservé le souvenir de son improvisation dans la discussion du budget de 1823, et de quelques autres dans la session de 1826. Avant 1830, il était vice-président de la chambre et conseiller d'État. Depuis cette révolution, M. le marquis de Cambon resta complétement à l'écart, quoique le département de la Haute-Garonne l'eût compris dans les réélections de 1830. [*Enc. des g. du m.*]

Monit. univ. — Arnault, Jouy, etc., *Biog. nouvelle des Contemporains.*

*CAMBON (*Charles-Antoine*), peintre de décors français, né à Paris en 1802, élève de M. Ciceri. Toutes les pièces célèbres par leurs décorations, représentées depuis vingt ans à Paris, renferment quelques chefs-d'œuvre de

M. Cambon, chefs-d'œuvre qui, malheureusement, ne survivent pas toujours à l'occasion qui les fait naître. Il a répété, pour plusieurs théâtres de province, ses principaux décors. P. Ch.

Gabet, *Dictionnaire des artistes*.

***CAMBOULAS** (*Simon*), homme politique français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était négociant lorsque la révolution éclata. Élu aux fonctions municipales, il fut ensuite envoyé à la convention (1792) par le département de l'Aveyron. Lors du jugement de Louis XVI, il répondit : *La mort!* Au 31 mai, il embrassa chaleureusement la cause des proscrits, et excita l'admiration par la courageuse éloquence qu'il déploya contre les terribles proscripteurs de cette journée. Le 2 juin, il fit décréter d'accusation ceux qui avaient donné l'ordre de sonner le tocsin et de fermer les barrières; et le 6 du même mois, plus énergique que jamais, il reprocha au comité révolutionnaire ses arrestations illégales. Les événements se précipitaient, et Camboulas put échapper aux haines implacables qu'il avait si généreusement provoquées; il devint ensuite membre du conseil des cinq-cents, qu'il quitta en 1797, dégoûté de la vie politique.

Moniteur univ. — *Biographie conventionnelle.* — *Biogr. mod.*

***CAMBOUNET DE LA MOTHE** (*Jeanne* DE; en religion, *de Sainte-Ursule*), biographe française, de l'ordre des Ursulines, vivait à Bourg en Bresse dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a d'elle : *Journal des illustres religieuses de l'ordre de Sainte-Ursule, tiré des chroniques de l'ordre et autres mémoires de leur vie;* Bourg, 1684, 4 vol. in-4°.

Lelong et Fontette, *Bibliothèque hist. de la France*.

***CAMBOUT DE PONT-CHÂTEAU** (*Sébastien-Joseph* DU), théologien français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut abbé du couvent de Pont-Château. On a de lui : *Réponse à un écrit publié sur le sujet des miracles qu'il a plu à Dieu de faire à Port-Royal;* Paris, 1656, in-4° : cet écrit lui a été attribué; — *Lettre à M. l'archevêque de Paris, pour lui demander la liberté de M. de Sacy et des religieuses de Port-Royal,* dans les *Divers actes, Lettres,* etc., *de Port-Royal;* 1723.

Lelong et Fontette, *Biblioth. hist. de la France*.

***CAMBRAY** (DE), ingénieur français, vivait dans la seconde moité du dix-septième siècle. On a de lui : *Véritable manière de bien fortifier, de M. de Vauban; le tout mis en ordre par M. l'abbé du Fay et le chevalier de Cambray;* nouvelle édit., corrigée et augmentée de la moitié; Paris, 1694, 2 vol. in-8°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines-Gelehrten-Lexicon*.

***CAMBRAY** (*Baptiste*). C'est le nom trop peu connu d'un simple paysan, inventeur d'une sorte de toile connue encore aujourd'hui sous la dénomination de *batiste*, ou de Cambray (*Cambryk*). On ne sait absolument rien de cet industriel, qui a enrichi, par sa découverte ou procédé de fabrication, la petite province où il est né. On tient seulement qu'il vivait au treizième siècle, et habitait le village de Cantany en Cambrésis, où se trouvent encore quelques-uns de ses descendants. Le commerce des toiles de *batiste*, que l'on appelle *toilettes* dans le pays, a beaucoup déchu depuis que l'on a essayé d'en fabriquer à l'aide de métiers mécaniques. Il était au seizième siècle si important, qu'on en évaluait le produit annuel à plus de deux millions.

J. Paul Faber.

Mémoires de la Société d'Émulation de Cambray, année 1818. — Carpentier, *Hist. de Cambray*.

***CAMBRAY** (*Alexis-Anne-Pierre*), général français, né à Douay le 8 avril 1763, mort à Plaisance le 3 juillet 1799. Il servit successivement aux armées des Pyrénées orientales (23 mai), des côtes de Brest (24 septembre), de l'Ouest (6 novembre) et des côtes de l'Océan le 1er janvier 1796. Commandant la 22e division en remplacement du général Quesnel (28 avril 1797), il fut réformé le 30 mars 1798; mais bientôt remis en activité (4 mai), il passa à l'armée d'Italie, où il fut placé sous les ordres de Macdonald. Blessé mortellement à la bataille de la Trébia le 20 juin 1799, il mourut à l'âge de trente-six ans. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles.

A. Sauzay.

Archives de la Guerre. — *Vict. et Conq.*, t. X. — *Moniteur*, XXVI. 149; XXVIII, 714; XXIX, 236, 239, 734.

***CAMBRAY-DIGNY** (*Louis-Guillaume* DE), savant physicien français, naturalisé à Florence, naquit en 1723 dans la ci-devant province de Picardie, et mourut à Florence à la fin du dix-huitième siècle. A l'âge de sept ans, il quitta son pays natal avec ses parents, qui vinrent s'établir à Paris, et fit d'excellentes études chez les jésuites. Quoiqu'il fît de rapides progrès dans la connaissance des langues et de la littérature, il se sentit entraîné, comme par une espèce de vocation, vers la culture des sciences physico-mathématiques. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il suivit à Florence une espèce de colonie de Français, appelée en Toscane pour y organiser les finances, sous le titre de *compagnie Okelly*, à qui le grand duc avait concédé la ferme générale des sels, tabacs, douanes et droits domaniaux. Le jeune Digny se fit bientôt remarquer par son mérite et son assiduité au travail; il obtint un avancement successif dans l'administration des finances, et finit par être chargé de la direction de l'épargne du grand duc Pierre Léopold; il conserva cet emploi sous son successeur Ferdinand, et ne cessa de l'occuper jusqu'à son extrême vieillesse. Il eut le bonheur, pendant sa gestion, de travailler sous la direction du célèbre ministre Angelo Tavanti, qui est considéré comme le Sully et le Colbert de la Toscane; mais il ne put consacrer aux sciences et aux lettres que de courts moments de loisir. Quoique les Français employés dans les fi-

nances ne fussent pas vus de bon œil, Lalande, dans son voyage en Italie, a recueilli sur les lieux mêmes l'opinion du pays : « Un de ceux qui fait le « plus d'honneur à la France est M. de Cambray-« Digny, directeur des comptes; il a effacé, par « les services rendus à la Toscane, le vernis « défavorable que peut avoir un étranger dans « les finances d'un pays. » L'Italie dut à Cambray-Digny le plan et la construction de la première machine à feu qui ait été exécutée au delà des monts. Elle fut destinée à amener les eaux de la mer dans les salines de Castiglione, malgré l'élévation des dunes qui séparent les salines du rivage. « Ce qu'il y a de plus curieux à voir à « Castiglione, dit le même Lalande, est une « machine à feu dans le goût de celles de Lon-« dres et de Flandre, et que M. Digny a perfec-« tionnée et a fait construire il y a quelques « années. C'est depuis ce temps-là que MM. Pé-« rier ont fait exécuter la belle machine de Chail-« lot. » M. Cambray-Digny rendit compte de ses vues et des travaux entrepris sous sa direction dans la *Description, qu'il publia, d'une machine à feu construite pour les salines de Castiglione, avec des détails sur les machines de cette espèce les plus connues, et sur quelques autres machines hydrauliques; suivie d'un mémoire sur la construction des salines et la qualité des sels*; Parme, 1766, in-4°, avec planches et tableaux. Les Français qui visitaient Florence trouvaient toujours dans M. Digny un aimable et savant compatriote, toujours disposé à leur rendre les services qui dépendaient de lui. Déjà avancé en âge, il se lia avec la marquise de Gléon, connue par des romans, des comédies et des succès dans le grand monde, et que les événements de la révolution avaient contrainte de chercher un refuge en Italie. Il rend compte, dans une lettre que nous avons sous les yeux, avec une bonhomie piquante, de sa liaison avec elle : « Nous avons été quelque temps sur « le *qui-vive*; mais, depuis un jour qu'elle « m'appela *mauvaise tête*, je n'eus pas de peine « à lui démontrer que c'était une déclaration « d'amitié, et depuis lors nous sommes deve-« nus très-bons amis. » Cambray-Digny fournit aussi quelques articles aux Nouvelles Littéraires et au Journal de Littérature (*Novelle litterarie et Giornale di Letteratura*) qui s'imprimaient à Florence. L'habitude de parler et d'écrire en italien pendant un si grand nombre d'années ne lui avait pas fait perdre l'usage de sa langue maternelle. Il sacrifiait quelquefois aux Muses, tout en réprouvant cette malheureuse facilité italienne qui portait les beaux-esprits florentins à composer des vers français, où ils faisaient, dans une cantate destinée à célébrer le mariage d'une archiduchesse, rimer, par exemple, *amour* avec *ardeur* (qu'ils prononçaient *ardour*). Plusieurs académies d'Italie et de France avaient admis Cambray-Digny comme membre titulaire correspondant. Nous retrouvons, de nos jours, un héritier digne de son nom dans la personne de M. le comte de Cambray-Digny que l'Institut (Académie des beaux-arts) compta au nombre de ses associés étrangers. J. LAMOUREUX.

Documents inédits. — *Correspondance autographe de Cambray-Digny.* — Lalande, *Voyage en Italie*, t. III.

* CAMBRIANO (*Guillaume* DE), jurisconsulte italien, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle; il appartenait à une famille noble de Brescia, et il professa, non sans réputation, à l'université de Bologne; il avait écrit une *Somme du Digeste nouveau*, qui est perdue; mais il reste des fragments de sa glose sur l'*Infortiat* et le *Codex*.

Sarti, *De claris archigymnasii Bononiensis professoribus*, 1769, I, 65. — Savigny, *Geschichte des römischen Rechts*, IV, 207.

* CAMBRIDGE (*Adolphe-Frédéric*, duc DE), prince anglais, comte de Tipperary, baron de Culloden, vice-roi de Hanovre, chancelier de l'université de Saint-Andrews et feld-maréchal, né le 24 février 1774, mort le 8 juillet 1850. Il fut le septième fils de George III. A l'âge de seize ans il entra comme enseigne dans l'armée, et fréquenta bientôt après l'université de Goettingue. Après avoir passé un hiver à la cour de Frédéric-Guillaume II, il revint à Londres, prit part à la campagne des Pays-Bas, et fut fait prisonnier à la bataille de Hondscoote le 8 septembre. Cependant il fut de suite échangé et élargi. Lors de sa majorité en 1794, il fut nommé colonel et duc de Cambridge, et entra dans la chambre des pairs, où il se rangea, du moins pour la forme, du côté de l'opposition de Fox, jusqu'à la dissolution de ce parti, devenu suspect par ses idées révolutionnaires. Il passa alors du côté de lord Grenville, l'adversaire de Pitt. En 1803, il fut envoyé sans armée sur le continent pour y diriger la défense du Hanovre, dont il remit, peu de temps après, le commandement en chef au général Wallmoden, et s'en retourna en Angleterre. De tout temps ennemi acharné de Napoléon, il balançait entre les partis de lord Sidmouth, de Grenville et de l'opposition. Après que les Anglais eurent reconquis le Hanovre, il fut nommé, le 24 octobre 1816, gouverneur général, et le 22 février 1831, après les troubles de Goettingue, vice-roi de cet État allemand. Son séjour sur le continent fut surtout très-avantageux à la ville de Hanovre, tant par la cour qu'il y entretenait, que par le zèle avec lequel il protégeait les beaux-arts, et notamment la musique et le théâtre. Il épousa, le 7 mai 1818, la princesse Auguste, fille de l'électeur de Hesse-Cassel, née en 1797. Trois enfants sont nés de cette union : un fils, nommé *George*, le 26 mars 1819, et deux filles, *Auguste*, née en juillet 1822, et *Marie*, née en 1833. [*Enc. des g. du m.*]

Annual Register. — *Galerie hist. des Contempor.* — *Biographie moderne.*

*CAMBRIDGE (*Richard-Owen*), hydraulicien et auteur anglais, né à Londres le 14 février 1717, mort en 1802. Il fit ses premières

études au collége d'Éton, et les termina à Oxford et à Londres. Il avait beaucoup de goût pour la physique appliquée à la navigation, et fit exécuter un bateau formé de deux carènes, chacune de 50 pieds de long sur 48 pouces de large, réunies parallèlement par un pont de 12 pieds. Ce bâtiment fut essayé, et on constata qu'il marchait très-vite, qu'il était capable d'un tonnage supérieur à deux autres bateaux séparés, et surtout immersible; l'emploi n'en fut pourtant pas adopté. Cambridge a laissé : *the Dialogue between a member of Parliament and his servant*, 1752; — *the Intruder*, 1754; — *the Fakeer*, 1756; — *History of the war upon the coast of Coromandel*, 1761; — de nombreux et utiles articles dans le recueil périodique *the World*.

Gentlemans' Magazine.

*CAMBRIEL (*L.-P. François*), philosophe hermétique français, né à la Tour-de-France (Pyrénées-Orientales) le 8 novembre 1774, mort vers 1850. Il exerça d'abord la profession de fabricant de draps à Limoux; et, après avoir fait quelques économies, il vint à Paris, où il composa et publia un cours de philosophie hermétique. Il paraît avoir reçu peu d'instruction : c'est, du moins, ce qu'il fait comprendre au début de son ouvrage; car, ignorant tout procédé chimique, il lui eût été impossible, dit-il, de travailler au grand œuvre, si Dieu ne l'eût inspiré en trois occasions différentes. La première fois, se trouvant embarrassé pour continuer son ouvrage, il réussit, nous assure-t-il, grâce aux conseils d'une voix mystérieuse. La seconde fois, Cambriel se rendait de Lyon à Paris lorsque Dieu l'inspira de nouveau; et, quatre ans après, suivant son témoignage, une vision le convainquit que la première partie de son œuvre alchimique était parfaite. Son livre, d'où nous extrayons ces renseignements, est intitulé : *Cours de Philosophie hermétique* ou *d'Alchimie, en dix-neuf leçons*, etc.; Paris, 1843, in-12. Cet ouvrage, fort singulier eu égard à l'époque où il a paru, a donné lieu à la publication d'une série d'articles, composés par M. Chevreul, sur les sciences hermétiques, et publiés dans le *Journal des Savants* en 1851. Cambriel donne, dans son ouvrage, une explication hermétique des sculptures qui décorent le portail central de l'église Notre-Dame de Paris, et il fait connaître successivement, et dans le plus grand détail, les opérations indispensables à l'élaboration du grand œuvre. Il y a joint une explication des cinq premiers chapitres de la Genèse au point de vue hermétique, et trois additions dont le but est de prouver qu'il y a trois existences dans l'homme.

B. FRESSE-MONTVAL.

Cambriel, *Cours de Philosophie hermétique ou d'Alchimie.*

CAMBRONNE (*Pierre-Jacques-Étienne*, baron DE), général français, né à Nantes en 1770, mort en cette ville le 8 janvier 1842. Le souvenir de cet officier se rattache d'une manière presque exclusive à un fait devenu célèbre dans l'histoire des derniers désastres de l'empire, et qui a doté son nom de la même immortalité que certains noms de la Grèce et de Rome. Ce que fut le général Cambronne avant et après Waterloo n'ajoute ni n'enlève rien à la gloire dont il s'est couvert dans cette mémorable journée.

Cambronne débuta dans la carrière des armes à l'époque de la révolution : il fit partie de la légion nantaise envoyée contre les armées vendéennes, et combattit sous les ordres de Hoche. En 1799 il fut envoyé en Suisse, à l'armée de Masséna, et se distingua à la bataille de Zurich. Il était capitaine de la compagnie dans laquelle servait le brave la Tour-d'Auvergne, lorsque le *premier grenadier de la république* fut tué à ses côtés : Cambronne refusa la survivance de ce beau titre, qui lui fut offert. Colonel à Iéna, et major commandant du troisième régiment des voltigeurs de la garde, il se distingua dans les campagnes de 1812-1813, et surtout pendant la retraite qui suivit la bataille de Leipzig. Lorsque l'empereur partit pour l'île d'Elbe, Cambronne obtint la faveur de l'accompagner, et reçut le commandement de Porto-Ferrajo. En récompense de son dévouement et de la hardiesse qu'il montra lors du retour de mars 1815, Napoléon le nomma, en arrivant à Paris, grand-croix de la Légion d'honneur et lieutenant général, puis bientôt après membre de la chambre des pairs. Il commandait à Waterloo une des divisions de l'armée, et se trouvait de toutes parts entouré par des masses d'ennemis; on le somma de se rendre : *La garde meurt, et ne se rend pas !* telle fut la fameuse réponse qu'on lui prête, réponse dont il a lui-même décliné l'honneur en plusieurs occasions. Elle appartenait réellement à un major de la garde, resté seul officier monté au milieu des carrés foudroyés. Quant à la réponse de Cambronne, elle fut plus brève, plus en rapport avec les circonstances, et non moins énergique. Quoi qu'il en soit, Cambronne refusa de déposer les armes, et fut laissé pour mort sur le champ de bataille; on le trouva palpitant encore au milieu des cadavres de ses soldats, couverts de sang et de blessures. Transporté à Bruxelles et de là en Angleterre, Cambronne apprit que son nom figurait sur une liste de proscription, et qu'on l'accusait d'avoir attaqué la France et le gouvernement royal à main armée. Il n'hésita pas : le 25 septembre 1815, il débarqua à Calais, fut arrêté, conduit à Paris et écroué, immédiatement à l'Abbaye. Six mois après, il parvint à passer devant un conseil de guerre, qui le renvoya absous. Depuis, il fut nommé commandant à Lille. Admis ensuite à la retraite, Cambronne se retira dans une commune des environs de Nantes, où la révolution de 1830 vint le prendre pour le réintégrer dans les rangs de l'armée. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans. [*Enc. des g. du m.*]

Moniteur universel.— *Victoires et Conquêtes.* — Norvins, *Hist. de Napoléon.*

CAMBRY (*Jacques*), savant français, né à Lorient en 1749, mort le 31 décembre 1807, fut préfet de l'Oise, et remplit successivement différentes fonctions administratives jusqu'en 1803, époque où il se retira des affaires pour se vouer tout entier à l'étude. Il fut l'un des fondateurs de l'Académie celtique, qui le choisit pour son premier président. On a de lui : *Essai sur la vie et les tableaux du Poussin*, 1783, in-8°; — *Notice sur les troubadours*; Leipzig, 1791, in-8°; — *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère*; Quimper, 1795, in-4°; — *Voyage dans le Finistère*, ou *État de ce département en* 1794 *et* 1795; Paris, 1799, 3 vol. in-8°, avec figures; — *Description du département de l'Oise*, 1803, 2 vol. in-8°, avec un atlas de planches in-fol.; — *Monuments celtiques*, ou *Recherches sur le culte des pierres, précédés d'une notice sur les Celtes et sur les Druides, et suivis d'étymologies celtiques*, 1805, in-8° avec figures; — *Notice sur l'agriculture des Celtes et des Gaulois*; Paris, 1806, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Quérard, *la France littéraire.*

***CAMBRY** (*Jeanne* DE), connue sous le nom de sœur JEANNE-MARIE DE LA PRÉSENTATION, religieuse belge, né à Tournay, morte à Lille le 19 juillet 1629. Quoique douée de tous les avantages qui plaisent dans le monde, et qu'elle joignît à une grande fortune les agréments du corps et de l'esprit, elle renonça à tout pour se consacrer à Dieu, et prit le voile dans un couvent d'augustines. Après s'être dévouée plusieurs années au service des malades dans l'hôpital du Maine, elle se fit recluse à Lille en 1625. Elle a laissé entre autres ouvrages mystiques : *la Ruine de l'amour-propre*, et *le Bâtiment de l'amour divin.*

Louis Jacob, *Bibliothèque des femmes illustres.*

CAMBUSIUS, roi de Lydie. *Voy.* CAMBLITE.

CAMBYSE, seigneur perse, vivait environ 580 ans avant J.-C. Il était tributaire d'Astyages, roi des Mèdes, lorsque celui-ci lui fit épouser sa fille Mandane, croyant éviter, par ce mariage disproportionné, les suites d'un songe qu'il avait fait, et qui lui prédisait sa ruine : il avait vu sortir du sein de la princesse une vigne dont les rameaux couvraient toute la terre; sur quoi les devins lui avaient annoncé que le fils qui naîtrait de Mandane le détrônerait. En effet, Cambyse eut pour fils Cyrus, qui détrôna son aïeul.

Hérodote, lib. III et IV. — Justin, lib. I. — Xénophon, *Cyropédie.*

CAMBYSE II, roi de Perse, vivait 529 ans avant J.-C. Il succéda à son père Cyrus. Il s'occupa, dès le commencement de son règne, à policer ses peuples et à réformer les abus. Il y mit une telle énergie, qu'un juge ayant été convaincu de prévarication, il le fit écorcher vif, et fit recouvrir de sa peau le siége sur lequel le magistrat rendait les arrêts, afin que ses successeurs eussent à se souvenir de cet exemple terrible, et ne balançassent plus entre l'équité et l'intérêt. Deux ans après son avénement (527), Cambyse ayant demandé à Amasis, roi d'Égypte, une de ses filles en mariage, celui-ci lui envoya Nitétis, fille d'Apriès, son prédécesseur. Le roi de Perse, ayant appris qu'Amasis avait abusé de cette princesse après la mort d'Apriès, voulut se venger d'un pareil affront, et déclara la guerre à l'Égypte. Psamménite venait de succéder à son père Amasis; il rassembla des troupes et courut vers Péluse défendre l'entrée de son royaume; mais, défait dans une grande bataille, il chercha en vain un refuge dans Memphis, et y fut fait prisonnier après une courte résistance. Cambyse, en six mois, acheva la conquête de l'Égypte. Il voulut ensuite attaquer Carthage par mer, tandis qu'une armée suivrait la voie de terre, et subjuguerait en passant les Ammonites, les Éthiopiens, et les autres peuples qui séparaient l'Égypte des provinces carthaginoises. Ces divers projets échouèrent : le premier, parce que les Phéniciens, qui formaient la principale marine de Cambyse, refusèrent de combattre contre Carthage, qui était une de leurs colonies; le blocus par mer fut donc impossible. L'armée, envoyée pour s'emparer du temple de Jupiter-Ammon, périt tout entière dans les sables; les ennemis n'eurent que la peine d'en sauver les débris : quant aux troupes que Cambyse conduisait lui-même contre les Éthiopiens, la faim, la soif et la chaleur les diminuèrent tellement, que l'expédition dut retourner sur ses pas sans avoir même atteint les limites du désert. Tant de fatigues, de privations, de désastres, influèrent d'une façon sensible sur les organes du roi de Perse; il revint en Égypte presque privé de raison. Arrivé à Memphis, il trouva les Égyptiens célébrant la fête de leur dieu Apis; il crut qu'ils se réjouissaient de ses défaites : furieux, il perça de son glaive la cuisse de la prétendue divinité, dont il fit flageller les prêtres. L'ivrognerie vint encore ajouter à ses fureurs; il fit périr son frère Smerdis, à la suite d'un rêve. Atosse, leur sœur et sa femme, ayant manifesté la douleur que lui causait cette mort, Cambyse, sans respecter son état de grossesse et la légitimité de ses regrets, la tua, dit-on, d'un coup de pied au ventre. Dans une de ses orgies, un de ses officiers, Prexaspe, osa lui faire quelques remontrances sur son goût déréglé pour le vin : Cambyse, pour le convaincre du contraire, fit amener le fils de Prexaspe, et lui perça le cœur d'une flèche, afin de prouver ainsi que sa main et son œil étaient fermes. Crésus, qui était alors son captif, fut aussi l'objet de ses fureurs. Cambyse ordonna sa mort; mais aussitôt qu'elle lui fut annoncée, il se mit à sangloter; les officiers qu'il avait chargés de cette exécution lui déclarèrent alors qu'ils avaient cru devoir la différer. Cambyse se fit amener Crésus, et l'embrassa tendrement; mais il fit mettre à mort

ceux qui l'avaient préservé, les accusant de désobéissance. Tant d'actes de féroce démence soulevèrent enfin une partie des satrapes et de la population. Ils firent surgir comme prétendant à la couronne un mage qui avait une grande ressemblance avec Smerdis, affirmant que ce prince avait été, comme Crésus, dérobé à la haine de son frère. Le nouveau monarque fut reconnu à Suse. Cambyse rassembla une armée pour aller combattre cet importeur; mais s'étant blessé à la cuisse avec son cimeterre, il mourut de sa blessure. Les prêtres ne manquèrent pas de faire observer que c'était à la même partie du corps qu'il avait frappé le bœuf Apis.

Hérodote, lib. III. — Justin, lib. I c. 9. — Diodore, lib. II. — Valère Maxime, lib. II., c. 8. — *Grèce*, t. I, p. 61; M. Dubeux, *Perse*, p. 89-92; p. 465-466 (dans *l'Univers pitt.*).

CAMDEM (*Guillaume*), CAMBDEN et CAMPDEN, antiquaire anglais, né à Londres le 2 mai 1551, mort dans la même ville le 9 novembre 1623. Il avait à peine douze ans lorsqu'il fut attaqué de la peste, et transporté à l'hôpital d'Islington près de Londres. Il fut longtemps convalescent, et ne put commencer ses études qu'en 1565, au collége de Saint-Paul de Londres. Ses progrès rapides le firent remarquer du docteur Thornton, chanoine et professeur au collége du Christ à Oxford, qui le fit entrer dans le collége et le logea gratuitement. Après avoir passé cinq ans dans l'université, Camden fut obligé de retourner à Londres pour y terminer quelques affaires de famille. Il parcourut ensuite l'Angleterre, s'appliquant à la recherche des antiquités, étude pour laquelle il avait montré de bonne heure une forte inclination. Gabriel et Geoffroy Goodman, docteurs en théologie, le secoururent plusieurs fois de leur bourse et de leur bibliothèque, pour le mettre en état de suivre son goût d'une manière utile. Ils le firent même recevoir comme second régent du collége de Westminster. Camden avait déjà recueilli beaucoup de matériaux sur les antiquités de la Grande-Bretagne lorsqu'excité par Ortelius, il consacra tous les instants de loisir que lui laissaient ses fonctions à compléter son œuvre, à perfectionner ses recueils, à les mettre en ordre. A cet effet, il lui fallut apprendre les langues celtique, gaëlique, danoise et saxonne, afin de pouvoir puiser aux sources mêmes des renseignements positifs sur les mœurs, les usages, les arts et l'industrie de chacun de ces peuples, qui avaient occupé en tout ou partie le sol breton. Ses premières publications furent reçues avec de grands applaudissements. Il résolut d'y donner plus d'extension, et dans ce but il fit un voyage à Salisbury, à Wels et à Carlisle, accompagné de sir Robert Cotton, le savant bibliothécaire. Il fut obligé d'interrompre ses investigations et de revenir au collége de Westminster, dont il venait d'être nommé premier régent (1593). La reine Élisabeth le nomma d'office, en 1597, roi d'armes de Clarence : cette place lui donnant une entière liberté d'action, il put mettre la dernière main à ses travaux. Voici la liste de ses ouvrages : *Britannia, sive florentissimorum regnorum Angliæ, Scotiæ, Hiberniæ, insularum adjacentium ex intima antiquitate chorographica descriptio;* Londres, 1586 et 1607, traduit en anglais par Philémon Holland en 1637, et par Edmond Gibson en 1732. Cet ouvrage valut à Camden les surnoms de Varron, de Strabon, de Pausanias anglais. Néanmoins son travail sur l'Angleterre fut jugé supérieur à celui sur l'Écosse et celui-ci fut préféré à la partie concernant l'Irlande; ce qui donna lieu au distique suivant :

Perlustras Anglos oculis, Camdene, duobus;
Uno oculo Scotos, cæcus Hibernigenas.

— *Grammatices græcæ Institutio compendiaria;* Londres, 1597, in-8°; — *Reges, Reginæ, Nobiles et alii, in ecclesia collegiata beati Petri Westmonasterii sepulti, una cum ejusdem ecclesiæ fundatione præfixa;* Londres, 1600 et 1606, avec additions; — *Anglica, Normannica, Hibernica, Cambrica a veteribus descripta, ex quibus Asser Menevensis, anonymus de Vita Gulielmi Conquestoris, Thomas Walsingham, Thomas de la More, Gulielmus Gemelicensis, Giraldus Cambresis, plurique nunc in lucem editi ex bibliotheca Gulielmi Camdeni;* Francfort, 1603, in-fol.; — *Reliquiæ Britannicæ;* Londres, 1604, réimprimé avec addition de Jean Philpot, héraut de Sommerset; Londres, 1647, in-4°; — *Actio in Henricum Gametum, societatis Jesuiticæ in Anglia superiorem;* Londres, 1607, in-4°; — *Annales rerum Anglicanarum et Hibernicarum, regnante Elisabetha;* Londres, 1615, avec additions; Londres, 1627, in-fol., et Oxford, 1717, 3 vol. in-8°; traduites en français par Paul de Belligent, Paris, 1627, in-4°; — *Gulielmi Camdeni et illustrium virorum ad Camdenum epistolæ;* Londres, 1691, in-4°. A la fin de cet ouvrage, qui contient beaucoup de documents intéressants sur l'auteur et les savants avec lesquels il était en relation, on trouve deux pièces de vers latins : *In doctissimi viri Rogeri Aschami laudem Sylva et Hibernia*, et un recueil d'*épitaphes*.

Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne, t. XI, art. 9. — Thomas Smith, *Vie de Camden*. — Townley et D. Whear, *Camdeni Insignia*, 1624. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*.

* **CAMEEN** (*Suen*), historien et jurisconsulte suédois, natif de Wermeland, mort le 22 juin 1708 dans l'île d'Œsel. Il fut nommé en 1690 professeur d'histoire à l'université de Dorpat, et bientôt après, dans la même qualité, à la nouvelle université de Pernau; et enfin en 1701, tout en conservant sa place de professeur juge cantonal, dans l'île d'Œsel, où il resta jusqu'à la fin de sa vie, après avoir été anobli sous le nom de *Cameenhjelm*. On a de lui : *Disp. de Spectris;* Dorpat, 1693, in-4°; — *Disp. de Conversatione;* Dorpat, 1693, in-4°; — *Disp. de Præmiis et Pœnis;* Dorpat, 1693, in-4°; — *Disp.*

de Usu et Natura colorum; Dorpat, 1694; — *Disp. de prudente Peregrinatore*; Pernau, 1699, in-4°; — *Actus inauguralis Academiæ Gustavo-Carolinæ habitus Pernaviæ, de 28 aug.* 1699.

Gadebusch, *Liefländische Bibl.*

CAMELI (*François*), numismate italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut chanoine de Rome, antiquaire de la reine Christine de Suède, et intendant de son cabinet de monnaies et médailles. On a de lui : *Nummi antiqui latini, græci, consulum, augustorum, regum et urbium, in thesauro Christinæ reginæ asservati*; Rome, 1690, in-4°; ouvrage très-rare, mais, d'après Havercamp, d'une valeur très-douteuse, vu que Cameli ne l'avait composé que pour son propre usage. Il semble cependant qu'il complète très-bien l'ouvrage de Havercamp sur la même matière, incomplet sur d'autres parties.

Clément, *Biblioth. curieuse*. — Foy-Vaillant, *Epist. ad totius Europæ antiquarios*.

CAMELIUS. *Voy.* BRUTUS (*Decimus Junius*).

CAMELLI ou **KAMEL** (*George-Joseph*), né à Brünn (Moravie) vers la fin du dix-septième siècle. Il entra dans la société de Jésus, qui le fit partir pour les îles Philippines. Camelli y fit des observations importantes sur les diverses productions des trois règnés; mais il s'étendit surtout sur les plantes, décrivit leurs diverses qualités, et fit connaître leurs noms asiatiques. Linné lui dédia un genre d'arbustes du Japon, le genre *Camellia*, qui compte un grand nombre d'espèces et de variétés. Les mémoires de Camelli adressés à la Société royale de Londres ont été recueillis et annotés par Petirer; on les trouve dans les *Transactions philosophiques*, t. XXI à XXVII. Son traité des plantes a été publié par Ray dans le 3e vol. de son *Histoire universelle des plantes*, sous ce titre : *Herbarum aliarumque stirpium in insula Luzoni Philippinarum primaria nascentium syllabus*. L'auteur avait joint à son manuscrit une suite de dessins, mais qui n'ont pas été gravés.

Ray, *Hist. univ. des Plantes*, III. — *Philos. Transact.*, XXI XXVII.

* **CAMENZ** (*Erdmann-Godefroy*), archéologue et théologien allemand, né en 1692 à Grossenhagen (Saxe électorale), mort en 1743 à Schlieben. Il étudia à Wittemberg, où il prit ses grades en 1714, et fut en 1715 agrégé de la faculté de philosophie de cette université. En 1718 il fut nommé pasteur à Schönewalde, et enfin, en 1734, prévôt et surintendant ecclésiastique à Schlieben, où il resta jusqu'à la fin de sa vie. On a de lui : *Disput. de navi Tyria, ducta Ezech.* 27, 3, 5, 6; Wittemberg, 1714, in-4°; — *Disput. de aquæductu Hiskiæ*; ibid., 1714, in-4°; — *Disput. de Historia Scholiastarum*; ibid., 1715, in-4°; — *Disp. de historia nationum*; ibid., 1716, in-4°; — *Disp. de suspecta Maimonidis in antiquitatibus judaicis fide*; ibid., 1716, in-4° (insérée aussi dans Wolf, *Bibliotheca hebraica*); — *Disp. theologica de prudentia circa controversias theologicas*; ibid., 1717, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Rathlef, *Geschichte*, t. VIII, p. 423. — Dietmann, *Chursächsische Priesterschaft* (sur le clergé de la Saxe électorale), t. IV, p. 684.

* **CAMERANI** (*Barthélemy-André*), célèbre acteur, mort à Paris le 22 avril 1816, était né à Venise vers 1735. Il avait débuté à la Comédie italienne le 8 mai 1767, dans *le Maître supposé*, pièce nouvelle qui n'obtint pas de succès, malgré tous les efforts de Camerani, qui, si l'on s'en rapportait au témoignage de l'auteur des *Annales du Théâtre-Italien*, montra, dans son rôle d'amoureux, de la *noblesse*, de l'*aisance* et de la *grâce*. Cet éloge a dû surprendre les vieux amateurs qui ont vu Camerani sur la scène, et qui prétendent que cet acteur ne fut jamais qu'un très-médiocre comédien.

En 1769, il prit les rôles de Scapin; et c'est à cette époque qu'il fut nommé *semainier perpétuel*, titre qu'il conserva et dont il remplit la charge jusqu'à sa mort. Camerani n'eut jamais de réputation dans le monde dramatique, où cependant son nom se trouve mêlé à beaucoup d'anecdotes; et nous n'aurions pas parlé de lui si une sorte de célébrité étrangère au théâtre ne s'était attachée à sa personne. Il avait acquis la renommée d'un fin gourmet, à laquelle Grimod de la Reynière avait sans doute pu contribuer, en lui dédiant le 2e volume de son *Almanach des Gourmands*, recueil mensuel fort répandu il y a une cinquantaine d'années, et en l'appelant à faire partie des membres du jury dégustateur qu'il avait institué. La mission de ce jury consistait à prononcer, après expertise, sur le mérite des produits culinaires et gastronomiques de toute sorte que les marchands de comestibles, tributaires intéressés, adressaient comme hommage-lige au comité, afin d'obtenir une mention honorable dans le fameux almanach. Il paraît que, pour justifier la distinction dont il avait été l'objet, Camerani inventa un petit potage auquel on donne son nom, et dont la composition, dirigée avec la plus stricte économie, revenait encore à plus de 120 fr.; aussi s'explique-t-on fort bien que cette combinaison gastronomique ne soit pas devenue populaire. Camerani, depuis dix ans, ne vivait plus que d'indigestions; ce qui ne l'empêchait pas de faire partie de la commission d'examen des pièces de théâtre, et de donner ses observations, toujours en italien. Lorsqu'il y avait dans une pièce un rôle de *père*, il ne manquait jamais d'engager l'auteur à en faire une *soubrette*. Il blâmait le genre moderne, et il n'aimait que les auteurs morts depuis longtemps; moins toutefois pour eux-mêmes, que parce qu'en jouant leurs ouvrages il n'y avait pas de droits à payer. Rien ne le mettait au désespoir comme les jours de fêtes officielles, où la foule, dédaignant les jeux du théâtre, se portait de

préférence vers le spectacle de la place publique; et rien n'était alors plus plaisant à entendre que les plaintes et les exclamations de Camerani, formulées dans un jargon italien-français et débitées avec son accent vénitien, qu'il n'avait jamais perdu. Un biographe a prétendu que le célèbre acteur Elleviou était son élève. Il a pu lui donner quelques conseils, fruits de sa vieille expérience; mais nous doutons que jamais Camerani ait été, à proprement parler, le professeur de personne.

EDM. DE MANNE.

Annales du Théâtre-Italien. — Dictionnaire de la Conversation. — Annuaire dramatique.

***CAMERANO** (*François*), littérateur italien, natif de Ravenne, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *De theologica poesi et recta in Deum scansione libri VI, ejusdem accessere miscellanea, parerga, pathetica, protreptica, problematica, hieroglyphica, nuptialia*, etc.; Venise, 1603, in-8°.

Catal. Bibl. impér. Paris.

CAMERARIUS (*Barthélemy*), théologien napolitain, né à Bénévent, mort à Naples en 1564. Il commença à professer le droit canonique à Naples en 1504, et fut nommé président de la chambre royale en 1529. Mécontent du vice-roi Pierre de Tolède, il vint en France et s'attacha à François Ier, qui le fit conseiller d'État. Les Espagnols le déclarèrent alors rebelle, et confisquèrent ses biens. En 1557, le pape Paul IV le nomma commissaire général de son armée. Cependant Camerarius résigna ces distinctions au retour de la paix, et vint mourir dans sa patrie. Il a donné plusieurs ouvrages : *de Matrimonio*, 1552; — *de Prædestinatione, de Gratia et Libero Arbitrio;* Paris, 1556 : il réfute Calvin dans ce traité, en s'appuyant sur les préceptes de saint Augustin; — *de Prædicatione;* Pise, 1556, in-4°; — *de Jejunio, de Oratione et Eleemosyna ;* Paris, 1556, in-4° : ce livre, divisé en trois dialogues, est dédié à Diane de Valentinois; — *de purgatorio Igne ;* Rome, 1557; — *Traité sur les matières féodales;* Venise, 1576.

Toppi, *Bibl. Napolet.*

CAMERARIUS (*Joachim*), en allemand **CAMMER-MEISTER** ou **LIEBHARD**, célèbre humaniste allemand, né à Bamberg le 12 avril 1500, mort à Leipzig le 17 avril 1574. Il échangea son nom de *Leibhard* contre celui de *Camerarius*, parce que ses prédécesseurs avaient été camériers à la cour de l'évêque de Bamberg. Il fut un des célèbres érudits de l'Allemagne, et rendit de grands services aux lettres tant par ses propres travaux que par la réorganisation de l'université de Leipzig, de celle de Tubingue, et du gymnase de Nuremberg. Il prit aussi une grande part à la réforme de Luther. Son père l'envoya dès 1515 à Leipzig, où il étudia les langues et les littératures anciennes. En 1518 il se rendit à Erfurt, et en 1521 il visita Wittemberg, où Mélanchthon l'honora de son amitié. Après un voyage fait en Prusse, il fut nommé en 1526 professeur des langues grecque et latine à Nuremberg. Le sénat de cette ville l'envoya en 1530, comme député, à la diète d'Augsbourg. Il prit avec Mélanchthon la plus vive part aux discussions qui s'y élevèrent, et publia bientôt après, avant son savant ami, le document célèbre connu sous le nom de *Confession d'Augsbourg*. Le sénat de Nuremberg l'ayant choisi pour son secrétaire, il n'accepta pas cette place honorable mais appelé en 1535, par le duc Ulric de Wurtemberg à l'université de Tubingue, il s'y rendit, et c'est là qu'il écrivit en langue allemande ses *Éléments de rhétorique.*

En 1541, Henri et Maurice de Saxe le chargèrent de la réorganisation de l'université de Leipzig; il en rédigea les statuts de concert avec Gaspard Bœrner, et la dirigea longtemps en qualité de recteur et de doyen. En 1555, Camerarius fut de nouveau nommé député à la diète d'Augsbourg. De là il se rendit avec Mélanchthon à Nuremberg pour y discuter diverses questions religieuses, et il assista en 1556 à la diète de Ratisbonne. Il mourut à Leipzig. Quelque temps avant d'expirer, il composa ces vers :

Morte nihil tempestiva esse optatius aiunt ;
Sed tempestivam quis putat esse suam?
Qui putat, ille sapit : namque ut fatalia vitæ,
Sic et quisque suæ tempora mortis habet.

Camerarius était grave et réservé, même envers ses enfants. Il ne haïssait rien tant que le mensonge, et ne le tolérait pas même dans la plaisanterie. L'étendue de ses connaissances, la pureté de sa morale, l'énergie de son caractère, sa douce et persuasive éloquence, lui valurent l'estime de tous ceux qui le connaissaient.

Ses ouvrages, qui, pour la plupart, sont des éditions de classiques grecs ou latins, des traductions et des commentaires, sont très-nombreux. Après les biographies d'Eobanus Hessus et du duc George d'Anhalt, ses meilleurs écrits sont : sa biographie de Mélanchthon : *De Philippi Melanchthonis ortu, totius vitæ curriculo et morte, implicata rerum memorabilium temporis illius hominumque mentione, narratio;* Leipzig, 1566, in-8°, édition de Strobel; Halle, 1777, qui contient toute l'histoire de la réformation; et sa collection des lettres de Mélanchthon (Leipzig, 1569), qui nous donne les meilleurs renseignements sur l'époque de cette révolution religieuse. Ses *Commentarii linguæ græcæ et latinæ* (Bâle, 1551, in-fol.) sont de nos jours encore très-dignes d'estime; — ses *Epistolæ familiares* (3 vol.; Francfort, 1583-1595), pleines d'intéressants éclaircissements sur l'histoire de son temps, ne parurent qu'après sa mort.

C. Gessner, *Biblioth.* — Sax, *Onomast.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

CAMERARIUS (*Joachim*), médecin et botaniste allemand, fils du précédent, né à Nuremberg le 6 novembre 1534, mort dans la même ville le 11 octobre 1598. Il étudia sous les meilleurs professeurs d'Allemagne et d'Italie, et se fit recevoir docteur à Bologne en 1562. Il avait été

disciple de Mélanchthon pour la philosophie religieuse, de Jean Craton pour la médecine; il était ami de Fallope, d'Aquapendente, de Capiraccio, d'Aldrovandes, de Vincent Pinelli, enfin de ce que l'Europe renfermait alors de savants illustres. De retour à Nuremberg, il se livra avec succès à la pratique de la médecine. Dans ses traitements il appliquait de préférence les végétaux. Sa réputation le fit souhaiter par plusieurs princes, mais son amour pour les sciences l'empêcha d'accepter les brillantes propositions qui lui furent faites. Il donnait pour réponse :

Alterius non sit qui suus esse potest.

Il décida les magistrats de Nuremberg (1592) à fonder une Académie de médecine, dont il fut le doyen jusqu'à sa mort. Sans négliger l'étude de la chimie, il se créa un jardin de botanique où l'on trouvait les plantes alors les plus rares. Joseph Casabona, Cortosus, Prosper Alpin, Dalechamp, Clusius, l'aidèrent dans cette entreprise en lui expédiant tous les sujets curieux qu'ils pouvaient découvrir. Il se rendit aussi acquéreur de la bibliothèque botanique de Gesner, ainsi que de 1,500 gravures sur bois qui la complétaient. Quelque ferme que fût la résolution de Camerarius de s'éloigner des grands, il ne put se dérober à ceux qui venaient le consulter. Il soigna donc les électeurs de Saxe Christian et Auguste; il guérit même ce dernier d'une affection qui pouvait être mortelle; mais la fatigue que lui causa cette cure lui coûta la vie, car, de retour chez lui de la cour de Saxe, il garda le lit pour ne plus se relever. Camerarius s'était marié trois fois, et avait eu un fils de chacune de ses femmes. Il partagea entre eux les documents qu'il avait réunis; mais ces manuscrits ne virent le jour que tardivement. Plumier a dédié à ce savant un genre des apocynées, sous le nom de *Cameraria*.

On a de Camerarius : *Epitome utilissima Petri Andreæ Mathioli, novis iconibus, descriptionibus plurimis diligenter aucta, accessit iter montis Baldi, Francisci Calceolari*; Francfort, 1586, in-4° : c'est un abrégé des commentaires de Mathiole, dans lequel Camerarius a fait entrer une série de planches sur bois tirées de la collection de Gesner, et s'élevant à un millier; — *Hortus medicus*; Francfort, 1588, in-8° : c'est un catalogue des plantes de son jardin; on y remarque deux descriptions intéressantes du dattier et de l'aloès; — *Symbolorum et emblematum centuriæ tres, quibus rariores stirpium, animalium et insectorum proprietates complexus est*, etc.; Nuremberg, 1590-1597, in-4°, avec planches : cet ouvrage, qui n'est qu'une suite d'anecdotes sur l'histoire naturelle, est divisé en trois parties, consacrées aux végétaux, aux quadrupèdes, aux oiseaux; — *Plantarum tam indigenarum quam exoticarum icones*; Anvers, 1591; — *Eclecta georgica, sive de re rustica*; Nuremberg, 1577, in-4° : c'est un recueil d'opuscules sur la botanique et l'agriculture, avec la nomenclature des savants anciens et modernes qui ont écrit sur ces sciences; — *De monocerote etiam, sive unicornu*, 1580; — *Synopsis quorumdam brevium sed perutilium commentariorum de peste clarissimorum virorum Donzelli Ingrassiæ, Rincii*, avec un appendice *de bolo Armeniæ et terra Lemnia observationes*; Nuremberg, 1583, in-8°; — *De recta et necessaria ratione præservandi a pestis contagio*, augmenté de *Constitutiones, leges et edicta tempore pestis*; Nuremberg, 1583, in-8°.

Melchior Adam, *Vitæ medicorum germanicorum*. — Van der Linden, *De scriptor. medicis*. — Jean-Michel Brutus, *Epist.*, LIV, p. 178. — De Thou, *Mémoires historiques*. — Tournefort, *Isagoge*. — Heister, *Préface* de la *Lettre de Burckhard à Leibnitz*.

CAMERARIUS (*Philippe*), jurisconsulte allemand, troisième fils de Joachim, né à Nuremberg en 1537, mort dans la même ville le 22 juin 1624. Il étudia le droit à Strasbourg sous Jean Sturm et François Hotman. Il acheva ses cours à Padoue (1563), d'où il passa à Ferrare (1564). Il séjourna ensuite quelques mois à Bologne et arriva à Rome en 1565, où il suivit les cours du professeur Muret. Il se disposait à retourner à Ferrare avec le chevalier de Cornbourg, son cousin et son compagnon de voyage, lorsqu'ils furent arrêtés et incarcérés dans les prisons de l'inquisition; mais, n'ayant pas été trouvés coupables, ils furent remis en liberté. On les engagea à abjurer les erreurs, et à embrasser la religion catholique; mais, comme on ne put leur faire abandonner la confession d'Augsbourg, on les retint encore deux mois. L'empereur Maximilien II et le duc de Bavière Albert III le Magnanime ayant alors réclamé vivement les prisonniers, on les remit en liberté. Ils arrivèrent à Nuremberg le 16 janvier 1566. Camerarius en repartit aussitôt pour Bâle, où il se fit recevoir docteur en 1573; la république de Nuremberg lui donna le titre de conseiller, et peu après le landgrave de Hesse lui accorda la même charge. En 1581 il fut élu vice-chancelier de l'université d'Altorf. On a de lui : *Horæ subcisivæ*; Francfort, 1624, 3 vol. in-4°; traduit en anglais par John Molle, Londres, 1621; traduit en français par Goulard et de Rossel, Paris, 1608, 3 vol, in-8°; — une quatrième centurie est restée manuscrite.

J.-G. Schelhorn, *Vie de Philippe Camerarius*; Nuremberg, 1740. — Freher, *Theatrum eruditorum*.

* **CAMERARIUS** (*Geoffroy*), écrivain allemand, cinquième fils de Joachim Ier (Camerarius). On a de ce savant la traduction du grec en latin de *Démosthène, Xénophon, Homère, Lucien, Galien, Dion Chrysostome, Aristide, saint Grégoire de Nysse*; — *Vie de Philippe Mélanchthon* et d'*Éoban de Hesse*; — *Catalogue des évêques* de diverses églises; — *Lettres grecques*; *Poésies*.

Paul Jove, *Éloges*. — Vossius, *De Scient. Mathem.* — Melchior Adam, *Vitæ philosoph. germanic.*

* **CAMERARIUS** (*Louis*), homme d'État allemand fils de Joachim II (Camerarius), né à

Nuremberg le 22 janvier 1573, mort à Heidelberg le 4 octobre 1651. Il s'appliqua, comme ses parents, à la jurisprudence, et fut reçu docteur en droit à Bâle en 1597. En 1598, Frédéric IV, électeur palatin, le nomma son conseiller. En 1600, Camerarius assista comme envoyé plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne; et Jean, comte de Deux-Ponts, l'envoya plusieurs fois auprès des empereurs Rodolphe II et Mathias, au nom des princes de l'Empire, pour des négociations importantes, dont il s'acquitta toujours bien. En 1613, on lui donna la prélature de Reichenbach (Palatinat). En 1620, il fut chancelier des princes et États de Silésie, et chargé de plusieurs missions diplomatiques. Gustave-Adolphe, roi de Suède, l'attira à lui, et l'envoya comme ambassadeur extraordinaire près les états généraux, Camerarius resta dix-sept ans à la Haye. Il donna sa démission à la mort de Gustave-Adolphe, et se retira à Leyde (1638). En 1642, il vint habiter à Groningue, qu'il ne quitta qu'en 1651, pour venir mourir à Heidelberg. Il a publié quelques écrits sur les troubles de la Bohême et du Palatinat, entre autres *Considerationes ad cancellarium hispanicum adjectæ*; — *Epistolæ selectæ*, etc., etc.

Marquard-Freher, *Originum palatinorum Comment.* — Puffendorf, *Eris scandica.*

CAMERARIUS (*Louis-Joachim*), médecin allemand, fils de Joachim II (Camerarius), né à Nuremberg le 15 janvier 1566, mort le 13 janvier 1642. Il étudia comme ses ancêtres les sciences et la médecine, où il fit de rapides progrès. De retour en Allemagne après avoir visité l'Angleterre, la Hollande et l'Italie, il fut appelé par Christian, prince d'Anhalt; mais, préférant l'indépendance, il revint à Nuremberg exercer les fonctions de doyen de l'Académie de médecine, qu'il remplit jusqu'à sa mort.

Freher, *Theatr. erudit.*

*CAMERARIUS (*Jean-Rodolphe*), médecin allemand, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui: *Horæ natales*, deux centuries; Francfort, 1607-1610, in-4°; — *Disputationum medicarum in illustri Academia Tubingensi*, etc., *decas*; Tubingen, 1611, in-8°; — *Sylloge memorabilium medicinæ, centuriæ XII*; Tubingen, 1683, in-8°.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.*

CAMERARIUS ou CAMERMEISTER (*Élie-Rodolphe*), médecin allemand, fils de Jean-Rodolphe, né à Tubingen (Souabe) le 7 mai 1641, mort le 7 juin 1695. Il étudia la médecine dans sa patrie, où il obtint la chaire de professeur primaire de l'université; il fut ensuite conseiller et premier médecin du duc de Wurtemberg, et membre de l'Académie des curieux de la nature (1669). On a de lui plusieurs dissertations académiques fort intéressantes : *De Palpitatione cordis*; Tubingen, 1681, in-4°; — *De Clysmatibus*; id., 1688, in-4°; — *Historia pleuritidis*; id., 1699, in-4°; — *De Fractura cranii cum vulnere*; id., 1693, in-4°; — *Observatio de ischuria ad 22 dies non lethali.*

Manget, *Biblioth. script. medic.*, t. III. — Éloy, *Dict. hist. de médecine.*

CAMERARIUS (*Rodolphe-Jacques*), médecin et botaniste allemand, fils d'Élie-Rodolphe, né à Tubingen le 17 février 1665, mort le 11 septembre 1721. Il étudia la philosophie et les sciences naturelles dans sa ville natale. Plus tard, pour se perfectionner dans ses études, il résolut de voyager. A cet effet, il parcourut l'Allemagne en consultant les médecins les plus célèbres (1685). Il passa ensuite en Hollande, et s'arrêta à Leyde, où il fut très-assidu aux démonstrations des professeurs de l'université. De là, il s'embarqua pour l'Angleterre, où sa réputation lui donna un accès facile chez les savants de ce royaume. Puis il vint à Paris, et demeura cinq mois chez Mareschal, chirurgien de l'hôpital de la Charité, qui lui procura d'utiles connaissances. En quittant la France, il visita la Savoie, passa en Italie; et, après avoir examiné ce que Venise, Rome et les villes principales de ce pays ont de plus curieux, il revint à Tubingen par la Suisse. Il reçut le bonnet de docteur en médecine des mains de son père (1687), et, peu de temps après (1688), fut nommé professeur suppléant, et inspecteur du jardin botanique. Il fut aussi agrégé au collége des Curieux de la Nature. Pour mettre ses talents à profit, on lui donna (1689) la chaire de physique, qu'il occupa jusqu'en 1695, époque à laquelle il succéda à son père comme premier professeur. — Rodolphe-Jacques Camerarius fut atteint d'un crachement de sang qui le conduisit en deux ans au dernier degré de la phthisie pulmonaire, dont il mourut. Il avait dix enfants, dont deux surtout, Alexandre et Henri, se faisaient remarquer dans les sciences.

On a de lui : *De Sexu plantarum epistola*; Tubingen, 1694, in-4°, insérée dans les *Miscellanea Nat. Cur., decas III, ann.* 2, *appendix*; réimprimée en 1749, in-8°: cet ouvrage est plein d'érudition; l'élégance du style en relève même considérablement le mérite; l'auteur y fait voir que les graines sont rarement propres à reproduire les plantes, lorsqu'elles viennent de fleurs qui ont été dépouillées de leurs étamines; il y montre encore qu'il est important de fixer la classification des plantes, qu'il distribue lui-même de façon à faire supposer qu'il a jeté les fondements du système adopté par Linné; — *De Convenientia plantarum in fructificatione et viribus*; Tubingen, 1699, in-8°: Camerarius y indique les rapports existant entre la forme des plantes et leurs propriétés, rapports appréciables par la similitude des parties servant à la fructification; — *De Acidulis Niderborensibus*; Tubingen, 1710, in-4°; — *Specimen experimentorum circa generationem hominis et animalium*; Tubingen, 1715, in-4°; — *De Consilio Anglicani ad podagram internam*; Tu-

bingen, 1716, in-4°; — *De Blasiano balneo*; ibid., 1718.

Haller, *Bibliotheca botanica*. — Valentin, *de Polychresta exotica*. — Moeser, *le Wurtemberg éclairé* (en all., *Erläuterter Wurtemberg*). — Éloy, *Dict. hist. de la médecine*.

CAMERARIUS (*Élie*), médecin allemand, second fils d'Élie-Rodolphe, et frère de Rodolphe-Jacques, né à Tubingen le 17 février 1673, mort dans la même ville le 8 février 1734. Il fut reçu docteur en médecine à Tubingen, et obtint une chaire de médecine, qu'il remplit avec succès. L'Académie des curieux de la nature l'adopta sous le nom d'Hector III. Le duc de Wurtemberg le nomma conseiller, et son premier médecin. Camerarius méritait ces diverses marques de distinction; mais l'étrangeté de ses idées nuisit beaucoup à sa réputation, et lui suscita bon nombre de réfutations. Voici ses principaux écrits : *De Spiritibus animalibus*; — *De Spiritu fumante Boyleano*; — *De Potu thé et caffée* : ces trois dissertations sur l'abus du thé et du café sont réunies en un seul volume, Tubingen, in-8°; l'auteur, en y traitant des esprits animaux, leur reconnaît une telle élasticité, qu'il ne balance pas à conclure qu'ils sont de la nature de l'air; — *Dissertationes Taurinenses epistolicæ medico-physicæ ad illustres Italiæ ac Germaniæ quosdam medicos scriptæ*; Tubingen, 1712, in-8° : c'est un recueil de vingt lettres écrites pendant le voyage que Camerarius fit en Italie avec le prince de Wurtemberg, qu'il accompagnait comme premier médecin. Haller reproche à l'auteur un pyrrhonisme outré; il le blâme surtout de n'avoir pas voulu admettre l'autorité des savants qui l'avaient précédé, et d'avoir fait ressortir ce qu'il y a de merveilleux dans certaines maladies, pour avoir l'occasion de combattre ses adversaires; — *Kurtze Anmerkungen bey Gelegenheit der Krankheit à la mode*; Tubingen, 1713, in-8° : ce traité contient l'histoire de la fièvre catharrale épidémique nommée *grippe*; — *Specimina quædam medicinæ eclecticæ*; Francfort, 1714, in-4° : l'auteur y combat la théorie des fièvres de Morton, la doctrine de Vieussens sur le délire et la mélancolie, le système de Baglivi sur la fibre motrice, celui de la Peyronie sur le siége de l'âme, et les sentiments de Leeuwenhoeck sur les écailles de la capsule et les fibres du cristallin; — *Medicinæ conciliatricis conamina*; Francfort, 1714, in-4° : Camerarius se récrie contre Tschirnhausen, dont le plan de médecine lui paraît trop simple, et propose un système de physiologie dans lequel il tâche de concilier les doctrines des anciens avec celles des modernes; — *Systema Cautelarum Medicarum circa præcognita partesque singulas artis saluberrimæ, discentium commodo, methodo eclectica concinnatum*; Francfort-sur-le-Mein, 1721, in-4° : c'est un abrégé de toutes les parties de la médecine; — *De Gemursa Pliniana*; 1722; — *Magici morbi historia attentius perpensa*, 1724; — *De Calculis in vesica fellea repertis*, 1724; — *De Efficacia animi pathematum in negotio sanitatis et morborum*, 1725; — *Dissertatio de Betula*; Tubingen, 1727, in-4°; — *De mixtione pultacea*, 1728; — *De Venenis*; Tubingen, 1728, in-4°; — *Temerarii circa magicie judicii exemplum mortui amico apparentis*. Dans tous ces traités, Camerarius admet tout ce qui a rapport à la magie.

Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine*.

CAMERARIUS (*Alexandre*), médecin allemand, fils de Rodolphe-Jacques, né à Tubingen en 1695, mort dans la même ville le 11 novembre 1736, fut reçu docteur en médecine à Tubingen, puis membre de l'Académie des curieux de la nature sous le nom d'Hector IV; adjoint plus tard à son père dans les deux fonctions de professeur et de directeur du jardin de botanique, il lui succéda, et mourut encore jeune, laissant : *De Botanica*; Tubingen, 1717, in-4° : c'est une classification de la botanique, indiquant les différences essentielles des genres et des espèces; — *De motu elastico staminum amberboi*; mémoire relatif à l'élasticité des étamines de certaines plantes, principalement de la centaurée musquée.

Ephem. natur. curios., t. IX, n° 86. — Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine*.

CAMÉRARIUS (*Guillaume*), philosophe écossais. *Voy.* CHALMERS.

CAMERATA (*André*), architecte italien, né à Venise en 1714, mort en 1793. Quoique fils d'un simple teinturier, il reçut une éducation soignée, et étudia l'architecture à Rome. A son retour dans sa patrie, il construisit avec un talent remarquable plusieurs édifices. Il est cité avec éloge par le comte Fabio di Maniago dans le *Guida di Udine*, à l'occasion de la *Madonna delle Grazie*, à laquelle travailla, dit-il, Andrea Camerata, *architetto molto noto in Venezia*. On a de lui : *Studio sopra gli ordini dell' architettura di Vitruvio, Vignola, Palladio e Scamozzi*, 1730. L'auteur n'avait alors que seize ans.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, 9, 180.

CAMERATA (*Giuseppe*), peintre et graveur, né à Venise en 1668, mort à Dresde en 1761. Élève de Gregorio Lazzarini, il termina un tableau que ce maître avait laissé inachevé à sa mort, et se montra toujours imitateur de son style. Dans la force de l'âge et du talent, il abandonna presque entièrement la peinture pour la gravure. Il était déjà octogénaire quand il fut appelé à la cour de l'électeur de Saxe pour coopérer à la publication de sa galerie. Les principales planches qu'il exécuta pour ce grand ouvrage furent : *la Parabole de la dragme perdue*, d'après dom Feti; *la Sainte Famille*, d'après J.-C. Procaccini; *l'Assomption*, d'après Camille Procaccini; et *la Chasteté de Joseph*, d'après

Contarini. Il poussa sa carrière jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans, et travailla presque jusqu'au dernier moment. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*.

CAMERER (*Jean-Frédéric*), homme d'État et historien danois, né à Ettingen en 1720, mort à Wodder le 6 novembre 1792. Il était auditeur, et devint conseiller de guerre du royaume de Danemark. Outre quelques mémoires sur l'ambre jaune qui se recueillait sur les côtes de la Baltique, on a de lui : six *Lettres sur quelques curiosités du Holstein*; Leipzig, 1756, in-4°; — *Mélanges de renseignements historiques et politiques sur le Schleswig et le Holstein*; Flensbourg, 1758, et Leipzig, 1762, in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyc.*

CAMERINO (*François* DE), missionnaire italien, vivait dans la première partie du quatorzième siècle. Il était frère prêcheur, et fut envoyé en Asie Mineure. De retour de sa mission et accompagné de Richard, moine anglais, il vint à Avignon, où résidait alors le pape Jean XXII (1333); il lui fit part du peu d'éloignement qu'avait l'empereur grec Andronic III le jeune pour opérer une réunion définitive entre les deux Églises. Le pape entra dans cette idée de conciliation, et écrivit lui-même ses conditions. Il les adressa à Andronic et à l'impératrice Jeanne de Savoie, qui était catholique et sur l'influence de laquelle il comptait, par l'entremise de Camerino, qu'il venait de créer archevêque de Vospro. Le patriarche de Constantinople, craignant de voir diminuer son influence par cette fusion, traîna les conférences en longueur; l'historien Nicéphore Grégoras lui conseilla de ne pas entrer en discussions publiques avec les légats de Jean XXII. Le pape mourut sur ces entrefaites, et le schisme se perpétua. Camerino revint en Italie ; on ignore s'il fit partie de l'ambassade envoyée en Grèce par Benoît XII. La fin de sa vie est inconnue.

Art de vérifier les dates. — Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*. — Muratori, *Annali d'Italia*.

CAMERINUS, poëte latin, vivait quelques années avant J.-C. Il composa un poëme sur Troie. Ovide le cite comme son contemporain :

Quique canit domitam Camerinus ab Hectore Trojam.

Ovide, *de Ponto*, l. IV, ep. 16. — Smith, *Dict. of Greek and Rom. Biography*.

CAMÉRON (*Jean*), célèbre théologien protestant, né à Glascow vers 1580, et mort à Montauban à la fin de 1625 ou au commencement de 1626. Il vint en France en 1600. Après avoir enseigné le grec et le latin dans le collége protestant de Bergerac, il occupa pendant quelque temps une chaire de philosophie à l'Académie de Sedan. Il étudia ensuite la théologie à Genève et à Heidelberg, et en 1608 il fut nommé pasteur à Bordeaux. Dix ans après, il succéda à Gomar dans la chaire de théologie de l'Académie de Saumur. Quand le gouvernement de cette ville fut enlevé à Duplessis-Mornay, J. Caméron, se souciant peu de rester dans une académie que la perte de son protecteur devait faire tomber en décadence, repassa en Angleterre, où ses sentiments favorables au système épiscopal lui gagnèrent la bienveillance du roi Jacques, qui désirait introduire l'épiscopat en Écosse, et qui le nomma directeur du collége de Glascow. Mais, vu avec défiance par les Écossais, violents adversaires de la hiérarchie épiscopale, il se trouva étranger au sein de sa patrie, et, avant la fin de l'année, il prit le parti de retourner en France. A Saumur, où il se rendit, il donna des leçons particulières de théologie, le gouvernement lui ayant interdit l'enseignement public; mais le vingt-quatrième synode national tenu à Charenton lui alloua une pension de 1000 livres, jusqu'à ce qu'il pût être employé comme pasteur ou comme professeur. L'interdiction ayant été levée en 1624, il fut appelé à la chaire de théologie de l'Académie, de Montauban. Là il se trouva en opposition avec le parti protestant exalté, qui dominait dans cette ville, et qui ne voyait de salut que dans une résistance continuelle et à main armée aux mesures du gouvernement. Peu de temps après, dans un mouvement populaire, il fut si grièvement maltraité par une foule en fureur, qu'il mourut quelques mois après, des suites de ses blessures.

Jean Caméron était un homme doué de grandes facultés, d'un esprit actif, large, compréhensif, grand partisan de la liberté d'examen, et peu satisfait des systèmes des théologiens protestants de son temps, qu'il accusait de despotisme et d'intolérance. Il pensait que la réforme avait grand besoin d'une nouvelle réformation, et il ne cachait à ses amis et à ses disciples ni ses vues ni ses désirs. Mais il connaissait assez son époque pour ne pas croire possible encore les changements qu'il réclamait; il en remettait la réalisation aux âges suivants. En attendant, il préparait les esprits en combattant les doctrines calvinistes, entre autres celle de la prédestination, à laquelle les théologiens réformés de la Suisse et de la Hollande, et la plupart de ceux de la France, attachaient une grande importance. Il soutenait que Dieu, loin d'avoir destiné par un décret absolu et éternel les uns à la félicité céleste, et les autres à la damnation, offrait ses grâces et le salut à quiconque voulait persévérer dans la foi chrétienne. C'est le système qu'on appela peu après l'*universalisme hypothétique*, et qui fut défendu entre autres par deux de ses disciples, Moïse Amyraut et Louis Cappel.

Cameron a laissé les ouvrages suivants : *Santangelus, sive stelitenticus in Eliam Santangelum Causidicum*; Rupell, 1616, in-12 : il s'agit, dans ce petit écrit, d'une affaire concernant le consistoire et les protestants de Bordeaux; — *Constance, foy et résolution à la mort des capitaines Blanquet et Gaillard*; Bordeaux,

1617 : c'est une lettre à Palmier, ministre à Mornac, dans laquelle il raconte la mort de ces deux personnages ; elle fut brûlée par arrêt du parlement de Bordeaux ; — *Theses de gratia et libero arbitrio disputatæ 14 august.* 1618, *una cum duabus prælectionibus habitæ a J. Cameron ;* Saumur, 1618, in-8° : ce sont les pièces du concours à la suite duquel il fut nommé professeur à Saumur ; — *Traité dans lequel sont examinés les préjugés de ceux de l'Église romaine contre la religion réformée ;* la Rochelle, 1618, in-8°, traduit et publié en anglais ; Oxford, 1624, in-4° ; — *Theses XLII theologiæ de necessitate satisfactionis Christi pro peccatis ;* Saumur, 1620, in-fol. ; — *Amica Collatio de gratiæ et voluntatis humanæ concursu invocatione et quibusdam annexis ;* Lugdun. Batav., 1622, in-4°, relation d'une conférence qu'il eut avec Telenus, théologien calviniste ; — *Sept sermons sur Jean VI ;* Saumur, 1624 ; — *Defensio sententiæ de gratia et libero arbitrio ;* Saumur, 1624, in-8° ; — *Prælectiones theologicæ in selectiora quædam loca N. T., una cum tractatu de Ecclesia et nonnullis miscellaneis opusculis ;* Saumur, 1626-1628, 3 vol. in-4°, réimprimé sous le titre de *Myrothecium evangelicum ;* Genève, 1632, in-4° ; Saumur, 1677, in-4°, et dans les *Critici sacri ;* Londres, 1660, in-fol. MICHEL NICOLAS.

Bayle, *Dictionnaire hist. critique.* — MM. Haag, *la France protest.*

CAMÉRON (*Richard*), prédicateur écossais, natif de Falkland, dans le comté de Fife, tué le 20 juillet 1680. Fils d'un petit commerçant, il reçut la modeste instruction que pouvait fournir une école de paroisse ; puis il s'enrôla parmi les prédicateurs de campagne, et se montra d'abord un chaud partisan des doctrines presbytériennes. Plus tard il devint maître d'école de village, et, circonstance curieuse, il entra en qualité de précepteur ou de chapelain dans la famille qui devait compter parmi ses membres sir W. Scott. C'était l'époque où Charles II, devenu roi, avait juré protection au traité qui proclamait le presbytérianisme. Plus tard, revenant sur cette promesse, le roi publia l'édit de suprématie, qui, tout en admettant la liberté religieuse, rétablissait l'épiscopat, et restreignait au profit des catholiques les priviléges accordés aux protestants, dont le culte n'était plus que toléré. A l'imitation de Louis XIV, Charles II ne négligea rien pour détruire les germes du protestantisme ; des poursuites sévères furent ordonnées contre les pasteurs non-conformistes. Un mécontentement violent agita plusieurs provinces d'Écosse, principalement les comtés de Lanark, d'Ayr, de Galloway et de Dumfries. Caméron, par sa fougueuse éloquence, poussa un nombre considérable de ses concitoyens à protester contre le nouvel édit. Ses sectaires se séparèrent de la communion des presbytériens, dont les ministres assermentés, ayant accepté la liberté de conscience accordée par le roi, continuaient à exercer les fonctions pastorales. Les caméroniens soutenaient que Charles ne pouvait accorder un droit inhérent à la faculté de penser, et que se soumettre au droit de suprématie qu'il prétendait avoir sur l'Église, c'était professer l'ératianisme. La chaleur et l'aigreur augmentant de part et d'autre, le gouvernement crut devoir intervenir, et défendit aux caméroniens de se réunir : ceux-ci, excités par leur apôtre, le suivirent dans les assemblées religieuses qu'il tenait en plein air, dans les lieux les plus déserts, sous le nom de *conventicules*, et prirent le nom de *Hill-men* (hommes de la colline), par allusion aux endroits élevés où ils se réunissaient. Malgré les précautions dont ils s'entouraient pour se livrer à leurs pratiques, les prédicateurs furent surpris et pendus ; quant aux auditeurs, ils furent déportés ou emprisonnés. Poussés à la révolte par la persécution, ils prirent les armes, déclarèrent Charles II déchu de ses droits à la couronne et à la société de l'Église sainte, comme ayant violé la ligue solennelle et la convention passée en 1640 entre lord Rippin et Charles I[er], convention sous laquelle seulement il avait reçu la couronne. Ils proclamèrent, en conséquence, le gouvernement républicain de 1648. Leur premier acte d'hostilité ouverte fut le meurtre de James Sharpe, archevêque de Saint-André et primat d'Écosse, assassiné, le 5 mai 1679, dans la plaine de Magus-Moor par Haxton de Rathillet, John Balfour de Busley, et plusieurs autres chefs presbytériens. L'esprit de vengeance et le fanatisme remplaçant chez les caméroniens les moyens de guerre qui leur manquaient, ils remportèrent à London-Hill un premier succès sur les troupes royales commandées par le fameux John Graham, dit Claverhouse. Cet avantage inattendu attira dans leurs rangs beaucoup d'adhérents, et bientôt leur armée s'éleva à six mille hommes ; mais la division se mit parmi les chefs, qui, au lieu d'agir, perdirent un temps précieux dans de violentes controverses théologales. Les soldats se divisèrent également en autant de sectes qu'il y avait de prédicateurs. Aussi, attaqués à Bothwell-Bridge par le duc de Montmouth, ces malheureux furent presque tous massacrés sans combat. Vers le même temps, Caméron fut tué dans une escarmouche à Airs-Moss. Au moment même où la mort l'allait frapper, il dit à son frère : *Come let us fight out to the last ; for this is the day that I have longed, and the day that I have poraged for, to die fighting against the Lord's avowed enemies ; this is the day that we shall get our crown* (Viens, combattons une fois encore ; ce jour est celui que j'attendais, celui que mes prières demandaient : mourir en combattant contre les ennemis déclarés du Seigneur ; c'est aujourd'hui que nous conquerrons notre couronne). Caméron se comporta, en effet, avec valeur. La tête de Caméron fut exposée à Édimbourg au bout d'une hallebarde, entre ses deux

mains placées par dérision dans l'attitude de la prière.

Bossuet, *Histoire des Variations*. — Herman, *Histoire des hérésies*, II, 88. — Dictionnaire de Trévoux, 1721. — Rose, *New Biogr. Dictionary* — James Russel, *Appendice à l'histoire de l'Église d'Écosse* de Kirkton. — Walter Scott, *les Puritains d'Écosse* et *la Prison d'Édimbourg*.

CAMERS (*Jean*), théologien italien et un des restaurateurs des lettres, né à Camerino en 1468, mort à Vienne en Autriche en 1546 (selon Jacobilli) ou en 1556 (selon d'autres). Son véritable nom était *Jean Ricuzzi Vellini*, mais il préféra lui-même celui de Camers, qui désigne son lieu de naissance, Camerino. Il entra dans l'ordre mineur de Saint-François, ou ordre des Cordeliers, dont il devint bientôt provincial pour le Picénum, et enseigna la philosophie à Padoue. Il fut appelé ensuite en 1499 à l'université de Vienne, où il professa pendant vingt-quatre ans les belles-lettres, la philosophie et la théologie. On dit que c'est lui qui introduisit dans cette université le système de Duns Scot; mais d'autres soutiennent qu'avant 1433, c'est-à-dire soixante-dix ans avant Jean Camers, on l'avait enseigné à Vienne. Après avoir été huit fois doyen de la faculté de théologie, il devint enfin en 1528 régent de la maison conventuelle de son ordre dans cette ville. Il possédait si bien le grec, qu'il correspondait dans cette langue avec un des plus célèbres hellénistes de son époque, Marc Musurus, archevêque de Malvasie en Morée. On a de Camers : *Cl. Claudianus cum commentariis Camertis*; n'a pas de notes, malgré la promesse de l'auteur; Vienne, 1510, in-4°; — *Annotationum in Lucium Florum libellus*; Vienne, 1511, in-4° (ces notes ont été reproduites par presque tous les éditeurs postérieurs); — *Index in Pomponium Melam* (à la suite du Pompon. Méla *cum castigat.* de Hermol. Barbari); Vienne, 1512, in-4°; — *Dionysii Aphri Geographia carmine latino expressa ab Prisciano S. Jannio Rhenio, cum comment. Camertis*; Vienne, 1512, in-4°; — *Index in C. Plinii Historiam naturalem in duas partes distinctus*; Vienne, 1514, in-4° : cet index, destiné pour l'édition du Pline de Venise, 1497, in-fol., eut un tel succès qu'il fut reproduit dans toutes les éditions subséquentes, jusqu'à ce que Hardouin en rédigeât un autre; — *Lucius Florus, cum indice copiosissimo; Sextus Rufus suo tandem nitori quam optime restitutus*; Vienne, 1518, in-4°; les notes de Camers sur Florus ont été reproduites par Blancard dans son *Florus Variorum*; 1690, in-4°; — *C. Julius Solinus, cum enarrationibus et indice Camertis*; Vienne, 1520, in-fol. : quelques auteurs regardent l'édition de Bâle de 1538, in-fol., comme une reproduction de celle de Vienne; mais les notes de celle de Bâle sont de Sébastien Munster, qui se nomme lui-même, p. 46 et ailleurs; l'édition de Camers renferme une argumentation en faveur de Solin contre Joachim Vadianus, qui avait attaqué la véracité de Solin dans son édition de Méla, Vienne, 1518, in-fol.; la réponse de Vadianus se trouve dans : *Loca aliquot Pomponianis (Melæ) commentariis repetita indicataque, in quibus censendis et æstimandis Jo. Camerti suis in Solinum enarrationibus cum Joach. Vadiano non ad modum convenit*; Bâle, 1522, petit in-fol.; — *Antilogia, i. e. locorum quorundam apud J. Solinum ab Joach. Vadiano Helvetio confutatorum amica defensio*; Vienne, 1522, in-4°; — *L. Fenestella de Rom. Magistratibus nitori tandem nativo restitutus cum Albrici de imaginibus Deorum*, avec les notes de Camers; Vienne, 1523, in-4°; — *Theologicæ Facultatis universalis studio Viennensis doctorum in Paulum, non Apostolum*, etc.; Vienne, 1524, in-8° : c'est un écrit polémique contre les protestants, où Camers parlait comme doyen de la Faculté); — *Hemistichiorum partim moralium, partim proverbialium libri VI*; ibid., 1527, in-8°; — *Commentariolus in tabulam Cebetis*, publié par Jean Hérold avec Solin, Florus et Méla, d'après les travaux de Camers; Bâle, 1557, 1 vol. in-fol.; — *Commentarius in Lucanum*, cité par Hérold dans la préface à l'ouvrage nommé tout à l'heure; — *Justinus, curante Camerte*, que Thomas Hearne assure avoir vu (dans son édit. de Justin; Oxford, 1705, in-8°).

Mitterdorffer, *Histor. univ. Vienn.* — Khautz, *Geschichte Oesterreichischer Gelehrten.* — Locher, *Spec. Acad. Vienn.* — Jacobilli, *Bibl. Umbriæ.* — Rampach, *Evangelisches Oesterreich.* — Freytag, *Apparatus*, t. I, p. 118, t. III, p. 640. — Fabricius, *Bibl. Latin.* — Clément, *Biblioth. curieuse*, VI, 146.

CAMERS (*Guarinus*), grammairien grec, d'origine douteuse, a vécu, si toutefois l'authenticité de ce personnage peut se confirmer, dans la seconde moitié du quinzième siècle; car son existence se trouve sur le seul titre de son ouvrage, fait en collaboration avec d'autres : *Thesaurus cornucopiæ et horti Adonidis, s. corpus Grammaticorum græcorum, græce, studio Guarini Camertis et Caroli Antenorei, consilio Angeli Politiani, omnia ex recognitione Ald. Manutii, adjuvante Urbano Bolzanio*; Venise, 1496, in-fol.

Catal. Bibl. impér. Paris.

CAM-IH. *Voy.* KANG-HI.

* **CAMILLA**, dame italienne. Elle était femme d'un habitant des Giottes (Marche d'Ancône). Après que son frère Félix Peretti, cardinal de Montalte, eut été élu pape sous le nom de Sixte V (1585), elle fut mandée à Rome, et y vint à pied, accompagnée de ses petits enfants. Les cardinaux de Médicis, d'Este et d'Alexandrie vinrent au-devant d'elle, et la conduisirent dans un palais, où ils la firent habiller en princesse, croyant faire ainsi la cour au nouveau pontife, qu'ils savaient aimer cette sœur avec tendresse. Ces cardinaux la conduisirent ensuite chez le pape, et la lui présentèrent; mais Sixte V, la voyant avec des habits si magnifiques, fit sem-

blant de ne pas la connaître, et, sans lui adresser la parole, se retira dans une autre salle. Camilla comprit la leçon, et retourna le lendemain au Vatican avec ses habits ordinaires. Le pape la fit entrer aussitôt, et l'embrassant devant tous lui dit : « Vous êtes à présent ma sœur, et je ne pré« tends pas qu'un autre que moi vous donne « la qualité de princesse. » Il la logea dans le palais de Sainte-Marie-Majeure, et lui assigna une pension convenable; mais il la pria formellement de n'intervenir dans aucune affaire et de ne lui demander aucune grâce. Elle y obéit si ponctuellement, qu'elle se contenta d'obtenir des indulgences pour une confrérie établie dans l'église du Refuge, à Naples.

Gregorio Leti, *Histoire du pape Sixte V*.

CAMILLA (*Giacoma-Antonia*), artiste dramatique française, d'origine italienne, née à Venise en 1735, morte à Paris en 1768. Son nom de famille était Véronèse. Elle débuta à Paris en 1744, âgée seulement de neuf ans. La troupe italienne dans laquelle Véronèse remplissait le rôle de Pantalon dut longtemps ses succès à la jeune Camilla, qui était aussi gracieuse dans la danse que dans la comédie. Ses principales créations sont dans *les Deux Sœurs Rivales; l'Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé; les Tableaux*, comédie de Panard, etc., etc.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*.

* **CAMILLE**, jeune Romaine, vivait en 667 avant J.-C. Les Romains et les Albains, étant en présence, firent un traité par lequel ils convinrent de remettre leurs différends au sort d'un combat singulier de trois guerriers choisis par chaque nation : la ville dont les champions succomberaient deviendrait tributaire de l'autre. Les Romains élurent les trois frères Horaces, les Albains désignèrent les trois frères Curiaces. Par un hasard malheureux, ces familles étaient liées par le mariage de l'aîné des Horaces avec Sabine, sœur des Curiaces, et l'un de ceux-ci était fiancé avec Camille, sœur des Horaces. Malgré ces alliances, le combat eut lieu, et seul l'aîné des Horaces en revint. Lorsqu'il rentra dans Rome, Camille fit entendre les éclats de sa douleur, et maudit une victoire qui la privait de son amant. Horace, cédant à une colère que les dangers qu'il venait de courir avaient surexcitée, lui plongea son épée dans le sein, en s'écriant : « Va le rejoindre, puisqu'il te fait oublier tes « frères morts, celui qui vit, et la patrie elle« même! Qu'ainsi périsse toute Romaine qui « pleurera un ennemi! » Ce fratricide ne pouvait rester impuni. Tullus Hostilius, roi de Rome, nomma aussitôt des décemvirs pour juger Horace; il fut condamné à mort : déjà les licteurs lui liaient les mains, lorsque son père en appela au peuple. On lui fit grâce de la vie, mais il fut condamné à une grosse amende, et une poutre commémorative fut élevée devant sa porte, afin que le meurtrier fût forcé, chaque fois qu'il sortait ou rentrait, de se souvenir de son crime. Corneille a fait de ces événements dramatiques le sujet d'un de ses chefs-d'œuvre, sous le titre d'*Horace*.

Tite-Live. — Denys d'Halicarnasse. — Niebuhr, *Histoire romaine*. — *Art de vérifier les dates*.

CAMILLE ou **CAMILLUS** (*Marcus Furius*), général romain, mort 365 ans avant J.-C. Il était issu de la famille patricienne *Furia*, et se rendit célèbre par le nombre de ses dictatures et la gloire qu'il sut acquérir en combattant les ennemis de sa patrie. L'an 401 avant J.-C., il fut élu tribun militaire. Depuis dix ans (404-395) les Romains assiégeaient sans succès la ville de Véies, l'une des plus importantes de l'Étrurie, et qui ne le cédait pas même à Rome pour sa richesse et pour la valeur de ses habitants, lorsque Camille fut nommé dictateur. Désespérant de s'emparer de cette place par la force, il fit creuser un souterrain par lequel ses troupes arrivèrent jusque dans la citadelle et d'où elles se répandirent dans la ville, qui fut livrée au pillage. Les prisonniers furent vendus à l'encan, et le produit de cette vente fut versé dans les trésors de la république. Les Véiens ayant été secourus par les Falisques, Camille marcha contre ces derniers. Les enfants des familles les plus illustres de la ville étaient sous la conduite d'un maître d'école; celui-ci vint offrir à Camille de les lui livrer; mais le dictateur, justement indigné de cette proposition, fit attacher les mains du traître, et ordonna aux élèves de le ramener dans la ville à coups de verge. Les Falisques, touchés de cette action généreuse, se rendirent aux Romains. Camille fut payé d'ingratitude par ses concitoyens, qu'il avait blessés par la magnificence inusitée de son triomphe, et qu'il avait ensuite lésés dans leurs intérêts en exigeant la restitution de la dixième partie du butin pour la consacrer aux dieux, et en s'opposant à ce que la moitié des habitants de Rome allât s'établir à Véies. Il fut accusé de s'être approprié une partie du butin de la ville conquise. Dédaignant de répondre à cette accusation, il s'exila volontairement; et lorsqu'il apprit qu'il avait été condamné à payer une amende, il demanda aux dieux, en quittant sa patrie, que les Romains fussent forcés de le regretter. Son vœu ne tarda pas à se réaliser. Les Gaulois, sous la conduite de Brennus, s'étant emparés de Rome l'an 365 de la ville, le sénat rappela Camille, qui fut honoré une seconde fois de la dictature. Ayant ramené avec lui les Romains échappés au fer des Gaulois, Camille rompit le traité par lequel Rome avait consenti à donner mille livres pesant d'or pour obtenir la paix, ajoutant que ce n'était pas avec de l'or, mais avec du fer, que les Romains se rachetaient. Bientôt, en effet, vainqueur, il reçut, avec les honneurs du triomphe, le surnom de *Romulus* et de *second fondateur de Rome*.

Camille, profitant de ce que le sénat lui avait

prorogé ses fonctions, calma les séditions que les tribuns excitaient parmi le peuple, et détourna les habitants de s'établir à Véies, comme ils le demandaient impérieusement depuis que Rome était devenue un monceau de cendres. Nommé dictateur pour la quatrième fois l'an de Rome 366, ce grand citoyen battit les Volsques, les Èques, les Étrusques, etc., et obtint pour la troisième fois les honneurs du triomphe. L'an 372, les Volsques ayant encore déclaré la guerre aux Romains, Camille, qui commandait en qualité de tribun militaire, les soumit de nouveau, après avoir remporté sur eux plusieurs victoires éclatantes. L'an 387, les Gaulois ayant tenté de nouvelles invasions, Camille, nommé dictateur pour la cinquième fois, marcha contre eux malgré son grand âge, et délivra sa patrie de ces ennemis redoutables, après les avoir complétement battus sur les bords de l'Anio. Cet homme illustre, cette même année, se rendit maître de Vélitre, ville du Latium.

Mais ce n'est pas seulement sur les champs de bataille que l'autorité de Camille était respectée : souvent, et toujours avec succès, il intervint entre le sénat et le peuple pour faire valoir les droits de chacun, ou pour calmer l'effervescence de l'un et de l'autre; c'est sous sa médiation qu'une loi déclara, l'an de Rome 388, qu'à l'avenir un des deux consuls serait plébéien. L'année suivante, Camille mourut d'une peste violente qui enleva un grand nombre de citoyens distingués. Les Romains, pour éterniser la mémoire de Camille, lui élevèrent une statue dans le forum. [*Enc. des g. du m.*]

Polybe, t. II, p. 18. — Plutarque, *Vie de Camille*. — Tite-Live, l. V. — Suétone. — Aurélius Victor, c. 23. — Florus, l. I. — Diodore. — Orose.

CAMILLE ou **CAMILLUS** (*Lucius Furius*), dictateur romain, fils du précédent. L'an 350 avant J.-C., les Gaulois, ayant fait une nouvelle incursion sur les terres, étaient même parvenus à occuper la citadelle d'Albe, malgré l'échec que leur avait fait éprouver le consul plébéien M. Popilius Lænas. Le sénat résolut de nommer un dictateur, les deux consuls étant, l'un blessé, l'autre malade. Cette mesure n'était pas tant pour sauvegarder la chose publique, qu'afin de tenir les comices consulaires en l'absence de Popilius et de faire rétablir les patriciens dans le consulat. Les sénateurs élurent dictateur L. Furius Camillus, qui choisit pour maître de la cavalerie P. Cornélius Scipion, et réussit, suivant les vues des pères conscrits, à faire élire consuls deux patriciens, qui furent lui-même et Appius Claudius Crassus. Après la mort de Crassus, Camille fut encore obligé de s'opposer aux Gaulois, et il parvint à les vaincre. Ce fut dans ce combat que le tribun M. Valerius, ayant accepté le défi d'un Gaulois gigantesque, devint, dit-on, vainqueur par l'aide d'un corbeau qui ne cessait de harceler le Gaulois (405 de Rome, 349 avant J.-C.). Camille fut nommé de nouveau consul avec C. Mœnius Népos (417 de Rome, 337 avant J.-C.). Les deux consuls défirent entièrement les Latins, et furent honorés de statues équestres. Camille prit aussi Antium, et s'étant emparé de toutes les galères qui se trouvaient dans le port, il en fit détacher les becs ou proues d'airain, qu'il fit placer autour de la tribune aux harangues, qu'on appela depuis *Rostra*, l'an 430 de Rome, 324 avant J.-C. Camille fut encore consul avec Décius Julius Brutus Scæva, et marcha contre les Samnites; mais il mourut en route, laissant ses troupes à L. Papirius Cursor.

Tite-Live, l. VII et VIII — Pline, l. XXXIV, c. 5 — Florus. — Aurelius Victor, c. 29. — Aulu-Gelle, *Noct. att.*, l. IX, 1.

CAMILLE (*Furius*), proconsul romain, vivait dans la première moitié du deuxième siècle de J.-C. Favori de Tibère et n'ayant jusqu'alors donné aucune preuve de son habileté, on fut surpris de lui voir conférer le proconsulat d'Afrique, l'un des plus importants et des plus difficiles de l'empire. Tacfarinas, chef numide, déserteur des Romains, allié avec le chef des Maures Cyninthiens, ayant attaqué les possessions romaines, Camille marcha contre eux avec une seule légion et quelque cavalerie étrangère, et les défit, malgré la supériorité de leurs forces. Le sénat, sur la proposition de Tibère, lui décerna le triomphe l'an de Rome 770 (17 de l'ère chrétienne).

Tacite, *Annal.*, l. II et IV.

CAMILLE ou **CAMILLUS DE LELLIS**. *Voy.* LELLIS.

CAMILLI (*Camillo*), littérateur et poëte italien, natif de Sienne, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Meditazioni molto devote sopra alcuni passi della vita di G.-C., tradotte dalla lingua spagnuola;* Venise, 1580, in-4°; — *Cinque canti aggiunti al Goffredo di Tasso;* Venise, 1583, in-4°; chants ajoutés aux éditions de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse; Ferrare, 1585, in-12; Venise, 1599, in-12; Ferrare, 1652, in-24; — un recueil d'épithètes dans l'édition de l'*Orlando furioso;* Venise, 1584, in-4°; — *Impresse illustri di diversi, co' discorsi di Cam. Camilli;* Venise, 1586, 2 tom. in-4°, avec figures dessinées par Porro; — *l' Epistole d' Ovidio, tradotte in terza rima;* Venise, 1587, in-12; — *Vocabulario de las dos lenguas toscana y castellana*, de Christor. de Las Casas, *accresciuto da Cam. Camilli;* Venise, 1591, in-8°.

Catal. Bibl. impér. Paris.— Paitoni, *Bibl. degli art. volgarizz*, III. 77.

CAMILLO (*Jules*), surnommé *Delminio*, de Delminium (ville de Dalmatie, dont sa famille tirait son origine), né à Forli en 1479, mort en 1550. Aussitôt ses études terminées, il fut reçu professeur à Bologne. Il était très-versé dans la cabale et la philosophie des Égyptiens. Voulant fournir des matériaux et des idées à ceux qui désiraient se perfectionner dans les règles du langage, il tira des exemples des

plus éloquents maîtres, et il les disposa dans un certain nombre de tiroirs étiquetés; puis, les plaçant dans une grande machine de bois ayant la forme d'amphithéâtre, il la présenta à François Ier, qui loua son intention, et lui donna 500 ducats pour la perfectionner. Mais il mourut sans avoir pu rendre ce projet applicable, bien qu'il y eût travaillé quarante années et dépensé 1500 ducats. On a de Camillo : *Delle materie che possone venir sotto lo stile dell' eloquente ; — Della imitazione :* ces deux traités sont réunis en un seul vol.; Venise, 1544, in-4°. ; — *le Idee ovvero forme della orazione da Ermogene, considerate e ridotte in lingua italiana ;* Venise, 1594, in-4° ; — *Artificio dello scrivere e giudicare le ben scritte orazioni ;* Venise, 1602, in-4° ; — *Modo di ben orare, e del compor le orazioni ;* Venise, 1608, in-4°; — *Idea del teatro ;* Florence, 1550, in-4° ; — un *poëme* latin adressé à Bembo. Ses poésies latines se trouvent dans les *Deliciæ Poetarum Italorum*.

Ghilini, *Teatro d' uomini letterati*. — Gabbius, *de Scriptoribus non eccles.* — Crescimbeni, *Istoria della volgar poesia*.

CAMILLO. *Voy.* INCONTRI.

CAMILLO (*François*), peintre espagnol, d'origine florentine, né à Madrid en 1610, mort en 1671. Son père Dominique étant mort, sa mère épousa en secondes noces Pedro de las Cuevas, peintre estimé, qui éleva Camillo avec toute la tendresse d'un père. Il en fit en quelques années un élève si distingué, qu'on le choisit à dix-huit ans pour exécuter le maître-autel des Jésuites de Madrid. Camillo y représenta *saint François de Borgia*, un saint sacrement à la main, ayant à ses pieds une immense quantité de fidèles. Cette production fit beaucoup d'honneur au jeune artiste, qui travailla avec tant de zèle, que le comte-duc d'Olivarès le désigna pour peindre les rois d'Espagne dans la salle de spectacle du Buen-Retiro. Ce fut encore Camillo qui fut choisi pour exécuter, dans le même palais, quatorze fresques représentant autant de sujets tirés des *Métamorphoses* d'Ovide. Infatigable, il faisait en outre beaucoup de tableaux pour des amateurs. Ses compositions, d'un coloris frais et suave, étaient toujours d'un dessin correct; mais il sacrifiait un peu trop au goût de son temps, qui déjà s'éloignait des belles formes antiques. Tolède, Madrid, Alcala, Ballecas, le Pardo, le Paular, Ségovie, Salamanque, sont décorés de ses œuvres. On y remarque surtout : deux traits de *sainte Léocadie*, à Tolède; — *la Vierge de Belem*, à Madrid; — *Sainte Marie Égyptienne* et *la Communion de Sozime*, à Alcala; — *la Descente de Croix*, à Ségovie ; — et surtout *Saint Charles Borromée*, à Salamanque.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

CAMILLUS SCRIBONIANUS. *Voy.* SCRIBONIANUS.

***CAMINADE** (*Alexandre-François*), peintre français d'histoire et de portraits, né à Paris en 1783, élève de David et de Mérimée. Les églises de Saint-Nicolas-des-Champs, de Saint-Étienne-du-Mont, de Saint-Médard, renferment des tableaux de M. Caminade. Le musée de Versailles contient de lui plusieurs batailles, parmi lesquelles on remarque : *l'Entrée de l'armée française dans la ville d'Anvers le* 17 *juillet* 1794, exposée en 1838. Il a peint, pour la troisième chambre de l'ancien conseil d'État, quatre dessus de porte représentant les Génies de *Numa*, de *Moïse*, de *Justinien*, et de *Charlemagne*. Il a, en outre, exposé un très-grand nombre de portraits.

M. Caminade a obtenu, aux concours de l'École des beaux-arts, une médaille d'or en 1806, le deuxième grand prix en 1807, et une médaille à la suite du salon de 1812, où il a exposé six portraits. P. CH.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes*. — *Livrets des Salons*.

CAMINATZIN ou **CACUMAZIN**, roi mexicain, tué à Mexico en 1521. Il était neveu de Montezuma, empereur du Mexique, et régnait à Texcuco, seconde ville principale de l'Anahuac. Les nobles et les prêtres mexicains, meilleurs citoyens que leur monarque, voyaient avec indignation l'avilissement dans lequel les Espagnols plongeaient leur pays; ils brûlaient de secouer le joug d'une poignée d'aventuriers. Caminatzin, jugeant le moment favorable pour réveiller le courage national, proposa à ses vassaux de déclarer la guerre aux étrangers. La proposition fut accueillie avec enthousiasme. Cortès fut vivement inquiété de cette insurrection, qui menaçait de s'étendre dans les provinces voisines de Mexico, lesquelles, à cause de leur proximité, avaient eu plus à souffrir de l'orgueil des vainqueurs, encouragés par les condescendances de Montézuma. Caminatzin, loin de suivre l'exemple et les conseils de son oncle, somma les Espagnols d'évacuer sur-le-champ le pays, s'ils ne voulaient se voir traités en ennemis et repoussés par tous les moyens qu'autorisent l'amour de l'indépendance et la conviction du bon droit. A ce langage d'un homme de cœur, Cortès, en guerrier courageux, ne répondit qu'en se préparant à marcher contre le prince qui osait se déclarer si ouvertement son ennemi. Mais Montézuma, plus soigneux des intérêts des Espagnols que de ceux de ses sujets, représenta au général espagnol qu'il n'était pas prudent d'aller attaquer une ville aussi forte que Texcuco (1), au milieu d'un pays très-peuplé et préparé à une défense sans merci. Cortès renonça donc à l'emploi de la force, pour recourir à la trahison. Montézuma invita son neveu à se rendre près de lui, afin de se réconcilier avec les Espagnols. Le piége était trop grossier pour que Caminatzin s'y laissât prendre : il répondit qu'il ne voulait rentrer à Mexico que pour anéantir les

(1) Elle comptait quarante mille maisons, au dire de Bernal Diaz.

tyrans de sa patrie. Blessé des reproches que lui adressait son neveu sur sa pusillanimité, Montézuma dépêcha secrètement des émissaires à Texcuco, avec ordre de s'emparer du jeune prince par tous les moyens possibles. Vendu par ses frères et ses principaux officiers, il fut saisi et livré à Cortès, qui le fit mettre en prison, et le fit remplacer sur le trône par son frère Cuitcuitzcatzin. Délivré probablement par les Mexicains après l'expulsion des Espagnols, on le suppose mort dans le terrible siége de Mexico, qui dura depuis le 30 mai jusqu'au 13 août, et pendant lequel environ cent cinquante mille Atzèques périrent par le fer et la famine.

Bernal Diaz, *Histoire de la conquête du Mexique*. — Lopez de Gomara, *Histoire générale des Indes*. — Cortès, *Lettres*. — Antonio de Herrera, *Histoire générale des gestes des Castillans dans les îles et terres de la mer Oceane*. — De la Renaudière, *Mexique*, dans l'*Univers pitt*. — W. Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique*.

CAMINER (*Dominique*), historien et littérateur italien, né à Venise en 1731, mort à Anguicolo le 3 novembre 1796. Après avoir travaillé au *Nuovo Postiglione* de Zanetti, il publia l'*Europa letteraria*, 1768-1774, en cinquante-huit volumes, et donna à ce recueil périodique le titre de *Giornale enciclopedico*. En 1777 il interrompit le *Giornale*, que devait continuer sa fille Élisabeth, pour la *Storia dell' anno*, dont il publia plus de 30 vol. in-8°. Il écrivit aussi une continuation du *Tableau de la révolution des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale*, de Raynal. On a en outre de lui: *Storia della guerra per la successione degli Stati di Baviera*; — *Storia del regno di Corsica*; — *Storia della guerra tra la Prussia e la Porta Ottomana*; — *Vita di Frederico II*, 5 volumes.

Moschini, *Letteratura Veneziana*, IV, 121.

CAMINER-TURRA (*Élisabeth*), femme-auteur italienne, fille du précédent, née à Venise en 1751, morte en 1796. Une éducation soignée, secondée d'ailleurs par ses facultés naturelles, la mit en état de se faire connaître dès l'âge de dix-huit ans par la traduction du drame de *l'Honnête Criminel* de Fenouillot de Falbaire, qui fut joué ensuite sur toutes les scènes italiennes, sous le titre de l'*Onesto Colpevole*. Elle continua ainsi de traduire les ouvrages les plus remarquables des théâtres étrangers. En 1771, elle épousa le docteur Antonio Turra, de Vicence; puis elle continua du vivant même de son père, empêché par l'état de sa santé, le *Giornale enciclopedico*, qu'elle mena du 82ᵉ au 233ᵉ vol. Elle y écrivit de nombreux et souvent remarquables articles. Elle eut des relations d'amitié et de correspondances avec les célébrités italiennes de l'époque. D'après le biographe Tipaldo, elle mourut d'une maladie ordinaire, et non à la suite d'un coup de poing lancé par un soldat ivre. Outre les ouvrages déjà mentionnés, on a d'elle: *Composizioni teatrali*; Venise, 1772-1774-1776, 20 volumes in-8°; — *Per le Nozze Disconzi Ceroni, ottave*; 1785, in-8°. Caminer-Turra a aussi traduit des écrits de Berquin et de Gessner.

Tipaldo, *Biog. degli Ital. illustri*, V.

* **CAMINHA** (*Pedro Vaz* DE), voyageur portugais, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. En 1500, il s'embarqua pour les Indes avec l'expédition de Cabral en qualité d'écrivain de l'Almoxarife, ou receveur de l'impôt royal, qui devait administrer la factorerie de Calicut. Dans l'emploi qu'il remplissait, il avait pour collègue un certain Gonçalo Gil Barbosa. Parvenu déjà à un âge mûr lorsqu'il s'embarqua pour la mémorable expédition qui eut lieu après celle de Gama, il avait une partie de sa famille établie à Saint-Thomas. Grâce au rare talent d'observation dont Caminha était doué, grâce surtout à la facile naïveté de son style, le Brésil eut un historien le jour même de sa découverte. Dans une lettre étendue, écrite à Emmanuel et datée du 1ᵉʳ mai 1500, Caminha décrit admirablement les sites qu'il a sous les yeux et les traits saillants de la nation des Tupiniquins, que les Portugais trouvèrent en possession de cette belle contrée. La lettre de Caminha a acquis une certaine célébrité. Renfermée dans les archives de la *Torre do Tombo*, à Lisbonne, elle ne fut mise en évidence qu'un peu avant l'année 1790, par Muñoz, l'historiographe en titre du nouveau monde. En 1817, le P. Manoel Ayres de Cazal la publia intégralement, mais avec quelques erreurs (1), dans le premier vol. de la *Corografia Brasilica*; l'auteur de cet article en donna une traduction vers 1821. Elle fut reproduite dans le *Journal des voyages* de Verneur. M. d'Olfers l'a traduite en allemand dans *Feldner's Reisen durch Brasilien*, 1828, t. II, p. 159.

L'Institut historique et géographique de Rio de Janeiro veut en donner, dit-on, une édition, supérieure aux précédentes, dans la *Revista trimensal*, d'après une copie exacte qui lui a été remise par M. Adolfo de Varnhagen. M. de Humboldt a soumis la lettre de Caminha à une critique lumineuse, et il en a fait ressortir l'incontestable valeur. On suppose que son auteur périt dans la déplorable échauffourée qui eut lieu à Calicut, sous l'influence des commerçants mahométans établis à Calicut, et dans laquelle l'Almoxarife Correa montra tant de résolution, sans pouvoir sauver les membres de la factorerie. Ce fatal événement eut lieu le 16 décembre 1500. L'opinion qui place Caminha au nombre des victimes n'est basée, du reste, que sur une supposition. Aucun document ne fait mention de lui après l'expédition de Cabral. FERDINAND DENIS.

Alex. de Humboldt, *Histoire de la Géographie du nouveau Continent*. — Cazal, *Corografia Brasilica*. — Ferd. Denis, *Brésil* (dans la collection de l'*Univers*).

CAMINHA (*Pedro* DE ANDRADE), poëte portugais, né à Porto, mort en 1594. Lié avec tous

(1) Elle a été insérée aussi dans un recueil publié par l'Académie des Sciences de Lisbonne, sous le titre de *Collecção de noticia para la historia e geografia das Nações ultramarinas*, livre trop peu consulté en France

les poëtes éminents de la seconde moitié du seizième siècle, il resta étranger comme eux aux destinées de Camoëns. C'est un poëte correct, qui se distingue surtout par son élégance : il a même été rangé parmi les classiques; mais il manque en général de mouvement. Poëte de cour, il n'avait pas laissé de souvenirs bien profonds dans son siècle, et il était resté inédit jusqu'à la fin du dix-huitième, lorsqu'en 1791 deux membres de l'Académie trouvèrent le recueil de ses poésies parmi les manuscrits de la bibliothèque *da Graça*. F. Joaquim Forjaz et Correa de Serra le firent imprimer en 1791, sous le simple titre de *Obras poeticas de Pedro de Andrade Caminha, publicadas de ordem da Academia*, etc., in-8°. On en a réimprimé des fragments dans plusieurs recueils. Dona Paschoela Coutinho, épouse de Caminha, a laissé un recueil de maximes qui était jadis conservé dans la bibliothèque de Manoël Severim de Faria. FERDINAND DENIS.

Catalogo dos Autores, dans le grand Dictionnaire de l'Académie. — Adamson, *Lusitania illustrata*; Newcastle, 1842, pet. in-8°. — *Parnaso Lusitano*. — Ferd. Denis, *Résumé de l'histoire littéraire de Portugal*.

CAMINO (*Biaquin* DE), seigneur de Trévise, vivait au commencement du treizième siècle. Il profita, comme beaucoup d'autres seigneurs italiens, des querelles incessantes des empereurs et des papes pour se rendre indépendant, et embrassa le parti guelfe. Il rendit sa cour, en peu de temps, une des plus brillantes de l'Italie, et le rendez-vous des troubadours de l'époque. Mais il s'était fait un puissant ennemi dans Ezzelino III da Romano, autre chef de condottieri, qui, s'étant déclaré pour Frédéric II, fit bannir les Camino de Trévise en 1238, et mettre à leur place son frère Albéric da Romano.

Gérard Maurisius, *Vicentini Historia*, t. VIII, p. 37. — Antonio Godi, *Chronica Vicentini*, t. VIII, p. 80. — *Ricciardi, comitis Sancti Bonifacii Vita*, t. VIII, p. 125, 128. — Monachus Patavinus, *Chronica*, t. VIII, p. 674. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. II, p. 402, 464, 472; t. III, p. 31.

CAMINO (*Ghérard* DE), seigneur de Trévise, vivait au treizième siècle. Il fut choisi par le marquis Azzo d'Este, en 1294, comme le doyen et le plus distingué des guerriers de son parti, pour recevoir l'ordre de la chevalerie. (*Voy.* EZZELINO *Albéric*).

Monachus Patavinus, *Chronic.*, t. III, p. 722. — Sismondi, *Histoire des Republiques italiennes*.

CAMINO (*Richard* DE), seigneur italien, tué en 1312. Il se distingua peu dans les guerres intestines qui désolaient alors l'Italie; cependant il réunit sous sa domination Bellune, Feltre et Trévise, qu'il conserva contre les entreprises de la famille Ezzelino. Il fut tué à coups de serpe par un paysan : l'assassin ayant été massacré aussitôt, le motif de ce meurtre resta ignoré.

Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*.

CAMINO (*Giucello* DE), prince de Trévise, frère de Richard, auquel il succéda. Dépossédé de Feltre en 1328 par Cane della Scala, seigneur de Vérone, il se vit aussi chassé de la Marche Trévisane en 1329. Le 18 juillet de cette année, Trévise fut livrée à Cane par capitulation, et la famille souveraine des Camini s'éteignit en Giucello.

Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*. — Muratori, *Annali d'Italia*.

CAMMA, femme galate, dont Plutarque et Polyen se sont plu à raconter la chasteté et la mort malheureuse. Le prince tétrarque Sinorix, égaré par son amour pour la jeune et belle prêtresse de Diane, avait tué par trahison le tétrarque Sinat, son mari, et, fort de ses richesses et de sa puissance, avait renouvelé près d'elle les poursuites qui, du vivant de Sinat, n'avaient obtenu aucun succès. Pressée par sa famille, Camma feint de céder, le conduit avec calme au sanctuaire, et partage avec lui la coupe d'or; mais le vin était empoisonné... Quelques heures après, tous deux avaient expiré, Sinorix dans sa litière, Camma au pied des autels. Th. Corneille a fait de cette histoire le sujet d'une tragédie.

Plutarque. — Polybe.

* CAMMARATA (*Philippe*), jurisconsulte sicilien, né à Palerme au commencement du dix-septième siècle, mort dans la même ville le 4 décembre 1675. Il fut d'abord juge criminel et conseiller à la cour des appels, ensuite juge à la cour suprême; enfin, à la suite d'une insurrection il fut investi de tous les pouvoirs civils et militaires de Sicile. Ces emplois ne l'empêchèrent pas de composer les ouvrages suivants : *Juridicum Discrimen inter episcopos, abbates et regulares, novissime discussum in causa Mag. D. Dionysii Magno, ordinis Magni Basilii, abbatis ecclesiæ divi Christophori felicis urbis Panormi*; — *Patrocinium, D. Berardi Feno XIX, contra D. Jacob Sieri*; — *Propugnaculum veritatis contra monasteriorum successionem in primogeniis, aliisque bonis fideicommisso subjectis*; — *Allegationes in causa manutentionis possessionis principatus Buteræ et Petræ Portiæ, cum dignitate magnatis Hispaniarum, et marchionatus Militelli aliorumque oppidorum*; — *Responsa* (sur le sujet précédent), 2 vol.; — *Allegationes pro sorore Anna-Maria de Jovino nominibus contra venerabilem conventionem Sanctæ Mariæ Montis-Carmeli civitatis Suteræ*.

Mongitore, *Bibliotheca sicula*.

*CAMMAS (*Lambert - François - Thérèse*), peintre et architecte français, né à Toulouse en 1743, mort en 1804. Son père, architecte estimé, dirigea ses premiers pas dans la carrière des beaux-arts. Cammas alla ensuite à Rome. De retour en France, il fut chargé de l'embellissement de plusieurs églises, entre autres de celle des Chartreux de Toulon. Il fut nommé professeur d'architecture à Toulouse, et y construisit la façade de l'hôtel de ville. Dans ses restaurations d'églises gothiques, il mélangea l'architecture italienne et l'architecture arabe. Comme peintre, on lui doit, entre autres compositions, *l'Apparition de la Vierge à saint Bruno*, et une al-

légorie représentant *le Rappel des parlements sous Louis XVI*. Ce dernier ouvrage fut couronné par l'Académie de peinture de Toulouse.

Biographie Toulousaine.

*CAMMELLI (*Antoine*), auteur dramatique italien, natif de Pistoie, mort à Ferrare en 1504, plus connu sous le nom d'*Antoine de Pistoie*. Il était très-aimé, à cause de ses poésies plaisantes, à la cour du duc Hercule d'Este. On a de lui : *Filostrato e Panfila, due amanti, tragedia*; Venise, 1508 et 1518; — *Demetrio, rè di Tebe, tragedia*; Venise, 1508 et 1518.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lexic.*

*CAMMELLI (*Marc-Antoine*), fils du précédent, poëte italien. Quelques-unes de ses poésies se trouvent dans *Collectanee grece, latine e volgari per diversi autori moderni*; Bologne, 1504.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lexic.*

*CAMMERHOF (*Jean*), théologien luthérien et philologue allemand, né à Brunswick, mort à Colberg en Poméranie, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Nommé en 1652 sous-directeur du gymnase de Halle, il passa dans la même qualité en 1658 à celui de Magdebourg, où il remplissait en outre, de 1667 à 1668, les fonctions de second pasteur de l'église Saint-Jean. Après avoir encore, de 1670 à 1673, dirigé l'école latine d'Eisleben, il devint enfin aumônier de la garnison de Colberg, où il resta jusqu'à la fin de sa vie. On a de lui : *Disp. de subjecto et fine rhetoricæ*; Halle, 1664, in-4°; — *Logica practica, h. e. Introductio in Logicam Aristotelis*; Quedlimburg, 1666, in-4°; — *Hundertjährige Freude, als ein heilig Dom-capite*, etc. (poëme allemand sur le premier jubilé de la réforme, célébré solennellement à l'église protestante de Magdebourg); Magdebourg, 1667; — *Orthotomia theologica, sive idea systematis theol.*; Wittemberg, 1669, in-4°; — *Catechismus practicus*; Eisleben, 1669, in-4°; — *Encyclopædia isagogica; i. e. Introductio in Encyclopædiam*; Eisleben, 1673.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lexic.*

CAMMERMEISTER. *Voy.* CAMERARIUS.

CAMO (*Pierre*), marchand et troubadour toulousain, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il fut un des *sept trobadors de Tolosa*, comme ils se faisaient appeler eux-mêmes, qui, lors de l'entrée de Charles IV et de sa femme à Toulouse, en février 1324, annoncèrent, pour le 1er mai suivant, un concours pour les meilleures pièces de vers. Le prix devait être une *violette d'or*, et le titre de *docteur de la gaie science*. La lettre circulaire s'exprimait ainsi qu'il suit :

« La très-gaie compagnie des sept poëtes de Toulouse aux honorables seigneurs, amis et compagnons qui possèdent la science d'où naît la joie, le plaisir, le bon sens, le mérite et la politesse, salut et vie joyeuse. — Nos désirs les plus ardents sont de nous réjouir en récitant nos chants poétiques... Puisque vous avez le savoir en partage, et que vous possédez l'art de la gaie science, venez nous faire connaître vos talents... Nous sept, qui avons succédé au corps des poëtes qui sont passés, nous avons à notre disposition un jardin merveilleux et beau, où nous allons tous les dimanches lire des ouvrages nouveaux, et, en nous communiquant nos lumières mutuelles, nous en corrigeons les défauts.

« Pour accélérer les progrès de la science, nous vous annonçons que, le premier jour de mai prochain, nous nous assemblerons dans ce charmant verger. Rien n'égalera notre joie, si vous vous y rendez aussi. Ceux qui nous remettront des ouvrages seront honorablement accueillis, et l'auteur du meilleur poëme recevra en signe d'honneur une violette d'or fin.

Dizem que, per dreyt jutjamen,
A cel que la fara plus netta,
Donarem una violetta
De fin aur, en senhal d'onor.

« Nous vous lirons, de notre côté, des pièces de poésie que nous soumettrons à votre critique; car nous nous faisons gloire de nous rendre à la raison... Nous vous requérons et supplions de venir au jour assigné, si bien fournis de vers harmonieux que le siècle en devienne plus gai. Ces lettres ont été données au faubourg des Augustines, dans notre verger, au pied d'un laurier, le mardi après la fête de la Toussaint, l'an de l'incarnation 1323.

Donadas coron al vergier
Del dit loc, al pe d'un laurier,
Al barry de las Augustinas
De Toloza, nostras vezinas,
Dimars,.........
Aprop la festa de Tots Sans,
En l'an de l'encarnacio
M e ccc e xx e tres.

« Et afin que vous ajoutiez une foi entière à nos promesses, nous avons mis notre sceau à ces présentes, en témoignage de vérité. »

E per que no dubtessetz ges
Que nous tenguessen covenens,
En aquestas lettras presens
Havem nostre sagel pausat,
En testimont de vertad.

Camo lui-même fut auteur d'une chanson.

Sismondi, *Hist. des littér. du midi.* — *Biog. toulousaine.*

CAMOËNS (*Luiz* DE), surnommé *le prince des poëtes des Espagnes*, né vers 1524, mort en 1579. Il tirait son origine d'une famille illustre de la Galice. A l'époque de la grande lutte qui eut lieu entre D. Henrique second et D. Fernando, le fils de Pierre le Justicier, un membre de la famille de Camoëns passa vers 1370 en Portugal : il s'appelait Vasco Pérez de Camoëns, et fut nommé par la reine dona Lianor Tellez gouverneur (ayo) de son cousin D. João, comte de Barcellos (1). La concession de terres considérables, le

(1) Il y a dans le *Cancionero* de Baena quatre morceaux qui portent le nom de Camoëns, et que l'on peut attribuer à ce personnage. Le marquis de Santillane parle également d'un Vasco Gomez de Camoëns.

droit de seigneurie dans plusieurs bourgades, et l'entrée au conseil, furent la récompense des services de cet aïeul du poëte ; mais cette prospérité ne fut pas durable, et Vasco Pérez ayant pris parti pour l'Espagne contre le Mestre d'Avis, à la journée d'Aljubarotta, la plupart de ses biens furent confisqués : il ne put donc transmettre à ses descendants que des terres peu considérables dans la province d'Alem-Tejo. Ceci n'empêcha pas qu'un de ses petits-fils, Joam Vas de Camoëns, ne se distinguât sous le règne d'Alfonse V, surnommé *le roi chevalier*. Simon Vas de Camoëns, père du poëte, vivait donc à Lisbonne dans une médiocrité de fortune qui ne l'avait pas empêché de contracter une alliance honorable. Revêtu d'un grade dans la marine d'Emmanuel, il avait épousé dona Anna de Sà e Macedo, et il en avait eu ce fils qui devait acquérir une si haute renommée. Luiz de Camoëns était né à Lisbonne en l'année même où Vasco de Gama, quittant pour la troisième fois le Portugal, se rendait comme vice-roi aux Indes, où il devait mourir quelques jours après son arrivée, le 5 décembre 1524. Si ce simple rapprochement de dates eût été présent au souvenir de Voltaire, celui-ci, à coup sûr, n'eût pas fait partir le chantre des *Lusiades* avec le grand navigateur dont il allait immortaliser les exploits. — Les biographes contemporains ne contiennent pour ainsi dire aucuns renseignements sur l'enfance de Camoëns; seulement on suppose qu'il habitait avec ses parents le quartier de la Mouraria, sur la paroisse de Saint-Sébastien. Dans un état bien voisin de la gêne, son père s'imposa des privations, afin de développer par de fortes études une intelligence dont le premier sans doute il avait su pressentir la grandeur.

Le jeune Luiz alla étudier à Coïmbre, et demeura dans cette université savante durant plusieurs années. Alla-t-il dans cette ville dès 1537, au moment où le siége de l'université venait d'y être transporté? ne s'y rendit-il que vers l'année 1539, comme le suppose un savant critique portugais ? c'est ce qu'il est sans importance d'établir et ce que l'on ne peut plus décider. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il dut trouver à Coïmbre, dès son arrivée, les soins les plus zélés pour son instruction; et en même temps les professeurs les plus habiles. Parmi ces hommes éminents, Diogo de Gouvea, l'ancien recteur de l'université de Paris, occupait le premier rang, et avait été appelé dès 1539 à la direction des études ; Vincent Fabricius, le professeur de grec dont l'Allemagne s'honorait alors, et que Clénard vantait avec tant d'enthousiasme, y faisait admirer les beautés d'Homère ; il ne serait point exact de joindre, comme on l'a fait, à ces deux noms celui de Buchanan : le célèbre humaniste écossais ne vint en Portugal avec Diogo de Teive que quelques années plus tard. Il n'en est pas de même à l'égard du fameux Pedro Nunez, le plus habile cosmographe de cette époque : dès le temps où étudiait Camoëns, il enseignait les mathématiques à l'université, et il se préparait peut-être à ce voyage des Indes qu'on ignorait jusqu'à ce jour, mais dont un critique habile a découvert récemment les preuves (1). Quant à l'histoire naturelle et à la médecine telle qu'on l'entendait en ce temps, les maîtres ne manquaient pas : outre les disciples de l'habile Garcia de Orta, qui poursuivaient, comme on nous l'apprend, leurs enseignements dans la Péninsule, et dont le plus grand nombre s'était fixé en Portugal, un professeur de la vieille université de Paris, Brissot, était venu combattre à Coïmbre les partisans exclusifs de la science arabe, et il essayait même de remettre en honneur les sages principes d'Hippocrate. Ce n'est pas sans intention que nous citons ici les noms de ces professeurs, célèbres alors, oubliés aujourd'hui : le poëte puisa dans leur enseignement cette variété de doctrine qui est un de ses caractères, et cette connaissance du monde physique, dont il voila les détails sous le plus sublime langage.

Ses études une fois terminées, Luiz de Camoëns revint à Lisbonne; il avait alors dix-huit ou vingt ans. Admis dans une société d'élite, si la médiocrité de sa fortune ne lui permit pas de se rendre fréquemment à la cour, il contracta à son entrée dans la vie d'honorables amitiés. Ce fut alors qu'il connut ce D. Constantin de Bragance qui, plus tard et loin de son pays, lui prêta une main secourable; puis cet Emmanuel de Portugal, jeune alors comme lui, et auquel il adressa de si beaux vers. D. Antonio de Noronha, brisé en sa fleur, comme il nous le dit, eut sans doute la meilleure part dans ses affections; mais une étude scrupuleuse de cette première époque de la vie de Camoëns nous a fait acquérir la certitude qu'il était alors inconnu aux autres poëtes que le Portugal admirait alors.

Cette âme ardente, déjà accessible à tant de nobles sympathies, conçut alors une passion violente pour une dame de la cour ; et la tradition veut que ce soit Catherine d'Atayde, sœur de D. Antonio d'Atayde, favori de Jean III, qu'il ait aimée. Une découverte précieuse pour le monde littéraire prouve, dit-on, que cette tradition ne saurait être mise en doute aujourd'hui. Des révélations nous sont promises à ce sujet par le vicomte de Jerumenha. L'austère prélat auquel on doit la biographie portugaise la plus étendue qui ait été publiée sur Camoëns semble mettre cette passion célèbre au rang des amours presque imaginaires dont les admirateurs d'un grand poëte aiment à s'exagérer l'influence. Il avoue cependant que Camoëns aima une grande dame, et que cet amour causa son exil au Ribatejo : cet événement, qui commence un long enchaînement de malheurs, dut avoir lieu entre les années 1545 et 1550. Un historien qui a commenté le poëte avec l'admiration la plus pas-

(1) M. Adolfo de Varnhagen.

sionnée, Faria y Souza, semble persuadé qu'un mariage avait été arrêté entre les deux amants, et que l'infidélité seule de Catherine d'Atayde avait récompensé l'amour du poëte; il allègue même, comme preuve de ce qu'il avance, trois vers dont le sens est assez significatif pour donner quelque force à son opinion :

Quando esses olhos teus n'outro puzeste
Como te nao lembrou que me juraste
Por toda a sua luz que eras so minha?
(*Voy.* Faria y Souza, *Commentarios*, etc., p. 44.

Cette grande déception explique la résolution prise dès lors par le poëte de s'expatrier, et de se rendre aux Indes. Ses persécuteurs tenaient plus ou moins à cette puissante famille des Atayde, dont sa passion avait vivement choqué les orgueilleuses prétentions; et ce fut sans doute à l'influence du favori de Jean III qu'il dut la prolongation de son exil. Revenu à Lisbonne en 1550, ce ne fut pas pour les Indes qu'il s'embarqua, comme il en avait eu d'abord le désir; mais il passa en Afrique avec D. Alfonse de Noronha, et se rendit à Ceuta.

Dans une pièce pleine d'intérêt, que reproduit le *Cancioneiro* de Resende, un poëte bien antérieur à Camoëns ne nous fait pas un tableau flatté de la manière dont les Portugais vivaient dans cette ville, et surtout de la moralité qui y régnait. Quoi qu'il en soit, cette résidence était regardée comme une sorte d'école où les jeunes gens qui se destinaient à la carrière des armes trouvaient d'excellents enseignements, surtout mille occasions de se distinguer. « Camoëns était brave, dit « un savant qu'on ne saurait accuser de lui être « trop favorable: la trempe de son esprit, les évé« nements que l'on rencontre dans son histoire, « en sont la preuve; le courage était d'ailleurs « une qualité inhérente à la nation... » En Afrique, il courut de nombreux dangers; et c'est à cette époque de sa vie qu'il faut rapporter les vers de la *cançāo* où il dit que *Mars lui fit goûter ses fruits amers*. Il perdit l'œil droit dans une affaire contre les Maures. Ce combat eut lieu devant Ceuta, et quelques écrivains ont pensé que le jeune poëte était alors sur un navire commandé par son père.

Dès l'année 1552, Camoëns revint à Lisbonne. La fortune ne lui fut pas plus favorable qu'elle ne l'avait été jusqu'alors; ses services furent méconnus; ses talents furent probablement distingués, mais ils ne reçurent aucune récompense : il restait inconnu parmi les hommes éminents qui illustraient vers cette époque le Portugal, et dont les œuvres circulaient en manuscrit. Sà de Miranda, Gil Vicente, Barros, Ferreira, semblent lui être restés complétement étrangers dans cette première période de sa vie, comme ils le furent plus tard. Personne ne l'avait deviné encore; et en 1553, lorsqu'il réalise enfin son projet de passer aux Indes orientales, c'est sous le simple titre d'écuyer (*scudeiro*) qu'il est admis sur la flotte de Fernão Alvarez Cabral, en remplacement d'un autre jeune homme qui n'avait pas pu s'embarquer. Quelques écrivains prétendent qu'il emporta dès lors ce sentiment de douleur amère dont ses vers élégiaques renferment des preuves si nombreuses; et l'on suppose que Catherine d'Atayde, célébrée sous le nom de Natercia, n'existait déjà plus. Il est impossible d'éclaircir aujourd'hui ce point de la biographie de Camoëns; mais la nécessité de quitter son pays, l'isolement dans lequel il se trouvait, le sentiment des grandes choses qu'il pouvait accomplir, et qui jamais peut-être ne se réaliseraient, tout cela suffisait sans doute pour imprimer à ses adieux ce caractère d'amertume profonde qui paraît dans une des lettres que l'on nous a conservées. Comme le Romain, il s'écria : *Ingrata patria, non possidebis ossa mea.* Mais selon les expressions éloquentes d'un exilé qui puise sa sensibilité dans les nobles souvenirs, le vent qui chassait devant lui les voiles emporta les imprécations du poëte; et quelques heures s'étaient à peine écoulées depuis la sortie de la flotte, que déjà ses yeux cherchaient à l'horizon les ombres fugitives des montagnes de la patrie et des fraîches collines de Cintra (1).

Camoëns s'est toujours montré le peintre le plus fidèle et le plus enthousiaste des imposants phénomènes qu'on observe en mer. Dès le début de son voyage il faillit être victime d'une tempête effroyable qui assaillit l'escadre, et qui la dispersa; le *San-Bemto*, le bâtiment sur lequel il était monté, fut même le seul qui parvint aux Indes durant cette année. Quelques mois de plus, et il devait aller périr sur les côtes de la Cafrerie avec le noble Fernand Alvarez Cabral, qui avait amené le poëte dans la capitale des Indes dès le mois de septembre 1553. Après les tempêtes et les fatigues de la mer, viennent les combats. D. Alfonse de Noronha est vice-roi des Indes; sous lui, jamais les alliés des Portugais n'ont été insultés. A peu de distance du cap Comorin est une terre verdoyante, que les Indiens nomment l'île de Chembé, et les Portugais l'île de Pimenta; le radjah de ce petit État avait inquiété les princes de Cochin et de Porca. Deux mois après son arrivée, le navire de Camoëns fait partie de la flotte commandée par Alfonse de Noronha; quelques nobles paroles qui nous ont été transmises par Camoëns lui-même laissent comprendre, dans leur simplicité, la part que prit le poëte à cette aventureuse expédition.

Camoëns revint à Goa avec le vice-roi, probablement vers le commencement de l'année 1554 : c'est de cette époque que date sa première élégie, dans laquelle il a fait connaître les événements qui signalèrent son arrivée aux Indes. Le séjour du poëte dans Goa ne fut pas de longue durée. Don Pedro de Mascarenhas avait remplacé dès le mois de septembre l'illustre Noronha. Celui-ci arma trois navires de haut bord,

(1) Voy. le Mémoire de l'évêque de Viseu, dans l'*Académie des sciences de Lisbonne*.

auxquels se joignirent cinq bâtiments d'un port moins considérable, et Camoëns fit encore partie de cette expédition, qui devait aller châtier jusque dans la mer Rouge un redoutable corsaire nommé Safar. Emmanuel de Vasconcellos eut le commandement de cette flottille, et partit au mois de février 1555 pour croiser devant le mont Félix, au nord du cap de Guardafu. De ce point désolé il alla hiverner à Mascate, à l'entrée du golfe Persique, afin d'escorter les navires qui sortaient d'Ormuz et qui se rendaient à Goa; mais le corsaire ne parut point, et les soldats de Vasconcellos restèrent dans l'inaction. Camoëns a peint avec énergie cette époque de son existence errante, et il a animé de toute l'ardeur de sa passion, de toute la magnificence de son génie, les souvenirs de ce temps qui s'écoulait d'une manière si monotone, et qui, sous un ciel d'airain, semble avoir été pour lui le moment des plus vives impressions, et l'on pourrait dire des plus nobles espérances.

Lorsque le poëte revint à Goa, Mascarenhas avait succombé, et au mois de juin 1555 Francisco Barreto lui avait succédé, avec le titre de gouverneur. Cet homme, auquel on ne saurait refuser de hautes qualités, avait un orgueil égal à son courage: ce fut lui qui, blessé d'une satire véhémente du poëte, le condamna à l'exil, et se condamna lui-même à une funeste célébrité; mais dans ce morceau, qui nous a été transmis sous le titre de *Disparates na India*, Camoëns flétrissait bien plutôt ce mélange de vénalité et d'orgueil, de ruse et de bassesse qu'on remarquait dans l'opulente population de Goa, qu'il ne s'attaquait aux prétentions d'un chef brave jusqu'à la témérité, et dont le désintéressement n'a pas été mis en doute. Francisco Barreto y vit toutefois des allusions blessantes pour lui, ou plutôt il obéit aux instances passionnées de quelques personnages influents, plus clairement désignés que lui dans les *Disparates;* et le poëte reçut l'ordre de quitter la capitale des Indes portugaises pour se rendre à l'établissement de Macao, tout récemment fondé sur les côtes de la Chine, et qui n'était alors qu'une sorte de factorerie bien peu importante, puisque la date de son érection comme ville coloniale ne remonte qu'à 1583.

Certains critiques ont tenté, dans les derniers temps, d'atténuer ce qu'il y avait d'odieusement rigoureux dans la conduite de Francisco Barreto, en prétendant que la place de *curateur des successions* fut accordée par le gouverneur à l'exilé au moment du départ; mais il paraît que ce dédommagement ne vint porter quelque adoucissement à sa position que bien postérieurement. Camoëns dut quitter Goa en 1555 avec un sentiment de profonde amertume. Avant de gagner la résidence qui lui était désignée, il erra toutefois dans les mers de l'Inde; il alla puiser de nouvelles inspirations dans ces régions enchantées, auxquelles l'Europe faisait à peine alors sentir son joug: il reste incertain cependant qu'il ait visité les Moluques et qu'il se soit arrêté à Ternate. L'un de ses biographes les plus attentifs, l'évêque de Viseu, semble persuadé qu'il faut attribuer à Goa tout ce que le poëte dit, dans la *canção IV*, d'une île « que brûle la lumière éternelle, et dont les Portugais se sont emparés en de sanglants combats; » et il faut avouer qu'il donne de solides raisons pour faire admettre une opinion qui avant lui n'avait pas été émise.

Nous ne partageons pas l'avis du savant prélat lorsqu'il présente Macao, où Camoëns allait passer trois années d'exil, comme une cité d'une certaine importance: les dates prouvent, au contraire, qu'elle devait être alors d'une bien médiocre étendue. Le commerce toutefois y accumulait déjà des richesses considérables, et le mélange des peuples de l'extrême Orient y présentait un curieux spectacle, qu'on ne pouvait guère avoir alors que dans cette partie de l'Asie. Camoëns paraît avoir mené dans cette ville naissante une existence solitaire, et néanmoins plus calme que celle qu'il avait eue jusqu'alors. La tradition nous le montre gravissant chaque jour les rochers de granit qui sont à quelque distance de la ville, et se réfugiant dans la grotte de *Patane* (1); de là il aimait à contempler l'Océan, et il pouvait recueillir pieusement ses grands souvenirs.

Les trois années pendant lesquelles le poëte séjourna en Chine semblent avoir été les années les plus fécondes de sa vie; et si, comme le suppose Faria y Souza, les *Lusiades* étaient commencées dès 1547, on peut croire que ce fut dans la grotte de Patane qu'il traça les derniers traits de cette grande composition. Mais l'œuvre une fois achevée, l'exil devint amer au cœur du Portugais. Il se sentit fatigué du séjour de Macao. On l'a fait observer judicieusement: l'emploi qu'il occupait dans cette ville cadrait mal avec ses habitudes guerrières et avec son ardent amour de la gloire, et il dut faire un effort sur lui-même pour l'office lucratif dont nous le voyons revêtu dès l'année 1559. C'était néanmoins pour lui un moyen de sortir de cette misère contre laquelle il luttait depuis si longtemps; et ses divers biographes considèrent, comme chose certaine, qu'il amassa dans l'exercice de cette charge des bénéfices assez considérables pour vivre désormais à l'abri du besoin: il songea dès lors à retourner à Goa.

(1) Cet endroit est désigné à Macao sous le nom de *Casa da horta*. Le magnifique emplacement où se trouve située la grotte de Camoëns appartient aujourd'hui à M. Marquez, chef d'une nombreuse famille. Nous savons d'une manière positive que cet honorable citoyen, fier des souvenirs patriotiques qui amènent à Patane, a songé, dans ces derniers temps, à remplacer le buste grossier que renferme sa grotte, par le beau buste en bronze qu'on doit à l'artiste distingué qui a donné naguère celui de l'infant D. Henrique. M. F. Leão Cabrera a donné une description minutieuse de la grotte et de ses alentours; elle a été insérée par Feliciano de Castilles dans son *Étude sur Camoëns*, 1850, in-8°.

Le vice-roi qui y résidait alors depuis la fin de 1558 était ce noble Constantin de Bragance qu'il avait connu au début de sa carrière, et dont l'appui lui était acquis : il quitta donc le lieu de son exil avec joie, et s'embarqua de Macao pour les Indes avec tout ce qu'il possédait, et même, si l'on en croit Pedro de Mariz, chargé de quelque argent déposé entre ses mains par la compagnie des marchands. On peut supposer que ce fut de tous ses voyages celui qu'il entreprit avec le plus de joie : il allait revoir ses frères d'armes, il allait jouir au milieu de ses amis d'une fortune laborieusement acquise; tout cela ne fut qu'un rêve. Les terres de la Cochinchine étaient déjà dépassées; on allait entrer dans le golfe de Siam, lorsqu'une effroyable tempête entraina son navire à la côte, et le brisa. Camoëns se sauva à la nage cependant, et sauva les *Lusiades*. Il a dit avec une simplicité admirable cet épisode de son voyage; et quand il eut acquis la certitude qu'il n'y aurait pour lui ni repos ni fortune, mais que ce poëme si courageusement sauvé lui vaudrait une renommée durable, il adressa, au beau fleuve dont les rives l'avaient reçu quelques vers charmants, où il dit sa gloire tardive et sa reconnaissance. Un voyageur qui a parcouru ces contrées quelques années après l'événement qui faillit être si funeste au poëte, fait admirablement comprendre comment le naufragé, chargé de son précieux fardeau, put se sauver dès qu'il eut atteint le cours lent et paisible du Mécon. Ce vaste fleuve en effet, qui prend naissance aux confins de la Chine et arrose le royaume de Cambodge, a des crues comme le Nil, et est sensible aux marées jusqu'à une distance considérable; à la marée basse, les navires échouent fréquemment, et son embouchure peut être passée à gué. En remontant à quelques lieues, Camoëns eût pu visiter les merveilles de la ville d'Angor, et trouver l'hospitalité dans une des plus riches cités de l'Orient.

Nous ignorons quel fut l'accueil qu'il reçut dans ces parages; mais il y séjourna plusieurs mois, et nous ne le retrouvons dans la capitale des Indes qu'en l'année 1561. Fixé de nouveau à Goa, il y soutint dignement sa mauvaise fortune; et s'il y demanda l'appui du vice-roi, il le fit en des termes qui honorent aujourd'hui le poëte, et qui grandissent celui qui le protégea. Mais ce soutien lui manqua bientôt; et dès la fin de l'année D. Constantin fut remplacé par D. Francisco Coutinho, comte de Redondo. La réputation de Camoëns avait grandi; le nouveau vice-roi estimait, dit-on, son talent; il était sans haine contre sa personne, et cependant ses ennemis comprirent que, s'ils osaient l'attaquer, une main puissante ne le défendrait plus. Non-seulement le langage de Camoëns continuait à être ce qu'il avait toujours été, hardi avec les seigneurs, railleur avec les lâches, implacable avec les fripons; mais plus d'un personnage désigné cinq ans auparavant dans les *Disparates* vivait encore, et sans doute n'avait pas perdu tout espoir de vengeance. Sur une accusation banale, le poëte fut jeté en prison. Les commentateurs du seizième siècle qui se sont le plus occupés de sa vie n'ont jamais pu établir d'une manière positive ce qu'il y avait de coupable dans l'acte qu'on lui reprochait; Faria y Souza fait seul supposer qu'on accusait le poëte de malversation dans l'office qui lui avait été confié naguère à Macao : cette odieuse calomnie, si on osa toutefois la répandre, fut bientôt écartée. Justifié de l'accusation portée contre lui, Camoëns n'en demeura pas moins captif. Un certain Miguel Rodriguez Coutinho, surnommé *Fios seccos* (*Fils secs*), fit valoir ses droits comme créancier, et le retint en prison. Était-ce dans une de ces effroyables *masmoras* de Goa, dont les voyageurs contemporains nous ont laissé de si douloureuses descriptions? Toujours si modéré lorsqu'il peint ses souffrances, le poëte a caché ces détails; mais nous les devinons dans des récits qui ne sont que trop fidèles. Une supplique favorablement accueillie du vice-roi, au moment où il prenait le commandement d'une expédition, rendit Camoëns à la liberté. Dans sa triste retraite le poëte était devenu pour quelques moments un impitoyable railleur, et il paya si largement sa dette à Rodriguez Coutinho, que la dénomination moqueuse dont on se servait à Goa pour désigner le vaniteux gentilhomme y demeura longtemps comme le stigmate d'un ridicule ineffaçable.

Devenu libre, Camoëns ne demeura pas oisif; mais un examen attentif des écrivains contemporains qui ont pu le connaître aux Indes nous fait supposer qu'il se livra bien plutôt à l'étude qu'à la vie des camps. Les *Lusiades* furent certainement perfectionnées; les élégies, les sextines, quelques sonnets, reçurent alors ce caractère d'exquise pureté qui en fait des modèles accomplis du genre; et le poëte s'occupa sans doute alors d'un ouvrage demeuré toujours inconnu, dont une tradition aussi vague qu'elle est incertaine trouve des vestiges dans l'œuvre d'Alvarez do Oriente. L'évêque de Viseu fait observer avec quelque raison que, si Camoëns avait pris part vers ce temps à de grandes expéditions militaires, Diogo de Couto, qui se fait honneur de son intimité avec le poëte et qui se vante d'avoir été son compagnon, en eût fait au moins mention. Il se tait sur ce point, lui qui signale les moindres événements, et il ne nomme Camoëns qu'à propos d'une nouvelle infortune.

Un parent de ce Barreto qui avait été déjà si funeste au poëte, Pedro Barreto Rolim, venait d'être désigné pour administrer la capitainerie de Mozambique; il aimait la société de Camoëns, et lui proposa de le suivre sur les côtes de l'Afrique orientale. Camoëns, croyant à la sincérité des promesses du nouveau gouverneur, s'embarqua avec lui pour Sofala vers la fin de 1567. Une fois arrivé dans cette ville, on ne sait pas bien nettement ce

qui se passa entre ces deux hommes naguère étroitement unis : soit pure inconstance de Pedro Barreto, soit noble fierté de la part de Camoëns, qui ne put se décider, dit-on, à subir certaines exigences humiliantes, une rupture complète n'en eut pas moins lieu entre le poëte et son prétendu protecteur. Il suffit de jeter un coup d'œil sur quelques relations contemporaines, et de se figurer l'état réel de Sofala au seizième siècle, pour s'imaginer ce que dut être alors la position de Camoëns. Au besoin, une seule phrase de Diogo de Couto suffirait pour le faire comprendre : « il le vit, dit-il, se nourrir de la pitié de ses amis. »

Il avait alors autour de lui des hommes vraiment dévoués : Hector da Sylveira, Antonio Cabral, Luiz de Veiga, Duarte de Abreu, Antonio Ferrao, unis à quelques compagnons généreux dont les noms ne nous sont pas parvenus, tirèrent l'auteur des *Lusiades* de la situation déplorable où il était tombé. Venus du port de Goa, ils lui offrirent le passage sur le bâtiment qui les ramenait à Lisbonne : il fallut que l'ancien compagnon de Camoëns, que son *matelot* (il aime à prendre ce titre) allât quêter dans la ville le linge nécessaire pour une si longue traversée; Diogo de Couto en fait naïvement l'aveu. Ce qu'il n'a pas dit, mais ce que Faria y Souza, dans sa généreuse indignation, n'a pas oublié, c'est qu'il fallut payer au gouverneur de Mozambique une dette misérable, contractée envers lui par l'homme de génie qu'il avait engagé à le suivre, et qu'il livrait alors à l'anxiété la plus cruelle; elle se monta à une centaine de francs, que dut acquitter Hector de Sylveira : « Ainsi, dit l'historien, furent achetés la liberté de Camoëns et l'honneur de Pedro Barreto. »

Camoëns s'embarqua avec ses généreux libérateurs sur *le Santa-Fé*, au mois de novembre 1569. La traversée fut heureuse; mais un événement bien douloureux au cœur du poëte signala la vue de cette terre si ardemment désirée: Hector de Sylveira succomba en mer au moment où les hauteurs de Cintra se dessinaient à l'horizon; c'était son meilleur ami; avec lui s'éteignirent les dernières espérances d'un meilleur avenir. Camoëns revenait d'ailleurs au moment où une affreuse calamité désolait son pays; c'était à la fin de 1569, à l'époque où une peste effroyable, qui avait enlevé jusqu'à six cents personnes par jour, continuait à sévir. L'embouchure du Tage était fermée rigoureusement; et pour en obtenir l'entrée il fallut que Diogo de Couto, qui venait sur un autre navire, se rendît à Cascaès, et de là à Almeirim, où s'était réfugiée la cour : alors seulement il put obtenir un ordre permettant aux bâtiments qui se trouvaient en vue des côtes, de jeter l'ancre dans le port. Camoëns ne rentra dans Lisbonne qu'au mois de juin 1570.

Après dix-sept ans d'absence, le poëte trouva d'étranges changements dans Lisbonne. Jean III avait succombé dès l'année 1557, et avec lui avait disparu la tranquillité intérieure. Une régence laborieuse, agitée de prétentions contraires, lui avait succédé : on ignore comment s'écoulèrent les premières années que passa le poëte au milieu de ces fluctuations politiques : c'est le début de cette phase si obscure de sa vie que doivent éclaircir sans doute les précieux documents découverts récemment en Portugal, grâce aux investigations du vicomte de Jerumenha. Les *Lusiades* parurent en 1572, et furent imprimées deux fois dans la même année, ce qui prouve l'immense succès qu'obtint le poëme de Camoëns dès son apparition. Ainsi que le chef-d'œuvre du Dante, il devint aussitôt populaire : Camoëns était suivi dans les rues dès qu'il y paraissait, et il y était salué du nom de poëte. Eslacio de Faria, qui avait transmis ces glorieux souvenirs à son petit-fils, s'est montré beaucoup plus discret sur la vie intime de son ami; et cependant c'est à lui sans doute que sont dus les détails navrants qui nous montrent Camoëns en proie à une effroyable misère, et vivant des aumônes recueillies par son esclave. Si nous nous en rapportons aux communications récentes qui nous viennent de Lisbonne, ce fait, admis par tous les biographes, devrait être désormais relégué parmi une foule de traits apocryphes dont le caractère exagéré repose, comme toutes les légendes, sur une vérité première, mais que le cours des ans a singulièrement altérée. L'histoire d'Antonio le Javanais, dont le dévouement a défrayé tant de récits, ne serait plus qu'un mythe touchant; il en serait de même de cette misérable pension de quinze mille réis qui, en représentant une centaine de francs, eût mis en effet le poëte dans l'absolue nécessité de recourir, pour vivre, à la charité discrète de l'esclave dévoué. Des pièces authentiques prouvent, affirme-t-on, jusqu'à l'évidence que, dans ce qui a été dit touchant la mesquinerie de la rémunération royale, il y a eu singulière exagération. Tous ces faits, d'un intérêt incontestable, seront bientôt livrés à la publicité; ils modifieront le récit de cette vie douloureuse, mais ne le changeront point, et n'étoufferont pas le cri d'angoisse que le poëte a poussé sur son lit de douleur, dans sa pauvre habitation de la rue Santa-Anna. L'histoire des quatre *moedas* déniées au serviteur fidèle qui les demande pour avoir du charbon, et auquel son maître les refuse, parce qu'il ne les possède point, n'a pas été réfutée que nous sachions; on lira toujours dans une des lettres de Camoëns cette phrase navrante : « Qui jamais a ouï dire que, sur un si petit théâtre que ce pauvre grabat, le sort eût pu donner le spectacle de si grandes infortunes ? Et moi, comme si elles ne suffisaient pas, je me mets encore de leur côté; car chercher à résister à tant de misère, ce serait orgueil. »

Tous les maux politiques soufferts par le Portugal depuis la mort de Jean III se résument à cette époque par la journée d'Alcaçar-Kebir, à

la suite de laquelle succomba la monarchie. Toutes les souffrances du poëte aboutissent à ce mot sublime, prononcé le jour où on lui annonce la ruine de la patrie : « Au moins je meurs avec elle ! » Camoëns s'éteignit vers la fin de 1579, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Il y a plus d'une trentaine d'années que M. Alexandre Lobo avait déjà élevé des doutes relativement au lieu dans lequel la tradition place les derniers moments du poëte; et, pour ne point accepter l'opinion commune, il se fondait sur le silence d'Emmanuel Correa, l'un des premiers commentateurs des *Lusiades* et l'ami de Camoëns. Les renseignements nouvellement exhumés sont, dit-on, complétement favorables à ceux des critiques qui ont nié que la mort du poëte ait eu lieu dans un hôpital. Il faut bien l'avouer : la note nécrologique de Frey Jozé Indio, vue jadis par M. de Souza, et inscrite sur la marge d'un exemplaire des *Lusiades* possédé par lord Holland, est ainsi mise à néant. Ceci ne modifie que bien peu la désolante vérité; car si le moine a fait erreur sur le lieu, il n'est que trop dans le vrai quand il affirme que Luiz de Camoëns n'avait pas, à l'instant suprême, de couverture pour se défendre de l'injure du temps. On sait positivement que le suaire dont on l'enveloppa fut emprunté à la maison de Vimioso. L'inhumation eut lieu dans l'église de Santa-Anna; et ce fut seulement au bout de seize ans que, grâce au goût sévère de D. Gonçalo Coutinho, on plaça au-dessus de la tombe cette simple inscription :

CI-GIT LOUIS DE CAMOENS,
PRINCE
DES POETES DE SON TEMPS.
IL VÉCUT PAUVRE ET MISÉRABLEMENT,
IL MOURUT DE MÊME.

Plus tard, Gonçalvez da Camera fit composer par un humaniste célèbre, Matteus Cardoso, une épitaphe latine d'un tout autre style, et que l'on peut lire dans Barbosa. Le terrible tremblement de terre de 1755 avait fait disparaître, à ce que l'on suppose, les deux inscriptions; car il n'en restait point de traces après la réédification de l'église de Santa-Anna. On avait donc perdu, dans ces derniers temps, le souvenir de l'emplacement occupé par la tombe. En 1836, plusieurs membres de la Société des amis des lettres, qui a son siége à Lisbonne, se firent autoriser par l'autorité ecclésiastique, et, munis d'une permission du patriarche, commencèrent des perquisitions pour découvrir la sépulture de Camoëns. Grâce à eux, on a trouvé dans le chœur réservé aux religieuses une tombe sans épitaphe, que l'on croit être celle qui fut posée en 1579, sans que l'on puisse toutefois rien affirmer de positif sur ce point.

Depuis Voltaire jusqu'à notre époque, les longues dissertations sur les *Lusiades* n'ont pas manqué. Ce poëme a été exalté et déprécié outre mesure; et, si l'on a épuisé à son égard les formules de l'admiration, on a dit bien sévèrement tout ce qu'il y avait à dire sur quelques taches faciles à remarquer dans l'ensemble de cette vaste composition, et surtout sur le genre de merveilleux dont le poëte a fait usage. Rappeler ici ce qui a été répété tant de fois sur l'emploi des divinités de l'Olympe dans un sujet essentiellement chrétien, ce serait tomber dans un lieu commun que nous voulons éviter. Pour juger le poëte portugais, la critique du dernier siècle ne s'est enquise chez nous ni des temps ni des lieux : elle a oublié qu'il y avait, dans la poésie comme dans la peinture, une époque de renaissance qui, pour avoir convié tous les dieux aux triomphes de la foi chrétienne, n'en était pas moins une grande époque. Le peuple intelligent pour lequel les *Lusiades* avaient été composées ne s'est pas préoccupé un seul instant de cette étrange alliance; il n'a pas hésité dans son admiration : avec les nobles récits qu'on lui adressait, il a accepté le langage des faux dieux que l'on faisait parler. Les hommes lettrés de tous les pays ont pu balancer dans le jugement qu'ils avaient à prononcer sur les *Lusiades;* lui, il ne s'est pas mépris un moment; il a reconnu Camoëns à sa voix divine; il a vu qu'un grand poëte lui était né, et durant sa vie il l'a salué avec amour.

Mais pour exciter cette ardente sympathie, voyez ce qu'avait fait Camoëns; consultez surtout un vieil écrivain qui lui a consacré vingt-cinq ans d'étude. Il n'y avait pas plus de soixante-douze ans que Vasco de Gama avait accompli son étonnante entreprise, nous dit Faria y Souza ; la tradition n'avait pour ainsi dire rien conservé chez le peuple de ce qui avait été accompli si miraculeusement; ni Jean de Barros avec le prestige de son style, ni Fernand Lopez avec son enthousiasme, n'avaient suffi pour populariser le souvenir de ces victoires. « Les *Lusiades* parurent, et le bruit de ces actions prodigieuses remplit le monde ; ces palmes presque desséchées reverdirent. »

Quatre-vingts ans plus tard, au dernier siége de Colombo, au temps où les Portugais ne vivaient déjà plus dans l'Inde que par ces grands souvenirs, les soldats chantaient, dit-on, sur la brèche les belles octaves des *Lusiades*. Selon nous, ce sont de tels faits qui disent ce que vaut un poëme.

La bibliographie des *Lusiades* et des œuvres de Camoëns nécessiterait pour ainsi dire un volume à part : nous citerons ici les éditions les plus importantes; *Os Lusiadas de Luis de Camões, com privilegio real*, 4°, *impressos em Lisboa com licença da sancta inquisiçāo do ordinario, emcasa de Antonio Goçaluez, impressor ;* 1572, réimprimé dans la même année. Ce sont ces deux éditions qui, ayant été soumises à un examen plein de sagacité, ont donné lieu au beau travail de M. Mablin sur le texte des *Lusiades*, en 1826. Ce poëme a été réimprimé au seizième siècle en 1584, et en 1597. Les poésies

diverses paraissent dans l'intervalle, sous le titre suivant : *Rythmas de Luis de Camões, divididas em cinco partes, dirigidas ao muito illustre senhor D. Gonçalo Coutinho, impressas com licença do supremo conselho da geral inquisiçāo e ordinaria, im Lisboa, par Manoel de Lyra, anno* 1595. Dans cette édition *princeps* des rimes, sont de nombreuses interpolations contre lesquelles la critique doit se tenir en garde. L'édition si précieuse donnée par Faria y Souza a été publiée sous ce titre : *Rimas varias de Luis de Camoens, principe de los poetas heroycos y lyricos de España*, etc.; Lisbonne, 1685 et 1689, 4 vol. en 2 tom. in-fol. M. John Adanson fait observer que le privilége avait été accordé pour 8 vol. Les *Lusiadas* avec les fameux commentaires de Faria y Souza paraissent dès 1639, en 2 vol. in-fol., après trente-cinq ans de travail. La première édit. réellement complète du poëte est celle qui est intitulée *Obras do Grande Luis de Camões, principe dos poetas heroycos e lyricos de Hespanha, novamente dada a Luz com os seus Lusiadas, commentadas pelo licenciado Manoel Correa; Lisboa occidental*, in-fol. Non-seulement on trouve dans cette édition les pièces dramatiques, mais on y a introduit le poëme de *la Création de l'homme*, qu'il faut écarter définitivement des œuvres du poëte, et que Faria y Souza rejetait avec la plus grande énergie dès le dix-septième siècle. Selon un Portugais instruit, la collection la plus complète des œuvres de Camoëns, et sous bien des rapports la plus correcte, serait celle du P. Thomas Jozé de Aquino, publiée en 1779 et 1780, en 4 vol. in-8°, et réimprimée de 1782 à 1783 en 5 vol. in-8°. L'édition la plus magnifique sans contredit des *Lusiades*, celle que l'on regarde avec juste raison comme un des plus beaux monuments de la typographie moderne, est sortie des presses de Firmin Didot; elle a pour titre : *Os Lusiadas, poema epico de Luiz de Camões, ediçāo dada a luz por dom Jozé-Maria de Souza Botelho, morgado de Matteus;* Paris, 1817, grand in-4°. Les nombreuses gravures qui ornent ce splendide volume ont été dessinées par Gérard, y compris le portrait, dont l'ornementation est due à Percier; les planches ont été exécutées par les plus habiles graveurs du temps, Richomme, Forster, Toschi. Ce livre, réservé pour faire des présents, n'a été tiré, selon M. Beuchot, qu'à deux cents exemplaires; on pense qu'il en existe un sur peau de vélin. L'édition de 1819, publiée également chez F. Didot, et à laquelle Lecussan-Verdier a donné ses soins, est fort recherchée de nos jours; et, en adoptant fréquemment les corrections admises par Mablin, M. Francisco Freyre de Carvalho a fait imprimer à Lisbonne, en 1843, une édition que l'on peut prendre désormais pour modèle. M. John Adanson a donné une bibliographie fort judicieuse et fort complète du poëte et de ses traducteurs, à laquelle il faut ajouter les deux versions que l'on recherche aujourd'hui en France : celle de M. Millié, revue par M. Dubeux, en tête de laquelle se trouve un remarquable travail dû à M. Ch. Magnin; et la plus littérale de toutes, celle de MM. Dessaules et O. Fournier.

FERDINAND DENIS.

Pedro de Mariz, *Dialogos de varia historia*, 1618. — Manoel Severim de Faria, *Discursos varios e politicos em Evora*, 1624, in-4° (le 4e paragraphe renferme la vie de Camoëns). — Manoel de Faria y Souza, *Lusiadas de Luis de Camoens commentadas, contienen lo mas de lo principal de la historia i geographia del mondo, y singulamente de España*, etc.; Madrid, 1639, 2 vol. in-fol. — Souza Botelho, *Vida de Luiz Camoens*, en tête de la grande édition imprimée en 1817 chez Firmin Didot. — John Adanson, *Memoirs of the life and writings of Luis de Camoens;* London, 1820, 2 vol. in-8°, fig. — Charles Magnin, *Luiz de Camoëns*, article inséré dans la *Revue des Deux Mondes*, et réimprimé avec des additions en tête de la 2e édit. de la trad. de Millié. — J.-V. Barreto Feio, *Vida de Camoens* dans l'édit. publiée à Hambourg, 3 vol. in-8°. — *Memorias de Academia real das Sciencias de Lisboa*. Voy. D. Franç.-Alexandre Lobo, évêque de Viseu, *Memoria sobre Luiz de Camoens*, t. VI (1821). — Le comte de Circourt, *Vie de Camoëns*, insérée dans la *Revue de Versailles*. — Ferdinand Denis, *Camoëns et ses contemporains, notice insérée en tête de la trad. de Camoëns par Ortaire Fournier et Dessaules*, petit in-8°.

*CAMOR (*Pierre*), troubadour français, vivait dans le treizième siècle. On ignore les particularités de sa vie, et on a de lui une seule pièce de vers en sept strophes, contenant chacune l'interrogation : *Eh! pourquoi?* Cette pièce commence ainsi :

Iratz chant chantar mi rais.

Le poëte s'y plaint des rigueurs de sa dame, qui, après deux ans de servage, ne lui a pas encore accordé le don d'amoureux merci. « Eh! pourquoi, s'écrie-t-il, ai-je attendu si longtemps? Dieu ne donne-t-il pas en un clin d'œil de grands biens? »

Mout si attendut e per que?
Dieus dona en pauc d'ora gran be.

Bibliothèque impériale, manuscrits, n° 7225 et 7226, fol. 111 et 370. — Bastero, *Crusca provenzale*. — Crescembini, *Istoria della volgar poesia*, t. II, p. 204. — Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*, t. III, p. 425. — Raynouard, *Choix des Poésies originales des Troubadours*. — *Histoire littéraire de la France*, t. XX, p. 898.

*CAMOS (*Marc-Antoine*), archevêque et théologien espagnol, né à Barcelone en 1553, mort à Naples en 1606. Il prit d'abord la carrière des armes et la suivit avec éclat jusqu'en 1591, où la douleur d'avoir perdu sa femme le décida à se faire augustin, quoique dans un âge assez avancé; il étudia la théologie et la philosophie, et y fit de grands progrès. Il fut nommé en 1605 archevêque de Trani (terre de Bari); mais il mourut avant d'avoir reçu les bulles de sanction. On a de lui : *Microscomo y Gobicino universal del hombre christiano*.

N. Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

CAMOSIO ou CAMOTI (*Jean-Baptiste* DE), helléniste italien, né à Afolo (Trévisan) en 1515, mort à Rome en 1591. Il était très-versé dans les langues grecque et orientale, ainsi que dans les sciences naturelles. Il enseigna d'a-

bord la philosophie à Bologne dans le collége d'Espagne (1550), puis à Macerata (1555). Appelé à Rome par Pie IV en 1558, il y fut occupé à la traduction et à l'interprétation des Pères grecs. On a de lui : *In primum Metaphysices Theophrasti*, etc.; Venise, 1551, in-fol.; — une version latine sur la *Physique* d'Aristote, d'après Michel Psellus; Venise, 1554, in-fol.; et quelques manuscrits.

De Thou, *Mémoires historiques*. — Josias Simler, *Hist.*

CAMOUX (*Annibal*), guerrier cité comme un exemple de longévité, naquit à Nice le 20 mai 1638, et mourut à Marseille le 18 août 1759, âgé de cent vingt et un an et trois mois. Il avait servi sur les galères comme simple soldat; il dut à la sobriété et à la frugalité l'inaltérable santé dont il jouit jusqu'à cent ans. Louis XV lui accorda, vers cette époque, une pension de trois cents francs. Visité, sur son lit de mort par le cardinal de Belloy, évêque de Marseille, Annibal lui dit : « Monseigneur, je vous lègue mon grand âge. » L'évêque, mort presque centenaire, disait en riant, à la fin de sa carrière, qu'il avait accepté le legs d'Annibal. Le portrait de ce dernier a été peint par Vernet dans une vue du port de Marseille, puis par Viali, et gravé par Lucas. On a publié la vie de Camoux en 1760, in-12.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

***CAMP** (*Abraham*), prédicateur allemand, de l'ordre des Jésuites, natif de Cologne, mort à Dusseldorf le 26 février 1696. Étant entré dans la congrégation des Jésuites en 1688, il étudia les belles-lettres à Aix-la-Chapelle, et la théologie à Trèves. Après avoir prêché pendant quelque temps à Dusseldorf avec beaucoup de succès, il fut mis à la tête des missions nouvellement établies dans les duchés de Juliers et de Berg, qu'il dirigea jusqu'à sa mort. On a de lui : *Aquila grandis magnarum alarum; Ezech.* XVII, 3, *hoc est : Lessus oratorius et poeticus funebris serenissimæ Mariæ-Annæ-Josephæ Austriacæ, conjugis serenissimi Johannis-Wilhelmi, electoris Palatini;* Dusseldorf, 1689, in-fol.

Harzheim, *Bibl. Colon.*

CAMP D'AVENNE (*Hugues*), comte de Saint-Paul. *Voy.* SAINT-PAUL.

***CAMPAGNA** (*Girolamo*), sculpteur, né à Vérone en 1552, vivait encore en 1623. Élève de Danese Cattaneo, il l'aida dans beaucoup de ses travaux; dans le cours de sa longue et laborieuse carrière, il orna de beaux et nombreux ouvrages Venise, Padoue, Vérone, et quelques autres villes. Les principaux à Venise sont les superbes autels de Saint-Jean et Paul, de Saint-Laurent, et de Saint-George-Majeur; *saint François* et *saint Marc*, à la façade de l'église du Rédempteur; *saint Pierre* et *saint Thomas*, au maître-autel de Saint-Thomas ; la statue en bronze de *saint Antoine, abbé*, à Saint-Jacques de Rialto; un *Hercule*, à la *Zecca*, et une *sainte Justine*, sur la porte de l'arsenal; à Padoue, dans la chapelle Saint-Antoine, un bas-relief du *saint ressuscitant un enfant à Lisbonne;* à Vérone, une *Annonciation*, sur la façade du palais *del Consiglio;* enfin à Urbin, la belle statue du *duc Frédéric*, sur l'escalier du palais des ducs. E. B—N.

Cicognara, *Storia della scoltura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Quadri, *Otto giorni in Venezia*.

CAMPAGNOLA (*Domenico*), peintre et graveur vénitien, né vers 1482. Il reçut les leçons de son père Giulio Campagnola, mais devint élève ou au moins imitateur du Titien. Il a laissé à Venise et à Padoue un grand nombre d'ouvrages tant à l'huile qu'à fresque, remarquables surtout par la beauté et la vigueur du coloris. Campagnola tient aussi une place distinguée parmi les graveurs italiens du seizième siècle. Ses principales eaux-fortes sont l'*Adoration des Mages*, la *Madeleine aux pieds du Sauveur*, une *Sainte Famille* et une *Vénus*. Il a gravé sur bois *la Vierge allaitant l'Enfant, le Massacre des Innocents*, et quelques autres pièces. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Quadri, *Otto giorni in Venezia*.

***CAMPAGNOLA** (*Girolamo*), peintre de l'école vénitienne, né selon les uns à Padoue, selon d'autres dans le territoire de Trévise, vivait vers 1490. Vasari dit qu'il fut élève du Squarcione. Son fils Giulio fut également peintre, ainsi que son petit-fils Domenico. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

***CAMPAGNOLA** (*Barthélemy*), jurisconsulte italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était chancelier du chapitre diocésain de Vérone. On a de lui : *Liber civilis urbis Veronæ, ex bibliothecæ capitularis ejusdem civitatis autographo codice, quem Willelmus Calvus notarius anno Domini MCCXXVIII scripsit, nunc primum editus, cui nonnulla vetera documenta eidem argumento lumen afferentia præmittuntur, addito in fine opusculo de Vita et Translatione sancti Metronis et duabus Epistolis Ratherii, episcopi Veronensis;* Vérone, 1728, in-4°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***CAMPAIGNAC** (*Antoine-Bernard*), ingénieur français, né le 9 novembre 1792 à Montgeara (Haute-Garonne), après avoir servi pendant près de trente-deux ans dans la marine, a été admis à la retraite, et nommé, le 30 juin 1843, directeur de l'École des arts et métiers d'Aix. On a de lui : *Notice à joindre au rapport de M. Hubert sur les détails de construction des machines du* SPHINX, et *Instruction sur la conduite, la manœuvre et l'entretien des machines à bord des bâtiments à vapeur*, annexé au *Rapport*, etc., *de M. Hubert;* Toulon, 1836, in-fol.; de 93 p.; — *Atlas du Génie maritime, rédigé par les officiers de ce corps et mis en ordre par M. Campaignac*, etc.; Toulon, 2 t. en un vol. in-fol.; — *De l'état actuel de la*

navigation par la vapeur, et des améliorations dont les navires et appareils à vapeur marins sont susceptibles; suivi de notes explicatives, projets, tableaux, etc.; Paris, L. Mathias, 1842, in-4°.

Querard, *la France littéraire.*

*CAMPAILLA (*Thomas*), philosophe, naturaliste et prêtre italien, né à Modica, dans l'île de Sicile, le 7 avril 1668, mort probablement à Palerme le 7 février 1740. Issu d'une famille noble, il étudia pendant quelque temps à Catane le droit, pour lequel il avait peu de goût. Il l'abandonna après la mort de son père pour des études variées et même oiseuses, telles que l'astrologie, jusqu'à ce qu'enfin la poésie l'attira tout entier pendant quelque temps. Après avoir adopté le système cartésien, il se voua à l'étude des sciences naturelles et de la médecine, dans laquelle il acquit de grandes connaissances. Mais sa manière de vivre fut le contrepied des règles de l'hygiène; car il portait dans la saison la plus chaude des vêtements doublés de soie, tandis qu'en hiver il ne sortait jamais de chez lui, et tâchait de garantir son appartement contre tout accès de l'air extérieur. On raconte aussi qu'il avait l'habitude, chaque matin, quand il se sentait quelques crudités dans l'estomac, de les rendre en provoquant le vomissement. — On a de lui : *l'Adamo, ovvero il mondo creato, poema filosofico, parte I;* Catane, 1709, in-8°; Messine, 1728, in-fol.; Rome (ou plutôt Palerme), 1737, in-fol.; Milan, 1750, in-8°, et 1757, 2 vol. in-8° : c'est son principal ouvrage, dont la 3ᵉ édit. contient en outre les objections du directeur don Antoine Grana, avec la réponse de Campailla; — *Discorso in cui risponde all' opposizione fattagli dal sig. dott. Giust. Moncada sopra la sua sentenza della fermentazione;* Palerme, 1709, in-8°; Milan, 1750, in-8°; — *Discorso del moto degli animali, parte I, de' movimenti interni;* Palerme, 1710, in-12; Milan, 1750, in-8°; — *Problemi naturali;* Palerme, 1727, in-4°; Milan, 1750, in-8°; — *Cornelio Nipote, tradotto*, etc.; Vérone, 1732, in-4° — *Opuscoli filosofici, che contengono due discorsi, uno dell' incendio del monte Etna, e l'altro come la mente umana é delusa a sentire, discorrere e giudicare parimente, e le Considerazioni sopra la Fisica del sig. J. Newton;* Palerme, 1738, in-4°; Milan, 1750, in-8°; — *Apocalisse del apostolo san Giovanni, poema sacro in ottava rima;* Rome (Palerme), 1738, in-8° (poëme mystique, mais incomplet, sur la Grâce); — quelques drames et opéras (essais de jeunesse).

Mongitore, *Bibl. Sic.* — *Nuova Raccolta d' Opuscoli scientif. filolog.*, X, p. 82 et suiv. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. X.

CAMPAN (*Jeanne-Louise-Henriette* GENEST, madame), célèbre institutrice, née à Paris en 1752, morte à Mantes en 1822. Son père était premier commis aux affaires étrangères; il cultivait les lettres et recevait chez lui les littérateurs distingués de l'époque, tels que Duclos, Marmontel, Thomas. Cette société contribua à développer l'esprit d'Henriette Genest, dont l'éducation fut d'ailleurs très-soignée. Dès l'âge de quinze ans elle entra à Versailles avec le titre de lectrice de Mesdames. Ce fut d'abord une vive joie pour elle : il faut lire dans ses Mémoires l'effet magique de ce palais et de cette cour sur ces regards naïfs; mais le désenchantement suivit de près, quoiqu'elle fût dans une heureuse position. Mesdames la marièrent à M. Campan, dont le père était secrétaire du cabinet de la reine : Louis XV la dota de 5,000 livres de rente; elle fut attachée à la dauphine Marie-Antoinette en qualité de première femme de chambre. On sait qu'elle continua ses fonctions auprès de l'auguste princesse jusqu'au moment où l'horrible catastrophe du 10 août les sépara pour jamais : elle vit le fer des Marseillais levé sur sa tête quand les Tuileries, après le départ de Louis XVI et de sa famille, furent livrées au pillage. Lorsque la reine fut transférée au Temple, Mᵐᵉ Campan fit de vaines tentatives auprès de Pétion pour obtenir de l'y suivre; bientôt même il lui fallut quitter Paris, où elle devenait l'objet des soupçons et des poursuites spéciales de Robespierre. Combertin, dans la vallée de Chevreuse, fut son asile. Là, elle ne tarda pas à apprendre que sa sœur, Mᵐᵉ Auguié, s'était donné la mort au moment même de son arrestation. Les malheurs et les chagrins se succédèrent rapidement. Son mari tomba malade; il avait auparavant contracté pour 30,000 francs de dettes; son fils, âgé de neuf ans, loin de pouvoir lui être d'aucun secours, réclamait ses soins; enfin, elle se trouva réduite à un assignat de 500 francs. Dans cet état de dénûment, l'idée lui vint de fonder un pensionnat. Le goût de l'enseignement était inné chez elle, et il s'était surtout développé depuis qu'elle élevait les filles de sa sœur, retirées avec elle à Combertin. Elle s'associa une religieuse, et s'établit à Saint-Germain; elle écrivit de sa main 100 prospectus, parce que l'argent lui manquait pour les faire imprimer : au bout d'un an, elle avait soixante élèves. Napoléon, six mois avant son mariage avec Mᵐᵉ de Beauharnais, vint lui confier sa fille Hortense; et après la guerre d'Italie, le héros de cette guerre vint assister chez Mᵐᵉ Campan à deux représentations d'*Esther*. L'ordre et l'élégance qui régnaient dans cette maison lui firent une impression qui ne s'effaça pas; et après la bataille d'Austerlitz, Mᵐᵉ Campan fut nommée surintendante de la maison impériale d'Écouen. Elle remplissait dignement cette charge, lorsque arrivèrent les événements qui mirent fin à l'empire et à ses gloires. Le retour des Bourbons ne fut pas favorable à l'ancienne femme de chambre de Marie-Antoinette; des voix accusatrices s'élevèrent contre elle, et la chargèrent d'imputations que l'opinion jugea calomnieuses. Le plus grand de ses torts fut sûrement de n'avoir pas hésité à se dévouer à une nouvelle famille ré-

gnante, après avoir été attachée de si près à l'ancienne. Elle n'essaya pas longtemps de lutter contre le torrent, et se retira à Mantes. Là, le dernier et le plus poignant de ses chagrins vint l'atteindre : elle perdit son fils, et, malgré les consolations qui lui furent prodiguées par l'amitié, par la reconnaissance de ses élèves, entre lesquelles se distingua Mme la maréchale Ney, elle ne se releva point de ce coup. Bientôt attaquée d'un cancer au sein et contrainte de subir une opération cruelle, dévorée d'une maladie de poitrine, elle offrit à ses amis le triste spectacle d'un dépérissement sans remède, et mourut après avoir montré jusqu'à la fin beaucoup de patience et de courage.

Outre les *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, suivis de souvenirs et anecdotes historiques sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, première édition, Paris, 1823, 3 vol. in-8°, Mme Campan a laissé : les *Lettres de deux jeunes amies*, les *Conversations d'une mère avec ses filles*, des nouvelles et des comédiés à l'usage de la jeunesse, et un ouvrage intitulé *De l'Éducation des femmes*. Tout le monde a lu ses Mémoires : outre le vif intérêt qu'inspirent les événements et les personnages dont ils parlent, ils ont le mérite d'être écrits d'un style clair, naturel et élégant. Quant aux autres ouvrages, ils ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. M. Maigne a publié en 1824 un *Journal anecdotique de Mme Campan, ou Souvenirs recueillis dans ses entretiens*, etc. On a aussi publié la *Correspondance inédite de Mme Campan avec la reine Hortense*, 2e édit. ; Paris, 1835, 2 vol. in-8°.

Le véritable nom des Campan était *Berthollet*; l'autre leur venait de la vallée dont ils étaient originaires. Le célèbre chimiste était leur parent. [*Enc. des g. du m.*]

Galerie historique des Contemporains. — Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.*

CAMPANA (*Albert*), dominicain et théologien florentin, mort à Padoue le 24 septembre 1639. Il professa d'abord la philosophie à Pise, puis la théologie à Padoue, où il mourut d'apoplexie. On a de lui une traduction de la *Pharsale* en vers libres italiens, Venise, 1640, in-12 ; et quelques manuscrits.

Thomasini, *Vitæ Illustrorum Virorum.*

***CAMPANA** (*Antoine-François*), médecin italien, né à Ferrare le 3 avril 1751, mort le 2 mai 1832. Après avoir étudié chez les jésuites de Ferrare, il se mit à étudier la médecine, et se livra ensuite à la pratique dans l'hôpital de Sainte-Marie, à Florence. Puis il s'appliqua à la physique, et profita de sa liaison avec lord Cooper, amateur lui-même des sciences naturelles, et dont le cabinet lui était ouvert, pour se livrer à de nombreuses expériences. Appelé à remplir une chaire de physique à Ferrare, il s'acquitta de ces fonctions avec éclat. Sa carrière, d'abord interrompue par les événements de la révolution, reprit son activité lorsque les orages politiques se furent calmés. Il recommença ses cours de physique, et professa la botanique, la chimie et l'agriculture. Ses principaux ouvrages sont : *Farmacopea Ferrarese;* Ferrare, 1799 ; — *Catalogus Plantarum horti botanici Ferrariensis;* Ferrare, 1812 et 1824 ; — *Sulle cause delle febbri intermittenti che si attribuiscono all' aria cattiva;* 1824 ; — *Sulla insalubrità del barbio ne' mesi in cui ha le ova*, dans le *Giornale Ferrarese*, février 1811 ; — plusieurs ouvrages manuscrits.

Tipaldo, *Biograf. degli Ital. illustr.*, I, 80.

CAMPANA (*César* DE), historien napolitain, né à Aquila vers 1540, mort en 1606. Sa vie a été remplie par ses travaux. Il a laissé les ouvrages suivants : *Alberi delle famiglie che hanno signoreggiato in Mantova;* Mantoue, 1590, in-4° ; — *Istoria del mondo, dal* 1570 *al* 1596; Venise, 1591 et 1607, 2 vol. in-4° ; — *Delle famiglie di Baviera, e delle reali di Spagna;* Vérone, 1592, in-4° ; — *Assedio e ricaquisto di Anversa nell' anno* 1584; Vicence, 1595 ; — *Compendio istorico delle guerre successe tra christiani e Turchi e Persiani, sin' all' anno* 1597; Venise, 1597, in-4° ; — *Storia delle guerre di Flandria, dal* 1559 *al* 1600; Vicence, 1602 et 1622, in-4°, 3 parties ; — *Vita del re Filippo II*, avec *supplément* d'Auguste de Campana, fils de l'auteur; Vicence, 1608, 1609, in-4°, 5 parties.

Toppi, *Biblioth. Napolet.*

***CAMPANA** ou **CAMPANUS** (*François*), humaniste italien, né à Colle en Toscane, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut premier secrétaire des ducs Alexandre et Cosme de Médicis, et connaissait surtout l'ancienne littérature classique. On a de lui : *Ad Adrianum VI, pont. max., oratio panegyrica;* Pavie, 1523, in-4° ; — *Quæstio Virgiliana, per quam absolvitur Virgilius negligentiæ quam Varus* (*Varro*) *et Tucca ac cæteri hactenus objecerunt;* Bologne, 1526, in-4° ; Milan, 1540, in-4° ; Paris, 1541, in-8°, et 1573, in-8°, et à la suite de Janus Parrhasius ; — *Liber de rebus per epistolam quæsitis ;* Paris, 1567, in-8°, et dans l'édit. de Virgile; Venise, 1544, in-fol. Campana y reproche à Varus et à Tucca d'avoir supprimé vingt-deux vers du IIe livre de l'*Énéide*, de sorte que le contexte devient plus ou moins inintelligible.

Clément, *Bibl. curieuse*, VI, 176. — Negri, *Scritt. Fior.* — Cinelli, *Bibl.*

***CAMPANA** (*François-Frédéric*), général français, né à Turin le 5 février 1771, tué à la bataille d'Ostrolenka le 16 février 1807. Sorti de l'école militaire de Turin, il entra lieutenant adjoint à l'état-major de l'armée d'Italie le 30 mars 1794. Capitaine au corps franc étranger (2 novembre 1795), il devint aide de camp du général Victor le 23 du même mois, et fut blessé d'un

coup de feu à la bataille de Loano. Employé plus tard à la grande-armée (2e division, 5e corps), il fit les campagnes d'Allemagne, de Prusse et de Pologne, où il fut tué à l'âge de trente-six ans. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles. A. S.

Archives de la guerre. — *Vict. et Conq.*, t. XVII.

*CAMPANA (*Pierre*), graveur italien, né à Soria ou à Rome en 1727, mort en 1765. Il était élève de Rocco Pozzi, et vécut tantôt à Rome, tantôt à Naples. Il grava plusieurs *portraits* pour le Musée florentin, travailla à l'ouvrage intitulé *Serie de' ritratti de' celebri pittori*; Florence, 1764-1766, dans e *Recueil d'estampes d'après les plus célèbres tableaux de la galerie de Dresde*, 1753-1757, et dans la *Raccolta delle pitture d'Ercolano*, 1757-1762. On cite parmi ses gravures les plus estimées : *la Délivrance de saint Pierre*, d'après Préti (galerie de Dresde); — *Pierre de Cortone* (musée de Florence); — *Saint François de Paule*, d'après S. Conca.

Ticozzi, *Dizionario*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

CAMPANAIO (*Lorenzo di Lodovico*), surnommé *Lorenzetto*, sculpteur et architecte florentin, né en 1494, mort en 1541. Le premier ouvrage sérieux de Campanaio fut l'achèvement du tombeau du cardinal Forto Guerri dans l'église de Saint-Jacques, à Pistoie : la mort était venue surprendre Andréas del Verrochio avant d'avoir eu le temps de terminer ce monument. Campanaio réussit parfaitement à compléter l'œuvre du maître, et se distingua surtout dans une statue de *la Charité*, qu'on y admire encore. Rome appelait le jeune artiste; il eut le bonheur d'y gagner l'amitié de Raphaël, qui lui fit donner des travaux dignes de son talent. Il construisit le palais Caffarelli, ainsi que plusieurs magnifiques villas. Il travaillait en même temps au tombeau du cardinal Chigi, dans l'église Santa-Maria del Popolo, et sculpta les deux beaux morceaux représentant les prophètes *Élie* et *Jonas*. Plus tard, il érigea le palais du cardinal della Valle, en dessina les vastes jardins, les orna de nombreuses statues, et de deux admirables bas-reliefs d'après l'antique. Le pape Clément lui fit exécuter, en 1530, un *saint Pierre*, destiné au pont Saint-Ange; et San-Gallo, architecte de Paul III, le prit en 1536 pour le seconder dans les travaux nécessaires à l'achèvement de Saint-Pierre de Rome.

Cicognara, *Storia della scultura*. — Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lex.*

CAMPANELLA (*Thomas*), naquit en 1568 à Stilo, petit village de Calabre, et mourut à Paris en 1639. Dès l'âge de quatorze ans il prit l'habit de Saint-Dominique. Dévoré d'un immense désir de savoir, il eut bientôt lu les livres de saint Thomas et d'Albert le Grand, et épuisé tout ce qu'on enseignait dans les écoles. Dans des controverses publiques qui eurent lieu à Cosenza, il fit voir qu'il était rompu à toutes les subtilités de la scolastique. Mais la science de l'école n'était pas faite pour plaire à une imagination aussi exaltée, à un esprit aussi hardi et aussi indépendant. Il lut les livres de Télésio, et y trouva cet esprit de liberté et de hardiesse qu'il sentait fermenter en lui, et en même temps cette tendance alors nouvelle à chercher la vérité dans l'observation de la nature plus que dans les livres des savants, tendance féconde que Bacon devait régler. Deux ans après la mort de Télésio, Campanella défendait publiquement ses doctrines à Naples. Les nouveautés qu'il enseignait, et les vives attaques qu'il dirigeait contre la philosophie d'Aristote, lui firent des ennemis jusque parmi les moines de son ordre, jaloux de ses succès. L'envie s'accrut, les calomnies s'en mêlèrent, et Campanella fut obligé de quitter Naples. Pendant dix ans environ nous le voyons courir l'Italie, battant partout en brèche l'autorité d'Aristote, en appelant de la parole des maîtres à la raison et à l'expérience, « *et reformant, comme il dit,* « *toutes les sciences suivant la nature et les* « *livres de Dieu* (1). » Après avoir promené par toutes les villes d'Italie son activité inquiète; après avoir conversé avec Sarpi à Venise, avec Galilée à Florence; après avoir refusé de se fixer à Pise, où l'appelait le duc de Toscane Ferdinand Ier, il rentra à Stilo.

C'est à cette époque qu'éclata en Calabre une conspiration de moines et de gentilshommes. Il ne s'agissait de rien moins que de chasser les Espagnols du royaume de Naples. Quelle part Campanella eut-il dans cette conspiration? Voulait-il, comme on l'a cru, établir dans sa patrie une nouvelle organisation politique et religieuse? pensait-il déjà à sa *Cité du soleil*, et aspirait-il à la gloire de législateur? C'est un point qui n'est pas encore éclairci. Toujours est-il qu'il semble avoir été l'âme de cette entreprise. Trahi, livré, Campanella fut conduit à Naples, et, malgré l'intervention du nonce du pape, qui réclamait les droits de juridiction du saint-siége, il fut incarcéré. Aux griefs politiques se mêlèrent des haines et des vengeances religieuses. On lui reprocha des livres qu'il n'avait pas écrits, et des opinions qui n'étaient pas les siennes; sept fois il fut appliqué à la question, et subit les plus atroces tortures avec une fermeté d'âme inébranlable. En vain le pape Paul V sollicita sa grâce auprès de la cour d'Espagne : Campenella ne sortit de prison qu'à la mort de Philippe III, après y avoir passé vingt-sept ans. Dans cet intervalle il composa la plus grande partie de ses ouvrages : l'*Atheismus triumphatus*, le *De Monarchia Hispanica*, les *Realis philosophiæ partes quatuor* (dont la *Cité du soleil* est une partie), l'*Apologia pro Galilæo*. Chose digne de remarque! pendant que Descartes, libre, en France jetait au feu son livre *Du*

(1) Lettre de Campanella au grand-duc Ferdinand III; L. Colet, p. 278.

monde en apprenant que Galilée était inquiété pour sa démonstration du mouvement de la terre, Campanella en prison écrivait et publiait un livre pour la défendre. En même temps il composait des poésies pleines de larmes et d'une sombre tristesse; il recevait les visites de ses amis, qui répandaient ses ouvrages en France et en Allemagne. Enfin, après de longues négociations dans lesquelles il ne paraît pas que le père général de l'ordre de Campanella mît beaucoup de zèle à lui venir en aide, il sortit de prison. Le pape Urbain VIII l'accueillit à Rome avec affection. Bientôt Campanella eut à subir de nouvelles attaques, à répondre à de nouvelles accusations : il rentra dans l'arène, réfuta ses adversaires, et fut couvert de l'autorité du pape. Dès ce moment il put jouir d'une liberté complète ; mais sa tranquillité dura peu. Ses ennemis en appelèrent de la décision du pape aux violences populaires, et Campanella se vit obligé de fuir de Rome sous un déguisement, pour échapper aux furieux ameutés contre lui. Le comte de Noailles, ambassadeur de Louis XIII près du saint-siége, facilita son passage en France. Campanella vit à Aix Gassendi, avec lequel il avait déjà entretenu des relations à Paris ; Richelieu le prit sous sa protection, et le présenta au roi, qui l'accueillit avec une faveur singulière et lui fit une pension de trois mille livres. Campanella soumit ses œuvres à la censure de la Sorbonne, qui les approuva. En 1639, de retour à Paris après un court voyage en Hollande, où il vit Descartes, Campanella mourut au couvent des dominicains à l'âge de soixante et onze ans.

Campanella a composé un fort grand nombre d'ouvrages. Il avait embrassé le domaine entier des connaissances humaines. Il était même singulièrement épris des sciences occultes, et croyait à l'astrologie. Il serait beaucoup trop long de donner ici une analyse de ses ouvrages, et d'ailleurs on n'y trouve pas cette unité de vue et cet esprit de suite qui permettent de rendre facilement compte des idées d'un écrivain. Campanella a donné une classification des sciences, et tracé des règles pour pénétrer dans la connaissance de la nature ; mais il est loin d'avoir toujours été fidèle à ces règles, et s'est plus d'une fois laissé entraîner par son imagination à des hypothèses qui n'ont nul fondement dans l'expérience. Il a passé sa vie à combattre Aristote, et pourtant il incline comme Aristote vers l'empirisme; seulement cet empirisme est tempéré par un mélange de mysticisme, fruit d'une imagination exaltée jusqu'à l'enthousiasme. On trouve dans plusieurs de ses ouvrages, et notamment dans son *De sensu rerum*, plus d'une analogie secrète avec quelques théories de Platon. Comme Platon, Campanella a composé une république idéale, et il y a entre la *Cité du soleil* et la *Métaphysique* de Campanella ce rapport étroit qui existe aussi entre la *Politique* et la *Métaphysique* de Platon. Cette *Cité du soleil* est la description d'une société prétendue parfaite, organisée à la manière d'un couvent, et établie sur un communisme théocratique. Campanella a tous les défauts de son siècle : c'est incontestablement le premier de ces génies ardents et audacieux de la renaissance qui luttent à force ouverte contre la routine et l'esprit traditionnel des écoles; génies pleins de fougue, plus exaltés que maîtres d'eux-mêmes, plus ingénieux que solides, véritables agitateurs d'esprits, merveilleusement propres à la lutte, mais incapables de rien fonder.

Trois ans avant la mort de Campanella, Descartes donnait son *Discours de la méthode*, et consommait par là cette émancipation des intelligences pour laquelle Giordano Bruno et Vanini avaient donné leur sang et à laquelle Campanella avait dévoué toute sa vie. C'est là l'œuvre de Campanella, et il ne faut pas en aller chercher d'autre. Ses ouvrages sont morts, et ne peuvent témoigner que des écarts où une imagination mal réglée et le défaut de méthode entraînent quelquefois un esprit doué d'ailleurs des plus éminentes facultés.

Ouvrages de Campanella : *Philosophia sensibus demonstrata, et in octo disputationes distincta.... cum vera defensione Bernardini Telesii*; Naples, 1591, in-4° ; — *De rerum natura juxta propria principia libri IX*; Naples, 1587, in-folio,; — *Prodromus philosophiæ instaurandæ*; Francfort, 1617, avec une préface de Tobie Adami ; — *De sensu rerum et magia mirabili occulta philosophiæ libri IV*; Francfort, 1620, in-4° ; — *Apologia pro Galilæo, mathematico Florentino* ; Francfort, 1622, in-4° ; — *Realis philosophiæ epilogisticæ partes quatuor, hoc est de rerum natura, hominum moribus, politica, cui Civitas solis adjuncta est, et Œconomica*; Francfort, 1623, in-4° ; — *Atheismus triumphatus*; Rome, 1631, in-fol. ; — *De Gentilismo non retinendo quæstio unica*; Paris, 1636, in-4° ; — *De prædestinatione, electione, reprobatione et auxiliis divinæ gratiæ contra thomisticos* ; Paris, 1636, in-4° ; — *Astrologicorum libri VI*; Lyon, 1629, in 4° ; — *Medicinalicum juxta propria principia libri VII* ; Lyon, 1636, in-4° ; — *Philosophiæ rationalis partes quinque juxta propria principia*; Paris, 1638, in-4° ; — *Disputationum in quatuor partes philosophiæ realis libri IV*; Paris, 1637, in-fol. ; — *Universalis philosophiæ seu metaphysicarum rerum juxta propria dogmata, partes tres, libri XVIII* ; Paris, 1637, in-fol. ; — *De monarchia hispanica discursus* ; Amsterdam, 1640, in-24 ; — *Ecloga in portentosa nativitate Delphini Galliæ*; Paris, 1679, in-4°, poëme de 249 vers; — *De libris propriis et recta ratione studendi Syntagma*; Paris, 1688, in-8°.

B. Aubé.

Descartes, *Correspondance*, éd. Cousin, t. VII, p. 417 t. VIII, p. 18. — *Cyriani vita et philosophia Thom.*

Campanella; Amsterdam, 1705, in-8°. — *Recueil de Filleborn*, 6e cahier, p. 114. — Tenneman, *Histoire de la philosophie*. — Schroeckh, *Notices biographiques*, t. I, p. 281. — *Vita e filosofia di Tommaso Campanella, da Michaele Baldacchini*, 2 v. in-8° ; Naples, 1840. — *Thomas Morus et Campanella*, thèse présentée à la Faculté de Paris par M. C. Dareste, 1843. — Adelung, *Histoire de la Folie humaine* (en allemand), t. IV, p. 181. — Libri, *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, t. IV, p. 149, 455. — Carrière, *Die philosophische Weltanschauung der Reformationiszeit*; Stuttgart, 1847, in-8°, p. 543-608. — Pierre Leroux, article dans l'*Encyclopédie nouvelle*. — *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. I, p. 421-424. — Buhle, *Histoire de la Philosophie moderne*, traduit par Jourdan, t. II, p. 749. — Mme Louise Collet, *Notice* insérée dans *la Revue de Paris*, 4e série, t. II, p. 124 et 184, et reproduite en tête des *Œuvres choisies* de Campanella ; Paris, 1844, in-18. — M. Marsanel, *I Manoscritti italiani della regia biblioteca parigina*, I, 592 (l'auteur décrit trois volumes d'ouvrages manuscrits de Campanella sur divers sujets).

XV **CAMPANI** (*Jean-Antoine*), évêque italien, né à Carelli (Terre de Labour) en 1427, mort à Sienne le 15 juillet 1477. Il était fils d'un pauvre paysan, et sa mère le mit au monde sous un laurier, près du château de Galuzzo. Dès son jeune âge il fut employé à la garde des troupeaux ; mais bientôt le curé d'un village voisin le prit à son service, et lui enseigna le latin. Ses parents ne lui avaient pas même laissé un nom ; car celui de Campani lui fut donné à cause de la province dans laquelle il était né. Son bienfaiteur, satisfait de ses progrès, lui procura les moyens de visiter Naples, Sienne et Pérouse, villes dans lesquelles il perfectionna ses connaissances dans les sciences exactes et les belles-lettres. S'étant lié avec Jacopo Piccolomini, celui-ci le présenta à Calixte III, qui le prit pour secrétaire (1558). Après la mort de ce pape, Campani s'attacha à Pie II, qui le plaça chez son premier ministre, le cardinal de Sassoferrato, en qualité de majordome. Quelque temps après, Campani fut nommé évêque de Crotone, et ensuite de Teramo (Abruzze ultérieure) ; Paul II lui donna en outre l'archiprêtré de Saint-Eustache, qui était un gros bénéfice. En 1471, ce pape l'envoya à Ratisbonne avec François Picolomini, alors légat et cardinal de Sienne, pour y décider la guerre contre les Turcs. Campani fit de son mieux pour s'acquitter de la mission dont le saint-père l'avait chargé ; mais, ne sachant pas la langue allemande, il échoua dans ses négociations. Ne pouvant vivre d'ailleurs dans les mêmes conditions de luxe et de bien-être qu'en Italie, il conçut un profond dégoût pour l'Allemagne et les Allemands, dégoût qu'il témoigna à son retour en Italie. Parvenu au haut des Alpes, il abaissa ses chausses, et, tournant le dos vers le nord, il s'écria :

> Aspice nudatas, barbara terra, nates.

Paul II mourut avant l'arrivée de Campani, et eut pour successeur Sixte IV. Ce nouveau pontife avait étudié la philosophie avec Campani au collége de Pérouse ; il accueillit très-bien son ancien condisciple, et lui donna le gouvernement de Todi (ou Taderti), qui dans ce moment était en révolte. Campani fit tous ses efforts pour y ramener le calme, mais il ne put réussir. Envoyé successivent à Foligno et à Città di Castello avec la même mission, il ne fut pas plus heureux. Le pape, voyant que la persuasion et la douceur ne produisaient aucun résultat, se décida à employer la force : mais les troupes qu'il envoya pour arrêter le désordre commirent de tels excès dans Todi et dans Spolette, que les habitants de Città di Castello leur fermèrent leurs portes, déclarant qu'ils étaient prêts à faire tout ce que le pape commanderait, pourvu qu'on ne les obligeât pas à recevoir des soldats. Sixte IV donna l'ordre de forcer la ville, qui se prépara à soutenir un siége. Campani en était alors gouverneur : il prit la défense de ses administrés, et, renouvelant les offres de soumission des habitants, il ajoutait dans sa lettre à Sixte IV : « Si votre sainteté n'y met « point d'autre ordre, qu'est-ce que tout ceci, si- « non une cruauté digne des Turcs, et non pas une « conduite chrétienne, sacerdotale, ou qui res- « semble à celle du Sauveur ? » Sixte IV n'eut pas plutôt lu cette missive, que, cédant à la colère, il dépouilla Campani de son gouvernement, et le bannit de ses États. Celui-ci employa en vain ses amis pour supplier le pape de lui pardonner ; ils le trouvèrent inflexible. Le prélat exilé se retira à Naples, d'où, ayant eu à souffrir de la jalousie des courtisans, il se rendit à Teramo et de là à Sienne, où il mourut. Campani aimait le faste et la dépense ; il était laid et contrefait, mais son esprit faisait aisément oublier ses défauts physiques. Ses ouvrages sont écrits avec une certaine liberté, mais qui n'exclut pas la politesse. Le style n'en est pas égal, il est vrai ; mais le lecteur peut se l'expliquer par la rapidité du travail. Campani a suivi très-heureusement, quand il semble l'avoir voulu, les traces des maîtres antiques, et cela sans qu'il y ait rien dans ses compositions qui paraisse forcé ou cherché.

« L'évêque de Teramo, le savant Campanus, dit M. A.-F. Didot, se dévoua à l'imprimerie d'Ulrich Gallus avec non moins de zèle qu'en apportait l'évêque d'Aléria (André) aux impressions de Sweynheim et Pannartz. L'ardeur de Campanus à remplir les fonctions de correcteur était telle, dit Zetner cité par Maittaire, qu'il ne consentait à prendre, la nuit, que trois heures de sommeil. On trouve, à la fin de plusieurs livres imprimés par Ulrich Gallus, ces vers composés par Campanus :

> Anser Tarpeii custos Jovis, unde quod alis
> Obstreperes, Gallus decidit. Ultor adest
> Ulrichus gallus ; ne quem poscantur in usum,
> Edocuit pennis nil opus esse tuis. »

Ses écrits ont été réunis en un volume in-fol., publié par Ferno à Rome, 1495, in-fol., Venise, 1502, in-fol. On a publié séparément : *Epistolæ et Poemata, una cum vita auctoris* ; Leipzig, Monckenius, 1707, in-8° ; — *Titi Livii Decades ex editione Campani* ; Rome, 1471 et 1472, in-fol ; — *Andreæ Bracchi Vita* ; Bâle, 1545, in-8°, éloge traduit en italien par Pompée Pellini ; Venise, 1572, in-4°.

Toppi et Nicodemo, *Biblioteca Napoletana.* — Nicéron, *Mémoires*, t. III, et X. — Bayle, *Dict.* — A. Firmin Didot. *Essai sur la Typographie*, col. 832.

CAMPANI (*Joseph*), astronome italien, vivait à Rome dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il se rendit célèbre par quatre inventions, et la confection de longs télescopes à l'aide desquels il découvrit les taches de Jupiter. Cette dernière observation l'engagea dans une polémique avec Divini, qui réclama pour lui-même le bénéfice de la découverte. On a de Campani : *Ragguaglio di due nuove osservazioni, una celeste in ordine alla stella di Saturno, e terrestre l'altra in ordine agli instrumenti*; Rome, 1654, in-8° (*Voy.* à ce sujet une lettre d'Auzout à l'abbé Charles, Paris, 1665, in-4°, et une autre de Hook à Auzout, trad. de l'angl.; Paris, in-4°, p. 36); — *Lettera di Giuseppe Campani al sig. Giov.-Domen. Cassini, intorno alle ombre delle stelle Medicee nel volto di Giove, ed altri nuovi fenomeni celesti, scoperti co' suoi occhiali*; Rome, 1666, in-fol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CAMPANI (*Nicolas*), surnommé *il Strascino*, auteur comique italien, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Il n'est guère connu que par ses œuvres; on sait seulement qu'il était d'un caractère porté à la gaieté et même à la licence. Il fut membre de l'Académie des *Rozzi* (Rustiques), fondée vers la fin du quinzième siècle par des jeunes gens de Sienne. On a de lui les comédies suivantes : *il Coltellino; — il Magrino; — il Berna; — il Strascino;* Sienne, 1519; Venise, 1592, in-8°; le titre de cet ouvrage est devenu le surnom de l'auteur : la comédie du *Strascino*, ainsi que les deux premières pièces, sont mentionnées dans la *Drammaturgia* d'Allacci; la quatrième ne se trouve citée que dans Pinelli; — *Lamento di quel tribulato di Strascino sopra il male incognito, che tratta della pazienza ed impazienza;* Venise, 1523, in-8°; — des *Capitoli*, dans les *Rime* de Berni et dans d'autres recueils.

Riccoboni, *Histoire du théâtre italien.* — Pinelli, *Catalogue.*

CAMPANI-ALIMENIS (*Matthieu*), physicien italien, né près de Spolette, vivait dans le dix-septième siècle. Il était curé à Rome en 1661; mais on ignore les particularités de sa vie, qui paraît avoir été complétement partagée entre les devoirs de son ministère et l'amour de la science. Il aida beaucoup à la confection d'une horloge destinée à marquer les heures de nuit au moyen d'un cadran transparent éclairé par derrière. C'était une invention curieuse pour l'époque; on l'a appliquée depuis dans la lanterne magique. Campani exécuta, en 1668, un autre appareil horaire dont les mouvements sont produits par trois poids; deux d'entre eux forment leviers perpétuels, et impriment un balancement au troisième. Les deux leviers sont appuyés sur la roue de l'axe, et cet axe, par une seule aiguille, marque les secondes, les minutes, et l'heure entière. Le temps marqué par cette horloge n'est pas le résultat d'un mouvement pendulaire, mais il est fourni par un système particulier qui peut se mouvoir dans toutes les situations perpendiculaires, horizontales ou obliques, bien que ses mouvements soient égaux et réglés. Ces horloges étaient nommées muettes, parce que leur mouvement ne faisait aucun bruit. Campani proposait, en outre, un moyen qu'il croyait sûr de remédier à l'irrégularité provenant des altérations de l'air dans lequel s'opèrent les vibrations du pendule, vibrations qui empêchent la précision des horloges; il obviait aussi à l'inégalité de ces vibrations plus ou moins courtes, produites par les impulsions inégales qu'elles reçoivent de diverses causes, surtout du ressort.

Campani se fit connaître encore par sa manière de tailler les verres lenticulaires pour les lunettes astronomiques. C'est avec un télescope construit par ce savant que Cassini put découvrir les deux satellites les plus proches de Saturne. Campani a donné la théorie de ses diverses découvertes dans un ouvrage intitulé *Horologium solo naturæ motu atque ingenio dimetiens et numerans momenta temporis constantissime æqualia; accedit circinus sphæricus pro lentibus telescopiorum tornandis et poliendis;* Rome, 1678, in-4°.

C. Huyghens, *Horologium oscillatorium.* — Le P. Poisson, *Relations des savants d'Italie.* — *Bibliotheca italiana*, t. VIII, p. 83. — Libri, *Hist. des sciences en Italie.*

***CAMPANILE** (....), missionnaire apostolique, né à Saint-Antoine, près de Naples, en 1762, mort à Naples le 2 mars 1835. L'ordre de Saint-Dominique le reçut dans son sein. Tout jeune encore il y prit l'habit, et, après avoir été consacré prêtre, on le chargea des fonctions de l'enseignement, dont il s'acquitta à la satisfaction de ses chefs. Sentant en lui la passion de l'apostolat, il s'attacha au collége de la Propagande, à Rome. Sa connaissance de la langue arabe le fit envoyer en 1802 dans l'Orient en qualité de préfet des missions de la Mésopotamie et du Kurdistan. Le zèle dont il était animé lui fit rendre à l'Église des services importants. Dix villages de ces contrées furent acquis à la catholicité; et les évêques chaldéens résidant à Alkuse, à la sollicitation du P. Campanile, renoncèrent à l'usage qu'ils avaient de nommer leurs successeurs au dehors du saint-siége. Revenu à Naples après treize années de travaux apostoliques couronnés de succès, Campanile devint d'abord prédicateur; mais bientôt on le nomma professeur suppléant d'arabe à l'université de Naples. On a de lui une *Histoire du Kurdistan et des sectes religieuses qui s'y trouvent.* A. R.

L'Ami de la Religion.

***CAMPANILE** (*Giuseppe*), satirique italien, né à Naples en 1630, mort le 24 avril 1674. Incarcéré parce qu'il avait nui par ses écrits à des familles considérées, il mourut en prison. On a de lui : *Prose varie; — Lettere*

capricciose; — Dialoghi morali; — le Notizie di nobiltà.

Toppi, *Bibliot. Napolet.*

CAMPANILE (*Philibert*), écrivain héraldique, Napolitain, né vers la fin du seizième siècle. On ne sait aucun détail sur sa vie, mais on a de lui : *Idee e vere forme d'eloquenza, secondo la dottrina di Ermogene e di altri retori antichi*; Naples, 1606, in-4°; — *Istoria della famiglia di Sangro;* Naples, 1615, in-fol.; — *Armi ovvero insegni de' nobili;* Naples, 1615 et 1681, in-fol.

Toppi, *Biblioteca Napoletana.*

CAMPANILE (*Jean-Jérôme*), évêque napolitain, mort à Iscenia en 1626. Il était de la famille du précédent. D'abord docteur en droit, il obtint l'évêché de Lacerdone, puis celui d'Iscenia en 1625. On a de lui : *Diversorium Juris canonici*, Naples, 1620, in-fol., et quelques autres écrits.

Toppi, *Bibliot. Napolet.* — *Dictionnaire universel.*

CAMPANIUS (*Thomas*), géographe suédois, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui une *Description de la Nouvelle-Suède, ou de la Pensylvanie actuelle* (en suédois); Stockholm, 1702, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CAMPANUS (*François*). *Voy.* CAMPANA (*François*).

CAMPANUS ou **CAMPAU** (*Jean*), de Novare, mathématicien italien, mort vers 1300. Il s'adonna avec ardeur à l'étude des sciences au milieu d'une époque, d'ignorance et il fut regardé comme une autorité du premier ordre. Il composa dix ou douze ouvrages d'astronomie et de géométrie; il en est qui, de 1495 à 1540, ont obtenu plus de dix éditions. Aujourd'hui personne ne les lit; les progrès de la science les rendent complétement inutiles, et ils ne peuvent intéresser que l'histoire des mathématiques. L'auteur cependant est digne d'éloges; il fut du petit nombre des hommes studieux qui se vouèrent avec zèle aux sciences positives, et il contribua de son mieux à les propager. Il traduisit Euclide, et y joignit un commentaire qui fut longtemps regardé comme ce qu'il y avait de mieux en ce genre.

Prosper Marchand, *Dictionnaire historique.* — Lalande, *Biographie astronomique.* — *Histoire littéraire de la France*, XXI, 248-254. — Libri, *Hist. des sciences mathématiques en Italie*, II, 48. — Chasles, *Histoire de la géométrie.*

CAMPANUS (*Jean*), théologien allemand, né dans le duché de Juliers, vivait dans la première partie du seizième siècle. Il suivit Luther jusqu'en 1530. Mais à cette époque il se sépara complétement de ce réformateur, et s'établit à Wittemberg pour y créer une secte à part, dite *des Campanites*. Il enseignait une opinion sur la cène non-seulement contraire à Luther, mais tout à fait différente de celle des autres sacramentaires. Il professait aussi que le Fils et le Saint-Esprit n'étaient pas deux personnes différentes de celle du Père. Ses hérésies lui attirèrent l'animadversion des catholiques et des protestants. On a de lui une dissertation *de Antitrinitario*, dans les *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn, t. XI, p. 1.

Prateole, *Vita Campani.* — Florimond de Remond, *Origine des Hérésies.* — Sponde, *Annal. ecclesiastici.*

CAMPASPE ou **PANCASTE**, courtisane asiatique, vivait environ 330 ans avant J.-C. Elle était une des plus belles femmes de son temps, et maîtresse d'Alexandre le Grand. Ce monarque, qui l'aimait beaucoup, voulant avoir constamment son images ous les yeux, la fit peindre nue par Apelle. L'artiste ne put résister aux charmes de son modèle, et tomba malade d'amour. Informé de cela, Alexandre n'hésita pas à faire le sacrifice de ses affections pour sauver les jours de son peintre favori. Il céda Campaspe à Apelle, qui l'épousa. Ce trait a fait le sujet d'un opéra.

Pline, l. XXXV, c. 10. — Élien, l. XXX. — Lucien.

***CAMPBELL** (*Archibald*), évêque écossais, mort à Londres en 1744 (?). Il descendait de la famille des Argyles. Il fut nommé évêque en 1711, et en 1721 il fut appelé à remplir les fonctions épiscopares à Aberdeen; mais des dissentiments assez sérieux sur des points de doctrine lui firent bientôt abandonner ce siége. Il retourna alors à Londres, et se trouva mêlé aux controverses animées qui marquèrent cette période. Il prit part aussi aux négociations entamées alors entre les évêques non conformistes d'Angleterre et d'Écosse et la Russie, pour réunir les églises grecques et les dissidents de la Grande-Bretagne. Archibald Campbell écrivit un *Traité sur l'état des âmes après la mort.*

Keith, *Catalogue of Scottish bishops.*

CAMPBELL (*clan et famille des*). La tribu gaëlique des Campbell appartient aux montagnes de l'Écosse, où elle fut nombreuse et joua un grand rôle à diverses époques de l'histoire de ce royaume. Ses traditions la font remonter aux temps les plus anciens, mais elle ne commença à se distinguer que vers la fin du treizième siècle. Elle se nommait primitivement *O'Dubin*. Diarmid O'Dubin, vaillant guerrier, eut pour fils Paul O'Dubin, laird de Lochow, dont la fille Ève épousa Gilespick; celui-ci prit le premier le nom de *Campbell*, pour immortaliser un service qu'il avait rendu à la France sous le règne de Malcolm-Can-More, dans le neuvième siècle. Cependant le clan Campbell se qualifiait toujours, dans ses chants, d'*enfants de Diarmid*. Un de ses chefs, appelé Callum, fut surnommé *More* ou *le Grand*, nom qui servit dans la suite à désigner le chef du clan. Le clan était établi dans l'Argyllshire, et les comtes d'Argyll ou Argyle en étaient les chefs; ils s'attachèrent à la fortune de William Wallace et de Robert Bruce, et furent enrichis des dépouilles du clan de Dougals; aussi purent-ils rivaliser avec les Mac-Donald des îles. Mais, sous les Stuarts, la famille Camp-

bell, qui avait combattu Montrose et amené sa perte, eut beaucoup à souffrir. Deux marquis d'Argyle eurent la tête tranchée après la restauration de cette dynastie. Le clan fut décimé et en partie détruit; mais il se releva après la révolution de 1688, et John Campbell fut créé duc d'Argyle en 1701. Depuis que les clans ont été détruits en Écosse, surtout à la suite de la bataille de Culloden, où cependant celui des Campbell figurait dans les rangs opposés aux Stuarts, beaucoup de Campbell ont quitté les montagnes de l'Argyllshire pour chercher fortune ailleurs. On en trouve dans toutes les parties du monde, et il est peu de noms aussi répandus dans tous les pays que celui des Campbell. Le clan de Campbell joue un rôle important dans plusieurs romans de Walter Scott. [*Enc. des g. du m.*]

Voici les principaux membres de cette illustre famille :

Colin-More Ier Campbell Mac-Callum-More avait pris parti pour Robert Bruce contre Jean Bailleul. Il accompagna Robert à Berwick, lorsque Édouard Ier, roi d'Angleterre, s'y transporta pour terminer le différend entre les deux prétendants à la couronne d'Écosse. Colin-More épousa une demoiselle de la maison Sainclair; il en eut deux fils : Niel, qui lui succéda, et Duncan, laird de Red-Castle, chef des comtes de Loudon.

Niel, mort en 1316, assista en 1306 au couronnement de Robert Ier, et il fut un des barons qui adjugèrent, l'an 1315, la couronne à ce monarque et à ses descendants d'une manière héréditaire. Il avait épousé Marguerite, fille du roi Bruce. On peut juger par cette alliance de l'importance qu'avaient déjà les Campbell. Niel laissa deux fils, Colin et Jean.

Colin II, mort en 1340, succéda à son père, et rendit de grands services à Édouard Bruce, roi d'Irlande, ainsi qu'à Daniel Bruce, roi d'Écosse. Il reprit aux Anglais la forteresse de Duncan, devint gouverneur héréditaire de cette place, et transmit le titre de Duncan à ses descendants. Il avait épousé une Lennox, dont il eut un fils.

Archibald Ier demeura toujours fidèle à David Bruce, même après que ce prince eut été fait prisonnier par les Anglais (1346); il l'aida énergiquement à reprendre sa couronne, et fut généreusement récompensé de son dévouement (1358).

Colin III repoussa les Écossais septentrionaux en 1398, et fit cesser leurs déprédations.

Colin IV épousa Marguerite, fille du duc d'Albany, régent du royaume : Jacques Ier le fit grand justicier, conseiller intime, et lieutenant gouverneur de l'Argyllshire. Jacques II l'éleva à la dignité de lord grand chancelier, et en 1445 il entra au parlement comme seigneur d'Argyle. Son second fils, Colin, comte de Breadalbane, est le chef de cette troisième branche des Campbell.

Colin V, mort en 1557, est le premier qui prit le titre de comte d'Argyle. Il fut aussi lord grand chancelier, et gouverna réellement l'Écosse. Il avait épousé Isabelle Stuart, princesse du sang royal, dont il eut deux fils et cinq filles.

Archibald II, tué le 9 septembre 1513, fut créé par Jacques IV grand chancelier d'Écosse, chambellan et maître d'hôtel du roi. Il périt, ainsi que Jacques IV et la plus grande partie de la noblesse écossaise, à la désastreuse bataille de Flodden-Field, livrée contre les Anglais. Il avait épousé Élisabeth de Lennox, dont il avait huit enfants.

Colin VI était conseiller intime de Jacques V, qui le fit son maître d'hôtel héréditaire, et le nomma shérif du comté d'Argyle. Il avait épousé Jeanne Gordon, dont il eut un fils et une fille.

Archibald III mourut en 1558. Il embrassa la religion protestante, ce qui ne l'empêcha pas d'être grand chancelier. Il avait épousé Hélène Hamilton, dont il eut deux fils, Archibald et Colin.

Archibald IV, mort en 1575, était aussi grand chancelier d'Écosse. Étant mort sans enfant, son frère lui succéda.

Colin VII, mort en 1584, fut grand chancelier intime de Jacques VI. Il avait épousé Agnès Keith, comtesse de Marishall, dont il n'eut qu'un fils.

Archibald V. Les services qu'il rendit lui valurent en 1617 la baronnie de Kyntire. Il avait épousé d'abord Marguerite de Douglas, comtesse de Morton, dont il eut Archibald, qui lui succéda, et quatre filles; de sa seconde femme il eut Jacques, comte d'Iroine et baron de Kyntire.

Archibald VI, marquis d'Argyle, né en 1598, décapité en 1661. Il reçut une éducation convenable à sa naissance et au rang qu'il devait occuper. Charles Ier le créa marquis en 1641, bien qu'il eût montré beaucoup d'opposition au désir qu'avait ce monarque de réunir les églises d'Angleterre et d'Écosse. Ce fut Archibald qui détermina Charles II à passer en Écosse, et à se faire couronner à Stone en 1651. Campbell fut fait prisonnier à la défaite décisive de Worcester (13 septembre 1651), et envoyé à Édimbourg. Voyant le parti royal anéanti, il fit sa soumission à Cromwell, et revint dans son marquisat. A la restauration, Charles II, oubliant les premiers services d'Archibald, lui fit un crime d'avoir reconnu le gouvernement républicain, et le retint prisonnier durant cinq mois à la Tour de Londres; on le transféra ensuite en Écosse, et, bien que son changement de parti eût été la conséquence forcée du désastre de Worcester, on l'accusa de trahison. Il fut condamné à mort et exécuté.

Archibald VII, comte d'Argyle, fils du précédent, décapité aussi à Édimbourg le 30 juin 1685, avait suivi son père dans toutes les guerres contre les puritains. Il s'était surtout distingué à Dunbar (13 septembre 1650). Aussi Cromwell, bien qu'il eût accepté un arrangement avec le père, excepta formellement le fils de

toute amnistie. Archibald dut donc rester fugitif jusqu'au retour de Charles II; son attachement invariable à la cause royaliste, ses exploits et les persécutions qu'il avait éprouvées étaient autant de titres à la reconnaissance royale; il n'en fut rien. Les ennemis des Campbell, qui avaient conduit son père à l'échafaud, n'avaient pas épuisé leur haine : tout-puissants auprès de l'ingrat et faible Charles II, ils résolurent d'arracher à ce monarque la condamnation d'un de ses plus loyaux serviteurs. A cet effet, ils interceptèrent une lettre dans laquelle il exprimait son juste mécontentement de la conduite de la cour à son égard. Sur cette seule pièce, son procès fut instruit devant le parlement d'Écosse comme criminel de lèse-majesté, ayant cherché à soulever des dissensions entre le roi et ses sujets. Quelque fausse que fût cette inculpation, le comte n'en fut pas moins condamné à avoir la tête tranchée. Parmi les conseillers du roi il se trouva pourtant un homme de cœur: le lord comte de Clarendon déclara fermement à Charles que, s'il ratifiait un aussi injuste arrêt, il s'expatriait aussitôt et renonçait à son titre d'Anglais, ne voulant plus être citoyen d'un pays où l'honneur, la fidélité, la bravoure étaient autant de titres de proscription. Le roi, sensible à ces véhémentes remontrances, différa l'exécution du jugement. Campbell fut mis en liberté quelque temps après, et, rentré en grâce, il devint conseiller privé et lord de la trésorerie. Lorsque le duc d'York passa en Hollande, Archibald refusa de prêter des serments contradictoires. Ses ennemis l'accusèrent de nouveau de trahison, et une sentence plus odieuse que la première vint encore frapper le comte. Il s'échappa et se réfugia en Hollande. Lors de la prise d'armes du duc de Montmouth, Archibald revint en Écosse avec plusieurs seigneurs mécontents, et chercha à faire révolter les montagnards; mais, avant d'avoir pu réunir des forces assez nombreuses pour joindre Montmouth, il fut arrêté, conduit à Édimbourg, et décapité. Il avait épousé Marie Stuart, fille du comte de Murray, dont il eut quatre fils et deux filles.

Archibald VIII, mort en 1703, duc d'Argyle, fut investi des titres et biens de son père, même avant sa condamnation. Il fut un des pairs d'Écosse qui passèrent en 1688 avec le prince d'Orange de Hollande en Angleterre, en compagnie de Jacques de Montgomery et de Jean Dalrymphe. En 1689, il offrit, au nom des états d'Écosse, la couronne de ce royaume à Guillaume de Hanovre et à son épouse. Le nouveau roi le fit conseiller intime et colonel de la garde écossaise à cheval. Ses titres, qui appartiennent encore aujourd'hui à ses descendants, sont ceux-ci : duc d'Argyle, marquis de Kinstyre et de Lorn, comte de Campbell et de Cowal, vicomte de Lochow et de Glenyla, lord de Mull, d'Ynnerara, de Morven, etc. Il avait épousé Elisabeth Talmash de Helmingham, dont il eut trois enfants.

Archibald IX, mort en 1723, fut fait lord grand trésorier d'Écosse à vingt et un ans. Aux nombreux titres et domaines dont il hérita de son père, la reine Anne ajouta encore, le 29 octobre 1706, ceux de comte d'Ylay, vicomte d'Orsay, lord de Duncan et d'Arosse. Elle le fit, de plus, conseiller intime en 1711. George le confirma dans son immense fortune, et même le créa, de plus grand garde des sceaux d'Écosse.

John, duc d'Argyle, etc., etc., né en 1678, mort en 1743, succéda à son frère, mort sans enfants. Il fut nommé commissaire de la reine Anne près le parlement d'Écosse, et contribua beaucoup à faire conclure l'acte d'union (1705). Pourvu ensuite d'un régiment d'infanterie, il se distingua dans la guerre de la succession d'abord à Ramillies (1706) comme colonel, ensuite à Oudenarde comme général, puis aux siéges de Lille, de Gand; enfin à Malplaquet en 1710. En 1711, il fut envoyé en Espagne comme ambassadeur extraordinaire; mais une sérieuse maladie le força à revenir en Angleterre, où il fut élevé au commandement général de l'armée d'Écosse (1712). Son opposition contre le ministère ne tarda pas à lui faire retirer ses fonctions. Cependant, en 1715, il fut chargé de repousser les tentatives du prétendant. Dans une première bataille à Dumblain, il arrêta la marche du comte de Marr; puis, ayant reçu quelques renforts, bien qu'inférieur en nombre, il battit définitivement ce général, et obligea le prétendant à se rembarquer. Ses services lui valurent l'ordre de la Jarretière, les titres de pair d'Angleterre et duc de Greenwich, les charges d'amiral héréditaire des îles d'Écosse, de conseiller général d'artillerie, etc., etc. Il contribua puissamment à la chute de lord Robert Walpole; mais il fut frappé de paralysie peu de temps après. Il est enterré dans l'abbaye royale de Westminster. Il avait épousé Jeanne de Warburton, dame d'honneur de la reine, qui lui donna quatre filles. En lui s'éteignit la branche aînée masculine des Campbell. [*Enc. des g. du m.*]

Macpherson, *History of England*. — Walter Scott, *Rob Roy*, passim.

CAMPBELL (*Colin*), architecte anglais, né dans le nord de l'Angleterre, mort en 1734. Il fut inspecteur des bâtiments de l'hôpital de Greenwich, et construisit dans le comté de Kent des édifices remarquables, parmi lesquels une maison à Mereworth sur le plan de la villa Capri, dans le voisinage de Vicence. On a de lui : *Vitruvius britannicus*, 1715-1725, 3 vol., ouvrage continué par Woolfe et Gandon, 1767 et 1771.

Crésy, *Milizia*. — Lempriere, *Univ. Biog.* — Dallaway, *Observations on English architecture*.

CAMPBELL (*George*)*, théologien écossais, né à Aberdeen en 1696, mort en 1757. Après avoir été élevé à l'université de Saint-André, il devint en 1728 professeur d'histoire ecclésiastique. On a de lui : *A Discourse on the Miracles*; (?) traduit en français par J. de Castillan, Utrecht,

* Archibald (?)

1765, in-12; — *Vindicatio christianæ religionis*; 1736, in-8°; — un *Traité sur la vertu morale*. ×

Lempriere, *Univ. biog.* — Watkins, *New historic. Dictionary*.

* CAMPBELL (*George*), théologien écossais, né en 1719 à Aberdeen, mort dans la même ville le 6 avril 1796. Il étudia la théologie au Mareschal-college, et fut pasteur à Banchory-Ternan. Il obtint en 1759 la place de principal de Mareschal-college, et en 1771 il y occupa la chaire de théologie. Son savoir, sa tolérance, le nouvel ordre qu'il mit dans ses leçons, lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Quoique très-modéré dans ses principes, il professait une manière de penser très-libre pour son temps. On a de lui : *Dissertation on Miracles*, 1763, ouvrage qui fit beaucoup de bruit lors de sa publication; c'était une réponse à l'*Essais on Miracles* de Hume; — *Philosophy of Rhetoric*; — *Translation of the Gospel with preliminary Dissertations and notes*, 2 vol. in-4°; — *Lectures on ecclesiastical history*, œuvre posthume, 2 vol. in-8°.

Keith, *Life of Campbell*. — Gorton, *General biog. dictionary*.

CAMPBELL (*John*), historien écossais, né à Édimbourg en 1708, mort le 29 décembre 1775. Amené jeune en Angleterre par sa mère et destiné au barreau, il préféra la culture des lettres. Il écrivit alors sur diverses matières d'intérêt général, et travailla à plusieurs recueils, tels que la *Grande histoire universelle*, la *Biographia Britannica* (1745). Il avait peu de goût pour le monde, et, tout entier à l'étude, il ne se promenait guère que dans sa chambre ou son jardin. En 1765, il fut appelé à l'emploi d'agent royal pour l'Amérique septentrionale, emploi qu'il garda jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *the Lives of the Admirals and other british seamens* (les Vies des Amiraux et autres gens de guerre anglais); 1742-1744, 4 vol. in-8°, ouvrage devenu populaire en Angleterre; — *Hermippus redivivus, or the sage's triumph over old Age and the Grave* (Hermippe rajeuni, ou le Triomphe du Sage sur la vieillesse et la mort); 1743, in-8°: l'auteur indique dans ce livre les moyens de prolonger la vie; — *Voyages and Travels*; 1744, in-8°; — *Present State of Europe*; 1750, in-8°; — *A political survey of Britannia*; 1774, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est le titre le plus sérieux de Campbell à l'estime publique.

Aikin, *General biog.* — Lempriere, *Universal biography*. — Rose, *New biog. dict.*

CAMPBELL (sir *Niel*), officier anglais, né vers 1770, mort le 14 août 1827. Après avoir servi de 1797 à 1800 dans les Indes occidentales, il revint en Angleterre, où il parcourut tous les grades jusqu'à celui de major dans le 54° régiment, avec lequel il alla en Jamaïque. Il resta deux ans dans cette contrée. A son retour dans la mère-patrie, en 1808, il fut chargé de commander les forces anglaises placées sur les îles du Vent et sous le Vent. Devenu lieutenant-colonel le 11 août de la même année, il se distingua dans la campagne de janvier 1809, dont l'issue fut la prise de la Martinique. Au mois d'avril suivant, il accompagna le major général Maitland dans l'expédition contre les Saintes, près de la Guadeloupe, et contribua à leur conquête. Au mois de janvier 1810, il prit part à celle de la Guadeloupe elle-même. Les Français ayant été définitivement obligés d'abandonner ces parages, il revint en Angleterre à la fin de la même année, et se rendit bientôt après en Espagne et en Portugal. En avril 1811 il fut nommé colonel du 16° régiment d'infanterie portugais, avec lequel il prit part au blocus d'Alméida, puis aux siéges de Ciudad-Rodrigo, de Badajoz, de Burgos, et à la bataille de Salamanque. Deux de ces affaires lui valurent les éloges du duc de Wellington. En janvier 1813, l'armée s'étant retirée de Burgos et de Madrid pour aller hiverner vers la frontière du Portugal, le colonel Campbell, alors malade, revint en Angleterre. Au mois de février il alla en Suède, peut-être pour s'entendre avec Bernadotte au sujet de la Pologne; puis il se rendit au quartier général de l'empereur Alexandre. Il y trouva lord Cathcart, qui le chargea, ainsi que sir Robert Wilson et le colonel Lowe, d'étudier les forces et les opérations des corps d'armée russes. Le colonel Campbell fit même partie alors du corps d'armée de Wittgenstein. Il assista au siége de Dantzig aux mois d'août, septembre et octobre 1813. Le 24 mars 1814, il fut grièvement blessé en chargeant les Français à la Fère-Champenoise. Un corps de Cosaques, venu pour l'appuyer, avait pris pour des Français les troupes qu'il commandait, et l'un d'eux l'avait atteint. Au mois d'avril 1814, il fut chargé d'accompagner Napoléon de Fontainebleau à l'île d'Elbe.

Après avoir rempli sa mission, le colonel Campbell vint résider dans l'île, comme pour empêcher toute attaque venant du dehors. En même temps on répandit le bruit que Campbell prolongeait ainsi son séjour, parce que Napoléon lui-même le désirait. Campbell était absent de l'île d'Elbe lorsque la fuite de l'ex-empereur eut lieu le 26 février 1815. Le 27, il put apercevoir les bâtiments qui se rendaient à Cannes. Il ignorait ou était censé ignorer tout, et il fut justifié par son gouvernement lui-même. Au mois de mars 1815 il négocia avec le prince Cariati, envoyé par la reine de Naples, femme de Murat, la capitulation en vertu de laquelle les troupes anglo-siciliennes occupèrent Naples. On remit entre ses mains l'arsenal et les bâtiments qui se trouvaient dans le port; et à la fin du même mois il conclut la convention aux termes de laquelle la princesse devait rentrer en France. Mais lord Exmouth considéra cet arrangement comme fait en dehors des pouvoirs déférés au colonel Campbell; et la reine dut se placer sous l'égide de l'Autriche. Sir Campbell se rendit alors en Bel-

Ascribed by Watt to the Hon. Archibald Campbell, the Nonjuror.

gique, où il prit d'assaut la porte de Valenciennes, à Cambray. Il fut chargé ensuite par le duc de Wellington de commander les troupes auxiliaires hanséatiques. A la fin de l'année 1825, il reçut la mission d'explorer les sources du Nil, et de continuer les découvertes de Mungo Park; et en 1826, à la mort du major général sir Charles Turner, il fut envoyé à Sierra-Leone, dont le climat causa sa mort.

Rose, *New biog. dict.*

CAMPBELL (*Thomas*), un des poëtes anglais les plus distingués du dix-neuvième siècle, né à Glascow le 27 juillet 1777, mort à Boulogne le 15 juin 1844, descendait des anciens chefs du clan des Campbell. Il fit d'excellentes études, et manifesta un goût précoce pour la poésie, en même temps qu'il se liait avec le représentant le plus élevé de la philosophie écossaise, Reid, dont la sagesse tempéra ce qu'il y avait d'excessif dans les opinions républicaines du poëte de dix-sept ans. Il fut précepteur dans une des Hébrides, à l'île de Mull, après avoir songé tour à tour à être médecin, commerçant, homme de loi, chimiste. Tout en faisant quelques travaux littéraires et en donnant des leçons pour vivre, il composa les *Plaisirs de l'Espérance* (*the Pleasures of Hope*), qui, publiés en 1779, lui furent payés 50 l. (1,250 f.), et obtinrent un immense succès. C'était un de ces poëmes *descriptifs* comme il s'en faisait tant alors en France et en Angleterre; mais Campbell avait rajeuni ce genre usé par l'élégance souvent très-poétique du style et par la délicatesse des sentiments; il marquait la transition entre l'école *descriptive* de Thomson et l'école des *lakistes*. Avec le produit de son poëme il visita l'Allemagne, où le général Moreau faisait son immortelle campagne de 1800. Son *Ode sur la bataille de Hohenlinden* est un souvenir de ce voyage. A son retour, il s'établit à Londres, et épousa sa cousine Mathilde Saint-Clair. Son mariage et la nécessité d'entretenir sa famille lui causèrent d'assez graves embarras pécuniaires, dont il sortit par une édition nouvelle de son poëme, laquelle lui rapporta 1,000 l. (25,000 f.), par une pension de 200 l. (5,000 f.) que ses amis wighs lui firent obtenir, et par un héritage de 125,000 f. Son second poëme, *Gertruda of Wyoming*, 1809, roman gracieux et pathétique, écrit avec une élégance admirable, obtint encore beaucoup de succès, bien qu'on y sentît un peu trop d'art et d'apprêt. « Le métal, disait le grand critique Thomas Jeffreys, a été battu par endroits jusqu'à perdre sa ductilité. » Il aurait pu ajouter que ce métal, à force d'être poli, était devenu assez mince. *Théodoric* (1824), *conte domestique* à la manière de Wordsworth, et le *Pèlerin de Glencoe* (*the Pilgrim of Glencoe*, 1842) n'ajoutèrent rien à la gloire de Campbell, qui reste pour la postérité l'auteur des *Plaisirs de l'Espérance* et de *Gertrude de Wyoming*. Ses écrits en prose, quoique moins connus que ses poésies, doivent être mentionnés; ce sont: *Annales de la Grande-Bretagne depuis l'avénement de George III jusqu'à la paix d'Amiens*; 1808, 3 vol. in-8°; — *Beautés des poëtes anglais, avec des notices biographiques et un essai étendu sur la poésie* (*Specimens of the british poets*); 1818, 7 vol. in-8°; — des leçons sur la littérature, insérées dans le *New Monthly Magazine*.

Campbell garda toujours ses opinions libérales, et se fit remarquer par son zèle pour les opprimés. Après avoir été un philhellène ardent, il se passionna pour les Polonais lors de leur insurrection, et après leur désastre il fonda une *association* (*polish-literary-association*) pour soulager la misère des émigrés. Son poëme des *Plaisirs de l'Espérance* a été traduit en vers français par M. Albert de Montémont; Paris, 1824, in-8°. LÉO JOUBERT.

Life and letters of Thomas Campbell, edited by Wm Beattie, 2e édit.; 1850, 3 vol. in-8°. — Milsand, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1850.

***CAMPBELL**, capitaine de marine anglais. Il était mouillé, en octobre 1809, avec la baleinière *la Favorite*, dans la baie du Bois de Sandal (Vouia), de l'île Vaoua-Lerou, dans l'archipel Viti (Océanie), lorsque plusieurs discussions, qui dégénérèrent en rixes, s'élevèrent entre quelques hommes de son équigage et les naturels. Campbell, après avoir mis à la voile, vit son bâtiment tout à coup investi par le chef Boullandam, commandant une flottille de 140 pirogues. Les Anglais se préparèrent à une énergique résistance; mais Boullandam, lançant sur la baleinière la plus forte de ses pirogues, la coupa en deux. L'équipage fut fait prisonnier; mais il fut rendu plus tard à la liberté, sans qu'on lui eût infligé d'autre punition qu'un jeûne de neuf jours.

Turnbull, *Voyage autour du monde*. — Rienzi, *Océanie*, dans l'*Univers pitt.*

CAMPE (*Joachim-Henri*), écrivain pédagogique allemand, naquit en 1746 à Deensen (Brunswick), et mourut en 1818. Il reçut sa première éducation à Holzminden, et étudia ensuite la théologie à Helmstædt et à Halle. En 1773, il fut nommé aumônier dans le régiment du prince Frédéric-Guillaume de Prusse; mais son cœur, vivement ému de la misère humaine, le porta à s'occuper d'éducation, avec l'espoir de soulager cette misère dans sa source par l'amélioration de la jeunesse. Après la mort de Basedow, il fut quelque temps directeur de l'établissement de Dessau, dit *Philanthropinum*; mais il résigna bientôt ces fonctions, et établit une institution privée à Hambourg. L'affaiblissement de sa santé le força à l'abandonner en 1783 au professeur Tropp, et il vécut alors retiré à Hambourg. En 1787 il fut nommé conseiller des écoles du duché de Brunswick, et devint propriétaire d'une librairie qui jusque-là avait dépendu de l'hospice des orphelins de la ville de Brunswick, librairie qui, sous le nom de *Schulbuchhandlung*, devint l'une des plus considérables de l'Allemagne.

Campe abandonna plus tard cet établissement à son gendre Vieweg, qui joignit à l'imprimerie une fonderie et une fabrique de papier. En 1805, Campe devint doyen de l'ordre de Saint-Cyriaci; en 1809, la faculté de théologie de Helmstædt lui accorda le diplôme de docteur en théologie. Les chagrins profonds que lui donnèrent les maux de sa patrie, et une vieillesse anticipée par suite de ses travaux, avaient affaibli son esprit; il passa dans le repos ses dernières années.

Une philanthropie sincère et le patriotisme le plus noble sont le caractère empreint dans tous les ouvrages philosophiques et pédagogiques de Campe. L'amélioration des mœurs, la réforme totale de l'éducation de la jeunesse, tel fut le but constant de ses efforts actifs et éclairés. Ses écrits trouvent toujours des lecteurs, et jouissent d'une estime méritée. Son style est pur et coulant, à la fois vif et doux, simple et dégagé. Dans le genre familier, là où la sensibilité se fait jour, il peut même servir de modèle. Campe a su surtout se mettre à la portée de la jeunesse, et choisir les formes les plus propres à l'intéresser. Comme philosophe, il passe facilement des spéculations les plus abstraites à une morale douce, et du sérieux le plus grave à l'enjouement le plus aimable. On a 37 petits volumes, ornés de gravures, de ses *Œuvres complètes à l'usage des enfants et de la jeunesse* (4[e] édit., Brunsw., 1829-1832); son *Robinson le Jeune* a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, et même en grec moderne. Son *Théophron*, ou *le Sage conseiller de la jeunesse inexpérimentée*, a eu le meme honneur. Son *Dictionnaire de la langue allemande* (Brunswick, 1807-1811), 5 vol. in-4°, est également très-estimé; toutefois on y trouve quelquefois un purisme un peu bizarre. Il faut y joindre le *Dictionnaire des mots étrangers qui se sont imposés à la langue allemande* (Brunswick, 1801; 2[e] éd., 1813, in-4°). S'étant trouvé à Paris en 1789, il laissa un libre cours à son enthousiasme pour la révolution française, dans les lettres qu'il fit d'abord paraître dans les journaux de Brunswick, et qui furent réunies en 1 vol., 1790. Ces lettres ont excité la plus grande sensation, et ont attiré des attaques nombreuses à leur auteur. Le style en est animé, mais on lui a reproché quelque affectation; toutefois ce défaut, qui n'est pas ordinaire chez Campe, est racheté par un mérite incontestable qui se retrouve dans tous ses ouvrages. [*Enc. des g. du m.*]

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.* — *Conversations-Lexicon.*

CAMPEGGI ou **CAMPÈGE**, famille très-ancienne et fort considérée d'Italie. Elle était originaire du Dauphiné par Chrétien Campège, qui eut douze enfants, dont deux suivirent Charles, duc d'Anjou, frère de Louis IX, lorsque ce prince fit en 1264 la conquête du royaume de Naples. Barthélemy, l'aîné des deux frères Campège, s'établit à Tortose, et forma la branche des Campeggi de Pavie; et son frère Jean, qui mourut à Bologne, fit donner le nom de cette ville à ses descendants.

CAMPEGGI (*Ugolin*) fut élu pour capitaine général par les Pisans en 1284, pendant les guerres des intronisations. Sa famille continua à être la plus influente dans Pise, et se montra dévouée en toutes circonstances au parti gibelin. L'arrivée en Italie des Campège à la suite de Charles de France, appelé par le pape, eût dû les retenir dans le parti guelfe. L'histoire n'explique pas les motifs qui ont pu déterminer leur changement de drapeaux, non plus que leur établissement dans l'Italie septentrionale.

Symphorien Champier, *Monarchia Gallorum.* — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes.*

CAMPEGGI (*Barthélemy*), jurisconsulte italien, descendant d'Ugolin, né à Bologne, vivait dans le quinzième siècle. Il était connu pour être gibelin attaché au parti des Canetuli, qui alors faisait la guerre à la famille des Bentivogli, combattant pour le pape. Les empereurs et les souverains pontifes perpétuaient ces sanglantes dissensions en excitant de part et d'autre l'amour-propre et l'intérêt, les deux seuls mobiles des hommes. Campeggi prenait peu de part à ces luttes; aussi était-il estimé des deux partis, qui, sous un prétexte de religion, se disputaient le pouvoir. Annibal Bentivoglio ayant été tué par les Canetuli, les Bentivogli vengèrent la mort de leur chef en massacrant Baptiste Canetulo, et en brûlant plus de soixante maisons appartenant à sa faction. Arrivé à celle de Barthélemy Campeggi, qui était alors absent, celui qui conduisait la bande la désignait pour le pillage; mais sa troupe s'arrêta, et ceux qui la composaient s'écrièrent d'une commune voix : « Tout beau! le maître de cette maison est un homme de bien, il n'a jamais offensé personne : laissons celle-là là; passons à d'autres. » Cette exception, faite dans un pareil moment, suffit pour faire connaître le respect qu'inspirait le mérite particulier de Barthélemy. Cependant, ne voulant pas transiger avec sa foi politique, il refusa toutes les offres des chefs du parti triomphant qui le pressaient de se joindre à eux, et il s'exila volontairement. Retiré à Padoue, il s'y livra à l'étude du droit civil et canonique, et y fit de rapides progrès. Louis, marquis de Mantoue, l'appela près de lui, le fit membre de son conseil secret. Philippe-Marie, duc de Milan, appréciant aussi le mérite de Campeggi, lui fit une pension de trois cents écus d'or.

Taisand, *Vies des Jurisconsultes*, p. 103.

CAMPEGGI (*Jean*), jurisconsulte italien, fils de Barthélemy, né en 1438, mort à Mantoue en 1511. Il eut son père pour premier maître dans le droit civil et canonique; il devint bientôt plus versé que lui dans cette science, qu'il enseigna avec beaucoup de réputation à Padoue et dans d'autres villes. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *Concilia*; — *Tractatus de Sta-*

tutis; — *De Immunitate*; — *De Dote*, etc.

Pangiroli, *De claris legum interpretibus*. — Forster, *Historia juris civilis*, l. III, c. 36, n° 8. — Taisand, *Vie des jurisconsultes*, p. 108.

CAMPEGGI (*Laurent*), cardinal italien, fils aîné du précédent, né à Bologne en 1474, mort à Rome le 19 juillet 1539. Élevé par son père, il fut bientôt en état de professer lui-même le droit avec distinction. Il épousa fort jeune Françoise Guastavilain, dont il eut trois fils et deux filles. Sa femme étant morte, il se fit ordonner prêtre, et parvint aux plus hautes dignités. Il contribua beaucoup à la réduction de Bologne, qui expulsa Giovanni Bentivoglio et ouvrit ses portes au pape Jules II le 10 novembre 1506. Celui-ci, reconnaissant de ses services, le fit auditeur de rote, le nomma évêque de Feltre, puis l'envoya nonce en Allemagne et à Milan. Léon X lui confia le gouvernement de Parme, et le renvoya en Allemagne pour combattre les progrès de Luther. A son retour, Campeggi reçut la pourpre le 1er juillet 1517, sous le titre de cardinal de Saint-Thomas, titre qu'il échangea ensuite contre celui de Sainte-Marie (*extra urbem*). En 1519, Léon X le chargea, en qualité de légat, de lever en Angleterre le décime contre les infidèles. Cette mission ne réussit pas; mais Campeggi obtint de Henri VIII, en 1524, l'évêché de Salisbury, qu'il conserva jusqu'en 1528. Plus tard, le nouveau pontife Clément VII le fit évêque de Bologne, et l'accrédita comme légat plénipotentiaire auprès de la diète convoquée à Nuremberg. Campeggi échoua encore devant cette assemblée, et ne put faire condamner Luther; il se borna à publier plusieurs ordonnances concernant les mœurs du bas clergé. En 1528 il retourna en Angleterre, comme adjoint au cardinal de Wolsey dans le procès en divorce intenté par Henri VIII contre Catherine d'Aragon. N'ayant pu rien obtenir de Henri, il essaya de persuader à la reine de se laisser séparer d'un époux dont elle n'avait plus le cœur, et de sacrifier son amour-propre au repos de l'Europe. Repoussé des deux côtés, et voyant tout moyen de conciliation impossible, il recula devant une sentence de divorce, et remit ses pouvoirs entre les mains de Clément VII. Campeggi assista ensuite à Bologne au couronnement de Charles-Quint, puis vint siéger à la diète d'Augsbourg. Clément étant mort en 1534, Campeggi accourut au conclave, et réussit à faire élire Alexandre Farnèse, qui prit le nom de Paul III. Il termina enfin une vie si active au moment où il partait encore comme légat pour le concile de Vicence. — Campeggi a composé plusieurs ouvrages de droit qui n'ont pas été publiés. On a plusieurs lettres de lui qui renferment des documents fort intéressants sur l'histoire de son temps. Elles se trouvent dans le recueil intitulé *Epistolarum miscellanearum singularium personarum*; Bâle, 1550, in-fol.

Machiavel, *Correspondance*. — Sigonius, *De Episcopis Bononiensibus*. — Onuphre, *Chronicon ecclesiasticum*. — Sander, *De Origine et Progressu schismatis anglicani*. — Surius, *Commentarius brevis rerum in orbe gestarum ab anno 1500*. — Ughelli, *Italia sacra*. — Sponde, *Annales ecclesiast*. — Aubéri, *Histoire des Cardinaux*. — Bumaldi, *Bibliotheca Bonon*. — Artaud de Montor, *Histoire des souverains pontifes romains*.

CAMPEGGI (*Alexandre*), cardinal italien, fils du cardinal Laurent, né à Bologne le 2 avril 1504, mort le 22 septembre 1554. Il eut pour maîtres les hommes les plus savants de l'Italie, tels que Lazare Bonamici, Pierre Borrhano, Antoine Bernardi. Le pape Paul III l'éleva au siége épiscopal de Bologne en 1541. Le concile de Trente, pour se soustraire à une maladie pestilentielle, s'était transféré à Bologne le 11 mars 1546. On remarqua dans l'assemblée cinq prélats de la famille des Campeggi : Thomas, évêque de Feltre, et Marc-Antoine, évêque de Grossetto, l'un et l'autre frères du cardinal Laurent; Jean, évêque de Parento, son neveu; Jean-Baptiste, évêque de Majorque, et Alexandre Campeggi, alors évêque de Bologne. Ce dernier fut, quelque temps après, nommé vice-légat à Avignon. Il défendit cette ville et son territoire contre la propagande et les armes des huguenots.

Labbe, *Concilia*. — *Art de vérifier les dates* — Sponde *Annal. eccles*.

CAMPEGGI (*Jean-Baptiste*), évêque italien, frère du précédent. Il dut à ses talents, plus qu'à la protection des divers membres de sa famille, l'épiscopat de Majorque; ce fut lui qui ouvrit le concile de Trente, le 13 décembre 1545, par une harangue : *De tuenda Religione*, imprimée à Venise, 1561, in-4°.

Labbe, *Concilia*. — *Art de vérifier les dates*.

CAMPEGGI (*Thomas*), évêque italien, né en 1500, mort à Rome le 11 janvier 1564. Il était neveu du cardinal Laurent, et accompagna ce prélat dans la plupart de ses missions. Il lui succéda dans le siége épiscopal de Feltre, et fut envoyé par Paul III, en qualité de nonce, à la conférence de Worms (1540). Il fut un des trois évêques qui se trouvèrent à l'ouverture du concile de Trente en 1545, et y assista aux sessions tenues sous le pontificat de Paul III. On a de lui plusieurs traités sur divers points de la discipline ecclésiastique; ses plus considérables sont : *De Auctoritate sanctorum Conciliorum*, dédié au pape Pie IV, Venise, 1561 : dans ce traité Campeggi reconnaît la supériorité des papes sur les conciles, mais n'admet l'infaillibilité absolue ni des uns ni des autres; — *Sur le Célibat des Prêtres*; Venise, 1554; — *De Auctoritate Pontificis romani*, etc.; 1555. Ses autres écrits, tels que *Devoirs des Princes chrétiens*, *des Biens temporels ecclésiastiques*, *de la Pluralité des Bénéfices*, *de la Simonie*, *des Annates*, *des Réserves*, *des Pensions sur les bénéfices*, *des Cas réservés*, *des Exemptions*, *de l'Observation des fêtes*, *de la Consécration des évêques par les schismatiques*, *du Mariage*, ont été imprimés à Venise de 1550 à 1555. L'auteur y montre un jugement assez sain, et moins de prévention que la plupart des canonistes ultramontains.

Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, seizième siècle.*

CAMPEGGI (*Benoît*), poëte italien, né à Bologne, mort le 13 janvier 1566. Il était de la même famille que les précédents. Il se fit recevoir docteur en philosophie et en médecine dans sa ville natale, et y professa les sciences pendant plus de quarante années. On a de lui : *Italidis libri X, latino carmine conscripti;* Bologne, 1553, in-fol. Dans ce poëme, Campeggi raconte les principaux événements de son temps avec beaucoup d'exactitude.

Tiraboschi, *Storia della lett. ital.*

CAMPELLO (*Bernardino* DE' CONTI), littérateur italien, né à Spolète le 28 mars 1595, mort dans la même ville le 24 mars 1676. Sa famille était originaire de Bourgogne, mais s'était fixée à Spolète depuis le dixième siècle. Bernardino fit ses études dans sa ville natale, puis se rendit à Rome en 1623. Ses succès dans les belles-lettres lui attirèrent une grande considération, et le firent nommer par les papes Grégoire XV et Urbain VIII auditeur du saint-siége à Turin, Madrid, Florence et Urbin. Campello se mit en relation avec les hommes les plus remarquables de son siècle, et ses diverses missions ne l'empêchèrent pas de cultiver la poésie, et de s'opposer de toutes ses forces au fanatisme littéraire de certains novateurs, qui, par leur style affecté, amenèrent la décadence du goût et des lettres en Italie. Il les attaqua surtout dans son *Esame dell' opere del cavaliere Marini,* qui le premier avait mis à la mode ce genre outré. On doit encore à Campello beaucoup d'ouvrages écrits soit en latin, soit en italien, en prose et en vers. Parmi ceux qui furent livrés à la publicité on distingue : *della Storia di Spoleti e suo ducato,* en deux volumes, dont un seul a été imprimé; Spolète, 1672, in-4° : cet ouvrage est divisé en vingt livres, et s'arrête à 910; — *la Teodora, le Scozzesi, la Gerusalemme cattiva, l'Albesinda,* et quelques autres tragédies ; — *Discorsi sacri.*

Macerata, 1680 — Jacobilli, *Bibl. Umbriæ.* — La Croix du Maine, *Bibl. franç.*

CAMPELLO (*Paul* DE' CONTI), savant italien, fils du précédent, né à Spolète le 19 août 1643, mort dans la même ville le 14 janvier 1713. Son père l'envoya à Florence, où il étudia la philosophie, les mathématiques et les belles-lettres; mais il s'adonna particulièrement à la poésie, dans laquelle il fit de rapides progrès sous les meilleurs maîtres. En 1663 il entra, à Pise, dans l'ordre religieux et militaire de Saint-Étienne, et se fit si bien remarquer qu'il fut nommé commandant des troupes de son ordre dans la ligue de l'empereur d'Allemagne, du roi de Pologne et des Vénitiens contre les Turcs en 1684. Sous les ordres de François Morosini, amiral vénitien, Campello concourut à la prise de Sainte-Maure (6 août 1684) et à la conquête de la province de Carnia et du château de Prévésa, sur la côte d'Albanie. En 1685, il prit part à la bataille gagnée sur les Turcs, et à la suite de laquelle Modon, la plus forte des places de la Morée, fut enlevée d'assaut. La bravoure et les talents militaires qu'il déploya dans ces deux campagnes le firent élever au rang de grand prieur et de chevalier du conseil de l'ordre. Il jouissait de la faveur des grands-ducs de Toscane Ferdinand II, Cosme II et Cosme III, qui le chargèrent de missions importantes auprès de différents souverains. Il savait l'espagnol, le français, le grec, l'italien et le latin, et avait voyagé en Espagne, en France, en Grèce, en Italie, en Afrique et en Asie. Il se retira dans sa patrie, où il poursuivit avec ardeur ses travaux littéraires. Tous ses ouvrages sont restés en manuscrit; les plus remarquables sont : *Trattato sopra il corso del Tevere;* — *Drammi diversi;* — *Commedie in prosa;* — *Sonnetti e Canzone;* — *Discorsi academici.*

CAMPELLO (*François-Marie*), littérateur italien, de la famille des précédents, né à Spolète en 1665, mort en 1759. Il se destina au barreau, et s'y distingua par ses vastes connaissances, son éloquence, et surtout sa loyauté. Le temps qu'exigeait sa profession ne l'empêchait pas de cultiver la littérature. L'Académie Arcadienne le compta au nombre de ses membres, sous le nom de *Legisto Nemeo.*

Mémoires historiques de l'Acad. Arcad., *Éloge de F.-M. Campello.* — *Vite degli Arcadi illustri.*

CAMPELLO ou CAMPELLUS (*Jean*), poëte vénitien, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il a composé un certain nombre de poésies latines assez estimées. Le principal de ses poëmes est : *Ibex, seu de capra montana, carmen venaticum;* Venise, 1697 et 1736, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CAMPEN ou KAMPEN (*Jean* DE), plus connu sous le nom de *Van den Campen,* philologue hollandais, né à Campen (Over-Yssel) en 1490, mort à Fribourg (Brisgau) le 7 septembre 1538. Il étudia, et fit de grands progrès dans les langues grecque, latine et hébraïque. Il se perfectionna dans cette dernière en suivant les leçons de Reuchlin, et fut bientôt en état de la professer lui-même à Louvain. En 1531, il quitta sa chaire pour voyager en Allemagne, en Pologne et en Italie. Il ne négligeait aucune occasion d'étendre ses connaissances, en cultivant de préférence les savants versés dans les langues orientales. Il s'arrêta à Venise pour y conférer avec quelques rabbins érudits; puis alla à Rome, où le pape Léon X lui donna un canonicat. Il revenait dans sa patrie lorsqu'il fut atteint de la peste à Fribourg en Brisgau, et y mourut. On a de Campen : *de Natura litterarum et punctorum hebraicorum, ex variis Eliæ Levitæ opusculis libellus;* Paris, 1520, in-12, et Louvain, 1528 : c'est une grammaire hébraïque assez bien faite; elle n'est point surchargée de ces minuties oiseuses que l'on rencontre dans la plupart de celles qui ont été publiées depuis; — *Psalmorum om-*

nium juxta hebraicam veritatem paraphrastica interpretatio; 1532, in-16 : elle a eu plusieurs traductions sous divers titres en allemand, en anglais, en flamand et en français; cette dernière est d'Étienne Dolet, sous le titre : *Paraphrase, c'est-à-dire claire translation faicte jouxte la sentence, non pas jouxte la lettre, sur tous les Psaumes*; Paris, 1534 et 1542, in-16; Anvers, 1544. Dans cette paraphrase, Campen a bien saisi le sens littéral de la plus grande partie des Psaumes, et résout assez heureusement les difficultés qui s'y trouvent; — *Paraphrasis in Salomonis Ecclesiasten*, que l'on trouve réunie à la précédente, Paris, 1532; séparée, Lyon, 1546; — *Commentarioli in Epistolas Pauli ad Romanos et Galatas*; Venise, 1534.

Chalmot, *Biograph. Woodenb.*

CAMPEN (*Jean*), théologien hollandais, vivait en 1404. Il entra dans l'ordre des Carmes, et composa quelques commentaires sur les Sentences : *Quodlibetorum opus; summulæ artium*, etc., etc.

Trithelm, *De scriptoribus ecclesiasticis*. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*.

CAMPEN (*Jacques* Van), sire de Rambrock, architecte hollandais, né à Harlem, mort à Amsterdam en 1638. Il fit un voyage en Italie, afin d'étudier l'art à sa source même. De retour dans sa patrie, il bâtit le palais du prince Maurice, à la Haye. L'hôtel de ville d'Amsterdam ayant été consumé par un incendie, les magistrats de cette ville en confièrent la reconstruction à Van Campen. Cet édifice, un des plus beaux de l'Europe en ce genre, coûta, dit-on, 39 millions de florins. Van Campen a fait élever sur ses dessins plusieurs autres monuments publics et palais particuliers. Sa fortune lui permettait d'exécuter gratuitement de magnifiques travaux, et jamais il n'a tiré parti d'un seul de ses tableaux.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

CAMPEN (*Heimeric* de), théologien hollandais, plus connu sous le nom d'*Heimericus de Campo*, né à Campen (Over-Yssel), mort à Louvain en 1460. Il enseigna d'abord la philosophie à Cologne. S'étant rendu à Bâle lors du concile général de 1431, il fut pris en affection par le cardinal Nicolas de Cusa, dont il ne quitta le service que pour passer à celui d'Eugène IV en 1438, c'est-à-dire au moment où ce pontife avait à lutter contre ses ennemis. En 1445, Campen revint dans sa patrie professer la théologie à Louvain. On a de lui : *de Auctoritate concilii*, traité fait à l'instigation du cardinal de Cusa; c'est une apologie de son attachement pour Eugène IV; — *Compendium quæstionum*; — *Super sententias, libri IV*; — *De Esse*; — *De Essentia*; — *Compendium Divinorum*; — *Quæstiones variæ*, etc.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — *Art de vérifier les dates*. — Artaud de Montor, *Histoire des souverains pontifes romains*.

CAMPEN ou **KAMPEN** (*Jacob* de), chef anabaptiste. *Voy.* Kampen.

***CAMPENHAUSEN** (*Jean-Michel* de), historien et écrivain militaire livonien, mort à Pernau vers 1747. Issu d'une famille noble, et frère du lieutenant général Balthasar de Campenhausen, il alla en Pologne; et y ayant embrassé la religion catholique, il fut nommé général de Pernau, où il resta jusqu'à la fin de sa vie. On a de lui : *De l'utilité et des qualités distinctives de la nourriture* (en polonais); Kalisch, 1737, in-8°; — *Vie d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe*. Il a laissé en manuscrit : *De l'art militaire de notre époque*; — *De la discipline militaire*. Ces deux ouvrages se trouvaient dans la bibliothèque de Zaluski, mais sans qu'on eût su s'ils étaient écrits en allemand ou en polonais.

Gadebusch, *Bibliothèque livonienne* (en allemand).

CAMPENON (*Vincent*), poëte français, né à la Guadeloupe le 29 mars 1772 (1), mort à Villeneuve-sur-Corbeil, près de Paris, le 24 novembre 1843. Amené de bonne heure en France, il y fit, à Sens et à Paris, de brillantes études, qui furent terminées dès l'âge de quinze ans. Les succès que son oncle Léonard avait eus comme poëte lui firent de bonne heure cultiver la poésie. Mais son début faillit lui être fatal. Il existait une feuille satirique qui essayait d'arrêter la marche révolutionnaire par des chansons et des épigrammes : Campenon y fit insérer une romance en faveur de Marie-Antoinette, et bientôt il fut obligé d'aller chercher un asile en Suisse. Il y écrivit, en vers et en prose, la relation d'une partie de son voyage, qu'il publia en 1795 sous le titre de *Voyage de Grenoble à Chambéry*. De retour en France, il exerça sa plume dans un journal, et donna des vers à l'*Almanach des Muses*. Ceux qu'il fit sur *Paul et Virginie* lui attirèrent l'amitié de Bernardin de Saint-Pierre. En 1802, il fit connaissance avec Ducis chez madame Paillière, et mérita l'affection intime de ce poëte tragique. Campenon travaillait à un poëme didactique intitulé *la Maison des Champs*, lorsque parut celui des *Trois règnes de la Nature*, par Delille : il ne voulut point se mettre en concurrence avec ce poëte, et se décida à retrancher une grande partie de son travail. La facilité, l'élégance des vers, l'heureuse expression des pensées et des sentiments, firent regretter que son poëme n'eût point été publié entièrement. Deux ans après, un autre poëme, *l'Enfant prodigue*, parut avec le même succès. A la mort de Delille, on jeta les yeux sur son imitateur pour le remplacer à l'Institut. Il y fut nommé en 1813; mais sa réception n'eut lieu qu'en novembre 1814, sous Louis XVIII. Campenon n'avait pas cru devoir, comme Delille, refuser ses hommages poétiques au héros qui régnait sur la France; il avait été un des nombreux poëtes qui célébrèrent le mariage de l'empereur, et la *Requête des Rosières de Salency* se trouve dans le recueil de 1811 (*l'Hy-*

(1) C'est par erreur que quelques biographes le font naître à Sens ou à Grenoble en 1773 ou 1775.

men et la Naissance). Néanmoins, dans son discours de réception, il n'hésita point à représenter Delille résistant à toutes les séductions, et restant *fidèle à l'inflexibilité de l'honneur*, sans que rien pût interrompre son silence courageux; « silence, ajouta-t-il, que les plus beaux vers n'eussent pu égaler. » Si Campenon n'imita point Delille dans ce *silence courageux*, il ne suivit pas davantage l'exemple de son maître Ducis, qui refusa obstinément toutes les faveurs de l'empereur. Campenon cumulait les emplois de chef-adjoint de la 1re division de l'université et de commissaire impérial près l'Opéra-Comique. Sous la restauration, ce dernier emploi fut remplacé par celui de censeur, avec la décoration de la Légion d'honneur. En 1815, la protection du duc de Duras l'avait fait nommer secrétaire au cabinet du roi et aux Menus-Plaisirs. Il ne conserva pas cet emploi. Il fut compris dans la nouvelle organisation de l'Académie française et nommé officier de la Légion d'honneur en 1816. En 1823, sa santé s'étant affaiblie, il quitta ses fonctions administratives, et vécut dans la retraite. Ce poëte aimable, et dont les vers ont du charme, est mort dans sa quatre-vingt-unième année. Voici les titres de ses ouvrages : *Voyage de Grenoble à Chambéry*; 1795; une 3e éd. parut en 1798; — *Œuvres de Léonard*; 1798, 3 vol. in-4°; — *Épître aux Femmes*; 1800; — *la Maison des Champs*; 3e éd. en 1816; — *Œuvres choisies de Cl. Marot*; 1809, in-8°; — *l'Enfant prodigue*; 1811, in-18; 1812, in-8°; — *Requête des Rosières de Salency à S. M. l'Impératrice*; 1811; — *Histoire d'Écosse depuis Marie Stuart*, etc., trad. de l'anglais de W. Robertson; 1820, 3 vol. in-8°; — *Essai sur la Vie et les Écrits de David Hume* (dans l'édition de son *Histoire d'Angleterre*); — *Œuvres d'Horace*, trad. en prose (avec J.-D. Desprès); 1821, 2 vol. in-8°; — *Essai de Mémoires*, ou *Lettres sur la vie, le caractère et les écrits de J.-F. Ducis*; 1824, in-8°. — Sous le titre de *Poésies et Opuscules*, 1823, 2 vol. in-18, il a réuni ses divers morceaux de prose et de poésie. Il a donné aussi des notices sur Gresset, sur Ducis, sur Tressan, dans les éditions de leurs œuvres. GUYOT DE FÈRE.

Saint-Marc Girardin, *Discours de réception à l'Acad. fr.* — Guyot de Fère, *Statistique des gens de lettres.*

CAMPER (*Pierre*), célèbre médecin et anatomiste hollandais, né à Leyde le 11 mai 1722, mort à la Haye le 7 avril 1789. Il appartenait à une famille qui avait acquis dans le commerce une fortune considérable. Son père, Florens Camper, ancien ministre à Batavia, avait un esprit distingué, et sa maison servait de rendez-vous aux savants les plus distingués de son époque, tels que Boerhaave, s'Gravesande, Muschembroeck, et Moor. Le jeune Camper, dont l'intelligence profitait de la fréquentation journalière de ces savants, montra de bonne heure cette curiosité ardente qui l'entraînait vers tous les genres d'études, littéraires et scientifiques. En même temps il se livrait avec succès à l'étude des arts, et avant d'avoir atteint sa vingtième année il était devenu d'une grande habileté dans le dessin à la plume, le modelage, la gravure à la manière noire, et la peinture à l'huile. A vingt-quatre ans, il se fit recevoir docteur en médecine; et les dissertations qu'il composa pour obtenir ses grades eurent l'honneur d'être reproduites par Haller. Deux ans plus tard, ayant perdu ses parents, il parcourut l'Angleterre, la France et la Suisse, visitant partout les établissements scientifiques et les collections d'objets d'art, se liant avec tous les hommes notables, et disputant les prix proposés par les académies. Pendant son voyage, il fut nommé professeur de philosophie, de médecine et de chirurgie à Franeker en 1749. Quatre ans après, en 1753, on le nomma professeur de chirurgie et d'anatomie à l'Athénée d'Amsterdam. En 1758, il devint professeur de médecine dans le même établissement. Il se démit de ces fonctions en 1761 pour habiter la maison de Klein-Lankum, près de Franeker, et il fut nommé député aux états de Frise. Deux ans après, il rentra dans le professorat, et fut chargé d'enseigner la médecine, la chirurgie, l'anatomie et la botanique à l'université de Groningue, qu'il quitta en 1773. Plus tard, il devint conseiller d'État, et il remplissait ces fonctions à l'époque des événements de 1786. Il resta attaché au parti du stathouder; mais les mesures politiques qui furent prises alors par le parti victorieux n'ayant point son assentiment, lui inspirèrent une tristesse profonde qui exerça une funeste influence sur sa santé. Il mourut d'une pleurésie en 1789.

Malgré les occupations nombreuses qui résultèrent pour Camper de ses fonctions comme professeur, comme député et comme conseiller d'État, il est très-remarquable qu'il ait pu trouver le temps nécessaire pour écrire avec une supériorité incontestable de nombreux mémoires sur les sujets les plus variés, la philosophie, les arts, et toutes les branches de la médecine et de l'anatomie. Ses travaux en anatomie comparée, étant les plus importants de tous ceux qu'il a publiés, méritent une attention toute spéciale.

C'est Camper qui a découvert en 1761 les organes auditifs des poissons, déjà indiqués, mais d'une manière très-inexacte et seulement chez quelques espèces, par Geoffroy. Gabbé avait déjà observé que les os des oiseaux ne contiennent point de moelle; et il avait fait remarquer que cette disposition est pour ces organes une condition de stabilité. Camper reconnut, en 1771, que cette particularité était en rapport avec l'appareil respiratoire des oiseaux, et que l'air introduit dans le poumon pénètre dans les cavités que présentent les os des oiseaux. Cette observation fut répétée en 1774 par John Hunter, qui s'en attribua l'honneur, et qui est encore aujourd'hui considéré, par beaucoup d'anatomistes, comme l'auteur de cette découverte : elle appartient incontestablement à Camper.

· Les relations des Hollandais avec différentes parties du globe, en Asie, en Afrique et en Amérique, permirent à Camper d'observer et de disséquer un certain nombre d'animaux fort rares, et dont l'histoire était alors à peine connue. Il est le premier anatomiste qui ait disséqué l'orang-outang. Le mémoire qu'il consacre à cet animal est important sous plusieurs rapports. On se demandait alors sérieusement si l'orang-outang ne serait point un homme dégénéré, et si la race nègre ne proviendrait point d'un mélange de l'espèce humaine avec les grandes espèces de singes. Camper démontra qu'entre l'homme et l'orang-outang il y a des différences organiques très-marquées; que, par exemple, dans cet animal la colonne vertébrale est droite; qu'elle ne présente point les diverses courbures qui la caractérisent chez l'homme, et qui jouent un si grand rôle dans le mécanisme de la station bipède. Le larynx de l'orang-outang a présenté à Camper une disposition toute spéciale, et qui, chose remarquable, se trouve dans la description anatomique que Galien a donnée du larynx. Comme cette disposition ne se retrouve point chez les autres singes, Camper en conclut que la description du larynx, dans Galien, a été faite d'après l'orang-outang, ou quelque autre espèce de singe encore inconnue de l'intérieur de l'Afrique. Les anciens, dit-il, ont bien pu connaître l'orang-outang, puisqu'ils connaissaient incontestablement des animaux qui habitent les mêmes contrées. Ainsi Plutarque a parlé d'une espèce de didelphe. Du reste, Camper n'a point dit, comme on le répète partout, que Galien ait fait toutes ses descriptions anatomiques d'après l'orang-outang; ce qui le prouve, c'est qu'il fait remarquer que Galien ne connaissait point l'appendice vermiculaire du cæcum, organe qui existe chez l'orang-outang.

C'est encore à Camper que l'on doit les premières notions précises sur l'ostéologie du rhinocéros à deux cornes, sur la distinction du dugong, qui était alors confondu avec le morse; sur l'oryctérope, qu'il désigne sous le nom de fourmilier d'Afrique; sur le mode de gésier du pipa; sur le larynx du renne. Il a fait également avec soin l'anatomie de l'éléphant; mais ici il avait été précédé par des anatomistes français, Claude Perrault et Duverney.

L'histoire naturelle de l'homme, qui venait d'être créée par Buffon, a fourni à Camper le sujet de deux mémoires, tous deux d'une très-grande importance, bien qu'ils n'aient pas eu la même fortune. Dans le premier, qui est presque entièrement oublié, Camper recherche *la cause de la couleur des nègres*; il montre que la couche de la peau qui est chez le nègre le siége de la couleur noire existe aussi dans la race blanche; et que cette couche, ordinairement incolore, peut quelquefois acquérir, sur certains points du corps, une coloration noire très-intense. Le second mémoire est intitulé *Dissertation physique sur les différences réelles que présentent les traits du visage chez les hommes de différents pays et de différents âges; sur le beau qui caractérise les statues antiques et les pièces gravées; suivie de la proposition d'une nouvelle méthode pour dessiner toutes sortes de têtes humaines avec la plus grande sûreté.*

Dans son *Histoire naturelle de l'homme*, Buffon s'était borné à décrire les caractères extérieurs des diverses races d'hommes. Camper essaye d'aller plus loin, en trouvant dans l'organisation intérieure la raison des caractères extérieurs. Le mémoire de Camper a pour but d'expliquer anatomiquement les variétés caractéristiques du visage dans l'espèce humaine. Ces variétés tiennent à l'allongement plus ou moins grand des mâchoires, ce que les anthropologistes actuels appellent le *prognathisme* de la face. Camper fait connaître d'une manière très-exacte les différentes modifications que les os des mâchoires éprouvent dans les diverses races et aux différents âges de la vie, et il montre comment ces modifications sont en rapport avec les variétés de la face. La distinction des trois races, toutes caractérisées par la forme du visage, se trouve très-explicitement indiquée dans ce travail.

Camper, aussi habile dessinateur qu'exact anatomiste, reconnut que plusieurs de ces différences pouvaient s'exprimer par l'intersection de deux lignes : l'une horizontale, allant de la mâchoire supérieure au trou de l'oreille; l'autre plus ou moins rapprochée de la verticale, et se dirigeant depuis la saillie du front jusqu'à la mâchoire supérieure. L'angle que forment ces deux lignes est célèbre dans la science sous le nom d'*angle facial*. On a souvent parlé de l'angle facial, et on a presque toujours attribué à Camper les idées qu'il n'avait point. L'angle facial n'était point pour Camper une mesure de l'intelligence; ce n'était qu'un moyen d'exprimer les différences caractéristiques des races humaines; et le plus grand degré d'ouverture de cet angle était seulement pour lui l'expression d'une beauté physique supérieure, beauté qu'il voyait réalisée dans les chefs-d'œuvre de la statuaire antique.

Il faut encore mentionner ici un mémoire fort curieux d'anatomie comparée, et qui s'adresse également aux savants et aux artistes. Ce mémoire, dans lequel Camper développe les idées déjà émises par Buffon et par Belon, a un double objet : de montrer aux anatomistes *l'étonnante analogie qui existe entre la structure du corps humain et celle des quadrupèdes, des oiseaux et des poissons*; et aux dessinateurs, le moyen de représenter facilement toutes les espèces animales à l'aide d'un dessin primitif, de métamorphoser, comme il le dit lui-même, *une vache en oiseau, un quadrupède en homme.*

Camper s'est occupé également de l'étude des ossements fossiles. Il a reconnu, l'un des premiers, dans ces débris des traces de l'existence d'es-

pièces détruites, et il a prédit les grands résultats que la science obtiendrait de ces sortes de recherches. En médecine, les travaux de Camper sont très-variés; ils concernent toutes les branches des sciences médicales : médecine, hygiène publique et privée, anatomie des peintres, médecine légale, art vétérinaire, mais surtout la chirurgie. Ces travaux, quelle que soit leur valeur, n'ont point cependant l'importance des travaux d'anatomie comparée; aussi me bornerai-je à mentionner que Camper est le premier qui ait pratiqué sur un animal vivant la section de la symphyse du pubis, opération que Sigaud avait proposée dans certains accouchements laborieux. Je citerai encore un grand mémoire qu'il adressa à l'Académie de Rotterdam, en réponse à cette question : « Exposer les raisons physiques qui rendent l'homme sujet à plus de maladies que les autres animaux, et les moyens de rétablir la santé, qu'on peut tirer des observations formées par l'anatomie comparée. » Ce mémoire, quoique imparfait à beaucoup d'égards, est intéressant en ce qu'on y trouve, comme un programme d'une science encore presque entièrement à faire, la pathologie comparée.

L'épizootie qui fit de si grands ravages en France de 1774 à 1778, donna à Camper l'occasion de constater un fait d'une grande importance, et qui a été presque entièrement oublié depuis. Dès le début de l'épidémie, Camper, qui avait été l'un des promoteurs de l'inoculation de la petite vérole dans la Frise, s'unit avec un de ses collègues, le professeur Van Dœveren, pour essayer sur le bétail malade des expériences d'inoculation. Ils éprouvèrent d'abord de très-grandes difficultés, car leurs expériences furent souvent interrompues par le mauvais vouloir des paysans; enfin, après beaucoup d'essais infructueux, Camper reconnut, d'après une indication qui lui fut donnée par un cultivateur nommé Painders, que l'inoculation pouvait être prorogée sans danger sur les veaux nés de vaches guéries de l'épizootie. Par ce procédé, Camper arriva à n'avoir qu'une mortalité de 3 pour 100, tandis qu'auparavant la mortalité était des dieux tiers.

Camper a laissé également divers travaux purement philosophiques ou artistiques. On y remarque, entre autres, un mémoire sur le beau physique. Lorsqu'il était député aux états de Frise, il s'occupa de l'étude des meilleurs procédés de construction des digues, qui étaient alors menacées de ruptures. Enfin Camper porta pour ainsi dire le coup d'œil du génie sur une foule d'objets intéressants; mais presque tous ses travaux ne furent que des ébauches.

Voici la liste des principaux écrits de Camper : *Dissertatio de visu;* Leyde, 1746, in-4°; — *Dissertatio de quibusdam oculi partibus;* ibid., et Amsterdam, 1759, in-4°; — *Oratio de anatomes in omnibus scientiis usu;* Amsterdam, 1755, in-4°; — *Oratio de certo in medicina;* ibid., 1758, in-4°; — *Demonstrationes anatomico-pathologicæ;* la Haye, part. Ire, 1760; part. IIe, 1762, in-fol.; — *Oratio de admirabili analogia inter stirpes et animalia;* Groningue, 1764, in-4°; — *Dissertatio de claudicatione;* Groningue, 1763, in-4°; — *Oratio de pulchro physico;* ibid.; — *Dissertatio de callo ossium;* ibid., 1765, in-4°; — *Epistola ad anatomicorum principem magnum Albinum;* Groningue, 1767, in-4°; — *Dissertatio de fractura patellæ et olecrani;* la Haye, 1789, in-4°; — *Dissertationes X, quibus ab illustrissimis Europæ, præcipue Galliæ, academiis palma adjudicata fuit;* Lingen, 1798-1800, 2 vol. in-8°. Quelques-uns de ces mémoires ont été traduits en français et publiés sous le titre : *Œuvres qui ont pour objet l'histoire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparée;* Paris, 1803, in-8°. DARESTE.

Biographie médicale. — Vicq-d'Azyr, *Éloge de Camper.* — Condorcet, *Éloge de Camper.* — Cuvier, *Discours sur les progrès des sciences*, etc. — Adrien-Gilles Camper, *Notice sur P. Camper;* Louvain, 1791, in-8°. — J. Mulder, *Éloge de P. Camper;* Austerard, 1808.

CAMPESANI (*Benvenuto* DE), poëte italien, né à Vicence en 1260, mort en 1324. Il avait de telles dispositions pour la poésie, qu'à peine âgé de vingt ans, sa réputation était déjà établie. Il est regrettable qu'aucun de ses ouvrages ne soit arrivé complet jusqu'à nous. Campesani avait composé en l'honneur de l'empereur Henri VIII un poëme héroïque en vers pentamètres, au sujet de l'affranchissement de Vicence de la domination de Padoue; mais le manuscrit de cette pièce est perdu : on n'en a que quelques fragments, rapportés par Pagliarini dans sa Chronique de Vicence.

Ferreto, *In excessum Benvenuti de Campesanis.* — Muratori, *Scriptores rerum italicarum.* — Pagliarini, *Historia Vicentiæ.*

CAMPESANO (*Alexandre*), poëte latin et italien, né à Bassano le 9 avril 1521, mort dans la même ville le 12 juin 1572. Après avoir étudié le droit à Padoue sous Lazare Buonamico, et à Bologne sous André Alciat, il fut nommé en 1542, âgé de vingt et un ans, professeur suppléant de droit à Padoue; mais cette chaire ayant été bientôt après supprimée par le sénat de Venise, Campesano retourna dans sa ville natale, où il occupa depuis des places dans l'administration, tout en se vouant au culte des lettres. On a de lui : *Rime*, insérées dans les *Rime scelte de' poeti Bassanesi;* Venise, 1576, in-4°, et 1769, in-8°; — *Carmina latina*, dont quelques-uns dans Ruscelli, *Recueil de vers latins faits à la louange de Jeanne d'Aragon;* — *Lettere diverse*, insérées dans différents recueils; — *Testament de Campesano*, dans *Opuscoli scientif. et filolog.*, t. XXII, p. 267.

Raccolta d' Opuscoli scient., t. XVIII. — *Nuova raccolta d'Opusc.*, etc., t. XXIII, p. 14 et suiv.; et t. XXX.

***CAMPESTER** (*Lambert*), dominicain saxon, vivait dans la première partie du seizième siècle. Ses contemporains lui reprochèrent les mœurs

les plus déréglées, et le traitèrent d'impudent plagiaire. Ayant été témoin de l'immense succès qu'eut en 1522 la première édition des *Colloquia* d'Érasme, il en fit imprimer une contrefaçon, sous le nom de cet érudit célèbre, mais après avoir eu soin d'en retrancher tout ce qui avait déplu à ses confrères, c'est-à-dire ce qui concernait les couvents, les vœux, les pèlerinages, les indulgences, etc. Son plagiat fut dévoilé; Campester changea alors de religion, et, de moine fanatique, il devint ministre protestant. On ignore l'époque de la mort de Campester.

Burigny, *Vie d'Érasme*, t. I, p. 384.

*CAMPETTI (*Pierre-Calixte*), théologien français, de l'ordre des Capucins, mort à Bordeaux en 1670. Il appartenait à une noble famille de Saint-Sever, en Guyenne. On a de lui : *Pastor catholicus, de Theologia pastoralis in tres partes distributa : scilicet in catechisticam, moralem et sacramentalem, in quibus rudimenta fidei et ea quæ ad bonos mores pertinent plenius explicantur*; Lyon, 1668, in-fol.; — *De Præceptis Decalogi et Ecclesiæ*; Lyon, 1669, in-8°; — *De peccatis septem mortalibus et censuris ecclesiasticis*; Lyon, 1669, in-8°.

Bernard de Bologne, *Bibl. Capuccin.*

CAMPHARI (*Jacques*), théologien génois, né à Gênes en 1440. Il se fit recevoir dans l'ordre de Saint-Dominique, et alla en Angleterre terminer ses études au collége d'Oxford, où il se fit recevoir licencié en philosophie. De retour en Italie, il publia : *De immortalitate animæ, opusculum in modum dialogi* (ce traité est en italien, quoique le titre soit en latin); Rome, J.-P. Lignamine, 1472, in-f°; Milan, 1475; Vienne, 1477; Cosenza, 1478. Ces quatre dernières éditions sont in-4°.

Échard, *Script. ord. Prædicat.*

*CAMPHAUSEN (*Mathias*), théologien catholique, de l'ordre des Jésuites, né à Dusseldorf le 16 août 1636, mort dans la même ville le 18 septembre 1703. Il entra dans la congrégation à Cologne en 1655, et se fit remarquer comme prédicateur dans plusieurs endroits de Westphalie, notamment dans sa ville natale, où il était retourné vers la fin de sa vie. On a de lui : *Passio Dom. Nostri J.-C. adumbrata in figuris et Prophetis antiquæ legis*, etc.; Cologne, 1704, 2 vol. in-4°.

Harzheim, *Bibl. Colon.*

*CAMPHAUSEN (*Ludolf*), homme d'État prussien, né à Hünshoven le 3 janvier 1803. En 1825, il fonda à Cologne, en société avec son frère aîné, une maison de banque. Il devint alors membre de la plupart des réunions d'intérêt général, et fut un des premiers qui entreprirent de doter l'Allemagne d'un réseau de chemins de fer. Il publia à cet effet plusieurs écrits qui témoignent beaucoup de connaissances pratiques. En même temps il défendit la liberté commerciale contre l'exagération du système protecteur. De 1839 à 1848, il fut président de la chambre de commerce de Cologne. En 1841, il fonda la société des remorqueurs à vapeur du Rhin, et en 1842 il entra dans la carrière politique par son élection de représentant de Cologne à la diète provinciale rhénane. Il se fit remarquer dans cette assemblée par l'importance des motions qu'il y faisait adopter. En février 1848, il siégea au comité des états à Berlin; le 29 mars, il fut nommé président du conseil des ministres. Placé entre les exigences de la démocratie, qu'il voulait maintenir dans les limites de la modération, et celles de la cour, qui lui demandait de revenir sur les progrès accomplis, il ne put rien réaliser d'important. Il voulut alors convoquer la diète réunie, et il soumit à l'assemblée nationale, convoquée à la suite des anciens états, le projet de constitution préparé par M. Hansemann. Calqué sur la constitution belge, ce projet maintenait le cens électoral, et omettait certaines dispositions libérales consacrées par la constitution prise pour modèle. En présence d'un tel résultat, M. Camphausen donna sa démission le 20 juin. Au mois de juillet, il refusa le portefeuille des affaires étrangères, que lui offrait le vicaire de l'Empire, de même qu'il avait refusé la présidence de l'assemblée nationale. Déjà opposé aux prétentions de souveraineté élevées par le parlement de Francfort, il se montra aussi l'adversaire de toutes les mesures de nature à amoindrir l'influence de la Prusse. Vers la fin de juillet, il fut nommé ministre d'État et ministre plénipotentiaire auprès du pouvoir central. Dans cette position, il se montra opposé en même temps au rétablissement de l'Empire et à la constitution proposée, comme étant trop démocratique. Il provoqua une déclaration analogue de la part de trente et un gouvernements. C'est encore lui qui fut l'inspirateur de la circulaire en date du 23 janvier 1849, dans laquelle, pour la première fois, apparaissait l'idée d'une confédération allemande, sous la direction de la Prusse. Depuis, M. Camphausen fit partie des diverses assemblées prussiennes qui se succédèrent, de même qu'il siégea au parlement d'union à Erfurt. Durant la session de 1849 à 1850, il mit de nouveau en avant sa politique de conciliation. En 1850, il défendit la constitution qui fut le résultat des délibérations entamées sur cette matière à l'hôtel de ville d'Erfurt. Il rentra dans l'opposition lorsqu'il vit la politique se jeter dans la voie ouverte par les conférences d'Olmütz et de Varsovie, et à partir de ce moment il reprit sa position d'associé gérant de la maison de banque de son nom.

Convers.-Lexik. — *Gazette d'Augsbourg.* — *Gazette de Leipzig.*

*CAMPHAUSEN (*Otto*), frère du précédent, économiste allemand, né à Hünshoven le 21 octobre 1812. Il étudia à Bonn, à Heidelberg, à Munich et à Berlin; puis il vint participer aux entreprises commerciales et industrielles de son

frère Ludolf, tout en remplissant, de 1834 à 1844, des fonctions administratives. En 1847, il rédigea le projet d'impôt sur le revenu présenté à cette époque aux états. Il fit ensuite partie des diverses assemblées qui siégèrent de 1849 à 1850. Comme son frère Ludolf, il se fit constamment remarquer par un libéralisme modéré.

Conversations-Lexikon.

CAMPHUYS (*Jean*), en latin *Camphius*, homme d'État hollandais, né à Harlem en 1634, mort à Batavia en 1695. Il était compagnon orfèvre lorsqu'à vingt ans il s'engagea au service de la compagnie hollandaise des Indes. Il parcourut tous les établissements néerlandais de l'Asie et de l'Océanie, et de grade en grade arriva, en 1684, au poste suprême de gouverneur général. Cette éminente position ne l'enfla pas d'orgueil ; et, se souvenant toujours de son extraction, il prit un marteau pour *armoiries*. Son administration fut aussi brillante qu'honorable. En 1691, Camphuys donna sa démission, et se retira dans une superbe habitation qu'il s'était fait construire près de Batavia. Il s'était plu à l'enrichir d'un jardin botanique, où se trouvait une collection aussi riche que variée des plantes australes. Rumphius en a fait la description sous le titre de *Herbarium Amboinense*. On a de Camphuys une *Histoire de la fondation de Batavia*, ouvrage très-estimé des géographes et des savants. Il avait en outre rassemblé tous les matériaux propres à une histoire du Japon, et il les donna au célèbre Kaempfer. Ce dernier les a employés dans la relation de ses voyages, mais il a omis le nom de celui dont il les tenait.

Chalmot, *Biogr. Woodenb.*

CAMPHUYSEN ou **KAMPHUIZEN** (*Théodore-Raphaël*), peintre, théologien et poëte hollandais, né à Gorcum en 1580, mort à Dokkum (Frise) en 1626. A huit ans, il eut le malheur de perdre sa mère ; et son père, qui passait pour un des meilleurs chirurgiens de l'époque, mourut peu de temps après. Le sort de Raphaël Camphuysen, resté orphelin, dépendit alors de son frère aîné, aussi chirurgien. Celui-ci, ayant remarqué dans Raphaël quelques dispositions pour la peinture, le fit entrer dans les ateliers de Thiery Goretz, bon peintre, que l'élève égala et surpassa en peu de temps. Le talent de Camphuysen consistait dans la composition de petits paysages, qu'il animait de masures, d'écuries, de bestiaux, de personnages exécutés avec une intelligence et un fini d'exécution dont aucun peintre hollandais ne s'était encore douté. Il excellait surtout à représenter les soleils couchants et les effets de neige. On peut dire qu'il fut le premier de sa nation qui sut employer la lumière et éclairer une toile. Ses tableaux sont très-recherchés et très-rares ; car à dix-huit ans Camphuysen, mal conseillé, abandonna tout à coup la peinture pour se livrer à la théologie Emporté par la passion dominante de l'époque, il suivit les conférences de l'Académie de Leyde, et embrassa les doctrines d'Arminius avec toute la ferveur que peuvent donner la conviction et la véritable piété dans une âme honnête. Ce zèle sincère fit le tourment de ses jours, en l'exposant à des persécutions sans cesse renaissantes de la part des partisans des autres sectes. La patience et la charité caractérisèrent éminemment Camphuysen ; mais ses qualités ne l'empêchèrent pas d'être expulsé de la cure de Vieuten, qu'il avait précédemment obtenue. Réduit à errer en fugitif de bourgade en bourgade, en proie à toutes les souffrances, à toutes les privations de la misère, Camphuysen dut souvent regretter sa palette et ses pinceaux, qui lui avaient ouvert une si belle carrière ; la poésie, il est vrai, lui servit de soulagement et de consolation. Il a laissé les ouvrages suivants : *Vale mundo ;* 1650, in-4° ; — *Theologische Wercke* (Œuvres théologiques) ; Amsterdam, 1657, in-8°, 1672, in-4° ; — *Paraphrase des Psaumes*, en rimes flamandes ; in-12 ; — *De auctoritate sanctæ Scripturæ et Lectiones sacræ*, version flamande d'après Fauste Socin, avec notes ; 1666, in-4° ; — *Cantilenæ sacræ ;* Amsterdam, 1680, in-12, musique de Bathlerus ; — *De statu Animarum*, précédé d'un *Compendium doctrinæ Socinianorum.* Ces écrits témoignent de convictions honnêtes ; mais on peut reprocher à Camphuysen de s'être trop abandonné à sa facilité.

Descamps, *Vies des peintres flamands.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***CAMPI** (*Galeazzo*), peintre, né à Crémone en 1475, mort en 1536. On croit qu'il fut élève de Boccaccino l'ancien. Bien que tous les biographes s'accordent à dire qu'il exécuta un grand nombre d'ouvrages, on n'en connaît que trois dans les églises de Crémone, et aucun ailleurs. Le premier est une *Vierge avec saint Sébastien et saint Roch*, à l'église Saint-Fabien et Saint-Sébastien, portant l'épigraphe : *Galeatius de Campo faciebat MDXVIII ;* le second, qui se trouve dans l'église Saint-Luc, est une *Madone avec saint Joseph et la Madeleine ;* le troisième enfin, et le mieux conservé, est encore une *Vierge avec saint Jean-Baptiste, saint Christophe et sainte Catherine de Sienne*, placé au-dessus de la porte de la sacristie de Saint-Dominique. Quelques tableaux de chevalet sont conservés dans des galeries particulières de Crémone ; l'un d'eux est signé : *Galeaz de Campo pinxit MDXIX, die 14 augusto* (sic). Dans ces tableaux Galeazzo ne paraît qu'un faible imitateur du style du Pérugin la couleur est franche et naturelle, mais le clair-obscur est sans vigueur, le dessin maigre, et l'expression nulle. En somme, ce peintre est surtout connu pour avoir été le chef de cette famille d'artistes qui illustra l'école de Crémone. Il laissa trois fils et un frère nommé Sébastien, qui l'avait aidé dans ses travaux, et dont on ne connaît pas de peintures qui lui soient propres. E. B—N.

Zaist, *Notizie storiche de' pittori Cremonesi.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

*CAMPI (*Giulio*), peintre, né à Crémone vers 1502, mort en 1572. Il est, comme Louis Carrache, de l'école de Crémone. Fils aîné de Galeazzo, il forma le dessein de se composer un style propre, réunissant les perfections des peintres les plus célèbres. Son père, qui fut son premier maître, l'envoya à l'école de Jules Romain, qui alors était à Mantoue; et, sous la direction de ce grand maître, Giulio étudia à la fois la peinture et les principes de l'architecture et de la perspective. Le plus ancien ouvrage connu de Giulio porte la date de 1530; le dernier, celle de 1566. Pendant cette période, il ne cessa de produire. L'église Sainte Marguerite de Crémone fut entièrement ornée par lui seul, et dans celle de Saint-Sigismond on voit des chapelles qui furent son ouvrage et celui de ses élèves; enfin, il a laissé deux *Vierges* à Saint Nazaire, où est ensevelie la famille des Campi. A Milan, nous trouvons de lui, à Saint-Paul, plusieurs fresques et une *Sainte Famille*; à *Santa-Maria della Passione*, une *Flagellation*; à Brescia, au palais de la *Loggia*, huit fresques représentant toutes des exemples de bonne et sévère justice. On voit aussi quelques tableaux de ce maître dans les galeries. D'après les principes puisés à l'école de Jules Romain, Giulio fixa pour l'école de Crémone les bases du bon goût; il emprunta à son maître le haut style du dessin, l'intelligence du nu, la richesse et la variété des idées, la magnificence de l'architecture, enfin une habileté universelle à traiter tous les sujets. Ayant fait aussi une étude particulière des ouvrages du Titien, du Corrége et de Raphaël, il acquit une couleur et une grâce qu'on chercherait en vain chez le chef de l'école de Mantoue. Giulio surpassa ses frères par l'élévation du style et la science anatomique, et ne le céda qu'à Bernardino pour la pureté du dessin. E. BRETON.

Zaist, *Notizie storiche de' pittori Cremonesi.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Baldinucci, *Notizie.* — Piravano, *Guida di Milano.*

CAMPI (*Antonio*, le chevalier), peintre, architecte et historien, né avant 1536, vivait encore en 1591. Il était second fils de Galeazzo, et frère cadet de Giulio, qui lui apprit la peinture et l'architecture; il s'exerça beaucoup plus que lui dans la dernière de ces professions: ses connaissances en cet art lui permirent d'embellir ses compositions d'architectures très-remarquables. Habile perspecteur, il déploya une grande science des effets d'optique de bas en haut, du *sotto in sù*, comme disent les Italiens. Son modèle favori fut le Corrége, dont il réussit parfois à imiter la grâce; mais souvent aussi il tomba dans le maniéré, en voulant faire briller mal à propos la science des raccourcis. Souvent il règne dans ses compositions une certaine confusion. Si Antonio eût su mettre un frein à son imagination vive, brillante, mais emportée, il eût acquis une sagesse et une pureté de dessin qui lui manquent trop souvent. Ses principaux ouvrages sont *la Décollation de saint Jean*, à Saint-Sigismond de Crémone; et à Saint-Paul de Milan, *le Martyre de saint Laurent, la Décollation de saint Jean, la Conversion, le Baptême* et *la Mort de saint Paul*, un *Miracle* et une *Nativité*. Campi a laissé dans la même ville, à *Santa-Maria della Passione, les Saintes femmes au tombeau*; à Saint-Barnabé, *Sainte Catherine* et *Sainte Agnès*; à *Santa-Maria di S. Celso*, une *Résurrection de J.-C.*; enfin à Saint-Maurice, une *Adoration des Mages*.

Antonio modelait avec talent; il a gravé sur cuivre plusieurs planches justement estimées; enfin, il fut l'historien de sa patrie, dont il publia en 1585 la chronique, enrichie de nombreuses planches. Cet ouvrage a pour titre : *Cremona, fidelissima città e nobilissima colonia de' Romani, rappresentata in disegno col suo contado, e illustrata d' una breve istoria delle case più notabili appartenenti ad essa, e di ritratti naturali de' duchi e duchesse di Milano, e compendio delle loro vite*, in-fol.

Antonio Campi avait reçu de Grégoire XIII la décoration de l'ordre du Christ.

E. BRETON.

Zaist, *Notizie de' pittori Cremonesi.* — Lomazzo, *Idea del tempio della pittura.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Pirovano, *Guida di Milano.* — Valéry, *Voyages en Italie.*

* CAMPI (*Vincenzo*), peintre, né à Crémone avant 1532, mort en 1591. Il était le plus jeune des fils de Galeazzo, et fut élève de son frère Giulio. Il se montra digne de sa famille : s'il fut inférieur pour le dessin à ses frères, il les égala par le coloris. Il excella dans les portraits et les tableaux de fruits. Quant aux sujets religieux, il n'en traita qu'un petit nombre. On trouve cependant de lui quatre *Descentes de croix* dans les églises de Crémone : celle de la cathédrale est la plus estimée. A Milan, il a travaillé avec ses frères à la décoration de l'église Saint-Paul; on y remarque *Saint Pierre recevant les clefs des mains du Rédempteur*. E. B—N.

Zaist, *Notizie de' pittori Cremonesi.* — Lanzi, *Storia pittorica.* —Winckelmann, *Neues Mahler-Lexicon.*

CAMPI (*Bernardino*), peintre, né à Crémone en 1525, vivait encore en 1590. On ne sait pas quelle était sa parenté avec les fils de Galeazzo, ni même s'il appartenait à la même famille. Il avait d'abord embrassé la profession d'orfévre, qu'exerçait son père Pietro Campi; mais la vue de deux tapisseries de Raphaël lui révéla sa véritable vocation. Il entra d'abord dans l'atelier de Giulio Campi, puis il alla travailler à Mantoue sous Ippolito Costa; toutefois l'exemple de Raphaël fut toujours présent à sa pensée, et ne cessa d'exercer sur son style la plus heureuse influence. Il étudia aussi à Mantoue les *onze Césars* du Titien, et, après les avoir copiés, en ajouta un douzième, qu'il était impossible de distinguer des autres. Enfin, il mit aussi à profit les chefs-d'œuvre du Corrége à Modène à Reg-

gio et à Parme. Ce fut de ces éléments divers qu'il se forma une manière propre et originale, et qui ne permet jamais d'apercevoir l'imitation. Bernardino est plus timide, mais plus correct que les autres Campi : il n'est point aussi grandiose que Giulio, mais il comprend mieux le beau idéal; il parle davantage au cœur. Ses principaux ouvrages dans sa patrie sont la *Sainte Cécile jouant de l'orgue*, la *Sainte Catherine*, le *Chœur d'Anges*, et les *Prophètes* de Saint-Sigismond, et surtout l'*Ascension* qu'il peignit en 1568 à Saint-Dominique, laquelle est regardée comme la plus parfaite de ses peintures. A Milan, nous citerons, à Saint-Paul, le *Sauveur* donnant les clefs à saint Pierre; à Saint-Antoine abbé, *la Vierge, l'Enfant, sainte Catherine et saint Paul*; à Saint-Fidèle, une *Transfiguration*. A Pavie, on conserve dans la Chartreuse une *Assomption* dont la partie supérieure est du Gobbo, et un *Saint Matthieu* dans l'église Saint-François. Le musée du Louvre possède de ce maître une *Vierge pleurant sur le corps du Sauveur*.

Bernardino a laissé aussi quelques bonnes gravures, parmi lesquelles *la Résurrection de Lazare*, d'après un tableau de la cathédrale de Crémone ; cette estampe est signée *Bernardinus Campus Cremonensis*. Il publia en 1584 un livre intitulé *Parer sulla pittura*.

Ses principaux élèves furent : Coriolano Malgavazzo, Cristoforo Magnani, le Chiaveghino, et surtout Sofonisba Anguissola et Giovanni-Battista Anguissola, dit *le Malosso*.

E. Breton.

Zaist, *Notizie de' pittori Cremonesi*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* CAMPI (*Bartolommeo*), architecte et ingénieur militaire crémonais, vivait en 1560. Il servit longtemps en cette qualité dans les armées de Charles IX, roi de France, et jouit de la plus grande faveur à la cour de ce monarque.

E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario*.

*CAMPI (*François*), médecin italien, natif de Lucques, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *De morbo arietis libellus*, Lucques, 1586, in-8° : c'est la description d'une épizootie qui régnait vers cette époque en Italie et en Espagne, et que Gaspard Fiorella a décrite sous le nom de *Ægritudo ovina* ; — *De morbo gallico*, etc.

Carrière, *Bibl. de la Méd.* — Cinelli, *Biblioth.*

CAMPI (*Michel* et *Balthazar*), frères, tous deux botanistes, natifs de Lucques, vivaient dans la première moitié du dix-septième siècle. Après avoir étudié les écrits des Arabes et ceux des anciens, surtout Dioscoride, qu'il est si difficile de débrouiller sous le rapport botanique, ils eurent recours au grand livre de la nature, et firent en commun des voyages tant aux Apennins qu'aux Alpes, pour recueillir des plantes inconnues. Les résultats de leur travail commun sont les ouvrages suivants : *Nuovo discorso, nel quale si dimostra qual sia il vero mitridato contra l'opinione di tutti gli scrittori ed aromatarj, con un breve capitolo del vero aspalati*; Lucques, 1623, in-4° ; — *Parere sopra il balsamo*; Lucques, 1639, in-4° ; — *Risposta ad alcune oggezioni fatte al libro suo del balsamo*; Lucques, 1639, in-4°, et 1649, in-4° ; — *Dilucidazione e confirmazione maggiore di alcune cose state da noi risposte al signor Gaspari*, 1641, in-4°. On a de Michel seul (après la mort de Balthasar) : *Spicilegio botanico sopra il cinnamono degli antichi, dove si mette in chiaro altri simplici di oscura notizia*; Lucques, 1654, in-4°, et 1669, in-4° : l'auteur cherche à prouver que la cannelle des modernes est différente du *cinnamomum* des anciens.

Biographie Médicale. — Eloy, *Dict. de la Méd.*

CAMPI ou CAMPO (*Pierre-Marie*), prêtre et historien italien, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut nommé chanoine dans sa ville natale, et y a laissé une réputation d'excellent historien. On a de lui : *Dell' historia ecclesiastica di Piacenza*; Plaisance, 1661-1662, 3 vol. in-fol.; ouvrage estimé; — *Vie du pape Grégoire X* (en latin); Rome, 1655, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

CAMPI (*Paul-Émile* de), auteur dramatique italien, né à Modène en 1740, mort en 1796. Il ne se livra que tard à la poésie dramatique; mais ses succès furent brillants, bien que sa versification ne soit pas exempte de reproche. Il était en correspondance très-suivie avec Voltaire, qui faisait cas de lui et qui le cite plusieurs fois dans ses lettres. On a de Campi : *Biblis*, tragédie représentée sur les premières scènes d'Italie, 1774 ; — *Pégase et le Vieillard*, dialogue dédié à Voltaire, 1774 ; — *Wladimir*, ou *la Conversion de la Russie*, tragédie, 1777.

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*. — Voltaire, *Correspondance*, 1771.

CAMPIAN (*Edmond*), jésuite et savant anglais, né à Londres en 1540, mort dans cette ville le 28 novembre 1581. Il commença ses études à Oxford, où il fit de grands progrès dans les belles-lettres, et fut reçu diacre dans l'Église anglicane. Quelque temps après, il fit abjuration, et vint à Douai dans un séminaire anglais; de là il passa à Rome, et y prononça ses vœux dans la compagnie de Jésus en 1573. Il s'y fit bientôt remarquer par sa piété et son savoir. Après son noviciat, il se rendit à Vienne et à Prague. De retour à Rome, Grégoire XIII l'envoya en Angleterre, afin d'y propager la foi catholique romaine. Campian y débarqua en 1580, et commença aussitôt ses prédications. Elles furent suivies d'un si grand nombre de conversions que le gouvernement d'Élisabeth s'en inquiéta, et que sur l'ordre de cette reine, excitée par son ministre lord Walsingham, Campian fut arrêté à Lyford (Berckshire), ainsi que son collègue Parsons et deux autres missionnaires. Ils furent

amenés à Londres au milieu des insultes des populations fanatisées, et leur procès s'instruisit à la Tour. On les accusait d'avoir comploté contre la reine, excité le peuple à la rébellion; enfin de correspondre avec le pape et le roi d'Espagne, alors en guerre avec l'Angleterre. La torture ne leur arracha aucun aveu; ils protestèrent au contraire sans cesse de leur respect pour la reine. « De quelle reine entendez-vous parler? » leur demanda lord Howard. — « D'Élisabeth, votre « reine et la mienne, » répliqua Campian. Néanmoins ils furent condamnés à mort, comme espions et agents secrets des puissances catholiques. On leur offrit plusieurs fois leur grâce, s'ils voulaient reconnaître la suprématie de la religion anglicane; ils préférèrent la mort, et furent pendus à Tyburn. Après leur exécution, on leur coupa la tête et les membres; puis on envoya un de ces fragments humains dans chacune des principales villes, pour y demeurer exposé. Campian a laissé : *Nectar et Ambroisie*, pièce représentée à Vienne en 1575 avec beaucoup de succès; — *Rabsaceo Romanus, seu decem rationes oblati certaminis in causa fidei redditæ Academicis Angliæ;* écrit publié aussitôt après l'arrivée de Campian en Angleterre, afin d'engager une polémique avec les théologiens anglais sur les dix principaux points qui forment la différence des deux croyances : cet ouvrage a été traduit en français par le P. Brignon, jésuite, sous ce titre: *Dix preuves de la vérité de la religion chrétienne proposées aux universités d'Angleterre ;* Paris, J. Boudot, 1701, in-12; — *Neuf articles adressés aux lords du conseil privé ;* Londres, 1581 ; — *Conférences à la Tour*, en anglais, publiées par les adversaires mêmes de Campian; Londres, 1583, in-4°; — *Narratio de Divortio Henrici VIII ab uxore Catharina*, éditée par Richard Gibbons, jésuite; Douai, 1622, in-fol., et Anvers, 1631 ;— *Epistolæ variæ ad Mercurianum, generalem Societatis Jesu ;* Anvers, 1631 ; — *Orationes latinæ;* Anvers, 1631 ; — *De Imitatione rhetorica;* Anvers, 1631 ; — *Histoire d'Irlande*, en anglais; Dublin, Jacques Ware, 1633, in-fol.; — *Chronologia universalis*. Les *Orationes*, *Epistolæ*, et *de Imitatione*, ont été réunies en 1 vol. in-8°, et publiées à Ingolstadt, 1602.

Le P. Paul Bombino, *Vita et martyrium Edmundi Campiani, martyris Angli, è Societate Jesu.* — Hume, *History of England.* — Camden, *Annales rerum Anglicanarum et Hibernicarum, regnante Elisabetha.* — Sponde, *Annales ecclesiastici.* — Pitseus, *Relationes historicæ.* — Riccioli, *Chronologia reformata.* — Ribadeneira, *Catalogus Scriptorum Societatis Jesu.*

*CAMPIANI (*Augustin*), canoniste italien, natif de Priverno, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut professeur du droit canon à Turin. On a de lui : *Libri II de officio et potestate magistratuum romanorum et jurisdictione;* Genève, 1725, in-4°; — *Formularum et Orationum liber singularis;* Turin, 1728, in-8°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon.*

CAMPIGLIA (*Alexandre*), historien italien, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Delle turbulenze della Francia in vita del re Henrico il Grande, lib. X, ne' quali non sol si narra la nascita, l'educazione, la raggione di succedere alla corona, i travagli, le grandi imprese di quel re, le guerre, le leghe, le divisioni del regno, la pace e la libertà donata, ma si trattano politicamente gl' interessi ed i fini particolari ch' ebbero a quel tempo i principi dell' Europa, dall' anno* 1553 *all' anno* 1594 ; Venise, 1614 et 1617, in-4° ; Augsbourg, 1616, in-4°. C'est l'histoire de la vie et d'une partie du règne de Henri IV, avec une épître dédicatoire adressée à Louis XIII, où il peint l'impression douloureuse produite en Italie par la nouvelle de l'assassinat de Henri IV. Sauf son point de vue exclusivement italien, qui place le principal mérite de Henri IV dans sa réconciliation avec le saint-siége en 1595, et qui l'empêche de blâmer la Saint-Barthélemy, cet ouvrage est un beau panégyrique de ce roi.

Lelong et Fontette, *Biblioth. hist. de la France.*

CAMPIGLIA (*Giovanni-Domenico*), peintre et graveur de l'école florentine, né à Lucques en 1692, mort après 1762. Il apprit les principes du dessin et de la peinture à l'école de Tommaso Rodi et de Lorenzo del Moro; il passa ensuite à Bologne dans l'atelier de Giuseppe del Sole. Il habita longtemps Rome, où il acquit plus de réputation comme dessinateur que comme peintre. Il exécuta les dessins de l'ouvrage intitulé *Scoltura del Campidoglio*, dont la publication commença en 1741. Il dessina aussi la plupart des statues et des bustes de la Galerie de Florence, et grava à l'eau-forte un grand nombre de planches. Son portrait, peint par lui-même en 1742, fait partie de la collection iconographique de Florence. On voit aussi de lui, dans cette ville, quelques tableaux, dont le meilleur est un *Saint Nicolas de Bari*, à l'église de *San-Giovannino*. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze.*

CAMPIGNEULLES (*Charles-Claude-Florent* THOREL DE), financier et littérateur français, né à Montreuil-sur-Mer le 3 octobre 1737, mort en 1809. Il se livra aux belles-lettres dès l'âge de dix-neuf ans, et les cultiva jusqu'à sa mort, mais sans grand succès. Il était membre des Académies d'Angers, de Caen, de Lyon, de Villefranche, et des Arcadiens de Rome. Ses travaux littéraires ne l'empêchèrent pas de remplir exactement ses fonctions de trésorier de France à la généralité de Lyon. On a de Campigneulles : *le Temps perdu*, ou *histoire de M. de C****; 1756, in-12 : on a dit de ce roman que sa lecture légitimait son titre; — *Cléon*, ou *le Petit-Maître esprit fort ;* 1757, in-12 ; — *Anecdotes morales de la fatuité*,

suivies de recherches et de réflexions sur les petits-maîtres; 1760, in-12; — *le Nouvel Abailard*, ou *Lettres d'un singe au docteur Abadolf*; 1763, in-8°; — *Nouveaux Essais sur différents sujets de littérature*; 1765, in-12; — *Dialogues moraux*, 1768, in-12; — *Suite de Candide*; 1769, in-12.

Campigneulles a fait paraître aussi un *Journal des Dames*, de janvier 1759 jusqu'en avril 1761.

Siècles litt. — Quérard, *la France littéraire*.

CAMPIGNY (*Charles-Benoît* DE), religieux célestin, puis bénédictin, né à Orléans, obtint en 1588 un canonicat à la cathédrale de Bourges, et abandonna bientôt ce bénéfice pour faire profession dans l'ordre des Célestins. Il devint supérieur de la maison de Lyon, puis fut envoyé à Rome en qualité de provincial pour s'opposer aux célestins d'Italie, qui voulaient soumettre les célestins de France à leur juridiction. Il réussit d'abord; mais la lutte ayant continué au sujet de cette double obédience, Benoît de Campigny fut déposé juridiquement en 1618, et enfermé dans un couvent de chartreux. Il n'en sortit qu'à la condition d'entrer dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur : il mourut à Paris en 1634, au monastère des Blancs-Manteaux. On a de lui : *le Guidon de la vie spirituelle*, qu'il eut la modestie de ne pas signer; et *l'Anatophile bénédictin aux pieds du roi, pour la réforme de l'ordre de Saint-Benoît*; Paris, 1613.

D. Gerou, *Biblioth. du diocèse d'Orléans*, ms.

CAMPILLO (don *Joseph* DEL), ministre espagnol, né vers le commencement du dix-huitième siècle. Il était ministre de Philippe V, et a composé en 1742 deux ouvrages politiques remarquables : *Ce qu'il y a de trop et de trop peu en Espagne*, etc.; — *l'Espagne réveillée*.

San Felipe, *Comentarios de la guerra de España e historia de su rey Felipe V*, etc.

CAMPION (*Alexandre* DE), littérateur français, l'aîné de trois frères distingués dans les lettres, né en 1610, mort en 1670. On a de lui : *Vie de plusieurs hommes illustres, tant français qu'étrangers*; Paris, 1637, in-8°; — *Recueil de lettres qui pourront servir à l'histoire des années* 1631-1636; Paris, 1647, in-8°; — *Diverses poésies*; Rouen, 1657, in-8° (dédiées à une dame de ses amies, mais aujourd'hui assez rares).

Lelong et Fontette, *Bibliot. historique de la France*.

CAMPION (*Henri* DE), frère du précédent, né le 9 février 1613, mort le 11 mai 1663. Il avait embrassé d'abord la carrière militaire; mais il fut obligé de l'abandonner, ayant été attaqué d'une maladie de langueur qui le conduisit au tombeau. Il a laissé des *Mémoires*, annotés par le général de Grimoard; Paris, 1806, in-8°. Cet ouvrage, écrit très-purement, renferme des faits importants et ignorés.

Quérard, *la France littéraire*.

CAMPION (*Nicolas* DE), frère des deux précédents, né le 6 mars 1616, mort vers 1703. Il embrassa l'état ecclésiastique, et a laissé : *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de politique et de morale*, dédiés au cardinal de Polignac, et publiés par Garambourg, chanoine d'Évreux; Paris, 1704, in-12. L'épître dédicatoire renferme quelques détails intéressants sur les personnages qui figurent dans les entretiens; quant à ses autres ouvrages, la rareté en fait seule le mérite.

Quérard, *la France littéraire*.

* CAMPION (*François*), théorbiste français, vivait en 1738. Il entra à l'orchestre de l'Opéra de Paris en 1703, et prit sa retraite en 1719. On a de lui : *Nouvelles découvertes sur la guitare, contenant plusieurs suites de pièces sur huit manières différentes d'accorder*; Paris, 1705 : cet ouvrage curieux enseigne l'art de tirer de la guitare des effets qu'on a présentés comme des découvertes modernes; — *Traité d'accompagnement pour le théorbe*; Paris et Amsterdam, 1710, in-8°; — *Traité de composition selon les règles des octaves de musique*; Paris, 1716.

Fétis, *Bibliographie universelle des Musiciens*.

* CAMPION (*Hyacinthe*), philosophe et théologien hongrois, de l'ordre des Franciscains, né à Bude en 1725, mort le 7 août 1767 à Eszek en Esclavonie. Il fut d'abord professeur de philosophie et de théologie, et ensuite commissaire provincial de l'Esclavonie. On a de lui : *Animadversiones physico-historico-morales de Baptismo non natis, abortivis et projectis conferendo*; Bude, 1761, in-8°; — *Vindiciæ pro suo ordine adversus quosdam scriptores, novissime opellam posthumam Guilielmi-Friderici Damiani, sacerdotis Petrini*, etc.; ibid., 1766, in-8°; — *Vindiciæ denuo vindicatæ adversus Apologiam Josephi-Antonii Transylvani*, etc.; ibid., 1766.

Horanyi, *Memor. Hungar.*

CAMPION (*Thomas*), médecin, poëte et musicographe anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Dans un de ses écrits (*le Traité du contre-point*), il s'appuie sur l'exemple de Galien pour s'excuser d'avoir écrit un traité de musique. Il composa aussi des vers; on en trouve de sa façon dans l'édition des airs de Feraboeco; Londres, 1609. On a de lui : *A new way of making four parts in contrepoint, by a most familiar and infallible rule* (Nouveau moyen pour composer à quatre parties en contre-point, par une règle très-facile et sûre); Londres, in-8°, sans date; et Londres, 1660 et 1672. Cette dernière édition a pour titre : *the Art of discant with annotations*, par Sympsons, petit in-8°. On trouve encore cet ouvrage dans Playfort.

Playfort, *Introd. à la connaissance de la musique*; Londres, 1674, in-8°. — Wood, *Athenæ Oxon.*

CAMPION DE TERSAN. *Voy.* TERSAN.

* CAMPIONE (*Marco* DA), architecte du quatorzième siècle. Quelques auteurs lui attribuent le dessin primitif de la cathédrale de Milan.

E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scoltura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

*CAMPIONE (*François-Marie*), théologien italien, de l'ordre des Trinitaires, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Instruzione per gli ordinandi*; Rome, 1702, in-8°; Venise, 1703, in-12; — *Instruzione del clero per ogni esame da subire dell' ordinario*; Rome, 1710, in-8°; — *Instructio pro se comparantibus ad audiendas confessiones*, 3e édit.; Rome, 1711, 2 vol. in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CAMPIONI (*Charles-Antoine*), compositeur de musique toscan, né à Livourne en 1720. Il se livra de bonne heure à l'étude du violon et de la composition, et ses ouvrages furent bien accueillis en Allemagne, en Angleterre et en Hollande. En 1764, il fut appelé à Florence en qualité de maître de chapelle de François II de Lorraine, grand duc de Toscane; il se livra alors à la composition pour l'Église, et fit exécuter en 1767 un *Te Deum* par deux cents musiciens. Campioni possédait la collection la plus complète des madrigaux des compositeurs des seizième et dix-septième siècles; il a laissé sept œuvres de *trios* pour violon, et trois œuvres de *duos* pour violon et violoncelle.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*CAMPISI (*Dominique*), dominicain, prédicateur, théologien et musicien sicilien, né à Baialbuto, vivait en 1630. Il était de l'ordre des Prédicateurs, et fut nommé professeur de théologie en 1629. Campisi était en même temps un savant compositeur de musique. On a de lui : *Motetti a due, tre et quattro voci, con una completa*; Palerme, 1615-1618, 2 vol. in-4°; — *Floritus concentus binis, ternis, quaternis et quinis vocibus modulandus*; Rome, 1622, in-4°; — *Lilia campi, binis, ternis, quaternis et quintis vocibus, modulanda cum completorio et Litaniis beatæ Virginis Mariæ*; Rome, 1623, in-4°; — *Lilia campi, 1-6 vocibus modulanda*; Rome, 1627, in-4°.

Mongitore, *Bibl. Sicula*.

CAMPISSANO (*Frédéric*), jurisconsulte sicilien, né à Catane, mort en 1583. Il possédait une grande réputation de science et de sagesse. Il a laissé : *Consilia tria*, insérés dans le *Recueil* de Pierre de Lune, *ad bullam apostolicam Nicolai V et regiæ pragmaticæ Alph. de Censibus*; — *Sermones et Dissertationes*.

Mongitor, *Bibl. Sicula*.

CAMPISTRON (*Jean* GALBERT DE), auteur dramatique, né à Toulouse en 1656, mort le 11 mai 1713. Un duel dans lequel il fut blessé l'ayant forcé de quitter sa ville natale, il vint fort jeune à Paris; il cultiva la poésie, fit la connaissance du comédien Raisin, reçut des conseils de Racine, et commença, en 1683, à travailler pour le théâtre.[1] *Virginie* fut sa première pièce. Son opéra d'*Acis et Galatée*, représenté dans une grande fête que le duc de Vendôme donnait au Dauphin dans son château d'Anet, fut la source de sa fortune. Le duc fut si content de cet ouvrage, qu'il prit Campistron pour secrétaire de ses commandements. Il le fit, de plus, nommer secrétaire général des galères, et l'honora d'une constante amitié. Campistron l'accompagna dans ses campagnes, jusque sur les champs de bataille. A Steinkerque, le duc, le voyant s'exposer à ses côtés, lui dit : « Que faites-vous ici, Campistron? — Monseigneur, répondit le poëte, voulez-vous vous en aller? » Il montra le même courage à Luzzara, et obtint à cette occasion, de Philippe V, l'ordre de Saint-Jacques de l'Épée et la commanderie de Ximenès. Enfin, il fut créé, par le duc de Mantoue, marquis de Penango, dans le Montferrat. En 1701, Campistron fut reçu à l'Académie française. Il était aussi membre de celle des Jeux Floraux de Toulouse. Il s'était retiré dans cette ville, où il épousa Mlle de Maniban de Cazaubon, sœur de l'archevêque de Bordeaux, dont il eut six enfants. — Campistron a donné au Théâtre-Français les tragédies suivantes : *Virginie*, 1683; — *Arminius*, 1684; — *Andronic*, 1685; — *Alcibiade*, 1685; — *Phraarte*, 1686; — *Phocion*, 1688; — *Adrien*, 1690; — *Tiridate*, 1691; — *Aétius*, 1693. A ces pièces il faut ajouter une autre tragédie, *Pompéia*, non représentée, et imprimée en 1750 dans les œuvres de l'auteur. En outre, Campistron a fait jouer deux comédies, *l'Amante amant*, en cinq actes et en prose, 1684, et *le Jaloux désabusé*, en cinq actes et en vers, 1709. A l'Opéra, il a donné *Acis et Galatée*, 1686; *Achille et Polixène*, 1687; et *Alcide*, 1693. Campistron fut l'auteur le plus heureux de son temps, par sa position dans le monde. Quelques-uns de ses ouvrages obtinrent une brillante fortune, notamment *Andronic* et *Tiridate*. Dans *Andronic*, Campistron a traité le beau sujet de don Carlos et de Philippe II, qu'il a bien décoloré. Timide imitateur de Racine, il ne conçoit pas mal son plan; mais l'exécution et la couleur lui font défaut. Le talent de Baron servit puissamment ces faibles tragédies. La comédie du *Jaloux désabusé* leur est fort supérieure; elle s'est maintenue longtemps au théâtre, et passera toujours pour un ouvrage estimable. Les œuvres de Campistron ont été publiées en 1715, en 2 vol. in-12; Paris, chez Ribou, 1732; en 1739, aussi 2 vol. in-12; en 1750, par la compagnie des libraires associés, 3 vol. in-12; édition revue et augmentée, publiée par Gourdon de Bacq, parent de l'auteur, et de Bonneval; — *Chefs-d'œuvre dramatiques de Campistron*; Paris, 1791, 2 vol. in-18, portrait; — *Œuvres choisies*, avec notice par Auger, 1810, in-18; — *Chefs-d'œuvre dramatiques de Campistron*, avec remarques par Lepan, 1819, in-12 et in-8°. On trouve quelques pièces de vers de Campistron dans le recueil de l'Académie des Jeux Floraux. TH. MURET.

Dict. des théâtres.—Quérard, *la France littéraire*, etc.

— Des Essarts, *les Siècles litt.* — Chaufepié, *Suppl. au Dict. de Bayle.*

CAMPISTRON (*Louis*), frère du précédent, prédicateur et poëte français, de l'ordre des Jésuites, né en 1660 à Toulouse (ou, selon Quérard, en 1656), mort dans la même ville en mars 1737 (ou 1733, selon Quérard). Après avoir suivi comme aumônier l'armée du duc de Vendôme en Italie, il devint professeur de rhétorique. Plus tard, il se rendit célèbre à la cour par les sermons funèbres qu'il prononça successivement en l'honneur des deux dauphins, fils et petit-fils de Louis XIV, et finalement de Louis XIV lui-même. Vers la fin de ses jours, il se retira dans la maison professe de son ordre à Toulouse, où il mourut. Quant à la tournure de son esprit et ses qualités poétiques, il rappelle bien son frère, l'auteur dramatique. On a de lui : *Quatre stances sur la Sympathie; — Ode sur le Jugement dernier* (faussement attribuée à Mlle Chéron); — *Idylle sur la mer; — l'Éloge de l'amitié; — Portrait du Sage* (toutes ces poésies se trouvent dans le *Recueil de l'Académie des Jeux Floraux*, et dans la *Biblioth. poétique*, t. IV, p. 342); — *Oraisons funèbres des deux Dauphins et de Louis XIV;* Toulouse, 1711, 1712 et 1715, in-4°. — Une tragédie intitulée *Absalon*, et des *Pensées de Sénèque* mises en vers par lui, sont perdues.

Bibl. poét. — *Nouv. Dict. hist.* — Quérard, *la France littéraire.*

CAMPO (*Hennericus* DE). *Voy.* CAMPEN.

CAMPO (*Antonio*). *Voy.* CAMPI (*Antonio*).

CAMPO (*Benoît* DE), médecin espagnol, vivait en 1544. Il pratiquait avec réputation la médecine à Alcala-la-Reale (Andalousie). On a de lui : *Commentariolus de lumine et specie ex philosophiæ adytis excerptus, nec non super Adianto observatio græca pariter et latina, pharmacopolis et medicis admodum proficua;* Grenade, 1544, in-8°.

Nicolas Antonio, *Bibl. hisp. nova.* — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.*

CAMPO-BASSO (*Nicolas*, comte DE), fameux condottiere napolitain, vivait en 1477. Il avait d'abord soutenu les intérêts de la maison d'Anjou dans le royaume de Naples; mais le sort des armes ayant été contraire au roi René et à ses héritiers, il suivit leur fortune et se retira en France, où Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, compétiteur de la maison d'Anjou, l'attira à son service, et le chargea de lever pour son compte des troupes mercenaires italiennes. Campo-Basso s'en acquitta, en lui amenant la soldatesque de l'Italie et de la Dalmatie. Il réussit si bien par ses flatteries à s'emparer de l'esprit de Charles, que ce prince n'agissait que par ses conseils. Le comte de Campo-Basso se servait de cette confiance aveugle pour le vendre à ses ennemis, et de trahison en trahison il conduisit le duc à sa ruine. Il ne fut même pas étranger à la mort de son bienfaiteur; car on trouva autour du corps de ce malheureux prince plusieurs cadavres des soldats stradiotes de Campo-Basso, qui avait déserté l'armée bourguignonne quelques jours avant. Voici ce que Comines rapporte au sujet de Campo-Basso : « Le dict duc de Bourgongne auoit la plus belle armée qu'il eut iamais, et speciallemet pour gens de cheual : car pour aucunes fins qu'il prétendoit es Italies, il auoit retiré quelque mille hommes d'armes italiens, que bons que mauuais. Il auoit pour chef d'entre eulx vn appelé le conte Campobache, du royaulme de Naples, partisan de la maison d'Aniou, homme de tres-mauuaise foy et très perilleux. Le conte allegué de Campobache estoit sans terre; car à cause des guerres que la maison d'Aniou avoit mené en ce royaulme de Naples, de laquelle il estoit serviteur, il en estoit bany et avoit perdu sa terre, et tousiours s'estoit tenu en Prouence ou en Lorraine auec le roy René de Cecille, avec le duc Nicolas, filz du duc Jehan de Calabre, et après la mort duquel le duc de Bourgongne avoit recueilly plusieurs de ses serviteurs, et par especial tous les Italiens. Ce dict conte de Campobache, de lors qu'il alla faire ses guerres en Italie, receut du dict duc quarante mille ducatz d'impretance pour mettre sus sa compagnie. En passant par Lyon, s'accointa d'un medecin appelé maistre Simon de Pauye, par lequel il feist sçavoir au roy (Louis XI de France) que s'il lui vouloit faire certaines choses qu'il demandoit, il offroit à son retour luy bailler le duc de Bourgongne entre ses mains. Autant en dist à monseigneur de Sainct Pray, estant lors en Piedmont ambassadeur pour le roy. Après qu'il fut retourné, et ses gens d'armes logez en la comté de Marle, il offroit encore au roy que, des ce qu'il seroit en champ avec son maistre, qu'il ne fauldroit point de le tuer ou le mener prisonnier; et disoit la maniere : c'estoit que le dict duc alloit souvent à l'entour de son ost sur vn petit cheual avec peu de gens (et disoit vray), et que là ne fauldroit point de le tuer ou prendre. Ou si le roy et le dict duc se venoient à trouver au champ de bataille l'un devant l'autre, qu'il se tourneroit de son party avec ses gens d'armes; et demandoit, pour ce faire le payemet de ces quatre cens lances, vingt mille escus content, et vne bonne conté. Le roy eut la mauuaiseté de cest homme en grand mespris, et voulut monstrer au dict duc de Bourgongne de grandes franchises, et luy faist sçauoir tout cecy par le seigneur de Contay. Mais ledict duc n'y adioutta point de foy, mais estimoit que le roy le faisoit à autres fins, et en ayma beaucoup mieux le dict conte. Vous voyez que Dieu lui troubla le sens en cet endroict, aux clers enseignements que le roy lui mandoit. Et de nouveau voyant son maistre bas, Campobache commença à practiquer tant auec monseigneur de Lorraine qu'auec ceux de Nancy, et promettoit tenir la main que ce siége ne s'avanceroit point, et qu'il feroit trouver des deffaulx es choses plus necessaires pour le siege et pour la baterie. Il le pouuoit bien faire; car il estoit pour lors le plus grand de l'armée, et

en auoit la principalle charge et l'autorité auec le dict duc de Bourgogne. Durant qu'il conduisoit ces marchez, vindrēt aucuns gentilzhommes du duché de Lorraine, pour entrer en la place. Aucuns y entrerēt, autres furent prins : dont l'un fut un gentilhomme de Provence appelé Cifron, lequel cōduisoit tous les marchez dudict conte avec ledict duc de Lorraine. Le duc de Bourgongne manda que le dict Cifron fust incontinent pendu; lequel, quand il veit qu'en son faict n'y avoit nul remède, il manda au duc de Bourgongne qu'il lui pleust l'ouir, et qu'il luy diroit chose qui touchoit à sa personne. Aucuns gentilzhommes, à qui il dist ses parolles, le vindrent dire au duc. Et d'adventure le conte de Campobache se trouva deuant, ou que, sachant la prinse dudict Cifron, il si vouloit bien trouuer, doubtant qu'il ne dist de luy ce qu'il sçauoit touchant le demeslé du dict cōte, tant d'vn costé que d'aultre : car tout s'estoit communiqué et estoit ce qu'il vouloit dire. Ledict duc respondit qu'il ne le faisoit que pour sauver sa vie; le dict conte conforta parolle, et de rechef commanda le dict duc qu'on le menast pendre. Et en le menant ledict Cifron requist à plusieurs qu'ilz priassent à leur maistre pour luy, qu'il luy diroit chose qu'il ne vouldroit pour une duche qu'il ne le sceust. Plusieurs vindrēt faire à leur maistre cette requette; mais ce mauvais conte estoit à l'huys de la chābre de bois, en quoi logeoit ledict duc, et gardoit que nul n'enstrast, et reffusa l'huys à ceulx-là, disant : Monseigneur veult qu'on s'auance de le pendre; et par messagiers hastoit le prevost. Et finablemēt le dict Cifron fut pendu, qui fut au grand preiudice du duc de Bourgongne. Le premier de janvier quatre cens LXXVI, le duc de Lorraine, et les Allemans qui estoient dans sa compagnie, deslogerent de Sainct Nicolas pour aller combattre le dict duc de Bourgongne; et ce propre jour vint au devant d'eulx le conte de Campobache achever son entreprinse, et se rendit des leurs, avec huict vingtz hommes d'armes, et luy desplaisoit bien que pis n'avoit peu faire à son maistre. Ceulx de dedans Nancy estoient bien advertis des traictez dudict conte, qui leur aidoit bien à donner cueur de tenir; car autremet estoient sur le poinct de se rendre; et si n'eust esté la dissimulation dudict conte, ilz n'eussent poinct tenu jusques lors. A l'arrivée du conte de Campobache vers le duc de Lorraine, les Allemans lui feirent dire qu'ilz se retirast, et qu'ilz ne vouloiet nulz traictre avec eulx : et ainsi se retira à Condé, un chasteau et vn passage près de là, qu'il repara de charrettes et aultres choses le mieulx qu'il peut, esperant que, fuyant le duc de Bourgongne et ses gens, il en tomberoit en sa part, comme il feit assez. Il asseuroit bien que si le duc de Bourgongne fuyoit, qu'il n'en eschapperoit jamais vif, et qu'il l'asseuroit treize ou quatorze personnes qui lui seroient seurs, les uns pour commencer la fuyte dès ce qu'ilz verroient marcher les Allemans, les autres qui auroient l'œil sur le dict duc s'il fuyoit, pour le tuer en fuyant; et en cela n'y avoit point de doubte et faulte. Et en ay congneu deux ou trois de ceulx qui demourerent pour tuer le dict duc. » Voilà ce que raconte Comines.

Après l'accomplissement de ce grand drame, les chroniqueurs ne parlent plus de Campo-Basso.

Philippe de Comines, *Chronique du roy Loys unzieme*. — Mézeray, *Histoire de France, règne de Louis XI*. — Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*. — Walter Scott, *Anne de Geierstein*.

CAMPO-BASSO (*Alexandre-Vincent*), compositeur napolitain, né à Naples en 1760. Il a donné à Milan, en 1789, un opera seria intitulé *Antigona*.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

***CAMPO-BELLO** (*Louis* DE), capitaine de vaisseau espagnol, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il découvrit une île voisine des Caraïbes, dont il donna une description. On n'a de cet ouvrage que la traduction italienne, sous le titre : *Relazione di una nuova isola scoperta nel nuovo mundo, sopra le coste dell' isole Caribdi in America, tradotta dallo spagnuolo*; Venise, 1739 ou 1740.

Journal des Savants, année 1740.

***CAMPO-CHIARO** (le duc DE), homme d'État napolitain, issu d'une ancienne famille espagnole qui s'établit dans le royaume de Naples au dernier siècle. Il était attaché en 1805 à la garde du roi Ferdinand Ier, en qualité de capitaine des Lipariotes (cavalerie des chasses). Lorsque le roi se vit forcé par l'invasion française de se retirer en Sicile, le duc de Campo-Chiaro resta à Naples, et se soumit au nouvel ordre de choses. Appelé, en 1806, par le roi Joseph au conseil d'État, il ne tarda pas à devenir ministre de la maison royale. Joachim Murat, à son avénement au trône, le fit grand dignitaire de l'ordre des Deux-Siciles, et lui donna le ministère de la police, où il sut se maintenir pendant quelque temps, en y faisant preuve d'habileté et de douceur. Plusieurs missions diplomatiques lui furent ensuite confiées : il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de Napoléon; et en 1815 il assista au congrès de Vienne, comme ministre du roi Murat. Mais, grâce aux imprudences de ce malheureux prince, qui alla plus tard chercher une fin si déplorable sur les côtes de la Calabre, ses démarches n'obtinrent aucun succès. La révolution de 1820 le rappela aux honneurs : nommé ministre des affaires étrangères, il ne conserva pas longtemps ce poste, et fut destitué pour avoir contresigné une circulaire adressée aux provinces par le ministre de l'intérieur, à l'occasion du départ de Ferdinand pour le congrès de Laybach; il fut même cité devant le parlement napolitain; mais cette affaire n'eut pas de suites. Depuis cette époque, le duc de Campo-Chiaro a tout à fait disparu de la scène politique. [*Enc. des g. du m.*]

***CAMPOLA** (*César*), poëte italien, vivait dans la seconde moité du seizième siècle On a

de lui : *Rime di M. Cesare Campola, detto il Olimpico;* Vicence, 1577, in-4°.

Catalogue de la Bibliothèque impériale de Paris.

*CAMPOLINI (*Jacques*), mathématicien italien, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Proposizioni aritmetice*, Venise, 1703, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

*CAMPO-LONGO (*Antonio*), peintre napolitain, vivait vers 1480. On a de lui : *la Conception*, qu'il fit avec Jean-Bernard de Laina, son maître. Ce tableau se voit encore dans le couvent de San-Diego, detto l' Ospidal etto; un autre tableau existe dans l'église de Sainte-Catherine.

Chaudon et Delandine, *Nouv. Dict. univ.*

CAMPOLO ou CAMPULO. *Voy.* LÉON III.

CAMPOLONGO (*Emmanuel*) (1), poëte italien, né à Naples le 30 décembre 1732, mort en mars 1801. Après de bonnes études, il suivit des cours de droit et de médecine. Plus tard, il ne s'occupa que de la culture des lettres, et de la poésie en particulier. En 1765 il fut chargé de professer les humanités à Naples, et entretenait des correspondances avec les principaux littérateurs de son temps. On a de lui : *la Polifemeide, sonetti;* Naples, 1759, in-8°, et 1763; — *la Mergellina, opera pescatoria;* ibid., 1761, in-8°; — *la Galleide;* ibid., 1766, in-8°; — *il Proteo;* ibid., 1768, in-8°, et 1819, in-8°, avec la biographie latine de l'auteur par Roberti; — *la Volcaneide;* ibid., 1776, in-8°; — *le Smanie di Pluto;* ibid., 1776, in-8°; — *Polifemo ubbriaco, dittirambo;* ibid., 1778, in-4°; — *il Peccatore convinto, quaresimale;* ibid., 1778, 3 vol. in-12; — *Cursus philologicus;* ibid., 1778, 4 vol. in-12; — *Sepulcretum amicabile;* 1781, 2 vol. in-4°; — *Litholexicon intentatum;* ibid., 1782, in-4°; — *Sereno serenato, ossia idea scoperta di Quinto Samonico;* ibid., 1786.

Michel Roberti, *Biog. de Campolongo.* — Tipaldo, *Biog. degl' ital. illustr.*, III. — Lalande, *Voyage en Italie*, 1790.

CAMPO-LONGO (*Emilio*), médecin italien, né à Padoue en 1550, mort dans la même ville en octobre 1604. Il cultivait avec un égal succès la médecine, la philosophie et la littérature. Ses talents le firent nommer en 1578 professeur de médecine dans sa ville natale, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Theoremata de humana perfectione;* Padoue, 1573, in-4°; — *De Arthridide;* Venise, 1586, in-4°, et Spire, 1592, in-8°; — *Methodi Medicinales duæ, in quibus legitima medendi ratio traditur, propositæ in Academia Patavina;* Francfort, 1595, in-8°; — *De variolis;* Venise, 1596, in-4°; — *Nova cognoscendi morbos methodus;* Wittemberg, 1601, in-8°; — *De Lue venerea libellus*, avec un discours de Paul Benius; Venise, 1625, in-fol.; — *De vermibus, de uteri affectibus, deque morbis cutaneis tractatus præstantissimi*, avec la *Medicina practica* de Fabrice d'Aquapendente; Paris, 1634, in-4°.

Marget, *Bibliotheca scriptorum medicorum.* — Thomasini, *Prodromus Athenarum Patavinarum.* — Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine.*

CAMPOMANÈS (don *Pedro Rodriguez*, comte DE), diplomate, littérateur et économiste espagnol, né dans les Asturies en 1723, et mort en 1802. Il a été sans contredit l'un des hommes les plus remarquables de son époque en Espagne, tant par son instruction variée que par la haute portée de son esprit. L'amour du travail et une application constante à l'étude développèrent en lui, dès ses jeunes années, des talents supérieurs qui l'élevèrent aux plus hautes dignités du royaume, et au premier rang parmi les écrivains espagnols. Il devint successivement fiscal du conseil royal et suprême de Castille, président des cortès, directeur de l'Académie royale d'histoire, grand-croix de l'ordre de Charles III, et ministre d'État. Ses connaissances littéraires étaient très-variées; il savait l'arabe et la plupart des langues de l'Europe; mais il se distingua surtout par ses ouvrages d'économie politique, dans lesquels on trouve toujours les pensées les plus larges, alliées aux vues les plus utiles.

Tandis qu'Adam Smith en Angleterre, Quesnay et Turgot en France, consacraient toutes les ressources de leur esprit à rechercher quelles sont les véritables causes de la richesse et de la puissance des nations modernes, Campomanès se livrait en Espagne à la même étude avec non moins d'ardeur. Placé au-dessus des préjugés si communs alors et si profondément enracinés, en Espagne surtout, il condamna les abus, chercha à instruire le peuple, et à l'éclairer sur sa puissance productive; mais il était trop en avant de son époque : ses ouvrages ne furent pas compris. Déjà, malgré la sage administration de Charles III, il pressentit le funeste résultat qu'aurait la confiance trop aveugle de l'Espagne dans ses mines du Mexique et du Pérou. Aussi, dans son *Discurso sobre el fomento de la industria popular*, et dans celui qui a pour titre : *Discurso sobre la educacion de los artisanos y su fomento*, qui sont sans contredit les ouvrages les plus remarquables de Campomanès, s'attacha-t-il à démontrer que ce n'était pas en Amérique que résidait la véritable puissance de l'Espagne, mais bien en Europe, au sein même de la Péninsule. Lever les entraves qui pesaient sur l'industrie, asseoir le commerce intérieur et extérieur sur des bases larges et libérales, affranchir l'agriculture des impôts odieux auxquels elle était soumise, telles étaient les vues de Campomanès. En lisant ses ouvrages, on s'étonne de voir que cet homme, entouré d'une société peu éclairée, ait si bien compris les questions d'économie politique les plus ardues, et qu'il ait su en prévoir les conséquences avec justesse. Ce n'est pas toujours une rédaction lucide qui dis-

(1) Et non *Émile*, comme on l'a écrit ailleurs.

tingue ses écrits; l'erreur s'y trouve souvent à côté de la vérité, mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'auteur était parvenu déjà à soulever un coin du voile qui enveloppait encore les divers phénomènes de l'économie sociale. Il écrivit avec chaleur et conviction contre les abus de la *mesta*, et démontra combien était préjudiciable à l'État, et à chaque propriétaire en particulier, cet antique usage de faire voyager deux fois par an les bêtes à laine. Il ne craignit pas d'attaquer le clergé, si puissant en Espagne; il s'éleva avec force contre les aliénations illimitées faites en faveur des établissements religieux, et mit à nu les dangers et les pertes qui résultaient pour l'État de cette accumulation successive d'immeubles dans des mains-mortes, accumulation dont la masse représente encore aujourd'hui une valeur de près de six milliards de francs. Il s'occupa de faire établir la liberté du commerce des grains, et il eut même le projet de détruire la mendicité en employant utilement les vagabonds et les gens sans aveu dans les différentes branches de l'industrie. On le voit : aucune des grandes questions qui préoccupent encore notre époque n'avait échappé aux investigations de cette intelligence supérieure.

Il nous serait impossible de faire connaître ici tous les ouvrages utiles sortis de la plume de Campomanès; nous nous contenterons d'indiquer les plus importants. Il commença par un *Essai historique sur l'ordre des chevaliers du Temple;* il publia ensuite une *Notice géographique du royaume et des routes du Portugal*, un *Itinéraire des routes de l'Espagne* et de plusieurs autres contrées de l'Europe. Il fit un ouvrage estimé sur le mécanisme des langues; dans un autre, il revendiqua les droits de l'infante Marie et de Charles III à la couronne de Portugal; il publia un *Discours sur la chronologie des Goths*, une *Dissertation sur l'établissement des lois*, plusieurs traductions d'ouvrages arabes, grecs et latins, et termina sa carrière par une *Histoire générale de la marine espagnole*, que la mort ne lui permit pas de livrer à l'impression. Après avoir passé par toutes les phases des grandeurs et du pouvoir, Campomanès fut disgracié lorsque le comte de Florida-Blanca devint le favori du roi. Telle a été la vie, telles ont été les principales productions de cet homme d'État, qui, comme Turgot en France, consacra toute sa vie à éclairer la marche des administrations publiques, et qui, comme lui, dota son pays d'une école d'économistes pratiques, dont Jovellanos et le comte de Cabarrus ont été la plus éloquente expression. [L. Galibert, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Cavanilles, *Observations sur l'article* Espagne *de l'Encyclopédie;* Paris, 1783. — Robertson, *History of America*. — *Dictionnaire de l'Économie politique*. — Ersch et Gruber, *Allgemeines, Encycl.—Conversations-Lexicon.*

CAMPRA (*André*), musicien, né à Aix en Provence, le 4 décembre 1660, et mort à Versailles le 29 juillet 1744. Après avoir été maître de chapelle à Toulon, à Arles et à Toulouse, Campra vint en 1694 à Paris, où il obtint la place de maître de musique à l'église collégiale des Jésuites; il passa ensuite en la même qualité à Notre-Dame. La position qu'il occupait à la métropole le contraignit d'écrire, sous le nom de son frère, les deux premiers opéras qu'il fit représenter; mais il donna bientôt sa démission, afin de pouvoir travailler librement pour le théâtre. De tous les successeurs de Lulli jusqu'à Rameau, Campra est le seul compositeur dramatique dont les ouvrages se soient soutenus à côté de ceux de Lulli; il entendait bien la scène, et l'on remarque dans sa musique une certaine vivacité de rhythme, peu commune alors chez les compositeurs français. Il a joui de son temps d'une grande réputation, qui lui valut en 1722 la place de maître de chapelle du roi, et celle de directeur de la musique du prince de Conti. Il a donné, *l'Europe galante* (1697); — *le Carnaval de Venise* (1699); — *Hésione* (1700); — *Aréthuse* (1701); — des fragments de Lulli (1702); — *Tancrède* (1702); — *les Muses* (1783); — *Iphigénie en Tauride*, avec Desmarets (1704); *Télémaque* (1704); — *Aline* (1705); — *le Triomphe de l'Amour* (1705); — *Hippodamie* (1708); — plusieurs airs dans les opéras de *Thétis et Pélée* (1708) et d'*Hésione* (1709); — *les Fêtes vénitiennes* (1710); — l'acte de *Laure et Pétrarque* (1711); — *Idoménée* (1712); — *les Amours de Mars et Vénus* (1712); — *Télèphe* (1713); — *Camille* (1717); — *les Ages*, ballet-opéra (1718); — *Achille et Déidamie* (1735); — l'acte de *Silène et Bacchus* (1722). Ce compositeur a écrit en outre pour la cour : *Vénus* (1698); — *le Destin du nouveau siècle* (1700); — *les Fêtes de Corinthe* (1717); — *la Fête de l'Ile-Adam* (1722); — *les Muses rassemblées par l'Amour* (1723); — *le Génie de la Bourgogne* (1732); — *les Noces de Vénus* (1740). On a de lui trois livres de cantates et cinq livres de motets, publiés par Ballard. Campra est l'auteur de l'air de la *Furstemberg*, dont la vogue fut longtemps populaire.

Dieudonné Denne-Baron.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens*. — La Borde, *Essai sur la musique*.

***CAMPREDON** (*Jacques-David*, baron de), général français, né à Montpellier le 13 janvier 1761, mort le 11 avril 1837. Commandant du génie à l'armée d'Italie, il se distingua au siége de Gaëte (1806), et eut une large part dans les succès que Masséna remporta pendant cette campagne. Étant passé au service de Joseph, devenu roi de Naples, il fut nommé (1809) ministre de la guerre, et ne quitta ce poste que pour prendre le commandement de l'armée napolitaine pendant la campagne de Russie, où il fut fait prisonnier. Rendu à la liberté, après avoir fait (4 juin 1814) adhésion à l'acte par lequel le sénat prononçait (2 avril) la déchéance de Napoléon, il

reçut la confirmation (24 septembre) de son titre de baron, que lui avait donné Bonaparte, et fut appelé à faire partie de la chambre des pairs. Son nom est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile, côté sud. A. S.

Vict. et Conquêtes, t. VIII, XII, XVI. — *Victoires des Français*, t. V. — *Archives de la guerre*.

*CAMPRONT (*Jacques* DE), curé d'Avranches, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il est auteur d'un ouvrage singulier, intitulé *Psalterium justo litigantium;* Paris, 1597. Ce volume, dédié au parlement de Rouen et devenu rare, contient pour chaque jour de la semaine un cantique de la façon de l'auteur, et quatre psaumes arrangés par lui : « l'honnête plaideur doit réciter le tout fort exactement, et il est alors certain de gagner sa cause. » Deux gravures assez jolies accompagnent ce bizarre recueil, formé de tous les passages de l'Écriture qui ont paru susceptibles d'entrer dans un psautier semblable.

Dupin, additions à la *Bibliothèque choisie des livres de droit*, par Camus, t. II, p. 297. — *Revue française*, t. XI, (1839) p. 264.

CAMPS (*François* DE), prêtre et antiquaire, né à Amiens en 1643, s'appliqua aux études historiques sous la direction de Bouteroue, de Du Cange, du P. Le Cointe et de dom Mabillon, et se livra ensuite à l'étude des médailles; il en forma une très-belle collection, qui est passée depuis au cabinet des antiques de la bibliothèque impériale. On a de lui, dans le *Mercure* du temps, un grand nombre de *dissertations* sur l'histoire de France. Le P. Daire en a donné la liste complète dans son *Histoire littéraire d'Amiens*. De Camps mourut en 1723.

Le Bas, *Diction. encycl. de la France*. — Daire, *Hist. litt. d'Amiens*.

CAMPS (DES). *Voy*. DESCAMPS.

CAMUCCINI (*Vincenzo*), peintre d'histoire, né à Rome vers 1775, mort dans la même ville le 2 septembre 1844. Son père, qui exerçait dans cette ville la profession de batteur d'or, le laissa très-jeune orphelin et sans fortune. Vincenzo avait un frère aîné, Pietro Camuccini, restaurateur de tableaux, qui, avec Pietro Bombelli, graveur romain assez médiocre, se chargea de l'éducation du jeune homme. Sous la direction de Bombelli, Vincenzo reçut les premiers éléments du dessin, et, sous le patronage de son frère, il se livra à l'étude des grands maîtres de l'Italie. Jusqu'à l'âge de trente ans, sa vie laborieuse se passa à copier leurs ouvrages. Il étudia surtout Raphaël, le Dominiquin et André del Sarto, peintre salarié, attaché à l'église Saint-Pierre de Rome; et ce fut alors seulement que Pietro Camuccini le laissa voler de ses propres ailes, et l'encouragea à produire les compositions qu'il avait essayées. David était à Rome : l'Italie attentive le suivait de ses applaudissements dans la voie des réformes que sa forte imagination venait d'ouvrir à la peinture. Les succès de ce grand artiste ne furent pas sans influence sur la direction du talent de Camuccini, qui chercha dès lors les siens dans le genre antique.

Ce fut à cette époque qu'il peignit une suite de tableaux dont les sujets sont empruntés à l'histoire de l'ancienne Rome : *Horatius Coclès*, un de ses chefs-d'œuvre, et *Romulus et Rémus enfants* (aujourd'hui dans la collection du comte de Schonborn, à Reicharthausen;) — *le Départ de Régulus pour Carthage; — la Mort de Virginie; — le Dévouement des dames romaines; — la Continence de Scipion; — la Mort de César*, et nombre d'autres compositions qui jouissent en Italie d'une grande célébrité. *La Mort de César* et *la Mort de Virginie* se trouvent dans la collection du château royal de Naples. Camuccini peignit également quelques portraits, dont nous indiquerons plus bas les principaux. Outre les tableaux que nous avons nommés, Camuccini a laissé : *l'Incrédule Thomas*, très-beau tableau, admirablement exécuté en mosaïque peinte pour l'église Saint-Pierre à Rome; — *la Présentation de Jésus-Christ au temple*, dans l'église San-Giovanni à Plaisance (c'est l'ouvrage dont ses compatriotes font le plus de cas); — *Mort de Marie-Madeleine*; — *la Mise au tombeau de Jésus-Christ*, pour le roi Charles IV d'Espagne; — *l'Apparition de Jésus-Christ dans les limbes de l'enfer*, commandé en 1829 par l'association des Amis patriotiques de l'art à Prague; — *l'Envoi des Bénédictins en Angleterre, pour annoncer la foi véritable*, 1833; — *la Conversion de Saul*, peinture colossale exécutée en 1834 pour l'église des Apôtres à Rome; — *les Fiançailles de Psyché;* — les *fresques du plafond* du palais Torlonia, exécutées avec Landi.

Pour les cartons et pour les petites scènes, on l'a comparé aux grands maîtres de l'art; mais on regrette que l'exécution, quant à la couleur, laisse tant à désirer. Parmi ses meilleurs portraits on cite celui du *pape Pie VII* (aujourd'hui dans la galerie de Vienne), et celui du *duc de Blacas*, ambassadeur de France à Rome; les portraits du *roi* et *de la reine de Naples*, le portrait en pied de la *comtesse Chouvaloff*, et enfin celui de la *comtesse de Dietrichstein*, en 1829. On lui doit encore la continuation du *Museo Capitolino*, et la restauration de beaucoup d'anciens tableaux. Beaucoup de ses ouvrages ont été gravés par *Betellini*. Un certain nombre ont été lithographiés par Scudellari, sous le titre : *i Fasti principali della vita di Gesù-Cristo*; Rome, 1829, avec le texte en français et en italien; 2 vol. in-fol.

On ne peut refuser à tous ces ouvrages un certain mérite; mais, dépourvus de nature et de vérité, ils attestent plutôt l'adresse et l'industrie d'un arrangeur habile, que l'inspiration d'un véritable artiste. Si le noble caractère des grands maîtres italiens et des monuments plastiques de l'antiquité semble se manifester au premier coup

d'œil dans les compositions de Camuccini, l'examen en a bientôt détruit l'effet factice et emprunté. Il n'était pas pourvu d'un génie assez énergique pour ravir leurs secrets aux grands maîtres, s'approprier leurs beautés, et rester original tout en se portant leur imitateur : aussi reste-t-il toujours conventionnel dans sa composition, dans ses lignes, dans sa couleur; toujours il voit l'art à travers le prisme des bas-reliefs de l'antiquité; toujours un perfide souvenir de la statuaire vient s'interposer entre ses yeux et la nature. En un mot, tous les ouvrages de Camuccini prouvent la justesse de ce jugement prononcé sur lui par notre célèbre Pierre Guérin : « Il s'est nourri des anciens et de Raphaël, mais il n'a pu les digérer. »

Il fut nommé inspecteur général des musées du pape et de la fabrique de mosaïques à Rome, et directeur de l'Académie napolitaine dans la même ville. Il fut en outre membre de l'Institut de France, et pendant quelque temps président de l'Académie de San-Luca. Pie VII le créa baron au titre héréditaire, et l'empereur d'Autriche François Ier lui conféra l'ordre de la Couronne de fer.

L'un des plus beaux hommes de son temps, et plein d'élégance dans les manières, Camuccini obtint dans le monde d'éclatants succès, flatteurs pour son amour-propre et profitables à sa fortune. Il possédait un riche cabinet de tableaux anciens, de dessins remarquables et de gravures précieuses. Pendant longtemps il a rempli les fonctions de directeur de l'Académie de Saint-Luc et celles de conservateur des collections du Vatican. [FEUILLET DE CONCHES, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Göthe, *Winckelmann*, p. 388. — Aug.-Guill. Schlegel, *Lettres à Göthe*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*CAMUEL, patriarche hébreu, vivait en 1605 avant J.-C.; il était fils de Seppthan de la tribu d'Éphraïm, et fut le représentant de cette tribu parmi les chefs chargés de faire au peuple israélite le partage de la terre promise.

Nombres, ch. XXXVI, 24.

CAMULOGÈNE, chef gaulois, dont César parle dans ses *Commentaires*. Il commandait les *Parisii* et les confédérés des cités voisines, lorsque Labienus marcha sur Lutèce. Camulogène, alors chargé d'années, mais doué d'une grande expérience de l'art militaire, disputa au général romain l'approche de la Seine en se couvrant d'un grand marais que formait sur la rive gauche du fleuve la rivière de Bièvre. Labienus, contraint de se retirer, alla surprendre *Melodunum* (Melun), y passa la Seine, et remonta vers Lutèce. Camulogène, craignant que l'ennemi ne s'en rendît maître et ne s'y fortifiât, mit le feu à Lutèce, coupa les ponts, et, protégé par le marais, revint camper sur la rive gauche. Cependant Labienus opéra son passage à quatre milles plus bas, et les deux armées en vinrent aux mains dans une plaine qui, selon quelques archéologues, serait celle d'Issy et de Vaugirard. L'action fut longue et opiniâtre; enfin les Gaulois furent enveloppés et taillés en pièces. Camulogène, qui avait toujours animé les siens par son exemple, ne survécut pas à sa défaite, et se fit tuer les armes à la main.

César, *de Bell. Gall.*, lib. VII, cap. 57.

*CAMUS (....), compositeur de musique, né à Paris en 1731, mort en 1777. Il fut d'abord page de Louis XV. Étant entré dans la musique du roi, il eut l'abbé Madin pour maître. En 1746, il fit exécuter devant la cour le psaume *Qui confidunt in Domino*, qui fut très-applaudi; Camus n'avait alors que quinze ans. Depuis lors il écrivit plusieurs morceaux de musique d'église. La beauté de sa voix le fit admettre comme ténor à la chapelle royale.

Fétis, *Biog. universelle des Musiciens*.

CAMUS (*Armand-Gaston*), député aux états généraux et à la convention nationale, membre du conseil des cinq-cents et de l'Institut, né à Paris le 2 avril 1740, mort le 2 novembre 1804. Il étudia le droit, et acquit surtout une connaissance parfaite du droit canonique, ce qui lui valut la place d'avocat du clergé de France. Il accueillit avec transport les premiers événements de 1789, et ne dissimula point la part qu'il se proposait de prendre à la révolution. Nommé député du tiers état de Paris aux états généraux, il devint l'un des secrétaires provisoires de la chambre des communes, combattit Mirabeau, qui voulait qu'on obtînt la sanction du roi pour se réunir en sections, et déclara s'opposer à tout projet d'emprunt jusqu'à ce que l'assemblée fût légalement reconnue. Il joua un rôle important à la journée du jeu de paume, et ce fut lui qui alla chercher les papiers de l'assemblée dans la salle fermée pour les préparatifs de la séance royale. Quand la résistance de la cour eut été vaincue, et que les députés purent accomplir leur importante mission, il obtint la suppression des annates payées jusqu'alors à la cour de Rome, et fut nommé archiviste de l'assemblée. Depuis cette époque, il s'occupa presque exclusivement de matières de finances et des biens nationaux. Dans la séance du 4 août, pendant qu'on discutait des droits de l'homme, Camus demanda qu'on fît aussi mention des devoirs. L'ordre de Malte ayant, le 30 novembre, fait des réclamations contre la suppression de la dîme, il s'écria : « Je demande, pour répondre aux pétitionnaires, « que les établissements de l'ordre de Malte « soient supprimés. » Il fit tous ses efforts pour que le livre rouge, qui contenait l'état des dépenses royales et des pensions secrètes du gouvernement, fût donné en communication à l'assemblée, et il le fit imprimer, stigmatisant ainsi la cupidité des courtisans. En juin, il attaqua les fermiers généraux, et obtint la suppression de toutes les croupes. Dans la discussion sur les dettes du comte d'Artois, il demanda à l'assemblée

« pourquoi l'on voudrait faire payer à la France les dettes d'un particulier,» et fut vivement applaudi. Il fit, dans la séance du 13 août, réduire à un million le traitement des princes français, et fit supprimer leur maison militaire. La constitution civile du clergé fut presque exclusivement son ouvrage. Ce fut lui également qui provoqua le serment civique de la part de tous les ministres du culte. Après la fuite de Louis XVI, il accusa Montmorin, la Fayette, Bailly et Louis XVI lui-même, les qualifiant de conspirateurs et de traîtres; il demanda, le 3 juillet, la suppression de tous les ordres de chevalerie et de toutes les corporations fondées sur des distinctions de naissance. Nommé conservateur des archives nationales, il rendit un immense service en prévenant la destruction des titres et papiers des diverses corporations supprimées. Camus prit part aux discussions relatives aux attributions des ministres et à leur présence à l'assemblée législative, et provoqua le décret qui convoquait la convention nationale, à laquelle il fut envoyé par le département de la Haute-Loire. Devenu secrétaire de la convention dès sa première séance, il y demanda, le 22 octobre, la vente immédiate du mobilier des émigrés et des maisons religieuses. Au mois de décembre 1792, il fut chargé par la convention d'aller vérifier, en Belgique, les dénonciations qui étaient adressées par le général Dumouriez contre le ministre de la guerre; et, après avoir rempli sa mission, il revint à Paris, rendit compte à l'assemblée de la situation de l'armée française en Belgique, et insista sur le danger de ne pas laisser aux généraux les moyens de mettre à exécution leurs plans de campagne. Envoyé de nouveau dans ce pays en qualité de commissaire de la convention pour surveiller les opérations de l'armée, il se trouvait absent de Paris lorsque l'on condamna Louis XVI; il envoya cependant son vote pour la mort sans appel et sans sursis, dans une lettre du 23 janvier. A son retour, il fut nommé membre du comité de salut public. Le 30 mars, il fut chargé de demander, au nom du comité, que le général Dumouriez fût mandé à la barre, et que quatre commissaires pris dans le sein de la convention, accompagnés du ministre de la guerre Beurnonville, partissent sur-le-champ pour la Belgique, avec pouvoir de faire arrêter tous les généraux et officiers de l'armée qui leur paraîtraient suspects. Camus fit partie de cette commission. Ce fut lui qui signifia à Dumouriez le décret de la convention. On sait comment Dumouriez répondit à cet ordre : il fit arrêter par des hussards les commissaires et le ministre de la guerre, et les livra aux Autrichiens le 3 avril 1793. Successivement détenu à Maestricht, à Coblentz, à Kœnigingratz et à Olmutz, Camus, après trente-trois mois de captivité, fut enfin échangé à Bâle contre la fille de Louis XVI. Revenu en France, il siégea au conseil des cinq-cents, dont un décret de la convention l'avait déclaré membre de droit, ainsi que ses compagnons de captivité. Il y fit le récit de leur longue et douloureuse détention, et obtint la présidence du conseil le 23 janvier 1796. Peu de jours après, il fut nommé par le Directoire ministre des finances; mais il refusa cette place, et resta attaché au conseil. Ses travaux furent tous consacrés à l'administration et aux finances. En 1795, il présenta un projet d'amnistie qui fut adopté peu après. Il sortit du conseil le 20 mai 1797.

Camus, qui déjà avait été nommé membre de l'Institut, reprit alors ses travaux littéraires, et s'y livra sans interruption. Fidèle à la cause de la révolution, Camus osa, au 10 juillet 1802, s'inscrire pour la négative sur le registre des votes pour le consulat à vie. Napoléon, devenu empereur, lui conserva sa place aux archives et à l'Institut. Camus préparait des matériaux précieux pour l'histoire des départements réunis à la France, lorsqu'il mourut à l'âge de soixante-quatre ans. Ses principaux ouvrages sont : *Lettre sur la profession d'avocat, et Bibliothèque choisie des livres de droit*, 1772 et 1777, 2 vol. in-12; — *Histoire des Animaux d'Aristote*, avec le texte en regard, 2 vol. in-4°; — *Code judiciaire*, ou *Recueil des décrets de l'Assemblée nationale et constituante sur l'ordre judiciaire*, 1792; — *Manuel d'Épictète, et Tableau de Cébès*, 1796 et 1803; — *Mémoire sur la collection des grands et petits voyages*, 1802, in-4°; — *Histoire et procédés du polytypage et du stéréotypage*, 1802; — *Notice sur un livre imprimé à Bamberg* en 1462 : il y traite l'une des questions les plus intéressantes : de l'origine de l'imprimerie; — *Voyage dans les départements nouvellement réunis*. Camus a fourni aussi un grand nombre d'articles au *Journal des Savants*, à la *Bibliothèque historique de France*, et à d'autres recueils.

Toulongeon, *Éloge historique de A.-G. Camus*. — *Moniteur universel*, années 1790 et suiv. — Thiers, Mignet, etc. *Hist. de la révolution*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Biographie des Contemporains*.

*CAMUS (*Bonaventure*), théologien lorrain, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il était gardien des franciscains à Toul. On a de lui : *Eucharistiæ sacramentum explicatum*; Toul, 1656.

Calmet, *Bibliothèque de Lorr.*

*CAMUS (*Charles*), jurisconsulte français, natif de Dijon, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il passe pour avoir écrit un grand nombre de commentaires sur le droit civil. Mais on n'a plus de lui que : *Caroli Camusii Divini juris studiosi, de his quæ ad tutorum excusationes pertinent, ad Herennium Modestinum libellus ex suo centonum juris libro*; Paris, 1552, in-4° (publié par son ami Jacques Bionæus).

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourg.*

CAMUS (*Charles-Étienne-Louis*), mathématicien et astronome français, né à Cressy en Brie le 25 août 1699, mort à Paris le 2 février,

ou, selon d'autres, le 4 mai 1768. Après avoir étudié les mathématiques à Paris, il se signala pour la première fois en 1777 dans le concours pour un prix proposé par l'Académie des sciences; il ne gagna pas, il est vrai, le prix; mais son mémoire fut trouvé si remarquable, qu'il lui fit ouvrir les portes de l'Académie. En 1736 il fut envoyé, avec Maupertuis, Clairaut, Monnier et autres, en Norwége, pour déterminer l'aplatissement des pôles. Quelque temps après il reçut, avec Bouguer, Cassini et Pingré, une autre mission semblable, savoir : de déterminer la différence du méridien entre Paris et Amiens. Après de nombreux travaux il reçut enfin la place d'examinateur des écoles du génie et de l'artillerie, et plus tard celle de professeur de géométrie. Il était en même temps depuis 1760 secrétaire perpétuel de l'Académie d'architecture, et depuis 1765 membre de la Société royale de Londres. On a de lui : *Mémoire sur la manière la plus avantageuse de mâter les vaisseaux* (pour le concours de 1727 ; Paris, 1727, in-4°); — *Sur les forces vives des corps en mouvement*; Paris, 1728, in-4°; — *Solution d'un problème de géométrie, proposée par M. Cramer*; Paris, 1731, in-4°; — *Sur la figure des dents des roues et les ailes des pignons, pour rendre les horloges plus parfaites*; Paris, 1733, in-4°; — *Sur l'action d'une balle de mousquet*; — *Problème de statique qui a rapport au mouvement perpétuel*; — *Sur la meilleure manière de se servir des seaux pour élever l'eau*; — *Sur la meilleure manière des pompes* : ces trois mémoires sont insérés dans le *Recueil de l'Académie des sciences*; — *Figure de la terre déterminée par les observations de MM. de Maupertuis, Clairaut, Camus, etc.*; Amsterdam, 1738, in-12; Paris, 1739, in-8°; — *Traité sur l'hydraulique*; Paris, 1739, in-8°; — *Cours de mathématiques à l'usage des écoles du génie et de l'artillerie*; Paris, 1749, 4, vol. in-8°; la meilleure édit., Paris, 1766, 4 vol. in-8°; — *Éléments de mécanique statique*; Paris, 1751, in-8° (n'est qu'un tirage à part d'une partie de l'ouvrage précédent); — *Opérations faites pour mesurer le degré de méridienne entre Paris et Amiens*; Paris, 1757, in-8°.

Grandjean de Fouchy, *Éloge de Ch.-E.-L. Camus*, dans les *Mémoires de l'Acad. des sciences*, an. 1768.

CAMUS (*François-Joseph* DE ou DES), mécanicien lorrain, né le 14 septembre 1672 à Richôme près de Saint-Mihiel, mort en Angleterre après 1732. C'est encore un des martyrs de la science à ajouter à la liste à laquelle chaque siècle fournit son contingent. Issu d'une famille noble, qui possédait elle-même le fief de Richôme, il reçut une éducation soignée, d'abord en Lorraine, dans les institutions de plusieurs congrégations, et ensuite à Paris au collége de la Marche. De retour dans sa patrie, il fut mis au séminaire de Verdun, où il étudia la théologie pendant un an. Dans ses moments de loisir il s'occupait de mécanique, et il inventa même un carrosse automate, qui ne réussit pas, parce que des ouvriers inhabiles avaient été chargés de sa construction. Dans le même temps il fit une pendule que l'on conserva longtemps dans sa famille. En 1710 il construisit un pont flottant, composé de plusieurs pièces ; ce pont se plaçait de lui-même de l'autre côté d'une rivière, quelque large qu'elle fût, sans que l'on fût obligé d'y employer personne. Il avait aussi entrepris, par ordre de Louis XIV, une compagnie de soldats de joujoux, qui devaient, par le moyen de certains ressorts, se mouvoir et défiler devant le Dauphin. Mais cet ouvrage ne fut pas achevé, à cause de la mort de Louis XIV.

Le 3 janvier 1716, Camus fut admis dans l'Académie des sciences comme membre adjoint. La même année, il montra à l'Académie un carrosse d'une suspension nouvelle, plus aisé à mouvoir parce que les trains étaient parallèles au terrain, et qu'ils ne faisaient que tirer un poids sans l'élever; les cahots s'y faisaient moins sentir, parce que les roues de devant étaient aussi grandes que celles de derrière; enfin il devait être moins sujet à verser. L'Académie, devant laquelle il fit manœuvrer ce carrosse, en fut satisfaite. En 1722, il publia son principal ouvrage, le *Traité des forces mouvantes, avec la description de* 23 *machines nouvelles de son invention*. L'auteur y donne beaucoup d'indications sur les moyens de perfectionner les cabestans, ainsi que sur une meilleure trempe des métaux ; et il tire de ses théories plusieurs conséquences utiles pour la construction des mousquets, des gros canons, des machines de toute sorte. On trouve dans le même traité les descriptions de plusieurs mécanismes ingénieux. Le premier est une espèce de tamis; le deuxième, une grue basse à bec, pour creuser un canal ou élever une chaussée; le troisième, une machine à battre les gros pilots par un treuil en forme de cabestan : ces trois appareils sont construits dans le but d'économiser le temps et les bras. Le quatrième est un genouil, où machine parallactique mouvant, à vis, avec deux portions de cercle, propre à observer les astres, particulièrement dans les éclipses, en ce qu'on peut toujours tenir l'objet au centre de la lunette, quand même il disparaîtrait par intervalles. On y remarque aussi la description d'une pendule à poids et à secondes, de sept pieds et demi de haut, qui allait un an sans être remontée, et qui sonnait pendant ce temps les quarts et les heures avec la répétition. Quelques améliorations utiles, surtout une notable économie de temps et de main-d'œuvre, avaient été apportées à différentes sortes de brouettes, de brancards, de chars, etc. Parmi les autres constructions imaginées par Camus, on remarquait un petit carrosse automate, occupé par des personnes avec leurs laquais, mis en mouvement à l'aide de certains ressorts, et une échelle qui se

pliait et se rangeait d'elle-même par un mécanisme particulier, et qui était facilement applicable partout. Sans une querelle littéraire soulevée par le marquis de Serbois dans le *Journal des savants*, cette invention aurait passé inaperçue.

L'Académie des sciences exclut de son sein Camus le 4 décembre 1723, pour cause d'absence. Cette décision sévère décida du sort de l'habile ingénieur. Camus avait dessiné et décrit une machine pour le soulagement des rameurs : c'était une rame composée de deux pièces mobiles, que l'on pouvait poser perpendiculairement au dehors de la sainte-barbe, pour faire voguer les plus gros vaisseaux en temps de calme; deux de ces rames y suffisaient. Il en fit l'épreuve à Toulon, sur un vaisseau de 60 pièces de canon. Il essaya de tirer parti de son invention, pour se créer des ressources. A cet effet il se rendit d'abord en Hollande, puis en Angleterre, où il mourut dans la misère.

Outre le *Traité des forces mouvantes pour la pratique des arts et métiers*, avec une explication de *vingt-trois machines nouvelles et utiles*, Paris, 1722, in-8°, on a de Camus : *Lettre écrite aux auteurs du Journal des savants;* Paris, juillet 1724 (*en réponse à la lettre écrite par M. le marquis de Serbois aux mêmes, le 7 février* 1723); — *Mécanique de Varignon*, nouvelle édition; Paris, 1725, 2 vol. in-4°; — *Traité du mouvement accéléré par des ressorts et des forces qui résident dans les corps en mouvement*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, 1728.

Calmet, *Bibl. de Lorraine*.

CAMUS (*Jean-Pierre*), surnommé *Pont-Carré*, évêque de Belley, né à Paris en 1582, mort le 26 avril 1653. Il se rendit célèbre par la guerre acharnée qu'il fit durant toute sa vie aux moines mendiants, dont la fainéantise et les mauvaises mœurs avaient excité son indignation, et vivement contrarié son zèle pour le bien de la religion. Dans ses écrits, dans la société, du haut de la chaire, partout il les poursuivait impitoyablement. Il les comparait à des cruches qui se baissent pour mieux se remplir. « Jésus-« Christ, » ajoutait-il, « avec cinq pains et trois « poissons, ne nourrit que trois mille personnes, « et qu'une fois en sa vie; saint François, avec « quelques aunes de bure, nourrit tous les « jours, par un miracle perpétuel, quarante mille « fainéants. » Un autre fois, prêchant sur la prise d'habit d'une jeune novice, il commença ainsi son sermon : « Messieurs, on recommande à « vos charités une jeune demoiselle qui n'a pas « assez de bien pour faire vœu de pauvreté. » A ces sarcasmes les moines répondaient par des injures; si bien que, pour faire cesser la lutte, il fallut recourir à l'intervention du cardinal de Richelieu. « Je ne vous connais, lui dit le pre-« mier ministre, d'autre défaut que cet achar-« nement contre les moines; et sans cela je vous « canoniserais. — Plût à Dieu! lui répondit « avec vivacité Camus; nous aurions l'un et « l'autre ce que nous souhaitons; vous seriez « pape, et moi saint. » Cette réponse suffit pour faire connaître le caractère du pieux évêque, qu'on peut juger encore par les titres de quelques-uns de ses écrits polémiques : c'étaient *le Directeur désintéressé;* — *la Désappropriation claustrale;* — *le Rabat-Joie du triomphe monacal;* — *les deux Ermites;* — *le Reclus et l'Instable;* — *l'Antimoine bien préparé*, 1632, in-8° rare, etc. Cet infatigable prélat a laissé deux cents volumes écrits avec une singulière facilité, mais d'un style moitié moral, moitié bouffon, semé de métaphores et d'images bizarres. N'oublions pas de dire que Camus fut surnommé *le Lucien de l'épiscopat* pour les romans pieux qu'il avait imaginé de composer comme contre-poison des romans profanes. Quelques-uns d'entre eux, sans doute pour mieux soutenir la concurrence avec l'*Astrée*, la *Clélie*, le *Cyrus*, de volumineuse mémoire, forment six gros in-8°; ils sont intitulés : *Dorothée, Alcime, Spiridion, Daphnide, Alexis*, etc. On avait proposé à Camus plusieurs évêchés considérables, qu'il refusa constamment. Après vingt ans de travaux, il se démit de son évêché, et se retira à l'hôtel des Incurables à Paris, pour y consacrer le reste de sa vie au service des pauvres, et y mourut à l'âge de soixante et dix ans. A la longue liste de ses ouvrages il faut ajouter encore : *les Moyens de réunir les protestants avec l'Église romaine;* Paris, 1703 : c'est ce que Camus a écrit de mieux; — l'*Esprit de saint François de Sales* (ami de l'auteur); Paris, 1641; — *Discours prononcés devant les états généraux de* 1614; Paris, 1515, in-8°.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXXVI, p. 92.—Perrault, *Hommes illustres de France*, t. I, p. 9. — *Bibliothèque des romans*, janvier et mars 1766.

CAMUS (*Nicolas*), humaniste et jurisconsulte français, natif de Troyes, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était professeur de droit à l'université de Paris. On a de lui : *Academiæ Parisiensis pro assertione juris sui adversus quamdam mancipum factionem postulatio, ad Pompon. Bellevræum ejusdem res gestas carmine panegyri exponens*; 1658, in-4°; — *Terentii comœdiæ VI interpretatione et notis illustratæ, in usum Sereniss. Delphini;* Paris, 1675, in-4°; Londres, 1688, 1709, in-8°; — *ad Jos.-Bapt. Colbert Elegia;* Paris, in-fol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allegem. Gelehrten-Lexicon*.

*CAMUS (*Paul-Hippolyte*), compositeur français, né à Paris le 6 pluviôse an IV (janvier 1796). Il fut admis au Conservatoire au mois de juillet 1806, comme élève de Wanderlich. En 1819, il entra à la Porte-Saint-Martin en qualité de première flûte, emploi qu'il remplit ensuite au Gymnase, d'où il passa à

l'Odéon lorsque ce théâtre représenta des opéras italiens et allemands. Camus était en 1835 à l'Opéra italien. On a de lui 11 *duos* pour flûtes ; — 2 *fantaisies* sur des motifs de *la Neige*, flûte et piano, — 24 *sérénades* composées sur des airs nationaux ; — 6 *airs variés* sur divers thèmes, etc.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

CAMUS D'HOULOUVE (*Bertrand-Louis*), jurisconsulte français, vivait dans le dix-huitième siècle. On a de lui : *Traité des intérêts des créances*, 1774, in-4° ; — *Coutumes du Boulonais conférées avec les coutumes de Paris, d'Artois, de Ponthieu, d'Amiens et de Montreuil*, 1777, 2 vol. in-4°.

Feller, *Biographie universelle.*

CAMUS (*Philippe*).

CAMUS (LE). *Voy.* LE CAMUS.

CAMUSAT (*Denis-François*), historien français, né à Besançon en 1695, mort à Amsterdam le 28 octobre 1732. Il se fit connaître de bonne heure par une *Histoire des journaux imprimés en France*, publiée en 1716. Retiré plus tard en Hollande, il y passa le reste de sa vie à écrire des ouvrages qui se ressentent, il est vrai, de l'inconstance et de la précipitation naturelles à l'auteur, mais qui décèlent toujours l'homme d'esprit, et renferment une foule de recherches curieuses. Sans compter ses éditions des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV par l'abbé de Choisy*, des *Mémoires historiques de Mézeray* (qui furent proscrits en France), et des *Poésies de Chaulieu et de la Fare*, éditions publiées en Hollande de 1726 à 1731, on lui doit encore une *Bibliothèque française*, ou *Histoire littéraire de la France ;* Amsterdam, 1723 et suiv., 3 vol. in-12 ; — des *Mémoires historiques et critiques ;* Amsterdam, 1722, 2 vol. in-12 ; — des *Mélanges de littérature, tirés des lettres manuscrites de Chapelain ;* Paris, 1726, in-12 ; — la *Bibliothèque de Ciacconius, avec des notes ;* Paris, 1731, in-fol. ; — l'*Histoire critique des journaux*, 1734, 2 vol. in-12, publiés par Bernard.

Le Bas, *Dict. encyc. de la France.*

CAMUSAT (*Jean*), imprimeur-libraire à Paris, mort en 1639. Il se fit, au commencement du dix-septième siècle, une réputation par son savoir et le choix des ouvrages sortis de ses presses. L'Académie française, à sa création, le choisit pour son imprimeur, et le chargea plusieurs fois de répondre pour elle aux lettres qui lui étaient adressées. Il assistait aux séances de cette assemblée, et y remplissait les fonctions d'huissier. Souvent même les académiciens se réunirent chez lui avant leur installation au Louvre. A la mort de Camusat, l'Académie lui fit célébrer un service funèbre, et lui donna pour successeur sa veuve, malgré la demande faite par Richelieu en faveur de l'imprimeur Cramoisy. Cette dame fut représentée par son parent, le médecin Duchesne, qui prêta serment pour elle, « et fut exhorté, dit Pellisson, d'imiter la dis« crétion, les soins et la diligence du défunt. » Le recueil intitulé *Négociations et traités de paix de Cateau-Cambresis* a été publié par Camusat.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

CAMUSAT (*Nicolas*), chanoine et historien français, né à Troyes en 1575, mort en 1655. Il était chanoine de la cathédrale de sa ville natale, et a laissé les ouvrages suivants : *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinæ diœcesis ;* Troyes, 1610, in-8° ; — une édition de l'*Historia Albigensium* de P. des Vaux de Cernay, 1615, in-8° ; — *Mélanges historiques*, ou *Recueil de plusieurs actes, traités, lettres, etc., depuis* 1390 *jusqu'en* 1580 ; Troyes, 1619, in-8° ; — une édition des *Mémoires divers touchant les différends entre les maisons de Montmorency et de Châtillon*, écrits par Chr. Richer, ambassadeur de François I[er] et de Henri II en Suède et en Danemark ; Troyes, 1625, in-8°. Tous les ouvrages de Camusat, ces deux derniers surtout, sont extrêmement curieux et recherchés.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

CAMUSET ou **CAMUZET** (l'abbé), théologien français, né à Châlons-sur-Marne en 1746. Il fut d'abord sous-maître au collége Mazarin, puis professeur. Ses ouvrages ont été estimés même par ses adversaires. On a de lui : *Pensées anti-philosophiques ;* Paris, 1770, in-12 : c'est une réfutation des pensées philosophiques de Diderot ; — *Saint Augustin vengé des Jansénistes ;* Paris, 1771, in-12 ; — *Principes contre l'incrédulité ;* Paris, 1771, in-12 ; — *de l'Architecture des corps humains ;* Paris, 1782, in-12 ; — une traduction de l'*Esprit de la congrégation de Notre-Dame*, d'après Tournier de Mataincourt ; — *Pensées sur le théisme ;* Paris, 1785, in-12. C'est une défense ironique des principes émis par Anacharsis Cloots.

Quérard, *la France littéraire.*

***CAMUT**, noble vandale, mort à la fin du cinquième siècle de notre ère. Frère du chancelier du royaume des Vandales, il avait contribué avec celui-ci à la fortune de Genséric ; mais il vit son frère et sa belle-sœur mis à mort lâchement par le féroce successeur de Genséric, Hunéric, qui, voulant changer la loi de succession établie par son frère, se fit le persécuteur de tous les autres membres de sa famille et des amis de son père. Camut lui-même parvint à se soustraire au dernier supplice en se réfugiant dans un temple. Il fut arrêté néanmoins, et il ne put échapper à la torture : on le jeta d'abord dans une fosse immonde, d'où il ne fut tiré que pour travailler la terre comme esclave. La colère du roi ne fut pas encore apaisée par tant de rigoureuses persécutions ; chaque mois, Camut était frappé de verges : on mesurait l'eau qu'il buvait, et le pain qu'on lui donnait était à

peine suffisant pour prolonger son existence; il dut succomber sous tant de maux.

L. Marcus, *Hist. des Vandales.* — Yanoski, *Hist. de l'Afrique sous les Vandales* (dans l'*Univers pittoresque*).

CAMUZ ou **CAMUS** (*Philippe*), romancier, vivait en Espagne dans le seizième siècle. Il est connu par ses traductions françaises d'anciens romans, dont les principaux sont : *le Roman de Clamades et de la belle Claremonde, livre excellent et piteux, translaté de ryme du roi Adenez;* Lyon (Jean de la Fontaine), 1488, in-4° gothique, réimprimé avec quelques changements à Paris et à Troyes, in-4° (sans date), et à Lyon, 1620, in-8°; il en existe une autre traduction par le Gendre de Richebourg, sous le titre d'*Aventures de Clamades et de Claremonde,* tirées de l'espagnol; Paris, 1533, in-12 (rare), et 1587, in-4°; — l'*Histoire d'Olivier de Castille et Artus d'Algarbe, son loyal compagnon, et de Héleine, fille du roi d'Angleterre, et de Henri, fils dudit Olivier, qui grands faits d'armes firent en leurs temps,* translaté du latin, in-fol. gothique; — *la Historia de la linda Magalona, y el esforzado cavallero;* Pierro Baëca, 1628, in-fol.; — *Libro del esforzado cavallero don Tristan de Leonesy, de su grandes hechos in armas;* Sevilla, 1528, in-fol.; — *la Coronica de los notables cavalleros tablante de Ricamonte y Jofce hijo del conde de Nazon, sacadas de las coronicas francesas;* Séville, 1629, in-fol.; — *la Vida de Roberto el Diablo, despues de su conversion, clamado hombre de Dios;* Séville, 1629, in-fol., imprimé en lettres gothiques; Paris (sans date); Lyon, 1496, in-4° : ce roman fait maintenant partie de la *Bibliothèque bleue.*

On mentionne aussi parmi les œuvres de Camuz une *Histoire de Marie, reine d'Écosse,* traduite de Buchanan, Édimbourg, 1572, in-12, par Philippe Camuz, Poitevin. Mais il n'est pas certain que ce soit le même auteur.

Antonio, *Bibliotheca hispanica nova.*

CAMUZIO ou **CAMUTIUS** (*André*), médecin italien, né entre 1510 et 1520 à Lugaro (canton du Tésin), mort à Vienne en Autriche en 1578. Il fit ses études à Pavie, professa pendant quelque temps la médecine et la physique dans cette université, et pratiqua l'art de guérir à Milan. En 1564, il fut appelé à Vienne pour remplir les fonctions de médecin ordinaire de l'empereur Maximilien II; il resta dans cette ville jusqu'à la fin de sa vie. On a de lui : *Disputationes quibus Hieronymi Cardani conclusiones infirmantur, Galenus ab ejusdem injuriis vindicatur, Hippocratis præterea aliquot loca diligentius multo quam nunquam alias explicantur;* Pavie, 1563, in-8°; — *De humano intellectu libri IV;* Pavie, 1564, in-8°; — *De amore et felicitate;* Vienne, 1574, in-fol.; — *Excussio brevis præcipui morbi, nempe cordis palpitationis Maximiliani II Cæsaris invictissimi simul ac aliorum virorum illustrium præter naturam affectuum;* Florence, 1578 et 1580, in-8°; — *De nobilitate libri VII hactenus in lucem nusquam editi;* Milan, 1640, in-8°.

Éloy, *Dict. de la Méd.* — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***CANAAN** (de כנע, *être bas*), patriarche hébreu, deuxième fils de Cham. Il était né avant l'entrée de Noé dans l'arche; mais l'époque de sa mort n'est pas indiquée dans l'Écriture. Selon quelques interprètes, ce fut lui qui vit un jour son grand-père Noé couché sous sa tente, dans un état complet d'ivresse et de nudité, et courut en avertir son père Cham, qui tourna en dérision l'état de Noé. Celui-ci, revenu à la raison, fut informé de la conduite de ses enfants : il blâma sévèrement Cham, et, considérant que l'indiscrétion de son petit-fils était la cause première de ce scandale, il dit: « Que Canaan soit maudit; qu'il soit à l'égard « de ses frères l'esclave des esclaves ! » Canaan donna son nom au pays que les Hébreux désignèrent sous le nom de *Terre promise*, et dont ils s'emparèrent sous la conduite de Josué, quarante ans après leur sortie d'Égypte. Dans les langues sémétiques, le mot *canaan* signifiait *pays-bas*, et s'accordait bien avec la topographie de cette contrée. Les Grecs la connaissaient, et en appelaient les habitants *Phéniciens*, de φοῖνιξ, *dattier*, dont les fruits formaient une des principales branches du commerce du pays. Peu à peu ce mot devint synonyme de *marchand*, à cause de l'immense trafic qui se faisait par l'intermédiaire des Phéniciens. Le pays de Canaan (aujourd'hui Palestine) était borné au nord par le Liban, à l'ouest par la Méditerranée, à l'est par l'Euphrate, au sud par la mer Morte, l'Idumée et l'Arabie Pétrée, jusqu'au torrent d'Égypte (Wadi-el-Arioch).

Canaan fut père de onze fils, qui s'appelaient Sidon, Heth, Yebousi, Esnori, Hiwi, Guirgazi, Arki, Smi, Arwadi, Semari, Hamathi; chacun d'eux devint chef d'un peuple qui prit son nom. Ces premières souches se divisèrent en de nombreuses peuplades, puisque le nombre seul des rois vaincus par Josué s'éleva à trente et un, sans compter quelques républiques, telles que Sichem, Gabaon, etc. La plupart des Cananéens périrent dans les guerres contre les Juifs; le reste s'expatria et se répandit sur tout le littoral de l'Afrique, où on en rencontre encore des vestiges. Il ne faut pas confondre la terre de Canaan avec la Phénicie proprement dite, qui, située plus au nord, ne subit jamais le joug des Hébreux.

La Genèse. — Josèphe, *De bello judaico.* — Théodoret, *Quæstiones in Genes.* — *Géographie* d'Édrisi. — Bohlen, *Die Genesis.* — S. Munk, *Palestine* (dans l'*Univers*). — F. Hœfer, *Phénicie* (dans l'*Univers*).

CANACHUS, sculpteur grec, natif de Sicyone, vivait au cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Il était frère d'Aristoclès, artiste renommé, et élève de Polyclète d'Argos. Outre plusieurs œuvres remarquables, il fit pour la ville de Milet un Apollon Philesius, transporté à Ecbatane par

Xerxès, de retour de l'expédition en Grèce. Il dota la ville de Thèbes d'un *Apollon Isménien*, et sa ville natale d'une *Vénus assise*, en or et en ivoire, couronnée d'un diadème terminé en pointe, pour figurer le pôle. Cicéron parle de Canachus, dont il compare les œuvres avec celles de Calamis.

Un autre *Canachus*, probablement le petit-fils du précédent, fit, avec Patrocle, les statues de *deux Spartiates* qui combattirent à Ægos-Potamos en 405 avant J.-C.

Pausanias, VII et X. — Cicéron, *Brutus*. — Müller, *Kunstblatt*, 1821, n° 16.

*CANADA, philosophe indien, chef de la secte qui porte le nom de *Véséchice*. Sa doctrine était, dit-on, la même que celle des atomes de Pythagore; il s'occupa principalement des objets sensibles. Cette philosophie semble être le supplément de celle de Gotama, ou du Nyâya, qui traite des objets métaphysiques et de la logique. L'ouvrage de Canada se compose de 550 *soûtées* en dix lectures. L.

Colebrook, *Transactions de la Société royale asiatique*, t. I. — Ward, *A view of the history, literature and mythology of the Indus*.

*CANADELLE (*Moïse*), chirurgien allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il exerçait son art à Hanau et à Nurimberg. On a de lui : *Petit traité familier de la peste*; Genève, 1615, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

CANAL (*Antonio*), dit *Canaletto*, peintre, né à Venise le 18 octobre 1697, mort dans cette ville le 20 août 1768. Fils et élève de Bernardo Canal, peintre de décorations théâtrales, il suivit d'abord la carrière de son père; mais, s'étant rendu à Rome en 1719, il se mit à peindre d'après nature, et acquit la réputation d'habile paysagiste. De retour dans sa patrie, il prit pour modèles les palais, les églises, les canaux si pittoresques de Venise, et les reproduisit sous toutes les faces avec une inimitable perfection. Il passa pour avoir le premier employé la chambre obscure, pour obtenir rapidement une perspective exacte. Souvent le Tiepolo enrichit ses tableaux de figures spirituellement touchées, qui en augmentent encore le prix. Les ouvrages de Canaletto sont presque innombrables, on en voit dans toutes les galeries de l'Europe; mais le plus précieux de tous est la *Vue du grand canal*, que possède le musée du Louvre. Parmi les élèves d'Antonio Canal, le plus habile fut Bernardo Bellotto, surnommé, comme lui, *Canaletto*. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.— Villot, *Musée du Louvre*. — *Catalogues des galeries de Venise*, *Rome*, *Florence*, *Londres*, *Dresde*, *Munich*, etc.

*CANAL ou CANALETTO (*Bernardo* BELLOTTO, dit), peintre vénitien, neveu d'Antonio Canal, né à Venise en 1724, mort à Varsovie en 1780. Il fut élève de son oncle, et excella comme lui dans la peinture et la gravure; mais, différent d'Antonio, après avoir fait quelques tableaux pour sa ville natale, il s'en éloigna, et voyagea à Rome, à Vérone, à Brescia, à Milan, enfin à Dresde, où il fut reçu en 1764 membre de l'Académie. Il représenta les environs si remarquables de cette capitale, et surtout la jolie ville de Pirna. De là, Canaletto se rendit à Londres, où sa réputation l'avait précédé; il y gagna des sommes considérables. Horace Walpole possédait de lui une vue admirable de l'*intérieur* de King's college Chapel. On voit encore d'autres grandes toiles de cet artiste à Queen's House. Le musée du Louvre possède du Canaletto deux vues de Venise faites lors de ses débuts en peinture. Ses eaux-fortes sont devenues d'une rareté extrême; on cite surtout : quinze vues de Dresde, des vues de Kœnigstein, de Pirna et de Varsovie, œuvres pleines d'effet, traitées avec un goût extrême. Bernardo se rapprochait tellement du style de son oncle, que les ouvrages de l'un se distinguent à peine de ceux de l'autre. Les principales qualités de Bernardo sont une grande justesse de perspective, et une remarquable vigueur dans la manière de rendre les effets de lumière. On lui reproche quelquefois des lourdeurs dans les parties ombrées; mais il faut attribuer ce défaut à l'emploi que cet artiste faisait de la chambre obscure, emploi qu'il tenait de son oncle.

Lanzi, *Storia pittorica*.

*CANAL (*Pierre*), grammairien genevois, exécuté en 1609. Il était maître de langues et sautier du petit-conseil. Ayant été convaincu d'instruire Charles-Emmanuel Ier, dit *le Grand*, duc de Savoie, des mesures de défense prises par les conseils de Genève contre les surprises à main armée tentées par ce prince, Canal fut arrêté, et condamné à la potence. On a de lui un *Dictionnaire français et italien*; Genève, 1598.

Spon, *Histoire de Genève*. — Sénebier, *Hist. litt. de Genève*.

*CANALE (*Annibal*), historien italien, né dans la Pouille vers le milieu du quinzième siècle. Il entra de bonne heure chez les jésuites, et y acquit bientôt une telle réputation, qu'il fut nommé recteur du collége des Maronites à Rome, et ensuite de celui d'Aquilée. On a de lui : *le Vite de' Patriarchi, ovvero degli institutori degli ordini*; Rome (sans date), 1 vol. in-fol.

Alegambe, *Bibl. script. societ. Jesu*. — Toppi, *Bibl. Napolet.*

CANALE (*Nicolas*), amiral vénitien, vivait vers la fin du quinzième siècle. Il succéda, en 1469, à Jacques Loredano dans le commandement des troupes vénitiennes en Grèce; rassembla une flotte de vingt-six galères à Négrepont, avec laquelle il menaça plusieurs îles de la mer Égée; et finit par s'emparer d'Éno, sur le golfe Saronique. C'était une ville commerçante, assez riche, habitée uniquement par des Grecs : les Turcs n'y avaient pas même de garnison; néanmoins, elle fut réduite en cendres, après avoir éprouvé toutes les horreurs du pillage. Les lieux saints ne furent pas même épargnés : les religieu-

ses, dont les Turcs avaient respecté les couvents, en furent arrachées et abandonnées à la brutalité des soldats, qui s'enrichirent d'un butin considérable, et emmenèrent à Négrepont deux mille captifs. Cet affreux et facile triomphe avait anéanti une ville chrétienne : cependant, la nouvelle du sac d'Éno étant arrivée à Rome en même temps que celle d'un avantage remporté sur les hérétiques de Bohême, le pape Paul II ordonna des actions de grâces pour ces heureux succès. Quoique les pirateries des Vénitiens ne portassent surtout préjudice qu'aux sujets chrétiens de Mahomet II, ce monarque résolut de ne pas souffrir davantage de pareilles attaques. Il fit prêcher la guerre sainte, et réunit à Constantinople une armée et une flotte formidables. Ces forces se mirent en mouvement le 31 mai 1470. Canale était à Négrepont avec trente-cinq galères, quand on l'informa que la flotte turque avait paru près de Ténédos. Il s'avança par le canal qui sépare Lemnos et Imbros, et bientôt aperçut la flotte ennemie couvrant la mer de ses navires. Les Vénitiens prirent la fuite, et, profitant de la nuit, se mirent à couvert derrière Scyros, que les Turcs ravagèrent et brûlèrent sous leurs yeux. Canale se pressa de ravitailler Chalcis, et attendit des renforts, qui ne tardèrent pas à lui arriver, avec ordre de tout hasarder pour débloquer Négrepont, ville que Mahomet assiégeait avec cent vingt mille hommes, et à laquelle il avait déjà livré trois assauts très-meurtriers. L'amiral vénitien, profitant des courants et d'un vent favorable, laissa *arriver* sur les chaînes tendues par les Turcs pour lui fermer l'Euripe, les rompit, et parut, le 11 juillet 1470, en vue de la ville, qui se crut délivrée. Mahomet, craignant d'être coupé du reste de son armée, allait se rembarquer; mais Canale s'aperçut qu'il n'avait été suivi que par douze galères et deux vaisseaux : la peur ou un malentendu avait retenu les autres en dehors de l'Euripe.

Cependant Candiano, son pilote, les frères Pizzamani, capitaines des vaisseaux, l'exhortaient à venir *donner* sur le pont de bateaux que les Turcs avaient construit pour unir l'Eubée avec la Béotie, et couper ainsi leurs communications avec la terre ferme. En vain lui démontraient-ils qu'aidés par le vent et les courants, ils redoutaient peu la flotte ottomane, entassée derrière le pont dans un espace où elle ne pouvait manœuvrer, et où le grand nombre de ses bâtiments devenait plus nuisible qu'utile; Canale manqua de résolution : il défendit à son pilote de passer outre jusqu'à l'arrivée du reste de la flotte, dont il pressait la marche messager par messager. Pendant qu'il attendait, les assiégés, toujours les yeux fixés sur les vaisseaux vénitiens, dont l'immobilité les désespérait, eurent un quatrième assaut à repousser sur mer et sur terre. Leur faible garnison, commandée par Luigi Calvo, fit des prodiges de valeur, et, quoique accablée de fatigue, tint ferme toute la journée et toute la nuit du 11 juillet; mais le 12 au matin, le combat ayant recommencé plus furieux que jamais, ils furent enfin précipités des murailles, et se firent tuer dans les rues jusqu'au dernier. Leurs cadavres, entassés sur la place Saint-François, furent ensuite jetés à la mer. Paul Erizzo, provéditeur, s'était enfermé dans la citadelle; hors d'état de la défendre, il la rendit à Mahomet, sous condition d'avoir la tête sauve. Celui-ci ordonna qu'il fût scié en deux, déclarant qu'il n'avait garanti que sa tête, et qu'il la lui laissait. Cette boucherie durait encore quand le reste des navires vénitiens rallia Canale : il était trop tard pour sauver Chalcis; mais on pouvait, en attaquant les musulmans dans le désordre de leur triomphe, leur faire subir un grave échec. Canale, résistant encore à ses soldats, qui demandaient le combat les larmes aux yeux, préféra se retirer en hâte de l'Euripe. La douleur que causa la perte de Négrepont à Venise fut accompagnée de la plus violente indignation contre Canale. Son courage n'avait jusqu'alors jamais paru douteux; mais on prétendit que, dans cette occasion, la présence de son fils sur sa flotte lui avait inspiré une crainte inaccoutumée. On doit attribuer sa mollesse à une autre cause, car après la chute de Chalcis il ne fit rien pour relever l'affront que l'étendard de Saint-Marc venait de recevoir : pourtant Girolamo Molini, duc de Candie, et Giacomo Veniero, lui avaient amené de puissants renforts qui mirent sous ses ordres cent galères, armement plus que suffisant pour détruire la marine turque, mal aguerrie encore. Aussi Mahomet, sentant son infériorité, fit-il retirer sa flotte dans les Dardanelles. Nicolas Canale la suivit jusqu'à Scio : là il assembla un conseil de guerre, et, sur l'avis de ses capitaines, il s'abstint d'attaquer les musulmans, qui se croyaient perdus. Il revint à Négrepont, qu'il tenta de reprendre; mais, ayant mal combiné son attaque, il fut repoussé avec perte. Durant l'action, Pietro Mocenigo arriva, avec ordre de remplacer l'inhabile Canale : cependant il déclara que, pour ne pas déranger des plans combinés d'avance, il était prêt à combattre sous les ordres de Canale, si celui-ci voulait renouveler l'attaque. Canale refusa. Tous deux semblaient redouter la fortune et décliner toute responsabilité. Mocenigo, ayant vainement offert à son prédécesseur une occasion de se réhabiliter, prit le commandement de la flotte, montra l'ordre dont il était chargé par le conseil des Dix, fit arrêter Canale et l'envoya chargé de fers à Venise, où il fut mis en jugement (1470).

Le pape Paul II intervint vivement en faveur de l'amiral vénitien. François Philelphe, littérateur et jurisconsulte distingué, écrivit une apologie qui eut pour résultat que Canale ne fut pas condamné à mort; mais le sénat le relégua à Porto-Gruero, où il finit ses jours.

Raynaldi, *Annales ecclesiastici*. – Jacob, cardinal Papiens, *Commentarii*. — M.-A. Sabellico, *Historia Venetæ*. — And. Navagiero, *Storia Veneziana*. — Francisco Philelphi, *Epistolæ ad Bernardum Justinianum et ad Fredericum Urbaniti comitem*. — Antonio de Ripalta,

Annales Placentiæ. — Coriolanus Cepio, *De rebus Venetis.* — Marino Sanuto, *Vite de' duchi di Venezia.* — Demetrius Cantemir, *Histoire de l'Empire ottoman.* — Leunclarius, *Annales Turcici.* — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes.* — Daru, *Histoire de la république de Venise*

* CANALE (*Barthélemy*). *Voy.* CANALIS.

* CANALE DELLA CAVA (*Giovanni*), jurisconsulte et poëte italien, vivait dans le dix-septième siècle. Il avait une grande connaissance du droit, et était très-estimé dans le barreau. Il cultivait aussi avec succès la poésie, dont il a laissé plusieurs fragments. On a aussi de lui : *I' Anno Festivo*, ou *i Fasti sacri*.

Toppi, *Bibl. Napolet.*

* CANALES (*Jean*), théologien italien, né à Ferrare, vivait vers la fin du quinzième siècle. Il entra dans l'ordre des Cordeliers, et composa plusieurs traités concernant les matières religieuses; les principaux ont pour titre : *de la Vie céleste; — de la Nature de l'âme et de son immortalité; — du Paradis et de la Félicité de l'âme; — de l'Enfer et de ses tourments*; tous imprimés à Venise en 1494.

Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du quinzième siècle.* — Wadding, *Annales Minorum.* — Jocher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

CANALETTO. *Voy.* CANAL.

* CANALI (*Luigi*), savant italien, né en 1759 à Pérouse, mort le 8 décembre 1841. Il s'appliqua d'abord aux mathématiques et à l'astronomie. En 1781, il fut agrégé au collége des Philosophes, et consacra toute sa vie aux sciences naturelles. On a de lui : *l'Amor chimico* (poëme); Pérouse, 1797; — *Analisi ed osservazioni in materie fisiche, agrarie, mineralogiche, litologiche e filologiche*, dans des recueils publiés à Milan et à Turin; — *Intorno alle Piante fossili*; Rome, 1828; — *Sulle Originalità di Dante*, dans l'*Accad. Italiana*, 1810; — *Orazioni funebri*; Pérouse, 1811-1822. — Ouvrages inédits : *Lezioni di Metafisica; — Cosmologia; — Lezioni sulla Storia della terra.*

DIAMILLA M.

Mazzarelli, *Recueil* (inédit) *de biographies des plus célèbres Italiens contemporains.*

* CANALIS ou CANALE (*Barthélemy*), théologien italien, né à Monza (Milanais) en 1605, mort dans la même ville le 23 janvier 1684. Il entra en 1627 dans la congrégation des Clercs réguliers barnabites, et s'y distingua par sa piété et son amour pour l'étude. Il a laissé deux ouvrages imprimés après sa mort : *la Verità scoperta al Cristiano*; Milan, 1694, et Venise, 1745, 3 vol. in-8°; — *Diario spirituale, ovvero Meditazioni per tutti i giorni dell' anno*; Milan, 1714, 3 vol. in-12.

Argelati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium.* — Jocher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

* CANALIS (*Florent*), compositeur belge, vivait sur la fin du seizième siècle. Il est connu par un recueil de *Messes, Introït* et *Motets* à quatre parties; Brescia, 1588.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

CANALS Y MARTI (*Juan-Pablo*), économiste espagnol, né à Barcelone, vivait à la fin du dix-huitième siècle. Il fut élevé pour le commerce par son père, manufacturier en tissus de coton; mais il comprit que la science commerciale ne consistait pas simplement dans la bonne gestion et la surveillance d'une usine. Aussi, jaloux d'étendre la sphère de ses connaissances industrielles, Canals parcourut les divers pays commerçants du globe, afin de bien en apprécier les produits. De retour dans sa patrie, il appliqua ses études à ressusciter ou à importer la culture de plusieurs plantes usuelles, principalement celle de la garance. Il fit adopter ses idées par Charles III, qui le nomma directeur général des teintureries royales, et lui accorda tous les moyens nécessaires pour encourager la production et la consommation de la garance. Canals a publié sur ce sujet : *Coleccion de lo perteneciente al Ramo de la rubia e granza en España*; Madrid, in-4°.

Dict. du Commerce et des Manufactures.

* CANANI, famille de Ferrare. Elle a produit plusieurs médecins célèbres, parmi lesquels on remarque les suivants :

CANANI (*Antoine-Marie*), a écrit des *Commentaires* sur les *Aphorismes* d'Hippocrate et sur quelques livres de Galien.

CANANI (*Jean-Baptiste*), vivait en 1498, et fut médecin de Mathias Corvin et du pape Alexandre VI.

CANANI (*François-Marie*), anatomiste distingué, qui donna les premiers enseignements à Jean-Baptiste Canani, dont la biographie suit.

Éloi, *Dict. de la Médecine.* — Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexicon.*

CANANI (*Jean-Baptiste*), dit *le Jeune*, anatomiste italien, né à Ferrare en 1515, mort dans la même ville le 29 janvier 1579. Il étudia avec beaucoup de succès toutes les parties de la médecine; mais il se distingua plus particulièrement dans l'anatomie. Il eut pour maître en cette science Giraldi Cinthio, Antoine Musa Brassavola, Marie Canani, son parent; François Vesale, Jean Rodriguez, dit *Amatus Lusitanus*; Archangelo Piccolomini, Hippolyte Boschi, Jacob-Antoine Boni, etc. Canani découvrit dans la palme de la main le muscle nommé *court palmaire*, et le premier il signala le rôle que jouent les valvules des veines dans la circulation du sang. La démonstration qu'il en fit devant Amatus sur la veine azygos, en 1547, émerveilla tellement ce dernier, qu'il ne balança pas à comparer Canani à Vesale. Canani inventa aussi plusieurs instruments chirurgicaux pour faciliter les opérations délicates. Il avait imaginé un instrument appelé *rochetta* (petite quenouille), pour débarrasser l'estomac des crudités qui s'y rencontrent quelquefois. Jules III s'attacha Canani en qualité de

premier médecin, et le nomma en 1559 archiprêtre de Ficarolo; mais ce pontife étant mort, Canani revint finir ses jours dans sa patrie, dont il était proto-médecin. Il fit lui-même son épitaphe, ainsi conçue :

JO. BATISTA CANNANUS,
JULII III, PONT MAX.
MEDICUS OLIM ACCEPTISSIMUS,
NUNC AUTEM TOTIUS DITIONIS
ALPHONSI II, FERRARIÆ DUCIS SERENIS,
SUIS MERITIS PROTO-MEDICUS.
HOC SIBI MONUMENTUM VIVENS P. C.
ANN. M. D. LXXIX, KAL. JAN.
ÆTATIS VERO SUÆ LXIII.

On a de ce médecin : *Dissectio picturata musculorum corporis humani*; Ferrare, 1572, in-4° avec 27 planches. Les muscles des extrémités supérieures y sont représentés avec beaucoup d'exactitude; — *Anatomia*; Turin, 1574, 2 vol. in-8°.

Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexicon*.

CANAPE (*Jean*), médecin français, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il fut d'abord lecteur public de chirurgie à Lyon, et, à partir de 1542, médecin ordinaire de François Ier. Son seul mérite est d'avoir, le premier, fait des cours en langue française sur la chirurgie, et d'avoir traduit dans le même idiome plusieurs ouvrages que les élèves n'avaient pu jusqu'alors lire qu'en latin. On lui attribue aussi des ouvrages latins, mais les bibliographes n'en citent que de français; tels sont : *le Guidon pour les Barbiers et les Chirurgiens*; Lyon, 1538, in-12; Paris, 1563, in-8°, et 1571, in-12; — l'*Anatomie des os du corps humain*, et les *deux livres du Mouvement et des Muscles de Galien*; Lyon, 1541, in-4° et 1583, in-8°; — *Commentaires et Annotations sur le prologue et chapitre singulier de Guidon de Chanliac*; Lyon, 1542, in-12; — *Opuscules de divers auteurs médecins*; Lyon, 1552, in-12; — *Deux livres des Simples de Galien, savoir, le cinquième et le neuvième*; Paris, 1555, in-16.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française*. — *Biographie médicale*.

CANAPLES (sire DE), capitaine français, se distingua d'abord sous les ordres de Louis II, prince de la Trémouille, qui défendait la Picardie, en 1522 et 1523, contre les armées combinées de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de l'empereur Charles-Quint. Dans cette campagne, Canaples se dévoua pour sauver son oncle le sire de Créqui, surpris par les ennemis près de Corbie. Après l'avoir dégagé, et pour lui donner le temps de gagner Amiens, il arrêta longtemps, dans un défilé, deux mille cinq cents hommes avec vingt cavaliers seulement. Lorsque, accablé par le nombre, il fut enfin forcé de se rendre, il ne lui restait plus que sept soldats. En 1526, au siége de Hesdin, il fut grièvement blessé à la figure par une fusée, qui tua le sire de Créqui à son côté. La défense de Montreuil fut confiée à Canaples en 1535 : cette ville venait d'être dégarnie de toutes ses provisions de guerre, et la garnison n'était que de douze cents miliciens du ban de Normandie, lorsqu'elle fut assaillie par Floris d'Egmond, comte de Bures, général anglais, qui venait de prendre Saint-Pol, dont il avait fait massacrer les défenseurs. Menacé d'un semblable destin, Canaples refuse de capituler, jusqu'à ce que, les murs de la ville ayant été abattus par l'artillerie ennemie, il consentit à évacuer les décombres qu'il avait si vaillamment défendus, mais moyennant des conditions honorables, qui lui furent accordées. Ce brave capitaine se distingua encore en 1552, sous les ordres de François, duc de Guise, lors de l'héroïque défense de Metz contre Charles-Quint, qui y perdit son armée.

Martin du Bellay, *Mémoires*. — De Thou, *Mémoires*. — Rabutin, *Mémoires*. — Sleidan, *Commentarii de Statu religionis et reipublicæ Carolo, quinto reg.* — Bertrand de Salignac, *Relation du siége de Metz*. — Vielleville, *Mémoires*. — Sismondi, *Histoire de France*.

CANAPLES (....), général français. Il était colonel du régiment des Gardes au siége de la Rochelle en 1627. Le duc de Buckingham, généralissime des Anglais, ayant débarqué dans l'île de Ré avec 3,500 hommes, Canaples, qui n'avait que 1,200 soldats d'élite, n'hésita pas à l'attaquer le 30 octobre. Il le fit avec tant de vigueur que l'ennemi fut obligé de se rembarquer, laissant le rivage jonché de morts; et 5 canons, 34 drapeaux, un nombre considérable de prisonniers, furent les fruits de ce combat. Le cardinal de Richelieu, appréciant ce hardi fait d'armes, nomma aussitôt Canaples mestre de camp.

Bassompierre, *Mémoires*. — Capefigue, *Lettres de Richelieu*. — Rohan, *Mémoires*. — Le Vassor, *Histoire de Louis XIII*. — Sismondi, *Histoire de France*.

CANARD (*Nicolas-François*), mathématicien et publiciste français, naquit à Moulins vers le milieu du dix-huitième siècle, et mourut dans la même ville en 1833. Doué d'un esprit dont la rectitude était le caractère dominant, il s'attacha de préférence à l'étude des sciences exactes, et s'y rendit tellement habile que, lors de la formation des écoles centrales créées par la loi du 7 ventôse an III (25 mars 1795), il fut nommé professeur de mathématiques à l'école du département de l'Allier; il remplit ces fonctions avec beaucoup de zèle, jusqu'à la suppression d'un système d'enseignement qui, pendant tout le temps qu'il fut en vigueur, produisit les plus heureux résultats. Le mérite et les services de Canard le désignaient naturellement au choix du gouvernement pour occuper la chaire de mathématiques transcendantes et des sciences physiques au lycée de Moulins. Les loisirs que lui laissait cet enseignement furent employés à la composition de plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels il faut compter, en premier ordre, quelques mémoires sur des questions proposées par la classe des sciences morales et politiques de l'Institut national. La première question qu'il traita était relative à la circulation de l'impôt, c'est-à-dire, d'après les termes posés par l'Institut, *S'il était vrai que, dans un pays agri-*

cole, toute espèce de contribution retombât sur les propriétaires fonciers? Ce mémoire, accru de plus du double, fut publié sous le titre de *Principes d'Économie politique, ouvrage couronné par l'Institut national dans la séance du* 13 *nivôse an* IX; Paris, Buisson, an X, in-8°. Canard obtint une nouvelle palme, l'année suivante, par son *Mémoire sur le perfectionnement du Jury*. Il partagea ce prix avec M. Bourguignon; mais s'il n'avait pas, comme son concurrent, le fonds d'instruction judiciaire qui paraissait indispensable pour traiter *ex professo* un pareil sujet, il y suppléa par la force de son esprit, qui lui donna les moyens d'arriver au but, sans la connaissance pratique de son sujet. Il y considère l'institution du jury dans ses rapports avec une théorie lumineuse de la certitude morale et des probabilités; toutefois on peut lui reprocher d'avoir trop cédé au penchant du mathématicien, qui le porta à chercher la solution de toutes les difficultés dans des formules algébriques. Il redevient plus positif lorsque, dans une seconde partie, il traite *des défauts du jury, tel qu'il est organisé;* il s'élève surtout contre le jury d'accusation, qui a été justement supprimé par le code de 1810. C'est surtout dans la troisième partie, contenant un *projet d'organisation de la procédure criminelle*, que se trahit le défaut de connaissances pratiques qui étaient nécessaires pour la bien traiter. Cette partie a été publiée à part (1803, in-12); mais les vues de l'auteur eurent peu de succès. Les autres ouvrages publiés par Canard dans sa longue carrière sont : *Traité élémentaire des Équations;* Paris, 1808, in-12; — *Éléments de Météorologie*, ou *Explication des cours et des effets de la gelée, de la neige, de la pluie, des vents, des trombes*, etc.; Paris, 1824, in-12; — *Mémoire sur les causes qui produisent la stagnation et le décroissement du commerce en France*; 1826, in-8°. — Madame Élisabeth CELNART, fille de l'auteur, connue par un grand nombre d'ouvrages utiles ou agréables, devait publier divers écrits posthumes de son père; mais ce projet paraît avoir été abandonné.

J. LAMOUREUX.

Quérard, *la France littéraire*. — *Décade de Philosophie*, an X et an XI.

CANARIS. *Voy.* KANARIS.

*CANAVAS ou CANAVASSO (*Alexandre* et *Joseph*), compositeurs italiens, vivaient en 1753; ils étaient frères, et vinrent se fixer à Paris en 1756. L'aîné, Alexandre, était excellent professeur de violoncelle, et a publié un recueil de sonates pour cet instrument; le plus jeune avait du talent sur le violon. On a de lui deux volumes de sonates pour violon, et *le Songe*, cantatille.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

CANAVERI (*Jean-Baptiste*), évêque et théologien piémontais, né à Borgomaro le 25 septembre 1753, mort à Verceil le 13 janvier 1811. Il était fils d'un magistrat très-distingué, et fut reçu docteur en droit à Turin en 1721, c'est-à-dire à peine âgé de dix-huit ans. Il entra alors chez les oratoriens de cette ville, et s'y fit remarquer bientôt par son talent pour la prédication. Son éloquence, son zèle et sa piété lui acquirent une considération universelle. Il se servit de l'ascendant que lui donnaient ses vertus, pour fonder à Turin une maison de retraite pour les dames nobles, sous le patronage de la princesse Victoire, sœur du roi. Il en fit lui-même les règlements, et s'occupa ensuite de plusieurs autres établissements aussi utiles. Le 15 juillet 1797, il fut sacré évêque de Bielle; il occupa ce siége jusqu'en 1804, époque à laquelle il donna sa démission, qui ne fut acceptée que pour le renommer le 1er février 1808 à Verceil, avec adjonction de l'épiscopat de Bielle. Il fut choisi quelque temps après pour premier aumônier de Mme Letitia, mère de l'empereur Napoléon, et devint membre de la grande aumônerie. On a de lui : plusieurs *panégyriques*, entre autres ceux de saint Joseph et de saint Eusèbe; — *Lettres pastorales* en latin et en italien; une d'entre elles a pour titre : *De l'Obéissance due au souverain; — Notizia compendioza dei monasterii della Trappa, fondati dopo la rivoluzione di Francia;* Turin, 1794, in-8°. Toutes ces productions sont recommandables sous le rapport du style et des idées.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — *Biographie nouvelle des Contemporains*.

CANAYE (*Philippe* DE LA), sieur de Fresne, jurisconsulte et homme d'État français, né à Paris en 1551, mort le 27 février 1610. Il était fils de Jacques Canaye, avocat distingué, qui le fit élever avec beaucoup de soin, et le laissa choisir la religion réformée. A quinze ans Philippe voyagea en Allemagne, en Italie, et visita Constantinople. A son retour, il prit la carrière de son père, et se distingua dans le barreau du parlement de Paris. Il acheta une charge de conseiller d'État sous Henri III. Henri IV l'envoya comme ambassadeur en Angleterre, puis en Allemagne; enfin il le fit, en 1594, président de la chambre mi-partie de Castres. Canaye exerça cette fonction avec beaucoup d'intégrité, de sagesse et de désintéressement. En 1600, il fut désigné comme arbitre par Henri IV dans les conférences de Fontainebleau entre les catholiques, représentés par le cardinal du Perron, évêque d'Évreux, et les protestants, qui avaient choisi du Plessis-Mornay pour avocat. Il sentit peu à peu sa conviction tellement ébranlée, qu'il abjura le calvinisme pour rentrer dans le giron de l'Église. Le pape Clément VIII lui en témoigna sa joie par une lettre bienveillante. L'année suivante (1601), il fut envoyé en ambassade à Venise, et eut l'adresse de terminer les différends de cette république avec le pape Paul V, qui lui en marqua sa reconnaissance. Canaye termina sa vie en France, laissant la réputation d'un homme de bien. On a de lui : ses *Ambassades;* Paris, 1635, 3 vol. in-fol., avec sa vie en tête par le P. Robert (Regnault) : le premier volume contient les

pièces relatives au procès du maréchal de Biron, et le troisième est l'histoire du pape Paul V et des Vénitiens; — *Éphémérides*, relation de son séjour à Constantinople, imprimées avec les précédentes; — *Traduction française de la Logique d'Aristote* (sans date).

Moréri, *Dict. hist.* — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette.

CANAYE (*Jean* DE), jésuite et littérateur français, né à Paris en 1594, mort à Rouen le 26 février 1670. Il acheva ses études au collége de Clermont (Paris), entra dans la compagnie de Jésus en 1611, et y fit, dans la suite, la profession des quatre vœux. Envoyé comme auteur au collége de Moulins, puis de Blois, il parvint à se faire nommer missionnaire supérieur des hôpitaux de l'armée de Flandre. On a de lui: *Ludovici XIII triumphus de Rupella capta*; Paris, 1628, in-fol.; — *Recueil de lettres des plus saints et meilleurs esprits de l'antiquité, touchant la vanité du monde*; Paris, 1629, in-8°; — quelques autres poésies françaises et latines sur le même sujet. Ce qui a contribué surtout à la réputation de Canaye, c'est un opuscule intitulé *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye*; petit chef-d'œuvre d'esprit et de style, qui met en opposition la bonne foi un peu soldatesque du vieux gouverneur de Péronne avec la subtile doctrine du missionnaire général des armées. On attribue ce dialogue curieux à Charleval. Il est à remarquer que Saint-Évremond, qui l'a publié dans ses œuvres, avait lui même étudié sous le P. de Canaye.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist.*

CANAYE (*Étienne*, abbé DE), oratorien et historien français, de la famille des précédents, né à Paris le 7 septembre 1694, mort dans la même ville le 12 mars 1782. Il entra à l'Oratoire en 1716, et se fit remarquer au collége de Juilly par son cours de philosophie. Cédant aux vœux de sa famille, il entra dans le monde en 1728; mais il refusa de suivre la carrière de la magistrature, que ses parents lui destinaient. Reçu à l'Académie des inscriptions, il se lia d'affection avec d'Alembert et Foncemagne, qui lui reprochaient souvent de ne pas écrire davantage: « En littérature comme au théâtre, répondait Canaye, le plaisir est rarement pour les auteurs. » Aussi n'a-t-il laissé après sa longue vie que trois mémoires: sur l'*Aréopage*, sur *Thalès*, sur *Anaximandre*, publiés dans le recueil de l'Académie des belles-lettres. Les deux derniers traitent principalement de la naissance et des progrès de la philosophie ancienne; il faut y joindre quelques *Dissertations* sur plusieurs livres anciens et modernes. Les livres de sa bibliothèque étaient surchargés de notes.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire hist.*

CANCELLIERI (*François-Jérôme*), archéologue italien, né à Rome le 10 octobre 1751, mort le 29 décembre 1826. Après de bonnes études, il devint secrétaire du P. Cordara. En 1770, il fut introduit dans la famille des Albani de Sienne. Devenu prêtre, il obtint des bénéfices et fut nommé bibliothécaire du cardinal Léon Antonelli. Dans l'intervalle, il publia, à la prière de Giovenazzi, qui l'avait découvert dans la bibliothèque du Vatican et annoté, un fragment du 41e livre de Tite-Live, avec une préface; 1773, in-4°. Après s'être retiré quelque temps dans la vie privée, lors des événements de 1798 et de l'entrée des Français à Rome, il ne rentra dans la vie active qu'en 1802, pour prendre la direction de l'imprimerie de la Propagande. En 1804 il suivit le cardinal Antonelli à Paris, et assista au sacre de Napoléon; il entra en relations avec les savants français de l'époque. A son retour en Italie, il reprit ses nombreux travaux d'érudition. Par une exception qui prouve la considération dont il jouissait, il fut enterré dans l'église Saint-Jean-de-Latran, lieu de sépulture réservé aux cardinaux. Ses compatriotes le surnommèrent le *Nouveau Varron*. Ses principaux ouvrages sont: *De Stanislao I, Poloniæ rege, Elegia*; Rome, 1770; — *Descrizione della sagristia Vaticana eretta da Pio VI*; Rome, 1784, in-8°; — *Supplica presentata a Pio VI a nome degli obelischi Campense, Augusteo, Sallustiano e Barberino*, etc.; — *de Secretariis basilicæ Vaticanæ*; Rome, 1788, 4 vol.; — *Descrizione della basilica Vaticana*; Rome, 1788, in-12; — *Descrizione de pontificali che si celebrano nella basilica per le feste di Natale, di Pasqua e di San Pietro*; Rome, 1788, in-12; — *Notizie delle due famose statue dette di Pasquino e di Marforio*; 1789, in-8°; — *Storia de' solenni possessi de' sommi Pontefici, da Leone III a Pio VII*; Rome, 1802, in-4°; — *Descrizione delle funzioni che si celebrano nella cappella pontificia per la settimana santa*; Rome, 1789, in-8°; 1818; — *Raggionamento del Can. Filippo Wacquier de la Barthe, sopra le cagioni della inferiorità del teatro latino del greco*; Rome, 1809, in-8°; — *le Due nuove Campane del Campidoglio descritte*; Rome, 1806, in-8°; — *Dissertazioni epistolari di G.-B. Visconti e Filippo Wacquier de la Barthe, sopra la statua del Discobolo*; Rome, 1806, in-8°; — *Lettera al sign. Girolamo Barufaldi, sopra la vita di Lodovico Ariosto, da lui publicata in Ferrara nel* 1807, dans le tome III des *Memorie del Guattani*; — *Lettera sopra la origine delle parole Dominus e Domnus e del titolo di Don*; Rome, 1808, in-8°; — *Dissertazioni epistolari sopra Cristoforo Colombo e Giovanni Gersen*; Rome, 1809, in-8°; — *il Mercato, il lago del l' Acqua Vergine, il palazzo Panfiliano nel circo Agonale*; Rome, 1811; — *Memorie di S. Medico, martire, con le notizie de' Medici e delle Medichesse illustri per santità*; Rome, 1812, in-8°; — *Lettera sopra la voce sparsa dell' improvvisa sua morte agli* 11 *gennajo* 1811; in-12, et 1812, publiée aussi dans Millin (*Magasin encyclopédique*); — *Biblioteca Pompejana*;

Rome, 1813, in-8°; — *le Sette cose fatali di Roma antica*; Rome, 1812, in-8°; — *Descrizione delle carte Cinesi che adornano il palazzo della villa Valenti, poi Sciarra*; Rome, 1813, in-8°; — *Osservazioni intorno alla questione promossa intorno la originalità della Divina Commedia di Dante*; Rome, 1814, in-8°; — *Dissertazione intorno agli uomini dotati di gran memoria e a quelli divenuti memorati*; Rome, 1815, in-8°; — *Lettera al professore Supi, sulla sua versione del libro della Consolazione della filosofia del Boezio*; Pérouse, 1816; — *Dissertazione di D. Benedetto Rocco, Napolitano, sul Giuoco degli Scacchi*; Pérouse, 1817; — *Elenchus librorum qui omnigenis formis impressi prodierunt e Propaganda*; ibid., 1817, in-12; — *Dissertazione sopra due iscrizioni*, etc.; Rome, 1819, in-12; — *Notizie della venuta in Roma di Canuto II, di Cristino I, re di Danimarca*; ibid., 1820, in-8°; — *Notizie istoriche delle stagioni e de' siti diversi in cui sono stati tenuti i conclavi nella città di Roma*; ibid., 1823; — *Notizia sopra l' origine e l' uso dell' anello piscatoris*; ibid., 1823, in-8°; — *Notizie istoriche delle chiese di Santa Maria in Julia, di San Giovanni Calibita e di San Tommaso degli Spanuoli*; Bologne, 1823, in-4°; — *Lettera sopra la statua di Mose del Buonarotti, con la biblioteca Mosaica*; Rome, 1823; — *Memorie della vita ed opere del pittore errante*; Rome, 1824, in-8°; — *Lettera al conte Morosini, sulla cifra dell' Accademia de' Lincei*; Venise, 1829, in-8°.

Tipaldo, *Biog. degli Ital. illustri*, VI, 409.

CANCER (*Jaime*), jurisconsulte espagnol, né à Balbastro (Aragon) vers 1520, mort vers 1592. Il s'était fixé à Barcelone, et y exerçait avantageusement la profession d'avocat. On a de lui : *Variæ Resolutiones juris Cæsarei Pontificis et municipalis principatus Catalauniæ*; 1590, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage est encore très-estimé en Espagne.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*. — Fontanella, *Décisions de Mantoue*. — Baillet, *Jugements des savants*.

CANCER (*Geronimo*), poëte espagnol, vivait au dix-septième siècle. Il occupa une place distinguée à la cour de Philippe IV, et il ne saurait être oublié dans une histoire de la littérature castillane, bien qu'il faille ranger, dans la catégorie des livres presque oubliés, ses *Obras*, publiés à Madrid en 1651, réimprimés à Lisbonne en 1657. Cet écrivain donna au théâtre espagnol une direction nouvelle, et se fit un genre à part, dans lequel il trouva peu d'imitateurs. Les poëtes s'étaient attachés à mettre sur la scène des faits héroïques, qu'ils traitaient avec la pompe du génie castillan en même temps qu'avec une exagération emphatique, excusable chez les professeurs du vaste empire de Charles-Quint. Cancer voulut égayer cet imposant répertoire. Les *Mocedades del Cid* et *la Muerte de Baldovinos* montrent sous un aspect comique les héros les plus illustres de l'histoire castillane et de la chevalerie errante. Des incidents burlesques, des expressions empruntées au bas langage montrent sous un jour étrange des personnages et des événements qu'on avait jusqu'alors entourés de respect et de toute la redondance du langage. Ce sont des parodies, mais elles sont amusantes et écrites avec verve. Cancer s'essaya aussi dans le genre sérieux; une de ses *comedias*, intitulée *Dineros son calidad* (l'Argent fait la noblesse), est loin de manquer de mérite; elle a eu l'honneur d'être attribuée à Lopès de Vega. Il prit part au système de collaboration, déjà en pleine vigueur au delà des Pyrénées il y a deux siècles et demi; il s'associa avec deux auteurs en renom, Moreto et Matos Fragoso, pour la confection de deux pièces promptement oubliées : l'une d'elles, *El Bruto de Babilonia*, roule sur la métamorphose du roi Nabuchodonosor; il était difficile de faire un chef-d'œuvre avec pareille donnée. C. BRUNET.

Antonio, *Bibl. hisp. nova*.

CANCIANI (*Paul*), savant italien, né à Udine en 1725, mort en 1810. Il appartenait à l'ordre des Servites, et se fit surtout connaître par son ouvrage intitulé *Barbarorum leges antiquæ, cum notis et glossariis*; Venise, 1781-1782, 5 vol. in-fol. C'est un recueil qui ne se fait remarquer ni par l'ordre ni par le plan; mais on y trouve de précieux documents historiques.

Tipaldo, *Biog. degli Italiani illustri*, I, 300.

CANCLAUX (*Jean-Baptiste-Camille*, comte), général français, né à Paris le 2 août 1740, mort le 30 décembre 1817. Ses parents appartenaient à la magistrature; mais ses goûts militaires le déterminèrent à entrer à l'école d'équitation de Besançon, d'où il sortit à seize ans pour faire la guerre de Hanovre. Il était major aux dragons de Conti en 1789. L'émigration d'un grand nombre d'officiers fut favorable à son avancement, et il devint successivement colonel, maréchal de camp en 1791, et lieutenant général le 7 septembre 1792. En avril 1793, il fut chargé du commandement en chef de l'armée républicaine, dont le quartier général était à Nantes. Il y fut bientôt assiégé par 70,000 Vendéens, qu'il repoussa le 29 juin, après dix-huit heures de combat. Après avoir discipliné des troupes, et reçu quelques renforts de la garnison de Mayence, qui durant une année, aux termes de sa capitulation, ne pouvait servir que dans l'intérieur de la France, Canclaux reprit l'offensive, et battit sérieusement les Vendéens à Saint-Symphorien le 6 octobre 1793. Sur la dénonciation de Ronsin, général de l'armée révolutionnaire, Bouchotte, alors ministre de la guerre, destitua Canclaux, et le fit remplacer par Léchelle (30 septembre 1793) et par Rossignol, généraux dont l'incapacité fut depuis notoire. Après la chute de Robespierre, Canclaux fut nommé de nouveau général en chef de l'armée de l'Ouest. Il organisa la légion nantaise, qui hâta, par sa bravoure et ses services, la

pacification de la Vendée. Canclaux eut la gloire d'en poser les préliminaires avec Charette en 1795. En 1796, il fut chargé de se rendre dans le Midi, pour y réunir les premiers éléments de cette invincible armée d'Italie, à laquelle Bonaparte doit en grande partie sa haute fortune. Nommé en 1797 à l'ambassade d'Espagne, il occupa ce poste jusqu'en 1798, époque où il fut envoyé à Naples remplir les mêmes fonctions. A son retour en France, Canclaux fit partie du bureau militaire institué par le Directoire. Après le 18 brumaire, Bonaparte le nomma inspecteur général de cavalerie et commandant de la 14e division militaire, dont le siége était à Caen. Il fut ensuite admis au sénat en 1804, et nommé grand aigle de la Légion d'honneur. En 1813, chargé de prendre les mesures nécessaires pour la défense des frontières, il s'acquitta de cette mission avec autant de zèle que d'intelligence. Le 4 juin 1814, Louis XVIII le nomma pair de France, et Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le maintint sur cette liste. Il en fut rayé par l'ordonnance royale du 24 juillet 1815; mais, comme il n'avait pas siégé pendant les Cent-Jours, il fut peu après réintégré dans ses fonctions.

Comte de Muy, *Éloge du comte Canclaux*. — *Biographie des Contemporains*.

CANCRIN ou **CANCRINUS** (*François-Louis* DE), minéralogiste allemand, né le 21 février 1738 à Breitenbach (Hesse-Darmstadt), mort en 1796. Il fut successivement contrôleur de la monnaie et des bâtiments civils à Hanau, professeur à l'École militaire de Hesse, et conseiller principal de la chambre de la même ville. Il quitta ces fonctions en 1782 pour celles de commissaire du gouvernement à Altenkirchen (comté de Sayn). En 1783, l'impératrice Catherine II le nomma directeur des mines de sel de Stararia-Roussa, et conseiller du collége impérial. En 1786, il se retira à Giessen (Hesse), où il resta occupé de travaux scientifiques jusqu'en 1793, époque à laquelle il retourna en Russie comme conseiller d'État. Il a publié en allemand, sur l'administration publique, la minéralogie, la métallurgie, des ouvrages dont les titres suivent: *Praktische Abhandlung über die Ausbeutung und Verarbeitung des Kupfers* (Dissertation pratique sur l'exploitation et la préparation du cuivre); Francfort, 1766, in-8°; — *Beschreibung der hauptsächlichsten in Hessen, in Waldeckischen, im Harzgebirge, in den Districten von Mansfeld, und in Saalfeld und in Sachsen befindlichen Bergwerke* (Description des principales mines situées dans la Hesse, dans le pays de Waldeck, dans le Harz, dans les districts de Mansfeld et de Saalfeld, et en Saxe); Francfort, 1767, in-4°; — *Grundzüge der Berg-und Salzwerkskunde* (Principes élémentaires de la science des mines et des salines); Francfort, 1773-1791, 13 vol. in-8°, avec beaucoup de planches: cet ouvrage, le meilleur de Cancrin et le plus complet sur cette matière, a été traduit en extrait par Blavier sous le titre: *Jurisprudence générale des mines en Allemagne, traduite avec des annotations relatives à la même matière dans les principaux États de l'Europe, et notamment en France;* Paris, 1825, 3 vol. in-8°; — *Einleitung in die Probirkunst und Hüttenkunde* (Introduction à la docimasie et à la métallurgie); Francfort, 1784, in-8°, avec figures; — *Vermischte Schriften über Land-und Staatswirthschaft* (Divers écrits sur l'économie); Riga, 1786-1787, in-4°, avec planches; — *Geschischte und systematische Beschreibung der in der Grafschaft Hanau-Münzenberg gelegenen Bergwerke* (Histoire et description systématique des mines situées dans le comté de Hanau-Munzemberg); Leipzig, 1787, in-8°; — *Kleine technologische Schriften* (Opuscules technologiques); Giessen, 1788-1790, 6 vol. in-8°, avec planches; — *Abhandlurgen über das Wasserbau-und Seerecht* (Dissertations sur le droit hydraulique et maritime); Halle, 1789-1800, 4 vol. in-8°, avec planches; — *Abhandlung über die Landbauten* (Dissertations sur les constructions rurales); Francfort, 1791- 1792, in-8°, avec gravures; — *Grundsätze der bürgerlichen Baukunde, in Uebereinstimmung mit der Theorie und Praxis* (Principes de l'architecture civile, conformément à la théorie et à la pratique); Gotha, 1792, in-4°, avec 30 planches; — *Vollständige Abhandlung über die im Russischen Reiche gebräuchliche Oefen and Kamine, und über eine bessere Einrichtung derselben* (Dissertation complète sur les poêles et cheminées en usage dans l'empire russe, et de l'amélioration de leur construction); Marbourg, 1807, 8 vol. in-8°, avec 10 planches.

Meusel, *Lexicon der jetztlebenden deutschen Schriftsteller* (Dictionnaire des auteurs allemands vivants). — Strieder, *Hessische gelehrten Geschichte*, tom. II.

* **CANCRIN** (*George*, comte), fils du précédent, célèbre financier et homme d'État au service de la Russie, né à Hanau en 1773, mort à Saint-Pétersbourg le 22 septembre 1845. Il fit ses premières études au gymnase de sa ville natale, et fréquenta ensuite (1790) l'université de Giessen, où il se livra à l'étude du droit et de l'économie politique, qu'il continua plus tard à l'université de Marbourg. En 1794, il obtint le grade de licencié en droit; mais son esprit vaste et avide de connaissances l'entraîna vers d'autres études, notamment vers la science administrative et la littérature.

On lui attribue un roman allemand qui parut en 1797 à Altona, sous ce titre: *Dagobert, histoire relative à la guerre actuelle de la liberté*. Dans cet ouvrage, Cancrin plaidait avec chaleur pour les idées nouvelles, et se montrait très-favorable à la révolution française. Beaucoup d'esprits supérieurs, qui depuis ont abandonné cette cause, partageaient alors l'opinion de Cancrin.

Mais dès l'année 1796, trompé dans son espérance d'obtenir une place du gouvernement hessois, il était parti pour la Russie, où il devait rejoindre son père. Là, s'ouvrit pour lui une carrière des plus brillantes et des plus utiles à sa nouvelle patrie. Il entra dans l'administration militaire, et obtint un avancement rapide ; en 1812 il devint intendant général de l'armée, qu'il suivit dans sa marche à travers l'Allemagne. Il revit alors Hanau et ses amis d'enfance, et peu après il fut nommé lieutenant général. Ses vastes talents, sa probité, son amour du travail lui valurent la confiance de l'empereur Alexandre, qui le nomma en 1823 ministre des finances. Le premier il reconnut et utilisa le génie industriel de la nation russe ; il donna à ses subordonnés l'exemple d'une infatigable application aux affaires et d'un rare désintéressement. Des économies considérables, introduites dans toutes les branches de l'administration, lui ont fourni les moyens de fonder un grand nombre d'établissements utiles, écoles de commerce et de navigation, instituts forestiers, technologiques et autres. Il a suivi avec une vive sollicitude les progrès des sciences industrielles et économiques dans tous les pays, et il entretenait à Paris, à Londres et en Allemagne des agents spéciaux, chargés de lui rendre compte de tous les procédés nouveaux et de tous les perfectionnements. Il a augmenté le revenu de l'État par une administration habile du monopole de l'eau-de-vie et des douanes, et par la direction qu'il a imprimée à l'exploitation des mines. Enfin sa gestion sage et éclairée du trésor de l'empire, dont il faisait connaître la situation chaque année par un rapport public, a élevé le crédit de la Russie, et rétabli l'ordre le plus rigoureux dans le département des finances. Peu d'hommes ont pu rendre à un pays des services aussi éclatants et aussi durables. Il n'a eu pour appui dans sa carrière que son mérite, et par de grands talents a su honorer la position éminente à laquelle il s'est élevé. Outre le roman dont nous avons fait mention, Cancrin a publié plusieurs ouvrages sur l'économie politique et l'administration; on estime son traité *Sur la Richesse du monde* (*Weltreichthum*), et il a donné le résumé d'une longue expérience dans son *Économie militaire pendant la paix et pendant la guerre, et de son influence sur les opérations des armées*, 3 vol. in-8°, ouvrage écrit en allemand (Saint-Pétersb., 1822 et 1823). [*Enc. des g. du m.*]

Dictionnaire de la Conversation.

* **CANDÀ** (*Charles* DU), historien ecclésiastique français, né à Saint-Omer, vivait en 1615. Il entra dans l'ordre des Prémontrés, et fut d'abord chanoine, puis prieur de l'abbaye de Dammartin. Il a laissé : *la Vie, la Sainteté, les Miracles et les Actes de la Canonisation de saint Charles Borromée, archevêque de Milan ;* Saint-Omer, 1614, in-8° ; traduit de l'italien ; — *la Vie de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, avec les constitutions royales qui ont causé son exil et son martyre, et les miracles advenus par son intercession dans l'abbaye de Dammartin ;* Saint-Omer, 1615, in-4° ; — *la Vie de sainte Françoise, veuve romaine*, traduite de l'italien (sans date).

Valère André, *Bibliotheca Belgica.*

CANDACE, nom qui paraît avoir appartenu à toutes les reines d'Éthiopie. Au rapport de divers écrivains anciens, c'était la coutume des Ethiopiens d'être gouvernés par des femmes. Ce fait semble vraisemblable, si l'on considère que les rois de ce pays étant toujours enfermés dans leur palais, où ils étaient révérés comme des dieux, laissaient la plus grande partie de l'administration publique à leurs femmes, qui commandaient même les armées. Aussi parle-t-on plutôt des reines d'Éthiopie que des rois, dont la vie se passait dans une fastueuse indolence.

L'histoire nous a transmis le souvenir de trois femmes qui portèrent ce nom. La première, appelée aussi *Nicaulis* ou *Makeda*, fit en grande pompe le voyage de Jérusalem pour y contempler Salomon dans sa gloire et puiser la sagesse à sa véritable source. Elle en rapporta un fils, Meniheleeh, qu'elle envoya passer sa jeunesse à la cour de Salomon, son père, afin d'y apprendre la loi de Moïse. Ce fils, qui lui succéda, répandit, dit-on, le judaïsme dans son royaume, et fut le chef de cette longue dynastie qui se faisait gloire de sortir du sang de David.

Quant aux deux autres, l'une d'elles s'est illustrée par son courage et son opiniâtre résistance aux Romains. Pétronius, qui commandait en Égypte pour Auguste, voulant venger les Romains d'une défaite que Candace leur avait fait éprouver sur un autre point et s'emparer de ses États, s'avança en Éthiopie à la tête d'une forte armée, et pénétra jusqu'à Napata, la capitale, qu'il fit saccager, ainsi que plusieurs autres villes; mais il ne put se rendre maître de la reine, dont l'habileté déjoua toutes ses poursuites. Bientôt les déserts, la chaleur et les maladies le forcèrent de ramener ses troupes en Égypte. Fatigué d'une guerre infructueuse, et désespérant de soumettre jamais, d'une manière durable, l'Éthiopie au joug des Romains, Pétronius suggéra lui-même à Candace la résolution de demander la paix, qu'Auguste lui accorda plus tard.

L'autre Candace eut la gloire d'introduire le christianisme dans ses États, et voici à quelle occasion. Quelque temps après la mort du Christ, l'eunuque Juda, grand trésorier de la reine d'Éthiopie, s'était rendu, dans un appareil somptueux, au temple de Jérusalem pour y faire des offrandes ; à son retour, comme il lisait sur son char un passage prophétique d'Isaïe, qu'il ne pouvait comprendre, il rencontre l'apôtre Philippe, poussé près de lui, dit l'Écriture, par l'esprit de Dieu. Il l'engage à monter à ses côtés, et lui demande l'explication des paroles

du prophète. Philippe lui fait entendre que la prophétie s'applique au Christ, et qu'elle a été accomplie dans sa personne; puis il prêche avec tant de chaleur et de persuasion la religion nouvelle, que l'eunuque croit, reçoit le baptême sur le chemin même, et arrive en Éthiopie plein d'un ardent désir de prosélytisme. Candace fut la première à embrasser la foi prêchée par son ministre, et bientôt l'exemple de la reine entraina plusieurs grands de la cour et une partie du peuple. C'est donc à deux femmes que l'Éthiopie parait être redevable d'avoir changé ses vieilles croyances contre une religion nouvelle et plus parfaite : Nicaulis, qui visita Salomon, aurait jeté les premiers fondements du judaïsme dans ses États, et Candace ceux du christianisme. Pourtant cette dernière religion ne fut universellement admise en Éthiopie que deux siècles plus tard, lorsque Frumentius, envoyé par Athanase d'Alexandrie, alla l'y répandre par la prédication. Elle ne put s'y conserver longtemps pure; grossiers, superstitieux, éloignés du centre des lumières chrétiennes, les Éthiopiens devinrent bientôt la proie des imposteurs qui ont défiguré et morcelé leur foi primitive. [*Enc. des g. du m.*]

Actes des Apôtres. — Dorothée, *Synopsis de vita et morte apostolorum.* — Saint Irénée, *De Hæresibus.* — Saint Jérôme, *in Isaiam.* — Saint Cyrille, *Cathes*). — Eusèbe. — Strabon. — Pline, *Hist. nat.*

***CANDALE** ou **CANDELLA** (*François* HUSSATES ou DE FOIX, comte DE), prélat et mathématicien français, né en 1502, mort le 5 février 1594. Il fut évêque d'Aire en Gascogne, et commandeur des ordres royaux. Amateur passionné des sciences mathématiques, il en créa une chaire à l'université de Bordeaux. On a de lui : *Traduction du Poëmandre d'Hermès Trismégiste* en français; — *Traduction des œuvres d'Euclide* en français.

La Croix du Maine, *Bibl. franç.* — Sainte-Marthe, *Gallia christiana.* — Teissier, *Éloges des savants.* — Verdier, *Bibl. française.*

CANDALLE ou **CANDALE** (*Henri* DE NOGARET D'ÉPERNON, duc DE), général français, né en 1591, mort le 11 février 1639. D'abord comte de Candalle, il obtint le 17 septembre 1596, en survivance de son père, les charges de gouverneur et de lieutenant général en Angoumois, Saintonge et Aunis. Séduit par de mauvais conseils, il s'éloigna du duc d'Épernon (Jean-Louis de Nogaret), son père, et passa au service du grand-duc de Toscane, qui armait contre les Turcs. S'étant embarqué sur la flotte armée à Civita-Vecchia, il s'empara d'Agliment, où il entra le premier. De retour en France (1614), il fut nommé premier gentilhomme de la chambre du roi Louis XIII; mais s'étant, quelques mois après, brouillé avec la cour, il suivit le parti des mécontents, parut embrasser le calvinisme, et fut déclaré général des Cévennes dans l'assemblée que les calvinistes tinrent à Nîmes en 1615. Rendu bientôt après à lui-même, à sa religion, à son père et à son roi, il obtint (1621) des lettres patentes qui le créèrent tout à la fois duc de Candalle et pair de France. Ayant pris du service sous le prince d'Orange, comme colonel d'un régiment d'infanterie, il se jeta dans la ville de Bergues, qu'assiégeait le marquis de Spinola. S'étant démis de son gouvernement d'Angoumois, de Saintonge et d'Aunis, il prit (1624) le commandement des troupes de la république de Venise dans la Valteline, et fut nommé (1630) général de l'infanterie vénitienne. Chevalier des ordres du roi (14 mai 1633), et aigri contre le cardinal de Richelieu, auquel il attribuait de n'avoir pas obtenu le bâton de maréchal de France, il quitta de nouveau la France, et se rendit à Venise, qui l'élut généralissime de ses armées. Le cardinal Louis de Lavalette, son frère, ayant ménagé son raccommodement avec le cardinal de Richelieu, le duc de Candalle revint à la cour de Louis XIII, qui le nomma successivement général commandant des armées de Guyenne (1636), de Picardie (1637) et d'Italie, sous le cardinal son frère. Il mourut à Casal à l'âge de quarante-huit ans. A. S.

Pinard, *Chronol. milit.*, t. I, p. 478.

CANDALLE (*Louis-Charles-Gaston* DE NOGARET DE FOIX, duc DE), général français, né à Metz le 14 avril 1627, mort le 28 janvier 1658. Marquis de Lavalette jusqu'en 1639, époque où mourut son oncle Henri, duc de Candalle, il prit alors le titre de duc; et, après avoir levé deux régiments d'infanterie de son nom, il reçut le commandement des troupes en Guyenne, sous le duc d'Épernon son père, et contribua à la défense de cette province. Devenu colonel du régiment des Vaisseaux-Mazarin, sur la démission du cardinal Mazarin (1650), il conserva jusqu'à sa mort ce régiment, qui prit le nom de Candalle. Ayant été désigné (1652) pour succéder au maréchal d'Harcourt dans le commandement de l'armée de Guyenne, il passa (1654) en qualité de lieutenant général de l'armée de Catalogne, sous le prince de Conti et le maréchal d'Hocquincourt, et se trouva à la prise de Villefranche, au ravitaillement de Roses. Il contribua, l'année suivante, à la prise du cap de Quiers, et au siége et à la reddition de Castillon et de Cadagues. Ayant commandé en chef après le départ du prince de Conti, il s'empara du bourg de Lingoustre. Étant tombé malade à Lyon en janvier, il y mourut à l'âge de trente et un ans. A. SAUZAY.

Pinard, *Chron. milit.*, t. I, p. 598.

CANDAMO (*Francisco Bances*), poëte espagnol, né à Sabugo dans les Asturies en 1662, mort en 1709, termine non sans quelque éclat la période brillante du théâtre espagnol. Imitateur de Calderon, il n'en possède pas le génie; mais il choisit des sujets heureux, et il les traite d'une façon habile et originale. Ses *Poesias comicas*, publiées à Madrid après sa mort (2 vol. in-4°, 1722), renferment seize pièces diverses; il n'en est aucune

qui n'offre quelque mérite. On doit distinguer surtout *Por su rey y por su dama*, dont le sujet est emprunté à l'histoire contemporaine : il s'agit de la prise d'Amiens; l'auteur suppose que le brave Porto-Carrero, épris de la fille du maire de cette ville, et voulant montrer que rien n'est impossible à l'amour, se jette dans les entreprises les plus désespérées, et met aux pieds de son monarque et de sa maîtresse les plus glorieux trophées. Dans *El duelo contra su dama,* nous trouvons une intrigue romanesque et assez bien ourdie, qui aboutit à une lutte en champ clos entre un chevalier et sa belle déguisée en guerrier; ce combat se termine par un mariage. *El Esclavo en grillos de oro* est regardé comme le chef-d'œuvre de Candamo; indiquons en quelques mots le sujet de cette pièce, dont personne en France n'a sans doute entendu parler. Un Romain, nommé Camille, a conspiré contre Trajan. Il est arrêté, traduit devant le sénat et condamné à mort, comme bien l'on peut croire. L'empereur, au lieu de ratifier la sentence, la commue d'une manière qu'on ne prévoyait pas : il donne au conspirateur une part au pouvoir suprême; il le met à la tête du gouvernement. Camille, livré jusqu'alors aux charmes d'une vie indépendante et douce, mêlant l'étude aux plaisirs, se trouve accablé de soucis; pas un instant de repos, pas un moment de sommeil; des préoccupations dévorantes et continuelles. Il supplie l'empereur de le délivrer d'un pareil esclavage; et Trajan, le jugeant assez puni, lui rend la liberté. Remarquons d'ailleurs que, selon l'usage de ses contemporains, Candamo transporte dans la Rome des empereurs les mœurs espagnoles du dix-septième siècle. Adrien va soupirer la nuit sous le balcon de sa maîtresse; il y rencontre un rival; on met l'épée à la main, et il faut que Trajan vienne séparer les deux adversaires. C. Brunet.

Ticknor, *Hist. of Span. lit.* — A.-F. Von Schack, *Histoire de l'art et de la littérature dramatique en Espagne*; Berlin, 1846, t. III, p. 422.

CANDEILLE (*Amélie-Julie*), comédienne française, née à Paris le 31 juillet 1767, morte le 3 février 1834. Elle débuta, en 1782, à l'Opéra, dans le rôle d'*Iphigénie en Aulide* de Glück, et fut immédiatement reçue; mais bientôt elle quitta le théâtre, et ne reparut qu'en 1785 à la Comédie française, où elle n'obtint que des succès médiocres. Aussi, en 1790, Monvel n'eut-il pas de peine à la déterminer à le suivre aux Variétés du Palais-Royal; là elle se trouva avec Talma, Dugazon, etc. En 1792, elle fit représenter, sous le voile de l'anonyme, *Catherine*, ou *la Belle Fermière*, comédie en trois actes et en prose, qui eut une vogue prodigieuse, malgré les détracteurs de mademoiselle Candeille. En 1794, elle épousa civilement un jeune médecin, avec lequel elle divorça en 1797. Elle fit représenter, en 1794, *le Commissionnaire*, comédie en deux actes, et, l'année suivante, *la Bayadère*, comédie en cinq actes et en vers; mais la première de ces pièces obtint seule quelque succès. Ce dernier échec la fit renoncer au théâtre; et en 1798 elle épousa le chef d'une célèbre fabrique de voitures à Bruxelles, Jean Simons, dont elle se sépara en 1802. Elle fit encore représenter deux pièces de théâtre; la dernière échoua dès la première représentation. — Madame Candeille se remaria en 1821 à H. Périé. Elle avait publié, depuis 1809, différents morceaux de musique et plusieurs romans oubliés aujourd'hui, entre autres : *Lydie*; Paris, 1809, 2 vol. in-12; *Geneviève*, ou *le Hameau*; Paris, 1822, in-12. Elle avait, par une *Réponse à un article de biographie*, Paris, 1817, in-4°, vivement réclamé contre l'imputation d'avoir figuré les déesses de la Raison et de la Liberté dans les fêtes républicaines.

Biographie des Contemporains. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

CANDEILLE (*Pierre-Joseph*), compositeur de musique français, né à Estaire (Flandre) le 8 décembre 1744, mort à Chantilly le 24 mai 1827. Il vint jeune à Paris, et fut engagé à l'Académie royale de musique en 1767, pour chanter la basse-taille dans les chœurs et dans les coryphées. Il se retira en 1784, pour s'occuper uniquement de la composition, et commença à se faire connaître en composant des motets exécutés au Concert spirituel. Il fit ensuite la musique de plusieurs divertissements pour les fêtes du roi (1778). En 1785, il donna *Pizarre*, ou *la Conquête du Pérou,* opéra en cinq actes (paroles de Duplessis), qui n'eut que neuf représentations. Cette pièce, bien que réduite en quatre actes, fut mise au répertoire en 1791; mais elle n'a plus reparu sur la scène. Candeille fut plus heureux dans le choix qu'il fit de l'opéra de *Castor et Pollux,* dont les paroles étaient de Gentil Bernard. Il y adapta une musique nouvelle, et ne conserva que trois morceaux de Rameau, l'air *Tristes apprêts,* le chœur du second acte et celui des démons, au quatrième acte. Cet opéra, joué le 14 juin 1791, eut un grand succès, et fut joué cent trente fois jusqu'en 1799 : il obtint encore vingt représentations depuis sa reprise, le 28 décembre 1814, jusqu'en 1817. Candeille a donné aussi un opéra de circonstance : *la Mort de Beaurepaire,* ou *la Patrie reconnaissante,* qui ne fut joué que trois fois en 1793. Il a composé quatorze opéras qui n'ont pas été représentés. Candeille fut l'un des professeurs de l'école de chant jusqu'au 15 mai 1805. Dans tous ses ouvrages, Candeille ne se montre pas un compositeur de génie; il n'y a pas de création véritable dans sa musique; mais on y trouve un sentiment juste de la scène, de la force dramatique et de beaux effets de masses. Ces qualités suffisent pour lui assurer un rang honorable parmi les musiciens français du dix-huitième siècle.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

***CANDELAIRE** (*Jean-Baptiste*), jurisconsulte français, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il était conseiller du roi. On a de lui : *De vetusta Northmanniæ urbisque Rothomagensis nuncupatione*; 1528 (en manuscrit dans la bibliothèque du cardinal Ottoboni); — *Virorum omnium consularium ab instituto Rothomagensi senatu hactenus ordine promotorum libri IV* (en manuscrit dans la bibliothèque de M. de Pontcarré).

Lelong et Fontette, *Bibl. histor. de la France*

***CANDELARIUS** (*Godefroy*), carme et théologien allemand, mort en 1499. Il était prieur du couvent des Carmes à Aix-la-Chapelle. Il a laissé : *Sermones de tempore et sanctis*; — *Orationes ad clerum*; — *Oratio pro Coronatione reginæ*; — *de Conceptione beatissimæ Virginis*; — *Epistolæ variæ ad Trithemium et alios*.

Trithème, *De scriptoribus ecclesiasticis*. — Valère André, *Bibliotheca belgica*. — Sweert, *Athenæ belgicæ*.

***CANDELIS** ou **CANDEL** (*Jean* DE), théologien français, mort vers 1220. Il remplit en 1209 les fonctions de chancelier de l'Église de Paris. Le chancelier de la cathédrale exerçait depuis longtemps sur les écoles une juridiction qui s'étendait de plein droit sur les étudiants et les professeurs de l'université parisienne. C'était ce dignitaire qui accordait la licence d'enseigner dans l'étendue du diocèse. Jean de Candelis porta ses prétentions beaucoup plus loin; il se fit payer ces licences, malgré les décrets des papes et des conciles. Il voulut forcer les professeurs à lui obéir, s'arrogeant même le droit de lancer sur eux des sentences d'excommunication; il exigeait de ceux qui voulaient en être relevés des amendes à son profit. Enfin il résolut d'interdire à l'université l'enseignement de la théologie et du droit canonique, et de le renfermer dans les écoles épiscopales et claustrales, placées dans l'île Notre-Dame sous sa surveillance directe. L'université eut recours au saint-siége, alors très-enclin à la protéger. Le pape Innocent III nomma l'évêque et le doyen de Troyes pour examiner les prétentions des deux parties. Le rapport qu'ils rédigèrent se retrouve dans le statut que le prélat Robert de Courçon publia en 1215. L'évêque de Paris, Pierre de Nemours et Pierre de Candelis, son chancelier, s'y soumirent. L'université fut maintenue en pleine possession de ses immunités, sauf l'obligation d'obtenir une licence, mais gratuitement.

Histoire littéraire de la France. — Crévier, *Histoire de l'université de Paris*.

CANDIAC (*Jean-Louis-Philippe-Élisabeth* MONTCALM DE), enfant-prodige, né au château de Candiac (Gard) le 7 novembre 1719, mort à Paris le 8 octobre 1726. Il était frère du marquis de Montcalm. On a parlé avec quelque exagération des connaissances précoces de cet enfant, dont le talent consistait principalement dans une mémoire extraordinaire et dans une certaine classification méthodique. Dès que l'interlocuteur s'écartait de cet ordre, Candiac cessait de répondre d'une manière satisfaisante. On assure qu'il lisait parfaitement le français et le latin à trois ans, le grec et l'hébreu à six ans. Il faisait des versions latines, possédait l'arithmétique, le blason, la géographie, et avait acquis des notions très-étendues sur l'histoire ancienne et moderne, lorsqu'il mourut d'une hydropisie du cerveau à l'âge de sept ans.

Feller, *Biographie universelle*.

CANDIANO Ier (*Pierre*), doge de Venise, mort en septembre 887. Il fut élu, le 17 avril de cette même année, en remplacement de Jean Particiaco II. C'était un homme d'un grand sens et d'une valeur remarquable. Il fut tué dans un combat naval livré contre les Esclavons.

Art de vérifier les dates. — Sismondi, *Hist. des Rep. ital.* — Daru, *Hist. de Venise*.

CANDIANO II (*Pierre*), doge de Venise, fils du précédent, mort en 939. Il fut élu en 932, et envoya aussitôt son fils Pierre à la cour de Constantinople, où l'empereur Romain Lécapène lui conféra le titre de protospathaire. L'État de Venise s'étendit beaucoup par les conquêtes que ce doge fit sur les Esclavons, les Dalmates et les Narentins. Candiano contracta aussi des alliances fort avantageuses pour la république. L'an 935, les habitants de Comacchio ayant mis en prison quelques Vénitiens, le doge envoya contre eux une armée qui prit leur ville, l'incendia, massacra plusieurs citoyens et emmena prisonniers les autres, qui n'obtinrent leur liberté qu'en promettant d'être désormais soumis à la seigneurie de Venise.

Art de vérifier les dates. — *Chronologie historique des doges de Venise*. — Daru, *Hist. de Venise*.

CANDIANO III (*Pierre*), fils du précédent, doge de Venise. Il fut élu en 942 par les suffrages du peuple. En 955, il se fit associer son fils Pierre, qui, peu reconnaissant de cette distinction, intrigua sourdement contre son père, et, se croyant assez puissant, osa se révolter contre lui. Les deux factions se livrèrent un combat sur la place du Rialto; Candiano III, vainqueur, eut beaucoup de peine à obtenir la grâce de son fils, qu'il dut néanmoins, pour satisfaire au vœu public, envoyer en exil. Tous les ordres de l'État firent alors un décret par lequel ils s'engagèrent avec serment à ne jamais l'admettre pour doge.

C'est sous le gouvernement de Candiano III que les pirates osèrent, par une entreprise aussi hardie qu'odieuse, provoquer le courroux de la république vénitienne, qui avait trop longtemps abandonné ses propres intérêts pour s'occuper des brigues des diverses familles patriciennes. D'après un usage antique, les mariages des principaux citoyens se célébraient à Venise le même jour et dans la même église. C'était le 1er février de chaque année, et dans l'île de Castello. Les parents, les amis les suivaient en habits de fête et sans armes. Les pirates de l'Istrie, instruits de

cette coutume, eurent l'audace de dresser aux époux des embûches dans la ville même : ils s'embusquèrent de nuit dans le quartier de l'Arsenal, traversèrent au matin le canal d'Olivolo, envahirent l'église de Castello, entraînèrent les fiancées, enlevèrent tout ce qu'ils purent piller, et forcèrent de rames pour atteindre la terre ferme. Candiano III était présent à la cérémonie : profitant de l'émotion des fiancés, il fait succéder la fureur aux pleurs ; il les entraîne au rivage de Santa-Maria Formosa. On saute dans les vaisseaux que l'on y rencontre, et on fait une arme de tout ce qui tombe sous la main. Les voiles font plier les mâts sous un vent favorable, les pirates sont découverts, et joints dans les lagunes de Caorlo. Le combat fut court, mais pas un des ravisseurs n'échappa à la vengeance des époux et des frères irrités. Les captives furent reconduites en triomphe aux autels d'où elles avaient été arrachées. Depuis cette époque, une procession de jeunes filles et le doge allaient faire une visite, la veille de la Chandeleur à l'église Santa-Maria Formosa, pour y solenniser cet événement.

Marin Sanuto, *Storia de' Duchi di Venezia*. — *Art de vérifier les dates*. — Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*. — Daru, *Hist. de la rép. de Venise*.

CANDIANO IV (*Pierre*), fils du précédent, doge de Venise, massacré en 976. Après son exclusion du gouvernement vénitien et la grâce que son père avait obtenue pour lui, il s'était retiré à Ravenne, d'où, aussi mauvais citoyen que mauvais fils, il n'avait cessé de faire la course contre les vaisseaux de ses compatriotes. Les services de ses aïeux effacèrent ses crimes ; et le peuple, le clergé, la noblesse vénitienne lui dépêchèrent en 959 trois cents barques, pour le ramener en pompe et le réintégrer dans la dignité de doge, qu'il avait partagée déjà avec son père. Durant quelques années, il remplit cette charge avec honneur, et força les pirates de Capo d'Istria et de Narenta à payer un tribut à la république. S'étant dégoûté de sa femme, il la fit cloîtrer, et épousa Qualdrade, fille de Hugues, marquis de Toscane. Celle-ci lui apporta des biens considérables, situés en dehors de l'État vénitien. Candiano IV se fit alors une garde choisie parmi ses nouveaux sujets, et, son audace croissant avec son opulence, il traita les Vénitiens avec une rigueur tyrannique. Les sentiments changèrent à son égard, et, malgré toutes les précautions que la défiance inspire aux spoliateurs des libertés publiques, une insurrection éclata en 976. Les Vénitiens assiégèrent le palais ducal, mais ils ne purent le forcer, à cause de la vigoureuse résistance des troupes étrangères ou mercenaires que Candiano tenait à sa solde. Désespérant de briser par le fer une aussi énergique défense, sur le conseil de Pierre Orseolo, ils eurent recours au feu. Les flammes consumèrent le palais ducal, l'église de Saint-Marc, ainsi que deux autres édifices religieux et plus de trois cents maisons. Candiano fut pris en fuyant, et mis à mort avec son fils du second lit, encore enfant. Il avait eu un fils de sa première femme, mais il l'avait forcé à embrasser les ordres ; ce fils se nommait Vital, et était patriarche de Grado.

Art de vérifier les dates. — Laugier, *Histoire de Venise*. — Sismondi, *Hist. des rép. ital.* — Daru, *Hist. de la rép. de Venise*.

CANDIANO V (*Vital*), doge de Venise et frère du précédent, mort en 979. Il ne gouverna que quatorze mois, durant lesquels il fut constamment valétudinaire. Il fit la paix avec l'empereur Othon II. Se sentant près de mourir, il se retira dans le monastère de Saint-Hilaire, où il expira quatre jours après.

Art de vérifier les dates. — *Chronologie des doges de Venise*. — Daru, *Hist. de la rép. de Venise*.

***CANDIANO** (*Ange*), médecin italien, né à Milan en 1484, mort en 1560 dans la même ville. Après avoir pris ses grades en médecine dans l'université de sa ville natale en 1512, le duc François Sforce II l'attacha à sa personne, et lui donna le titre de conseiller. Ayant été appelé auprès de Marie, reine de Hongrie et gouvernante des Pays-Bas, il guérit cette princesse d'une maladie dangereuse. Il en fut largement récompensé et comblé d'honneurs tant par la reine que par son frère, l'empereur Charles-Quint, qui, par un diplôme délivré à Nice le 21 mai 1528, le créa comte-palatin, et lui assigna une magnifique rente sur les revenus de son duché de Milan. Il retourna enfin dans sa patrie, où il resta jusqu'à sa mort. Il y fut enterré dans l'église Sainte-Marie, où son fils lui fit ériger un magnifique mausolée avec une inscription élogieuse. On a de lui : *Opera medicinalia* ; — *De Astrologia* (on ne sait pas s'ils sont restés manuscrits).

Corte, *Medic. Milan.*, p. 68. — Argellati, *Bibl. Milan.* — Carrère, *Bibl. de la Médec.* — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

***CANDIDE** (*saint*), soldat romain, martyr de la légion Thébéenne. Il est honoré surtout à l'abbaye des bénédictins de Wazor (Liége), où son corps a été transporté avec celui de saint Victor, de la même légion. On le fête le 16 janvier.

Baillet, *Vies des Saints*. — Giraud, *Bibl. sacrée*.

***CANDIDE**, écrivain ecclésiastique du second ou du troisième siècle. Saint Jérôme et Eusèbe nous apprennent qu'il avait composé un *Traité sur la création*, loué aussi par Nicéphore ; mais cet écrit est perdu.

Dom Ceillier, *Hist. gén. des aut. sacrés*, t. II, p. 206.

CANDIDE, prêtre romain en 595. Il fut envoyé dans la Gaule par Grégoire le Grand, pour y administrer le patrimoine de Saint-Pierre. Candide était chargé de remettre au roi Childebert des lettres du pape, avec de la limaille des chaînes de saint Pierre, qu'on recommandait au prince de porter à son cou comme une précieuse relique. Candide employa les revenus du patrimoine de Saint-Pierre en œuvres de charité, et

spécialement à instruire des Bretons idolâtres, qui devaient ensuite aller prêcher le christianisme en Angleterre.

Saint Grégoire, *Opera*.

CANDIDE DE FULDE, vivait au neuvième siècle. Il fut surnommé *Wizon* ou *Witzon*, et suivit en Angleterre et en France son maître Alcuin, dans les écrits duquel il est mentionné. Il fut fréquemment employé par Charlemagne, et n'a point laissé d'écrits; ce qui le distingue de Candide, surnommé *Bruun*, avec lequel il a été confondu. On a conjecturé aussi qu'il avait été archevêque de Trèves sous le nom de *Vason*. Ce qui rend cette conjecture improbable, c'est que Candide se retira en Angleterre, et l'on ignore s'il abandonna ce pays.

Hist. litt. de la France, V. — D. Calmet, *Hist. de Lorraine*.

CANDIDE, surnommé **BRUUN**. *Voy*. BRUUN.

CANDIDE CHALIPPE (le P.), récollet et écrivain ecclésiastique français. *Voy*. CHALIPPE.

***CANDIDO** (*Louis*), compositeur vénitien, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il excellait sur le violon, et a laissé : *Sonate per camera, a violino solo con violoncello*; Venise, 1712.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

CANDIDO, et non **CANDITO** (*Pierre*), peintre, statuaire et architecte belge. Son nom flamand était *Pierre de Witte*. Il naquit vers l'an 1541 à Bruges, et mourut à Munich en 1628. Dans cette dernière ville on ne le connaisait que sous le nom de *Pœter Weisse*. Candido visita l'Italie de bonne heure, et fit un long séjour à Florence. Il y travailla à la décoration de la coupole de Santa-Maria del Fiore. Il fit ensuite plusieurs cartons de tapisseries pour le grand-duc de Toscane. C'est à cette époque qu'il prit ce nom italien de *Candido*, dont presque toutes ses œuvres sont signées; son but en cela était sans doute de s'attirer les bonnes grâces des princes italiens, dont il pensait ainsi flatter le sentiment national. Candido laissa encore de ses œuvres à Rome. Il peignait mieux à la fresque qu'à l'huile; cependant on connaît de lui des paysages agréablement composés, bien coloriés, et touchés avec goût. Pendant ses voyages en Italie il fit rencontre de Maximilien, qui, à la mort de son père, devint électeur de Bavière. Ce prince, qui aimait les beaux-arts et avait pu apprécier le mérite de Candido, se souvint de lui après être parvenu à l'électorat, et l'appela à Munich. C'est dans cette ville que, sous la protection toute bienveillante de Maximilien, Candido accomplit ses plus nombreux et plus importants travaux. Le palais construit à cette époque, et qu'on appelle encore aujourd'hui palais de l'électeur Maximilien, a été élevé, dit-on, sur les plans de Candido : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en peignit les décorations, et l'escalier, chef-d'œuvre d'architecture et de sculpture, porte son nom. Une fontaine monumentale élevée dans une cour du palais, et supportant la statue du chef de la maison actuelle de Bavière, Othon de Wittelsbach, est encore de lui. La cathédrale de Munich renferme un magnifique tombeau en marbre noir de l'empereur Louis IV, et qui est également dû à la conception et au ciseau de Candido. Cet artiste distingué, très-populaire en Bavière, est à peine connu dans sa véritable patrie.

Biographie de la Flandre occidentale. — Millin, *Dictionnaire des Beaux-Arts*

***CANDIDO** (*Vincent-Marius*), théologien sicilien, né à Syracuse le 2 février 1573, mort à Rome le 6 novembre 1654. Il prit l'habit de dominicain au couvent de la Minerve à Rome, et fut reçu docteur en théologie à dix-neuf ans. Il se distingua par sa science et sa piété; aussi devint-il pénitentier de Sainte-Marie Mineure dès 1507; il exerça cet emploi quatorze ans, fut ensuite prieur de la Minerve, enfin provincial et vicaire général des dominicains. Innocent X, avec lequel il avait été élevé, le nomma maître du sacré palais en 1645, et l'employa dans des négociations importantes. On lui reprochait d'être relâché dans ses opinions, et Thomas Turcus, général des dominicains, ne voulait pas qu'on lût les ouvrages de Candido dans le réfectoire. On a de Candido : *Illustriores Disquisitiones morales, quibus omnes conscientiæ casus maxime practicabiles explicantur*; Rome, 1637, 2 vol. in-fol. Il a laissé en manuscrit : *de Primatu Petri*; — *Sermons pour le Carême*; et des panégyriques.

Vincent Baron, *Apologet*. — Fontana, *Theat. Dominic*. — Le P. Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*. — Le P. Touron, *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*.

CANDIDO DECEMBRIO. *Voy*. DECEMBRIO.

* **CANDIDUS**, historien grec, né en Isaurie, vivait vers l'an 490. Il était chrétien, et composa une histoire de l'empire d'Orient qui commençait au règne de Léon et s'arrêtait à celui de Zénon, c'est-à-dire de l'an 457 à l'an 491. L'auteur y défendait le concile de Chalcédoine comme orthodoxe. Photius, qui rapporte quelques passages de Candidus, blâme son style comme trop poétique. On trouve aussi quelques extraits de Candidus dans les *Excerpta de Legationibus*; Paris, 1648, in-fol.

Photius, *Bibliothec*., *LXXIX*. — Vossius, *de Hist*. — Pauly, *Encycl. der Alterthumswissenschaft*.

CANDIDUS (*Gerhard*), historien belge. Il a laissé : *De Rebus belgicis*; Francfort, 1580. Cette histoire a été réimprimée en 1583, par Arnold Freytag, dans ses *Scriptores tres de Rebus belgicis*.

Valère André, *Bibl. Belg*.

* **CANDIDUS** (*Mathieu*), historien sicilien, né à Léontini, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il était de noble famille, et fut estimé de tous les savants de son temps pour ses connaissances historiques. Il a laissé : *Historia de Rebus Siculis*; 1435-1445.

Mongitor, *Bibliotheca Sicula*. — Fabricius, *Biblioth. med. et inf. ætat*.

CANDIDUS (*Jean*), jurisconsulte italien, vivait au commencement du seizième siècle. Il a

laissé, sous le titre *de Origine regum Galliæ*, une histoire des rois de France jusqu'en 1461; le manuscrit en était déposé dans la bibliothèque des Minimes de Paris. On a en outre de Candidus : *Commentariorum Aquileiensium libri VIII*; Venise, 1521, in-fol.; cet ouvrage a été inséré par Grævius dans le t. IV de son *Trésor des Antiquités*, et traduit en italien; Venise, 1544, in-8°.

Burmann, *Præfat. ad thesauri Italiæ*. tom. VI. — D. Clément, *Bibl. curieuse*. — Sax, *Onomast. liter.*, III.

CANDIDUS (*Pantaléon*), historien allemand, né en Autriche le 7 octobre 1540, mort le 3 février 1608. Son nom de famille était WEISS, qu'il changea, à l'exemple de Mélanchthon, en celui de *Candidus*. Il fut pasteur protestant à Deux-Ponts, et publia : *Bohemiades, sive de Ducibus Bohemiæ libri III*, et *de Regibus libri V, carmine complexi*; Strasbourg, 1590, in-4°; — *Gotiberis, hoc est de Gothicis per Hispaniam regibus e teutonica gente oriundis, libri VI*; Deux-Ponts, 1597, in-4°; — *Epigrammata et orationes funebres*; 1600, in-8°; — *Annales seu Tabulæ chronologicæ ad annum* 1602; Strasbourg, 1602, in-8°; — *Belgicarum Rerum Epitome ab anno 742 ad annum* 1605; Francfort, 1606, in-4°; — *Orationes funebres, ex Mose concinnatæ*; Deux-Ponts, 1606, in-8°; — *Orationes funebres, ex libris Samuelis, Regum, etc., concinnatæ*; Bâle, 1608, in-8°.

Melchior Adam, *Vitæ Theologorum germanorum*. — Sax, *Onomast. liter.*, III.

* **CANDIDUS BLANCKART** (*Alexandre*), carme et théologien belge, né à Gand, vivait en 1551. Il entra de bonne heure dans les ordres, et se fit recevoir licencié en théologie à Cologne. Il devint ensuite aumônier de George d'Egmont, évêque d'Utrecht, auquel il dédia une version flamande de la Bible; Cologne, 1547. Cette version est très-estimée pour sa correction. On a encore de Candidus : *Judicium Joannis Calvini de sanctorum Reliquiis, collatum cum orthodoxorum Ecclesiæ catholicæ Patrum sententia*; — *Oratio de Retributione justorum statim a morte*; 1551, in-8°.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*.

CANDISH (*Thomas*), marin anglais. *Voy.* CAVENDISH.

CANDITO. *Voy.* CANDIDO.

CANDOLLE (*Augustin* PYRAMUS DE), célèbre botaniste, né à Genève le 4 février 1778, mort dans la même ville le 9 septembre 1841. Il était originaire d'une des plus anciennes maisons nobles de Provence, qui s'expatria pendant les guerres de religion, pour fuir les persécutions auxquelles les protestants étaient en butte. Dès le seizième siècle, cette famille comptait déjà parmi ses membres plusieurs hommes illustres. *Bertrand* de Candolle, de Marseille, se distingua en 1524, pendant le siége de cette ville par l'armée impériale, sous les ordres du connétable de Bourbon et du marquis de Pescaire. L'aîné des de Candolle de Provence qui allèrent s'établir à Genève, *Pyramus*, est cité parmi les savants typographes de son temps. Il fut le fondateur de l'imprimerie *Caldorienne*; on lui doit la première impression des traductions françaises de Tacite, de Théophraste et de Xénophon, ainsi que celle de plusieurs autres ouvrages utiles. A l'époque de la réformation, il se rangea sous les bannières de la république, où dominait l'esprit de Calvin, et combattit, pour l'indépendance et la liberté d'opinion, contre les troupes du duc de Savoie. Sa patrie adoptive lui accorda le droit de bourgeoisie, et le nomma membre du grand conseil. Cependant Pyramus quitta Genève en 1617, et établit son imprimerie à Yverdun, où il créa aussi un collége et une forge : l'orthographe de son nom était alors DE CANDAULE (Senebier, t. II, p. 229). — De Candolle, le père du botaniste, s'était acquis par le commerce une fortune indépendante; il remplit pendant vingt ans les fonctions de membre du gouvernement genevois, et fut promu deux fois au rang de syndic de la république. *Augustin Pyramus*, son fils (celui qui fait l'objet de cet article), développa de bonne heure un goût passionné pour la littérature; sa disposition précoce pour la versification attira l'attention de Florian, qui fréquentait la maison de son père, et prédisait pour le jeune poëte une carrière d'auteur dramatique. A l'âge de sept ans, une hydrocéphalite faillit l'enlever à sa famille éplorée. Après une guérison peut-être sans exemple, puisque aucune de ses facultés intellectuelles n'en resta affectée, il fit ses premières classes au collége de Genève, et s'y fit remarquer par une mémoire étonnante, qui a singulièrement favorisé ses travaux scientifiques. A l'âge de seize ans il abandonna la poésie, et suivit, à la faculté de philosophie, les cours du célèbre de Saussure. Plusieurs hommes recommandables dans l'histoire des sciences, Charles Bonnet, Senebier, Sage, etc., encouragèrent cette ardeur qui portait le jeune de Candolle vers l'étude de l'histoire naturelle; Vaucher lui donna les premières leçons de botanique, et détermina son penchant pour la science à laquelle il a consacré depuis sa vie entière.

De Candolle vint à Paris en 1796; accueilli avec bonté par le savant Dolomieu, il fréquenta assidument les cours des sciences physiques et médicales, et se perfectionna promptement dans l'étude de la botanique. Le botaniste Desfontaines, dont il se glorifiait d'avoir été l'élève et qu'il aima toujours comme un second père, le distingua parmi la foule des étudiants qu'on voyait alors au Jardin des Plantes; il lui témoigna une bienveillance particulière, et l'encouragea dans ses débuts. Cette distinction flatteuse redoubla son application, et ses premiers essais le signalèrent aux yeux du monde savant comme un botaniste distingué. Nous citerons particulièrement son *Histoire des plantes grasses*, 4 vol. in-4°, qu'il fit paraître de 1799 à 1803; son *Astragalogie* (1801), et divers mémoires sur la physique

végétale, que l'Institut fit insérer dans le *Recueil des savants étrangers*. Déjà, à cette époque, de Candolle était lié avec des hommes qui se sont rendus célèbres, Cuvier, A. de Humboldt, Lamarck, Biot, Brongniart, Duméril, etc. Devenu membre de la Société philomathique et de cette savante société d'Arcueil que Berthollet réunissait chez lui, et dont les mémoires sont si recherchés, il publia plusieurs écrits importants sur la physiologie et la géographie botaniques. Ces premiers succès fixèrent l'attention de ses compatriotes, qui lui déférèrent le titre de professeur honoraire d'histoire naturelle à l'académie de Genève, tandis qu'il suppléait à cette époque (1802) la chaire de Cuvier au collége de France. En 1804 il reçut le grade de docteur à la faculté de médecine de Paris, et présenta pour thèse son *Essai sur les propriétés médicinales des plantes*, qu'Haran a traduit en allemand.

En 1803, dans un voyage qu'il fit en Belgique et en Hollande, il parcourut les bords de la mer depuis Dunkerque jusqu'à l'île du Texel; et, fixant ses observations sur les envahissements des sables, il publia peu après un mémoire intéressant *sur la Fertilisation des Dunes*, dans les *Annales de l'agriculture française*, t. XIII.

Ce fut à peu près à la même époque que, des études spéciales sur les animaux invertébrés ayant détourné Lamarck de la phytographie, ce savant célèbre sut apprécier toute la portée du savoir de Candolle, en lui confiant la rédaction de l'édition nouvelle de la *Flore française*. Le jeune botaniste réalisa les espérances de succès qu'on avait conçues pour cette utile entreprise : la *Flore française*, reformée en grande partie, apparut considérablement augmentée, enrichie de 6,000 espèces, de descriptions neuves, d'une exacte synonymie, d'une carte botanique ingénieusement conçue, et de toutes les additions que réclamaient les changements qu'avaient subis l'anatomie et la physiologie végétales. Cet ouvrage ne fut achevé qu'en 1815 (1); mais dès les premiers volumes son auteur s'était acquis une réputation européenne et de justes droits à la reconnaissance nationale.

Chargé en 1806, par le duc de Cadore, ministre de l'intérieur, de parcourir tout le territoire de l'empire français, accru de la Belgique, de l'Italie septentrionale et des pays des bords du Rhin, pour y observer l'état de l'agriculture, Candolle consacra six années à remplir cette i portante mission, et répondit par son zèle à la confiance du gouvernement. Les six *rapports* sur ses *Voyages agronomiques et botaniques* ont été consignés dans les *Mémoires de la Société d'agriculture du département de la Seine*, et réunissent une masse d'observations qu'on lit avec le plus grand intérêt. Les vues d'amélioration qu'il a développées dans ces écrits s'y montrent dégagées de ces théories hasardées et de cette manie d'innovation qui ont si souvent entraîné les agriculteurs dans des expériences ruineuses. En 1808, s'étant présenté au concours pour la chaire de botanique à la faculté de médecine de Montpellier, il éloigna tous ses compétiteurs, et remporta cette place, avec la direction du jardin botanique, en remplacement de Broussonet, dont il fit l'*Éloge historique*. Il joignit bientôt à cet emploi celui de professeur à la Faculté des sciences de la même académie. Sous son administration, l'ancien jardin de Richer de Belleval s'éleva à un haut degré de prospérité; le catalogue des végétaux cultivés en 1813, et les beaux dessins de plantes rares qu'il fit exécuter par M. Node Véran, pour être publiés plus tard, sont une preuve de sa constante sollicitude pour l'établissement qu'il dirigea.

C'est aussi en 1813 qu'il fit paraître la première édition de sa *Théorie élémentaire de la botanique*, ouvrage de haute portée, et non moins recommandable par la profondeur des vues que par son esprit de méthode. Nous ne discuterons pas ici les objections des phytologues qui se sont montrés contraires à quelques-unes des opinions émises dans cette théorie, car elles influent peu sur les principes généraux; mais nous dirons, sans crainte d'être démentis, que, par une marche régulière et soutenue, de Candolle a réalisé le but qu'il s'était proposé lui-même, celui *de conduire à la connaissance des rapports naturels et à l'analyse de leur valeur*. La *Théorie élémentaire de la botanique*, quelques progrès que fasse la science, restera longtemps le meilleur des livres classiques, et sera toujours considérée comme le chef-d'œuvre de son auteur. Il existe plusieurs traductions de cet ouvrage : d'abord une en allemand, par Brenner (1814-1815), une autre en anglais, et une troisième en espagnol, par don Mariano Lagasca. Après la deuxième édition de la *Théorie élémentaire*, on publia en Allemagne les *Bases de la botanique scientifique* (Leipzig, 1820), par de Candolle et Sprengel, ouvrage auquel le professeur de Genève ne prit aucune part, et qu'il a désapprouvé comme contenant des principes qui n'étaient pas les siens.

En 1815, pendant les Cent-Jours, de Candolle fut nommé recteur de l'université de Montpellier : les élus de la restauration lui firent un crime d'avoir accepté cette charge; on le signalait aux royalistes exaltés comme le partisan du gouvernement impérial, sous lequel il avait obtenu ses emplois; sa qualité de protestant était aussi un tort aux yeux des fanatiques. Ainsi, le professeur qui enseignait la plus pacifique des sciences et que la culture des fleurs rendait étranger à toute querelle politique, le philosophe qui déplorait la violence des partis et se croyait à l'abri de leur malveillance, se vit tout à coup en butte à leurs intrigues. Ami de l'ordre et d'une liberté contenue dans de justes bornes, de Candolle ne put supporter longtemps sa situation dans un pays

(1) Quatre mille exemplaires de cette 3e édition, en 6 vol. in-4°, furent épuisés en peu d'années.

qu'agitaient les passions les plus outrées. Dégoûté des tracasseries auxquelles il était en butte, il implorait de tous ses vœux cette tranquillité inséparable de l'étude; et, tournant ses regards vers sa ville natale, il se décida à donner sa démission. Cette résolution le ramenait vers son premier penchant : la petite république de Genève venait d'être rétablie, et agrégée à la Suisse comme canton : tant qu'elle avait fait partie de la France, de Candolle s'était regardé comme Français; mais son pays recouvrant son ancienne indépendance, l'amour de la patrie reprit tous ses droits, et le professeur redevint citoyen, pour consacrer ses talents et son zèle pour le bien public. Ses compatriotes le reçurent avec empressement, et créèrent en sa faveur, en 1817, une chaire d'histoire naturelle et un jardin botanique, qu'il dirigea conjointement avec son fils.

Dans sa nouvelle position, son ardeur scientifique ne se ralentit pas : dès l'année 1818, il commença son *Système* (*Regni vegetabilis systema naturale*, in-8°, t. I, 1818; t. II, 1821; Paris), ouvrage conçu sur le plan le plus vaste, et que lui seul pouvait oser entreprendre. Il s'agissait de réunir sous un même système de nomenclature la description de toutes les plantes connues, avec leurs variétés, la synonymie des auteurs, les citations iconographiques, l'indication des localités, etc.; mais le chiffre auquel les découvertes de ces derniers temps ont porté les plantes connues dépasse 70,000, et ce nombre, que de Candolle ne croit être que la moitié des espèces existantes sur la surface du globe, s'augmente avec rapidité par les récoltes journalières des botanistes voyageurs. Or, la vie de l'homme le plus actif, quelle que puisse être sa durée, ne saurait suffire pour achever une semblable entreprise : aussi de Candolle s'est-il vu forcé d'y renoncer, après la publication du deuxième volume. Cependant il n'avait pas entièrement abandonné cette grande pensée, et son *Prodrome* (*Prodromus systematis regni vegetabilis, seu enumeratio methodica ordinum, generum, specierumque*, etc.; Paris 1824 et années suivantes, in-8°) n'est qu'une modification de son premier plan. Ce dernier ouvrage, immense répertoire du règne végétal, a été continué, après la mort de l'auteur, par son fils, avec le concours des botanistes les plus marquants de notre époque.

De Candolle ne s'en est pas tenu à ces seules publications : des ouvrages de divers genres sont venus successivement accroître ses titres à la reconnaissance du monde savant. Forcés de nous restreindre, nous citerons, parmi les plus importants, sa *Collection de mémoires pour servir à l'histoire du règne végétal* (1828), son *Organographie végétale*, 2 vol. in-8°, 1827, et sa *Physiologie*, 3 vol. in-8°, 1832. Ces deux derniers ouvrages font partie du cours complet de botanique qu'il s'était proposé de publier par traités séparés. Dans l'organographie, qu'il considère avec raison comme la base de la science, il fait connaître d'abord les parties élémentaires qui composent les tissus intimes des végétaux, et décrit ensuite les organes fondamentaux avec tous leurs détails anatomiques et leurs rapports. Dans la physiologie, la plupart des faits, des observations et des expériences relatives à la vie des plantes, sont coordonnés avec cette précision méthodique qui l'a guidé dans tous ses écrits. Membre du conseil représentatif du canton de Genève, de Candolle fut député à la diète helvétique, et s'acquitta avec honneur des commissions délicates dont il avait été chargé. Son *Rapport sur les magasins de subsistances* contient des idées lumineuses sur l'économie politique. Correspondant de l'Académie des sciences de Paris, il fut élu en 1828 un des huit associés étrangers, titre qui n'avait été déféré à aucun botaniste depuis Linné.

Par ses travaux scientifiques, de Candolle doit être mis au rang des naturalistes les plus distingués de son siècle. Dans le nombre des botanistes qui ont su faire adopter leurs théories nouvelles, il n'en est aucun dont les ouvrages aient influé autant que les siens sur la marche de la science, en déterminant cette tendance philosophique vers laquelle tous les esprits ont été entraînés. Les leçons du professeur de Genève ont pénétré dans toutes les écoles; elles ont guidé les maîtres et formé les élèves. En présentant en corps de doctrine et sous une forme claire et concise la méthode naturelle fondée par Bernard de Jussieu, il l'a fait triompher des fausses préventions de ses détracteurs, et les plus zélés partisans du système sexuel sont rentrés dans les vrais principes. On lui reproche pourtant de n'avoir pas rendu assez de justice aux travaux de Linné; mais, si l'on parcourt ses écrits, il est facile de se convaincre qu'il a su apprécier toute la profondeur du jugement du célèbre naturaliste suédois; ce sont ses disciples qu'il a attaqués, c'est le système dont le professeur d'Upsal avait lui-même senti l'insuffisance qu'il a combattu. Ainsi, à la renaissance des lettres, on n'attaquait pas Aristote et les grandes vérités qu'il avait proclamées, mais les sophistes qui abusaient de ses principes et de son nom. L'Académie des curieux de la nature, la plus ancienne société savante de l'Europe, et qui est dans l'usage de donner à ses membres des noms en rapport avec leur réputation, a rendu justice aux travaux de de Candolle en le surnommant *Linnæus*. La liste de tous les ouvrages publiés par cet écrivain est insérée dans une brochure intitulée *Histoire de la botanique genevoise*, D. C.; Genève 1833. On y trouvera l'indication de tous les mémoires omis dans cet article; ceux que nous avons cités suffisent sans doute pour le recommander à la gratitude de ses contemporains, et pour lui assurer un nom dans la postérité. [M. Boissard, dans l'*Enc. d. g. du m.*]

Bibl. universelle de Genève : Notice sur de Candolle, t. LIV. — *Journal des Savants*, février 1839. — Biot, *ibid.*, avril 1833. — Flourens, *Éloge historique de Pyramus de Candolle*, dans les Mémoires de l'Acad. des sciences, 19 déc. 1848.

CANDORIER ou **CAUDOURIER** (*Jean*), maire de la Rochelle, lequel chassa les Anglais de la citadelle, sous Charles V. Voici la relation de Froissart : « A ce temps avoit, en la ville de la « Rochelle, un maieur durement aigu et soubtil « en toutes ses choses, et bon François de cou- « rage, si comme il le montra..... Bien savoit le « dit maieur, qui s'appelloit sire Jean Caudou- « rier, que cil Philippot, qui estoit gardien du « chastel, n'estoit mie soucieux ni percevant, sans « nulle mauvaise malice. Si le pria un jour au « disner de-lez lui, et aucuns bourgeois de la « ville. Cil Philippot, qui n'y pensoit que tout « bien, lui accorda et y vint. Ainçois que on s'as- « sit au disner, sire Jean Caudourier, qui estoit « tout pourvu de son faict, et qui informé en « avoit les compagnons, dit à Philippot : J'ai « reçu depuis hier, de par nostre cher seigneur « le roi d'Angleterre, des nouvelles qui bon « vous touchent. — Et quelles sont-elles? res- « pondit Philippot. — Dit le maieur : Je les vous « montrerai, et ferai lire en votre presence ; car « c'est bien raison. Adonc alla-t-il en un coffre, « et prit une lettre toute ouverte, anciennement « faite et scellée du grand scel du roi Edouard « d'Angleterre, qui de rien ne touchoit à son faict; « mais il l'y fit toucher par grand sens, et dit à « Philippot : Veles-ci. Lors lui montra, auquel il « s'apaisa assez ; car moult bien le reconnut ; « mais il ne savoit lire : pourtant fut-il deçu. « Sire Jean Caudourier appella un clerc que il « avoit tout pourvu et avisé de son fait, et lui « dit : Lisez-nous cette lettre. — Le clerc la « prit, et lisit ce que point n'estoit en la lettre : « et parloit, en lisant que le roi d'Angleterre « commandoit au maieur de la Rochelle que il « fesist faire leur montre de tous hommes d'ar- « mes demeurant en la Rochelle ; et l'en rescrip- « sit le nombre par le porteur de ces lettres, car « il le vouloit savoir; et aussi de ceux du chas- « tel. »

Philippot fut dupe de ce stratagème : il fut convenu que le lendemain il amènerait les gens sur la place, devant le château, pour que le *maieur* pût les passer en revue. Mais Candourier fit le soir même placer dans de vieilles maisons inhabitées, situées auprès du château, quatre cents hommes d'armes d'élite, et il leur commanda que, « quand cils du chastel seroient hors « issus, ils se mettroient entre le chastel et eux, « et les encloroient. » Ce qui fut exécuté le lendemain, 8 septembre 1372. « Quand les soudoyers « virent ce, si connurent bien que ils estoient « trahis et desçus. Si furent bien ebahis et à bonne « cause. Les Rochellois les firent là un et un de- « sarmer sur la place, et les menerent en prison « en la ville en divers lieux, où plus n'estoient « que eux deux ensemble. Assez tost après ce, « vint le maieur tout armé sur la place, et plus « de mille hommes en sa compagnie. Si se trait « incontinent devers le chastel, qui en l'heure lui « fut rendu. » Ensuite les Rochelois firent dire au duc de Berry de venir prendre possession de la ville au nom du roi de France. Le prince y envoya Bertrand du Gueselin. « Lors chevau- « cha tant le dit connestable, qu'il vint en la « ville de la Rochelle, où il fut reçu à grande joie, « et si prit la foi et l'hommage des hommes de « la ville, et y sejourna trois jours. »

Froissart, *Chronique*.

CANE (*Jean-Jacques*). *Voy.* CANI (*Gianjacopo degli*).

CANE FACINO. *Voy.* FACINO CANE.

CANE DELLA SCALA. *Voy.* SCALA (della).

***CANELLA** (*Joseph-Marie*), médecin italien, né dans la province de Trente le 5 août 1788, mort le 29 décembre 1829. Il fit ses premières études à Inspruck, les compléta à l'université de Landshut depuis 1806, et fut reçu médecin à Padoue le 16 juin 1811. Il se livra ensuite à la pratique, et s'y acquit une grande réputation. De 1816 à 1818, il entreprit, dans l'intérêt de la science médicale, plusieurs voyages, et en 1824 il fut nommé chirurgien opérateur à l'hôpital de San-Chiara de Trente. Ce fut pour lui une occasion de déployer tous ses talents. De 1826 à 1829, il fit de nouveaux voyages en Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre, en Hollande. Ses principaux ouvrages sont : *Storia d' una frattura del collo del femore, erroneamente dichiarata lussazione;* Brescia, 1815; — *Appendice apologetica alla storia della frattura del collo di femore di Marianna Dallago, erroneamente dichiarata lussazione;* Vérone, 1816 ; — *Storia e riflessioni sulla febbre che domina nel commune di Riva e sue adiacente;* Vérone, 1817 ; — *Riflessioni critiche ed esperienze sul modo di operare la cateratta col mezzo della cheratonissi;* Milan, 1819 ; — *Cenni sulla estirpazione della bocca e del callo dell' utero, nei casi di scirro o cancro, o altre escrescenze morbose di queste parti*, *e descrizione del metrotome ;* Milan, 1721 ; — *la Totale estirpazione dell' utero carcinomatoso*, *recata dall' idioma tedesco nell' italiano, e corredata di giunte e varie annotationi;* Milan, 1823; — *Giornale di Chirurgia pratica;* Trente, 1825-1829, 5 vol. ; — *Nuova e sicura maniera di curare la Sifilide in tutte le sue forme, del dottore Carlo-Enrico Dzondi, tradotta dal tedesco nell' idioma italiano, e corredata di un appendice;* Naples, 1827 ; — *Discorso sull' attuale coltura medico-chirurgica, e sugli ostacoli che si frappongono alla propagazione delle scoperte; inscrito nel Messagiere tirolese del giorno* 5 *febbraio* 1828.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. V, p. 103-105.

***CANENSIUS** (*Michel*), théologien et humaniste italien, vivait dans le quinzième siècle. Il porta d'abord le titre de *prior gradutarum*, et

devint évêque de Castro. On a de lui : *Oratio de Laudibus Grammaticæ, Poesis, Rhetoricæ et Dialecticæ artis* (en manuscrit); — *Vita Pauli Veneti Pontificis II*, dans Muratori *Script. Italiæ*, t. II, et publié à part d'après un excellent manuscrit par le cardinal Querini; Rome, 1740, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CANEPARI (*Pierre-Marie*), médecin italien, né à Crémone, vivait en 1619. Il vint exercer à Venise, où il se fit une grande réputation par ses connaissances en chimie. On a de lui : *De Atramentis cujuscumque generis in sex descriptiones divisum*; Venise, 1619, in-8°, et Londres, 1660, in-4°.

Sax, *Onomast. liter.*, IV. — Arisi, *Cremona literata.* — Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexicon.*

CANES ou **CANNES** (*Francisco*), cordelier et orientaliste espagnol, né à Valence en 1730, mort à Madrid en 1795. Il se fit recevoir missionnaire de l'ordre des Franciscains, et fut envoyé à Damas, où il s'appliqua pendant seize années à l'étude des langues orientales. De retour dans sa patrie, il fut admis à l'Académie royale d'histoire. Il a laissé : *Grammatica arabigo-española*, etc.; Madrid, 1774, in-4°; — *Diccionario español-latino-arabigo*; Madrid, 1787, 3 vol. in-fol.

Antonio, *Bibliotheca hispana Nova.*

CANETTA (don *André* HURTADO DE MENDOZA, marquis DE), homme d'État espagnol, mort à Lima en 1560. Il était gouverneur de Cuença en 1555. Charles-Quint, en juillet 1557, l'envoya au Pérou en qualité de vice-roi. Canetta y rétablit, par sa fermeté, le calme qu'avaient troublé les factions des Pizarre et des Almagros; il réprima les révoltes de Sébastien de Castille, de Godinez et de Giron. Il sut ensuite détruire ou s'attacher les débris des incas, et attira à Cusco le dernier de ces princes, Saïri-Tupac, qu'il fit baptiser sous le nom de Diego. Voyant le Pérou à peu près tranquille, Canetta reprit le projet de faire explorer les immenses régions traversées par le fleuve des Amazones, et chargea en 1560 Pedro de Ursoa, gentilhomme d'un mérite reconnu, de cette mission, déjà tentée vainement par Orellana en 1541. Ursoa partit à la tête de 500 hommes, avec la mission de chercher le lac d'or de Parime et la ville d'El-Dorado. L'expédition s'embarqua sur le Guallago, et descendit dans le Maragnon; mais Ursoa étant tombé sous le poignard de Fernand de Guzman et de Lope d'Aguine, ses lieutenants, l'expédition échoua malheureusement. L'excessive sévérité que Canetta avait déployée contre ses compatriotes insoumis lui avait suscité beaucoup d'ennemis à la cour d'Espagne. Philippe II, sans égard pour des services réels, lui retira son gouvernement : Canetta en mourut de chagrin.

Frédéric Lacroix, *Pérou et Bolivie*, dans l'*Univ. pitt.*

***CANETTI** (*François*), compositeur italien, né à Crême, vivait en 1812. Il a été maître de chapelle de la cathédrale de Brescia, et membre de la section de musique de l'Institut du royaume d'Italie. On a de lui : *l'Imaginario*, opéra buffa; Brescia, 1784; et une messe à huit parties, dans le style du contre-point fugué. Cette production passe pour un chef-d'œuvre.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

CANEVARI (*Demetrio*), médecin génois, né à Gênes en 1559, mort à Rome en 1625. Il fit ses études à Rome, et s'y distingua dans les langues, les belles-lettres et la médecine. Sa réputation de littérateur égalait celle de savant. Le pape Urbain VII le prit pour son médecin, et en peu de temps Canevari réalisa une fortune considérable, que son avarice augmentait sans cesse. On fait beaucoup de cas de ses ouvrages, dont voici les titres : *de Ligno sancto Commentarius*; Rome, 1602, in-8°; — *Morborum omnium qui corpus humanum affligunt ut decet et ex arte curandorum accurata et plenissima methodus*; Venise, 1605, in-8°; — *Ars medica*; Gênes, 1626, in-fol.; — *de Primis naturæ factorum Principiis Commentarius, in quo quæcumque ad corporum naturam, ortus et interitus cognitionem desiderari possunt, accurate, sed breviter explicantur*; ibid., 1626, in-8°; — *Commentarius de Hominis Procreatione*, cité par Haller.

Éloi, *Dict. hist. de Médecine.* — Nicias Erythræus, *De Script. medicis.* — Soprani et Juniani, *Scrittori della Liguria.* — Manget, *Bibliotheca scriptorum medicorum.*

***CANEVESI** (*Timothée*), prédicateur et écrivain ascétique italien, de l'ordre des Frères Mineurs, natif de Milan, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était issu d'une ancienne famille, et se distingua pendant quelque temps comme prédicateur dans plusieurs villes de l'Italie, surtout dans sa ville natale. Après avoir séjourné quelques années à Constantinople comme missionnaire, il retourna à Milan, où il passa le reste de sa vie. On a de lui : *Due Sermoni del sagro Chiodo*; Milan, 1652, in-4°; — *Lezioni scritturali spiegate nel duomo di Milano, sopra i Viaggi de' patriarchi Abramo, Isacca e Giacobbe*; Milan, 1654, in-4°; — *Descrizioni del S. Monte della Vernia*; Milan, 1672, in-fol. avec gravures; — *Expositio regulæ S. Francisci*; Milan, in-4°; — *Compendium Turani de Privilegiis Regularium*; in-4°; — quelques livres de dévotion, et des sermons détachés.

Argelati, *Bibl. Mediol.*

***CANFELD** (*Benoît* DE), capucin et théologien anglais, né à Canfeld (Essex) en 1564, mort en 1610. Il était de famille noble; et son véritable nom était *Guillaume de Fitch*. Jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, il suivit la secte des puritains. A cette époque, il abjura tout à coup, vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et passa en France, où il entra aux Capucins de Meudon. C'est alors qu'il changea de nom, et étudia la philosophie et la théologie avec succès. Lorsqu'il se sentit assez instruit, il partit pour l'An-

gleterre avec le P. Jean-Chrysostome d'Écosse. Arrêtés quelque temps après leur arrivée en 1599, ils demeurèrent en prison jusqu'en 1602, où la reine Élisabeth consentit à les rendre à la liberté, sur la prière de Henri IV. Revenu en France, Canfeld gouverna avez zèle et sagesse plusieurs couvents de son ordre. On a de lui : *Soliloque;* Paris, 1608, in-12; — *Exercices spirituels*, 1608; — *le Chevalier chrétien;* Paris, 1609, in-12; — *Règle de perfection*, composée en anglais, traduite en flamand, puis en français, sous le titre de *Abrégé de toute la vie spirituelle, réduite à ce seul point de la volonté de Dieu;* Paris, 1696, in-12, avec *la Vie de l'auteur*.

Witte, *Diarium biographic.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

CANGA-ARGUELLES (don *Jose*), homme d'État espagnol, né dans les Asturies en 1770, mort en 1843. Il cultiva la poésie dans sa jeunesse, et fit une traduction versifiée des *Odes de Sapho*. Plus tard, il prit une part active à l'insurrection espagnole comme publiciste et administrateur, et se distingua comme député de Valence, parmi les cortès de 1812, par son talent et par un zèle ardent pour les principes constitutionnels. Lorsque Ferdinand VII remonta sur son trône en 1814, Canga-Arguelles fut exilé dans la province de Valence; mais le roi, en 1816, le rappela, et lui donna un emploi à Valence. Après la restauration de la constitution de 1812, en 1820, Canga fut nommé ministre des finances. En cette qualité il présenta aux cortès un état de toutes les propriétés publiques et ecclésiastiques, d'où il résultait que ces dernières surpassaient les autres d'un tiers. Il publia à cette occasion son fameux mémoire sur l'état des finances de l'Espagne, intitulé *Memoria sobre el credito publico*, Madrid, 1820, dans lequel il fit connaître quelle était la situation du Trésor public au moment où le roi jura de maintenir la constitution. Canga-Arguelles y rend en même temps compte des mesures employées depuis le 9 mars 1802, par son département, pour relever les finances. Il en résultait que les recettes de l'Espagne n'étaient alors que de 320,066,000 réaux (80,016,500 fr.), tandis que les dépenses se montaient à 660,116,231 réaux (165,029,057 fr.), et que le déficit annuel était conséquemment plus considérable que le total des recettes. Le ministre proposa aux cortès, entre autres remèdes, de voter un impôt direct de 140 millions, d'aliéner la septième partie des biens de l'Église et des couvents, de vendre les petites possessions sur la côte septentrionale d'Afrique, et d'ouvrir un emprunt de 200 millions. Il démontra en outre comment il serait possible de diminuer le grand nombre d'employés et de privilèges; mais ses propositions ne purent être exécutées qu'en partie.

Lorsqu'en mars 1821 tous les ministres donnèrent leur démission, à l'occasion du discours prononcé à l'ouverture des cortès le 1er mars, discours dans lequel Ferdinand VII se plaignait de la faiblesse du pouvoir exécutif, Canga-Arguelles suivit ses collègues. Comme membre des cortès qui ouvrirent leurs séances le 1er mars 1822, il fit partie des libéraux modérés, et proposa plusieurs mesures pour affermir la constitution et améliorer l'état des finances. Après le renversement de la constitution en 1823, il se vit forcé d'émigrer en Angleterre, d'où il fut rappelé en 1829. C'est à Londres qu'il avait publié : *Diccionario de Hacienda, para el uso de la suprema direccion de ella* (Dictionnaire des finances, à l'usage de ceux qui sont chargés de leur direction), ouvrage très-volumineux, à la fois théorique et pratique. Les critiques auxquelles il a donné lieu portent particulièrement sur les détails statistiques relatifs aux États étrangers, détails pris dans des matériaux trop anciens. Même relativement à l'Espagne, l'auteur ne poursuit presque jamais ses recherches au delà de la fin du dix-huitième siècle; et ce n'est plus par le témoignage irrécusable des faits et des chiffres, mais par des mémoires et des plans de réforme, qu'il fait connaître l'Espagne moderne. Cet ouvrage, publié en 1827 et 1828, forme 5 vol. in-8°. Canga-Arguelles donna encore, dans l'exil, ses *Elementos de la ciencia de Hacienda* (Éléments de la science des finances); Londres, 1825, 402 p. in-8°. Sous le modeste titre de *Observaciones sobre la guerra de la Peninsula*, il réfuta aussi les assertions absurdes et mensongères des histoires de la guerre de l'indépendance espagnole, des Southey, Napier et Londonderry, qui en attribuaient tout le succès aux armes anglaises, et ne laissaient aucun mérite aux Espagnols. Cet ouvrage, où se trouvent des faits peu connus, révèle tous les sacrifices que s'imposa l'Espagne à cette époque mémorable. Il a été traduit en anglais. Canga, de retour dans sa patrie, fut nommé archiviste de Simancas, et prépara une *Histoire générale de l'Espagne* depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations Lexicon.

CANGE (DU). *Voy.* DUCANGE.

CANGIAGE. *Voy.* CAMBIASO.

CANGIAMILA (*François-Emmanuel*), controversiste italien, né à Palerme le 1er janvier 1702, mort le 7 janvier 1763 dans la même ville. Il devint successivement docteur en théologie, chanoine de la métropole de Palerme, et inquisiteur provincial du royaume de Sicile. On a de lui : *Embriologia sagra, ovvero trattato degli ufficj*, etc.; Milan, 1751, in-4°; Palerme, 1758, in-fol., traduite plusieurs fois en latin sous le titre : *Embryologia sacra, sive de officiis sacerdotum, medicorum et aliorum circa æternam parvulorum in utero existentium salutem;* Palerme, 1761, in-fol.; Vienne, 1765, in-8°; Venise, 1769, in-fol. : l'abbé Dinouart et le médecin Roux l'ont traduite en français, en y ajou-

tant les décrets des assemblées du clergé, des synodes et des conciles; Paris, 1762 et 1766, in-12. Cet ouvrage, qui a été traduit encore dans d'autres langues, notamment en grec moderne, par le jésuite Vélastie, est à la fois un traité de confession, d'hygiène privée et de médecine légale relativement aux femmes enceintes.

Biographie médicale. — Adelung, supplém. à Jöcher, *Allgemeines-Gelehrten-Lexicon.*

*CANI ou CANIS (*Gian-Jacobo* DEGLI), jurisconsulte italien, né à Padoue en 1450, mort en 1493. Il professa avec distinction les droits canonique et civil dans sa patrie. Il jouissait aussi d'une grande réputation comme orateur et comme poëte ; il a laissé : *Carmen heroicum de Ludis equestribus ;* Venise, 1474, in-4°, rare; — *de Modo Studendi in jure;* 1476, in-8°; — *de Laudibus Petri Barocii, antistitis Patavini, jus canonicum et civile carminibus comprehensum;* Padoue, 1485, in-4°. L'archiprêtre Baruffaldi cite encore deux dialogues manuscrits de Cani : *de Constantini Donatione et de Arbitrio.*

Scardeon, *De claris Patavinis.*

*CANICHCA, roi de Cachemire, d'origine tartare, vécut trois cents ou quatre cents ans après la mort de Bouddha; il fut le chef du troisième et dernier concile, qui s'occupa de régler les écritures bouddhiques. On rapporte à ce prince les médailles qui portent le nom de *Canerkès*, et on le fait vivre un siècle ou deux avant notre ère. L.

Râdjatarâugini, traduction de M. Troyer, t. II. — Burnouf, *Introduction à l'histoire du Buddhisme.*

CANIER (*Pierre*). *Voy.* CAMOR (*Pierre*).

*CANIGIANI (*Bernard*), littérateur italien, vivait en 1582. Il fut un des cinq premiers fondateurs de l'Académie della Crusca, conjointement avec Jean-Baptiste Dati, Antoine-François Grazzini, Bernard Zanchi et Bastien de Rossi; quelque temps après, Salviati, qui y fut reçu en sixième, donna à cette société son organisation et ses règlements.

Ginguené, *Hist. litt. de l'It.*, VII.

*CANILLAC (*Raimond* DE), cardinal français, né à Canillac (Gévaudan), mort à Avignon le 20 juin 1373. Il était chanoine régulier de Saint-Augustin à Maguelonne, et devint prévôt de cette église. Il se fit remarquer par une grande connaissance du droit civil et ecclésiastique; le pape Clément VI, appréciant les talents de Canillac, le nomma archevêque de Toulouse en 1345, puis cardinal du titre de Sainte-Croix de Jérusalem en 1350. Innocent VI lui donna l'évêché de Palestrine. A la mort de ce pontife, Canillac obtint onze voix pour le remplacer. On a de lui : *Recollectorum liber.*

Duchêne, *Histoire des cardinaux français.* — Frison, *Gallia purpurata.* — Auberi, *Histoire des cardinaux.* — Sainte-Marthe, *Gallia christiana.* — Baluze, *Vitæ Paparum.*

CANINI (*Ange*), grammairien italien, né à Anghiari (Toscane) en 1521, mort à Paris en 1557. Il était très-versé en philologie, et donna successivement des leçons à Venise, à Padoue, à Bologne et à Rome. Il fut appelé en France par François Ier, qui le nomma professeur au collége d'Italie à Paris. Il s'attacha ensuite à Guillaume Duprat, évêque de Clermont. On a de Canini : *Grammatica græca;* Paris, in-4° ; — Version latine du *Commentaire de Simplicius sur Épictète ;* Venise, 1546 et 1569, in-fol. ; — *Institutiones linguarum syriacæ, assyriacæ et thalmudicæ, una cum æthiopicæ et arabicæ collatione, quibus addita est ad calcem N. T. multorum locorum historica enarratio ;* Paris, Charles Estienne, 1554, in-4°; — *de Hellenismo ;* Paris, 1555, in-4°, réimprimé à Amsterdam en 1700, in-8°, avec un index très-commode; — *de Locis S. Scripturæ hebraicis Commentaria,* imprimé avec les *Quinquagenæ* d'Antoine de Lebrija; Anvers, 1600, in-8°.

Bayle, *Dict.* — Teissier, *Éloges des savants.*

CANINI (*Giovanni-Angelo*), peintre, né à Rome en 1621, mort en 1666. Il fut élève, dans cette ville, du Dominiquin et de Barbalanga. Nommé peintre de Christine, reine de Suède, il n'exécuta pour cette princesse qu'un petit nombre de travaux, employant presque tout son temps à dessiner des monuments antiques et des médailles. Quand il se décidait à prendre le pinceau, il cherchait les procédés les plus expéditifs, négligeant les détails, et se contentant de l'unité et de l'harmonie de l'ensemble. Quoi qu'il en soit, il plait par sa force et par son énergie dans les sujets qui exigent la réunion de ces qualités, comme son *Martyre de saint Étienne*, à Santo-Martino ai Monti. Étant allé en France à la suite du cardinal Chigi, il présenta à Louis XIV un volume dans lequel il avait réuni des têtes d'hommes illustres et de divinités païennes, dessinées d'après des pierres gravées et des marbres : le prince le récompensa par le don d'un collier d'or. De retour dans sa patrie, Canini avait entrepris d'écrire en vers les louanges de sa protectrice la reine Christine, et en prose la continuation d'un recueil de vies des peintres, lorsque la mort le surprit à l'âge de quarante-cinq ans. Bellori et Passeri, tous deux ses amis, paraissent avoir mis à profit ses notices historiques. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

CANINI (*Jérôme*), littérateur italien, neveu du précédent, né à Anghiari (Toscane), mort en 1626. On a de lui : *Istoria della elezione e coronazione del re de' Romani;* Venise, 1612, in-4°; — *Aphorismes politiques sur Tacite*, traduit de l'espagnol d'Alamo Varienti; Venise, 1618, in-4°, réimprimé avec les œuvres de Tacite, par Adrien Politi; Venise, 1620, in-4° ; — *de la Cour*, traduit de Denis du Refuge; Venise, 1621, in-12, avec notes; —*Aforismi politici cavati dall' Istoria di Fr. Guicciardino;* Venise, 1625, in-12; — *Histoire de Louis XI*, traduite du P. Matthieu, avec *Giudizio politico sopra la Vita di esso;* Venise, 1628, in-4°; —

Lettres du cardinal d'Ossat (trad.); Venise, 1629, in-4°; — *Généalogie de la maison de Bourbon* (trad.); Venise, 1638, in-4°.

Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexicon.*

CANINI (*Marc-Antoine*), sculpteur italien, frère du précédent, né à Rome, vivait en 1669. Il avait beaucoup de talent, et acheva le grand ouvrage que Jean-Ange laissait imparfait, et le publia sous le titre d'*Iconographia*; Rome, 1666, in-fol., avec 116 planches gravées par Étienne Picard le Romain et Guillaume Valet. Ces figures sont accompagnées d'explications curieuses, qui prouvent que les frères Canini connaissaient parfaitement l'histoire et la mythologie. M. de Chevrières a fait la traduction française de ce recueil sous le titre : *Images des héros et des grands hommes de l'Antiquité, dessinées sur les médailles, les pierres antiques, et les autres anciens monuments*; Amsterdam, 1741, in-4°, avec 117 planches représentant 500 figures, accompagnées de remarques et du texte italien.

Le Nouvelliste du Parnasse. — *Abbecedario pittorico.* — L'abbé Titi, *Tabula.*

* **CANINIUS** (*Rebelius*), consul romain, vivait en 709 de Rome, 45 ans avant J.-C. Il succéda à Trebonius, et ne fut en charge que sept heures. Cicéron a dit de lui « que la ville devait être « obligée envers ce vigilant magistrat, qui n'avait « pas dormi tant qu'il avait été consul. »

Salluste, *Cat.*

CANINO (princes DE). *Voy.* NAPOLÉON (famille).

* **CANIS** (*Corneille*), compositeur belge, mort vers 1556. Les compositions de Canis sont répandues dans les collections publiées à Louvain et à Anvers dans le cours du seizième siècle. On trouve de lui des *canons* très-bien faits dans un livre de *chansons* de divers auteurs; Louvain, 1544. On a aussi de ce compositeur : une chanson française commençant par ces mots : *La bonne grâce et maintien gracieux*; elle se trouve dans le 3e vol. de Burney, *Histoire de la Musique*; — *Cantiones sacræ, seu mottetti quinque vocum*; Louvain, 1544, in-4°.

Fétis, *Biographie nouvelle des musiciens.*

* **CANISIO** (*Egidio*), poëte italien, né à Viterbe, vivait dans le quinzième siècle. Il a traduit en vers latins la chanson de Pétrarque, *Vergine bella*. On le croit aussi auteur de 52 stances intitulées *Faccia d'Amore*, et insérées par Louis Dolce dans son *Recueil des Poëtes illustres* et réimprimées séparément à Venise, 1572, in-12.

Crasto, *Elogj d'Uomini letter.*

CANISIUS (*Jacques*), jésuite et théologien hollandais, neveu de Henri, né à Calcar (duché de Clèves), mort à Ingolstadt le 27 mai 1647. Il prit les ordres de bonne heure dans la compagnie de Jésus, et y enseigna la philosophie et les langues modernes. On a de lui : *Fons salutis, seu primum omnium sacramentorum Baptismus*; Cologne, 1626, in-8°; — *Meditationes sacræ de Christo et beatissima Virgine*; Munster, 1628, in-8°; — *Ars Artium, seu de bono mortis*, sous le pseudonyme de Christianus Tanasophistus; 1630, in-12; — *Vitæ Sanctorum*, traduit de l'espagnol du P. Ribadeneira, avec adjonction des *Vies* de quelques jésuites, et celles de *saint Charles Borromée*, de *saint Philippe de Neri*; 1630, in-fol.; — *Sermons du père Mastrille*, traduits de l'italien en latin; 1630, in-fol.; — *Hyperdulia Mariana, a Joanne Berchmanno exercita*; Munster, 1636, in-16.

Valère André, *Bibliotheca belgica.* — Alegambe, *Bibl. script. societ. Jesu.*

CANISIUS (*Pierre*), jésuite et théologien hollandais, né à Nimègue en 1520, mort à Fribourg le 21 décembre 1597. Son vrai nom était *de Hondt* (le Chien), qu'il latinisa, suivant l'usage de l'époque. Il se fit remarquer par son savoir, son zèle et sa piété : aussi fut-il le premier provincial de la compagnie de Jésus en Allemagne. Il fonda le collége de Fribourg (Suisse), et brilla au concile de Trente en 1545. L'empereur Ferdinand Ier le choisit pour son prédicateur, et du haut de la chaire Canisius ne cessa de foudroyer les hérétiques, qui l'appelaient, à cause de son nom, *le Chien d'Autriche*. On a de lui : *Summa Doctrinæ christianæ*; Paris (par les soins du P. Busée), 1485, in-fol.; il en existe un abrégé par le P. Windehofer; Augsbourg, 1762 : l'ouvrage a été traduit en illyrien, 1483; en grec, par le P. Mayr; Prague, 1612, in-8°; en grec et latin, Augsbourg, 1612, in-8°; — *Institutiones Christianæ pietatis* (sans date); — *De Beatissima Virgine Maria* (sans date); — *Sermons et homélies de saint Léon*; Louvain, 1566, in-12; — *Commentaria de Verbi divini Corruptelis*; Ingolstadt, 1583, 2 vol. in-fol. La liste complète de ses écrits se trouve dans Paquot. La vie de Canisius a été publiée en latin par les pères Mathieu Raderus et François Sachini; Munich, 1623, in-8°; en français, par le P. Dorigny; Paris, 1708, in-12; en italien, par le P. Langore et le P. Foligatti : cette dernière est la plus estimée.

Lemire, *Élog. Belg.* — Guillaume Eisengrein, *Catalogus test. veritatis.* — Alegambe et Ribadeneira, *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu.* — André Valère, *Bibliotheca belgica.*

CANISIUS (*Henri*), théologien hollandais, neveu du P. Pierre, né à Nimègue, mort à Ingolstadt en 1610. Il fit ses études à Louvain et son mérite lui valut d'être appelé à Ingolstadt en qualité de professeur de droit canon. Sa vaste érudition était accompagnée de beaucoup de modestie et de piété véritable. On a de lui : *Chronica Victoris Tununensis*; Ingolstadt, 1600, in-4°; — *Antiquæ Lectiones*; Ingolstadt, 1601-1608, 7 vol. in-4°, réimprimées et mises en ordre par Jacques Basnage, sous le titre de *Thesaurus monumentorum ecclesiasticorum*; Amsterdam (Anvers), 1725, 7 vol. in-fol., avec notes et préfaces de l'éditeur; — *Historia miscella*, d'après Paul Diacre; Ingolstadt, 1603, in-12. On trouve le catalogue complet de ses ou-

vrages dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des Pays-Bas*, de Paquot, et dans Moréri, grand *Dictionnaire historique*, édition de 1759.

André, *Bibl. belg.* — Swert, *Athenæ belg.*

CANISIUS (*Henri*), théologien hollandais, né à Bois-le-Duc en 1594, mort le 4 mars 1689. Il prit l'habit religieux dans l'ordre des Ermites de saint Augustin, et fut successivement prieur des couvents de Tenremonde, de Tirlemont, puis de Maestricht. Il a laissé : *Carminum fasciculus ; — Manipulus sacrarum ordinationum ;* Louvain, 1661, in-12; — *Pax et una Charitas, per easque chara unitas ;* Anvers, 1685, in-fol.

André, *Bibl. Belg.* — Swert, *Annal. Belg.*

* **CANISIUS** ou **CANNIUS** (*Nicolas*), philologue hollandais, né à Amsterdam, mort à Sparnonde en 1555. Il était secrétaire d'Érasme, qui l'employait principalement dans ses traductions du grec, langue dans laquelle Canisius était très-versé. Érasme l'aimait beaucoup, et lui écrivait ainsi de Bâle en 1527 : « *Semper enim, ut nosti, amici loco te magis habui quam famuli.* » Canisius retouchait les Colloques d'Érasme à la mort de celui-ci, en 1536. Il entra au couvent de Saint-Visule à Amsterdam, et fut ensuite curé à Sparnonde. On a de lui : *Vie de Cornelius Grocus ;* — quelques *Colloques* et des poésies grecques et latines.

Wagenaar, *Histoire d'Amsterdam* — Valère André, *Biblioth. Belgica.*

CANITZ (*Frédéric-Rodolphe-Louis*, baron DE), poëte allemand, né à Berlin en 1654, mort dans la même ville le 11 août 1699. Il reçut dans la maison paternelle une éducation distinguée, étudia ensuite le droit à Leyde et à Leipzig, et fit plus tard un voyage en Italie et en France. De retour dans son pays, il devint, en 1677, gentilhomme de la chambre de Frédéric-Guillaume I[er] et conseiller de légation. C'est en cette qualité qu'il fut chargé de plusieurs missions. Après la mort du grand électeur, le roi Frédéric I[er], qui lui succéda, nomma d'abord Canitz conseiller d'État titulaire, et, après quelques missions diplomatiques, conseiller d'État. L'empereur Léopold l'éleva alors à la dignité de baron de l'empire. En qualité de ministre plénipotentiaire de Prusse, il prit part aux négociations ouvertes à la Haye au sujet de la succession d'Espagne; mais, en 1699, le mauvais état de sa santé lui fit abandonner ce poste. De 1681 à 1695, il avait vécu dans la plus heureuse union avec M[lle] Dorothée (Doris) d'Arnimb, dont les qualités et les vertus ont été célébrées d'abord par son mari, ensuite par François Horn et Varnhagen d'Ense.

Les poésies de Canitz n'ont paru qu'après sa mort, sous le titre de *Nebenstunden unterschiedener Gedichte* (Berlin, 1700, 14[e] édit., 1765). Canitz n'y apparaît pas, à la vérité, comme un génie poétique du premier ordre, mais la pureté, la clarté et la facilité de ses vers forment un agréable contraste avec l'enflure et la prétention de l'école de Lohenstein, qui dominait alors. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyc.* — Jöcher, *Allgem. Geleh.-Lexicon.*

* **CANITZ-DALLWITZ** (baron DE), homme d'État prussien, neveu du précédent, mort à Berlin le 25 avril 1850. Entré au service en 1806, il fit toutes les campagnes de la Prusse contre la France, et fut nommé professeur à l'école militaire de Berlin. De 1827 à 1829, il fut ministre plénipotentiaire près la Porte. Nommé colonel en 1829, il fut chargé en 1831 de suivre les opérations de l'armée russe commandée par Diebitsch, et assista aux campagnes de Pologne. A son retour à Berlin, il fut nommé général, et envoyé en mission extraordinaire à la cour de Hanovre, puis à celle de Vienne, d'où il fut rappelé pour prendre le portefeuille des affaires étrangères. Il s'est toujours montré très-partisan du piétisme. On a de lui un ouvrage *sur la cavalerie* (Berlin, 1823), justement estimé des officiers supérieurs.

Conversations-Lexicon.

* **CANIUS** (*Rufus*), poëte latin, né à Cadix, vivait en 88. Il était ami de Martial, qui dit de lui :

> Vis scire quid agat Canius tuus? ridet.
> . . . .
> Dic, Musa, quid agat Canius meus Rufus?
> Utrumne chartis tradit ille victuris
> Legenda temporum acta Claudianorum?
> An quæ Neroni falsus adstruit scriptor?
> An æmulatur improbi jocos Phædri?

Canius épousa deux femmes, qu'il répudia : Théophila, savante, mais trop libre; Sapho, moins éclairée, mais trop retenue. Il a composé en vers une *Histoire des Daces*, dont Pline le Jeune fait mention, *Epist.*, lib. I et VIII).

Martial, *Epigrammata*, III. — Vossius, *De poetis latinis.*

CANIZARÈS ou **CAANIZARES** (*Joseph*), auteur dramatique espagnol, né à Madrid en 1676, mort en 1750. Il écrivit pour le théâtre dès l'âge de quatorze ans, et fut en possession de la faveur du public pendant plus de quarante ans. Ses pièces sont conçues dans l'ancienne forme. Celles qui portent sur des sujets historiques ne sont pas dépourvues d'intérêt; telles sont notamment : *les Récits du grand Capitaine ; — Charles-Quint à Tunis ; — el Picarillo en España.* Il s'agit dans cette dernière pièce d'un aventurier qui, sous le règne de Jean II, découvrit les Canaries et s'y établit avec toute l'autorité d'un roi. Canizarès réussit mieux encore dans les pièces à caractère, que Moreto et Roxas avaient déjà mises à la mode et que l'on appelait *comedias de figuron*. Les meilleures dans ce genre, et dues à sa plume, sont : *les Jeunes cuisinières*, empruntées à Cervantès; *les Montagnards à la cour*, et *Domine Lucas*. Cette dernière pièce s'attaquait particulièrement à cette noblesse indigente, présomptueuse et dégénérée, qui des-

honorait alors la cour de Madrid. Les situations et les ressorts dramatiques de Canizarès rappellent Lope, Caldéron, Moreto, et Matos Fragoso. Il composa aussi un *Sacrifice d'Iphigénie* à la manière de Racine, comme il le dit lui-même. Ses œuvres ont été publiées en trois volumes.

Huerta, *Teatro*, 1re partie, t. II, p. 347. — Ticknor, *Hist. of Spanish literat.*, II et III.

CANLASSI. *Voy.* CAGNACCI.

* CANN (*Jean*). *Voy.* CANNE.

*CANNABICH (*Chrétien*), compositeur bavarois, né à Manheim en 1731, mort à Francfort en 1798. Il reçut les premiers éléments de musique de Mathias, son père, flûtiste de la cour de l'électeur de Bavière, qui le mit ensuite sous la direction de Jean Stamitz. Lorsqu'il eut acquis un certain talent sur le violon, le prince Charles-Théodore de Bavière l'envoya en 1760, à ses frais, en Italie, pour y apprendre la composition sous Jomelli. En 1763, Cannabich revint à Manheim; en 1773, il fut nommé chef d'orchestre de l'Opéra, italien à Munich, et fit représenter un grand nombre de ballets qui eurent du succès. Mozart faisait beaucoup de cas des ouvrages de ce compositeur, qui nous a laissé : *Six Quatuors pour violon, flûte, alto et basse;* la Haye, in-fol.; — *Trois Symphonies à grand orchestre;* — *Six Trios pour violon et violoncelle;* Manheim; — *Six Duos pour flûte et violon;* Manheim, 1767; — *Six Quatuors pour violon, alto et basse;* Manheim; — *Trois Concerti pour trois violons, alto et basse;* — *Six Symphonies pour deux flûtes, deux violons, alto et basse;* Paris, 1769; — *Recueil d'airs pour deux violons et clavecin;* Manheim, 1775; — *Azacaja*, opéra; Manheim; 1778; — *la Descente d'Hercule aux enfers*, ballet représenté avec succès à Cassel.

Fétis, *Biographie nouvelle des Musiciens.*

*CANNABICH (*Charles*), compositeur bavarois, fils du précédent, né à Manheim en 1764, mort dans la même ville le 1er mars 1806. Il commença l'étude du violon et du clavecin dès quatre ans; à neuf ans, il prit des leçons de Eck, premier violon de la cour, et apprit la composition sous Graitz. Il voyagea ensuite en Allemagne avec Auguste Lebreun, excellent hautbois, et ils donnèrent ensemble des concerts très-fructueux. En 1784, Cannabich revint à Munich, et entra dans l'orchestre de l'électeur Charles-Théodore. En 1785, il fit un voyage en Italie pour y compléter ses connaissances, et prit encore à Munich des leçons de composition de P. Winter. En 1796, il fut appelé comme directeur de musique à Francfort-sur-le-Mein, et y épousa en 1798 Joséphine Woraleck, cantatrice distinguée. En 1800, le roi Maximilien-Joseph le rappela pour lui donner la place de directeur des concerts de la cour, laissée vacante par la mort de Christian Cannabich. Charles fit représenter alors plusieurs opéras ou ballets avec succès. En 1805, il fut envoyé à Paris pour y étudier au Conservatoire impérial. Sa santé l'obligea de retourner dans sa patrie, où il mourut bientôt après. On a de lui plusieurs *Variations pour le clavecin;* Munich, 1798; — *Six Trios pour violons et violoncelle;* — *Six Duos pour flûte et violon;* — *Canzonnette a 3 et 4 voci, con cembalo;* Munich, 1801; — *Orphée*, opéra; — *Palmer et Amalie*, opéra; — *Axur*, ballet; Munich, 1802; — *Grande Symphonie;* Leipzig, 1803; — *Concert pour violon;* — *Six Canzonette à 3 voix;* Munich, 1803.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

CANNABICH (*Jean-Godefroi-Frédéric*), géographe allemand, né à Sondershausen en 1777. Son père, Gottfried-Christian, né en 1745, et mort en 1830, exerçait les fonctions de surintendant ecclésiastique et de conseiller de consistoire. Destiné à l'état ecclésiastique, le jeune Cannabich étudia la théologie, et fut nommé recteur du collége de Greussen (pays de Schwarsbourg-Sondershausen). Il fut ensuite ministre à Niederbœsa (même principauté), et composa avec C.-G.-D. Stein un *Manuel de géographie selon les nouveaux traités de paix;* 1816, in-8°, ouvrage qui eut en peu de temps douze éditions. Ce livre mit Cannabich en rapport avec les géographes les plus instruits de l'époque, et, de concert avec Gaspari, Gutsmuths, Hassel et Ukert, il publia le grand *Manuel complet de Géographie*, ouvrage fondamental, encore consulté par les géographes modernes. Afin de mettre ses recherches à la portée de toutes les intelligences, Cannabich écrivit sa *Géographie portative à l'usage des écoles;* Sondershausen, 1818, 10e édit., 1831. Ses autres ouvrages, en allemand, sont : *Description stat. et géogr. du royaume de Prusse;* Dresde, 1827, 6 vol. in-8°; — *Description stat. du royaume de Wurtemberg;* Dresde, 1828, 2 vol. in-8°; — *Tableau de la France;* 1831, 2 vol.; — *Tableau de la Russie d'Europe et du royaume de Pologne*, t. I, 1833, etc. Depuis 1821, il a publié, conjointement avec le major Streit, l'écrit périodique sur la géographie, intitulé *le Globe*, paraissant à Erfurt. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon.

*CANNAERT (*Joseph-Bernard*), jurisconsulte belge, né à Gand en 1768. Il fut conseiller à la cour supérieure de Bruxelles, et a publié : *Recherches sur l'ancien droit pénal en France, pendant les quatorzième, quinzième et seizième siècles;* Gand, 1835, in-8°.

Biographie générale des Belges.

CANNAMARÈS (*Giovanni*), régicide catalan, étranglé en 1492. Il était d'une pauvre famille de laboureurs des environs de Barcelone. Ferdinand V le Catholique venait d'enlever Grenade aux Maures. Après avoir fait une entrée triomphale dans Barcelone, il se rendait à la cathédrale, suivi d'un nombreux cortége, lorsque Cannamarès, s'élançant de derrière une porte, bondit

jusqu'à lui, et le frappa d'un poignard au bas du cou. Le coup était terrible; il eût été mortel, si le roi n'eût porté une forte chaîne d'or dont les anneaux arrêtèrent le fer. Ferdinand défendit de tuer l'assassin : il ordonna seulement de l'interroger, pour connaître les motifs qui l'avaient poussé à ce crime et savoir s'il n'avait pas de complices. On reconnut aisément que Cannamarès était privé de raison. Il prétendit être le vrai roi d'Aragon, et n'avoir frappé Ferdinand que parce que celui-ci détenait la couronne à son préjudice. Le roi, dont la blessure était légère, voulait faire grâce à ce fou; mais le cardinal Ximénès fit appliquer la loi dans toute sa rigueur; et Cannamarès fut condamné à avoir la main droite coupée, à être tenaillé avec des pinces ardentes, puis écartelé par quatre chevaux; seulement, par une faveur particulière, le cardinal consentit à ce que le malheureux insensé fût étranglé avant de subir le supplice public.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*.

*CANNART (*Jean*), philologue français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Elementa grammaticæ græcæ*; Paris, 1570, in-4°; — *Compendium rhetoricæ*; Paris, 1785, in-4°.

Cat. Bibl. de Douay. — Cat. Bibl. imper. de Paris.

*CANNE ou CANN (*John*), théologien anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a peu de détails sur lui; seulement on sait qu'il devint le chef de la secte des Brownistes ou Indépendants d'Amsterdam, lorsqu'il se réfugia dans cette ville par suite de la restauration de Charles II. Pendant qu'il habitait encore l'Angleterre, il était occupé de la publication des *Nouvelles hebdomadaires*. On a de lui une édition de la *Bible*, accompagnée de notes; Amsterdam, 1664, in-8°, et Édimbourg, 1727, in-8°.

Rose, *New Biographical Dictionary*. — Gorton, *Biog. Dict.* — Lemprière, *Univ. Biog.*

*CANNEGIESSER ou CANGIESSER (*Léonard-Henri-Louis-George* DE), homme d'État et jurisconsulte allemand, né le 22 mai 1716 à Kitzlar, mort le 29 mai 1772 à Cassel. Après avoir étudié à Marbourg et à Halle, où il avait été commensal du célèbre philosophe Wolf, il fut nommé, en 1738, assesseur, puis conseiller de régence du cercle de Giessen. Il se distingua dans les litiges survenus à cette époque entre les deux lignes de Darmstadt et de Cassel, et le landgrave Guillaume VIII l'attira auprès de lui, en 1750, comme conseiller de sa haute cour d'appel. Nommé, en 1753, assesseur au conseil privé, il devint en 1760 conseiller intime, et en 1761 ministre d'État et président de la haute cour d'appel; enfin en 1770, chancelier et chevalier de l'ordre (récemment créé) du Lion d'or. On a de lui : *Ausführliche Erörterung der dem Hause Hessen-Darmstadt über den Flecken Freyenschen zustehende Erbschuzrechte, wider Salms-Lanbach* (Recherches détaillées sur le droit de patronage héréditaire du bourg de Freyenschen, appartenant à la maison de Hesse-Darmstadt, contre les princes de Salms-Lanbach); Giessen, 1750, in-fol.; — *Historische Nachricht von dem Ursprunge und Wachsthum des Teutschen Ordens*, etc. (Notice historique sur l'origine et le développement de la commanderie de l'ordre Teutonique, etc.; Cassel, 1751, in-fol.; — *Collectio notabiliorum decisionum supremis tribunalis appellationum Hasso-Casselani, inde ab ejus constitutione emanatarum*; Cassel, 1768 et 1771, 2 vol. in-fol.

Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte* (Histoire des Savants Hessois).

*CANNEGIESSER ou CANGIESSER (*Théophile*), philologue allemand et poëte grec, natif de Halle en Saxe, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Joh. Posseli Evangelia et Epistolæ græcis versibus reddita, cum interpret. latina*, etc.; Leipzig, 1585, in-8°, et 1591, in-8°; — *Ejusdem CXXX Regulæ vitæ græcis versibus expositæ, cum interpretatione lat.*; Leipzig, 1599, in-8°; Iéna, 1649, in-8°; — *Scolia ad primos X libros Historiarum Justini*; Strasb., 1637, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CANNEGIETER (*Henri*), antiquaire et historien, né en 1691 à Steinfurt en Westphalie, mort en 1770, fut recteur du gymnase d'Arnheim et historiographe des États de Gueldre. On a de lui divers ouvrages sur les antiquités romaines et hollandaises, dont les principaux sont : *Dissertatio de Brittenburgo, matribus brittis, britannica herba, brittia Procopio memorata Britannorumque antiquissimis per Galliam et Germaniam sedibus*; — *Notæ et observationes ad Abrahami Muntingii dissertationem historico-medicam de vera antiquorum Herba britannica*; — *Ad Gerardum Van Loon historicum* : ces trois écrits sont réunis en un vol. in-4°; la Haye, 1734; — *De mutata Romanorum nominum sub principibus ratione liber singularis*; — *Posthumus Batavia adsertor, Hercules Magusanus, et Deusoniensis aggerum Batavia auctores, ex nummis atque et inscriptionibus demonstrati*; — *Trebellini Pollionis negligentia castigata*; — *Monumentum Dodenwerdense expositum* : ces quatre dissertations ont été réunies et imprimées à Utrecht, 1758, in-4°; — *De Gemma Bentinckiana, item de Iside ad Turnacum inventa, nec non de dea Burorina aliisque numinibus ignotis inscriptionibusque*; Utrecht, 1764, in-8°; — *Epistola de ara ad Noviomagum reperta*, etc.; Arnheim, 1766, in-8°. Cannegieter a publié aussi une édition des *Fl. Aviani Fabulæ*; Amsterdam, 1731, in-8°; et une édition des *Tristes* de Henri Harius; Arnheim, 1766, in-4°. Enfin, il a laissé en manuscrit les *Monuments de la Batavie romaine*, les *Antiquités de Dombourg*, et une édition de Festus. E. REGNARD.

Brunet, *Manuel du libraire*. — *Catalogue de la Bibliothèque impériale*.

CANNEGIETER (*Hermann*), fils du précédent,

jurisconsulte, né à Arnheim en 1725, mort le 8 septembre 1804. Après avoir étudié le droit à l'université de Leyde, il obtint en 1744 le grade de docteur, exerça la profession d'avocat près la cour supérieure de la Gueldre, et fut appelé, en 1750, à la chaire de droit vacante à Franeker par la mort de Dominique Balck. Outre diverses dissertations, il a laissé deux ouvrages justement estimés : *Observationes ad collationem legum Mosaïcarum et Romanarum*; Franeker, 1760, in-4°; 2e édit., ibid., 1765, in-4°; — *Observationes juris romani*; Franeker, 1768, in-4°; 2e éd., Leyde, 1772, in-4°. On le croit auteur des notes de l'édition des *Antiquités* d'Heineccius, donnée à Leuwarden et à Franeker; 1777, in-8°. E. REGNARD.

Brunet, *Manuel du Libraire*.

CANNEGIETER (*Jean*), frère de Hermann, jurisconsulte, mort à Groningue vers 1815, était depuis 1770 professeur à l'Académie de cette ville. On distingue parmi ses ouvrages : *Ad difficiliora quædam juris capita Animadversiones*; Franeker, 1754, in-4°; — *Domitii Ulpiani fragmenta libri singularis Regularum, et incerti auctoris collatio legum mosaïcarum et romanarum, cum notis*; Utrecht, 1768, in-4°; 2e éd., Leyde, 1774, in-4°. E. REGNARD.

Bibliographie universelle.

CANNERI (*Anselmo*), peintre italien, natif de Vérone, vivait en 1575. Il fut un des meilleurs élèves de Paul Véronèse, et travailla souvent aux œuvres de ce maître.

Lanzi, *Storia pittorica*.

CANNES. *Voy.* CANES.

***CANNETI** (*François*), médecin et poëte italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *la Machina umana*; Vérone, 1737, in-8°. C'est une physiologie en vers, assez estimée dans son temps.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

***CANNETTI** (dom *Pierre*), camaldule et poëte italien, né à Crémone en 1660, mort en 1730. Il passa par les divers grades de son ordre, et en devint général. Il se faisait remarquer par ses connaissances en littérature, et a laissé une *Dissertation sur les quatre Règnes*, poëme de Frédéric Frezzi, évêque de Foligno.

Giornale de' Letterati d'Italia. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***CANNICCIARI** ou **CANNICCIANI** (*D.-Pompeo*), compositeur italien, mort le 29 décembre 1744. Il fut nommé maître de chapelle de l'église Sainte-Marie-Majeure en mars 1709, et a composé : une *Messe* à seize voix en quatre chœurs (1697); — deux *Messes* à quatre voix; — *Ave, Regina cœli*, à quatre voix; — deux *Messes* à cinq voix; — *Deus firmavit*, à trois voix; — *Salva nos*, à trois voix; — *Intonuit*, à cinq voix; — cinq *Messes* à huit voix; — une *Messe pastorale* à huit voix; — une *Messe* à neuf voix; — *Terra tremuit*; — *Benedictus Dominus*, à huit voix.

Gerber, *Neues Lexicon der Tonkünstler*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

CANNING (*George*), homme d'État anglais, né à Londres le 11 avril 1770, mort à Chiswik le 8 août 1827. Le père de Canning s'étant brouillé avec ses parents à la suite d'un mariage imprudent qu'il avait contracté, fut obligé de quitter l'Irlande, sa patrie, et de chercher fortune à Londres : il y mourut de chagrin, un an après la naissance de son fils. Sa veuve, privée de tout moyen de subsistance, se voua au théâtre, convola en secondes et en troisièmes noces, et vécut assez longtemps pour jouir de l'illustration de son fils, qui ne cessa de lui prodiguer les témoignages de la plus tendre affection. Le jeune Canning, grâce à la libéralité d'un de ses oncles, fut élevé à Eton. Dès l'âge de seize ans il se fit l'éditeur d'un journal littéraire, *le Microcosme*, soutenu par ses camarades de collége. Les morceaux dont il enrichit ce recueil se distinguent par le bon goût, l'élégance, et une fine raillerie qui plus tard est devenue une des armes les plus formidables de l'orateur; Canning les publia sous le monogramme B, et les dédia au docteur Dario, son ancien maître. A cette époque de sa vie appartient aussi un poëme intitulé *l'Esclavage de la Grèce*, où se remarquent une imagination brillante et un ardent amour de la liberté.

En 1787, George Canning passa à l'université d'Oxford, où il se lia d'amitié avec Charles Jenkinson; puis il se voua à l'étude du droit. Éminemment sociable et spirituel, il se vit bientôt entouré de nombreux amis. Dans les clubs politiques, qu'il commençait à fréquenter, il prit souvent la parole, se préparant ainsi à paraître sur un théâtre plus vaste, à lutter avec des adversaires plus puissants. Entretenant des rapports presque journaliers avec Sheridan, Fox, Burke, Grey, il professait à cette époque des opinions libérales : ses amis whigs comptaient trouver en lui un excellent champion de leur cause; ils le décidèrent à abandonner le barreau. Mais à peine Canning fut-il entré au parlement, qu'il s'opéra dans sa foi politique une métamorphose complète : après une explication franche et amicale avec Sheridan, il entra en pourparlers avec Pitt, et prit rang dans la phalange ministérielle; c'était en 1793. Il est difficile de deviner les motifs qui amenèrent ce changement : peut-être le jeune député sentait-il que son talent n'arriverait point à se développer aussi largement sur les bancs de l'opposition; peut-être espérait-il mieux servir les intérêts de son pays en faisant adopter aux tories, ses nouveaux associés, une partie des convictions libérales qu'il avait professées jusqu'à ce jour. Ce fut à l'occasion des subsides que le ministère voulait accorder au roi de Sardaigne que Canning prit la parole pour la première fois. S'il déploya beaucoup de tact et d'adresse dans son argumentation, il fut blâmé du ton léger et railleur avec lequel il traita Fox;

la partie sage du public en voulut même à Pitt, de ce qu'il avait laissé son illustre rival en butte aux attaques d'un jeune homme arrogant.

Peu d'années suffirent à Canning pour s'élever au premier rang parmi ses nouveaux alliés. En 1796 on le voit déjà sous-secrétaire d'État, et il s'acquitte de ses fonctions avec un zèle et un talent remarquables. Les annales parlementaires ont gardé le souvenir de son éloquent discours sur la motion de Tierney, concernant la paix avec la république française en 1798 : le jeune orateur électrisa l'assemblée tout entière, et sut pleinement justifier les prévisions et la partialité de son protecteur ministériel. Dans la même session il avait fait une profession de foi généreuse pour l'abolition de l'esclavage. Son influence parlementaire et son indépendance civile se consolidèrent et s'étendirent cette même année, par son mariage avec la fille du général Scott. En 1800 il discute, toujours comme partisan zélé du premier ministre, les propositions de paix faites par le gouvernement consulaire, les subsides à fournir à l'empereur d'Allemagne, la suppression de l'*habeas corpus*. En dehors du parlement, il défend sa thèse et son parti dans l'*Antijacobin Examiner*, feuille périodique qu'il publie avec ses amis. MM. Frère et Ellis, et qu'il assaisonne de son esprit mordant et satirique. Bon nombre de ses poésies fugitives ont été publiées dans ce recueil. Lorsqu'en 1801 Pitt quitta le ministère, Canning se trouva jeté dans l'opposition jusqu'en 1804, où il rentra au pouvoir, avec son patron, comme trésorier de la marine. A la mort de Pitt (1806), il sortit de nouveau du ministère, et se montra plus indifférent pour la question de la traite des noirs, contre laquelle il s'était élevé autrefois avec tant de chaleur et de véhémence. L'abolition de cet odieux commerce était enfin proposée, mais par les whigs ; et Canning ne put s'empêcher de mêler à une question toute morale des expressions hostiles contre le parti dominant. Celui-ci ayant été expulsé par les tories, l'élève de Pitt reçut le portefeuille des affaires étrangères (1807). Ce poste, au début du ministère Portland, n'était rien moins que désirable. Qu'on se rappelle un moment l'état de l'Angleterre, engagée depuis quinze ans, si l'on en excepte le court intervalle après la paix d'Amiens, dans une guerre ruineuse : la plupart des puissances continentales, tout à l'heure encore alliées de la Grande-Bretagne, étaient ou liguées contre elle, ou condamnées à une honteuse neutralité. La nation, qui partageait naguère ses affections politiques entre deux grands chefs, cherchait en vain une tête assez haute et assez forte pour lui imposer le respect et la confiance : Pitt et Fox, en mourant, semblaient avoir emporté chacun le manteau du prophète. Canning était loin d'avoir atteint au faîte de sa renommée : le pays le traitait plutôt d'escarmoucheur habile que de guerrier cuirassé à toute épreuve. Le cabinet whig congédié formait une opposition formidable, et bon nombre de ses membres étaient les ennemis personnels de Canning, qui les avait irrités par ses railleries dans le parlement et bafoués dans ses journaux. Telles étaient les difficultés nombreuses qui allaient assaillir le nouveau cabinet. Sa force fut pour la première fois mise à l'épreuve lorsque le duc de Portland interpella les ministres au sujet de l'expédition contre Copenhague, qui ne pouvait en effet se justifier. Canning descendit hardiment dans l'arène, et défendit avec une rare habileté la conduite du cabinet dont il faisait partie. Amis et ennemis l'admirèrent également : les uns se félicitèrent de compter dans leurs rangs un si vigoureux athlète ; les autres mesuraient avec étonnement l'immense talent qu'ils allaient avoir à combattre. A partir de là, l'importance parlementaire et la renommée politique de Canning allaient toujours croissant, lorsqu'en 1809 un démêlé avec son collègue lord Castlereagh amena entre eux un duel, à la suite duquel les deux secrétaires d'État donnèrent leur démission. Cet incident imprévu fut cause de la dissolution du cabinet tout entier : Canning en avait été le défenseur le plus capable et le plus énergique.

Pendant les deux années suivantes, il se mêla rarement aux débats. Au commencement de 1812, il se fit dans le parlement l'avocat des catholiques, qui réclamaient la participation aux fonctions civiles. En toute occasion il défendit cette thèse, non pas comme une question abstraite de droit, mais comme une mesure d'utilité. Après l'assassinat de Perceval, on lui proposa de rentrer aux affaires ; mais, ne pouvant s'entendre avec les ministres sur l'émancipation catholique, il dut refuser. Depuis 1814 jusqu'en 1816 il remplit les hautes fonctions d'ambassadeur à Lisbonne. De grands événements, on le sait, venaient de s'accomplir dans la Péninsule, et Canning, pour sa part, y avait puissamment contribué. « Il y a dans ma carrière politique, a-t-il « dit lui-même, un point dont je puis me vanter : « c'est d'avoir maintenu l'alliance de l'Angle« terre avec l'Espagne en dépit de toutes les dif« ficultés, du découragement général, et des pré« dictions de mauvais augure. » Dans une autre occasion, il s'écria : « Ne retirons jamais notre « main protectrice à la Péninsule ! Le souve« rain de la France ne vise qu'à un seul but, à « un but avec lequel son existence même est « liée : c'est d'établir sa domination en Espagne. « Qu'il ne réussisse point, et sa chute est cer« taine. » L'événement proclama la justesse de cette prédiction. Comme membre du cabinet depuis 1816 jusqu'en 1820, Canning défendit vigoureusement les mesures politiques qui n'étaient pas toujours accueillies avec faveur par le parlement.

Nous n'essayerons point de justifier la légèreté avec laquelle il traita l'affaire d'Ogden, emprisonné, pour cause de sédition, sous le règne de la loi exceptionnelle qui suspendait l'*habeas*

corpus; quelques membres de l'opposition taxèrent même de crime la froide insouciance que le ministre afficha dans cette occasion.

A la mort de George III, en 1820, le parlement fut dissous; dans les nouvelles élections, Canning fut nommé pour la quatrième fois par Liverpool. Il avait adressé aux électeurs un discours remarquable par ses arguments en faveur du ministère, et par sa profession de foi sur la réforme parlementaire, dont il se déclarait l'ennemi irréconciliable. Plus tard, en 1822, il répéta cette déclaration de principes au sein du parlement, dans un de ses discours les plus saillants.

Lorsque la reine Caroline aborda en Angleterre pour réclamer sa place sur le trône de son royal époux, Canning, autrefois intimement lié avec elle, jugea convenable de voyager sur le continent aussi longtemps que dura ce scandaleux procès. De retour dans sa patrie, il se démit de la place qu'il occupait dans le cabinet. Les regrets les plus flatteurs, exprimés par les directeurs de la compagnie des Indes, accompagnèrent sa retraite : et telle était la haute opinion que les membres de cette puissante corporation avaient conçue du caractère et des talents de Canning, qu'ils n'hésitèrent point à lui offrir le poste le plus éminent dont ils pouvaient disposer, celui de gouverneur général des Indes. Le ministre démissionnaire avait accepté cette nouvelle charge et allait s'embarquer (1822), lorsque le marquis de Londonderry mourut subitement. Alors le roi invita Canning à reprendre le portefeuille des affaires étrangères. La tentation était forte des deux côtés; mais le sol natal l'emporta. Canning ne partit point; et quoiqu'il n'occupât officiellement que le second rang dans le conseil, de fait, et dans l'opinion publique, il en était le président.

Le reste de la carrière de Canning se trouve étroitement lié à l'histoire générale de son pays. Des mesures libérales, telles que depuis longtemps aucun ministère n'avait eu ni la volonté ni le courage d'en proposer, signalèrent sa nouvelle administration. Tous les efforts de Canning tendaient à rompre le charme de la sainte-alliance, sans détruire l'accord de l'Angleterre avec les puissances du continent. Il visait à placer son pays dans une position neutre, où il pût avoir ses coudées franches, et proclamer librement sa volonté; il voulait que la Grande-Bretagne jouât le beau rôle de médiateur soit entre des États ennemis, soit entre les factions en lutte sur le sol d'une seule et même patrie. Il soutenait avec énergie toutes les améliorations que la force des choses et les progrès de la science commandaient d'introduire dans le commerce, les manufactures, la marine. Au mois de juin 1824, le cabinet résolut de reconnaître l'indépendance du Mexique, de la Colombie et de Buenos-Ayres; cette mesure fut due à Canning, qui en revendiqua lui-même formellement le mérite et l'honneur. Au reproche qu'on adressait à son ministère d'avoir permis l'occupation de l'Espagne par la France, et d'avoir sanctionné, par cette condescendance, l'attaque de l'Espagne contre le Portugal, il répondit : « Y avait-il nécessité pour « nous de bloquer Cadix? Non! J'avisai à une « autre mesure : je résolus de faire en sorte que « la France, si elle devait avoir l'Espagne, eût « l'Espagne moins les Indes. J'appelai le nou-« veau monde à la vie, pour maintenir l'équi-« libre dans l'ancien continent. » Pendant l'automne de 1826 il vint à Paris, où il fut reçu avec la plus grande distinction. Le traité de l'Angleterre avec la France et la Russie, et la bataille de Navarin qui s'ensuivit, jettent quelque lumière sur l'objet et le but de son voyage. Lors de l'agression de l'Espagne contre le Portugal, il mit en jeu toute son habileté et son énergie pour soutenir la nécessité de l'intervention anglaise; une démonstration vigoureuse suffit pour amener le résultat voulu. La reconnaissance des républiques américaines, la bataille navale de Navarin, le Portugal arraché à l'intervention de l'Espagne, tels sont les faits sur lesquels s'appuie la gloire du ministère libéral de Canning.

Au commencement de 1827, il fut saisi par le froid pendant les funérailles du duc d'York, et dès lors il ne recouvra jamais complétement sa santé. Peu de temps après, le comte de Liverpool, qui se trouvait à la tête du cabinet, fut frappé d'un coup d'apoplexie; et, quoiqu'il se remît plus tard, il demeura politiquement mort. Canning fut bientôt nommé au poste de premier lord de la trésorerie, nomination qui provoqua la retraite de six ministres. Le nouveau président du conseil ne se laissa point abattre par cette opposition inattendue, et remplit sans tarder les places vacantes dans le cabinet; mais la lutte acharnée qu'il lui fallut soutenir affectait visiblement sa santé, déjà chancelante. A la fin de juillet 1827, le duc de Devonshire l'engagea à se retirer chez lui, à Chiswik, dans l'espérance que le changement d'air produirait un effet salutaire sur sa constitution affaiblie : il reprit assez de force pour se livrer un moment encore aux travaux de son ministère; mais le mal revint plus intense. Il mourut âgé de cinquante-sept ans. Ses restes furent déposés à Westminster, auprès de son illustre protecteur et devancier Pitt.

La mort de Canning dut avoir, pour toutes les nations civilisées, un immense retentissement. L'homme d'État anglais ne s'était-il pas identifié avec les progrès de leur indépendance? Les deux mondes avaient ressenti les bienfaisants effets de sa généreuse parole; et lorsqu'il succomba sous le poids de sa tâche, la douleur des esprits libéraux dans sa patrie trouva de l'écho en Grèce et en Amérique. Malheureusement il fut enlevé à son pays et à la politique avant que ses vastes entreprises fussent réali-

sées, avant que ses nobles plans eussent été accomplis. Son système et par conséquent une bonne part de sa renommée restèrent à la merci de ses successeurs, et sa popularité a même été momentanément éclipsée par les événements qui depuis sa mort ont changé la face politique de l'Europe.

Canning était beau de figure; ses traits étaient expressifs, sa taille majestueuse. Sa voix avait des intonations riches et sonores; ses gestes étaient à la fois énergiques et élégants. Il y avait quelque chose de viril dans son attitude; il se possédait toujours parfaitement. Ces rares qualités mettaient d'autant plus en relief les dons de l'intelligence et de l'esprit, dont il était si richement pourvu. Sa diction était brillante, son argumentation d'une finesse remarquable. Il commandait à sa langue en souverain; des flots purs d'une éloquence classique échappaient sans effort à ses lèvres. Son style, à vrai dire, n'avait point d'éclat; mais il assaisonnait ses discours d'un genre d'esprit piquant, animé, qui semblait lui appartenir en propre. Il maniait avec grâce les armes du ridicule; il effleurait ses adversaires plutôt qu'il ne les déchirait. En un mot, Canning possédait au suprême degré toutes les qualités de l'orateur. Sans lui refuser le talent poétique, on ne peut nier cependant que ses vers ne soient bien au-dessous des discours de l'homme d'État; l'invective et la plaisanterie triviale défigurent, en général, les œuvres du littérateur. Sir James Mac-Intosh a laissé un portrait brillant de Canning : « C'était, dit-il, un homme de génie, « un homme d'esprit et de cœur; il était capa- « ble à la fois de pensées hautes et généreuses, « d'affection et de dévouement; un homme d'État « qui dans sa patrie sut transformer beaucoup « de ses adversaires en partisans dévoués, et « qui était devenu à l'étranger le point de ral- « liement, la seule espérance de tous les nobles « esprits, avides d'ordre et de liberté légale. « Arrêté au milieu de sa carrière, il laissa à moi- « tié achevés des plans d'une étonnante har- « diesse, qui promettaient de placer son nom au « premier rang des bienfaiteurs du genre hu- « main, entre ces nobles génies qui ont poussé « leurs contemporains dans la route du progrès, « ou qui ont su les doter de longues années de « paix et de prospérité. »

J. Quincy-Adams a proclamé Canning « l'homme « d'État le plus complétement anglais et le plus « patriote qu'ait produit l'Angleterre. » [*Enc. des g. du m.*]

Annual Register. — Rose, *New Biogr. Dict.* — Marcellus, *Mémoires*. — *Penny-Cyclop.*

* **CANNING** (*Stratford*, sir), diplomate anglais contemporain, parent de George Canning, qui lui facilita l'accès de la diplomatie. En 1824, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur extraordinaire à Saint-Pétersbourg; puis il fut chargé de négociations relatives à la question grecque. Il visita à cet effet Vienne et Berlin en mai 1825; il revint à Londres, et remplaça ensuite lord Strangford à l'ambassade de Constantinople, où il arriva au mois de février. Il s'employa avec activité à amener les conférences d'Akerman; puis, à partir de février 1827, il continua, avec MM. de Ribeaupierre et Guilleminot, les pourparlers au sujet des affaires de la Grèce. La résistance que la Porte mit à faire la paix après la bataille de Navarin le détermina à se retirer à Corfou en décembre 1827. Quelque temps après il vint à Ancône et à Paris, et de là à Londres. Lorsque les relations diplomatiques avec Constantinople eurent repris leur cours, il eut pour successeur dans l'ambassade de Turquie sir Robert Gordon, frère de lord Aberdeen. Remis en activité sous le ministère de lord Grey, il fut chargé alors de régler la question de la délimitation du royaume de Grèce. Il prit encore part à la conclusion du traité du 21 juillet 1832, qui réglait définitivement les intérêts grecs. Au mois d'août de la même année, il revint à Londres, où il fut désigné pour l'ambassade de Saint-Pétersbourg en remplacement de lord Heytesbury. Mais n'ayant pas été agréé par l'empereur Nicolas, il résigna ses fonctions, et vint siéger à la chambre des communes, où en 1836 il se prononça contre l'occupation de Cracovie par les Autrichiens. Il appuya de même en 1837 la motion de lord Hardinge contre l'intervention en Espagne. En 1842, sous le ministère Peel, il fut chargé de nouveau de l'ambassade de Constantinople. Lors de l'arrivée de lord Russell aux affaires, sir Stratford-Canning revint en congé en Angleterre, et fut envoyé à Paris en 1847, pour s'y entendre avec M. Guizot et les représentants des autres puissances sur les affaires de la Suisse. En 1848, il retourna à Constantinople, et appuya la Porte dans son refus de livrer les réfugiés hongrois; il fit entrer dans les Dardanelles, pour la protéger, les vaisseaux commandés par l'amiral Parker. On sait que l'incident fut terminé par l'embarquement de Kossuth et des autres réfugiés à bord du *Mississipi*, en septembre 1851.

Conversations-Lexicon.

CANNIZARES. *Voy.* CANIZARES.

* **CANNIZARIO** (*Pietro*), historien sicilien, né à Palerme, mort en 1640. Il était ecclésiastique, et avait des connaissances très-étendues en droit civil et canon, en philosophie et en théologie. Il a laissé: *Religionis christianæ Panormi, scilicet omnium ecclesiarum fundationes et eorum origines, sanctorum, beatorum ac virorum fama sanctitatis illustrium Panormitanorum, ac qui laudis nomine ab hac vita discesserunt, et urbis ejusdem archiepiscoporum vitæ* (sans date).

Mongitore, *Biblioth. Sicula.*

CANO (*Jacques* ou *Diogo*). *Voy.* CAM (*Diogo*).

CANO (*Juan-Sébastian* DEL), navigateur espagnol, né à Guetaria dans la deuxième moitié du quinzième siècle, mort le 4 août 1526. Issu

d'une famille du Guipuscoa, il embrassa de bonne heure l'état de marin, et commença sa carrière en commandant un navire de deux cents tonneaux, sur lequel il alla au Levant et en Afrique. Bientôt il fut nommé capitaine du navire *la Conception*, l'un des cinq bâtiments destinés à faire le tour du monde sous le commandement de Magellan (voir ce mot), à partir du 27 avril 1521. Le jour où périt Magellan, l'équipage du vaisseau amiral élut pour chef Juan-Lopez de Carabello; mais bientôt son incapacité le fit déposer par ceux mêmes qui lui avaient offert le commandement, et Cano fut choisi pour occuper sa place. Investi du commandement, il se dirigea vers les Moluques, et se rendit à Tidore, où il sut se concilier l'affection du souverain. Après avoir chargé d'épices les deux seuls bâtiments qui lui restaient, et dont l'un (*la Trinidad*) se trouva dans l'impossibilité de le suivre, il partit pour l'Europe le 21 avril 1522. Ayant doublé heureusement le cap de Bonne-Espérance, il parvint au port de San-Lucar le 8 septembre; il ne lui restait plus que dix-sept hommes d'équipage. Ainsi s'accomplit au bout de trois ans moins dix-huit jours le mémorable voyage auquel se rattache désormais le nom de Magellan, celui de Cano ayant été omis par Pigafetta lui-même. Arrivé à Séville, l'heureux navigateur se rendit immédiatement à Valladolid, où était alors la cour. Charles-Quint l'accueillit avec une haute distinction, lui accorda une pension de cinq cents ducats, combla ses compagnons de récompenses, et lui concéda des armoiries où figurait le globe de la terre avec cette glorieuse devise: *Primus circumdedisti me*. Les Indiens que Cano avait présentés à l'empereur, et les objets précieux qu'il lui avait offerts, donnèrent une si haute idée des avantages commerciaux que l'on pouvait obtenir de relations continues avec les Moluques, qu'une nouvelle expédition vers ces contrées lointaines fut bientôt résolue. Le compagnon de Magellan en eut le commandement en second, sous la direction immédiate du commandeur F.-D. Garcia de Loaisa. Après avoir revu le lieu de sa naissance, il se rendit à la Corogne, emmenant avec lui ses deux frères et un grand nombre de marins basques, qui devaient entreprendre de nouveau le voyage autour du monde. L'expédition, pour laquelle on avait fait de si grands préparatifs, prit la mer le 25 juillet 1525. Elle se composait de cinq navires; mais les tempêtes horribles qui l'accueillirent sur les côtes du Brésil la diminuèrent bientôt de deux bâtiments, qui se séparèrent de l'escadre. Ce n'était que le début de nouveaux désastres: le navire que montait Gano périt au milieu des tourmentes, non loin du cap des Vierges; et ce fut sur un autre bâtiment que Cano, après d'innombrables vicissitudes, franchit, le 26 mai 1526, le détroit qui portait déjà le nom de *Magellan*. La mer Pacifique préparait de nouveaux malheurs à l'escadre: les tempêtes, les maladies firent périr une partie des équipages, et le commandeur Loaisa lui-même mourut le 30 juillet 1526. Cano prit alors le commandement en chef; mais il succomba cinq jours après, et l'expédition fut contrainte de poursuivre son voyage au milieu de la désolation que causait la perte de ce chef expérimenté, regardé avec juste raison comme l'un des premiers navigateurs de son époque. Quelques jours avant qu'il prît le commandement de la flotte, et du vivant même de Loaisa, Cano, se sentant atteint par la cruelle maladie qui décimait ses compagnons, fit un testament qu'il dicta au tabellion royal, embarqué avec l'expédition. Ce document nous est parvenu, et répand plus de jour sur la vie du célèbre navigateur, récompensé largement par Charles-Quint. Cano possédait une fortune assez considérable, qu'il laissa à son fils naturel Domingos Cano, réversible sur la tête de sa propre mère, sainte femme dont il ne prononce le nom qu'avec respect. Ce testament offre la preuve des agitations qui troublèrent la vie du compagnon de Magellan; aussi, pour tranquilliser sa conscience, dote-t-il largement une jeune fille qu'il eut aussi hors du mariage, et qu'il veut faire élever dans sa propre famille et sous les yeux de ses parents. En lisant les noms des deux jeunes femmes dont il reconnaît publiquement la conduite vertueuse, malgré leur liaison illégitime, on devine pourquoi une cédule royale lui concéda le droit de marcher toujours armé et même de se faire accompagner par quelques soldats pour se défendre contre ses ennemis.

Vers la fin du dix-septième siècle, un compatriote de Cano, D. Pedro de Echave y Asu, fit élever un tombeau magnifique à ce grand navigateur, si peu connu hors de son pays; et en l'année 1800, D. Manuel de Agote, né lui-même à Guetaria, lui a fait dresser une statue qui s'élève sur la place de la bourgade où il naquit. Ce beau monument est dû à D. Alfonso Bergaz, sculpteur du roi d'Espagne. A sa base, on lit en latin, en basque et en castillan, plusieurs inscriptions en l'honneur de Cano.

FERDINAND DENIS.

Ramusio, *Colezione*, etc., t. 12 de la quatrième édition. — Fernandez de Navarrete, *Relaciones de Viages*, etc., t. IV et V. — *Colleccion de documentos ineditos para la historia de España*, t. 1.

CANO (*Alonzo*), surnommé *el Racionero*, peintre, sculpteur et architecte espagnol, né à Grenade le 19 mars 1601, mort le 5 octobre 1665. Ses compatriotes l'ont comparé à Michel-Ange, avec le génie et le caractère duquel il eut plus d'un point de ressemblance. Cano appartient à cette époque fameuse pour les arts, où brillèrent Velasquez, Zurbaran, Moyna, Espinosa, Murillo, et autres peintres qui illustrèrent le règne de Philippe IV. L'architecture lui fut enseignée par son père, qui exerçait cet art avec distinction; la sculpture, par Jean-Martinez Montagnoz, chez lequel il puisa ce style élevé, cette simplicité antique, cette grâce, ce bon goût de draperie qui distinguent ses statues de Vierges;

mais, entraîné par son goût dominant pour la peinture, il se mit sous la direction de Fr. Pacheco, et alla se perfectionner dans cet art à l'école de Jean del Castillo, d'autres disent de Herrera le Vieux. Au sortir de la tutelle de ces maîtres célèbres, le coup d'essai de Cano fut un chef-d'œuvre. En 1630, son père étant mort sans avoir pu terminer le retable de l'autel principal de l'église de Lebrija, il l'acheva, et l'orna de peintures et de sculptures qui excitèrent une telle admiration, que de toutes parts les artistes affluaient pour les contempler. Palomino Velasco et les autres historiens de l'art en Espagne font un éloge pompeux du groupe de *la Vierge* et de *l'enfant Jésus*, sculpté de grandeur naturelle, ainsi que des statues de saint Pierre et de saint Paul, qui accompagnent la mère du Christ. La réputation de Cano s'étant étendue dans toute la Péninsule, il n'est pas une église, un monastère de Madrid, de Grenade, de Séville, qui ne possède plusieurs chefs-d'œuvre de lui. Son tableau capital est celui de *la Conception*, dans l'église de ce nom, à Grenade. On admire de lui à Madrid, dans l'église de Sainte-Marie, un *Miracle del Poso de san Isidoro;* et dans l'église Saint-Gilles, un *Christ sur le Calvaire*, qui est dans le goût du Corrége. A Séville, on cite cinq maître-autels dont l'architecture, la sculpture et la peinture sont de Cano.

Alonzo Cano a mérité sa grande renommée par l'étendue de son génie et de son érudition, par la pureté et la noblesse de son dessin, la richesse de ses compositions, la beauté de son coloris, toujours franc et bien fondu. Ses dessins, généralement estimés, sont fort nombreux. Ce qui étonne chez lui, c'est qu'ayant atteint souvent dans ses sculptures la vigueur de Michel-Ange, il ait pu donner à quelques-uns de ses tableaux la douceur de l'Albane et la grâce du Corrége.

Cano se créa plus d'un embarras par la pétulance de son caractère. Un duel où il blessa grièvement son adversaire l'obligea, en 1637, de sortir de Grenade et de se réfugier à Madrid. Là il obtint la protection du comte d'Olivarès, qui le fit nommer grand maître des œuvres royales et peintre de la chambre. Six ans plus tard, il fut soupçonné d'avoir assassiné sa femme; mais il sortit absous du tribunal, devant lequel il protesta de son innocence. Nommé, en 1747, majordome de la confrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs, il fut ordonné, en 1653, sous-diacre au chapitre de Grenade. Il a laissé une foule d'élèves. [*Enc. des g. du m.*]

Quilliet, *Dict. des Peintres espagnols.*

***CANO DE AREVALO** (*Jean*), peintre espagnol, né à Valdemoro en 1656, assassiné à Madrid en 1696. Il était élève de François Camilo. Il s'adonna entièrement à la miniature et à la décoration des éventails; ce genre lui procura quelque fortune, et la reine le nomma son peintre. Une autre passion le dominait: c'était celle des armes; elle lui attira plusieurs duels. Dans un voyage qu'il fit en Andalousie, il reçut un cartel dans un combat de taureaux: arrivé sur le terrain, Arevalo se battit en brave; mais deux assassins, témoins de son adversaire, se jetèrent sur lui et le blessèrent si grièvement qu'il mourut peu après. On n'a de ce peintre qu'un seul ouvrage important; c'est la décoration de la chapelle du Rosaire, à Valdemoro.

Quilliet, *Dict. des Peintres espagnols.*

***CANO** (*Joachim-Joseph*), peintre espagnol, né à Séville, mort dans la même ville en 1784. Il était élève de Dominique Martinez, et fut nommé secrétaire de l'école de dessin de Séville. Il excellait dans l'art de copier les maîtres; il a si adroitement imité les *Vierges* de Murillo, qu'elles peuvent être confondues avec les originaux.

Quilliet, *Dict. des Peintres espagnols.*

CANO ou **CANUS** (*Melchior*), évêque et théologien espagnol, né en 1523 à Tarançon (Nouvelle-Castille), mort à Tolède le 30 septembre 1560. Il prit très-jeune l'habit de l'ordre de Saint-Dominique à Salamanque, et étudia la théologie sous Francisco de Victoria. Il s'appliqua également à la philosophie, à l'histoire et aux lettres, et fut envoyé pour perfectionner son éducation à Saint-Grégoire de Valladolid, où professait Diego d'Astudilla et Bartolomeo de Carranza. Cano y fut nommé professeur en second; et la première chaire d'Alcala étant devenue vacante par la mort d'André de Tudèle, Cano y fut nommé, après un brillant concours, en 1542. Il eut le même avantage en 1546 à Salamanque, où il remplaça son ancien maître Victoria. Sa réputation s'étendit alors dans toute l'Espagne. Cependant il avait un rival redoutable dans Bartolomeo de Carranza, également dominicain, et nom moins remarquable par son érudition; mais leurs caractères différaient: Carranza était doux, modeste, poli; Cano, au contraire, était fier, véhément et ambitieux. L'université espagnole se divisa en carranziotes et en canistes. Les deux émules furent envoyés en décembre 1545, par Charles-Quint, au concile de Trente; ils y brillèrent tous deux. A son retour en Espagne, Cano s'éleva énergiquement contre les jésuites, qu'il appelait *les précurseurs de l'Antechrist*; il réussit à les faire bannir de l'université de Salamanque. Cano fut nommé évêque des Canaries, et sut se concilier l'esprit de Philippe II, dont il flatta toutes les passions, jusqu'à lui affirmer qu'il pouvait faire la guerre à quelque prince que ce fût, lorsque son peuple y devait trouver avantage. La cour de Rome désapprouva une semblable maxime, et l'université de Salamanque la condamna sévèrement. Cano, voyant son crédit ébranlé, donna sa démission pour rentrer à la cour, et en 1554 se fit nommer provincial de la Castille. Il fit, dans un but ignoré, un voyage en Italie auprès du pape Paul IV, et mourut à son retour. Ce prélat a laissé:

—*Prælectiones de Pœnitentia*; — *De Sacramentis*; — *Locorum theologicorum libri XII*; Salamanque, 1562, in-fol., et Vienne, 1754, 2 vol. in-4°. C'est l'indication des sources où les théologiens doivent puiser pour établir leurs sentiments et réfuter ceux des autres. Les règles qu'il y donne sont excellentes; mais l'application qu'il en fait n'est pas toujours juste ni vraie. Il fatigue le lecteur par de longues digressions, et par le grand nombre de questions étrangères qu'il fait entrer dans son sujet. L'art, dans ce livre, remplace trop la conviction. Les œuvres complètes de Cano ont été imprimées à Cologne, 1605-1678, in-8°; et à Lyon, 1704, in-4°.

Sixte de Sienne, *Bibliotheca sacra*. — Jacques Galdi, *De Scriptoribus non ecclesiasticis*. — Possevin, *Apparatus sacer*. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca hisp. nova*. — Razzi, *Illustres scriptores Dominici*. — Gabriel Naudé, *Bibliotheca politica*. — Andreas Schot, *Hispania illustrata*. — Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*. — Dupin, *Biblioth. des auteurs ecclésiastiques du seizième siècle*.

***CANOBIO** ou **CANOBIUS** (*Alexandre*), historien italien, natif probablement de Vérone, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Tavola di quanto è stato raccolto intorno la nobiltà, antichità e fatti di Verona*; Vérone, 1587, in-4°; — *Breve compendio cavato dalla sua storia di Verona*; Vérone, 1598, in-4°.

Adelung; supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***CANOBIO** (*Évangéliste*), théologien italien, né à Milan, mort à Pérouse en 1595. Il prit de bonne heure l'habit de capucin, et, s'étant appliqué à l'étude du droit, il devint un des plus habiles canonistes de son temps. Son mérite et ses talents le firent élever en 1564 à la charge de général de son ordre. Il assista avec distinction au concile de Trente de 1542. On a de lui : *Consulta varia in jure canonico*; Milan, 1591; —*Annotationes in libros decretalium*, etc., etc.

Argelati, *Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium*.

***CANOFILO** ou **CANOPHYLUS** (*Antoine*), théologien italien, né à Sulmone, vivait vers 1650. Il était de l'ordre des Frères Mineurs, et a laissé : *Discorsi paradossici per tutti i giorni di quaresima*, et plusieurs *panégyriques*.

Toppi, *Bibl. Napolet*.

***CANOFILO** ou **CANOPHYLUS** (*Benoît*), théologien et jurisconsulte italien, natif de Venise, vivait vers 1587. Il a écrit sur plusieurs questions de droit civil et canonique, applicables aux moines et à leurs règles. En voici les titres principaux : *Commentarium juris civilis et canonici*; — *Commentarium in cap. : Omni eremitæ, de fide instrumentorum, et in cap. : Si cautio*, etc.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

***CANOLLÉ** (*André-Joseph*), écrivain français, vivait en 1798. Il était membre du Lycée des arts et sciences de Poitiers. Il a laissé : *Délices de la solitude, puisées dans l'étude et la contemplation de la nature*; Poitiers, 1795, in-12; et Paris, 1799, 2 vol. in-12; — *Des Sciences positives, et de leur application à l'industrie*; 1798, in-8°; — *Vues générales sur les moyens d'utiliser les défenseurs de la patrie invalides*; 1798, in-8°.

Desessarts, *les Siècles littér*. — Quérard, *la France littéraire*.

CANON (*Pierre*), jurisconsulte français, vivait en 1634. Il avait été anobli en 1626 par Charles IV, duc de Lorraine. Il a publié : *Commentaire sur les coustumes de Lorraine, auquel sont rapportées plusieurs ordonnances de Son Altesse et des ducs ses devanciers*; Épinal, 1634, in-4°.

D. Calmet, *Bibl. Lorraine*.

CANON (*Claude-François*), diplomate français, fils du précédent, né à Mirecourt en 1638, mort en 1698. Il fut envoyé par le duc de Lorraine, Léopold, comme ministre plénipotentiaire au congrès de Ryswick, où il déploya une grande habileté. On lui attribue : *la Médaille, ou Expression de la vie de Charles IV, duc de Lorraine, par un de ses principaux officiers*; ouvrage manuscrit, conservé dans la bibliothèque de Nancy.

D. Calmet, *Bibl. Lorraine*.

CANONERIUS. *Voy*. CANONIERI

CANONICA (*Luigi* DELLA), architecte italien, né à Milan en 1742, mort en février 1834. Il fit construire à Milan le théâtre Carcano et l'amphithéâtre *della porta Vercellina*. L'exécution de ces deux magnifiques monuments le fit nommer président du conseil des bâtiments de Lombardie. En mourant, il laissa une fortune de 3,500,000 francs, sur laquelle il fit les dons suivants : 17,000 fr. à l'Académie de Milan, à la charge par elle d'en consacrer les intérêts au secours d'un jeune artiste pauvre, etc.; et 174,000 fr. à l'extension et à l'entretien des écoles primaires lombardes.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

***CANONICUS** (*Joachim*), philosophe scolastique italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Commentarius super libros VIII Aristotelis Physicorum*; Venise, 1516, in-fol.

Catal. de la Bibl. Donay. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CANONIERI, **CANONERIUS** ou **CANONHERIUS** (*Pierre-André*), médecin, jurisconsulte et militaire génois, né à Gênes, vivait en 1614. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine sous la direction de son père, qui pratiquait cette science avec réputation; mais, entraîné par son caractère versatile, il se rendit à Parme, où il suivit les cours de droit. Puis il quitta le droit pour prendre du service dans les troupes espagnoles, mais ne fut pas plus constant dans cette carrière que dans les autres. Quoique son avancement eût été rapide et mérité, il posa l'épée, et alla à Anvers revêtir la robe d'avocat, qu'il abandonna de nouveau pour exercer enfin sa première profession, celle de médecin. On a de Canonieri : *Episto-*

larum Laconicarum libri IV; Florence, 1607, in-8°; — *le Lodi e i Biasimi del vino;* Viterbe, 1608, in-12; — *delle Cause dell' infelicità e disgrazie degli uomini letterati e guerrieri;* Anvers, 1612, in-8°; — *In Aphorismorum Hippocratis libros medicæ politicæ morales ac theologicæ Interpretationes;* Anvers, 1618, 2 vol. in-4°; — *de Admirandis Vini Virtutibus;* Anvers, 1627, in-8°; — *Flores illustrium epitaphiorum;* Anvers, 1627, in-8°.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.*

* **CANOT** (*Pierre-Charles*), graveur français, natif de Paris, mort à Kentishtown, en Angleterre, en 1777. Il résida presque continuellement en Angleterre, où il a gravé beaucoup de *Paysages, Vues* et *Marines*, d'après différents maîtres. Parmi ses œuvres les plus remarquables, on cite : un *Coucher de Soleil,* d'après Claude Lorrain; — *la Tempête,* sujet emprunté à saint Luc, ch. 8, verset 24, d'après Vlieger; — *Pyrame et Thisbé;* — *le Retour de la Foire,* d'après Bergheim; — *l'Amoureux buveur,* et *les Fumeurs hollandais*, d'après Teniers; — un *Paysage,* d'après Poussin; — *la Chasse au renard,* d'après Vooton; — quatre *gravures,* d'après Pillement: *la Chaumière hollandaise; la Petite Famille; les Douceurs de l'Automne; les Plaisirs de l'Hiver.*

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

* **CANOTIO** ou **CANOZIO DE LENDINARA** (*Lorenzo*), peintre italien, né à Padoue, mort dans la même ville le 28 mars 1470. Il était concurrent d'Andréa Montegna, et a travaillé à la décoration de divers monuments de Padoue; il orna de marqueteries le chœur de la basilique de Saint-Antoine; il y avait représenté des figures; mais ce chœur ayant été incendié, il n'en reste aujourd'hui que l'épitaphe de l'artiste.

Vasari, *Vite.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

CANOVA (*Antoine*), célèbre statuaire italien, né le 1er novembre 1757 à Possagno (province de Trévise), mort à Venise le 12 octobre 1822. Sa famille, ancienne dans la contrée, se livrait à l'exploitation d'une espèce de pierre qui y abonde, et dont l'application à divers genres de travaux enrichit les habitants. Son père étant mort jeune, la première éducation de Canova fut confiée à son aïeul, qui lui mit entre les mains le marteau et le ciseau pour travailler la pierre du pays. Son aptitude à ces pratiques manuelles, son assiduité au travail, une intelligence précoce et une sagesse soutenue, intéressèrent en sa faveur le sénateur vénitien Jean Falieri, propriétaire d'une terre dans le voisinage de Possagno. Celui-ci plaça son protégé, âgé de quatorze ans, chez un sculpteur de Bassano, nommé Torretti, qui, deux ans après, transporta son atelier à Venise. Cette circonstance fut pour Canova une bonne fortune: elle lui permit d'étudier quelquefois d'après la nature vivante, et il remporta plusieurs prix à l'académie. En même temps la vue des monuments lui procurait, dans un âge encore tendre, ces inspirations qui font souvent éclore le goût des arts et qui le développent toujours. Après deux ans passés à Venise, Torretti mourut; un certain Ferrari, son neveu, continua pendant une année les leçons de l'oncle; mais à l'école de ces deux praticiens Canova n'avait guère appris qu'à travailler le marbre; dans l'art proprement dit, il ne fut élève que de lui-même.

La reconnaissance lui fit entreprendre son premier ouvrage de sculpture. A 17 ans, il fit les statues d'*Orphée* et d'*Eurydice,* pour les offrir à son protecteur. Il était si dépourvu de ressources pour l'étude (tant Venise était elle-même déchue de son ancienne splendeur), qu'afin d'avoir sous les yeux la nature vivante, il se plaçait devant un miroir, et se servait à lui-même de modèle. Ce groupe obtint l'approbation du sénateur Falieri, qui le lui fit exécuter dans la belle pierre de Possagno. Ce résultat, tout imparfait qu'il était, produisit une vive sensation : plusieurs commandes en furent la suite; les groupes d'*Apollon et Daphné,* de *Céphale et Procris,* de *Dédale et Icare* furent demandés à l'auteur. Le dernier groupe, esquisse de grandeur naturelle, peut être regardé comme le point de départ du talent de Canova. Le procédé de mettre au point étant inconnu dans la ville qu'il habitait, l'artiste ne parvint qu'à force de tâtonnements à traduire son plâtre en marbre. Il fit encore à Venise la statue de Poleni, destinée pour Padoue, distinction que les Padouans avaient décernée au savant qui répandit tant d'éclat sur leur ville, et qui rendit tant de services à toute la contrée. Ces travaux ayant fourni quelques ressources d'argent au jeune statuaire, il partit pour Rome au mois d'octobre 1779. Falieri lui fit obtenir du gouvernement vénitien une pension annuelle de cent ducats pour trois années, et une recommandation officielle au chevalier Zulian, alors ambassadeur de la république de Venise auprès du saint-siége. Peu de temps après son arrivée, il fit le voyage de Naples, et visita Herculanum et Pompéi. L'étude de la peinture et de la sculpture grecques, et la conversation des gens instruits, l'initièrent dans la connaissance de l'antiquité.

Le premier ouvrage qu'il exécuta en marbre fut une statue d'*Apollon posant une couronne sur sa tête;* il en fit don au sénateur vénitien Rezzonico, qui avait été aussi un de ses premiers protecteurs. Cette figure a peu de caractère; mais elle est remarquable comme transition entre l'imitation de la nature commune et ce qu'on appèle le beau idéal. Le groupe de *Thésée vainqueur du Minotaure* annonça une marche bien prise dans cette dernière voie, et obtint la faveur publique. Cette vogue s'accrut par le *portrait* du jeune prince Czartoryski sous les traits de l'Amour, par une *Psyché saisissant de la main droite un papillon posé sur la gauche,* et par le groupe de *l'Amour et Psyché couchés.* Quoique l'œil rencontre trop de vides dans ce dernier

morceau, et qu'il soit difficile de trouver un point de vue qui permette d'en saisir la masse, ou plutôt quoiqu'il manque de masse, les différentes parties ont du charme. Il ne faut pas oublier à quel point la pureté du contour statuaire s'était jusqu'alors altérée sous l'influence du Bernin et de ses imitateurs; le retour à une forme élégante et correcte était le premier besoin de l'époque : Canova y satisfit, et sous ce rapport on peut dire qu'il régénéra la sculpture. Des commandes plus considérables furent l'effet de la récompense de cette heureuse révolution. Canova fut chargé du mausolée de Clément XIV, que Carlo Giorgi reconnaissant faisait élever à ses frais dans l'église des Saints-Apôtres. L'artiste mit à cet ouvrage tant de zèle et de persévérance, qu'il contracta, par le maniement prolongé du trépan, le principe de la maladie dont il mourut. Le succès de ce monument valut à son auteur l'exécution du mausolée de Clément XIII, destiné à l'église de Saint-Pierre; commande plus importante, et pour laquelle il fut utilement servi par l'amitié du sénateur Rezzonico, neveu de ce pape. Plus tard, il exécuta pour le tombeau de Pie VI, dans la même église, la statue de ce pontife. Il attacha ainsi son nom aux monuments de trois papes qui occupèrent successivement le trône pontifical. Un prélat amateur des arts et qui faisait cas du jeune artiste, voyant avec plaisir que le talent de Canova n'était pas restreint dans le cercle de la mythologie, lui demanda un ouvrage de son choix, pourvu que le sujet en fût religieux : l'artiste fit la *Madeleine pénitente.* Il n'avait guère plus de vingt-cinq ans, et déjà il s'était exercé dans tous les styles qu'il traita depuis; mais son instinct le portait de préférence vers le genre gracieux.

Pour se reposer des fatigues qui furent la suite de tant de travaux, il fit avec Rezzonico un voyage en Allemagne : il visita Munich, Vienne, Dresde et Berlin; il fût reçu partout avec la distinction due à une célébrité qui s'étendait déjà dans toute l'Europe. Le duc Albert de Saxe-Teschen le chargea d'élever un tombeau somptueux à l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche, son épouse, dans l'église des Augustins, à Vienne. A son retour en Italie, les commandes lui arrivant de toutes parts exigèrent à la fois un développement d'ateliers qui s'étendait sur toute la surface d'un îlot (1), et une distribution de temps qui ne lui laissait pas un seul moment inoccupé. Pendant son travail même, quand ce travail n'exigeait pas une extrême contention, Canova se faisait lire à haute voix les ouvrages des anciens, poésie ou histoire; il fixait par des notes rapides les passages qui le frappaient, et leur donnait ensuite une existence plastique dans des bas-reliefs improvisés en terre, qu'il livrait au moulage. Parmi ces bas-reliefs, auxquels il recourait comme à des extraits de ses lectures, on distingue quelques morceaux plus étudiés, notamment plusieurs scènes de la vie de Socrate.

Les productions de Canova sont nombreuses, et la France en possède peu : nous en avons vu quelques-unes dans nos expositions publiques; mais elles ne reparaissent aujourd'hui sous nos yeux qu'à l'aide de la gravure, et nous ne connaissons les autres que par cet art, qui ne donne qu'une idée très-imparfaite de la sculpture. Sans vouloir porter un jugement précis sur chaque ouvrage de ce grand statuaire, nous nous bornerons à retracer sommairement, et sans nous astreindre à l'ordre chronologique, la nomenclature de ses œuvres, en les rapportant à cinq classes : sujets mythologiques dans le genre gracieux, mêmes sujets dans le genre héroïque, sujets allégoriques, mausolées, sujets religieux, et statues-portraits.

Sujets mythologiques, dans le genre gracieux. Une charmante statue d'*Hébé,* qui tient d'une main une coupe, et de l'autre un vase d'où elle verse le nectar; le groupe de *l'Amour et Psyché debout ;* un autre groupe de *l'Amour et Psyché*; celui de *Vénus et Adonis*, exécuté pour le marquis Salsa de Berio, et dont l'arrivée à Naples fut l'objet d'une fête; la muse *Terpsichore;* deux *Nymphes couchées*, et deux *Danseuses* variées de pose et de caractère; une *Naïade s'éveillant au son de la lyre de l'Amour ;* les *trois Grâces;* une *Vénus sortant du bain; Endymion endormi.*

Tous ces morceaux se font remarquer par l'élégance et la grâce; le charme de la morbidesse y captive les sens, mais la forme y est indécise et vaporeuse, comme dans la peinture de Prud'hon, avec qui il était lié. On dirait que Canova cherche à peindre avec le marbre; car il était aussi peintre, et, chose extraordinaire, plus coloriste que dessinateur. Un portrait de Giorgion, peint par lui, fut pris pour celui que l'histoire attribue à Giorgion lui-même. De là probablement la recherche de certains effets pittoresques, l'emploi des dorures et des mordants colorés, pratique dont les anciens avaient aussi fait usage, mais dans un système plus étendu, et qui, appliquée chez eux à un modelé plus sévère, devenait un complément réel pour la sculpture.

Sujets mythologiques, dans le genre héroïque. Canova mettait beaucoup d'importance au succès de ce genre de compositions : il voulait répondre ainsi à ses adversaires, qui lui reconnaissaient bien le talent de traiter la grâce, la jeunesse et la beauté féminine, mais qui lui contestaient la puissance de s'élever au style héroïque. Il entreprit la composition colossale d'*Hercule précipitant Lycas,* groupe où la figure très-originale du jeune homme est un modèle d'énergie, de mouvement et d'expression. Ce morceau,

(1) Toutes les rues avoisinant cet îlot de maisons étaient barrées, pour empêcher les voitures d'ébranler le sol, et de déranger la *mise au point* des nombreuses statues que les praticiens y exécutaient.

destiné à un seigneur napolitain, fut acquis par le marquis Torlonia, avec promesse qu'il n'en priverait jamais la ville de Rome. Dans les statues en regard des deux pugilateurs *Creugas* et *Damoxène*, Canova se proposa de mettre en contraste une nature athlétique avec une nature forte, mais svelte. Une métope du Parthénon lui inspira vraisemblablement le *Thésée vainqueur du Centaure*, un de ses meilleurs ouvrages en ce style; il est à Vienne, dans un édifice construit exprès pour le recevoir, et qui orne une promenade publique. Ces diverses œuvres, une statue de *Palamède* qui fut, comme le personnage même, victime d'accidents graves; une figure de *Pâris* destinée à la Malmaison, chef-d'œuvre de l'artiste en ce genre; un *Ajax* et un *Hector* s'apprêtant à en venir aux mains, montrèrent de plus en plus dans leur auteur, mais non pas toujours avec le même succès, le désir de reproduire les types grecs, et lui firent donner par ses admirateurs le surnom de *Continuateur de l'antique*. Un certain nombre de ses ouvrages étaient loin de justifier cet éloge. Une statue de *Persée*, à laquelle il avait donné les proportions de l'Apollon du Belvédère et quelque chose de son mouvement, occupa la place du marbre antique dans la niche laissée vide par la spoliation de l'Italie, et parut consoler les Romains. Pareil honneur fut décerné, dans la ville de Florence, à sa Vénus, qui, sous le nom de *Venere italiana*, s'éleva sur le piédestal de la Vénus de Médicis absente. C'est à l'occasion du *Persée* que le pape rétablit en faveur de Canova la charge d'inspecteur général des arts et de conservateur des antiquités dans les États romains, créée par Léon X pour Raphaël. Tout en rendant justice au soin persévérant que l'artiste mit à la recherche du beau antique, nous devons ajouter que dans ses œuvres le beau n'est pas toujours fondé sur le vrai comme dans celles des anciens, et répéter que la forme y est plus ondoyante que souple, le principe de la souplesse véritable étant dans la force intérieure. Son imitation des Grecs se borne en général à des parties isolées, et s'étend rarement à l'ensemble. Aussi, quoiqu'on ait dit de lui qu'il faisait vivre le marbre, ce fut plutôt d'une apparence de vie que d'une vie réelle; il n'y a pas toujours unité individuelle, unité vivante; et si l'imitateur n'eût pas trouvé dans les ouvrages des anciens une si grande variété, il aurait pu tomber dans le maniérisme. La nouvelle direction qu'il voulut prendre dans ses derniers travaux prouve qu'il avait reconnu ce qui lui manquait à cet égard.

Sujets allégoriques. L'allégorie est souvent employée par Canova dans ses compositions et dans ses statues-portraits; mais la seule statue allégorique qu'il ait faite spécialement est celle de la *Paix*, dans des proportions colossales; les ailes qu'il a données à cette divinité semblent être une allusion à l'état politique de l'Europe sous l'empire. Il a aussi symbolisé la paix et la guerre dans un groupe de *Vénus et Mars*, qui appartient au roi d'Angleterre.

Mausolées. Nous avons parlé de ceux des trois papes, immenses et magnifiques travaux exécutés avec une facilité prodigieuse, et dont nous ne citerons ici, comme modèle de vérité imitative, que les deux lions couchés qui représentent la ville de Venise, où Rezzonico avait pris naissance. L'ouvrage le plus vaste que Canova ait exécuté en ce genre est le *tombeau de l'archiduchesse Christine d'Autriche*: c'est une réminiscence de celui qu'il avait conçu pour le Titien; il est orné d'un grand nombre de figures, entre lesquelles se fait remarquer celle du vieillard dans le groupe de la Bienfaisance. Le mausolée de l'amiral Nelson devait avoir un développement encore plus étendu; mais le projet en est resté sans exécution. En somme, ces masses pyramidales ou circulaires, plus gigantesques que grandes, et où le recueillement est en partie sacrifié à l'effet, font regretter la forme plus sévère et mieux appropriée des tombeaux en usage aux quinzième et seizième siècles. Les monuments de l'amiral Emo, de Gavino Hamilton, le plus intime ami de l'artiste, du poëte Alfieri, où l'on admire la figure de l'Italie qui pleure, du graveur Volpato, des Stuarts, etc., composés plus simplement, ont dû faire couler plus de larmes.

Sujets religieux. Nous avons mentionné la *Madeleine pénitente*, ainsi que les emblèmes des monuments funèbres. Les autres compositions dont l'artiste a puisé directement les motifs dans les sources saintes, sont une statue colossale de la *Religion victorieuse*, qui devait être élevée à Rome en mémoire des événements de 1814; une petite figure de *saint Jean-Baptiste enfant* et une *Descente de croix*.

Statues-portraits. C'est ici surtout que les idées de l'époque favorisèrent, au profit de l'art, l'application du système grec relativement au costume des personnages, et que Canova put mériter le titre de continuateur de l'antique. La statue colossale du roi de Naples Ferdinand IV, heureusement composée dans le style des anciens, avait réuni tous les suffrages; le plâtre fut menacé de destruction dans l'atelier par le vandalisme révolutionnaire, mais les autres figures qui peuplaient l'enceinte obtinrent grâce pour l'effigie royale. L'artiste fut appelé par Napoléon pour faire son portrait en pied. Il se rendit à Paris, et fut sur le point d'être arrêté par la gendarmerie, parce que son passeport n'était pas en règle: le Bernin, mandé par Louis XIV, était arrivé à Versailles dans les voitures de la cour. Canova mit tous ses soins à modeler cette tête héroïque, où, de son aveu, il trouva les formes les plus avantageuses à la sculpture. On remarqua dans les traits quelque ressemblance avec le sculpteur. Le corps du héros est représenté avec une simple draperie descendant du bras gauche, la main gauche tenant un long sceptre, et l'autre main supportant une

petite figure de Victoire : cette partie de la statue est restée loin de la perfection de la tête. L'*Agrippine* du Capitole fournit à l'artiste le motif de la statue assise de Mme Letitia Bonaparte, mère de Napoléon. La princesse Pauline, sœur de l'empereur, parut sous l'emblème de *Vénus victorieuse*. Quand la statue fut placée dans le palais Borghèse à Rome, le jour ne suffisant pas à l'empressement des spectateurs, le public fut admis à la contempler aux flambeaux. La princesse Élisa, autre sœur de l'empereur, mais dont la tête seule fut achevée, devait figurer dans le costume et avec les attributs de la muse Polymnie. Déjà Canova s'était applaudi d'avoir représenté en muse la princesse Léopoldine Esterhazy, qui excellait dans tous les arts; et les Américains lui avaient su gré d'avoir vêtu en général romain leur Washington, pour exprimer à la fois le guerrier et le législateur.

Pendant son premier séjour à Paris, Canova reçut des artistes l'accueil le plus distingué. Le peintre Gérard fit son portrait. L'Académie des beaux-arts se l'associa, et il assista à plusieurs séances de l'Institut comme un de ses membres. Rappelé en France, quelques années après, pour faire la statue-portrait de l'impératrice Marie-Louise, il en plaça la tête sur une figure de la Concorde. Dans les séances qu'il obtint pour les portraits de l'empereur et de l'impératrice, il ne dissimula aucune des vérités qu'il lui appartenait de faire entendre. Il protesta contre la spoliation de l'Italie et le déplacement des chefs-d'œuvre; il s'éleva aussi contre la représentation si stérile et si prodiguée alors de l'uniforme militaire moderne. Ces observations ne déplaisaient pas à l'empereur, qui voulait au contraire le retenir en France, et le charger de présider à toutes les entreprises relatives aux arts. Canova refusa; mais il accepta la direction des musées à Rome, où il remplissait depuis longtemps des fonctions semblables. Quelquefois, dans ces entretiens, Napoléon se laissait aller à une sorte d'épanchement. Un jour il lui échappa de dire : « A la bataille de Wagram, j'ai tiré cent mille coups de canon ; et cette dame que vous voyez là (en montrant Marie-Louise) souhaitait ma mort. — C'est bien vrai, » répondit-elle avec une franchise qui fit beaucoup rire l'empereur.

La statue de Napoléon ne fut pas vue du public. C'était en 1812; l'étoile du guerrier commençant à pâlir, l'image fut soustraite aux regards derrière une cloison en planches, dans une salle basse du Louvre : par un jeu bizarre de la fortune, elle passa dans les mains du duc de Wellington, qui la fit transporter à Londres.

L'énumération des statues-portraits et des bustes-portraits exécutés par Canova serait trop longue. Citons seulement la statue équestre de Napoléon pour la ville de Naples, dont le cheval fut seul exécuté en bronze pour recevoir un autre cavalier; le buste de l'empereur François II, pour la bibliothèque de Venise; le buste de Pie VII, dont l'artiste fit présent à ce pontife; son propre buste, de proportion colossale.

Après le désastre de Waterloo, les différents États de l'Europe, spoliés de leurs richesses artistiques par l'abus de la conquête, les revendiquèrent. Canova fit le voyage de Paris une troisième fois, muni des pouvoirs du pape pour reprendre les dépouilles de Rome. Quoique la réclamation fût juste et que le commissaire eût rempli sa tâche avec modération, laissant à la France, entre autres morceaux capitaux, la statue colossale du *Tibre*, la superbe *Pallas* de Velletri, et les *Noces de Cana*, une des merveilles de la peinture, il fut mal accueilli; et, comme il présida lui-même à l'encaissement des objets repris, il ne put échapper au surnom d'*emballeur du Musée*. Il quitta Paris dès qu'il le put, et se rendit à Londres. Les artistes anglais, le célèbre Flaxman à leur tête, lui firent la plus brillante réception, et l'invitèrent à un banquet, qui eut lieu dans la salle même du conseil académique. Il avait été appelé dans la capitale de l'Angleterre pour prononcer sur le mérite des marbres du Parthénon, que lord Elgin avait apportés d'Athènes. Il déclara que c'était la plus excellente sculpture existante, puisqu'à la beauté de la forme elle réunissait la souplesse de la chair et l'apparence animée de la vie. Il en conclut que la plupart des antiques connus n'étaient que des copies. Ce qui prouve au surplus la plénitude de sa conviction à cet égard, c'est qu'il essaya d'achever le groupe de *Mars et Vénus*, et d'exécuter la statue d'*Endymion*, sous l'empire de cette donnée; mais il n'était plus assez jeune pour y réussir.

Lorsque Canova rentra dans Rome, ramenant avec lui les chefs-d'œuvre, son arrivée fut un véritable triomphe. Le pape, satisfait de la manière dont l'artiste avait accompli sa mission, le nomma marquis d'Ischia par lettre autographe, « comme ayant bien mérité de la ville de Rome, » et par l'inscription de son nom dans le livre d'or au Capitole. Lui-même traça le dessin de ses armoiries : c'étaient une lyre et un serpent, monogramme d'*Orphée et Eurydice*, son premier ouvrage.

Les travaux immenses et continuels de Canova furent pour lui très-lucratifs. L'argent qu'il gagnait lui permit, dès le principe, de former de nouvelles entreprises, et dans la suite de fonder d'utiles établissements. La bienfaisance fut chez lui une vertu pratique. Quand l'Italie fut envahie par l'armée française, la capitale du monde chrétien étant menacée, les cardinaux, le clergé et tous les grands propriétaires de Rome quittèrent cette ville; la détresse y fut extrême. Canova employa toutes ses ressources à secourir les indigents. Ses libéralités, dans une seule de ces années calamiteuses, s'élevèrent à 140,000 francs. Un sculpteur espagnol pauvre, mais habile, ayant besoin de sa recommandation pour

vendre quelques morceaux de sculpture : « Les ouvrages d'Alvarès, dit Canova, restent invendus dans son atelier, parce qu'ils ne sont pas dans le mien. » Aimable, doux, complaisant, modeste, il ne connut ni morgue ni jalousie. Son caractère était si parfait, que, même parmi les envieux de sa renommée comme artiste, il n'y eut jamais qu'une voix sur ses qualités comme homme.

La réputation de Canova était tellement répandue en Europe, que tous les gouvernements voulaient avoir quelque production de son ciseau. D'abord il refusa plusieurs commandes, parce qu'il n'y pouvait pas suffire; mais lorsqu'il se fut engagé dans la construction d'une église, monument dont il ne pouvait prévoir la dépense, il les accepta toutes, faisant même, pour y satisfaire, des répétitions de ses propres ouvrages, auxquels son extrême facilité lui permettait d'introduire certains changements qui donnaient à ces copies le mérite et l'attrait d'un original.

Canova avait conçu le projet d'édifier à Possagno, sa patrie, un temple dont il voulut être lui-même l'architecte; mais, dans son architecture comme dans sa sculpture, plus imitateur de parties isolées que créateur d'un tout, il en prit les principaux motifs dans deux monuments de l'antiquité, le Parthénon d'Athènes et le Panthéon de Rome. Un portique à deux rangs de huit colonnes chacun, d'ordre dorique, donne entrée à une rotonde. L'artiste se proposant d'aller finir ses jours au village où il était né, la décoration de son édifice lui préparait des occupations selon son goût, pour le temps d'une retraite après laquelle il soupirait. La première pierre fut posée le 11 juillet 1819. Cette inauguration fut une fête; et il venait lui-même chaque année en célébrer l'anniversaire. Déjà il avait composé les bas-reliefs des métopes; il terminait pour l'intérieur un grand tableau d'autel, *le Christ déposé de la croix*, qu'il avait commencé vingt ans auparavant; mais la maladie qu'il avait contractée dans son assiduité au travail du trépan faisait des progrès. La pression forte et continue exercée par l'outil sur la poitrine ayant affaissé la cavité thoracique et déprimé les côtes, les organes digestifs furent altérés. On crut que le voyage de Naples serait de quelque efficacité, et le malade se rendit dans cette ville. Il avait aussi l'intention d'y surveiller la fonte du cavalier pour le cheval du monument équestre primitivement destiné à Napoléon. Le changement de lieu fut sans résultat. Canova revint à Rome, et de Rome alla à Possagno, espérant de l'air natal quelque amélioration. Ces lueurs s'étant bientôt évanouies, il se fit conduire à Venise pour y avoir les secours d'habiles médecins; mais l'affection était arrivée à son dernier période.

Une magnifique cérémonie funèbre eut lieu en son honneur : le corps fut transporté dans la grande salle de l'Académie des beaux-arts. Le comte Cicognara, qui en était président, improvisa un éloge de l'artiste dont il avait été l'ami, et proposa de lui élever un tombeau par une souscription européenne. L'Europe et l'Amérique y concoururent. Le monument a été érigé dans l'église *de' Frati*, à Venise.

Le cercueil fut accompagné processionnellement jusqu'au bord de la mer, où il fut remis à l'archiprêtre de Possagno. Toute la population se porta au-devant du cortége avec les démonstrations de la plus profonde douleur; et l'enceinte de l'église où il s'arrêta ne pouvant contenir la foule, l'oraison funèbre fut prononcée sur la place publique. Rome participa à cette douleur et à ces hommages. La métropole des arts fit célébrer des pompes funéraires pour honorer l'artiste dont elle était en deuil. Les diverses académies romaines lui décernèrent des éloges solennels, et deux statues lui furent élevées, l'une dans la salle des séances de l'Académie de Saint-Luc, dont il avait obtenu le rétablissement; l'autre dans le musée du Capitole.

En résumant cette brillante carrière d'artiste, on y observe trois phases distinctes. Canova commença par copier une nature sans choix, et ses premières imitations furent communes. Il voulut ensuite les ennoblir par une prétendue généralisation de la forme individuelle; et il se jeta dans l'idéal, théorie qui, reposant sur un mensonge, conduit involontairement à chercher le beau hors du vrai. Aussi a-t-on dit que beaucoup de ses figures avaient l'apparence d'être nées plutôt que faites; expression dont le vague ou même le vide semble indiquer une tendance fausse ou affectée.

Enfin, la vue des marbres du Parthénon lui fit reconnaître une autre voie, et prononcer que le beau n'est que dans le vrai, c'est-à-dire dans la reproduction exacte de la nature choisie. Ce jugement, qu'il prononça lui-même, et qui donnait une sorte de démenti à la plus grande partie de sa propre sculpture, caractériserait seul un génie supérieur. Personne, au reste, n'était plus capable que Canova de se mettre en présence de la nature; malheureusement, il ne s'y mit pas assez : aussi plusieurs de ses ouvrages, privés de la magie du marbre par le moulage en plâtre, perdent beaucoup de leur effet. Il n'en a pas moins illustré son art non-seulement par le nombre, la grandeur et la variété de ses productions, mais aussi comme chef d'école. Moins sévère que David son contemporain, qui régénéra la peinture, Canova peut néanmoins être regardé comme le régénérateur de l'art statuaire; il fut un des artistes les plus féconds qui aient existé, et le plus grand statuaire de son époque.

L'Œuvre de Canova, précédé d'un essai sur sa vie et ses ouvrages, a été publié par MM. Réveil et H. de Latouche (Paris, 1825, gr. in-8°). Le texte est de ce dernier : nous en donnerons un échantillon, pour montrer ce que les beaux-arts gagnent à faire alliance avec le jour-

nalisme, et à lui emprunter sa politique. Tout le monde connaît le nom de l'un des plus généreux protecteurs des arts et des sciences en Russie, le comte Romantzof, chancelier de l'empire. Or, voici en quels termes M. H. de Latouche en parle à l'occasion de la statue de la *Paix*: « C'est *un courtisan tartare*, dit-il, un chancelier *du nom de* Romantzof, qui commanda au simulacre de cette divinité de naître, parce qu'il avait, vers l'an de grâce 1808, arraché la Finlande suédoise à ses lois naturelles, et réuni violemment les hommes qui la cultivaient aux *innombrables troupeaux de son maître*. » C'est en général dans le même goût que le texte est rédigé. On consultera avec plus de profit l'ouvrage savant et remarquable, quoiqu'un peu louangeur, de M. Quatremère de Quincy : *Canova et ses ouvrages*, ou *Mémoires historiques sur la vie et les travaux de ce célèbre artiste* (Paris, 1834, gr. in-8°); *Memorie per servire alla vita del march. Canova* (Venise, 1823); la biographie allemande de M. Hase, dans les *Zeitgenossen;* la Vie de Canova, par Missirini (Prato, 1824); et *the Works of Canova* (son œuvre gravée au trait), par Moses (Londres, 1828, 3 vol.) et Cicognara. Dans la plupart de ces livres, on trouve la liste chronologique des ouvrages de Canova, et l'indication des lieux où on les conserve. Parmi ceux qui sont à Paris, nous citerons *la Madeleine,* qui fut achetée, sous l'empire, par le marquis de Sommariva. Nous avons vu en Russie le groupe de l'*Amour et Psyché couchés,* acheté en 1796 par le prince Ioussoupof; le groupe des mêmes personnages mythologiques, mais debout, et dans lequel Psyché pose sur la main de l'Amour un papillon (fait pour la Malmaison, 1800, et transporté de là à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg); une *Hébé* de la Malmaison; la statue de la *Paix*, etc. L'œuvre de Canova a été gravée avec soin à la Chalcographie romaine. [M. Miel, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Cicognara, *Vita di Canova*. — *Edinburgh-Review*, février 1826. — Missirini, *Vita di Canova*. — Quatremère de Quincy. — *Archives littéraires*, 1804. — Artaud, *Italie*, dans l'*Univers pittoresque*. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*. — Henri de Latouche, *OEuvre de Canova*.

CANOVAÏ (*Stanislas*), historiographe florentin, né à Florence le 27 mars 1740, mort dans la même ville le 17 novembre 1811. Il prit l'habit ecclésiastique de bonne heure, et fit ses études à l'université de Pise; il s'adonna surtout aux mathématiques, dont il devint professeur à Cortone en même temps que membre de l'Académie des antiquités étrusques. Il fut appelé ensuite à remplir la chaire de mathématiques du collége de Parme. Le comte de Durfort, ambassadeur de France en Toscane, avait fondé un prix pour l'éloge d'Améric Vespuce : Canovaï concourut pour ce prix, et, s'appuyant sur de certaines preuves, osa s'élever contre l'opinion générale qui proclame Christophe Colomb comme ayant abordé le premier en Amérique. Accompagnant son assertion de différentes pièces, Canovaï affirmait qu'Améric Vespuce avait fait à la fois la découverte du continent auquel on a donné son nom et celle du Brésil, Christophe Colomb n'ayant abordé en Amérique qu'une année après. Le P. Canovaï trouva un contradicteur dans le comte Jean Galeani Napione, qui publia à ce sujet une dissertation sous le titre d'*Examen critique du premier voyage d'Améric Vespuce au nouveau monde* : Canovaï y répondit, et remporta le prix proposé. Ce littérateur distingué était en même temps un ecclésiastique d'une piété et d'une vertu exemplaire; ce fut lui qui assista Alfieri mourant. Il a laissé : *Componimento drammatico da cantarsi nella nobile Accademia Etrusca;* Florence, 1775, in-8°; — *Riflessioni intorno alle publichescuole;* Florence, 1775, in-8°; — *Orazione funebre del marchese cavaliere Giuseppe Benvenuto Veneti di Cortona;* Florence, 1780, in-4°; — *Concetto in cui tennero gli antichi il teatro*, imprimé dans les *Libri poetici della Bibbia, tradotti da Saverio Mattei;* Naples, 1781, in-8°; — *Leçons élémentaires de Mathématiques*, traduites, avec le P. Gaëtan del Ricco, du français de la Caille; Pavie et Modène, 1781; — *Tables logarithmiques*, traduites, avec le même, de Gardiner; Florence, 1782; — *Dissertazione sull' anno magno, secondo Plutarco e Suida, appresso gli antichi Toscani*, imprimée dans le recueil de l'Académie étrusque de Cortone; Florence, 1783; — *Monumenti relativi al giudizio pronunziato dall' Accademia Etrusca di Cortona di un elogio d'Amerigo Vespucci;* Florence, 1787, in-8°; — *Elementi di Fisica matematica;* Florence, 1788, publiés en collaboration du P. Ricco; — *Elogio d'Amerigo Vespucci, che ha riportato il premio dalla nobile Accademia Etrusca di Cortona, con una dissertazione giustificativa di questo celebre navigatore;* Florence, 1788 et 1798, avec portrait; — *Riflessioni sul metodo di risolvere l'equazioni numeriche proposte dal signore de Lagrange*, imprimées dans les *Atti de' Fisiocritici di Siena;* Sienne, 1794; — *Dissertazione sopra il primo viaggio d'Amerigo Vespucci alle Indie occidentali;* Florence, 1809, in-8°; — *Esame critico del primo viaggio d'Amerigo Vespucci al nuovo mundo;* Florence, 1811.

Biographie des Contemporains. — Pozzetti, *Elogio di Stanislao Canovaï;* Bologne, 1812. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

*__CANOZIO__ (*Lorenzo*). *Voy.* Canotio.

*__CANPENDU__ (*Bernard de*) (de *Cane suspenso*), évêque français, mort en janvier 1278. Il fut élu évêque de Carcassonne en 1267, et s'occupa durant son épiscopat à réglementer son diocèse, et séparer les intérêts ecclésiastiques des intérêts temporels. Il n'a laissé que des *statuts synodaux*.

Sainte-Marthe, *Gallia Christiana nova*, t. VI, p. 888.

— *Histoire du Languedoc*, (t. III. p. [illegible]. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. [illegible].

* **CANSON** (*Barthélemy* DE), célèbre fabricant de papier, né en 1773 à Davezieu, près Annonay. Fils d'un officier aux armées du roi, il fut élevé chez les oratoriens, fit les campagnes de la république en qualité d'ingénieur, et épousa une des filles d'Étienne Montgolfier, inventeur des aérostats et fabricant de papier à Annonay. Après la mort de son beau-père, il devint propriétaire de l'usine déjà célèbre par les perfectionnements que les deux frères Joseph et Étienne Montgolfier avaient apportés à l'industrie du papier. On doit à sa fermeté la destruction du compagnonnage, qui était un obstacle aux progrès de cette industrie, à laquelle il a ajouté de nouveaux perfectionnements. Ses produits lui ont mérité les distinctions les plus honorables à toutes les expositions. On lui doit la mise en activité en France des premières machines à fabriquer le papier, d'après le système de Didot Saint-Léger; le collage à la cuve, mis en pratique d'une manière efficace et complète; l'emploi des pompes pneumatiques appliquées à la fabrication du papier, etc. Il fut nommé pair de France en 1831.

Ses fils, qui sont aujourd'hui à la tête de ses beaux établissements, soutiennent une réputation justement acquise.

CANSOUN-GAURY. *Voy.* CAMPSON-GAURY.

* **CANSTATT** (*Charles-Frédéric*), médecin allemand, né à Ratisbonne le 11 juillet 1807, mort le 10 mars 1850. Fils d'un médecin qui se livrait à la pratique, il embrassa la profession paternelle après avoir fait ses premières études à Munich, et ses études médicales à Vienne et à Würzbourg; puis il vint s'établir en 1831 dans sa ville natale. En 1832 il fit un voyage à Paris, pour y étudier le choléra; de là il se rendit en Suisse et à Bruxelles, où il fut chargé par le gouvernement belge, informé de ses connaissances spéciales en cette matière, de diriger un hôpital de cholériques. Après avoir pratiqué à Bruxelles pendant cinq ans, et séjourné de nouveau à Paris en 1837, il revint à Würzbourg, où il fut nommé médecin expert; et en 1843 il succéda à Hanke dans la chaire de clinique et dans la direction de l'hôpital d'Erlangen. Il mourut dans cette ville, après un voyage en Italie. On a de lui : *Darstellung und Kritische Beleuchtung des Wesens und der bis jezt aufgefundenen Behandlungs-Weise der Ostindischen Brechruhr* (Exposé et explication critique de la nature du choléra asiatique, et du traitement adopté jusqu'à ce jour pour cette maladie); Ratisbonne, 1831; — *Die Krankheiten des hoehern Alters und ihre Heilung* (Des maladies de la vieillesse, et de leur traitement); Erlangen, 1839, 2 vol.; — *Die specielle Pathologie und Therapie vom klinischem Standpunkte aus bearbeitet* (la Pathologie spéciale et la thérapeutique démontrées du point de vue de la clinique); Erlangen, 1841-1842, 4 vol.; — *de Morbo Brightii*; Erlangen, 1844; — *Klinische Rückblicke* (Études rétrospectives de clinique); Tubingue, 1850-1851, 2 volumes.

Conversations-Lexicon.

CANSTEIN (*Charles-Hildebrand*, baron DE), philanthrope allemand, né à Lindenberg le 15 août 1667, mort à Halle le 19 août 1719. Il fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, devint page de l'électeur de Brandebourg et servit plus tard comme volontaire dans les Pays-Bas, où une grave et dangereuse maladie le contraignit à quitter le service militaire. Retiré, par suite de cette maladie, à Halle, il se lia d'amitié avec le célèbre prédicateur Spener, et se voua à des œuvres de piété. Le désir de répandre les sentiments religieux dont il était animé lui-même parmi ses contemporains, et surtout parmi les classes peu aisées, lui inspira l'idée de faire imprimer la Bible en caractères stables. Il ouvrit à cet effet une souscription, et y consacra une grande partie de ses propres fonds. Son entreprise (1712), connue sous le nom d'*Institution biblique de Canstein*, eut un succès prodigieux. Des millions de Bibles et de Nouveaux Testaments furent successivement imprimés dans divers formats, et vendus à des prix très-modérés; le produit des ventes était exclusivement employé à la réimpression de l'Écriture, ce qui assura la durée de l'institution, qui s'est conservée jusqu'à ce jour. Canstein a écrit une *Harmonie des quatre évangélistes*; Halle, 1718, in-fol.; et la *Vie de Spener*, Halle, 1729. Il légua à la maison des orphelins de Halle sa bibliothèque et une partie de sa fortune.

Conversations-Lexicon.

CANSTEIN (*Raban* DE), administrateur et homme d'État prussien, né le 19 août 1617, mort le 22 mars 1680 à Lindenberg. Après avoir étudié à Wittenberg, il s'éleva successivement jusqu'à la charge de grand maréchal de cour et président de chambre. Il devint l'ami intime du grand électeur Frédéric-Guillaume, qu'il accompagna dans tous ses voyages, et qui le chargea des négociations les plus difficiles. Étant rentré plus tard dans la vie privée, il passa le reste de sa vie à son château de Lindenberg, où il mourut.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie.*

CANT. *Voy.* KANT.

* **CANT** (*Arend*), anatomiste et médecin hollandais, mort très-jeune à Dordrecht en 1723. Il fit de rapides progrès à l'école de Ruysch, qui se servit de lui dans sa vieillesse pour se faire aider dans les dissections. En outre, il dessinait et gravait lui-même habilement les figures anatomiques, et il augmenta la valeur de ses ouvrages en y joignant des planches dessinées à la façon d'Eustachi. On a de lui : *Disputatio inauguralis de receptaculo et ductu chyli*; Leyde, 1721, in-4°; — *Impetus primi anatomici, ex lustratis cadaveribus nati, quos propria manu consignavit auctor*; Leyde, 1721,

grand in-f°., avec planches gravées par lui-même.

Éloy, *Dict. de la médecine*. — Carrère, *Bibliothèque de la Médec*. — Mohsen, *Bildnisse berühmter Aertzte*, p. 121.

CANTACUZÈNE (*Jean V*, Ἰωάννης ὁ Καντακουζήνος), empereur de Constantinople, né vers 1292, mort vers la fin du quatorzième siècle. Il appartenait à une famille qui marque dans l'histoire byzantine à partir du douzième siècle. Le premier Cantacuzène connu commandait la flotte grecque sous Alexis Comnène, et fut vainqueur en Dalmatie dans la guerre contre Bohémond, en 1107. Jean Cantacuzène, fils ou petit-fils du précédent, épousa Marie Comnène, nièce de l'empereur Manuel, et fut tué dans la guerre contre les Turks Sedjoukides vers 1174. Deux membres de la même famille, Manuel et Jean, furent aveuglés par l'ordre des empereurs Manuel et Andronic Comnène. Jean, quoique aveugle, fut nommé César par Isaac l'Ange, dont il avait épousé la sœur Irène, et périt dans la guerre contre les Bulgares après 1193. Un autre Manuel Cantacuzène, général de Jean Vatace, empereur de Nice, mourut dans la seconde moitié du treizième siècle. Le fils de Manuel, Jean, préfet du Péloponèse, mort dans son gouvernement à l'âge de trente ans, laissa de sa femme Théodora Paléologine deux fils et une fille; l'aîné de ces enfants, Jean-Ange Comnène Paléologue Cantacuzène, parvint à l'empire sous le nom de JEAN V ou JEAN VI. Porté par sa naissance aux plus hautes dignités, et *paracémomène* au commencement de la lutte entre Andronic le Vieux et son petit-fils, il se déclara pour Andronic le Jeune, qui lui donna, avec le titre de *grand domestique*, l'autorité de premier ministre. Ce fut aux talents militaires et politiques de son habile conseiller que le jeune prince dut, en 1328, après sept ans de guerre civile, la possession incontestée de la couronne impériale. Brave, spirituel et aimable, mais insouciant et adonné aux plaisirs, il laissa le pouvoir au grand domestique, qui en usa avec modération et fermeté, ramena à l'obéissance l'Étolie et Lesbos, qui s'étaient séparées de l'empire, et resta pur de malversations et de violences dans un siècle de crimes et de corruption. Andronic, trop faible pour gouverner par lui-même et trop intelligent pour ne pas apprécier son ministre, voulut l'associer à l'empire dès 1329. Cantacuzène refusa un titre qui n'aurait rien ajouté à sa puissance. En 1341, il reçut de l'empereur mourant la garde de son fils encore enfant, et la mission de gouverner l'empire sous la régence de l'impératrice mère Anne de Savoie. Il se trouva en butte, presque aussitôt après la mort d'Andronic, aux attaques d'abord cachées, puis manifestes. de l'amiral Apocauque et de Jean d'Apri, patriarche de Constantinople. Ces deux ambitieux, qui lui devaient tout, s'emparèrent de l'esprit de l'impératrice, ruinèrent le crédit du grand domestique, et trouvèrent de nombreux adhérents dans cette foule d'envieux qu'excite toujours une grande fortune, même justifiée par des services éclatants. Cantacuzène, absent de Constantinople, fut accusé de haute trahison, jugé par ses ennemis, déclaré coupable, condamné à la peine capitale, et se trouva placé entre la mort ou la révolte. Poussé par ses partisans encore nombreux, et les soldats qui lui restaient fidèles, il se décida à défendre sa vie, et prit les armes non contre Jean Paléologue, mais contre ses perfides conseillers. Il se fit couronner empereur à Didymotique le 21 octobre 1341. Quelques bons motifs que donne Cantacuzène pour justifier sa conduite, fort simple chez un homme d'État ambitieux, elle ne s'accorde guère avec les principes de loyauté qu'il affichait sans cesse. Son couronnement était une usurpation, que le succès seul pouvait absoudre.

Les premiers événements ne répondirent pas à l'attente du nouvel empereur. Apocauque, qui venait de se faire nommer grand duc, était un scélérat qui n'avait pas les mêmes scrupules que Cantacuzène, et disposé à employer tous les moyens. Il souleva la populace par l'appât du pillage, contint les grands par la terreur, jeta dans un cachot, où elle mourut bientôt, la vieille mère de Cantacuzène, livra au pillage les biens du rebelle et de ses amis, lui enleva à prix d'argent ses principaux partisans, Monomaque, Synadène, Gui d'Arménie, une partie de ses soldats, battit le reste à Gynecocastre, et le força lui-même à se sauver auprès de Douchan, kral de Servie, au mois de juillet 1342. Il ne restait plus à l'usurpateur que Didymotique, défendue par sa femme Irène. Pour se rouvrir le chemin de cette ville, il essaya dès le mois de septembre d'enlever Phères avec quelques troupes serves. Repoussé avec perte, et averti que Douchan était prêt à traiter avec Apocauque, il s'adressa au prince turc d'Aïdin, c'est-à-dire de la Lydie et de la Carie. Oumour-Bey accourut avec vingt-huit mille hommes. Quoique forcé à une prompte retraite par un hiver précoce, il eut le temps de débloquer Didymotique, et fournit à Irène les moyens de prolonger son opiniâtre résistance. De son côté, Cantacuzène s'empara de Berrée, et ne se trouva plus à la merci de Douchan. Au mois de septembre 1343, Oumour revint d'Asie, et réjoignit son allié à Berrée. Tous deux, après une tentative inutile contre Thessalonique, où dominaient les *zélés*, démagogues sanguinaires, mais énergiques, marchèrent sur la Thrace, et arrivèrent enfin à Didymotique. Au commencement de 1344, Oumour fut rappelé en Asie par la nécessité de défendre Smyrne contre les Génois et les chevaliers de Rhodes; mais Cantacuzène trouva un allié aussi puissant, quoique moins dévoué, dans Orkhan, sultan des Turks Osmanlis, et il fut délivré d'Apocauque par un hasard heureux. Le grand duc fut tué en visitant les prisons de Constantiople, le 11 juillet 1345. Dès lors la victoire de l'usurpateur fut assurée. Il se fit sacrer une seconde fois à Didymotique par le patriarche de Jérusalem,

et refusa, pour ne pas fermer la porte aux négociations, de désigner son fils Matthieu pour son successeur, au détriment de Jean Paléologue. En même temps il s'unit plus étroitement avec Orkhan, en lui donnant en mariage sa fille Théodora. Le parti des Paléologue s'affaiblissait chaque jour. Les passions populaires, si habilement dirigées par Apocauque, s'épuisaient maintenant dans une agitation sans but. Jean d'Apri se rapprochait sensiblement de son ancien bienfaiteur. Anne de Savoie, qui, elle aussi, sentait la nécessité de traiter, commença par punir l'ambitieux patriarche; elle le fit déposer par un concile où dominaient les palamites, partisans de l'usurpateur, longtemps persécutés par Jean d'Apri. La séance du concile n'était pas encore terminée lorsque, dans la nuit du 11 février 1347, Cantacuzène s'empara de Constantinople, que personne ne défendait, et dont l'officier génois Facciolati lui livra les portes.

Le vainqueur résista loyalement à Orkhan, qui lui conseillait de se défaire du fils d'Andronic, et à ses soldats, qui le pressaient de régner seul; il partagea le trône avec le vaincu. Les deux empereurs furent couronnés le 13 mai par Isidore, successeur de Jean d'Apri; et le mariage de Jean Paléologue et d'Héléna Cantacuzène sembla confondre les intérêts des deux familles. Ces deux cérémonies furent attristées par les troubles des provinces, la misère publique et la pénurie du trésor, qui, selon la singulière expression de Nicéphore Grégoras, ne contenait que les *atomes* d'Épicure. L'usurpateur triomphant eut à lutter contre des difficultés que tout le génie d'un grand homme n'aurait pu surmonter. En 1347, la peste noire, qui enleva le plus jeune fils de Cantacuzène; deux guerres malheureuses contre les Génois en 1348 et en 1350; des négociations inutiles avec le saint-siége pour la réunion des deux églises; la place de patriarche de Constantinople donnée en 1350 à Calliste, palamite féroce, qui souleva le clergé; le triomphe odieux et ridicule des *omphalopsiques* obtenant la proscription de Barlaam, et l'emprisonnement de Nic. Grégoras: tels sont les principaux événements qui séparent la victoire de Cantacuzène du renouvellement de la guerre civile. Jean Paléologue, retiré à Thessalonique, et impatient de ressaisir tout l'héritage de son père, s'allia avec Douchan en mai 1351. Cette velléité de révolte fut apaisée par l'intervention d'Anne de Savoie; mais la paix conclue entre les deux empereurs ne fut qu'un court répit. Le jeune prince se mit en guerre ouverte avec son collègue en septembre 1352. Battu par les forces réunies de son beau-père et d'Orkhan, il se réfugia à Ténédos. Cantacuzène se décida alors, non sans de longues hésitations, à l'exclure du trône pour y faire monter son propre fils Matthieu. Cette nouvelle usurpation dura peu; Matthieu fut couronné au printemps de 1354; et, moins d'un an après, Jean Paléologue, aidé du noble génois Gasteluzzi, se présenta devant le port de Constantinople. Cantacuzène n'osa pas leur en interdire l'entrée, et le jeune Paléologue se trouva ainsi placé à la tête de tous les mécontents de la capitale. Cantacuzène n'était plus maître des événements. Bien qu'il eût entre les mains les plus fortes positions de Constantinople, qu'il fût défendu par les Catalans, aventuriers braves et dévoués, il ne voulut pas conserver au prix d'une effusion de sang une souveraineté précaire, illégitime; et, cédant plus encore à ses scrupules qu'au soulèvement populaire, il abdiqua vers la fin de décembre 1354, et se retira dans le monastère de Mangane, sous le nom de Joasaph (Joseph), pendant que sa femme prenait le voile et le nom d'Eugénie dans le couvent de Sainte-Marthe. En abandonnant la partie lorsqu'elle était encore loin d'être perdue, Cantacuzène se fit accuser de faiblesse par ses contemporains et même par sa famille; et Irène, en partant pour le cloître, put dire à l'ex-empereur: « Si j'avais gardé Didymotique comme vous Constantinople, il y a douze ans que nous ferions notre salut. »

Le monarque déchu vécut dès lors dans la retraite, et remplit ses loisirs par des exercices de piété et des compositions littéraires. L'époque de sa mort est douteuse; il vivait encore en 1375, puisque le pape Grégoire XI lui écrivit à cette date; mais il est peu croyable qu'il ait, comme le prétendent Lambèce et Ducange, prolongé sa vie jusqu'en 1411, c'est-à-dire jusqu'à plus de cent dix ans.

On a de Cantacuzène *Quatre livres de Mémoires* (Ἱστοριῶν βιβλία δ'), qui contiennent l'histoire de l'empire grec depuis 1320 jusqu'en 1360. Cet ouvrage, qui n'est pas la confession sincère d'un pénitent, mais l'apologie d'un homme d'État ambitieux, présente, si on le contrôle par les récits passionnés, dans un autre sens, de Nicéphore Grégoras, un tableau exact et intéressant d'une longue période de la décadence byzantine. Au point de vue littéraire, ces mémoires, écrits d'un style correct et même élégant, quoiqu'un peu terne et languissant, offrent une imitation habile de Thucydide. On regrette qu'ils soient surchargés de discours souvent plus dignes d'un rhéteur que d'un homme d'État. Jacob Pontanus traduisit, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Munich, les *Mémoires* de Cantacuzène, et ajouta des notes et la vie de l'auteur à cette traduction, éditée par Gretser, Ingolstadt, 1603, in-fol., et réimprimée avec le texte grec, publié pour la première fois d'après un manuscrit du chancelier Séguier; Paris, 1645, 3 vol. in-fol. La magnifique édition *princeps* de Paris, réimprimée assez médiocrement dans la collection des auteurs byzantins de Venise en 1729, a été reproduite avec beaucoup de soins par M. Louis Schopen, pour la collection byzantine de Bonn, 1828-1832, 3 vol. in-8°. Les *Mémoires* de Cantacuzène ont été traduits en

français par le président Cousin dans son *Histoire de Constantinople depuis le règne de l'ancien Justin jusqu'à la fin de l'empire;* Paris, 1672-1674, 8 vol. in-4°; — Κατὰ τῆς τῶν Σαρακηνῶν αἱρέσεως ἀπολογίαι Δ; Κατὰ τὸν Μωάμεδ λόγοι Α. Ces apologies du christianisme contre la religion de Mahomet prouvent que Cantacuzène connaissait bien les croyances qu'il attaquait, quoiqu'il mêle trop de fables et de légendes à ses arguments; elles furent traduites et publiées par Rudolphe Gualter; Bâle, 1543, in-fol.; la traduction seule fut réimprimée dans la même ville en 1550, sous le titre de *Assertio contra fidem mohammeticam;* — une *paraphrase* inédite des *Ethiques* d'Aristote; — *six Épitres* existant à Oxford.

CANTACUZÈNE (*Matthieu* Ματθαῖος ὁ Καντακουζηνός), fils aîné du précédent, né vers 1325, mort vers la fin du quatorzième siècle. Associé à l'empire en 1353, il continua la guerre civile même après l'abdication de son père. Fait prisonnier par les Serves, livré à Jean Paléologue, placé par celui-ci dans l'alternative d'une renonciation au trône ou d'une prison perpétuelle, il consentit à quitter le titre d'empereur, et se retira dans un cloître. Dans sa retraite forcée, il composa plusieurs commentaires sur les saintes Écritures. Un seul a été publié avec une traduction par Vincent Richard : *Commentarii in Cantica Canticorum;* Rome, 1624, in-fol. Un des fils de Matthieu, George Suchetai, fut grand général et amiral. Manuel, fils de Suchetai, devint prince de Messène, se soumit au sultan Mahomet II en 1460, et alla mourir en Hongrie. C'est le dernier membre connu de la famille des Cantacuzène. LÉO JOUBERT.

Cantacuzène, *Mémoires.* — Nicéphore Grégoras, *Histoire Byzantine.* — Ducas. — Phranza, I, 1-14. — Jac. Pontanus, *Vita Joannis Cantacuzeni.* — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VII, p. 787. — Hankins, *De Byzant. rerum script. græc.*, p. 602.— Ducange, *Familles byzantines.* — Val. Parisot, *Cantacuzène, homme d'État et historien.*

CANTACUZÈNE (*Serban II*), vayvode valaque, né vers 1640, mort en 1688. Il appartenait à une famille grecque établie en Moldavie et en Valachie depuis le quinzième siècle, et prétendait descendre de la famille impériale des Cantacuzène par Manuel, petit-fils de Jean Cantacuzène. Son père Constantin avait épousé la fille de Serban Ier, et, après avoir occupé de hautes dignités, il avait été assassiné par l'ordre du vayvode Grégoire Ghica. La mort de Constantin n'amena pas la ruine de sa famille; car Grégoire, poursuivi par l'indignation publique et les menaces des Turcs, s'enfuit en Allemagne; et le vayvode Antoine, qui lui succéda, éleva Serban à la dignité de spatar en 1669. La déposition d'Antoine et le retour de Grégoire forcèrent Serban à s'enfuir à Andrinople, pendant que ses frères étaient arrêtés, envoyés aux mines de sel, et torturés horriblement. Au bout de quelques années, Ghica fut déposé pour s'être uni aux Polonais; et sous son successeur Ducas les Cantacuzène eurent des alternatives de faveur et de disgrâce, au milieu desquelles Serban obtint la place de grand logothète ou premier ministre, et fut appelé par le divan à remplacer le vayvode Ducas au moment où celui-ci, dit-on, allait le faire périr. Serban II prit possession de la principauté le 6 janvier 1679. Il était animé d'excellentes intentions, rendues inutiles par les Turcs, qui épuisaient le pays d'argent et de provisions, et forçaient les habitants à les suivre dans leurs expéditions contre les chrétiens. Ce fut ainsi que Serban II dut marcher contre Vienne à la suite de Kara-Mustapha. La tranchée fut ouverte le 14 juillet 1683. Les Moldo-Valaques chargés de la construction et de la garde des ponts les laissèrent détruire deux fois (15 juillet et 6 août), et Serban informait les assiégés de tout ce qui se passait au camp. Un petit bois situé près de Schœnbrun porte encore aujourd'hui le nom de *Moldavar Holzel*, bois Moldave. Vienne ayant été délivrée par Sobieski le 12 septembre, le désastre des Turcs excita Serban II à se déclarer indépendant. Il entretint des relations avec l'empereur d'Allemagne et les czars de Russie Jean et Pierre, et forma en secret une armée de près de 30,000 hommes. Léopold lui donna le titre de comte de l'Empire, et lui fit entrevoir le trône de Constantinople; mais les boyards, découragés par tant d'insurrections malheureuses, refusèrent de suivre Serban dans cette entreprise, et lui-même mourut au moment d'exécuter ses projets (19 octobre 1688). On prétend qu'il fut empoisonné par son frère Constantin et par son neveu Constantin Brancovan Bessaraba (*voy.* ce nom), qui lui succéda.

CANTACUZÈNE (*Démétrius*), frère du précédent, fut deux fois vayvode de Moldavie. Il se fit détester de ses sujets, sans pouvoir gagner la faveur des Turcs. Forcé de se réfugier en Pologne en 1679, il ne fut replacé à la tête de la principauté que pour être bientôt destitué par le grand vizir Ibrahim-Pacha, en 1685. Il fut remplacé par Constantin Cantemir.

* CANTACUZÈNE (*Étienne III*), fils de Constantin Cantacuzène, succéda à son cousin Constantin Brancovan en 1714; mais les Turcs ne l'avaient nommé que pour renverser plus facilement Brancovan : aussitôt qu'ils se furent débarrassés de celui-ci, ils songèrent à se défaire d'Étienne, qui ne put prévenir sa chute par sa soumission envers le divan, et qui la hâta par ses intrigues avec la cour de Vienne. Il fut déposé (janvier 1716), arrêté, et conduit avec son père à Constantinople, où ils furent exécutés le 7 juin 1716. « Avec Cantacuzène, dit un historien moldave contemporain, mourut le dernier prince indigène; avec lui s'éteignit la dernière étincelle de la liberté et de l'indépendance valaque. » Son successeur Nicolas Maurocordato fut le premier prince fanariote, c'est-à-dire pris parmi les familles princières des Grecs établis dans un quar-

tier de Constantinople désigné sous le nom de *Fanar*. LÉO JOUBERT.

Kogalnitchan, *Hist. de la Valachie*. — Cantemir, *Hist. de l'Empire ottoman*.

CANTACUZÈNE (*Constantin*). *Voy.* BESSARABA.

CANTA-GALLINA (*Remi*), graveur italien, mort à Florence vers 1630. Il apprit le dessin à l'école des Carrache, mais se fit peu remarquer dans la peinture. Il exécuta un grand nombre de *vues* et principalement des *décorations de fêtes*, d'après ses propres dessins ou ceux du Parigi. Il peignait en outre très-bien, et dessinait correctement à la plume. Au rapport de Gori, Canta-Gallina fut le maître du célèbre Callot.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Gori, *OEuvres*.

***CANTALUPO** (*Angelo di Costanzo*). *Voy.* COSTANZO (*Angelo di*).

CANTALYCIUS ou **CANTALICIO**, dit VALENTINO (*Jean-Baptiste*), cardinal et poëte italien, né à Cantalice (Abruzzes), mort en 1514. Il prit son nom de sa ville natale, et son surnom de celui de César Borgia, évêque de Valence, dont Cantalycius éleva le parent, Louis Borgia. Par la protection de cette puissante famille, Cantalycius obtint en 1503 l'évêché de Penna et d'Altri, et assista au concile général de Latran en 1512. On a de ce prélat : *Epigrammata;* Venise, 1493, in-4° : cet ouvrage contient douze livres d'épigrammes et deux de distiques ; à la fin du volume on trouve quelques pièces des disciples de l'auteur; — *De Parthenope bis capta, Gonsalvia duce*, en quatre livres; Naples, 1506, in-fol., et Strasbourg, 1513, in-4°; — *Canones grammatices et metrices;* Rome, 1509, in-4°.

La Monnoye, *Remarques sur les jugements des savants*. — Toppi, *Bibl. Napolet.*

CANTARIUS. *Voy.* ODON DE KENT.

***CANTARINI** (*Ange*), chirurgien italien, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Chirurgia prattica, accommodata al uso scolaresco;* Padoue, 1715, in-4°.

Carrère, *Bibl. de la Médecine*.

* **CANTARINI** (*Fr.*), poëte italien, vivait à la fin du seizième siècle. On a de lui : *la Fida Ninfa, favola pastorale;* Venise, 1598, in-8°.

Catal. Bibl. Douay. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **CANTARINI** (*Simone*), dit SIMONE DA PESARO, peintre de l'école bolonaise, né à Oropezza près de Pesaro en 1612, mort à Vérone en 1648. Il fut successivement élève de Giacomo Pandolfini et de Claudio Ridolfi; mais il devint surtout habile dessinateur en étudiant les estampes d'Augustin Carrache, et coloriste en copiant les meilleurs ouvrages du Baroccio et des maîtres de l'école vénitienne. Il avait déjà commencé à produire en public quelques ouvrages, quand on apporta à Pesaro, et dans la ville voisine de Fano, trois excellents tableaux du Guide. Leur vue enflamma Cantarini d'une vive émulation, et de ce jour il n'eut plus qu'un but, d'imiter le style du Guide, et s'efforça de l'égaler. Le succès couronna son audace, et bientôt un de ses tableaux, placé auprès d'un *saint Thomas* du Guide, ne parut pas indigne de ce grand maître par la beauté et la variété des têtes, l'habile distribution de la lumière et des ombres. Non content de ce premier essai, Cantarini partit pour Bologne, et, dissimulant le talent qu'il avait déjà acquis, entra dans l'atelier du Guide lui-même, qui ne pouvait assez s'étonner de la rapidité de ses progrès. Malheureusement pour lui, Cantarini n'avait pas un caractère à se plier longtemps à cet état de dépendance; il commença à se permettre de critiquer l'Albane, le Dominiquin, et son maître lui-même. Tant de présomption, jointe à la négligence qu'il apportait à l'exécution des travaux qui lui étaient confiés, lui fit perdre la faveur du public. Il fut obligé de quitter Bologne, et se rendit à Rome, où l'étude de l'antique et des chefs-d'œuvre de Raphaël changea presque entièrement sa manière. Lorsqu'il se vit appelé au service du duc de Mantoue, son orgueil naturel ne connut plus de bornes; il ne cessait de se louer lui-même outre mesure, dépréciant tous les autres artistes, et Jules Romain lui-même. Ayant eu le malheur de manquer un portrait du duc de Mantoue, et ayant encouru la disgrâce de ce prince par ses manières désagréables et la causticité de son esprit, il se retira à Vérone, où il mourut à l'âge de trente-six ans. On soupçonna quelqu'un des nombreux ennemis qu'il s'était faits de lui avoir versé du poison.

Cantarini, fut sous beaucoup de rapports, un peintre habile, et digne d'entrer en parallèle avec le Guide. Sans avoir autant d'élévation ni de science, il eut quelquefois plus de grâce, mais un peu plus recherchée; il excella surtout dans l'exécution des pieds et des mains, qu'il étudiait sans cesse dans les ouvrages de Louis Carrache. Il imita aussi ce maître pour les draperies; mais il ne parvint jamais à égaler en ce genre ni le Guide ni le Tiarini. Son coloris est vrai, mais toujours un peu gris; ce qui lui avait fait donner par l'Albane le surnom de *peintre cendré*.

On cite, parmi ses meilleurs ouvrages, le *Saint Jacques* de l'église de ce saint, à Rimini; le *Miracle de saint Pierre*, à Fano; la *Madeleine*, à Saint-Philippe de Pesaro; la *Transfiguration*, du musée de Milan; et le *Saint Romuald* qui se trouve dans cette ville au palais Paolucci. On voit de ce maître, à la Pinacothèque de Munich, le *Christ apparaissant à la Madeleine*, l'*Incrédulité de saint Thomas*, et une *Sainte Cécile;* au musée de Dresde, la *Chasteté de Joseph;* au Louvre, trois *Saintes Familles;* enfin au musée de Nantes, un *Ecce homo*.

Cantarini a gravé aussi un assez grand nombre d'eaux-fortes, parmi lesquelles : *Adam et Ève mangeant le fruit défendu;* — deux *Re*

pos en Égypte; — cinq Saintes Familles; — Saint Jean dans le désert; — l'Enlèvement d'Europe; Mercure et Argus; — Vénus et Adonis; — la Fortune, etc. E. BRETON.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Baldinucci, *Notizie*. — Winckelmann, *Neues Mahler-Lexikon*. — Villot, *Musée du Louvre*.

*CANTE DEL GABRIELLI D'AGOBBIO, podestat de Florence, vivait en 1302. Il était chef de condottieri en Romagne, et vint en 1301 se joindre à Charles de Valois. Il aida à faire triompher dans Florence le parti guelfe, dit *des Noirs*. et pendant six jours prit une part active au massacre des Blancs, ainsi qu'au pillage et à l'incendie de leurs palais. Un tiers de la ville fut brûlé dans cette sédition, à laquelle Charles assista de sang-froid. Après le rétablissement de l'ordre, Cante d'Agobbio fut nommé podestat le 11 novembre 1301. « Ce nouveau juge fut encouragé à la cruauté non-seulement par la violence du parti de qui il tenait sa charge, mais plus encore par l'avarice de Charles de Valois, qui partageait avec lui le produit des amendes. Pendant cinq mois que Charles passa à Florence, Cante condamna six cents citoyens à l'exil; il les soumit en même temps à des amendes de six et huit mille florins, avec menace de confiscation des biens s'ils ne payaient pas. Plusieurs héritières furent enlevées des mains de leur famille, et mariées par force. Dante Alighieri et Petraccio, père du poëte Pétrarque, furent compris dans cette proscription. » (Sismondi.) En 1306, Cante d'Agobbio fut nommé capitaine des Florentins noirs faisant le siége de Pistoie, et se souilla encore par les atrocités qu'il laissa exercer sur les assiégés après et malgré leur capitulation. En 1313, les Florentins ayant donné à Robert, roi de Naples, la seigneurie de leur ville, Cante fut déchu de sa charge.

Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*.

CANTECLAIR (*Charles*). *Voy.* MENANDRE-PROTECTOR.

CANTEL (*Pierre-Joseph*), jésuite français, né aux Ils (Normandie) le 16 novembre 1645, mort à Paris le 6 décembre 1684. Il a écrit un abrégé des *Antiquités romaines*, sous ce titre : *De romana Republica, sive de Re milit. et civil. roman.*; Paris, 1684, in-12. On lui doit le *Justin*. Paris, 1677, et le *Valère-Maxime*, ibid., 1679, de la collection des classiques *ad usum Delphini*. Il avait commencé un grand ouvrage sur *l'Histoire civile et ecclésiastique des villes métropolitaines* (en latin), dont il parut un premier volume en 1684, in-4°, et que sa mort prématurée l'empêcha de continuer.

Guilbert, *Memoires biographiques de la Seine-Inférieure*. — Lenglet, *Methode pour étudier l'histoire*, III, 174. — Des Essarts, *Siècles litt.*

*CANTELEU (dom *Nicolas*), hagiographe français, de l'ordre des Bénédictins, né à Saint-Valery-sur-Somme (Picardie), mort le 29 juin 1662, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Étant entré dans l'ordre des Bénédictins à Vendôme en 1649, il fut envoyé plus tard à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il devint sacristain. Il s'y distingua par sa piété, et mourut après avoir indiqué d'avance la semaine de sa mort. On a de lui : *Insinuationes divinæ pietatis, seu vita et revelationes S. Gertrudis, virginis et abbatissæ ord. S.-Bened.*; Paris, 1662, in-8° (ouvrage posthume).

Bouillart, *Hist. de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, p. 288.

CANTELLI (*Jacques*), géographe italien, mort en 1695. En 1663, il alla faire ses études à Bologne, et y demeura jusqu'en 1669, époque à laquelle François II, duc de Modène, le nomma son bibliothécaire. Cantelli construisit pour ce prince deux magnifiques globes qui sont encore admirés dans la bibliothèque ducale, et dressait une *carte particulière des États de Modène* lorsque la mort vint le frapper. On doit à ce savant la publication de *trois dialogues* latins de l'abbé Bacchini, enrichis d'une *préface*; Modène, 1692, et Parme, 1740, in-12.

Lelong, *Bibl. hist. de la France* (éd. Fontette), I et IV.

*CANTELLOPS (*José*), peintre espagnol, ne à Palma (Majorque), mort en 1785. Il était membre de l'Académie de dom Fernand, et a laissé dans sa patrie un grand nombre de tableaux assez estimés.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

*CANTELMI, maison illustre du royaume de Naples. Charles II, roi d'Angleterre, reconnut en 1683, par acte solennel, que cette maison descendait des rois d'Écosse, et avouait pour ses parents ceux qui en portaient le nom. Voici comment s'explique cette origine :

Éverard, surnommé Cantelm ou Kanclam (à cause de son esprit), dernier fils de Duncan Ier, roi d'Écosse, fut obligé, après la mort de son père, assassiné en 1040 par Macbeth, de se retirer en Angleterre auprès du roi saint Édouard, et de là s'établit en Normandie, où il avait des parents. Son fils, Alphonse d'Écosse, devint seigneur de Luc et de Trilli; et son petit-fils Rostaing, possesseur de grands biens en Provence, prit le surnom de *Cantelm* (en italien *Cantelmi*). Les enfants de Rostaing suivirent Charles, duc d'Anjou, lors de la conquête de Naples en 1265, et eurent en fief la terre de Popoli; Jacques Ier en fut le premier seigneur.

Rostaing Ier, seigneur de Popoli, mort en 1310, succéda à son père. Il se signala contre les Sarrasins, fut nommé sénateur romain, capitaine de Naples, et régent de la cour vicariale.

Lellis, *Famiglie di Napoli*.

CANTEMIR (*Constantin*), vayvode de Moldavie vers la fin du dix-septième siècle, mort le 23 mars 1693. Il appartenait à une famille tartare d'origine, et qui paraît remonter jusqu'à Temourlenk (Tamerlan); du moins c'est ce que prétend le prince Démétrius Cantemir (dans son *Histoire de l'empire ottoman*), mais sans appor-

ter d'autre preuve à l'appui de cette généalogie que la ressemblance des noms Khan-Temour et Temour. Selon lui, un des descendants du conquérant tartare parvint à se soustraire à l'autorité des Tartares et des Turcs, et fonda à Bender une principauté qui n'eut qu'une courte durée; car il fut mis à mort par les Turcs, et sa famille dispersée. Un des membres de cette famille se réfugia vers 1540 en Moldavie, où il embrassa la religion chrétienne. C'est de lui que descendait Constantin, qui, après la mort de son père Théodore, tué par des Tartares, passa en Pologne, où il servit pendant dix-sept ans dans les armées des rois Ladislas et Casimir: ce dernier le fit colonel. Puis il entra successivement au service de George Ghica, vayvode de Valachie, et de Dabiza, vayvode de Moldavie, et fut nommé commandant des forces de cette principauté. En cette qualité, il rendit des services signalés aux Turcs dans leur lutte contre les Polonais. Il fut fait vayvode de Moldavie en 1684. Les Turcs étaient alors en guerre avec les Polonais, commandés par Sobieski. Constantin Cantemir, placé entre ses affections de chrétien et ses devoirs de vassal, se tira avec habileté de cette position dangereuse. Pressé par Sobieski, qui envahit la Moldavie en 1685 et 1686, de se déclarer pour lui, il s'y refusa; mais quand ce prince fut forcé à la retraite, il le secourut en secret, et empêcha les Turcs de l'accabler. Cette politique habile, que Constantin renouvela plusieurs fois sans que le divan pût l'accuser ou même le soupçonner de trahison, lui valut l'honneur peu commun dans ce pays de mourir sur le trône. Près de sa fin, il exprima le vœu que son fils Démétrius fût élu vayvode à sa place; et les boyards moldaves se hâtèrent de satisfaire ce désir du mourant.

CANTEMIR (*Démétrius*), vayvode de Moldavie, né le 26 octobre 1673, mort le 23 août 1723. Son père l'envoya en otage à Constantinople en 1687, à la place de son frère Antiochus. Il profita de son séjour à Constantinople pour apprendre très-bien le turc, le persan, l'arabe, en même temps qu'il sut habilement résister aux intrigues de Constantin Brancovan Bessaraba (*voy.* ce nom), ennemi déclaré de sa famille. Une fois même il fut sérieusement menacé; mais il se réfugia à l'hôtel du comte de Ferriol, ambassadeur du roi de France, et ne tarda pas à rentrer en grâce auprès du divan. En 1691, son père le rappela; et deux ans plus tard, à son lit de mort, il obtint des boyards qu'ils l'élussent pour vayvode. Mais la Porte, très-opposée à la transmission héréditaire du pouvoir en Moldavie, ne confirma pas l'élection, et Démétrius retourna encore à Constantinople. Il y étendit son instruction, déjà fort vaste, ajouta à la connaissance des langues orientales celle de la plupart des langues européennes, et, par ses recherches sur les annales des Ottomans, se prépara à écrire l'histoire de ce peuple. Il suivit les Turcs dans plusieurs de leurs expéditions, et assista aux désastreuses campagnes de Hongrie, qui, dans les dernières années du dix-septième siècle, amenèrent la décadence de l'empire ottoman. Son savoir et l'attachement qu'il montrait pour la cause des Turcs lui valurent l'amitié du divan, qui lui offrit plusieurs fois le trône de Moldavie; mais il visait plus haut, et ne voulait pas moins que renverser Constantin Brancovan, et réunir sur sa tête les deux principautés: en attendant il fit donner celle de Moldavie à son frère Antiochus (1695-1701). En 1700 il épousa Cassandra, fille de Serban II Cantacuzène. C'était un acheminement à ses projets ambitieux; car Serban II avait laissé un nom cher aux Valaques. La dernière année du règne d'Antiochus Cantemir fut marquée par un événement insignifiant en lui-même, mais menaçant pour l'avenir de l'empire turc. Voici comment le raconte un chroniqueur moldave: « En 1701, dans la dernière année du règne d'Antiochus Cantemir en Moldavie, un envoyé de Russie vint d'Azoff à Constantinople sur une galère portant le pavillon russe. Les Turcs virent avec inquiétude les Russes construire des vaisseaux, et ouvrir par mer de nouvelles communications. Toute la population de la capitale s'était réunie pour admirer ce bâtiment, car personne n'avait jamais pensé voir un vaisseau russe dans le port de Constantinople. Les Turcs avaient bien entendu dire que les Mouscals (Moscovites) avaient commencé à se civiliser et à construire des vaisseaux; mais ce n'est qu'alors qu'ils purent se convaincre par leurs propres yeux de toute la vérité de la chose. Constantinople était consterné. » Les Russes, menés violemment à la civilisation par un homme de génie, devaient faire des progrès rapides; et Pierre le Grand, après la bataille de Pultawa, se crut assez fort pour chasser les Ottomans d'Europe. Sûr de l'alliance des Polonais, et comptant sur la défection de Constantin Brancovan, il ne s'attendait pas à de grands obstacles; et il promettait aux dames polonaises, en 1710, de leur donner, l'année suivante, un bal dans le sérail. Le divan, averti des relations de Brancovan avec le tzar, remplaça Nicolas Maurocordato, récemment nommé vayvode de Moldavie, par Démétrius Cantemir, qui lui parut plus énergique (novembre 1710), et chargea ce dernier d'arrêter Brancovan et de le livrer aux Turcs, en lui promettant les deux principautés. Démétrius partit de Constantinople, tout dévoué aux Turcs du moins en apparence; mais, à peine arrivé en Moldavie, il songea à se séparer d'une cause qu'il regardait sans doute comme perdue. Les premiers revers des Turcs, l'entrée du premier corps d'armée russe en Moldavie, le décidèrent; et il conclut avec le tzar, à Jaroslaw, le 13 avril 1711, un traité par lequel la Moldavie était constituée en principauté indépendante, sous la protection de la Russie, et sous le gouvernement héréditaire de Cantemir et de ses descendants. Dans le cas où l'entreprise ne réussirait pas, il devait recevoir de riches dé-

dommagements en Russie. Le prince, à ces conditions, s'engageait à fournir des vivres et 10,000 hommes de troupes à l'armée russe. Cette expédition ne fut pas heureuse. La duplicité de Brancovan, qui abandonna les Russes au moment décisif; les retards et les irrésolutions du tzar, qui n'arriva à Jassi que le 11 juin 1711, et ne montra dans cette campagne ni le talent d'un général ni l'énergie d'un soldat; la faute du général Janus, qui laissa les Turcs passer le Pruth à Falci; enfin les manœuvres habiles du grand vizir Mehemed-Baltaji-Pacha, guidé par des officiers suédois, forcèrent l'armée russe au traité désastreux ou plutôt à la capitulation de Hussi. Quoique contraint d'abandonner plusieurs provinces, le tzar se refusa noblement à livrer Cantemir; et il parvint à le faire évader, en le cachant dans la voiture de la tzarine. Démétrius se retira d'abord à Charcow en Ukraine, avec toute sa famille et une foule de Moldaves, dans les riches domaines que lui assigna le tzar. Ce prince lui donna en même temps le titre d'altesse sérénissime, et le droit de vie et de mort sur les Moldaves qui l'avaient suivi. Démétrius Cantemir, très en faveur auprès de Pierre le Grand, passa le reste de sa vie entre l'étude et les devoirs de sa haute position. Cette vie studieuse ne fut troublée que par son second mariage avec la princesse Troubeskoy, et par l'expédition de Derbent, dans laquelle il suivit le tzar. Les fatigues de cette longue campagne (1721, 1722), développèrent chez lui une maladie (diabète) qui l'emporta au mois d'août 1723, au moment où il venait d'être nommé prince du saint-empire. Bien que le prince Démétrius Cantemir ait joué un assez grand rôle politique, il est surtout connu par ses ouvrages littéraires. Il parlait le turc, le persan, l'arabe, le grec moderne, le latin, l'italien, le russe, le moldave, et comprenait fort bien le grec ancien, l'esclavon et le français. Il était membre de l'Académie de Berlin. Il a laissé les ouvrages suivants :

Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire Othoman, en latin, traduit en anglais par Tindal, 1734, en français par Joncquieres, 1743, 4 vol. in-12 ou 2 in-4°, et en allemand par Schmidt; Hambourg, 1745, in-4°; — *Système de la religion mahométane*, en russe, manuscrit; — *Histoire ancienne et moderne de la Dacie*, en moldave, manuscrit : le même ouvrage en latin se perdit dans un naufrage sur la mer Caspienne, pendant l'expédition de Derbent; — *État présent de la Moldavie*, en latin, imprimé en Hollande, avec une carte du pays, traduit en allemand par J.-L. Redslab, et inséré dans le *Magasin d'histoire moderne et de géographie de Büsching*; — *Histoire des deux maisons de Brancovan et de Cantacuzène*, en moldave, traduite depuis en russe, allemand, grec. Le prince Démétrius avait encore composé une *Histoire des Mahométans, depuis le faux prophète Mahomet jusqu'au premier empereur turc*, perdue dans le naufrage dont nous avons parlé plus haut; et une *Notice sur les portes Caspiennes et autres antiquités du Caucase*, que Bayer mit à profit dans sa dissertation *De muro Caucaseo*, inséré, dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

CANTEMIR (*Antiochus*), homme d'État et poëte russe, né à Constantinople en 1709, mort à Paris en 1744. Il était le quatrième fils de Démétrius Cantemir et de Cassandra Cantacuzène. Son père lui fit donner une éducation soignée, et, charmé de ses progrès, le désigna au tzar comme celui de ses enfants qui était le plus propre à le remplacer auprès de ce prince. Le jeune Antiochus se montra digne de la prédilection de son père : presque encore enfant, il fut nommé membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg et lieutenant des gardes. Avant l'âge de vingt ans, il publia une première *satire*, bientôt suivie de trois autres. Ces ouvrages, imités d'Horace et de Boileau, sont plus remarquables par le grand sens de l'auteur que par la gaieté; mais ils servirent la cause de la civilisation en livrant au ridicule les ennemis des réformes de Pierre le Grand, et créèrent la versification et la poésie russe. Avec les talents d'un littérateur de premier ordre, Antiochus montra ceux d'un homme d'État. Lorsqu'à l'avénement d'Anne de Courlande (1730) les Dolgorouki lui arrachèrent l'abandon d'une partie de son autorité en faveur de l'aristocratie, Cantemir sut décider la nouvelle tzarine à revenir sur ses concessions et à garder le pouvoir absolu, non qu'il regardât ce gouvernement comme le meilleur; ses préférences, au contraire, étaient pour le gouvernement anglais; mais il croyait l'autocratie plus convenable à l'état de la Russie. Ce service éclatant fut récompensé par de magnifiques donations, par la place de ministre en Angleterre (1730), et plus tard d'ambassadeur en France, où sa santé l'appela en 1736 et où ses goûts le fixèrent. Sans négliger ses devoirs politiques, il continua à cultiver les lettres avec ardeur, et se lia avec les hommes les plus distingués de France et d'Angleterre. La mort de la tzarine Anne (1740); la révolution qui renversa Biren, celle qui mit Élisabeth sur le trône en 1741; la mort même du grand chancelier prince Tzerkaskoy, qui lui destinait sa fille, ne nuisirent point à son crédit; mais, dégoûté de la politique et de plus en plus porté à l'étude, il songeait à échanger sa place d'ambassadeur contre la présidence de l'Académie de Saint-Pétersbourg, lorsqu'il mourut à Paris d'une hydropisie de poitrine. Pendant sa maladie il avait traduit en russe le *Manuel d'Épictète* et le *Tableau de Cébès*. Outre cet ouvrage et ses *satires*, au nombre de huit (traduites en français par l'abbé Guasco; Londres, 1750), on doit au prince Antiochus Cantemir des traductions en russe de l'*Histoire* de Justin, des *Épîtres* d'Horace, des *Odes* d'Anacréon, des *Lettres persanes*, des *Dialogues* d'Algarotti *sur la Lumière*. LÉO JOUBERT.

Démétrius Cantemir, *Histoire de l'empire Ottoman.* —

Kogatnitchàn, *Chroniques moldaves*. — Guasco, *Notice sur le prince Antiochus Cantemir*, en tête de sa traduction des satires.

CANTENAC (*N.* DE), poëte du dix-septième siècle, est auteur d'un recueil de *Poésies nouvelles et Œuvres galantes*, imprimé à Paris en 1661 et 1665, in-12. On trouve, dans quelques exemplaires de la première édition de ce livre, un petit poëme de quarante stances, intitulé *l'Occasion perdue et retrouvée*, attribué à tort à Pierre Corneille, et qui, supprimé (par ordre) dans l'édition de 1665, a été inséré dans d'autres recueils du temps. Cette pièce de mauvais goût est cependant la meilleure du recueil du sieur de Cantenac.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — Freitag, *Apparatus litterarius*. — Nicéron, *Mémoires*. — *Mémoires de Trevoux*.

* **CANTER** (*André*), savant hollandais, vivait vers 1440. Il est cité au nombre des enfants célèbres par leur précocité. A dix ans, il avait déjà de telles connaissances en théologie et en jurisprudence, qu'il répondait sur-le-champ à toutes les questions qu'on lui adressait sur le droit civil et canonique. L'empereur Frédéric III, par une lettre autographe, le fit venir à sa cour, et lui assigna un rang honorable.

Baillet, *Enfants célèbres*, p. 60. — La Monnoye, *Notes sur Baillet*. — Paul Scaliger, *Epitimon catholicus*. — J. Klefeker, *Bibliotheca Eruditorum præcocium*.

CANTER (*Lambert*), jurisconsulte hollandais, né à Groningue en 1513, mort dans la même ville le 27 juin 1553. Il fut reçu docteur en droit à Orléans, et devint conseiller à la cour d'Utrecht. Sa science le faisait considérer comme une des lumières du barreau de son siècle.

G. Burmann, *Trajectum eruditum*. — Guillaume Canter, *Vita Lamberti Canteri*, dans les *Novæ Lectiones*.

CANTER, en latin *Canterus* (*Guillaume*), savant hollandais, fils de Lambert Canter, né à Utrecht le 24 juillet 1542, mort à Louvain le 18 mai 1575. Sa famille confia sa première éducation à George Langeveldt, puis à Cornélius Valérius; il vint ensuite apprendre le grec à Paris auprès de Jean Dorat, et, au bout de deux années, il parcourut l'Allemagne et l'Italie. De retour dans sa patrie, il se consacra tout à la science, et mourut à la fleur de l'âge, après avoir refusé beaucoup d'emplois honorables et plusieurs mariages avantageux. Juste-Lipse dit de lui : « Je « n'ai jamais vu un esprit si infatigable, si amou- « reux des travaux littéraires, si propre à les « supporter. Il est au milieu des livres et des « papiers le jour, la nuit, sans cesse; il n'en « bouge pas. Tous les jours de la vie sont con- « sacrés à ses études savantes; que dis-je? « toutes les heures : il les partage, la clepsydre « sous les yeux; et chacune est consacrée à telle « ou telle lecture, à telle ou telle composition. » On a de Canter : *Novæ lectiones*, en quatre livres, contenant des fragments de divers auteurs latins avec explications et corrections, Bâle, 1564, in-8°; augmentées de deux livres, Bâle, 1566, in-8°; enfin portées à huit livres, Anvers, 1571, in-8°; réimprimées par Jean Gruter dans son *Thesaurus criticus*, Francfort, 1604, in-8°; — une traduction du grec en latin de la *Cassandre* de Lycophron, Bâle, 1566, in-4°; réimprimée dans le *Corpus poetarum*, Genève, 1614, in-f°; — *Fragmenta quædam ethica Pythagoreorum quorumdam ex Stobeo desumpta*, avec les *Morales* d'Aristote, traduits du grec en latin; Bâle, 1566, in-4°; — *Aristidis orationes*, avec la traduction de divers autres discours des anciens; Bâle, 1566, in-fol.; — *Pepli Fragmentum*; Bâle, 1566, in-4°, et Anvers, 1571, in-8° : cet ouvrage contient les épitaphes présumées d'Aristote sur les héros d'Homère, avec des remarques; — traduction de plusieurs *Discours de Synesius* du grec en latin; Bâle, 1567, in-8°; — *Notes et corrections latines sur les Épîtres familières de Cicéron*; Anvers, 1568, in-8°; — *Scholies sur Properce*; Anvers, 1569, in-8°; — *Progenies illustrium virorum ex commentariis græcorum*; Anvers, 1571, in-8°; — *Syntagma de Ratione emendandi græcos auctores*, joints à la 3e édition des *Novæ lectiones*; Anvers, 1571, in-8°; — *Euripide*, avec un choix de ses *Maximes*; Anvers, 1571, in-12; — *Sophocle*, grec et latin; Anvers, 1579, et Leyde, 1593, in-8°; — *Eschyle*, avec des notes très-savantes; Anvers, 1580, in-8°; — *Orationes funebres in obitus aliquot animalium*, imprimées avec les *Poésies* de Jean Douza; Leyde, 1590, in-8°. Outre ces ouvrages, Canter en a laissé plusieurs autres, dont la nomenclature se trouve dans le *Trajectum eruditum* de Gaspard Burmann.

P. Suffride, *De Scriptoribus Frisiæ*. — Melchior Adam, *Vitæ Philosophorum germanorum*. — Valerius André, *Bibliotheca Belgica*. — F. Swert, *Athenæ Belgicæ*. — De Thou, *Éloges*. — Teissier, *Additions aux Éloges*. — Nicéron, *Mémoires*, XXXIV, 334. — Burmann, *Trajectum eruditum*.

CANTER OU **CANTERUS** (*Théodore*), magistrat et savant hollandais, deuxième fils de Lambert et frère de Guillaume, né à Utrecht en 1545, mort à Leuwarden en 1617. Il fit ses premières études dans sa patrie, vint ensuite à Paris suivre les leçons de Denis Lambin, qui expliquait alors Aristote. De retour dans sa ville natale, il y fut nommé juge en 1575, consul en 1588, et gouverneur en 1594. Exilé en 1610 à cause de son attachement à la maison d'Autriche, il se retira à Anvers, puis à Leuwarden, où il se livra jusqu'à sa mort à l'etude des auteurs grecs. On a de Théodore Canter : *Variæ lectiones*; Anvers, 1574, réimprimées par Jean Gruter dans son *Thesaurus criticus*; Francfort, 1604, in-8°; — *Notes sur l'ouvrage d'Arnobe contre les Gentils*; Anvers, 1582. — Il a laissé aussi plusieurs manuscrits, dont la liste se trouve dans le *Trajectum eruditum* de Gaspard Burmann.

Scaliger, *Scaligeriana*. — Pierre Burmann, *Trajectum eruditum*.

CANTEREL (*Robert*), poëte français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle.

On a de lui : *l'Esculape français, hymne ;* Paris, 1614, in-8° ; — *les Cinq pieux Élancements de saint Bernard sur la mort et passion de J.-C., stances ;* Paris, 1619, in-8°.

Adelung, Suppl. à l'Öcher *Allgem. Gelehrten Lexicon.*

CANTERZANI (*Sébastien*), mathématicien italien, né le 25 août 1734 à Bologne, mort le 19 mars 1819. Il reçut de son père, calculateur habile, sa première instruction ; puis, après avoir continué ses études chez les jésuites, il fut appelé à la chaire de mathématiques à Bologne en 1760, et en 1761 il observa, avec d'autres astronomes bolonais, le passage de Vénus sur le disque du soleil. Devenu secrétaire de l'Institut de Bologne en 1766, il enrichit cette compagnie, comme la plupart des sociétés savantes au sein desquelles il fut admis, de nombreux mémoires, notamment sur l'analyse. Il cessa ses cours de mathématiques à l'époque de l'entrée des Français dans Bologne, et les reprit quatre ans plus tard. A la mort de Gaëtani Monti, il devint président de l'Institut de Bologne. On a de Canterzani : *de Problemate ad conicas sectiones pertinente ;* Bologne, 1762, in-4° ; — *de Attractione spheræ ;* 1767, in-fol. ; — *Epistola ad Hieronymum Saladinum, qua Eustachii Zanotti observatio Veneris solem trajicientis ab omni erroris suspicione liberatur*, dans les *Actes de l'Académie de Bologne*, 1767, in-fol. ; — *Prima Geometriæ elementa cum additamento ;* Bologne, 1776, et Bologne, 1804 ; — *Arithmeticæ rudimenta ;* Bologne, 1777, in-8° ; — *Piani delle classi matematica e fisica della nuova enciclopedia italiana ;* Sienne, 1779, in-4° ; — *Dimostrazione della riducibilità d' ogni quantità immaginaria algebrica alla forma A + B V (— 1), adattata ad un trattato elementare della natura delle equazioni ;* Vérone, 1784, in-4° ; — *Riflessioni sopra l'integrazione delle equazioni lineari a due variabili ;* Modène, 1799, in-4° ; — *Istruzione intorno al calcolo delle frazioni decimali ;* Bologne, 1803, in-8°, sans nom d'auteur ; — *de' Reciproci delle formule irrazionali ;* Bologne, 1806, in-4° ; — *Della risoluzione de' problemi di massimo o minimo, quando la quantità, che vuolsi massima o minima, è data ;* Vérone, 1809 ; — *Discorso sopra l' eliminazione d'una incognita da due equazioni ;* ibid., 1817, in-4° ; — de nombreux *mémoires*, en partie inédits, sur divers problèmes de mathématiques.

Landi, *Memorie della Società fisica*, IX, 141-271. — Schiazzi, *De laudibus Seb. Canterzani ;* Bologne, 1819.

* CANTHARUS, poëte dramatique athénien. On ignore en quel temps il vivait ; on sait seulement qu'il a composé plusieurs pièces, telles que *Thésée, Médée : Symmachie*, etc. Il reste des fragments des deux dernières pièces.

Suidas, au mot *Cantharus*. — Athénée, III, 81. — Michel Apostol., au mot 'Αθηναία.

CANTHARUS, statuaire grec, né à Sicyone, vivait vers l'an 268 avant J.-C. Il était élève d'Eutychide, et laissa des œuvres nombreuses. Il réussissait surtout à reproduire les athlètes. On remarquait de lui une statue d'*Alexinicus* d'Élée, vainqueur de la lutte des adolescents aux jeux de cette ville.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 8. — Pausanias, V, 2, § 3 ; VI, 17, § 5.

* CANTI (*Giovanni*), peintre italien, né à Parme, mort en 1716. Il vint fort jeune à Mantoue, et s'y établit. Il faisait principalement consister son talent dans la rapidité d'exécution ; aussi ses grands tableaux d'église s'en ressentent-ils trop, et sont généralement médiocres. Il a mieux réussi dans ses batailles et paysages. Il eut pour élèves deux bons paysagistes, le Schivenoglia et Giovanni Cadioli.

Volta, *Diario Mantovano*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

CANTIANILLE ou CANTIENNE (*sainte*). *Voy.* CANTIEN (*saint*).

* CANTIEN (*saint*), prince et martyr romain, né à Rome, décapité à Aquilée. Il subit son sort avec Cant, son frère aîné, Cantienne ou Cantianille, leur sœur, et Prote, leur gouverneur. Quoique de l'illustre famille des Aniciens et parents de l'empereur Carin, ces trois jeunes princes avaient été élevés dans la religion chrétienne. Pour fuir les persécutions de Dioclétien et de Maximien, ils vendirent ce qu'ils possédaient à Rome, en distribuèrent le produit aux pauvres, et se retirèrent à Aquilée. Ils continuèrent à y pratiquer leur foi, encourageant les chrétiens emprisonnés à souffrir pour leur croyance. Dénoncés à l'empereur, ils furent arrêtés comme ils allaient se cacher à cinq kilomètres d'Aquilée, dans le tombeau de saint Chrysogone, leur ami, martyrisé peu avant ; ils furent décollés sur le lieu même. Un prêtre Zoïle, enterra leurs corps près de celui de saint Chrysogone. Plus tard ils furent transportés à Aquilée ; mais Milan, Bergame et d'autres villes de Lombardie, d'Allemagne et de France, prétendent également posséder les corps de ces saints. L'Église célèbre leur fête sous le nom de SS. Cantiens le 31 mai, jour de leur mort.

S. Ambroise, *Sermo* 69. — *Appendice aux Bollandistes*, II. — Dom Mabillon, *Traité de la Liturgie gallicane*, p. 467. — Baillet, *Vitæ Sanctorum*, II.

CANTILLON (*Philippe*), économiste français, d'origine irlandaise, mort à Londres en 1733. D'abord négociant en Irlande, il vint établir une maison de banque à Paris. Il s'associa ensuite aux idées de Law, auquel il avait d'abord inspiré quelque ombrage, et qui avait menacé de le faire sortir du royaume. Il gagna alors en quelques jours plusieurs millions. Puis, après avoir été en Hollande, il se retira à Londres, où il fut assassiné par un de ses valets. Il avait été l'ami de Bolingbroke, et l'amant de la princesse d'Auvergne. On a de lui : *Essai sur la nature du commerce en général ;* supposé traduit de l'anglais, Londres (Paris), 1752, in-12, en trois parties, et dans le t. III de la traduction des *Dis-*

cours politiques de Hume, par Mauvillon; 1761; — *the Analysis of trade*, etc.; Londres, 1759, in-8°, faisant suite au précédent, et que Grimm croyait perdu; — *les Délices du Brabant et de ses campagnes*, Amsterdam, 1757, 4 vol. in-8°, avec 200 planches.

Grimm, *Corresp. litt.*, I. — Fréron, *Année littéraire*, 1758. — Quérard, *la Fr. litt.* — *Dict. de l'economie politique.*

CANTIMPRÉ (*Thomas* DE). *Voy.* THOMAS DE CANTIMPRÉ.

CANTIUNCULA ou plutôt CHANSONNETTE (*Claude*), jurisconsulte lorrain, né à Metz, mort à Ensisheim en 1560. Il commença ses études à Leipzig, et vint les terminer à Bâle, où il fut reçu docteur en 1517. Nommé professeur de droit à Bâle en 1519, il devint recteur de l'université de cette ville, qu'il quitta pour servir d'intermédiaire dans plusieurs négociations entre la Suisse et l'empereur Charles-Quint. Ferdinand Ier, roi des Romains, le nomma chancelier des possessions autrichiennes en Alsace. Cantiuncula mourut dans cette charge. On voit le médaillon de ce jurisconsulte, sculpté par Leroux, dans l'hôtel de ville de Metz. On a de lui : *Topica exemplis legum illustrata*; Bâle, 1520, in-fol.; — *Paraphrases Institutionum Justiniani*, trois livres; Bâle, 1522, in-4°; — *de Officio judicis*, deux livres; Bâle, 1543, in-4°, inséré dans les *Tractatus tractatuum juris*; — *Paraphrases Institutionum Justiniani*; Louvain, 1549, in-fol., réimprimé avec additions en 1602.

Erasme, *De Ciceronis*. — Pantaléon, *Prosopographia Heroum Germaniæ*. — Melchior Adam, *Vitæ jurisconsultorum*, etc., *Germaniæ*. — Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*.

* **CANTIUS** (*B.-J.*), théologien polonais, mort en 1473. Il professait, dit Staravolcius, une si grande aversion pour le mensonge, qu'ayant été un jour dépouillé par des voleurs, et s'apercevant qu'il lui restait quelque argent, il les rappela, et s'excusa vivement de ce que la surprise lui avait fait affirmer qu'il n'en avait plus. On a de ce singulier philosophe un *Commentaire sur saint Matthieu*.

Kœnig, *Bibliotheca Agendorum*. — Staravolcius, *Scriptor. Poloniæ Centuria*.

CANTOCLARUS (*Charles*). *Voy.* CHANTECLAIR.

CANTON (*Jean*), astronome et physicien anglais, né à Stroud dans le Gloucestershire en 1718, mort le 22 mars 1772. Après avoir fait de bonnes études sous la direction du mathématicien Davis, il apprit la profession de son père, qui était drapier. Dans ses loisirs, il s'appliquait à l'astronomie; et bien souvent, à l'insu de son père, il employait les nuits à faire des observations, ou à confectionner des machines astronomiques. C'est ainsi qu'il construisit avec un couteau un cadran solaire en pierre, indicateur de l'heure du jour, du lever du soleil, etc. Fier de cette œuvre, qu'il montrait aux passants, le père ne porta plus aucun obstacle au goût de son fils pour les études astronomiques. Plusieurs savants avec lesquels le jeune Canton fit alors connaissance lui ouvrirent leurs bibliothèques. En 1737, il vint à Londres avec le docteur Henri Miles; et en 1738 il fut attaché en qualité de professeur à l'Académie de Spital-Square dirigée par Samuel Watkins, auquel il succéda. Vers la fin de 1745, il s'occupa avec ardeur des expériences électriques, mises à la mode par l'invention de la bouteille de Leyde, ou plus exactement de Kleist, et il imagina une nouvelle méthode pour déterminer la quantité d'électricité contenue dans la bouteille. Le compte rendu de cette méthode a été adressé à l'Académie royale par Guillaume Watson. Le 20 juillet 1752, pendant un orage, Canton vérifia, le premier en Angleterre, la découverte de Franklin, en attirant lui-même du sein des nuages l'électricité. Déjà en 1751 sa méthode pour arriver à faire de l'aimant artificiel lui avait valu une médaille d'or de la part de la Société royale, au sein de laquelle il fut ensuite admis. Plus tard il communiqua à la même société sur plusieurs questions importantes de nombreux et remarquables mémoires, parmi lesquels les suivants : *Electrical experiment, with an attempt to account for their several phenomena*, lu à la Société royale de Londres en 1753. L'auteur démontre dans ce mémoire que certains nuages contiennent l'électricité positive, et d'autres l'électricité négative; — *An attempt to account for the regular diurnal variation of the horizontal magnetic needle; and also for its irregular variation at the time of an aurora borealis*; lu à la Société royale de Londres le 13 décembre 1759; — *Experiments to prove that water is not incompressible*; lu le 16 décembre 1762; — *Experiments and observations on the compressibility of water, and some other fluids*; lu le 8 novembre 1763; — *An easy method of making a phosphorus that will imbibe and emit lightlike the bolognian stone, with experiments and observations*; communiqué à la Société royale de Londres le 22 décembre 1768; — *Experiments to prove that the luminousness of sea rises from the putrefaction of its animal substances*; lu le 21 décembre 1769.

Vie de Canton par son fils, dans la *Biog. Britann.* — Hutton, *Mathematical and philosophical Dictionary*. — Rees, *Cyclopædia*. — *Philosophical Transactions*. — Priestley, *History of Electrical and optical discoveries*.

CANTON (*Jean-Gabriel*), peintre allemand, né à Vienne le 24 mai 1710, mort dans la même ville le 10 mai 1753. Il peignit avec succès les hommes et les chevaux. Les *paysages* d'Orient et les *batailles* de quelques-uns des tableaux de Mettens sont l'œuvre de Canton. La main de cet artiste a de l'assurance et de l'habileté.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **CANTONA** (*Catherine Barbara*), dame italienne, née à Milan, morte en 1595. Elle se distingua par un talent remarquable our la

broderie et la tapisserie. Elle poussa son art jusqu'à faire des portraits d'une ressemblance parfaite. Le roi d'Espagne Philippe II, l'archiduchesse d'Autriche, les ducs de Brunswick et de Toscane, lui firent des commandes. Elle mourut à vingt ans.

Lomazzo, *Trattato dell' Arte della Pittura*. — Morigio, *della Nobiltà Milanese*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

* **CANTONE** (*Jérôme*), compositeur et théologien piémontais, vivait en 1678. Il appartenait à l'ordre des Cordeliers, et devint maître des novices, et vicaire de l'église de son ordre à Turin. On a de lui : *Armonia gregoriana*, traité de plain-chant; Turin, 1678, in-4°.

Fétis, *Bibliothèque universelle des Musiciens*.

CANTONE ou **CANTONI** (*Séraphin*), moine et compositeur italien, né dans le Milanais, vivait en 1627. Il entra au monastère de Saint-Simplicien, et devint organiste de la cathédrale de Milan. Cantone introduisit un des premiers dans la musique religieuse le style concerté, rempli de traits de vocalisation, plus convenable pour le théâtre que pour l'église. Il a publié les ouvrages suivants : *Canzonette* à trois voix; Milan, 1588; — *Canzonette* à quatre voix; 1599; — *Sacræ cantiones* à huit voix, avec partition; ibid., 1599; — *Vespri e versetti* à cinq voix en faux bourdon; ibid., 1602; — *i Passi, le Lamentazione*, pour la semaine sainte, à cinq voix; Milan, 1603; — *Mottetti* à cinq voix, avec partition; Milan, 1605; — *Messa, salmi e letanie* à cinq voix; Venise, 1621; — *Mottetti* à deux, trois, quatre et cinq voix, avec basse continue; Venise, 1625, 4 livres; — *Academia festevole concertate a sei voci col basso continuo, opera di spirituale recreazione, ornata de' migliori ritratti de' più famosi musici di tutta l'Europa, con l'Andante all' Inferno ed al Paradiso*; Milan, 1627. « Ouvrage singulier, où il y a, dit Fétis, plus de mauvais goût que d'originalité réelle. »

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **CANTOR** ou **LE CHANTRE** (*Gilles*), chef d'hérétiques, vivait en 1411. Il réussit à faire quelques prosélytes à Bruxelles et dans les Flandres. Guillaume de Hildenissem, religieux carme, embrassa sa doctrine, et contribua beaucoup à l'étendre. Les sectaires de ces prétendus réformateurs prenaient le titre de *homines intelligentiæ*; ils étaient accusés « de soutenir que Gilles le Chantre ou Cantor était le Sauveur des hommes, et que par lui on verrait Jésus-Christ comme par Jésus-Christ on voyait le Père; de croire que le diable et les damnés seraient enfin délivrés de leurs peines et jouiraient de la béatitude éternelle; de nier que le diable eût transporté Jésus-Christ sur le haut du temple; de négliger toute cérémonie extérieure, particulièrement la prière, le culte des images, prétendant que Dieu fait lui-même ce qu'il a ordonné, et que les prières ne servent de rien; de regarder et de souffrir la luxure comme chose indifférente; d'injurier les femmes lorsqu'elles refusaient de se prostituer, et de commettre des abominations impossibles à décrire; de s'être formé à ce sujet un langage particulier qui n'était entendu que de ceux avec qui ils étaient affiliés, et de se servir de ce langage pour parler entre eux de ce qu'il y a de plus obscène; de regarder comme une inspiration tout ce qui leur venait dans l'esprit; de dire que le Père et le Fils avaient fait leur temps, et que le temps du Saint-Esprit était venu; de ne reconnaître qu'une Vierge, qu'ils nommaient *la Séraphine*; de nier le purgatoire et l'éternité des peines de l'enfer; de croire que lorsqu'ils étaient interrogés sur leur foi, ils pouvaient la nier sans scrupule. » Pierre d'Ailly, archevêque de Cambray, informé des progrès de cette secte, déploya son zèle pour la combattre. Il cita Guillaume de Hildenissem, lui fit son procès, et le condamna à se rétracter publiquement. On trouve les aveux et la rétractation de cet hérétique dans les *Miscellanea* de Baluze, t. II, p. 277 à 297.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **CANTORAL** (*Jérôme-Valentin* DE), pseudonyme qui cache probablement un controversiste et écrivain militaire allemand, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Quæstio an in bene constituta republica diversitas religionum sit toleranda*; Wittemberg, 1598, in-4°; — *Practica militaris artis ad Turcos vincendos*; Francfort, 1600, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexicon*.

* **CANTORBÉRY** (*Gervais* DE). *Voy.* GERVAIS DE CANTORBÉRY.

* **CANTOVA** (*Jean-Antoine*), missionnaire et théologien italien, de l'ordre des Jésuites, natif de Milan, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il se rendit en 1717 comme missionnaire d'abord en Mexique, ensuite aux Philippines et aux Carolines. C'est dans une des îles de ce dernier groupe qu'il fut assassiné. On a de lui : *Vita et mors Aloisii Cantovæ canon. S. Stephani majoris*; Milan, 1717.

Argelati, *Bibl. mediolan.*

* **CANTRAINE** (*François-Joseph*), naturaliste belge, né à Ellezelle le 1er décembre 1801. Docteur en droit et professeur de zoologie et d'anatomie comparée à l'université de Gand, correspondant de l'Académie de Bruxelles, il a publié : *Lettre à Sari sur quelques poissons nouveaux trouvés dans le détroit de Messine*, insérée dans le *Giornale delle scienze di Pisa*; Fenio, 1833; — *Mémoire sur le Rovello des Siciliens* (*Acanthoderma Temminckii*), lu à l'Académie de Bruxelles, décembre 1834; — *Mémoire sur une espèce nouvelle de Serran* (*Serranus linea*), avec des *observations sur une espèce de Filaire qu'on trouve dans le tissu cellulaire sous-cutané du serranus gigas*; — *Diagnoses sur quelques espèces nouvelles de mollusques*, dans le *Bulletin de l'Académie de Bruxelles*; décembre 1835; — *Notice sur le genre Troncatelle* de Risso, dans le *Bulletin de l'Académie de Bruxelles*; mars

1826 ; — *Notice sur les grands limaçons d'Illyrie;* ibid., avril 1836.

Dictionnaire des savants de la Belgique. — Biographie générale des Belges.

* **CANTU** (*Giovanni*), chanteur italien, né à Milan en 1799, mort à Dresde le 9 mai 1822. Il était fils d'Antonio, ténor médiocre de Milan, qui lui donna pour maître Gentili. Giovanni fit sous cet habile professeur de rapides progrès, et débuta brillamment à Florence. Il fut engagé aussitôt pour l'Opéra-Italien de Dresde, où il excita l'enthousiasme du public. Doué d'une voix étendue et pénétrante, d'une taille avantageuse, d'une figure expressive, d'un goût et d'une prononciation irréprochables, rien ne manquait à ses moyens de succès lorsque la mort le frappa à vingt-quatre ans.

Fétis, *Bibliothèque universelle des Musiciens.*

* **CANTU** (*Cesare*), historien italien, né à Brisio le 5 septembre 1805. Élevé avec soin à Sondrio dans la Valteline, il y obtint dès l'âge de dix-huit ans une chaire de belles-lettres. Il résida ensuite à Côme, puis à Milan, jusqu'en 1848. Un de ses premiers ouvrages, les *Ragionamenti sulla Storia Lombarda nel secolo XVII*, Milan, 1842-1844, 2e édition, où il émit des idées libérales, le fit condamner à une année d'emprisonnement. Il employa sa captivité à composer un roman historique, intitulé *Margherita Pusterla ;* Florence, 1845. On a en outre de lui : *Storia universale;* 1837-1842, Turin, Palerme; Naples, 35 volumes in-8°; traduit en anglais, en allemand et en français par Aroux et Léopardi, Paris, 1843, Didot, in-8°. Ce grand ouvrage, dont sept éditions imprimées à très-grand nombre en Italie par le libraire Pomba attestent le mérite et le succès, est le résultat d'immenses lectures et d'un travail infatigable, auquel M. Cantu a consacré sa vie. L'auteur a su mettre à profit et ranger dans un ordre simple et méthodique tout ce qui a été publié de plus remarquable dans tous les pays par les écrivains les plus accrédités; il présente avec clarté et avec art le résultat des recherches les plus érudites. Son style à la fois élégant et précis est regardé comme un modèle. Ses appréciations critiques, ses descriptions animées, ses portraits politiques et littéraires, donnent de la vie à cette immense histoire, dont la lecture attache et instruit.

Ami de la liberté, qu'il allie à un profond respect pour la religion catholique, il a su, dans ses écrits, répondre au sentiment général qui domine notre époque, et devancer en quelque sorte ce mouvement spontané des esprits qui s'est manifesté à la suite des dernières révolutions. Voilà ce qui caractérise particulièrement l'*Histoire universelle* de M. Cantu.

Les hymnes et les chants religieux que M. Cantu a composés sont devenus populaires. Quand l'insurrection de Milan éclata, M. Cantu, prévenu qu'il allait être arrêté, put s'échapper en Piémont, où il se dévoua, avec un zèle peut-être inconsidéré, à la révolution qui ne tarda pas à s'y opérer. De retour à Milan, c'est dans le calme, et en méditant profondément sur tant d'événements contemporains, que M. Cantu, à la fois historien et philosophe, consacre tous ses loisirs au perfectionnement du grand ouvrage qu'il a entrepris, et auquel la durée d'une vie tout entière suffit à peine. Outre les travaux cités, on a de lui : *Parnasso italiano*, *Poeti italiani contemporanei maggiori e minori*, etc.; Paris, 1843; — *Storia di Como;* Milan, 1847 : elle contient les annales de la Lombardie tout entière; — *Algiso, o la Legua Lombarda ;* Milan, 1846; — *Letture giovanile* : cet ouvrage, publié vers la même époque, 4 vol., est consacré à l'éducation du peuple; traduit dans presque toutes les langues, il a eu plus de trente éditions ; — *Histoire de la littérature italienne ; — Histoire des cent dernières années ;* Florence, 1851 ; traduit en français par M. Amédée Renée; Paris, Didot, 1853. On trouve à la fin de cet ouvrage l'Histoire de la révolution et de la restauration en Italie ; ses jugements sur la France et ses écrivains sont souvent dictés par la passion. Le cadre de cet ouvrage offre néanmoins un vif intérêt.

Quérard, *la France littéraire. — Dict. de la Conversation.*

CANTWEL (*Jean*), archevêque irlandais, né dans le comté de Tipperary, mort en 1482. Il fit ses études avec succès à Oxford, où il fut reçu bachelier ès lois. Promu au siége métropolitain de Cashell le 27 octobre 1452, ce prélat se fit remarquer par la pureté de ses mœurs et par son zèle pour la discipline ecclésiastique. A cet effet, il tint plusieurs synodes, entre autres à Limericken 1453, et à Featherd en juillet 1480. Avant de mourir, Cantwel distribua tous ses biens en dons pieux. Il légua les dîmes de la paroisse de Rathkellan au monastère de Sainte-Croix, et ses revenus sur la ville de Clonmell au clergé de sa cathédrale.

Moreri, *Grand Dictionnaire historique.*

CANTWEL (*André*), médecin irlandais, né dans le comté de Tipperary (province de Munster), mort à Paris le 11 juillet 1764. Il étudia la médecine à Montpellier, où il prit ses grades en 1729. Lorsqu'en 1732, au départ d'Astruc pour le collége de France à Paris, une chaire de médecine devint vacante à Montpellier, Cantwell se mit sur les rangs des concurrents, et soutint ses thèses. En 1733 il vint à Paris, et se fit recevoir parmi les médecins de cette ville. Il était déjà alors membre de la Société royale de Londres. En 1750 il obtint la chaire de chirurgie latine, en 1760 celle de chirurgie française, et en 1762 celle de pharmacie, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ce médecin a écrit sur différentes questions de son art; mais il s'est fait spécialement connaître par l'opiniâtreté avec laquelle il a combattu l'inoculation, invention alors nouvelle. Il fit tous ses efforts pour prouver l'inutilité et le danger de cette méthode; il séjourna même longtemps en Angle-

terre, pour y suivre toutes les expériences sur les inoculations et les inoculés. On a de lui : *Dissertationes de eo quod deest in medicina*; Paris, 1729, in-12; — *Dissertation sur les fièvres en général*; Paris, 1730, in-4°; — *Conspectus secretionum*; Paris, 1731, in-12; et en français : *Dissertation sur les secrétions en général*; Paris, 1731, in-12; — *Quæstiones medicinæ duodecim*; Montpellier, 1732, in-4°; — *Sur une tumeur glanduleuse considérable située dans le bassin*, dans les *Philosophical Transactions*, an. 1733, n° 446; — *Sur une Paralysie extraordinaire des paupières*; ibid., 1738, n° 449; — *Description d'un enfant monstrueux*; ibid., 1739, n° 453; — *An aer ab inundatione salubris*; Paris, 1741, in-4°; — *An ptyalismus frictionibus mercurialibus provocatus perfectæ luis venereæ sanationi adversetur*; Paris, 1741, in-4°; — *An calculo vesicæ scalpellum semper necessarium*; Paris, 1742, in-8°; — *An in calculi ætate et temperamento ægrotantis remedium alcalino soporaceum anglicum*; Paris, 1743, in-4° (ces quatre thèses, dont les conclusions sont toutes négatives, furent soutenues par lui pour le doctorat en médecine); — *Nouvelles expériences sur les remèdes de mademoiselle Stephens*, trad. de l'anglais de Halles, à la suite de l'*État de la médecine ancienne et moderne*, trad. de l'anglais de Clifton par l'abbé Desfontaines; Paris, 1742, in-12; — *Histoire d'un remède très-efficace pour la faiblesse et la rougeur des yeux; et autres maladies du même genre, avec un remède infaillible contre la morsure du chien enragé*, trad. de l'anglais de Hans Sloane, avec des notes du traducteur; Paris, 1746, in-8°; et dans Saint-Yves, *Sur les Maladies des yeux*, Amsterdam, 1769, in-12; — *Lettre anglaise, où le mercure est indiqué comme spécifique de la rage*; Londres, 1748, in-12; — *Lettres sur le Traité des maladies de l'urètre, de Daren*; Paris, 1749, in-12; — *Ergo microcosmi vita motus mere mechanicus*; Paris, 1740, in-4°; — *Analyse des nouvelles eaux de Passy*; Paris, 1755, in-12; — *Dissertation sur l'inoculation, en réponse à celle de M. de la Condamine*; Paris, 1755, in-12; — *Réponse à la lettre de M. Mina au sujet de l'inoculation*; Paris, 1755, in-12; — *Deux autres lettres sur le même sujet à Fréron et Raulin*; Paris, 1755, in-12; — *Dissertatio de Dignitate et Difficultate medicinæ*; Paris, 1755, in-4°; — *Tableau de la petite vérole*; Paris, 1758, in-12; — *Ergo sanitas a debito partium tono*; Paris, 1763, in-4°.

Eloy, *Dictionnaire de la médecine*. — *Biographie médicale*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

CANTWEL (*André-Samuel-Michel*), traducteur français, fils d'André, naquit en 1744, et mourut à Paris le 9 juillet 1802. Admis en 1792 à l'hôtel des Invalides comme ancien lieutenant des maréchaux de France, il fut nommé plus tard bibliothécaire de cet établissement. *Traduttore traditore*, disent les Italiens : M. Quérard, appliquant cet adage à Cantwel, accuse ce traducteur aussi laborieux qu'inexact des *trahisons* suivantes de l'anglais : *Isabelle et Henry*, trad. de Hughes; Paris, 1789, 4 vol. in-12; — *Histoire des Femmes*; 1793, 4 vol. in-12; — *de la Naissance et de la Chute des anciennes Républiques*; trad. de Montagne avec adjonctions; Paris, 1793, in-8°; — *Discours sur l'Histoire et la Politique en général*, trad. de Priestley avec notes; 1795, 2 vol. in-8°; — *Voyage en Hollande et sur les frontières occidentales de l'Allemagne en* 1794; Paris, 1796, 2 vol. in-8°; — *Zeluco*, ou *le Vice trouve en lui-même son châtiment*, trad. de Moore; 1796, 4 vol. in-12; — *Hubert de Sevrac*, ou *Histoire d'un Émigré*, trad. de Marie Robinson; 1797, 3 vol. in-18; — *Louise Béverley*, ou *le Père égoïste*; 1798, 3 vol. in-12; — *Laura*, ou *la Grotte du père Philippe*, roman trad. de Burton; 1798, 2 vol. in-12; — *les Aventures de Hugues Treror*, trad. de Halcroft; — *le Château d'Albert*; 1799, 2 vol. in-18; — *Voyage en Hongrie fait en* 1797, trad. de R. Townson; 1799, 2 vol. in-8°; — *Voyage de Byron à la mer du Sud*, avec la *Relation du voyage d'Anson, et un extrait du second voyage de Byron autour du monde*. Cantwel a travaillé en collaboration avec Marinié à la traduction de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, de Gibbon; les trois premiers volumes parurent sous le pseudonyme de Leclerc de Sept-Chênes, et furent attribués à Louis XVI. La publication en dix-huit volumes n'a été achevée qu'en 1795. Cet ouvrage fut réimprimé, revu, corrigé et accompagné de notes par M. Guizot; Paris, 1812-1813, 13 vol. in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

CANUEL (*Simon*, baron), général français, né dans le Poitou en 1767, mort en 1841. Il était fils d'un marchand de bois, et s'engagea en 1792 dans la 71ᵉ demi-brigade, employée alors en Vendée. Devenu aide de camp de Rossignol, il fut signalé dans le rapport de ce général (12 août 1793) parmi les officiers généraux qui s'étaient particulièrement distingués à la prise de Doué. Canuel se faisait alors remarquer entre tous par son exaltation révolutionnaire. Membre du club de Lorient, il provoqua plusieurs fois des mesures ayant pour but de surveiller le civisme des fonctionnaires de l'arrondissement, et d'obtenir leur épuration. Sous le Directoire, il fut nommé commandant de place à Lyon, et autorisé à mettre cette ville en état de siége. Napoléon lui confia le commandement de la 2ᵉ division militaire à Mézières, puis en 1806 celui de la 25ᵉ à Liége; mais bientôt après il le mit en traitement de réforme. En 1814, Canuel fut un des premiers à saluer l'avénement des Bourbons. Il fut replacé sur le cadre d'activité, créé baron, et chevalier de Saint-Louis. Pendant les Cent-Jours il se réfugia

dans les rangs des Vendéens insurgés. L'on ne vit pas sans surprise l'ancien aide de camp de Rossignol devenu le chef d'état-major du marquis de la Rochejaquelein. En septembre 1815, le département de la Vienne le nomma député à la chambre dite *introuvable*, où il siégea au milieu des plus fougueux royalistes. Dans le mouvement insurrectionnel du Rhône, il déploya un zèle excessif, qui faillit devenir un embarras pour le gouvernement lui-même.

En septembre 1819, Canuel se représenta aux électeurs de la Vienne ; mais il échoua complétement. Jusqu'en 1822, il resta sans emploi : le ministère Villèle le fit alors inspecteur général d'infanterie et officier de la Légion d'honneur. En 1823, il eut le commandement d'une division faisant partie de l'armée d'Espagne ; à son retour, en 1825, il fut nommé grand officier de la Légion d'honneur et commandant de la 21e division militaire à Bourges. La révolution de 1830 le trouva dans cette position, et il fut mis à la retraite pour motif d'âge. Canuel a publié : *Mémoires sur la guerre de Vendée en* 1815 ; Paris, 1817, in-8°, avec carte et portrait ; — *Réponse au colonel Fabvier sur les événements de Lyon* ; Paris, 1818, in-8°.

Mullié, *Biographie des célébrités militaires*. — *Galerie historique des contemporains*. — *Revue chronologique de l'histoire de France*, p. 740. — *Biographie nouvelle des contemporains*. — *Dictionnaire de la Conversation*.

* **CANULEIUS** (*Cneus*), tribun romain, vivait vers 445 avant J.-C. Il se fit aimer du peuple par l'opposition constante qu'il fit aux patriciens. L'an 309 de Rome, il souleva une sédition, et entraîna les plébéiens à se retirer sur le mont Janicule. Il obtint de la sorte une loi autorisant à l'avenir le mariage entre les familles du peuple et celles des patriciens.

Tite-Live. — Florus, l. I, c. 18. — Denys d'Halicarnasse, XI, 57, 58.

* **CANULEIUS** (*C.*), Romain, tribun du peuple, vivait en l'an 100 avant l'ère chrétienne. Il fut l'accusateur de Furius, homme tellement odieux au peuple qu'il fut mis à mort avant le jugement.

Appien, *Guerre civ.*, 1, 33. — Cicéron, *Pro Rabirio*, 9. — Dion Cassius, *Fragments*, 105, p. 43, édition Reimar.

CANUS (*Melchior*). *Voy.* CANO.

CANUS (*Julius*), patricien romain, mis à mort vers l'an 41. L'empereur Caligula, irrité contre lui, l'ayant averti qu'il lui donnait dix jours pour se préparer à la mort, Canus lui répliqua tranquillement : « Je t'en rends grâces, César, prince plein de bonté ! » Lorsqu'on vint le prendre pour le mener au supplice, on le trouva jouant aux échecs. Il fit constater par le centurion que sa partie était la meilleure, et, se levant ensuite tranquillement, il s'adressa à ses amis éplorés : « Pourquoi ces gémissements? Vous êtes en « peine de savoir si l'âme est immortelle : je vais « être éclairé à ce sujet dans un moment. Je « songe à bien examiner si mon âme se sentira « sortir ; et, si j'apprends quelque chose sur l'état « des âmes après le trépas, je reviendrai, si je « puis, vous en faire part. » On dit qu'il apparut en effet à l'un de ses amis, appelé Antiochus.

Sénèque, *de Tranquillitate animi*, c. 14.

CANUT Ier, surnommé *Dana-ast* (joie des Danois), prince danois du dixième siècle, que les historiens regardent comme le premier de ce nom, quoiqu'il n'ait pas régné. Il était le fils aîné du roi Gorm le Vieux, qui, ardent adversaire du christianisme, défit l'œuvre de saint Anchaire, et réunit les divers États danois en une seule monarchie. La mère de Canut était la reine *Thyra Danebod*, dont la mémoire s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Canut paraît s'être distingué par de rares qualités : et telle était l'affection dont il était l'objet de la part de son père, que celui-ci menaça de la peine capitale quiconque lui viendrait annoncer la mort de ce fils. Canut ayant péri dans une expédition de Viking en Angleterre, et personne n'osant en avertir le roi, la reine *Thyra* fit draper la salle royale de bleu (c'était alors la couleur en usage pour le deuil) et recommanda aux courtisans le plus absolu silence au moment où le roi entrerait. *Gorm* surpris interroge la reine, et celle-ci répond en termes paraboliques. Pressentant alors la vérité, le roi s'écria : « Si le Danemark est en deuil, c'est que mon fils Canut est mort ! — C'est vous qui l'avez dit, » répliqua alors la reine avec sa douceur habituelle. Cette nouvelle fit sur le roi une telle impression, qu'il tomba malade et mourut le lendemain, laissant la couronne à son fils cadet *Harald*, dit *Dent-bleue*.

CANUT II, *le Grand*, roi de Danemark et d'Angleterre, le plus puissant monarque du Nord, né vers 995, mort en 1035. Jeune encore, il avait suivi son père Suèn, *à la barbe fourchue*, à la conquête d'Angleterre, où, à la mort de Suèn, il fut élu roi en 1014. Chassé par une révolte qui avait éclaté sous la conduite du roi vaincu Éthelred, revenu de Normandie, Canut se vit obligé de se rendre chez son frère Harald, roi de Danemark, qui partagea avec lui ce royaume ; il contribua à l'équipement d'une flotte de cent vaisseaux, et d'une armée, dont les principaux chefs du nord firent partie, pour reconquérir l'Angleterre (1015). *Edmond Ironside*, qui avait succédé dans ce pays à son père Éthelred, opposa une si vigoureuse résistance, qu'en 1017 Canut consentit à un traité de partage qui lui assignait le nord de l'Angleterre. Un mois plus tard, Canut resta seul maître du pays, Edmond ayant été assassiné par Édric Stréon, qui d'abord, comme les autres amis de Canut, avait reçu en récompense des fiefs importants. Devenu trop ambitieux, Stréon fut châtié à son tour, et fut mis à mort par ordre de Canut, qui punit aussi les Anglais, traîtres envers Edmond. Dès lors Canut ne travailla plus qu'à se concilier par de sages règlements les sympathies du peuple anglais. Il ré-

pudia sa femme Alfifa, qui était une princesse anglo-saxonne, pour épouser Emma, veuve d'Edmond, dont les deux fils furent envoyés en Hongrie auprès d'un de leurs parents. Il supprima toute distinction entre les Anglo-Saxons et les Danois, remit en vigueur les anciennes lois, rétablit la sûreté publique non-seulement dans l'intérieur du pays, mais encore sur les côtes, qui depuis des siècles avaient été exposées aux ravages des pirates, et renvoya l'armée danoise. En même temps il éleva aux plus hautes fonctions plusieurs Anglais; et, pour opérer plus sûrement la fusion des deux races ennemies, il eut recours au christianisme et au clergé. Il obtint le concours de celui-ci par de riches dotations, et en faisant construire des églises et des couvents dans les localités où les Anglais et les Danois s'étaient livré bataille. Son frère Harald étant mort en 1018, Canut monta sur le trône de Danemark, où il introduisit définitivement le christianisme, que son père Suèn avait violemment combattu. Il réprima les guerres privées. et assura la tranquillité des côtes par une expédition contre les pirates vendes (ou vandales). Il appela d'Angleterre des évêques et des prêtres instruits, pour leur confier l'organisation de la hiérarchie ecclésiastique et l'éducation du clergé danois; puis il fit venir des artisans et des architectes anglais pour la construction des églises. Grâce à son gouvernement ferme et prudent, la civilisation anglo-saxonne et chrétienne transforma le caractère sauvage des Danois, en leur enseignant de nouveaux procédés d'agriculture, une industrie, des métiers et des arts. A partir de ce règne, le Danemark devint une nation. Le premier aussi, Canut institua un état ecclésiastique; il établit la première noblesse, en appelant autour de lui une garde royale de trois mille hommes (*Thinglith*). Comme il fallait, pour aspirer à cet honneur, être libre et riche, les membres de la garde étant obligés de s'équiper à leurs frais, le *Thinglith* devint ainsi le germe d'une aristocratie qui obtint de nombreux priviléges. C'est ainsi que, contrairement aux anciennes coutumes, suivant lesquelles le peuple assemblé jugeait toutes les causes sans acception de personnes, les membres du Thinglith ne furent jugés que par leurs pairs, et d'après un code particulier.

Canut se soumit le premier à l'institution nouvelle : ayant tué dans un accès de colère un de ses gardes, il offrit humblement de se laisser juger par le *Thinglith*. Touchée à la vue du repentir du roi, l'assemblée le pria de se fixer à lui-même une peine; ce qu'il fit en s'infligeant une *composition* équivalente pour meurtre. Non content de ses grandes possessions, auxquelles il ajouta une partie du pays des Vendes et de l'Écosse, après une expédition heureuse contre le roi Malcolm, il médita la conquête de la Norwége, dont le roi Olaüs (le Saint) avait combattu contre les Danois en Angleterre; mais en attendant le moment favorable il se rendit en 1026 d'Angleterre en pèlerinage à Rome, « pour obtenir la rémission de ses péchés, et pour le salut de ses royaumes. » Cependant il ne perdit pas de vue ses desseins politiques. En traversant l'Allemagne, la Flandre et la France, il se fit remarquer par sa munificence. Il fut accueilli avec distinction par le pape Jean et par plusieurs princes présents à Rome, et s'acquit l'amitié de l'empereur Conrad II, qui demanda la sœur de Canut en mariage pour son fils, lui abandonna le margraviat de Slesvig, et lui promit libre passage, sans taxes ni impôts, pour les voyageurs ou commerçants danois. Sur la demande de Canut, le pape diminua considérablement le tribut que devaient payer au saint-siége les clergés danois et anglais, et permit la fondation d'un asile à Rome pour tout voyageur venant des États de Canut. En visitant les tombeaux des apôtres, Canut fit vœu de prendre pour unique règle de conduite la justice et la piété. Il fit part de ce fait à ses sujets dans une lettre curieuse qui existe encore, et se termine par les paroles suivantes : « J'ordonne à tous administrateurs de l'État, s'ils veulent conserver mon amitié et sauver leur âme, de ne commettre d'injustice ni envers les riches ni envers les pauvres. Que tous, nobles et manants, obtiennent ce qui est leur droit suivant la loi. On ne devra jamais s'écarter de cette règle, soit par crainte de moi, soit pour favoriser le pouvoir ou pour remplir mon trésor; je ne veux pas de l'argent produit de l'iniquité, etc. » Cependant, à son retour, Canut trouva le Danemark mécontent de cette longue absence, et en guerre avec la Norwége et la Suède. Pour calmer le peuple, la reine Emma, d'accord avec le gouverneur Ulf-Jarl, avait fait proclamer roi le prince Canut; mais le père, blessé par cette mesure, reprit la couronne, et, en 1027, battit avec l'assistance d'Ulf-Jarl les flottes norvégienne et suédoise; puis, emporté par la colère contre Ulf, il le fit tuer dans l'église de Roskilde (alors capitale de Danemark), que par expiation de son crime il enrichit ensuite de dons et de biens énormes. L'année suivante, il envahit la Norwége, dont le roi Olaüs (le Saint) s'était fait haïr par son trop grand zèle pour le christianisme. Olaüs fut tué en 1030 par ses sujets insurgés, et Canut donna la couronne de Norwége à son fils Suèn. Mais déjà de son vivant Canut put prévoir la chute prochaine de son grand empire, soutenu seulement par sa force et sa sagesse. Il mourut à Shaftesbury : peu de temps après, son fils Suèn fut chassé de Norwége par *Magnus*, qui fit avec *Canut III* de Danemark un traité de paix portant la clause remarquable que le survivant hériterait des deux royaumes. Son fils *Harald*, dit *Pied-de-lièvre*, succéda en Angleterre à Canut le Grand; à sa mort, en 1039, l'Angleterre resta réunie au Danemark, sous son frère Canut III, jusqu'à l'an 1042, qui vit finir

la domination danoise en Angleterre, où alors *Edward*, fils d'Ethelred, monta sur le trône.

P.-L. Möller.

Canut III, appelé *Harde-Canut*, fils de Canut le Grand, mort en 1042. Il fut élu roi de Danemark après l'avénement de son frère Harald au trône d'Angleterre. A la mort de ce dernier, Canut réunit les deux couronnes; son règne fut sans gloire et de courte durée. En lui s'éteignit la dynastie danoise d'Angleterre.

Abrahams.

Canut IV, *le Saint*, fils de Suèn, roi de Danemark, mourut en 1086. Successeur de son frère Harald en 1080, il fit tous ses efforts pour civiliser les Danois. Mais sa prédilection pour le clergé lui créa parmi les nobles et dans le peuple de nombreux et puissants ennemis. Aussi guerrier que pieux, il poursuivit et vainquit les pirates de la Baltique, les Prussiens et les Courlandais, puis il résolut de reconquérir l'Angleterre. A cet effet, il rassembla contre Guillaume le Conquérant une flotte considérable. Mais ayant tardé d'aller joindre ses troupes, elles se dispersèrent. Pour punir ses sujets de cette défection, il leur imposa une dîme qu'il exigea rigoureusement. Les paysans jutlandais s'insurgèrent. Le roi se réfugia en Fionie; mais, poursuivi par les insurgés, il s'enferma dans l'église de Saint-Alban à Odense; les insurgés forcèrent les portes, et le roi fut assassiné en 1086.

Canut V, fils de Magnus et petit-fils du roi Nicolas, mort en 1157. Après la mort d'Éric, roi de Danemark, en 1147, les trois princes Canut, Suénon et Waldemar se disputèrent pendant dix ans la couronne. Canut fut obligé de s'enfuir; mais, protégé de l'empereur Frédéric Barberousse, il obtint la souveraineté d'une partie du Danemark. Quelque temps après cet accommodement, Suénon invita ses compétiteurs à un festin, où il les fit attaquer à l'improviste par ses satellites. Waldemar fut assez heureux pour s'échapper; mais Canut mourut assassiné.

Abrahams.

Canut VI, roi de Danemark, fils de Waldemar le Grand, né en 1162, mort en 1202. Il épousa la fille du duc saxon Henri le Lion, et monta sur le trône en 1182, après son père, dont il continua le glorieux règne. L'empereur Frédéric Barberousse, irrité de ce que le roi danois refusait de se reconnaître pour son vassal, renvoya la sœur de Canut, qui devait épouser le fils de l'empereur, et excita contre le Danemark Bugislaw, duc des Slaves-Vendes (ou Vénèdes) de la Poméranie, déjà vaincus et convertis par Waldemar. L'archevêque Absalon, ami de Canut, grand guerrier et homme d'État, attaqua l'île de Rugen avec une flotte de cinq cents voiles, et remporta en 1184 une grande victoire, à la suite de laquelle la Poméranie de l'ouest tomba au pouvoir des Danois. En 1189, des envoyés du pape Clément III vinrent à Roskilde pour exhorter les Danois à la croisade. Les Scandinaves prirent en général peu de part aux expéditions en terre sainte; cinq seulement des principaux membres de la noblesse suivirent alors l'exhortation du pape; la plupart préférèrent s'acquitter de la dette des fidèles, en se croisant sous la conduite de Canut contre les pirates païens de la Livonie et de l'Esthonie. Secondé par son ministre et général Absalon, Canut réussit, en effet, à établir le christianisme dans ces provinces en 1196. Mais le paganisme reparaissait toutes les fois que l'armée danoise abandonnait le pays; alors on démolissait les églises et l'on tuait les prêtres. Vers la même époque, l'empereur Barberousse excitait contre Canut une ligue composée du Holstein, du Meklenbourg, et des villes de Brême, Hambourg et Lubeck, et à laquelle s'associèrent le roi de Norwége, Sverre, et Waldemar, évêque de Sleswig. Canut triompha de ces nouveaux ennemis : il étouffa l'insurrection de Waldemar, qu'il fit prisonnier, et soumit le Meklenbourg, le Holstein, et les villes de Lubeck et de Hambourg. Devenu maître du littoral de la Baltique presque en entier, il prit le titre de roi des Slaves et des Vandales, titre que les rois de Danemark portent encore. Canut mourut au milieu de ses triomphes, laissant à son frère et successeur Waldemar II (le Victorieux) ses conquêtes, auxquelles celui-ci avait vaillamment contribué. Dans ses dernières années il eut un différend avec Philippe-Auguste, roi de France, qui venait de répudier la reine Indeburg, sœur de Canut. Le règne si guerrier de Canut VI fut cependant utile aux progrès de la civilisation et des lettres. Ce prince fit reviser et améliorer le code de Canut le Grand (Vitherlagsret); sous son règne, le clergé, placé par Canut IV à la tête des autres classes de la nation, exerça aussi une influence salutaire sur le développement de la société. Plusieurs jeunes Danois visitèrent les universités étrangères, notamment celle de Paris. Ils en rapportèrent le goût des lettres et des arts. Le ministre de Canut, Absalon, protégea les lettres, et ce fut sous ses auspices que s'exécutèrent les travaux historiques de *Saxo Grammaticus* et de *Sueno Aagesen* sur le Nord.

P.-L. Möller.

Canut, appelé *Lavard* (saint), duc de Sleswig et roi des Slaves-Obotrites, second fils d'Éric le Bon, roi de Danemark, mort le 7 janvier 1131. En 1116 il délivra le Sleswig et le Holstein d'une invasion des Obotrites, et succéda à Henri, leur roi, après avoir été couronné par l'empereur Lothaire, à la cour duquel il avait séjourné pendant six ans. Il propagea avec prudence le christianisme, attira dans son royaume des artisans allemands, et poursuivit avec vigueur les pirates. Aimé et respecté dans tout le Nord pour ses rares qualités, et placé dans l'estime des Danois bien au-dessus du prince Magnus, fils du roi Nicolas, il fut traduit par ce dernier devant les états, sous l'accusation d'in-

triguer pour s'emparer de la couronne de Danemark. Déclaré innocent, il accepta de bonne foi les protestations du prince Magnus, qui l'invita à venir à Roskilde, et qui, le quatrième jour des fêtes données à cette occasion, l'assassina lâchement dans une forêt voisine. Ce meurtre irrita si vivement le peuple, que le roi Nicolas faillit être tué dans une assemblée populaire. Quant à Magnus, il fut tué en 1134 dans une bataille contre le frère de Canut, Érik Emun, qui y gagna la couronne de Danemark. Canut fut canonisé en 1171. P.-L. MÖLLER.

Allen, *Danmarks Historie.* — Ælnotz, *Vie et martyre de Canut IV.* — Holberg, *Danmarks Riges Historie.* — Math. de Westminster, *Flores historiarum.* — Saxo Grammaticus, *Danorum regum heroumque historia.* — Pontanus, *Rerum danicarum libri.*

*CANUTI (*Domenico-Maria*), peintre et graveur, né à Bologne en 1620, mort en 1684. Il fut un des bons élèves du Guide, et se fit surtout admirer par son habileté dans l'art des raccourcis; il fut regardé comme un des meilleurs peintres à fresque de son temps, mais on estime la richesse et le feu de ses compositions plutôt que la vigueur et la vérité de son coloris. Il fut souvent employé par les Pères Olivetains, et travailla dans leurs monastères de Rome, de Padoue et de Bologne. Dans cette dernière ville, il a orné leur bibliothèque et leur église d'un grand nombre de peintures, parmi lesquelles on vante principalement une *Déposition de Croix* aux flambeaux, dite *la Nuit du Canuti*, et un *Saint Michel* qui, peint en partie dans le cintre de l'église, en partie dehors, passe pour un chef-d'œuvre de perspective. Canuti ne fut pas moins habile comme graveur à l'eau-forte; ses planches les plus estimées sont les portraits de Louis, d'Augustin et d'Annibal Carrache, d'après le Guide, et une *Vierge avec le Rédempteur, assis sur des nuages.* E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Malvasina, *Felsina pittrice.* — Ticozzi, *Dizionario.*

*CANWA, sage et poëte indien, sous le nom de qui sont inscrits beaucoup d'hymnes du Rig-Véda.

M. Langlois, *Traduction du Rig-Véda.*

*CANZ (*Éverard-Christophe*), jurisconsulte wurtembergeois, né à Bebenhausen en 1720, mort à Tubingue le 16 novembre 1773. Il professa le droit dans cette université. On a de lui : *Tract. synopticus de Probabilitate juridica, seu de Præsumptione*; Tubingen, 1751; — *Diss. de Adjunctis Commissariorum*; Tubingen, 1755, in-4°; — *Diss. de uno ex pluribus litis consortibus, suo non simul alieno nomine agente*; Tubingen, 1766, in-4°; — *Diss. de Conditione facti indebite præstiti*; Tubingen, 1759, in-4°; — *Diss. de Contradictore in concursu creditorum*; Tubingen, 1769, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CANZ (*Israël-Théophile*), théologien protestant et philosophe allemand, né à Heimsheim, dans le Wurtemberg, le 26 février 1690, mort à Tubingue le 28 janvier 1753. Il étudia à Tubingue, où il occupa depuis 1734 successivement les chaires d'éloquence et de poésie, de logique et de théologie morale. D'abord adversaire décidé de la philosophie de Wolf, il avait déjà rédigé pour la réfuter un gros volume qui allait être mis sous presse, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait pas jugé cette philosophie d'après son véritable sens; il fit donc assez brusquement volte-face, et le nouveau livre qui parut alors était en effet un commentaire éloquent de ce système, dont il développa, d'accord avec son collègue Bilfinger, quelques parties dans un sens très-libre. Puis il appliqua cette philosophie à la théologie révélée dans toute l'étendue que celle-ci comportait, et même au delà, au détriment de l'exégèse. Quant à la théologie morale, qu'il enseignait et professait, il y introduisit un meilleur choix de matériaux et beaucoup de nouveaux points de vue. Ses principaux ouvrages sont, dans l'ordre chronologique, les suivants : *Philosophiæ Leibnitzianæ et Wolfianæ usus in theologia, per præcipua fidei capita*; Francfort et Leipzig, 4 vol. in-4°, 1728-1739, ou 3 vol. in-8°, et 1769, in-4°; — *De Regimine Dei universali, sive Jurisprudentia civitatis Dei publica*; Tubingen, 1731 et 1737, in-8°; — *Eloquentiæ et præsertim oratoriæ, lineæ paucæ*, etc.; Tubingen, 1734, in-4°; — *Oratoria scientiarum familiæ toti cognata, seu rationis et orationis arctissimum vinculum. Accedit laudanda hypocrisis, seu eloquentia corporis, secundum præcepta, fundamenta, adjumenta quibus formatur*, etc.; Tubingen, 1735, in-8°; — *Grammaticæ universalis tenuia rudimenta. Agitur insimul de variis modis quibus spiritus secum invicem suas ideas possint communicare*; Tubingen, 1737, in-4°; — *Disp. de Origine et Propagatione animarum*; Tubingen, 1739, in-4°, et 1741, in-4°; — *Disciplinæ morales omnes, etiam ex quæ forma artis non dum huc usque comparuerunt, perpetuo nexu traditæ*; Leipzig, 1739, in-8°, 3e édit.; Francfort et Leipzig, 1762, in-8°; — *Disputationes IV de Immortalitate animæ*; Tubingen, 1740, in-4°; — *Ueberzeugender Beweis aus der Vernunft, betreffend die Unsterblichkeit der Menschen-Seelen insgemein, als besonders der Kinderseelen, sammt einem Anhange, wie es der Seele nach dem Tode zu Muthe sein werde?* (Preuve convaincante et rationnelle de l'immortalité de l'âme des hommes en général, et surtout des âmes des enfants, avec un corollaire sur l'état de l'âme après la mort); Tubingen, 1741, in-8°, 3e édit.; 1746, in-8°; — *Ontologia polemica*; Leipzig, 1741, in-8°; — *Theologia thetico-polemica*; Dresde, 1741, in-8°; — *Theologia naturalis thetico-polemica*; Dresde, 1742, in-8°; — *Fortzetzung der Reinbeckschen Betrachtungen über die Augsburgische Confession* (Idées sur la Confession d'Augsbourg, pour servir de suite à celles de

Reinbeck); Berlin, 1743-1747, in-4°; — *Disp. de Resurrectione corporis ejusdem quod jam gestamus, licet novis qualitatibus vestiti*; Tubingen, 1747, in-4°; — *Unterricht von den Pflichten der Christen, oder theologische Moral, zum akademischen und allgemeinen Gebrauch ausgefertigt* (Traité des devoirs des chrétiens, ou Morale théologique rédigée pour des leçons académiques et pour l'usage des familles); Berlin, 1749, in-4°; — *Meditationes philosophicæ, quibus variæ scientiarum difficultates expenduntur, et veritates oppositæ confirmantur*; Tubingen, 1750, in-4°; — *Disp. de humanæ vitæ termino, neque casui, neque fato obnoxio*; Tubingen, 1751, in-4°; — *Anthropomorphismus in permultis theologiæ articulis delectus*; Tubingen, 1752, in-4°; — *Compendium Theologiæ purioris, in quo justis definitionibus veritates theologicæ determinantur, determinatæ ex oraculis demonstrantur, oracula vindicantur*, etc.; Tubingen, 1752, in-8°; Leipzig, 1756, in-8°; Heilbronn, 1761, in-8°; — *Annotationes ad Compend. theolog. pur.*; Tubingen, 1755, in-8° (ouvrage posthume, publié par son fils George Bernhard Canz). — On lui attribue encore, mais sans preuve certaine, un ouvrage anonyme, sous le titre : *Meditationes de Origine, Indole, Effectibus atque Historia juris reformandi Regum atque principum, nec non statuum Imperii Romani Germanici*; 1728, in-8°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyc.*

*CANZIANI (*Giovan-Battista*), peintre italien, né à Vérone vers 1650, mort après 1712. Il fut banni de sa patrie pour le fait d'un homicide, et se réfugia à Bologne. Il déploya beaucoup de talent, et obtint des succès comme peintre de portraits.

Orlandi, *Abbecedario pittorico*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

*CANZLER (*Jean-Étienne*), médecin allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Unvorgreifliche Information, Die won den wüthenden Hunden gebissene Personen zu heilen* (Nouveau remède pour guérir les personnes mordues par les chiens enragés); Landshut, 1733, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la médecine*.

CANZLER ou CANZLAR (*Jean-George*), homme d'État et historien allemand, né à Burkhardsdorf (Hartz) le 19 janvier 1740. Il fit partie de l'ambassade saxonne de Stockholm en qualité de secrétaire, et remplit les fonctions de conseiller des comptes à Dresde. On a de lui : *Mémoires pour servir à la connaissance des affaires politiques et économiques du royaume de Suède*; Dresde, 1776, 2 vol. in-4°; traduit en allemand, Dresde, 1778, 2 vol. in-8°.

Galerie hist. des Contemporains. — *Biographie nouvelle des Contemporains*.

CAONABO (de l'indien *caum*, or, et *bou*, maison), cacique haïtien, mort en 1494. Lorsque Christophe Colomb eut découvert en 1492 l'île d'Haïti, qu'il nomma *Hispaniola*, il fit, pour assurer sa conquête, construire un petit fort avec les débris de son vaisseau amiral *la Gallega*, échoué à l'entrée de la baie de Caracole (*Puerto-Real*). Ce fortin fut nommé *Natividad* (Nativité), parce qu'il fut occupé le jour de Noël. Colomb y laissa quelques canons et trente-huit soldats, sous les ordres de don Diégo de Arana. A son deuxième voyage, Colomb vint, le 27 novembre 1493, reconnaître le fort de Natividad, et n'y trouva qu'un monceau de ruines incendiées. Un cacique voisin, Guacanagari, roi de Marien, lui fit savoir que les Espagnols qui en composaient la garnison avaient tous été massacrés par les habitants, irrités de ce qu'ils leur enlevaient leurs femmes, leurs filles et leurs provisions. Il ajouta que cet événement avait eu lieu malgré lui, par l'aide et les conseils de Caonabo, roi de Maguano et de Cibao, un des plus puissants chefs de l'île, dans le pays duquel on ramassait le plus d'or. Christophe Colomb fit en mars 1494 une expédition dans le Cibao, y recueillit d'immenses richesses et y bâtit la forteresse de Saint-Thomas, que don Alonzo de Ojeda fut chargé de défendre avec cent vingt-six hommes. Caonabo, redoutant le voisinage des Espagnols, vint assiéger Saint-Thomas avec cinq à six mille Indiens. Après avoir résisté trente jours, Ojeda dut évacuer ses retranchements : pendant sa retraite, il tua un grand nombre de naturels, et dans un combat désespéré, livré sur les rives du Nicayagua (*Rio-del-Oro*), fit prisonniers Caonabo et plusieurs autres chefs de sa famille. Le frère de ce cacique, guerrier courageux et chéri de ses compatriotes, appela à son aide les Ciguayos (*Indiens archers*), et, à la tête d'environ sept mille combattants armés de lances, de massues et de flèches, vint se ruer sur Ojeda. Celui-ci, ayant reçu un renfort qui portait à trois cents le nombre de ses soldats, fit charger l'ennemi par sa cavalerie, et remporta une victoire qui rendit les Espagnols maîtres du Maguana. Il envoya Caonabo, son frère et son neveu, chargés de fers, à Christophe Colomb, qui les fit embarquer pour l'Espagne; mais ils moururent dans la traversée. Herrera et après lui quelques biographes modernes ont rapporté la vie, la prise et la mort de ce cacique, avec des détails romanesques que les auteurs espagnols et la conquête des Indes ne confirment pas. A. DE L.

Oviedo, *Historia general y nat. de las Indias*, lib. III, c. 1. — Fernand Colomb, *Vida del Amirante*, Ire partie, c. 52. — Pet. Martyr, *Ocean. dec.*, II, III, IV. — *Art de vérifier les dates* (*Amérique*).

*CAOULT (*Walerand*), théologien et hagiographe flamand, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il était prêtre et sacristain de l'église Saint-Amant, à Douay. On a de lui : *Miracula Virginis Deiparæ apud Tungros in Hannonia*; Douay, 1600, in-12; — *Bulles pontificales tirées du Bullaire romain, touchant la closture des religieuses, tournées du*

latin en français; Douay, 1604, in-12; — *Oraisonde Jean Trithème, des douze renards causant la ruyne de la religion, traduite*; Douay, 1604, in-12; — *Miracula Dominæ Gandiorum in Picardia, apud Tungros, Camberones et Servios, ab* 1081-1605; Douay, 1606, in-12.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

CAOURSIN (*Guillaume*), hospitalier français, né à Douay en 1430, mort en 1501. Il était vice-chancelier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Il mérita, par ses talents, la confiance du grand maître et du chapitre, et la dispense des vœux d'usage, et remplit plusieurs missions importantes en Italie. On a de lui quelques ouvrages écrits en latin, qui ont été recueillis et imprimés à Ulm en 1596, in-fol., avec figures en bois. Le principal est une description de la ville de Rhodes, et du siége qu'elle soutint en 1480. Cette relation, qui a pour titre *Obsidionis urbis Rhodiæ descriptio*, a été imprimée une première fois à Rome, sans date, in-4°, et réimprimée dans la même ville, 1584, in-fol., avec des augmentations.

Dibdin, *Bibl. Spenseriana*, t. IV (sur la traduction de Caxton, voy. Dibdin, *Typographical antiquities*, I, 880. — *Bibl. Grenvilliana*, p. 114. — Valerius André, *Bibl. Belgica*, I, 898, 3. — Nicéron, *Mémoires*, XV et XX.

***CAP** (*Paul-Antoine*), savant français, né à Mâcon le 2 avril 1788. Il étudia de bonne heure les sciences naturelles, et se livra avec succès à l'exercice de la pharmacie. Depuis qu'il a quitté sa profession, il consacre tous ses moments de loisir à des recherches, justement appréciées, sur l'histoire des sciences qui se rattachent à la pharmacologie. Parmi ses travaux on remarque : *Mémoire sur cette question : Déterminer si, dans l'état actuel de nos connaissances, on peut établir une classification régulière des médicaments, fondée sur leurs propriétés médicales*; Lyon, 1823, in-8°; — *Rapport fait à la Société de pharmacie de Paris et à la Société de prévoyance des pharmaciens du département de la Seine, sur la réorganisation d'une pharmacie au nom d'une commission*; Paris, 1834, in-8°; — *Principes élémentaires de pharmaceutique*; Paris, 1837, vol. in-8°; — *Recherches sur les lactates, et sur l'état de l'urée dans l'urine de l'homme et de quelques animaux*, en collaboration avec M. Henry; Paris, 1838, in-8°; — *Éloge de Nicolas Lemery, chimiste*, etc.; Paris, 1838, in-8°; — *Biographie de Moïse Charas*; Paris, 1840, in-8°; — *Traité de Pharmacie*; Paris, 1847, in-8°; — *Traité de Botanique*; Paris, 1847, in-8° (dans la collection des *Cent Traités*); — *Histoire de la Pharmacie*; Anvers, 1851, in-8°; — *le Museum d'Histoire naturelle* (Histoire et Biographie); Paris (Curmer), 1853, gr. in-8°; — une édition des *Œuvres* de Bernard de Palissy; Paris, 1844, in-12; — une traduction des *Aphorismes de physiologie végétale* de Lindley; Paris, 1838, vol. in-8°; — un grand nombre d'articles scientifiques et biographiques dans divers recueils périodiques, et notamment dans le *Journal de Pharmacie* et *l'Illustration*. M. Cap est membre d'un grand nombre de sociétés savantes et chevalier de la Légion d'honneur.

Quérard, *la France litt.*, et suppl. — Beuchot, *Journal de la Librairie*.

CAPACCIO (*Jules-César*), littérateur napolitain, né à Campagna en 1560, mort en 1631. Il étudia à Naples, y devint secrétaire de la municipalité (*secretario della città*), fut attaché à la maison du duc François della Rovere à Urbin, et chargé de l'éducation du fils de ce prince. C'est alors qu'il écrivit la plupart de ses ouvrages. L'Académie *degli oziosi* de Naples le compte parmi ses fondateurs. On a de lui : *Mergellina, egloghe pescatorie*; Venise, 1598, in-12; — *Apologhi e favole in versi volgari*; Naples, 1602, in-8°; — *Illustrium mulierum et illustrium literis virorum Elogia*; Naples, 1608, in-4°; — *Declamazioni in difesa della Poesia, recitate nell' Accademia degli oziosi*; Naples, 1612, in-4°; — *Annotazioni alla Gerusalemme liberata*, pour l'édition de Naples; 1582, in-12; — *Neapolitanæ historiæ*; Naples, 1607, in-4°; et dans le tome IX du *Thesaurus antiquitatum italicarum*; — *Puteolana historia, cui accessit de Balneis libellus*; Naples, 1604, in-4°, et dans le recueil cité; — *la Vera Antiquità di Pozzuolo*; Naples, 1607, in-8°; Rome, 1652; — *i Forestieri*; Naples, 1620, in-4°; — *Trattato dell' imprese*; Naples, 1592; — *il Secretario*; Venise, 1599, in-4°.

Soria, *Storici Napoletani*, I, 128. — Crescimbeni, *Storia della volgar poesia*, V, 166. — Tiraboschi, *Storia della letterat. ital.*, VII, 1209; VIII, 378, 424. — Toppi, *Bibl. Napolet.*

CAPACIUS (*Priam*), littérateur sicilien, né à Mazara, massacré dans la même ville en 1517. Il fit ses études en Allemagne, et fut reçu docteur à Leipzig. Il s'y fit remarquer par son goût pour la poésie. De retour dans sa patrie, il obtint l'emploi de trésorier royal à Mazara. En 1517, cette ville étant le théâtre d'une sédition, Capacius se jeta au milieu des révoltés, afin de les engager à rentrer dans le devoir; mais il fut lâchement frappé à mort. On a de Capacius un poëme à la louange de Frédéric Ier, publié sous le nom de *Fridericeis*; Leipzig, 1488, in-4°.

Mongitor, *Bibl. Sicula*.

CAPALLA (*Jean-Marie*), dominicain italien, né à Saluces, mort le 2 novembre 1596. Il professa la théologie à Faënza et à Bologne, et fut nommé inquisiteur général à Crémone. On a de lui : *Scintilla della fiamma innossia*; — *de Cœna*; Venise, 1604; — *Arca salutis humanæ, sive Commentaria locupletissima in Testamentum et Passionem J.-C.*; Venise, 1606, in-fol.

Possevin, *Bibliotheca selecta*. — Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*.

***CAPALLI** (*Jean-Baptiste*), théologien italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut doyen à Arezzo. On a de lui :

Ricamo dell' abito monacale, discorsi sagri; Venise, 1680, in-4°.

Catal. de la Bibl. imp. de Paris. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **CAPALTI** (*Francesco*), compositeur italien, né à Fossombrone (États romains), vivait en 1788. Il était maître de chapelle de la cathédrale de Narni, et a publié : *il Contrappuntista pratico, ossiano dimostrazioni fatte sopra l' esperienza*; Terni, 1788, in-8°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

CAPANA, général français, d'origine piémontaise, né à Turin vers 1770, mort en 1812. Après avoir pris part avec les Français aux campagnes d'Italie, il devint préfet d'Alexandrie; et quelque temps après il rentra dans la carrière militaire, obtint le grade de général de brigade, et combattit à Durtern et à Austerlitz. Devenu aide de camp du grand-duc de Berg, il trouva la mort en défendant Ostrolenka.

Vict. et conq. des Fr. — *Monit. univ.*

CAPANNA (*Puccio*), peintre florentin du quatorzième siècle. Il fut l'élève et l'heureux imitateur du Giotto : on reconnaît l'effet des leçons qu'il avait reçues à la justesse de l'expression, à la simplicité du mouvement; mais on voit aussi qu'il avait plus de peine encore que son maître à se dégager des traditions routinières des Grecs. Son coloris est plus brillant et plus moelleux dans les draperies que celui du Giotto, mais les chairs sont trop étudiées, et ce fini qui fut une des qualités et un des défauts des peintres de cet âge sent trop le travail, et pas assez l'inspiration de la nature. Après la mort du Giotto, Capanna continua à Assisi, dans l'église inférieure de Saint-François, les fresques commencées par son maître; il y représenta divers sujets de la *Passion*, qui existent encore aujourd'hui. Ses autres ouvrages à Rimini, à Florence, à Assisi même, ont disparu; mais nous sommes plus heureux à Pistoja, où nous trouvons dans l'ancienne chapelle de Saint-Louis, aujourd'hui sacristie de l'église Saint-François, des fresques de Capanna d'une étonnante conservation; les figures de *saint Pierre, saint Paul, saint Louis* et *saint Laurent* ont encore tout leur éclat. Ici se présente une singulière difficulté : suivant Vasari, qui attribue formellement à Capanna les peintures de la chapelle Saint-Louis, cet artiste serait mort jeune, épuisé par l'excès du travail; et d'un autre côté, suivant des mémoires du couvent de Saint-François cités par Tolomei (*Guida di Pistoja*), la chapelle même n'aurait été construite qu'en 1386 : en supposant donc que Capanna n'ait eu que vingt ans à la mort du Giotto, il eût été âgé de soixante-dix ans lorsqu'il peignit la chapelle de Pistoja. Il serait assez difficile de résoudre ce problème : ce qui est plus important, c'est la certitude que les peintures que nous possédons sont l'œuvre du Capanna. Cet artiste avait à la même époque, disent encore les mémoires du couvent, commencé dans le cloître plusieurs peintures qui furent terminées par Antonio Vite, Capanna n'ayant pu les achever. Cette circonstance pourrait peut-être nous fournir une donnée approximative sur l'époque de sa mort, d'autant plus que Vasari ne parle de sa fin prématurée que comme d'un *on dit*; mais il est plus explicite quant au lieu de sa naissance : il dit positivement que Capanna était Florentin, et je ne sais pourquoi Lanzi et après lui Valery ont rangé ce maître dans l'école romaine, à laquelle il n'appartient ni par sa patrie ni par le maître sous lequel il étudia. E. Breton.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Vasari, *Vite.* — Tolomei, *Guida di Pistoja.* — Valery, *Voyages en Italie.*

* **CAPANNA** (*Giovanni-Battista* DEL), peintre siennois, florissait en 1499, et mourut en 1540. Il a laissé quelques fresques dans sa patrie, entre autres une *Madone* sur la porte de l'ancien monastère de *Santa-Margarita in Castel-Vecchio*, et les *Travaux d'Hercule* sur la façade du palais Nastasi. E. B—n.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.*

CAPARANIE, vestale romaine, morte en 265 avant J.-C. Sous le consulat de Fabius Gurgès et de Manilius Vitulus, une épidémie faisait dans Rome de si grands ravages, que l'on consulta les livres sibyllins. Ils répondirent que le fléau cesserait lorsque la colère des dieux serait apaisée par la punition d'un grand crime. On découvrit que Caparanie avait violé son vœu de chasteté, et les Romains crurent voir dans cette faute le motif de la colère céleste. Caparanie fut condamnée, suivant la loi, à être enterrée vivante. Elle s'étrangla pour échapper à ce supplice; mais son corps fut mis en terre comme s'il eût été animé. Malgré cette cérémonie expiatoire, l'épidémie ne cessa point.

Zonaras, VIII. — *Biog. univ. des Femmes célèbres.*

* **CAPASSI** (*Dominique*), astronome italien, de l'ordre des Jésuites, natif de Naples, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. En 1722 il vint à Lisbonne, où il se fit remarquer, ainsi que Jean-Baptiste Carbone, par ses observations astronomiques. On a de lui : *Observatio lunaris eclipsis habita Ulyssipone in palatio regio die* 1 *novembre* 1724, *a Joh.-Bapt. Carbone et Domin. Capasso*; Lisbonne, 1724, et dans les *Acta Eruditorum*, 1725.

Rathlef, *Geschichte jetztlebender Gelehrten* (Histoire des savants contemporains), t. VIII, p. 339.

CAPASSI ou **CAPASSO** (*Jean-Baptiste*), médecin et philosophe italien, né à Grumo, mort à Naples en 1735. Il professa à l'université de Naples. On a de lui : *Historiæ philosophiæ Synopsis, sive de origine et progressu philosophiæ, de vitis et systematibus omnium philosophorum*, etc., divisée en quatre livres; Naples, 1728, in-4°.

Journal des Savants, an. 1729.—Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

CAPASSO (*Nicolas*), jurisconsulte et poëte italien, né à Grumo, village de la province d'Aversa, le 13 septembre 1671, mort le 1er juin

1745 (1). Il professa les droits civil et canon, et écrivit sur les mêmes matières. Il se fit connaître par ses poésies, et notamment par sa traduction ou plutôt sa parodie des sept premiers chants de l'*Iliade*, en dialecte napolitain.

Villarosa, *Ritratti poetici*; Naples, 1735, p. 87. — Tipaldo, *Biog. degli Ital. illustri*.

CAPDUEIL ou **CAPDUELH** (*Pons* DE), troubadour français du douzième siècle. C'était un noble baron du diocèse du Puy-Sainte-Marie : il faisait des vers, jouait de la viole, et chantait bien. Il fut bon chevalier d'armes, parlant agréablement, gentil, courtois, grand, beau, riche, fort économe, mais se faisant honneur de sa fortune autant que de ses manières et des grâces de sa personne. Capdueil aima d'amour une dame de Mercœur, nommée Azalaïs, femme du grand comte d'Auvergne, et fille de Bernard d'Anduse, baron de la Marche de Provence. Il l'aimait moult, disent les contemporains, et la louait, et faisait sur elle de jolies chansons. Il fut également aimé d'Azalaïs, et leur amour était approuvé de tous les honnêtes gens. Capdueil lui donnait maintes belles fêtes, et faisait pour elle maintes belles chansons. Pendant qu'il était avec elle dans cette joie et dans ces plaisirs, il lui prit fantaisie d'éprouver si elle l'aimait bien. Il résolut, dans sa folie, de faire semblant de s'entendre avec une autre dame, pensant que, si son éloignement d'Azalaïs était pénible à cette dame, il pourrait savoir alors qu'elle l'aimait bien; et que si, au contraire, son éloignement ne lui déplaisait pas, il serait sûr qu'elle ne l'aimait point.

Quand Azalaïs vit que Pons de Capdueil, qu'elle avait tant aimé et honoré, s'était éloigné d'elle et s'était porté vers une autre, elle montra pour lui un fort grand dédain, et pas un seul jour ne parla de lui à personne et ne s'informa de lui. Elle ne répondait rien à qui lui en parlait, et elle vivait avec grande cour et grande galanterie.

Pons de Capdueil s'en allait dans la Provence, faisant le courtois et fuyant les assemblées d'Azalaïs; mais quand il vit et sut qu'elle ne montrait nul courroux de son éloignement, quand il vit qu'elle ne lui envoyait ni lettres ni messages, il pensa qu'il avait mal fait : il se rapprocha de sa dame, et renonça à la folle épreuve qu'il avait tentée. Mais Azalaïs ne voulut écouter merci ni raison. Il fit pour elle une chanson, et cette chanson ne lui servit à rien; il en fit une autre qui ne produisit pas plus d'effet. Azalaïs ne voulait pas le recevoir en grâce. Alors Capdueil vint implorer l'intercession de plusieurs grandes dames qui exerçaient de l'influence sur la comtesse, et par les prières de ces dames Azalaïs lui rendit ses bonnes grâces. Alors Pons de Capdueil fut plus content qu'homme du monde, et dit que jamais il ne feindrait plus pour éprouver sa dame.

Tant qu'elle vécut, il n'en aima d'autre; quand elle fut morte, il tomba dans une tristesse profonde, et tourna ses sentiments vers la religion; il se croisa, et prêcha la croisade. Il composa sur ce sujet deux poëmes, où il exhorte les rois de France et d'Angleterre à faire la paix, et *le roi de la Pouille* et l'empereur à vivre en bon accord jusqu'à ce que le saint-sépulcre soit délivré. Capdueil passa outre-mer avec Philippe-Auguste et Richard, et mourut dans la troisième croisade, qui eut lieu l'an 1190. [*Enc. des g. du m.*]

Raynouard, *Choix de poésies des Troubadours*. — *Hist. littéraire de la France*, XX, 22.

CAPÈCE (*Conrad*, *Marino* et *Jacopo*), frères et nobles napolitains, exécutés en 1268. Ils étaient très-attachés à la maison de Souabe et au parti gibelin. Lorsque Mainfroy, prince de Tarente, fils de l'empereur Frédéric II, voulut prendre possession du royaume de Naples, les Capèce se firent ses guides pour traverser la Capitanate, et lui donnèrent asile dans leur château d'Atripalda, d'où, avec leur aide et malgré les embûches du marquis Berthold de Hohembourg, Mainfroy put atteindre Luceria et se faire reconnaître des Sarrasins, habitant cette ville sous la protection de l'Allemagne. Après la mort de Mainfroy ou Manfred, tué à la bataille de Grandella le 20 février 1264, Conrad et Marino Capèce, députés de la noblesse gibeline de Sicile, vinrent trouver Conradin, neveu de Manfred, réfugié à la cour de Bavière, et l'engagèrent à relever en Italie l'étendard de Souabe, dont il était le dernier prince. L'y ayant déterminé, Conrad Capèce courut à Pise raffermir le courage des gibelins par la promesse de prompts secours. Il s'embarqua ensuite pour Tunis, dans le but d'y prendre Frédéric, frère de Henri, prince de Castille, sénateur de Rome, qui s'était déclaré pour le jeune Conradin. Conrad Capèce débarqua Frédéric à Sciatta avec huit cents chevaliers, et en peu de temps il ne resta de la Sicile que Palerme aux Français. Ce succès ne fut pas de longue durée. Après la perte de la bataille de Tagliacozzo (23 août 1268), suivie de la prise et de la mise à mort de Conradin, les gibelins dispersés tombèrent successivement entre les mains de Charles d'Anjou, qui les égorgea sans merci. Tel fut le sort de Marino et de Jacobo Capèce; plus tard, les habitants de Conturbia livrèrent Conrad à Guillaume l'Étendard, lieutenant de Charles, qui le fit pendre après lui avoir fait arracher les yeux.

Nicolas de Jamsilla, *Historia*, p. 523.—Malaspina, *Historia Siculæ*, IV, 387.—Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, IV, ch. XVIII et XX.

* **CAPÈCE** (*Alexandre*), compositeur italien, né à Rome, vivait en 1624. On a de lui : *Sacri concerti d'un vago et nuovo stile;* recueil conservé dans la bibliothèque royale de Lisbonne; *Motetti*, de deux à huit voix; Venise, 1613; — *Magnificat;* Venise, 1616; — *Madrigali*, de quatre à huit voix; Venise, 1617; — *Matutine del Natale*, de quatre à huit voix; Venise, 1623.

(1) Et non 1746, comme le dit la *Biographie universelle* des frères Michaud.

— *Motetti concertati*, de deux à cinq voix; Venise, 1624.

Fétis. *Biographie universelle des Musiciens.*

*CAPÈCE (*Ange*), théologien italien, de l'ordre des Théatins, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Discorsi sagris recitati in diverse chiese*; Rome, 1711, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexicon.*

CAPÈCE (*Antoine*), jurisconsulte napolitain, mort en 1545. Il était d'ancienne et noble famille. Après s'être rendu célèbre par son éloquence dans l'exercice de sa profession d'avocat, il fut chargé de professer le droit à Naples. Dans l'intervalle, en 1517, il avait été envoyé en Sicile par le vice-roi, pour y apaiser les troubles qui s'étaient élevés. Il laissa : *Recueil de décisions*, imprimé en Sicile; — *Institutiones feudales*.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.*

CAPÈCE ou CAPYCIUS (*Scipion*), fils d'Antoine Capèce, poëte italien, mort vers 1562. Il écrivit sur le droit, qu'il professait à Naples, et se fit surtout connaître par ses poésies latines. Sa bibliothèque, riche et bien composée, était fréquentée par les savants et les littérateurs. Il fut lié avec l'élite de ses contemporains, notamment Garcilasso de la Véga, et fut l'objet d'une considération particulière de la part d'Isabelle Villamarini, qu'il loua dans ses ouvrages. Chargé de gérer les biens du prince de Palerme, il tomba dans la gêne par suite de la confiscation encourue par ce prince, qui avait abandonné le parti de Charles-Quint pour celui du roi de France. On a de Capèce : une édition des *Commentaires de Donat sur Virgile*, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Pontanus; Naples, 1535; — *de divo Joanne-Baptista, vate maximo, libri III*; Bâle, 1542, in-8°, dans les *Poemata sacra præstantium poetarum* d'Oporinus; Venise, 1546, avec le poëme *de Principiis rerum*. Gesner fait l'éloge de ce poëme, qu'il compare aux œuvres de l'antiquité : *Quod cum veterum etiam majestate conferri queat*; — *de Principiis rerum libri II*; — *de Vate maximo libri III*; Venise, les Alde, 1546 : ce poëme, réimprimé plusieurs fois et dans plusieurs villes, telles que Paris, Naples, etc., a été traduit en vers libres par le P. Ricci, traducteur de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac; Venise, 1754, in-8°; Capèce y établit, d'après l'école ionienne, que l'air est le principe des choses; — des *Élégies*, au nombre de quatre; Naples, 1594 et 1754 : la dernière de ces élégies parle des misères de l'auteur et de celle de son siècle; — des *Épigrammes*, au nombre de six, imprimées avec les élégies et les autres poésies; Naples, 1594 et 1754 : quelques-unes de ces épigrammes sont de l'invention du poëte; les autres sont empruntées à l'Anthologie; — *Magistratuum regni Neapolis qualiter cum antiquis Romanorum conveniant compendiolum; nunc demum recognitum et instauratum*; Naples, 1594 et 1754, en prose; — *super tit. de acquir. Possess. ubi multa in practica et in materia feudorum et constitutione regni continentur*; Naples, sans date, in-4°.

Toppi, *Bibliot. Napolet.* — Gesner, *In Bibliot.* — Bayle, *Dictionnaire critique.* — *Biog. degli Uomini illustri del reg. di Napoli.*

* CAPÈCE (*Charles-Sigismond*), né en 1652, mort en mars 1719. Après avoir reçu dans la maison paternelle sa première instruction, il suivit son père en Espagne, et compléta ses études aux universités de Valence et de Compostelle. A son retour en Italie, il s'appliqua d'abord à la jurisprudence, puis il cultiva de préférence l'art dramatique. Lorsque Marie-Casimir, veuve de Jean Sobieski, roi de Pologne, vint à Rome au mois de mars 1699, Capèce remplit auprès de cette princesse les fonctions de secrétaire pour la langue italienne. Il alla avec elle en France, y resta jusqu'au mois de janvier 1716, et revint à Rome, où il demeura jusqu'à sa mort. On a de lui : *Vienna liberata, orazione*; 1683; — *il Trionfo del S. elettore Massimiliano Emanuele, duca di Baviera, orazione panegirica*; 1684; — *il Visir discacciato, opera scenica*; — *l' Amore vince fortuna*; — *la Clemenzia d' Augusto*; — *l' Orlando ovvero la Gelosia Pazzia*; — *Ifigenia in Aulide*; — *Ifigenia in Tauri*; — *Tito e Berenice*; — *il Telemaco*; — *Tolomeo ed Alessandro*; — *la Conversione di Clodovio, re di Francia, oratorio*.

Tipaldo, *Biog. degli Ital. illustri*, IV, 378.

CAPÈCE (*Galeotta-Fabio*), homme d'État et publiciste napolitain, mort à Naples en 1645. Il fut président de cour à Madrid, et régent du grand conseil italien. On a de lui : *de Officiorum ac Regalium prohibitu sine principis autoritate commentatio*; — *Responsum pro duce Gravina*; — *Super successione principatus Bisiniani*; — *Controversie regali*; — *i Risponsi fiscali i più scelti*.

Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.*

CAPÈCE ou CAPICIUS (*Marc-Antoine*), théologien italien, né à Naples en 1569, mort dans la même ville le 18 novembre 1640. Issu d'une famille honorable, il entra dans la compagnie de Jésus, se livra à la prédication, puis à l'enseignement, et ne voulut pas accepter l'évêché de Nicotero, qu'on lui offrait. On a de lui : une *Oraison funèbre de la reine Marguerite d'Autriche*.

Alegambe, *Script. Soc. Jesu.*

CAPÈCE-LATRO (*François*), historien napolitain, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *l' Istoria della città e regno di Napoli*.

Toppi, *Bibliotheca Napoletana.*

CAPÈCE-LATRO (*Hector*), jurisconsulte napolitain, né à Naples, mort le 10 août 1564. Il jouissait d'une grande réputation, et Philippe IV, roi d'Espagne, l'employa avec succès dans plusieurs missions importantes. On a de Capèce :

Decisiones Neapolitanæ; Naples, 1652, in-8°; — *Resolutiones et selectiones;* Genève, 1664.

Lorenzo Crasso, *Elog. d'Uomini letterati.*

CAPÈCE-LATRO (*Joseph*), archevêque et publiciste napolitain, né à Naples le 23 septembre 1744, mort le 2 novembre 1836. Il était issu de l'une des plus anciennes familles napolitaines, et obtint, très-jeune encore, l'archevêché de Tarente, qui donne au titulaire le rang et les priviléges de primat du royaume de Naples. Ces distinctions ne l'empêchèrent cependant pas de défendre les principes d'une philosophie éclairée, et de combattre les idées surannées, la superstition et les prétentions hiérarchiques du siége papal, tout en remplissant exactement et consciencieusement ses devoirs comme prêtre de l'Église catholique romaine. Un écrit de sa première jeunesse, sur le tribut illégitime que le royaume de Naples avait à payer à la cour romaine, excita à un haut point l'attention; mais un autre ouvrage qui fit encore plus de bruit fut celui sur le célibat des prêtres, institution que le prélat regardait comme la source de l'antipathie que nourrissaient intérieurement contre l'Église romaine un grand nombre d'hommes d'ailleurs religieux, et comme ayant été la principale occasion de la réforme de l'Église par Luther. C'est avec une noble franchise qu'à l'époque où l'esprit révolutionnaire paraissait aussi pénétrer en Italie, Capèce-Latro dirigea la sollicitude de la reine Caroline sur les abus qui régnaient dans l'administration de ses ministres : il ne fut point écouté. Quand la révolution eut éclaté, le vœu du peuple lui fit confier un emploi public, qu'il accepta, convaincu que, dans un temps critique, il n'est pas permis d'abandonner la patrie. Ce fut le motif qui, après la restauration des Bourbons, engagea le cardinal Ruffo à le faire mettre en prison, et à le désigner comme une des premières victimes de la vengeance qu'il avait à satisfaire. Cependant tous les partis étaient décidés à sauver Capèce-Latro, ce qui détermina le gouvernement à lui rendre la liberté comme un effet de la clémence royale; mais Capèce-Latro ne voulut pas sortir de prison : refusant la grâce, il demanda justice, et le roi se vit enfin forcé de lui faire des excuses. Pendant la domination de Joseph-Napoléon à Naples, en 1808, Capèce-Latro était ministre de l'intérieur, et continua de diriger ce département de la manière la plus distinguée sous Joachim Murat. Après la chute de ce roi, le prélat perdit son archevêché; il se retira entièrement des affaires publiques, et fit de sa maison un lieu de réunion pour toutes les personnes distinguées par leur rang et leur savoir. Son dernier écrit, remarquable par l'éclat du style, est son *Elogio di Frederigo II, re di Prussia* (Berlin, 1832). [*Encycl. des g. du m.*].

Conversations-Lexicon. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.* — Sgura, *Relazione della condotta dell' arcivescovo Capece-Latro nelle famose vicende del regno di Napoli nel* 1799; Genève, 1836.

*CAPEFIGUE (*Baptiste-Honoré-Raymond*), historien français, né à Marseille en 1801. Issu d'une famille originaire de Gênes, exilée de cette ville sous Louis XII, il reçut sa première instruction dans sa ville natale. En 1821, il vint à Paris pour y étudier le droit, puis il entra à l'École des chartes, devint rédacteur de la *Quotidienne*, et obtint des prix aux concours académiques. En 1827, lors de l'arrivée de M. de Martignac aux affaires, il défendit, dans le *Messager des Chambres*, journal récemment fondé, les principes conciliants du nouveau cabinet. Plus tard, il concourut à la rédaction d'autres feuilles quotidiennes et recueils périodiques, tels que *le Temps*, *le Moniteur du Commerce*, *le Courrier Français*, *la Chronique de Paris*, *l'Europe monarchique*, *la Gazette de France*, *la Révolution de* 1848, *l'Assemblée Nationale*, et *la Revue des Deux Mondes*. Cette participation de M. Capefigue à la polémique quotidienne n'est pas le seul titre littéraire de cet écrivain; il s'est surtout fait connaître par ses nombreux travaux historiques. Ses principaux ouvrages sont: *Essai sur les invasions des Normands dans les Gaules;* Paris, 1823, 2 vol. in 8°; — *Récit des opérations de l'armée française en Espagne;* 1823, in-8°; — *la Vie de saint Vincent de Paul;* 1827, in-8°; — *Histoire de Philippe-Auguste;* 1827-1829, 4 vol. in-8° : c'est un de ses ouvrages les plus estimés; — *Histoire constitutionnelle et administrative de la France depuis la mort de Philippe-Auguste; première époque, de Louis VIII jusqu'à la fin du règne de Louis XI;* 1831-1833, 4 vol. in-8°; — *Histoire philosophique des Juifs, depuis la décadence des Machabées jusqu'à nos jours;* Paris, 1833, in-8°; — *Histoire de la Réforme, de la Ligue, et du règne de Henri IV;* Paris, 1833-1834, 8 vol. in-8°; — *Richelieu, Mazarin, la Fronde, et le règne de Louis XIV;* Paris, 1835-1836, 8 vol. in-8°; — *Louis XIV, son gouvernement, et ses relations diplomatiques avec l'Europe;* Paris, 1837-1838, 6 vol. in-8°; — *Philippe d'Orléans, régent de France;* Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Hugues Capet et la troisième race, jusqu'à Philippe-Auguste;* Paris, 1839-1841, 10 vol. in-8°; — *Louis XV et la société du dix-huitième siècle;* Paris, 1842, 4 vol. in-8°; — *Histoire de la Restauration, et des causes qui ont amené la chute de la branche aînée des Bourbons;* 1842, 3e édition, 4 vol. in-12; — *les Diplomates européens;* Paris, 1843, in-8°; — *l'Europe pendant le Consulat et l'Empire;* 1839-1841, 12 volumes; — *Louis XVI, ses relations diplomatiques avec l'Europe;* 1844, 4 vol.; — *la Diplomatie de la France et de l'Espagne depuis l'avénement de la maison de Bourbon;* 1846, in-8°; — *l'Europe depuis l'avénement de Louis-Philippe;* 1849, 10 vol. in-8°; — *les quatre premiers Siècles de l'Église chrétienne;* 1850-1851, 4 vol. in-8°.

Dict. de la Conv. — Quérard, *la Fr. litt.* — Beuchot, *Journal de la Librairie.*

CAPEL (*Arthur*), général et homme politique anglais, mort le 9 mars 1649. Nommé en 1640 représentant du comté de Hertford, il siégea d'abord au *long parlement*, qui commença le 3 novembre 1640. L'année suivante, il fut appelé à la pairie par Charles Ier, avec le titre de lord Capel de Hadham. Lorsque la révolution éclata, il équipa, à ses frais, un corps de cavalerie, à la tête duquel il combattit pour la cause royale, bien que précédemment il eût pris parti pour le parlement, et voté la mort du comte de Strafford. Il paya de sa personne dans plusieurs rencontres, et persista dans ce dévouement jusqu'à ce que la cause du roi fût absolument perdue. Il composa alors avec le parlement, et se retira à son manoir d'Hadham. Quelque temps après, il tenta de nouveau de soustraire Charles à ses ennemis, rassembla tout ce qu'il put trouver de troupes, et opéra sa jonction avec lord Goring et sir Charles Lucas; puis, enfermé dans Colchester, il s'y défendit héroïquement, et ne se rendit à Fairfax qu'après avoir obtenu des conditions aussitôt violées que consenties par ce général. Un bill d'*attainder* ayant été lancé contre Capel, il fut condamné avec quelques autres au bannissement, par un acte des communes en date du 10 novembre 1648. Cette peine ayant été jugée trop modérée, il fut envoyé à la Tour. Au rapport de lord Clarendon, quelques paroles vives et une correspondance assez amère, échangées entre Ireton et Capel, coûtèrent la vie à celui-ci, qui d'abord parvint à s'échapper; mais repris à Lambeth le 10 février 1649, il fut traduit, sous la prévention du crime de haute trahison, devant une prétendue cour de justice siégeant à Westminster. En vain opposa-t-il la promesse de Fairfax qu'il aurait la vie sauve, ce motif ne fut pas admis, et il fut condamné à être pendu, et à avoir le corps coupé en quatre. On commua cette peine en celle de la décapitation pure et simple, et la sentence fut exécutée le 9 mars 1649. Capel monta sur l'échafaud avec le calme et la dignité d'une bonne conscience, dit lord Oxford : *He trod the fatal stage with all the dignity of valour and conscious integrity.*

Un incident curieux se produisit dans le cours du procès. La femme de lord Capel ayant présenté aux communes une pétition en faveur de son mari, quelques membres osèrent plaider la cause de l'accusé, et faire ressortir son mérite : « C'est précisément ce mérite qui le rend dangereux,» dit Cromwell. Lord Capel laissa : *Daily observations or Meditations, Divine, Moral and Political*, avec des lettres adressées à diverses personnes; 1654, in-4°, et plus tard, in-12, sous cet autre titre : *Excellent contemplations*; — des *Stances* poétiques, écrites pendant qu'il était à la Tour, et insérées dans le *Gentleman's Magazine* de 1757.

Lingard, *History of England.* — Hume, *History of England.*

CAPEL (*Arthur*), fils du précédent, diplomate anglais, mourut le 13 juillet 1683. Il fut créé comte d'Essex lors de la restauration, puis chargé de l'ambassade de Danemark et nommé lord lieutenant d'Irlande. En 1679 il fut, pendant quelques mois seulement, premier lord de la trésorerie. Impliqué dans l'accusation dirigée contre lord William Russell dans l'affaire dite *de Rye-House*, il fut envoyé à la Tour en juillet 1683. Quelques jours après, il fut trouvé mort : il s'était coupé la gorge. Au rapport de l'évêque Burnet, on lui avait offert de le faire évader.

Biog. Brit. — Hume, *Hist. of England.*

*CAPEL (*Daniel*), théologien et médecin anglais, mort en 1679. Il ne s'en tint pas à la théologie; il pratiqua aussi la médecine à Strond. On a de lui : *Tentamen medicum de Variolis* et quelques autres traités.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

CAPEL. Voy. CAPPEL.

CAPELL (*Édouard*), critique anglais, né à Troston, dans le Suffolk, en 1713; mort le 24 février 1781. Protégé par le duc de Grafton, il obtint l'emploi d'inspecteur des théâtres, aux appointements de 200 liv. st. par an. En 1745, choqué des erreurs d'Hammer, il entreprit une édition de Shakspeare, à laquelle il travailla trente-trois ans. Pour accomplir cette œuvre, il ne négligea aucun document, aucune source. Il publia son édition du grand poëte anglais en 1768, 10 volumes petit in-8°, avec une introduction. L'ouvrage fut publié aux frais des principaux libraires de Londres, qui lui payèrent pour ses travaux 300 livr. st. L'introduction est écrite dans la langue qui se parlait au temps de Shakspeare. Trois autres volumes contenant des notes et commentaires, annoncés dans l'édition principale, sous le titre de *School of Shakspeare*, furent publiés en 1783, après sa mort, sous le titre de : *Notes and Various Readings of Shakspeare*, 3 vol. in-4°. On lui doit aussi un volume d'anciennes poésies, sous le nom de *Prolusions*.

Biog. dramat. — Rose, *New Biog. Dict.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.* — Gorton, *General Biogr. dict.*

CAPELLA (*Martianus Mineus Felix*), célèbre encyclopédiste, vivait probablement vers la fin du cinquième siècle de J.-C. On ne sait presque rien de sa vie. A juger d'après ses propres paroles : *Beata alumnum urbs Elissæ quem videt* (1), il était originaire de la ville d'Elissa (Didon), c'est-à-dire de Carthage, et les manuscrits le désignent souvent sous les noms d'*Afer Carthaginiensis* (2). Il parvint, dit-on, à la dignité de proconsul, et rédigea son ouvrage à Rome, dans un âge fort avancé. Mais ces assertions ne reposent sur aucune autorité. C'est donc seu-

(1) Lib. VIII.

(2) Quelques auteurs ont pris à tort *Apuleius Madaurensis*, cité par Cassiodore, pour Capella.

lement d'après ce qu'il a écrit lui-même que nous pouvons apprécier Capella (1). L'ouvrage qu'il nous a laissé est une sorte d'encyclopédie, qui comprend à peu près tout l'enseignement des écoles au moyen âge : c'est pourquoi il mérite une analyse détaillée. Cet ouvrage, mélange bizarre de vers et de poésie, est divisé en neuf livres, dont les deux premiers ont pour titre : *De nuptiis Philologiæ et Mercurii*. Ce titre spécial a été quelquefois appliqué aussi aux autres livres qui traitent des sept arts libéraux, savoir, le 3e, *de Arte grammatica*; le 4e, *de Dialectica*; le 5e, *de Rhetorica*; le 6e, *de Geometria*; le 7e, *de Arithmetica*; le 8e, *de Astronomia*; le 9e, *de Musica*. Boëce adopta le plan de cet ouvrage pour sa *Consolatio Philosophiæ*, également mêlée de prose et de vers, dans le genre de la satire *Ménippée* de Varron, et du *Satyricon* de Pétrone.

Capella était en grand honneur auprès des maîtres de la scolastique, et leurs élèves en devaient apprendre tous les vers par cœur (2). Les *Noces de Mercure et de la Philologie* sont une allégorie ingénieuse, à laquelle on a supposé un sens mystique. Mercure, las du célibat, veut se marier. Son choix tombe d'abord sur la *Sagesse* (Sophia), la plus belle et la plus sainte de toutes les filles célestes. Mais celle-ci, comme Minerve sa sœur, a juré de rester vierge. Le dieu s'adresse alors à l'*Ame* (Psycha), fille de l'Entéléchie et du Soleil; mais la *Vertu* lui apprend que l'Ame est tombée au pouvoir de l'*Amour* et a été enchaînée par les liens indissolubles (*adamantinis nexibus*) de Cupidon. Ainsi désappointé, Mercure consulte Apollon, qui lui propose de s'unir à la *Philologie*, fille d'une grande érudition. Celle-ci en fut si contente qu'elle frémissait de joie (*ut etiam corpore moveretur*). Mais il fallait auparavant obtenir le consentement de Jupiter; car la Philologie était d'origine terrestre, et le dieu allait contracter une mésalliance. Les dieux se rassemblent en conseil, d'où sont exclues la Discorde et la Sédition; et l'époux de Junon prononce la validité du mariage. Tel est le sujet du premier livre. — Dans le second, les Muses et les Grâces célèbrent l'union de Mercure avec la Philologie. L'Immortalité descend du ciel pour enlever la fiancée dans une litière parsemée d'étoiles. Mais auparavant elle lui ordonne de se débarrasser de tout ce que son corps contient de terrestre. La Philologie rend alors une multitude de livres qui, à mesure qu'ils échappent de sa bouche, sont ramassés par les assistants, les Arts et les Sciences. Son élève *Labor*, et ses servantes *Epimelia* et *Agrypnia*, l'accompagnent dans son ascension céleste. Elle est d'abord accueillie par Junon, surnommée l'Aérienne; puis, après une course de 126,000 stades, elle arrive

(1) Gasp. Barth parle, dans ses *Adversaria* inédits (cités par Fabricius, *Bibl. Lat.*, vol. III, p. 215, éd. Ernesti), d'une *Vie de Martianus Capella*, d'après un ancien manuscrit.

(2) *Voy.* Grégoire de Tours, Nicolas de Clamenges, Jean de Salisbury.

au cercle de Mercure; enfin, poursuivant son ascension, elle atteint la voie lactée; c'est là que Jupiter, assis sur un trône élevé, attend la venue du couple, et le mariage se célèbre avec la plus grande pompe.

Dans les sept livres suivants, l'auteur passe en revue les sept arts libéraux, en commençant par la *Grammaire*, fille de Mercure. Son père l'éleva en Égypte, sous le règne d'Osiris. Elle apparaît avec ses outils : la férule, une lime pour nettoyer les dents et la langue, et un instrument en peau de bouc pour guérir la raucité de la voix. Son enseignement sur la formation des lettres rappelle la scène comique du *Bourgeois gentilhomme* :

> Namque A sub hiatu oris congruo solo spiritu memoramus.
> B Labris per spiritus impetum reclusis edicimus.
> C Molaribus super linguæ extrema appulsis exprimitur.
> D Appulsu linguæ circa superiores dentes innascitur.
> . . . .
> O rotondi oris spiritu comparatur.

La *Dialectique* compose le quatrième livre : c'est une femme d'origine égyptienne, aux yeux étincelants; elle est ainsi mise en scène :

> Hæc quoque contortis stringens effemina nodis,
> Qua sine nil sequitur, nilque repugnat item,
> In cœtum superum veniens primordia fandi
> Advehit et scolicum præstruxit axioma.

La Dialectique fut amenée par Parménide en Grèce, où elle se mit au service de Socrate et de Platon. Sa maigreur et sa sobriété excitent la verve de Bacchus. Elle se dispose à discuter, à l'aide du syllogisme, sur les matières les plus abstruses, lorsque, sur un signe de Minerve, elle cède la place à sa sœur la *Rhétorique* (5e livre) :

> Interea sonuere tubæ, raucusque per æthram
> Cantus, et ignoto cœlum clangore remugit;
> Turbati expavere dei, vulgusque minorum
> Cœlicolum trepidat, causarum et nescia corda
> Hærent, et veteris renovantur crimina Phlegræ.

Par ses gestes et sa parole, la Rhétorique imite Jupiter lançant la foudre. Corax et Tisias sont ses licteurs, et elle compte dans son cortége Démosthène et Cicéron. Elle a les allures d'une convive des dieux, et ne se décide qu'avec peine à exposer avec simplicité les éléments de son art. Sa leçon terminée, elle dépose un baiser bruyant sur le front de l'épouse de Mercure; car la Rhétorique est une fille naturellement bruyante : *Nihil enim silens, ac si cuperet, faciebat.*

La *Géométrie* (6e livre) fait son entrée sous la conduite de Minerve :

> Virgo armata, rerum Sapientia, Pallas.
> Ætherius fomes, mens et sollertia fati,
> Ingenium mundi. . . . .

Un cercle dans la main droite, une sphère dans la gauche, et revêtue du *peplon*, la Géométrie est représentée debout sur le zodiaque. Elle explique d'abord aux dieux attentifs la forme, la situation et la division de la terre, en s'aidant de quelques extraits de Pline et de Solin. Elle veut ensuite leur montrer les éléments des mathématiques pures; mais, voyant que les dieux s'ennuyaient, elle leur offre l'ouvrage d'Euclide. Après

une courte pause, pendant laquelle la Volupté raille Mercure de ce qu'il permet à Minerve d'empiéter sur le domaine de Vénus, l'*Arithmétique* (7e livre) est introduite :

Postquam conticuit prudens permensio terræ,
Innuba, sollertes curam quæ instigat in artes, etc.

C'est une femme de belle prestance, la tête entourée de rayons symboliques, et comptant sur ses doigts toujours mobiles. Elle parcourt ainsi tous les nombres avec leurs fractions, depuis l'unité jusqu'à la décade. Pendant cet exercice, Silène boit, s'endort, et égaye un instant les dieux par ses prodigieux ronflements. Tout à coup, sur un ordre d'Apollon, apparaît un globe creux, resplendissant, d'où sort l'*Astronomie* (8e livre), vierge à chevelure étincelante, aux membres couverts d'yeux, et aux épaules ailées.

C'est dans un chapitre de ce livre, intitulé *Quod tellus non sit centrum omnibus planetis*, que se trouve le fameux passage qui paraît avoir suggéré à Copernic l'idée de son système du monde. Martianus Capella y dit en effet « que Vénus et Mercure ne tournent pas autour de la terre, mais autour du soleil, considéré comme centre. » Voici, du reste, ses propres paroles : *Venus Mercuriusque, licet ortus occasusque quotidianos ostendant, tamen eorum circuli terras omnino non ambiunt, sed circa solem laxiore ambitu circulantur; denique circulorum suorum centron in sole constituunt, ita ut supra ipsum aliquando, infra plerumque propinquiores terris ferantur, a quo quidem signo uno et parte dimidia Venus disparatur; sed quum supra solem sunt, propinquior est terris Mercurius, quum infra solem, Venus, utpote quæ orbe castiore diffusioreque curvetur.*

« Il n'y a, dit Delambre (*Histoire de l'Astronomie ancienne*, t. I, p. 312), de vraiment remarquable dans ce passage que ce qui concerne Mercure et Vénus, dont les orbites ont le soleil pour centre commun, et se trouvent dans la position que nous leur assignons aujourd'hui. On dit que c'est ce peu de lignes qui a été pris par Copernic pour le sujet de ses méditations, et qui l'a conduit à son système du monde : en ce cas, Martianus aurait rendu à l'astronomie plus de services que des astronomes bien plus habiles, et nous devons lui pardonner son verbiage, ses bévues et son galimatias (1). »

Quoi qu'il en soit, Copernic ne saurait être taxé de plagiaire; car il cite lui-même (*de Revolutionibus orbium cœlestium*, I, 10) Martianus Capella; et il ajoute que l'idée de cet auteur et de quelques autres écrivains anciens (2) mérite d'être prise en considération (3).

(1) *Voy.* Benzenberg, *Versuch über die Umdrehung der Erde*, p. 461.

(2) Probablement Vitruve (*de Archit.*, I, 9) et Macrobe (*in Somnium Scipionis*, c. 4).

(3) Voici les paroles mêmes de Copernic : *Minime contemnendum arbitror quod Martianus Capella scripsit, existimans quod Venus et Mercurius circumerrant solem in medio existentem.* Comp. Humboldt, *Cosmos*, t. III, p. 679 de la trad. franç.

L'*Astronomie*, après avoir expliqué aux dieux le cours des astres, est avertie par Vénus que le jour est à son déclin, et qu'il faut songer à l'hyménée. La *Musique* (9e livre) clôt la fête. Elle s'annonce par une suave harmonie; Eratine, Himeros, Terpsis, Pitho, Voluptas et les Grâces l'accompagnent de chants et de jeux d'instruments à cordes. Après cet exorde (*egersimon ineffabile*), elle expose la théorie de son art, et termine par l'hymne à coucher (κοίμησις).

Telle est l'œuvre de Martianus Capella. Son style, qui a quelque analogie avec celui d'Apulée, trahit la décadence; il est rude, quelquefois obscur et maniéré. On y remarque aussi un certain nombre de termes et de locutions insolites. Mais la plupart de ces défauts proviennent des copistes et de l'incorrection des manuscrits, dont se plaignait déjà Bapt. Guarinus dans sa lettre à Pic de la Mirandole (1). Les manuscrits de Capella ne sont pas rares. On en trouve dans les bibliothèques d'Oxford, de Cambridge, de Londres, de Leyde, de Paris, de Chartres, d'Orléans, de Bâle, etc. (2), et cependant les éditions n'en sont pas aussi communes. L'édition *princeps* parut à Vicenze en 1499, in-fol., par les soins de Fr. Vitalis Bodianus, qui se vante, dans la préface, d'avoir purgé le texte de plus de 2,000 fautes; elle fut réimprimée à Modène, 1500; à Bâle, 1532; à Lyon, 1539, in-8° (*cum annotationibus Jo. Dubravii*); à Vienne, 1516, in-fol., et à Bâle (*cum scholiis et variis lectionibus Bonav. Vulcanii*), 1577, in-fol. Capella exerça de bonne heure le talent critique de Hugo Grotius, qui, encore écolier de quinze ans, le dédia au prince de Condé et le publia avec des notes; Leyde, 1599, in-8°. La meilleure édition, avec un commentaire perpétuel, a été donnée par Fréd. Kopp; Francfort, 1836, in-4°; le texte, rectifié d'après un grand nombre de manuscrits, est accompagné d'annotations judicieuses. Leibniz avait promis une édition de Capella *in usum Delphini*. Le dernier livre, *de Musica*, a été inséré par Meibome dans *Auctores vet. musicæ*; Amsterdam, 1632, in-4°. — L'ouvrage de Capella eut de nombreux commentateurs au moyen âge. Un de ses commentaires, composé par Jean Scot, mort en 875, est cité par Labbe (*Bibl. nova Manuscr.*, p. 45); et Bâle (*Script. Brit.*, *cent. III*) en mentionne un autre, écrit vers 888 par Remigius Antisiodorensis. Il est surprenant que Martianus Capella, cet oracle des écoles d'autrefois, n'ait encore été, que je sache, traduit dans aucune langue moderne. F. H.

— Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.*

CAPELLA, poëte élégiaque romain, connu

(1) *Si modo emaculatus sit codex; nam qui apud nos, opera sibyllæ indigent.*

(2) *Voy.* Hænel, *Catalog. libr. manuscript.*, etc.; Leip., 1830.

seulement par la mention suivante de ses poésies, que l'on trouve dans ce vers d'Ovide :

Clauderet imparibus verba Capella modis.
Ovide, *de Ponto*, l. IV, 16, 36.

Smith, *Dict. of Romain and Greek Biogr.*

*CAPELLA (*André*), évêque espagnol. *Voy.* CAPILLA (DE).

*CAPELLA ou CAPELLUS (*Guarinus*), poëte macaronique italien, dont la vie est demeurée ignorée. Il vivait au seizième siècle, et a laissé un petit poëme : *Macharonea in Cubrinum Gogamagog regem composita ;* c'est un livret de 28 feuillets, imprimé à Rimini en 1526, d'un grand prix pour les bibliophiles. Il paraît d'ailleurs offrir quelque mérite sous le rapport de l'invention. G. B.

Genthe, *Geschichte der macaronischen Poesie*, 1829, p. 88. — Delepierre, *Macaronieana*, 1852, p. 110.

CAPELLA ou CAPRA (*Galéas-Flavio*), homme d'État et historien italien, né à Milan le 7 mars 1487, mort le 23 février 1537. Après avoir été secrétaire de Jérôme Morone, le célèbre historien de la Lombardie, puis de François Sforze II, duc de Milan, il devint ambassadeur de ce prince auprès de l'empereur Maximilien, qui fit de lui son orateur, de même qu'il fut maintenu dans la dignité de secrétaire d'État par Charles-Quint, maître de Milan. Capella mourut prématurément, par suite d'un accident singulier : un jour qu'il passait à cheval dans les rues de Milan, il fut heurté si violemment par un autre cavalier qu'il tomba, et fut transporté chez lui sans connaissance. Il mourut après deux ans de maladie. On a de lui : *de Bello Mediolanensi, seu de Rebus in Italia gestis pro restitutione Francisci Sfortiæ II ab anno* 1521 *usque ad annum* 1530 ; Nuremberg, 1532, in-4° ; Anvers, 1533, in-8°, édition rare ; réimprimé dans le *Thesaurus Rerum Italicarum* de Grævius, tome II, ainsi que dans les *Scriptores Rerum Germanicarum* de Simon Echard ; — *Historia Belli Mussiani*, Strasbourg, 1538, in-8°, dans l'*Historia Cisalpina*, Louvain, 1614, et dans le *Thesaurus* de Grævius : c'est l'histoire des guerres entreprises par Jacques de Médicis pour s'emparer de la forteresse de Musso, près du lac de Côme ; — *Viennæ Austriæ a sultano Solimanno obsessæ Historia ;* 1530, in-4° ; — *Antropologia, ovvero ragionamento della natura umana, la quale contiene le lodi e eccellenza degli uomini, la dignità delle donne, la miseria d' amendue, e la vanità degli studj loro ;* Venise, 1533.

Ginguene, *Hist. litt. de l'Italie*, VIII. — Argelati, *Biblioteca Script. Mediol.*

*CAPELLARI (*Jérôme-Alexandre*), savant italien, né à Vicence en 1666, mort dans la même ville le 13 avril 1748. Il étudia le droit et la philosophie. Mais les lettres avaient toutes ses préférences ; et tel était son amour de l'étude, qu'il vivait presque toujours dans la solitude. On a de lui en manuscrit : *il Campidoglio Veneto*, 4 vol. in-fol ; — *Emporio universale delle famiglie più distinte di tutta l'Europa, secondo la serie e l'ordine delle medesime*, 11 vol. in-fol. ; — *Istoria cronologica dei pontefici, imperatori, cardinali, vescovi*, etc.

Tipaldo, *Biog. degl. Ital. illustri*, I.

CAPELLE (*Guillaume-Antoine-Benoît*, baron), homme d'État français, né, le 9 septembre 1775, à Sales-Curan (Rouergue), mort à Montpellier en octobre 1843. Il était d'une famille honorablement connue dans la magistrature. Malgré son extrême jeunesse, il assista, comme garde national, à la fédération de 1790. Après son retour, nommé lieutenant de grenadiers dans le deuxième bataillon des Pyrénées-Orientales, il y resta jusqu'en 1794. A cette époque ayant été accusé de fédéralisme, Capelle fut destitué ; il revint à Milhaud, se maria, et commanda la garde nationale de ce pays jusqu'au 18 brumaire. C'est alors qu'il vint à Paris complimenter le nouveau gouvernement. Chaptal, ministre de l'intérieur, l'admit dans ses bureaux, et, à la fin de l'an XI, le nomma secrétaire général du département des Alpes-Maritimes ; peu de temps après, il le fit passer en cette même qualité dans le département de la Stura.

Se jugeant sans doute en état de remplir des fonctions plus importantes, Capelle vint de nouveau à Paris pour solliciter de l'avancement : ce ne fut qu'après deux ans de démarches actives qu'il parvint à se faire nommer préfet de la Méditerranée (Livourne). Ce département se trouvait voisin des États de la princesse de Lucques et Piombino, excessivement jalouse de son autorité. Capelle se tira habilement de cette position difficile, et parvint à se concilier la bienveillance de cette princesse, sans toutefois manquer aux devoirs que lui imposait l'administration confiée à ses soins. Cependant l'empereur jugea à propos de changer la résidence de Capelle, et le nomma, le 30 novembre 1810, à la préfecture du Léman (Genève). Son administration dans ce pays ne fut pas exempte de quelques tracasseries. Les Genevois, souffrant impatiemment le joug despotique que l'empereur faisait peser partout où s'étendait sa puissance, avaient formé plusieurs sociétés ; l'une d'elles avait pris le titre de *Société d'Égalité*. Une dénomination aussi démocratique ne pouvait convenir au délégué d'un pouvoir despotique ; cependant il faut rendre cette justice à Capelle qu'avant d'appeler la loi à son aide, il épuisa tous les moyens de persuasion. Les Genevois, forcés d'obéir aux termes de la loi, en éludèrent l'esprit autant qu'il fut en eux ; ils prirent le nom de *Société des Mêmes*. En 1813, Genève se rendit aux alliés ; accusé de ne l'avoir pas bien approvisionnée, Capelle fut suspendu de ses fonctions, et traduit devant une commission composée des conseillers d'État Lacuée, Réal et Faure : ce dernier, chargé du rapport, ne put que rendre justice à la bonne administration de Capelle. Néanmoins celui-ci ne fut mis en liberté

qu'à la restauration. Ce fut sans doute ce déni de justice qui irrita Capelle contre l'empereur, auquel il devait cependant son titre de baron et sa haute position administrative. Dès lors son dévouement fut sans bornes à la branche aînée des Bourbons.

Louis XVIII le nomma, le 10 juin 1814, préfet de l'Ain; au mois d'octobre suivant, Monsieur, comte d'Artois, passant à Bourg, l'éleva au grade d'officier de la Légion d'honneur.

A l'époque des Cent-Jours, Capelle quitta son département, et se rendit à Lons-le-Saulnier, où se trouvait Ney avec son état-major. Ayant refusé d'obéir aux ordres du maréchal, il quitta la France, passa par la Suisse, et rejoignit Louis XVIII à Gand; là il fut admis au conseil du roi. Après les désastres de Waterloo, les Bourbons, voulant récompenser son zèle, le nommèrent à la préfecture du Doubs, avec le titre de conseiller d'État honoraire. Le procès du maréchal Ney le ramena bientôt à Paris; appelé comme témoin, il déposa contre lui. Nommé conseiller d'État en service ordinaire, il fut, en 1822, appelé aux fonctions de secrétaire général du ministère de la justice; peu après, il devint secrétaire général de M. de Corbière, ministre de l'intérieur en 1828; mais les élections ayant renversé M. de Villèle, Capelle quitta le ministère de l'intérieur, et fut nommé préfet de Seine-et-Oise.

Dans les premiers jours de 1830, Capelle fut appelé à faire partie du ministère Polignac comme ministre des travaux publics, ministère créé tout exprès pour lui. Il fut au nombre des signataires de ces ordonnances qui firent éclater la révolution de Juillet. Pendant le combat des trois jours, il resta caché dans Paris, et ensuite il quitta la France. Gracié quelques années après, il rentra dans sa patrie, où il est mort dans la vie privée. [M. OZENNE, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Dict. de la Convers. — *Moniteur universel.* — Lesur, *Ann. Hist. univ.* — Vaulabelle, *Hist. des deux Restaur.*

* **CAPELLE** (*Louis*), théologien français. Voyez CAPPEL.

CAPELLE ou **CAPPELLE** (*Marie*). Voyez LAFARGE (Mme).

* **CAPELLE** (*Pierre*), littérateur français, né à Montauban le 4 novembre 1772. Il fut au nombre des chansonniers qui, à la fin du siècle dernier, créèrent les *Dîners du Vaudeville*, devenus le *Caveau moderne*. En 1800, après avoir publié, avec Bahié de Barcenay, une *Vie de Marie-Antoinette*, qui lui valut deux mois de prison au Temple, il se hâta de revenir à ses chansons, et, en 1801, il commença, sous le titre de *Chansonnier des Muses*, une collection qui eut 10 vol. in-18. Il publiait en même temps le *Portefeuille français, ou Choix d'épigrammes, de madrigaux, de chansons, pensées, bons mots*, etc. Ses autres productions sont : *Aneries révolutionnaires*, ou *Balourdisiana*, *Bêtisiana*, etc.; 1802, in-18; — *Dictionnaire d'éducation morale, de science et de littérature*, 1810, in-8°; 2e édit., 1824; — *la Clef du Caveau*, 1814, 1 vol. oblong : c'est un recueil des airs employés par les chansonniers; ces airs y sont classés méthodiquement, avec un couplet-type pour chacun; l'ouvrage a eu trois éditions; — *Hommage au duc de Bordeaux*, ou *Recueil des pièces de vers composées par la garde nationale de Paris*; 1821, in-8°; — *Mon hommage au duc d'Angoulême, généralissime de l'armée d'Espagne*; 1824, br. in-8°; — *Manuel de la Typographie française*, etc.; 1826, in-4° (la première livraison seulement). — Enfin on a encore de lui un *Abrégé de l'Histoire de Paris*, un recueil de *Poésies légères*, quelques vaudevilles, et *la Journée aux aventures*, opéra-comique qu'il donna en 1816 avec M. Mazères. Sous la restauration, M. Capelle a longtemps rempli les fonctions d'inspecteur de la librairie. GUYOT DE FÈRE.

Quérard, *la France littéraire.* — Beuchot, *Journal de la librairie.* — *Statistique des gens de lettres.*

* **CAPELLEN** (*Godard-Gérard-Alexandre-Philippe*, baron VAN), homme d'État hollandais, né en 1778, mort à Vollenhoven le 10 avril 1848. Son père, un des plus zélés antiorangistes, et qui s'est rendu célèbre par la défense de la forteresse de Gorcum contre les Prussiens en 1787, lui fit faire d'excellentes études, après lesquelles il débuta dans la carrière politique comme secrétaire de préfecture à Utrecht. Le roi Louis-Napoléon le nomma en 1808 préfet de la province d'Ost-Frise, dont la Hollande venait de faire l'acquisition; et, malgré tout l'attachement des habitants pour le gouvernement prussien, il sut se concilier leur estime dans ce poste difficile. Peu de temps après, le baron Van Capellen devint ministre de l'intérieur, et plus tard conseiller d'État. Possesseur d'une brillante fortune, il resta éloigné des affaires pendant tout le règne de Napoléon; mais le roi Guillaume Ier, voulant attacher à son gouvernement un homme qui jouissait dans le pays d'une si grande considération, le nomma ministre des colonies, poste qui exigeait un administrateur habile, et affranchi de tout préjugé. Le congrès de Vienne ayant réuni la Belgique à la Hollande, le baron Van Capellen fut chargé, en qualité de secrétaire d'État extraordinaire, de disposer les esprits en faveur du nouveau gouvernement. Pendant la bataille de Waterloo, il contribua beaucoup à la conservation de la tranquillité à Bruxelles. Il travailla dès lors à une nouvelle et meilleure organisation dans l'administration des colonies, qui ne devaient plus, comme auparavant, coûter des sommes exorbitantes à l'État, et se trouver sans défense au moment du danger. Son intention était de les étendre de plus en plus dans l'archipel asiatique, et de les rendre plus avantageuses au commerce de la mère-patrie qu'elles ne l'avaient été jus-

qu'alors. En 1815, il fut chargé par le roi, conjointement avec le conseiller d'État Clout et le contre-amiral Buysker, de recevoir des mains des Anglais les colonies des Indes orientales, que ceux-ci avaient occupées depuis plusieurs années, et de leur donner une nouvelle organisation. Il partit à cet effet, dans le courant du mois d'octobre de la même année, pour Batavia, et fut nommé en 1819, après le départ de ses deux collègues, gouverneur général des Indes, et en même temps commandant des forces de terre et de mer. Il y resta jusqu'en 1825, et fit constamment tous ses efforts pour rendre quelque élan au commerce des Pays-Bas, et pour y fonder des établissements utiles. De retour en Europe, il refusa plusieurs missions diplomatiques et même le ministère, sous les règnes de Guillaume I[er] et de Guillaume II. En 1828, il accepta les fonctions de curateur de l'université d'Utrecht. En 1838, il assista, comme ambassadeur extraordinaire, au couronnement de la reine d'Angleterre Victoria, et en 1840 il devint grand chambellan de Guillaume II. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexikon.

CAPELLEN (*Théodore-Frédéric*, baron VAN), amiral hollandais, né à Nimègue le 6 septembre 1762, mort à Bruxelles le 15 avril 1824. Aspirant de marine en 1772, il fit alors, et les deux années suivantes, un voyage dans la Méditerranée, et occupa, en croisière, la Manche et la mer du Nord. Plus tard il croisa sur les côtes d'Afrique. En même temps qu'il montait en grade, il trouva l'occasion de se distinguer dans le combat naval livré, le 20 juin 1781, à la frégate anglaise *le Crescent* par la frégate *le Briel*. Capitaine en 1782, et chargé du commandement de *la Cérès*, il croisa de nouveau dans la mer du Nord et sur les côtes de Flandre. Dans les années 1792 et 1793, lorsque Dumouriez menaçait d'envahir la Hollande, Capellen fut placé à la tête de plusieurs chaloupes canonnières sur *le Hollands-Diep*. En 1799, lorsque les Anglais débarquèrent sur les côtes de Hollande, et pendant qu'il commandait un vaisseau faisant partie de l'escadre du vice-amiral Story, à la rade du Texel et au Vlieter, les équipages s'étant déclarés pour le prince d'Orange, et s'étant rendus le 30 août à la sommation faite, au nom de ce prince, par l'amiral anglais Mitchell, Capellen fut condamné à mort par contumace. Il se réfugia en Angleterre, et publia un *Mémoire* justificatif. En 1813 il revint en Hollande, et fut nommé vice-amiral. En 1815 il reçut le commandement de l'escadre de la Méditerranée, et en 1816 il se distingua à l'attaque d'Alger, dirigée par lord Exmouth. Il reçut à cette occasion les remercîments de la chambre des communes d'Angleterre.

Galerie hist. des Contemporains.

CAPELLEN DE MARSEH (*Robert-Gaspard-Burne* DE), homme politique hollandais, né à Zutphen le 30 avril 1743, mort aux environs de Paris en 1798. Descendant d'une famille qui s'était toujours fait remarquer par son patriotisme, il eut à cœur de maintenir un si noble héritage. Au sortir de ses études, il fut placé à la tête d'une compagnie de dragons; mais il se démit de son grade en 1769. En 1771, il siégea aux états de Gueldre. Opposé aux projets ambitieux du prince d'Orange, il contribua à la conclusion du traité d'alliance de la Hollande avec la France en 1783.

Le 8 août 1788, à la suite des guerres civiles entre les orangistes et les patriotes, Capellen, déclaré coupable par la cour de Gueldre des crimes de rébellion et de lèse-majesté, fut condamné à la peine capitale. Il chercha un refuge en France, où il mourut aux environs de Paris. On a de lui : les *Mémoires* d'Alexandre Capellen, son trisaïeul; 1778; — des *Mémoires* personnels, écrits en hollandais et traduits par lui-même; Paris, 1791, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*. — *Biog. mod.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.*

* **CAPELLETI** (*Nicolas*), médecin ou chirurgien italien, natif de Lucques, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *delle Ferite della cute del capo, dissertazione in cui si mostra l'insufficienza del di loro preteso pericolo, ed il metodo di curarle;* Venise, 1755, in-4°.

Gottinger Anzeigen (Notices de Gottingue), an. 1755. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg. Gelehr.-Lex.*

* **CAPELLI** (*Jean-Marie*), compositeur italien, natif de Parme, vivait vers 1790. Il s'est fait connaître par quelques opéras, parmi lesquels on remarque : *Achille in Sciro, opera;* — le 116[e] *Psaume* à quatre voix, etc.; quelques *ariettes* et *cantates*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **CAPELLI** (*Carlo*), médecin et savant piémontais, né à Scarnafiggi en 1763, mort à Turin en octobre 1831. Il fit ses études à Turin, prit à Nice, en 1792, du service comme médecin dans les armées françaises, et suivit plus tard en cette qualité les princes de la famille des Bourbons se réfugiant à Mittau. De retour en Italie en 1811, il occupa d'abord une chaire d'anatomie comparée, puis en 1815 il fut nommé professeur de botanique médicale. On doit à ce savant l'introduction en Sardaigne d'une machine pour filer le lin; il fut aussi un des principaux collaborateurs de Moris, auteur de la *Flore sarde*.

Henrion, *Annuaire biographique.*

* **CAPELLI** (*Gian-Maria*, abbé), chanoine et compositeur italien, né à Parme, mort en 1728. En 1690 il fut nommé chanoine de la cathédrale de sa ville natale, et ensuite choisi pour compositeur de la cour du grand-duc Ranuce II. Il a beaucoup écrit pour le théâtre, et a laissé : *Rosalinda*, opéra; Venise, 1602, et Rovigo, 1717 sous le titre de *Ergonia Mascherata;* — *Giulio Flavio Crispo;* Venise, 1722; — *Mitridate, re di Ponto;* Venise, 1723. On lui attribue *Guiselda* et *Climène*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **CAPELLO** (*Ange*), astronome italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était chanoine et professeur d'astronomie à Parme. On a de lui : *Astrosophia numerica, sive astronomica supputandi ratio;* Venise, tom. Ier, 1733, et t. IIe, 1746, in-4°; ouvrage suivi, selon quelques-uns, de deux autres volumes; mais Weidler ne parle que de deux volumes en tout, qu'il recommande très-instamment.

Weidler, *Historia Astronomiæ*.

* **CAPELLO** (*Antoine*), archéologue italien, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Prodromus iconicus sculptarum gemmarum basilidiani, amuletici atque talismanici generis, de museo Anton. Capelli;* Venise, 1702, in-fol.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

CAPELLO. *Voy.* CAPPELLO.

CAPELLO (*Bianca*), grande-duchesse de Toscane, née à Venise, morte au Poggio le 20 octobre 1588. Cette femme, l'un des exemples les plus frappants de ce que peuvent les charmes extérieurs joints à un esprit intrigant, était sortie d'une des plus nobles familles de Venise. Un Florentin, nommé Pierre Buonaventuri, employé dans la maison de banque des Salviati, l'enleva en 1563 : il lui avait persuadé qu'il était le parent et l'associé de ses patrons; et Bianca s'était d'autant plus facilement laissé séduire, qu'elle gémissait sous la tyrannie d'une belle-mère. La famille Capello fit éclater l'indignation la plus vive contre les amants, qui, pour aggraver leur délit, avaient emporté les plus riches joyaux de la maison paternelle. Jean-Baptiste Buonaventuri, oncle de Pierre, fut jeté dans une prison où il mourut, et des assassins poursuivirent Pierre jusqu'à Florence. Lorsqu'il arriva dans cette ville, Cosme Ier, las d'un pouvoir acquis jadis par la cruauté et par la perfidie, en avait remis l'exercice à son fils aîné François II, déjà fiancé avec Jeanne, archiduchesse d'Autriche. Une liaison mystérieuse se forma entre l'héritier de Cosme et la fugitive vénitienne; Buonaventuri, lâchement avide ou ambitieux, ne rougit pas de favoriser cette intrigue. Aussitôt après le mariage de François avec l'archiduchesse, Bianca entra dans le palais, ainsi que son mari, qui reçut le titre d'intendant. Mais celui-ci ne jouit pas longtemps de la faveur du prince : des assassins, apostés par François lui-même, en délivrèrent les courtisans, qui détestaient son arrogance. François succéda à son père en 1574; et c'est alors que Bianca, qui le savait tourmenté de se voir sans héritier, osa lui présenter, le 29 août 1576, un fils supposé, mis au monde la veille par une femme du peuple. L'affection du grand-duc redoubla comme elle l'avait espéré, et elle ne trouva pas cet avantage trop chèrement acheté par la mort de la plupart de ses complices, qu'elle fit assassiner, de peur d'être trahie. Cependant Jeanne d'Autriche donna aussi un fils au grand-duc, et mourut peu après en couche d'un second enfant. François, saisi de remords, touché des représentations de ses frères, ordonna à Bianca de quitter la Toscane; mais celle-ci mit en œuvre tant de séductions, tant d'intrigues, appelant le confesseur même du prince à son secours, que, moins de deux mois après sa disgrâce, elle était la femme de François. Un bonheur si inespéré n'était encore rien pour elle tant qu'il restait secret. François venait de perdre son fils, et souhaitait un autre rejeton légitime. Bianca saisit ce moment pour le presser de déclarer leur mariage. Le grand-duc se décida enfin à envoyer au doge de Venise une ambassade pour demander à s'allier étroitement à la république en épousant une de ses filles; et Bianca fut reconnue fille particulière de Saint-Marc, dans une déclaration émanée de ces mêmes magistrats par lesquels jadis son nom avait été couvert d'infamie, et la tête de son amant mise à prix. Deux ambassadeurs et 90 nobles vinrent à Florence célébrer l'adoption de Saint-Marc, et le mariage de la nouvelle grande duchesse. Ces cérémonies ne coûtèrent pas moins de 300,000 ducats, à une époque où la Toscane était désolée par la disette. Bianca fit de son frère Vittorio Capello le ministre du grand-duc; mais on lui montra tant de haine, qu'il fallut l'éloigner. Le fils tant désiré ne naissait point. Deux fois Bianca feignit d'être grosse, et deux fois elle avoua s'être trompée. Quant à son fils supposé, don Antoine de Médicis, elle ne put jamais parvenir à le faire déclarer héritier. Les princes ses beaux-frères lui avaient toujours été opposés : elle chercha à cette époque à se réconcilier avec eux, et le cardinal Ferdinand vint à Poggio, maison de plaisance du grand-duc. Les démonstrations d'affection furent vives de part et d'autre; mais, le 8 octobre 1587, le grand-duc tomba malade; le 10, Bianca fut saisie du même mal, qu'on nomma fièvre intermittente; et tous deux moururent à un jour de distance. Ferdinand, qui succéda à son frère, n'a point été à l'abri du soupçon d'empoisonnement; et quelques actes où il appelle sa belle-sœur « la détestable Bianca » sembleraient le confirmer. [*Enc. des g. du m.*]

Artaud de Montor, *Italie moderne*, II, 264, dans l'*Univers pitt.* — Sismondi, *Hist. des Rép. ital.*, XVI, 306.

* **CAPELLO** (*Charles*), philosophe et poëte italien, natif de Venise, florissait vers l'an 1521. Il était issu d'une noble famille, et sénateur dans sa ville natale. On a de lui : *de Vanitate scientiarum; — de Vera et perfecta Philosophia christiano homine digna; — Orazione recitata nel funerale di Giorgio Cornaro, fratello della regina di Cipro.* Tous ces livres sont sans date, ni lieu d'impression.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **CAPELLO** (*Jean-Baptiste*), pharmacographe italien, vivait probablement dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Lessico farmaceutico-chimico*, dont

Spielmann, dans ses *Principes de la Chimie*, cite la sixième édition, publiée à Venise, in-4°, sans date; — *Courte histoire des aromates* (en italien), dans Donzelli, *Lessico farmaceutico;* Venise, 1742, et 1745, in-8°.

Carrère, *Bibl. de la Méd.*

* **CAPELLO** (*Jean-Marie*), compositeur italien, né à Venise, vivait en 1616. Il était organiste de l'église *delle Grazie* à Brescia, et a laissé treize livres de *Messes* et *Psaumes;* Venise, 1516.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

CAPELLO. *Voy.* CAPPELLI.

CAPELLO. *Voy.* CAPPELLO.

CAPEL-LOFFT, savant poëte anglais, né à Londres le 14 novembre 1751, mort à Mont-Calix le 26 mai 1824. Il fit ses études à Éton, à Cambridge et à Lincoln's-inn; puis, tout en s'appliquant à la jurisprudence, il se livrait à la culture des lettres, de la poésie en particulier. Il débuta comme avocat en 1775, et se fit remarquer comme légiste. Après avoir pris une certaine part aux débats soulevés en Angleterre par la cause de l'indépendance américaine, dont il embrassa la défense, il se retira à Troston, y reprit ses travaux littéraires, en même temps qu'il exerçait les fonctions de juge de paix. Il cessa ces fonctions en 1800 : il avait déplu au gouvernement par ses principes d'opposition, philanthropique d'ailleurs, et par le zèle jugé excessif avec lequel il avait demandé le sursis à l'exécution d'une jeune femme condamnée à la peine capitale. A partir de cette époque, sa vie se partagea de nouveau entre la plaidoirie, la publication de nombreux articles dans les revues et autres recueils, et la protection qu'il témoigna aux gens de lettres. Dans un moment de misanthropie, Byron appelle Capel-Lofft « le Mécène des cordonniers, le grand faiseur de préfaces pour tous les faiseurs de vers dans le malheur; une sorte d'accoucheur gratuit pour tous ceux qui désirent se délivrer d'une quantité quelconque de poésies, mais qui ne savent comment les mettre au jour. » En 1814 il visita le continent, et parcourut la France, la Belgique, la Suisse et le Piémont. On a de Capel-Lofft : *Principia cum juris universalis tum præcipue anglicani*, 1779, 2 vol.; — *Eudosie*, poëme en vers blancs, 1780; — *Laure*, ou *Anthologie de sonnets sur le modèle de Pétrarque, en anglais, italien, espagnol, portugais, français et allemand;* — *la Loi de l'évidence*, traduction de l'ouvrage qui précède; — *la Loi de l'évidence*, de Gilbert, avec additions; — *Cas judiciaires;* 1772-1774; — *Essai sur la loi des pamphlets;* — *Trois lettres au peuple d'Angleterre sur la question de la régence;* 1789; — des *brochures* sur la question d'Amérique, intitulées : *Tableau des plans principaux à l'égard de l'Amérique;* — *Dialogue sur les Principes de la constitution;* — *Observations sur l'adresse de M. Wesley;* — *Remarques sur les lettres de M. Burke touchant la révolution française*, 1790; — *Observations sur l'appel de M. Burke;* — *Aphorismes tirés de Shakspeare;* 1812, 1 vol.; — traduction de l'*Athalie* de Racine; — traduction des liv. I et II des *Géorgiques* de Virgile; 1784; — *la Davidéide*, poëme épique, dont quelques chants seulement ont été composés; — les deux premiers livres du *Paradis perdu*, annotés avec une ponctuation particulière, imaginée par l'auteur.

Annual Register. — *Monthly Magazine.* — Lord Byron, *Œuvres.*

CAPELUCHE, bourreau de Paris, décapité en 1419. Après la conjuration de Périnet-Leclerc, les Bourguignons étaient redevenus maîtres de Paris (1418). On sait que leur triomphe fut souillé par le massacre des Armagnacs. Le bourreau de Paris, Capeluche, se signala parmi les assassins. Il était secondé par les Legoix, les Saint-Yon, les Caboche, chefs de la faction des bouchers. La foule, ameutée par eux, se porta au grand Châtelet; les prisonniers y furent égorgés, malgré l'opposition des gens de justice. Le duc de Bourgogne essaya en vain de fléchir par des prières ces hommes altérés de sang : il prit même par la main le bourreau Capeluche, que peut-être il ne connaissait pas; mais tout fut en vain. Jean sans Peur proposa ensuite aux massacreurs d'aller combattre les Armagnacs, qui, maîtres de Montlhéry et de Marcoussis, affamaient la ville. Il leur donna des chefs et leur fit ouvrir les portes, qu'il referma dès qu'ils furent sortis, et plus de six mille des plus turbulents se trouvèrent ainsi exclus de la ville. « C'est alors, dit Sismondi, qu'il fit arrêter Capeluche, dont il se reprochait d'avoir serré la main, et lui fit trancher la tête par son valet, auquel Capeluche montra comment il devait s'y prendre, préparant pour lui-même tous les instruments du supplice. »

Juvénal des Ursins, *Hist. de Charles VI.* — Michelet, *Hist. de France*, t. VI. — Sismondi, *Hist. des Français.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **CAPELLUTIUS** (*Roland*), médecin italien, vivait en 1468. Il pratiqua la chirurgie à Parme avec une grande réputation, et laissa, d'après les médecins arabes, plusieurs ouvrages dans un style assez imparfait. Voici les principaux : *Chirurgia;* Venise, 1490 et 1546, in-fol.; la dernière édition comprend les chirurgies de Brunnus, de Lanfranc et de quelques autres; — *de Curatione pestiferorum apostematum;* Francfort, 1642 et 1685, in-8°; Brunswick, 1648, in-4°.

Éloy, *Dict. de la Méd.* — Van der Linden, *De script. medicis.*

* **CAPER** (*Flavius*), grammairien romain, vivait probablement vers la fin du quatrième siècle. Ses ouvrages *de Latinitate* sont souvent cités et avec éloge par Priscien, Charisius, Rufinus, Servius et d'autres. On lui attribue encore deux petits traités, intitulés, le premier : *Flavii Capri grammatici vetustissimi de Orthographia libellus;* l'autre : *Caper de Verbis mediis.* Cependant on conjecture que ce ne sont

que les abrégés des ouvrages originaux, dus à d'autres. Servius dit, en parlant de ce grammairien : *Caper in libris dubii generis*. Le livre de Caper ayant pour titre *Commentaire*, est mentionné par saint Jérôme comme un livre rejeté, et les *Annotations* sur Cicéron sont regardées par Agroetus, l'auteur du *Libellus de Orthographia et Proprietate ac Differentia Sermonum*, comme l'œuvre la plus remarquable de Caper. On le range encore, mais sans fondement peut-être, parmi les scoliastes de Térence.

Saint Jérôme, *Adv. Rufin.*, II. — Servius, *Ad Virgilii Æn.*, X, 344 et 877. — Schopen, *de Terentio*; Bonn, 1821. — Fabricius, *Bibliotheca lat.* — Putschius, *Collect. des grammairiens latins.*

***CAPERAN** (*Arnaud-Thomas*), orientaliste français, né le 6 avril 1754 à Dol (Ille-et-Vilaine), mort le 26 novembre 1826 au Tronchet, dans le même département. Il était fils de l'imprimeur ou libraire de l'évêché. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint le précepteur de M. de Chateaubriand. Forcé de s'expatrier pendant la révolution, il voyagea en Hollande, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Angleterre, et fit partout apprécier son érudition. Doué d'un cœur excellent, il rendit souvent à ses compagnons d'infortune des services importants. Accueilli à Rome avec distinction par le souverain pontife, il résida pendant trois ans dans la capitale du monde chrétien, et fut chargé en 1806, au collége Mariano, d'une chaire de langues syriaque, persane et illyrique anciennes, chaire qu'il occupait encore en 1807. Revenu dans sa patrie après dix-sept ans d'absence, il ne dédaigna pas, malgré sa science, de se fixer au Tronchet, qu'il eut la satisfaction de faire ériger en paroisse, et dont il fut le premier curé. Là, retiré du monde, ne recevant aucun traitement, et vivant pour ainsi dire d'aumônes, il se tenait enfermé dans sa chambre pendant tout le jour, et se livrait constamment à l'étude. Pendant les dernières années de sa vie, il fut atteint d'aliénation mentale; et dans la dernière attaque de cette maladie il s'occupait beaucoup du mystère de l'Incarnation, répétant sans cesse qu'il était le Messie. Par une facétie digne de figurer dans le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, son épitaphe française a été écrite en lettres grecques. L'abbé Caperan est auteur du *Sens prophétique du 67e psaume de David : Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus*, etc., imprimé à Londres en 1800, et formant un ou deux volumes in-8°. On lui doit aussi une traduction inédite de l'ouvrage intitulé *Veterum Persarum et Magorum religionis Historia*; Oxford, 1700, in-4°; la bibliothèque de Rennes en possède le manuscrit autographe. Le catalogue de cette bibliothèque, auquel nous empruntons tous les détails qui précèdent, indique, parmi les ouvrages manuscrits laissés par l'abbé Caperan et dispersés après sa mort, des fragments en vers du *Cantique des Cantiques*, et un ouvrage intitulé *Hiéroglyphes naturels et mystérieux de l'alphabet samaritain*. Indépendamment des écrits mentionnés, on a de Caperan : plusieurs mémoires publiés dans l'*Oriental Collection* de sir William Onseley, vol. 3, n° 2, p. 150 et suiv.; Londres, 1800; — *une copie de plusieurs morceaux du Zend-Avesta, traduits par Anquetil-Duperron*, un gros vol. in-4°; — *Alphabet hiéroglyphique du Samaritain expliqué, qui renferme tous les mystères de la création et de la rédemption du genre humain, révélés sous les emblèmes des lettres, ou éléments de la parole tant énoncés que tracés*; — *Recherches sur les vrais principes de l'étymologie, ou le mécanisme des langues d'après l'hébreu qu'on démontre hiéroglyphique, et la plus ancienne de toutes les langues* (*ms.*), un cahier cartonné in-fol., en trois chapitres; — *Plusieurs longs fragments, en arabe, syriaque et persan, des Machabées et du Nouveau Testament, pris dans la Polyglotte de Walton, et quelques-uns rapprochés de la version latine*, un vol. (ms.), in-fol. de 453 pages chiffrées, outre les sept pages finales, écrites en slavon ou russe; — *le Sens historique et prophétique des Lamentations de Jérémie, Vulgate, avec la traduction française, notes et commentaire, texte original avec traduction latine, par l'abbé Caperan* (ms.) P. LEVOT.

Catalogue de la Bibliothèque publique de Rennes. — *Notes de feu M. le baron du Taya.*

***CAPEROLE** (*Pierre*), de l'ordre des Observantins, théologien vénitien, prieur à Vellétri en 1481. Il était entré dans l'ordre de Saint-François à Brescia, et s'acquit une grande réputation par ses prédications. A la suite de quelques dissidences avec ses supérieurs, il entraîna, en 1472, plusieurs couvents à se séparer du généralat, et à former une congrégation sous le nom de Caperolans. Cette séparation causa plusieurs procès : le pape Sixte IV crut devoir intervenir en 1475, et blâma Caperole, auquel néanmoins il accorda en 1480 le couvent de Vellétri. Depuis cette époque, l'observance de Venise fut séparée de celle de Milan.

Wadding, *Annales ordinis Minorum.* — Hélyot, *Histoire des ordres monastiques*, VII, c. 15.

CAPET (*Hugues*), *Voy.* HUGUES.

***CAPET** (*Jean*), chanoine théologien français, né à Lille, mort dans la même ville le 12 mai 1599. Il fut reçu docteur à Louvain, où il professa la philosophie. On a de lui les ouvrages suivants : *de Vera Christi Ecclesia, deque Ecclesiæ et Scripturæ Autoritate*; Douay, 1584, in-8°; — *de Hæresi et modo coercendi Hæreticos*; Anvers, 1591, in-8°; — *de Origine Canonicorum et eorum Officio*; id., 1592, in-8°; — *de Indulgentiis*; Lille, 1597, in-8°.

Valère André, *Bibl. Belgica*, I, 600. — Du Pin, *Table universelle des Auteurs ecclésiastiques.*

***CAPET** (*Marie-Gabrielle*), peintre française de portraits à l'huile, en miniature et au pastel, née à Lyon, morte en 1827. Mlle Capet est élève de

Mme Vincent. Parmi ses portraits on remarque : ceux de *Mlle Mars* et de *Houdon*, miniatures, exposés en l'an VIII ; — *Mme Saint-Fal*, *Pallière*, pastels, en l'an X ; — *Mme Vincent et ses principaux élèves*, tableau à l'huile, en 1818 ; — *Hygie*, tableau à l'huile, en 1814. Elle a en outre exposé divers autres portraits aux salons de l'an IX, de l'an XII, 1812 et 1813. P. Ch.

Gabet, *Dictionnaire des artistes*. — *Livrets des salons*.

CAPETAL ou **CAPEREL** (*Henri*), magistrat français, mort en 1326. Prévôt du Châtelet, il fut convaincu de s'être laissé gagner par un riche meurtrier condamné à mort, et d'avoir fait revêtir les habits de ce coupable à un détenu innocent qu'il fit supplicier à la place du meurtrier. Informé de ce fait, Philippe fit pendre le prévôt, à son tour.

Continuateur de Nangis, p. 76. — Sismondi, *Hist. des Français*, IX, 388.

***CAPEZZALI** (*Buonavita*), poëte italien, natif de Pise, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Ditirambi ed altre Poesie* ; Pise, 1627, in-4° ; — *la Difesa della Poesia, canzone* ; Pise, 1628, in-4° ; — *la Difesa celeste, poemetto sacro* ; Pise, 1635, in-4°.

Cinelli, *Bibl. vol.* — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

***CAPGRAVE** ou **CATGRAVE** (*John*), théologien anglais, mort le 12 août 1474 ou 1484. Il était de l'ordre des Augustins, et a laissé : *Catalogus sanctorum Angliæ, seu Legenda* ; Londres, 1516, in-fol. ; — des Commentaires sur l'*Écriture* ; sur *le Maître des sentences* ; — *Manipulum doctrinæ Christianæ* ; — *Chronicon ab Orbe condito ad Eduardum* ; — *de Fidei christianæ Symbolis libri III*.

Elsius, *Encomiasticon augustinum*. — Pits, *de Script. Angliæ*. — Fabricius, *Bibl. med. et inf. ætat.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques* du onzième siècle.

***CAPHIS** (Κάφις), Phocéen, vivait en l'an 84 avant J.-C. Il s'était attaché à Sylla. Ce général, faisant le siége d'Athènes, eut besoin d'argent pour soutenir la guerre ; il ne craignit pas d'enlever les trésors des temples d'Épidaure et d'Olympie, et envoya Caphis se saisir de ceux de Delphes. Sylla écrivait en même temps aux amphictyons que « ces trésors seraient plus sûrement « entre ses mains qu'entre les leurs, et que d'ail« leurs il les rendrait après la guerre. » Caphis, affligé de sa mission, se mit à pleurer devant les amphictyons, regrettant la nécessité qui le forçait à emporter ces dons sacrés. Un des magistrats s'écria alors qu'il entendait au fond du sanctuaire le son de la lyre d'Apollon. Caphis, saisi d'une terreur religieuse, écrivit à Sylla le miracle dont il avait été l'auditeur. Le consul romain lui répondit aussitôt : « Comment n'avez« vous pas compris que cette musique était un « signe d'adhésion et de satisfaction ? Faites« vous donc remettre hardiment ces trésors : « c'est le dieu lui-même qui nous les donne. » Caphis, voyant que tout retard devenait impossible, envoya à son général le dépôt sacré. Quelque temps après, Caphis eut l'occasion de rendre à son maître un autre service. Le corps d'armée d'Hortensius, le lieutenant de Sylla, se trouvait gravement compromis en Béotie et entouré par les Grecs, qui espéraient le détruire dans certains défilés. Caphis le tira de ce mauvais pas en le conduisant par des chemins détournés, et lui fit opérer sa jonction avec son général.

Plutarque, *Sylla*.

***CAPIDURO** (*Jérôme*), philologue italien, vivait probablement vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : *Ciceronis Rhetoricorum ad Herennium libri IV, et de Inventione libri II, cum Hier. Capiduri et aliorum commentariis* ; Venise, 1557, in-fol., et 1678, in-fol.

Catal. Bibl. impér. de Paris. — Dunkel, *Nachrichten*. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lex.*

CAPILA ou **KAPILA**, philosophe indien, fondateur de la secte nommée *Sânkhya*. On le regarde comme un avatare de Siva ; et d'un autre côté, dans la Bhagavat-Gîtâ, Crichna dit lui-même qu'il est Capila, ce qui ne peut prouver que l'antiquité de sa doctrine et la haute estime que l'on en faisait. De cette doctrine est sortie le bouddhisme ; c'est un motif pour la faire remonter plus de sept siècles avant notre ère. On a dit que Capila était athée ; il n'était que rationaliste. Il proclame l'indépendance de la raison, et découvre l'âme par les moyens d'un juste discernement ; de là est venu le nom de *Sânkhya* donné à son système, et non de la ressemblance qu'il aurait avec les nombres de Pythagore. Le premier but de Capila, comme celui de Bouddha, est de guérir les hommes des maux de la vie, c'est-à-dire de la loi de la renaissance. Les Soûtras ou aphorismes de Capila sont consignés dans un ouvrage appelé *Sânkhya pravatchana*, et imprimé à Sérampour, 1821. Ces Soûtras, au nombre de 499, sont en prose axiomatique : ils sont divisés en six lectures, et accompagnés d'un commentaire de Vidjnâna-Bhikchou. Ce qu'on appelle la *Sânkhya cáricâ* n'est pas l'œuvre de Capila, mais d'Iswara Crichna ; c'est un recueil de 72 vers, qui résument la doctrine de Capila. Il en existe quatre traductions : de M. Lassen, en latin ; de M. Pauthier, en français ; de M. Windischman, en allemand ; et de Colebrooke, en anglais. Le texte en a été publié par M. Lassen à Bonn, 1832, et par Wilson à Londres, 1837. L'édition de M. Wilson, outre le texte et la traduction des vers d'Iswara Crichna, contient le commentaire de Gôrapada, texte et traduction. Ce Gôrapada passe pour avoir été le maître de Sancara Atcharya, qui devait vivre au huitième siècle de notre ère. L—s.

Th. Wilson, *Sânkhya cáricâ*. — Colebrooke, *Collection de Mémoires*, t. I. — M. Barthélemy Saint-Hilaire, *Mémoires de l'Académie des Sciences morales et politiques*, t. VIII

*CAPILISTI (*Jean-François*, comte), jurisconsulte italien, né à Padoue, mort dans la même ville en 1459. Il était d'une très-ancienne famille, dont le premier nom, *Transagaldi*, fut changé en celui de *Capilisti* à cause d'une écharpe dorée, appelée *lista*, que tous les membres de cette famille portaient en souvenir d'un de leurs ancêtres, *Carrotus*, tribun sous Charlemagne. Jean-François Capilisti se fit remarquer par son esprit, et enseigna avec beaucoup de succès le droit dans sa patrie. En 1431, il représenta les Vénitiens et le pape Eugène IV au concile de Bâle. L'empereur Sigismond lui accorda plusieurs priviléges en cette circonstance, entre autres le pouvoir de créer des docteurs. Quelque temps après, les Vénitiens employèrent encore Capilisti à régler les limites de leur État et de celui de Louis, duc du Milan. Capilisti mourut d'apoplexie dans sa chaire, au moment où, discutant un texte de loi, il prononçait ces paroles : *At quum humana fragilitas, mortis præcipue cogitatione perturbata, minus memoria possit res plures consequi.*

Capilisti laissa trois fils :

Raphaël, chanoine à Padoue;

Gabriel, jurisconsulte distingué, d'abord sénateur à Rome, ensuite préteur de Bologne : il a écrit un livre sur les hommes illustres qui sont inhumés dans cette dernière ville;

François, poëte et jurisconsulte, qui professa dans sa patrie, durant quarante ans, le droit et les belles-lettres.

Cette famille a produit d'autres hommes remarquables, entre autres *Jean-Frédéric*, surnommé *le Docteur de la vérité*, et *Barthélemy*, jurisconsulte éminent, mort en 1505, après avoir professé le droit pendant vingt-trois années.

Pancirole; *de Claris legum Interpret.*, II, ch. 84.— Labitte, *Index*, 987. — Taisand, *Vies des plus célèbres jurisconsultes.*

*CAPILLA (*André* DE), évêque et théologien espagnol, né à Valence, mort le 22 septembre 1610. Reçu fort jeune encore dans la compagnie de Jésus, il y devint maître des novices, et profita de cette position pour étendre ses connaissances dans les langues latine, grecque et hébraïque. En 1569, l'amour de l'étude le décida à s'éloigner du monde et à se faire chartreux. Il n'en fut pas moins forcé d'accepter la direction de diverses maisons de son ordre, et le roi d'Espagne Philippe II le nomma inspecteur des bénédictins de Catalogne. En 1587, il fut promu à l'évêché d'Urgel, qu'il gouverna vingt-deux ans. On a de ce prélat des *Commentaires* latins *sur Jérémie ;* — des *Considérations sur les Dimanches, le Carême, et les fêtes.*

J. de Valles, *Historia Hispaniæ*.— Le Mire, *de Scriptoribus, sæc. XVII.* — N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

CAPILUPI (*Camillo*), écrivain italien, né à Mantoue, et mort vers la fin du seizième siècle. Il a consacré au massacre de la Saint-Barthélemy un livre très-célèbre : *lo Stratagema di Carolo IX, re di Francia, contro gli Ugonotti, rebelli di Dio*, etc. Cet ouvrage vit le jour à Rome en 1572, et il en parut en 1574 une autre édition, dans laquelle le texte italien était accompagné d'une version française. Quelques bibliographes se sont mépris en croyant que l'auteur du *Stratagème* résidait à Paris; il y avait un de ses frères, nommé Alphonse; mais Camille habitait Rome, où, d'après des correspondances officielles qui avaient peu de secrets pour lui, il écrivit son livre immédiatement après l'arrivée de la nouvelle du massacre des réformés. L'impression du livre fut aussitôt commencée; mais elle fut suspendue à la demande du cardinal de Lorraine, alors retiré près du pape, « parce qu'il avait eu avertissement que tout n'estoit achevé en France « comme on avoit présumé, et qu'on avoit usé « d'autre langage envers plusieurs princes es« trangers, qu'en Espagne et Italie, joinct que « cela eust pu rompre l'élection de Pologne « (du duc d'Anjou, depuis Henri III). » Capilupi rapporte avec complaisance tout ce qu'il sait au sujet de la Saint-Barthélemy; il ne trouve rien que de louable dans cette action, et ne cherche pas à le dissimuler sous des réticences. « Pour « ce qu'il estoit feste, le peuple de Paris eut « meilleure commodité de vaguer à tuer telles « gens et à piller leurs biens. La furie de tuer « fut fort impétueuse et violente jusqu'au soir. « Le roy avoit délibéré d'arracher entièrement « de son royaume la semence pernicieuse de « l'hérésie. » Qu'une simple observation nous soit permise ici : la Saint-Barthélemy inspire, à juste titre, de l'horreur; mais, sans affaiblir ce sentiment, on doit remarquer que sous la plume de nombreux écrivains, et surtout depuis l'apparition de la *Henriade*, ces sinistres événements ont été défigurés maintes fois dans des déclamations dénuées d'exactitude historique. C'est sur Catherine de Médicis que doit retomber la responsabilité de la Saint Barthélemy, qui ne fut point préméditée de longue main, ainsi que l'ont avancé bien des auteurs superficiels, qui ne se sont point donné la peine de recueillir et de peser les témoignages contemporains. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur ce problème redoutable. L'édition originale du *Stratagème de Charles IX contre les Huguenots* est introuvable; mais l'ouvrage a été réimprimé dans le t. I[er] de la *Bibliothèque étrangère*, publiée par M. Aignan, et dans le t. VII (1[re] série) des *Archives curieuses de l'Histoire de France.*

G. BRUNET.

De Thou, *Histoire*, LXXII et XXIII. — Lemire, *de Scriptoribus sacris.*

CAPILUPI (*Lelio*), littérateur italien, frère du précédent, né à Mantoue le 19 décembre 1498, mort dans cette même ville le 3 janvier 1560. Il eut l'idée d'appliquer les vers de Virgile à des objets auxquels l'auteur de l'*Énéide* ne

songeait nullement; ses centons bizarres, qui sont d'ailleurs composés avec art, eurent d'autant plus de succès qu'ils flattaient les goûts peu délicats d'une certaine classe de lecteurs. On vit successivement paraître : *Cento Virgilianus de Vita monachorum quos vulgo fratres appellant*; Venise, 1543, 1550, in-8°; Rome, 1573; — *Cento Virgilianus in fœminas*, imprimé dans God. Wagner, *Schediasmata de eruditis Cælibibus*, 1717, in-8°; — *Cento Virgilianus in Siphillim*, dans *Capiluporum Carmina et Centones*, édit. de Castallion; Rome, 1590, in-4°. La décence est souvent très-peu respectée dans ces écrits; les moines y sont fort maltraités, et ce n'est pas sans motif que Capilupi figure sur la très-longue liste des auteurs mis à l'index. On a depuis continué à mettre en œuvre l'idée de chercher dans les vers de Virgile, en les brisant à plaisir, des allusions à des événemets modernes. En 1723, un nommé Daudé s'imposa la tâche assez bizarre de composer ainsi le récit des querelles soulevées par la bulle *Unigenitus*. Un neveu de Lelio, *Jules Capilupi*, s'exerça dans le même genre; il adressa, entre autres écrits, un centon virgilien à Philippe II. Tous ces écrits, imprimés plusieurs fois à Venise à partir de 1550, reparurent à Rome avec d'autres poésies latines de divers Capilupi, en 1590; mais on y supprima ce qui était, avec raison, malséant aux yeux de la cour papale. Quelques-uns de ces centons ont reparu à la suite de diverses éditions de Virgile (notamment dans celle de Cologne, 1601) et dans certains recueils, tels que *Baudii Amores*, 1599, les *Mémoires de littérature* de Sallengre, etc. G. B.

Ghilini, *Teatro d'Uomini letter.* — Bayle, *Dict.* — Teissier, *Éloges*.

CAPILUPI (*Hippolyte*), évêque et poëte italien, deuxième frère de Lelio, né à Mantoue en 1512, mort en 1580. Il fut nommé en 1560 évêque de Fano, puis légat à Venise. Il s'est exercé à plusieurs genres de poésie, sans s'élever au-dessus du vulgaire. Quelques-unes de ses élégies se trouvent dans *les Délices des poëtes italiens*, t. Ier.

Olaüs Borrichius, *De Poetis Latinis*, n° 96, p. 96. — De Thou, *Historia*. — H. Ghilini, *Teatro d'Uomini letterati*, p. 145. — Baillet, *Jugement des Savants*, t. II, n° 1300.

***CAPIS** (*Jean*), jurisconsulte et littérateur italien, né à Domo d'Ossola, dans le Milanais, à la fin du seizième siècle, mort dans la même ville avant 1670. Il étudia vers 1606 à Pavie, où il prit ses grades, et mérita plus tard la reconnaissance de sa ville natale. On a de lui : *Varon Milanes, de la lengua da Milan* (en dialecte milanais); Milan, 1606 : l'auteur y démontre l'origine latine et grecque de la langue italienne, et surtout du dialecte milanais; — *Memorie della Corte di Mattarella*; Milan, 1673, ouvrage posthume.

Argelati, *Bibl. Mediol.*

CAPISTRANO ou **CAPISTRAN** (Saint-Jean de), prédicateur napolitain, né à Capistrano (Abruzze) en 1385, mort à Willach (Carinthie) le 23 octobre 1456. Il était fils d'un gentilhomme angevin, venu en Italie à la suite de Louis d'Anjou. Il commença ses études dans son pays, et vint faire son droit à Pérouse, où il se maria et entra dans la magistrature. Soupçonné de trahir les intérêts des habitants de Pérouse en faveur de Ladislas, roi de Naples, il fut incarcéré à Bruffa, et perdit sa jeune épouse durant sa détention. Accablé de douleur, il résolut de se retirer du monde. Ayant, pour une grosse somme, obtenu sa liberté, il vendit et donna ses biens, puis prononça ses vœux dans le couvent de Saint-François-du-Mont, à Pérouse. Capistrano y mena une vie très-austère, qui le fit parvenir bientôt aux premiers offices de son ordre. Il fut délégué en qualité d'inquisiteur contre les Fraticelli ou Frérots d'Italie, secte formée principalement de quelques moines libertins sortis des ordres mineurs, et qui disaient « que l'Église romaine était la Babylone; que la règle de Saint-François était la règle évangélique observée par Jésus-Christ et par ses apôtres; que les sacrements de l'Église étaient inutiles, parce que ceux qui les donnaient n'avaient plus ni pouvoir ni juridiction; que la perfection consistait dans la pauvreté, etc. » Les papes Boniface VIII et Jean XXII les excommunièrent, et Capistrano les poursuivit si vigoureusement qu'il les força à se retirer en Bavière. En 1439, Eugène IV l'envoya comme nonce en Sicile, et l'employa ensuite au concile de Florence à opérer la réunion des Églises latine et grecque : ce pontife se servit encore de lui pour ramener les ducs de Bourgogne et de Milan, qui avaient pris parti pour l'antipape Félix V et le concile de Bâle. Élu vicaire général des observantins, Capistrano travailla à la réforme de son ordre avec saint Bernard de Sienne, et à la conversion des hussites avec saint Laurent Justinien, patriarche de Venise. En 1443, Nicolas V lui fit parcourir l'Allemagne, la Bohême et la Hongrie pour combattre les hussites, dont il convertit un grand nombre. Il ne montra pas moins de zèle et d'activité contre les Juifs, et réussit à organiser une croisade contre les Turcs : Calixte III l'en nomma chef et prédicateur; sous ses ordres étaient Ladislas, roi de Hongrie; Huniade, vayvode de Transylvanie; et George, despote de Rascie. Le 6 août 1456, Capistrano, assisté du cardinal Carvajal, vint au secours de Belgrade avec quarante mille chrétiens rassemblés par ses prédications : conduits par Huniade, ils se trouvèrent en présence de Mahomet II, dont l'armée s'élevait à cent cinquante mille hommes. Sans s'arrêter au nombre, les croisés, excités par Capistrano, se précipitèrent sur les Turcs avec tant d'impétuosité, qu'ils les mirent en fuite et leur firent éprouver une perte énorme. Capistrano mourut peu après, et son corps fut porté à Elloc près de Vienne (Autriche). Il fut béatifié par Léon X, qui permit de

l'honorer dans le seul diocèse de Sulmone. Grégoire XV étendit cette permission à tous les religieux de l'ordre de Saint-François, enfin Alexandre VIII le canonisa solennellement le 1er novembre 1690. Saint Jean de Capistrano a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *de Papæ et concilii sive Ecclesiæ autoritate;* Venise, 1580, in-4°; — *Speculum clericorum;* id.; — *de Canone pœnitentiali;* id., 1584; — *aliquot Repetitiones in jure civili;* id., 1587; — *de Pœnis Inferni et Purgatorii;* id.

Sponde, *Annalium Baronii Continuatio.* — Hermant, *Hist. des Hérésies.* — Wadding, *Annales ordinis Minorum.* — Baillet, *Vie des Saints.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — Artaud de Montor, *Hist. des souverains Pontifes.*

CAPISUCCHI, famille italienne, dont les principaux membres sont, dans l'ordre chronologique :

CAPISUCCHI (*Giovanni-Antonio*), cardinal italien, né à Rome le 21 octobre 1515, mort dans la même ville le 29 janvier 1569. Le pape Paul III le nomma chanoine du Vatican et auditeur de rote. En 1555, Paul IV l'éleva au cardinalat sous le titre de Saint-Pancrace, et le fit ensuite inquisiteur et évêque de Lando. Sous Pie V, Capisucchi devint préfet de la signature de grâce, gouverneur de Gualdo, et légat apostolique. On a de lui des *Constitutions* qu'il publia dans un synode tenu à Lodi.

P. Mandosio, *Bibliotheca Romana.* — Ughelli, *Genealogia Capisucchiorum.* — V. Armannus, *Historia Capisucchiorum.* — Dupin, *Table universelle des Auteurs ecclésiastiques.* — Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum.*

CAPISUCCHI (*Camille*), marquis de Puy-Catin, général italien, né à Rome en 1537, mort en Hongrie en novembre 1597. En 1571, à la bataille de Lépante, il donna de telles preuves de valeur, que don Juan d'Autriche lui confia le commandement de quatre cents gentilshommes lors de l'expédition chrétienne contre Tunis. En 1584, le duc de Parme nomma Capisucchi mestre de camp d'un régiment d'infanterie, et se servit de lui en cette qualité dans les guerres de Flandre et de France, lorsqu'il conduisit une armée espagnole au secours du duc de Mayenne, chef de la Ligue. En 1595, le pape Grégoire XIII confia à Capisucchi le commandement des troupes qu'il leva pour aider Rodolphe II dans la guerre que cet empereur soutenait contre les Turcs; Capisucchi mourut des fatigues qu'il essuya durant cette campagne. On voit son tombeau dans l'église Sainte-Croix, à Vienne.

Prosper Mandosio, *Bibliotheca Romana.* — Ughelli, *Genealogica Capisucchiorum.* — Armannus, *Historia Capisucch.*

CAPISUCCHI (*Blaise*), marquis de Monterio, général italien, frère de Camille, natif de Rome, mort à Florence en 1613. Dès son adolescence, il se fit remarquer par ses goûts militaires, et prit du service dans la compagnie des arquebusiers de Paul Sforce, marquis de Santa-Fiore, qui l'emmena en France combattre les protestants. En 1569, ces derniers, assiégeant Poitiers, avaient jeté un pont volant sur le Clain, au moyen duquel ils allaient donner avantageusement un assaut général. Capisucchi et deux de ses camarades se jetèrent dans la rivière, et allèrent, malgré les projectiles des calvinistes, couper les câbles qui tenaient le pont, en sorte que le courant l'entraîna facilement. Le pape Pie V fit mention de cette action dans une de ses bulles. En 1584, Capisucchi servait dans les Pays-Bas sous le duc de Parme, et fut envoyé en qualité de général de cavalerie au secours des habitants de Cologne, alors en guerre avec leur archevêque-électeur Gebhard II (Truschès), qui avait embrassé le protestantisme. Ferdinand Ier (de Médicis), duc de Toscane, prit ensuite Capisucchi pour lieutenant général de ses troupes; enfin le pape Clément VIII lui donna en 1594 le commandement du comtat Venaissin. Capisucchi a laissé un volume de *lettres* adressées au cardinal Aldobrandini : on trouve ce livre (ms.) dans la bibliothèque du Vatican.

Prosper Mandosio, *Bibliotheca Romana.* — Ughelli, *Genealogia Capisucc.* — Armannus, *Historia Capisucc.* — Annibal Adam, *Elog. stor. di B. Capisucchi;* Rome, 1685, in-4°.

CAPISUCCHI (*Paolo*), prélat romain, né à Rome en 1579, mort dans la même ville le 5 août 1639. Le pape Clément VII le nomma d'abord chanoine du Vatican, puis successivement référendaire de l'une et l'autre signature, auditeur de rote, évêque de Neocastro, et vicaire général. En 1528, Henri VIII, roi d'Angleterre, amoureux d'Anne de Boulen, voulant répudier Catherine d'Aragon, sa femme légitime, s'adressa à la cour de Rome pour obtenir l'autorisation de rompre son mariage. Clément VII confia la solution de cette affaire aux cardinaux Campeggi et Wolsey, qui crurent devoir autoriser le divorce. Catherine en ayant appelé de leur jugement, Clément VII remit la cause entre les mains de Paolo Capisucchi, alors doyen de la rote : celui-ci la retint trois ans, espérant que Henri VIII abandonnerait sa demande. Obligé de faire son rapport, il ne fut pas favorable au roi d'Angleterre, et jugea que ce prince avait encouru les censures ecclésiastiques pour s'être remarié sans avoir attendu la décision du saint-siége, et que, d'après l'examen des faits, Catherine d'Aragon devait être rétablie et maintenue dans sa dignité. (On peut voir, à l'article Henri VIII, le cas que le monarque anglais fit de cette décision.) Le pape Paul III employa utilement Capisucchi en plusieurs négociations importantes, principalement lors des troubles de Pérouse et d'Avignon. Capisucchi réussit à rétablir le calme et l'autorité papale. Paul III, reconnaissant, le nomma préfet de la signature de grâce et vice-légat de l'Ombrie. Capisucchi a publié plusieurs constitutions très-prudentes concernant Pérouse, Avignon, l'Ombrie, et quelques réformes cléricales.

Ughelli, *Genealogia Capisucc.* — Vincent Armannus, *Historia Capisucc.* — Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques.* — Prosper Mandosio, *Bibliotheca Romana.*

—Artaud de Montor, *Histoire des Souverains Pontifes*, IV, 107.

CAPISUCCHI (*Raimondo Camillo*), cardinal et théologien italien, né à Rome en 1616, mort dans la même ville le 22 avril 1691. Il était fils de Paolo Capisucchi, marquis de Puy-Catin. A peine âgé de quatorze ans, il entra, le 8 juin 1630, dans l'ordre de Saint-Dominique, et y professa la philosophie et la théologie. Clément X le fit secrétaire de l'Index, congréganiste de l'examen des évêques, et en 1654 maître du palais sacré. Le 1er septembre 1681, Innocent XI l'appela au cardinalat du titre de Sainte-Marie-des-Anges. Raimondo Capisucchi a laissé : *Controversiæ theologicæ, scholasticæ, morales, ad mentem divi Thomæ resolutæ;* Rome, 1670 et 1677, in-fol.; — *Censura, seu votum de Cultu sanctorum Veteris Testamenti ; — de Gradu virtutum in sanctis canonisandis requisito; —Vita J. Chisti.*

P. Mandosio, *Bibliotheca Romana*. — Ughelli, *Genealogia Capisuc.* — Armannus, *Historia Capisuc.* — Dupin, *Table universelle des Auteurs ecclésiastiques.* — Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, II, 729. — Touron, *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, V, 649. — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.*

* **CAPITANI** (*Daniel* DE'), jurisconsulte et littérateur italien, natif de Milan, mort dans cette ville en 1661. Il eut plusieurs emplois de magistrature dans sa patrie. On a de lui : *Processo in causa dell' allogiamento*, etc.; Milan, 1656, in-fol.; — *i Pareri e le Consulte fatte degli architetti in ordine a costruire la facciata del Duomo; — Milano grande a' tempi della repubblica romana* (dont le vol. 1er imprimé in-fol. à Milan, les vol. 2e, 3e et 4e en manuscrit).

Argelati, *Bibl. Mediol.*

CAPITEIN (*Jacques-Élisée-Jean*), nègre converti, missionnaire et théologien protestant, né sur la côte de Guinée, mort à Saint-George d'Elmina après 1742. Agé de sept ou huit ans, il fut acheté sur les bords de la rivière Saint-André par le capitaine de vaisseau hollandais Arnold Steenhard, qui le céda à son tour à un commerçant d'Elmina, Jacques Van Goeh. Celui-ci lui donna le nom de Capitein, et l'amena à la Haye, où il le fit baptiser et instruire dans les éléments des langues anciennes et sémitiques par mademoiselle Roscam. A partir de 1738, Capitein fréquenta l'université de Leyde, où il étudia la théologie, en même temps qu'il cultivait la poésie hollandaise. Après y avoir pris ses grades, il fut institué, en 1742, pasteur de Saint-George d'Elmina. Depuis son départ pour la côte de Guinée, qu'il effectua dans la même année, on n'a plus entendu parler de lui. Quelques-uns ont soutenu qu'il avait repris la religion des idolâtres. Les ouvrages qu'on a de lui datent tous de son séjour en Hollande; en voici les titres : *Élégie en vers latins sur la mort de Manger, son maître et son ami*, trad. en français par Grégoire, dans la *Littérature des nègres; — de Vocatione Ethnicorum;* Leyde, 1738 (dissertation composée par l'auteur pour son entrée à l'université de Leyde); — *Dissertatio politico-theologica de Servitute libertati christianæ non contraria, quam sub præside J. Van der Honert publicæ disquisitione subjecit J.-É.-J. Cap. Afer.;* Leyde, 1742, in-4° : cet ouvrage d'un nègre, qui forma la remarquable contre-partie des écrits des négrophiles blancs, fut traduit en hollandais par Jérôme de Brilhelin, avec le portrait de l'auteur; Leyde, 1742, in-4°; — *Uitgewrochte Predikatien* (Sermons choisis); Amsterdam, 1742, in-4°. — On trouve le portrait de Capitein par Reynolds dans le *Manuel d'histoire naturelle* de Blumenbach, traduit en français.

Strodtmann, *Neues Gelehrtes Europa;* livrais. 12, p. 152. — Grégoire, *Littérature des Nègres.*

CAPITEIN ou **CAPITEYN** ou **CAPITANEUS** (*Pierre*), médecin hollandais, né en 1511 à Middelbourg (en Zélande), mort à Copenhague le 6 janvier 1557. Ayant fait ses études à Louvain et à Paris, il obtint le grade de docteur à Valence dans le Dauphiné, et alla ensuite chercher fortune dans les pays étrangers. Après avoir enseigné la médecine à l'université de Rostock pendant quelque temps, il passa de là à celle de Copenhague, dont il fut deux fois nommé recteur. Enfin il parvint à l'emploi de premier médecin du roi Christian III et de médecin salarié de la ville. Il fut un de ces médecins, infatués de l'astrologie judiciaire, qui faisaient des almanachs dans le quinzième et seizième siècle, et dont les singulières instructions, presque traditionnelles, font ressortir l'influence qu'ont les signes du zodiaque sur les différentes parties du corps, sur les jours où il convient de purger, etc. On a de lui : *de Potentiis animæ;* 1550; — *Calendaria*, dédiés à Christian III; — *Prophylacticum consilium antipestilentiale ad cives Hafnienses, anno* 1553, dans Thomas Bartholin; — *Cista medica;* Copenhague, 1662, in-8°; — *Ephemerides* (en manuscrit).

Éloy, *Dict. de la médecine.*

***CAPITELLI** (*Bernardino*), peintre siennois, né en 1589, mort en 1639. Il fut élève d'Alessandro Casolani et de Rutilio Manetti. Il a laissé quelques fresques dans sa patrie, à Saint-Antoine abbé, dans l'église inférieure de l'oratoire de Saint-Joseph, dans la chapelle de Saint-Bernardin, à l'antique porte de Saint-Maurice; enfin dans l'oratoire de la villa Sergardi di Viteccio, hors la porte Saint-Marc. La peinture ne lui rapportant pas de grands profits, il l'abandonna pour le burin et l'eau-forte. Ses principales estampes sont : le *portrait* de son maître Casolani; *le Repos en Égypte;* et une série de douze sujets de la vie de saint Bernardin de Sienne. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.* — Ticozzi, *Dizionario.*

***CAPITO** (*C.-Ateius*), tribun du peuple en 55 avant J.-C. Il s'opposa avec son collègue

Aquillius Gallus aux entreprises de Pompée et de Crassus, alors consuls, et de César, qui formait avec les deux consuls le premier triumvirat. Capito tâcha de mettre obstacle à l'expédition que Crassus préparait contre les Parthes, d'abord en interdisant la levée des troupes, puis en annonçant d'effrayants présages que le consul dédaigna. Ces présages ne se réalisèrent que trop. Capito fut cependant *noté* par le censeur Appius comme ayant forgé lui-même les prodiges par lesquels il avait cherché à arrêter Crassus.

Dion Cassius, XXXI, 42; XXXIX, 32-39. — Plutarque, *Crassus*. — Cicéron, *de Divinat.*, I, 76.

CAPITO (*C.-Ateius*), jurisconsulte romain, fils du précédent, vivait sous le règne d'Auguste. Disciple d'Ofilius, il fut le contemporain et le rival d'Antistius Labeo. Tous deux passèrent pour les premiers légistes de leur temps, et fondèrent deux écoles, appelées l'une les Proculéiens, du nom de Sempronius Proculus, élève de Labeo; l'autre, les Sabiniens et les Cassiniens, des noms de Masurius Sabinus et de Cassius Longinus, disciples de Capito. Il serait impossible d'indiquer avec précision les traits caractéristiques de ces deux écoles, qui se prolongèrent en se modifiant jusqu'au siècle des Antonins; mais la différence des caractères des deux jurisconsultes a été signalée par Tacite avec sa concision et sa vigueur habituelles. « Capito, dit-il, parvint au premier rang dans Rome par ses vastes connaissances en législation; du reste, il avait pour aïeul un centurion de Sylla, et pour père un préteur. Auguste l'avait élevé rapidement au consulat, afin que, par l'éclat de cette dignité, il éclipsât Labeo, son rival de gloire; car le même siècle vit fleurir ces deux ornements de la paix. Labeo, républicain incorruptible, a laissé plus de réputation; Capito, plus courtisan, obtint plus de faveur. L'un, borné à la préture, tira de l'injustice un nouveau lustre; le consulat valut à l'autre la haine et l'envie. » Capito remplaça Messala dans l'emploi important de *curateur des eaux publiques*, et jouit de la même faveur sous Tibère que sous Auguste. Le peu que l'on sait de sa vie atteste beaucoup de servilité. Un jour, Tibère consultait ses courtisans sur la légitimité d'un mot employé par lui; M. Pomponius Marcellus, puriste rigide, condamna le mot: « Que le mot soit bon ou non, dit Capito, il le deviendra, puisque César le veut. » — « Non, répliqua Marcellus; César peut donner le droit de cité aux hommes, et non aux mots. » Dans une autre circonstance rappelée par Tacite, Capito montra un curieux mélange de bassesse et d'hypocrisie. Un chevalier romain, Lucius Ennius, avait été dénoncé comme criminel de lèse-majesté, pour avoir converti à différents usages une statue d'argent de Tibère. Celui-ci défendit d'admettre l'accusation; sur quoi Capito se récria hautement, comme avec un air de liberté, qu'on ne devait point enlever au sénat le droit de juger ni laisser un tel crime impuni; qu'indifférent, s'il le voulait, pour ses propres injures, le prince ne devait point sacrifier ainsi les ressentiments de l'État. Tibère, interprétant le sens plutôt que la lettre de ces reproches, persista dans son opposition; mais la voix publique n'en signala que mieux la bassesse de Capito, qui, par une action honteuse, avait déshonoré ses vertus domestiques, ses talents d'homme d'État, et ses connaissances profondes dans le droit civil et religieux.

Le *Digeste* ne cite aucun fragment des ouvrages de Capito, bien que son nom soit souvent mentionné. Cependant Aulu-Gelle et Macrobe nous ont conservé les titres de plusieurs de ses traités, tels que : *Conjectanea; — de Pontificio Jure*, ou *de Jure sacrificiorum; — de Officio senatorio*. L. J.

Tacite, *Annales*, I, 76, 79; III, 70, 75. — Suétone, *de Illustr. Gram.*, 22.—Dion Cassius, LVII, 17.— Aulus-Gellius, IV, 6; V, 14; X, 6; XIV, 8. — Macrobius, *Saturnales*, III, 10. — Ant. Augustinus, *de Nominibus propriis Pandectarum*, dans le *Thesaurus* de Otto.

CAPITOLIN ou **CAPITOLINUS** (*Jules*), l'un des auteurs de l'Histoire Auguste, vivait vers la fin du troisième et au commencement du quatrième siècle de J.-C. On ne sait absolument rien de sa vie, si ce n'est qu'il était d'origine patricienne et de mœurs assez pures. L'Histoire Auguste (*Historia Augusta*) est un recueil de trente-quatre biographies (*vitæ*) d'empereurs romains, comprenant, de 119 à 284 de J.-C., un espace de cent soixante-sept ans. Les neuf biographies suivantes sont attribuées à Capitolin : *Antonin le Pieux; — Marc-Aurèle; — Lucius Verus; — Pertinax; — Clodius Albinus; — Opilius Macrinus; —* les deux *Maximin* réunis; — les trois *Gordiens* réunis; — *Maxime* et *Balbin* réunis (1). Quant aux autres écrivains de ce recueil, *Voy.* SPARTIEN, VULCATIUS GALLICANUS, LAMPRIDIUS, TREBELLIUS POLLIO, et FLAVIUS VOPISCUS.

L'Histoire Auguste pourrait être considérée comme la continuation de l'ouvrage de Suétone, qui finit avec Domitien, si, outre les vies de Nerva et de Trajan qui manquent, il n'y avait pas, depuis Gordien III jusqu'à Valérien, une lacune de neuf ans (de 244 à 253 de J.-C.), comprenant les règnes de Philippe, de Décius, de Gallus et d'Émilien. Peut-être les vies de ces empereurs existaient-elles réellement dans les manuscrits primitifs, si mutilés depuis par les copistes.

Toutes les notices biographiques de l'Histoire Auguste se ressemblent par la négligence du style, par la sécheresse du récit, et par le manque de méthode dans la disposition des faits. Aussi leur répartition ne repose-t-elle sur aucune autorité; et c'est avec raison qu'on les cite presque toujours sous le titre général de *Vitæ*, etc..,

(1) Saumaise, sur l'autorité de quelques manuscrits, regarde les cinq premières vies comme l'œuvre de Spartien, et n'attribue à Capitolin que les sixième, septième et huitième.

apud Scriptores Historiæ Augustæ. C'est moins par la forme que par le fond qu'il faut juger les écrivains de l'Histoire Auguste; car on y trouve des détails qu'on chercherait vainement ailleurs, et que Plutarque lui-même n'aurait pas dédaignés. Parmi ces détails, extrêmement curieux, il y en a qui caractérisent à la fois les hommes et leur temps. Ainsi, Capitolin nous raconte qu'Antonin le Pieux, qui mourut d'une indigestion de fromage des Alpes, en donnant à son successeur pour mot d'ordre *Æquanimitas*, était d'une belle stature; qu'en vieillissant sa longue taille se voûtait, et que, pour se tenir droit en marchant, il se garnissait la poitrine d'un corset en petites tablettes de tilleul (*tiliaceis tabulis in pectore positis fasciabatur, ut rectus incederet*). Qui se serait jamais douté que le corset eût pour inventeur un des plus graves empereurs romains? — Marc-Aurèle le philosophe, d'après ce que nous apprend le même historien, faisait, par ses prières, tomber la foudre du ciel sur les travaux de l'ennemi, et obtenait la pluie pour ses soldats souffrant de la soif. — Son frère Verus, rivalisant de corruption avec les Caligula, se couvrait la tête d'un capuchon, pour se mêler, la nuit, aux batailleurs des rues, et se servait, dans les cabarets, des plus grosses pièces d'or, pour jouer à casser des bouteilles. Le premier il donna des banquets à douze convives, dont le nombre, chez les Romains, paraît n'avoir jamais dépassé sept, car on disait, comme en proverbe : *Septem convivium, novem vero convicium*. Le premier aussi il se poudra de limaille d'or, pour rendre sa chevelure plus blonde (*quo magis coma illuminata flavesceret*). — Pertinax avait reçu le surnom de *Chrestologue*, parce qu'il parlait bien et agissait mal (*qui bene loqueretur et male faceret*). — Clodius Albinus, plus glouton que brave, mangeait pour son déjeuner cent pêches de Campanie (*persica campana*), dix melons d'Ostie, vingt livres de raisin de Lavican, cent becfigues (*ficedulas*), quatre cents huîtres, sans compter cinq cents grosses figues. — Macrin fit enfermer des hommes tout vivants dans des murs, et maçonner par-dessus. Il renouvela aussi le supplice inventé par Mézence, d'accoupler un vivant à un mort, et de le faire mourir lentement des exhalaisons du cadavre. — Maximin avait plus de huit pieds de haut; et son pouce était si gros qu'il se faisait une bague du bracelet de sa femme. Sa force le fit surnommer Milon de Crotone : il arrêtait un char avec sa main; d'un coup de poing il fracassait la mâchoire d'un cheval, et lui cassait la jambe d'un coup de pied. Il mangeait de quarante à soixante livres de viande par jour, et transpirait tellement qu'il recueillait dans une coupe jusqu'à trois setiers de sueur par jour, qu'il montrait à ses amis.

L'Histoire Auguste abonde en détails de ce genre, qui font naître bien des réflexions, et qu'un historien ne doit pas tout à fait mépriser. Capitolin a adressé les *Vies* de ses empereurs, les premières à Dioclétien, et les dernières à Constantin, ce qui permet de fixer l'époque où il écrivait. Ses principales autorités sont Cordus, dont les œuvres sont perdues, et Hérodien; il cite aussi beaucoup de lettres et documents officiels, qu'il avait sans doute puisés dans les archives impériales. Malheureusement tout cela est exposé sans ordre ni plan arrêté; et Capitolin ne semble avoir eu d'autre prétention que de réunir les détails les plus saillants sur les mœurs et le caractère des empereurs dont il a tracé les portraits.

L'édition *princeps* des *Scriptores Historiæ Augustæ* fut imprimée à Milan, en 1475, par Philippe de Lavagna, en un volume in-fol., divisé en trois parties, dont la première contient Suétone; la seconde, un morceau *de Exordio Nervæ*, suivi de l'Histoire Auguste; et la troisième, Eutrope et Paul Diacre. Cette édition, extrêmement rare, fut réimprimée à Venise, en 1489, par Bernardin, et en 1490, in-fol., par Rubeus. L'Histoire Auguste, qui se trouve dans beaucoup de recueils d'histoire romaine, a été publiée séparément par les soins d'Isaac Casaubon, Paris, 1603, in-4°, et par Saumaise, ibid., 1520, in-fol., avec un texte plus correct et des notes nombreuses. On donne jusqu'à présent la préférence à l'édition de Schrevelius; Leyde, 1671. Capitolin a été traduit en français par M. Vallon, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke; Paris, 1844, in-8°. F. H.

Vossius, *De Historicis latinis*. — Dodwell, *Prælect. Acad.*; Oxford, 1692, in-8°. — J.-G. Moller, *Dissert. de J. Capitolino*; Altorf, 1689, in-4°. — G. Heyne, *Opusc. acad.*, VI, p. 52. — G.-D. Moulines, dans les *Mém. de l'Acad. de Berlin*, année 1780. — E. Dirksen, *Script. Hist. Aug.*; Leipz., 1842, in 8°.

*CAPITOLINUS (*P.-Sextius*), surnommé *Vaticanus*, consul romain vers l'an 452 avant l'ère chrétienne. Il eut alors pour collègue Menenius Agrippa. Dans la même année, des citoyens envoyés à Athènes pour en étudier les institutions revinrent à Rome, et Sextius Capitolinus fut un des décemvirs chargés de rédiger le nouveau code. Au rapport de Festus, il proposa, pendant qu'il était consul, une loi *Multaticia*.

Tite-Live, III, 32. — Denys d'Halicarnasse, X, 54. — Festus, au mot *Peculatus*.

CAPITOLINUS (*T.-Quinctius-Barbatus*), patricien romain, vivait au cinquième siècle avant J.-C. Il fut consul pour la première fois en 471 avec Appius Claudius Sabinus. Dans les disputes excitées par la proposition du tribun Publilius Volero, il se prononça pour les plébéiens contre son collègue, et fit passer la loi *Publilia*, qui ordonnait que les tribuns fussent nommés dans les comices par tribus. En même temps, pour se concilier la faveur des soldats, il leur distribua le butin qu'ils venaient de conquérir sur les Èques. Nommé consul pour la seconde fois en 468, il remporta sur les Volsques et les Èques une éclatante victoire, reçut les honneurs du triomphe, et obtint probablement à cette occasion le surnom de Capitolinus.

Son troisième consulat, en 465, fut signalé par une nouvelle défaite des Èques. Ceux-ci, se jetant avec impétuosité sur le territoire de Rome, répandirent la terreur jusque dans la ville. Capitolinus, qui campait sur le mont Algide, accourut, et fit cesser l'effroi par sa seule présence. Après avoir convoqué le sénat, proclamé la suspension des affaires (*justitium*) et confié à Quintus Servilius le commandement de Rome, il poursuivit les ennemis qui venaient d'être surpris et défaits par son collègue Q. Fabius. Dans son quatrième consulat, Capitolinus eut à lutter contre la guerre étrangère et les dissensions civiles. Les Volsques et les Èques, profitant des troubles qui agitaient la cité, recommencèrent à ravager le Latium, et s'avancèrent jusqu'aux portes de Rome. Le peuple refusait de prendre les armes. Il fallut, pour le décider à combattre et à vaincre, toute la popularité de Quinctius. Celui-ci, élu consul pour la cinquième fois en 443, établit la censure, et servit de médiateur entre les plébéiens et les patriciens, tandis que son collègue M. Geganius Macerinus soutenait la guerre contre Ardée. Pendant son sixième consulat, en 439, Capitolinus refusa la dictature, et fit donner cette dignité à son frère L. Quinctius Cincinnatus. A partir de cette époque, on ne connaît plus que deux circonstances de la vie de l'illustre consulaire : en 437, il suivit comme lieutenant le dictateur Mam.-Æmilius Mamertinus dans son expédition contre Fidènes; un peu plus tard, il défendit le fils de Cincinnatus, T. Quinctius, traduit devant les comices, et le fit absoudre.

Tite-Live, II, 56-60, 64; III, 2, etc., 66, etc : IV, 8, 10, 12, 17, 41. — Denys., IX, 48, etc., 57, 61; XI, 63. — Zonaras, VII, 19.

CAPITOLINUS (*Cornélius*), historien latin, vivait vers 250. Il était auteur d'un ouvrage qui est perdu, mais que Trébellius Pollion cite dans sa vie des trente tyrans, en parlant de Zénobie, qu'il représente, sur l'autorité de Cornélius Capitolinus, comme ayant été aussi remarquable par sa beauté que par sa naissance.

Voss, *de Historicis latinis*.

CAPITOLINUS. *Voyez* MANLIUS.

***CAPITON** (Καπίτων), poëte alexandrin. Athénée cite deux ouvrages de cet auteur : Ἐρωτικά, et Πρὸς φιλόπαππον ἀπομνημονεύματα. On trouve dans l'*Anthologie grecque* (v, 67) une épigramme d'un certain Capiton qu'on croit être le même que Capiton d'Alexandrie.

Athénée, VIII; X.

***CAPITON** *de Lycie*, historien grec, auteur de livres sur l'Isaurie (Ἰσαυρικά), sur la Lycie et la Pamphylie, et d'une traduction d'Eutrope. Tous ces ouvrages sont perdus.

Suidas, au mot Καπίτων. — Tschucke, *Préface de son édition d'Eutrope*.

***CAPITON**, gouverneur de Judée sous Caligula, vivait dans la première moitié du premier siècle. Craignant d'être accusé pour ses exactions, il prit l'initiative en cherchant à rendre odieux les Juifs. A cet effet, il fit élever dans la ville de Jamnia, par les païens qui s'y trouvaient, et au juste scandale des Juifs, un autel en l'honneur de Caligula. Les adorateurs du vrai Dieu se révoltèrent alors, et détruisirent l'autel. Capiton rendit compte du fait à Caligula, qui, déjà indisposé contre les habitants de la Judée, ordonna qu'une statue ornée des attributs de Jupiter Olympien fût placée dans le sanctuaire même du temple de Jérusalem. Mais la mort de l'empereur prévint ce sacrilége.

Crevier, *Hist. des empereurs*, II.

***CAPITON**, général romain, vivait vers l'an 66 de l'ère chrétienne. Sa cruauté l'a rendu célèbre. Attaché à l'armée de Florus en Judée, il fit massacrer les Juifs qui venaient rendre hommage à ce gouverneur.

Josèphe, *Bellum Jud.*

***CAPITON**, archevêque et géographe italien, né à Narni, mort en 1576. Il entra dans l'ordre des Servites, et devint archevêque d'Avignon. Il a laissé : *Explications catholiques sur les lieux de l'Ancien et du Nouveau Testament;* Venise, 1579, et Cologne, 1581. Les hérétiques se sont souvent emparés de ce livre pour appuyer leurs conclusions antiorthodoxes.

Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques*, seizième siècle. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

CAPITON ou **KOEPSTEIN** (*Wolffgang Fabricius*), hébraïsant et théologien allemand, né à Haguenau en 1478, mort au mois de décembre 1542. Il étudia à Bâle, y devint médecin en 1495, après avoir approfondi en même temps la théologie et le droit canon. Un juif converti lui donna des leçons d'hébreu. Capiton remplit ensuite diverses fonctions ecclésiastiques, entre autres celles de ministre à Strasbourg. En 1523 il fut anobli par Charles-Quint. Cette même année, dans la seconde conférence de Zurich, il proposa de procéder à la réforme par l'instruction. En 1529, il assista au colloque de Marbourg; en 1530, à la diète d'Augsbourg; et d'accord avec Bucer, son ami, il présenta à l'empereur la Confession de foi dressée par les sacramentaires, et approuvée par le sénat de Strasbourg. Cinq ans plus tard, il s'entendit à Bâle avec Calvin, amena les ministres à une modification de leurs expressions sur la cène et sur l'efficacité des sacrements, et prépara la conciliation avec les ministres de la confession d'Augsbourg. Ami de Martin Cellarius, et d'ailleurs peu absolu, il fut accusé de pencher vers l'arianisme.

Sa mort fut causée par la peste. Il avait épousé en premières noces la veuve d'Œcolampade. Agnès, sa seconde femme, était assez savante pour suppléer parfois son mari dans les cours de théologie. Il laissa : *Institutiones hebraïcæ, libri duo;* — *Enarrationes in Habacuch*; Strasbourg, 1526 et 1528, in-8°; — *Responsio de Missa, Matrimonio et Jure magistratus in religionem;* ibid., 1539 et 1540, in-8°; — *Vita Œcolampadii*, en collaboration avec Simon

Grynæus, 1537; — *Hexameron Dei opus explicatum*; ibid., 1539, in-8°.

Seckendorf, *Hist. lutherianismi*. — David Clément, *Bibl. curieuse*, VI. — Sax, *Onomast.*, III, 104. — Sleiden, *Comment. de statu Imperii*, etc

CAPIVACCIO ou **CAPO DI VACCA** (*Jérôme*), médecin italien, né à Padoue, mort dans la même ville en 1589. Il occupait un rang distingué parmi les érudits de son époque, et professa durant trente-sept ans la médecine pratique à l'université de Padoue. En 1576, Capivaccio et son collègue Mercuriali furent appelés à Venise pour donner leur avis sur une maladie épidémique qui enleva environ cent mille personnes. Ces deux médecins déclarèrent que cette maladie n'était point pestilentielle, et encore moins contagieuse. Leur opinion n'eut pas de succès; et les Vénitiens, qui les avaient reçus comme des sauveurs, les expulsèrent honteusement. La réputation de Capivaccio ne fut pas diminuée par cet incident; car, en 1587, Ferdinand I[er], grand-duc de Toscane, lui fit de brillantes offres pour l'attirer à Pise. Capivaccio, content de sa fortune, préféra rester dans sa patrie, où il avait gagné dix-huit mille écus à traiter seulement les maladies vénériennes. Il est vrai qu'il passait pour avoir un secret qui le faisait triompher des cas les plus compliqués. Pressé vivement par un de ses disciples de s'expliquer à ce sujet, Capivaccio répondit : *Lege methodum meam, et habebis mea secreta*. On a de ce médecin plusieurs ouvrages, recueillis sous le titre de : *Opera omnia quinque sectionibus comprehensa*, etc.; Francfort, 1603, in-fol.

Craton, *Methodus ex Galeno*. — Eloi, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

CAPIZUCCHI. *Voy*. **CAPISUCCHI**.

CAPMANY (don *Antonio* DE MONTPALAU Y), historien et philologue espagnol, né à Barcelone le 24 novembre 1742, mort à Cadix le 14 novembre 1813. Il embrassa d'abord la carrière militaire, et fit en 1762 la campagne de Portugal. En 1770, il quitta le service pour fonder une colonie catalane dans la Sierra-Morena. L'Académie royale d'histoire espagnole le choisit pour son secrétaire en 1790. Lors de l'invasion française, il se fit remarquer par son patriotisme et sa résistance à la nouvelle domination, surtout comme député aux cortès de 1812. Capmany a laissé : *Arte de traducir del idioma frances al castellano*; Madrid, 1776, in-4° ; — *Filosofia de la Elocuencia*; Madrid, 1776, in-8° ; — *Memorias historicas sobre la Marina, Comercio y Artes de la antigua ciudad de Barcelona*; Madrid, 1779-1792, 4 vol. in-4° : on trouve dans cet ouvrage d'excellentes observations sur les rapports du midi de la France avec le midi de l'Espagne; le second et le quatrième volume renferment de curieux documents sur la langue catalane ; — *Antiguos tratados de paces y alianzas entre algunos reges de Aragon*, 1780; — *Teatro historico-critico de la Elocuencia castellana*; Madrid, 1786, 5 vol. in-4°: Ticknor fait l'éloge de cet ouvrage ; — *Ordonanzas de las amandas navales de la corona de Aragon*, 1787; — *Codigo de las costumbres maritimas de Barcelona*; Madrid, 1791, 2 vol. in-4° : ouvrage précieux pour le commerce, l'industrie et le droit maritime ; — *Dictionario Frances-Español*; Madrid, 1805, in-4° ; — *Cuestiones criticas sobre varios puntos de historia economica, politica y militar*, 1807, in-8°.

Ticknor, *Hist. of Spanish literature*, I, 298; III, 118. — Meusel, *Bibl. hist.* — Ebert, *Bibliog. Lexikon*.

CAPNION (Κάπνιον) (*Jean*). *Voy*. REUCHLIN.

* **CAPO-BIANCO** (*Joseph*), jurisconsulte italien, natif de Monte-Leone, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : un ouvrage historique et géographique sur son pays natal.

Toppi, *Bibl. Napolet*

* **CAPOCASALE** (*Joseph*), savant italien, né le 1[er] mars 1754, mort le 21 octobre 1828. Quoique pauvres, ses parents lui firent donner une solide instruction. A vingt ans, il fut appelé à administrer la commune de Sarconi. Puis il alla à Naples en 1800, se voua au sacerdoce, et se livra à l'enseignement. De 1804 à 1818, il professa successivement la logique, la métaphysique, le droit naturel et le droit des gens. Il avait été nommé évêque de Cassano en 1817, et en 1822 on lui confia la direction des études du duc de Noto, héritier présomptif de la couronne de Naples. On a de lui : *Catechismo del uomo e del cittadino*; 3 vol. in-8° ; — *Cursus philosophicus, sive universæ philosophiæ institutiones*; 3 vol. in-8° ; — *il Codice eterno ridotto in sistema, secondo i veri principii della ragione e del buon senso*, 3 vol. in-8° ; — *Saggio di politica per uso de' privati*; — *Saggio di fisica per giovanetti*; — *Istituzioni elementari di matematica, ridotta a breve e facile metodo per uso de' principianti*.

Tipaldo, *Biog. degl' Ital. illustri*, t. VIII.

* **CAPOCCHI** ou **CAPOCCIUS** (*Reinier*), théologien et poëte italien, natif de Viterbe, mort en mai 1258. Il appartenait à l'ordre de Cîteaux. Le pape Innocent III l'avait nommé cardinal au titre de Sainte-Marie de Cosmedin. On a de lui quelques hymnes latins, dont nous citerons : *Cœlorum candor*, et *Plange turba paupercula*.

Ughelli, *Italia sacra*, I, 213. — Leyser, *Histor. poetar. medii ævi*, p. 999.

* **CAPOCCHI** (*Alexandre*), dominicain et savant orientaliste italien, de la famille du précédent, né à Florence le 14 octobre 1515, mort dans la même ville le 8 octobre 1581. Il entra à douze ans dans l'ordre de Saint-Dominique, et fit des progrès si grands dans les langues orientales, surtout en hébreu, que les Juifs le prenaient pour un de leurs coreligionnaires. Son savoir lui procura l'occasion de rendre de grands services à la religion.

H. de Coste, *Histoire catholique des hommes illustres*. — Echard, *Script. ordin. Prædic.*

* **CAPO DE FEUILLIDE**, publiciste et littéra-

teur français, né vers 1800. Après avoir composé des poëmes et des œuvres diverses, il écrivit, en 1829, des satires contre le ministère Polignac, quoiqu'il fût attaché à la maison du roi. A la même époque, il travailla au journal *le Figaro*, devint sous-préfet après la révolution de juillet 1830, et rentra bientôt après dans la vie littéraire. Il écrivit alors successivement dans *le Constitutionnel*, *la Tribune*, *l'Europe littéraire*, qui passa de la direction de M. Bohain à la sienne, et dans le journal *le Bon sens*. Quelque temps après, il concourut à la rédaction de *la Presse*, journal de M. de Girardin; remplit une mission littéraire qui lui fut confiée par M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, et, à son retour, il fit de l'opposition dans *le Journal de Paris*, feuille ministérielle. Il en résulta pour lui une mission nouvelle en Amérique, obtenue du ministère Thiers (1 mars 1840). A la Guadeloupe il rejoignit M. Granier de Cassagnac, et rendit service à ce publiciste, dont les articles sur l'émancipation avaient irrité les noirs. En dernier lieu, M. Capo de Feuillide se trouva mêlé aux événements politiques qui suivirent la révolution de 1848. On a de lui : *le Temps, méditation poétique;* Paris, 1824; — *les Vendéennes, et Chants hellènes;* Paris, 1825; — *le Jubilé*, ode; Paris, 1826; — *la Mort du duc Matthieu de Montmorency*, chant élégiaque; Paris, 1826, in-8°; — *Quiberon, cinq Vendéennes;* Paris, 1826; — *la Vendée en* 1815; Paris, 1827, in-8°; — *Première épître à Paul-Louis Courier, vigneron*; Paris, 1830; — *Épître au vicomte d'Haubersaert;* Paris, 1831; — *Deux ans de règne, troisième épître à Paul-Louis Courier;* Paris, 1832; — *Aux doctrinaires, pamphlet;* Paris, 1832, in-8°; — *le Midi en* 1815; Paris, 2 vol. in-8°; — *l'Irlande;* Paris, 2 vol. in-8°; — *le Château de Ham, son histoire, ses seigneurs et ses prisonniers;* Paris, 1842; — *Histoire du peuple de Paris;* 1844.

Quérard, *la Fr. litt.* et supplément au même ouvrage. — Beuchot, *Journal de la Librairie.*

* **CAPO DI FERRO** (*Gian Francesco*), marqueteur italien, né à Bergame, mort dans la même ville en 1533. Il était l'élève et le rival de Fra Damiano pour la marqueterie, et orna les stalles de Santa-Maria-Maggiore de Bergame avec un goût remarquable, quoique non exempt de sécheresse. Il exécuta ces travaux sur les dessins de Lotto. Francesco Capo di Ferro fut le maître de Pietro son frère, et de Zinino son neveu. Les élèves que cette famille forma maintinrent pendant longtemps l'art de la marqueterie dans Bergame.

Tassi, *le Vite de' Artifici Bergamaschi.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

CAPO D'ISTRIA ou **CAPODISTRIAS** (*) (Καποδίστριας) (*Jean*, comte DE), président de la Grèce, né à Corfou en 1776, assassiné à Nauplie le 27 septembre (9 octobre) 1831. La famille des Capo d'Istria est originaire de la ville illyrienne de ce nom, l'ancienne *Justinopolis*, près de Trieste, et avait été décorée du titre de comte par les ducs de Savoie. Il en est fait plusieurs fois mention dans les annales de Corfou, où elle paraît établie depuis le quatorzième siècle, et figurait sur le livre d'or que les îles vénitiennes s'étaient donné, à l'exemple de leur métropole. En 1678, *Nicolas* CAPODISTRIAS se rendit à Constantinople pour racheter un grand nombre de captifs grecs. En 1690, *George-Aloys* et *Stavro*, à la tête de soldats chimariotes levés à leurs propres frais, firent une descente à la Vallone, et forcèrent à la retraite les Turcs qui allaient attaquer le général Cornaro. Enfin, *François* et *Victor* CAPODISTRIAS se signalèrent par leur valeur contre les Othomans pendant le siége de Corfou, en 1716.

Le comte *Antoine-Marie*, père du président, était connu dans les îles Ioniennes comme jurisconsulte, et passait pour un des chefs de l'aristocratie. Il fut un des deux députés envoyés en 1790 à Constantinople lorsque les îles vénitiennes, enlevées à la France, allaient être érigées en république sous la suzeraineté de la Porte et la protection de la Russie. Il fut décoré par l'empereur Paul Ier de l'ordre de Malte, auquel plus tard Alexandre joignit la croix de Sainte-Anne.

Jean, son 3e fils, qui devait illustrer le nom de Capodistrias et auquel nous consacrons cette notice, se faisait remarquer à Corfou par son esprit distingué et sa philanthropie. Il se livra aux études médicales, d'abord à Padoue, puis à Venise. En 1803, le comte Mocenigo, commissaire impérial chargé de donner aux Sept-Iles une constitution et de mettre un terme aux factions qui les déchiraient, choisit le jeune docteur, âgé de vingt-sept ans, pour secrétaire d'État de la république septinsulaire. L'organisation de ce petit État, par laquelle Capodistrias préludait à des missions plus importantes, offrait encore d'assez grandes difficultés, à cause de l'animosité des partis, reste de divers régimes qu'on avait traversés, de l'ambition des grandes puissances, et du voisinage d'Ali, pacha de Janina. Capodistrias connut alors personnellement ces *capitanis* de la Grèce continentale qui, forcés de chercher un refuge dans les îles Ioniennes, y furent organisés en une milice d'où sont sortis quelques-uns des libérateurs de la Grèce. Le traité de Tilsitt (1807) ayant replacé les Sept-Iles sous la domination de la France, César Berthier, qui en prit le gouvernement, offrit au jeune secrétaire d'État la perspective d'une nouvelle carrière; mais il préféra ne pas se séparer de ses premiers protecteurs, attachés au service de la Russie, sur qui les Grecs alors fondaient surtout l'espoir de leur délivrance. Il se rendit donc à Saint-Pétersbourg, et fut admis dans la diplomatie russe, avec le

(*) Depuis son élection à la présidence de la Grèce, le comte cessa de prendre son titre nobiliaire, et signa *J. Capodistrias* ou en grec Ἰ. Α. Καποδίστριας (c'est-à-dire Jean, fils d'Antoine).

simple titre d'attaché au collége des affaires étrangères (1809). Pour sortir d'une inaction qui lui pesait, malgré les études sérieuses auxquelles il se livrait, Capodistrias était près de passer en Amérique, quand il fut attaché comme surnuméraire à l'ambassade russe à Vienne. Reçu d'abord avec quelque prévention par l'ambassadeur comte de Stackelberg, il ne tarda pas à mériter sa confiance; et des mémoires remarquables sur le système continental et les relations avec la Turquie le firent avantageusement connaître en haut lieu. Aussi fut-il demandé par l'amiral Tchitchagof, commandant l'armée du Danube, pour l'aider dans l'organisation des pays situés entre le Dniester et le Danube, qui venaient d'être cédés à la Russie par le traité de Boukarest. A la suite de la désastreuse campagne de Napoléon en Russie, l'armée du Danube, à l'état-major de laquelle Capodistrias était attaché, opéra sa jonction avec les autres corps qui pressaient la retraite des débris de l'armée française. L'empereur Alexandre, l'ayant distingué au quartier-général, le chargea, quelque temps après la bataille de Leipzig, d'une mission confidentielle en Suisse, pays où les esprits étaient divisés, et sur lequel les coalisés avaient besoin de pouvoir compter avant d'envahir la France. L'envoyé russe travailla à faire revivre l'ancien esprit des cantons, et à faire déclarer la neutralité de la Suisse. Mais cette neutralité d'un petit État au milieu du conflit des grandes puissances pouvait difficilement se maintenir. Le plénipotentiaire autrichien ne tarda pas à demander le passage pour l'armée de son maître; et Capodistrias, n'écoutant que l'intérêt de la cause qu'il servait, appuya lui-même cette demande, au risque de compromettre sa réputation en Suisse, et de déplaire à l'empereur en outre-passant ses pouvoirs. Alexandre, auquel il vint soumettre sa conduite, l'accrédita de nouveau près la confédération, poste dans lequel son esprit conciliant et l'expérience qu'il avait acquise dans sa patrie, au milieu des luttes des partis, lui donnèrent beaucoup d'influence sur l'organisation intérieure des cantons. Ceux de Genève, de Vaud et de Lausanne lui décernèrent le droit de bourgeoisie, titre qu'il aimait à joindre aux nombreuses distinctions dont l'honorèrent presque tous les souverains de l'Europe.

Capodistrias, qui avait assisté au traité de Paris du 30 mars 1814, et dont l'avis commençait à peser dans les grandes questions européennes, fut désigné pour se rendre au congrès de Vienne, où ces questions devaient être résolues. Les bornes de cet article ne permettent pas d'entrer dans le détail de la part qu'il y prit, ainsi qu'aux traités subséquents. Nous devons dire seulement que si Capodistrias travailla très-activement au renversement de Napoléon, et s'il fut le rédacteur du manifeste qui rappelait la Russie aux armes après le retour de l'île d'Elbe, le reste de sa conduite, exempt de l'animosité que d'autres témoignaient contre la France, fut empreint de l'esprit libéral et modéré qui fit honneur alors à la politique d'Alexandre. Capodistrias accompagna de nouveau ce souverain à Paris; il passa pour avoir fait suggérer à Louis XVIII, par le duc de Richelieu, l'idée d'écrire à l'empereur une lettre dans laquelle il menaçait de renoncer à la couronne, si l'on persistait à imposer des sacrifices trop durs à la France. Cette démarche fit prévaloir dans les conseils des alliés les conditions plus équitables que le diplomate russe appuyait. Pressé par le ministre de Louis XVIII d'accepter un témoignage de sa reconnaissance, Capodistrias demanda pour Corfou les livres doubles de la Bibliothèque du roi. Mais un changement de ministère empêcha de donner suite à la promesse que le duc de Richelieu lui en avait faite.

Dans le grand remaniement de l'Europe, Capodistrias s'était trouvé en position d'exercer une influence prépondérante sur le sort de son pays natal, les îles Ioniennes. On a dit qu'il avait espéré d'abord en former un royaume indépendant, à la tête duquel on aurait appelé le prince Eugène de Beauharnais, à qui des ouvertures furent faites à ce sujet. Mais, par un noble sentiment, ce prince refusa tout avantage personnel dans le démembrement de l'empire français. Cette combinaison écartée, il fallut opter entre le protectorat de l'Autriche ou celui des Anglais, que les septinsulaires avaient déjà spontanément appelés, et qui semblaient, comme puissance maritime et comme champions des idées libérales, devoir offrir les plus grands avantages aux Grecs ioniens. Si le résultat n'a pas répondu de tout point à cette attente, c'est que les puissants protecteurs se sont bientôt écartés des stipulations insérées dans le traité de Paris, sur lesquelles on doit juger cet acte de Capodistrias, ainsi que sur le mémoire qu'il remit au ministère anglais pour l'administration des îles Ioniennes, et dans lequel il recommandait fortement l'éducation nationale hellénique, longtemps négligée, des Grecs ioniens. Outre la part que Capodistrias prit au traité de Paris, ce fut aussi lui qui dressa l'acte de la Sainte-Alliance; mais la pensée en appartenant tout entière à l'empereur, nous n'avons pas à l'apprécier ici. Capodistrias doutait que l'application d'un tel acte fût possible, quoique ses idées religieuses s'accordassent en général avec la direction que l'esprit d'Alexandre avait prise dans les dernières années de son règne. En rentrant dans ses États, le tzar, qui avait conçu pour le comte Capodistrias une affection toute particulière, voulut qu'il conservât les fonctions de secrétaire d'État, auxquelles il l'avait nommé en novembre 1815, et qu'il partageât le travail de son cabinet avec le comte de Nesselrode. L'harmonie ne cessa de régner entre les deux collègues pendant les six années que dura cette position délicate, dans laquelle le diplomate grec, tout en évitant une ostentation

qui aurait pu blesser l'esprit national moscovite, se réservait la partie la plus laborieuse de la tâche. L'organisation de la Bessarabie, qui bientôt devint florissante, est son ouvrage; et, dans les nombreuses concessions de terres qui ont enrichi tant de familles, il ne pensa point à la sienne; il poussa même la réserve jusqu'à détourner son frère Viaro d'accepter les faveurs que l'empereur lui offrait pour le retenir en Russie.

Capodistrias avait continué à soutenir les intérêts de la France, en remettant à la décision des arbitres les plus désintéressés l'examen des énormes réclamations pécuniaires dont notre pays était assailli, et en faisant réduire l'occupation étrangère, dont le terme fut fixé en 1818, à Aix-la-Chapelle. A l'issue de ce congrès, où Capodistrias, pour répondre aux milliers de requêtes adressées à l'empereur, avait dû travailler la majeure partie des nuits. Il obtint un congé pour rétablir sa santé et aller voir son vieux père. Il lui remit une lettre autographe d'Alexandre, extrêmement flatteuse, dont les copies se répandirent en Grèce. La présence du ministre du tzar, malgré sa réserve, ne laissa pas de remuer les esprits des Grecs, qui avaient les yeux fixés sur lui comme sur l'instrument futur de leur affranchissement : aussi porta-t-elle ombrage à l'administration anglaise, alors fort oppressive, et contre laquelle un soulèvement éclata quelques mois après à Sainte-Maure. On croit qu'à son retour, en passant à Paris et à Londres, Capodistrias essaya de faire modifier le régime de ces îles. Du reste, il ne transpira rien des divers objets de ce voyage, qui préoccupa vivement la curiosité des nouvellistes, d'autant plus que le comte Capodistrias était regardé comme un des défenseurs des idées libérales dans les conseils des souverains. Il rejoignit l'empereur à Varsovie, au mois d'août 1819. La fin de cette année et la suivante, marquées dans plusieurs contrées par des soulèvements politiques, donnèrent beaucoup d'occupation au secrétaire d'État, qui fut en outre chargé de justifier près du saint-siége l'expulsion des jésuites de Russie. A la suite du congrès de Troppau, motivé par les révolutions d'Espagne et de Naples, les souveraiens s'étaient donné rendez-vous à Laybach. Le mouvement du Piémont, qui eut lieu sur ces entrefaites, fut presque immédiatement comprimé, en partie par les efforts du comte Mocenigo, ministre de Russie, dirigé par Capodistrias ; et l'on s'occupait de prévenir le retour de semblables mouvements, lorsqu'on annonça la levée de boucliers d'Hypsilantis.

Des tentatives furent renouvelées, à diverses époques, par les chefs de l'Hétérie (société secrète), pour engager Capodistrias à prendre la direction d'une entreprise qu'ils avaient préparée en se servant, à son insu, de son nom. Aux premières ouvertures qui lui furent faites, il répondit qu'avant de songer à refaire une Grèce, il fallait refaire des Grecs; et, en effet, tous ses efforts tendaient à la régénération intellectuelle des Hellènes. Il avait fondé, en 1815, la société des Philomuses d'Athènes; il favorisait la création d'écoles helléniques et la publication de livres utiles; mais il repoussait toute tentative violente, comme téméraire et prématurée. C'est dans ce sens qu'il répondit, en 1820, à un message de Petrobey Mavromikhalis, qui avait voulu s'assurer si un soulèvement du Péloponèse aurait l'appui de la Russie. Mais le porteur de la réponse de Capodistrias fut assassiné par des agents des hétéristes, qui s'étaient déjà trop avancés pour reculer, et qui, dans la crainte d'être entravés, précipitèrent le mouvement. Le tzar, vivement irrité contre son aide de camp Hypsilantis, fit immédiatement désavouer cette entreprise par Capodistrias. Ce dernier, qui n'était pas moins affligé de voir l'avenir de la Grèce ainsi compromis, s'aperçut bientôt que sa nationalité le rendait un objet de suspicion. Il réussit cependant à démontrer aux diplomates réunis à Laybach que le soulèvement des chrétiens contre les Ottomans ne pouvait être assimilé aux révoltes qu'on venait de réprimer, et il obtint du moins qu'aucune mesure coercitive ne fût arrêtée contre eux. Mais, ne pouvant rester spectateur impassible de la lutte désespérée de ses coreligionnaires, ni parvenir à changer, à l'égard de la Turquie, la politique d'Alexandre, devenu partisan exclusif de la paix, il offrit sa démission à son souverain, qui, toujours plein d'estime pour lui, ne voulut lui accorder qu'un congé illimité, pour motif de santé.

Le comte Capodistrias alla se fixer à Genève, dont il était citoyen et où il vécut très-retiré, s'imposant la plus stricte économie pour consacrer sa fortune à secourir ses malheureux compatriotes. Par l'entremise et le concours de son ami M. Eynard, il contribua à l'organisation des comités grecs, qui, pendant cinq ans, vinrent seuls en aide à la Grèce abandonnée des cabinets. Elle était près de succomber sous les efforts des Arabes, et par suite de l'anarchie; quelques-uns des gouvernants de la Grèce songeaient à la placer sous la protection exclusive de la Grande-Bretagne : leur démarche d'une part, et de l'autre le changement opéré dans la politique du cabinet de Pétersbourg à la mort d'Alexandre, amenèrent les puissances à se concerter pour mettre un terme à la guerre d'extermination dont l'humanité s'affligeait, et à la piraterie qui ruinait le commerce du Levant. Lord Wellington, dans son ambassade à Saint-Pétersbourg, signa, le 2 avril 1826, le premier protocole relatif à la Grèce, qui prépara le fameux traité du 6 juillet 1827, par lequel l'Angleterre, la France et la Russie s'engagèrent à travailler de concert à la pacification de l'Orient. Vers cette même époque, les capitaines grecs qui n'avaient pas désespéré du salut de leur pays, les Karaïskakis, les Kolettis, les Kolokotronis, et les philhellènes Church et Cochrane, voyant leurs efforts para-

lysés par les factions, décidèrent les deux assemblées rivales qui s'étaient formées à se réunir à Trézène, où Capodistrias, dont le nom était d'avance dans toutes les bouches, fut élu, le 2 (14) avril 1827, président pour sept ans, par l'unanimité des députés présents (ceux d'Hydra s'étaient retirés).

La nouvelle de cette élection parvint à Capodistrias en Russie, où il était allé saluer le nouvel empereur Nicolas. Avant d'accepter l'honorable et difficile mission à laquelle son pays l'appelait, il voulut établir son indépendance, non-seulement en faisant agréer à l'empereur sa démission définitive, mais en refusant toute rémunération de ses anciens services. Il se rendit ensuite à Londres et à Paris, afin de s'assurer de la protection de ces deux cabinets, auxquels il exposa la nécessité, pour fonder en Grèce un gouvernement régulier, de lui garantir un emprunt. En même temps il sollicitait, de tous les Grecs établis à l'étranger et des philhellènes, des secours pour les victimes de la guerre et pour l'éducation de la jeunesse, en qui reposait surtout son espoir. Par ses efforts, une caisse fut fondée à Genève pour fournir à l'entretien des jeunes Grecs dispersés en Europe, dans un établissement où on leur donnerait une éducation plus nationale. Ces soins l'occupèrent pendant les deux mois qu'il lui fallut attendre, à Ancône, le bâtiment promis par les Anglais, qui n'avaient pas voulu le laisser aborder à Corfou. Le président n'insista pas, car il n'y aurait pas retrouvé son père, mort peu de temps après sa dernière visite; mais il s'affligeait vivement d'un retard qui l'empêchait de profiter de l'impression favorable produite par la bataille de Navarin. Enfin le vaisseau désiré arriva, et, le 18 janvier 1828, Capodistrias aborda en Grèce à bord du *Warspite*, qui avait arboré le pavillon grec, et accompagné de deux bâtiments, l'un russe et l'autre français.

Le président fut accueilli par les Grecs avec les témoignages de la plus vive allégresse. Sa présence arrêta la guerre civile, prête à éclater de nouveau. Le Palamède et les autres forts de Nauplie, remis sur sa demande par les chefs qui s'en étaient emparés, montrèrent son influence morale. La commission nommée par le congrès de Trézène pour gouverner jusqu'à son arrivée résigna ses fonctions. Pour lui, avant de prendre en main le timon de l'État, il déclara qu'il ne pouvait prêter le serment dans la forme où il avait été rédigé, et d'après laquelle il s'engageait à maintenir l'indépendance de la Grèce, puisque cette indépendance n'existait pas encore par le fait, et que les limites de ce que l'on devait entendre par *la Grèce* n'avaient pas été définies. Se confiant entièrement en son patriotisme et en ses talents, le conseil législatif, composé de quatre-vingt-quatre membres, lui remit à l'unanimité les pleins pouvoirs pour organiser un gouvernement provisoire, en attendant que le sort de la Grèce fût fixé par les grandes puissances protectrices. Ce gouvernement, dont les actes devaient être prochainement soumis à un congrès, ne se composait que du *président* ou *gouverneur* (κυβερνήτης), d'un secrétaire d'État chargé du contre-seing, et d'un conseil de vingt-sept membres, nommé *panhellenium*, dans lequel Capodistrias réunit les premières notabilités de la Grèce.

Les rapports des divers ministres constatent l'état déplorable des affaires au moment où leur direction fut remise à Capodistrias. Presque tout le territoire était occupé par les Égyptiens; les terres étaient en friche; les faibles revenus dont le gouvernement disposait avaient été aliénés d'avance. Les troupes, qui n'étaient pas payées par le gouvernement, ne lui obéissaient pas, non plus que la marine, qui appartenait à des particuliers, sauf quelques bâtiments achetés sur l'emprunt anglais, mais désarmés. Plus d'écoles, presque plus d'églises! Quant aux tribunaux, il n'en avait jamais existé. La confusion était à son comble. A ces difficultés intérieures la diplomatie même des puissances protectrices en ajoutait de nouvelles, en s'opposant aux secours que sollicitaient les Grecs de Samos, ceux de Crète, de Chios, où le colonel Fabvier, à la demande des réfugiés de cette île, avait entrepris une expédition avec les troupes régulières.

Sans se laisser déconcerter par tant d'obstacles, ni effrayer par les jalousies qui commençaient à surgir, Capodistrias appela à lui quiconque voulut l'aider franchement. Il acheta quelques bâtiments, et réarma ceux du gouvernement. Ses mesures énergiques, concertées avec les amiraux de l'alliance, eurent bientôt purgé l'Archipel de la piraterie. Les secours qu'il avait recueillis en Europe donnèrent du pain aux malheureuses familles entassées à Égine et à Nauplie. Il rendit ce bienfait plus fructueux en exigeant de tous les individus valides qu'ils le gagnassent par leur travail. Des terres furent ensemencées de pommes de terre envoyées d'Europe, ou plantées d'arbres. Les masures qui obstruaient les glacis de Nauplie furent démolies, et des demeures plus saines furent assignées aux malheureux qui les habitaient, dans le faubourg de Pronia (Providence). Les soldats rouméliotes qui achevaient de ruiner l'Argolide furent renvoyés au delà de l'isthme. Divisés en deux corps d'armée, l'un dans la Grèce orientale sous les ordres du stratarque Dém. Hypsilantis, l'autre dans la Grèce occidentale sous le général Church, ils furent répartis en *chiliarchies*, pour faciliter la surveillance; et le président poursuivit sans relâche la tâche difficile d'introduire parmi eux un peu d'ordre et de discipline. Ne trouvant pas toujours dans les deux généraux en chef le concours qu'il aurait désiré, il nomma son jeune frère Augustin, qui était venu le rejoindre en Grèce, son lieutenant plénipotentiaire près de ces corps d'armée; mais cette nomination d'un

homme sans expérience militaire blessa d'anciens officiers placés sous ses ordres. Les troupes régulières venues de Chios, après le mauvais succès de cette expédition, formèrent les garnisons de Nauplie, de Monembasie, d'Argos, et de quelques autres places. Leur réorganisation, après le départ du colonel Fabvier, fut confiée au colonel Heidegger. En même temps, un vaste bâtiment s'élevait à Égine sous le nom d'*Orphanotrophe*, et devenait l'asile de six cents enfants arrachés à la misère ou à la démoralisation des camps. Une école normale, fondée dans la même île, devait fournir des maîtres pour les écoles mutuelles, dont le président encourageait de tous côtés l'établissement. Il créa aussi plus tard, sous le nom d'*Evelpides*, une école militaire. Pour subvenir à ces dépenses, Capodistrias créa une banque nationale qui offrit aux prêteurs 8 pour cent d'intérêt, et la garantie de biens nationaux. Lui-même y plaça les débris de sa fortune. M. Eynard et quelques capitalistes grecs ou amis de la Grèce y versèrent aussi leur offrande. L'empereur de Russie souscrivit pour une somme de deux millions. Grâce à ces secours et à l'activité du président, qui se transportait de sa personne partout où les besoins du service réclamaient son utile impulsion, la Grèce subit en quelques mois une heureuse métamorphose.

Cependant les Égyptiens occupaient toujours une grande partie de la péninsule, et menaçaient d'enlever ou de brûler les moissons qu'on s'était enhardi à semer dans quelques provinces. Pour comble de maux, un échange de prisonniers, négocié avec eux par l'entremise d'un navire autrichien, apporta la peste à Hydra, Spezzia, et dans quelques parties du Péloponèse. A ce nouveau malheur, le président n'hésita pas à se rendre sur les lieux atteints par la contagion, et fit établir des quarantaines, des cordons sanitaires, et employer d'autres précautions hygiéniques encore inusitées en Grèce. Par ces mesures, la maladie fut concentrée et bientôt éteinte; mais elle avait anéanti les ressources que les îles auraient pu trouver dans le commerce, et, en augmentant le nombre des hommes à nourrir, absorbé les derniers fonds que le président avait recueillis. Heureusement, il n'avait pas cessé de frapper à toutes les portes pour obtenir un emprunt qui lui permît de lever en Suisse un corps auxiliaire pour expulser Ibrahim, à moins que les puissances ne se chargeassent elles-mêmes de ce soin. Au mois de juin 1828, un chargé d'affaires français, accrédité auprès du gouvernement grec, lui apporta un secours de 500,000 fr., avec la promesse de renouveler ce subside les mois suivants, et l'annonce inespérée de l'arrivée prochaine d'une expédition française. Des résidents russes et anglais ne tardèrent pas à être accrédités en Grèce; en même temps les ambassadeurs des trois puissances, qui avaient quitté Constantinople sans rien obtenir du sultan, vinrent conférer avec Capodistrias sur l'armistice et sur la délimitation du nouvel État. L'Angleterre avait négocié séparément à Alexandrie le rappel d'Ibrahim : la présence des troupes françaises hâta son départ, et, par les travaux du génie militaire, les villes de Navarin, de Coron, de Modon sortirent de leurs ruines. D'un autre côté, les succès de l'armée que la Russie dirigeait sur Constantinople pour venger ses propres griefs, faisaient espérer que la Porte serait bientôt forcée de reconnaître l'indépendance de la Grèce.

Ce fut sous ces auspices favorables que s'ouvrit à Argos, au mois de juillet 1829, le congrès national, dont la peste et le séjour prolongé des Arabes avaient fait différer jusqu'alors la convocation. En dépit de l'opposition, le président y obtint l'approbation de toutes ses mesures. Des pouvoirs presque illimités lui furent de nouveau conférés pour modifier le gouvernement provisoire qui devait encore régir la Grèce jusqu'à la solution des grandes questions soumises à la conférence de Londres. Capodistrias remplaça le *panhellenium* par un sénat qui n'avait également que voix consultative, et il s'occupa de l'organisation administrative et judiciaire. Mais, à partir de la réunion du congrès d'Argos, l'approbation qu'il avait su se concilier en Grèce et à l'étranger fit place à une opposition croissante, sous laquelle son gouvernement finit par succomber.

Cette opposition se composait principalement des anciens primats, qui se voyaient enlever, par l'organisation nouvelle, l'autorité sur les provinces qu'ils avaient administrées à leur profit sous les Turcs, et même depuis. Ils avaient pour chefs des hommes distingués par leurs talents, qui, à diverses époques, avaient été placés à la tête du gouvernement, et qui supportaient difficilement l'inaction ou les rôles subalternes auxquels le président, cédant peut-être à des préventions injustes, les avait successivement réduits. La nomination aux premières fonctions de l'État de ses deux frères, MM. Viaro et Augustin, et de M. Gennatas de Corfou, augmenta leur irritation. Enfin, quelques Européens et la plupart des jeunes Grecs élevés à l'étranger auraient voulu voir le nouvel État en possession des institutions dont jouissaient les pays les plus avancés, et que le président repoussait comme prématurées. Ses adversaires l'accusaient de despotisme, d'ambition, et de connivence avec les vues secrètes de la Russie.

Investi, avec le consentement du congrès, d'une véritable dictature, Capodistrias l'exerça sans partage, mais dans l'intérêt du plus grand nombre. Son administration était modérée, populaire, et préparait les éléments d'un gouvernement vraiment représentatif par la constitution de la propriété, tandis qu'avant lui les assemblées, composées en grande partie de primats élus par les prolétaires à leur merci, et de capi-

taines délégués par leurs propres soldats, n'offraient guère qu'un simulacre de représentation. Le président essaya de remédier à cet inconvénient par le secret des votes. Fort de la droiture de ses intentions, de son désintéressement (1), et de sa supériorité sur la plupart de ses rivaux, il poursuivit ses plans de réforme sans s'inquiéter des haines qu'ils soulevaient contre lui. Mais il aurait dû montrer plus d'égards pour des hommes qui avaient soutenu le poids des affaires avant son arrivée, dans des jours difficiles. Il ne ménageait même pas toujours l'amour-propre national, et s'appuyait principalement sur les trois cours alliées. Or, cet appui vint à lui manquer en partie. L'Angleterre n'avait peut-être pas vu sans déplaisir s'élever une Grèce indépendante près de ses possessions de la mer Ionienne. Un instant, cependant, elle s'était prise d'un grand zèle pour la cause grecque, au moment où l'on invoquait son protectorat exclusif. Mais depuis que les Grecs avaient appelé à la tête des affaires l'ancien ministre de Russie, ses premières méfiances s'étaient réveillée; et le jour où M. de Polignac quitta l'ambassade de Londres pour prendre la présidence du conseil en France, la protection généreuse que la Grèce avait trouvée dans le cabinet des Tuileries fut à peu près paralysée. Les subsides furent suspendus et les troupes françaises rappelées, avant d'avoir couronné leur noble mission par la délivrance d'Athènes. La conférence de Londres avait même intimé l'ordre au président de retirer en deçà de l'isthme de Corinthe les troupes rouméliotes, qui étaient sur le point de reconquérir leur terre natale. Le président sut résister à cette bourrasque politique. Par des mémoires pleins de force, et par les relations intimes qu'il conservait près du cabinet des Tuileries, il obtint qu'une partie des troupes françaises ne fût pas encore retirée. Les avances de M. Eynard et ses démarches soutinrent le crédit du gouvernement grec, toujours à la veille d'une banqueroute; car les ressources nationales, bien que doublées depuis la seconde année de l'administration du président, ne montaient encore qu'à cinq millions, somme insuffisante dans un pays tellement épuisé qu'il fallait fournir aux laboureurs le grain pour ensemencer leurs terres, aux marins de quoi radouber leurs vaisseaux, et qu'on ne trouvait pas une maison convenable pour le moindre établissement public. Il fallait aussi entretenir huit à dix mille palikares, toujours prêts à se débander ou à se mutiner quand les rations manquaient. Malgré cet état précaire, Capodistrias tint tête à la conférence, jusqu'à ce qu'elle admît des résolutions plus favorables à la Grèce, à laquelle il conserva, par cette conduite, une partie de son territoire continental. Vint ensuite le protocole du 3 février 1830, qui fixait les limites du nouvel État grec, et en donnait la couronne au prince Léopold de Saxe-Cobourg. L'abdication de ce prince a été attribuée, par les ennemis du président, aux manœuvres qu'auraient suggérées à celui-ci son ambition, et l'espoir de se ménager la couronne à lui-même. Cette dernière prétention est peu probable de la part d'un homme d'aussi grand sens, et qui n'ignorait pas l'opposition qu'il eût rencontrée dans les cabinets; tandis qu'il pouvait se flatter de continuer la tâche qui lui était à cœur, en qualité de premier ministre d'un souverain dont l'estime lui était depuis longtemps acquise. La correspondance officielle et privée du président et du prince a été publiée en Angleterre : on y voit que Capodistrias pressait son nouveau souverain de venir le relever au plus tôt d'un poste qui n'était plus tenable, et qu'il lui exposait en même temps, avec une entière liberté, les mesures qu'il regardait comme indispensables pour assurer la prospérité de son règne. Ces mesures étaient : l'adhésion de la Grèce au choix des puissances; un pacte constitutionnel entre le souverain et le pays; l'adoption, par le prince, de la religion grecque; l'assurance d'un emprunt de soixante millions, et surtout l'extension des frontières nécessaires à la sécurité de l'État.

(1) Le président n'avait pas accepté la liste civile que le congrès lui avait votée. Pendant tout son séjour en Grèce, il vécut de ses propres deniers.

Le roi Léopold, n'ayant pas obtenu de la conférence les deux dernières conditions, crut devoir refuser cette couronne; et son abdication jeta le président dans de grands embarras, augmentés bientôt par le contre-coup de la révolution de Juillet. Les conférences de Londres furent suspendues; une rupture semblait imminente entre la France, alliée de l'Angleterre, et la Russie. Les adversaires du président ne manquèrent pas, à cette occasion, de le représenter comme un proconsul russe. Sans doute Capodistrias conservait toujours de l'attachement pour un pays qu'il avait servi longtemps, et il montrait trop de prédilection pour les formes absolues de son gouvernement dans son système administratif; mais rien dans ses actes n'autorise l'imputation d'avoir subordonné les intérêts de sa patrie à ceux de la Russie. Cependant, cette opinion devint celle d'une partie des agents anglais et français dans le Levant; et dès lors le président ne trouva plus que dans l'escadre russe le concours efficace qu'il ne cessait de réclamer des agents des deux autres puissances. Ceux-ci se bornaient aux déclarations officielles prescrites par la conférence, en même temps qu'ils laissaient voir des préférences pour l'opposition, qui, de son côté, manifestait le plus grand enthousiasme pour la révolution de Juillet, au point d'en arborer les couleurs. Excitée par une brochure venue de Paris, et par le journal *l'Apollon*, dont le président avait voulu empêcher la publication, l'opposition provoqua le refus des impôts, et demanda à grands cris la convocation du congrès. L'île d'Hydra, dont les ré-

clamations d'indemnités, montant à dix-huit millions, n'avaient pas été admises, se sépara du gouvernement, et devint le foyer de l'insurrection. Elle éclata dans le Magne. Le sénateur Pierre Mavromikhalis, qui se rendait secrètement dans son ancien beylik, fut arrêté par ordre du président, et retenu prisonnier à Nauplie, où son frère Constantin et son fils George étaient aussi gardés à vue. Au mois de juillet 1831, des Hydriotes, ayant à leur tête l'amiral Miaoulis, s'étaient emparés des vaisseaux de l'État, dans la rade de Poros. Sommés par le contre-amiral russe de les rendre, ils essayèrent d'engager une lutte, et, plutôt que de lâcher prise ils les incendièrent. La belle frégate *la Hellas* partagea le sort des autres bâtiments. Cet acte de frénésie excita des deux côtés une grande exaspération. Le président bannit de Nauplie plusieurs individus qui entretenaient des relations avec les insurgés, et destitua plusieurs fonctionnaires. D'autres se séparèrent de son administration, que la pénurie des finances rendait de plus en plus difficile. Cependant Capodistrias faisait tête à l'orage, se roidissant de toute l'énergie de son caractère, dans l'attente d'une décision des puissances et de l'arrivée d'un nouveau souverain, dont il espérait pouvoir annoncer l'élection au congrès, convoqué pour le mois d'octobre. « Je ne dévierai pas de ma marche, écrivait-il à la fin de septembre; je ne trahirai aucun de mes devoirs : je les remplirai tous jusqu'au dernier moment. Lorsque j'aurai la conviction de ne pouvoir plus rien faire pour sauver ce malheureux pays des horreurs de la guerre civile, de l'anarchie, ou bien d'une occupation militaire, je mettrai sous les yeux de la nation grecque et du monde l'historique vrai et sincère des choses et des hommes, et je me retirerai en emportant avec moi le plus grand des biens, la pureté et le repos de ma conscience. » Il écrivait encore à M. Eynard : « On dira, on écrira ce qu'on voudra; à la longue, les hommes ne sont pas jugés d'après ce qu'on dit ou écrit de leurs actions, mais d'après le témoignage de ces mêmes actions. Fort de cette maxime, j'ai vécu dans le monde avec ces principes jusqu'au déclin de ma vie, et m'en suis bien trouvé. Il m'est impossible à cette heure d'en changer. Je ferai ce que je dois; advienne ce qui pourra! »

Quelques jours plus tard, le dimanche 27 septembre (9 octobre) 1831, à six heures du matin, quittant le travail auquel, selon son habitude, il se livrait depuis le lever du soleil, Capodistrias se rendait à l'église, lorsqu'il est abordé par les deux Mavromikhalis, accompagnés de leurs gardiens; et au moment où il ôte son chapeau pour leur rendre leur salut, Constantin lui tire à bout portant un coup de pistolet à la tête, et George le frappe d'un coup de poignard dans le côté. Les deux blessures étaient mortelles : le président tombe sans vie sur le seuil de l'église; un vétéran et un autre soldat qui l'accompagnaient se mettent à la poursuite des assassins. Constantin, atteint d'une balle, est massacré par le peuple. L'autre trouve un asile de quelques heures dans la maison du résident de France. A la nouvelle de cet attentat, le peuple de Nauplie, passant de la stupeur à l'indignation, était prêt à se porter à des excès contre les personnes qui passaient pour ennemies du président; mais son frère Augustin, qui dans cette circonstance montra beaucoup de fermeté, aida les magistrats à calmer cette effervescence. Le sénat, prenant, par la force des choses, le pouvoir constituant, créa une commission de trois membres, Kolettis, Kolokotronis et Augustin Capodistrias, sous la présidence de ce dernier, pour gouverner, en attendant, un congrès. George Mavromikhalis fut jugé publiquement par le conseil de guerre alors en fonction, et condamné à mort, ainsi que les deux gardes de police qui avaient été ses complices et ceux de son frère. La peine des derniers fut commuée; George Mavromikhalis fut seul fusillé. L'exaltation politique, et la vengeance personnelle pour la détention du chef de leur famille, armèrent-elles seules le bras des Mavromikhalis, ou ces derniers furent-ils les instruments d'une société secrète dont l'existence et les projets avaient été dénoncés à Capodistrias? L'histoire pourra peut-être plus tard éclaircir ces points.

Si la politique de Capodistrias comprimait, comme on le dit, l'essor de la Grèce, elle n'avait pas compromis son avenir; encore quelques jours, et le congrès allait se rassembler, et les décisions des trois grandes puissances auraient établi un nouvel ordre de choses qui permettait au président de résigner avec honneur une autorité que les obstacles de tout genre avaient usée dans ses mains, mais qu'il ne pouvait livrer lui-même à ses adversaires politiques. Les passions une fois calmées, ses concitoyens auraient été plus unanimes à reconnaître en lui les éminentes qualités qui lui avaient concilié, dans tous les pays de l'Europe, tant d'illustres amis, et qu'un des plus dévoués d'entre eux, M. Eynard, a retracées dans ce peu de mots : « Le président de la Grèce était moulé sur l'antique, austère, sévère, d'une probité sans égale, ne cherchant jamais à se faire valoir, méprisant la critique lorsqu'elle était injuste, employant toute sa fortune pour la Grèce, et poursuivant avec persévérance ses projets pour civiliser sa patrie. Jamais homme ne posséda plus de qualités précieuses, beaucoup d'esprit, très-instruit, grand travailleur, d'une loyauté rare, de mœurs simples, sans morgue et sans étiquette. Il joignait à toutes ces vertus une confiance entière dans la Providence. » [M. W. BRUNET, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Lettres et documents officiels sur les derniers événements de la Grèce qui ont précédé la mort du comte Capodistrias; Paris, 1831, in-8°. — *Mélanges historiques* (Συμμικτὰ ἱστορικά), imprimés à Paris,

— Thiers, *État actuel de la Grèce;* Leipzig, 1833, 2 vol. in-8°, n° 24. — *Portefolio Papers relative to the affairs of Greece. Protocols of conferences held in London presented to both houses of Parliament, by command of his Majesty;* Londres, 1830-1832, in-fol. — *Notice sur le comte J. Capodistrias*, par M. Stamati Bulgari; Paris, 1832. — *Détails de la Correspondance de M. Dutrône avec le président Capodistrias;* Paris, 1831. — *Mémoires biographiques, historiques sur le président de la Grèce, accompagnés de pièces justificatives et authentiques*, par M. A. Papadopoulos Vrétos; Paris, 1837-1838, 2 vol. — *Correspondance du comte Capodistrias, président de la Grèce;* comprenant les lettres diplomatiques, administratives et particulières, écrites par lui depuis le 20 avril 1827 jusqu'au 9 octobre 1831, recueillies et mises en ordre par les soins de ses frères, et publiées par A. Bétant, un de ses secrétaires; Genève, 1839, 4 vol. in-8°. — Capefigue, *Diplomates et hommes d'État européens*, t. II.

*CAPO D'ISTRIA (*Viaro*, comte DE), ministre grec, frère aîné du précédent, né à Corfou, et mort en 1842. Il se voua d'abord à l'étude de la jurisprudence. En 1816, dans un voyage qu'il fit à Saint-Pétersbourg, l'empereur Alexandre voulut l'attacher au service de Russie; mais, sur les conseils de son frère, il refusa les offres les plus flatteuses, et retourna à Corfou. Pendant la guerre de l'indépendance des Grecs, il fut plusieurs fois chargé par son frère de leur transmettre les secours des comités grecs; mais, quoique invité à se rendre en 1825 au chef-lieu du gouvernement, il n'y vint que sur les instances de son frère, en avril 1828. Il fut membre du *Panhellenium*, et chargé du portefeuille de la marine. Après les événements de Poros, en janvier 1831, il obtint la permission de retourner à Corfou. [*Enc. des g. du m.*]

Dictionnaire de la Conversation.

*CAPO D'ISTRIA (*Jean-Marie-Augustin*, comte DE), homme d'État grec, né à Corfou, mort en 1842. Il est le quatrième fils d'Antoine-Marie Capodistrias, et accompagna son père à Constantinople en 1800, lors de la reconnaissance de la république septinsulaire. Dans cette occasion, il porta le premier drapeau d'un État grec indépendant. En 1829, appelé en Grèce par son frère, il remplit les fonctions de lieutenant plénipotentiaire près de l'armée, fonctions auxquelles ses études ne l'avaient pas préparé, et dans lesquelles il indisposa plusieurs des officiers sous ses ordres par sa hauteur et sa ténacité. Cependant, après la mort de son frère, il fut élu président le 20 décembre 1831; mais les difficultés contre lesquelles le génie de Jean Capodistrias avait lutté vainement n'avaient fait que s'accroître. Le comte Augustin dut céder à l'opposition armée, et il abandonna Nauplie le 13 avril 1832, emportant les restes mortels de son malheureux frère, pour les déposer dans le caveau de leur famille à Corfou. Le comte Augustin se rendit ensuite à Naples et à Saint-Pétersbourg. Son nom, ainsi que celui du comte *Georges* Capodistrias, autre frère, s'est trouvé mêlé depuis aux intrigues d'une société philorthodoxe, contre laquelle le gouvernement grec a dirigé des poursuites judiciaires. [*Enc. des g. du m.*].

Dictionnaire de la Conversation.

*CAPON, publiciste et industriel français, né à Cabrières en 1757, mort à Paris en novembre 1838. Il était avocat, et prit en 1789 une part active aux événements qui détachèrent Avignon et le Comtat du saint-siége. Élu président de l'assemblée du Venaissin, qui vota la réunion de ce pays à la France, il fut ensuite procureur syndic de Vaucluse et député à l'assemblée constituante. En 1792, il réussit à sauver dans le port de Toulon une riche flotte marchande, que la trahison voulait livrer aux Anglais. Chargé ensuite d'organiser et de protéger les fonderies d'Indret, que les Vendéens menaçaient d'envahir, Capon réussit dans sa mission, et fut l'un des trois commissaires des poudres et armes qui exécutèrent le décret d'armer en quelques mois un million de soldats citoyens, divisés en quatorze armées. Rentré dans la vie privée, il exploita les fonderies de Vaucluse, et créa onze usines différentes pour la fonte des canons, le laminage de cuivre, le doublage des vaisseaux, la confection des instruments aratoires, etc. En 1815, Capon leva un corps franc pour repousser l'invasion étrangère. Spolié dans l'exploitation de ses fabriques, il est mort dans un état médiocre de fortune, sans avoir reçu de secours de l'État. Capon a publié *le Courrier du Pont-du-Gard, journal philosophique de Paris;* Avignon, du 1er janvier au 18 septembre 1790; — *le Courrier du Midi;* Avignon, du 15 janvier au 30 décembre 1792, réuni au *Courrier d'Avignon*.

Millin, *Voyage dans le Midi de la France*, II, 174. — Barjavel, *Dictionnaire historique de Vaucluse.*

CAPON (*Guillaume*), architecte anglais, né à Norwich le 6 octobre 1757, mort le 26 septembre 1827. Il étudia d'abord la peinture du portrait, sous la direction de son frère; et, quoiqu'il eût assez de succès en ce genre, il s'appliqua de préférence à l'architecture, et alla se former à l'école de Michel Novosielski. Il dessina, sous cet habile maître, plusieurs monuments, entre autres la salle de spectacle et plusieurs bâtiments du Ranelagh, et concourut avec lui à l'érection de l'Opéra de Londres. Les décors qu'il fit pour Drury-Lane et Covent-Garden fondèrent sa réputation. En même temps il seconda le célèbre Kemble dans les projets d'amélioration scénique conçus par cet artiste. Le croquis de quelques ruines suffisait à Capon pour reconstruire les monuments du temps passé, comme Cuvier reproduisait avec quelques os le squelette d'un animal antédiluvien. Avant l'incendie qui consuma Drury-Lane, on admirait, parmi les décors exécutés par Capon : *la salle du conseil du palais de Cresby*, dans *Jane Shore; — l'hôtel Tudor*, sous Henri VII; — *l'Ancien palais de Westminster*, et *l'abbaye* de ce nom.

Rose, *New Biog. Dict.*

*CAPONE (*Jules*), jurisconsulte italien, vivait à Naples dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Disceptationes forenses eccles., civil. et moral.*; Lyon, 1677, 5 vol.

in-fol.; Genève, 1731, in-fol.; — *de Pactis et Stipulationibus*, 2e édit.; Genève, 1732, in-fol.; — *Tractatus de Dote*, 2e édit.; ibid., 1733, in-fol.; — *Tractatus in Jus canonicum*, 2e édit; ibid., 1733, 2 vol. in-fol.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allg. Gelehrt.-Lexicon.*

CAPONI (*Augustin*). *Voy.* CAPPONI.

CAPONSACCHI-PANTANETI (*Pierre*), théologien et polygraphe italien, natif d'Arezzo, vivait en 1575. Ses écrits sont plus remarquables par leur singularité que par leur orthodoxie; tels sont : *Discorso intorno alla canzone di Petrarca che incomincia*, etc.; Florence, 1567, in-4°; — *In Johannis apostoli Apocalypsim observatio;* Florence, 1572 et 1586, in-4°: cet ouvrage est dédié à Sélim II, empereur des Turcs; — *de Justitia et juris Auditione;* Florence, 1575, in-4°; — *Discorso intorno alla canzone del Petrarca : Vergine bella, che di sol vestita;* Florence, 1590, in-4°.

Clément, *Bibl. curieuse*, VI. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

CAPORALI (*César*), poëte italien, né à Pérouse le 20 juin 1531, mort à Castiglione en 1601. Sa famille était ancienne, et originaire de Vicence. Il fit de solides études, et de bonne heure témoigna un goût prononcé pour la poésie d'Horace. Il cultiva également les autres branches des connaissances humaines. Une longue maladie interrompit ses études. Lorsqu'il fut rétabli, il visita Rome, où il s'attacha au cardinal Fulvio della Cornia, neveu du pape Jules III; ensuite au cardinal Ferdinand de Médicis, depuis grand-duc de Toscane; enfin au cardinal Ottavio Acquaviva. Il devint l'objet des faveurs de ce prélat, dans l'intimité duquel il vécut, et qui lui confia le gouvernement d'Atri et de Giulia Nova. Cependant, en dernier lieu, il alla se fixer auprès d'Ascanio della Cornia, neveu du cardinal, dont il devint le pensionnaire, et chez qui s'écoulèrent paisiblement ses derniers jours. Il mourut à la suite d'une maladie dont l'ouverture de son corps expliqua la cause : on y trouva un calcul vésical de la grosseur d'un œuf. Caporali réussit dans la poésie burlesque, et se fraya dans ce genre des routes nouvelles, tout en respectant la décence et les mœurs. A l'exception de deux *capitoli* sur la cour, et de deux autres dirigés contre un pédant, ses satires sont des poëmes en action. Au jugement de Ginguené, les *capitoli* sur la cour sont peut-être ce qu'il a fait de mieux. Son *Viaggio di Parnasso* offre un cadre ingénieux, imité depuis, et, selon l'historien déjà cité, par Michel Cervantes, dans un ouvrage intitulé de la même manière. Ce poëme de Caporali fut suivi de l'*Avvisi di Parnasso*. La satire y prenait la forme de *nouvelles*. En voici un échantillon : « Les derniers bulletins des gazetiers qui écrivent tous les mois, à qui veut les payer, les nouvelles du Parnasse, nous en ont donné d'assez importantes. On dit qu'un vaisseau sur lequel était la Reconnaissance, ambassadeur des Muses, et qui faisait route vers l'Italie, a été obligé de rebrousser chemin. L'ambassadrice allait rendre grâces à un grand seigneur qui avait comblé de riches présents le poëte qui a chanté les dames et les chevaliers. Mais, au sortir du golfe de Corinthe, son vaisseau fut attaqué par des corsaires, et sur le point d'être pris. C'étaient des brigantins armés par les seigneurs avares de notre siècle, ennemis de la Reconnaissance et incapable de bienfaits. » Un autre poëme, les *Esequie di Mecenate* (Obsèques de Mécène), est conçu dans la même pensée satirique. La *Vita di Mecenate* est une œuvre pleine de variété et de rapprochements piquants. Enfin, le poëme intitulé i *Giardini di Mecenate* ne présente pas moins d'originalité. C'est à tort qu'on a attribué au Caporali : *il Pazzo*, ou plutôt *lo Sciocco*, et *la Ninetta*, comédies. l'une et l'autre sont l'œuvre de Pierre Arétin. La première édition des poésies de Caporali, publiée sous ce titre, *Raccolta di alcune rime piacevoli*, Parme, 1582, ne contient cependant que le *Viaggio di Parnasso*, les *Esequie di Mecenate*, et les *due Capitoli della Corte;* le reste du volume renferme des poésies du même genre et d'autres auteurs. L'édition la plus complète est intitulée *Rime;* Pérouse, 1770.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VII. — Crescimbeni, *Istor. della volg. poesia.* — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, IX.

*CAPORALI (*Gian-Battista-Benedetto-Berto*), architecte et peintre, né à Pérouse, mort en 1562. Il était peintre assez médiocre, mais bon architecte; ses ouvrages sont assez nombreux. Giulio Caporali, fils légitimé de Gian-Battista, suivit les traces du père, mais avec plus de succès.

Mariotti, *Lettere Pittoriche Perugine.* — Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori e Architetti.* — Baldinucci, *Notizie de' professori.* — Pascoli, *Vite de' Pittori ed Architetti Perugini.*

*CAPORELLA (*Pierre-Paul*), évêque et théologien italien, mort en 1556. Il entra dans les ordres mineurs conventuels en 1530, et professa la morale à Naples. En 1552, il fut nommé évêque de Cortone. Il a laissé : *de Operibus Misericordiæ, et de Purgatorio;* — *Quæstiones de Matrimonio regni Angliæ*, etc.

Ughelli, *Italia sacra.* — Wadding, *Bibliotheca scriptorum minorum.*

*CAPORIPA (*Michel-Ange*), médecin italien, vivait à Rome dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Tractatus de Morbo laterali, sive de Pleuritide, in partes quinque divisus;* Rome, 1664, in-8°.

Carrère, *Bibl. de la Méd.*

*CAPOUE (*Pierre* DE), prélat italien, natif d'Amalfi, mort à Rome en 1209. Il fut créé cardinal-diacre en 1192 par le pape Célestin III, qui l'employa en trois légations consécutives à Naples, en Lombardie et en Pologne, où il réforma quelques abus. A son retour en Italie, des maraudeurs l'arrêtèrent près de Plaisance, et l'obligèrent de payer rançon. Célestin III, indigné du

peu d'aide que les Plaisantins avaient donnée à son légat, mit leur ville en interdit. Innocent III se servit de Pierre de Capoue pour amener une trêve entre la France et l'Angleterre. Il le chargea, en 1200, de prononcer à Dijon la mise en interdit du royaume de France, à cause du divorce de Philippe-Auguste avec Ingeburge, princesse danoise. Le pape avait écrit à cette occasion aux prélats des églises de France, pour les exhorter à exécuter sans hésitation la sentence quelconque qui serait prononcée, sans se laisser déconcerter par un appel du roi en cour de Rome. Pierre de Capoue fut aussi légat de la croisade de 1203, dans laquelle les Latins s'emparèrent de Constantinople. Après un court séjour en Orient, ce prélat revint mourir à Rome.

Cramer, *de Situ, Populis, Moribus Poloniæ*. — Auberi, *Histoire des Cardinaux*. — *Innocentii III Epistolæ*, *liber II, ep.* 189. — Sismondi, *Hist. des Français*. VI, 191.

CAPPE (*Charles-Joseph*), officier français, né à Chambéry, tué en Belgique. Il s'établit en France en 1769, et vint à Paris, vers 1792, donner au comité diplomatique de l'assemblée nationale des renseignements importants sur les intentions du roi de Sardaigne. Ayant cherché à révolutionner la Savoie, il fut condamné par le sénat de Chambéry, et pendu en effigie. Le 2e bataillon de Rhône-et-Loire, dans lequel Cappe était capitaine, instruit de ce jugement, le destitua le 12 janvier 1792. Cappe protesta contre cet acte arbitraire, et fut réintégré par décision de l'assemblée. Cet officier fut tué en Belgique quelque temps après.

Biographie moderne.

*CAPPE (*Newcome*), ministre et prédicateur anglais, né à Leeds le 21 février 1732, mort à York le 24 décembre 1800. Élevé d'abord par son père, ministre lui-même, il alla ensuite étudier sous la direction du docteur Tikin de Kilworth, puis sous celle du docteur Doddridge de Northampton. En 1752, il vint compléter ses études à l'université de Glasgow, où il fit connaissance avec plusieurs hommes remarquables, tels que Adam Smith, Moore, Cullen, Black, et Leechman. A son retour à Leeds en 1755, il remplit des fonctions pastorales, et pendant quarante ans il se fit remarquer par son talent pour la prédication. On a de lui, entre autres ouvrages : *Critical Remarks on many important passage of Scripture, together with dissertation upon several subjects tending to illustrate the phraseology and doctrine of the New Testament;* 1802 (posthume).

Rose, *New biog. Dict.*

CAPPEL (les), famille de jurisconsultes et de théologiens protestants, dont voici les principaux :

I. CAPPEL (*Guillaume*), ami de saint Côme, professeur et doyen de la faculté de théologie de Paris. Il était recteur de l'université quand, en 1491, Innocent VIII frappa ce corps d'une imposition d'un décime. Guillaume Cappel fit opposition à ce décret, contre lequel il composa un volumineux in-folio, et il défendit à tous les membres et suppôts de l'université d'obéir aux ordres du pape. N.

II. CAPPEL (*Jacques*), neveu du précédent, jurisconsulte, conseiller d'État sous François Ier, procureur du roi au parlement de Paris, mort en 1542. Il est connu par un plaidoyer qu'il prononça en 1537, en présence du roi de France, des princes et de la noblesse du royaume, contre Charles-Quint, qu'il proposait de dépouiller, comme vassal rebelle, de ses comtés de Flandre, d'Artois et de Charolais. On a, en outre, de lui : *Fragmenta ex variis autoribus humanarum litterarum candidatis ediscenda;* Paris, 1517, in-4° ; — *In Parisiensium laudem oratio;* Paris, 1520, in-4° ; — un mémoire contre la levée des deniers en France pour la cour de Rome, inséré dans le *Traité des Libertés gallicanes*, par Dupuy, 1651, t. I, p. 27-58. De ses neuf enfants, les quatre suivants méritent d'être connus. N.

III. * CAPPEL (*Jacques*), fils du précédent, né en octobre 1525, suivit la même carrière que son père. Après avoir terminé ses études, il visita l'Italie et l'Allemagne, et, pendant le séjour qu'il fit dans ce dernier pays, il embrassa la religion réformée. En 1565, il succéda à Nicolas Duval, son beau-père, dans la charge de conseiller au parlement de Rennes. Cinq ans après, il fut obligé de donner sa démission, à cause de ses opinions religieuses. Il se retira alors dans sa terre de Tilloy, dans la Brie; la Saint-Barthélemy l'en chassa, et il trouva un refuge à Sedan. Rentré en France à la conclusion de la paix, il fut désigné en 1576 pour occuper une charge de conseiller à la chambre mi-partie qui, d'après le traité de Chastenay, devait être établie auprès du parlement de Paris; mais cette clause du traité ne fut jamais exécutée, et Jacques Cappel continua d'habiter sa terre de Tilloy, d'où en 1585 il fut chassé de nouveau par les ligueurs, qui se mirent à sa poursuite. Il chercha de nouveau un refuge à Sedan; mais, avant d'atteindre cette ville, sa femme fut prise des douleurs de l'enfantement, et mit au monde, dans le village de Saint-Élien, un enfant qui devint plus tard un savant théologien, et qui dès sa naissance faillit périr, avec toute sa famille, sous les coups des hommes égarés qui les poursuivaient. Ce fut le seigneur du Grand-Pré qui les sauva, et les fit conduire à Sedan sous bonne escorte. Jacques Cappel mourut dans cette ville le 21 mai de l'année suivante. On a de lui : *Veterum Jurisconsultorum adversus Laurentii Vallæ reprehensiones Defensio;* Paris, 1583, in-8° ; — *de Verbis non satis probatæ latinitatis;* — *de Etymologiis juris civilis* (ces deux traités, ainsi que le précédent, se trouvent dans les *Opuscula de latinitate jurisconsultorum* de Ducker; Leyde, 1721); — quelques lettres latines, en tête des *Commentarii et notæ criticæ in Vetus Testamentum* de son fils Louis Cappel. N.

IV. Cappel (*Guillaumé*), sieur de Pugny, frère du précédent, docteur en médecine, né en janvier 1530. Bien différent du reste de sa famille, il fut un ligueur déclaré. A la mort de son frère Jacques, il s'empara de ses biens, sous prétexte qu'il était le tuteur de ses enfants; mais, surpris par un parti de royalistes, il trouva la mort, quelques jours après, dans les fossés du château de Tilloy, soit qu'il y fût tombé en cherchant à s'échapper, soit qu'il y eût été précipité par les soldats, mécontents de ne pouvoir lui arracher une forte rançon. Il a publié les Mémoires de Guillaume du Bellay, et il est auteur d'une traduction française de Machiavel. N.

V. Cappel (*Louis*), sieur de Moniambert, frère des deux précédents, né à Paris le 15 janvier 1534, et mort à Sedan le 6 janvier 1586. Après avoir été régent, pendant cinq ans, au collége du cardinal Lemoine, il alla à Bordeaux dans le dessein d'y étudier le droit; mais il n'exécuta pas ce projet, et accepta une chaire de langue grecque au collége de cette ville. Quelques protestants avec lesquels il eut occasion de faire connaissance lui ayant inspiré du goût pour leurs doctrines, il se rendit bientôt à Genève pour les étudier plus à fond. Il revint ensuite à Paris, partisan décidé de la réforme. Quand en 1560 les états de l'Ile-de-France furent convoqués pour élire leurs députés aux états généraux, il ne craignit pas de parler en faveur de la religion réformée dans l'assemblée réunie à l'hôtel de ville, et de demander que la confession de foi des églises réformées de France fût insérée dans le cahier de Paris. Sa requête fut repoussée tout d'une voix, et peu s'en fallut que sa témérité ne lui coûtât la vie. Les protestants de Paris résolurent alors de faire présenter leur confession de foi au roi lui-même; et Louis Cappel se chargea, avec quelques autres de ses coreligionnaires, de cette dangereuse mission. On ignore comment ils furent reçus; mais on peut affirmer, quoi qu'en dise Meursius, suivi ici par presque tous les biographes, que l'édit de janvier 1561 ne fut pas la conséquence de cette démarche. Louis Cappel, regardé dès lors comme un des hommes les plus dévoués à la cause protestante, fut engagé à entrer dans les fonctions du ministère évangélique. Il se rendit à la cour, et il fut nommé pasteur à Meaux. Chassé de cette ville par la guerre civile, il se réfugia à Genève. Pasteur à Anvers en 1569, et peu de temps après à Clermont, il fut, après la Saint-Barthélemy, chargé par ses coreligionnaires d'aller implorer pour eux la protection des princes protestants de l'Allemagne. En 1575, il fut appelé par Guillaume de Nassau pour professer la théologie à l'université qui venait d'être fondée à Leyde. Il n'y resta que peu de temps; et, après avoir suivi en qualité d'aumônier les troupes protestantes pendant quelques mois, il fut nommé pasteur et professeur à Sedan, où il resta jusqu'à la fin de ses jours. On n'a de lui qu'un discours qu'il prononça pour l'inauguration de l'université de Leyde, et que Meursius a inséré dans ses *Athenæ Batavæ*, Leyde, 1625, in-4°, sous le titre: *Oratio inauguralis academiæ Lugduno-Batavæ*. Meursius cite de lui cinq autres ouvrages inédits. N.

VI. Cappel (*Ange*), seigneur du Luat, secrétaire du roi, frère du précédent, né le 20 octobre 1537, mort en 1623. Il avait embrassé, à vingt ans, la religion réformée, qu'il abjura en 1617, à l'âge de quatre-vingts ans. Il jouissait de la confiance de Sully, qui se servait de lui pour faire remettre à Henri IV les lettres les plus importantes qu'il adressait à ce monarque. On a de lui un livre intitulé *Avis donné au roy sur l'abréviation des procès;* Paris, 1562, in-fol., publié de nouveau sous le titre de *l'Abus des plaideurs;* Paris, 1604, in-fol. (dédié au roi Henri IV). L'auteur propose de prononcer des amendes contre les plaideurs téméraires qui perdraient leurs procès. Son portrait gravé, qui le représente sous la forme d'un ange, orne le frontispice de cet ouvrage, avec ces vers:

> Cet ange est terrestre, et du ciel:
> Comme tel, des ailes il porte,
> Et est barbu comme un mortel.
> Divins trésors il vous apporte.

On répondit à Cappel par ce quatrain, attribué au satirique Rapin:

> De peur que cet ange s'élève
> Comme Lucifer autrefois,
> Il le faut faire ange de Grève,
> Et charger son dos de gros bois.

Ange Cappel a encore laissé: *la Vie de Jules Agricola, descripte à la vérité par Cornélius Tacitus, son gendre;* Paris, 1574, in-4° (dédié à Élisabeth, reine d'Angleterre); — *Discours sur la comparaison et élection des deux partis qui sont pour le jourd'huy en ce royaume;* Montauban, 1586, petit in-4° de 70 pages; — *Discours touchant les quatre vertus, ou bien un Formulaire de l'honneste vie;* — *Recueil des bonnes mœurs, extrait de divers passages de Senecque;* — *des Sciences libérales;* — *des Remèdes des choses fortuites*. Ces quatre opuscules ont été réunis; Paris, 1582, petit in-8° de 111 pages (avec une dédicace au duc de Joyeuse). Suivant Tallemant des Réaux, Ange Cappel, qu'il appelle *une espèce de fou de belles-lettres*, aurait publié en faveur de Sully, à l'époque de la disgrâce de ce ministre, un petit livre intitulé *le Confident;* mais M. Monmerqué, le savant éditeur de Tallemant, n'a pu découvrir cet ouvrage dans aucune bibliothèque de Paris, ni dans aucun catalogue.

E. Regnard.

Remarques sur le chap. 9 *de la Confession de Sancy*, dans le *Recueil de diverses pièces servant à l'hist. de Henri III;* Cologne, 1699, t. II, p. 555. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, 2e édit., t. II, p. 182. — Sully, *Mémoires*, t. I, chap. 48. — *Catalogue de la Bibliothèque impériale*. — Draudius, *Bibliotheca classica*.

VII. Cappel (*Jacques*), théologien protestant, philologue, antiquaire, historien, neveu

des trois précédents personnages et fils de Jacques Cappel, sieur de Tilloy, né à Rennes en mars 1570, et mort à Sedan le 7 septembre 1624. Après avoir étudié la théologie à Sedan, il fut nommé pasteur et professeur de langue hébraïque à l'Académie protestante de cette ville. De ses nombreux ouvrages, dont plusieurs appartiennent à la controverse, on peut regarder les suivants comme les principaux : *de Ponderibus et nummis libri II;* Francfort, 1606, in-4° ; — *de Mensuris libri III;* Francfort, 1607, in-4° ; — *les Livres de Babel*, ou *l'Histoire du siége romain;* Sedan, 1616, in-8° ; — *Historiæ ecclesiasticæ centuriæ quinque, ab Augusti nativitate ad Valentinianum III;* Sedan, 1622, in-4° ;—*Observationes in Epistolam ad Hebræos;* Sedan, 1624, in-8° ;—*Observationes in Nov. Test.*, dans le *Lud. Cappelli Spicilegium;* Amsterd., 1657, in-4° ; — *Observationes in libros Vet. Test.*, dans les *Commentarii et Notæ criticæ* de L. Cappel; Amsterdam, 1689, in-fol. ; — diverses thèses de théologie, dans le *Thesaurus disputationum in Sedanensi Academia habitarum;* Genève, 1661, in-8°. N.

VIII. CAPPEL (*Louis*), théologien protestant, fils, comme le précédent, de Jacques Cappel de Tilloy, et le plus célèbre des membres de cette famille, né le 15 octobre 1585 à Saint-Élien, village à cinq lieues de Sedan, et mort à Saumur le 18 juin 1658. Après avoir étudié la théologie à Sedan, à Oxford et à Saumur, il fut nommé en 1613 professeur d'hébreu à l'académie de cette dernière ville. En 1633 il passa dans la chaire de théologie, et laissa celle d'hébreu à un de ses fils. Louis Cappel a contribué, avec ses deux collègues Moïse Amyraut et Josué de la Place, à faire entrer les sciences théologiques dans la voie nouvelle qu'elles suivent encore aujourd'hui. Tandis qu'Amyraut essayait de remplacer l'explication augustinienne du dogme de la prédestination par une explication plus satisfaisante, et de fonder, dans la morale, les enseignements de la révélation sur les données de la conscience, et que J. de la Place cherchait à faire prévaloir des théories plus conformes à la raison sur la doctrine de l'imputation du péché d'Adam, L. Cappel, par des travaux critiques sur le texte hébreu de l'Ancien Testament, entreprit de modifier l'idée que l'on se faisait généralement, parmi les protestants, des livres bibliques, et de renverser la doctrine de l'inspiration littérale. Se mettant en dehors de toute préoccupation dogmatique, il examina l'état critique dans lequel ils se trouvent aujourd'hui, et il les suivit dans les diverses phases qu'ils ont dû traverser avant d'arriver jusqu'à nous. Dans son *Arcanum punctationis revelatum, sive de punctorum vocalium et accentuum apud Hebræos vera et genuina antiquitate* (Leyde, 1624, in-4°), il prouva, contre Buxtorf le père, que les points-voyelles et les accents ne sont pas une partie intégrante de la langue hébraïque, et qu'ils ont été ajoutés au texte des livres de l'Ancien Testament par des grammairiens juifs, à une époque où cette langue avait cessé depuis longtemps d'être parlée. Buxtorf le fils ayant voulu faire remonter au moins à Esdras l'invention de ces divers signes, L. Cappel repoussa cette hypothèse, et établit encore plus solidement l'âge comparativement moderne des points-voyelles et des accents dans ses *Arcani punctationis vindiciæ*, ouvrage qui fut imprimé, avec une nouvelle édition de l'*Arcanum punctationis revelatum*, dans ses *Commentarii et Notæ criticæ in Vetus Testamentum;* Amsterdam, 1689, in-fol. Dans sa *Diatriba de veris et antiquis Hebræorum litteris*, Amsterdam, 1645, in-12, il montra que l'écriture hébraïque primitive était celle qui est connue sous le nom d'écriture samaritaine, et que les caractères carrés avec lesquels l'hébreu s'écrit aujourd'hui sont des caractères chaldéens, substitués, vers le retour de la captivité, aux caractères employés auparavant. Après avoir établi dans les trois ouvrages que les livres de l'Ancien Testament ont subi, dans leur forme extérieure, les changements considérables dont nous venons de parler, et après avoir par là mis hors de doute qu'ils ont été exposés aux mêmes accidents que tous les autres ouvrages de l'antiquité, il consacra un écrit intitulé *Critica sacra, sive de variis quæ in sacris Veteris Testamenti libris occurrunt lectionibus*, Paris, 1650, in-fol., à constater l'existence de variantes dans l'Ancien Testament, à en chercher les causes, et à donner les règles d'après lesquelles on peut rétablir le texte dans sa pureté primitive. Les théologiens protestants trouvèrent le moyen d'empêcher pendant dix ans l'impression de cet ouvrage, qui mettait en lumière des faits et des idées opposées à leur système dogmatique. Il ne fut publié que par suite des démarches d'un de ses fils qui s'était fait catholique, et par les soins du P. Marenne, du P. Pétau, et du P. J. Morin. Les théologiens de la Suisse allèrent même plus loin : en 1675 ils condamnèrent les théories contenues dans ces divers écrits de L. Cappel, en même temps que les systèmes d'Amyraut et de J. de la Place, dans la *Formula consensus ecclesiarum helveticarum;* formulaire que tous les pasteurs, professeurs, régents et maîtres d'école furent tenus de signer.

Les idées qui forment le fond des travaux du professeur de Saumur ont vaincu toutes les oppositions, parce qu'elles sont fondées sur la vérité historique, et elles sont admises aujourd'hui par tous les hommes qui ont étudié ces matières. En outre de quelques écrits destinés à défendre les théories soutenues dans les ouvrages précédents, de plusieurs traités sur des points d'antiquité judaïque, reproduits pour la plupart dans les *Critici sacri*, et de quarante-trois dissertations contenues dans le *Syntagma thesium*

theologicarum Salmuriensium, Saumur, 1665, in-4°, on a encore de L. Cappel : *Spicilegium, seu Notæ in Novum Testamentum*; Genève, 1632, in-4°; — *le Pivot de la foi et religion*, ou *Preuve de la divinité contre les athées et les profanes*; Saumur, 1643, in-8°, traduit en anglais; Londres, 1660, in-8°; — *Animadversiones ad novam Davidis lyram*; Saumur, 1643, in-8°, contre Gomas, qui croyait avoir retrouvé la rhythmique hébraïque, et qui la fondait sur la distinction des syllabes en longues et en brèves; — *Chronologia sacra*; Paris, 1655, in-4°; — *Annotationes et Commentarii in Vetus Testamentum*; Amsterdam, 1689, in-fol.

M. NICOLAS.

De Capellorum Gente, dans les *Commentarii in Vetus Testamentum*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXII.

CAPPEL (*Ysouard*), célèbre ligueur, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. « C'était, dit l'Estoile, un grand ligueur et un vrai Espagnol. » Il fut l'un des seize, et comme tel il mit sa signature au bas de la lettre envoyée à Philippe II par le conseil des seize quartiers, pour l'inviter à prendre la couronne de France, ou à désigner un roi. « Nous pouvons, portait cette lettre peu patriotique, assurer Votre Majesté que les vœux et souhaits de tous les catholiques sont de vous voir, sire, tenir le sceptre et cette couronne de France, et régner sur nous, comme nous nous jetons très-volontiers entre vos bras; ou bien qu'elle établisse ici quelqu'un de sa postérité, etc. » Cappel fut chassé de Paris lorsque cette ville eut fait sa soumission.

L'Estoile, *Mémoires*. — Sismondi, *Hist. des Français*, XXI. — Palma Cayet, *Mém.*

CAPPEL (*Guillaume-Frédéric*), médecin allemand, né à Aix-la-Chapelle en 1754, mort en 1800. Il professa la médecine à Helmstædt, et fut conseiller aulique du duc de Brunswick. On a de lui : *Programma de chirurgiæ Usu in medicina*; Helmstædt, 1763, in-4°; — *Programma de Hypocausto anatomico cum Furno*; ibid., 1770, in-4°; — *Medica Responsa*; Altenbourg, 1783, in-4°; — *Observationes anatomicæ*; Helmstædt, 1783, in-4°; — *Dissertatio de Spina bifida*; ibid., 1793, in-4°; — une traduction en allemand des *Institutions de médecine* de Boerhaave, avec des commentaires; Helmstædt, 1785-1794, 3 vol. in-8°.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*.

CAPPEL (*Jean-Frédéric-Louis*), médecin allemand, né en 1759, mort en 1799. On a de lui : *Essai sur le Rachitisme* (en allemand); Berlin, 1787, in-8°; — une traduction des *Recherches sur les moyens de prévenir la petite vérole* (traduit en anglais par Haygarth); Berlin, 1786, in-8°.

Callisen, *Medic. Schriftsteller-Lexicon*.

CAPPEL (*Louis-Christophe-Guillaume*), médecin allemand, né en 1772 et mort en 1804. Il professa la médecine à Goettingue. On a de lui : *de Pneumonia thyphoide, seu nervosa*; Goettingue, 1798, in-8°; — *Programma disquisitionis de viribus corporis humani quæ medicatrices dicuntur*; ibid., 1800, in-4°; — *Essai pour servir à juger le système de Brown*; ibid., 1800, in-8°; — *Observations de Médecine*; ibid., 1801, in-8°, 1er volume; — *Traité théorique et pratique sur la scarlatine*; ibid., 1803, in-8°.

Callisen, *Medic. Schrift. Lex.*

CAPPELER (*Maurice-Antoine*), médecin et naturaliste suisse, né à Lucerne en 1685, mort dans les environs de cette ville le 16 septembre 1769. Après avoir étudié à Milan et à Pont-à-Mousson, il suivit comme médecin en 1707 l'armée impériale qui allait conquérir le royaume de Naples. Dans le cours de cette guerre, il fut en outre nommé capitaine du génie militaire de la province des Abruzzes. De retour dans sa patrie, il servit encore comme officier de génie dans la guerre dite de Toggenbourg, en 1712. Son père étant mort bientôt après, il le remplaça dans l'emploi de premier médecin salarié de la ville de Lucerne. En 1739, il passa comme premier médecin à Fribourg, et de là en 1744, avec la même qualité, à Soleure. Mais en 1747 il revint dans sa patrie, où il pratiqua la médecine, en même temps qu'il donnait des leçons de géométrie et de mathématiques appliquées à l'arme du génie. Depuis 1754 il demeura auprès de son fils, pasteur d'un village des environs de Lucerne, tout en continuant jusqu'à sa mort sa pratique médicale et ses travaux scientifiques, surtout de cristallographie. En 1730 il fut élu membre de la Société royale de Londres; et plus tard il entra, sous le nom d'Archytas, dans la Société impériale des curieux de la nature. On a de lui : *Analyse des eaux minérales de Russhyl, près de Lucerne*; Lucerne, 1717; — *Prodromus cristallographiæ, seu de improprie sic dictis Commentarius*; Lucerne, 1723, in-4° (il en parut un extrait dans les *Philosophical Transactions*); — *Beschreibung der Gletscher auf dem Grimselberge* (Description des glaciers du Grimsel), dans J. G. Altmann, *Description des glaciers suisses*, p. 129-136; — *Epistola de Entrochis et Belemnitis*, dans Klein, *Nomenclator de Lapidibus figuratis*; Dantzig, 1740, in-4°; — *Pilati montis historia ab amico in Lucerna protracta atque Academiæ Helveticæ sodalibus sacra*; Bâle, 1767, in-4°, avec 7 planches : cet ouvrage posthume, publié par son ami Félix Balthazar, est un abrégé de l'histoire naturelle du canton de Lucerne; — beaucoup de dissertations dans les *Acta physic. medic. Nat. Curios., vol. IV*; dans les *Breslauer Sammlungen*; et dans les *Mémoires de la Société des Naturalistes de Zurich* (en allemand). — Cappeler a laissé en outre en manuscrit un *Traité complet de Cristallographie* (en allemand); quelques planches, qui devaient orner cet ouvrage, parurent en 1788. Mais la publication de ce traité posthume a été interrompue.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclop.* — *Nouveau Journal helvétique*, novembre 1769.

*CAPPELLANUS ou CAPELAIN (*Claude*), théologien français, né dans le Maine, vivait en 1667. Il était membre de la Sorbonne et docteur en théologie. Très-versé dans la langue hébraïque, il prétendait que le texte grec avait été souvent corrompu par la mauvaise foi ou l'ignorance des rabbins. Il citait à l'appui de son accusation de nombreux passages des anciens livres rabbiniques, rapportés différemment dans les Bibles hébraïques modernes. Cappellanus a publié sur ce sujet : *Mare rabbinicum infidum*; Paris, 1607, in-8°, et 1693, in-12.

Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques, dix-septième siècle. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — M. Haureau, *Histoire littéraire du Maine.*

CAPPELLARI (*Janvier-Antoine*), littérateur italien, né à Naples le 10 avril 1655, exécuté à Palerme le 26 avril 1702. Entré chez les jésuites dès l'âge de quinze ans, il se distingua par un savoir étendu, une grande connaissance de la langue latine, et des poésies italiennes élégantes. Comme échantillon du talent de Cappellari en ce genre, Crescimbeni cite un sonnet un peu maniéré, mais gracieux, qui commence ainsi :

L 'aura, che spira grazia ed amore,
Il patrio fiume va cercando intorno.

Cet aimable poëte vécut longtemps à la cour de Rome, et fut reçu membre de l'Académie des Arcades. Ayant eu le malheur de se trouver à Palerme en 1702, lors des troubles qui, à l'avénement des Bourbons, agitèrent la capitale de la Sicile, il fut accusé du crime de lèse-majesté et condamné à mort. Son innocence fut reconnue dans la suite. On a de lui : *de Laudibus philosophiæ*, dialogue sur les systèmes des philosophes anciens et modernes; — *de Fortunæ progressu*, dissertation sur le sens du mot *Fortune* chez les anciens; — *Academiæ Arcadiorum Historia*, conservée dans les archives de cette société littéraire; — un poëme latin sur les comètes de 1664 et de 1665; Venise, 1665. On a aussi attribué à Gennaro Cappellari les satires publiées contre Gravina par monsignor Lodovico Sergardi de Sienne, sous le nom de Q. Settano.

Tiraboschi, *Storia della letteratura ital.*, t. VIII, p. 406. — Crescimbeni, *Istoria della volg. Poes.*, p. 201.

CAPPELLARI (*Michel*), poëte italien, né à Bellune le 28 janvier 1630, mort le 19 février 1717. Après avoir étudié la philosophie et la théologie à Rome, il s'adonna uniquement à la culture de la poésie. A Rome, où il se fixa à l'âge de trente-huit ans, il remplit diverses fonctions publiques. La reine Christine fit de lui son secrétaire; il fut créé baron du saint-empire par Léopold, et Louis XIV le nomma chevalier. On a de lui : *Christina lustrata*; Venise, 1700, in-4°; — *In nuptias principum Stanislai Hubomoiski*, Venise, 1667, in-4°; — *Declamationes duæ : An Venetis bellum in Turcas suscipere expediret*; Rome, 1684; — *Naufragium felix*; Venise, 1668; — *Suorum Carminum Vindicatio*; Venise, 1671; — *Poematum*, t. I, *in quo Epigrammata, pars prior*; 1697, in-8°; — *Poematum pars posterior*; 1702.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

CAPPELLE (*Jean-Pierre* VAN), savant néerlandais, né à Flessingue en 1783, mort à Amsterdam le 26 août 1829. Il fut d'abord attaché à l'Académie de Groningue comme lecteur des sciences mathématiques, agricoles et maritimes. En 1804, la Société scientifique de Harlem lui accorda une médaille d'or pour un *Mémoire sur les miroirs d'Archimède*, inséré dans le recueil de cette société (VII, 70). En 1815, Van Cappelle fut nommé professeur de littérature à l'Athénée illustre d'Amsterdam; en 1819 il fut appelé à la chaire d'histoire néerlandaise, et quelque temps après l'Institut de Hollande lui ouvrit ses portes. On a de ce savant : *Questions mécaniques sur Aristote*, dédiées à Van Swinden, texte grec avec traduction latine; Amsterdam, 1812, in-8°, avec 4 planches; — *Recherches pour l'histoire des sciences et des lettres aux Pays-Bas*; Amsterdam, 1821, in-8°; — *Recherches sur l'histoire des Pays-Bas*; Harlem, 1827, in-8°; — *Philippe-Guillaume, prince d'Orange*; Amsterdam, 1828, in-8°.

Letterbode, 1839, n° 37, page 149.

*CAPPELLI (*Francesco*), peintre italien, né à Sassuolo, vivait en 1568. Il était un des meilleurs élèves du Corrége, et vint s'établir à Bologne. Ses ouvrages ont tous été exécutés pour des particuliers. On montre pourtant un tableau de ce maître à San Sebastiano de Sassuolo. La Vierge y est représentée au milieu de plusieurs saints, et parmi ceux-ci saint Sébastien. Cette figure est la plus éclairée du tableau et celle qu'on estime le plus; on la croirait du Corrége, tant l'empâtement et le relief y sont parfaits.

Tiraboschi, *Notize degli artefici Modenesi.* — Lanzi, *Storia pittorica italiana.*

*CAPPELLI (*Horace-Antoine*, marquis DE), homme d'État et écrivain italien, né à Sandemetrio, dans les Abruzzes, le 1er mars 1742; mort à Naples le 1er août 1826. Il embrassa la profession d'avocat, remplit des fonctions administratives, et s'honora par sa fidélité à son souverain, qui ne possédait plus que le royaume de Sicile. Récompensé d'abord par le titre de marquis et la place de secrétaire d'État, il fut nommé, après la restauration des Bourbons à Naples, ministre de la maison du roi, et grand'croix de l'ordre de Saint-Ferdinand. Ses infirmités l'ayant forcé de renoncer à la vie active, il fut appelé au conseil d'État en mars 1820. On a de lui : *la Legge di Natura*, poëme en vers *sciolti*; — *Caserta*, petit poëme annoté par Francesco Daniele; — *Varie Poesie liriche*; — *Inscrizioni latine*. Ces ouvrages ont été réunis et publiés sous le titre de *Opere del marchese Orazio Cappelli*; Naples, 1832, 2 vol. in-8°.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, vol. VI, 377.

CAPPELLI ou **CAPELLI** (*Marco-Antonio*), franciscain et théologien italien, né à Este (Padouan), mort à Rome en septembre 1625. Il était très-versé dans les belles-lettres lorsqu'il prononça ses vœux dans l'ordre des Frères Mineurs conventuels de Saint-François. Après s'être perfectionné en philosophie et en théologie, il fut envoyé comme professeur successivement à Udine, Anania et Venise. La connaissance intime qu'il fit du P. Possevin l'acquit à la société de Jésus, dont il soutint souvent les opinions. Cependant en 1606, dans l'affaire de l'interdit de Venise, Cappelli prit l'intérêt de cette république contre le pape Paul V. En vain Possevin et Benjamin Justiniani, général des conventuels, employèrent-ils tous les moyens pour le ramener à l'obéissance que le saint-père exigeait : Cappelli répondit, le 3 novembre 1606, qu'il était dans la disposition de soutenir ce qu'il avait écrit, et publia leurs lettres et sa réponse. Cependant quelque temps après il fit sa soumission : il se rendit à Bologne, et déclara au cardinal Justiniani qu'il rétractait tout ce qu'il avait écrit, et qu'il était disposé à composer un livre où il développerait des propositions contraires à celles qu'il avait avancées. On lui fit aussitôt exécuter sa promesse dans un ouvrage resté manuscrit dans la bibliothèque Barberine, sous le titre de : *Tractatus de absoluta omnium rerum sacrarum immunitate a potestate principum laicorum, ex lege naturali, Mosis et Christi*. Depuis ce temps, Cappelli employa sa plume à combattre ceux qui discutaient l'autorité des papes. On a de lui : *Parere delle Controversie fra Paolo V e la repubblica di Venesia*; Venise, 1606, in-4°; — *de Interdicto Pauli V*; Francfort, 1607, in-4°; — *Lettera del padre Antonio Possevino, gesuita, al P. Marc-Antonio Capello, minor conventuale, con la risposta di detto*; Venise, 1607, in-4°; — *Adversus prætensum Primatum Regis Angliæ*; Bologne, 1610, in-4°; — *de Summo Pontificatu B. Petri, et de successione episcopi Romani in eumdem pontificatum, contra Anonymos duos de Papatu Romano et de Suburbicariis Regionibus ac Ecclesiis*; Cologne, 1621, in-4°; — *de Appellationibus Ecclesiæ Africanæ ad Romanam sedem*; Paris, 1622, in-8°; — *de Cœna Christi suprema, deque præcipuis ejus vitæ capitibus, adversus Ægyptum Autorem anni primitivi*; Paris, 1625, in-4°.

J. Bontoni, *Vita M.-A. Cappellii*. — Wadding, *Scriptores ordinis Minorum*. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclesiastiques*, dix-septième siècle. — Nicéron, *Mémoires des hommes illustres*, XXIII, 1.

***CAPPELLINO** (*Jean-Dominique*), peintre génois, né à Gênes en 1580, mort en 1651. Il était élève de Paggi, et suivit d'abord de fort près la manière de son maître; peu à peu il s'en écarta, chercha l'originalité, la trouva, et l'aima sans partage. On cite de lui : *la Mort de saint François*, tableau conservé dans l'église Saint-Nicolas, à Gênes, et une *Sainte Françoise de Rome rendant la parole à une jeune fille muette*, dans l'église Saint-Étienne de la même ville. Ces deux ouvrages offrent dans les figures un choix de traits, une vérité de sentiments, un charme de coloris, qui enchantent les yeux. Deux tableaux de *la Passion*, à San Siro, sont aussi très-remarquables, quoique d'une exécution différente. Pellegro Piola avait suivi les leçons de Cappellino.

Raffaello Soprani, *Vita de' Pittori Genovesi*. — Lanzi, *Storia pittorica*, V, 122.

CAPPELLO (*Bernardo*), poëte italien, né à Venise au commencement du seizième siècle, mort à Rome le 18 mars 1565. Il appartenait à une famille patricienne, et eut le bonheur de se lier dès sa jeunesse avec Bembo, qui vivait alors à Padoue. Cet éminent poëte donna des leçons de poésie au jeune Vénitien; et il fut si content de son élève, qu'il le prit pour conseiller et juge de ses propres ouvrages. Tout en cultivant les lettres, Cappello remplissait des fonctions publiques. Quelques excès de paroles peut-être (*immensa in concionibus dicacitas*, dit P. Justinien) un complot contre la sûreté de l'État, le firent condamner en 1540 à un bannissement perpétuel à Arbe, île de l'Esclavonie. Deux ans plus tard, ayant été cité au tribunal des dix pour y rendre compte de sa conduite, il jugea prudent de se réfugier avec sa femme et ses fils dans les États de l'Église, où il fut parfaitement accueilli par le cardinal Alexandre Farnèse, et nommé gouverneur d'Orvieto et de Tivoli. Il passa quelque temps à la cour du duc d'Urbin, qui réunissait près de lui les plus beaux génies de l'Italie. Des raisons de santé le décidèrent à revenir à Rome. « Le *Canzonier* de Cappello, dit Tiraboschi, est, au goût des connaisseurs, un des ouvrages les plus gracieux, les plus nobles et les plus polis qui aient paru au seizième siècle. » Le recueil des poésies (*Rime* ou *Canzonier*) de Cappello a paru à Venise, 1560, in-4°; la meilleure édition est celle de Bergame, 1748 et 1753, 2 vol. in-8°, publiée par Serrassi.

Serrassi, *Vita di Bernardo Cappello, premessa alle sue rime*. — Tiraboschi, *Storia della Lett. ital.*, vol. VII, par. III, p. 22. — P. Justinien, *Venet. Hist.*, lib. XIII, p. 376. — Daru, *Hist. de Venise*.

CAPPELLO (*Marc*), poëte italien, né à Brescia le 22 mars 1706, mort le 21 juillet 1728. Après avoir cultivé avec succès la poésie légère, il entra dans les ordres, sans cesser de faire des vers et même des poëmes érotiques. Improvisateur brillant, il joignit à cette facilité, fort goûtée de son temps, le génie satirique, et des recherches étendues sur le langage des paysans florentins. On a de lui quatre poëmes dans la manière du Berni : *la Morte del Barbetta, celebre ludi-magistro Bresciano del secolo passato, compianta in Brescia in una privata litteraria accademia l'anno* 1739; Brescia, 1740 et 1759; — *la Befana*; — *la Frittata*; — *i Gatti* : ces trois ouvrages n'ont paru qu'après la mort de l'auteur;

— six sonnets à *Menichina*, écrits dans la langue *contadinesca*, c'est-à-dire des paysans.

Tipaldo, *Biografia degli Ital.*

***CAPPELLUS** (*Jean*), théologien calviniste dont on ne connaît pas au juste la nationalité, vivait dans le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *'Επίκρισις de ultimo Christi Paschate*, etc.; Amsterdam, 1644, in-12.

Adelung, supplém. à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

CAPPER (*Jacques*), voyageur anglais, mort à Ditchingham-Lodge le 6 septembre 1825. Il devint colonel au service de la compagnie des Indes, puis contrôleur général de l'armée et de la comptabilité des fortifications de la côte de Coromandel. D'Angleterre, où il avait été envoyé en 1777, il reçut ordre de se rendre aux Indes en 1778. Embarqué à Livourne le 29 septembre, il débarqua le 29 octobre à Latakié, en Syrie. D'Alep, où il était dès le 4 novembre, il se fit conduire à Basra par un cheik arabe. Il traversa le désert, longea la droite de l'Euphrate, entra dans Basra le 18 décembre, en repartit le 31, et se trouvait le 8 février à Bombay. A son retour en Angleterre, il vécut retiré. On a de lui : *Observations sur le trajet d'Angleterre aux Indes par l'Égypte, et aussi par Vienne à Constantinople, à Alep, et de là à Bagdad, et directement à travers le grand désert à Basra, avec des remarques sur les pays voisins et une notice des différentes stations*; Londres, 1782, in-4°; 1785, in-8°, avec cartes et planches. On trouve dans ce volume un *voyage de Constantinople à Vienne*, et un autre *de Constantinople à Alep*, par George Baldwin.

Makintosh, *Voyages*, II.

***CAPPERON**, antiquaire français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut curé à Saint-Maixent et doyen à Mons-en-Vimeu. On a de lui : *Essai historique sur l'antiquité du comté d'Eu*, dans les *Mémoires de Trévoux*, 1716, mai; — *Lettre à monsieur l'abbé du Moulinet des Thuilleries, sur l'origine du nom d'Eu*, dans le *Mercure de France*, 1722, mai; réponse à un article inséré par cet abbé dans les *Mémoires de Trévoux*, 1716, septembre: cette querelle littéraire sur l'origine du nom d'Eu, dont le nom viendrait du culte d'Ésus, le Mars des Gaulois, continua pendant longtemps; — *Lettres au sujet de deux anciens tableaux découverts en la ville d'Eu*, dans le *Mercure de France*, 1722, mai; — *Mémoires historiques sur les personnes originaires du comté d'Eu qui se sont distinguées par leur vertu, par leur science et par leur valeur*, dans le *Mercure de France*, 1730, avril, et 1731, mai; — *Remarques sur l'histoire naturelle du comté d'Eu*, dans le *Mercure de France*, 1730, juillet; — *Réflexions sur une lettre de M. l'abbé Lebeuf sur les anciens tombeaux*, dans le *Mercure*, 1731, octobre; — *Réflexions sur la bizarrerie de différents usages qui ont paru et qui paraissent encore dans le monde*, dans le *Mercure*, 1732 et 1733.

Lelong et Fontette, *Biblioth. histor. de la France.*

CAPPERONNIER (*Claude*), philologue français, né à Montdidier le 1er mai 1671, mort à Paris le 24 juillet 1744. Fils d'un tanneur, il était destiné au même état; mais, ayant appris dans ses heures de loisir le latin sans maître, il obtint par l'intervention de Charles de Saint-Léger, bénédictin de Corbie, son oncle, qu'on l'envoyât aux colléges de Montdidier et d'Amiens. Plus tard, en 1688, ce même oncle le plaça au séminaire des Trente-Trois, à Paris, pour lui faire continuer sa philosophie et sa théologie. Ayant enseigné le grec pendant quelques années dans différentes villes de la Picardie, notamment à Abbeville, et reçu les ordres à Amiens en 1698, Capperonnier revint à Paris, où sa destinée devait le fixer pour le reste de sa vie. Après avoir joui pendant quelque temps du revenu très-modique d'une chapelle de l'église Saint-André-des-Arcs, il commença sa carrière philologique par le modeste emploi de répétiteur de grec, et c'est comme tel qu'il comptait parmi ses élèves le célèbre Bossuet, l'année même de la mort de ce prélat, 1704. Un autre de ses élèves, le professeur de droit Collepon, lui donna, pour salaire de ses leçons de grec, le logement et la nourriture pendant plusieurs années. En 1706, il obtint en outre de la Faculté de Paris, comme récompense d'un travail sur l'ancienne prononciation du grec, une pension annuelle de 400 francs, à la charge seulement de corriger les livres grecs à l'usage des collégiens. Vers cette époque, l'université de Bâle lui offrit la chaire de langue et de littérature grecque, qu'il refusa. Après avoir été en 1711, pendant six mois précepteur des trois enfants de la famille Crozat, qui, au bout de ce temps, lui fit une pension viagère de 1000 francs, il devint enfin, en 1722, successeur de l'abbé Massieu dans la chaire de grec au collége de France, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il fut un des meilleurs humanistes de son temps, le collaborateur de ses confrères dans presque toutes les entreprises d'éditions classiques, et leur aide bienveillant dans leurs recherches philologiques. Capperonnier était en outre licencié en théologie, et il avait aussi étudié les langues orientales dans le collége de l'Ave-Maria à Paris. Ces connaissances le mirent en rapport avec de savants auteurs ecclésiastiques, tels que le P. Tournemine, Montfaucon, Ellies Dupin, qui recherchaient sa collaboration. On a de lui : *Traduction de la dispute théologique de Nicéphore Grégoras avec Cabasilas*, deux livres, avec des notes, insérés dans l'édition de *Nicéph. Grégoras, Historia Byzantina*; Paris, 1702; — *Édition des Œuvres complètes de Photius*, par Capperonnier (qui faisait la traduction), le P. Tournemine (qui rédigeait les notes), et Ellies Dupin (qui coordonnait le tout); Paris, 1702 et 1703 (cette publication, après avoir atteint le

nombre de 50 feuilles, contenant une partie de la *Bibliothèque* de Photius, fut interrompue par l'exil de Dupin); — *Traité de l'ancienne prononciation de la langue grecque*; Paris, 1703 : ce traité, grand in-f°, dédié à la faculté de Paris, qui le récompensa comme nous avons dit, est resté en manuscrit; — *Illustrissimæ Academiæ Parisiensi, Francorum regum primogenitæ filiæ et litterarum matri atque nutrici, atque amplissimo ejusdem rectori, Petro Viel, gratiarum actio*; Paris, 1706, in-4° : petit poëme en grec, fait pour remercier Viel de la pension de la faculté; la version latine en vers de cette pièce est du P. Billet; — *Observationes philologicæ*, dans le *Journal des Savants* de 1708, où il traite du plan d'une *nouvelle édition d'Eustathe*, dont la faculté de Paris l'avait chargé, mais dont la publication fut empêchée par l'apparition de l'édition de Politi); — *Apologie de Sophocle contre la lettre de Voltaire*, 1719, in-8° : cette lettre de Voltaire est la troisième de celles qui sont à la tête d'*Œdipe*; — *Marci Fabii Quintiliani de oratoria Institutione libri XII. Totum textum recognovit, emendavit, selectas variorum interpretum notas recensuit, exploravit, castigavit, raras adjecit*, etc.; Paris, 1725, in-fol. : cette édition lui attira une querelle avec P. Burmann, qui lui reprochait très-justement de n'avoir pas profité des manuscrits de Paris, quoiqu'ils fussent si bien à sa portée; à cette *Epistola Petri Burmanni ad Cl. Capperonnerium*, Leyde, 1726, in-4°, contenant encore l'accusation d'un plagiat commis à son égard par Capperonnier dans ses *Notæ variorum*, ce dernier répondit dans une brochure, mais qu'il n'a pas fait imprimer : quoique inférieure à celle de Burmann pour la partie critique, l'édition de Capperonnier sera toujours recherchée pour ses annotations touchant l'ancienne rhétorique; — *Observations et corrections sur la version latine des fragments d'Hippolyte par Anastase, sur un passage des fragments de Clément d'Alexandrie, mal traduit par D. Nourry, et sur la version de l'Apologie d'Eunomius*, insérées dans l'édition des *Antiquæ lectiones de Canisius* par Basnage, sous le titre de *Thesaurus monumentorum ecclesiasticorum*; Anvers, 1725, 7 vol. in-fol.; — *Observations et annotations*, dans l'édition du *Thesaurus linguæ latinæ* de Robert Estienne, publiée à Bâle, en 1740-1743, 4 vol. in-fol.; — *Explication et justification du sentiment de Longin touchant le sublime d'un passage de Moïse*, dans l'édition des *Œuvres de Boileau*, par Lefèvre de Saint-Marc; Paris, 1707, 5 vol. in-8° : on y trouve l'éloge de Capperonnier par M. de Saint-Marc; — *Antiqui Rhetores latini et francisci Pithoei Bibliotheca, olim recognovit, emendavit, notis auxit*, etc.; ouvrage posthume, publié, d'après le manuscrit de C., par Range, professeur à Strasbourg; Strasbourg, 1756, in-4°; — *Remarques sur la traduction de Quintilien par Gédoyn*, publiées par son parent Jean-Augustin Capperonnier, dans l'édition de cette traduction; Paris, 1803, 4 vol. in-12. L'*Histoire littéraire de Montdidier*, du P. Daire, parle encore de beaucoup d'ouvrages de Capperonnier laissés en manuscrit. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Éloge de Capperonnier par Lefèvre de St.-Marc, dans l'édition des Œuvres de Boileau. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.* — *Éloge de M. Capperonnier* par Dupuy, dans les Mémoire de l'Acad. des Inscript., vol. 40, p. 248. — Sax, *Onomasticon*, VII, 124.

CAPPERONNIER (*Jean*), neveu du précédent, philologue français, né à Montdidier le 9 mars 1716, mort à Paris le 30 mai 1775. Ce fut un proche parent, le curé de la Hérelle, qui l'instruisit d'abord chez lui, et qui le fit ensuite envoyer à Amiens. Appelé en 1732 à Paris par son oncle Claude, il obtint bientôt, en 1733, une place d'aide à la Bibliothèque royale. En 1744, il succéda à son oncle dans la chaire de grec au collége de France; et, en 1749, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions. En 1759, il devint premier garde des manuscrits de la Bibliothèque royale, et remplaça enfin, en 1760, l'abbé Sallier comme premier garde des imprimés. Il continua l'œuvre de son oncle, et s'est distingué également comme auteur de nouvelles éditions des classiques anciens. On a de lui : *Julii Cæsaris Commentarii*; Paris, 1754, 2 vol. in-12; — *Poésies d'Anacréon*, en grec, texte revu par J. Capperonnier et Meusnier-Querlon, avec la trad. de Gacon; Paris, Grangé, 1754, in-16; — *Lexicon Platonicum Timæi Sophistæ*, copié d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Paris par Capponnier et édité d'après cette copie, avec des notes, par Dav. Ruhnken; Leyde, 1754, in-4°; — *Plauti Comœdiæ*; Paris, 1759, 3 vol. in-12; — *Histoire de saint Louis par Jean, sire de Joinville*, etc., éditée en société avec Melot et Sallier; Paris, 1761, in-fol.; — Mémoires, insérés dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, et intitulés *Sur la différence entre les esclaves domestiques des Spartiates et les ilotes*; *Observations sur l'ouvrage de Denys d'Halicarnasse, intitulé Sur l'Excellence de l'élocution de Démosthène*, tom. XXIV, année 1756; *Sur Pérégrin le Cynique* (tom. XXVIII, 1761); — *Notes aux Histoires d'Hérodote*, incorporées à l'édition de Wesseling; Amsterdam, 1765, in-8°; — *Justini Historiæ*; Paris, 1770, in-12; — *Sophoclis Tragœdiæ septem, cum interpretatione latina et scholiis veteribus et novis*; Paris, 1781, 2 vol. in-4° : cet ouvrage posthume, publié par J.-F. Van Villiers, qui y a ajouté les notes, est le plus faible de tous.

CAPPERONNIER (*Claude-Marie*), fils de Jean, naquit en 1758, et mourut en 1780. Il était déjà employé à la bibliothèque du Roi lorsqu'il se noya par accident, au retour d'une promenade à Saint-Cloud.

Chaudon et Delandine, *Nouv. Dict. hist.*

CAPPERONNIER (*Jean-Augustin*), philologue français, neveu de Jean Capperonnier, né à Montdidier, en Picardie, le 2 mars 1745; mort à Paris en 1820. Appelé par son oncle à le seconder à la Bibliothèque royale, il se livra avec ardeur à la science bibliographique. En 1780, bibliothécaire du marquis de Paulmy, il augmenta sa collection, qui devint une des plus riches pour les romans et la littérature italienne. Quoiqu'il ne s'occupât que de ses livres, une dénonciation le fit jeter en prison pendant la terreur; il n'en sortit qu'à la chute de Robespierre. Réintégré dans son emploi à la Bibliothèque nationale, il y fut nommé conservateur des livres, avec Van Praët, lors de la réorganisation de ce dépôt en 1796. Il reçut en 1806 la décoration de la Légion d'honneur, distinction dont ses travaux et son savoir le rendaient digne. On a de lui : *Académiques de Cicéron, avec le texte latin de Cambridge et des remarques nouvelles, outre les conjectures de Davies et de Bentley; suivies du commentaire latin de P. Valence*, etc.; *nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée de la traduction française du commentaire de Valence, par de Castillon*; 1796, 2 vol. in-12; — *Quintilien, de l'Institution de l'orateur, trad. par l'abbé Gédoyn; 4e édit., revue, corrigée, augmentée des passages omis par le traducteur, d'après le mémoire manuscrit de Claude Capperonnier*; 1803, 4 vol. in-12. — Il a donné, pour la collection Barbou, des éditions de Justin, Eutrope, Aurélius Victor, Virgile, Horace, Martial, Catulle, Tibulle, Properce, et du *Prædium rusticum* du P. Vannières.

GUYOT DE FÈRE.

Rabbe, *Biog. des Contemp.*— Quérard, *la France littéraire.*

* **CAPPIDUS**, généalogiste et théologien frison, surnommé *Stauriensis* (du lieu de sa naissance), né à Stavoren, vivait vers 920. Il avait écrit les *vies* des saints Lebuin, Otger, Plechelm et Odulphe, ainsi que la généalogie des souverains de la Frise; ses manuscrits furent détruits dans l'incendie de la bibliothèque de Stavoren. Les fragments qui ont échappé à ce sinistre font dire à Suffrid que nul écrivain n'eût mieux reproduit que Cappidus les antiquités de la Frise.

Ubbo Emmius, *Rerum Frisicar. Historia.* — J. Pierson, *Suffridi de Frisionum Antiquitate et Origine*, III. — Idem, *de Scriptoribus Frisiæ*, décade XVI. — Fabricius, *Biblioth. med. et inf. ætatis.*

* **CAPPOCHI** (*Pietro*), prélat italien, mort à Rome le 18 mai 1259. Il fut élevé au cardinalat en 1244 par le pape Innocent IV, qu'il accompagna, l'année suivante, au concile de Lyon. En 1247, il assista à la diète de Francfort, dans laquelle Guillaume de Hollande fut nommé empereur. Après cette élection, Cappochi fut chargé de soutenir par les armes les prétentions de Guillaume et les intérêts de la cour de Rome en Italie; il s'acquitta avec zèle de cette tâche difficile. De retour à Rome, il fit élever l'église Notre-Dame de la Place, donnée depuis aux servites.

Ciaconius, *Vitæ Pontificum.* — Aubéri, *Histoire des Cardinaux.* — Oudin, *De Script. ecclesiast.*

* **CAPPOCHI** ou **CAPOCIENUS** (*Nicolo*), prélat italien, mort à Montefiascone le 26 juillet 1368. Il fit ses études à Pérouse, et devint très-habile dans le droit canonique. Il se rendit ensuite à Avignon, où le pape Clément VI, appréciant son mérite, le nomma cardinal en 1350. Envoyé en 1356, comme légat, en France, avec le cardinal Talleyrand de Périgord, Cappochi et son collègue ne purent réconcilier le roi Jean de France avec Édouard III d'Angleterre. Cappochi se trouvait en 1362 à Avignon lors de la consécration d'Urbain V, et suivit ce pape à Rome. Il fonda vers cette époque un collége à Pérouse, un monastère à Monte-Murcino pour les congréganistes du mont des Oliviers, et quelques autres édifices sacrés.

Onuphre Panvini, *Epitome Pontificum romanorum.* — Aubéri, *Histoire des Cardinaux.* — Bosquet, *Vie des Papes d'Avignon.* — Oldoin, *Athenæum.* — Eggs, *Purpura docta.*

* **CAPPONE** (*Francesco-Antonio*), poëte napolitain, né à Conza (Calabre ultérieure), vivait vers 1650. Il était prêtre, et fit partie de l'Académie *degli oziosi* à Naples. Il a laissé un volume de poésies intitulé *Clio*, publié à Naples, 1663; réimprimé à Venise en 1775. Les titres de ces poésies sont : *Liriche parafrase sopra tutte le Ode d'Anacreonte*; — *Poesie liriche*, etc.

Crescimbeni, *Storia della Volg. Poes.*, p. 169.—Toppi, *Bibl. Napolet.*

CAPPONI, famille de la haute bourgeoisie de Florence, et qui a fourni plusieurs personnages dont le souvenir mérite d'être conservé.

CAPPONI (*Gino*), mort en 1420. On lui doit le récit de la révolte des cardeurs de laine (*ciompi*) contre le parti aristocratique qui dominait à Florence (1378). Il avait été exilé à la suite de cette insurrection. Rentré en 1382 avec les guelfes, il s'occupa surtout de l'état militaire. Décemvir de la guerre en 1405 et 1406, lorsque les Florentins firent la conquête de Pise, il eut une grande part à ce succès, et fut le premier gouverneur donné à cette ville. Il écrivit l'histoire de cette guerre, et déploya une grande prudence dans son gouvernement.

Son fils *Neri*, mort en 1457, suivit l'état militaire, et balança par sa réputation et son influence le crédit de Côme de Médicis; mais il ne lutta pas contre lui. Pendant quarante ans il remplit de hautes fonctions, sans avoir eu ni envieux ni ennemis. Il a laissé des mémoires sur son administration.

CAPPONI (*Pierre*), petit-fils de Neri, occupa aussi les premiers emplois de la république, et fut chargé de plusieurs ambassades. Lorsqu'en 1494 le roi de France Charles VIII, à qui Florence avait ouvert ses portes comme à un hôte et à un allié, prétendit que cette ville eût à le reconnaître pour son vainqueur et son souverain, Capponi

eut avec lui plusieurs conférences. Le roi ayant fait lire devant lui un impérieux *ultimatum*, Pierre Capponi arracha des mains du secrétaire le papier, qu'il mit en pièces : « Vous pouvez, dit-il au roi, faire sonner vos trompettes ; nous sonnerons nos cloches ! » Puis il sortit avec ses collègues. Sa fermeté étonna Charles, qui le rappela, et conclut un traité modéré avec les Florentins. En 1496, Pierre Capponi fut tué au siége d'un petit château. [*Enc. des g. du m.*]

Sismondi, *Hist. des rép. ital.*

CAPPONI (*Alexandre-Grégoire*, marquis DE), archéologue et bibliophile italien, né à Rome en 1683, mort dans la même ville en septembre 1746. Issu d'une famille de patrices romains, il fut nommé de bonne heure majordome du pape. Homme distingué par son goût éclairé pour les arts et les antiquités, il seconda puissamment le pape Clément XII lorsque celui-ci conçut, après 1730, l'idée de fonder le musée Capitolin ; car c'est Capponi qui disposa ces immenses trésors de toutes sortes, statues, bas-reliefs, bustes, etc., dans l'ordre ingénieux et symétrique qui caractérise cette magnifique collection. Comme directeur, il rédigea en outre le premier volume du catalogue raisonné de ce musée. Mais il posséda aussi lui-même en propre une excellente bibliothèque, remplie des plus rares éditions, qu'il laissa par son testament à la bibliothèque du Vatican, et un musée de médailles précieuses, etc., qu'il légua en mourant au savant antiquaire le jésuite P. Contuccio Contucci. Ce musée, qui fut ensuite considérablement enrichi, forma longtemps une section à part du musée Kircher. On a de lui : *Achates Isiacus annularis, prodit ex museo march. Alex.-Gregor. Capponi*; Rome, 1727, in-4° ; — *Museo Capitolino, contenente immagini di uomini illustri*; Rome, tom. II, 1741, in-fol. ; — *Catalogo della libreria Capponi, ossia de' libri italiani del marchese Alex.-Greg. Capponi, patrizio romano, con annotazioni in diversi luoghi*; Rome, 1747 in-4° : ce catalogue, commencé par Capponi lui-même et achevé par monsign. Giorgi, qui le fit imprimer séparément, est un des livres les plus importants pour la littérature italienne, et contient en outre une notice sur 266 manuscrits.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Sax, *Onomasticon*, VII, 255.

CAPPONI (*Augustin*), citoyen de Florence, décapité en mars 1513. Lorsque, le 16 septembre 1512, les Médicis eurent, à l'aide des Espagnols, remplacé en Toscane le gouvernement démocratique par l'oligarchie, Capponi se fit remarquer par son opposition au nouveau pouvoir. Dans les premiers jours de mars 1513, on trouva une liste contenant les noms de dix-huit ou vingt jeunes gens connus pour leur patriotisme et leur amour de la liberté : cette liste était tombée de la poche de l'un d'eux, Pietro-Paolo Boscoli, et fut portée au tribunal criminel nommé *magistrature des huit*. Entièrement composé de créatures des Médicis, ce tribunal crut voir sur ce papier l'indice d'une conjuration ayant pour but d'assassiner Julien et Laurent de Médicis, d'autant plus que Boscoli avait déjà été noté pour quelques propos imprudents. Il fut mis à la torture, ainsi que Capponi, Nicolas Machiavel, et plusieurs autres. La violence des tourments infligés aux prévenus ne leur arracha aucun aveu de conspiration ; mais la plupart ne cachèrent pas leur haine pour le gouvernement. C'en fut assez pour faire condamner à mort Boscoli et Capponi, qui furent exécutés le lendemain. Leurs prétendus complices furent relégués en divers lieux. Léon X (Jean de Médicis) les gracia peu de temps après.

Cambi, *Istoria*, XXII. — Filippo de Nerli, *Commentari*, VI, 128. — Scip. Ammirato, XXIX, 312. — Paul Jove, *Vita di Leone X*. — Guichardin, *Histoire de l'Italie*. — *Vita di Macchiavelli*. — Iacopo Nardi, *Ist. Fior.*, VI, 268. — Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*, t. XIV, 295.

CAPPONI (*Dominique-Joseph*), littérateur et théologien italien, de l'ordre des Dominicains, vivait à Bologne dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Johannis-Antonii Flaminii Epistolæ familiares nunc primum editæ, et argumentis, notis, autoris vita, aliisque accessionibus illustratæ*; Bologne, 1744, in-8° : Flaminio d'Imola, un des meilleurs écrivains du quinzième siècle, avait écrit en latin et en italien, en vers et en prose, sur les sujets les plus différents, hagiographie, grammaire, philosophie, littérature, etc. Capponi a encore ajouté la liste complète de tous les ouvrages de Flaminio.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

***CAPPONI** (*Gino-Angelo* DE), compositeur italien, vivait à Rome en 1654. On a de lui un recueil de *Messes* et de *Psaumes* à huit voix, avec un *Miserere* à neuf ; Rome, 1650 ; — *Psaumes* et *litanies* à cinq voix ; Rome, 1654. — La chapelle Sixtine possède en manuscrit une messe et un *Cantabo Domino* à quatre *soprani*.

Baini, *Mémoires sur Palestrina*, 315. — Kircher, *Musurgia universalis*, I, 611. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***CAPPONI** (*Horace*), évêque de Carpentras, né à Florence, mort à Rome le 29 mars 1622. Il fut nommé à l'évêché de Carpentras en juillet 1596, et fit restaurer et embellir à ses frais les principaux édifices de cette ville ; il y créa un mont-de-piété en 1622, et fit plusieurs donations aux hospices et à la commune. Le 17 décembre 1597, le pape Clément VIII le nomma recteur du Comtat. Capponi a publié un *Recueil des ordonnances, statuts et règlements concernant l'administration de la justice dans le comtat Venaissin*; Avignon, 1661, in-8°.

Ch. Cottier, *Notice sur les recteurs du comtat Venaissin*. — Barjavel, *Dictionnaire de Vaucluse*.

CAPPONI ou **CAPPONIO** (*Jean-Baptiste*), médecin et philosophe italien, né à Bologne, mort dans cette ville le 16 novembre 1676. Outre la médecine et la philosophie, qu'il professait à

l'université de sa ville natale, il s'est encore occupé d'autres branches de la science, telles qu'archéologie, critique littéraire, histoire, astrologie, en même temps qu'il cultivait la poésie. On a de lui : *de Othone suo æreo Commentarius;* Bologne, 1669, in-4° (sur une médaille en bronze de l'empereur Othon, qu'il avait envoyée au roi de France); — *Animadversiones in Joannis Caroli Porcii opusculum de febribus* (sous le nom de Charisius Thermarius Spado); il y recommande les bains et la gymnastique comme de bons préservatifs ou remèdes contre les fièvres; Bologne, 1670 : ce même travail se trouve aussi dans les *Prose de' Academici Gelati di Bologna;* Bologne, 1671, in-4°; —*Memorie, imprese e ritratti de' sign. Academici Gelati di Bologna;* Bologne, 1672, in-4° (avec des planches). Les ouvrages qui suivent sont tous posthumes : *Lectiones physicæ morales;* — *de Morbis particularibus;* — *de Humano Semine nequaquam animato;* — *de Erroribus clarorum virorum Latinorum;* — *Paradoxon philosophiæ democriticæ*, etc.

Éloy, *Dict. de la médec.* — Sax, *Onomasticon litterar.*, V, 151.

* **CAPPONI** (*Laurent*), philanthrope français d'origine toscane, vivait en 1573. Il était allié aux premières familles de Florence. Forcé de s'exiler à la suite d'une guerre civile, il vint s'établir à Lyon, où il fit une fortune immense. L'emploi qu'il sut en faire lui valut, de la part des Lyonnais, le surnom de *Père du Peuple*. Durant la famine de 1573, il donna la subsistance à quatre mille pauvres. Lyon lui doit aussi la reconstruction de l'église des Jacobins.

Pernetti, *les Lyonnais dignes de mémoire*, I, 176.

* **CAPPONI** (*Philippe de Nicolo*), médecin italien, natif de Florence, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : *Libro della temperatura del corpo umano;* Venise, 1556, in-8°.

Carrère, *Bibl. de la Médecine.*

* **CAPPONI** (*Vincent*), poëte italien, natif de Florence, où il mourut en 1688. Il fit ses premières études sous le célèbre Galilée, et voyagea ensuite dans les principaux pays de l'Europe. De retour en Italie, il fut nommé par le pape Urbain VIII camérier d'honneur, avec l'espoir d'avancement successif à la cour papale; mais son père le rappela à Florence, et le fit nommer sénateur. On a de Capponi, sous le voile de l'anonyme : *Parafrasi poetiche de' Salmi di David;* Florence, 1682, in-8°;— *Trattati academici : di Dio, dell' anima, del mondo e degli spiriti, e parafrasi poetiche de' cantileni della S. Scrittura;* Florence, 1684, in-4°.

Negri, *Scrittori Florent.* — Paitoni, *Bibl. degli Volgarizz*, V, 83, 112.

* **CAPPONI DELLA PORRETA** (*Serafino-Annibale*), dominicain et théologien bolonais, né en 1536, mort à Bologne le 2 janvier 1614. Il prit l'habit religieux à seize ans, le 25 octobre 1552, et professa d'abord la métaphysique dans sa ville natale, puis la théologie morale et l'Écriture sainte à Rieti et à Aquila. Nommé inspecteur de son ordre à Ferrare, il quitta en 1581 cette ville pour Venise. En 1606, rappelé à Bologne, il y demeura jusqu'à sa mort. On a de lui : *Scholia super Compendium theologicæ veritatis Alberti Magni;* Venise, 1588 et 1590, in-8°; — *Elucidationes formales in Summam sancti Thomæ;* Venise, 1588, 5 vol. in-4°; — *Tota theologia sancti Thomæ Aquinatis in compendium redacta;* Venise, 1597, in-12; — *Veritates aureæ super totam legem veterem, tum litterales, tum mysticæ, per modum conclusionum e sacro textu mirabiliter exculptæ;* Venise, 1590, in-fol.; — *Præclarissima sacrorum Evangeliorum Commentaria, veritates catholicas super totam legem novam conclusionum instar continentia, cum annotationibus textualibus;* Venise, 1601; — *Summa totius theologiæ D. Thomæ, cum elucidationibus formalibus;* Venise, 1612, 6 vol. in-fol. — Le P. Jean Michel a publié la *Vie de Serafino Capponi*, 1615, in-4°.

Échard, *Script. ord. Prædicat.*, 392. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

* **CAPPONI** (*Gino*, marquis DE), homme d'État toscan, né à Florence le 14 septembre 1792. Une cécité, fruit de longues études, l'avait condamné à la retraite, lorsque les événements de 1848 vinrent le ramener à la vie active. Proclamé chef du parti constitutionnel en Toscane, il fut, malgré ses infirmités, placé par le gouvernement à la tête d'un ministère de transition. Cette administration, appelée trop tardivement aux affaires, pressée par deux partis également violents, accusée à la fois de réaction et de faiblesse, tomba devant l'insurrection d'octobre 1848. Le 11 octobre 1849, M. le marquis de Capponi fut choisi pour faire partie de la commission gouvernementale provisoire, instituée par le gonfalonier, et que vint dissoudre le commissaire extrordinaire Serristori, envoyé par le grand-duc. Depuis lors M. de Capponi a repris sa retraite studieuse, et achève une *Histoire des papes*, conçue sur un nouveau plan. On lui doit, entre autres, la création du journal *l'Antologia*, remarquable par ses articles ;— un *Traité d'Éducation*.

Dictionnaire de la Conversation.

CAPPUCCINO. *Voy.* STROZZI.

* **CAPPUS** (*Jean-Baptiste*), compositeur français, né à Dijon, mort vers 1770. Il était pensionné de sa ville natale, et maître de l'Académie royale. On a de lui : *les Plaisirs de l'Hiver*, divertissement en un acte, représenté pour la reine, au château de Versailles, le 13 novembre 1730; — deux livres de *Pièces de viole et de basse continue;* Paris, 1730-1793, in-4° obl.; — deux *Recueils d'airs sérieux et à boire;* Paris, 1732, in-4°; — *Sémélé*, cantate avec symphonie; Paris, 1732, in-fol.; — *Petite méthode de musique;* Paris, 1747, in-4°.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

CAPRA (*Alexandre*), architecte italien, né à Crémone au commencement du dix-huitième siècle, mort à la fin du même siècle. Il inventa plusieurs machines utiles, et se fit connaître par divers ouvrages sur l'architecture civile et militaire. On cite surtout de lui : *Trattato della Geometria e delle Architettura civil' e militare;* 1672-1683, 3 vol. in-4°; les planches qui sont ajoutées à cet ouvrage lui donnent une certaine valeur encore aujourd'hui.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexic.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*CAPRA (*Fra Giusto*), fils du précédent, hydraulicien italien, natif de Crémone, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui un ouvrage très-utile : *sulle Arginature del Po.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*CAPRA (*Barthélemy*), jurisconsulte et humaniste italien, mort à Milan en 1589. On a de lui : *de Origine Romanorum,* commencé par Capra et achevé par Octavien Ferrari; Milan, 1607, in-8°; Padoue, 1676, in-fol., et dans Grævius, *Theses,* vol. 1; — *de Legibus Romanorum et Paulo Manutio;* — *de Tibiis Romanorum;* — *Inscriptiones II ad statuas summorum pontificum Mediolanensium, quæ in collegio Jurisperitorum hujus urbis visuntur;* — *Explicatio Physicæ Aristotelis.*

Argelati, *Bibl. medic.*

CAPRA (*Balthazar*), astronome et philosophe italien, né à Milan d'une famille noble, mort le 8 mai 1626 dans cette ville. Quoique exerçant la médecine dans sa ville natale, il semble s'être plutôt occupé de philosophie et d'astronomie que de l'art de guérir. Il figure même dans l'histoire de l'astronomie; car il voulait usurper sur Galilée le titre d'inventeur du compas de proportion, et il attaqua ce savant dans un autre écrit sur une nouvelle étoile qui avait paru en 1604. Il fut plus tard créé comte palatin. On a de lui : *Considerazione astronomica sopra la nuova stella del* 1604; Padoue, 1605, in-4°; — *de Usu et fabrica Circini cujusdam proportionis;* Padoue, 1606, in-4°; et Bologne, 1655, in-4° (inséré aussi dans le tom. Ier des *Œuvres de Galilée*, Padoue, 1744, in-4°, avec la réplique de Galilée, intitulée *Difesa contro alle calunnie ed imposture di Bald. Capra,* et publiée pour la première fois par lui, Venise, 1607, in-4°); — *Tyrocinia astronomica, in quibus non solum calculus eclypsis solaris, ab astronomo magno Tychone Brahe restitutus clarissime explicatur, sed etiam facillima methodus erigendi et dirigendi cœleste thema ad ipsius Ptolemæi mentem traditur;* Padoue, 1606, in-4°; — *Disputationes duæ, una de logica et ejus partibus, altera de enthymemate;* Padoue, 1606, in-4°.

Argelati, *Bibl. medion.* — Corte, *dei Medici Milanesi.* — *Journal des Savants,* année 1721.

*CAPRA DE PÉROUSE (*Benoît*), jurisconsulte italien, né et mort à Pérouse, vivait en 1400. Il était très-versé dans le droit civil et canonique, et ses décisions étaient si respectées, qu'on l'avait surnommé l'*Amateur de la vérité.* Entre autres ouvrages, il a fait des *Commentaires sur les Décrétales* et les *Clémentines.*

Taisand, *Vies des plus célèbres Jurisconsultes.* — Trithème, *De Scriptoribus ecclesiasticis.* — Possevin, *Bibliotheca selecta.* — Denis Simon, *Bibliothèque historique des principaux auteurs en droit.*

CAPRA (*Dominique*), hydraulicien italien, natif de Crémone, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *il Vero Riparo, il facile, il naturale per ovviare e rimediare ogni corrosione o rovine di fiume benche giudicata irremediabile;* Bologne, 1685, in-4° : c'est un traité sur l'art de construire les digues. Nagler donne à cet ouvrage la date de 1590, et place ainsi l'auteur dans le seizième siècle.

Cinelli, *Biblioth.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

CAPRA (*Galeazzo-Flavio*). *Voy.* CAPELLA.

CAPRA (*Marcel* ou *Michel*), médecin et philosophe italien, né au milieu du seizième siècle à Nicosie, dans l'île de Chypre; mort à Messine dans les dernières années du même siècle. Il fut contraint, par des circonstances sur lesquelles Mongitore ne s'explique pas bien clairement, de quitter sa patrie, où il exerçait sa profession déjà depuis quelque temps, et de passer en Sicile. Son premier lieu de séjour dans cette île fut Palerme, qu'il échangea bientôt contre Messine, où le magistrat lui conféra, en récompense de ses services, le droit de bourgeoisie. Ayant assisté, en 1571, au combat du golfe de Lépante avec Jean d'Autriche, qui l'avait pris pour médecin, il revint, à l'issue de cette expédition, terminer sa carrière dans sa patrie adoptive. On a de lui : *de Sede animæ et mentis ad Aristotelis præcepta, adversus Galenum;* Palerme, 1589, in-4° : — *de Immortalitate animæ rationalis juxta principia Aristotelis, adversus Epicurum, Lucretium et Pythagoricos;* Palerme, 1589, in-4°; — *de Morbi epidemici qui miserrime Siciliam depopulabatur anno* 1591, *iidemque* 1592, *causis, symptomatibus et curatione;* Messine, 1594, in-4°.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula,* t. III, p. 28. — Manget, *Bibliotheca Scriptorum medicorum.* — Éloy, *Dict. de Méd.* — *Biographie médicale.*

*CAPRA (*Mariano-Antonio*), poëte italien, né à Savignagno, dans les États de l'Église, en 1739; mort à Rome le 22 octobre 1793. Il embrassa les principes des philosophes français du dix-huitième siècle, fut accusé d'impiété à l'inquisition, et détenu quelque temps en prison. Il parvint à s'en échapper, et se réfugia près du grand-duc de Toscane Léopold. Ayant fait sa paix avec l'inquisition, il revint dans sa patrie sans pouvoir se soustraire à la misère, et alla mourir dans l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome. On a de lui : *Notte poetica;* Faënza, 1775; — *la Rocca di Lugo incendiata;* Faënza, 1776; — *dei Notti poetiche;* Césène, 1777 : c'est une imitation

des *Nuits* d'Young; — *Pio VI alle paludi Pontine;* Rome, 1780; — des *satires* et un *sonnet* sur la mort de Voltaire.

Tipaldo, *Biografia degli Ital.*, III, 187.

CAPRAIS (*saint*), martyr, né à Agen, décapité dans la même ville le 6 octobre 287. Il passait sa vie dans une caverne voisine de la ville, lorsqu'un jour il aperçut, dit la légende, le supplice de sainte Foy. Il courut aussitôt se déclarer chrétien à Dacien, gouverneur de l'Espagne tarragonaise, qui alors se trouvait à Agen; celui-ci lui fit trancher la tête. Vers le milieu du cinquième siècle, Dulcide ou Dulcice, évêque d'Agen, fit bâtir une église sous l'invocation de saint Caprais. La vie de ce martyr a été écrite par Bernard Labenazie; Agen, 1714, in-12.

Histoire littéraire de France, III, 278. — Baillet, *Vie des Saints*. — André de Bellecombe, *Essais historiques sur l'Agenais*, t. III, p. 233.

CAPRAIS (*saint*), ou *Capraise*, mort le 1[er] juin 430. Après s'être livré à l'étude de l'éloquence et de la philosophie, il renonça au monde, et se retira dans une solitude des Vosges. Là un jeune seigneur, Honorat, qui depuis fut évêque d'Arles, vint le trouver. Ils firent ensemble divers pèlerinages. Arrivés dans l'île de Lérins (Var), Honorat fonda le célèbre monastère de ce nom, dont il ne consentit à être le chef que sous la direction de Caprais.

Baillet, *Vies des Saints*. — *Histoire littéraire de la France*, t. III, 372.

CAPRALIS. *Voy.* CABRAL.

CAPRANICA (*Dominique*), cardinal italien, né à Capranica, près de Palestrine, le 31 mai 1400, mort le 1[er] septembre 1458. Il fit ses études à Padoue et à Bologne, et devint l'un des hommes les plus savants de son temps. Le pape Martin V le pourvut de divers emplois importants, lui donna le gouvernement d'Imola, et le fit cardinal en 1426; mais ce pontife étant mort en 1431 sans avoir remis à Capranica la barrette et l'anneau, marques de la dignité de prince de l'Église, les autres cardinaux refusèrent de l'admettre au conclave. Capranica adressa au nouveau pape, Eugène IV, une protestation solennelle; mais, au lieu d'en obtenir justice, le pape fit instruire contre lui, le dépouilla de ses titres, et fit saisir ses revenus, même particuliers. Capranica s'adressa alors au concile de Bâle, qui le rétablit dans sa dignité. Eugène, mieux éclairé, fit à son tour des démarches pour apaiser le cardinal, justement irrité. Non-seulement il le confirma dans ses anciennes charges, mais il l'envoya en 1443, comme légat, pour chasser François Sforce, qui s'était emparé de la Marche d'Ancône. Capranica ne réussit pas : il fut vaincu, blessé, et obligé de prendre un déguisement pour échapper à l'ennemi. En 1445, nommé au gouvernement de Pérouse, il y rétablit l'ordre et la sûreté. Nicolas V le prit en affection; et, s'en étant servi utilement auprès d'Alfonse V, roi d'Aragon, il le récompensa par la charge de grand pénitencier. Capranica a laissé : *Italica constituenda, ad Alfonsum regem*, dans l'*Hispania illustrata* d'André Schott, t. 1[er]; — *de Ratione pontificatus maximi administrandi;* — *de Actione belli contra Turcos gerendi;* — *de Contemptu mundi;* Florence, 1477, in-4°; traduit en italien, Florence, 1477, in-4°, et Venise, 1478, in-4°. Ce ouvrage a eu de nombreuses éditions dans la plupart des langues d'Europe.

Ciaconius, *Epitome Pontificum Romanorum*. — Platina, *de Vitis Pontificum*. — Sponde, *Continuatio Annalium*. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, quinzième siècle. — B. Pogge, *Vie de Capranica*, dans Baluze, *Miscell.*, III, 263. — Michel Catalani, *Vie de Capranica;* Fermo, 1793, in-4°.

*CAPRANO (*Pietro*), prélat et savant italien, né à Rome en 1739, mort dans la même ville le 24 février 1834. Il fut reçu docteur en théologie à l'université Grégorienne, nommé professeur d'histoire ecclésiastique et bibliothécaire de la même université. Pie VII le nomma prélat de la chambre, et secrétaire de la commission chargée de la correction des livres liturgiques de l'Église orientale. Léon XII promut Caprano à l'archevêché d'Iconium, le nomma secrétaire de la Propagande, et cardinal en 1828. Enfin Pie VIII le fit préfet de la congrégation de l'Index, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Henrion, *Annuaire biographique*.

CAPRARA (*Albert*, comte DE), général et diplomate autrichien, né à Bologne en 1630, mort après 1686. Neveu du célèbre général Piccolomini, il entra, comme son frère aîné, au service de l'Autriche. Il combattit surtout en Hongrie, mais ne commanda jamais en chef des armées; sa gloire a été effacée dans cette carrière par celle de son frère aîné. On connaît Albert surtout comme littérateur et comme diplomate; c'est en cette qualité qu'en 1682 il fut envoyé près de la Porte Ottomane pour obtenir la prolongation de la trêve; mais la Porte, excitée par les révoltés hongrois et transylvains, persista dans ses prétentions exorbitantes, entre autres celle d'un tribut annuel d'un million de francs, prétentions exprimées avec les formes les plus insultantes. Le comte Caprara revint donc sans résultat dans la ville de Vienne, qui, l'année suivante, vit les Turcs sous ses murs. Mais la fortune leur ayant été défavorable, ils se virent, quelques années plus tard, forcés de traiter avec le cabinet de Vienne, qui, en 1685, envoya Caprara pour la seconde fois à Constantinople. Après cette époque, il semble s'être retiré du service actif; car il n'est plus question de lui. Ses ouvrages sont surtout des traductions; en voici les titres : *l'Uso degli Passioni*, traduit du français du P. Senault; Bologne, 1662, in-8°; — *Seneca, della Clemenza;* Lyon, 1664, in-4°; — *Seneca, della Brevità della Vita, parafrasi;* Bologne, 1664, in-12; — *Seneca, della Collera, parafrasi;* Bologne, 1688, in-12; — *il Disinganno, ovvero il pastore della notte felice, tradotto dallo spagnuolo;* Venise, 1681, in-12; — *Relazione del viaggio fatto a Constantinopoli, e ritorno in Germa-*

nia, dell. illustr. conte Alberto Caprara, per trattare la continuazione della tregua; Bologne, 1684, in-12; relation rédigée, sur l'ordre de Caprara, par son secrétaire et compagnon Giovanni Benaglia; elle fut traduite en allemand, Francfort, 1687, in-8°; — quelques pièces de circonstance.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Hammer, *Histoire des Ottomans.* — Ersch et Gruber, *Allg. Encyclop.*

CAPRARA (*Ænéas-Sylvius*, comte DE), frère du précédent, général allemand, d'origine italienne, né à Bologne en 1631, mort le 3 février 1701. Il était d'une noble famille de Bologne, où son père, le comte Nicolas Caprara, était sénateur; le célèbre Piccolomini était son oncle, et Montecuculli son parent. A la fin de la guerre de trente ans, il suivit ce dernier en Suède, en Allemagne, en Italie. Il fit quarante-quatre campagnes au service de l'empereur. Battu en Allemagne en 1674 par Turenne, il fut plus heureux en Hongrie en 1683, et en 1685 il enleva Neuhausel aux Turcs. La mésintelligence qui régna souvent entre lui et les officiers placés sous ses ordres nuisit à ses succès : on lui reproche aussi de s'être prononcé dans le conseil inférieur contre le prince Eugène, dont il enviait la gloire. Ce qui lui fait plus d'honneur, c'est le talent diplomatique dont il fit preuve dans plusieurs occasions.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.*

CAPRARA (*Jean-Baptiste*), prélat et homme d'État italien, mort à Paris en 1810. Il était né à Bologne en 1733, fils de François, comte de Montecuculli; mais il porta toujours le nom des *Caprara*, l'une des maisons les plus célèbres d'Italie, dont sa mère était le dernier rejeton. Jeune encore, il entra dans l'Église. Son mérite et la connaissance toute spéciale qu'il avait du droit politique fixèrent sur lui l'attention du pape Benoît XIV, qui le nomma vice-légat à Ravenne, quoiqu'il ne fût pas encore âgé de vingt-cinq ans. Sous le pape Clément XIII, Caprara fut, en 1767, envoyé à Cologne avec le titre de nonce; en 1775, Pie VI le fit passer à Lucerne en la même qualité. En 1785 il eut la nonciature de Vienne, où il se fit aimer par sa bienfaisance. Nommé cardinal en 1792, il revint l'année suivante à Rome, et passa, en 1800, à l'évêché d'Iesi. Dans un moment de disette, au milieu d'un froid cruel, il fit les plus généreux sacrifices pour secourir le troupeau dont la direction lui était confiée. En 1801, il fut nommé légat auprès de la république française, dirigée par Napoléon Bonaparte, premier consul. Il s'acquitta d'une manière remarquable de sa mission, qui avait pour but l'adoption du concordat et le rétablissement du culte catholique en France; il constata solennellement ce rétablissement, en célébrant, le jour de Pâques 1802, la messe dans l'église Notre-Dame de Paris, en présence des principales autorités. C'est lui qui sacra Napoléon roi d'Italie, à Milan, en 1805. Pendant neuf ans il eut des relations très-fréquentes avec le gouvernement français, et mourut à Paris, aveugle et infirme, mais entouré d'une grande considération. Il fut inhumé dans l'église Sainte-Geneviève, en vertu d'un décret impérial. On a de ce prélat : *Concordat et recueil des bulles et brefs de N. S. P. le pape Pie VII sur les affaires de l'Église de France;* Paris, an X (1802), in-8°, avec tableau. [*Enc. des g. du m.*]

Bourgoing, *Mémoires de Pie VI.* — *Moniteur*, 1 brumaire an VIII et 19 germinal an IX.

CAPRÉ (*François*), jurisconsulte et historien savoisien, mort en 1705. Il était président de la chambre des comptes de Savoie. On a de lui : *Catalogue des chevaliers de l'Annonciade de Savoie*, depuis son institution par Amédée VI jusqu'à Charles-Emmanuel, suivi d'un *Traité du Saint-Suaire de Turin;* Turin, 1654, in-fol.; — *Traité historique de la chambre des comptes de Savoie;* Lyon, 1662, in-4°, avec 142 gravures.

Feller, *Dictionnaire historique.*

CAPREOLE ou **CAPREOLUS** (*Jean*), théologien et dominicain français, né dans les environs de Rodez, mort dans cette ville en 1444. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique à Rodez, vint enseigner à Paris en 1409, et y prit ses licences en 1411. Il soutenait si heureusement la doctrine de saint Thomas, qu'il fut surnommé *le prince des Thomistes*. Ses supérieurs l'envoyèrent à Toulouse présider aux études de son ordre. On a de Capreole : quatre livres de *Commentaires sur le Maître des sentences*, et une *Défense de la doctrine de saint Thomas;* Venise, 1483, in-fol.

Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum.* — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.*

CAPREOLE ou **CAPREOLUS** (*Andrea*), théologien et canoniste italien, né à Brescia en 1571. On a de lui un *Traité des cas ecclésiastiques;* Brescia, 1571.

Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques*, seizième siècle, p. 933. — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.*

CAPREOLE, CAPREOLUS ou **CAVRIOLO** (*Élie*), jurisconsulte italien, natif de Brescia, mort en 1519. On a de lui : *Chronica de Rebus Brixianorum ad senatum populumque Brixianum opus*, ouvrage imprimé dans le *Thesaurus Antiquitatum Italiæ* de Burmann, et traduit en italien par Spini; Brescia, 1585, in-4°; — *de Confirmatione christianæ fidei;* Brescia, 1499, in-4°; — *Defensio statuti Brixiensium;* — *de Ambitione et Sumptibus funerum minuendis.*

Leandro Alberti, *Descriptio Italiæ.* — Le Mire, *Scriptores XVIII sæculi.*

CAPREOLUS, évêque de Carthage, vivait dans la première moitié du cinquième siècle (1). Il prit une part active aux disputes qui agitèrent l'Église à cette époque, et il combattit les opinions des hérétiques dans divers écrits, dont deux seulement sont venus jusqu'à nous: une lettre

(1) Du septième siècle, d'après la *Biogr. univers.*

en grec, adressée au synode d'Éphèse, et une épître aux Espagnols Vital et Constance contre la doctrine de Nestorius. On les trouve dans les recueils de *Conciles* publiés par Labbe et Hardouin, et dans la *Biblioth. des Pères*. G. B.

Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum Historia*, t. I, p. 430.—Dupin, *Bibl. des Auteurs ecclésiastiques*, t. IV, p. 49. —D. Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. XIII, p. 496.

*CAPREOLUS (*Jacques*), philosophe et mathématicien français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Arithmetica;* Paris, 1622, in-4°;— *de Sphæra;* Paris, 1623, 1629 et 1640, in-8°; — *Oratio cardinali Lugdunensi Alphonso Richelio, habita an.* 1647 *in auditorio regio Cameracensi;* 1647, in-8°; — *Disputatio de libero Arbitrio;* Paris, 1649, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

CAPRETA ou CAPRETTA (*Gaudenzio-Erich*), canoniste italien, né à Venise le 22 novembre 1730, mort à Parme le 11 novembre 1806. Il enseigna la théologie à Florence, à Pavie, et enfin à Parme. On a de lui : *Gustavus III, Sueciæ rex, regiæ potestatis restitutor ac publicæ tranquillitatis assertor;* Parme, 1784 : cet ouvrage fut présenté par l'auteur à Gustave III, roi de Suède, lors de son passage à Parme.

Belliomo, *Oraison funèbre de Capretta;* Venise, 1806.

*CAPRIANO (*Jean-Pierre*), littérateur italien, natif de Brescia, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : *della vera Poetica libro uno;* Venise, 1555, in-4°.

Cinelli, *Bibl.*

CAPRIATA (*Pietro-Giovanni*), jurisconsulte et historien; natif de Gênes, mort vers 1660. Outre son talent d'avocat, il réussissait surtout, suivant Paulus Amantius, à terminer les procès par la voie de conciliation. Comme historien, ses travaux sont estimables par leur netteté et leur exactitude. On cite de lui : *Istoria sopra i movimenti d' arme successi in Italia dell' anno* 1613 *fino al* 1646; 2 parties, Gênes, 1644-1648, in-8°.

Bayle, *Dictionnaire critique*. — Soprani, *Scrit. Liguri*. — Oldoin, *Athenæum liguric.*

*CAPRICORNUS ou STEINBOCK (*Samuel*), musicien allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Raptus Proserpinæ;* Stuttgard, 1662, in-4°; — *Opus aureum Missarum ad* 6, 10 *et* 12; — *Sonus redactus cum Basso ad Organum;* Francfort, 1670, in-fol.;— *Neu-angestimmte und erfreuliche Tafel-Musick mit* 2, 3, 4 *and* 5 *Vokalstimmen und Basso continuo* (Nouvelles chansons bachiques, mises en musique à 2, 3, 4 et 5 voix, et à basse continue); Francfort, 1670, in-fol.; — *Theatri musici pars prima auctior et correctior;* Wurzbourg, 1670, in-fol.; — *Continuirte neu-angestimmte und erfreuliche Tafel-Musik* (Suite des chansons à boire mises en musique); Dillingen, 1671, in-fol.

Gerber, *Künstler-Lexicon.*

*CAPRINI ou CAPRINUS (*Gian-Antonio*), théologien et philosophe napolitain, né à Aquila en 1614. Il appartenait à la compagnie de Jésus, et fut professeur de belles-lettres et de philosophie dans plusieurs maisons de son ordre, et recteur de divers colléges. Il a publié, sous le pseudonyme de *Siderius Leo : Apes Barberinæ universa philosophia; — de Motu Trepidationis terræ; — Lux philosophica.*

Bayle, *Dict. histor.* — Alegambe, *Bibl. Script. societ. Jesu.* — Toppi, *Bibl. Napolet.*

CAPRONA (*Arcangelo* DE), franciscain et prédicateur sicilien, né à Palerme, mort à Trapani en 1577. Il entra à dix-huit ans dans un couvent de capucins, malgré l'opposition de sa famille. Il prêcha avec talent dans les principales villes de Sicile, et fonda à Trapani trois confréries de son ordre et un hôpital public. On a de lui : *Statuta et Documenta pro confraternitatibus domus hospitalis Montis Pietatis et Misericordiæ in civitate Drepanensi.*

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*. — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.*

*CAPSIUS (*Henri*), théologien luthérien allemand, né à Gorden, près de Ritzebuttel, dans le duché de Holstein; mort, le 9 mai 1706, à Burg (dans la même contrée). Après avoir étudié à Wittemberg, il fut élu en 1670 pasteur à Burg, où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui : *Disputatio de Ionæ diaplo thalassio;* Wittenberg, 1659 et 1667, in-4°; — *Disp. de Mysterio Verbi;* Wittenb., 1659, in-4°; — *Disp. de Papistarum Consensu;* Wittenberg, 1660, in-4°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CAPTAL DE BUCH. *Voy.* GRAILLY.

CAPUA (*Andrea* DA), jurisconsulte napolitain, vivait en 1282. Il était avocat fiscal à Naples, et a écrit sur le Digeste, le Code et les Constitutions de Naples.

Moréri, *Dict. hist.*

CAPUA (*Bartolomeo* DA), jurisconsulte napolitain, mort en 1300. Il occupa longtemps les emplois les plus élevés du royaume de Naples. On a de lui : *Glossæ ad Constitutiones regni Neapolitani;* Venise, 1594, in-fol.; — *Singularia juris;* Francfort, 1596, 2 vol.

Denis Simon, *Bibl. hist. des Auteurs de Droit.*—Moréri, *Dict. hist.*

CAPUA ou DI CAPOA (*Leonardo*), médecin napolitain, né à Bagnolo en 1617, mort le 17 janvier 1695. Il étudia d'abord la philosophie et la théologie chez les jésuites, et s'appliqua ensuite à la jurisprudence, qu'il abandonna à son tour pour la médecine. Ce fut alors qu'il apprit le grec, afin de pouvoir lire dans leur langue Hippocrate, Galien, etc. En 1630, il revint à Bagnolo; mais ayant été impliqué dans un assassinat, il s'enfuit à Naples, où, quelques années après, il fonda l'Académie des *Investigati*, destinée particulièrement aux progrès de la médecine. Capua inspira à cette académie son goût pour la chimie, et en même temps son aversion pour la médecine ga-

lénique. Imbu d'ailleurs d'un pyrrhonisme outré, il fit consister ses recherches à prouver combien il y avait d'incertitude dans la médecine et dans l'efficacité des remèdes. Cette opinion lui attira la haine de ses confrères et en partie celle du public, qu'il privait d'une ressource précieuse, l'espérance. Capua se mit au-dessus des reproches dont on l'assaillit, et se crut amplement dédommagé par l'estime de la reine Christine de Suède, et par la place que l'Académie des Arcades de Rome lui accorda dans son sein, sous le nom d'*Alcestus Cillenius*. Capua a laissé : *Lezioni intorno alla natura delle Mofette;* Naples, 1683, in-4°, et 1714, in-8°; — *Raggionamenti intorno alla Incertezza de' Medicamenti*; Naples, 1689 et 1695, in-4°; — *Del parere del signor Lionardo di Capua, divisato in otto raggionamenti, ne' quali narrandosi l'origine e il progresso della medicina, l' incertezza della medesima si fa manifesta;* Venise, 1681, in-4°; Naples, 1689 et 1695, in-4°; 1714, 2 vol. in-8°; en anglais, Londres, 1684, in-8°; — *Vita Andreæ Cantelmi cardinalis;* Naples, 1693, in-4°. La vie de Capua a été écrite par N. Amenta, et son éloge par Hyacinthe Gimma et Nicolas Crescenzio.

Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine.*

* CAPUGNANO (*Jérôme-Jean* DE), théologien italien, natif de Venise, vivait en 1646. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Officium hebdomadæ sanctæ, per magistrum Hieronymum-Joanninum a Capugnano, instituti prædicatorum;* Venise, 1636, in-16. Cet opuscule confirme un fait rapporté par Maximilien Misson dans son *Nouveau Voyage d'Italie* (la Haye, 1702, 3 vol. in-12), et révoqué en doute par le P. Labat, savoir, qu'à l'époque où vivait Capugnano on offrait encore à Gênes, à la vénération des fidèles, la queue de l'âne sur lequel Jésus-Christ avait fait son entrée triomphante à Jérusalem, relique conservée sans art humain, fraîche et incorruptible : *Degno è ancora di sapere, come la coda d' uno di quei animali, in questo atto adoperati del Signore, senza arte humana, incorruttibile si conserva oggidì in Genoa, presso i miei padri di San Domenico, facendo pia remembranza della umilità ch' ebbe il figliuol d' Iddio per noi in questa entrata*, etc.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel.*

* CAPURO (*Francesco*), peintre génois, vivait vers 1634. Il passa une grande partie de sa vie à Modène, où il travailla presque constamment pour la cour : aussi ses productions publiques sont-elles rares. Il alla ensuite à Naples, où il exécuta divers travaux sous la direction de l'Espagnolet. Capuro emprunta beaucoup au coloris de ce maître, sans pourtant négliger la correction de dessin et l'heureuse composition de *Fiasella*, son premier maître. Il composa, en suivant cette manière, des tableaux en demi-figures qui ont contribué, plus que tous ses autres ouvrages, à établir sa réputation.

Raffaello Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

* CAPURON (*Joseph*), médecin français, né à la Roque Saint-Servien en 1767, mort vers 1849. Il fit ses études à la faculté de Montpellier, où il devint ensuite professeur. Il se fit recevoir en 1801 à la faculté de Paris, dont il fut agrégé libre. On a de lui : *Nova medicinæ Elementa;* 1804 et 1812, in-8°; — *Aphrodisiographie*, ou *Tableau de la maladie vénérienne;* 1807, in-8°; — *Nouveau Dictionnaire de Médecine, Chirurgie, Chimie, Botanique et Art vétérinaire*, en collaboration avec Nysten; 1810, in-8°; — *Cours théorique et pratique d'Accouchements;* 1811 et 1816, in-8°; — *Traité des Maladies des Femmes;* 1812, in-8°; — *Traité des Maladies des Enfants;* 1812, in-8°; — *Manuel des Dames de Charité;* 1816, in-12. Ces ouvrages ont tous été publiés à Paris.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Les Médecins de Paris jugés par leurs œuvres.* — *Biographie des Contemporains.*

* CAPUTI (*Octave*), littérateur italien, natif de Cosenza, vivait à la fin du seizième siècle. On a de lui : *la Pompa funerale fatta in Napoli, nell' esequie del catolico re Filippo II di Austria;* Naples, 1599, in-4°.

Gotz, *Merkwürdigkeiten der Dresdner Bibliothek* (Curiosités de la Biblioth. de Dresde), III, 244. — Clément, *Bibl. cur.*, VI, 241.

* CAPUTI (*Antoine*), biographe italien, de l'ordre des Capucins, natif de la Pouille, vivait dans le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *la Vita del P. Archangelo Scoto, capuccino;* Naples, 1650, in-12; Bologne, 1656, in-12; — *la Vita della S. Febronia vergine;* Venise, 1660, in-12.

Bernardo a Bononia, *Bibliotheca Capuccin.*

* CAPUZZI (*Antonio*), compositeur italien, né à Brescia en 1740. Il était un des meilleurs élèves de Tartini, et reçut des leçons de composition de Bertoni. En 1796, il fit un voyage à Londres, où il composa plusieurs ouvrages. A son retour, il devint professeur de violon de l'Institut musical de Bergame, et directeur de l'orchestre de Sainte-Marie-Majeure. On a de lui : *la Villageoise enlevée*, ballet; Londres, 1796; trois recueils de *Quintetti* (Venise); deux de *Quatuor* (Vienne), et deux concertos pour violon; Bologne, 1812.

Dictionnaire des musiciens (1810). — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

CARA (*Pierre*, comte DE), littérateur et jurisconsulte italien, né à Saint-Germain, près de Verceil, en Piémont, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. On a de lui : *Petri Caræ, jurisconsulti clarissimi et in Pedemonte senatoris et illustrissimi duci Sabaudiæ consiliarii, Orationes et Epistolæ;* Lyon, 1497, in-4°. Adelung cite une seconde édition de cet ouvrage, sous le titre de : *Orationes, accedunt epistolæ ab ipso et ad ipsum scriptæ, castigatæ ab Joh. Bremia;* Turin, 1520, in-4°.

Catal. de la Bibl. imp. de Paris. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

CARA-YOUSOUF, premier prince de la dynastie turcomane du *Mouton-Noir*, vivait au commencement du quinzième siècle. Fils de Cara-Mohammed, commandant d'une horde de Turcomans au service d'Aveis, sultan de Bagdad, il fut d'abord un chef de brigands plutôt qu'un souverain. Placé dans le Diarbekir, au pied des montagnes de l'Arménie, toujours prêt à dévaster les plaines de l'Irak, il se rendit redoutable aux habitants des bords de l'Euphrate, et surtout aux caravanes de la Mecque. L'approche de Timour-Leng, déjà maître de Bagdad, le força, en 1394, à quitter Alandschik, sa résidence, et à s'enfuir dans les montagnes. Dès que Timour se fut éloigné pour de nouvelles expéditions, Cara-Yousouf s'unit à Ahmed-Dschelair, sultan de l'Irak, qui avait trouvé un refuge auprès de Berkuk, sultan d'Égypte, et venait de rentrer à Bagdad. Le retour du conquérant tartare força le prince turcoman et son allié à s'enfuir encore une fois. Ils se sauvèrent d'abord en Syrie ; et comme Timourtasch, commandant militaire d'Alep pour Berkuk, s'opposait, les armes à la main, à la continuation de leur fuite vers l'Égypte, ils se rendirent tous deux à la cour du sultan Bajazeth-Ilderrim en 1400. L'asile accordé à ces princes fugitifs fut une des causes de la guerre entre Timour et Bajazeth. Les Osmanlis furent complétement battus à la bataille d'Angora (Ancyre), le 19 de zulcada de l'an 804 de l'hégire (18 juin 1402) ; mais Timour survécut moins de trois ans à sa victoire. Cara-Yousouf reprit sur les fils du conquérant le Diarbekir, le Kurdistan, l'Aderbidjan et une partie de l'Arménie et de la Géorgie, et enleva l'Irak à Ahmed-Dschelair, qui fut tué dans la lutte en 1410. Là s'arrêtèrent les succès de Cara-Yousouf; il rencontra dans Schah-Rokh, fils de Timour, un redoutable adversaire, et mourut dans son camp d'Aougian, près de Tauris, l'an 823 de l'hégire (1520), laissant deux fils, Iskander et Djehan-Schah, qui se disputèrent ses États ; le dernier l'emporta, grâce à l'appui de Schah-Rokh, mais il fut vaincu à son tour vers 1466 par Ouzouz-Hassan, chef de la tribu turcomane du *Mouton-Blanc*.

De Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*. — Cherif-Eddin-Ali, *Histoire de Timour-Beg*, traduite en français par Petit de la Croix. — Raschid-Eddin, *Histoire des Mongols de la Perse*, traduite en français par M. Quatremère. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

CARA-YAZIDJI-ABDUL-HALIM, chef de rebelles sous Mahomet III, mort en 1602. Les troupes soldées qui, à Keresztes, n'avaient pas répondu à l'appel du grand vizir Djighala, et que celui-ci avait flétries du nom de *firari* (fuyards), s'étaient réfugiées dans l'Asie Mineure. Cara-Yazidji, alors buluk-bachi (colonel) des Segbans, se mit à leur tête. Il se faisait passer pour un prince de l'antique maison des Benou-Cheddad, et prétendait que le prophète lui avait promis en songe l'empire de l'Anatolie. Suivi d'une foule d'aventuriers et de brigands, il s'empara de Roha (Édesse), et parvint à gagner à sa cause Hussein-Pacha, que le sultan envoyait contre lui. Forcé de capituler dans Roha faute de vivres, il fit ses conditions, s'assura le gouvernement d'Amassia, et livra à ce prix Hussein-Pacha, qui fut conduit à Constantinople et périt dans les tortures. Cara-Yazidji, au lieu de se rendre à Amassia, persista dans la révolte, se réunit à son frère Deli-Hussein, gouverneur de Bagdad, et battit complétement l'armée ottomane, commandée par les vizirs Haçan et Hadji-Ibrahim. Enorgueilli par sa victoire, il s'arrogea tous les droits de la souveraineté, se forma une cour, et se donna le titre de Halim-Châh (*toujours victorieux*) : cependant il fut battu à son tour par Sokolli-Haçan-Pacha à Sepetli, près d'Elbistan, et se réfugia dans les montagnes de Djanik, sur les bords de la mer Noire. Il mourut bientôt (1601), et fut remplacé par son frère Deli-Hussein : celui-ci fit sa soumission en 1603, et reçut en récompense le gouvernement de Bosnie. Il marcha de concert avec le séraskier Mohammed-Pacha contre Pest, et eut avec les Impériaux des engagements dans lesquels il perdit six mille hommes. A la fin de la campagne il fut chargé de la défense d'Essek, puis transféré au gouvernement de Temeswar. Il s'y rendit odieux par ses extorsions et ses violences. Le grand vizir, qui désirait se débarrasser de lui, provoqua un mouvement des habitants, qui tombèrent sur le gouverneur un jour qu'il se rendait à la chasse, et massacrèrent presque tous les hommes de sa suite. Deli-Hussein se sauva à Belgrade, et fut condamné à la peine capitale en 1605, comme coupable d'avoir offert au pape de lui livrer une ville dalmate moyennant 100,000 ducats. Malgré la mort de ses deux principaux chefs, l'insurrection des Firari, une des plus graves qui eussent éclaté depuis la fondation de l'empire ottoman, devint, pendant trente ans, une source de divisions intestines, et fut sur le point de soustraire l'Asie à la domination des Osmanlis.

De Hammer, *Histoire de l'empire Ottoman*, l. XLI et XLII. — Jouannin et J. Van Graver, *Turquie*, dans l'*Univers pittoresque*.

CARA-MOUSTAPHA, grand vizir de Mahomet IV, né à Merzisour en 1634 (1044 de l'hégire), mis à mort à Belgrade le 26 déc. 1683 (6 mouharrem 1095). Fils de Ouredj-Bey, capitaine de spahis tué devant Bagdad, il dut un avancement rapide à l'amitié du grand vizir Kupruli-Mohammed, qui le fit élever avec son propre fils Ahmed, et le désigna à la place de grand écuyer en 1661. Cara-Moustapha était caimacan lorsqu'il fut nommé grand vizir en 1676 (1087), après la mort de son beau-frère Ahmed-Pacha ; mais il ne fit preuve que d'orgueil, d'avarice et de cruauté dans ce poste, où les deux Kupruli avaient déployé tant de talent et de vertu. Il eut presque dès le début de son ministère une vive altercation avec l'ambassadeur français, M. de Nointel, qui refusa de s'asseoir au-dessous du

sopha sur lequel était placé le grand vizir, et menaça de quitter Constantinople. Cara-Moustapha, en rendant compte au sultan de la conduite de M. de Nointel, prétendit qu'elle n'avait rien d'étonnant chez des Français, qui, dit-il, *ont toujours fait des folies*. Un autre ambassadeur de France, le comte Joseph de Guilleragues, n'eut pas moins à se plaindre de l'orgueil despotique du grand vizir, qui semblait avoir pris à tâche de mécontenter les représentants de toutes les puissances chrétiennes : M. de Guilleragues fut enfermé aux Sept-Tours, et n'obtint sa liberté qu'à prix d'argent. Le ministre, aussi avide qu'orgueilleux, extorquait à son profit des sommes énormes aux provinces tributaires de la Turquie. L'insurrection de la Hongrie vint lui offrir l'occasion de justifier sa faveur près du sultan par des succès éclatants. Les Hongrois, exaspérés par l'oppression que Léopold faisait peser sur eux, se révoltèrent en 1677, sous la conduite du comte Éméric de Tekeli. Celui-ci inscrivit sur ses drapeaux la noble devise : *Pro Deo et patria*, et battit plusieurs fois les oppresseurs de son pays; mais, se voyant abandonné par la plupart des magnats, il demanda secours au sultan en 1682, et offrit de reconnaître la suzeraineté de la Porte. Le sultan Mohammed, sans tenir compte de la trêve conclue en 1665 avec l'Autriche par Kupruli-Ahmed-Pacha, nomma Tekeli roi des Kruczes (Kourous-Krali), et ordonna à Ibrahim-Pacha, gouverneur de Bude, et à Michel-Apafy, vayvode de Transylvanie, de le soutenir contre l'empereur, en attendant l'arrivée du grand vizir lui-même. Le 18 mars 1683, Kupruli reçut du sultan l'étendard de Mahomet, et marcha sur l'Autriche, guidé par Tekeli. Il résolut, malgré l'avis d'Ibrahim-Pacha et du prince hongrois, de tenter le siége de Vienne. Léopold quitta cette ville, que le comte de Wurtemberg fut chargé de défendre avec dix mille hommes environ. L'armée ottomane, forte de deux cent mille hommes, arriva devant Vienne le 14 juillet 1683 (19 redjeb 1094). Les Turks livrèrent inutilement dix-huit assauts partiels. Une attaque générale eût probablement réussi; mais l'avarice du grand vizir l'empêcha de profiter de l'ardeur de son armée. Dans la persuasion que Vienne devait renfermer d'immenses trésors, il ne put se décider à les abandonner au pillage, et refusa obstinément de donner l'ordre de l'assaut. Sobieski, accourant au secours de Vienne, se joignit au duc de Lorraine, et mit l'armée ottomane en pleine déroute le 12 septembre. Cara-Moustapha, abandonnant à la hâte le champ de bataille, se réfugia à Raab, où il rallia les débris de son armée. Il rejeta sur un autre la responsabilité de sa défaite, et fit trancher la tête à Ibrahim-Pacha, beilerbei de Bude. Ce crime ne lui rendit pas la victoire. Une nouvelle défaite à Parkang, et la prise de Gran par les Polonais, décidèrent le Grand Seigneur à signer l'arrêt de mort de son ministre.

Demetrius Cantemir, *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'Empire Ottoman*. — Salvandy, *Histoire de J. Sobieski*. — Joannis et J. Van Graver, *Turquie*, dans l'*Univers pittoresque*. — Hammer, *Hist. de l'Empire Ottoman*.

CARABANTES (*Joseph* DE), théologien espagnol, né en 1628, mort en 1694. Il était de l'ordre des Capucins, et il travailla avec ardeur à la préparation du christianisme parmi les peuplades sauvages de l'Amérique. On a de lui : *Ars addicendi atque docendi idiomata pro missionnariis ad conversionem Indorum abeuntibus; — Lexicon, seu vocabularium verborum, adverbiorum, conjunctionum et interjectionum ad meliorem intelligentiam significationemque verborum Indorum; — Practica de missiones, remedio de peccadores sacado della divina Escritura y della ensennanza apostolica*, 2 vol. in-4° publiés, le premier à Léon, 1674, le second à Madrid, 1678; — *Practicas dominiciales, y lectiones, doctrinales de las cosas mas essenciales sobre los evangelicos*; Madrid, 1686, 1687, 2 vol. in-8°.

Diego Gonzalès de Quiroga, *da Vida, Virtutes, Predication y Prodigios del P. Carabantes*; Madrid, 1705, in-4°.

CARACALLA (*Antonius-Bassianus*), empereur romain, fils de Septime-Sévère, né à Lyon le 4 avril 188, mort à Édesse le 8 avril 217. Les médailles le nomment *Antoninus*, nom qu'il avait pris en commémoration des vertus d'Antonin le Pieux; mais la postérité le lui a retiré, pour ne lui laisser que celui d'un vêtement gaulois qu'il affectionnait, *Caracalla*. Dans son enfance il annonçait un heureux naturel : Élien Spartien nous le dépeint d'un caractère doux, spirituel, aimant, ingénieux; il ne pouvait supporter la vue des supplices. Sévère ne tarda point à faire déclarer César l'enfant qui plaisait tant au peuple et à l'armée. Le lieu où Caracalla fut proclamé est près de Viminatium, dans la Mœsie, sur le Danube; à cette occasion il fut appelé *Marc-Aurèle*, et cet honneur n'était pas aussi exagéré qu'on le pourrait croire, si l'on considère d'une part la manie des Romains de convertir en titres d'honneur les noms des grands hommes, et de l'autre la bonté, la sagesse de caractère que faisaient présager les premières années de Caracalla. Mais ses cruelles dispositions se déclarèrent au sortir de l'enfance : sa figure prit une expression sévère et chagrine; il eut le regard menaçant, au point que beaucoup de personnes doutaient que ce fût le même homme. Ses héros étaient Alexandre, et plus tard Achille; mais ses modèles furent Tibère et Sylla, dont il prononça publiquement l'éloge.

Cependant le sénat avait, dès l'an 197, confirmé le titre de César à Caracalla, âgé de neuf ans; il n'en avait pas onze quand, à l'occasion de la prise de Ctésiphon par son père, les soldats le proclamèrent Auguste. Géta, son jeune frère, contre lequel il nourrissait une haine implacable et dont il devait un jour devenir l'assassin, fut alors décoré du titre de César. Quand Sévère

mourut, tous deux arrivèrent conjointement à l'empire (en 211). Caracalla fit bientôt tuer Géta dans la chambre même de sa mère, où il l'avait fait venir, sous prétexte de se réconcilier avec lui. De là il courut au camp des prétoriens, leur déclara qu'il venait d'échapper à un grand péril, et fit approuver son crime par les soldats en leur distribuant les trésors de Sévère. Le célèbre jurisconsulte Papinien ne fut pas si traitable; ce fut à l'occasion de ce meurtre qu'il répondit : *Il est plus facile de commettre un parricide que de l'excuser*. On rapporte que Caracalla, irrité des larmes de sa mère et des femmes qui l'entouraient, voulait les faire périr toutes, mais qu'il fut retenu par la crainte de soulever trop d'indignation contre lui. Cependant il ne craignit pas de faire tuer en sa présence le vertueux Papinien; il commanda la mort de quiconque avait eu des relations avec Géta, et immola surtout les affranchis qui géraient ses affaires. Petronius, Helvius Pertinax, Sammonicus, Serenus, Lætus Afer, Pompeianus et une multitude d'autres furent tués par ses ordres. Puis il alla dans la Gaule, comme pour préparer une expédition contre les Germains : là il commença par mettre à mort le gouverneur de la Narbonnaise, et fit si bien qu'il s'attira la haine de toute la contrée, pour avoir blessé tous les intérêts et heurté tous les droits. Dans une longue maladie qu'il fit pendant ce voyage, il se montra très-cruel envers tous ceux qui le soignaient. Quant à son expédition, elle lui valut le titre d'*Alemannicus* pour le haut fait suivant : Il avait fait convoquer toute la jeunesse de la nation gauloise, dont il se disait désormais l'ami; puis, subitement et pour se venger d'un revers qu'il avait essuyé, il fit impitoyablement massacrer tous ceux qui étaient venus à son appel.

Des bords du Rhin Caracalla se rendit sur le bas Danube, où il rencontra les Goths, sur lesquels il remporta quelques avantages; il traversa ensuite l'Hellespont, et visita les restes d'Ilion, en rendant de grands honneurs à Achille, auquel il fit élever une statue de bronze. Pour avoir, comme lui, un Patrocle à pleurer, il empoisonna son affranchi Festus, et n'épargna rien pour ses obsèques. Après avoir passé l'hiver à Nicomédie, il vint à Antioche, où il traita avec Artabane, roi des Parthes : il fit avec perfidie saisir et charger de chaînes Abgar, roi d'Édesse, ami des Romains, et le dépouilla de ses États. Il imagina aussi de mander Vologèse, roi d'Arménie, et de l'arrêter avec sa suite; mais ses troupes furent battues. Caracalla se dédommagea du mauvais succès de cette entreprise en livrant Alexandrie à toutes les horreurs du pillage : il voulait se venger des sarcasmes de ses habitants; le sang coula à grands flots pendant plusieurs jours. Pour lui, il consacrait dans le temple de Sérapis le glaive avec lequel Géta avait été tué. L'hommage qu'il rendait à ce dieu et la vénération qu'il vouait au tombeau d'Alexandre avaient été le prétexte de ce voyage; le massacre des habitants en était le but caché. Le carnage dura plusieurs jours, et le nombre des morts fut si grand que l'empereur n'osa l'énoncer dans sa lettre au sénat, se bornant à dire que tous avaient également mérité leur sort. Du haut du temple de Sérapis, il animait la rage des assassins. Il est singulier que ce soit ce même empereur qui accorda l'entrée dans le sénat à des Égyptiens. Rêvant toujours la conquête de l'Orient, il demanda en mariage la fille d'Artabane, pour avoir un prétexte de rupture avec le roi des Parthes. Il reçut un refus : aussitôt il ravagea les terres de ce peuple, prit Arbèles et menaça la Médie; enfin, sur la nouvelle que les Parthes formaient une armée dans les montagnes, il s'enfuit en Mésopotamie, et écrivit au sénat qu'il avait asservi tout l'Orient. Caracalla revint à Édesse; au mois d'avril il partit pour Carres afin d'y sacrifier au dieu Lunus. Chemin faisant, il descendit de cheval; aussitôt un centurion nommé Martialis, depuis longtemps dévoué à Macrin, préfet du prétoire, le frappa d'un coup de poignard, dont il mourut sur la place. Il était âgé de vingt-neuf ans, et avait régné six ans deux mois et deux jours.

Caracalla offre le résumé de tous ces monstres et de tous ces fous furieux qui avaient pesé sur Rome. Il y avait dans son caractère autant d'inconséquence que de cruauté : tantôt il faisait fondre les statues de Géta, dont il n'était permis ni de prononcer ni d'écrire le nom (on l'effaçait de toutes les inscriptions); tantôt il le pleurait amèrement, et les remords de son parricide le poursuivaient. Une autre fois, ayant consenti à l'apothéose de son frère, il dit : *Qu'il soit dieu, pourvu qu'il ne soit plus vivant!* Il ambitionnait les titres militaires et triomphaux, et avait pris les surnoms de *Germanicus*, *Alemannicus*, *Parthicus*, ce qui fit dire plaisamment à Helvius Pertinax qu'il avait droit aussi à se faire appeler *Geticus Maximus*, jeu de mots relatif à la mort de Géta. Spanheim, Burmann, Gibbon et d'autres ont attribué à Caracalla l'édit qui conféra à tous les habitants libres de l'empire le nom et les priviléges de citoyens romains. Quelques historiens revendiquent pour Marc-Aurèle l'honneur de cet édit. Ce prince semble avoir, en effet, étendu le droit de cité à toutes les provinces, mais avec des restrictions que Caracalla abrogea, dans un intérêt fiscal, il est vrai, et non par humanité. Les inscriptions de Caracalla et de Géta sont fort communes en Alsace; récemment on en a découvert une à Oberbronn. [P. GREGORY, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec additions.]

Dion Cassius, LXXVII, LXXVIII. — Hérodien, IV. — Spartian., *Vita Caracallæ*. — Aurel. Vict., *Epit.*; XX; *Cæs*, XXI. — Eutrope, XXI. — Le Nain de Tillemont, *Histoire des Empereurs*, tom. III. — Gibbon, ch. VI.

CARACCIO (*Antoine*), poëte italien, né à Nardo, dans la province de Lecce, en 1630; mort

à Rome le 14 février 1702. Il vécut longtemps à la cour du pape, et au service de la princesse Olimpia Aldobrandini et du cardinal J.-B. Spinola. Ses ouvrages lui valurent, de son vivant, une réputation qui ne s'est pas soutenue. On a de lui : *Fosforo, canzone epitalamica;* Lucques, 1650, in-4°; — *Poesie liriche;* Rome, 1689, in-4°; — *l'Imperio vindicato, poema eroico, cogli argomenti e chiave dell' allegoria;* Rome, 1690, in-4° : c'est un poëme en quarante chants, sur la conquête de Constantinople par les Latins; — *Il Corradino, tragedia;* Rome, 1694.

Crescimbeni, *Storia della volgar poesia*, p. 198, 287, 391. — Tiraboschi, *Storia della letteratura Italiana*. — *Biografia degli Uomini illustri del regno di Napoli*, vol. I.

CARACCIOLI, nom d'une célèbre famille napolitaine d'origine grecque. Elle a compté parmi ses membres des hommes d'État, des savants, etc., dont voici les principaux :

CARACCIOLI (*ser Gianni*), gentilhomme napolitain, assassiné en 1432. Il devint, en 1416, secrétaire de la reine Jeanne II, de Naples. La faveur de cette princesse lui valut bientôt la dignité de connétable et de grand sénéchal, avec le titre de duc de Vicence, comte d'Avellino et seigneur de Capoue. Pendant seize ans il exerça, sous le nom de Jeanne II, une autorité presque absolue. Mais son ambition et son arrogance le rendirent enfin suspect à la reine. Un complot se forma contre le grand sénéchal, du consentement de Jeanne. Celui-ci mariait son fils à la fille de Jacques Caldora ; les fêtes devaient se prolonger pendant huit jours dans le château même de la reine. Mais, dans la nuit qui précéda le dernier de ces jours, Gianni fut tué sur son lit, à coups d'épée et de hache. La reine témoigna d'abord une vive douleur de la mort de son favori; cependant elle confisqua tous ses biens, et donna des lettres de grâce aux meurtriers.

Giannone, *Istoria civile del regno di Napoli*, l. XXV, c. V. — Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*, vol. IX.

CARACCIOLI (*ser Gianni*), prince de Melfi, duc de Venouse, d'Ascoli et de Sora, grand sénéchal du royaume de Naples, né en 1480, mort à Suse en 1550. Après la conquête de Naples par Charles VIII, roi de France, Caraccioli s'attacha aux Français, et ne les abandonna que lorsqu'ils eurent entièrement perdu leur conquête. Il devint dès lors un des plus vaillants partisans de la cause espagnole. Chargé en 1528, par le prince d'Orange, de défendre Melfi contre l'armée de Lautrec, il résista avec courage aux bandes noires et à l'infanterie gasconne de Pietro Navaro. Après deux assauts meurtriers, la ville fut enlevée le 23 mars, et tous les soldats assiégés furent massacrés, à la réserve du prince de Melfi et d'un petit nombre de ses officiers. Caraccioli, conduit en France, fut rendu à la liberté; nommé lieutenant général par François Ier, il reçut les terres de Romorantin, Nogent-le-Rotrou et Brie-Comte-Robert, en dédommagement de celles qu'il perdait en Italie. Il se distingua dans la campagne de Provence en 1536, moins, il est vrai, par ses actions contre les ennemis que par son activité à ravager les pays par où ils devaient passer. Ses services, couronnés par la belle défense de Luxembourg en 1543, lui valurent le bâton de maréchal en 1544, et, l'année suivante, le gouvernement du Piémont.

Du Bellay, *Mémoires*. — Paul Jove, *Histor.*, l. XXV. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. XV. — *Histoire des Français*, t. XVII.

CARACCIOLI (*Jean-Antoine*), abbé de Saint-Victor, fils de ser Gianni, né à Melfi au commencement du seizième siècle, mort en 1569. Il entra dans les ordres, et fut pourvu en 1543 de l'abbaye de Saint-Victor, qu'il permuta en 1551, avec Louis de Lorraine, pour l'évêché de Troyes. Il se montra favorable à la réforme, au grand scandale de ses diocésains, qui le forcèrent à une rétractation publique. La déception qu'il éprouva de la part de Sixte IV, qui lui refusa le chapeau de cardinal, le rejeta dans le parti du protestantisme. Il prêcha ouvertement la réforme, et poussa, dit-on, le scandale jusqu'à se marier. Ce fait n'est pas certain; mais le reste de sa conduite suffisait pour lui attirer le mépris des catholiques, sans lui gagner l'estime du parti contraire. Caraccioli fut forcé de se démettre de son évêché, et alla mourir à Châteauneuf-sur-Loire. On a de lui : *Miroir de la vraie religion;* Paris, 1544, in-16; — une *Lettre* à Corneille Mais, évêque de Bitonte, pour justifier Montgommery de la mort de Henri II : cette lettre, datée de Paris le 14 juillet 1559, se trouve dans les *Epistolæ Principum* de Ruscelli; — une *Épître*, publiée en 1561, in-8°, sans indication de lieu, et commençant par ces mots : « Antoine, évêque et ministre du saint Évangile, à l'Église de Dieu qui est à Troyes, et aux fidèles en Jésus Christ. » Elle a été insérée dans les *Mémoires* de Condé; — une traduction italienne de l'*Éloge* latin de Henri, par Pierre Paschalius.

Lelong, *Bibl. hist. de la Fr.*, ed. Fontette. — La Croix du Maine, *Bibliothèque française*.— De Thou, *Histoire*, l. XXVIII. — Sainte-Marthe, *Gallia Christiana*. — Camusat, *Antiquit.* — Th. de Beze, *Histoire ecclésiastique*, t. I.

CARACCIOLI (*Robert*), théologien italien, né à Lecce, dans le royaume de Naples, en 1425; mort dans la même ville en 1475. Entré dans l'ordre des Frères Mineurs de Saint-François, il se distingua par son éloquence populaire. Calliste III le chargea, en 1457, d'aller recueillir dans le Milanais et le Montferrat le *décime* destiné à la guerre sainte contre les Turcs; Paul II le nomma en 1465 prédicateur apostolique à Ferrare, et Sixte IV lui donna en 1471 l'évêché d'Aquino. Caraccioli fut transféré en 1484 au siége épiscopal de Lecce. On a de lui : *De hominis Formatione;* Nuremberg, 1470, in-8°; — *de Morte;* Venise, 1475, in-4°; — *Speculum fidei christianæ;* Venise, 1555, in-8°; — et un

grand nombre de sermons. Les œuvres complètes de Caracciolo ont été publiées à Venise, 1490, 3 vol. in-fol.

Angelis, *Vite de' Letterati Salentini*. — *Biograf. degli Uomini illust. del regno di Napoli.*

CARACCIOLI (*Tristan*), littérateur italien, né vers 1436, mort après 1517. On a de lui beaucoup d'opuscules historiques, entre autres : *la Vie de la reine Jeanne ;* — *la Vie de ser Gianni Caraccioli ;* — *la Vie de Jean-Baptiste Spinelli ;* — une *Lettre sur l'inquisition*, que les Espagnols voulaient établir dans le royaume de Naples, etc. Ces ouvrages, écrits en latin, ont été insérés dans le t. XXII des *Rerum Italicarum Scriptores* de Muratori.

Toppi, *Bibl. Napolet.* — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis.* — *Biograf. degli Uomini illustri del regno di Napoli.*

***CARACCIOLI** (*Marino*), homme d'État italien, né en 1469, mort le 28 janvier 1538. Il fit en 1515, au concile de Milan, connaissance avec le pape Léon X, qui le nomma son protonotaire, et l'envoya en 1518 en Allemagne, pour y déterminer l'électeur de Saxe à lui livrer Luther. Les talents de Marino Caraccioli engagèrent Charles-Quint à le prendre à son service. En qualité d'ambassadeur de l'empereur, il négocia, en 1529, une paix entre ce dernier et la ville de Milan, et fut nommé comte de Galera par le duc de Milan. Charles-Quint lui avait déjà fait avoir, en 1524, l'évêché de Catane, quand il reçut du pape Paul V le chapeau de cardinal. Après la mort du dernier duc de Milan, l'empereur le nomma gouverneur de cette ville, où il mourut.

Guichardin, *Histoire*, l. XV, XVI, XVII. — Paul-Jove, *Éloges.*

CARACCIOLI (*Antoine*), théologien italien du dix-septième siècle. Il entra dans l'ordre des Théatins, et se distingua par de nombreux ouvrages sur l'histoire ecclésiastique, entre autres : *Synopsis veterum religiosorum rituum, cum notis ad constitutiones clericorum regularium comprehensa ;* Rome, 1610, in-4° ; Paris, 1628, in-4° ; — *Collectanea vitæ Pauli, B. Cajetani et sociorum vitæ ;* Cologne, 1662, in-4° ; — *Biga illustrium controversiarum ;* — *de S. Jacobi assessu ad Hispaniam, et de Funere S. Martini S. Ambrosio procurato ;* Naples, 1618, in-8° ; — *Nomenclator et Propylea in quatuor antiquos chronologos ;* Naples, 1626, in-4°.

Dupin, *Biblioth. des auteurs ecclésiast. du XVIIe siècle.*

CARACCIOLI (*Dominique*, marquis), homme d'État et économiste, né à Naples en 1715, mort en 1789. Il débuta dans la carrière diplomatique à Turin en qualité d'ambassadeur, et fut envoyé avec le même titre en Angleterre, puis en France. En 1771, il se lia d'amitié avec d'Alembert, Diderot, Condorcet. Appelé en 1781 au gouvernement de la Sicile, il se distingua par une administration ferme et intègre, et fut nommé en 1786 ministre des affaires étrangères. « Caraccioli, dit Marmontel, avait, au premier coup d'œil, l'air épais et massif qui annonce la bêtise ; mais sitôt qu'il parlait, ses yeux s'animaient, ses traits se débrouillaient, son imagination vive, perçante et lumineuse se réveillait, et l'on en voyait comme jaillir des étincelles. Il avait étudié les hommes, mais en politique et en homme d'État plutôt qu'en moraliste satirique : avec un grand fonds de savoir et une manière aimable et piquante de le produire, il avait de plus le mérite d'être un excellent homme, et tout le monde ambitionnait son amitié. » On a de Caraccioli : *Riflessioni sull' economia e l'estrazione de' frumenti della Sicilia, fatte in occasione della carestia dell' indizione III ;* 1784 et 1785. Dans ces *Réflexions*, Caraccioli soutient que la circulation intérieure des grains doit toujours être libre : quant à l'exportation, il voudrait que l'on considérât la liberté comme l'état normal et habituel, tout en réservant à l'administration le droit de suspendre cette liberté dans certains lieux et dans certaines circonstances.

Tipaldo, *Biografia degl. Ital. illust.*, t. IV. — *Biograf. degli Uomini illust. del regno di Napoli*, t. XIII. — Marmontel, *Mémoires*. — *Dictionn. de l'Économie politique.*

CARACCIOLI (*François*), amiral napolitain, mort en 1799. Il entra de bonne heure dans la marine, passa au service de l'Angleterre, et commanda en 1793, pendant quelque temps, l'escadre napolitaine devant Toulon. Froidement accueilli par la cour à son retour, il revint à Naples, et y entra au service de la *république parthénopéenne*. Avec un petit nombre de vaisseaux il s'opposa au débarquement que projetait la flotte sicilienne-anglaise. En 1799, après la prise de Naples par Ruffo, Caraccioli fut arrêté, au mépris de la capitulation. La junte, présidée par le fameux Speziale, le condamna à être pendu au mât de sa frégate, et jeté à la mer. Sa mort est une tache ineffaçable pour la gloire de Nelson. [*Enc. des g. du m.*]

Conversat.-Lex. — *Biographie étrangère.*

***CARACCIOLI** (*Jean*), physicien italien de l'ordre des Jésuites, vivait au milieu du dix-huitième siècle. Il enseigna les mathématiques et la physique. On a de lui : *de Tubis Capillaribus dissertatio, cui adnectuntur de Hydrostatica positiones ;* Naples, 1758, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexic.*

***CARACCIOLI** (*Jean*), poëte latin et jurisconsulte italien, issu d'une famille noble de Naples, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Carmina de Philippo V, rege Hispaniarum ;* Naples, 1704, in-4°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemein. Gelehrten-Lexicon.*

***CARACCIOLI** (*Jean-Baptiste*), mathématicien italien, vivait au milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *de Lineis curvis ;* Pise, 1740, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexic.*

CARACCIOLI (*Jeanne*), princesse napolitaine, née en 1651, morte à la fin du dix-septième siè-

cle. Elle cultiva les lettres avec succès, et un de ses sonnets est cité par Crescimbeni.

Biograf. degli Uomini illustri del regno di Napoli, vol. VIII. — Crescimbeni, *Istoria della volgar Poesia*.

CARACCIOLI (*Metello*), théologien italien, de l'ordre des Jésuites, vivait au seizième siècle. On a de lui un commentaire sur Isaïe, et quelques autres ouvrages.

Sansovin, *Famill. Ital.* — Le Mire, *de Scriptor. seculi XVII*. — Alegambe, *Script. soc. Jesu*.

* **CARACCIOLI** (*Louis*), philosophe et humaniste italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Princeps, in quo a primis annis ad ultimam usque senectutem instituitur princeps*, etc., *ubi instituuntur etiam consiliarii, judices, aulici*, etc. ; Plaisance, 1634, in-fol.

Catal. Bibl. impér. Paris. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexic.*

CARACCIOLI (*Louis-Antoine*), littérateur, né à Paris en 1721, mort dans la même ville le 29 mai 1803. Après avoir fait ses études au Mans, il entra en 1739 dans la congrégation de l'Oratoire. Quelques années plus tard, il visita l'Italie. Le charme de sa conversation lui valut l'accueil le plus brillant de la part de Benoît XIV et de Clément XII. Il visita ensuite l'Allemagne et la Pologne, et revint à Paris, où il se fit aimer et admirer de la bonne société. L'ouvrage qu'il publia sous le titre de *Lettres intéressantes du pape Clément XIV* (4 vol., Paris, 1777, in-12), et qui fut longtemps une mystification non-seulement pour la France, mais pour l'Europe entière, respire une douce philosophie et enseigne une morale pure : ces lettres, dont il fut l'auteur, sont écrites avec beaucoup de goût. La révolution française le priva de toutes ses ressources; cependant, en 1795, la convention lui accorda une pension de 2,000 francs. Il mourut à Paris, dans un état voisin de l'indigence. La liste des nombreux ouvrages de cet auteur trop fécond remplit plusieurs pages de la *France littéraire*. Ils sont presque tous oubliés aujourd'hui. On cite encore quelquefois, outre les *Lettres de Clément XIV*, le *Livre à la mode*, Paris, 1759, in-12, qui fut d'abord imprimé avec des lettres rouges, ensuite en caractères verts ; — le *Dictionnaire pittoresque et sentencieux* (3 vol.; Paris, 1768, in-12 ; — *la Vie de Clément XIV*; Paris, 1775, in-12. [*Enc. des g. du m.*]

Grimm, *Correspondance littéraire*. — Quérard, *la France littéraire*. — Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*.

CARACCIOLO (*François*), religieux, fondateur de l'ordre des Clercs réguliers mineurs, vivait au seizième siècle. Il fut canonisé en 1807 par Pie VII.

Feller, *Dict. hist.*

* **CARACCIOLO** (*Giovanni-Battista*, dit *Battistello*), peintre, né à Naples après la moitié du seizième siècle, mort en 1641. Après avoir puisé les premiers principes de l'art à l'école de Francesco Imperato, il avait étudié les ouvrages de Michel-Ange de Caravage, mais sans faire de grand progrès, et était parvenu à l'âge mûr sans avoir produit aucun ouvrage qui pût lui faire un nom, quand par bonheur il lui tomba sous les yeux un tableau d'Annibal Carrache. A cette vue, il fut saisi d'une telle admiration qu'il partit aussitôt pour Rome, afin de voir les chefs-d'œuvre de ce maître : là, à force de copier les fresques de la galerie Farnèse, il devint habile dessinateur, et bon imitateur des Carrache. De retour à Naples, il décora les églises et les palais de cette ville d'un grand nombre de peintures dignes de rivaliser avec les meilleurs ouvrages de ses compatriotes. Cependant, malgré tous ses efforts pour imiter exclusivement le style d'Annibal Carrache, on reconnaît encore dans l'exagération de ses lumières et de ses ombres quelques souvenirs de l'école de Caravage. On estime surtout, parmi les ouvrages de Caracciolo une *Madone* à Santa-Anna dei Lombardi; un *Saint Charles* à l'église de Sant'-Agnello; et un *Christ sur la croix* aux Incurables. E. B—n.

Dominici, *Vite de' pittori Napoletani*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

CARACTACUS (ou, selon Dion Cassius, Καράτακος ou Καταράκτακος), roi de la tribu des Silures (Angleterre), vivait dans le premier siècle après J.-C. Il s'éleva par ses exploits au-dessus des autres chefs bretons, et se rendit redoutable aux Romains. Après des alternatives de succès et de revers, il transporta la guerre dans le pays des Ordovices, et s'y retrancha dans une si forte position, que le préteur romain Ostorius hésitait à engager la bataille. L'ardeur des soldats l'emporta sur la prudence du général, et la savante tactique romaine triompha du courage indiscipliné des barbares. Caractacus s'enfuit, laissant sa femme et ses filles aux mains des vainqueurs, et se réfugia auprès de Cartimandua, reine des Brigantes, qui le livra aux Romains. Claude, voulant donner au peuple le spectacle de cet ennemi vaincu, ordonna d'amener à Rome Caractacus et sa famille. Le chef silure supporta avec fermeté cette exposition publique, et toucha l'empereur par des paroles empreintes d'une noble résignation. Claude lui laissa la vie, mais ne lui rendit pas son royaume; et Caractacus finit ses jours en Italie.

Tacite, *Annales*, XII, 33, 38. *Hist.*, III, 45. — Dion Cassius, IX, 20.

CARADEUC DE LACHALOTAIS. *Voy.* LACHALOTAIS.

CARADOC (*de Lancarvan*), historien gallois, né vers la fin du onzième siècle, mort vers l'an 1154. Geoffroy de Monmouth, contemporain de Caradoc, nous apprend que celui-ci avait écrit une histoire des rois de Galles depuis la mort de Cadwallader jusqu'au milieu du douzième siècle. Cette histoire, écrite primitivement en latin, a été, dit-on, longtemps conservée dans la bibliothèque du collége du Christ, à Cambridge; elle est perdue aujourd'hui. Il ne reste de l'ouvrage de Caradoc qu'une traduction galloise, probablement très-infidèle, et des traductions an-

glaises faites sur le texte gallois. Caradoc écrivit encore une vie ou plutôt une légende de saint Gildas, des commentaires sur Merlin, et un livre *de Situ orbis*.

Wright, *Biographia britannica literaria*.

*CARADUC ou GARADUC, auteur du plus ancien lai breton connu ; le lieu et l'époque de sa naissance et de sa mort sont ignorés. Il n'a pu naître que du temps du roi Arthur ou après sa mort, puisque c'est à la cour de ce prince qu'il a placé la scène du lai qu'il a composé. On ne peut donc admettre, avec M. Miorcec de Kerdanet (*Notices chronologiques*, p. 3), que Caraduc, s'il a existé, ait vécu dans le deuxième siècle. Robert Bislez, trouvère anglo-normand, a fait de ce lai une traduction en vers français, dont il existe une copie manuscrite à la bibliothèque Bodléienne, sous le n° 1687 ; Tyrwhitt et Warton en ont publié quelques extraits. L'auteur de ce lai, dont M. l'abbé de la Rue a donné l'analyse dans ses *Essais historiques sur les Bardes*, etc., t. III, p. 216-217, en est lui-même le héros sous le nom de *Caraduc* (en breton, *amoureux*), à moins, ce qui ne serait pas impossible, que le nom symbolique de ce héros n'ait lui-même été donné à l'auteur du poëme original. Ce lai a fourni à l'Arioste sa *Coupe enchantée*, que la Fontaine a si bien imitée ; mais cette imitation a pu aussi être calquée sur le fabliau du *Court mantel*, fiction du même genre, mise en vers par plusieurs trouvères, et dont le fond avait été tiré des romans de la Table Ronde.

P. LEVOT.

De la Rue, *Essais hist. sur les Bardes*, III. — *Biblioth. Bodléienne*, n° 1687.

CARAFFA, nom d'une famille napolitaine très-répandue, qu'on regarde comme issue de celle des Sismondi de Pise, et qui compte parmi ses membres plusieurs hommes d'État, des prélats, etc., dont voici les principaux :

CARAFFA (*Antoine*), de la maison des ducs de Forli, feld-maréchal au service de l'Autriche, né dans la première moitié du dix-septième siècle, mort à Vienne en 1693. Il entra en 1665 au service de la maison d'Autriche, fit avec distinction en Hongrie la campagne contre les Turcs ; et, pendant le siége de Vienne par ce peuple, il fut envoyé par l'empereur Léopold Ier vers le roi de Pologne Jean Sobieski, pour lui demander son assistance. Après la délivrance de Vienne, il combattit de nouveau en Hongrie contre les Turcs, fit en 1685 la conquête d'Éperies, en 1687 celle d'Erlau, de Lippa, de Munkacz, et de Belgrade. Comme président de la cour martiale à Éperies, il se rendit odieux dans toute la Hongrie par sa trop grande sévérité.

De Hammer, *Hist. des Osmanlis*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.*

CARAFFA (*Antoine*), théologien napolitain, né dans la première partie du seizième siècle, mort en 1591. Il fut créé cardinal par Pie V en 1586. On a de lui : une édition et traduction du *Commentaire* de Théodoret sur les Psaumes ; — une édition de quelques *discours* de saint Grégoire de Nazianze, du *Commentaire* d'Élie de Crète, de Cassien et de saint Grégoire ; — *Catena veterum Patrum in omnia sacræ Scripturæ cantica ;* Padoue, 1565, in-4° ; Cologne, 1572, in-8° ; — les *Décrétales des papes*, en trois volumes ; — une édition de la *Bible des Septante*, avec une traduction latine conforme au texte grec ; Rome, 1587, in-fol. ; — une édition de la *Vulgate ;* Rome, 1588, in-fol.

Dupin, *Bibl. des Auteurs ecclésiast.* — Clément, *Bibl. curieuse*.

CARAFFA (*Antoine, Charles, Jean*), neveux du pape Paul IV. *Voy.* PAUL IV.

CARAFFA (*Charles*), théologien italien, né à Naples en 1561, mort le 8 septembre 1633. Après s'être signalé dans la carrière militaire, il rentra dans les ordres, et fonda l'institut des *Pii Operari*, religieux destinés au soulagement des misères humaines. L'ordre des pieux ouvriers fut approuvé en 1621 par le pape Grégoire XV.

Biogr. degli Uomini illust. del regno di Napoli. — Adimari, *Genealog. della famigl. Caraffa*.

CARAFFA (*Vincent*), frère du précédent, et septième général de la société de Jésus, né au mois de mai 1585, mort en 1649, a laissé quelques ouvrages de piété.

Dan. Bartoli, *Vie de Vincent Caraffa* ; Rome, 1651, in-4°. — Alegambe, *Script. soc. Jesu*. — Toppi, *Bibl. Napolet.*

CARAFFA (*Charles*), prince de la Roccella, théologien italien, vivait au commencement du dix-septième siècle. Évêque d'Aversa, nonce apostolique, puis légat en Allemagne sous Urbain VIII, il a laissé un livre intitulé *Commentaria de Germania sacra restaurata ;* Cologne, 1639, in-8° ; Francfort, 1641, in-12.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

CARAFFA (*Charles-Marie*), prince de la Roccella et de Butero, diplomate italien, né en 1646, mort en 1695. Premier baron du royaume de Naples et grand d'Espagne, il fut nommé ambassadeur extraordinaire de cette puissance à Rome en 1684. On a de lui : *Exemplar Horologiorum solarium ;* Maggara, 1686, in-fol. ; ce sont les tables les plus complètes que nous possédions pour les cadrans solaires ; — *Opere politiche christiane*, 1692, in-fol. Ce traité politique se divise en trois parties : 1° *il Principe*, 2° *l'Ambasciadore politico cristiano*, 3° *Scrutinio politico contra la falsa ragion de Stato di Nicolo Macchiavelli*.

Journal des Savants, 1693. — *Acta Eruditorum*. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

*CARAFFA (*Diomede*), moraliste italien du quinzième siècle. On a de lui : *Ammaestramenti militari*, imprimés à Naples en 1608 ; — *de Regentis et boni Principis Officiis :* cet ouvrage, composé en italien sur la demande d'Éléonore d'Aragon, duchesse de Ferrare, traduit en latin par Baptiste Guarino, fut imprimé à Naples en 1668 ; — *de Institutione vivendi*, conservé

dans la bibliothèque de Parme sur un parchemin bleu et vert, écrit en lettres d'or. C'est probablement ce manuscrit que Caraffa présenta à Béatrice, femme de Mathias Corvin, roi de Hongrie.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VI, part. 1re. — Toppi, *Bibl. Napolet.*

CARAFFA (*Hector*), comte de Ruvo, de l'illustre famille des ducs d'Andria, né à Naples en 1767, mis à mort en 1799. Son enthousiasme pour la révolution française le fit enfermer au château Saint-Elme. En 1796 il parvint à s'échapper de sa prison, et ne revint dans le royaume de Naples qu'avec l'armée de Championnet. Général de la légion napolitaine, il fut un des plus vaillants défenseurs de la république parthénopéenne. Mais les Français, forcés de se replier sur la haute Italie, abandonnèrent les Napolitains à eux-mêmes; et les insurgés royalistes, commandés par le cardinal Ruffo, marchèrent sur Naples. Caraffa, chargé de défendre Pescara, se maintint dans cette place, même après les capitulations du fort Saint-Elme, de Capoue et de Gaëte. A la fin il fut forcé de se rendre, et tomba entre les mains des royalistes, qui le livrèrent à une commission militaire présidée par Speziale. Condamné à mort, il subit sa peine avec intrépidité.

Biographie nouvelle des Contemporains.

***CARAFFA** (*Jean*), duc de Noja, savant italien, né à Naples en 1715, mort le 8 juillet 1768. Quoique colonel d'infanterie, il cultiva les lettres et les sciences, et rassembla une riche collection d'antiques et d'objets d'art de tout genre. Caraffa visita la France, la Hollande, l'Angleterre. A Paris il trouva que la tourmaline avait certaines propriétés électriques, et exposa sa découverte dans un mémoire inséré dans le recueil de l'Académie des sciences, dont il était correspondant.

Tipaldo, *Biog. degli Ital. illustri*, vol. 1er.

CARAFFA (*Jean-Baptiste*), littérateur napolitain du seizième siècle. On a de lui : *de Simoniis*; Naples, 1566, in-8°; — *Istorie del regno di Napoli*; Naples, 1572, in-4°.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, vol. III, part. 2. —Toppi, *Bibl. Napolet.*

CARAFFA (*Jean-Pierre*), pape sous le nom de Paul IV. *Voy.* PAUL IV.

***CARAFFA** (*Jérôme*), général napolitain, né en 1564 dans le Montenegro, fief de sa famille, mort à Genève en 1633. Il servit en Flandre sous les ordres d'Alexandre Farnèse, s'empara d'Amiens, défendit vaillamment cette place contre Henri IV, et obtint une capitulation honorable. Les services qu'il rendit aux Espagnols lui valurent la dignité de vice-roi d'Aragon en 1630. Trois ans plus tard, il fut rappelé en Flandre; mais il mourut dans le voyage.

Biogr. degli Uomini illust. del regno di Napoli.

***CARAFFA** (*Joseph*), philologue et archéologue italien, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, tels que : *de Capella regis utriusque Siciliæ et aliorum principum liber unus*; Rome, 1749, in-4°; — *de Gymnasio romano et de ejus professoribus, ab urbe condita usque ad hæc tempora*; Rome, 1751, 2 vol. in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CARAFFA (*Placide*), historien sicilien, né à Modica, vivait au dix-septième siècle. On a de lui : *Sicaniæ Descriptio et Delineatio*; Palerme, 1653, in-4°; — *Motucæ* (Modica) *illustrata Descriptio*; Palerme, 1655, in-4° : ces deux ouvrages ont été insérés dans le *Thesaurus Antiquitatum Siciliæ* de Burmann; — *Compendio istorico dellà cita di Messina dal l' anno del mondo 1974 all' anno di Christo* 1670; Venise, 1670, fort rare.

Toppi, *Bibl. Napolet.*

CARAFFA ou **CARAFA DE COLOBRANO** (*Michel-Henri*), musicien-compositeur, naquit le 17 novembre 1787 (1) à Naples, et fut élevé, dans cette ville, au collége de la Nunziatella. Dès son enfance, il annonça les plus heureuses dispositions pour la musique, qu'il étudia d'abord sous un habile organiste nommé Fazzi; il reçut ensuite des leçons d'harmonie et d'accompagnement de Francisco Ruggi, et passa plus tard sous la direction de Fenaroli, professeur de contrepoint au conservatoire de Loreto. Malgré ces débuts heureux, il embrassa la carrière militaire. En 1806, lors de l'entrée des Français à Naples, M. Caraffa se trouvait en Calabre, et fut fait prisonnier à la bataille de Campo-Tenese. Admis comme lieutenant dans les hussards de la garde de Joachim Murat et nommé écuyer du roi, sa conduite dans l'expédition contre la Sicile lui valut la décoration de l'ordre des Deux-Siciles et le grade de capitaine. Pendant la campagne de Russie en 1812, il remplit auprès de Joachim les fonctions d'officier d'ordonnance, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et promu chef d'escadron. De 1813 à 1815, il resta constamment attaché à la personne de Murat; mais, après la chute de ce souverain, il déposa l'épée, pour se livrer exclusivement à la culture d'un art qui jusque-là n'avait été qu'un délassement pour lui.

M. Caraffa s'était déjà fait connaître par plusieurs productions musicales. Dans sa jeunesse, il avait écrit pour des amateurs un opéra intitulé *il Fantasma*, et quelques cantates qui annonçaient du talent; en 1814, il avait donné au théâtre del Fondo, à Naples, *il Vascello l' Occidente*, ouvrage que le public avait accueilli avec faveur. *La Gelosia corretta*, jouée l'année suivante au théâtre des Florentins, et d'autres opéras successivement représentés à Naples, à Milan et à Venise, justifièrent promptement les espérances que l'on avait conçues sur l'avenir

(1) La *Biographie universelle des Musiciens*, de M. Fétis, indique le 28 novembre 1785. Nous avons rectifié cette date d'après les indications données par M. Caraffa lui-même.

du nouvel artiste. Au milieu des applaudissements qu'il recueillait sur les théâtres de ces diverses villes, M. Caraffa vint à Paris, et débuta, en 1821, à l'Opéra-Comique par *Jeanne d'Arc*, qui fut bientôt suivie du *Solitaire*. Le succès populaire qu'obtint ce dernier ouvrage, représenté au mois d'août 1822, acquit à M. Caraffa le droit de cité. Cependant ce compositeur n'en continua pas moins à travailler pour les théâtres étrangers en même temps que pour la scène française; mais, à partir de 1827, il adopta définitivement la France pour seconde patrie, et se fixa à Paris. Depuis lors il y a donné plusieurs ouvrages, parmi lesquels *Masaniello*, opéra rempli de situations dramatiques rendues de la manière la plus heureuse, peut être considéré comme son chef-d'œuvre. La musique de M. Caraffa se distingue par le naturel des mélodies et l'élégance de l'instrumentation; son style facile appartient à l'école italienne moderne. Ce compositeur a quelquefois emprunté à Rossini les formes qui lui paraissaient convenir le mieux à l'expression de ses propres idées.

Voici la liste complète des opéras qu'il a écrits : *il Vascello l'Occidente*, 2 actes, à Naples (1814); — *la Gelosia corretta*, 2 actes, id. (1815); — *Gabriella di Vergi*, 2 actes, id. (1826); — *Ifigenia in Tauride*, 2 actes, id. (1817); — *Adeli di Lusignano*, 2 actes, à Milan (1817); — *Berenice in Siria*, 2 actes, à Naples (1818); — *Elisabetta in Derbishire*, 2 actes, à Venise (1818); — *il Sacrifizio d' Epito*, 3 actes, id. (1819); — *gli Due Figari*, 2 actes, à Milan (1820); — *Jeanne d'Arc*, opéra-comique en 3 actes, à Paris (1821); — *Tamerlano*, ouvrage en 3 actes, reçu au théâtre Saint-Charles à Naples, mais qui n'a pas été représenté (1822); — *la Capriciosa ed il Soldato*, 2 actes, à Rome (1822); — *le Solitaire*, opéra-comique en 3 actes, à Paris (1822); — *Eufemio di Messina*, 2 actes, à Rome (1823); — *Abufar*, 2 actes, à Vienne (1823); — *le Valet de Chambre*, 1 acte, à l'Opéra-Comique (1823), et au même théâtre *l'Auberge supposée* (1824); — au grand Opéra, *la Belle au bois dormant* (1825); — *il Sonnanbulo*, 2 actes, à Milan (1825); — *il Paria*, 2 actes, à Venise (1826); — à l'Opéra-Comique, *Sangarido*, 1 acte (1827); — *la Violette*, 3 actes, avec M. Leborne (1827); — *Masaniello*, 3 actes (1828), et *Jenny*, 3 actes (1828); — *le Nozze di Lammermoor*, au Théâtre-Italien (1829); — *le Livre de l'Ermite*, au théâtre Ventadour (1830); — *l'Auberge d'Auray*, à l'Opéra-Comique, en collaboration avec Hérold (1830); — *l'Orgie*, ballet en 3 actes, à l'Opéra (1831); — *la Prison d'Édimbourg*, 3 actes, à l'Opéra-Comique (1833); et au même théâtre *la Maison du Rempart* (1833) et *la Grande-Duchesse*, 4 actes (1834). A l'ouverture de l'Opéra-National, en 1847, sous la direction de M. Adam, il a écrit quelques airs pour le prologue intitulé *les Premiers pas*, ou *les Deux Genres*.

Naturalisé français en 1834, et élu membre de l'Académie des beaux-arts de l'Institut en 1837, M. Caraffa est professeur de composition au Conservatoire, et directeur du Gymnase musical militaire. DIEUDONNÉ DENNE-BARON.

Germain Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du jour*. — Fétis, *Biogr. universelle des Musiciens*. — *Dict. de la Conversation*.

* **CARAFFE** (*Armand-Charles*), peintre français d'histoire, élève de Lagrenée, mort en 1812 (1). Caraffe étudiait à Rome lorsque les événements de la révolution l'obligèrent de revenir à Paris, où il exposa, en l'an VII, vingt-six dessins représentant des scènes et des costumes orientaux; en l'an VIII, *l'Amour abandonné de la Jeunesse*, tableau allégorique; — *la Mort de Philopœmen*, esquisse; — *l'Espérance soutient le malheureux jusqu'au tombeau*, tableau placé à la Charité; plusieurs portraits. Il se rendit en Russie en 1801, et revint à Paris en 1812. P. CH.

Livrets des Salons. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Dussieux, *les Artistes français à l'étranger*.

CARAGLIO ou **CARALIO** ou **CARALIUS** (*Jean-Jacques*), graveur italien, né à Vérone ou à Parme vers 1500, et 1512 d'après Ticozzi; mort à Parme en 1571 (2). Cette incertitude sur le lieu de sa naissance vient de ce qu'il signait tantôt *Parmensis*, tantôt *Veronensis*. Il est hors de doute qu'il travailla à Vérone, et qu'à Rome ses études se firent sous la direction de Marc Antoine Raimondi, dont il devint bientôt un des meilleurs élèves. Après s'être placé au premier rang parmi les graveurs, il s'adonna à la taille et à la gravure des pierres fines et des médailles, et se fit dans cette profession nouvelle une réputation qui s'étendit à l'étranger. Appelé en Pologne par le roi Sigismond Ier, il obtint de ce souverain plusieurs commandes, dont il s'acquitta en maître habile, et qui lui furent royalement payées. A son retour en Italie, il se retira et mourut dans une terre qu'il possédait aux environs de Parme. Il apposait son nom à ses gravures; quelquefois aussi il y mettait un simple monogramme. Bartsch décrit 64 estampes dues à cet artiste. On cite particulièrement les estampes suivantes : *la Grande Bataille*, d'après Raphaël; — *Diogène et son tonneau*, d'après le Parmesan; — *l'Annonciation*, d'après Titien; — *les Martyrs de saint Pierre et de saint Paul*, d'après le Parmesan; — *le Procès des Muses et des Piérides devant Apollon*, d'après Rosso : cette gravure est rare et fort recherchée; — *les Fiançailles de Marie*, d'après le Parmesan; — *les Amours des Dieux*; — *les Divinités de la Fable avec leurs attributs*, d'après Rosso : c'est une suite d'estampes dont Vasari fait un grand éloge; — *l'Annonciation*, d'après Raphaël; — *les Travaux d'Hercule*,

(1) En 1814, d'après M. Dussieux (*les Artistes français à l'étranger*).

(2) Et non 1551, comme le prétendent quelques biographes.

d'après Rosso; — *l'Adoration des Bergers*, d'après le Parmesan; — *la Sainte Famille*, d'après Raphaël; — *la Pentecôte*, d'après le même: on attribue aussi cette œuvre à Marc-Antoine Raimondi; — *les Amours de Mars et de Vénus*, d'après les dessins de Rosso; — *Mars et Vénus surpris par Vulcain*; — *l'Assemblée des Dieux*, d'après Raphaël; attribuée par Vasari, contredit en cela par Bartsch, à Augustin de Venise; — *l'École des philosophes de l'antiquité*, d'après le Parmesan ou Raphaël; — *Alexandre et Roxane*, d'après le peintre d'Urbin, et également attribué par Vasari à Augustin de Venise; — *Pierre Arétin*, d'après Titien.

Vasari, *Vite*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Bartsch, *le Peintre graveur*.

*CARAGUEL (*Clément*), journaliste français, né à Mazamet (Tarn) en 1819. Venu à Paris en 1840, il entra dès lors dans la carrière de la publicité, et travailla successivement dans plusieurs recueils et journaux, tels que *le Vert-Vert*, *l'Entr'acte*, *le National*, *la Revue de Paris*, *le Crédit*, et *la Politique nouvelle*. M. Caraguel est, depuis le mois de février 1848, l'un des plus actifs rédacteurs du *Charivari*. On a de lui: *Quatre mois en mer*, en collaboration avec M. Ch. Marchal; Paris, 1840, in-8°; — *le Bougeoir*; comédie en un acte, représentée au théâtre de l'Odéon au mois de mai 1852.

Quérard, *la France littéraire*. — Beuchot, *Journal de la Librairie*.

CARAMAN (*Pierre-Paul* RIQUET DE BONREPOS, comte DE), général français, né en 1646, mort le 25 mars 1730. Enseigne aux gardes françaises (6 juillet 1666), il se trouva aux siéges de Tournay, de Douay, de Lille, et fut promu au grade de lieutenant le 20 janvier 1668. Ayant obtenu une compagnie (février 1675), il servit à sa tête aux siéges de Condé (1676), de Valenciennes, de Cambray (1677), de Gand, d'Ypres (1678), et combattit dans la même année à Saint-Denis, près de Mons. Brigadier par brevet du 25 avril, il se distingua au siége de Namur (1692), où il emporta, à la tête du régiment Dauphin-infanterie, le fort Guillaume. Maréchal de camp (3 janvier 1696), il passa à l'armée de Flandre, où avec quelques compagnies de grenadiers et deux mille chevaux il s'empara de Denain, fit là garnison prisonnière, et contribua à la défaite des Hollandais sous Nimègue. Lieutenant général des armées du roi (23 décembre 1702), il servit à l'armée de Flandre sous les maréchaux de Villeroy et de Boufflers (1703), combattit à Eckeren, et fut promu au grade de lieutenant-colonel des régiments de la garde le 1er juin 1705. Le 17 juillet suivant, les lignes de la Gette, entre Nodouë et Diest, ayant été rompues par les troupes du duc de Marlborough et du maréchal d'Owerkerque, l'électeur de Bavière, qui commandait en chef l'armée française, et dont les forces étaient loi de pouvoir contre-balancer celles de l'ennemi, n'avait plus d'autre espoir que d'assurer sa retraite en conservant Louvain, Malines et Anvers; malgré les plus grands efforts de courage, la déroute la plus complète se mit dans nos rangs. C'en était fait de l'armée française, lorsque le comte de Caraman abandonna une position qui assurait sa retraite, pour voler au secours de ses frères d'armes. Subitement entouré de quatre-vingts escadrons ennemis, il forme en bataillon carré les deux brigades à la tête desquelles il combat. Dès lors l'affaire change de face. Pendant que l'ennemi vient se briser sur les lignes de ce bataillon, l'armée française se rallie; et bientôt elle doit au comte de Caraman de pouvoir gagner le défilé de Nodouë. Ce service éminent lui valut la grande croix de l'ordre militaire de Saint-Louis, dont le brevet fut signé du jour même de la bataille. Après la bataille de Ramillies, où il se distingua (1706), il prit le commandement de Menin, qu'il ne rendit qu'après trente-neuf jours de siége, dix-huit jours de tranchée ouverte. Oudenarde (1708) et Malplaquet (1709) furent ses derniers services militaires. S'étant démis de sa lieutenance-colonelle du régiment des gardes le 18 février 1710, il se retira, et mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. A. SAUZAY.

Pinard, *Chron. milit.*, t. IV, p. 491. — Quincy, *Hist. milit. de Louis XIV*, t. IV, p. 506.

*CARAMAN (*Pierre-Paul* DE RIQUET, comte DE), neveu du précédent, lieutenant général, né en 1698, mort le 22 avril 1760. Colonel du régiment de Berry, il fut envoyé à l'armée d'Italie, se distingua à Parme et à Guastalla, et fut promu au grade de maréchal de camp le 1er mars 1738. Employé à l'armée de Bavière, il se trouva à la levée du siége de Braunau par les ennemis en 1743, et rentra en France avec la deuxième division de cette armée au mois de juillet. Il finit la campagne en haute Alsace, sous les ordres du maréchal de Coigny, battit les ennemis à Rhinvillers, à la tête des brigades de Champagne et de la Sarre. Les trois mille ennemis qui avaient passé le Rhin furent tués, noyés ou pris. Ce beau fait d'armes valut au marquis de Caraman le grade de lieutenant général.

Chronologie militaire, t. V. — *Dictionnaire historique des generaux français*.

CARAMAN (*Victor-Maurice* DE RIQUET, comte DE), fils du précédent, lieutenant général, né le 16 juin 1727, mort le 24 janvier 1807. Il entra aux mousquetaires en 1740, obtint en 1743 une compagnie du régiment de Berry, et se trouva aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes, à l'affaire d'Haguenau et au siége de Fribourg, en 1744; à la bataille de Fontenoy, au siége de Tournay, à l'affaire de Mesle et à la prise de Gand, en 1745. Nommé colonel du régiment de dragons qui portait son nom, il le commanda au siége de la citadelle d'Anvers et à la bataille de Raucoux, en 1746; aux siéges de Berg-op-Zoom en 1747, et de Maestricht en 1748; à la bataille d'Hastembeck en juillet 1757; à la prise de

Minden et de Hanovre, au mois d'août; au camp de Closterseven et à la marche sur Zell. Attaqué à Embeck par trois mille Hanovriens commandés par le général-major comte de Schulenbourg, il les mit en déroute avec son régiment et cent quatre-vingts chasseurs de Fischer. Cette action lui mérita le grade de brigadier. Il se distingua encore à la bataille de Minden en 1759, aux affaires de Corbach et de Warbourg en 1760; fut nommé maréchal de camp en 1761, commandant en second à Metz, lieutenant-général en 1780, puis commandant pour le roi en Provence avec pouvoir extraordinaire en 1788 et 1789. Il émigra pendant la révolution, et ne rentra en France qu'en 1801.

Chronologie militaire, t. VII. — *Dictionnaire historique des généraux français.*

CARAMAN (*Victor-Louis-Charles* DE RIQUET, vicomte, comte, marquis, puis duc DE), fils aîné du précédent, né en 1762, mort lieutenant général en 1839. Destiné à la carrière diplomatique, il visita la Prusse, l'Autriche, la Turquie, la Russie et la Suède. Il émigra pendant la révolution, et prit du service en Prusse. Il rentra en France sous le consulat; mais il fut arrêté et détenu jusqu'à la chute de l'empire. Louis XVIII le nomma ministre à Berlin en 1814, puis ambassadeur à Vienne en 1815. M. de Caraman assista au congrès d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, de Laybach et de Vérone, et fut créé duc en 1828. Après la révolution de Juillet, il ne crut pas devoir se démettre de sa dignité de pair; mais, à l'exception d'une excursion en Algérie, et la part qu'il prit comme volontaire à la première et malheureuse expédition de Constantine, où, à l'âge de soixante-quatorze ans, il donna l'exemple du plus grand courage et du plus noble dévouement, il ne s'occupa plus que de questions industrielles. Il a laissé des *Mémoires* (*Revue Contemporaine*, 1852 et 1853), dont une partie publiée dans le *Journal des Débats*, 12 juin 1841.

Biographie des hommes vivants. — *Biographie des célébrités militaires.* — Azaïs, *Éloge funèbre du duc de Caraman*; Béziers, 1840.

CARAMAN (le comte *Maurice* RIQUET DE), second fils du comte Maurice-Victor de Caraman, né le 7 octobre 1765, mort en 1837. Lorsque la révolution éclata, il était major en second du 1er régiment des carabiniers de Monsieur. Il émigra, servit dans l'armée des princes, et rentra en France en 1800. Élu membre du corps législatif en 1811, il fut élevé en 1814 au grade de maréchal de camp, et fit partie de la chambre des députés depuis 1824 jusqu'en 1828. En 1829, il eut l'honneur de présider à la pose de la première pierre du monument érigé dans le département de la Haute-Garonne à Pierre-Paul Riquet.

De Courcelles, *Hist. des généraux français.*

CARAMAN (*Victor-Marie-Joseph-Louis* DE RIQUET, marquis DE), fils de Victor-Louis-Charles, né à Paris le 6 octobre 1786, mort en 1837. Rentré en France, après avoir servi en Prusse et en Hollande, il devint officier d'ordonnance de Napoléon en 1813, prit part avec distinction au combat de Craonne, et devint, sous la restauration, colonel de l'artillerie de la garde royale. Il mourut du choléra après la seconde expédition de la prise de Constantine, où il commandait l'artillerie qui ouvrit la brèche le 26 octobre 1837. On a de lui : *Essai sur l'organisation militaire de la Prusse*; Paris, 1831, in-8°; — *Réflexion sur l'emploi de la cavalerie dans les batailles*; Paris, 1835, in-8°.

Biographie des hommes vivants. — *Moniteur.* — *Journal des Débats.*

*CARAMAN (le comte *George-Joseph-Victor*), frère du précédent, a été ministre plénipotentiaire en Wurtemberg et en Saxe sous la restauration.

*CARAMAN (le comte *Frédéric-Adolphe*), né à Berlin en 1800. Officier d'état-major, il a publié quelques écrits relatifs à ses voyages en Orient; ami des arts, on lui doit d'avoir sauvé de la destruction les restes du château d'Anet.

CARAMAN-OGLOU-ALI-BEY ou CARAMAN-ALA-EDDYN, prince de Caramanie (Cilicie), vivait au quatorzième siècle. Il descendait de Nur-Isofi, Arménien de naissance, qui, sous le règne d'Ala-Eddyn, 1er sultan des Seldjoukides, était venu s'établir à Konia. Caraman, fils de Nur-Isofi, parvint à une si haute faveur près d'Ala-Eddyn, que ce prince lui conféra la charge de grand écuyer, lui donna la main de sa sœur, et l'investit de la principauté de Séleucie. Caraman s'empara bientôt après d'Ermenak. Son fils Mohammed se saisit de Konia, capitale des Seldjoukides; mais il périt dans son usurpation, laissant un fils, Mahmoud-Bedreddin, qui posséda toute la Caramanie après la ruine de l'empire des Seldjoukides. Le petit-fils de Mahmoud-Bedreddin, Caraman, se trouva dès son avénement en hostilité avec ses puissants voisins les Osmanlis. Il déclara la guerre à Amurad Ier, et souleva contre lui les Akis ou grands propriétaires terriens de la Galatie, devenus, par une révolution, maîtres de la ville d'Ancyre. Des bords de l'Hellespont, le sultan accourut rapidement sur les frontières de l'Anatolie, et enleva aux rebelles leur conquête, en 1360. Caraman fit la paix, et épousa Nefise, fille d'Amurat. Ce mariage ne l'empêcha pas de recommencer la guerre après la mort du grand vizir Khaïr-Uddin-Pacha, en 1386. Il fut complétement battu, dans la plaine d'Iconium, par le beilerbeï Timourtach. C'est dans cette journée que le prince Bajazeth, fils et successeur d'Amurat, commença à montrer cette impétuosité brillante qui lui mérita plus tard le surnom d'*Ildirim* (le Foudre). Caraman se réfugia dans Konia, et put conserver cette place, grâce à l'intervention de sa femme, fille d'Amurat; mais il fut forcé de rendre hommage au vainqueur. Le prince de Caramanie n'observa pas mieux cette seconde paix que la première, et leva de nouveau l'étendard de la révolte en 1392, pen-

dant que Bajazeth était occupé en Europe à combattre ses nombreux ennemis. Caraman s'était déjà avancé jusqu'aux environs de Brousse et d'Ancyre, et avàit fait prisonnier le beïlerbeï Timourtach, lorsque Bajazeth, traversant rapidement l'Hellespont, se présenta devant son vassal rebelle. Celui-ci, effrayé de ce retour inattendu, envoya une ambassade au sultan pour lui demander la paix; Bajazeth fut inflexible : « C'est à l'épée seule, répondit-il à l'envoyé, de prononcer entre nous. » La bataille s'engagea dans la plaine d'Ak-Tchaï (rivière Blanche). Caraman fut vaincu et fait prisonnier avec ses deux fils, Ali et Mouhammed. Les deux jeunes princes, condamnés à une détention perpétuelle, allèrent subir leur peine à Brousse. Caraman, confié à la garde de Timourtach, fut tué par lui, sans l'autorisation, du moins apparente, du sultan. Les villes d'Ak-Serai, de Lerenda, de Konia, ainsi que toute la Caramanie furent réunies à l'empire Ottoman.

De Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, V et VI. — Jouannin, *Turquie* (dans l'*Univers pittoresque*).

CARAMANICO (*François* D'AQUINO, prince DE), homme d'État napolitain, né en 1736, mort à Palerme en 1795. Ambassadeur à Londres et à Paris comme l'avait été Caracciolí, il lui succéda dans la dignité de vice-roi de Sicile. Il tenta inutilement quelques réformes utiles.

Moniteur universel.— Annual register.

CARAMUEL (*Jean* DE LOBKOWITZ), théologien espagnol, né à Madrid le 23 mai 1606, mort le 8 septembre 1682. Après avoir fait de fortes études, il entra dans l'ordre de Cîteaux, et professa quelque temps la théologie à l'université d'Alcala. Appelé ensuite dans les Pays-Bas, il s'y fit une grande réputation par ses sermons, et fut reçu docteur en théologie à Louvain en 1638. Son mérite l'éleva aux premières dignités de son ordre. Il reçut l'abbaye de Melrosa en Écosse, et fut nommé vicaire général de l'abbé de Cîteaux, dans les îles Britanniques. Mais il semble n'avoir jamais visité aucun de ses pays. Il résidait dans son abbaye de Dissembourg; forcé d'en sortir à cause des troubles du Palatinat, il se rendit, en qualité de ministre du roi d'Espagne, à la cour de l'empereur Ferdinand III, qui lui donna deux abbayes, une à Prague, l'autre à Vienne, et une pension considérable. Au siége de Prague par les Suédois en 1648, Caramuel se mit à la tête d'une troupe d'ecclésiastiques, et repoussa vaillamment les attaques des ennemis. Alexandre VII l'appela à Rome en 1655, et lui donna les évêchés réunis de Campagna et de Satriano, dans le royaume de Naples. Mécontent du revenu assez mince de ces deux évêchés, Caramuel s'en démit en 1673, et fut nommé par le roi d'Espagne à celui de Vigevano, où il mourut. Il fut enseveli dans la cathédrale de Vigevano. Une énumération assez courte, mais pompeuse, des qualités et des belles actions du défunt, est inscrite sur un pilier placé en face de son tombeau. « Caramuel, dit Nicéron, était un homme d'une érudition profonde, mais peu solide, d'une imagition extrêmement vive, grand parleur, et grand raisonneur, mais à qui le jugement manquait. On a de lui : *Steganographiæ Trithemii et Claviculæ Salomonis Germani Declaratio et Vindicatio*; Cologne, 1634, in-4°; — *Psalterio de D. Antonio, rey de Portugal, et que confiesa à Dios sus culpas ; traduzido per Juan de Caramuel*; Bruxelles, 1635, in-16; — *Thanatosophia, seu Musæum mortis*; Bruxelles, 1637, in-4°; — *Theologia regularis, sanctorum Benedictini, Augustini, Francisci regulas commentariis dilucidans*; Bruges, 1638, in-fol.; Francfort, 1664, in-4°; Venise, 1651, in-4°; Lyon, 1665, in-fol.; — *Philippus Prudens, Lusitaniæ, Algarbiæ, Indiæ, Brasiliæ, etc., legitimus rex demonstratus*; Anvers, 1638, in-fol. — *Motivum Juris, quod in Curia Romana disceptatur de cardinalis Richelii Cistercensis abbatis generalis erga universum ordinem autoritate et potestate*; Anvers, 1638, in-4°; — *Declaracion Mystica de las Armas de España*; Bruxelles, 1639, in-fol.; — *Cœlestes Metamorphoses, sive circulares planetarum Theoricæ in alias formas transfiguratæ*; Bruxelles, 1639; — *Bernardus Petrum Abailardum et Gilbertum Porrctanum triumphans*; Louvain, 1639 et 1644, in-4°; — *Scholion elimatum ad regulam sancti Benedicti, libellum sancti Bernardi de præcepto et dispensatione dilucidans, in quo demonstratur sanctum hunc doctorem opiniones benignas semper fovisse*; Louvain, 1641, in-4°; — *Mathesis audax, rationalem, naturalem, supernaturalem, divinamque sapientiam Arithmeticis, Catoptricis, Staticis, Dioptricis, Astronomicis, Musicis, Chronicis et Architectonicis fundamentis substruens exponensque*; Louvain, 1642 et 1644, in-4°; — *Cabalæ Grammaticæ Specimen*; Bruxelles, 1632, in-12; — *Sublimium ingeniorum Crux jam tandem deposita, sive de Lapsu gravium*; Louvain, 1642 et 1644, in-4°; — *Repuesta al Manifesto del reino de Portugal*; Anvers, 1642, in-4°; Saint-Angelo, 1664, in-4°; — *Severa argumentandi Methodus*; Louvain, 1644, in-fol.; — *De novem Sideribus circa Jovem visis*; Louvain, 1643, in-12; — *Theologia moralis ad prima eaque clarissima principia reducta*; Louvain, 1643, in-fol: c'est un traité de casuistique; la morale en est fort relâchée; — *Epistola ad Gassendum de Germanorum protestantium Conversione*; 1644, in-4°; — un grand nombre d'autres ouvrages théologiques, scientifiques et politiques, dont on peut voir la liste complète dans Nicéron.

Nicolas Antonio, *Bibl. hispana nova*. — Nicéron; *Mémoires des hommes illustres*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***CARANDINOS** (*Jean*), mathématicien grec,

né à Céphalonie en 1784, mort à Naples en 1833. Il professa avec succès à l'université de Corfou, et traduisit en grec plusieurs ouvrages de mathématiques. Entre autres mémoires, on a de lui un *Essai sur la nature du calcul différentiel*, publié dans le *Journal des Savants* (sept. 1828).

Mazarakis, *Biographies grecques*.

* **CARANI** (*Lélius*), traducteur italien, natif de Reggio, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il semble avoir passé la plus grande partie de sa vie à Florence, où il publia la plupart de ses traductions : quoique assez médiocres, elles ont cependant servi de modèle à des traducteurs en autres langues. On a de lui les traductions suivantes : *les Proverbes d'Érasme*; Florence, 1559, in-8°; — *Salluste*; Florence, 1550, in-8°; Venise, 1556, in-8°; — *les Amours d'Isménie*; Florence, 1550, in-8°; Venise, 1560, in-8°, et 1566, in-8°, et insérés aussi dans le tom. IV des *Erotica græca*, 1816 (cette traduction italienne a servi de patron à une traduction française de cet ouvrage par Jérôme d'Avoste; Paris, 1582, in-16, et à une version allemande par Jean-Christophe Workenstern, dit *Artovæus*; Strasbourg, in-8°); — *Hérodien*; Venise, 1551, in-8°; — *Polyen*; Venise, 1552, in-8°; — *Élien, la Tactique*, et des fragments de la *Tactique de l'Empereur*; Florence, 1552, in-8°; — *Léon*; Florence, 1552, in-8° (fait suite à la traduction précédente).

Pattoni, *Biblioth. degli Autori volgarizz.* — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CARANUS, prince argien du huitième siècle avant J.-C. Il appartenait à la famille des Héraclides, et descendait de Téménus. Il passe pour avoir fondé en Macédoine la dynastie argienne. Selon une légende qui n'a été adoptée ni par Hérodote ni par Thucydide, il se laissa guider avec ses compagnons par un troupeau de chèvres, et pénétra ainsi dans la ville d'Édesse dont il s'empara, et qu'il appela *Aigues* (chèvres). Si Caranus n'est pas un personnage fabuleux, il vécut vers 850, puisque les historiens le donnent pour le frère de Phidon, tyran d'Argos.

Diodore, *Fragments.* — Plutarque, *Alexandre.* — Justin, VII, XXXIII. — Clinton, *Fasti Hellenici.* — Ott. Muller, *Dorier.* — Hérodote, VIII, 137-139. — Thucydide, II.

CARANUS, un des généraux d'Alexandre, mort en 329 avant J.-C. Il fut envoyé contre Satibarzane, qui venait de soulever l'Asie. Le satrape rebelle fut défait et tué dans l'hiver de 330. L'année suivante, Caranus obtint avec Andromache, Ménédème et Pharnyches, le commandement de l'expédition contre Spitamène, satrape de Sogdiane. Celui-ci fut d'abord forcé de lever le siége de Maracande; mais il revint avec une nombreuse cavalerie scythe, et détruisit l'armée macédonienne.

Arrien, *Anabase*, III, 25, 28; IV, 3, 5. — Quinte-Curce, VII.

CARANZA (*Alphonse*), jurisconsulte espagnol, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *de Partu naturali et legitimo*; 1628, in-fol., — *el Ajustamento y Proporcion de las monedas de oro, plata y cobre, y la reduccion de estos metales a su debida estimacion*; 1628, in-fol.; — *Rogacion al rey D. Felipe IV, en detestacion de los grandes abusos, etc., nouovamente introducidos en España*; 1636, in-4°.

Nic. Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

CARASCOSA (*Michel*, baron DE), naquit en Sicile, et ne dut son élévation qu'à lui-même. Lorsqu'à l'approche de l'armée française le roi Ferdinand se fut retiré dans l'île, Carascosa entra dans le parti républicain qui, après la défaite du général Mack en 1798, proclama la république parthénopéenne. Mais les royalistes rentrèrent bientôt à Naples; Carascosa réussit à se soustraire à la proscription presque générale de tous les partisans et fonctionnaires de la république, compris dans la capitulation de Castello d'Uovo. En 1806, après la reprise de Naples par les Français, Carascosa fut nommé chef de bataillon dans le premier régiment d'infanterie de ligne créé par Joseph-Napoléon régiment sous les drapeaux duquel il s'était déjà distingué en Espagne. Après son retour, Joachim Murat le fit bientôt passer par tous les grades. En 1814, il commandait une division qui combattit avec les Autrichiens contre les Français. En 1815 il se trouva en face des Autrichiens, à la tête d'une division de l'armée napolitaine, et signa avec d'autres généraux napolitains la convention militaire de Casalanza, d'après laquelle l'armée napolitaine mettait bas les armes. Lors de l'insurrection qui éclata au mois de juillet 1820 dans une partie de l'armée, Carascosa, alors ministre de la guerre, se mit à la tête des troupes destinées à étouffer l'insurrection, et s'avança jusqu'aux confins de la Terre de Labour; mais ayant trop tardé à attaquer les insurgés, la révolte éclata parmi ses propres troupes. Plus tard il prit lui-même part à la révolution, et fut investi, lors de l'invasion de l'armée autrichienne, du commandement d'un corps considérable, avec lequel il devait défendre la route de Terracine à Naples; mais les Autrichiens, qui s'étaient avancés par Sulmone, l'ayant tourné, son corps fut entièrement dispersé; et il allait être arrêté comme un des coryphées de la révolution, lorsqu'il se réfugia à Barcelone. Condamné à mort par contumace, il vit maintenant en Angleterre. Ses *Mémoires hist., polit. et milit. sur la révolution du royaume de Naples en* 1820, *et sur les causes qui l'ont amenée* (Lond., 1823), ne sont pas sans mérite sous le rapport historique et militaire.

Biographie nouvelle des Contemporains. — Quérard *la France littéraire.* — *Conversations-Lexicon.*

CARATE. *Voy.* ZARATE.

* **CARATE** (*Jérôme* DE), canoniste italien, des clercs réguliers de l'ordre des Oblats de Saint-Ambroise et de Saint-Borromée, vivait proba-

blement à Milan dans la première moitié du dix-septième siècle. Professeur de théologie et de droit canon, il fut plus tard protonotaire apostolique. On a de lui : *Tavole delle opere esteriori, colle quale deve procurare ogni curato di dar sodisfazione al suo popolo*; Milan, 1607, in-4°; — *de Juribus parochialibus*; Milan, 1625, in-8°; Breslau, 1626, in-8°. Tous ses autres ouvrages, très-nombreux d'ailleurs, n'existent qu'en manuscrit.

Argelati, *Bibl. Mediolan.*

*CARATINUS (*Jacques*), philologue italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Erasmi Roterodamii de recta latini græcique sermonis pronuntiatione; accedit Jacobi Caratini de literarum sono libellus*, etc.; Cologne, 1529, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CARAUSIUS (*M.-Aurélius-Valérius*), empereur de la Grande-Bretagne, né vers 250 à Menapia, district situé entre l'Escaut et la Meuse, assassiné en 293. Il appartenait à une famille obscure; mais il se distingua dans la guerre contre les Bagaudes, et parvint aux premiers grades militaires. Maximien Hercule lui confia une flotte destinée à réprimer les invasions des Francs qui, sur leurs légers vaisseaux, dévastaient les côtes de la Hollande, de la Gaule et de l'Espagne. Carausius s'acquitta assez mal de cette mission, et amassa une immense fortune; ce qui le fit soupçonner de favoriser les pirates pour s'approprier une partie de leur butin. Maximien ordonna de mettre à mort le général suspect; mais celui-ci, soulevant la flotte qu'il commandait et les légions campées dans la Grande-Bretagne, se rendit maître de cette île et prit le titre d'Auguste. Après de vains efforts pour renverser cet habile et courageux usurpateur, Dioclétien et Maximien le reconnurent pour collègue à l'empire vers 287. Cet événement fut célébré par une médaille qui portait sur la face trois bustes, avec cette légende : CARAUSIUS ET FRATRES SVI, et sur le revers ces mots : PAX. AVGG. Sur une seconde médaille on trouve une tête ornée de lauriers, avec cette légende : IMP. C. CARAUSIUS. P. F. AVG. Constance, en arrivant à l'empire, résolut de reconquérir la Grande-Bretagne; mais pendant qu'il faisait ses préparatifs, Carausius fut assassiné par Allectus, un des principaux officiers.

Eutrope, IX, 21. — Aurel. Vict., *Cæsar*, XXXIX; *Epit.* XXXIX. — Oros., VII, 27. — *Paneg. vet.*, II, 12; IV, 6-8; V, 4, 11; VI, 5, 8; VII, 9; VIII, 25. — Senebrier, *l'Histoire de Carausius prouvée par les medailles*; Paris, 1740, in-4°. — Stukely, *Medallic history of Carausius*; Londres, 1757-1759, in-4°.

CARAVAGE (*Michel-Ange* AMERIGHI ou MORIGI), célèbre peintre italien, né en 1569 à Caravaggio, dans le Milanais, mort en 1609. De même que son compatriote Polidoro Caldara, il prit goût à la peinture en préparant pour les fresquistes la chaux et le mortier dont ils se servent pour enduire le mur sur lequel ils doivent travailler. Sans maître, sans avoir étudié les ouvrages des grands peintres et encore moins les statues antiques, pour lesquelles il avait une espèce d'aversion, il devint habile dans son art. La nature fut son seul guide, et seule elle lui offrit des modèles; mais cette nature, si belle dans sa variété, si riche en nobles inspirations pour quiconque sait la voir et l'interpréter, il la copia sans choix et sans goût; de là les beautés et les défauts qui distinguent ou déparent ses ouvrages. Né à une époque où l'on ne peignait guère que de pratique, son imitation servile de la nature dut le mettre en opposition avec tous les artistes de son temps : aussi répétaient-ils à l'envi l'un de l'autre que ses figures étaient ignobles, qu'elles n'avaient ni beauté, ni formes choisies; que son coloris était cru dans les ombres comme dans les lumières; qu'une cave paraissait être son atelier; que ses compositions manquaient de l'intelligence, des règles de l'art. Ces reproches furent en partie fondés; mais les tableaux du Caravage n'en firent pas moins fureur en Italie, et cet engouement dura jusqu'à ce que le Guide, par une manière diamétralement opposée à la sienne, mais plus savante, fût parvenu à contre-balancer sa réputation. Toutefois on ne saurait trop faire l'éloge de la force du coloris du Caravage, de la vérité de son clair-obscur, de la saillie qu'il a donnée à tous les objets qu'il a peints, et de l'exactitude de ses imitations de la nature. Pour arriver à cet effet fier et prononcé qui lui acquit tant d'admirateurs, il ne peignait jamais que dans un atelier dont il avait noirci les murs, et dans lequel il ne laissait arriver qu'un filet de lumière tiré d'en haut. Exposées sous un tel jour et privées ainsi de tout reflet, ses figures ne pouvaient manquer d'offrir ce contraste frappant d'ombres fortes, larges et opaques, et de lumières vives, étroites et crues, se détachant sur un fond complétement obscur, qui est son cachet distinctif.

Si, dans le portrait comme dans les sujets d'une ou deux demi-figures, la manière du Caravage produisait beaucoup d'effet, elle convenait fort peu aux compositions nombreuses : aussi trouve-t-on dans la plupart de ses grands tableaux des plans trop rapprochés, mal en perspective, un passage trop subit de la lumière à l'ombre, et une uniformité dans ce que les peintres nomment le *parti pris*, qui leur nuit beaucoup. Avant d'adopter cette manière forte qui caractérise ses plus nombreux ouvrages, le Caravage en eut une plus tendre, qu'il dut à la vue des tableaux du Giorgion, à Venise.

Vain, jaloux, querelleur, insociable, il eut une vie agitée, et dut plus d'une fois se mettre à l'abri des poursuites de la justice. Ayant appelé en duel le Josepin, chef de la secte des peintres idéalistes, celui-ci refusa le cartel, alléguant sa qualité de chevalier. Aussitôt le Caravage part pour Malte, y mérite par ses ouvrages le titre qu'il ambitionnait; et se dispose à rejoindre son antagoniste; mais, au moment de quitter cette île, il se fait emprisonner. Au risque de sa vie, il parvient

à s'évader. Il erre quelque temps en Sicile, passe à Naples, où il est attaqué et tailladé au visage; s'embarque sur une felouque pour se rendre à Rome; est arrêté, au moment de son débarquement, par des soldats espagnols qui le prennent pour un autre. On le relâcha peu après; mais la felouque qui l'avait amené étant retournée sans qu'il eût eu le temps d'en retirer ses effets, il se trouva dépourvu de tout. Accablé de tant d'aventures fâcheuses, et plus que jamais déterminé à se mesurer avec celui qu'il accusait d'être l'auteur de ses malheurs, il se mit en route à pied par une excessive chaleur, et fut saisi d'une fièvre maligne qui le tua non loin de Porto-Ercole, en 1609.

Parmi les nombreux ouvrages du Caravage répandus dans toute l'Europe, les plus célèbres sont : *le Christ porté au tombeau*, chef-d'œuvre estimé à 150,000 francs, que la France restitua aux États romains; *la Mort de la Vierge* (au musée de France), tableau qui fut retiré de l'église della Scala, à Rome, sous prétexte que la Vierge présentait l'image d'une femme noyée; *la Distribution du Rosaire* (au Belvédère, à Vienne); *le Cupidon* de la galerie Giustiniani (aujourd'hui à Berlin); *la Bohémienne* (musée de France), que le Caravage avait la vanité d'opposer aux chefs-d'œuvre de Raphaël et des statuaires antiques. Parmi les beaux et nombreux portraits du Caravage, on met en première ligne celui d'*Adolphe de Vignancour*, grand maître de Malte (musée de France). [*Enc. des g. du m.*]

CARAVAGE (*Polidoro* CALDARA), peintre, né en 1495 à Caravaggio, mort en 1543. Il se rendit célèbre avant Michel-Ange Amerighi, surnommé comme lui *Caravage*, et commença par être manœuvre. Employé au service des élèves de Raphaël, la vue de leurs ouvrages au Vatican échauffa son génie. Il fit part à Jean d'Udine de son projet de se faire peintre : celui-ci dirigea ses premières études. Les progrès de Polidore étonnèrent bientôt Raphaël lui-même, qui ne tarda pas à lui confier des travaux importants. La nature l'avait doué du génie le plus heureux; et, quoique sans éducation, il est, de tous les élèves du chef de l'école romaine, celui dont le goût a le plus de noblesse, de pureté et d'élégance. C'est principalement dans des compositions imitant les bas-reliefs antiques et peints en camaïeu, qu'il s'est distingué. Personne ne l'a surpassé dans ce genre, pas même Jules Romain. Comme il était habitué à peindre en clair-obscur, ses tableaux sont d'un coloris pâle; on cite cependant avec éloge un *Christ conduit au Calvaire*, qu'il fit à Messine peu avant que le crime d'un domestique, qui l'assassina pour avoir sa fortune, l'eût conduit au tombeau. Polidore mourut dans la quarante-huitième année de son âge. [SOYER, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Vasari, *Vite de' più eccellenti pittori*, etc. — Baldinucci, *Notizie de' professori del disegno*, etc., II, 174, 196, 387. — Lanzi, *Storia pittorica*.

CARAVAGGINO. *Voy.* SACCHI.

***CARAVAGGIO** (*Pierre-Paul*), mathématicien et poëte italien, né à Milan en 1617, mort près de Milan en 1688. Après avoir étudié la philologie et les belles-lettres sous Gaspard Scioppio, et les sciences mathématiques sous son oncle paternel Jean-Baptiste Caravaggio, qui périt en 1635, pendant la défense d'un château dont il était le commandant, Pierre-Paul reçut en 1646 un emploi dans la magistrature de sa patrie; mais bientôt il échangea cette carrière contre celle de la vie militaire, et se distingua en 1655 comme défenseur de la ville de Tortone. Étant revenu aux arts de la paix, il professa la littérature grecque et les mathématiques au gymnase palatin. A la fin il fut chargé, en 1676, de l'intendance de tous les châteaux domaniaux du duché de Milan, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il a laissé un grand nom comme architecte militaire. On a de lui : *In Geometria male restaurata, ab auctore A. S. L. Romæ detectæ; accessit judex errorum Ant. Santini in appendice inclinationum*; Milan, 1650, in-4°; — *Copia di una risposta data ad un quesito d' Aritmetica*; Milan, 1654, in-4°; — *Geometria applicationum deficientium, figura data specie*; Milan, 1659, in-4°; — *Carmi co' quali, meditando la morte con gli occhi rivolti ad una imagine d' un carname umano, prosequisce i suoi lai un vecchio oltre a settant' anni*, etc.; Milan, 1687, in-fol.; publiée sous l'anagramme de Pietro-Lucio Avarapagio. Aux autres ouvrages de Caravaggio, il manque l'indication de la date; ce sont les suivants : *Methodus resolvendi omnes æquationes cubicas et quadrato quadraticas*; Milan, in-fol.; — *Fragmentum prolusionis geometricæ, carmine*; Milan, in-fol.; — *Prolusione o sia Metodo di leggere a' scolari le Matematiche*; Milan, in-fol.; — *Parere sulla Facciata del Duomo, con dimostrazioni geometriche*, inséré dans le traité *della Facciata del Duomo*; Milan, in-fol.; — *Inno, poema morale*; Milan, in-fol.; — *Ode morali*; Milan, in-fol.; — *Sestina, Sonetto e Madrigale*; Milan, in-fol.; — *Esposizione morale sopra il salmo LIV di Davide*, sous l'anagramme de Pietro-Luccio Avarapagio; Milan, in-fol. — Enfin on a de Caravaggio beaucoup d'autres traités mathématiques et des poésies italiennes en manuscrit.

Argelati, *Bibl. Mediol.* — Cinelli, *Biblioth. vol.*

* **CARAVAGGIO** (*Pierre-Paul*), fils du précédent, mathématicien italien, né à Milan en 1658, mort en 1723. Il fut en 1679 adjoint comme professeur de mathématiques à son père, auquel il succéda en 1688 comme professeur titulaire. En 1697, il reçut en outre une place importante dans l'armée, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Une monnaie frappée en son honneur est reproduite dans le *Museo Mazzuchelli*, tom. I, p. 257. — Il a laissé un fils du même nom, qui lui succéda dans

sa place de professeur, et entre les mains duquel se trouvait encore en 1745 un grand nombre de traités de mathématiques, laissés en manuscrit par son père. On ne sait pas si ce fils les a plus tard fait imprimer. Quant à celui dont il s'agit ici, on n'a de lui que le traité suivant : *li Primi sei libri degli Elementi d'Euclide, ad uso de' scolari;* Milan, 1671, in-12, et 1679, in-8°.

Argelati, *Bibl. Mediol.*

* **CARAVANE** (*Pierre de la*) (*Pietro della Caravana*), poëte italien ou provençal, vivait au commencement du treizième siècle. Il était guelfe passionné, comme on le voit par la seule pièce de vers qui nous reste de lui : c'est un *sirvente* composé en 1236 ou 1237, dans lequel le poëte invite les Lombards à bien défendre leur liberté contre l'empereur d'Allemagne.

Crescimbeni, *Istoria della volgar Poesia.* — Raynouard, *Choix des poésies des troubadours*, t. IV. — *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII.

***CARAVIA** (*Alexandre*), poëte vénitien, vivait au seizième siècle. On a de lui un ouvrage écrit dans le dialecte des lagunes, et dont de nombreuses éditions (la première vit le jour en 1565) attestent le succès. C'est une très-longue lamentation de Nuspo Bizarro, ouvrier de l'arsenal, divisée en cinq chants : l'auteur y retrace sa passion, sa jalousie pour une jeune Vénitienne ; il l'épouse, et ne tarde pas à se repentir de son mariage ; il est taquiné par sa femme, tracassé par ses créanciers, etc. — Caravia est également l'auteur d'un petit poëme en octaves, intitulé *il Sogno;* Venise, 1541 : cette production est fort peu connue ; regardée comme hostile à la religion, elle fut sévèrement défendue.

Ferrari, *de la Littérature populaire en Italie.* — *Revue des Deux-Mondes*, juin 1839. — Gamba, *Serie degli scritti in dialetto veneziano.*

CARAVITA (*Grégoire*), chirurgien, natif de Bologne, vivait au commencement du seizième siècle. Il se fit connaître par un contre-poison qui fut expérimenté d'abord à Rome en présence du pape Clément VII, puis en 1522, à Prague, devant l'empereur, et reconnu efficace.

* **CARAVITA** (*Nicolo*), littérateur italien, né à Naples le 25 mai 1647, mort à Portici le 2 novembre 1717. Professeur de droit, il se fit connaître par quelques traités contre les prétentions du saint-siége sur le royaume de Naples. On a de lui : *l'Introduzione alla lettura di Gregorio Calabrese sopra la concione di Marfisa a Carlo Magno;* Naples, 1691, in-4° ; — *l'Introduzione al libro intitolato Componimenti per la ricuperata salute di Carlo II;* Naples, 1697, in-4° ; — *Nullum jus Romani pontificis in regnum Neapolitanum, dissertatio historico-juridica;* Alethopolis (Naples), in-4°, anonyme et sans date. Cet ouvrage, attribué aussi à Matteo Egizio, fut proscrit à la cour de Rome par un décret du 15 janvier 1714 ; — *Ragioni della città di Napoli contro il procedimento straordinario nelle cause del sant' Ufizio ;* Naples, 1709, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.*

* **CARBACH** (*George-Wolfgang*), théologien et érudit allemand, né à Nuremberg le 23 août 1658, mort dans la même ville le 7 mars 1725. Il fit, depuis 1679, ses études littéraires et théologiques dans l'université d'Altdorf, et devint pasteur à Nuremberg. On a de lui : *Disputatio de Palmariis iisque hodie florentibus eruditorum societatibus, adjectis annotationibus et programmate Omeisii;* Altdorf, 1680, in-4° ; — *Disput. de invocationis Cultu;* Altdorf, 1685, in-4°, et dans *Joannis Fabricii majoris Prælectiones theologicæ*, p. 627-646 ; etc.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Will, *Nürnberger Gelehrten-Lexicon* (Dictionnaire des Savants de Nuremberg).

CARBEN (*Victor* DE), rabbin allemand, né en 1423, mort à Cologne le 2 février 1515. D'abord rabbin de la communauté juive de Cologne, il se convertit au christianisme en 1472, à l'âge de cinquante-neuf ans, tandis que sa femme refusait d'abandonner la religion de ses ancêtres. L'archevêque de Cologne Hermann contribua et donna de l'éclat à cette conversion, constatée sur la porte extérieure de Cologne par cette inscription : *Victor olim Judæus.* Quelque temps après, Carben se fit prêtre, et combattit dans divers écrits les croyances de ses premières années. On a de lui : *Judæorum errores et mores, opus aureum ac novum et a doctis viris exspectatum ;* Cologne, 1509, in-4°, et 1550, in-8°, en allemand ; — *Propugnaculum fidei christianæ instar dialogi, christianum et judæum disputatores introducens ;* sans date, in-4°, et en allemand, à Strasbourg, 1519, in-4°.

Hartzheim, *Bibl. Coloniens.* — Wolf, *Bibl. Hebr.*

CARBO famille plébéienne appartenant à la *gens* Papiria, commença à marquer dans l'histoire romaine vers 168 avant J.-C. Elle fournit à la république plusieurs consuls, orateurs et généraux, dont nous allons mentionner les plus remarquables :

CARBO, (*Caius-Papirius*), orateur romain, né vers 164 avant J.-C., mort vers 119. Contemporain et ami des Gracques, qu'il égalait en éloquence et dont il partageait les idées démocratiques, il remplaça Tibérius Gracchus dans l'emploi de triumvir pour le partage des champs (*triumvir agrorum dividendorum*), et bientôt après, en 131, il fut élu tribun du peuple. Pendant son tribunat il s'unit à C. Gracchus contre P. Cornélius Scipion l'Africain, et fut soupçonné de n'avoir pas été étranger à la mort subite du vainqueur de Carthage et de Numance. Cependant lorsque Opimius fut mis en accusation pour avoir fait tuer, en 121, C. Gracchus et ses partisans, Carbon, qui venait d'être élevé au consulat en 120, prit la défense d'Opimius, et déclara que le meurtre de C. Gracchus était légitime. Cette indigne versatilité attira sur l'ancien tribun la haine populaire, sans lui concilier la faveur de l'aristocratie. En butte à l'inimitié de tous les partis, il fut accusé par le jeune orateur L. Licinius Crassus ; et, prévoyant une condam-

nation, il s'empoisonna. Cicéron loue beaucoup le génie de cet orateur, qui offrait l'union trop commune d'un beau talent et d'un caractère versatile.

Tite-Live, *Epitome*, 53, 61. — Appien, *B. C.*, I, 18, 20. — Velléius Paterculus, II, 4. — Cicéron, *de Amicitia*, 25; *de Legibus*, III, 16; *ad Familiares*, IX, 21; *de Orat.*, 1, 2, 25, 30, 40; II, 10; III, 7, 20; *Brutus*, 27, 43, 62; *Tuscul.*, 1. 3. — Tacite, *Orat.*, 34.

CARBO (*C.-Papirius*), surnommé *Arvina*, orateur romain, fils du précédent. Tribun en 90, il proposa, avec son collègue Plautius, une loi (*lex Plautia et Papiria*) par laquelle le droit de cité était accordé à tous les habitants des villes restées fidèles qui viendraient à Rome, dans le délai de soixante jours, déclarer devant le préteur qu'ils acceptaient les droits et les charges du *jus civitatis*. Cependant on voit, par un fragment d'un de ses discours, qu'il approuvait le meurtre du grand protecteur des Italiotes, M. L. Drusus, assassiné en 91. Défenseur de l'aristocratie, il fut massacré en 82, dans la curie Hostilia, par le préteur Brutus Damasippe, un des chefs du parti de Marius. Carbo Arvina fut, suivant Cicéron, le seul bon citoyen de sa famille.

Cicéron, *pro Archia*, 4; *Brutus*, 62, 90; *ad Familiares*, IX, 21; *de Orat.* III, 3. — Velléius Paterculus, II, 26. — Appien, *B. C.*, I, 88.

CARBO (*Cnéus-Papirius*), général romain, cousin du précédent, né vers 130 avant J.-C., mort en 82. Son nom paraît pour la première fois dans l'histoire en 92. A cette époque, il fut dénoncé au sénat comme séditieux par le consul Appius Claudius Pulcher. Cinq ans plus tard, on le trouve parmi les chefs du parti de Marius, et commandant une des quatre armées qui assiégeaient Rome. Lorsque Valérius Flaccus fut tué en Asie, Carbo le remplaça comme consul en 85. Lui et son collègue Cinna, craignant le retour de Sylla, se déclarèrent consuls pour l'année suivante, et parcoururent l'Italie, soulevant toutes les villes, demandant aux Samnites et aux Lucaniens l'appui de leurs armes. Mais la victoire resta fidèle à Sylla, qui arriva en Italie en 83. Avant même le commencement des hostilités, Cinna fut massacré par ses propres soldats; et Carbo, qui se donna pour collègue Marius le jeune en 82, ne put, malgré son audace et son activité, résister au vainqueur de Mithridate. Battu par Sylla dans toutes les rencontres, il s'embarqua pour l'Afrique au moment même où la tentative désespérée du Samnite Pontius Télésinus ramenait pour un moment la victoire au parti démocratique. Carbo fut arrêté dans l'île de Corcyra, et conduit à Lilybée devant Pompée, qui lui fit couper la tête.

Appien, *B. C.*, 1, 69, 96. — Tite-Live, *Epitome*, 79, 83, 88, 89. — Plutarque, *Sulla*, 22; *Pomp.*, 10. — Cicéron, *in Ver.*; *ad Familiares*, IX, 21. — Eutrope, V, 8, 9. — Orose, V. 20. — Zonar., X.

CARBON. *Voy.* FLINS.

CARBONARA (le comte *Louis*), jurisconsulte italien, né à Gênes le 11 mars 1755, mort dans la même ville le 25 janvier 1826. Sénateur de sa petite république et l'un des huit régents de la banque de Saint-George, il devint, en 1797, sénateur de la nouvelle république ligurienne organisée par le général Bonaparte, et fut élu en 1803 juge au tribunal suprême. Après l'établissement de l'empire, Carbonara fut nommé par Napoléon président de la cour impériale de Gênes, et bientôt après appelé au sénat-conservateur. En 1814, il donna son adhésion à la déchéance de l'empereur et à la restauration des Bourbons. Rentré dans sa patrie, Carbonara fut créé, par ordonnance du roi de Sardaigne du 27 mars 1816, président d'une commission chargée de recevoir les réclamations de tous les créanciers des établissements pieux, lesquelles n'auraient pas été précédemment admises par l'administration française. Il fit encore partie de plusieurs commissions, et fut un des trois délégués envoyés en 1821, par la ville de Gênes, près du nouveau roi Charles-Félix.

Biographie nouvelle des Contemporains.

CARBONDALA (*Jean* DE), chirurgien et médecin italien, natif de Santhio dans le Piémont, vivait vers la fin du treizième siècle. Il pratiqua la chirurgie à Crémone, Pavie, Plaisance et Vérone, et enseigna en 1293, dans cette dernière ville, les éléments de son art. Il a laissé : *de Operatione manuali*, manuscrit in-fol., avec un supplément contenant deux mémoires intitulés, le premier : *Effectus Aquæ Vitæ mirabiles in corpore et extra corpus humanum*; le second : *Ad Inflammationem carbunculi*. On prétend qu'il y est, pour la première fois, question de la syphilis; mais les termes que l'auteur emploie peuvent se rapporter à toute autre maladie inflammatoire des parties génitales.

Malacarne, *delle opere de' Medici e de' Cerusici che nacquero o fiorirono[prima del secolo 16 negli Stati della real casa di Savoja.*

CARBONE (*Louis*), orateur et poëte latin, né à Ferrare en 1436, mort dans la même ville en 1482. Élève de Théodore Gaza, et professeur à l'université de Ferrare en 1456, il fit à Bologne un séjour d'une année, de 1465 à la fin de 1466, comme on le voit par un décret du duc Borso, qui accorda certaines exemptions en faveur de Carbone (*clarissimi oratoris et eximii artium doctoris, magistri Ludovici Carboni, redeuntis ex Bononia ad studium Ferrariæ.*) On lui a attribué un traité *de Elocutione oratoria*, qui semble appartenir à un autre Lodovico Carbone de Costocciaro, plus ancien d'un siècle. Il prononça aussi l'oraison funèbre du duc Borso. Ses discours, conservés à Rome dans la bibliothèque de Sainte-Marie *del Popolo*, et ses vers, que Guasco vit dans la bibliothèque des frères mineurs de Reggio, sont restés inédits. Guasco a donné des extraits des poésies de Carbone : on y trouve quelques détails curieux, entre autres sur une harangue adressée au pape Pie II, qui avait donné au poëte le titre de comte :

Pontifici summo placuit facundia nostra,
Qui comitis titulum jussit inesse mihi.

CARBONE (*Jérôme*), poëte napolitain, mort en 1527. Il est mentionné par Giraldi et Pontanus. Ses *poésies* ont été imprimées en 1506, in-fol.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VI, part. II. — Toppi, *Bibl. Napolet.*

* **CARBONE** (*François*), controversiste italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il publia la *Disputatio cum Judæis* de Contardus Ignetus (résumé d'une discussion religieuse tenue en 1186, dans l'île de Majorque, entre le commerçant génois Contardus Ignetus et les députés de la communauté juive), sous le titre : *Flagellum Judæorum super judaicam perfidiam, prophetarum jaculis labefactatum;* Venise, 1672, in-12, et 1677, in-8°. On lui attribue aussi les *Piaghe del Ebraismo* (sans date ni lieu d'impression).

Adelung, supplément à Jocher, *Allgemein. Gelehrten-Lexic.*

* **CARBONE** (*Jean*), valet d'auberge, un des chefs de l'insurrection génoise en 1746. Le 5 décembre, les Autrichiens, qui occupaient Gênes depuis quelque temps et traitaient les habitants en peuple conquis, voulurent enlever un mortier d'un poids considérable, et forcer quelques hommes du peuple à les assister dans cette spoliation. Ceux-ci refusèrent, et reçurent des coups de bâton. Un enfant à peine âgé de huit ans, voyant qu'on frappait son père, ramassa une pierre, et la lança à la tête d'un des caporaux autrichiens, en criant : « Oh! je la casse » (*Oh! la rompo*). Ce fut le signal de l'insurrection. Carbone fut un des premiers à y prendre part. Après un combat qui dura plusieurs jours, les Impériaux furent forcés d'abandonner la porte Saint-Thomas, dernière position qui leur restât. Carbone, saisissant les clefs de la porte, accourut au palais, où le doge et les colléges étaient obligés de laisser tout faire sans donner des ordres; et, présentant les clefs au *prince*, il lui dit : « Voilà des clefs qu'avec tant de facilité vos seigneuries ont remises à nos ennemis; tâchez à l'avenir de mieux garder ces clefs, que nous avons recouvrées au prix de notre sang. » Carbone conserva quelque temps une autorité presque dictatoriale; mais son pouvoir cessa avec le danger, et le nom de l'héroïque valet d'auberge ne brilla un moment que pour rentrer bientôt dans l'obscurité.

Artaud, *Italie*, dans l'*Univers pittoresque.*

CARBONE (*Jean-Bernard*), peintre italien, né à Gênes en 1614, mort dans cette ville en 1683. Élève de Giovanni-Andrea de' Ferrari, il fut le premier peintre de portraits de l'école génoise. « Les connaisseurs les plus intelligents, dit Lanzi, ont quelquefois pris ses portraits pour être de la main de Van-Dyck, ou les ont achetés à des prix peu au-dessous de celui qu'on met aux véritables portraits du peintre flamand. Il composa aussi fort bien, et rien ne le prouve mieux que son tableau du roi saint Louis, placé au Guastata. Cet ouvrage ne plut point cependant à ceux qui l'avaient commandé, et ils en firent faire un autre à Paris, puis un troisième. Ces tableaux furent successivement placés sur l'autel; mais celui du Carbone fut définitivement préféré, et les deux autres furent placés sur les deux parois latérales, comme pour lui servir d'ornement. »

Lanzi, *Storia pittorica.*

* **CARBONEL** (*Bertrand*), troubadour français, florissait vers la moitié du treizième siècle; c'était un gentilhomme de Marseille, issu d'une famille noble, mais pauvre; il célébra dans des vers assez froids ses amours avec une dame dont il ne dit pas le nom. Il réussit mieux dans la satire, où il déploie un talent hardi et incisif; le clergé est surtout l'objet de ses attaques. Il reste de lui dix-sept pièces en tout. Carbonel avait une instruction supérieure à celle de la plupart de ses contemporains; il cite Ovide et Térence, et il avait lu Horace et Juvénal.

Raynouard, *Choix de poésies des Troubadours*, t. IV, p. 282; t. V, p. 99. — Millot, *Hist. des Troubadours*, t. I, p. 382. — *Parnasse occitanien*, p. 240. — Diez, *Leben der Troubadours*, p. 587. — *L'Histoire littéraire de la France*, t. XX, p. 559.

CARBONEL (*Hugues*), théologien français, de l'ordre des Frères Mineurs de l'étroite observance, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Discours sur le mauvais Riche et le Lazare ressuscité;* Paris, 1616; — *Sermons sur les Évangiles et le Carême;* Paris, 1620.

Dupin, *Table des Auteurs ecclésiast. du dix-septième siècle.*

CARBONEL (*Joseph-Noël*), musicien français, né à Salon, en Provence, le 12 août 1751, mort en 1804. Il perdit de bonne heure son père, qui était berger, et vint à Paris pour y étudier la chirurgie; mais son goût pour la musique lui fit abandonner cette carrière, et il entra à l'Opéra pour y jouer du galoubet; depuis, il s'adonna tout entier au perfectionnement de cet instrument. On a de lui : *Méthode pour apprendre à jouer du tambourin ou du galoubet, sans aucun changement de corps, dans tous les tons;* Paris, 1766. Son fils, *Joseph-François*, s'est distingué comme compositeur. Tous les accompagnements des romances de la reine Hortense ont été retouchés et arrangés par lui.

Fétis, *Biog. universelle des Musiciens.*

CARBONNEL (*Antoine-Jacques*), littérateur français, mort à Perpignan en 1834. On a de lui : *Essais et Opuscules divers;* Perpignan, 1817, in-8°; — *Mailly*, ou *Traité de la Reconnaissance, ode;* Perpignan, 1820, in-8°; — quelques poésies dans le volume intitulé *Hommages à LL. AA. RR. Mgr. le duc et madame la duchesse d'Angoulême;* Perpignan, 1821, in-8°.

Quérard, *la France littér.*

* **CARBONI** (*François*), poëte latin moderne, né en Sardaigne en 1744, mort en 1817. Professeur d'éloquence latine à Cagliari, il fut en

relation avec plusieurs littérateurs italiens de son temps, entre autres avec Angelo Fabroni. On a de lui les petits poëmes latins suivants : *de Sardoa intemperie; — de Corallis lib. II; — de Extrema Christi Cœna; — de Corde Jesu; — ad SS. Eucharistiam carmina; — S. doctoris Thomæ Aquinatis Rhythmus in SS. Eucharistiam XII endecassyllabo carmine expressus.*

Tipaldo, *Biograf. degli Ital. illustri*, t. I.

CARBONNET DE LA MOTHE (*Jeanne* DE), religieuse de Bourg-en-Bresse, a, sous le nom de *mère Jeanne de Sainte-Ursule*, publié l'ouvrage suivant : *Journal des illustres religieuses de l'ordre de Sainte-Ursule, avec leurs maximes et pratiques spirituelles, tiré des chroniques de l'ordre et autres mémoires de leurs vies*; Bourg, 1684-1690, 4 vol. in-4°.

Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*. — *Univers pitt.*

CARBURIS (*Marin*, comte), ingénieur grec, né au commencement du dix-huitième siècle à Argostoli, chef-lieu de Céphalonie, mort en 1782. Envoyé par son père, Jean Carburi, à Bologne en Italie pour y faire son droit, il préféra y étudier les sciences physiques et mathématiques. Il retourna ensuite à Céphalonie; mais, à cause d'un égarement de jeunesse, il dut bientôt s'éloigner de la famille qu'il avait offensée. Comme il l'a avoué dans ses ouvrages, il s'imposa cet exil volontaire par le remords pour une action violente « que sa jeunesse pouvait excuser, mais que son cœur devra toujours détester, et que la loi n'aurait pu pardonner. » Réfugié en Russie, il fut présenté par son compatriote le général Mélissinos à l'impératrice Catherine, qui le nomma lieutenant-colonel du génie. Ayant été banni par les Vénitiens, possesseurs des îles Ioniennes, il crut nécessaire de changer de nom et de prendre celui de *Lascaris*, auquel sa famille était alliée. Cependant il n'avait pas caché son véritable nom à ses amis et au gouvernement qu'il servait. Il construisit le bâtiment où fut fondue la statue de Pierre le Grand à Pétersbourg. Falconet, ne voulant pas élever la statue sur un piédestal ordinaire, eut l'idée de former un rocher artificiel de plusieurs pierres réunies par des attaches en fer et en bronze. Mais Carburis fit remarquer avec raison que cet assemblage de plusieurs pièces ne pourrait résister au climat de la Russie, et qu'il fallait un monolithe. Tout l'été s'écoula en recherches inutiles : on n'avait trouvé qu'un seul bloc à une lieue de Saint-Pétersbourg; mais l'amiral et plusieurs ingénieurs en regardaient le transport comme impossible. Cependant ce bloc n'avait pas même la moitié de la grandeur du monolithe qu'un paysan venait d'indiquer à Carburis, dans le golfe de Finlande : c'était un bloc de granit de vingt-un pieds de hauteur, de quarante de longueur, et de vingt-sept de largeur. Ce monolithe était enfoncé à quinze pieds de profondeur dans un terrain marécageux. Catherine proposa un prix de 7,000 roubles pour en opérer le transport. Le ministre Betzky proposait de le couper en quatre ou en six pièces; mais Carburis s'engagea de le transporter tout entier par un mécanisme de son invention. Il fit d'abord un modèle de la machine qu'il avait projetée sur la proportion du dixième; et en y apposant 3,000 livres, il vit qu'il pouvait avec un seul doigt le mettre en mouvement. Carburis, ayant achevé sa machine et aplani le chemin pour le transport, parvint à dégager le monolithe de l'endroit marécageux où il était enfoncé. Carburis, quoique atteint de la fièvre, en dirigea le transport. A son ordre, deux tambours donnaient, du haut du monolithe, aux nombreux ouvriers, le signal pour commencer simultanément le mouvement. Un four de forgerons était toujours allumé au milieu du monolithe, pour réparer les ustensiles. Toute la cour avec le prince Henri de Prusse alla à la rencontre du rocher, qui, ayant parcouru dans six semaines l'espace de quatre milles et demi, arriva aux bords de la Néva, d'où l'amirauté dut effectuer le transport jusqu'au rivage de la capitale. Un navire de cent quatre-vingts pieds de long, soixante-six de largeur et dix-sept de hauteur fut préparé pour pouvoir recevoir la masse qu'il devait porter. Mais quand le monolithe y fut placé, et qu'on eut enlevé l'eau qu'on avait fait entrer dans le navire pour que le pont fût au niveau de la terre, on s'aperçut que le navire s'était fendu en plusieurs endroits, et, se courbant comme un arc, se soulevait à ses deux extrémités. Après deux semaines employées en vains efforts, Carburis, auquel on recourut, fit placer et attacher à chaque côté du navire une frégate; puis, ayant chargé de pierres la proue et la poupe du navire, il y rétablit l'équilibre, et lui fit reprendre sa première forme. Ainsi le rocher voyagea sur les eaux jusqu'à Saint-Pétersbourg, au grand étonnement des habitants de cette ville, accourus en foule sur le rivage. Le 30 septembre 1769, le monolithe fut posé dans la place de Saint-Pétersbourg. L'impératrice nomma Carburis aide de camp de Betzky, et lui confia la direction du corps noble des cadets de terre. Mais, malgré ces honneurs, Carburis voulut revenir dans sa patrie pour y introduire de grandes améliorations. Il passa par Paris, où il publia en français la description de ses travaux et des machines dont il s'était servi pour transporter le monolithe, en y ajoutant une analyse chimique de ce même monolithe, faite par son frère Jean-Baptiste Carburis : *Monument élevé à la gloire de Pierre le Grand*, ou *Relation des travaux et des moyens mécaniques*, etc., *par le comte Marin Carburis, ci-devant lieutenant de police et censeur ayant la direction du corps noble des cadets de terre de Saint-Pétersbourg*; Paris, 1777. Dans cet ouvrage Carburis reprit publiquement son nom, et dans la préface il explique

les motifs qui lui avaient fait adopter le nom de Lascaris.

Par ordre du gouvernement français, un modèle du mécanisme de Carburis fut déposé au Conservatoire des arts et métiers. Carburis demeura quelque temps en France, où il épousa une Française, et retourna à Saint-Pétersbourg avec sa famille. L'impératrice lui accorda de larges récompenses, et il obtint du gouvernement, de Venise la révocation de son bannissement et même le don en toute propriété d'une plaine marécageuse dans l'île de Céphalonie, pour y mettre à exécution ses projets d'amélioration. Il s'établit dans cette île; et depuis quatre ans ses essais de culture de l'indigo, de la canne à sucre et du coton d'Amérique prospéraient, lorsqu'une nuit quelques laboureurs de la Laconie, qu'il avait pris à son service, attaquèrent et pillèrent sa maison, croyant y trouver de grandes richesses. Les assassins l'égorgèrent, ainsi que l'agriculteur américain qui le secondait dans ses travaux. Sa femme, couverte de blessures, lui survécut. T.

Mazarakis, *Vies des Hommes illustres de Céphalonie; Marin Carburis*; Venise, 1843. — Francesco Milizia, *Dizionario delle belle arti del disegno*; Bassano, 1797. — Ohsson, *Tableau hist. et moderne de l'Empire Ottoman*.

*CARBURIS (*Jean-Baptiste*, comte), médecin, frère du précédent, né à Céphalonie, mort en 1801. Il fit ses études à Bologne avec son frère Marin. En 1750, le roi de Sardaigne Charles-Emmanuel, désirant réformer les études de médecine, désigna Jean-Baptiste Carburis pour professeur à la faculté de médecine à Turin. En 1762, voulant reconnaître l'état de la science dans les différents pays de l'Europe, et se lier avec les hommes célèbres de son époque, il visita l'Italie, la France, la Hollande, l'Angleterre et la Finlande. Il fut nommé membre de la Société royale de Londres et de celle d'Édimbourg. De retour à Turin, il fit au musée de cette ville une riche collection de coquillages et autres objets rares dans son voyage. Il professa à Turin pendant vingt ans. Sa renommée comme médecin ne se bornait pas à l'Italie. Le fermier général de France, attaqué par un mal que les médecins de Paris regardaient comme incurable, écrivit au roi de Sardaigne, le priant de lui envoyer Carburis. Celui-ci se rendit en Provence, où il opéra la guérison du malade, qui se rendit à Turin pour remercier le roi. Le 30 août 1770, Jean-Baptiste Carburis, pour raison de santé, se disposait à retourner à Céphalonie, lorsque la fille du roi de Sardaigne, qui avait épousé le comte d'Artois, voulut que Carburis restât son médecin. Il dut donc suivre la comtesse d'Artois en France, où Louis XVI le nomma médecin de toute la famille royale. C'est alors qu'il publia l'analyse du granit du monolithe de Saint-Pétersbourg. En 1795, il se rendit à Padoue, où il mourut professeur de physiologie. T.

Mazarakis, *Vies des hommes illustres de Céphalonie; Jean-Baptiste Carburis*; Venise, 1843. — Zannini, *Vie de Monte-Santo*. — Tipaldo, *degli illustri Italiani del secolo XVIII*. — Beni, *biografia medica Piemontese*. — Antonio Meneghelli, *Notizie biografiche degli Accademici di Padova*.

*CARBURIS (*Marc*, comte), le plus jeune frère des précédents, né à Céphalonie en 1731, mort à Padoue en décembre 1808. Élevé à Venise, il fut reçu docteur en médecine à Bologne. Lorsque la république de Venise voulut créer une chaire des sciences chimiques à l'université de Padoue, elle en confia l'enseignement à J.-B. Carburis, et l'envoya visiter les mines du Danemark, de la Hongrie, de l'Allemagne et de la Suède. Carburis eut des relations intimes avec les savants les plus distingués de son époque, tels que Margraff, Cronstedt, Wallerius, Pott et Linné; il fut nommé membre de l'Académie que le sénat de Venise fonda alors à Padoue. Les actes de cette académie contiennent plusieurs de ses mémoires sur la métallurgie. Il trouva le premier la méthode de fondre les minerais de fer sans l'emploi ni du charbon ni d'autres fondants, et il essaya d'appliquer sa méthode en grand. Carburis a inventé aussi une espèce de papier incombustible, très-utile pour l'artillerie. La république de Venise, qui fit frapper une médaille en honneur de l'inventeur, ne voulut pas divulguer ce secret, et le procédé de Carburis resta inconnu. Il fut un des premiers qui obtint des cristaux purs d'acide sulfurique. On sait que Lémery, seulement une fois, par hasard, en avait pu obtenir, et que Millot en avait aussi obtenu une seule fois, mais dans un état d'impureté. On voit encore au musée de Padoue un flacon contenant les cristaux d'acide sulfurique obtenus par Carburis. Il démontra que le nickel avait une grande affinité pour l'argent, opinion contraire à celle qu'avait soutenue Cronstedt, qui l'avait découvert. T.

Mazarakis, *Vies des hommes illustres de Céphalonie; Marc Carburis*. — Tipaldo, *Biografia degli illustri Italiani*. — *Fasti gymnasii Patavini ab anno MDCCLVII usque ad MDCCLXXXVII, a Francisco-Maria, comita Belunensi*.

*CARCADO (*René-Alexis*, le sénéchal de *Carcado-Molac*, comte DE), général français, né en 1659, mort le 29 août 1743. Mousquetaire en 1681, il passa lieutenant au régiment du Roi le 19 octobre 1682, et servit au siége de Courtray, à la prise de Dixmude, et au bombardement d'Oudenarde en 1683. Capitaine (10 mars 1684), il se trouva au siége de Luxembourg, fit la campagne d'Allemagne (1691), passa en juin 1695 à l'armée de Roussillon, et marcha au secours de Palamos, sous le duc de Vendôme. Brigadier (3 janvier 1676), il servit au siége de Valence et l'année suivante à l'armée de Flandre, sous le maréchal de Villeroi. Employé à l'armée d'Italie (26 décembre 1700), il combattit à Carpi et à Chiari, commanda (1702) les grenadiers au combat de San-Vittoria, et contribua à la prise de Borgo-Forte, de Nago, d'Arco, et d'Asti. Étant passé à l'armée d'Espagne (4 avril 1707),

il combattit à Almanza, et marcha ensuite au siége de Lérida, dont il emporta la première enceinte. Lieutenant général des armées du roi (19 juin 1708), il continua de servir en Espagne jusqu'en 1710. A. SAUZAY.

Pinard, *Chronol. milit.*, t. IV, p. 630.

CARCANO (*Archélaüs* ou *Archélas*), médecin italien, né à Milan en 1556, mort dans la même ville en 1588. Il professa quelque temps à l'Université de Pavie. On a de lui : *In Aphorismos Hippocratis lucubrationes; — de Methodo medendi; — de Modo colligandi libri duo;* Pavie, 1581, in-8°.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.—Biographie medicale.*

CARCANO (*Jean-Baptiste*), médecin italien du seizième siècle. Disciple du célèbre Fallope, qui lui destinait sa chaire d'anatomie et de chirurgie, il fut forcé par la mort de son maître de quitter Padoue. Il professa longtemps à l'université de Pavie, et se rendit célèbre par d'importantes découvertes anatomiques. On a de lui : *Libri duo anatomici; in altero de Cordis vasorum in fœtu unione pertractatur; in altero de Musculis palpebrarum atque oculorum motibus deservientibus accurate disseritur;* Pavie, 1574, in-8°; — *de Vulneribus capitis;* Milan, 1584, in-4°; — *Exenteratio cadaveris illustrissimi cardinalis Borromæi;* Milan, 1584, in-4°.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.*

***CARCANO** (*Ignace*), médecin italien, fils de Jean-Baptiste, né à Milan le 4 octobre 1682, mort dans la même ville le 3 novembre 1730. Il fit ses études à Pavie, où il obtint le bonnet de docteur en 1704; mais ce fut seulement en 1707 qu'on l'admit dans le collége des médecins de Milan. On a de lui : *Considerazioni alcune sopra l'ultima epidemia bovina;* Milan, 1714, in-8°; — *Considerazioni sulle ragioni, sperienze ed autorità ch' approvano l' uso innocente delle carni pelli e sero;* Milan, 1714, in-8°; — *Riflessioni sopra la naturalezza del lucimento veduto in un pezzo di carne lessata il giorno* 22 *di maggio*, etc.; Milan, 1716, in-4° : c'est l'histoire d'un cas de phosphorescence d'un morceau de chair.

Corte, *dei Medici Milan.* — Argelati, *Bibl. Mediol.*

CARCANO (*François*), thérenticographe italien, né à Vicence d'une famille noble en 1500, mort en 1580. Il était le meilleur chasseur de son temps, et l'historien de Vicence, Jacques Marzari, le nomme (p. 199) « il principe dei « cacciatori e struccieri delle contrade nostre. » Il fut très-habile surtout dans l'art de dresser des oiseaux de proie; et le seul ouvrage qui nous reste de lui, et qui traite de cette matière, est intitulé : *Tre libri degli uccelli da preda, ne' quali si contiene la vera cognizione dell' arte de' struccieri, ed il modo di conoscere, ammaestrare, regere e medicare tutti gli uccelli di rapina, con un trattato de' cani;* Venise, 1568, 1587, in-8°; Vicence, 1622, in-8°; ouvrage très-complet, mais aussi très-rare aujourd'hui, qui a été oublié dans la bibliographie mise à la suite de l'*École de la chasse aux chiens courants*, par MM. Lallemand.

Jacopo Mazzari, *Istoria di Vicenza.*

CARCANO (*François*), littérateur italien, né à Milan en 1733, mort dans la même ville le 1er mars 1794. Élevé au collége Tolomei de Sienne, et ami de Joseph Parini, de Charles Passeroni et de Joseph Baretti, il se fit connaître par des productions estimées en prose et en vers. On a de lui : *Capitoli di autore occulto;* Utrecht, 1785, in-4°; — *gli Occhiali magici, sogno del Premuroso Fuggi Fatica;* Selenopolis, 1789, in-4°; — *Sermone intorno ad alcune false opinioni tenute da varii nello scriver poeticamente, e sopra gli studii d' oggidì;* Alethopolis, 1790, in-4°.

Tipaldo. *Biographia degli Italiani illustri*, vol. IV.

***CARCASSÈS** (*Arnaud* DE), troubadour du treizième siècle. Il est auteur d'un conte ou nouvelle en vers intitulée *le Perroquet;* il y a de l'esprit et de la grâce dans ce récit, qui paraît avoir été fort goûté dans le temps : il s'agit d'un tour joué à un mari; et c'est un des premiers essais dans un genre que les auteurs de fabliaux et de contes ont épuisé à satiété; l'auteur dit avoir écrit « per los maritz castiar que volo los molhers garar » (*garder, séquestrer*). L'esprit brillant de la chevalerie se confond, dans ce petit récit, avec la galanterie des fictions orientales; et, sous le rapport littéraire, il a reçu les éloges des critiques les plus judicieux.

Millot, *Histoire des Troubadours*, t. II, p. 290.— Raynouard, *Choix de poésies*, II, 275. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 580.

***CARCAT** (*Augustin l'aîné*), généalogiste français, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *les Gestes et la Vie du preulx et vaillant chevalier Bayard, avec sa généalogie mise en lumière;* Lyon, 1525, in-24; 1558, in-8°; 1602, in-4°, et Auxerre, 1634, in-8° : c'est la biographie de Bayard par Symphorien Champier, augmentée de sa généalogie par Carcat.

Lelong et Fontette, *Bibliothèque hist. de la France.*

***CARCAT** (*Augustin le jeune*), écrivain ascétique et hagiographe français, natif du Berry, mort en 1655. Il était provincial de l'ordre des Augustins réformés. On a de lui : *Vie de saint Fare, avec une suite des abbesses de cette abbaye;* Paris, 1629, in-8°; — *l'Excellence de l'Oraison dominicale;* Poitiers, 1651, in-8°.

Lelong et Fontette, *Bibliothèque hist de la France.*

CARCAVI (*Pierre* DE), né à Lyon, mort en 1684, fut d'abord conseiller au grand conseil à Paris, ensuite bibliothécaire du roi sous le ministère de Colbert, qui le chargea de mettre en ordre et de faire copier l'immense recueil des *Mémoires du cardinal Mazarin* en 536 vol. Ses connaissances en mathématiques le firent admettre au nombre des premiers membres de

l'Académie des sciences lors de la création de cette compagnie. Il fut ami de Pascal, de Fermat, de Roberval, et de Descartes.

Moréri. — Baillet. *Vie de Descartes*. — Le Prince, *Essai historique sur la bibliothèque du Roi*.

CARCAVI (*Charles-Alexandre*), littérateur français, fils du précédent, né vers 1665, mort en 1723. Il composa sur la fin de sa vie deux comédies intitulées : l'une, *le Parnasse bouffon*, qui ne fut pas représentée; l'autre, *la Comtesse de Follenville*, en un acte et en prose, représentée le 11 octobre 1720, non imprimée.

Les frères Parfaict, *Histoire du théâtre françois*, t. XV.

* **CARCEUS** (*Martin*), médecin hongrois, né à Kartzag-Ujssalasch, dans la grande Coumanie, vers le milieu du dix-septième siècle; mort très-jeune à Leyde en Hollande après 1671. Les biographes hongrois donnent comme date de sa naissance tantôt 1660, tantôt 1666; mais ces deux chiffres sont inexacts, à juger d'après les dates de publication de ses ouvrages. Il étudia la médecine à Leyde, où il prit ses derniers grades en 1671; et il mourut bientôt après. On a de lui : *de Acido præcipue microcosmi*; Leyde, 1670, in-4°; — *de Hæmoptysi*; Leyde, 1671, in-4°; — *Carmen honoribus Georgii Kovats-Tatai : Herculem vere cognitum*, *Lugduni Batavorum, anno* 1571 *edentis, dicatum*; Leyde, 1671, in-4°; — *Praxis medica*; Leyde, 1671, in-12.

Veszprem, *Biographia Medicorum Hungariæ*. — Horanyi, *Memoria Hungarœ*. — Carrère, *Bibl. de la méd.*, I, 335 et 340.

CARCINUS (Καρκίνος). Suidas cite trois poëtes de ce nom : le premier, né à Agrigente; les deux autres, dans l'Attique. Comme Carcinus d'Agrigente n'est mentionné par aucun auteur ancien, son existence a été révoquée en doute.

CARCINUS *le Vieux*, poëte comique, né à Athènes, vivait vers 450 avant J.-C. Il est connu par quelques allusions malignes d'Aristophane; mais il ne nous reste aucun fragment de ses ouvrages, qui semblent s'être perdus de bonne heure.

CARCINUS *le Jeune*, poëte tragique, fils de Théodecte et de Xénoclès, probablement petit-fils du précédent, vivait vers 380 avant J.-C. Il passa une partie de sa vie à la cour de Denys le Jeune. Les tragédies citées par les critiques anciens sous le nom de Carcinus doivent appartenir au fils de Xénoclès; Suidas lui en attribue cent soixante. Outre quelques fragments incertains, nous possédons les titres et les fragments des tragédies suivantes : *Alope*, *Achille*, *Thyeste*, *Sémélé*, *Anphiaraüs*, *Médée*, *Œdipe*, *Térée*, *Oreste*. On a conclu de ces mots : *poëmes de Carcinus* (Καρκίνου ποιήματα), employés pour désigner des poésies obscures, et d'un passage d'Athénée, que le style de Carcinus était très-obscur. Ce défaut cependant ne se fait pas remarquer dans les fragments qui nous restent de ce poëte. Son style ressemble beaucoup à celui d'Euripide.

Suidas, au mot Καρκίνος. — Aristophane, *les Nuées*, 1265; *la Paix*, 794. — Diogène de Laërce, II, 7. — Aristote, *Morale, à Nicomaque*, VII, 7; *Poétique*, 16, 17; *Rhétorique*, II, 23; III, 16. — Athénée, I, VII.

CARDAILLAC (*Jean*), théologien français, né dans la première partie du quatorzième siècle, mort en 1390. Il appartenait à une grande famille du Quercy, laquelle avait déjà fourni à l'Église des prélats illustres, entre autres Guillaume de Cardaillac, évêque de Cahors en 1209. Après avoir professé le droit à Toulouse, Jean Cardaillac devint évêque d'Orense en 1351, et de Broga en 1360; il fut retenu en prison par Pierre le Cruel depuis 1367 jusqu'en 1369. Délivré à la mort de ce prince, et nommé par le pape Grégoire XI patriarche d'Alexandrie et administrateur de l'église de Rodez en 1371, il devint, en 1378, administrateur perpétuel de l'archevêché de Toulouse. Il composa plusieurs livres conservés dans la bibliothèque des dominicains de Toulouse, entre autres des sermons pour les dimanches et fêtes de l'année, des conférences synodales, divers traités des ordres sacrées, enfin l'*oraison funèbre du pape Clément VI*, celle d'*Urbain V*, etc.

Froissart, l. I. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*. — Baluze, *Vitæ papar. Avenion*. — Tricaud, *Essais de littérature*.

* **CARDAN** (*Facio*), médecin et jurisconsulte italien, né à Milan en 1444, mort le 29 août 1524, fut le père du célèbre Cardan. Il cultiva avec succès les lettres et les sciences mathématiques, et laissa un ouvrage publié sous le titre de *Prospectiva communis D. Johannis, archiepiscopi Cantuariensis, F. ordinis Minorum, ad unguem castigata per eximium artium et medicinæ et juris utriusque doctorem ac mathematicum peritissimum D. Facium Cardanum, Mediolanensem, in venerabili collegio Jurisperitorum Mediolani residentem*. Barthelemi Corte, qui dit que l'ouvrage fut imprimé, ne marque ni l'année ni la forme de l'édition.

Jérôme Cardan, *de Vita propria*. — Nicéron; *Mem.*, t. XIV. — B. Corte, *Notizie istoriche intorno a' medici scrittori Milanesi*; Milan, 1718, in-4°.

CARDAN (*Jérôme*), célèbre médecin et philosophe italien, né à Pavie le 24 septembre 1501, mort à Rome le 21 septembre 1576. Il était fils naturel de Facio Cardan et de sa concubine Claire Micheria. Il nous apprend que celle-ci, pendant sa grossesse, essaya de se faire avorter; que l'enfantement fut pénible, et qu'il naquit sous une mauvaise constellation : ainsi commençait une existence qu'il a proclamée lui-même très-infortunée. A sept ans, il reçut de son père les premières notions des sciences, et profita si bien de ses leçons, qu'à vingt-deux ans, venant à peine de terminer ses études à l'université de Pavie, il y expliqua publiquement Euclide, et donna des leçons de dialectique et de métaphysique. En 1524, il prit à Venise le grade de maître ès arts; deux ans après, il était recteur de l'université de Padoue; et c'est dans cette ville qu'il reçut, âgé de vingt-quatre ans, le bonnet

de docteur en médecine. Son nom était déjà connu lorsqu'il revint à Milan en 1529 : il y sollicita son agrégation au collége des médecins; mais on repoussa sa demande, sur le soupçon que sa naissance n'était pas légitime. En 1531, il épousa Luce Bandareni, aussi pauvre que lui. Pendant dix ans, il avait été incapable de tout commerce avec les femmes; et il compte ce fâcheux empêchement parmi les quatre plus grands malheurs de sa vie. Les administrateurs de l'hôpital lui firent obtenir la chaire de mathématiques, et il se crut alors en assez bonne position pour renouveler sa demande au collége des médecins; il éprouva un second échec, et ne fut admis qu'en 1539, par le crédit de François Croce. Séduit par les promesses magnifiques des habitants de Pavie, il alla professer dans cette ville; mais il y séjourna peu de temps; et à la fin de l'année, ne pouvant se faire payer son salaire, il revint encore une fois à Milan. Ce fut la plus belle époque de sa vie. La publication de son traité de mathématiques, *Ars magna*, le fit l'égal des plus savants mathématiciens. Un moment il parut diriger le mouvement scientifique, et il est à regretter qu'il n'ait pas persisté dans une voie de découvertes qui lui font le plus d'honneur. Il laissa échapper, vers la même époque, une belle occasion de fortune : le roi de Danemark, par l'entremise d'André Vésale, essaya de l'attirer à sa cour; mais Cardan résista à l'offre de 800 écus qui lui était faite : il redoutait le climat du Danemark, et les embarras auxquels sa religion l'exposerait dans un pays tout protestant. Il continua donc d'exercer la médecine à Milan, et fit paraître en 1550 son traité *de Subtilitate*, que l'on s'accorde à regarder comme le meilleur de ses ouvrages. En 1552 il fit un voyage en Écosse : Jean Hamilton, archevêque de Saint-André et primat du royaume, affligé d'une grande difficulté de respiration que n'avaient pu guérir les plus célèbres médecins de France et d'Allemagne, fit à Cardan des conditions si avantageuses, que celui-ci n'hésita pas à se rendre près de lui. Il avoue qu'il dut cette bonne fortune à un mensonge. Dans le premier livre du *de Sapientia*, publié en 1544, il prétendait avoir guéri plusieurs phthisiques : Hamilton fut trompé par cette assurance, et Cardan, qui n'avait jamais guéri de phthisique, se réjouit naïvement d'avoir menti si à propos. Il paraît cependant que l'archevêque fut soulagé après un traitement de quelques semaines; deux ans après, si l'on en croit Cardan, il était radicalement guéri.

Cardan, magnifiquement récompensé, revint par l'Angleterre, et vit à Londres le roi Édouard VI, dont il fit l'horoscope, et à qui il prédit une longue vie. Malheureusement le roi mourut l'année suivante; mais Cardan, habitué à de telles mésaventures, revit ses calculs, rectifia quelques chiffres, et il se trouva que le roi était mort d'après toutes les règles de l'astrologie. Après avoir visité la France, l'Angleterre, l'Écosse, les Pays-Bas et l'Allemagne dans un voyage de dix mois, Cardan retourna à Milan, où il vécut encore quelques années, partageant son temps entre le travail, la débauche et le jeu. Il poussait si loin cette dernière passion, que, de son propre aveu, il vendait, pour jouer, ses meubles et les bijoux de sa femme. Celle-ci lui avait donné deux fils et une fille. Les fils, élevés dans un logis qui n'était guère qu'un tripot ouvert à tous gens tarés, imitèrent et dépassèrent les vices du père. L'aîné, médecin comme lui, empoisonna sa femme, et mourut décapité; l'autre tomba dans de si grands désordres que Cardan, après l'avoir fait souvent incarcérer et lui avoir coupé une oreille, fut obligé de lui fermer sa porte et de le déshériter. Ce n'était pas une grande punition; car il était lui-même si pauvre qu'il faisait des almanachs pour vivre, et qu'il montra, dit-il, bien du courage en ne demandant pas l'aumône. Charles Borromée et François Alciat voulurent l'arracher à cette fâcheuse condition; ils l'appelèrent à Bologne, où il professa de 1562 à 1570. Une promesse de 1,800 écus à laquelle il ne put faire honneur lui valut quelques semaines de prison. C'est là, après son impuissance, l'inconduite de ses fils et la mort de l'aîné, ce qu'il appelle la quatrième grande infortune de sa vie. Mis en liberté, il se dégoûta de Bologne parce qu'il s'y sentait surveillé, et s'enfuit à Rome, où il vécut quelque temps sans emploi public. Enfin, agrégé au collége des médecins romains, et pensionnaire du pape Grégoire XIII, il mourut dans cette ville à l'âge de soixante-quinze ans. Joseph Scaliger et de Thou prétendent qu'ayant fixé, d'après des calculs astrologiques, l'année et le jour de sa mort, il se laissa mourir de faim, pour que l'événement justifiât sa prédiction. C'est un fait que rien n'atteste, mais qui n'étonnerait pas de la part de Cardan, puisqu'il assure qu'il essaya plusieurs fois de se tuer; c'est ce qu'il appelle *amour héroïque*.

Ce n'était là qu'une des moindres bizarreries de cet homme extraordinaire. Il ne faut, pour l'apprécier, que parcourir ce livre étrange qu'il écrivit sur lui-même, et qu'il intitula *de Vita propria*. C'est un ouvrage unique en son genre, et qui pour l'ingénuité et la franchise des aveux laisse bien loin les confessions de Rousseau. Il avoue qu'il est « emporté, entêté, brutal, et difficile à vivre; imprudent, rancunier, curieux, traître, ennemi des siens, fourbe, impie, bavard, médisant, débauché, obscène, lascif; qu'il est naturellement porté à tous les vices; qu'il a le cœur froid et la tête chaude; qu'il médite souvent sur les choses impossibles, ou sur des niaiseries; qu'il change d'opinion à toute heure, etc. » Jamais on n'a dit plus de mal de soi-même; mais l'énumération de ses vices s'efface devant les qualités qu'il s'attribue : « Il méprise l'argent, il n'a pas d'ambition, et la plus grande de ses vertus est la constance avec laquelle il a supporté tous ses

maux, sans une plainte, sans un mouvement d'impatience. Il n'a jamais menti. » Mais en ceci même il ment impudemment. Il est curieux, après cela, de l'entendre affirmer que la nature ne peut rien former de plus parfait que sa personne : et cette vanité l'emporte si loin, qu'il prétend connaître les langues grecque, espagnole, française, sans les avoir jamais apprises. Un soir il acheta un Apulée, et il se trouva, le lendemain, qu'il le lisait couramment, sans qu'il eût auparavant ouvert un livre latin.

Son costume, sa démarche, ses discours, toutes ses habitudes se ressentent de cette faiblesse d'esprit. Il se promène tantôt en haillons, tantôt splendidement vêtu ; il court les rues pendant la nuit ; il se fait traîner dans un carrosse à trois roues, etc. Encore n'est-ce là que de l'originalité ; mais de quel nom appeler ce qui suit ? — « Je reconnais, dit-il, comme l'un de mes défauts, que je me plais à dire précisément ce qui peut être désagréable à ceux qui m'entourent, et je persiste dans cette habitude sciemment et volontairement. » — Et encore : « Je ne garde, parmi mes valets, que ceux qui me font honte et qui me sont inutiles. » — Alors qu'il se trouvait en parfaite santé et sans souffrance aucune, il se mordait les lèvres jusqu'au sang, et se tirait les doigts à en pleurer : « parce que, disait-il, la volupté n'est autre chose que cet état de bien-être qui succède à une douleur apaisée ; et celle-ci sera facilement apaisée, puisqu'elle est volontaire. » — Ses moyens de consolation n'étaient pas moins étranges. Lorsque son fils fut condamné à mort, il ne put résister à un coup si cruel qu'en se donnant des coups de fouet sur la cuisse droite. C'était sa coutume : il se mordait aussi le bras gauche, buvait du vin mêlé de safran ; et, après avoir jeûné, lorsqu'il s'était mordu et fustigé : « Alors, dit-il, je cherchais des consolations dans la raison. »

Un esprit si bizarre devait avoir des visions. Il reconnait en lui quatre facultés qu'il trouve admirables, et dont il ne parle qu'avec un air de mystère : 1° Il tombe en extase toutes les fois qu'il le veut ; 2° il voit ce qu'il veut non par les yeux de l'esprit, mais par ceux du corps, et les images évoquées s'agitent continuellement devant lui ; 3° il est averti en songe de tout ce qui lui doit arriver : c'est ainsi que la plupart de ses ouvrages lui sont inspirés par le ciel ; 4° il connait aussi l'avenir par des marques qui se forment sur ses ongles. Une tache rouge lui apprit l'arrestation de son fils ; elle disparut après l'exécution. Il s'étend assez longuement sur les diverses significations de ces marques dans son livre *de Rerum Varietate*, livre VIII, ch. XLIII, auquel nous empruntons ce qui précède, et surtout dans le *de Subtilitate*, livre XVIII.

Enfin, pour achever ce portrait, il nous reste à parler de ce *génie* qu'il s'attribua, à l'imitation de Socrate et d'autres hommes illustres. C'était une croyance héréditaire ; car Facio Cardan avait aussi son démon familier ; mais nous ne voyons pas ici que la foi de Cardan soit bien robuste. Il affirme positivement, dans son dialogue nommé *Tetim*, qu'il possède « un génie Vénérien, mêlé de Saturne et de Mercure. » — Dans le *de Libris propriis*, il avance que ce même génie se met en rapport avec lui au moyen des songes ; puis il doute qu'il y ait véritablement des génies, et il attribue à l'excellence de sa nature ce mystérieux commerce avec un autre monde. Enfin, dans son livre *de Rerum Varietate*, il annonce qu'il n'a pas de démon familier. Cette fluctuation d'idées est tout à fait dans ses habitudes : il n'est pas d'homme qui se contredise plus souvent, par légèreté d'esprit et par défaut de mémoire. C'en est assez pour faire apprécier le caractère de Cardan. Il faut bien reconnaître avec Naigeon que sa vie est un tissu d'extravagances, d'actions incohérentes, viles et parfois criminelles, puisqu'il en vint à assassiner un homme qui l'avait volé au jeu. Mais que ceci n'étonne pas chez un homme du seizième siècle. Scaliger le jugeait bien : « Parfois, dit-il, il est supérieur à tous les hommes ; mais souvent aussi il descend plus bas que les petits enfants. » Enfin, Leibniz et Naudé l'ont déclaré fou. Mais la folie n'exclut pas toujours le génie ; et Leibniz lui-même, qui l'a traité si sévèrement, n'en admirait pas moins la supériorité de son esprit. Peut-être lui savait-il gré d'avoir proclamé, avant lui, que tout est pour le mieux ici-bas.

Ceci nous amène naturellement à parler des opinions philosophiques de Cardan. On l'a présenté souvent comme un athée : c'était la grande injure du temps passé. Malgré l'aveu d'une irréligion qu'il dément d'ailleurs en mainte occasion, et bien qu'il certifie qu'il ne va guère à la messe, il ressort de ses propres mémoires qu'il était pieux jusqu'à la superstition, et non pas athée ni *fanatique*, comme le prétend le docteur Parker. L'insuccès de ses horoscopes ne l'empêcha pas de faire celui de Jésus-Christ, et cela n'a pas peu contribué à sa renommée d'impiété. Il ne fit en cela qu'imiter Albumazar, Albert le Grand, Pierre d'Ailly et T. Aussilianus ; mais il se garda bien de les nommer, pour se donner le mérite de l'invention ; et le scandale en fut plus grand. Aussi dit-il quelque part que l'astrologie a fait le malheur de sa vie. Il est certain que ses livres renferment bien des propositions hétérodoxes, et que dans son traité *de Immortalitate animarum* il semble tirer des conclusions directement contraires au but de l'ouvrage. Par exemple, dans le chapitre II, il prétend que le dogme de l'immortalité est préjudiciable à la société humaine ; et les raisons qu'il en donne sont assez singulières. Il dit encore que ceux qui nient l'immortalité sont plus honnêtes gens que les autres ; car la profession d'une telle croyance les rend odieux aux autres hommes, et, partant, les oblige à plus de scrupules et de vertus. Enfin ses opinions sur l'âme rappellent la doctrine d'Averrhoës, et méri-

tent d'être rapportées : « Il n'y a, *sub luna*, qu'un seul entendement, et cet entendement n'est humain qu'en tant que la matière de l'homme le peut admettre : il pénètre dans l'homme, et produit en lui les actes d'intelligence. Ce même entendement s'approche des bêtes, et les entoure; mais la disproportion des matières s'oppose à son entrée: ainsi il illumine l'intérieur des hommes, et ne fait que rayonner autour des bêtes. Il n'y a pas d'autre différence que celle-là entre l'entendement des hommes et celui des bêtes, et de là vient que ce qui est parfait chez nous est confus chez elles. »

Jules Scaliger, qui rapporte ce passage du *de Immortalitate* dans ses *Exercitationes in Cardanum,* ajoute qu'il ne faut pas s'étonner si l'ouvrage de Cardan contient d'autres doctrines; car ce ne sont que lambeaux pillés chez tous les auteurs. Aussi n'est-ce pas la philosophie qui l'a fait célèbre; et cependant on trouve çà et là dans ses ouvrages des pensées d'une grande élévation, des observations fines ou profondes; Naigeon n'a pas dédaigné d'en faire un recueil, et nous aimons à citer après lui, pour exemple, celle-ci, qui n'est certes pas de son siècle : « Dans les pays où les peines sont légères, il est rare que les crimes soient atroces; mais là où la justice est barbare, les crimes le sont aussi. »

De tous les livres de Cardan, le plus connu est le traité *de Subtilitate*. Il ne mit que huit mois à le faire; mais il le corrigea pendant trois ans entiers. Sept ans après la première publication de ce traité, Jules Scaliger, à l'affût de tous les talents nouveaux pour se déchaîner contre eux, l'attaqua vigoureusement, et y releva un grand nombre d'erreurs; mais sa critique fut si bien faite, que Naudé se fait fort de prouver qu'elle contient plus de fautes que le livre de Cardan. Ce dernier se justifia de manière à réduire son adversaire au silence; toutefois Scaliger ne se tint pas pour battu, et, par un tour de charlatan qui peint l'homme, il feignit de croire que sa critique avait tué Cardan, et fit à ce sujet une préface hypocritement louangeuse, dans laquelle il déplorait un triomphe qui coûtait si cher à la république des lettres. Cardan se portait si bien, qu'il survécut dix-huit ans à Scaliger.

Le *de Subtilitate*, ainsi que le *de Rerum Varietate*, renferme toutes les connaissances de Cardan en physique, en métaphysique et en histoire naturelle; la plupart de ses observations sur les animaux, les plantes et les métaux ne sont que la reproduction des idées d'Aristote et de Pline. Nous aurions voulu donner une analyse de ce traité, si le peu de méthode et l'incohérence des parties n'avaient rendu cette tâche presque impossible. Il y a de tout dans ce livre : ignorance et savoir, bon sens et superstition; l'auteur traite tous les sujets, et fait de son ouvrage une sorte d'encyclopédie de la science et de l'industrie au seizième siècle; encyclopédie qui peut offrir de curieux renseignements à celui que ne rebuteront ni l'obscurité, ni les contradictions, ni les digressions les moins justifiées.

Le traité *de la Subtilité* est divisé en 21 livres. Le 1[er] parle des *principes des choses,* de la matière, de la forme, de la vacuité, du mouvement naturel, et de l'espace ou du lieu; le 2[e], des *Éléments :* Cardan n'en admet que trois, la terre, l'air et l'eau; le 3[e], du *ciel;* le 4[e], de *la lumière ;* le 5[e], des *mixtes ;* le 6[e], des *métaux ;* le 7[e], des *pierres ;* le 8[e], des *plantes;* le 9[e] des *animaux engendrés par la putréfaction :* Cardan croit à la génération spontanée; il assure que la terre est au centre du monde, et que le monde est un grand animal. Le 10[e] livre est intitulé *des Animaux parfaits :* « Toute modification, dit l'auteur, que l'on fait subir à la forme extérieure des êtres a une action continue sur les êtres engendrés par ceux-ci; on peut donc modifier à son gré la forme humaine, et la varier à l'infini par l'art et par la continuité d'une même cause agissante. » Dans le 11[e] livre, il examine l'*homme*, sa nécessité et sa forme; dans le 12[e], sa nature et son tempérament. « Le cœur, y est-il dit, est principe de vie, comme le cerveau. » Le 13[e] livre est consacré aux *sens*, aux *sentiments* et à la *volupté;* le 14[e], à l'*âme*, à l'*intelligence*, au *jugement*, aux *passions*, et à leurs effets physiques; le 15[e], aux *inutiles subtilités ;* le 16[e], aux *sciences en général.* C'est la partie la plus raisonnable de l'ouvrage. Cardan veut que la géométrie soit la première science qu'on enseigne aux enfants; il se proclame inventeur de l'algèbre, qu'il appelle le grand art, « inventé, dit-il, et mis en lumière par nous. » — Le 17[e] livre traite des *arts* et *inventions :* il met au premier rang la navigation, puis l'artillerie, et en dernier lieu l'imprimerie: il est étrange qu'il n'ait pas fait passer celle-ci avant l'artillerie, qu'il déclare pernicieuse au genre humain. Il veut qu'on n'estime dans les sciences que ceux qui ont beaucoup écrit : il pensait à lui-même. Le 18[e] livre, des *choses merveilleuses*, est un singulier mélange de contes bleus, de recettes d'empiriques, de secrets, etc. Au milieu de ce fatras on trouve une indication de calcul pour chercher le rapport de la circonférence au diamètre. Le 19[e] livre traite des *démons* ou *génies;* le 20[e], des *premières substances* des anges, archanges, etc.; et le 21[e], de *Dieu* et de l'*univers ;* l'auteur n'y fait aucunement connaître ses idées sur Dieu et sur l'univers.

Le livre *de Rerum Varietate* est le pendant du traité *de Subtilitate*. Mécanique, inventions, spectres, divination et démonologie, secrets merveilleux, etc., tout y est entassé pêle-mêle et sans ordre. L'auteur termine en expliquant pourquoi il a écrit ce traité : « L'honneur, dit-il, en revient à Dieu. Je n'aurais pas tant écrit sans l'aide et le conseil de la Divinité : le conseil me venait de la misère, qui me contraignit à faire avec mes libraires des marchés à tant par feuille; de sorte que j'écris ce qui me vient à l'esprit, afin de remplir plus tôt la feuille. »

Ses écrits sur la médecine sont, à beaucoup près, moins intéressants. On y trouve plus d'originalité que de profondeur. Ainsi, dans l'*Opus novum*, il cherche si les effets produits par les médicaments sont en proportion arithmétique ou géométrique avec la dose prise par le malade. Le plus grand éloge qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir contribué à ce mouvement de réaction qui tendait à renverser la tradition transportée dans le domaine de la science. Il a rassemblé ce qu'il appelle ses découvertes médicales dans le chapitre XIV du *de Vita propria*, où sont réunies ses autres inventions.

Mais c'est dans les sciences mathématiques surtout que Cardan a acquis des droits à la reconnaissance de la postérité. Les faits qui se rattachent à la découverte de la démonstration de la formule générale des équations cubiques sont assez intéressants dans l'histoire de la science pour qu'on nous permette d'y insister un moment. Cette découverte appartient réellement à Scipion Ferrei ou Ferro, professeur de mathématiques à Bologne; mais il mourut sans la faire connaître au public. Antoine-Marie Fiore, Vénitien et disciple de Ferrei, qui lui avait enseigné son procédé, proposa, suivant l'usage du temps, des discussions publiques aux géomètres, et les mit au défi de résoudre les problèmes dont son maître lui avait donné la clef. Tartaglia étudia ces questions, et, après avoir essayé tous les procédés connus, trouva enfin une solution. C'était la fameuse formule des équations cubiques. Il en renferma l'énoncé dans trois tercets italiens, et à son tour défia les savants. Ces joutes *mathématiques*, ces cartels proclamés par les hérauts et les trompettes, à grand renfort de paroles pompeuses et d'éloges ampoulés, semblent convenir plutôt à des charlatans qu'à de véritables savants; mais ce charlatanisme était alors de mode: une découverte était le secret de l'inventeur, et l'on exploitait une méthode de calcul comme une recette nouvelle de poudre médicinale. Cardan supplia Tartaglia de lui enseigner sa formule; il le trouva inflexible, et eut recours à la ruse: il l'attira dans la maison du marquis del Vasto par une lettre écrite au nom de ce seigneur; puis, s'enfermant avec lui dans une chambre écartée, il le conjura de nouveau de lui communiquer son secret, s'abaissa aux plus humbles prières, s'engagea par serment à ne rien révéler, et fit si bien qu'il emporta les tercets. Alors il s'appliqua à trouver la démonstration, ce que Tartaglia avait négligé de faire : il réussit, aidé dans ce travail par Ferrari, son élève, et publia dans l'*Ars magna* la formule et la démonstration. Tartaglia cria au parjure, et revendiqua ses droits : Cardan maintint les siens, et se crut assez riche de sa démonstration pour restituer à Ferrei l'honneur de la découverte. C'est dans cette discussion qu'il fit observer à son rival que l'extraction de la racine carrée qui entre dans la formule n'est pas toujours possible : cette première observation du cas irréductible fut traitée de chicane par Tartaglia; mais Cardan la jugea plus sérieuse, et l'on voit qu'il ne renonça à vaincre cette difficulté qu'après de longues et vaines recherches. Ce n'est point le seul pas qu'il fit faire à l'algèbre. Il remarqua aussi la relation qui existe entre les racines d'une équation et le coefficient du second terme de l'équation; la multiplicité des valeurs de l'inconnue, et leur distinction en positives et négatives. Mais il ne connut pas l'usage des racines négatives, et les regarda sans doute comme inutiles. L'algèbre ne servait alors qu'à résoudre des problèmes numériques; on conçoit qu'il n'ait pas senti toute l'importance de sa découverte; on lui a donc attribué à tort ce qui n'appartient réellement qu'à Viete et à Descartes. Notons encore que l'on trouve dans l'*Ars magna* quelques vestiges de la méthode des *ultimatum* du signe dans l'équation; et peut-être Descartes y a-t-il puisé la première idée de la méthode qui porte son nom. Cardan connaissait aussi les racines imaginaires, et dans le même livre il remarque que ces racines, dans les équations, vont toujours par couple. Enfin il eut quelque part à la résolution des équations du quatrième degré. Car c'est en étudiant un problème proposé par Cardan comme insoluble, que son disciple Ferrari trouva la formule générale de ces équations.

Il nous reste peu de choses à dire sur les travaux astronomiques de Cardan. Malgré son attachement aux doctrines péripatéticiennes et sa crédulité aux chimères de l'astrologie judiciaire, il émit parfois des idées qui, sans être conformes à la vérité, ont du moins le mérite de l'originalité et de la hardiesse. Nous citerons, entre autres, sa théorie de la scintillation des étoiles, qu'il attribue à l'agitation de l'air, et qu'il compare au mouvement apparent des cailloux au fond d'une eau courante. Cardan prit part à la discussion qui s'éleva entre les savants européens, vers l'an 1572, à propos d'une nouvelle étoile qui avait paru tout à coup dans la constellation de Cassiopée. Tycho la considérait comme une création nouvelle; Cardan défendit vivement la doctrine de l'incorruptibilité des cieux, et professa publiquement que cette étoile avait toujours existé, et, bien plus, que c'était elle-même qui avait conduit les Mages à Bethléem.

Il serait trop long d'énumérer tous les ouvrages de Cardan. Nicéron en a donné une liste complète, que l'on pourra consulter au besoin. Des 222 traités qui ont été imprimés, en voici les principaux : *Artis magnæ sive de regulis algebraicis liber unus;* Nuremberg, 1545, in-fol.; Bâle, 1570, in-fol.; — *de Propria Vita liber :* la première édition a été publiée par Naudé; Paris, 1643, in-12; 2e édition, Amsterdam, 1654, in-12; — *de Subtilitate libri XXI;* Nuremberg, 1550, in-fol.; Paris, 1551, in-8°; Bâle, 1554, in-fol.; *ibid.*, 1560, in-fol., avec réponse à Scaliger; Lyon, 1580, in-fol., etc; il en existe une traduction française sous ce titre : *les*

Livres d'Hier. Cardanus, de la Subtilité et subtiles Inventions, ensemble les causes occultes et raisons d'icelles, trad. en français par Rich. Leblanc; Paris, 1556, in-4°; — *de Rerum Varietate libri XVII, cum appendice;* Bâle, 1557 et 1581, in-fol., et plusieurs fois ailleurs, in-8°; — *Opus novum de Proportionibus numerorum, motuum, ponderum, sonorum, aliarumque rerum mensurandarum, non solum geometrico more stabilitum, sed etiam variis experimentis et observationibus rerum in natura solerti demonstratione illustratum;* Bâle, 1570, in-fol.; — *Proxeneta, seu de Prudentia civili liber;* Leyde (Elzevir), 1627 et 1635, in-12; Genève, 1630, in-12; — *Ars magna Arithmeticæ;* Lyon, édition de Ch. Spon.; — *Claudii Ptolemæi Pelusiani libri quatuor de astrorum judiciis, cum expositione Hier. Cardani;* Bâle, 1554, in-fol.; Lyon, 1555, in-8°; Bâle, 1578, in-fol. : l'horoscope de Jésus-Christ ne se trouve que dans les éditions de 1554 et de 1555; — *Synesiorum somniorum omni generis insomnia explicantes libri IV;* Bâle, 1583, in-4°; trad. en allemand, Bâle, 1583, in-4°; — *de Temporum et Motuum erraticorum restitutione;* Nuremberg, 1547, in-4°; avec *Aphorismorum astronomicorum segmenta, septem libri de judiciis geniturarum; — de Revolutione annorum, mensium et dierum ad dies criticos et ad electiones liber*, et autres ouvrages astronomiques; — *de Utilitate ex adversis capienda libri quatuor;* Bâle, 1561, in-8° : ce traité fut composé en 1560, à l'occasion de la mort de J. Bapt. Cardan; — *Dialogus qui dicetur Tetim, seu de humanis Consiliis*; Bâle, 1583, in-4°, avec les *Somniorum synesiorum*, etc., et *de Summo Bono liber; — de Sapientia libri V, quibus omnis humanæ vitæ cursus vivendique ratio explicatur;* Nuremberg, 1544, in-4°, avec le *de Consolatione;* Genève, 1624, in-8°, traduit en français; Paris, 1661, in-12; — *Opuscula medica et philosophica;* Bâle, 1566, in-4° : c'est une collection d'ouvrages assez singuliers, tels que *Podagræ Encomium; — Nesonis Encomium; — de Socratis Studio*, mauvaise satire contre Socrate; — *Libellus de propriis libris, cui titulus est Ephemerus;* Nuremberg, 1544, in-4°; à la suite du *de Sapientia; — de Libris propriis eorumque ordine et usu ac de mirabilibus operibus in arte medica factis;* Lyon, 1557, in-8°; — *de Immortalitate animarum liber;* Lyon, 1545, in-8°; — *de Sanitate tuenda libri IV;* Rome, 1780, in-fol.; ibid., 1717, in-4°; Bâle, 1582, in-fol.; — *Opuscula medica senilia;* Lyon, 1638, in-8°; — *Contradicentium medicorum libri X;* Paris, 1546, in-8°; Lyon, 1548, in-4°; Marbourg, 1607, in-8°. A cette liste d'écrits il faut ajouter des commentaires sur Hippocrate, 17 livres des *Paralipomènes*, et une quantité considérable de traités, *de Usu ciborum; de Urinis; de Sarzaparilla; de Venenis; de Epilepsia; de Apoplexia*, etc. Toutes les œuvres de Cardan ont été réunies dans la grande édition de 1663, publiée sous ce titre : *Hieronymi Cardani Mediolanepsis philosophi ac medici celeberrimi opera omnia, cura Car. Sponii;* Lyon, 1663, 10 vol. in-fol. Il manque à cette collection : *Apologia ad Andream Camutium*, dans le t. I; *Opuscula medica;* et un ouvrage publié pour la première fois à Paris, *la Métoposcopie de Cardan* (trad. du latin), *comprise en 13 livres, avec* 800 *figures de la face humaine, ensemble le Traité des signes ou marques naturelles du corps, trad. du grec de Melampus, p. Cl.-Mart. de Laurendière;* Paris, Th. Joly, 1658, in-fol.: le texte grec est joint à la traduction française; il y a aussi une édition latine du même livre qui parut en même temps que la précédente.

Victorien Sardou.

Cardan, *de Vita propria.* — Naudé, *Judicium de Cardano.* — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des Hommes illustres*, t. XIV. — De Thou, ch. LXIII. — Scaliger, *Exercitationes CCCVII.* — Teissier, *Éloges*, t. I. — *Dictionnaire de philosophie de l'Encyclopédie méthodique*, 2 vol., art. *Cardan*, par le citoyen Naigeon. — Bayle, *Dict. philosophique.* — Montucla, *Hist. des mathématiques*, t. I. — *Notizie istoriche intorno a Medici scrittori Milanesi da Bartholomeo Corte;* Milan, 1718, in-4°. — Jac. Phil. Tomasini, *Elogia*, t. I. — Samuel Parker, *Disputat. de Deo et Providentia divina*, sect. XXV. — Brucker, *Histoire critique*, t. IV. — Tartaglia, *Quesiti e invenzioni diverse*, IX livr. — Corsali, *Storia dell' Algebra*, t. II. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, VI, 256. — Libri, *Histoire des Sciences mathématiques en Italie*, III, 167. — Mercey, dans la *Revue de Paris*, juin 1841. — *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. II, p. 873-940. — Franck, *Notice* lue à l'Académie des sciences morales et politiques, insérée au *Moniteur*, 7 octobre 1844. — J. Crossley, *the Life and times of Cardan;* Londres, 1836, 2 vol. in-8°. — Tennemann, *Hist. de la philosophie.*

CARDAN (*Jean-Baptiste*), fils du précédent et médecin comme lui, né le 14 mai 1534. C'était un homme vicieux, débauché. Il épousa une jeune fille pauvre, s'en dégoûta bientôt, et l'empoisonna. Il fut arrêté pour ce crime, condamné, et exécuté dans sa prison le 13 avril 1560. C'est à l'occasion de cette mort que Jérôme Cardan fit son livre *de Utilitate ex adversis capienda.* Il prétendit justifier son fils en publiant que sa femme l'avait trompé. A l'en croire, certains juges n'auraient condamné Jean-Baptiste que dans l'espoir que son supplice ferait mourir le père de douleur. Jean-Baptiste a laissé deux ouvrages : *de Abstinentia ab usu fætidorum ciborum*, publié à la suite du *de Utilitate ex adversis*, etc.; Bâle, 1581, in-8°; — *de Fulgure*, imprimé avec quelques ouvrages du père, à Bâle, en 1570, in-fol. On trouvera ces deux ouvrages dans l'édition complète des œuvres de Jérôme Cardan, publiée à Lyon par Ch. Spon.

V. S.

J. Cardan, *de Vita propria; de Utilitate ex adversis capienda.* — Nicéron, *Mémoires*, t. XIV.

***CARDELINI** (*Victor*), médecin italien, né à Bassano, dans le Vicentin, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Quoique professant la philosophie et le droit dans sa patrie, il n'a pourtant écrit qu'un traité de méde-

cine, rempli d'assertions hardies et singulières, et intitulé *de Origine fœtus libri II*; Vicence, 1628, in-4°.

Carrère, *Bibliothèque de la médecine*.

CARDENAS (*Barthélemy* DE), peintre espagnol, d'origine portugaise, né en 1547, mort en 1606. Il eut pour maître le peintre espagnol Sanches Coello, et bientôt il se fit remarquer par ses productions, dont les principales sont : 1° à Madrid, la partie principale du cloître de Notre-Dame d'Atocha, dans l'église des Dominicains; 2° à Valladolid, les peintures du cloître du couvent de Saint-Paul; le retable du maître-autel, où est peinte la vie de Jésus-Christ; — une *Gloire* de quarante pieds carrés, qui occupe tout le fond du chœur; — une *Cène*, et plusieurs morceaux estimés, dans le réfectoire du même couvent.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

CARDENAS (*Juan* DE), fils de Barthélemy, peintre espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut élève de son père, travailla à Valladolid, et se distingua dans le paysage. Il reproduisait surtout avec talent les fruits et les fleurs.

Quillet, *Dictionnaire des peintres espagnols*.

CARDENAS (*Bernardin*), historien espagnol du dix-septième siècle, né à Chuquizaca, dans la province de las Charcas, au Pérou. Nommé en 1643 à l'évêché de l'Assomption, il ne put s'entendre avec les jésuites qui gouvernaient le Paraguay. Cette lutte, dans laquelle il eut pour soutien le célèbre Palafox, se prolongea plus de vingt ans, et se termina par l'éloignement de Cardenas, qui fut transféré en 1666 à Santa-Crux de la Sierra. On a de lui plusieurs ouvrages de polémique et d'histoire; le plus important est : *Manual y relacion de las cosas del Reyno del Peru*; Madrid, 1634, in-4°.

Nicol. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*. — Charlevoix, *Histoire du Paraguay*.

* **CARDENAS Y CANA** (*Gabriel* DE), historien espagnol, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Ensayo cronologico para la Historia general de la Florida*; Madrid, 1733, in-fol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CARDENEAU (*Bernard-Augustin*, baron DE), général français, né en 1766, mort en 1841. Nommé en 1791 lieutenant dans le régiment d'Angoumois, qui forma la 148° demi-brigade, il servit d'abord à l'armée des Pyrénées orientales. A Marengo il commandait le 101° régiment de ligne, et repoussa victorieusement plusieurs charges de la cavalerie autrichienne. Général de brigade et baron de l'empire en 1807, il fut fait chevalier de Saint-Louis en 1814. Pendant les Cent-Jours, il commanda une brigade d'infanterie au blocus de Strasbourg. Renvoyé à la chambre des députés par le département des Landes, il vota ordinairement avec le centre; mais, en 1819, il se prononça contre les lois restrictives de la liberté individuelle et de la liberté de la presse. Il ne fut pas réélu en 1823, et ne rentra à la chambre qu'au mois de juin 1830. Il en sortit de nouveau en 1831, et passa ses dernières années dans une commune du département des Landes.

C. Mullié, *Biographie des célébrités militaires*.

CARDER (*Peters*), marin anglais, vivait en 1586. Il commandait une pinque faisant partie de la flottille de Drake, lorsque ce navigateur se rendit dans la mer du Sud par le détroit de Magellan, dans le but d'inquiéter le commerce espagnol. Drake, ayant réussi à franchir le détroit, détacha, le 6 septembre 1586, le capitaine Carder, afin de donner en Angleterre des nouvelles de l'expédition. Carder traversa heureusement le détroit; mais lorsqu'il relâcha sur la côte américaine au nord du Rio de la Plata, il eut à y soutenir un combat contre les Indiens, qui tuèrent une partie de son équipage. Surpris par un gros temps, il toucha contre un îlot, et le bâtiment fut mis en pièces. Carder et un matelot échappèrent seuls à ce désastre. Contraints de se nourrir de coquillages crus et de fruits sauvages, n'ayant pour boisson que leur urine, ils formèrent des débris du navire un radeau sur lequel ils montèrent et se confièrent aux flots. Après trois jours et deux nuits des plus pénibles, ils furent jetés sur le continent, près d'un cours d'eau douce. Le compagnon de Carder mourut à cet endroit pour avoir voulu satisfaire sa soif d'une manière immodérée : quant à lui même, il fut pris par des sauvages qui, quoique anthropophages, eurent pitié de son sort, et le laissèrent aller au bout de quelques mois. Carder gagna les possessions portugaises, et revint en Angleterre en 1586.

W. Smith, *Hist. des Voyages*.

CARDI (*Lodovico*). *Voy*. CIGOLI.

***CARDILE** (*Vincenzo*), poëte sicilien, né à Savoca, dans le diocèse de Messine, le 16 avril 1761; mort du choléra le 23 juillet 1837. Il entra dans les ordres, et devint chanoine de la cathédrale de Palerme. Jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, il ne s'occupa guère que de travaux scientifiques et de recherches d'érudition; mais ayant été atteint de la goutte, il essaya de se distraire des cruelles douleurs qui le clouaient sur son lit, en composant les petits poëmes suivants en dialecte sicilien : *lu Spitali di li Pazzi*; — *l'Organu*; — *lu Viaggiu a li Campi Elisi*; — *l'Autumnu*; — *li Mali morali aumentanu li mali fisici*; — *le Passioni o lu populu meus*; — *lu Triumfu di la paci*.

Tipaldo, *Biografia degli Ital. illust.*, VIII, 77

CARDILUCIUS (*Jean-Hiskias*), médecin allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il étudia à Leyde, et pratiqua son art quelque temps à Francfort-sur-le-Mein, à Darmstadt et à Nuremberg. Il se qualifiait de docteur en philosophie, en médecine, comte palatin et premier médecin du duc de Wirtemberg; il n'était au fond qu'un médecin assez médiocre, grand partisan de l'alchimie et des doctrines de

Van Helmont. On a de lui : *Officina sanitatis, sive Praxis Chymiatrica Joannis Hartmanni, cui annexus est Zodiacus medicus;* Nuremberg, 1677, in-4°;— *Traitat von der Pestilentz,* 1684, in-4°. Il exprime dans cet ouvrage l'opinion que souvent les phénomènes d'une maladie sont le résultat de l'imagination.

Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine.* — Kestner, *Medicinisches Gelehrt-Lexicon.*

CARDIM (*Antonio-Francisco*), jésuite portugais, né dans le dix-septième siècle, mort dans la seconde moitié : il avait pour lieu de naissance la bourgade de Vianna, dans l'Alemtejo. Il alla de bonne heure dans les missions de l'extrême Orient. On a de lui : *Relaçdo da Viagem do Galedo San-Lourenço, e sua perdiçdo nos baixos de Moxincale em 3 de setembeo de* 1649; Lisbonne, 1651, in-4°, réimp. dans la collect. des naufrages. On a aussi publié sous son nom : *Relaçdo da gloriosa morte de quatro embaixadores portuguezes da cidade de Macau, com cincoenta e setes christdo da sua companehia degolados todos pela fe de Christo em Nangasaqui;* Lisbonne, 1643, in-4°. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.* — César de Figanière, *Bibliografia historica.*

*__CARDIM__ (*le P. Fernam*), jésuite portugais, né dans le seizième siècle, mort après l'année 1618. Il vint de bonne heure à Bahia prendre part aux premières missions du Brésil, mais ne put résister aux fatigues qu'il fallait endurer dans les forêts, et, devenu le compagnon du père visiteur Christovam de Gouvea, il fut sur le point de succomber en 1583. C'était un homme d'un esprit fort cultivé; aussi, après avoir occupé le poste de recteur du collége de Rio-de-Janeiro, fut-il appelé à devenir provincial de son ordre. Il occupait ces fonctions en 1609, lors de l'exhumation d'Anchieta. De nouveaux documents nous le montrent, neuf ans plus tard, se mêlant dans Bahia aux affaires politiques et religieuses jusqu'en 1618. M. Adolfo de Varnhagen a publié dans ces derniers temps un précieux opuscule de ce missionnaire voyageur : *Narrativa epistolar de una viagem e missao jesuitica pela Bahia, Ilhios, Porto-Seguro, Pernambuco, Espirito-Santo, Rio-de-Janeiro, San-Vicente (San-Paulo);* etc.; Lisbonne, 1847, in-12. Ce livre est écrit d'un style charmant, et donne des détails d'une grâce parfaite. F. D.

Documents inédits.

*__CARDINAL__ (*Pierre*), troubadour français, naquit près de la ville de Guy au commencement du treizième siècle. Sa carrière se prolongea d'une façon remarquable; il mourut centenaire vers 1305. Dans un âge avancé, et tombé dans la détresse, il fut choisi, par les magistrats de Tarascon, pour être le maître de la nombreuse jeunesse qui était réunie dans les murs de cette ville. Il nous est parvenu soixante-dix pièces environ de ce troubadour. Sa versification, dont il varie les formes et la cadence, n'est pas sans mérite. Ses satires ont presque toujours un sens général et rarement individuel. Rien ne lui échappe; les faussaires, les parvenus, les hypocrites, les femmes galantes, les prêtres corrompus, sont criblés de ses traits.

Renouard, *Choix de poésies des Troubad.*, t. III, IV et V. — Millot, *Hist. des Troubadours*, t. III, p. 234. — *Parnasse occitanien*, p. 306. — Dick, *Leben der Troubadours*, p. 464. — *Hist. littéraire de la France*, t. XX, p. 569-577. — Nostradamus, *Vie des anciens poëtes provençaux.* — D. Vaissette, *Hist. univ. du Languedoc.*

*__CARDINALI__ (*Clément*), archéologue italien, né à Velletri au mois de mars 1789, mort dans la même ville le 22 novembre 1839. Après avoir rempli jusqu'en 1823 des fonctions administratives à Bologne et à Ferrare, il se retira dans sa ville natale, y fonda une bibliothèque publique, dont il fut le premier conservateur, et se livra tout entier à des travaux archéologiques. On a de lui : *Lettera intorno a due marmi scritti*, dans le *Journal encyclopédique* de Naples, 1818; — *Silloge di* 500 *inscrizioni;* Bologne, 1819 : cette collection a été réimprimée avec des additions considérables dans le troisième volume des *Memorie romane di antichità e belle arti;* Rome, 1827; — *Elenco dellè coorti ausiliari e sociali degli antichi Romani, tratto da marmi scritti;* Rome, 1827; — *Diplomi imperiali de' privilegi accordati a' militari raccolti e commentati;* Rome, 1835. Cardinali publia aussi, en collaboration avec son frère Louis, *Antiche inscrizioni Veliterne;* Rome, 1823, in-4°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.* — Mazzarelli, *Biog. autogr. inéd.*

CARDINI (*Ignace*), médecin et naturaliste corse, né en 1562 à Mariana (Corse), mort à Lucques vers la fin du siècle. Cardini pratiquait la médecine dans sa ville natale; c'était un homme d'un esprit vaste, et qui avait acquis des connaissances presque universelles; mais ayant sur la religion des opinions hétérodoxes, son esprit satirique le porta à attaquer les prêtres et les moines de son pays à tout propos. Il avait publié en latin un ouvrage en deux parties, dont la première traitait des minéraux de la Corse, et la seconde, des plantes qui y croissent. Cardini trouva l'occasion d'ajouter à la fin de la seconde partie des lettres satiriques contre le clergé, qui devinrent la cause de sa perte. Le peuple, ameuté contre lui, le força à se réfugier en toute hâte à Lucques, où il mourut d'une dyssenterie trois mois après son arrivée. Les moines corses rassemblèrent, autant qu'ils purent, pour les brûler, les exemplaires de son ouvrage, qui est devenu d'une extrême rareté. Aucune bibliographie n'en sait indiquer ni le titre exact, ni les détails particuliers de l'édition. Quant à son style, on dit qu'il ressemble assez à celui de Pline l'Ancien.

Éloy, *Dictionnaire de la médecine.*

*__CARDOINO__ (*André*), controversiste italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui un ouvrage (inédit), dont le manuscrit est conservé dans la Bibliothèque im-

périale de Paris. En voici le titre : *Relazione di Ginevra, nella quale compendiosamente si raggiona dello stato di quella città, particolarmente dell' anno* 1535 *fino al giorno presente di* 1621.

Histoire littéraire de Genève.

CARDON (*Antoine-Alexandre-Joseph*), peintre belge, né à Bruxelles le 7 décembre 1739, mort vers 1822. Il s'appliqua au dessin dès sa première jeunesse, et eut pour maître M. de la Pegna, peintre de l'impératrice Marie-Thérèse, avec lequel il fit le voyage de Vienne, où il séjourna un an. Devenu pensionnaire de l'impératrice, il passa plusieurs années en Italie, d'abord à Rome, puis à Naples, où il abandonna la peinture, pour s'adonner à la gravure. Il fut chargé de graver, sous la direction de d'Ancarville, le plus grand nombre des planches des *Antiquités étrusques*, *grecques et romaines* du chevalier Hamilton. Rappelé par M. de Cobentzel, qui avait formé le projet de publier l'histoire de la Toison d'or, il grava différents tableaux de cet homme d'État et du duc d'Aremberg. En 1815, il fut nommé membre de l'Institut royal des sciences et des arts des Pays-Bas.

CARDON (*Antoine*), graveur belge, fils du précédent, né à Bruxelles le 15 mai 1772, mort le 16 avril 1813. Élève de son père pour le dessin, la peinture, la gravure à l'eau-forte et au burin, il alla en 1792 se perfectionner à Londres, et remporta un prix à l'Académie royale de dessin. Ses belles gravures : *le Mariage de Catherine de France avec Henri V, roi d'Angleterre ; la Bataille d'Alexandrie ; la Journée de Maida*, le firent choisir de préférence aux artistes anglais pour graver les tableaux du musée de Londres. Il commença par *la Femme adultère* de Rubens, ouvrage immense qui lui valut les récompenses les plus flatteuses de la part de l'empereur d'Autriche et du roi des Deux-Siciles. Mais les travaux excessifs auxquels se livra Cardon détruisirent sa santé, et il succomba à une maladie de langueur.

Galerie historique des Contemporains. — *Biog. universelle des Belges.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

CARDONA (*Jean-Baptiste*), antiquaire et théologien espagnol, né à Valence, mort en 1589. Chanoine de la cathédrale de Valence, il fut nommé par Grégoire XIII membre de la commission chargée de rétablir dans toute leur intégrité le texte des Pères. Il avait déjà restitué, d'après les manuscrits, plus de huit cents leçons de saint Léon le Grand et de saint Hilaire, lorsqu'une mort prématurée l'enleva à la culture des lettres et aux dignités ecclésiastiques. Il avait été évêque de Perpignan, de Vic, de Tortose, et, pendant deux ans, commissaire de l'inquisition. On a de lui : *Oratio de sancto Stephano*, discours prononcé devant le pape l'an du jubilé 1575 ; — *de Expungendis hæreticorum propriis nominibus, etiam cum nihil malæ doctrinæ, aut nihil proprium editis libris consignant*, dédié à Grégoire XIII ; Rome, 1576, in-8° ; — *de Regia Sancti Laurentii Bibliotheca libellum, sive consilium cogendi omnis generis utiles libros, et peridoneos ministros fructuose, callideque custodiendi* : ce livre, qui contient encore *de Bibliothecis*, extrait de Fulvius Ursinus, *de Vaticana*, tiré des papiers d'Onuphrius Pavinius, et *de Dipthycis commentariolum*, fut publié à Tarragone, 1587, in-4°.

Nic. Antonio, *Bibliotheca hispana nova.* — André Schott, *Hispania illustrata.* — Gaspard Escolan, *Historia Valentina*, l. V.

CARDONE (*Raimond* DE), général espagnol du quatorzième siècle. Il appartenait à une ancienne famille aragonaise ; et, après s'être distingué au siége de Gênes, il fut choisi en 1320 par Robert, roi de Naples, et par le pape Jean XXII, pour commander les Guelfes en Italie après la retraite de Philippe de Valois. Battu le 6 juillet 1322 par Marco Visconti au pont de Basignano, il parvint à rétablir son armée, conquit Cortone, Alexandrie, et vint assiéger Milan. Il fut forcé à la retraite, vaincu et fait prisonnier par Galéas Visconti en 1324. Ce seigneur, qui voulait se servir de lui pour négocier la paix avec le pape, relâcha son prisonnier, après lui avoir fait prêter serment de ne plus porter les armes contre les Gibelins. Jean XXII rejeta toutes les propositions que lui apportait Cardone, le releva de son serment et le renvoya aux Florentins, attaqués par le vaillant Castruccio Castracani, de Lucques. Cardone se mit en campagne, au mois de juin 1325, avec quinze mille hommes d'infanterie, et une cavalerie qui s'éleva au bout de deux mois à quatre mille hommes. Après avoir campé quelque temps devant Pistoja, il se dirigea sur Cappiano, et s'empara du passage de la Guisciana. Castruccio demanda des secours à ses alliés ; mais il ne parvint à réunir que quinze cents cavaliers, et ne put empêcher la prise d'Altoposcio. L'armée florentine ne tarda pas à se désorganiser, et Cardone donna pour de l'argent des congés aux bourgeois fatigués de la guerre. Le général guelfe n'avait plus que huit mille fantassins et deux mille cavaliers, lorsque, le 23 septembre, il fut attaqué, défait et pris par Castruccio, qui le mena en triomphe à Lucques. A partir de cette époque, le nom du prémier Raimond de Cardone ne reparaît plus dans l'histoire.

CARDONE (*Raimond II* DE), général espagnol du seizième siècle. Nommé vice-roi de Naples par Ferdinand le Catholique en 1509, il prit, deux ans plus tard, le commandement de l'armée espagnole destinée à défendre le pape et les Vénitiens contre les Français. Après avoir réuni toutes ses forces à Imola, il marcha sur Bologne au mois de janvier 1512. Gaston de Foix accourut au secours de cette place, s'y introduisit dans la nuit du 4 au 5 février, à la faveur de la neige qui tombait en tourbillons, et força Cardone à

se retirer sur Imola. Le 26 mars, Gaston envahit la Romagne, pour forcer le général espagnol à livrer bataille; mais celui-ci, voulant attendre l'arrivée des six mille Suisses que lui amenait le cardinal de Sion, chercha à éviter tout engagement, et retint ses troupes sous les murs d'Imola. Il fut cependant obligé de quitter cette position, par la marche du général français sur Ravenne. La bataille s'engagea le 10 avril. Les Espagnols furent battus; mais Gaston périt en poursuivant les vaincus, et Cardone, qui s'était enfui avant la fin du combat, reprit bientôt l'avantage. Dans les deux campagnes de 1512 et 1513, les Français, unis aux Vénitiens, furent rejetés au delà des Alpes. Cardone déshonora par des cruautés inutiles la victoire qu'il devait à ses lieutenants. Il pilla Crémone, leva des contributions énormes sur Brescia, Bergame et les autres villes, s'avança jusqu'aux lagunes, après avoir ravagé les alentours. Le général vénitien Barthélemy d'Alviano essaya de mettre fin à ces dévastations; mais il fut vaincu près de Vicence le 7 octobre 1513. Les Espagnols prirent leurs quartiers d'hiver dans les monts Euganéens, et pendant toute l'année 1514 ils se tinrent sur la défensive. En 1515, lors de l'invasion de François Ier dans le Milanais, Cardone, surveillé par l'Alviano, ne put secourir les Suisses, et fut forcé d'évacuer la Lombardie à la suite de la bataille de Marignan. Il conserva la vice-royauté de Naples sous Charles-Quint.

Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, tom. V, XIV. — Leo et Botta, *Histoire de l'Italie*. — Gerhard Ernest, *Bibliotheca Hispanica*.

CARDONE (*Vincent*), poëte italien, né à Atessa, dans l'Abruzze citérieure, à la fin du seizième siècle; mort vers 1620. Il entra dans l'ordre des Dominicains, et composa quelques ouvrages poétiques, qui n'offrent d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. Dans un recueil de vers imprimé en 1614, et intitulé *la R sbandita*, il parvint à ne pas introduire une seule fois la lettre R. Quelques années après, il fit réimprimer ce travail puéril, et le publia avec un autre poëme intitulé *l'Alfabeto distrutto*, dédié au duc de Savoie, auquel il allait le présenter à Turin, lorsqu'il mourut en route.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist.*

CARDONNE (*Denis-Dominique*), orientaliste français, né à Paris en 1720, mort le 25 décembre 1783. Conduit dès l'âge de neuf ans à Constantinople, il ne revint en France qu'à vingt-neuf ans, après avoir fait une profonde étude des langues et de la littérature orientales. Il fut nommé successivement professeur des langues turque et persane au collége de France, interprète du roi, censeur royal, et garde de la bibliothèque du Roi. En 1763, il fit paraître une *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, 3 vol. in-12; ouvrage estimé, pour lequel il avait consulté les historiens arabes, et qui a été traduit en allemand par Moor, Nuremberg, 1768-1770, 3 vol. in-8°, et par Faesi, Zurich, 1770, in-8°. En 1770, il publia des *Mélanges de littérature orientale*, traduits de différents manuscrits arabes, turcs et persans, 2 vol. in-12 : une édition contrefaite en parut en 1771. Il a en outre terminé la traduction des contes et fables indiennes de Galland, 1777, in-8°, et donné à la *Bibliothèque des romans*, du marquis de Paulmy, des extraits des principaux romans de l'Orient. GUYOT DE FÈRE.

Rabbe, *Biog. des Contemp.* — Quérard, *la France litt.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

CARDONNEL (*Pierre-Salvi-Félix*), magistrat et membre des assemblées politiques de France, né à Monestier (Tarn) le 29 mai 1770, mort le 11 juillet 1829. Fils d'un notaire opulent, il se livra à la profession du barreau à Alby. Le 12 octobre 1795, à vingt-cinq ans, il fut élu membre du conseil des cinq-cents, et vint y siéger jusqu'au 20 mai 1798; après quoi il dut rester dans ses foyers. On l'a dépeint comme un homme prononcé dès lors contre les opinions républicaines, voulant le rétablissement de la royauté de droit divin. Rien de plus contraire à ses votes publics et à ses discours imprimés : son opinion contre l'aliénation des presbytères fut motivée non sur les besoins de la religion, mais sur la nécessité de les employer comme maisons d'écoles; et, dans ce même discours, il célébra l'unanimité avec laquelle la convention avait proclamé la république, et supprimé la royauté en 1792. Sous le gouvernement consulaire (le 2 juillet 1802), il fut nommé juge à Alby, et devint ensuite président de ce tribunal. On a voulu le représenter comme un adversaire du gouvernement impérial; mais c'est après la suppression du tribunat, de la liberté de la presse et des autres institutions, qu'il devint son candidat : il fut élu en 1811 membre du corps législatif, et en 1812, membre de la cour impériale de Toulouse. Il ne figure pas parmi les membres du corps législatif qui ont signé la déchéance de l'empereur. Mais quand la charte de Louis XVIII eut transformé le corps législatif de l'empire en chambre des députés, Cardonnel se rallia au parti qui voulait rétablir l'ancien régime, et il s'unit à la noblesse émigrée, quoiqu'il n'eût pas figuré dans ses rangs.

C'est, dit-on, dans sa résidence d'Alby que la minorité de la cour de Toulouse adhéra à la déchéance et au rappel de la maison de Bourbon. Dans la session de 1814, il se prononça contre la liberté de la presse, et prononça un discours contre la cour de cassation. Il fut anobli par une ordonnance royale de février 1815, publiée le 2 mars, au moment du débarquement de Napoléon. Il fut naturellement exclu de la chambre de 1815. Mais, après les cent-Jours, nommé président du collége électoral d'Alby, il fut élu membre de cette chambre réactionnaire qu'une bouche royale a qualifiée de *chambre introuvable*. Il se prononça, le 30 novembre 1815, contre l'i-

namovibilité des juges, et pour une institution provisoire. Quoique ce projet ait été repoussé ainsi que celui de 1814, relatif à la réorganisation de la cour suprême, on arriva à peu près au même but en éliminant ceux qui déplaisaient. Cardonnel se prononça aussi pour la création d'une dotation du clergé en biens fonds et en forêts, en se plaignant de la *spoliation* commise par l'assemblée constituante, et de l'insuffisance des réparations qui lui avaient été accordées en 1802 par Napoléon, qu'il appelait un impie audacieux.

En 1816, Cardonnel fut nommé président de chambre à la cour de Toulouse, et on y entérina avec une solennité inaccoutumée ses lettres de noblesse. Le 18 avril 1818, il attaqua l'université. En 1819, il fut nommé chevalier de Saint-Jean de Jérusalem; en 1821, Louis XVIII le nomma conseiller à la cour de cassation; et Charles X, en 1825, commandeur de la Légion d'honneur. Son admission dans les rangs de la cour suprême, et les progrès de l'opinion libérale, l'avertirent sans doute de l'exagération qu'il avait mise dans la défense des principes monarchiques. Sans être orateur, il savait se faire écouter. Il fut atteint de bonne heure de cécité; mais il continua de remplir les fonctions de magistrat jusqu'à sa mort. Il avait cultivé les lettres, et il était membre de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse; mais il n'a rien publié. Au reste, il a été plutôt un homme politique qu'un jurisconsulte.

A..., *avocat*.

Arch. du Corps législatif, tom. 8, an V, et tom. 6, an VI; procès-verbaux, 1811, p. 18-1814, p. 46-47, 259-384-1815, p. 124-200-1816, p. 27, 353; etc. — *Moniteur* et *Gaz. des Tribunaux*.

CARDOSO (*Fernando*), médecin portugais, né vers le commencement du dix-septième siècle, mort dans la seconde moitié. Celorico est la véritable patrie de cet étrange personnage, qui s'était acquis une grande renommée dans sa profession, et qui s'y distinguait dès l'année 1630. Il alla en Espagne, et obtint à Madrid le titre de *physico mayor;* il quitta la Péninsule en 1640, pour aller se fixer à Venise. Ce qu'il y eut de vraiment particulier dans la vie de ce savant, c'est qu'il abandonna la religion chrétienne, dans laquelle il avait été élevé, pour entrer dans le sein du judaïsme, dont il devint un fervent apôtre. Il ne fut plus connu dès lors que sous le nom d'*Isaac*. Son ouvrage le plus recherché a été publié en espagnol sous ce titre : *De las utilidades del agua y de la nieve; del bever frio y caliente ;* Madrid, 1637, in-4°. Son traité *de Febri syncopali* (Madrid, 1634, in-4°) était estimé au dix-septième siècle. Il a publié également une apologie poétique de Lope de Vega.

FERDINAND DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — João-Baptista de Castro, *Mapa de Portugal*, t. II.

CARDOSO (*Fernand-Rodrigue*), médecin portugais, vivait au seizième siècle. On a de lui : *De sex rebus non naturalibus;* Lisbonne, 1602, in-4°; — *Methodus medendi summa facilitate ac diligentia;* Venise, 1618, in-4°.

Antonio, *Biblioth. hisp. nova*.

CARDOSO (*George*), célèbre hagiographe portugais, né le 31 décembre 1606, mort le 3 octobre 1669. Il étudia d'abord sous le P. Francisco de Macedo, dont l'enseignement jouissait d'une haute célébrité; voué par choix à la vie ecclésiastique, il fut ordonné prêtre le 4 juillet 1632. Quelque temps après, il obtint un bénéfice simple, et put se livrer à ses vastes travaux, qui ont obtenu l'assentiment des Bollandistes eux-mêmes. Avant de publier sa vie des saints portugais, il voyagea dans la Péninsule, toujours en quête des traditions ecclésiastiques et des légendes locales; c'est ce qui donne à son livre un caractère si particulier d'originalité. Ce grand recueil n'est pas seulement une hagiographie; mais, grâce aux notes bien distinctes du texte dont l'auteur a enrichi chaque biographie, c'est une description géographique et historique du Portugal et de ses colonies; le Brésil lui-même put y trouver de curieuses origines. Cardoso a puisé aux sources connues de tous les érudits, et il a recueilli la tradition orale; il donne jusqu'à des fragments de chansons populaires d'une haute antiquité.

La cour de Madrid reconnut le mérite de cet écrivain, et lui fit offrir durant son séjour en Espagne un traitement considérable, et un canonicat qui devait le fixer à Tolède; mais n'ayant pas voulu accepter ces avantages sans l'agrément du roi de Portugal, Cardoso dut retourner à Lisbonne : il fut attaqué en route de la maladie dont il devait mourir, et, arrivé au but de son voyage, il y expira doucement. Barbosa nous le représente comme un homme d'une sagesse élevée, posé dans ses habitudes, singulièrement recherché sur sa personne, sans que cela nuisît à la gravité de son caractère; il le présente, en un mot, comme le modèle de ces érudits de la Péninsule qui savaient allier les devoirs de l'état ecclésiastique aux agréments du monde. Son livre est intitulé *Agiologio Lusitano dos Santos e varoes illustres em virtude do reino de Portugal e suas conquistas;* Lisbonne, 1651 à 1657, 3 vol. petit in-fol. Ce livre, qui a été réimprimé, a eu le sort commun à la plupart des hagiographies; il n'a pu être terminé et il s'arrête au mois de juin. Entre autres ouvrages demeurés inédits, Cardoso a laissé un manuscrit connu sous le nom de *Santuarios de Portugal*. Cet auteur est mis au rang des classiques.

FERDINAND DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — César de Figanière, *Bibliographia Portugueza*. — *Catalogo dos Autores*.

* **CARDOSO** (*Luiz*), géographe portugais, né dans la deuxième moitié du dix-septième siècle, mort après l'année 1747. Ce fut dans une bourgade nommée Pernes, à peu de distance de Lisbonne, que Cardoso prit naissance. Il entra à dix-sept ans chez les oratoriens, et sa car-

rière fut consacrée complétement à des études utiles. On lui doit un grand dictionnaire géographique dont malheureusement nous ne possédons qu'un volume; il est intitulé *Diccionario geografico, ou noticia historica de todas as cidades, villas, lugares, e aldeas, rios, ribeiras e serras dos reynos de Portugal e Algarve, com todas as cousas raras que nelles se encontrão assim antigas como modernas*; Lisbonne, 1747, in-fol.

FERDINAND DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

CARDUCCI ou **CARDUCHO** (*Bartolommeo*), peintre, sculpteur et architecte, né à Florence vers 1560, mort à Madrid en 1610. Il fut élève, pour la peinture, de Federico Zuccari, qui était venu à Florence achever la coupole de la cathédrale, restée imparfaite par la mort de Vasari. Carducci étudia l'architecture et la statuaire sous l'Ammanati. Zuccaro ayant été appelé par le roi d'Espagne Philippe II, Carducci l'accompagna, et l'aida dans ses travaux. C'est dans ce pays, où il est connu sous le nom de Carducho, que se trouvent presque tous ses ouvrages; les plus remarquables sont : le plafond de la bibliothèque de l'Escurial et diverses fresques dans les cloîtres, une *Cène* et une *Circoncision* au palais de Madrid; et surtout la fameuse *Descente de croix* placée dans une petite chapelle de l'église de *San-Felipe el Real*, à Madrid.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Baldinucci, *Notizie*. — Ticozzi, *Dizionario*.

CARDUCCI ou **CARDUCHO** (*Vincenzo*), peintre, né à Florence en 1568, mort à Madrid en 1638. Il fut frère et élève de Domenico Carducci, et passa comme lui en Espagne, où, sous le nom de Carducho, il travailla pour Philippe III et Philippe IV, principalement au palais du Pardo, où sont ses meilleurs ouvrages. On trouve également des peintures de ce maître à Tolède, à Valladolid, à Ségovie, à Salamanque, et dans d'autres villes d'Espagne. En 1633, il publia en espagnol un traité intitulé *De las excelencias de la pintura, o dialogo de la pintura, sa difensa, origen, essencia, definicion, modos y diferencias*, in-4°. Il tint longtemps à Madrid une florissante école de peinture, d'où sortirent Ricci et la plupart des bons peintres que posséda l'Espagne au dix-septième siècle. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

***CAREGNA** (*Gabriel*), médecin dont la nationalité n'est pas bien connue, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Summa diversarum quæstionum medicinalium*; Bordeaux, 1520, in-fol.

Carrère, *Bibl. de la Médecine*.

CAREL DE SAINTE-GARDE (*Jacques*), poëte et littérateur français, naquit à Rouen dans les premières années du dix-septième siècle, et mourut, à ce qu'on croit, en 1684, à un âge avancé. Il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint les titres d'aumônier et de conseiller du roi. Après s'être livré à la prédication, il accompagna en 1661, à Madrid, George d'Aubusson de la Feuillade, archevêque d'Embrun, envoyé comme ambassadeur extraordinaire à la cour d'Espagne. « Sa mauvaise fortune, dit Chapelain, « qui fut son ami, le réduit à dépendre d'au- « trui. Il est en Espagne, où il s'ennuie faute « d'occupation. » Il chercha à dissiper cet ennui en travaillant à un poëme épique dont le héros était *Childebrand*, et qui avait pour sujet *les Sarrasins chassés de France*. A son retour à Paris, il en fit imprimer les quatre premiers chants, 1666, in-12. Le nom seul du héros, malheureusement choisi, éleva contre l'ouvrage un préjugé que l'exécution de l'œuvre fut loin de détruire. Le grand justicier du Parnasse acheva de ridiculiser l'auteur et le poëme, d'abord dans sa neuvième épître au marquis de Seignelay, ensuite dans son *Art poétique*, par ces deux vers, souvent cités :

Oh le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !

En vain le sieur de Sainte-Garde substitua dans une nouvelle édition le nom de Charles Martel à celui de Childebrand, le public continua de dédaigner un poëme dont le plan, la contexture et le style étaient également vicieux. « Il semblait, dit l'auteur lui-même, dans une lettre à Chapelain, qu'on eût défendu aux libraires de l'exposer en vente. » Il se console en se comparant à Ménandre, dont les ouvrages ne furent goûtés qu'après sa mort. Chapelain fut presque le seul qui eut le courage de louer ses vers. Peut-être était-il charmé de trouver en lui un personnage qui avait eu l'art d'en faire de plus mauvais que les siens? Il n'est guère d'aussi pitoyable dénoûment que celui des *Sarrasins chassés de France*. A la suite d'un combat singulier de Childebrand contre le sultan Athin, celui-ci a le dessous; le généreux vainqueur lui accorde la vie, à condition qu'il abjurera la foi mahométane, ce que le sultan promet; mais n'ayant pas tenu sa parole, il est massacré par les siens dans la ville de Tortose :

L'Èbre à peine à Tortose avait reçu sa barque,
Que ses propres soldats avancèrent sa Parque.

Carel voulut se venger de Boileau, en publiant, sous le pseudonyme de *Lerac* (anagramme de son nom), *la Défense des Beaux-Esprits de ce temps contre un satirique*; Paris, 1671, in-12. Il acheva de se couvrir de ridicule en essayant de justifier le choix du héros *Childebrand* par la ressemblance de ce nom avec celui d'*Achille*. — On lui doit encore des *Réflexions académiques sur les orateurs et sur les poëtes*; Paris, 1676, in-12; et un autre mauvais poëme, sous le titre hyperbolique de *Louis XIV, le plus noble de tous les rois par ses ancêtres, le plus sage de tous les potentats par sa conduite, le plus admirable de tous*

les conquérants par ses victoires; Paris, 1675, in-4°. Et voilà l'homme que Chapelain recommandait aux bontés de Colbert, en le représentant « comme un bel esprit et un savant « homme, poëte, philosophe et orateur, qui a de « l'élévation en ces trois genres, et qu'on ne « blâme que pour le trop grand amour qu'il a « pour la liberté, et de quelque inconstance dans « ses travaux. » Le titre d'orateur ne lui est sans doute donné ici que pour quelques sermons, qui ne paraissent pas avoir été imprimés. Quant à celui de philosophe, il lui est attribué pour avoir combattu le système de Descartes, que, d'accord avec son protecteur, il trouvait *plus luisant que solide*. Ses lettres contre la philosophie cartésienne ont été publiées à Paris en 1663, par les soins de l'abbé de la Chambre. Il avait aussi conçu le projet de réformer l'orthographe; mais de plus habiles que lui ont échoué dans le même dessein. J. LAMOUREUX.

Goujet, *Bibliothèque française*, tom. XVIII. — Guilbert, *Mémoires biographiques de la Seine-Inférieure*, t. Ier. — *Carpenteriana*, p. 400. — *Mélanges de littérature tirés des manuscrits de M. Chapelain*, p. 206. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, éd. Fontette.

* CARELLI (*François*), antiquaire italien, né en 1758, mort en 1832. Après avoir reçu une éducation distinguée, il fut attaché en qualité de secrétaire auprès du prince Caramanico, vice-roi de Sicile, et devint inspecteur général des postes. La mort de Caramanico laissa Carelli sans emploi jusqu'en 1802, et il se consola de sa disgrâce en cultivant les beaux-arts. Chargé d'accompagner les statues et les tableaux qui, d'après le traité de Florence, devaient être remis à la France, il passa trois années à Paris, et fut reçu associé de l'Institut national. Il revint dans sa patrie en passant par Milan, Venise et Rome, où il se lia avec les premiers archéologues du temps. A son retour à Naples, il fut chargé de l'administration de l'instruction publique et des travaux publics. Les affaires ne le détournèrent pas des beaux-arts, mais l'empêchèrent de publier aucun ouvrage sur l'archéologie, excepté une *Dissertation sur l'Origine de l'architecture sacrée*; Naples, 1831.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

* CARELLI (*Jean-Baptiste*), astronome italien, natif de Plaisance, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : *Tabula juxta motum horarium Planetarum*, dans Nicolas Simi, *Ephemerides*; Venise, 1555, in-4°; — *Tabulæ cœlestium motuum*; Venise, 1556, in-4°; — *Ephemerides ad annos novendecim ab anno* 1558 *ad* 1577, *ad meridianum Venetum, cum introductione et tractatu Astrologiæ*; Venise, 1558, in-4°.

Weidler, *Historia Astronomiæ*, p. 368. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon*.

* CARELLO (*Jérôme*), théologien italien de l'ordre des Fransciscains, natif de Schio dans le Vicentin, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était lecteur de théologie et définiteur de son ordre. On a de lui : *Dottrina de' sacri riti ovvero esposizione dialogica sopra le rubriche del Breviario romano per le monache ed anco per altri*; Venise, 1668, in-4°.

Paitoni, *Bibl. degli Volgarizz.*

CARÊME (*Marie-Antoine*), l'un des princes de l'art culinaire, naquit à Paris le 8 juin 1784, dans un chantier de la rue du Bac, et mourut dans sa ville natale le 12 janvier 1833. Sa famille, chargée de quinze enfants, était si pauvre, que son père l'abandonna dès qu'il put le faire recevoir pour sa nourriture chez un pâtissier. On raconte même que sa famille le laissa dans la rue, et qu'il dut à sa propre énergie, et à la pitié qu'il inspira, son entrée chez un gargotier. Vers 1804, il entra dans la maison princière de Talleyrand, où il déploya les connaissances qu'il avait acquises. Il devint l'élève de la Guipière, cuisinier de Napoléon. Le luxe de table devint considérable lors de la formation de l'empire, et Carême dirigea pendant dix ans la cuisine de celui qu'il a qualifié le plus spirituel et le plus friand des princes de l'époque. En 1814, il exécuta l'immense dîner qui fut donné, dans la plaine des Vertus, aux rois coalisés contre la France. En 1815, il fut appelé à être le chef des cuisines du prince-régent de la Grande-Bretagne, et le quitta au bout de deux ans, parce qu'il ne pouvait supporter le climat. En 1821, il était rappelé par le prince, devenu roi; mais Carême refusa. Lady Morgan, dans ses *Lettres sur la France*, a consacré un chapitre de son ouvrage à l'éloge de ce cuisinier, qu'elle considérait avec raison comme un maître en son art, et comme un artiste désintéressé. Il a résidé quelque temps à Saint-Pétersbourg, comme chef de cuisine de l'empereur Alexandre. Fatigué par la rigueur du climat, il se retira, et sa grande réputation le fit appeler à Vienne, où il exécuta plusieurs grands dîners dans la maison de l'empereur d'Autriche. Il a exercé son art aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Laybach et de Vérone, au service du prince de Wurtemberg, de la princesse Bagration; enfin, au service du prince de la finance, M. de Rothschild. Il aurait pu laisser à sa fille une grande fortune, au lieu d'un très-mince patrimoine, s'il n'avait vécu en artiste, et consacré de fortes sommes à l'illustration des ouvrages qu'il a publiés. Il passa des années à étudier l'ancienne cuisine romaine, à la Bibliothèque impériale, et il en conclut que les mets servis sur les tables si renommées de Lucullus, de Pompée, de César, etc., étaient foncièrement mauvais et atrocement lourds. Mais il en a loué la décoration extérieure, les coupes, les vases d'or, les amphores, la vaisselle d'argent ciselée, les bougies blanches et pures de l'Espagne, les tapis de soie, les tissus d'Afrique, imitant la neige; il admirait surtout les fleurs et la musique. Il étudia le sujet pendant dix ans, et consulta les ouvrages d'Apicius, de Palladius, Vignole, etc.

Il publia les résultats de ses études et de sa propre expérience dans un ouvrage intitulé *le Pâtissier pittoresque*, grand in-8°; Paris (Didot), 1815; 2e éd., 1825, 128 gravures.

On doit encore à Carême: *le Maître d'hôtel français*, ou *Parallèle de la cuisine ancienne et moderne*, 2 vol. in-8°, avec 10 planches; — *le Cuisinier Parisien, ou l'Art de la cuisine au dix-neuvième siècle*, avec 21 planches, 1 vol. in-8°, 2e éd., 1828; — *le Pâtissier royal Parisien*, avec 41 planches; 1re éd., 1825; 2e éd., 1828, 2 vol. Paris (Didot). Vers la fin de sa vie, il inséra dans la *Revue de Paris* une notice sur la manière dont Napoléon se nourrissait à Sainte-Hélène. Enfin il est auteur de projets d'architecture pour les embellissements de Paris et de Saint-Pétersbourg, Paris, 1821, 2 vol. in-fol. avec planches; et il a laissé des mémoires inédits.

Qui pourrait nier que ce ne fût un artiste passionné pour son art, quand on lit l'espèce de dithyrambe qu'il a publié, en tête d'un de ses ouvrages, en mémoire de son maître la Guipière?

« Lève-toi, ombre illustre! entends la voix de « l'homme qui fut ton admirateur et ton élève. « Tes talents extraordinaires te valurent la « haine et la persécution. Par la cabale, tu te vis « forcé de quitter ta belle patrie, pour aller en « Italie servir un homme puissant, dont tu avais « fait naguère les délices à l'Élysée-Bourbon « (Murat). Tu suivis ton roi en Russie. Mais, hé- « las! par une fatalité déplorable, tu as péri « misérablement, les pieds et le corps gelés par « l'affreux climat du Nord. Arrivé à Vilna, ton « prince généreux prodigua l'or pour te sauver, « mais en vain. O grand la Guipière, reçois « l'hommage public d'un disciple fidèle! En dépit « de tes envieux, je veux associer ton nom à mes « travaux. Je lègue à ta mémoire mon plus bel « ouvrage. Il attestera dans l'avenir l'élégance et « la somptuosité de l'art culinaire au dix-neu- « vième siècle; et si Vatel s'est illustré par un « point d'honneur cher à tout homme de mé- « rite, ta fin malheureuse, ô la Guipière, te rend « bien digne d'illustration! C'est par ce point « d'honneur que tu voulus suivre ton prince en « Russie, quand tes cheveux blancs semblaient « t'assurer un plus beau destin à Paris : tu « partageas le triste sort de nos vieux vétérans, « l'honneur de nos phalanges guerrières, péris- « sant de faim et de soif..... »

Carême a, dans une note, fait connaître combien les princes, maréchaux, etc., ont perdu de cuisiniers en 1812, dans la retraite de Russie, en même temps que La Guipière. Em. Is.

Notice de M. Fréderic Fayot, *Livre des Cent-un*, 1833, XII, 291-313. — *Notes mss. de la famille.*

CARENA (*Paul-Émile*), jurisconsulte italien, né à Carmagnola en 1737, mort à Turin en 1823. Il fut longtemps professeur de droit à l'université de Turin, et devint sénateur en 1814. On a de lui : *De adquirendo rerum dominio; de Testamentis; de Legatis et Fidei Commissis; de Criminibus, et de Feudis.*

Tipaldo, *Biografia degli Ital. illustri.*

CARENCY (*Paul-Maximilien-Casimir* DE QUÉLEN DE STUER DE CAUSSADE, prince DE), fils aîné du duc de la Vauguyon. (*Voy.* VAUGUYON.)

CARENO (*Aloys* DE), médecin italien, né à Pavie en 1766, mort en 1810. Il embrassa la profession de son père, et fut reçu docteur en 1787. En 1788, il vint à Vienne, où pendant quatre ans il étudia la médecine et la chirurgie; puis il se livra dans cette ville à la pratique, et s'appliqua surtout à propager la vaccine. On a de lui : *Observationes de epidemica constitutione anni* 1789 *in civico nosocomio Viennensi;* Vienne, 1790, in-8°, et 1794, in-8°. — *Dissertazioni medico-chirurgiche pratiche, estratte dagli atti della Accademia Giuseppina, e tradotte coll' aggiunta di alcune note;* Vienne, 1790, in-8°; — *Voce al popolo per guardarsi dell' attaco del vajuolo;* Vienne, 1791; — *Tentamen de morbo pellagra Vindobonæ observata;* Vienne, 1794, in-8°, et à la fin de la 2e édition des *Observationes*, etc.; — *Saggio sullæ maniera di allevare i bambini a mano;* Pavie, 1794, in-8°; — *Ueber die Kuhpocken* (sur la vaccine); Vienne, 1801, in-8°. — une traduction latine de l'ouvrage de Jenner sur la vaccine; Vienne, 1799, in-4°, et du *Discours sur les Systèmes* de Mascati, Leipzig, 1801, in-8°; — une édition de l'*Apparatus medicaminum*, de Mirabelli; Vienne, 1801, in-8°.

Callisen, *Medicinisches Gelehrt. Lexic.*

* CARERA (*Antoine-Raphaël*), médecin italien, natif d'Arona dans le Milanais, vivait à Milan vers le milieu du dix-septième siècle. Il a publié une satire contre les médecins, dont voici le titre : *le Confusioni de' medici, in cui si scuoprono gli errori e gl' inganni di essi;* Milan, 1613, in-8°. Un médecin de Vercelli, caché sous le nom de Regnier Perrucha, répondit à cette diatribe dans l'*Apologia de' medici;* Milan, 1665, in-8°.

Corte, *dei Medici Milanesi*, p. 187. — *Biographie médicale.*

CAREW (*Richard*), littérateur anglais, né en 1555 dans le comté de Cornouailles, mort en 1620, publia, en 1594, une traduction des cinq premiers chants de la *Gierusalemme* du Tasse. Carew suit exactement l'auteur sur lequel il s'exerce, et il est parfois aussi heureux que fidèle dans la manière dont il rend les idées et les images de l'original. Cette traduction ne fut pas achevée; et celle de Fairfax, qui parut dès 1600, et qui jouit d'une haute estime en Angleterre, fit oublier le travail de Carew. On a encore de Carew une *Description de Cornouailles;* Londres, 1602, in-4°, et quelques autres ouvrages qui n'offrent plus aucun intérêt.

Retrospective Review, 1821, t. III, p. 33, 50. — Wood, *Athenæ Oxonienses.*

CAREW (*George*), comte DE TOTNESS, baron

Carew de Clopton, dans le comté de Warwick, homme d'État anglais, né en 1557, mort le 27 mars 1629. Il appartenait à une famille dont l'illustration historique remonte au règne de Henri Ier. Au sortir de l'université il embrassa la carrière militaire, et servit en Irlande contre le comte de Desmond et d'autres rebelles. En 1580 il fut nommé gouverneur de la forteresse d'Askeaton, et dix ans plus tard lieutenant général d'artillerie. Après avoir été un des chefs de l'expédition contre Cadix, il devint en 1599 lord président du Munster, trésorier de l'armée, et un des lords juges d'Irlande. En prenant possession de son gouvernement, il trouva les affaires dans l'état le plus déplorable, et n'eut à opposer à l'insurrection que 3,000 hommes d'infanterie et 250 cavaliers. Cependant, à force de prudence et de vigueur, il triompha des rebelles, battit un corps d'Espagnols qui venaient à leur secours, fit prisonniers Desmond et O'Connor, et s'empara du château de Dunboy en 1602. Il fut récompensé par le gouvernement de Guernsey, par la pairie sous le titre de baron Carew de Clopton, par la place de grand maître de l'artillerie et celle de conseiller privé. A l'avénement de Charles Ier, il fut créé comte de Totness. Après sa mort, son fils naturel Thomas Stafford publia *Hiberna pacata;* Londres, 1633, in-fol. Cet ouvrage, rédigé sous la direction de George Carew, était une histoire de ses campagnes en Irlande. Il avait laissé encore un grand nombre de documents sur l'histoire de ce pays; ils sont restés manuscrits à la bibliothèque Bodléenne, et forment quatre volumes.

Wood, *Athen. Oxon.* — *Biographia Britannica.*

CAREW (*George*), diplomate anglais, frère de Richard Carew, né dans la seconde moitié du seizième siècle, mort vers 1613. Il voyagea au sortir de l'université d'Oxford, où il avait été élevé. A son retour il s'adonna au barreau, et devint secrétaire du lord chancelier Christophe Halton. En 1597, il fut envoyé en ambassade auprès du roi de Pologne, et deux ans plus tard à la cour de France. Pendant son séjour à Paris, Carew se lia intimement avec de Thou, qui, dans le 121e livre de son *Histoire*, profita des renseignements de l'ambassadeur anglais. Celui-ci, revenu en Angleterre en 1609, adressa à Jacques Ier une *Relation de l'état de la France.* Cet ouvrage, qui atteste à la fois la perspicacité et le talent d'écrivain de Carew, resta longtemps manuscrit; il tomba entre les mains du comte Hardwicke, et fut communiqué par lui au docteur Birch, qui le publia en 1749, à la fin de son *Historical view of the negotiations between the courts of England, France and Brussels, from the Year* 1592 *to* 1617.

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Rose, *Biographical dictionary.*

CAREW (*Nicolas*), gentilhomme anglais, né vers la fin du quinzième siècle, exécuté le 3 mars 1539. Parent d'Anne de Bolleyn, il fut quelque temps favori de Henri VIII. Mais il ne tarda pas à s'attirer la disgrâce de ce prince capricieux et cruel. En 1539, il s'engagea avec le marquis d'Exeter, lord Montagu et sir Edward Neville, dans une conspiration qui avait pour but de placer le cardinal Polus sur le trône. Le complot fut dénoncé par Geffroy Poole, frère de lord Montagu, et tous les conjurés eurent la tête tranchée.

Lingard, *Hist. of England.* — Rose, *Biog. dict.*

CAREW (*Thomas*), poëte anglais, né dans le Devonshire en 1589, mort en 1639. Il était un des chambellans (*gentleman of the Privy-Chamber*) de Charles Ier. Cité pour la grâce de ses manières et son goût pour les lettres, il brilla parmi les plus beaux esprits de la cour. La poésie amoureuse était alors fort en vogue; chaque rimeur célébrait, à grand renfort de *concetti* empruntés à l'Italie, des maîtresses plus ou moins imaginaires. Carew écrivit des chansons, des sonnets, des élégies, des pastorales, des épitaphes. Il n'est pas exempt des défauts qu'on regardait alors comme des beautés; il a de la grâce, de l'esprit, de la facilité; mais il blesse parfois les lois de la décence, et il est plus ingénieux que sensible. Ses *Poems* ont été imprimés à Londres en 1640.

Retrospective Review, t. VI, p. 224-227. — *Biog. Britan.* — Cibber, *Lives of the English Poets.* — *Biographia dramatica.*

CAREY (*Henri*), musicien et poëte anglais, fils naturel de George Saville, marquis d'Halifax, né à la fin du dix-septième siècle, mort en 1743. Il eut pour maîtres de musique Linnant, Rosengrave, Geminiani. Malgré de si habiles professeurs, Carey ne s'éleva pas au-dessus de la médiocrité. Homme de plaisir et dissipateur, il finit par se trouver dans une position si déplorable, qu'il se tua de désespoir. Son meilleur morceau est le fameux chant national *God save the King!* qu'on a, sans aucun fondement attribué à Hændel, ainsi que la charmante ballade *Sally in our Alley*, autre ouvrage de Carey. Ce musicien publia, en 1732, six cantates dont il avait fait les paroles et la musique; il composa aussi les airs de plusieurs comédies (*Provoked husband; the Contrivances*, etc.) et de quelques farces représentées au théâtre de *Goodman fields.* Il publia toutes ces ballades et chansons sous ce titre : *the Musical century, in one hundred english ballads on various subjets, and occasions;* Londres, 1740, in-4°.

Biog. dram. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

CAREY (*George Savile*), musicien et poëte anglais, fils de Henri Carey, naquit vers 1740, et mourut en 1807. Héritier de l'esprit et des infortunes de son père, il fit comme lui, pour vivre, un grand nombre de chansons populaires. Il composa aussi des comédies bouffonnes. Ses autres ouvrages sont : *Analects in prose and verse;* 1771, 2 vol.; — *Lecture on Mimickry;*

1776; — *A Rural Ramble*; 1777; — *Balnea, or sketches of the different watering-places in England*; 1799.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

* **CAREY** (*Henri*), comte de Monmouth, littérateur anglais, né en 1596, mort en 1661. Il fut élevé à Oxford. Forcé, par les troubles de la révolution anglaise, de vivre dans la retraite, il se consola par la culture des lettres. Ses ouvrages, qui consistent surtout en traductions, sont très-nombreux. Les principaux sont : *Romulus and Tarquin, or de principe et tyranno*, traduit de Malvezzi; Londres, 1637, in-12; — *Historical relations of the united provinces, and of Flanders*, traduit de Bentivoglio; Londres, 1652, in-fol.; — *History of the wars in Flanders*, traduit du même; Londres, 1654, in-fol.; — *Advertissement from Parnassus, in two centuries, with the Politic touchstone*, traduit de Boccalini; Londres, 1656, in-fol.; — *Politic discourses, in six books*, traduit de Paruta; Londres, 1657, in-fol; — *History of Venise*, traduit du même; Londres, 1658, in-fol.; — *the Use of passions*, traduit de Senault; Londres, 1649 et 1671, in-8°; — *Man become guilty, or the corruption of his nature by sin*, traduit du même; — *Capriata's History of Italy*; 1663, in-fol.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

* **CAREY** (*Jean*), pédagogue anglais, né en Irlande en 1756, mort à Londres en 1829. Après avoir achevé ses études en France, il revint en Angleterre, et s'y livra à l'enseignement du français, du grec et du latin. Il débuta en 1800 par une prosodie latine, qui fut suivie de plusieurs ouvrages élémentaires du même genre : *Skeleton of the latin accidence*; 1803; — *Alphabetic Key to* PROPRIA QUÆ MARIBUS; 1805; — *Practical English prosody and versification*; 1809; — *Clavis Metrico-Virgiliana*; — *the Eton prosody illustrated*; — *Introduction te english composition and elocution*, etc. Les travaux de Carey comme éditeur furent considérables. Il publia : le *Virgile* de Dryden, 1803 et 1819, 2 vol. in-8°; — cinquante volumes de la collection connue sous le nom de *Regent's classics*; — le *Dictionnaire* de Ainsworth; — un *Abrégé* du même ouvrage; — *Gradus ad Parnassum*; 1824; — le texte latin des *Commons prayers*, dans l'édition polyglotte de Bagster; — un *Abrégé du lexique grec* de Schleusner; — *Ruperti Commentarius in Livium*, etc. Carey a traduit du français les *Bataves* de Bitaubé, les *Petits Émigrés* de madame de Genlis; de l'allemand, les *Lettres sur la Suisse* de Lehman. Il a fourni un assez grand nombre d'articles au *School Magazine* de Phillips, et au *Gentleman's Magazine*.

Rose, *New Biog. Dictionary*.

CAREY (*William*), orientaliste et missionnaire anglais, né à Paulerspury, dans le Northamptonshire, en 1761; mort d'apoplexie à Serampour en 1834. Élevé par son père, maître d'école de village, il exerça jusqu'à vingt-quatre ans la profession de cordonnier, tout en apprenant, à ses moments de loisir, le latin, le grec, l'hébreu, et en s'occupant de prédication religieuse. En 1785, il se fit agréger à la secte des baptistes, fut choisi pour pasteur en 1787, et partit six ans plus tard, avec sa famille, pour le Bengale, dans l'intention de prêcher l'Évangile aux Indiens. Le manque d'argent le força d'accepter la direction d'une fabrique d'indigo près de Malda. En 1799, il quitta cette résidence pour Sérampour, siége principal des missions protestantes dans l'Inde. Il établit dans cette dernière ville une école, des prédications régulières, et une imprimerie pour la publication de la Bible dans les divers dialectes indiens. Nommé en 1801, lors de la fondation du collége du fort William par le marquis de Wellesley, professeur de sanscrit, de bengali et de mahratta, il fut reçu, en 1805, docteur en théologie et membre de la *Société asiatique* de Calcutta. Dès lors, sans négliger ses devoirs de missionnaire, il se livra plus que jamais aux travaux philologiques. Ses ouvrages, tous imprimés à Sérampour, sont : *Grammaire mahratte*, 1805; — *Grammaire sanscrite*, 1806, in-4°; — *Dictionnaire mahratte*, 1810, in-8°; — *Grammaire pundjabi*, 1812, in-8°; — *Grammaire telinga*, 1814, in-8°; — *Dictionnaire bengali*, 1818, 3 vol. in-4°; réimprimé en 1825, même format, et en 1827-1830, 3 vol. in-8°; — *Dictionnaire bhotanta*, 1826, in-4°; — une *Grammaire* du même dialecte, publiée par le docteur Marsham. Carey avait préparé un *Dictionnaire sanscrit*, qui périt dans l'incendie de l'imprimerie de Sérampour. Les versions de la Bible qui sortirent de cette imprimerie célèbre, et auxquelles Carey prit une grande part, sont nombreuses et dans les dialectes suivants : sanscrit, hindou, bris-bhassa, mahratte, bengali, orisse ou origa, telinga, kurnate, maldivien, guzaratte, buloshe, pushtoo, punjabi ou sheikh, cashmir, assam, birman, pali ou mahudha, tamul, cingalais, arménien, malais, hindoustani et persan. Le missionnaire anglais, qui eut ainsi le mérite de contribuer à rendre les *saintes Écritures* accessibles à près de deux cent millions d'hommes, ne négligea pas la littérature indienne, et publia, entre 1806 et 1807, le *Ramayana*, texte original, soigneusement collationné sur les manuscrits les plus authentiques.

Rose, *New Biographical Dict.*

CAREY (*Félix*), fils aîné de William, né en 1786, mort le 10 novembre 1822. Comme son père, il se rendit dans l'Inde, et se fixa à Sérampour, où il mourut. Il laissa : *Grammaire de la langue birmane*; Sérampour, 1814, in-8°; — une traduction du *Pilgrin Progress*, en bengali; — le *Vidyahara-vouli*, ouvrage d'anatomie, en bengali, formant le tome Ier d'une *Encyclopédie*

bengalie, et d'autres ouvrages (la plupart inédits) traduits du birman.

Gorton, *Biogr. dict.*

*CAREY (*H.-C.*), célèbre économiste américain, né vers la fin du dix-huitième siècle à Philadelphie, où il a exercé longtemps la profession de libraire. On lui doit les ouvrages suivants : *Essay on the rate of wages, with an examination of the causes of the difference in the condition of the labouring population throughout the world* (Essai sur le taux des salaires, suivi de recherches sur les causes des différences que présente la condition des populations ouvrières dans les diverses contrées); Philadelphie, 1835; — *Principles of political economy* (Principes d'économie politique); Philadelphie, 1837-1840, 3 vol. in-8°; — *the Credit system of France, Great-Britain and the United-States* (du Crédit en France, dans la Grande-Bretagne et aux États-Unis); Philadelphie et Paris, 1838, in-8°; — *Answer to the questions : What constitutes currency? What are the causes of the unsteadiness of the currency? and what is the remedy* (Réponse aux questions : Qu'est-ce que la circulation? Quelles sont les causes de son instabilité, et quel en est le remède?); Philadelphie, 1840, in-8°; — *the Past, the Present and the Future* (le Passé, le Présent et l'Avenir); Philadelphie, 1848, 1 vol. gr.-in-8°; — *the Harmony of interests agricultural, manufacturing and commercial* (l'Harmonie des intérêts agricoles, manufacturiers et commerciaux); Philadelphie, 1851, 1 vol. in-8°; — *the Prospect agricultural, manufacturing, commercial and financial, at the opening of the year* 1851 (Perspective agricole, manufacturière, commerciale et financière, au commencement de l'année 1851); Philadelphie, 1851, in-8°.

Voici le jugement qu'a porté Mac-Culloch, dans sa *Littérature de l'économie politique*, sur les *Principes d'économie politique*, l'ouvrage fondamental de Carey : « Cet ouvrage, fruit de nombreuses recherches, est écrit dans un bon esprit; mais il est indigeste, manque de critique, et ne brille ni par la clarté ni par la netteté des principes. La plupart des conclusions de l'auteur sont déduites de renseignements statistiques d'une autorité très-douteuse, ou susceptibles d'interprétations diverses. » M. Ch. Coquelin pense que ce jugement ne doit pas être accepté sans examen.... « Que l'on adopte ou que l'on repousse, dit-il, la manière de voir de M. Carey, il faut reconnaître qu'il se rencontre dans ses ouvrages un grand nombre d'idées neuves, originales, dignes de l'examen le plus sérieux. » A l'appui de cette opinion, nous ferons remarquer que M. Carey est le premier qui ait établi, dans ses *Principes d'économie politique*, l'existence de cette belle loi de l'harmonie des intérêts dans la production agricole et industrielle, si ingénieusement développée et complétée depuis par M. Bastiat dans son livre des *Harmonies économiques*.

L'ouvrage intitulé *le Passé, le Présent et l'Avenir* est l'un des plus substantiels de l'auteur. M. Carey y étudie, appuyé sur les faits, la marche de l'humanité, depuis l'origine des sociétés jusqu'à nos jours. Il nous la montre esclave d'abord des forces de la nature, mais parvenant par degrés à les dominer, et à en faire les instruments dociles de sa volonté. Combattant la théorie de la rente de Ricardo, il s'attache à démontrer 1° que, dans tout pays, on a commencé l'œuvre de la culture sur les sols infertiles, comme les plus faciles à travailler; 2° que ce n'est qu'à la suite de l'accroissement de la population et de la richesse que l'on a passé aux sols plus fertiles; 3° qu'avec l'accroissement de la population et de la richesse, et avec l'extension de la culture, le travail de l'agriculteur est devenu plus productif; 4° qu'à cette augmentation correspond celle de la part du travailleur dans la production, et une diminution de la part du propriétaire; 5° que l'accroissement de la population et de la richesse, ainsi que l'extension de la culture, sont accompagnés d'une amélioration graduelle de la condition physique, morale, intellectuelle et politique du travailleur, avec une tendance constante vers l'égalité.

Dans son ouvrage sur *le Crédit en France, en Angleterre et aux États-Unis*, M. Carey défend, avec d'excellentes raisons, le principe de la liberté des banques. Il soutient la même thèse, avec de nouveaux arguments et de nouveaux faits, dans son travail sur la *Circulation*.

Partisan de la liberté des échanges en principe, M. Carey, par une inconséquence assez étrange, est l'ennemi de cette liberté en ce qui concerne son pays, surtout au point de vue de ses relations commerciales avec l'Angleterre, dont l'immense prépondérance industrielle lui paraît un obstacle permanent au développement manufacturier des autres pays. La haine pour l'Angleterre et, nous avons regret d'ajouter, pour la France, ainsi qu'une admiration exclusive de son pays, se manifestent trop fréquemment dans les travaux économiques de M. Carey, et leur donnent quelquefois le caractère du pamphlet.

M. Carey a publié un grand nombre d'articles d'économie politique dans les revues américaines. Il s'est fait connaître en France par une polémique très-vive, dans le *Journal des Économistes*, contre M. Bastiat et ses amis, au sujet de la priorité de l'idée de l'harmonie des intérêts entre le capital et le travail, ainsi que sur les questions relatives à la théorie de la rente. Retiré depuis quelques années des affaires, M. Carey vit dans sa maison de campagne aux environs de Philadelphie, s'occupant de ses études de prédilection, et publiant, sur les faits économiques de quelque importance qui se pro-

duisent aux États-Unis, des brochures toujours lues avec empressement. A. Legoyt.

Documents inédits.

CAREZ (*Joseph*), habile imprimeur français, naquit à Toul en 1753, et mourut dans la même ville en 1801. Il prit d'abord peu de goût pour la profession à laquelle il était destiné, et qui était exercée par son père, imprimeur de l'évêché. Quelques dispositions pour l'art musical lui firent d'abord préférer l'état de chanteur. Il fut, dit-on, reçu à l'Opéra en cette qualité; mais il eut le bon esprit de revenir dans son pays natal, où l'attendaient des succès plus réels dans l'art typographique. Un des premiers, il se livra à des essais et à des expériences qui avaient pour but de substituer des planches de métal fondues aux caractères mobiles employés communément, et de les faire servir à l'impression au moyen d'un mécanisme assez simple. La réussite de ces premiers essais lui assure, incontestablement, le mérite d'avoir, par d'heureuses applications du *clichage*, fait faire un grand pas à la stéréotypie. C'est, au surplus, le témoignage que lui rend Camus, dans son *Histoire du Polytypage et de la Stéréotypie;* Paris, Renouard, 1803, in-8° (p. 58 à 65). Le savant bibliographe expose en détail les procédés à l'aide desquels Carez parvint à imprimer, en 1786, un livre d'église noté, en deux volumes grand in-8°, de plus de 1,000 pages chacun, et successivement, de la même manière, vingt volumes de liturgie ou d'instruction à l'usage du diocèse de Toul. Carez fut surtout encouragé dans ses essais par deux hommes distingués qui habitaient alors la ville de Toul : M. de Caffarelli, devenu depuis préfet de l'Ardèche, et M. de Curd, directeur des fortifications. Il appela d'abord ses éditions *omotypes, pour exprimer la réunion de plusieurs types en un seul.* Ses travaux dans ce genre furent interrompus par la révolution. Carez en embrassa la cause avec enthousiasme; dès lors les préoccupations de la politique parurent l'absorber, et lui firent négliger les intérêts de l'art et de son établissement. Lors des élections qui eurent lieu pour le choix des députés à l'assemblée législative, Carez obtint un grand nombre de suffrages, et fut élu le troisième sur huit qui devaient composer la députation du département de la Meurthe (1). Ses connaissances l'appelaient naturellement à faire partie du comité des assignats; il y rendit de grands services, par les lumières qu'il répandit sur la fabrication et l'impression du papier-monnaie. Il vota constamment avec la majorité; et lorsque le terme de son mandat fut expiré, il revint à Toul, pour reprendre ses travaux accoutumés. Il écrivait à un de ses amis, le 20 octobre 1792 : « Me voilà, de législateur « que j'étais, redevenu compositeur. Tous mes « ouvriers m'ont quitté pour prendre mieux; « je les remplace comme je puis; et quoique j'aie « les doigts engourdis, j'éspère remplir ma nou- « velle tâche avec succès. » Il y parvint en effet, en imprimant, suivant les procédes inventés par lui, un dictionnaire de la Fable et une Bible latine en caractère *nonpareille*. Camus, dans l'ouvrage cité ci-dessus, a donné une page *facsimile* de cette Bible. Dans cet intervalle, les armées de la coalition avaient menacé nos frontières de l'est; Carez n'hésita pas à se ranger au nombre de ceux qui voulaient défendre le territoire. Comme ses sentiments patriotiques étaient connus, il fut choisi pour commander le bataillon de garde nationale auxiliaire que la ville de Toul fit marcher vers les bords du Rhin. Cette petite campagne fort glorieuse, autant qu'elle put l'être, eut pour résultat le dégagement des lignes de Wissembourg, la reprise de cette ville, et la levée du blocus de Landau. Après le licenciement des gardes nationales, Carez revint encore à son imprimerie, et fit paraître, soit comme éditeur, soit comme auteur, différentes publications patriotiques. Son premier ouvrage fut un *Alphabet républicain* (1793), in-16, destiné à inculquer aux enfants les premiers éléments de la lecture. Il composa ensuite pour la jeunesse un livre intitulé *l'Ami des jeunes républicains;* Toul (1793), pet. in-12 de 180 p., qui porte l'empreinte de l'effervescence de l'époque. Il est probable que Carez ne conservait plus les mêmes sentiments exaltés de républicanisme lorsqu'il fut appelé, en 1801, à la sous-préfecture de Toul. Mais il ne jouit pas longtemps de cet emploi, la mort l'ayant enlevé dans l'année même de sa nomination. Il était d'un caractère enjoué et quelquefois même facétieux, au point que ses amis l'avaient surnommé *le frère Lazzi*. Nous trouvons un exemple de cette disposition dans sa correspondance, lorsqu'il traite de *citoyennissime* un de ses amis, aussi patriote que lui. J. L.

Documents manuscrits inédits. — Correspondance autographe de Joseph Carez. — Camus, Histoire du Polytypage et de la Stéréotypie.

(1) La *Biographie des Contemporains*, d'Arnault, de Jouy, etc., lui donne, par erreur, le titre de député de la Moselle.

***CAREZANO** (*Albert*), historien italien, du clergé régulier, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il publia l'ouvrage de Luc Assarini, *delle Revoluzioni di Catalogna, con annotazioni sopra i luoghi principali;* Gênes, 1647, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*

CARIBERT ou **HARIBERT**, l'aîné des fils de Clotaire Ier, eut le royaume de Paris pour son lot; et dans le partage qui suivit la mort de ce prince en 562, Caribert obtint en outre un certain nombre d'autres villes, entre autres Avranches et Marseille. Pendant son règne, qui ne dura guère plus de cinq ans, il se montra ami de la paix et de la justice. Doué d'une éloquence naturelle, il protégeait la culture des lettres; et la sagesse des instructions qu'il donnait à ses ambassadeurs lui attirait le respect des autres

princes. « Au lieu d'avoir l'air rude et guerrier de ses ancêtres; dit M. Augustin Thierry dans ses *Récits mérovingiens*, le roi Haribert affectait de prendre la contenance calme et un peu lourde des magistrats qui, dans les villes gauloises, rendaient la justice d'après les lois romaines. Il avait même la prétention d'être savant en jurisprudence, et aucun genre de flatterie ne lui était plus agréable que l'éloge de son habileté comme juge dans les causes embrouillées, et de la facilité avec laquelle, quoique Germain d'origine et de langage, il s'exprimait et discourait en latin. » Le P. Daniel fait observer « qu'un roi de ce caractère était en ce temps-là une chose plus rare qu'un roi guerrier, les vertus militaires étant beaucoup moins en opposition avec quelque barbarie qui restait encore dans l'esprit des Français, que toutes ces qualités et toutes ces vertus civiles et politiques. » Ce qu'il y a de sûr, c'est que des dispositions moins pacifiques auraient valu à Caribert une plus grande popularité. Sous son règne commença la puissance des maires du palais, qui devaient bientôt devenir les maîtres de l'État, pour avoir su d'abord se faire les chefs de l'armée.

Une autre particularité remarquable, c'est que Caribert est le premier roi de France qui ait été excommunié, non par le pape (sa puissance ne s'étendait pas encore aussi loin), mais par l'évêque de Paris. L'incontinence du roi, incontinence d'ailleurs commune à tous les princes francs de l'époque, fut la cause de cette excommunication, qui, du reste, n'eut pas de suites fort graves. Mais laissons encore parler ici le savant narrateur des temps mérovingiens :

« Le roi Haribert prit en même temps pour maîtresses deux sœurs d'une grande beauté, qui étaient au nombre des suivantes de sa femme Ingoberghe. L'une s'appelait Markowèfe, et portait l'habit de religieuse; l'autre avait nom Méroflède; elles étaient filles d'un ouvrier en laine, barbare d'origine, et *leutes* du domaine royal.

« Ingoberghe, jalouse de l'amour que son mari avait pour ces deux femmes, fit tout ce qu'elle put pour l'en détourner, et n'y réussit pas. N'osant cependant maltraiter ses rivales, ni les chasser, elle imagina une sorte de stratagème qu'elle croyait propre à dégoûter le roi d'une liaison indigne de lui : elle fit venir le père des deux jeunes filles, et lui donna des laines à carder dans la cour du palais. Pendant que cet homme était à l'ouvrage, travaillant de son mieux pour montrer du zèle, la reine, qui se tenait à une fenêtre, appela son mari : « Venez, lui dit-elle, venez ici voir quelque chose de nouveau. » Le roi vint, regarda de tous ses yeux; et, ne voyant rien qu'un cardeur de laine, il se mit en colère, trouvant la plaisanterie fort mauvaise. L'explication qui suivit entre les deux époux fut violente, et produisit un effet tout contraire à celui qu'en attendait Ingoberghe; ce fut elle que le roi répudia, pour épouser Méroflède.

« Bientôt, trouvant qu'une seule femme légitime ne lui suffisait pas, Haribert donna solennellement le titre d'épouse et de reine à une fille nommée Théodehilde, dont le père était gardeur de troupeaux. Quelques années après, Méroflède mourut, et le roi se hâta d'épouser sa sœur Markowèfe. Il se trouva ainsi, d'après les lois de l'Église, coupable d'un double sacrilége, comme bigame et comme mari d'une femme qui avait reçu le voile de religieuse. Sommé de rompre son second mariage par saint Germain, évêque de Paris, il refusa obstinément, et fut excommunié. Mais le temps n'était pas venu où l'Église devait faire plier sous sa discipline l'orgueil brutal des héritiers de la conquête; Haribert ne s'émut point d'une pareille sentence, et garda près de lui ses deux femmes. »

Caribert mourut subitement peu de temps après, l'année 567, dans un de ses domaines situé non loin de Bordeaux.

Grégoire de Tours, *Chroniques*, IV. — Augustin Thierry, *Récits des temps mérovingiens*. — Le P. Daniel, *Histoire de France*. — Sismondi, *Histoire des Français*.

CARIBERT ou **CHARIBERT**, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, était fils de Clothaire II, et par conséquent frère de Dagobert, qui avait quelques années de plus que lui. Sans doute pour assurer la bonne intelligence entre ses deux fils, Clothaire fit épouser à Dagobert une tante encore assez jeune de Caribert. Mais à sa mort, comme il n'avait pris aucune mesure pour assurer le partage de son héritage entre ses deux fils, Dagobert se hâta de s'emparer de tout le royaume. Cependant il se forma un parti autour de Caribert dans une portion de la Neustrie; et Dagobert, voulant éviter la guerre civile, consentit à traiter avec lui, et lui abandonna le royaume d'Aquitaine l'année 628. Caribert II fit de Toulouse sa capitale; il y habita les palais des anciens rois visigoths, et étendit sa domination de la Loire aux Pyrénées, au pied desquelles il remporta quelques victoires sur les Gascons. Caribert étant mort peu de temps après, en 631, Dagobert fit aussitôt saisir son trésor et égorger son fils Chilpéric, encore en bas âge, et incorpora l'Aquitaine à sa vaste monarchie.

Frédégaire, ch. 56, 57. — *Gesta Dagoberti regis*. — Sismondi, *Hist. des Français*. — Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale sous les conquérants germains*. — Michelet, *Hist. de France*, I.

CARIBERT ou **CHARIBERT I** et **II**, rois des Francs. *Voy*. MÉROVINGIENS.

CARIBERT ou **CHAROBERT**, abréviation de *Charles-Robert*, fils de Charles Martel, roi de Naples et de Hongrie, naquit à Naples vers 1292, et mourut en 1342. Après la mort de son père, Caribert, bien jeune encore, fut conduit en Hongrie pour revendiquer le trône que lui disputait Venceslas IV, roi de Bohême. Chacun des deux prétendants s'appuyait sur un parti; mais le pape Boniface VIII les somma de comparaître à son tribunal pour y plaider leur cause, et, par une bulle

du 30 mai 1303, adjugea la couronne à Caribert, et déclara le trône de Hongrie héréditaire. Cette décision, favorable au jeune prétendant, ne fit qu'empirer ses affaires : la plupart des seigneurs hongrois, en haine de la décision papale, lui opposèrent une résistance obstinée. Enfin l'habileté d'un légat conduisit à bien l'entreprise, et les États de Hongrie, assemblés en 1310, confirmèrent le choix du pontife. Ce prince déploya sur le trône de grandes qualités. Sa valeur étendit son royaume; son règne fut long et florissant. En l'an 1326, le roi Caribert et sa famille faillirent périr sous les coups d'un forcené qui se précipita dans la salle où ils se trouvaient réunis, atteignit d'un coup de sabre l'épaule du roi, abattit quatre doigts de la main de la reine, et se jetait déjà sur leurs enfants, quand un officier, accouru aux cris de ses maîtres, mit en pièces le meurtrier. Les entreprises militaires du monarque hongrois, qui tournèrent presque toutes à l'agrandissement de ses États, furent cependant traversées par quelques revers. Il se laissa surprendre un jour par le vayvode de Valachie dans les gorges de ses montagnes, et n'échappa qu'à grand'peine au milieu de la destruction de son armée; mais il répara ses pertes par sa politique autant que par ses armes, et finit par se rendre tributaires la plupart des petits États qui bordaient ses frontières, tels que la Dalmatie, la Croatie, la Servie, la Lodomérie, la Cumanie, la Boulgarie et la Bosnie. Il fit valoir ses prétentions au trône de Naples, où son grand-père, Charles II d'Anjou, s'était assis. Le pape Clément V, à l'exemple de son prédécesseur, s'établit juge des droits et mérites des candidats. Mais le roi de Hongrie fut moins heureux au tribunal de Clément qu'à celui de Boniface. Un de ses fils cependant reprit cette couronne. Caribert mourut à l'âge de cinquante ans; il en avait régné quarante. Une de ses sœurs avait épousé Louis le Hutin, roi de France. Il avait eu trois épouses, et laissa en mourant trois fils, Louis Ier, surnommé *le Grand*, roi de Hongrie; André, qui fut roi de Naples, et Étienne, duc d'Esclavonie. [M. Am. Renée, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encycl.* — Sismondi, *Histoire des Français.*

Carignan (maison de), l'une des branches de la maison royale de Savoie, et celle qui occupe actuellement le trône de Sardaigne. Elle tire son nom de *Carignano*, petite ville de la province de Turin, sur la rive gauche du Pô.

Le premier prince de Carignan fut *Thomas-François*, l'un des neuf enfants de Charles-Emmanuel le Grand. Il naquit en 1596. Son ambition suscita des troubles en Savoie pendant la minorité de Charles-Emmanuel II. Après un bombardement inutile, il se rendit maître de Turin par surprise; il avait envoyé aux portes de la ville quelques centaines de soldats se disant venus renforcer la garnison, et que l'on eut l'imprudence d'admettre sur parole. Pendant la nuit, l'explosion d'un pétard servit de signal : toutes les portes s'ouvrirent à la fois, et le prince de Carignan se précipita dans la ville à la tête de ses troupes. Il finit pourtant par se réconcilier avec sa belle-sœur Christine, régente de Savoie; et dans le même temps il se rapprocha de la cour de France, où le grade de lieutenant général lui fut offert : il fit la guerre en Italie, à la tête des armées françaises, et Turenne servit sous son commandement. La faveur de Mazarin lui valut ensuite la charge de grand maître de France, après la disgrâce du prince de Condé. Thomas de Carignan mourut à Turin en 1656.

L'aîné de ses fils, *Emmanuel-Philibert*, naquit sourd-muet, mais posséda, malgré ce vice d'organisation, de l'instruction et des talents. Un jésuite, à qui son éducation fut confiée, réussit même, si l'on en croit certains témoignages, à lui donner quelques moyens de s'énoncer. Il suivit son père en Italie, et fit preuve de valeur au siége de Pavie, en 1655. Il épousa Angélique d'Este, de la maison de Modène, dont il eut plusieurs enfants.

L'aîné, *Victor-Amédée*, qui devint lieutenant général des armées de France et de Savoie, épousa une fille naturelle du roi *Amédée II*, et mourut à Paris en 1741, laissant un fils unique, *Louis-Victor-Joseph*, qui épousa Christine de Hesse-Rheinfeld, et mourut en 1778.

Victor-Amédée, fils du précédent, lieutenant général au service de France, mort en 1780, eut pour fils *Charles-Emmanuel*, né en 1770. Élevé au collége de Sorrèze, en Languedoc, il devint dans la suite lieutenant général des armées de Sardaigne. Il épousa Marie de Saxe et Courlande, fille du prince Charles de Pologne et de Saxe, et mourut en 1800, laissant un fils :

Charles-Emmanuel-Albert, né en 1798, et prince de Carignan jusqu'en 1831. La branche aînée de la maison de Savoie s'étant éteinte cette année-là dans la personne du roi Charles-Félix, la tige de Carignan a été appelée au trône. *Voy.* l'art. Charles-Albert. [A. R., dans l'*Enc. des g. du m.*]

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyc.*

* **Carillo** (*Alphonse*), prélat espagnol, né à Cuença dans la seconde moitié du quatorzième siècle, mort à Bâle le 14 mars 1434. Fils de Gomez Carillo, gouverneur de Jean II, roi de Castille, il fut créé cardinal en 1409 par l'antipape Benoît XIII, confirmé dans cette dignité par le pape Martin V en 1418, et envoyé par lui à Bologne en qualité de légat. Le concile de Bâle le nomma ensuite légat d'Avignon; mais le pape Eugène IV y avait déjà envoyé le cardinal de Foix, qui s'introduisit dans la ville à main armée, et Carillo fut forcé de retourner à Bâle.

Sponde, *Annales.* — Aubert, *Histoire des Cardinaux.*

Carillo d'Acunha (don *Alphonse*), archevêque de Tolède, neveu du précédent, né vers 1410, mort le 1er juillet 1482. Il accompagna son oncle à Bâle, et au retour il fut

nommé évêque de Siguenza, puis en 1446 archevêque de Tolède. Cette dignité lui donnait une influence politique dont il se servit contre le roi de Castille Henri IV. Il se mit à la tête des mécontents qui, sous prétexte que la fille d'Henri IV, Juana, qu'ils flétrissaient du sobriquet de *Beltraneja*, était illégitime, voulaient mettre sur le trône l'infant don Alphonse, frère cadet du roi de Castille. Les rebelles réunis à Avila déposèrent solennellement Henri IV avec les cérémonies les plus insultantes pour la majesté royale, puis ils allèrent mettre le siége devant la ville de Peñaflor; mais les habitants se défendirent avec courage, et, par représailles de ce qui s'était fait à Avila, ils traînèrent dans la boue l'effigie de l'archevêque de Tolède, et la livrèrent aux flammes. Les factieux, forcés de lever le siége, combattirent contre l'armée royale auprès d'Olmedo. La victoire resta indécise. La mort de l'infant, arrivée en 1468, trois ans après la proclamation d'Avila, facilita une transaction entre les factieux et Henri IV, qui consentit à reconnaître comme devant lui succéder sa sœur Isabelle. Plusieurs partis se formèrent pour donner un mari à cette princesse. Carillo proposa et fit prévaloir don Fernand d'Aragon. Il prit ainsi une grande part à l'acte décisif qui fonda l'unité et la grandeur de l'Espagne; mais il le fit plus par ambition que par amour pour la patrie, comme il le prouva après la mort d'Henri IV, en 1474. En aplanissant pour Isabelle les voies du trône, en facilitant le mariage de cette princesse avec l'infant d'Aragon, il avait pensé travailler en même temps pour lui-même. Il voulait une grande part du pouvoir; et cette part ne lui étant pas donnée, il s'unit, dans son mécontentement, au marquis de Villena, pour soutenir les droits de dona Juana la Beltraneja. Le roi de Portugal, tenté par leurs offres, entra en Estramadure, et commença la guerre contre la Castille. Ferdinand et Isabelle repoussèrent avec vigueur cette prise d'armes, et battirent complétement les Portugais à la bataille de Toro, le 1er mars 1476. Carillo, forcé de se soumettre, finit ses jours dans un monastère qu'il avait fondé à Alcala de Henarès.

Mariana, *Histoire d'Espagne*, l. XXI. — Lavallée et Gueroult, *Espagne*, dans l'*Univers pittoresque*.

CARIN ou **CARINUS** (*Marcus-Aurelius*), empereur romain, fils aîné de Carus, régna de 283 à 285. Paresseux, fier et cruel, il ne manquait ni de courage ni de talents militaires, et parvint, du vivant de son père, à repousser les barbares qui avaient envahi les Gaules. Lorsque Carus partit pour la guerre de Perse, il mena avec lui son second fils Numérien, et laissa à Carin, qui reçut le titre de César, le gouvernement de l'Italie, de l'Illyrie, de l'Afrique et de tout le reste de l'Occident. Le jeune prince ne se signala que par ses crimes et ses déréglements. Il donna les plus hautes dignités de l'État à des hommes de la plus basse condition exila ou fit mettre à mort les premiers personnages de la cour, dissipa en folles prodigalités les trésors de l'empire, épousa et répudia neuf femmes en quelques mois, ouvrit son palais aux plus vils débauchés, et unit la dépravation effrénée d'Élagabal à la cruauté froide de Domitien. Après la mort de son père, il fut reconnu empereur avec Numérien vers la fin de 283, ou au plus tard au mois de janvier 284. Les deux princes donnèrent des jeux magnifiques qui ont été décrits par le poëte Calpurnius et l'historien Vopiscus. Carin, apprenant la mort de son frère assassiné par Aper, et l'avénement de Dioclétien proclamé par les soldats, marcha contre le nouvel empereur. En route, il rencontra le gouverneur de la Vénétie, Julianus, qui lui aussi prétendait à l'empire, le vainquit, et le fit mettre à mort. Il ne fut pas moins heureux dans ses premières rencontres avec Dioclétien, et le battit même complétement à Margum, sur le Danube, dans la haute Mœsie, entre Viminica et le mont d'Or; mais tandis qu'il poursuivait les ennemis, il fut tué par ses propres soldats. Parmi les principaux auteurs de sa mort, était un tribun dont il avait déshonoré la femme. Selon Eckhel, Carin fut tué à la fin de 284; mais la plupart des historiens placent l'assassinat de ce prince dans le mois de mai de l'année suivante.

Vopiscus, *Carin*. — Aurélius Victor, *Cæsar.*, XXXVIII, *Epitome*, XXXVIII. — Zonaras, XII, 30. — Eutrope, IX, 12. — Eckhel, *Doctrina num.*

***CARIOLA** (*Antoine*), historien italien, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Rittratti de' principi d'Este, signori di Ferrara, con l' aggiunta de' loro fatti*, etc.; Ferrare, 1641, in-4°, avec 13 planches gravées en taille-douce.

Clément, *Bibl. curieuse*, VI, 266.

CARION (*Jean*), savant allemand, né à Bentickheim en 1499, mort à Berlin en 1538. Il publia des éphémérides qui s'étendent de 1536 à 1550, et un livre d'astrologie intitulé *Practicæ astrologicæ*. « Ces deux ouvrages, dit Bayle, ne lui ont pas procuré beaucoup de réputation; mais il est devenu célèbre par une chronique qu'il ne fit point : elle a été imprimée une infinité de fois, et traduite en plusieurs langues. En voici l'histoire. Carion ayant fait une *Chronique*, la voulut faire imprimer à Wittemberg; mais il souhaita que Mélanchthon la corrigeât. Mélanchthon, au lieu de la corriger, en fit une autre, et la publia à Wittemberg sous le nom de Carion. Il la fit en allemand. Elle fut traduite en latin, l'an 1538, par Herman Bonnus, ministre à Lubeck. Mélanchthon, ayant eu le grand débit de ce livre, en fit une nouvelle version latine, qu'il publia l'an 1558, après avoir retouché l'ouvrage et y avoir inséré quelques additions. Il le publia deux ans après, augmenté d'une seconde partie. Peucer, après la mort de Mélanchthon, y ajouta ce travail, et publia en 1562 le quatrième livre, qui s'étend depuis Charlemagne jusqu'à Fré-

déric II. Il publia au bout de trois ans le cinquième livre, qui finit à la mort de l'empereur Maximilien en 1519. Il fit, en 1572, une édition de tout l'ouvrage. » — Malgré le livre de Mélanchthon, Carion publia sa propre Chronique avec une dédicace à Joachim, marquis de Brandebourg, datée de Berlin 1531. Bayle cite une édition de Paris, 1563, in-16. La Chronique de Mélanchthon et de Peucer fut traduite en français par Simon Goulard en 1579.

Melchior Adam, *Vitæ philosophorum germanorum.* — Gessner, *Bibliotheca.* — Bayle, *Dictionnaire.* — Pantaléon, *Prosopographia.* — Fabricius, *Bibl. med. et inf. ætat.* — Sax, *Onomast. literar.*

* **CARISIO** (*Antoine*), hagiographe et écrivain asiatique italien, fondateur d'ordre, natif de Cuggione, dans le Milanais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut curé dans le Milanais, où il a fondé la congrégation des Clercs réguliers pour le service des malades. On a de lui : *i Capelli della bella Penitente riveriti*; Milan, 1649, in-8°; — *Elogio del P. Pietro-Francesco Pellicioni*; Milan, in-fol. sans date; — *Ritratto di Gesù nella tela dell' Ostia sagramentale*; Milan, 1671, in-12; — *Esercizj sopra i dolori di Gesù Cristo*; Milan, 1672.

Argelati, *Bibl. Mediol.*

* **CARISIUS** (*Jonas*), voyageur et diplomate danois, né dans la seconde moitié du seizième siècle, mort à Roeskild en décembre 1619. Il fut d'abord secrétaire de Christian IV, et accompagna comme tel le roi en 1599, pendant un voyage maritime sur les côtes de Norwége. Plus tard, il fut employé par son souverain pour des affaires diplomatiques en Hollande, où il se trouvait encore à la fin de l'année 1618. On a de lui : *Description du voyage de Christian IV sur les côtes de Norvége* (en danois), qui fut traduit en allemand sur le manuscrit danois, et publié par Schlegel dans ses *Sammlungen zur Dänischen Geschichte* (Mémoires pour servir à l'histoire du Danemark), vol. I, chap. 4, et dans son *Recueil de Voyages*.

Slangen, *Geschichte Christians*, IV, II, 180. — Hofmann, *Portraits historiques*, V. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CARISSIMI (*Jean-Jacques*), célèbre compositeur du dix-septième siècle, naquit à Venise vers 1582, et mourut très-âgé : il vivait encore en 1672. Malgré la haute réputation dont il a joui de son temps et qu'il a conservée de nos jours, les biographes donnent peu de renseignements sur la vie de ce grand artiste. Gerber et plusieurs autres rapportent que son mérite reconnu le fit appeler à la direction de la chapelle pontificale et de la chapelle de l'église Saint-Apollinaire du collége allemand, à Rome. On doit à Carissimi l'introduction des accompagnements d'orchestre dans la musique d'église. Il perfectionna le récitatif, inventé depuis peu par Caccini, Peri et Monteverde, et donna à la partie de basse un mouvement et une élégance qu'elle n'avait point encore; enfin il est un des premiers compositeurs qui aient écrit des cantates et qui les firent substituer aux madrigaux, dont le genre n'était plus en rapport avec le style dramatique que la récente invention de l'opéra avait mis en faveur. Ses mélodies gracieuses brillent par une expression vraie et spirituelle, soutenue par une harmonie qui, sans être peut-être aussi savante que celle de l'ancienne école romaine, n'en est pas moins d'une grande pureté. La manière de ce maître, perfectionnée par ses élèves Bassani, Cesti, Buononcini, et surtout par Alexandre Scarlati, conduisit peu à peu au style de la musique du dix-huitième siècle, dont elle est évidemment le type originaire. Carissimi a écrit une foule de messes, de motets, de cantates et d'oratorios; mais il n'a été publié qu'une faible partie de ces ouvrages, qui sont aujourd'hui très-rares. Voici les principaux renseignements qui ont été recueillis sur les productions de ce compositeur : Deux recueils de motets à 2, 3 et 4 voix; Rome, 1664 et 1667; — *Missæ 5 et 9 vocum, cum selectis quibusdam cantionibus*; Bologne, 1663 et 1666 (Messes en partition, manuscrit portant le n° 233 du catalogue de la musique du docteur Burney); — *Lauda Sion*, à 8 voix, et *Nisi Dominus*, à 8 voix, manuscrits de la bibliothèque de l'abbé Santini, à Rome; — Messe à 12 voix, sur la chanson de l'*Homme armé*, manuscrit des archives de la chapelle pontificale, à Rome. La Bibliothèque impériale de Paris possède plusieurs oratorios manuscrits, savoir : *Histoire de Job*, à 3 voix et basse continue; — *la Plainte des damnés*, à 3 voix, 2 violons et orgue, morceau qui eut une grande célébrité; — *Ézéchias*, à 3 voix, 2 violons et orgue; — *Balthazar*, à 5 voix, 2 violons et orgue; — *David et Jonathas*, à 5 voix, 2 violons et orgue; — *Abraham et Isaac*, à 5 voix et orgue; — *Jepthé*, à 6 et 7 voix : cet ouvrage est considéré comme le chef-d'œuvre de Carissimi; — *le Jugement dernier*, à 3 chœurs, 2 violons et orgue; — *le Mauvais riche*, à 2 chœurs, 2 violons et basse; — *Jonas*, à 2 chœurs, 2 violons et basse. L'oratorio de *Salomon*, attribué par divers auteurs à Carissimi, serait, d'après M. Fétis, de Cesti. Il existe à la bibliothèque du Conservatoire de musique de Paris deux volumes manuscrits contenant un grand nombre de motets et de cantates de Carissimi; on y trouve plusieurs pièces comiques, telles que celles qui ont pour titre : *les Cyclopes*, à 3 voix; — *le Testament d'un âne*, à 2 voix; — *Plaisanterie sur l'introït de la Messe des morts*, canon à 2 voix; — *Plaisanterie sur la barbe*, à 3 voix; — la déclinaison du pronom latin *hic, hæc, hoc*, à 4 voix; mais ce dernier morceau, que Choron a fait graver comme étant de Carissimi, est de Dominique Mazzocchi, sous le nom duquel il a été imprimé en 1643. Vingt-deux cantates de Carissimi pour voix seule et basse continue ont été gravées à Londres au commencement du dix-huitième siècle. Le recueil publié à Bamberg, en 1665, par le P. Spiridione, sous

le titre de *Musica Romana*, renferme des motets de Carissimi. La collection des *airs sérieux et à boire*, publiée par Ballard, contient des morceaux de ce compositeur sur lesquels on a parodié des paroles françaises. On trouve aussi des pièces du même auteur dans l'ouvrage de Stevens intitulé *Sacred music*, et dans les *Selections of music* du docteur Crotch. La bibliothèque du collége du Christ, à Oxford, renferme une collection presque complète des œuvres de Carissimi; le Musée britannique possède aussi un grand nombre de pièces de ce compositeur. On a publié à Augsbourg, en 1696, la traduction allemande d'un petit *Traité de l'art du chant*, attribué à Carissimi.

DIEUDONNÉ DENNE-BARON.

Gerber, *Historich-Biographisches-Lexicon der Tonkünstler*. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire des Musiciens*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — De Fresneuse, *Comparaison de la musique italienne et de la musique française*.

CARITEO, poëte italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Né à Barcelone, selon Crescimbeni et Quadrio, il vécut habituellement à Naples, et fit partie de la célèbre académie de Pontanus. Il fut encore intimement lié avec Sannazar, qui dans ses poésies cite souvent Cariteo ainsi que sa femme Pétronille, à laquelle il donne le nom poétique de *Nisea*. On voit, par une lettre de Pietro Surmonte à Angiolo Calocci, que Cariteo était mort en 1515. Ce poëte consacra toute sa verve à exalter la maison d'Aragon. Il avait beaucoup étudié la poésie provençale (*la Poesia limosina*), et on trouve dans ses vers, d'ailleurs peu élégants et empreints de bizarrerie, une certaine vigueur et comme un dernier reflet des troubadours. Les *poésies* (*rime*) de Cariteo, publiées pour la première fois à Naples, 1506, furent réimprimées en 1509, sous le titre de : *Opere del Cariteo*.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VI, part. II. — Crescimbeni, *Istoria della volgar poesia*. — Quadrio, *della Storia e della ragione d' ogni poesia*.

CARL (*Antoine-Joseph*), médecin et botaniste allemand, né à Édenhof, près de Benediktbeuren (dans la Souabe bavaroise), le 3 août 1725, mort à Ingolstadt le 21 mars 1799. Il étudia à Freysing et à Ingolstadt, où il prit ses derniers grades en 1749. Après avoir passé ensuite quelques années à Strasbourg et à Paris, il fut, en 1754, nommé professeur de chimie, de matière médicale et de botanique à Ingolstadt. Il enseigna le premier dans cette université la physique expérimentale. Il fut élu en 1759 membre de l'Académie de Munich, et en 1763 de l'Académie des curieux de la nature. Comme médecin et chimiste, il était sectateur de Stahl, tandis qu'il suivait Linné comme botaniste. On a de lui : *Dissertatio de ignis gravitate*; Ingolstadt, 1749, in-4°; — *Dissertatio de antispasi*; Ingolstadt, 1756, in-4°; — *Dissertatio sistens zymotechniam vindicatam et applicatam*; Ingolstadt, 1759, in-4° : c'est un traité selon les idées de Stahl sur la fermentation, considérée par rapport aux arts; — *Dissertatio de palingenesia*; ibid., 1759, in-4°; — *Dissertatio de deis*; ibid., 1760, in-4°; — *Botanisch-medicinischer Garten, worin die Kraeuter in nahrhafte, heilsame et giftige eingetheilt sind* (Jardin de botanique médicale, où les plantes sont divisées en nutritives, médicinales et vénéneuses), ibid., 1770, in-8°; — *Dissertatio physico-chymica de igne et gravitate calcis metallicæ*; ibid., 1772, in-4°; — *Catalogus plantarum secundum systema Linnæanum editionis quatuordecimæ, in usum horti botanici*; ibid., 1788, in-8°.

Biographie médicale.

CARL (*Jean-Samuel*), médecin et naturaliste allemand, né en 1676 à Oehringen (principauté de Hohenlohe, appartenant aujourd'hui au Wurtemberg), mort le 13 juin 1727 à Melldorf dans le Holstein. Il étudia à Halle en Saxe, où il eut pour maîtres Hoffmann et Stahl. Après avoir pris ses grades en 1699, il devint médecin ordinaire d'abord du prince d'Yselbourg-Stolberg, ensuite du comte de Wittgenstein-Berlebourg. Enfin, en 1736, le roi de Danemark Christian VI l'appela auprès de lui comme premier médecin. Carl était membre de l'Académie des curieux de la nature; ses ouvrages se ressentaient des théories de Stahl. On a de lui : *Disputatio de analysi chymico-medica reguli antimonii medicinalis*; Halle, 1698, in-4°; et insérée dans Frédéric Hoffmann, *Trias disputationum chimicarum*; Halle, 1729, in-4°; — *Lapis lydius philosophico-pyrotechnicus ad ossium fossatilium Docimasiam analytice demonstrandam adhibitus*; Francfort, 1704, in-4° : le premier il remarque que les os des animaux actuels diffèrent des ossements fossiles, en ce que ces derniers ne donnent pas d'alcali volatil par la distillation; — *Gründliche Anweisung von der Diät für Gesunde und Kranke* (Règles précises sur le régime tant pour les gens bien portants que pour les malades); Francfort, 1713, in-8°; Budingen, 1719 et 1728, in-8°; — *Summarische Pesttabelle*, etc. (Tableau sommaire de pays ravagés par la peste), etc.; Thurnau, 1714, in-fol., et dans la *Medicina pauperum*, édition de 1719 et 1721; — *Haus-Arzney für die Armen, nebst einem Unterrichte zur Reiseapotheke* (Médecine des pauvres, avec des conseils pour former une pharmacie portative), Budingen, 1717, in-8°; et sous le titre : *Medicina pauperum oder Armen-Apotheke*; ibid., 1719, 1721, 1726, in-8°; — *Praxeos medicæ therapia generalis et specialis pro hodego tum dogmatico, tum clinico, in usum privatum auditorum ichnographice delineata*; Halle, 1718 et 1720, in-4°; — *Specimen historiæ medicæ et solidæ experientiæ documentis, maxime vero monimentis Stahlianis in syllabum aphoristicum redactum*; Halle, 1719, in-4°; — *Diætetica sacra, oder die Zucht des Leibes zur Heiligung der Seelen beförderlich* (de l'Utilité de la Diète du corps pour le salut de l'âme), sans lieu ni date

d'impression; — *Ichnographia praxeos clinicæ: accedit ichnographia Anatomiæ et Chymiæ;* Budingen, 1722, in-8°; — *Synopsis medicinæ Stahlianæ;* Budingen, 1724, in-8°; — *Otia medica; dicata contemplationibus philosophicis;* Budingen, 1725, in-4°; — *Von den gefährlichen Dienst der Saugammen, sowohl an den Kindern, als der Mutter* (sur les Dangers de l'emploi des nourrices, tant pour les enfants que pour la mère); Budingen, 1726, in-8°; — *Elementa Chirurgiæ medicæ ex mente et a methodo Stahliana profluа;* Budingen, 1727, in-8°; — *Medicinische Rathschläge* (Conseils médicaux); Bud., 1732, in-8°; — *Diætetica sacra, h. e. disciplina corporis ad sanctimoniam animæ accommodata;* Copenhague, 1737, in-8°; — *Historia medico-pathologico-therapeutica, in qua morborum circumstantiæ perpetuæ essentiales et extraessentiales aphoristice expenduntur;* Copenhague, 1737, 2 vol. in-8°; — *Mysterium magnum,* etc. (le Grand Mystère de la parole, de la vie, ou la régénération morale de l'homme d'après l'Évangile de saint Jean, etc.); Copenhague, 1738, in-8°; — *Erfahrungsgründe von der Blutlassung wahren Gebrauch und Missbrauch* (sur le bon Usage et l'Abus de la Saignée, avec des preuves tirées de l'expérience), précédé d'une introduction de G.-C. Maternus de Cisano; Flensbourg et Altona, 1739 et 1742, in-8°; — *Medicina universalis* (Médecine universelle, ou Moyen de conserver et de recouvrer la santé par l'usage de l'eau, par la tempérance, etc.); Copenh., 1740, in-8°; — *Medicinische und Moralische Unterweisung von der Diät der Gelehrten* (le Régime à l'usage des savants), Budingen, 1744, in-8°; — *Decorum eruditi, cum Medicina mentis, theologia mentis, et theocratia Novi Testamenti;* Francfort, 1745, in-8°; — *Medicinische Bedenken* (Conseils et observations médicales); Halle, 1747, in-8°; — *Neueste Beschreibung des Schlangenbades,* etc. (Nouvelle description des eaux du Schlangenbad); Francfort, 1747, in-8°. — *Medicinische und Moralische Einleitung in die Naturgeschichte des Menschen,* etc. (Introduction médicale et morale à l'histoire naturelle de l'homme), Halle, 1747, in-8°; — un grand nombre de mémoires dans les *Acta Acad. Natur. Curios.*, vol. IV-VII, et dans le vol. I-VI du *Commercium litterarium Norimbergæ.*

Börner, *Jetzlebende Aerzte* (Médecins contemporains, c'est-à-dire du dix-huitième siècle), II, 223; — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Eloi, *Dict. de la méd.* — *Biog. médic.*

* CARL (*Joseph*), annaliste et poëte allemand, de l'ordre des Jésuites, vivait à Vienne en Autriche au milieu du dix-huitième siècle. On a de lui: *Continuatio scriptorum Universitatis Viennensis* (Annales littéraires de l'Université de Vienne, commencées par le P. Ernest Apfatterer, et continuées avant Carl par Gaëtan Rechpach et Charles Dellery); Vienne, 1742; — *Somnium super Vienna munita, carmen latinum;* Vienne, 1743, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CARLE (*Pierre*), ingénieur français, né à Valleraunque dans les Cévennes en 1666, mort à Londres le 7 octobre 1730. Forcé, par la révocation de l'édit de Nantes, de quitter la France en 1685, il entra au service du prince d'Orange, le suivit dans son expédition d'Angleterre, et prit une part active à la guerre qui se termina par la paix de Riswick en 1697. Dès 1693, il reçut une pension de 100 livres sterling, fut élevé au rang de quatrième ingénieur du royaume et de capitaine d'infanterie. Guillaume III témoigna souvent une considération particulière au réfugié français. Dans un conseil de guerre où les officiers généraux étaient divisés d'opinion, le roi, après avoir entendu celle de Carle, dit en levant la séance: « Nous suivrons l'avis du boiteux. » Carle était en effet boiteux. La guerre de la succession d'Espagne lui fournit une nouvelle occasion de montrer ses talents; mais ce fut malheureusement contre sa patrie. Colonel dans l'armée anglaise et ingénieur en chef du roi de Portugal, il dirigea les siéges d'Alcantara, de Salamanque, et entra dans Madrid avec le marquis das Minas et le comte de Galloway. Là s'arrêtèrent les succès des alliés. Lord Galloway fut battu à Almariza, en 1707, par le duc de Berwick, et les troupes portugaises périrent presque entièrement. Carle contribua à sauver les débris de l'armée vaincue. Malgré les récompenses qu'il obtint de la cour de Portugal, et le droit qui lui fut accordé d'exercer librement sa religion, il se retira à Londres vers 1720, et consacra les dernières années de sa vie aux paisibles travaux de l'agriculture.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.* — Berwick, *Mémoires.*

CARLEMICELLI (*Aspasie*), révolutionnaire française, née en 1772, exécutée en 1795. Enfermée comme folle presque dès l'enfance, elle sortit de l'hôpital pendant la révolution française, et se fit remarquer par l'exaltation désordonnée de ses paroles et de ses actes. Le 1er prairial 1795, elle pénétra dans la salle de la convention avec le peuple des faubourgs, frappa de ses galoches le député Féraud, et se jeta, le couteau à la main, sur un autre député nommé Camboulas. Mise en jugement le 19 mars 1796, elle ne nia point la part qu'elle avait prise à l'assassinat de Féraud, et fut condamnée à mort.

Monit. univ. — *Petite Biog. Conv.*, art. *Féraud.*

** CARLÉN (*Emilie-Schimide*), femme romancière suédoise, née à Stockholm en 1810. Elle témoigna de bonne heure de ses dispositions poétiques; mais ce ne fut qu'après un premier mariage, assez malheureux, avec le musicien Flygaré, qu'elle livra au public ses compositions littéraires. En 1841, elle épousa un fonctionnaire appelé Carlén, littérateur lui-même, et auteur des *Stycken pà Vers*, Stockholm, 1838, et des *Ro-*

manser ur Svenska Folklifvet, 1846. Les sujets qu'elle traite sont en général empruntés aux mœurs des paysans et des prolétaires, et se font remarquer par un grand cachet de vérité. Les principales compositions d'Émilie Carlén sont : *Waldemar Klein* ; Stockholm, 1838 ; — *Representanten* ; ibid., 1839 ; — *Gustaf Lindorm* ; ibid., 1839, 3 volumes ; — *Professoren och hans Skyddslingar* ; ibid., 1840, 2 vol. ; — *Fosterbræderna* ; ibid., 1840 ; — *Enslingen pa Johannis-skæret* ; Norrkœping, 1846, 3 vol. ; — *Jungfrutornet* ; Stockholm, 1848, 2 vol. ; — *Romanheltinnen* ; Stockholm, 1849 ; — *Familier i Dalen* ; Stockholm, 1850 ; — *Formyndaren* ; ibid., 1851, 2 vol. La plupart de ces romans ont été traduits en allemand.

Conversat. Lexic.

*CARLENCAS (*Félix* DE JUVENEL DE), érudit français, né en septembre 1679 à Pézénas, mort dans la même ville le 12 avril 1760. Après avoir étudié chez les oratoriens de sa patrie, et passé une année à Paris, il revint à Pézénas, où il se maria bientôt. Le reste de sa vie fut consacré à des travaux littéraires. L'Académie des belles-lettres de Marseille l'avait reçu dans son sein. On a de lui : *Principes de l'Histoire* ; Paris, 1733, in-12 (rédigés pour l'instruction de son fils) ; — *Trois mémoires sur l'origine des académies, des manufactures et des arts mécaniques*, dans le *Mercure de France* de 1738 ; — *Essai sur l'Histoire des sciences, des belles-lettres et des arts* ; Lyon, 1740, 1 vol. in-12 ; ibid., 1744, 2 vol. in-12 ; ibid., 1749, 4 vol. in-12, et ibid., 1757, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage remarquable a été traduit en allemand, avec une préface et des notes de J.-E. Kappen ; Leipzig, 1749 et 1752, 2 vol. in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CARLES (*Lancelot* DE), prélat français, né à Bordeaux au commencement du seizième siècle, mort à Paris vers l'année 1570. Nommé évêque de Riez à son retour de Rome, où Henri II l'avait envoyé, il fut intimement lié avec le chancelier de l'Hôpital, Ronsard et Joachim de Bellay, qui l'ont tous célébré dans leurs vers. On a de lui : *Épître contenant le procès criminel fait à l'encontre de la reyne Boullan* (Anne de Boulleyn) *d'Angleterre* ; Lyon, 1545, in-8° ; — *Exhortation ou Parénèse en vers héroïques* (latins et français) *à son neveu* ; Paris, 1560, in-4° ; — *Éloge ou Témoignage d'honneur de Henri II, roi de France ; traduit du latin de Pierre Pascal*, 1560, in-fol. ; — *Paraphrase en vers français de l'Ecclésiaste de Salomon*, 1561 ; — *Paraphrase du Cantique des cantiques*, 1562 ; — *Lettres au roi de France Charles IX, contenant les actions et propos de M. de Guyse, depuis sa blessure jusqu'à son trépas* ; Paris, 1563, in-8°. La Croix du Maine attribue à Carles une traduction de l'*Odyssée* d'Homère.

La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques françaises*. — De Thou, *Histoire*, l. III. — Michel de l'Hôpital, *Épîtres*, l. I. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*. — Le long, *Bibl. histor. de la France*, éd. Fontette.

CARLESON (*Charles*), économiste, jurisconsulte et littérateur suédois, né en 1703 à Stockholm, d'une famille bourgeoise ; mort le 22 mars 1761 dans la même ville. Après avoir fait ses études à Upsal, il entra en 1725 dans la chancellerie royale dont il devint le secrétaire en 1746. En 1757 il fut nommé secrétaire d'État, et en 1758 chevalier de l'Étoile polaire. Il fut un des premiers économistes sérieux de la Suède. Étant versé en outre dans les langues anciennes et modernes, il a attaché avec Dalin son nom à une publication périodique, le *Svenska Argus*, qui, semblable au *Spectator*, en combattant la manie de traduction, donna un grand essor à la littérature nationale. On a de lui : *Forklaring ofver den bekante Domare-Reglar : Summum jus, summa injuria* (Méditations sur la célèbre règle de droit : *Summum jus*, etc.) ; Upsal (sans date) ; — *Sudolärande Mercurius* (le Mercure de la Sudermanie), dont il fut un des rédacteurs ; Upsal, 1730 ; — *Svenska Argus*, fondé en 1733 par Dalin, dont il fut le collaborateur depuis 1734 ; — *Hushålls Rad* (Conseils d'économie) ; 1734 ; — *Hushålls-Lexicon* (Dictionnaire d'économie) ; Stockholm, 1757 ; — *Foersoek at visa Fritaenkares foervaenda Slutkonst* (Essai tendant à prouver la manière de conclure illogique des libres penseurs) ; Stockholm, 1760, in-8° ; — *Cicero, de Senectute*, traduit en suédois ; — quelques traductions de l'allemand et de l'anglais.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexik.* — Gezelius, *Biograph.-Lex.* — *Göttinger Gelehrte Anzeigen*, 1759 (Notices savantes de Gœttingue).

CARLESON (*Édouard*), frère de Charles Carleson, diplomate et économiste suédois, né en 1704 à Stockholm, mort dans la même ville le 26 février 1767. Après avoir étudié à Upsal et voyagé dans les principaux pays de l'Europe, il fut nommé en 1730 notaire du conseil de commerce à Stockholm. En 1732 il accompagna le baron Ch.-Fr. de Höpken dans un voyage en Orient, qu'il a décrit plus tard. De retour de cette excursion, il fut en 1735 nommé ministre de Suède à Constantinople, poste qu'il occupa jusqu'en 1745. Pendant ce temps il conclut en 1738, au nom de sa cour, un traité de commerce assez avantageux avec la Porte. Dès lors il avança assez rapidement, et fut nommé en 1757 secrétaire d'État pour les affaires étrangères, en 1758 chancelier aulique, enfin en 1762 président du conseil de commerce. L'Académie des sciences de Stockholm l'avait depuis longtemps reçu dans son sein, et le roi l'avait nommé en 1757 commandeur de l'ordre de l'Étoile polaire. On a de Carleson : *Moejeligheten at i Sverige inraetta Fabriquet och Manufacturer* (sur la Possibilité d'établir en Suède des fabriques et des manufactures) ; Stockholm, 1731 ; — *Tal om Fiskeri inraettringar i Sverige* (sur l'État des pêcheries en Suède) ; Stockholm,

1749; — *Tuænne store sværske herrars resebeskrinfing, i fraen Cypern til Asien, foerlafvade Landel, Jerusalem och Christ graf* (Relation du voyage de deux seigneurs suédois de Chypre en Asie, dans la terre promise, à Jérusalem jusqu'au Saint-Sépulcre); Stockholm, 1768; — et plusieurs *Mémoires* dans le *Recueil de l'Académie des sciences* de Stockholm.

Gezelius, *Biograph.-Lexicon*.

CARLET (*Joseph-Antoine*), écrivain français, né à Rives (Isère) le 18 juin 1741, mort en 1825. Il fut député aux états généraux et au conseil des cinq-cents. On a de lui: *Recueil de maximes et de réflexions qui peuvent contribuer à la rectitude de nos actions*; Paris, 1823, in-12.

Quérard, *la France littéraire*. — Beuchot, *Journal de la librairie*.

CARLET. *Voy.* ROZIÈRE (LA).

CARLETON (*sir Dudley*), vicomte de Dorchester, homme d'État anglais, né en 1573 à Baldwin-Broghtwell, dans le comté d'Oxford; mort en 1632. Élevé au collége du Christ à Oxford, il voyagea sur le continent, devint secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre en France, sir Thomas Parry, en 1600; et en 1603, du comte de Northumberland. Dans le premier parlement de Jacques Ier, il représenta le bourg de Saint-Mawes en Cornouailles. Au retour d'une excursion en Espagne où il avait accompagné lord Norris, il se trouva compromis dans la conspiration des poudres; son innocence ne tarda pas à être reconnue, et il fut dédommagé d'un court emprisonnement par l'ambassade de Venise. Il revint en Angleterre en 1615, trouva tout le pouvoir aux mains de George Villiers, duc de Buckingham, et fut nommé à la place importante d'ambassadeur auprès des Provinces-Unies. La Hollande était alors déchirée par les querelles des arminiens et des Calvinistes. La France soutenait Barneveldt, défenseur des arminiens; ce fut assez pour que Carleton se prononçât pour Maurice, chef du parti contraire. En 1625, l'habile diplomate anglais fut envoyé en France avec lord Holland. Au retour de cette mission il fut appelé par Buckingham à la chambre des pairs, sous le titre de baron Carleton d'Imbercourt, et nommé, trois ans plus tard, vicomte de Dorchester. Après la mort de Buckingham, il devint secrétaire d'État, et dirigea les négociations importantes de l'Angleterre avec la France, l'Espagne, la Hollande et la Pologne. Il entretint une correspondance particulière avec la reine de Bohême; mais il ne vécut pas assez pour voir la restitution du Palatinat. La correspondance diplomatique de sir Dudley-Carleton pendant son ambassade de Hollande a été publiée par le comte de Hardwick, sous le titre suivant: *the Letters from and to sir Dudley, Carleton, during his embassy in Holland, from january* 1615-1616 *to december* 1620; Londres, 1757, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en français sous ce titre: *Lettres, Mémoires et Négociations du chevalier Carleton, ambassadeur ordinaire de Jacques Ier, roi d'Angleterre; traduits de l'anglais*] *par Gaspard-Joel Monod*; la Haye, 1759, 3 vol. in-12.

Biographia britannica. — Rose, *New Biographical dictionary*.

CARLETON (*George*), théologien anglais, né en 1559 à Norham dans le Northumberland, mort en 1628. Il dut sa première éducation aux soins de Bernard Gilpin, et acheva ses études à l'université d'Oxford. Son savoir et son zèle pour l'Église anglicane le firent nommer, en 1618, évêque de Landaff. La même année, il fut envoyé avec trois autres théologiens anglais au synode de Dordrecht, où il défendit avec force et habileté la cause de l'épiscopat. A son retour, Carleton fut élevé à l'évêché de Chichester. Adversaire déclaré de la papauté, et grand partisan de Calvin sur la prédestination, il a publié: *Tithes examined and proved to be due to the clergy by a divine right*; Londres, 1606 et 1611, in-4°; — *Jurisdiction regal, episcopal, papal, wherein is declared how the pope hath intruded upon the jurisdiction of temporal Princes, and of the church*; Londres, 1610, in-4°; — *Consensus Ecclesiæ catholicæ contra Tridentinos, de Scripturis, Ecclesia, Fide et Gratia*; Londres, 1613, in-8°; — *A thankful remembrance of God's mercies, in an historical collection of the deliverance of Church and State*; Londres, 1614; — *Astrologimania, or the madness of Astrology*; Londres, 1624, in-4°; — *Vita Bernardi Gilpini, viri sanctissimi, famaque apud Anglos Aquilonares celeberrimi*; Londres, 1626, in-4°.

Biographia britannica. — Rose, *New Biographical dictionary*.

CARLETON (*George*), guerrier et diplomate anglais, mort vers 1740. Il fut employé à diverses négociations par Jacques II. Plus tard, durant la guerre de la succession d'Espagne, il prit part à plusieurs campagnes dans la Péninsule et dans les Pays-Bas, et resta trois ans prisonnier à Santa-Clemenza, dans la Manche. On a de lui: *Mémoires contenant, entre autres, plusieurs notices et anecdotes sur la guerre d'Espagne, sous le commandement de lord Peterborough*, en anglais; Londres, 1783, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

CARLETON (*sir Guy*), général anglais, né à Strabane dans le comté de Tyrone en 1724, mort en 1808. Nommé en 1772 gouverneur de Québec, il eut à repousser en 1775 l'attaque du général Montgomery, qui, à la tête d'une armée des États-Unis, essaya de faire insurger le Canada. Carleton, évacuant Montréal, se renferma dans Québec et repoussa les Américains, qui perdirent leur général. En 1776, blessé de voir accorder au général Burgoyne le commandement de l'armée dirigée contre les États-Unis, il donna sa démission, et fut remplacé par le général Haldimand. Cette disgrâce ne fut pas de longue durée: Carleton, ap-

pelé en 1781 au commandement en chef de l'armée anglaise en Amérique, ne put réprimer la révolution américaine, appuyée par la France, et fut forcé d'évacuer New-York. En avril 1786, il fut rappelé au gouvernement de Québec, de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick, et, au mois d'août suivant, élevé à la dignité de pair sous le titre de lord Dorchester.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

*CARLETON (*William*), nouvelliste irlandais, né à Prillisk en 1798. Son enfance et son adolescence s'écoulèrent parmi les misères qui accablent la classe agricole de ce pays. A dix-sept ans il entra dans une maison d'éducation tenue à Glasslough par un prêtre, son parent. Un pèlerinage qu'il fit ensuite à un endroit appelé *le Purgatoire de Saint-Patrick*, à Lough-Deri, produisit sur son imagination une impression si profonde, qu'il résolut de s'essayer dans les lettres. Muni seulement de quelques shillings, il vint à Dublin, où son ouvrage intitulé *Traits and stories of the Irish peasantry* (Traits et mœurs empruntés à la vie des paysans irlandais), Dublin, 1830, 2 vol., eut le plus grand succès. Il en fut de même de la *suite* à cet ouvrage, publiée en 1832. Ses autres écrits sont : *Fardorougha the miser;* Dublin, 1839; — des *Nouvelles;* Dublin, 1841, 3 vol. : on y remarque celles qui ont pour titre : *the Misfortunes of Barney Branagon; Valentine Macclutchy*, 1845, 3 vol. : l'auteur s'y déclare partisan du rappel de l'union, et défend le clergé catholique des accusations dont il était l'objet; — *the Black prophet a tale of Irish famine*, 1847; — *Rody the rover*, 1848; — *Tithe proctor*, 1849. Le public accueillit avec la même faveur tous ces ouvrages, où l'auteur s'est montré peintre fidèle des mœurs et des malheurs de ses compatriotes.

Conversations-Lexicon.

CARLETTI (*François*), voyageur florentin, né vers 1574, mort vers 1617. Élevé par son père dans les connaissances géographiques, il se rendit à Séville à l'âge de dix-huit ans. Deux ans après, il passa aux Indes orientales avec son père, qu'il eut le malheur de perdre à Macao. Après avoir voyagé pendant plusieurs années et sans trop de succès dans plusieurs parties de l'Asie, de l'Amérique et de l'Europe, Carletti revint à Florence vers 1606. Nommé maître de la maison du grand-duc Ferdinand, il fut enlevé par une mort prématurée, qui ne lui permit pas de publier ses voyages. Ils furent mis en ordre par Magalotti, et parurent sous le titre de *Ragionamenti di Francesco Carletti, Fiorentino, sopra le cose da lui vedute ne' suoi viaggi, si dell' Indie occidentali ed orientali come d' altri paesi;* Florence, 1671, 2 vol. in-8°. Carletti fut un des premiers à donner des détails exacts sur la cochenille, le coco des Maldives, et le cacao.

Calogero, *Recueil*, t. I, p. 237. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.*

CARLETTI (*François-Xavier*, comte DE), chambellan du grand-duc de Toscane Ferdinand et son ministre plénipotentiaire près de la république française, naquit à Montepulciano dans la première moitié du dix-huitième siècle, et mourut le 11 août 1803. Il suivit d'abord la carrière militaire. L'esprit philosophique du dix-huitième siècle, importé d'Angleterre en France et en Italie, avait gagné jusqu'aux courtisans; le comte Carletti se fit remarquer au milieu d'eux par l'indépendance de ses opinions aussi la révolution française trouva-t-elle en lui un chaud partisan. Lorsque les Anglais eurent menacé le grand-duc de bombarder Livourne et d'envahir ses États, s'il ne se joignait à la coalition contre la France, le ministre Windham ne craignit pas d'apostropher publiquement le comte Carletti, le traitant de *sacré jacobin*, et accompagnant, dit-on, de voies de fait cette ignoble injure. Un duel eut lieu entre eux dans la ville de Lucques, et Carletti le termina avec autant d'honneur que de courage. « Sa maison fut toujours l'a-« sile des patriotes français; et lorsqu'ils furent « obligés de quitter Florence, il s'empressa de « venir à leur secours de la manière la plus fran-« che et la plus délicate. » (1) De pareilles dispositions devaient naturellement faire jeter les yeux sur un personnage aussi dévoué, pour représenter près du gouvernement français un souverain qui avait été entraîné malgré lui dans la ligue des rois contre la France. Le comte Carletti conclut, le 21 pluviôse an III (9 février 1795), avec le comité de salut-public, un traité de paix, d'amitié et de bonne intelligence entre les deux États. Le 28 ventôse suivant, il fut reçu dans le sein de la convention nationale, et prononça, au milieu des plus vifs applaudissements, un discours qui excita à plusieurs reprises les transports de l'assemblée. Dans la réponse que Thibaudeau, président, fit à cette allocution, on trouve l'éloge du ministre plénipotentiaire, qui reçut aussi l'accolade fraternelle. Un décret rendu presque d'enthousiasme, le reconnut en sa qualité, et ordonna l'impression, dans les deux langues française et italienne de ses lettres de créance, des discours prononcés, et du procès-verbal de la séance. Ses lettres de créance portaient : « Considérant « que, par la scrupuleuse probité dont il est « doué, par ses talents et son expérience peu « commune, il est celui de nos sujets qui peut « le mieux conduire le tout à une heureuse « fin, nous l'avons choisi, etc. » Ces circonstances sont assez importantes, en ce qu'elles peuvent être considérées comme un premier essai de réconciliation de l'Europe monarchique avec la république. Dans les cercles politiques, le comte Carletti professait une sympathie marquée pour les principes républicains; mais il redevenait homme de cour dans ses relations avec quelques dames de l'ancienne noblesse, et il en faisait sa société intime. Le 27 novembre 1795, il écrivit au ministre de l'intérieur

(1) *Moniteur*, 18 pluviôse an III.

pour demander l'autorisation de faire une *visite de compliment à la prisonnière illustre* (fille de Louis XVI), dont on avait annoncé le départ prochain pour l'Autriche. Le directoire exécutif prit feu à ce sujet, et rompit non-seulement toute communication avec l'envoyé du grand-duc, mais ordonna qu'il serait contraint de se retirer sans délai du territoire de la république française, tout en protestant de son désir de continuer à vivre en bonne intelligence avec *Son Altesse Royale*. Cette mesure, prise *ab irato*, n'obtint pas même l'approbation des républicains modérés malgré une longue note apologétique insérée au *Moniteur*, et portant la signature de *Lenoir-Laroche*. Le comte Carletti, vivement blessé comme homme et comme ambassadeur, déclara noblement au directoire qu'ayant été accrédité par son souverain il ne pouvait être rappelé que par lui, et *qu'il ne céderait qu'à la violence*. Cependant Carletti crut devoir quitter le territoire français pour se rendre en Suisse, afin d'y attendre les ordres de son maître. Le grand-duc ne put se dissimuler que l'affront fait à son ministre plénipotentiaire rejaillissait jusqu'à lui; mais, voulant ménager encore un gouvernement qui gardait si peu de mesure, il se contenta de désavouer son envoyé, et le remplaça immédiatement par le prince Nori-Corsini. Nous avons sous les yeux plusieurs lettres écrites par le comte Carletti à un conseiller de la légation de Toscane, où il exprime la peine et l'indignation que son expulsion lui a fait éprouver : « J'ai « bravé la mort, j'ai été même au-devant d'elle « sans la moindre inquiétude; mais l'aventure « dernière m'a véritablement chagriné et abattu. » (Lettre du 6 janvier 1796.) « J'emporte avec « moi, dit-il ailleurs, les mêmes sentiments d'es- « time pour la nation française qui m'ont ac- « compagné à mon arrivée; la pureté de mes in- « tentions et ma philosophie me servent de con- « solation. » De retour en Toscane, il était sur le point de faire paraître un mémoire justificatif de sa conduite, quand le grand-duc ne voulut pas permettre cette publication. Disgracié en apparence par la cour, mais pensionné, il vécut dans la retraite, sans que la philosophie dont il faisait profession le garantît de l'impression douloureuse que ces événements lui avaient causée, et qui altérèrent sa santé de manière à avancer le terme de ses jours. J. LAMOUREUX.

Moniteur, an II, an III, an IV. — *Documents manuscrits inédits*.

CARLETTO. *Voy*. CALIARI.

* **CARLEVARIS** (*Luca*), peintre et graveur de l'école vénitienne, né à Udine en 1665, mort à Venise en 1731. Sans s'attacher à aucune école, il devint seul habile paysagiste, et bon peintre de marines et de perspectives. Une famille noble qui le protégeait lui fit donner le surnom de *Luca di ca Zenobrio*, et par contraction *Lacanobrio*, sous lequel il est souvent désigné. On voit de lui un assez grand nombre de tableaux dans le palais de cette famille et dans d'autres galeries de Venise; et au musée de Dresde, *le Débarquement de l'empereur Charles IV à Venise*. Carlevaris grava à l'eau-forte avec beaucoup d'esprit, et en 1705 il publia une suite de *cent vues de Venise*, parmi lesquelles on admire surtout les vues de *Santo-Nicola di Castello*, et de *Santa-Maria Formosa*.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*.—A. Quadri, *Otto giorni in Venezia*.

CARLI (*Denis*), missionnaire capucin, natif de Plaisance, mort après 1680. Il fut envoyé en 1667, par la Propagande, au Congo, avec Michel-Ange Guattini de Reggio et quatorze autres capucins. A leur arrivée en Guinée, le vicaire apostolique leur désigna comme sphère d'activité les provinces de Bamba, de Congo, et de Danda. Ils y avaient été précédés depuis 1645 par d'autres missionnaires capucins qui, à leur tour, avaient déjà trouvé une église à Pinda (dans le Congo), dont la fondation remontait, dit-on, jusqu'à la conquête du pays par les Portugais. Quant à Carli et Guattini, ils baptisèrent jusqu'à 3,000 enfants, et firent en outre de nombreuses conversions parmi les adultes; mais ils n'enseignaient guère aux nègres, à ce qu'il semble, que les cérémonies extérieures de la religion, que les nouveaux convertis prirent pour des pratiques de sorcellerie. Guattini succomba aux fatigues et aux atteintes du climat de la Guinée, tandis que Carli, relevé d'une longue maladie, put retourner en Europe, accompagné d'un nègre qu'il avait converti. Après un voyage assez long et assez détourné par le Brésil, dont le Congo était alors une dépendance, et après s'être battu en route avec les corsaires d'Alger, il se rendit à Bologne, où il rédigea la relation de ses voyages et de ceux de son infortuné compagnon Guattini. Ce récit, empreint du zèle religieux, mais n'offrant que peu de données pour les sciences exactes, est intitulé *il Moro transportato in Venezia, ovvero raccolti de' costumi e religioni de' popoli dell' Africa, America, Asia ed Europa*; Reggio, 1672, in-12; Bologne, 1674, in-8° et in-12; et Bassano, 1687, in-4°. Il parut une nouvelle édition sous le titre : *Viaggio di D. Michel-Angiolo di Cattini e del P. Dionigi Carli nel regno del Congo, descritto per lettere, con una fedele narrazione del paese*; Bologne, 1678, in-12. Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre : *Relation curieuse et nouvelle d'un voyage de Congo*, etc.; Lyon, 1689, in-12, réimprimée dans le P. Labat, *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*; Paris, 1742, tom. V, p. 91-268. La traduction anglaise a paru dans Churchi, *Collections of Voyages and Travels*, 1732, in-fol. (tom. I, 555-650), et dans Pinkerton, *Collection of Voyages and Travels*, 1814, in-4° (tom. XVI, p. 148 et suiv.), et une traduction allemande sous le titre : *Der nach Venedig überbrachte Mohr*; Augsbourg, 1693, in-4°. On a enfin un extrait de cette

relation en anglais dans le tom. III, p. 143-166, d'Astley, *New general Collection of Voyages and Travels*, 1746, in-4°, extrait reproduit en français dans le livre XII, ch. 12, de Prévost, *Histoire générale des Voyages*; et en allemand dans Bertuch, *Allgemeine Historie der Reisen*, t. IV, p. 531.

P. Labat, *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*. — F. Hœfer, *Afrique* (dans l'*Univ. pitt.*)

*CARLI (*Ferdinand*), littérateur italien, natif de Parme, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Esame intorno alle ragioni del conte Lod. Tesauro in difesa d'un sonnetto del cav. Marino*; Bologne, 1614, in-4° (sous le pseudonyme du comte André dell' Arca); — *Sermo latinus de Christo ascendente, in templo Vaticano dictus*, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CARLI (*Jean-Jérôme*), littérateur et antiquaire italien, né à Ancajano, village du Siennois, en 1719; mort, le 29 septembre 1786, à Mantoue. Il était fils d'un pauvre cultivateur qui, espérant trouver un jour dans son fils un puissant soutien, lui fit prendre les ordres ecclésiastiques. Carli étudia la théologie à Sienne, où il obtint le grade de bachelier; mais, s'étant adonné de préférence à la littérature et aux sciences exactes, il fut nommé professeur d'éloquence à Colle, en Toscane, et plus tard à Gubbio, dans les États du pape. Quoique chéri par toutes les classes de la société à Gubbio, il quitta cette position après un séjour de dix-huit ans, à cause des difficultés survenues entre lui et l'évêque de cette ville. De retour à Sienne, il fut bientôt après, en 1773, nommé par l'impératrice Marie-Thérèse secrétaire perpétuel de l'Académie des lettres, des sciences et des beaux-arts de Mantoue. Cette ville lui doit sa bibliothèque et son musée. Pendant ses nombreux voyages scientifiques il avait fait d'excellentes collections de livres et de manuscrits rares, de médailles, d'objets d'art et d'échantillons d'histoire naturelle. On a de lui : *Annotazioni al discorso di Celso Cittadini dell' antichità dell' armi gentilizie*; Lucques, 1741, in-8°; — *Scritture intorno a varie toscane e latine operette del dottor Giov.-Paolo-Simone Bianchi di Rimini, contenente la relazione di due operette composte dal sign. Planco in lode di se medesimo, con molte notizie ed osservazioni*, etc.; Florence (Giano Planco), 1749, in-8°; — *Annotazioni alla scelta di elegie di Tibullo, di Properzio e di Albinovano, tradotte in terza rima da Francesco Corsetti, Senese*; Venise, 1751, in-8°; — *Dissertazione due : la prima dell' impresa degli Argonauti e i posteriori fatti di Giasone e di Medea; la seconda, sopra un antico bassorilievo rappresentante la Medea di Euripide, conservato nel museo dell' Accademia di Mantova*; Mantoue, 1785, in-8°. Le comte Carli-Rubbi fit sur cet ouvrage des observations que l'on trouve dans le vol. X des *Opere del sign. Gian-Rinaldo, conte Carli*; Milan, 1784-1794, 15 vol. gr. in-8°. On conserve en outre dans la bibliothèque de Sienne beaucoup d'ouvrages de Carli en manuscrit; tels sont : *Varie poesie*; — *Memorie sui suoi viaggi*; — *Memorie per la storia di Colle*; — *Memorie per servire alla vita di Antonio Paleario*; — *Trattato sulla chronologia*; — *Tratt. sulla comosgraphia*; — *Tatt. sulla geometria*; — *Memorie per la storia di Gubbio*; — *Memorie contro Giano Planco da Rimini*.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, VI, 801. — Matteo Borsa, *Éloge de J. G. Carli*; Mantoue, 1787, in-4°.

CARLI (*Jean*), théologien italien, né à Florence en 1425, mort le 1[er] février 1505. Il était de l'ordre de Saint-Dominique. On a de lui beaucoup d'ouvrages restés en grande partie inédits; les plus importants sont : *Vita B. F. Joannis Dominici Florentini, S. R. E. cardinalis*, publiée dans les *Acta Sanctorum*, t. II, 10 juin; — *Vita F. Simonis Saltarelli, Florentini, archiepiscopi Pisani*; — *Vita F. Aldobrandini Cavalcantis, Florentini, episcopi Urbevetani*; — *Vita F. Angeli Acciaioli, Florentini, patriæ suæ episcopi*.

Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VI. — Ghilini, *Teatro d'Uomini letter.*

CARLI ou CARLI-RUBBI (*Jean-Renaud*, comte DE), humaniste, archéologue et économiste italien, né à Capodistria en avril 1720, mort à Milan le 22 février 1795. Doué d'un talent très-précoce, il composa à l'âge de douze ans une espèce de drame, et à dix-huit ans une dissertation sur l'aurore boréale et quelques poésies. Il étudia à l'université de Padoue les mathématiques, ainsi que les langues anciennes et sémitiques. Il n'avait que vingt ans quand il fut reçu à l'Académie des *Ricovrati*. On a de cette époque de sa vie des traductions d'Hésiode et d'Euripide, une tragédie et beaucoup de mémoires sur les antiquités grecques. En 1744, à peine âgé de vingt-quatre ans, il fut, par le sénat de Venise, nommé à la chaire, créée pour lui, de science nautique et d'astronomie, et il écrivit une foule de mémoires sur les cartes géographiques et nautiques des anciens, sur leurs vaisseaux armés de tours, sur l'usage de l'argent dans l'antiquité, etc. Mais il était également homme de pratique. Il fit adopter de nouveaux modèles pour la construction des vaisseaux de guerre, et exécuter de nombreux travaux dans l'arsenal. En dehors de ses fonctions obligatoires, il entretenait un commerce littéraire avec les premiers savants italiens de l'époque, tels que Fontanini, Muratori, Maffei, Gori, etc.; il écrivit un poëme didactique, et prit part à une querelle littéraire engagée avec l'abbé Tartarotti, qui niait l'existence des sorcières et admettait celle des magiciens dans son *Congresso notturno delle Lamie*. Il se maria en 1747, et ajouta dès lors à son nom celui de sa femme *Rubbi*. La mort prématurée de celle-ci, qui lui laissa un fils et une grande fortune à administrer, le força en 1749

à quitter sa chaire d'astronomie à Venise, et à se retirer en Istrie avec le naturaliste Vitalien Donati. C'est de son séjour dans cette province que datent les magnifiques découvertes, surtout de l'amphithéâtre de Pola, avec lesquelles Carli a créé l'archéologie de l'Istrie. Il composa en même temps plusieurs ouvrages d'économie politique. En 1758, il transporta de Venise à Capodistria un grand établissement de commerce et de manufacture de laine, qu'il avait hérité de sa femme, et fut ruiné peu de temps après. En compensation de ce malheur, il fut en 1771 nommé par le gouvernement impérial de l'Autriche président du conseil des finances établi dans cette année même à Milan. Il employa ses loisirs à la refonte et à la publication de son magnifique ouvrage sur les *Antiquités de l'Italie*, qui parut en 1788, ainsi que de ses *Œuvres complètes*. Voici toute la liste de ses écrits dans l'ordre chronologique : *Dissertazione sulla aurora boreale*, 1738; — *Lettera intorno ad alcune monete che nelle provincie del Friuli e dell' Istria correvano ne' tempi del Dominio de' patriarchi Aquilejesi*, dans la *Raccolta Calogeriana*, vol. 25; Venise, 1741, in-12; — *delle Antichità di Capodistria, ragionamento in cui si rappresenta lo stato suo a' tempi de' Romani, e si rende ragione della diversità de' suoi nomi*, dans la *Raccolta Calogeriana*, vol., 28; Venise, 1743, in-12; — *dell' Indole e dell' Istoria del teatro tragico*, dans le vol. 34 de la *Raccolta Calogeriana;* Venise, 1744, in-12; — *Osservazione sulla musica antica e moderna;* ibid., Venise, 1744, et inséré, avec l'ouvrage précédent, dans *Opere di Carli Rubbi, XIV;* — *la Teogonia ovvero la generazione degli Dei d'Esiodo, tradotta per la prima volta in verso italiano, con annotazioni, tre lettere critiche, e il testo greco;* Venise, 1744, in-8°, et dans *Opere di C. R., XV:* ce ne fut pas la première traduction d'Hésiode, comme le titre le prétend, car elle fut précédée de celle d'Antoine-Marie Salvinio, qui avait le premier traduit Hésiode en vers italiens, mais qui ne publia son travail à Padoue qu'en 1747, in-8°, — *Ifigenia in Tauride, tragedia imitata di Euripide;* Venise, 1744, in-12, et dans *Opere di Carli Rubbi, XVII;* — *dell' Indole del teatro antico, e moderno* dans le vol. 35 de la *Raccolta Cologeriana;* Venise, 1745, in-12, et dans *Opere di C. R., XVII;* — *della Spedizione degli Argonauti in Colco, in cui dilucidano vari punti intorno alla navigazione, astronomia, cronologia e geografia degli antichi;* Venise, 1745, in-4°; — *Dissertazione sulle streghe et sulli stregoni;* Venise, 1746, in-4° (Carli n'admet ni les sorciers ni les sorcières, contrairement à Tartarotti, qui ne rejetait pas les sorciers; cette dissertation, que Tartarotti eut l'indiscrétion de faire imprimer avec la sienne, attira à Carli le reproche d'hérésie); — *Lettera sull' uso del argento, al sign. Maffei;* Venise, 1747, in-4°; — *Lettera al sign. Gori, interno alle costruzione delle antiche triremi armate di torri;* Venise, 1748, in-4°; — *Dissertazione in cui si tratta della geografia primitiva, e delle carte geografiche degli antichi;* Venise, 1748, in-8°; — *l' Andropologia, o sia della società e della felicità, poema filosofico in tre canti;* Venise, 1748, in-8°, et dans *Opere di Carli-Rubbi*, vol. 16 : l'auteur y cherche à montrer que l'homme est heureux encore dans une société corrompue, parce que la société telle qu'elle est dérive de sa nature elle-même; — *Relazione delle scoperte fatte nel Anfiteatro di Pola nell' anno* 1750; Venise, 1750, in-4°; — *Saggio della storia naturale marina dell' Adriatico, da Vitaliano Donati*, publié après la mort de l'auteur par Carli-Rubbi; Venise, 1750, in-4°; — *Dissertazioni due sull' origine e sul commercio delle monete;* la Haye (Venise), 1751, in-4°; — *Delle monete e dell' istituzione delle zecche d' Italia, dell' antico e presente sistema di esse, e del loro intrinseco valore e rapporto alla presente moneta, dalla decadenza dell' imperio fino al secolo XVII, per utile delle pubbliche e delle private ragioni;* la Haye (Venise); Pise et Lucques, 1754, 1760, 3 vol. in-8°; — *Elementi di morale percio che risguarda l' esercizio di essa nel adempimento de' doveri dell' uomo estesi per istruzione della nobilo gioventù;* Venise et Florenee, 1756, in-8°, et Lucques, 1775, in-12; — *Saggio politico ed economico sulla Toscana, intitolato dal professore Stellini;* Venise, 1757, in-8°; — *Ragionamento sopra i Bilanci economici delle nazioni*, 1759, in-8°; — *Relazione sul concimento dello Stato di Milano*, 1760, in-8°; — *Nuovo metodo per le scuole pubbliche d'Italia;* Lyon (Florence), 1771, in-8°; — *Sul libero commercio dei grani, lettera al Pompeo Nero*, 1771, in-8°, où il soutient un système modéré de protection; — *l' Uomo libero, ossia ragionamento sulla libertà naturale e civile dell' uomo, trattato filosofico*, 1772-1773; — *Lettere Americane;* Cosmopoli (Florence) et Crémone, 1780-1781, 2 vol. in-8° : c'est la correspondance familière de Carli avec son cousin le marquis de Gravisi, de 1777 à 1779. La seconde édition fut publiée en 1783 et 1784 par Joseph Bianchi, qui y a ajouté une préface étendue, avec le 3e volume de l'original, contenant la réfutation de l'Atlantide de Bailly. C'est sur cette dernière édition qu'a été faite la traduction allemande par C.-G. Henrig; Gera, 1785, 3 vol. in-8°; tandis que la traduction française l'a été sur la première, par Lefebvre de Villebrune, avec des additions et des notes; Boston et Paris, 1788, 2 vol. in-8°; et 2e édit., Paris, 1792, 2 vol. in-8°. On peut regarder, comme un supplément aux *Lettere americane* de Carli, les *Osservazioni critiche e cosmologiche sull' inondazione dell' Atlantide*,

in risposta al supplemento delle Lettere americane; Tortona, 1787, in-8°;— *Ragionamento sopra alcune curiosità fisiologiche, in risposta alle lettere di cavaliere Michele Rosa :* on y trouve des expériences sur la circulation du sang, sa coloration, etc.; Venise, 1782 et suiv., in-8°. Ses ouvrages réunis ont été publiés sous le titre : *Opere del signor commendatore D. Gian-Rinaldo, conte Carli, presidente emerito del supremo consiglio di pubblica economia,* etc.; Milan, 1764-1794, 15 vol. grand in-8° : on y trouve tous les travaux qui avaient été déjà publiés séparément, excepté les suivants : *delle Antichità italiche, tomi IV, con appendice e documenti*, etc.; Milan, 1788-1791, 5 vol. in-4°, avec 26 planches et avec des tables d'inscriptions inédites; 2e édit., Milan, 1793-1795; cet ouvrage magnifique traite des antiquités de l'Italie dès la plus haute antiquité, jusqu'au quatorzième siècle de notre ère; —*Dissertazione sulla memoria artifiziale;* Venise, 1782, in-4° (lue dans la séance publique de l'Académie de Mantoue le 21 mars 1793, par Bettinelli, à la place de l'auteur, alors malade); — *Storia di Verona sino al* 1517; Vérone, 1796, 7 vol. in-8°; ouvrage posthume. Ce dernier ouvrage, ainsi que sa *Correspondance*, entretenue pendant plus de cinquante ans avec toutes les notabilités du siècle, devait former une édition des *Œuvres posthumes* de Carli-Rubbi, en 10 vol. in-8°, qu'un libraire de Trieste avait annoncée, mais dont on n'a plus entendu parler.

Rossi, *Elogio storico di Gian-Rinaldo Carli.* — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.* — *Dict. de l'Économie politique.* — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Sax, *Onomasticon*, VII.

CARLIER. *Voy.* BERTHOLET-FLEMAEL.

*****CARLIER** (*Henri*), médecin français, vivait à Arras vers 1616. On a de lui : *Castigationes medicinæ practicæ;* — *Tractatus de promiscuis erroribus.* Ces deux ouvrages sont cités sans indication de date ni de lieu d'impression.

Ferreolus Locrius, *Catalogue des écrivains de la province d'Artois.* — Eloy, *Dict. de la Méd.*

*****CARLIER** (*Léonard*), jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était professeur des Institutes à l'université de Wurzbourg, et conseiller aulique de cette ville. On a de lui : *Dissertatio de Jure Naturæ, Gentium et Imperio;* Wurzbourg, 1725, in-4°; — *Dissertatio de Jurisdictione territoriali;* ibid., 1728, in-4°; — *de Jure Academico;* ibid., 1732, in-4°; — *de Executione et legitimo modo exsequendi, tam in supremis imperii dicasteriis quam subordinatis judicii;* ibid., 1834, in-4°; — *de Sponsalibus et matrimonio;* ibid., 1735, in-4°; — *de Privilegiis in genere ac in specie;* ib., 1737, in-4°; — *de Jure vectigalium ac pontium;* ibid., 1737, in-4°; — *de Statu ecclesiastico quintuplici immunitatis prærogativa suffulto;* ibid., 1737, in-4°; — *Dissertatio Rosenthalii ac aliorum scriptorum feudalium praxim auream exhibens;* ibid., 1738, in-4°;— *de Injuriis et damno dato, ac inde oriente restitutione;* ibid., 1739, in-4°; — *Petri-Roderici Demeradt differentias juris communis et franconici notis et additionibus illustravit;* ibid., 1742, in-fol.; — *Caestus redivivus, sive Institutionum Justinianarum libri IV, cum notis et additionibus;* ibid., 1742, in-4°; — *de Æquitate;* ibid., 1843, in-4°; — *de Imperio atque inde descendente jure, obligatione ac potestate;* ibid., 1743, in-4°; — *Oratio utrum majestatem magis armis decoratam aut legibus armatam esse oporteat, et quænam sit origo legum ac juris;* ibid., 1746, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexicon.*

CARLIER (*Claude*), né à Verberie en 1725, archéologue français, mort prieur d'Andresy le 23 avril 1787, a laissé, outre un grand nombre d'articles insérés dans le *Journal des Savants*, le *Journal de Physique* et le *Journal de Verdun : Dissertation sur l'étendue du Belgium et de l'ancienne Picardie;* Amiens, 1753; — *Mémoire sur les laines*, in-12, 1755; — *Considérations sur les moyens de rétablir en France les bonnes espèces de bêtes à laine*, 1762; — *Histoire du duché de Valois, contenant ce qui est arrivé dans ce pays depuis le temps des Gaulois jusqu'en* 1703; Paris, 1764, 3 vol. in-4°; — *Traité sur les manufactures de laineries*, 2 vol. in-12; — *Dissertation sur l'état du commerce en France sous les rois de la première et de la deuxième race;* Amiens, 1753, in-12. On lui doit encore quelques ouvrages sur les bêtes à laine; — les *Observations pour servir de conclusion à l'histoire du diocèse de Paris*, qui se trouvent dans le tome XV de l'ouvrage de l'abbé Lebeuf et dans le *Journal historique du Voyage fait au cap de Bonne-Espérance, par de Lacaille;* 1763, in-12. Carlier a remporté dans sa vie neuf prix académiques, dont quatre à l'Académie des inscriptions.

Desessarts, *les Siècles litt.* — *Dict. de l'Écon. polit.* — Quérard, *la France littéraire.* — Le Bas, *Dict. enc. de la France.*

CARLIER (*Nicolas-Joseph*), mécanicien, né à Busigny, près de Cambrai, le 20 juillet 1749, mort à Valenciennes en 1804. Il se consacra entièrement à l'horlogerie, à la menuiserie et à la mécanique. En 1793, lors du siége de Valenciennes, ce fut à son courage que la ville dut d'être préservée d'une inondation. Une bombe venait de briser une écluse dans le faubourg de Marly; Carlier, malgré la force du courant, se fait descendre dans la rivière, attaché avec des cordages, et ne sort de l'eau qu'après avoir bouché l'ouverture au moyen de sacs de terre et de paillasses. Il travaillait depuis cinq ans à la confection d'une machine en cuivre propre à filer la laine lorsqu'il mourut à l'âge de cinquante-cinq ans.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

CARLIN (*Charles-Antoine* BERTINAZZI, dit

Carlino), artiste dramatique français, né à Turin en 1713, mort à Paris en 1783. Fils d'un officier des troupes du roi de Sardaigne, il entra d'abord dans la carrière de son père, et la quitta après la mort de celui-ci, pour donner des leçons de danse et d'escrime; mais la principale et surtout la plus agréable occupation du jeune professeur était de jouer la comédie avec ses écoliers. Bientôt ses succès dans cet art lui inspirèrent l'idée de se faire de cet amusement un état plus conforme à ses goûts. L'Arlequin du théâtre de Bologne, s'évadant pour échapper à ses créanciers, avait laissé le directeur dans l'embarras : Bertinazzi le remplaça à l'improviste, sans que le public, abusé par le masque et par le jeu du débutant, se doutât de la substitution ; ce n'est qu'après quelques représentations qu'elle lui fut connue. Les succès non interrompus du nouvel Arlequin le firent appeler à Paris en 1741, pour remplir cet emploi à la Comédie italienne; il venait y remplacer Thomassin, acteur chéri des habitués de ce théâtre, et dont ils regrettaient vivement la perte. Malgré le danger de la comparaison provoquée par leurs souvenirs récents, et celui d'aborder une langue nouvelle, puisque la Comédie dite italienne représentait des pièces françaises, Carlin (car ce fut le nom qu'il adopta dès ce moment) obtint dès les premiers jours tous les suffrages. Son succès ne tarda pas à devenir de la vogue; il captiva longtemps l'inconstance de la faveur publique, qui ne cessa de l'accompagner pendant une carrière dramatique de près d'un demi-siècle. A la fois l'acteur à la mode et l'acteur de la nature, Carlin mérita cette longue faveur par la vérité de sa pantomime, la gaieté de ses *lazzis*, la fécondité de ses improvisations. Quoiqu'on l'applaudit avec justice dans la comédie *écrite*, c'est surtout dans ces canevas où il créait son dialogue qu'il se montrait supérieur. Les spectateurs actuels, qui voient si souvent les acteurs hésiter, se troubler, s'ils ont à adresser au public quelques mots qui ne font point partie de leur rôle, peuvent apprécier le talent d'un homme qui, dans *les Vingt-six infortunes d'Arlequin*, par exemple, improvisait pendant cinq actes sans éprouver un moment d'embarras, sans cesser d'exciter le rire ou du moins l'attention.

Presque septuagénaire, Carlin conservait encore la plus grande partie de ses avantages; et, dans ses dernières années, il jouait avec toute la gentillesse, toute la vivacité du jeune âge, les Arlequins de Florian. On cite de remarquables exemples de l'impression que produisait son jeu : « Voyez comme le dos de Carlin a de la physionomie ! » disait un jour Garrick, frappé de la vérité de la pantomime de l'artiste pendant que d'une main celui-ci menaçait son maître qui venait de lui infliger une correction, et que de l'autre il se frottait la partie atteinte. Lui-même avait donné au théâtre, en 1763, une pièce en cinq actes, *les Nouvelles métamorphoses d'Arlequin*, où l'on trouva de l'imagination et du comique, et qui ne dut pas tout son succès au mérite du comédien. Carlin avait aussi un degré d'instruction plus rare même que le talent d'écrivain chez les artistes dramatiques.

Lorsque la mort vint le frapper, on regretta en lui non-seulement l'acteur célèbre, mais l'homme considéré.

Bien que, comme on l'a dit, les qualités de l'âme ne se mettent pas sur l'affiche, le public sait en tenir compte à ceux qui les joignent aux perfections de leur art. Aussi donna-t-il une adhésion unanime à son épitaphe :

> De Carlin pour peindre le sort,
> Très-peu de mots doivent suffire :
> Toute sa vie il a fait rire ;
> Il a fait pleurer à sa mort. »

Peut-être n'est-il pas inutile de consigner ici que la *Correspondance de Carlin avec Ganganelli*, fruit d'une prétendue liaison d'enfance entre ces deux enfants de l'Italie, et publiée il y a quelques années, n'est que le roman d'un écrivain ingénieux, M. de Latouche. Carlin n'eut aucun rapport avec l'illustre pontife romain, dont sans doute il eût mérité l'estime. [*Enc. des g. du m.*]

Le Bas, *Dict. encyc. de la Fr.* — *Hist. du théâtre fr.*

* **CARLINI** (*Raphaël*), poëte italien, natif de Pistoie, vivait à la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Betulia liberata, poema eroico*; Pistoie, 1694, in-4°.

Zaccaria, *Biblioth. Pistoian.* — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CARLISLE (*Frédéric* HOWARD, comte DE), né le 28 mai 1748, mort en 1826. Représentant d'une des familles les plus aristocratiques de l'Angleterre, il entra en 1769 dans la chambre des lords, et fut, dans sa jeunesse, un des chefs de la mode et du monde élégant. Appelé par sa naissance sur la scène politique, il fut, en 1777, nommé trésorier de la maison royale et membre du conseil privé. En 1778, il était au nombre des commissaires envoyés aux États-Unis pour négocier un arrangement amiable : cette mission n'eut pas de succès. En 1780, il obtint la charge élevée de vice-roi d'Irlande; mais, deux ans plus tard, un changement de ministère le fit remplacer par le duc de Portland. Le comte de Carlisle prit une part active aux débats parlementaires de 1787 à 1792 ; il reçut en 1793 l'ordre de la Jarretière; mais il parut alors se dégoûter de la politique, et resta à l'écart jusqu'à la fin de sa vie. Il avait toujours eu du goût pour la littérature. Il a écrit de nombreuses pensées fugitives et deux tragédies, *la Vengeance d'un père*, et *la Belle-mère*. Ces écrits, dont il donna des éditions de luxe, tirées à petit nombre et ornées de belles gravures, sont d'un style élégant; mais il ne faut pas leur demander des beautés d'un ordre supérieur. Parent et tuteur de lord Byron, Carlisle se brouilla avec son pupille, qui a lancé

contre lui plusieurs sarcasmes amers dans sa fameuse satire intitulée *English Bards and Scotch reviewers.*

Biographia Britannica. — *Gentleman's Magazine,* 1836. — *Conversations-Lexicon.* — *Annual register.*

* **CARLISLE** (*George* HOWARD, comte DE), homme d'État anglais, fils de Frédéric, comte de Carliste, naquit le 17 septembre 1773, et mourut le 7 décembre 1848. Après avoir étudié à Éton et à Oxford, il fut attaché à la mission de lord Malmesbury sur le continent en 1795 et 1796. Revenu en Angleterre, il entra au parlement, et plus tard il fut chargé d'une mission secrète près la cour de Berlin. Il entra en 1827 dans le cabinet formé par Canning, et il y remplit, jusqu'en 1828, les fonctions de chancelier. Devenu valétudinaire dans les dernières années de sa vie, il renonça à la politique, après s'y être fait remarquer par sa modération.

Conversations-Lexicon. — *Annual register.*

* **CARLISLE** (*Georges-William-Frédéric,* comte DE), fils du précédent, homme d'État anglais, naquit le 18 août 1802. Il porta d'abord le nom d'*Howard*, qu'il échangea ensuite contre celui de *lord Morpeth*. Il fut attaché à l'ambassade de Pétersbourg, devint membre des communes; et en 1841, sous le ministère Melbourne, il fut appelé à la secrétairerie d'État pour l'Irlande. En 1846, il fut nommé haut commissaire des forêts, et, en 1850, chancelier du duché de Lancastre. Le comte de Carlisle aime et protége les arts et les lettres. Il a écrit en 1852 une introduction à l'*Uncle Tom's Cabin*, de mistress Beecher Stowe, ouvrage qui a produit une grande sensation.

Conversations-Lexicon. — *Annual register.*

CARLOIX. *Voy.* GRIFFET et LA VIEILLEVILLE.

CARLOMAN. L'histoire connaît trois princes de ce nom :

CARLOMAN Ier, fils aîné de Charles Martel et frère de Pepin le Bref, gouverna pendant plusieurs années l'Austrasie, et les provinces de l'Allemagne qui étaient alors annexées à ce royaume. Sa réputation de guerrier ne suffisant plus à son âme, portée vers la contemplation, il quitta ses États pour embrasser la vie religieuse, donnant ainsi le premier un exemple qui fut imité si souvent au moyen âge par les plus grands souverains. Après avoir vécu comme moine dans un couvent du mont Cassin, il alla mourir à Vienne en Dauphiné. Son corps fut transporté au mont Cassin, où il a été retrouvé en 1628.

Script. rer. Francic., IV. — Sismondi, *Histoire des Français.*

CARLOMAN, second fils de Pepin le Bref, frère puîné de Charlemagne, roi d'Austrasie, né vers 751, mort le 4 décembre 771. Il fut couronné, ainsi que son frère aîné, du vivant de Pepin, par le pape Étienne II, qui leur conféra en même temps le titre de patrices de Rome. Pepin mourut en 768, après avoir réglé le partage de ses États entre ses fils. Ce partage est fort diversement rapporté par les historiens : il ne subsista point, au témoignage de quelques-uns, tel que Pepin l'avait réglé, et fut remis en question, peu de temps après dans une assemblée générale des grands feudataires. A Charles fut assignée l'ancienne part de Pepin, son père : la Neustrie, la Bourgogne et l'Aquitaine; à Carloman, celle de l'oncle dont il portait le nom, le royaume d'Austrasie et toute la France germanique. Malgré cet arrangement si solennel, l'accord des deux frères ne paraît pas avoir été de longue durée. Éginhard et la plupart des autres annalistes trouvent la cause de leur rupture dans les insinuations des conseillers de Carloman : ne pourrait-on pas la voir aussi dans l'impatiente ambition de Charles, que nous trouvons dès la même année en possession d'une partie de l'Austrasie ?

La division de l'empire avait réveillé l'ambition des chefs voisins : ils songeaient à demander compte, à deux jeunes princes encore sans renommée, des longues prospérités du règne de leur père. Un ancien duc d'Aquitaine, Hunold, enseveli depuis vingt-quatre ans dans un monastère et que le monde avait oublié, fut ressaisi subitement d'un souvenir d'ambition : le vieux moine, séduit par l'occasion, jeta son froc, et reparut dans son ancien duché. Charles, pour tenir tête à cette première attaque, s'adressa à son frère, qui accourut à la tête des forces d'Austrasie; mais, bientôt dégoûté après une entrevue avec lui, il regagna ses États sans avoir combattu.

Carloman mourut peu de temps près, sans avoir rien fait qui recommande sa mémoire. Sa veuve, à la nouvelle de sa mort, prit la fuite avec ses jeunes enfants, craignant sans doute pour eux la tutelle de leur oncle. Elle se réfugia à la cour du vieux Didier, roi de Lombardie, dont Muratori et d'autres écrivains disent qu'elle était la fille. Nous ignorons sur quelle autorité cette opinion se fonde : le roi des Lombards avait deux filles; l'une fut mariée au duc de Bavière et l'autre à Charlemagne, qui la répudia.

Carloman mourut à Samonci, près de Laon, après un règne de quatre années; il était âgé de vingt ans. On lit sur une des tombes royales de Saint-Denis, qui paraît être la sienne, cette inscription : *Karlomannus rex, filius Pippini.* [Amédée RENÉE, *Enc. des g. du monde.*]

Eginhard, *Annales.* — Sismondi, *Histoire des Français.* — Michelet, *Histoire de France.* — Henri Martin, *Histoire de France.*

CARLOMAN, IIIe du nom, mort en 884, fils de Louis le Bègue. Il reçut en partage l'Aquitaine et la Bourgogne en 879. L'année précédente, il vécut avec son frère Louis III dans une parfaite union, et tous deux, plus d'une fois, repoussèrent ensemble les Normands. Mais leur concorde ne put empêcher Boson de se faire élire roi de Bourgogne à Mantaille. Louis III

étant mort en 882, Carloman devint seul roi de France, et mourut atteint par une flèche maladroitement tirée contre un sanglier.

Annales de Saint-Bertin. — Sismondi, *Histoire des Français.* — Le Bas, *Dictionn. encyc. de la France.*

CARLOMAN, quatrième fils de Charles le Chauve, vivait à la fin du neuvième siècle. Son père le consacra à Dieu en 854 dans le couvent de Saint-Médard, et en 868 il reçut le commandement, tout abbé qu'il était, d'une troupe de gens de guerre envoyés contre les Normands, de concert avec Salomon, roi de Bretagne. Il ne fut pas heureux dans cette campagne, mais il y contracta le goût de la vie mondaine. Accusé, en 870, d'avoir conspiré contre son père, il fut arrêté, dépouillé de ses bénéfices, retenu prisonnier à Senlis, puis relâché quelques mois plus tard. Il se réfugia alors en Belgique, et dévasta ce pays à la tête d'une bande de brigands qu'il y avait rassemblée. Son père demanda justice contre lui à l'autorité ecclésiastique, qui excommunia ses complices et les condamna à perdre la tête. Quant à lui, il ravagea la province de Toul en Lorraine, comme il avait fait en Belgique; et, passant le Jura, il pilla la Bourgogne. En 871 il consentit à revenir auprès de son père, qui, de nouveau, le fit incarcérer à Senlis; et en 875 il fut déchu de la prêtrise par un synode assemblé dans cette ville. Loin de se soumettre, Carloman ne vit dans cette sentence qu'un plus sûr accès au trône. Les évêques n'en devinrent que plus rigoureux à son égard. « Ils le rappelèrent au milieu d'eux, dit Hincmar, et, déclarant que selon les lois divines il était digne de mort, ils prononcèrent cependant sur lui une sentence plus douce, pour lui donner le temps et le lieu de se repentir; et par une acclamation universelle ils le condamnèrent à perdre les yeux. »

Carloman, dans l'intervalle, et lorsqu'il était encore en Belgique, avait porté sa cause devant le pape Adrien, dont il obtint la protection, et qui, le 13 juillet 871, écrivit à Charles le Chauve une lettre où il reproche à ce prince d'imiter l'autruche, et de sévir contre ses propres entrailles. Il l'engage en conséquence à rendre à Carloman les biens et honneurs dont il a été dépouillé. « Garde-toi, ajoute le pontife, d'ajouter péché sur péché; amende-toi de tes précédentes usurpations et de ton avarice. Alors le terme de tes forfaits sera aussi le terme de mes reproches, et, avec l'aide de Dieu, tu atteindras en même temps la fin de la coulpe et celle de la peine. » — En même temps le pape avait défendu aux comtes de France et de Lorraine de marcher contre Carloman, et aux évêques d'excommunier ce prince. De là une correspondance violente entre Adrien et le savant Hincmar, au nom de Charles le Chauve. « Vous nous forcez, dit Hincmar parlant au nom du roi, vous nous forcez, par des lettres inconvenantes pour la puissance royale, inconvenantes de la part de la modestie apostolique, de vous répondre avec un esprit moins pacifique que nous ne voudrions. Il est temps que vous fassiez attention que, quoique nous soyons sujet aux passions humaines, nous sommes cependant un homme créé à l'image de Dieu; qu'avec la grâce de Dieu, nous tenons de l'héritage de notre père et de notre aïeul le sentiment du nom royal et de notre dignité; que, ce qui est plus encore, nous sommes chrétien, attaché à la foi orthodoxe et catholique, instruit dès notre enfance dans les saintes lettres, et dans les lois tant ecclésiastiques que séculières; que nous n'avons été accusé légalement et régulièrement d'aucun crime public dans l'audience des évêques, et moins encore convaincu : et cependant vous nous avez, dans vos dernières lettres, qualifié de parjure, de tyran, de perfide, de spoliateur des biens ecclésiastiques. » Ce langage, ou son intérêt mieux entendu, ramena le pape Adrien. Carloman fut sacrifié; on lui arracha les yeux, par ordre des évêques. Enlevé par ses partisans et conduit auprès de Louis le Germanique, il obtint l'abbaye d'Esternach; mais il survécut peu au supplice qu'on lui avait infligé.

Script. rer. Francic., VII.—*Annales de Saint-Bertin*, 868-877. — Labbe, *Acta Conciliorum*, VIII. — Hincmar, *Opera, Epist.* II. — Sismondi, *Histoire des Français*, III. — Michelet, *Hist. de France.*

CARLON ou **CARLONI**, nom d'une famille de peintres génois.

CARLONE (*Giovanni-Andrea*), *l'Ancien*, peintre, né à Gênes à la fin du seizième siècle, mort à Milan vers 1632. Fils du sculpteur Taddeo Carlone, il fut dans sa patrie élève du Siennois Pietro Sorri; mais après la mort de ce peintre il se rendit à Rome, pour continuer ses études d'après les ouvrages des grands maîtres et les monuments de l'antiquité. Il passa ensuite quelque temps à Florence à l'école du Passignano, où il surpassa rapidement tous ses camarades. A son retour, Bernardo Castello, qui était à cette époque considéré comme le premier des peintres génois, appréciant ses qualités et son talent, lui donna sa fille en mariage. De ce jour, la réputation de Carlone ne cessa de grandir, et les commandes lui arrivèrent de toutes parts. En 1630, il fut appelé à Milan pour décorer l'église de Saint-Antoine des Théatins; à peine était-il parvenu à la moitié de son travail, qu'il fut enlevé par une cruelle maladie à l'âge de trente-neuf ans. Ce fut son jeune frère Giovanni Battista qui fut chargé de terminer ses peintures, restées inachevées. E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*.

***CARLONE** (*Giovanni-Andrea*), *le Jeune*, peintre, né à Gênes en 1639, mort en 1697. Il était fils de *Giovani-Battista* et neveu de *Giovanni-Andrea*, l'Ancien. Du style de son père, et de ceux des écoles romaine et vénitienne, il se composa une manière plus agréable dans la peinture à l'huile que dans la fresque. S'il n'égala pas son père pour la grâce et la finesse, il

l'emporta sur lui par la harmesse et le coloris. Il travailla beaucoup à Foligno et à Pérouse; mais ses ouvrages dans ces villes sont à peine au-dessus du médiocre. Son talent n'acquit son entier développement que lorsque, étant allé à Rome vers l'âge de quarante ans, il agrandit son style par l'étude des chefs-d'œuvre des maîtres. Ces progrès notables sont attestés par les peintures qu'il exécuta à Rome à l'église du Jésus, à Gênes dans les palais Arignole, Saluzzo et Durazzo: ces dernières peuvent soutenir la comparaison avec les meilleurs ouvrages que renferme cette ville. E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

CARLONE (*Giovanni-Battista*), peintre, né à Gênes vers 1598, mort en 1680. Il fut frère de *Giovanni-Andrea l'Ancien*, et reçut comme lui, à Florence, les leçons du Passignano. Il ne quitta jamais son frère, et l'aida dans tous ses travaux à Rome, à Florence et à Gênes; c'est lui qui fut chargé de terminer à Milan les peintures de Saint-Antoine des Théatins, restées inachevées à sa mort. Il se montra, sous tous les rapports, égal et souvent supérieur à Giovanni-Andrea. Dans le cours de sa longue carrière, il exécuta à Gênes des travaux considérables, dont le principal est la décoration de l'*Annunziata del Guastato*, où il peignit *la Prédication de saint Paul; saint Jacques baptisant des néophytes; saint Simon et saint Jude; Moïse faisant jaillir l'eau du rocher; le Passage du Jourdain; l'Entrevue de Joseph et de ses frères*. Ces compositions sont riches et neuves; les contours sont pleins de pureté et de relief; les couleurs sont aussi vives, aussi fraîches, aussi brillantes qu'à l'époque où elles furent employées. Carlone laissa deux fils, Giovanni-Andrea le Jeune, et Niccolo, héritier de son talent et de la fortune qu'il avait acquise par ses travaux. E. B—n.

Ratti, *Vite de' Pittori, Architetti e Scultori Genovesi*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

CARLONE (*Taddeo*), peintre, sculpteur et architecte, né à Rono, près du lac de Lugano; mort en 1613. Il eut pour premier maître son père, nommé *Giovanni*; mais ce fut à Rome qu'il perfectionna son talent. Doué de l'amour de son art, il mettait son bonheur à en enseigner les difficultés aux jeunes artistes, et surtout à ses fils *Giovanni-Andrea* et *Giovanni-Battista*. Il a beaucoup travaillé à Gênes, où il était venu se fixer; et on cite parmi ses meilleurs ouvrages les statues et les peintures de l'antique église de Saint-Siro, première cathédrale de Gênes. E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario*.

CARLOS (don), infant de Navarre, prince de Viane, né en 1420, mort le 23 septembre 1461. Fils de Jean Ier d'Aragon et de la reine Blanche de Navarre, désigné par cette princesse mourante comme devant lui succéder, reconnu par les cortès de Navarre, il fut dépouillé de son héritage par son père, voulut soutenir son droit à main armée, fut battu à Tafalla, et fait prisonnier en 1452. Le roi de Castille et les cortès d'Aragon adressèrent des représentations à Jean, et lui demandèrent que don Carlos fût mis en liberté, que la principauté de Viane lui fût rendue, et que les revenus de l'État fussent partagés par moitié entre le père et le fils. Jean refusa d'abord de consentir à cet arrangement; mais, craignant de mécontenter les Aragonais, il promit tout ce qu'on demandait. Il mit son fils en liberté: ce fut le seul point de la convention qu'il exécuta, en sorte que la guerre civile recommença bientôt. Alors le roi d'Aragon appela à son secours le comte de Foix, son gendre. Don Carlos ne put résister à leurs forces réunies; il fut forcé de quitter la Navarre, et il se retira en Italie auprès d'Alfonse V, son oncle. Celui-ci voulut s'entremettre pour terminer le différend entre le père et le fils; mais il en fut empêché par la mort. Don Carlos vint se mettre à la merci de son père. Juan promit d'oublier tout le passé; mais il ne rendit pas la Navarre, et de graves dissentiments vinrent rompre cette réconciliation peu sincère. Jean voulait marier son fils à l'infante de Portugal; don Carlos préférait l'alliance de la Castille, et recherchait la main de dona Isabelle, sœur de Henri IV. Le roi d'Aragon, irrité de ne pas trouver dans son fils une aveugle obéissance à toutes ses volontés, le fit arrêter en 1460. Cette conduite injuste et violente révolta tous les esprits. Les Catalans réclamèrent aussitôt, en disant que c'était une violation manifeste de leurs priviléges. Les cortès d'Aragon joignirent leurs plaintes à celles des Catalans. Les députés envoyés pour réclamer la mise en liberté de don Carlos ne furent pas reçus par le roi. Alors le peuple de Barcelone prit les armes, et s'empara de Fraga. Un parti nombreux dans les royaumes d'Aragon et de Valence se déclara pour le prince de Viane; en sorte que le roi, craignant une révolte générale, consentit à délivrer son fils. La reine dona Juana Enriquez fut chargée d'aller à Morella tirer le prince de sa prison, et de le remettre entre les mains des Barcelonais; mais ceux-ci ne se contentèrent pas de cette concession : ils exigèrent que don Carlos fût reconnu héritier de la couronne; qu'on lui remît immédiatement le gouvernement de la Catalogne, et qu'il fût nommé lieutenant général des autres parties du royaume. Jean consentit à tout ce qu'on demandait; mais trois mois ne s'étaient pas écoulés, que, le 23 septembre 1461, Carlos, atteint d'une violente maladie, mourait à Barcelone. L'opinion générale fut que le prince de Viane avait été victime d'un horrible forfait, et que Jean l'avait fait empoisonner à la sollicitation de Juana Enriquez, pour assurer le trône au fils qu'il avait eu de son second mariage. Don Carlos de Viane aimait et cultivait les lettres. Il traduisit en castillan la *Morale* d'Aristote, et composa

une *Chronique de la Navarre depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Carlos le Noble*, son aïeul; cet ouvrage, resté inédit, a été conservé dans les archives de Pampelune.

Mariana, *Hist. d'Espagne*. — J. Lavallée et Ad. Gueroult *Espagne*, dans l'*Univers pittoresque*.

CARLOS (don) d'Autriche, infant d'Espagne, fils de Philippe II et de sa première femme Marie de Portugal, naquit à Valladolid en 1545. En raison de sa faible complexion, il fut élevé avec beaucoup de soin par Jeanne, sœur du roi; car la mère de don Carlos était morte quatre jours après l'avoir mis au monde. C'est cette faiblesse qui, fut cause de l'indulgence excessive qu'on eut pour lui, et qui nourrit et augmenta sa violence et son opiniâtreté naturelles. Présenté par son père en 1560 aux états réunis à Tolède, il fut reconnu comme son héritier, et envoyé ensuite, en 1562, à l'université d'Alcala de Henarez. Là, don Carlos tomba dangereusement malade; son père accourut près de lui, et fit porter en procession le corps de Didacius, que le prince avait en grande vénération. Ce dernier recouvra presque aussitôt la santé, comme par un miracle. Philippe insista alors pour obtenir de la cour de Rome la canonisation de Didacius. Les écrivains contemporains du prince ne sont pas d'accord sur son caractère : selon les uns, il allia à l'amour de la gloire l'orgueil et un penchant pour la domination; selon les autres, il n'aima que l'extraordinaire; toute résistance le mettait en fureur, mais la soumission le radoucissait. Il n'est pas probable qu'il fut, comme on l'a prétendu et comme Schiller nous le présente dans sa célèbre tragédie de *Don Carlos*, partisan de l'insurrection des Pays-Bas et ennemi de l'inquisition : il n'avait pour cela ni assez de connaissances, ni des principes assez fixes, ni un esprit assez élevé; on assure même qu'il manquait d'esprit naturel, et n'avait de vues arrêtées sur quoi que ce soit. Tout fut passion chez lui; il était hautain, brutal, ignorant, et mal élevé: c'est au moins ainsi que nous le décrit Llorente dans son *Histoire de l'Inquisition*. Ce qui est certain, c'est que don Carlos voulait épouser Élisabeth de France, fille de Henri II, mais que son père, alors veuf de Marie d'Angleterre, s'étant, dans cette circonstance (1559), substitué à son fils, celui-ci ne pardonna jamais à son père un procédé si peu délicat. Philippe, voyant don Carlos, son fils unique, incapable de régner, et nourrissant contre lui des sentiments hostiles, fit venir en Espagne, en 1563, ses neveux les archiducs Rodolphe et Ernest, pour leur assurer sa succession. Don Carlos, las des persécutions qu'il essuyait, voulut quitter sa patrie (1565); mais il fut détourné de son projet par Ruy Gomez de Silva, confident de Philippe, et qui était aussi devenu celui du prince. En 1567, époque de l'insurrection des Provinces-Unies, don Carlos annonça l'intention d'aller en Allemagne, et il en parla à son oncle don Juan d'Autriche : ce dernier lui fit avec douceur des remontrances, lui conseilla la prudence, et ne lui cacha pas que son père allait être instruit de son projet; don Juan lui-même en fit part au roi. Philippe parut croire que la véritable intention de son fils était de se rendre dans les Pays-Bas; car il avait souvent remarqué en lui le désir ardent de prendre part au gouvernement; il n'eut pour lui que de la froideur, et don Carlos se vit de plus en plus repoussé.

Philippe ayant donné toute sa confiance au duc d'Albe et à quelques autres seigneurs, don Carlos conçut une forte antipathie contre eux. Son humeur chagrine fut portée à son comble par la nomination du duc d'Albe au gouvernement de Flandre, emploi qu'il avait lui-même sollicité. Selon les uns, don Carlos était favorable à la religion réformée; d'autres prétendent qu'il avait jusque sous son oreiller une épée nue, des pistolets chargés, etc. Il ne cachait pas sa douleur de ce que son père lui avait enlevé Élisabeth de France; et, dans une confession qu'il fit à un prêtre à la fête de Noël 1567, il annonça son intention de commettre un meurtre, demandant d'avance l'absolution de ce crime : elle lui fut refusée; mais on supposa que ces paroles trahissaient le dessein de tuer le roi. Celui-ci, qui en fut instruit, les interpréta lui-même dans ce sens, et annonça, dit-on, la résolution de prévenir son fils. Don Carlos, se croyant trahi par don Juan, voulut le poignarder, et n'y réussit point. Philippe se décida alors à se défaire d'un fils criminel et indigne de la couronne, quoiqu'il fût son unique héritier. Dans la nuit du 18 janvier 1568, pendant que don Carlos était profondément endormi, le comte de Lerma entra dans sa chambre et en retira tout ce qu'il y avait d'armes; ensuite le roi entra, suivi de Ruy Gomez de Silva et de plusieurs autres seigneurs, entre autres du grand prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui était frère du duc d'Albe. Don Carlos, qu'on avait éveillé, ayant aperçu le roi, s'écria : « Je suis perdu ! » Se tournant ensuite vers Philippe, il lui dit : « Votre majesté veut-elle me faire mourir? Je n'ai pas perdu l'esprit; mais j'ai le désespoir dans le cœur, voyant tout ce qu'on entreprend contre moi. » Il conjura ensuite tous les assistants de lui donner la mort. « Je ne suis pas venu, dit le roi, pour vous donner la mort, mais pour vous corriger comme c'est mon devoir de père, et vous ramener à la raison. » Il lui ordonna de se lever; on congédia ses domestiques, et l'on confisqua une petite caisse placée sous le lit, et qui renfermait des papiers; puis on remit le prince au duc de Feria et à six nobles, avec ordre de le surveiller de près et de l'empêcher d'écrire ou de parler à qui que ce fût. On habilla le prince en habits de deuil, et on lui retira même son lit. Don Carlos, en fureur et au désespoir, se précipita dans le feu qu'il avait fait allumer, et ce n'est qu'avec peine qu'on parvint à l'empêcher de s'étouffer. Il essaya de diverses manières de

se donner la mort. Philippe, après avoir publié tout ce qui venait de se passer, et après s'être justifié auprès des plus puissants souverains de l'Europe, auprès du pape et du haut clergé, proposa au conseil d'État, présidé par le cardinal Espinosa, grand inquisiteur et président du conseil de Castille, de prononcer l'arrêt touchant le prince. Il fut condamné à mort, et cet arrêt, dit-on, fut exécuté au moyen du poison. Cependant on n'est pas d'accord sur le genre de mort auquel don Carlos succomba; seulement il est certain qu'il mourut le 24 juillet 1568, et, suivant quelques auteurs, de mort naturelle. Il fut enterré, avec les honneurs dus à sa naissance, au couvent des religieuses de Saint-Dominique d'El-Real, à Madrid. La reine Élisabeth mourut, la même année, d'un accouchement anticipé, et non pas pour avoir reçu du poison, comme l'ont prétendu les ennemis de Philippe II. [*Enc. des g. du m.*]

Llorente, *Histoire de l'Inquisition*. — Ranke, Matériaux pour servir à l'histoire de don Carlos, dans les *Annales de Vienne*, t. XLVI.

* CARLOS (don *Carlos-Maria-Isidor* DE BOURBON), deuxième fils du roi Charles IV et frère du roi Ferdinand VII, naquit le 29 mars 1788. Il vécut tranquillement à la cour, s'occupant d'études littéraires et religieuses, jusqu'en 1808, où la maison de Bourbon dut s'éclipser devant le génie de Napoléon. Charles IV, qui ne régnait plus depuis longtemps, en avait laissé tomber le pouvoir aux mains de Manoel Godoy (*voy.* ce nom). Il abdiqua à Bayonne, et força Ferdinand et Carlos, ses fils, à renoncer également au trône; mais ce ne fut pas sans une grande opposition de leur part. Don Carlos dut se résigner à l'exil, et se retira à Valençay avec son frère et son oncle don Antonio, compris aussi dans l'acte d'abdication. Cet acte, déchiré en 1814 par les baïonnettes du Nord, rappela les Bourbons d'Espagne dans leur patrie; et don Carlos épousa en 1816 la fille de Jean IV, roi de Portugal, dont il eut trois enfants. Cependant Ferdinand VII n'avait pas d'enfants des trois femmes qu'il avait successivement épousées, de sorte que la couronne paraissait, selon toute probabilité, devoir revenir à l'infant don Carlos, autour duquel se groupaient tous les membres du clergé, dits partisans du retour de l'inquisition, contre lequel Ferdinand se prononçait souvent. L'opposition des cortès, en 1823, apparut aux conseillers du prince comme une occasion de saisir peut-être ce pouvoir tiraillé en tous sens; mais l'intervention de la France rétablissant le calme dans la Péninsule, l'infant se résigna à rentrer dans l'ombre, où il fut le pivot autour duquel gravitaient de nombreuses conspirations.

Un quatrième mariage du roi vint ruiner tout à coup les espérances de don Carlos : Marie-Christine, fille du roi des Deux-Siciles François Ier, accoucha, le 10 octobre 1830, d'une fille qui fut depuis la reine Isabelle II. La loi salique avait été abolie, en prévision de la naissance d'une fille; mais le parti clérical, qui avait réussi d'abord à faire annuler la pragmatique sanction, fut frappé de confusion lorsque cette mesure fut retirée par Ferdinand VII moribond, et que don Carlos fut mis en demeure de prêter serment d'obéissance à l'héritière présomptive du trône. L'infant résista; et de l'exil où il fut envoyé il publia une protestation contre l'annulation réelle de ses droits, invoquant le bénéfice de la loi salique, qui avait présidé de tout temps à l'ordre de succession dans la maison de Bourbon. Ferdinand VII mort, don Carlos renouvela sa manifestation, et fut reconnu roi par son parti et par le Portugal; mais cette déclaration d'hostilités motiva un décret qui le déclarait rebelle, et le bannissait du sol de l'Espagne et même du Portugal, que don Miguel était contraint, lui aussi, d'abandonner. Le traité de la quadruple alliance mit les droits de don Carlos à néant, mais le posa en prétendant. Une guerre terrible divisa alors ce malheureux pays en deux partis bien distincts; les carlistes et les christinos; et, dans les rencontres qu'ils eurent, il est juste de dire que des prodiges de valeur furent accomplis des deux côtés : mais en même temps des généraux dignes de circonstances meilleures se rendirent célèbres par des actes d'atrocité dont les provinces qui en ont été le théâtre garderont longtemps la mémoire. La guerre civile dura jusqu'en 1839. A cette époque, don Carlos, vaincu sur tous les points, et contraint d'implorer l'hospitalité de la France, se vit assigner pour séjour la ville de Bourges, où ses partisans allèrent le saluer, lui et sa femme l'infante Maria-Teresa de Bourbon et de Bragance, princesse de Beira, des titres de *roi* et de *reine*.

Pendant que la petite cour de Bourges se complaisait dans les minutieuses observations de l'antique étiquette de la monarchie espagnole, le parti légitimiste n'abandonnait pas ses espérances, et, désireux de recommencer les hostilités, travaillait à rendre possible une nouvelle levée de boucliers. Mais l'énergie manquait à *Charles V*, et sa cause avait besoin d'être désormais soutenue par une main plus capable de réchauffer le zèle des fidèles : c'est pourquoi don Carlos se décida, non sans peine, et malgré les vives remontrances de la princesse de Beira, à abdiquer en faveur du plus âgé des fils que lui avait donnés sa première femme, don Carlos-Luis-Maria-Fernando, *comte de Montemolin*.

Cette abdication fut accueillie très-froidement en Espagne, et ne porta aucune atteinte à l'ordre qui y règne actuellement; elle ne causa que quelques échauffourées sans importance, qui furent promptement comprimées. Don Carlos, aujourd'hui *le comte de Molina*, après avoir tenté inutilement de s'enfuir de Bourges, réside en Autriche depuis 1847, époque à laquelle le roi Louis-Philippe lui rendit la liberté.

T.-ALBERT BLANQUET.

Joseph Lavallée, *Hist. d'Espagne.* — *Le Moniteur universel.* — Lesur, *Ann. hist.*

* **CARLOS** (*Carlos-Luis-Maria-Fernando* DE BOURBON), infant d'Espagne, fils aîné de don Carlos de Bourbon, frère de Ferdinand VII et de Maria-Francisca d'Assise, fille cadette de Jean VI, roi de Portugal, naquit le 21 octobre 1818. Il porte aujourd'hui le nom de *comte de Montemolin*. Son père ayant abdiqué en 1844 sa prétendue royauté, le comte de Montemolin est considéré aujourd'hui, par les carlistes espagnols, comme le représentant de la légitimité, et salué par ses fidèles du titre de *roi Charles VI*. De concert avec Cabrera, il prépara en 1845 une invasion de la Péninsule, et parvint à soulever une certaine partie des provinces de Catalogne et d'Aragon; mais cette tentative échoua, ainsi que celle qui eut lieu après la révolution de Février. Au mois d'avril 1849, le comte parvint à traverser la France, afin de se rendre à la frontière espagnole, où l'attendait une troupe assez nombreuse de partisans; il échoua de nouveau, et, après avoir été détenu pendant quelques jours dans la citadelle de Perpignan, il fut rendu à la liberté. Une mésintelligence survenue en 1850 entre les cabinets de Naples et de Madrid ranima un instant ses espérances; mais l'expulsion immédiate du territoire napolitain de ses négociateurs le força au repos. Le comte de Montemolin habite actuellement l'Angleterre.

T.-ALBERT BLANQUET.

Le Moniteur universel. — *Convers.-Lex.*

* **CARLOTA DE BOURBON** (*Luisa*), infante d'Espagne, fille de François Ier, roi des Deux-Siciles, et de Maria-Isabelle d'Espagne, née le 24 octobre 1804, morte le 29 janvier 1844. Ambitieuse et active, elle épousa, le 12 juin 1819, don Francisco de Paul, frère de don Carlos, et donna à son premier né le titre de *duc de Cadiz*, contre tous les usages de l'étiquette de la monarchie espagnole. Le mariage du roi Ferdinand VII avec Marie-Christine fit évanouir ses projets d'ambition; car elle avait rêvé le trône pour sa descendance. Cependant Marie-Christine accoucha successivement de deux filles. Les partisans de don Carlos et le clergé avaient obtenu, comme on sait, du monarque moribond le rétablissement de la loi salique; et déjà Marie-Christine elle-même se résignait à voir ses filles déchues de leur magnifique héritage, lorsque l'infante Carlota, qu'on avait éloignée de Madrid, revint tout à coup, et changea la face des choses. Elle commença d'abord par ranimer le courage de sa sœur, et toutes deux obtinrent de Ferdinand VII l'annulation de cet acte, que la peur des tourments de l'enfer lui avait arraché. Mais l'emportement de son caractère ne lui permit pas de demeurer l'amie de sa sœur; et tout porte à croire qu'elle la desservit en la décriant gravement, et de manière à rendre nécessaire son éloignement du royaume. Dona Carlota vint à Paris, et y prépara, selon toute probabilité, la vengeance. Un libelle força Marie-Christine à résigner les fonctions de régente; et la reine-mère n'hésita point, dit-on, à accuser sa sœur d'avoir, sinon favorisé la publication de ce libelle, du moins d'en avoir fourni les détails. De retour à Madrid, et sans avoir obtenu les résultats espérés, Carlota fait nommer son époux député aux Cortès et son fils, le duc de Cadix, officier d'un régiment de hussards, afin de lui ménager des rapprochements fréquents avec la jeune reine. Fatiguée de l'insuccès de ses intrigues, dona Carlota se retira à l'Escurial, où elle mourut le 29 janvier 1844. Son fils, l'infant don Francisco, a épousé la reine Isabelle II le 19 octobre 1846.

T.-ALBERT BLANQUET.

Xavier Durrieu, articles sur l'*Espagne*, dans la *Revue des Deux Mondes*. — *Convers.-Lexic.*

* **CARLOWITZ** (*Aloïse-Christine*, baronne DE), femme auteur française, d'origine allemande, née à Fiume le 15 février 1797. Elle a écrit dans plusieurs recueils et journaux, et a publié des traductions de l'allemand, parmi lesquelles on remarque la *Messiade* de Klopstock, *1841*; et l'*Histoire de la guerre de trente ans* de Schiller; 1842. Ces deux traductions ont été couronnées par l'Académie française. On a en outre de Mme de Carlowitz : *l'Absolution*; Paris, 1833, in-8°, et 1834, nouvelle édition, sous le titre : *Jean le Parricide*, ou *l'Absolution, roman historique*; — *Caroline*, ou *le Confesseur*; Paris, 1833 et 1834; — *le Pair de France*, ou *le Divorce*; Paris, 1835, 2 vol. in-8°; — *la Femme du progrès*, ou *l'Émancipateur*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Schobri, chef de brigands, d'après les mémoires hongrois de son compatriote Ladislas Holics Szerkhely*; Paris, 1839, 2 vol. in-8°.

Quérard, *Suppl. à la Fr. litt.* — Montferrand, *Biog. des femmes auteurs*, I, 89.

CARLSBERG (*Georges-Carolides* DE), jurisconsulte allemand et poète latin, né à Prague en 1579, mort en 1612 dans la même ville. Il fut juge suprême de Prague (ville-nouvelle), et en même temps poëte pensionné de Rodolphe II, empereur d'Allemagne et roi de Bohême. On a de lui : *Farrago symbolica perpetuis distichis explicata, et in V centurias distributa. Accedit ejusdem liber epigrammatum*; Prague, 1597, in-4°, et dans les *Deliciæ poetarum germanicorum*, partie II; — *Sophonias Propheta et Secretarius Dei paraphrasi heroica expositus, cui subjuncta sunt varii generis carmina*; Prague, 1612, in-8°; — d'autres poëmes latins, soit imprimés à part, soit éparpillés dans les recueils d'autres écrivains.

Balbinus, *Bohemia docta*, II, 261. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexicon.*

CARLSTADT. *Voy.* KARLSTADT.

CARLYLE (*Joseph-Dacre*), orientaliste anglais, né à Carlisle en 1759, mort le 12 avril 1804. Après avoir étudié à Cambridge, où il devint professeur de langue arabe, il s'exerça pendant

quelque temps à la prédication dans sa ville natale. En 1799, il se rendit en Orient avec lord Elgin, devenu ambassadeur d'Angleterre près la Porte Ottomane, et visita l'Asie inférieure, l'Égypte, la Syrie, la Palestine et la Grèce. Au mois de septembre 1801, il revint en Angleterre, après avoir parcouru les villes les plus remarquables d'Italie. Quelque temps après, il obtint l'emploi de ministre à Newcastle. On a de lui : *Mourad Allatophat Jemaleddini filii Togri Bardii historia Ægyptiaca; seu rerum ægyptiacarum Annales, ab anno Christi* 971 *usque ad annum* 1453; Cambridge, 1792, in-4° : c'est la traduction latine d'une chronique égyptienne jusqu'alors manuscrite; — *Specimen of Arabin poetry, from the earliest time to the extinction of the Khalifat, with some account of the authors* (en anglais et en arabe); Cambridge, 1796, in-4°; édition de luxe, publiée aux frais de l'université. C'est une histoire de la poésie et de la littérature arabe dans leur plus brillante période; les notices biographiques dont elle est enrichie sont très-remarquables.

Hüttner, *Miscellany*.

*CARLYLE (*Thomas*), publiciste anglais, né dans le comté de Dumfries (Écosse) en 1795. Comme Robert Burns, son compatriote, il appartient à une famille de cultivateurs. Son père, riche fermier, était fort respecté dans l'endroit, et sa mère ne jouissait pas d'une moindre considération. Destiné d'abord à entrer dans les ordres, et envoyé à cet effet à Édimbourg, il étudia à l'université de cette ville, outre la théologie, les mathématiques, la jurisprudence et les langues, parmi lesquelles l'allemand, qui devait marquer dans sa vie littéraire et imprimer à son style et à sa pensée une empreinte particulière. Imbu des systèmes philosophiques de Schelling et de Hégel, il s'éprit de la métaphysique et du mysticisme allemands, et débuta par des traductions d'ouvrages écrits dans cette langue. En 1825, il publia *Life of Schiller* (la Vie de Schiller), et, dans la même année, à Édimbourg : *William Meister's apprenticeship* (l'Apprentissage de Wilhem Meister). Ces deux ouvrages furent suivis d'un *recueil* de nouvelles tirées de Goëthe, Tieck, Jean Paul, Fouqué, Musæus, Hoffmann, etc., et sous ce titre : *German Romances;* Édimbourg, 1827, 4 volumes. Ce fut aussi Carlyle qui conseilla l'envoi à Goëthe d'un poëme adressé à ce patriarche de la littérature allemande par les *Goëthophiles*, comme on les appelait, et parmi lesquels se faisaient remarquer Scott et lord Leveson Gower. Le moment vint où Carlyle songea à se faire connaître par des œuvres qui fussent le produit de sa seule inspiration. Devenu successivement rédacteur de la *Revue d'Édimbourg* et du *Fraser's Magazine*, il écrivit, dans ces recueils, des articles qui attirèrent l'attention par le germanisme calculé de la pensée et la construction. Carlyle avait compris que souvent le plus sûr moyen de se faire connaître, c'est de se singulariser. C'est pour le *Fraser* qu'il écrivit l'ouvrage intitulé *Sartor resartus*, Londres, 1836; et qu'il disait avoir traduit d'un autre ouvrage écrit en allemand, sous ce titre : *Les vêtements, leur origine et leur enfance, par le docteur Diogène Teufelsdreck* (crotte du Diable), *édité dans la ville de Weissnichtwo* (on ne sait où) *pa MM. Stillschweigen* (mutisme) et *compagnie*. Malgré ses obscurités burlesques, l'œuvre témoignait d'un talent remarquable. C'est surtout dans ce livre que Carlyle a répandu, et souvent avec grâce et fraîcheur, les impressions qui le font connaître personnellement. Voici, par exemple, comment il raconte, sous le nom du docteur *Teufelsdreck*, et à la manière de Jean-Paul Richter, les étonnements de son enfance. La scène est à *Entepfühl* (nom de fantaisie donné à un village). « Alors, dit-il, je commençai à découvrir avec surprise qu'Entepfühl était placé au milieu d'une contrée, d'un monde; qu'il y avait telles choses qui se nommaient histoire, biographie, etc., auxquelles je pourrais contribuer un jour par la main et par la parole. La diligence qui, roulant lentement sous la masse des voyageurs et des bagages, traversait notre village, apparaissant vers le nord au point du jour, vers le sud à la tombée de la nuit, me fit faire des réflexions analogues jusqu'à ma huitième année : j'avais toujours pensé que cette diligence était quelque lune terrestre dont le lever et le coucher étaient, ainsi que ceux de la lune céleste, réglés par une loi de la nature; que, venue de cités lointaines, elle se dirigeait à travers les grands chemins vers des cités lointaines, les réunissant, et, comme une grande navette, les resserrant entre elles. Alors je fis cette réflexion (si vraie aussi dans les choses spirituelles) : Quelque route que tu prennes, fût-ce cette simple route d'Entepfühl, elle te conduira jusqu'à l'extrémité du monde. » A propos du système d'éducation pratiqué en Angleterre comme ailleurs, Carlyle, avec un *humour* qui cache un grand fonds de vérité, s'exprime ainsi : « Nos précepteurs étaient d'insupportables pédants sans aucune connaissance de la nature de l'homme ou de celle de l'enfant, sans connaissance d'aucune chose en un mot, excepté de celle de leurs lexiques et de leurs livres de compte trimestriels. Ils nous accablaient sous le poids d'innombrables paroles mortes, et ils appelaient cela développer l'esprit de la jeunesse. Comment un moulin à gérondifs, inanimé, mécanique, dont le pareil pourra, dans le siècle prochain, être fabriqué à Nuremberg avec du bois et du cuir, pourrait-il aider au développement de quelque chose, encore moins de l'esprit, qui ne croît pas comme un végétal, mais qui croît par le mystérieux contact de l'esprit? Comment donnera-t-il la lumière et la flamme, celui dont l'âme est un foyer éteint, rempli de cendres froides? Les professeurs d'*Hinter-Schlag* (frappe-derrière) connaissaient assez

bien leur syntaxe; et quant à l'âme humaine, ils savaient une seule chose : c'est qu'en elle était une faculté nommée mémoire que l'on pouvait développer en fustigeant de verges les tissus musculaires et l'épiderme. »

Ces citations mettent sur la voie du travail intérieur qui a présidé à la naissance et à la progression des idées de Carlyle. Il importe maintenant de le faire connaître comme publiciste. C'est par son Histoire de la Révolution française (*French Revolution history*) qu'il est entré en quelque sorte dans ce domaine si agité des partis; et il y a marqué sa place par la hardiesse de l'allure et de l'expression, bien plus que par la nouveauté des idées. Quelques extraits prouveront la vérité de ce jugement. Rien de plus véhément et de plus original par l'expression que sa manière de caractériser la révolution française : « Cette révolution française, dit-il, signifie la rébellion violente et ouverte, et la victoire de l'anarchie déchaînée contre une autorité corrompue et rusée. Comment l'anarchie brise sa prison, se précipite dans le gouffre, infini, éclate et fait rage, enveloppe le monde de son pouvoir sans contrôle et sans mesure, et comment, phase après phase de délire, cette frénésie se consume; comment les éléments d'ordre qu'elle contenait (car toute force contient ses éléments d'ordre) se développent, et dirigent les folles forces de cette anarchie fatiguée, sinon enchaînée, vers son but véritable, comme de sages pouvoirs bien réglés : voilà ce que cette histoire nous apprendra. »

Le *French Revolution* n'est, au jugement d'un critique (M. Ph. Chasles), ni un livre bien écrit, ni une histoire exacte de la révolution française; ce n'est pas une dissertation éloquente, encore moins une transformation des événements et des hommes en narration romanesque : c'est une étude philosophique, mêlée d'ironie et de drame ; rien de plus.

A la suite de ce livre, Carlyle fit paraître une brochure intitulée *le Chartisme* (1839), où il remonte, pour combattre l'émeute, jusqu'au berceau de la race saxonne; puis, *On Hero's Worship* (sur le Culte des Héros), ouvrage publié en 1841. C'est l'individualisme élevé à l'état de doctrine, et développé ou plutôt exagéré dans les *Latter-Day Pamphlets*, 1850. Ces deux ouvrages produisirent une égale sensation en Angleterre. *The post and the present time,* publié en 1844, et les *Letters and speeches of Oliver Cromwell*, publiés en 1846, avaient précédé les *Latter-Day pamphlets*, que l'analogie des matières a dû faire citer d'abord. L'ouvrage sur Cromwell envisage le fameux *protecteur* sous un point de vue absolument différent des historiens et des biographes antérieurs. Il a servi de base à la notice publiée sur Cromwell par M. de Lamartine, aux yeux duquel Carlyle est « un de ces hommes de recherches qui sont à l'histoire ce que les faiseurs de fouilles sont aux monuments. » M. de Lamartine adopte le point de départ et la conclusion du publiciste anglais, et voit dans Cromwell moins un homme politique qu'un fanatique. Le plus récent ouvrage de Carlyle est une biographie de John Stirling (*Life of John Stirling*), son ami d'enfance; Londres, 1851.

V. R.

Annual Register. — *Conversations-Lexicon*. — *Revue des Deux Mondes*, septembre 1844, 15 avril 1849, et 15 juin 1850. — *Fraser's Magazine*. — *Edinburgh Review*. — Marrast, dans la *Revue du Progrès*, 1851. — Lamartine, *le Civilisateur* novembre, 1853.

CARMAGNOLA ou **CARMAGNOLE** (*Francesco* BUSONE), célèbre général italien, né à Carmagnola (Piémont), décapité à Venise le 3 mai 1432. Il gardait d'abord les troupeaux, et était fils d'un paysan nommé Busone; mais il changea ce nom contre celui de sa ville natale lorsqu'il prit du service dans l'armée de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. Plusieurs actions d'éclat valurent bientôt un commandement à Carmagnola, qui donna dès lors des preuves d'une habileté supérieure à sa bravoure. Philippe Visconti ne tarda pas à le mettre à la tête de son armée, et de nombreux succès justifièrent ce choix. En 1416, Carmagnola conquit le pays situé entre l'Adda, le Tésin et les Alpes. En 1417, il s'empara de Plaisance; l'année suivante, il occupa les vallées de Polsevera et de Bisannio, prit la forteresse de Gavi, réputée jusqu'alors inexpugnable, et enleva aux Génois tout ce qu'ils possédaient sur le revers septentrional des montagnes. En 1421, Gênes elle-même s'humilia devant les armes de Carmagnola, et l'accepta pour gouverneur et substitut du doge. Ce fut avec le même bonheur que Visconti opposa ensuite Carmagnola aux Suisses, qui revendiquaient Bellinzona et Domo d'Ossola. Défaits à Arbedo le 30 juin 1422, après un combat de huit heures, ces belliqueux montagnards laissèrent les Milanais maîtres de la vallée Levantine. Ces victoires rendirent Philippe Visconti le plus puissant prince d'Italie. En récompense, Carmagnola fut créé comte : il entra même dans la famille du duc, qui l'adopta, et dont il épousa une des filles naturelles. Tant de gloire et d'honneurs accumulés sur le fils d'un paysan devaient éveiller la jalousie des courtisans du duc de Milan. Les immenses richesses de Carmagnola, son crédit dans l'armée, le souvenir même de ses services, trop éclatants pour n'être pas importuns, devinrent des armes auprès d'un maître disposé à l'ingratitude. Visconti, voulant renverser son ancien favori, nomma Guido Torello amiral de la flotte génoise, et enleva à Carmagnola le commandement d'un corps de trois cents cavaliers d'élite. Vainement Carmagnola supplia le duc de ne point le séparer de ses compagnons de jeunesse, au dévouement desquels il devait une partie de ses victoires : il ne reçut aucune réponse; et ayant insisté vivement pour être entendu, l'entrée du palais lui fut refusée. Carmagnole comprit que sa perte était décidée.

Alors, protestant de son innocence, il jura de se faire regretter: aussitôt, suivi de ses partisans, il court à Ivrée, où résidait Amédée, duc de Savoie, dont il était né sujet; lui révèle les projets hostiles de Visconti, et l'engage à en prévenir l'explosion par une rapide attaque. Traversant ensuite la Suisse, Carmagnola arrive le 25 février 1425 à Venise, où il provoque avec ardeur une ligue destinée à l'abaissement du prince dont il avait lui-même créé la puissance. Informé de ces démarches, Visconti confisqua les biens de son gendre, qui produisaient le revenu, alors énorme, de quarante mille florins : il ne s'en tint pas là, et tenta de le faire empoisonner à Trévise. Cette tentative n'eut d'autre résultat que de lever les doutes des Vénitiens sur la réalité de la haine du duc et de son ex-général. Le 14 décembre 1425, Carmagnola, admis devant le sénat de Venise, découvrit les machinations et les intrigues de Visconti, peignit le caractère perfide, l'ambition insatiable de ce prince. « Quant à moi, s'écria-t-il, il retient dans ses prisons et ma femme et mes filles, et croit ainsi être maître de moi; mais partout où je me sentirai libre, je croirai avoir trouvé une patrie! Cette cité, qui ouvre un asile aux marchands de toutes les nations et de toutes les religions, n'en refusera sans doute pas un à Carmagnola! J'ai aussi mon métier, que j'apporte dans vos murs : c'est la guerre. Donnez-moi des armes, donnez-les-moi contre celui qui m'a réduit à cette dure nécessité, et vous verrez alors si je sais vous défendre et me venger! » La guerre contre Visconti fut immédiatement résolue : Carmagnola, nommé généralissime des forces vénitiennes et florentines, ouvrit la campagne par le siége de Brescia, qu'il prit le 20 novembre 1426. Après des succès variés, il défit à Macalo, le 11 octobre 1427, l'armée milanaise commandée par Carlo Malatesta, qui fut fait prisonnier avec huit mille gendarmes. La plus grande partie des prisonniers avaient servi sous Carmagnola; ils trouvèrent d'anciens frères d'armes parmi les vainqueurs : aussi, dans la nuit, furent-ils presque tous mis en liberté sans rançon. Les commissaires vénitiens se plaignirent aigrement à Carmagnola de ce qu'il laissait ainsi échapper, par une humanité imprudente, tous les fruits de sa victoire. Celui-ci ordonna qu'on rassemblât les prisonniers qui étaient dans son camp; il ne s'en trouva que quatre cents : « Puisque mes soldats, leur dit-il, ont rendu la liberté à vos compagnons, je ne veux pas leur céder en générosité; allez, vous êtes libres aussi. » Cette conduite indépendante blessa vivement le conseil des dix, qui commença à préparer la perte de Carmagnola. Celui-ci poursuivit le cours de ses victoires, prit Montechiaro, Orci, Pontoglio, et battit Niccolo Piccinono, le meilleur des généraux milanais. Accablé par des pertes aussi réitérées, Visconti sollicita et obtint la paix. Il rendit à Carmagnola sa famille et ses biens. En 1431, les Vénitiens ayant repris les armes contre Visconti, Carmagnola fut de nouveau placé à la tête d'une armée. Mais cette campagne lui fut défavorable : maltraité à Soncino le 17 mai, il fut, le 20 du même mois, spectateur impuissant de la destruction de la flotte vénitienne, et laissa s'écouler l'année sans faire aucune action d'éclat. Un tel capitaine ne pouvait cesser de vaincre sans être soupçonné de trahison. Vainement expliquait-il son repos forcé par une épizootie qui avait démonté la plus grande partie de sa cavalerie, et réduit ses ennemis à une inaction semblable : le sénat voulut se venger de l'inconstance de la fortune. En avril 1432, il invita Carmagnola à se rendre à Venise pour y conférer des affaires de l'État : les patriciens les plus distingués allèrent au-devant de lui et lui firent cortége jusqu'au palais du doge, où des marques de respect et d'estime lui furent prodiguées. On simula une discussion, et on la prolongea bien avant dans la nuit : Carmagnola fut alors invité à envoyer sa suite prendre quelque repos. Aussitôt qu'il fut seul, les sénateurs le firent garrotter et livrer à la torture, quoique encore souffrant de ses récentes blessures. On ne put lui arracher aucun aveu, et nulle preuve ne vint l'accabler. Cependant, le 3 mai 1432, après une procédure restée mystérieuse, Carmagnola fut conduit sur la place de Saint-Marc, un bâillon sur la bouche, et sa tête tomba entre les deux colonnes qui sont devant le palais ducal.

Les infortunes de ce général ont souvent été prises pour sujet par des auteurs dramatiques, entre autres par Manzoni, dans une tragédie intitulée *il Conte di Carmagnola;* Milan, 1820, traduite en français par Fauriel, 1823, in-8°.

A. DE L.

Andrea Belli, *Bibliot. Mediolan.* — Sanuto, *Vite de' duchi di Venezia.* — Navagero, *Storia Veneziana.* — Platina, *Historia Mantuana.* — Simoneto, *Vita Francisci Sfortiæ.* — Sismondi, *Hist. des rép. ital.*, VIII. — Leo et Botta, *Hist. de l'Italie.* — Daru, *Hist. de la rép. de Venise.*

*CARMAGNOLE (*André*), oratorien français, né à Cotignac le 9 mars 1619, mort le 5 décembre 1688. Le 27 janvier 1637, il entra dans l'ordre de l'Oratoire à Aix, puis il enseigna les belles-lettres à Marseille et à Beaune. Ordonné prêtre le 19 mars 1643, il s'adonna à la prédication, devint supérieur de l'Oratoire de Beaune en 1649, et fut, peu après, élu théologal de chapitre et supérieur de l'hôpital. Il exerça ces fonctions pendant vingt ans avec zèle et piété, et son mérite le fit choisir en 1669 pour gouverner l'Oratoire de Rouen avec le titre de procureur général, visiteur et assistant; enfin il fut nommé supérieur général de la maison Saint-Honoré, à Paris. Le P. Carmagnole a laissé le *Recueil des statuts constitutifs de l'ordre de l'Oratoire;* Paris, 1684.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

CARMATH, fondateur d'une secte musulmane, vivait au troisième siècle de l'hégire. Il était né à Hamdan-Carmath, village près de Coufah, ce

qui a fait donner quelquefois à ce sectaire le nom de Hamdan; quant au nom de Carmath, sous lequel il est plus connu, il lui fut donné, selon les uns, parce qu'il avait les yeux rouges; selon d'autres, parce qu'il avait les pieds courts et ne pouvait faire que de petits pas. Quoi qu'il en soit, Hamdan, fils d'un homme de condition obscure nommé El-Aschath, contracta des liaisons avec un missionnaire de la secte des Ismaéliens, embrassa leurs doctrines, et les répandit dans les environs de Coufah. Bientôt il obtint un tel ascendant sur ses adhérents qu'il entreprit d'établir parmi eux la communauté des biens, et jusqu'à celle des femmes. Il ne s'en tint pas là, et enseigna le mépris pour toute révélation, ne craignant pas de publier hautement que, par la connaissance de la doctrine qu'il prêchait, les fidèles étaient dispensés du jeûne, de la prière, de l'aumône; qu'ils pouvaient égorger les ennemis de leurs croyances, piller leurs biens, en un mot, fouler aux pieds toutes les lois. — Les Carmathes commencèrent à se montrer sous le khalife Aboul-Abbas-Ahmed-el-Motadhed-Billah, qui fit pour arrêter leurs progrès des efforts toujours constants, sinon toujours heureux. Cette secte de fanatiques ensanglanta près d'un siècle l'Arabie, la Syrie et l'Égypte.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — Noël des Vergers, *Arabie*, dans l'*Univers pittoresque*.

*CARMEJANE (*Joseph-Charles*, baron DE), général français, né à Menerbes en juillet 1772, mort à Avignon le 14 décembre 1830. Il entra comme élève du roi au collége de Beaumont-en-Auge, et en sortit pour faire partie de l'École militaire de Paris. En 1789, admis comme lieutenant au régiment de la Fère (artillerie), il était capitaine le 20 septembre 1792, à Valmy, commandant à l'armée de la Moselle, puis à celle du Danube. Il fit en cette qualité toutes les campagnes de 1793 à 1801, et se distingua ensuite à bord de la flottille réunie à Boulogne pour porter nos soldats en Angleterre. En 1807, Carmejane organisa le service des forges en Piémont, puis la défense des côtes de l'Adriatique. Il fut chef de l'état-major d'artillerie de l'armée d'Italie, assista en 1809 à la bataille de Wagram, et, enfermé dans Gênes, il conserva en 1814 le drapeau français, même après l'abdication de Napoléon. Il prit sa retraite en 1816, comptant dix-sept campagnes et plusieurs blessures.

Barjavel, *Dictionnaire historique de Vaucluse*. — *Vict. et Conq. des Français*. — *Monit. univ.*

CARMELI (*Michel-Ange*), helléniste et hébraïsant italien, de l'ordre des Frères Mineurs de Saint-François, né à Citadella, dans le Vicentin, le 27 septembre 1706; mort à Padoue le 15 décembre 1766. Il fut baptisé sous le nom de *Zénon*, et fit ses premières études sous la direction de prêtres séculiers. Mais plus tard il entra dans l'ordre mineur de Saint-François, où il adopta les prénoms de *Michel-Ange*. Il étudia la philosophie, la théologie et les belles-lettres successivement à Vérone, Padoue, Rome et Udine. En 1739 il fut nommé définiteur de son ordre, et en 1744 professeur des langues orientales à l'université de Padoue, et membre de l'Académie *dei Ricovrati*. Il passa le reste de sa vie à Padoue, où il dota le couvent de Saint-François-Majeur d'une bibliothèque. Dans les dernières années de sa vie, il avait encore été nommé commissaire visiteur de son ordre pour la province de Rome. On a de lui: *Ragionamento sopra il fenomeno apparso la notte del* 16 *dicembre dell' anno* 1737, dans la *Raccolta Calogeriana*, tom. XVIII, p. 464; — *Panegirici de S.-Pietro d'Alcantara e del B. Giuseppe da Lionesse, capuccino;* Venise, 1738, in-8°; — *il Filolipo;* Venise, 1702, in-4° (recueil de poésies diverses); — *Lacermi* (anagramme de Carmeli) *in Militem Gloriosum Plauti commentarius, et ejusdem fabulæ interpretatio italicis versibus concinnata;* Venise, 1742, in-4°; — *Tragedie di Euripide, coll' aggiunta dei frammenti ed epistole greco-italiane in versi illustrati di annotazioni al testo greco ed alla traduzione;* Padoue, 1743-1754, 20 vol. in-8° (ouvrage recommandé par Paitoni); — *Pro Euripide et novo ejus italico interprete dissertatio* (contre la critique de Reiske de Leipzig); Padoue, 1750, in-8°; — *Oratio apologetica ad præclarissimum et rectorem Cotuniani Patav. Collegii Antonium strategum* (en grec); Padoue, 1750, in-8° (pour la défense de son *Euripide*, comme le précédent); — *Storia di varii costumi sacri e profani degli antichi sino a noi pervenuti, con due dissertazioni sopra la venuta del Messia;* Padoue, 1750, et 2ᵉ édit., 1761, 2 vol. in-8°; — *il Pluto di Aristofane, tradotto in versi italiani, col testo greco a fronte;* Venise, 1752, in-8°; — *Dissertazioni tre, nelle quali si spiega un luogo di Erodiano, la voce* Ἐνοσιχθῶν, *scuotitore della terra, epiteto dato a Nettuno in Omero, e trattasi della poesia lirica;* Padoue, 1756, in-8°, et plus tard incorporées à *l'Histoire des costumes variés;* éd. de 1761; — *il Concilio degli Dei*, Θεοῦ ἀγορά, *poema in versi greci ed italiani, in lode di S. E. Lorenzo Morosini, detto procuratore di S.-Marco;* Padoue, 1757, in-4°; — *Spiegamento dell' Ecclesiaste sul testo ebreo, o sia la morale del uman vivere insegnata da Salomone;* Venise, 1765, in-8°; — *Spiegamento della Cantica sul testo ebreo, opera postuma;* Venise, 1767, in-8°; — *Dissertazioni varie filologiche, edizione postuma;* Rome, 1768, in-4°. — On a encore de lui les ouvrages suivants, dont le manuscrit est conservé dans la bibliothèque de Padoue: *Quattro libri degli Stratagemmi di Polieno, tradotti dal greco in italiano, col testo a fronte;* — *Elogio d'Omero, dal greco tradotto in latino;* — *Spiegazione di vocaboli ebraici e greci;* — *Glossario di voci greche, epiteti degli Dei, illustrati in lingua latina;* — *Origine dei nomi delle divinità pagane;* — *Commodo, figliuolo di Marco, et-*

timo imperatore de' Romani, tragedia tratta dalla storia che si legge in Erodiano; — Dissertazione sull' abuso del metodo matematico nella teologia morale; — Risposta ad una lettera sopra una dissertazione stampata intorno il passagio del mar Rosso.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.*

*CARMENI (*François*), nouvelliste italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut secrétaire de l'Académie des Incogniti, à Venise. On a de lui : *Novelle amorose de' signori academici incogniti;* Crémone, 1642, in-8°; Venise, 1651, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon.*

*CARMICHAEL (*Frédéric*), théologien anglais, né à Mommail en 1708, mort en 1751. Il fut élevé au collége Marechal à Aberdeen, et nommé ministre de la paroisse de Mommail en 1737. En 1743 il passa à la paroisse d'Inverness, et en 1747 il vint exercer le sacerdoce à Édimbourg, où il resta jusqu'en 1751. Il a laissé un volume de *sermons* estimés.

Rose, *New biog. Dict.*

*CARMICHAEL (*Gerrhon*), théologien anglais, né à Glasgow en 1682, mort dans la même ville en 1738. Il fut élevé à l'université de Glasgow, et attaché à la paroisse de Mommail en qualité de ministre. En 1772, il fut nommé professeur de philosophie morale à l'université. On a de lui : un commentaire sur le *de Officio hominis* de Puffendorf.

Rose, *New biog. Dict.*

*CARMIGNANI (*Jean-Alexandre*, chevalier DE), jurisconsulte italien, né près de Pise en 1768, mort dans cette ville le 29 avril 1847. Il fit d'excellentes études à Arezzo, et se fit recevoir docteur en droit à Pise. De là il se rendit à Florence, où il pratiqua le barreau avec distinction. En 1799, il fut nommé juge de paix à San-Miniato, et, malgré les difficultés de l'époque, il sut se concilier l'estime générale. Le gouvernement le désigna pour être professeur de droit criminel à Pise. Avant d'accepter, Carmignani déclara qu'il allait enseigner des doctrines entièrement opposées à la peine de mort. Quelque temps après, nommé juge d'une cour criminelle, il refusa cette charge, parce que les lois continuaient à prononcer la peine de mort. « Je ne puis me placer, disait-il , entre mes devoirs comme magistrat et ma conscience comme homme; je ne puis aller appliquer à des malheureux une punition de sang que, du haut de la chaire, j'ai qualifiée d'inutile, d'injuste et d'atroce. » — Il se consacra alors avec une nouvelle ferveur à sa profession, pour tâcher d'arracher autant que possible des victimes au bourreau. Ses succès furent éclatants, et ses plaidoyers, encore admirés aujourd'hui, lui acquirent la réputation d'un des plus grands orateurs du barreau florentin. Un talent particulier pour la déclamation contribuait beaucoup à donner de la puissance à ses discours, toujours accompagnés d'un langage d'action très-éloquent. Carmignani a publié : *Théorie des lois civiles;* Florence, 1797; — *la Jurisprudence criminelle;* Florence, 1798; — *Juris criminalis elementa;* Pise, 1803; — *sur le Théâtre d'Alfieri;* Florence, 1807; — *Observations sur un projet de code rural;* et plusieurs excellents morceaux *sur la poésie et la littérature.*

Rabbe, *Biographie des Contemporains.*

CARMINATI (*Bassiano*), médecin italien, né à Lodi, d'une famille noble, en 1750; mort à Milan le 8 janvier 1830. Élève de l'université de Pavie, il pratiqua quelque temps la médecine à Lodi, et publia dans cette ville son premier ouvrage. Le succès qu'obtint ce livre valut à Carminati, alors âgé de vingt-huit ans, la place de professeur de thérapeutique générale, de matière médicale et de pharmacologie à l'université de Pavie. Il ne quitta l'enseignement qu'en 1810, et fut nommé, deux ans après, membre pensionné de l'Institut des sciences, lettres et arts d'Italie. On a de lui : *de Animalium ex mephitidibus et noxiis halitibus Interitu ejusque proprioribus causis;* Lodi, 1777, in-4°; — *Ricerche sulla natura e sugli usi del succo gastrico in medicina ed in chirurgia;* Milan, 1785, in-4°; — *Opuscula therapeutica;* Pavie, 1788, 4 vol. in-8°; — *Hygiene, Therapeutica et Materia medica;* Pavie : 1791, 4 vol. in-8°; il parut une traduction allemande de cet ouvrage, Leipzig, 1792-1796, et une traduction italienne sous le titre suivant : *Igiene, Terapeutica e Materia medica del prof. Carminati, tradotte e compendiate dal dott. Fr. Acerbi;* Milan, 1813, 2 vol. in-8°; — *Saggio di alcune ricerche sui principii e sulla virtù della radice di Calagula;* Pavie, 1791, in-8°; — *Jacobi Sacchi, phil. medic. et chirurg. doctoris in principia theoriæ Brunionanæ, Animadversiones;* Pavie, 1793 : cet ouvrage, publié sous le nom de *Jacques Sacchi*, est une réfutation de la doctrine de Browne; — *Elogio funebre di Lazzara Spallanzani;* Pavie, 1799; — *Prolusione agli studi dell' università di Pavia per l'anno scolastico* 1809-1810, *detta in lode di Gio-Battista Borsieri;* Milan, 1823, in-4°; — *Memoria sull' indurimento cellulare nei neonati;* Milan, 1823, in-4°; — *Rapporto fatto all' Instituto sulla corteccia americana della china bicolorata a pitaja;* Milan, 1825, in-8°; — *Relazione de' nuovi chimici alcali e solfate di chinina e di cinconina, e dei loro nuovi usi medicinali;* Milan, 1829, in-8°; — *delle Acque minerali artefatte e native del regno Lombardo-Veneto;* Milan, 1829, in-8°; — *Sopra nuovi medici Usi del Colchico autunnale;* — *Sulla Virtù e sugli Usi medicinali del tasso baccato;* — *Sulla Glossitide*, dans les *Mémoires* de l'Institut des sciences et des arts.

Tipaldo, *Biograf. degli Ital. illustr.*, t. IX.

CARMINE. *Voy.* LIPI.

*CARMOIS (*Charles*), peintre d'histoire, vivait du temps de François Ier. Il peignit la

voûte de la Sainte-Chapelle de Vincennes. François Ier, ayant appelé de Bruges un certain Jans, tapissier de cette ville, fit exécuter les premières grandes tapisseries de haute-lisse qu'on ait fabriquées, dit-on, en France. Charles Carmois fit un certain nombre de cartons pour ces tapisseries.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*CARMOLY (*Éliacin*), rabbin et orientaliste français, né en 1805. Il fut rabbin en Belgique, et la Société asiatique de Paris l'a compté parmi ses membres. On a de lui : *Ode hébraïque et française en l'honneur de S. M. Philippe Ier, roi des Français, à son avénement au trône ;* Metz, 1830, in-12 ; — *Biographie des Israélites anciens et modernes ;* — *Histoire littéraire des Hébreux au moyen âge ;* — *Contes chaldéens.*

Quérard, *la France littéraire.* — Beuchot, *Journal de la librairie.*

*CARMON (*D. Jacques*), jurisconsulte et canoniste allemand, né à Rostock le 2 mars 1677, mort le 25 juillet 1743 dans la même ville. Issu d'une famille noble qui s'était rendue célèbre en Angleterre sous Henri VIII, il étudia dans sa ville natale la théologie ; mais plus tard il fit ses études de droit aux universités de Wittemberg et de Iéna. De retour à Rostock, il fut nommé en 1709 archiviste et secrétaire d'Académie, et en 1706 procureur du consistoire protestant. En 1712 il occupa la chaire d'éloquence et de belles-lettres, et en 1718 il devint professeur des Pandectes. On a de lui : *Disp. de præludiis naturalibus torturæ ;* Rostock, 1707. in-4° ; — *Disput. de remunerationibus principum erga ministros, præprimis ob bene merita ;* ibid., 1712, in-4° ; — *Disp. de eloquentia extraordinaria ;* ibid., 1712, in-4° ; — *Oratio de nomine divorum non sine nomine ;* ibid., 1714 ; — *de Palladiis civitatum ;* 1715 ; — *Rede von den Vorechten der Lutherischen Reichsstände* (Discours sur les prérogatives des États luthériens de l'Empire), 1717 ; — *de Triborianismo suspecto et non suspecto ;* 1718 ; — *de Sponsalibus illustrium incunabulis ;* 1718 ; — *de Scientiis quæ jurisprudentiæ studium potissimum adjuvant et exornant ;* 1720 ; — *de Retentione Mercedis famuli, domino permissa ;* 1723 ; — *de Orthodoxia Ictorum ;* 1729 ; — *de Intimatione per tabellionem privata ;* 1729 ; — *de Regula : Frustra leges invocat, qui contra leges committit ;* 1731 ; — *de Pactis inter creditorem et debitorem in validio ;* 1731 ; — *de Abdicatione liberorum secundum principia juris civilis, morum Germanorum, et juris Lubecensis ;* 1733 ; — *de Repudio propter errorem bonorum fortunæ occasione statuti Hamburgensis ;* 1733 ; — *de Diverso Hypothecarum jure occasione constitutionis Megapol. de Q.* 1644 *enucleatæ ;* 1733 ; — *de Remediis suspensivis ordinariis in Megapoli consuetis ;* 1733 ; — *de Præsumto Ordine Mortalitatis commorientium in linea recta ;* 1734 ; — *de Intercessione feminarum pro capite damnatis ;* 1734 ; — *de Separatione Bonorum in creditorum concursu, ad quinquennium non restricta ;* 1734 ; — *Principia quædam doctrinæ de dominio,* 1734 ; — *de Jurisdictione in legatos, eorumque comites, præsertim statuum S. R. J. German. in comitiis ;* 1736 :

Moser, *Jetztlebende Rechtsgelehrte* (Jurisconsultes contemporains, c'est-à-dire du dix-huitième siècle). — *Gelehrtes Europa* (l'Europe savante), I, 298.

CARMONA (*Alphonse*), historien espagnol, natif de Prieso, vivait au seizième siècle. On a de lui : *Relacion del descubrimiento y conquista de la Florida,* en collaboration avec *Jean Coles.*

Antonio, *Bibl. hisp. nova.*

CARMONA (*Jean* DE), médecin espagnol, natif de Séville, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut médecin de l'inquisition à Ellerena, dans l'Estramadure. On a de lui : *Tractatus, An astrologia utilis sit medicis ?* Séville, 1582, in-8° ; — *Praxis utilissima, ac ad curandam cognoscendamque pestilentiam apprime necessaria, sive de peste et febribus cum puncticulis vulgo Tabardillo, adversus Joannem Fragosum, qui negaverat pestilentes esse hujusmodi febres ;* Séville, 1590, in-8°.

Antonio, *Bibl. hisp. nova.* — Éloy, *Dict.* — *Biographie médicale.*

CARMONA (don *Francisco-Ximenès* DE), médecin espagnol, né à Cordoue, vivait en 1616. Il fut professeur d'anatomie à l'université de Salamanque, puis il vint exercer la médecine à Séville. On a de lui : *Tratado de la grande excelencia de la agua y de sus maravillas virtudes, calidades y eleccion y del buen uso de enfriar con nieve* (Traité de l'excellence et des vertus de l'eau ; ainsi que de l'emploi et du parti qu'on peut tirer de la neige) ; Séville, 1616, in-4°.

Antonio, *Bibl. hisp. nova.*

CARMONA (don *Salvador*), graveur espagnol, né à Madrid en 1730, mort dans la même ville en 1807. Ses dispositions pour la gravure lui valurent la protection du gouvernement espagnol, qui l'envoya se perfectionner à Paris, sous les leçons de Charles Dupuis. Il fit de tels progrès, que l'Académie de peinture française l'accueillit dans son sein. De retour dans sa patrie en 1760, il se maria avec la fille du peintre Raphaël Mengs. Les gravures de Carmona se distinguent par la fermeté du trait et le moelleux des chairs. Les principales sont : *l'Histoire écrivant les Fastes de Charles III, roi d'Espagne,* d'après Solimène ; — *la Résurrection,* d'après Carle Vanloo ; — *l'Adoration des Bergers,* d'après Pierre ; — *la Vierge et l'Enfant Jésus,* d'après Van-Dyck ; — les *Portraits de Boucher* et *de Colin de Vermont,* gravés pour sa réception à l'Académie.

Arnault, Jouy, etc., *Biog. nouvelle des Contemp.* — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire hist.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

CARMONTELLE, littérateur français, né à Pa-

ris le 25 août 1717, mort dans la même ville le 26 décembre 1806. Ce créateur d'un genre léger, mais ingénieux, est un de ces hommes de lettres qui ont eu le grand avantage de venir à propos, et dans le siècle où ils pouvaient le mieux réussir. Carmontelle fut bientôt recherché dans les sociétés de la capitale pour deux talents de différente nature : peintre amateur, il composait très-rapidement des portraits et des tableaux transparents d'un effet piquant et varié; auteur sans prétention, il écrivait avec la même facilité de petites pièces offrant le développement d'un *proverbe*, et auxquelles on en donna le nom. Ces spirituelles esquisses furent bientôt représentées dans tous les salons; elles formaient surtout le répertoire de ceux qui voulaient, sans théâtre, jouer la comédie à la campagne. Ces jolies bagatelles ne firent pas seulement la réputation de l'écrivain, elles lui procurèrent une place agréable et avantageuse chez le duc d'Orléans. Ce prince, qui s'était déjà attaché Collé en qualité de lecteur, conféra le même titre à Carmontelle, et en fit, de plus, l'ordonnateur de ses fêtes.

Après la mort de son protecteur, Carmontelle jouissait encore d'une honnête aisance, rehaussée par l'empressement qu'on mettait dans le grand monde à le posséder; mais la révolution, qui fit succéder des scènes si graves à ces divertissements frivoles, influa d'une manière fâcheuse sur sa position. L'homme aimable, qui avait vécu dans toutes les jouissances du luxe, se trouva en proie à la gêne sur la fin de sa carrière. Nos théâtres, où l'on avait souvent mis à profit les idées et les situations dramatiques de ses *Proverbes*, auraient dû s'acquitter d'une dette en venant à son aide; ce fut un établissement d'une espèce bien différente qui lui procura des ressources inespérées : le mont-de-piété, auquel on n'eût soupçonné aucun rapport avec la littérature, lui avança une somme assez forte *sur le dépôt de ses manuscrits;* et, il faut le dire, un tel prêt sur un tel gage n'était pas moins un hommage rendu à la probité qu'au talent de l'auteur.

Les *Proverbes* de Carmontelle (Paris, 1768-1781, 8 vol. in-8°), qui ont eu plusieurs éditions et dont on a publié deux nouveaux volumes depuis sa mort, sont encore représentés et même lus avec plaisir. Il est tel de ses successeurs dans ce genre qui a mis peut-être plus de *traits* dans son dialogue, mais aucun ne l'a surpassé dans la vérité des caractères et le naturel du langage. Son *Théâtre de campagne* (Paris, 1775, 4 vol. in-8°) est beaucoup moins estimé, quoiqu'il ne soit pas sans quelque mérite. Le talent de Carmontelle, si original et si vrai dans la comédie des salons, se trouvait, à ce qu'il paraît, moins à l'aise sur la scène publique. Pendant sa longue carrière, il n'y fit jouer qu'une seule pièce en un acte, *l'Abbé de plâtre*, qui n'eut pas, à beaucoup près, le succès de ses *Proverbes*. Il se borna dès lors à cultiver le genre où il excellait. Que d'écrivains n'ont pas eu tant de sagesse! [*Enc. des g. du m.*].

Clément et Delaporte, *Anecdotes dramatiques*, t. III, p. 91. — Jullien, *Histoire de la poésie française à l'époque impériale*, t. II, p. 424. — Desessarts, *les Siècles litt.* — Quérard, *la France littéraire*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

*CARMOUCHE (*Pierre-Frédéric-Adolphe*), auteur dramatique, né à Lyon le 9 avril 1797. Ses premiers pas au théâtre furent très-heureux, et il devint bientôt, avec ses nombreux collaborateurs, le fournisseur obligé des scènes secondaires. Ses ouvrages se recommandent par l'esprit d'à-propos et la finesse des détails. Il épousa, en 1824, M[lle] Jenny Vertpré, charmante actrice du théâtre des Variétés, celle à qui l'on reconnaissait *le plus petit pied de France et de Navarre*, et qui avait eu de si brillants débuts à la Porte-Saint-Martin dans la *Pie voleuse*. Sans vouloir donner ici la trop nombreuse liste des ouvrages de Carmouche, nous mentionnerons parmi ceux qui ont eu le plus de succès : *le Précepteur dans l'embarras ; le Vampire*, d'après lord Byron, avec Ch. Nodier et Jouffroy : ce mélodrame fit la réputation de l'acteur Philippe, et valut au pauvre comédien un refus de sépulture religieuse lorsqu'il mourut; — *la Lune de miel* et *l'Espionne russe*, avec Mélesville. *L'Espionne russe* fut jouée en 1829 : cette pièce, épisode de la campagne de Russie, offrit le singulier spectacle des soldats de l'empire portant la cocarde blanche; cette concession et le tableau des misères de la retraite rendirent indulgente la censure si soupçonneuse de la restauration. Puis vinrent *le Petit homme rouge*, qui eut un très grand succès; *les Duels, ou la Famille Darcourt ;* les *Deux Forçats ;* et surtout *la Permission de dix heures*, vaudeville inspiré par deux tableaux célèbres; il le composa avec Mélesville, son associé fidèle dans presque toutes ses œuvres dramatiques.

T.-Albert B.

Quérard, *la France littéraire*. — Beuchot, *Journal de la libr.* — *Journaux de théâtre*.

CARMOY (*Gilbert*), médecin et physicien français, né à Paray-le-Monial le 6 décembre 1731, mort le 21 février 1815. Il fit ses premières études chez les jésuites de Paray, sa philosophie à Lyon, et se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier. Arrêté en 1793, il fut élargi par le comité de surveillance, à la condition de sortir pour visiter seulement les malades patriotes. Carmoy répondit noblement que, comme médecin, il ne connaissait pas d'opinion. Le comité dut céder devant cette généreuse fermeté. On a de Carmoy : *Topographie de Paray*, mémoire qui valut une médaille d'or à l'auteur en 1789; — *Sur la Catalepsie et l'Hydrophobie* (dans le *Journal de physique*), germinal an VIII; — *Sur l'Écoulement électrique des fluides dans les vaisseaux capillaires*, observations adressées à la Mettrie (dans le *Journal de Physique*, an VIII); — *l'Influence des astres est-elle aussi nulle sur la santé qu'on le croit communément?*

mémoire présenté à l'Académie de Mâcon; — *Observations d'une goutte sereine guérie par le galvanisme*; 1810; — *Considérations sur l'éruption cutanée connue en Bourgogne sous le nom de puce maligne* (ou plutôt *pustule maligne*), *une affection gangreneuse de la peau, qui diffère peu de l'anthrax* (dans les *Annales de la Société de médecine de Montpellier*, tom. XXI, p. 379).

La Mettrie, *Journal de Physique*. — *Nouveaux Mémoires de l'Academie de Dijon*. — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*.

*CARNAGO (*Ignazio* DE), théologien italien, de l'ordre des Franciscains, né à Carnago (Milanais), vivait en 1666. Il fut l'un des plus zélés prédicateurs de l'ordre des Capucins, et a laissé : *de Excellentiis B. Virginis Mariæ*; Milan, 1616, in-4°; — *Città di rifugio a' mortali*; ibid., 1655, in-4°; — *Manuale servorum beatæ Mariæ Virginis*, ibid., 1656, in-4°, et Crémone, 1658, in-8°; — *Paradisus spiritualis, in quo agitur de perfectione christiana, de vanitate et infelicitate hujus sæculi, de felicitate religionis et similibus*; Milan, 1663, in-4°; — *Turris sacra, erecta supra firmam petram auctoritatum divinæ sapientiæ ad gloriam magnæ matris Dei, omnium infirmitatum et malorum medicæ cœlestis ac supremæ curatricis*; Milan, 1666.

Denis de Gênes, *Bibliotheca Scriptorum ordinis Capuccinorum*. — Argelati, *Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* CARNARIUS (*Jean*), chanoine et médecin belge. *Voy.* VLEESCHOUWER.

*CARNAVALET ou plutôt KERNOVENOY (*François* DE), financier et magistrat français, né en Bretagne vers 1520, mort à Paris en 1571. Il avait obtenu par ses qualités la charge de premier écuyer du roi Henri II, lorsque ce prince, qui avait eu maintes occasions d'apprécier sa prudence et son rare mérite, le choisit pour gouverneur de son fils le duc d'Anjou, depuis Henri III. La bonne éducation que Carnavalet donna à son élève fit concevoir des espérances qui s'évanouirent lorsque, monté sur le trône, il subit le funeste ascendant de Catherine de Médicis, sa mère. A l'époque où Carnavalet cessa ses fonctions de gouverneur du duc d'Anjou, il était chef de son conseil, surintendant de sa maison, lieutenant de sa compagnie de cent hommes d'armes, et gouverneur de l'Anjou, du Bourbonnais et du Forez. Sa réputation méritée de sagesse, d'expérience et de probité, l'avait rendu l'objet d'un respect si général, que le gouvernement de cette époque, tout perfide et violent qu'il était, ne crut pas pouvoir se dispenser parfois de recourir à ses conseils, malheureusement trop peu suivis. A sa mort, il fut inhumé dans l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, où le chancelier de Chiverny, son intime ami, lui fit ériger un tombeau avec une inscription élogieuse. On a attribué à Carnavalet la construction de l'hôtel qui porte son nom, dans la rue culture Sainte-Catherine, à Paris; monument tel que l'entendaient les maitres dans le seizième et le dix-septième siècle. Ce n'est point lui qui le fit bâtir, mais bien le président de Ligneris, vers 1550; et ce fut le fils de ce dernier qui le vendit, après la mort de Carnavalet, à sa veuve Françoise de la Baume, mariée en premières noces au comte de Montrevel. Androuet du Cerceau en donna les plans, et Jean Goujon l'orna de statues; on lui attribue celles de la Force et de la Vigilance. La construction, interrompue pendant plus d'un demi-siècle, fut terminée en 1634 par Mansart, qui respecta l'œuvre de ses devanciers, et sut accorder avec beaucoup d'art les constructions nouvelles avec les anciennes. Ce curieux monument est menacé d'être vendu et démoli, comme celui de la Trémouille, lorsqu'on mettra à exécution, dans quelques années, l'alignement projeté de ce quartier. P. LEVOT.

Le P. Anselme, *Histoire des grands officiers de la couronne*. — Dulaure, *Histoire de Paris*. — Sismondi, *Histoire des Français*.

CARNÉ (.... DE), romancier français, vivait en 1758. Il a laissé : *Histoire de la comtesse de Montglas*, ou *Consolations pour les religieuses qui le sont malgré elles*; Paris, 1756, 2 vol. in-12; — *l'Univers perdu et recouvré par l'Amour*, suivi d'*Iphis et Amaranthe*, ou *l'Amour vengé*; Amsterdam, 1758, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

*CARNÉ (*Louis* MARCEIN, comte DE), publiciste français, né à Quimper en 1804. Issu d'une famille qui occupe une place distinguée dans l'histoire de la province, il entra au ministère des affaires étrangères en 1825, puis dans la diplomatie, où il obtint les titres d'attaché et de secrétaire d'ambassade. Il se retira de cette carrière en 1831, fut nommé membre du conseil général du Finistère en 1833, et député en 1839. Il se mêla alors activement aux débats politiques, extérieurs ou intérieurs. La question d'Orient attira d'abord son attention; il la plaça sur son véritable terrain, lors de la discussion au sujet de l'augmentation des forces navales. Ce fut lui qui, au commencement de la session de 1845, proposa de blâmer la conduite du cabinet au dehors, et qui remplaça au ministère des affaires étrangères M. Drouyn-de-Lhuys, destitué pour avoir voté en faveur de cette proposition. M. de Carné s'occupa aussi de la liberté d'enseignement au point de vue catholique; et, dans ce but sans doute, il proposa d'affranchir du certificat d'études les aspirants au baccalauréat ès lettres. Après la révolution de Février, il reprit ses travaux de publiciste pendant que M. Drouyn-de-Lhuys devint ministre des affaires étrangères. Outre de nombreux articles publiés dans les recueils périodiques et surtout la *Revue des Deux Mondes*, on a de M. de Carné : *du Système de l'Équilibre, à l'occasion de la nationalité polonaise*; Paris, 1831; — *Vues sur*

l'histoire contemporaine; Paris, 1833; — *des Intérêts nouveaux en Europe depuis la révolution de* 1830; 1838, 2 vol. in-8°; — *du Gouvernement représentatif en France et en Angleterre*; Paris, 1841. V. R.

Quérard, *la France littéraire*. — Beuchot, *Journal de la Librairie*. — Lesur, *Annuaire hist.* — *Dict. de la conversation*.

CARNÉADE, célèbre philosophe grec, né à Cyrène, ville de Libye, vers la troisième année de la 110e olympiade (213 ans av. J.-C), et mort la 3e année de la 161e olympiade (126 av. J.-C.), après avoir longtemps gouverné avec éclat l'Académie. Cette école, fondée par Platon, avait subi entre les mains de ses successeurs de profondes altérations. Déjà Speusippe et Xénocrate avaient laissé dériver la doctrine de leur maître vers le pythagorisme. Arcésilas, prétendant ramener l'Académie à sa pureté primitive, et la retremper aux sources mêmes de la méthode de Socrate, l'avait égarée plus gravement encore en la jetant dans un scepticisme qui était bien loin de la pensée de celui qui avait combattu toute sa vie, au profit de la vérité et de la vertu, le dogmatisme ambitieux des physiciens et les vaines subtilités de la sophistique. Le goût ou plus exactement la manie des controverses, une tendance prononcée vers les jeux d'esprit et les luttes de parole, la négation de tout critérium à l'aide duquel on peut distinguer le vrai du faux, et par suite la négation de toute science; d'autre part, la vraisemblance accordée comme règle de la conduite; un compromis entre le doute absolu de Pyrrhon et les exigences du sens commun : tel est l'héritage que Carnéade reçut des mains d'Hégésinus, troisième successeur d'Arcésilas.

Carnéade passe pour le fondateur de l'Académie nouvelle. Bien que Diogène de Laërte donne ce titre à Lacyde, successeur immédiat d'Arcésilas, le témoignage de Cicéron nous permet d'affirmer que la doctrine d'Arcésilas se maintint dans son intégrité jusqu'à Carnéade.

Quelles sont maintenant les innovations introduites par ce dernier dans l'Académie moyenne? Arcésilas avait suspendu toute spéculation entre le oui et le non, la thèse et l'antithèse; mais il avait fixé la pratique à l'un des deux contraires. Carnéade, tout en niant comme Arcésilas la possibilité de connaître la vérité avec certitude, n'alla pas comme lui jusqu'à nier l'existence même de la vérité. L'évidence nous fait défaut; mais nous avons la vraisemblance, dont le sage peut se contenter dans la pratique de la vie, et qui est aussi sa seule règle pour la spéculation. Aux yeux d'Arcésilas, il n'y a pas de vérité; et l'on peut soutenir avec une égale autorité le pour et le contre en toutes choses. Il y a de la vérité, dit Carnéade, mais aux dieux seuls il est donné de la comprendre pleinement et sans voile : votre intelligence ne perçoit que des apparences plus ou moins confuses, non ce qui est vrai, mais seulement ce qui est vraisemblable; et cette lumière, si incertaine, si faible qu'elle soit, nous permet encore d'*opiner*. Carnéade reconnaissait que la suspension absolue du jugement est un état impossible, et qu'on ne peut accorder à l'homme d'agir après lui avoir défendu de juger. Il était en cela fidèle à la pensée de Socrate, qui n'avait jamais séparé la science de la vertu.

La doctrine de Carnéade sur la vraisemblance tient étroitement à la polémique qu'il engagea contre les stoïciens sur la question du critérium de la vérité. Les stoïciens, les plus fermes représentants de l'opinion dogmatique à cette époque, avaient placé le critérium de la vérité dans la sensation, qui, en même temps qu'elle modifie notre nature? représente un certain objet. Carnéade accordait que toute sensation se manifeste elle-même, et manifeste son objet; mais il niait qu'elle le manifestât tel qu'il est. La sensation est, selon lui, comme un témoin infidèle qui rapporte indistinctement le vrai et le faux; et par conséquent on ne peut lui accorder aucune créance. La sensation ne saurait être un critérium sûr qu'à la condition de représenter invariablement les choses telles qu'elles sont dans la réalité. Or, il n'y a pas de sensation qui ne représente en même temps le vrai et le faux. Rien n'est moins juste que de la comparer à l'empreinte que marque un cachet sur la cire. Car si la représentation sensible était l'empreinte de l'objet extérieur dans l'âme, un même objet ne saurait produire dans le même individu plusieurs empreintes, c'est-à-dire plusieurs représentations différentes. On ne peut donc pas dire que la sensation soit un critérium du vrai. Carnéade ne s'arrêtait pas là : il dirigeait contre la raison les mêmes attaques, pour aboutir à cette conclusion, qu'il n'existe pas de moyen de distinguer le faux du vrai. Et, pour assurer et confirmer cette conclusion, il citait les illusions des sens, les erreurs de la raison, armes éternelles du scepticisme. C'est alors que, reconnaissant qu'il est impossible au sage de retenir toujours son jugement, il proposait sa doctrine de la vraisemblance. Nul moyen de reconnaître que nos sensations nous représentent exactement leurs objets; mais par rapport à l'esprit la représentation paraît vraie ou fausse; et, dans le premier cas, elle est vraisemblable, dans le second invraisemblable. Qu'est-ce qu'une représentation vraisemblable en elle-même? C'est celle qui résulte d'une perception déterminée ayant en elle-même une force persuasive qui varie, suivant l'éloignement ou la proximité de l'objet, sa grandeur ou sa petitesse, la force ou la faiblesse de nos sens. De là différents degrés entre la vraisemblance. En outre, toute représentation est associée à d'autres représentations qui la contredisent ou la confirment. Si elle n'est contredite par aucune, elle a un degré de plus de vraisemblance. Si de plus une représentation a été soumise à un examen minutieux, si on a contrôlé avec soin toutes les circonstances particulières d'où on l'a tirée, et

que rien n'ait pu l'affaiblir, elle atteint le plus haut degré de la vraisemblance. Ainsi Carnéade, tout en proclamant après Arcésilas que la certitude échappe aux prises de la raison, établissait une véritable échelle de probabilités, dont le degré le plus élevé permet au sage d'*opiner* aussi bien que d'agir.

Telle est l'œuvre de Carnéade, et la différence qui sépare la nouvelle Académie de la moyenne. Étendant à la spéculation la vraisemblance, qu'Arcésilas avait circonscrite dans le domaine de la pratique, Carnéade exagérait encore son inconséquence, énervait son scepticisme, et ouvrait la porte à la doctrine plus hardie et plus logique d'Ænésidème.

Carnéade ne borna pas sa polémique à la question du critérium de la vérité : avide de luttes, plus curieux de critiquer que de fonder, il passa toute sa vie disputant contre toutes les écoles, attaquant toutes les opinions, les plus raisonnables et les mieux établies comme les plus superstitieuses et les plus fausses, ne reculant pas même devant l'absurde, et recueillant partout les applaudissements d'une jeunesse amoureuse des beaux discours, et de laquelle il ne demandait aucun effort d'esprit. Il prit surtout à parti les stoïciens. Il avait étudié avec soin les ouvrages de Chrysippe, et s'était fait initier à leur dialectique par Diogène de Babylone. Il se servit contre eux de leurs propres armes, les poursuivit sur le terrain de la logique, de la physique et de la morale ; combattit leur théologie et leur interprétation du polythéisme païen ; opposa à leur doctrine de la nécessité de tout ce qui arrive dans la nature, les déterminations libres de la volonté humaine ; et à leur opinion que tout ce qui existe dans le monde a été établi en vue de l'homme, l'ignorance où nous sommes de la fin des choses. En même temps il attaquait la divination et la croyance aux oracles ; et Cicéron exprime plaisamment sa pensée, quand il dit que deux augures ne peuvent se regarder sans rire. Quant à la morale, il frappait d'une main sur les dogmes du Portique, de l'autre sur ceux des sectateurs d'Aristippe, essayant de garder un certain milieu entre la sévérité des uns et la facilité des autres.

Au reste, conforme en cela à l'esprit de son école, il prenait moins souci d'établir ses opinions que de ruiner celles des autres écoles. La contradiction donnait du ressort à toutes ses facultés ; et Valère Maxime nous raconte qu'il se préparait à la lutte en prenant une dose d'ellébore pour se tenir l'esprit plus libre, et pour exciter avec plus de force le feu de son imagination. Il disait souvent lui-même : *Sans Chrysippe, il n'y eût pas eu de Carnéade ;* non pas qu'il ait eu réellement ce philosophe pour antagoniste, mais il se plaisait surtout à combattre ses opinions, et tous ceux qui se portaient pour les soutenir.

La vie de Carnéade n'offre rien de remarquable. Son ardeur pour le travail était si grande qu'elle lui faisait négliger le soin de sa personne, et oublier souvent de prendre de la nourriture. L'éclat extraordinaire de sa voix, la souplesse merveilleuse de son esprit, la richesse inépuisable et l'impétuosité de son éloquence, qu'on a comparée à un fleuve rapide qui entraîne tout ce qu'il trouve sur son passage, la subtilité de ses raisonnements, la vivacité de ses attaques et de ses répliques, attiraient autour de lui une foule de jeunes gens avides de l'entendre, et charmés d'assister à ces controverses qui ressemblaient à de véritables combats, dont il sortait toujours vainqueur. Il excellait, en effet, à embarrasser ses adversaires dans les plis de leurs propres raisonnements, à les étourdir par des objections inattendues, et à les confondre par une argumentation vive et serrée. Le bruit de son nom et la renommée de son éloquence le firent choisir par les Athéniens pour être envoyé à Rome comme ambassadeur. On choisit avec lui Diogène de Babylone, stoïcien, et le péripatéticien Critolaus. Ces trois philosophes étaient envoyés comme avocats pour faire obtenir aux Athéniens la réduction d'un tribut de cinq cents talents, que Rome leur avait imposé pour avoir pillé la ville d'Orope. Pendant la durée de leur ambassade, ils ouvrirent des conférences où la jeunesse de Rome, oubliant ses plaisirs, se rendait en foule. Déjà le mot d'Horace était vrai. L'invasion de la littérature, de la philosophie et des mœurs de la Grèce avait commencé à Rome ; et les vainqueurs s'amollissaient au contact de la civilisation des vaincus. Caton lui-même avait appris la langue grecque, et s'était fait le disciple d'un philosophe pythagoricien. Carnéade tint école d'éloquence. On raconte qu'un jour il prononça une harangue pour louer la justice, et emporta tous les suffrages : le lendemain, il combattit cette vertu avec autant de force et de succès, et réfuta abondamment son discours de la veille. Le vieux Caton, qui était alors censeur, fut effrayé de voir les fondements de tout droit et de toute législation établis et ruinés tour à tour : « Donnons-leur réponse au plus tôt, dit-il au sénat, et les renvoyons chez eux. Ce sont des gens qui persuadent tout ce qu'ils veulent. » Il jugeait que rien n'était plus propre à corrompre les esprits que ces discours où l'on ne peut distinguer le vrai du faux, et qu'en attaquant la justice et la vertu, on attaquait la république elle-même. Six ans avant cette ambassade (154 av. J.-C.), les philosophes avaient été déjà chassés de Rome.

Carnéade semble s'être peu inquiété de mettre entre sa vie et ses principes cette harmonie si rare chez les hommes les plus éminents. Tandis qu'il faisait gloire de renverser tout l'édifice de la logique stoïcienne, on dit qu'en secret avec ses amis il conservait les vieilles traditions du platonisme ; et, tout en déclamant publiquement contre la justice, il donnait des maximes de la plus pure morale (1), et vivait selon les règles

(1) Cette maxime nous a été conservée par Cicéron au l. I, ch. XVIII, du *de Finibus*. « Si l'on savait en secret qu'usc

de la justice. Il manquait de fermeté en face de la mort, et répétait souvent : « La nature saura bien désunir ce qu'elle a composé. » Ayant appris que le stoïcien Antipater, un de ses antagonistes, avait pris du poison, il lui prit une saillie de courage : « Donnez-m'en donc aussi. » — Quoi? lui dit-on. — Du vin miellé, » répondit-il.

Carnéade mourut sans laisser d'ouvrage (1). Après lui l'Académie nouvelle s'éteignit, ou plutôt se traîna sur ses traces entre les mains de rhéteurs sans originalité et de philosophes sans caractère.

B. AUBÉ.

Diog. de Laërt., liv. IV, ch. 9.— Cicéron, *Academ.*, passim ; *de Oratore*, III, 18; *de Nat. Deor.*, III, 12, 14, 17 ; *de Fato*, 11, 14 ; *de Divin.*, I, 4, 7, 13 ; *de Fin. bon.*, III, 17 ; V, 8. — Sextus Empiricus, *Adv. Math.*, c. 166 et sect. 9. — Eusèbe, *Præp. Ev.*, liv. IV, 8 ; liv. XIV, 8. — Aulu-Gelle, XVII, 15. — Elien, liv. III, 17. — Pline, VII, 31. — *Dict.* de Bayle, art. *Carnéade*. — J. Brucker, *Historia philosophiæ*, I, 759 ; VI, 287. — Corsini, *de Carneadis vita*, dans ses *Fasti Attici*, IV, 112. — Tiedmann, *Geschichte der speckulativen Philosophie*, II, 372. — J. Boulez, *de Carneade philosopho* ; Gandavi, 1845. — Verburg, *de Carneade Romam legato* ; Ultraj., 1827.

CARNEAU (*Étienne*), poëte français, né à Chartres au commencement du dix-septième siècle, mort à Paris le 17 septembre 1671. Il étudia d'abord la jurisprudence sous la direction de son père, avocat distingué; puis cultiva les lettres, et s'adonna aux langues grecque, latine, italienne et espagnole. Renonçant jeune encore au monde, ainsi qu'à une charge d'avocat au parlement de Paris, il entra dans la congrégation des Célestins en 1630, et mourut dans leur monastère de Paris. Dans sa solitude, il cultiva la poésie, et fut en correspondance avec les plus célèbres littérateurs de son temps. On rapporte même que, pendant une séance de l'Académie française, un membre s'écria en entendant lire quelques-unes de ses poésies :

. . . . Gratis dedit ore rotondo
Musa loqui ;

et que cet éloge fut approuvé par tous ceux qui étaient présents

Le P. Carneau a composé un grand nombre d'ouvrages dont l'énumération seule remplit deux pages de la *Bibliothèque Chartraine* de D. Liron. (éd. ms.). En voici les plus intéressants : *l'Économie du petit monde*, ou *les Merveilles de Dieu dans le corps humain :* ce poëme a été imprimé plusieurs fois à Paris ; — *la Stimmimachie* (in-8°, Paris, 1658) : c'est une satire en vers contre l'usage de l'antimoine ou émétique ; l'auteur la dédia à la faculté de Paris ; — *le Psautier du courtisan converti*, composé de trente-quatre psaumes, conservé en manuscrit dans la bibliothèque des Célestins de Paris ; — *Poëme théologique de la correction et de la grâce*. Le P. Carneau a suivi fidèlement ou même traduit le livre que saint Augustin a composé sur cette matière. Ce poëme contient 300 vers français. L'auteur l'ayant envoyé à M. Arnauld d'Andilly, celui-ci le renvoya à Carneau avec une lettre remplie de louanges.

Carneau a composé en outre une grande quantité de sonnets, de paraphrases, d'hymnes, de cantiques et d'épitaphes en vers et en prose. Il avait composé lui-même son épitaphe en latin et en français, où il s'est peint en ces vers :

Qui jacet hic multum scripsit prosaque metroque,
Atque latens sparsit nomen in orbe suum.
Præclaras artes coluit, sed firmius unam,
Illam præcipue quæ bene obire docet.

(Ci gît qui, s'occupant et de vers et de prose,
A pu quelque renom dans le monde acquérir.
Haïma les beaux-arts ; mais, sur toute autre chose,
Il médita le plus celui de bien mourir.)

D. Liron, *Bibliothèque Chartraine*, ms.

CARNEIRO (*Antonio*), historien portugais, né à Fronteira, vivait en 1625. Il était procureur de l'ordre de Calatrava et trésorier de l'armée espagnole envoyée dans les Flandres, en 1585, par Philippe II. Il a laissé la relation de cette guerre sous le titre de : *Historia de las guerras civiles que ha hacido en los Estados de Flandres, desde el año de MDLIX hasta el de MDCIX* ; Madrid, 1612, in-4° ; Bruxelles 1625, in-fol.

Nic. Antonio, *Bibl. hispan. nov.*

CARNEIRO (*Antonio-Mariz*), mathématicien portugais, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1642. Il étudia d'abord le droit civil à l'université de Coïmbre, puis s'occupa avec passion des mathématiques, dans lesquelles il fit de grands progrès. Bientôt il s'embarqua pour les Indes orientales ; et ce fut durant ce long voyage qu'il se désabusa touchant une prétendue découverte qu'il croyait avoir faite : il acquit la certitude qu'il ne possédait pas le moyen de préserver de toute variation l'aiguille aimantée. Il succéda à Manuel de Menezès dans l'emploi de cosmographe en chef. Il mourut à Lisbonne, et est enterré dans l'église de Saint-Éloi. On a de lui : *Regimento de Pilotos e Roteiro das navegações da India oriental, novamente emendado e acrescentado com o Roteiro de Sofala a Mozambique, e com os portos e barras de Finisterre até o estreito de Gibraltar com suas altural sondas e demenstrações* ; Lisbonne, 1642, in-4°. Le licencié Andres Poza publia, longtemps après la mort de Carneiro, un traité écrit en espagnol, et que l'on recherche encore aujourd'hui : *Hidrographia la mas curiosa que hasta hoy à la luz ha salido, recopilada de varios y escogidos autores de la navegacion. Impreso en San-Sebastian* ; 1675, in-4°.

FERDINAND DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Fernandez de Navarrette, *Disertacion sobre la historia de la Nautica* ; Madrid, 1846.

personne à la mort de laquelle on aurait intérêt doit venir s'asseoir sur de l'herbe où serait caché un aspic, il faudrait l'en avertir, quand bien même personne ne pourrait savoir que vous avez gardé le silence. »

(1) Il ne faut pas le confondre avec ce Carnéade, poëte élégiaque, cité par Diogène Laërce. Théophraste, dans ses *Vies des Sophistes*, parle aussi d'un Carnéade, sophiste athénien du même nom, dont l'éloquence était célèbre. Enfin Eunape cite un Carnéade appartenant à la secte des cyniques, et vivant à l'époque de Démétrius et de Ménippe.

CARNEIRO (*Diogo-Gomez*), historien et littérateur portugais, né à Rio de Janeiro au Brésil, mort à Lisbonne le 26 février 1676. Après avoir été secrétaire du roi Alfonse, qui le créa marquis d'Aguiar, il fut nommé historiographe du Brésil. On a de lui : *Araçao apodixica aos scismaticos da Patria;* Lisbonne, 1641, in-4° : c'est une apologie de la révolte du Portugal, qui venait de secouer le joug de l'Espagne ; — *Historia da guerra dos Tartaros em China;* Lisbonne, 1657, in-16 : cette histoire de la conquête de la Chine par le Mandchou est traduite du latin du P. Martini ; — *Instruçao para bem crer, bem obvar, bem pedir em cinco tratados; tradoizos do latim do P. Joao-Eusebio Nierembrey;* Lisbonne, 1680 ; — *Epigrammata latina*, dans les *Mémoires funèbres de D. Maria de Ataide*. Le traité intitulé *Memorial de practica do Montante*, etc., se trouve en manuscrit dans un des couvents d'Evora.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

***CARNEIRO** (*Fra Manoël*), carme et compositeur portugais, né à Lisbonne vers 1650, et mort en 1695. Il était excellent organiste, et a laissé les ouvrages suivants : *Responsorios e liçoens das matinas de Sabbado santo*, à deux chœurs ; — *Idem, de Paschoa*, id. ; — *Missa de defuntos*, id. ; — *Psalmos, motetes e vilhancicos*, à diverses voix.

B. Machado, *Bibliotheca Lusitana*, III, 214. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

CARNEIRO (*Melchior*), missionnaire portugais, issu d'une famille noble de Coïmbre, mort à Macao le 19 août 1583. Il s'était déjà fait une certaine réputation comme savant dans sa ville natale, lorsque les jésuites l'attirèrent dans leur communauté en 1543. Il fut bientôt le premier recteur du collége établi par la congrégation à Coïmbre. Ignace de Loyola, l'ayant appelé à Rome, le fit ensuite nommer par le pape Jules III évêque de Nicée et coadjuteur du patriarche d'Éthiopie. En 1555 il alla à Goa ; mais ses efforts tendant à convertir les Juifs de Cochin à l'aide de l'inquisition, qu'il introduisit aux Indes, n'aboutirent qu'à l'extinction partielle des Juifs. Il ne semble pas avoir réussi davantage dans la conversion des chrétiens de Saint-Thomas, sur la côte de Malabar. En 1567 il fut nommé évêque de la Chine et du Japon, et il exerça ces fonctions jusqu'à sa mort. On a de lui : *Duas Cartas sopre a Missão* (deux Lettres sur les Missions.)

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

***CARNEIRO DA SYLVA** (*Joaquim*), graveur et écrivain portugais, né à Porto en 1727, mort en 1818. Cet artiste remarquable passa au Brésil dès l'âge de douze ans. A Rio de Janeiro, il devint l'élève de Jean Gomez, qui était graveur de la monnaie. Non-seulement il étudia son art, mais il devint musicien habile, et ne demeura point étranger à la littérature. Il ne resta pas néanmoins dans l'Amérique portugaise, et revint à Lisbonne en 1756. L'année suivante, Rome le voyait arriver avec l'intention d'étudier ses chefs-d'œuvre. Un ordre émané de D. Francisco d'Almeida ayant rappelé tous les Portugais qui faisaient leur résidence dans cette ville, il passa à Florence pour se perfectionner dans son art. En 1769, nous le trouvons à la tête d'une école de gravure attachée à l'imprimerie royale de Lisbonne ; il y jouit d'un traitement honorable, et il y forma un grand nombre d'élèves. Plus tard il devint maître de dessin du collége des nobles. J. Carneiro, revêtu de tous les emplois qu'il pouvait ambitionner, ne négligeait rien pour se perfectionner dans un art qu'il aimait avec passion, et il vint à ses frais à Paris pour y étudier. Il s'éteignit à Lisbonne à quatre-vingt-onze ans.

On a de cet artiste laborieux un grand nombre de gravures, parmi lesquelles on cite : la *Statue équestre de Joseph ;* — un *Enfant Jésus porté par saint Joseph;* — les planches nombreuses du *livre de Carvalho sur l'Équitation ;* — *l'Acclamation de dona Maria*, etc. Il a aussi traduit plusieurs ouvrages utiles du français en portugais, tels que les *Éléments de Géométrie de Clairaut*, Lisbonne, 1772, et le *Traité théorique des caractères typographiques*, publié en 1802, etc. FERD. DENIS.

Cte. Raczynski, *Dictionnaire historico-artistique du Portugal ;* Paris, 1847. — Le cardinal Saraiva, *Lista dos Artistas, etc.*, pub. en 1849. — Cyrillo Volkmar Machado, *Collecçao de Memorias*, etc.

***CARNEVALE** (*Antoine*), astronome et astrologue italien, vivait à Ravenne dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Osservazioni sopra la prossima ecclisse del sole al 12 agosto 1654 ;* — *gli Arcani delle Stelle intorno a' più notabili eventi nelle cose del modo per l'anno 1660* (Annuaire astrologique) ; — *gli Arcani*, etc., *per l' anno 1662 ;* — *gli Arcani per gli anni 1668, 1671, 1672 et 1675.*

Cinelli, *Bibliotheca volante*. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexic.*

***CARNEVALE** (*Bartolommeo-Corradino*), peintre de l'école romaine, né à Urbin au commencement du quinzième siècle, mort vers 1478. Il avait à peine appris les premiers principes de l'art lorsqu'il entra dans l'ordre des Dominicains ; aussi le désigne-t-on ordinairement sous le nom de *Fra Carnevale*. Ses nouveaux devoirs ne lui firent pas abandonner la culture des arts, et il devint un des plus grands artistes qu'Urbin ait possédés au quinzième siècle ; on dit (et cela suffirait pour sa gloire) que ses ouvrages furent étudiés par le Bramante et par Raphaël. Une belle *Madone entourée de plusieurs saints*, peinte par ce maître, était restée à Urbin dans l'église des Reformés ; elle est aujourd'hui au musée de Milan. Dans la perspective et les draperies on retrouve les défauts et la sécheresse propres à son siècle ; mais ces imperfections sont largement compensées par la vivacité du coloris, la noblesse, l'animation et la vérité des têtes. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

CARNEY (*Jean-Alexandre* DE), physicien français, né à Montpellier en 1741, mort dans la même ville en 1819. Il était membre de l'Académie de Béziers. On a de lui : *Mémoire sur les poids et mesures*, présenté, le 12 avril 1791, au directoire de l'Hérault; Montpellier, 1792, in-8°; — *de la Géographie physique, considérée comme devant frayer la voie tant à la géographie astronomique ou mathématique qu'à la géographie politique ou civile*; Montpellier, 1803, in-8°; — Mémoire lu en 1803 à la Société libre des sciences et belles-lettres de Montpellier; — *de la Correspondance entre les couleurs et les lettres ou chiffres, et de la double télégraphie qui en résulte*; Montpellier, 1806, in-8°; — *Règle nouvelle de Prosodie latine d'un usage très-étendu*; Montpellier, 1808, in-8°; — *Eloge de M. de Senès, ingénieur du roi*, imprimé dans les *Éloges des Académiciens de Montpellier*.

Quérard, *la France littéraire*.

*__CARNIN__ (*Claude* DE), chanoine et théologien français, vivait en 1621. Il était curé de Saint-Pierre de Douay, et a laissé : *Traité de la Force et de la Puissance des lois humaines*; Douay, 1608; — *Attaque de la tour de Babel*, ou *Défense de la police ecclésiastique et civile*; Anvers, 1620, et Douay, 1621; — *la République naturelle et intérieure des âmes dans l'esprit de chacun de nous*, etc.

Dupin, *Table des Aut. ecclés.* (dix-septième siècle). — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

*__CARNIO__ (*Antonio*), peintre italien, né et mort près de Porto-Gruaro (Frioul), vivait en 1680. Il eut d'abord son père pour maître, puis se forma en copiant Tintoret et Paul Véronèse. Il vint ensuite s'établir à Udine. Ingénieux dans les détails des grands sujets d'histoire, hardi dans son dessin, heureux dans le coloris, expressif dans ses figures et leurs mouvements, il effaça tous les peintres de sa patrie depuis le Pordenone. Cependant, par une raison inconnue, il mourut dans une excessive pauvreté. Udine et ses environs abondent de ses toiles, mais peu sont finies; et ses meilleures ont été gâtées par ceux qui ont voulu les retoucher. On voit encore, dans l'église de Santa-Lucia à Udine, un *Saint Thomas de Villanuova*; et dans quelques maisons particulières de la même ville, des demi-figures et des portraits de Carnio qui révèlent un talent de premier ordre. A Porto-Gruaro, on fait voir aussi quelques-unes de ses peintures. Mais celles de l'église de Saint-François, *le Rédempteur lavant les pieds des Apôtres*, et *la dernière Cène*, datées de 1604, appartiennent à son père. Il ne faut pas confondre non plus Antonio Carnio avec un autre peintre du même pays nommé *Girolamo Carnio*, qui vint après lui et lui fut très-inférieur.

Mariette, *Abecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

*__CARNOLI__ (*Luigi*), connu aussi sous les pseudonymes de *Virgilio* NOLARCI et *Giulio* LORANCI, biographe italien, né à Bologne en 1618, mort dans la même ville en 1693. Il entra dans la compagnie de Jésus, où il professa pendant six ans la grammaire et la rhétorique, et pendant huit la philosophie et la théologie. Carnoli a laissé : *Vita venerabilis Hieronymi Taurellii, nobilis Foroliviensis*; Forligno, 1652, sous le pseudonyme de Giulio Loranci; — *Oratio in erectione Academiæ Accensorum Mantuæ*; Bologne, 1655; — *Hypotyposis Philosophiæ, seu summa ejusdem*; Bologne, 1657; — *della Virtù del S. padre Ignazio di Loyola*; Bologne, 1658; — *Vita di S. Ignazio di Loyola*, sous le pseudonyme de Virgilio Nolarci; Venise, 1680.

Alegambe, *Bibl. Script. societ. Jesu.*

CARNOT (*Joseph-François-Claude*), publiciste et magistrat français, l'aîné de quatre frères qui ont illustré leur nom, naquit à Nolay (Côte-d'Or) le 22 mai 1752, et mourut le 31 juillet 1835. Avocat au parlement de Dijon en 1772, il avait été plusieurs fois nommé syndic (bâtonnier) de son ordre, lorsqu'il entra dans la magistrature et y exerça les fonctions du ministère public. La France était alors, comme la Grande-Bretagne aujourd'hui, sous l'empire du droit coutumier, mais écrit depuis plusieurs siècles, et du droit romain, si favorables aux procès, en présence des priviléges de toute nature, des grandes corporations et des juridictions d'exception. La procédure civile était hérissée de formes barbares, et bien plus coûteuses qu'aujourd'hui; et la procédure criminelle avait cessé depuis longtemps d'être publique. On jugeait les accusés sur des preuves écrites et secrètes; et, pour obtenir la vérité, on pratiquait la question ordinaire et extraordinaire. Louis XVI n'abolit la question préparatoire que le 24 août 1780, et la question préalable que le 1er mai 1788, par une ordonnance d'ailleurs très-libérale, qui s'allie avec la loi du mois d'octobre 1789. Carnot éprouva, pendant près de vingt années, tout ce que ce régime avait de dangereux pour les accusés : aussi embrassa-t-il avec zèle les réformes de 1789 et les principes politiques de cette révolution, et il y est resté fidèle pendant le cours de sa laborieuse vie. Premier suppléant du tribunal d'Autun en 1790, il fut nommé commissaire au tribunal de Dijon en 1792, et commissaire près le tribunal civil et criminel (c'est-à-dire procureur général) du département en 1796. Lors de l'établissement du gouvernement consulaire en 1799-1800, il fut investi du titre de procureur général près le tribunal d'appel de Dijon; et enfin il fut nommé, par le sénat, juge au tribunal de cassation le 24 ventôse an IX (15 mars 1801.) Il a exercé ces dernières fonctions pendant trente-quatre années, jusqu'à sa mort. Il a rendu des services considérables à la jurisprudence criminelle en publiant des commentaires étendus sur les deux codes d'instruction et pénal, le premier en 1812, refondu en 1829, avec un supplément en 1835 (4 vol. in-4°);

le second en 1823, 1re édit., et 1836, 2e édit. posthume (2 vol. in-4°). Ce sont des ouvrages pratiques, mais éclairés par la jurisprudence de la chambre criminelle de la cour de cassation, où il demeura longtemps, et par les lumières d'un esprit humain et expérimenté. Il était du nombre de ces magistrats qui ne torturent pas le sens des lois pénales pour augmenter la répression, et qui attendent, pour frapper, que le législateur se soit expliqué clairement. Il y voyait plus volontiers des garanties pour les accusés, et on lui reconnaît le mérite d'avoir résisté à l'esprit étroit et matérialiste qui tendait à faire des codes de 1808 et de 1810 une lettre rigoureuse, et contraire aux principes philosophiques du droit, tels qu'ils ont été pratiqués par M. Portalis quand il présidait cette chambre, et sous la présidence de MM. de Bastard et Laplagne-Barris. Ces ouvrages ont perdu de leur autorité. Quoique le laborieux magistrat ait consacré sa vie à les tenir au courant des progrès que cette jurisprudence a faits depuis 1824, on leur reproche de l'inexactitude dans les citations, provenant d'un défaut de vérification des arrêts dont il s'appuie; mais on les cite encore, et l'on devra les consulter toujours comme le fruit d'une longue expérience, et d'un esprit aussi jaloux des intérêts des accusés que de ceux de la société. Jamais on n'y trouve rien de subtil; tout est franc et droit. Carnot a publié encore en 1819 un écrit intitulé *les Codes d'instruction criminelle et pénal, mis en harmonie avec la charte, la morale publique, les principes de la raison, de la justice et de l'humanité.* « Ces savants écrits, a dit un savant publiciste qui lui-même avait, l'année précédente (M. Bérenger en 1818), publié un ouvrage dans lequel il avait signalé de grands abus et les proscriptions de 1815 et de 1816, sont une protestation continuelle, quelquefois éloquente, et toujours logique et mesurée, contre l'esprit tyrannique et oppresseur qui présida à un grand nombre des dispositions de nos codes criminels. » On connaît aussi les jugements qu'en ont portés, dans leurs ouvrages, M. Dupin aîné en 1820, Legraverend, émule de M. Carnot par son grand ouvrage sur l'instruction criminelle en 1826, M. le président Mesnard en 1830, et M. Odilon Barrot, président du conseil des ministres, par l'institution d'une commission de révision en 1849. Malgré les réformes de 1832, le gouvernement d'alors pensait que le code entier (celui de 1808) était à reviser; mais il n'a été donné suite à cette déclaration de principe que pour en étendre les dispositions répressives, ou pour revenir à ses dispositions rigoureuses.

Carnot a complété ses travaux sur la législation, en 1819, par son traité sur la *Responsabilité* (si nécessaire) *des ministres;* en 1820, par son *Commentaire sur les lois* (libérales) *de la presse;* et en 1821, par son traité sur *la discipline judiciaire et celle des officiers publics.* Il n'a publié qu'une brochure politique, sous ce titre : *les Proscrits reproscrits*, ou *l'Ordre du jour du* 17 *mai* 1819; mais c'était pour la défense du vote de son frère dans le malheureux procès de Louis XVI; et, comme ce genre d'écrits répugnait à ses habitudes, il garda l'anonyme. Il fut appelé en 1832 à l'Académie des sciences morales et politiques, formée au sein de l'Institut; et son éloge académique y fut prononcé, le 29 août 1835, par son collègue M. le président Bérenger. Comme magistrat, Carnot avait une grande aménité en même temps qu'une grande fermeté de caractère, et a joui de la considération la mieux méritée. ISAMBERT.

Notice par M. Garbé, *Gazette des Tribunaux*, 7 août 1835.—Éloge par M. Bérenger, *Revue de Législ.*, III-16-28.

CARNOT (*Lazare-Nicolas-Marguerite*), célèbre homme d'État et général français, frère du précédent, naquit à Nolay, petite ville de Bourgogne, le 13 mai 1753, et mourut le 2 août 1823. Sa famille, depuis longtemps connue dans la province, avait déjà produit un grand nombre d'hommes de mérite. Son père était lui-même un avocat très-distingué, qui avait dix-huit enfants, et qui sut leur donner à tous une éducation excellente.

Dès son enfance, Lazare Carnot donna des signes non équivoques d'une intelligence active, étendue, vigoureuse, et d'une aptitude spéciale pour les sciences mathématiques et l'art militaire. Il fit ses premières études dans la maison paternelle, et n'entra qu'à douze ans au collége d'Autun. A quinze ans, il y fit sa rhétorique. Puis on le mit au petit séminaire de la même ville, pour qu'il y fît sa philosophie. Son séjour dans cet établissement développa tellement en lui le sentiment religieux, qu'il fut un moment question, dans sa famille, de le faire entrer dans les ordres. Mais l'avis contraire prévalut, et Carnot fut envoyé à Paris dans une école spéciale, où les jeunes gens qui aspiraient à la carrière du génie militaire se préparaient aux examens. Les railleries dont ses camarades y assaillirent son extrême dévotion le portèrent à réviser alors ses études philosophiques, et il en résulta de grands changements dans ses opinions religieuses; mais cela ne lui fit point négliger la géométrie et l'algèbre, où il fit de tels progrès que d'Alembert, qui connaissait le directeur de l'école, remarqua le jeune Carnot, et lui adressa des paroles flatteuses, que celui-ci n'oublia de sa vie, et ne répéta jamais sans émotion. Carnot comparut enfin devant l'abbé Bossut; et, ce sévère examinateur ne l'ayant pu prendre en défaut, il fut admis au grade de lieutenant en second du génie, et alla recevoir les leçons de l'illustre Monge à l'école de Mézières. Il en sortit lieutenant en premier en 1773, et fut envoyé à Calais. Là il mena, malgré sa jeunesse, une vie sérieuse et retirée, et consacra invariablement à l'étude tout le temps que ses fonctions lui laissaient. Pour se délasser, il cultivait la poésie, et composa vers cette époque un

certain nombre de pièces de vers qui ne sont pas sans mérite. En 1783, la découverte de la navigation aérienne frappa vivement son imagination. Mais, comprenant que cette découverte resterait à l'état de curiosité scientifique tant qu'on n'aurait pas trouvé le moyen de diriger les ballons, il chercha immédiatement la solution de ce difficile problème. Bientôt après il adressa à l'Académie des sciences un mémoire « où, dit M. Arago, il soumettait à ses maîtres un dispositif de rames légères qui, suivant lui, devaient conduire au but. » Il est fâcheux que ce mémoire n'ait pu être retrouvé.

Carnot venait d'être nommé capitaine. L'Académie de Dijon ayant mis au concours, en cette même année 1783, l'éloge de Vauban, Carnot entreprit cette tâche, et fut couronné. Officier du génie lui-même, il était, en effet, plus propre que personne à comprendre, à exposer, à juger les travaux du grand ingénieur. Mais ce qui donnait à son ouvrage un caractère et une valeur inattendus, c'est qu'à travers l'homme de guerre il avait aperçu et étudié le publiciste, et avait su rendre à la *Dîme royale* la justice que presque tout le monde lui avait jusqu'alors déniée. Les hardiesses que contenait cette seconde partie de l'œuvre de Carnot n'empêchèrent ni l'Académie de lui décerner le prix, ni Buffon, qui la présidait, d'en faire l'éloge. Le célèbre prince Henri, frère du grand Frédéric, qui assistait à la séance, appréciant tout ce qu'il y avait de mérite dans l'*Éloge de Vauban*, s'efforça d'attacher l'auteur au service de la Prusse, et lui fit les offres les plus brillantes. Mais Carnot aimait trop sa patrie pour être séduit. Une phrase de cet *Éloge de Vauban*, mal comprise, lui suscita une querelle littéraire avec le marquis de Montalembert, qui, bien que général d'infanterie, venait d'écrire sur l'art des fortifications. Carnot, grossièrement attaqué, se défendit avec une modération, une convenance, une politesse telles, que son adversaire vaincu répara ses excès de plume par une rétractation spontanée. Mais Carnot, dans sa réponse, avait eu l'imprudente franchise de proclamer bonnes certaines innovations proposées par le marquis, et que les chefs supérieurs du corps du génie avaient repoussées. Cela fit scandale; et Carnot, frappé d'une lettre de cachet, alla expier à la Bastille le tort d'avoir été d'un autre avis que ses anciens.

Cela se passait en 1784. Il avait publié, l'année précédente, un autre ouvrage d'une extrême importance, intitulé *Essai sur les machines*, où se trouve un théorème nouveau sur la perte des forces, qui est rangé au nombre des plus belles découvertes de la science mécanique. « Ce beau, ce précieux théorème, dit M. Arago (1), est aujourd'hui connu de tous les ingénieurs; il les guide dans la pratique; il les garantit des fautes grossières que commettaient leurs devanciers. » Et l'illustre astronome ajoute un peu plus loin, après avoir cité Huyghens, Galilée, Newton, Euler, Pascal, Laplace, etc. : « Voilà les illustres personnages à côté desquels Carnot est allé se placer par la découverte de son beau théorème ! »

Pendant qu'il se livrait à ces sévères études, le grand mouvement d'idées qui agitait la France depuis un demi-siècle arrivait enfin à son terme, et la révolution éclata. Carnot n'y prit pas d'abord une part active. Il n'émigra point, comme l'ont imaginé certains biographes : il resta tout simplement ce qu'il était, officier du génie. Mais un homme d'une intelligence aussi étendue et d'un patriotisme aussi ardent ne pouvait rester étranger à l'immense mouvement d'idées qui se produisait alors, ni voir avec indifférence les grands travaux par lesquels l'assemblée constituante posait les bases du droit politique moderne, et renouvelait la face de la France. Il adressa plusieurs mémoires à l'assemblée; l'un de ces mémoires avait pour objet le *rétablissement des finances*. Il y proposait de payer les dettes de l'État avec les biens du clergé, évalués à dire d'experts, et livrés aux créanciers en nature. Ce mode de libération aurait prévenu la dépréciation profonde où tombèrent si rapidement les biens nationaux; il aurait dispensé l'assemblée d'avoir recours aux assignats, ou, tout au moins, lui aurait permis d'en restreindre considérablement l'émission. — Carnot se maria, en 1791, avec la fille d'un administrateur militaire de Saint-Omer, où il était alors en garnison; et peu après s'ouvrirent les élections qui devaient produire l'assemblée législative : Carnot fut nommé représentant du département du Pas-de-Calais. Il y fit partie successivement du comité diplomatique, du comité de l'instruction publique, et enfin du comité militaire. Il se fit remarquer dans tous les trois, et surtout dans le dernier, où ses connaissances spéciales le mettaient à même de rendre les plus utiles services. Il y acquit bientôt une grande autorité, bien qu'il y eût d'abord essuyé un échec assez grave. C'était au commencement de la session, le 2 janvier 1792, et on ne le connaissait pas encore. Il s'agissait de réparations à faire à la citadelle de Perpignan. Carnot, montant à la tribune, proposa de détruire non-seulement la citadelle de Perpignan, mais toutes les citadelles de France. L'assemblée se récria si fort et si obstinément, que l'orateur ne put se faire entendre, et fut obligé d'expliquer par la voie des journaux que les citadelles sont construites pour dominer les villes et les asservir, beaucoup plus que pour les défendre. Et cela était vrai ; mais c'est le sort de la vérité d'être toujours repoussée, la première fois qu'elle se montre. Au mois du juin suivant, le général Dillon et le colonel de Berthois ayant été massacrés par leurs soldats, ce fut Carnot qui rendit compte à l'assemblée de ce funeste événement, dans un rapport où il

(1) *Biographie de Lazare-Nicolas-Marguerite Carnot*, page 26.

demanda un décret qui flétrît les assassins, et qui honorât la mémoire des victimes. Il proposa, au nom du comité militaire, l'élimination des officiers dévoués à l'ancien régime, et leur remplacement par des sous-officiers : mesure intelligente, et sans laquelle la révolution n'aurait pu être sauvée. Il s'opposa énergiquement aux tentatives du ministre de la guerre, M. de Narbonne, pour ramener les troupes sous le joug de l'obéissance passive. Il prit part à toutes les résolutions de l'assemblée, qui se voyait sur le point d'être attaquée par le pouvoir exécutif. Tels furent le décret qui licencia la garde du roi, celui qui créa deux nouvelles divisions de gendarmerie, celui qui accrut la garde nationale d'un grand nombre de citoyens armés de piques, à défaut de fusils, que l'on n'avait pas. Ce fut sur son rapport que les piques furent adoptées, et il eut besoin d'y revenir à deux fois. Ce vote important n'eut lieu que le 1[er] août, et l'on comprend sans peine quelle influence il dut avoir sur les événements du 10. Mais Carnot ne le présenta pas lui-même, chargé qu'il était d'aller inspecter le camp de Soissons, afin d'éclairer l'assemblée sur un bruit absurde qui venait de se répandre. On disait que la cour avait tenté d'empoisonner les volontaires fédérés rassemblés en Champagne par du verre pilé, pétri avec leur pain ; et les jacobins exploitaient cette rumeur avec leur ardeur et leur violence habituelles. Carnot, étranger à toutes les coteries et supérieur à l'esprit de parti, établit qu'il ne s'était réellement trouvé de verre que dans un seul pain ; que ce verre n'était point pilé, et venait d'un carreau cassé par accident au magasin des farines.

Après le 10 août, Carnot fut chargé d'aller recevoir, au nom de la nation, le serment civique de l'armée du Rhin. Il revint de là au camp de Châlons, et ne se trouva point à Paris aux affreuses journées du 2 et du 3 septembre. Il fut élu membre de la convention, et y continua le rôle qu'il avait joué à la législative, étranger aux querelles des partis, dédaignant l'intrigue, et ne songeant qu'au bien du pays. Il fut chargé, le jour même où fut décrétée la mise en jugement de Louis XVI, d'aller dans le département des Basses-Pyrénées présider à l'organisation d'un corps d'armée destiné à protéger cette frontière. Il revint à Paris au commencement de janvier, et siégea dans ces séances orageuses où le sort du roi fut décidé. Voici le texte même de son vote : « Dans mon opinion, la justice veut que Louis meure, et la politique le veut également. Jamais, je l'avoue, devoir ne pesa davantage sur mon cœur que celui qui m'est imposé. » Peu après, Carnot fut chargé d'aller, au nom de la convention, surveiller les opérations de l'aile gauche de l'armée du Nord, où sa présence fut très-utile. Puis il reçut l'ordre de se joindre au ministre de la guerre Beurnonville, que la convention envoyait avec d'autres commissaires à l'armée de Dumouriez. Il eut le bonheur de n'y arriver qu'après la trahison et la fuite de ce général ; autrement il aurait partagé le sort du ministre et des commissaires.

Pendant ce temps les girondins et les montagnards, dans le sein de l'assemblée souveraine, se préparaient au combat. Carnot, comme nous l'avons dit, n'appartenait ni à l'une ni à l'autre faction. Il voulait purement et simplement la liberté, la république, et déplorait les divisions qui compromettaient cette cause. Les manœuvres de parti lui inspiraient un tel éloignement qu'il ne mit, de sa vie, le pied dans aucun club. Il blâma ouvertement et avec une grande énergie les journées insurrectionnelles du 31 mai et du 2 juin. Enfin, au mois d'août 1793, la convention le mit à la place qui lui convenait, et où l'appelaient impérieusement les revers qui depuis quelques mois se succédaient sans relâche : il entra au comité de salut public, et y fut immédiatement chargé de l'administration de la guerre et de la direction supérieure des opérations militaires.

Les circonstances étaient pressantes. L'agitation, le désordre, la disette de vivres, la disette d'argent, étaient partout. Au nord, à l'est, aux Alpes, aux Pyrénées, l'ennemi avait entamé nos frontières. Cent mille Vendéens insurgés étaient maîtres du cours de la Loire. Lyon révolté et assiégé se défendait avec un courage opiniâtre. Toulon venait de se livrer aux Anglais, avec la flotte qui se trouvait dans sa rade. Mal commandées, mal organisées, mal pourvues, nos armées étaient tombées dans le découragement. Il fallait relever leur moral, les approvisionner d'habits, d'armes, de munitions de toute espèce ; les réorganiser, les multiplier. Carnot se dévoua à cette grande tâche ; il y mit tant de zèle, tant d'intelligence, un travail si assidu et une si grande habileté, que ces contemporains ont dit de lui, d'un commun accord, qu'il avait *organisé la victoire*, et que la postérité a pleinement confirmé ce jugement. Il ne déploya pas seulement, dans ce haut poste où l'avait placé la confiance de ses collègues, les talents d'un grand administrateur ; il y montra aussi la science et les conceptions hardies d'un militaire du premier ordre. Par lui les quatorze armées qui défendaient la république, reliées entre elles par une direction commune, au lieu d'agir isolément (ce qui avait eu lieu jusqu'alors), ne firent plus que concourir à l'exécution d'un plan général, savamment conçu ; par lui, la guerre changea de caractère, et les opérations timidement méthodiques de nos généraux prirent un essor plus hardi et plus brillant. Ce fut lui qui sut découvrir dans la foule tous ces jeunes héros qui, sortis des derniers rangs, firent une si rapide fortune, et portèrent si haut la gloire et la puissance de la France.

Nous n'en citerons qu'un exemple. Hoche, qui n'était encore que sergent, avait adressé au comité de salut public un mémoire sur les moyens

de pénétrer en Belgique. Carnot ne méprisait rien, et tenait compte de tout. Il lut le mémoire avec attention, l'apporta à une séance du comité, et dit à ses collègues : « Voilà un sergent d'infanterie qui fera du chemin. » On lui demanda de qui il parlait! « Amusez-vous, répondit-il, à parcourir ce mémoire. Bien que vous ne soyez pas militaires, il vous intéressera. » Robespierre le prit; et après l'avoir achevé : « Voilà, dit-il, un homme très-dangereux! » Carnot, sans s'arrêter à l'observation malveillante de Robespierre, poussa Hoche si rapidement, qu'en quelques mois le sergent devint coup sur coup capitaine, colonel, général de brigade, général de division, et enfin général en chef.

Au mois d'octobre 1793, le prince de Cobourg, qui avait franchi notre frontière du nord à la tête de soixante mille hommes, après avoir aidé le duc d'York à prendre Condé et Valenciennes, venait d'investir Maubeuge. Carnot jugea Maubeuge assez importante pour qu'on risquât une bataille, afin de délivrer cette place. Mais l'ennemi avait pris des positions très-fortes : il s'y était retranché; l'armée française était très-inférieure en nombre, et Jourdan, qui la commandait, hésita devant la responsabilité qu'on lui voulait imposer. Carnot se rendit aussitôt à l'armée, obligea Jourdan à prendre l'offensive, désigna le point sur lequel devait se concentrer l'attaque; — c'était le plateau de Watignies; — vit nos premières colonnes repoussées, destitua sur le champ de bataille le général qui les commandait, se mit, un fusil à la main, à la tête d'une de ces colonnes, et emporta le village. Le prince de Cobourg fut forcé à la retraite, et Maubeuge fut débloquée. Après cette victoire, Carnot revint à Paris, et y reprit ses importantes fonctions administratives. En deux mois Toulon fut repris, les Vendéens furent défaits et presque détruits; deux armées, l'une autrichienne, l'autre prussienne, furent rejetées au delà du Rhin, et presque toutes nos frontières furent délivrées. Les six premiers mois de 1794 virent la bataille de Fleurus et la conquête de la Belgique.

Absorbé par ses immenses travaux, étranger aux luttes et aux fureurs des partis, Carnot ne prit aucune part aux proscriptions qui ensanglantèrent cette époque, et ne dissimula point l'horreur que les excès démagogiques lui inspiraient. Il détestait Robespierre, qui le lui rendait bien. Il osa lui résister, ainsi qu'à Saint-Just, à l'époque de leur plus grande puissance. Les services qu'il rendait, l'impossibilité de le remplacer, purent seuls sauver sa tête. — « Nous avons encore besoin de Carnot pour la guerre, dit un jour Robespierre; mais dès que nous pourrons nous passer de lui, sa tête tombera. » — Ce fut au contraire Robespierre qui périt. Après le 9 thermidor, Carnot demeura au comité de salut public, et ce fut sous son administration que Pichegru conquit la Hollande. Mais il fut violemment attaqué par la réaction thermidorienne, qui lui reprochait sa signature mise au bas de tous les arrêtés du comité de salut public. La mise en accusation de ses anciens collègues Billaud-Varennes, Collot d'Herbois et Barrère lui en offrit une excellente occasion, qu'il n'eut garde de laisser échapper. Il monta à la tribune pour les défendre, soutint que les excès de la terreur ne devaient pas leur être imputés plus qu'à lui-même. Et alors il expliqua comment lui et ses collègues du comité, pressés par le temps et par la quantité innombrable des affaires, s'étaient vus dans la nécessité absolue de se partager la besogne, de se renfermer chacun dans la partie de l'administration qui lui était échue, et de signer le travail des autres sans le connaître. « Ces signatures, dit-il, étaient une formalité prescrite par la loi, mais absolument insignifiante par rapport à celui qui était tenu de la remplir. Elles n'étaient pas seulement des *certifié conforme;* car cela supposerait que le signataire avait lu et collationné, ce qui n'est pas vrai. Voilà comment il est arrivé qu'on a présenté différentes pièces signées de moi, dont je n'avais jamais eu connaissance, et même rédigées contre mon gré... On me demande pourquoi l'on signait ainsi ces pièces sans les connaître? je réponds : Par la nécessité absolue, par l'impossibilité physique de faire autrement. L'affluence des affaires était trop considérable pour qu'elles pussent être délibérées en comité : elles se montaient à quatre ou cinq cents par jour. » La calomnie fut réduite au silence. Après les scènes sanglantes du 4 prairial, qui firent monter la réaction à son plus violent paroxysme, quelques voix demandèrent encore la mise en accusation de Carnot. Mais de tous les côtés on cria : *C'est lui qui a organisé la victoire!* et les accusations tombèrent. Seulement il sortit du comité de salut public, et l'on s'en aperçut bientôt, à l'incertitude et au décousu des opérations militaires.

L'opinion publique ne tarda pas à le dédommager. Aux élections qui suivirent la retraite de la convention, quatorze départements à la fois le choisirent pour représentant. Il siégea au conseil des anciens; et, sur le refus de Sieyes, il fut nommé directeur, après avoir combattu de toutes ses forces l'institution du Directoire. Il se trouva donc de nouveau chargé d'imprimer le mouvement aux opérations militaires. En 1793, il avait su discerner le mérite encore inconnu de Hoche, et l'avait fait, à vingt-cinq ans, général en chef. En 1796, il mit à la tête de l'armée d'Italie un général de vingt-six ans, dont il avait compris le génie. Sa correspondance avec Bonaparte est un monument précieux de l'histoire militaire de ce temps-là. On ne peut dire assurément que Bonaparte eût besoin de ses conseils : cependant ils ne lui ont pas toujours été inutiles.

Pendant que la France s'étendait au dehors, délivrait l'Italie du joug autrichien, et dictait la paix à l'Europe, les factions la déchiraient au

dedans. La majorité du corps législatif faisait au Directoire une guerre passionnée et peu loyale, et s'efforçait de lui rendre le gouvernement impossible. Les royalistes étaient à la tête de ce mouvement, et ne se proposaient rien moins que le renversement de la république. Trois des directeurs, Barras, Rewbell et Larevellière-Lépeaux, crurent ne pouvoir sauver la révolution que par un coup d'État. Carnot comprit qu'une constitution violée, dans quelque but, sous quelque prétexte que ce soit, est une constitution morte : il pensa que les moyens légaux devaient suffire à tous les besoins du moment. Il s'opposa donc tant qu'il le put, de concert avec le cinquième directeur, Barthélemy, aux résolutions de ses collègues. Il paraît d'ailleurs que de profonds dissentiments et de vives antipathies les divisaient. Soit conviction, soit passion, soit l'un et l'autre à la fois, ce qui est plus probable, Barras, Rewbell, Larevellière-Lépeaux passèrent outre, et enveloppèrent Carnot et Barthélemy dans leur guet-apens contre la majorité des conseils. Barthélemy fut pris et déporté. Carnot, plus heureux, échappa comme par miracle aux sbires chargés de l'arrêter dans le palais même du Luxembourg, où siégeait le Directoire. Il se réfugia d'abord chez des artisans, qui lui gardèrent fidèlement le secret. Un représentant nommé Oudot, grand partisan du coup d'État pourtant, mais honnête homme, le recueillit ensuite chez lui, et trouva le moyen de le faire passer en Suisse. Les décrets directoriaux mirent ses biens sous le séquestre. Il fut dépouillé de sa charge de directeur et de son caractère de représentant; on alla même jusqu'à lui ôter son siége à l'Institut, que Bonaparte eut, peu après, le tort peut-être d'accepter. Carnot était l'un des conventionnels qui avaient le plus contribué à la formation de l'Institut. Cette persécution acharnée, qui frappait le savant en même temps que l'homme politique, jette un triste jour sur les haines personnelles qui se couvrirent alors du voile de l'intérêt public. Une fois entré dans la voie des moyens illégaux, le gouvernement ne put plus en sortir, et chaque excès de ce genre augmenta le profond discrédit auquel il finit par succomber. Le 18 fructidor eut pour conséquence inévitable, comme pour châtiment, le 18 brumaire; et lorsque, dans ce jour suprême de la liberté, le député Linglet tenta d'opposer la constitution aux entreprises de Bonaparte, celui-ci put lui répondre : « La constitution! vous n'en avez plus! C'est vous qui l'avez détruite en attentant, le 18 fructidor, à la représentation nationale; en annulant, le 22 floréal, les élections populaires; en attaquant, le 30 prairial, l'indépendance du gouvernement. » On peut juger, par ces paroles du vainqueur d'Italie, si Carnot avait eu raison.

L'illustre proscrit s'était réfugié à Genève, et avait trouvé asile chez un blanchisseur. Il fut bientôt reconnu par les espions du Directoire, et les agents français demandèrent son extradition. Le magistrat auquel ils s'adressèrent était un homme de cœur : avant de répondre, il fit évader Carnot, qui, déguisé par les soins de son hôte, put, sous le costume et l'attirail d'un blanchisseur, gagner une barque qui l'attendait au bord du lac, et le transporta sur l'autre bord, dans la petite ville de Nyon. Quelque temps après, Bonaparte, se rendant à Rastadt, passa par Genève, et y fit arrêter un banquier nommé Boutein, qu'on soupçonnait fort mal à propos d'avoir emmené Carnot de France en Suisse, dans sa voiture. Puis Bonaparte traversa Nyon. Les habitants illuminèrent, et Carnot, malgré de trop justes griefs, alluma comme eux des lampions en l'honneur du vainqueur de l'Autriche.

Il se retira bientôt en Allemagne, à Augsbourg, où le rapport de Bailleul sur les événements du 18 fructidor lui tomba entre les mains. Sa conduite politique et ses intentions y étaient indignement travesties et calomniées. Il y répondit avec une vivacité que l'on peut trouver excessive, mais aussi avec une précision et une netteté qui mirent à néant toutes les accusations portées contre lui. A la vérité, toutes étaient absurdes; et rien ne fait voir mieux que ce *factum* à quel point les trois directeurs qui l'avaient proscrit étaient dans leur tort.

Après le 18 brumaire, Carnot fut rappelé. Bonaparte le nomma d'abord inspecteur général aux revues, puis ministre de la guerre. Ce fut lui qui proposa de décerner à la Tour-d'Auvergne le titre de *premier grenadier de la république*, et de transférer les cendres de Turenne aux Invalides. Mais il ne resta pas longtemps ministre; et il donna sa démission en des termes d'une telle sécheresse, qu'on ne peut douter que de graves dissentiments n'eussent éclaté entre le premier consul et lui. Les dissentiments, on en devine facilement la cause.

En 1802, il fut nommé tribun. En cette qualité il s'opposa vivement à la création de la Légion d'honneur, au consulat à vie, et surtout à l'empire. Les paroles qu'il osa prononcer à cette occasion eurent du retentissement, et méritent d'être rapportées, au moins en partie : « Quelques services qu'un citoyen ait pu rendre à « sa patrie, il est des bornes que l'honneur autant que la raison imposent à la reconnaissance « nationale. Si ce citoyen a restauré la liberté « publique, sera-ce une récompense à lui offrir « que le sacrifice de cette même liberté?.... Depuis le 18 brumaire, il s'est trouvé une époque, unique peut-être dans les annales du « monde, pour méditer à l'abri des orages, pour « fonder la liberté sur des bases solides, avouées « par l'expérience et la raison.... Bonaparte a « pu choisir entre le système républicain et le « système monarchique. Le dépôt de la liberté « lui était confié; il avait juré de la défendre. « En tenant sa promesse, il eût rempli l'attente « de la nation, qui l'avait jugé seul capable de

« résoudre le grand problème de la liberté publique dans les vastes États ; il se fût couvert « d'une gloire incomparable. » Mais ce n'est pas de la gloire de Washington que Bonaparte était jaloux. Le tribunat fut bientôt supprimé, et, de 1807 à 1814, Carnot, rentré dans la vie privée, remplit ses loisirs par la culture des sciences et les soins qu'exigeait l'éducation de ses enfants. Après le 18 brumaire, il était rentré à l'Institut. Pendant son passage au Directoire, il avait publié un ouvrage remarquable et très-remarqué par les géomètres, intitulé *Réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal*. De 1801 à 1806, il avait fait paraître successivement cinq brochures sur diverses questions de géométrie. En 1809 il rédigea, sur l'invitation de Napoléon, un traité de la défense des places fortes. Ce fut aussi probablement vers cette époque qu'il imagina un nouveau système de fortifications, auquel on a rendu plus de justice à l'étranger que dans sa patrie.

Les désastres de 1813 le firent sortir de sa paisible et savante retraite. Quand le territoire fut menacé, il ne vit plus dans Napoléon que le défenseur du pays. Le 24 janvier, il lui écrivit la lettre suivante : « Sire, aussi longtemps que « le succès a couronné vos entreprises, je me « suis abstenu d'offrir à Votre Majesté des ser- « vices que je n'ai pas cru lui être agréables : « aujourd'hui, sire, que la mauvaise fortune « met votre constance à une grande épreuve, « je ne balance plus à vous faire l'offre des fai- « bles moyens qui me restent. C'est peu, sans « doute, que l'offre d'un bras sexagénaire : mais « j'ai pensé que l'exemple d'un soldat dont les « sentiments patriotiques sont connus pourrait « rallier à vos aigles beaucoup de gens incertains « sur le parti qu'ils doivent prendre, et qui peu- « vent se laisser persuader que ce serait servir « leur pays que de les abandonner. Il est en- « core temps pour vous, sire, de conquérir une « paix glorieuse, et de faire que l'amour du « grand peuple vous soit rendu. » Napoléon le nomma gouverneur d'Anvers. Il s'y rendit aussitôt, et s'y défendit avec tant de courage, de constance et d'habileté, que cette place importante resta à la France jusqu'après le traité qui termina la guerre.

Un fait singulier eut lieu lors de sa nomination. Carnot ne s'était jamais occupé ni de son avancement ni de sa fortune. Il était sorti de la vie publique plus pauvre qu'il n'y était entré. Quand il avait pris en main, en 1793, l'administration des armées, il était simple capitaine du génie. Quand il fut élu directeur, il venait de passer chef de bataillon, *à l'ancienneté*. Il était resté chef de bataillon. Quand il avait quitté le ministère en 1802, on lui avait retiré le traitement afférent à son grade; et Napoléon n'avait réparé cette injustice qu'en 1807, par une pension de 10,000 francs qu'il lui avait assignée. « En « 1814, dit M. Arago, quand il fallut expédier « les lettres de commandement du gouverneur « d'Anvers, les commis de la guerre, pour écrire « l'adresse, cherchèrent dans les contrôles les « titres officiels de Carnot, et restèrent stupé- « faits en voyant que l'empereur venait, sans « s'en douter, de placer un simple chef de ba- « taillon à la tête d'une foule de vieux généraux. « Le service aurait évidemment souffert d'un « pareil état de choses. On sentit le besoin d'y « remédier, et, à l'imitation de certain person- « nage ecclésiastique qui, dans la même journée, « reçut les ordres mineurs, les ordres majeurs, « la prêtrise et l'épiscopat, notre confrère, en « quelques minutes, passa par les grades de « lieutenant-colonel, de colonel, de général de « brigade et de général de division. »

Carnot en quittant Anvers emporta l'estime et les regrets des habitants, dont il avait ménagé les propriétés, et auxquels il avait épargné, autant qu'il l'avait pu, les inconvénients et les dommages du siége. Le faubourg de Wilebrord, qu'il avait préservé de la démolition, voulut prendre le nom de son libérateur. De retour à Paris, Carnot trouva l'opinion inquiète et agitée. Le parti royaliste embarrassait le gouvernement par ses prétentions, troublait la France par ses exigences et ses ressentiments, insultait la révolution, menaçait les intérêts qu'elle avait créés et les institutions qu'elle avait fondées. Il intervint dans ces querelles par une brochure véhémente, intitulée *Mémoire au roi*. Il y relevait fièrement le drapeau de la révolution, signalait hardiment les fautes du pouvoir royal, et renvoyait à l'émigration toutes les accusations dont elle avait voulu flétrir les hommes qui, pendant dix ans, avaient défendu le pays contre l'Europe coalisée. Cette brochure fit un effet immense, et fit à son auteur, dans l'opinion, une position si haute, que, l'année suivante, quand Napoléon, revenu de l'île d'Elbe, sentit le besoin de donner des gages aux amis de la liberté, ce fut Carnot qu'il choisit comme celui qui les représentait le mieux. Carnot fut ministre de l'intérieur, et jamais la liberté de la presse et la liberté individuelle ne furent plus respectées que sous son administration. On s'étonna pourtant que le vieux républicain acceptât de Napoléon le titre de comte. Il en fut gratifié sans le savoir. M. Arago a expliqué pour la première fois ce fait anormal : « Ma mémoire, « dit-il, peut reproduire fidèlement quelques « paroles de notre confrère qui éclairent ce point « de sa vie, et qui me furent transmises, le jour « même, par un officier qui les avait entendues. « On était à table, au ministère de l'intérieur. « Une lettre arrive. Le ministre brise le cachet, « et s'écrie presque aussitôt : Eh bien, mes- « sieurs, me voilà comte de l'empire! Je devine « d'où le coup part. C'est ma démission qu'on « désire, qu'on demande. Je ne lui donnerai pas « cette satisfaction. Je resterai, puisque je pense « pouvoir être utile au pays. Le jour viendra, « j'espère, où il me sera permis de m'expliquer

« nettement sur cette perfidie. A présent, je me « contenterai de dédaigner ce vain titre, de ne « jamais l'accoler à mon nom, et surtout de ne « pas en prendre le diplôme, quelques instances « que l'on me fasse. De ce moment, vous pouvez « tenir pour certain, messieurs, que Carnot ne « restera pas longtemps ministre après que les « ennemis auront été repoussés. » Carnot consigna les motifs de son acceptation dans une lettre qu'il rendit publique, et dans laquelle il disait à l'empereur que « son consentement n'était qu'un acte de résignation. »

Pendant ce ministère de trois mois, et au milieu de toutes les préoccupations politiques qui l'assiégeaient, Carnot trouva encore le temps d'introduire en France l'enseignement mutuel. Un décret rendu sur son rapport, le 27 avril 1815, autorisa la formation, à Paris, d'une école normale élémentaire destinée à préparer la mise en pratique de cette nouvelle méthode.

Après Waterloo, Carnot, presque seul, conserva son sang-froid, et eut le sentiment des périls et des nécessités de la situation. Il proposa dans le conseil qu'on déclarât la patrie en danger, que l'on conférât à Napoléon des pouvoirs extraordinaires, et qu'on se défendît à outrance. Mais on était bien loin alors des héroïques élans de 1793. Napoléon abdiqua, et Carnot, pour son malheur, fut nommé membre du gouvernement provisoire. Il n'y put ni faire le bien, ni empêcher le mal. Son âme simple et droite était absolument inhabile à lutter contre le génie de l'intrigue, incarné dans Fouché. Après la rentrée des Bourbons il fut de nouveau proscrit, comme après le 18 fructidor. L'empereur Alexandre s'empressa de lui offrir un passeport avec lequel il se retira à Varsovie. Il reçut des Polonais les plus illustres des témoignages d'estime et de dévouement aussi touchants qu'inattendus. Mais le climat de la Pologne ayant compromis sa santé, fatiguée par tant de travaux et d'épreuves, il s'établit en Prusse, à Magdebourg, où il fut, jusqu'au dernier moment de sa vie, l'objet de la considération générale. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans et deux mois, laissant une mémoire chère à sa patrie et pure de tout reproche.

Voici la liste des ouvrages de Carnot : *Éloge de Vauban*; Dijon, 1784; — *Observations sur la lettre de M. Choderlos de Laclos, contre l'Éloge de Vauban*; 1785; — *Essai sur les machines en général*; 1784, 2e édit. en 1786; — *Mémoire présenté au conseil de la guerre au sujet des places fortes qui doivent être démolies ou abandonnées*; 1789; — *Réclamation adressée à l'Assemblée nationale, contre le régime oppressif sous lequel est gouverné le corps royal du génie*; 1789; — *Exploits des Français depuis le 22 fructidor an 1er jusqu'au 15 pluviôse an III de la république*; 1796, plusieurs fois réimprimé et traduit en allemand; — *Réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal*; 1797, 2e édit.; en 1813 traduit en allemand par Hauff, en anglais par Dickson; — *Œuvres mathématiques*; Bâle, 1797; — *Réponse de Carnot, citoyen français, l'un des fondateurs de la république, au rapport de Bailleul sur la conspiration du 18 fructidor*; 1798, réimprimé plusieurs fois; trad. en allemand et en anglais; — *Lettre du citoyen Carnot au citoyen Bossut sur la trigonométrie*; 1801; — *de la Corrélation des figures de géométrie*; 1801; trad. en allemand par Schellig; — *Principès fondamentaux de l'équilibre et du mouvement*; 1803; trad. en allemand par Weiss; — *Géométrie de position*; 1803; traduit en allemand par Heiligenstein en 1804, par Schumacher en 1810; — *Discours contre l'hérédité de la souveraineté en France*: 1804; — *Mémoire sur la relation qui existe entre les distances respectives de cinq points pris dans l'espace*; 1806; — *de la Défense des places fortes*; 1812; 2e et 3e édit., 1813; — *Mémoire adressé au roi*; 1814; — *Exposé de la situation de l'empire*; juin 1815; — *Exposé de la conduite politique du général Carnot depuis le 1er juillet 1814*; 1815; 3 édit.; — *Opuscules poétiques du général Carnot*; Paris, 1820; — *Mémoire sur la fortification primitive, pour servir de suite à la défense des places*; 1823.

G. Héquet.

Monit. univ. — Thiers, *Hist. de la Rév. franç.* — Mignet, *Hist. de la Rev.* — Thibaudeau, *Hist. du Consulat et de l'Empire.* — Buchez et Roux, *Hist. parlem. de la Rév.* — Les *Mémoires sur la Revol.* — *Galerie hist. des Contemp.* — Arnault, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.* — Arago, *Biographie de Carnot.*

CARNOT (*Claude-Marguerite*), frère du précédent, né à Nolay en 1754, mort le 15 mars 1808. Il se livra à l'étude de la jurisprudence. Il remplit divers emplois civils et judiciaires à Dijon, et mourut prématurément dans l'exercice des fonctions de procureur général près la cour de justice criminelle de la Côte-d'Or. Il prononça en mourant ces paroles : *Vous allez voir comme on passe de la vie à la mort.*

Isambert.

CARNOT-FEULINS (*Claude-Marie*), frère du précédent, né à Nolay le 15 juillet 1755, mort en 1836. Il suivit la carrière militaire, entra dans le génie, et se trouvait capitaine quand vint la révolution. En 1790; il fut nommé administrateur du Pas-de-Calais; il présida l'assemblée électorale en 1791, et fut élu membre de l'assemblée législative. Il s'y rendit utile dans sa spécialité, et même hors de sa spécialité. Après le 10 août, il fut nommé directeur du département général des fortifications. Il fut chargé successivement de plusieurs missions militaires importantes. On voulut le nommer général en chef d'une armée de réserve, mais il refusa. Il fit d'importantes additions aux fortifications de Dunkerque et des autres places de cette partie de la frontière. Il rendit des services signalés au siége de Furnes et à la bataille de Watignies.

Il fut nommé ensuite membre du comité des fortifications, où il s'est distingué par des travaux de la plus grande utilité. Au 18 fructidor, il fut frappé comme son frère Lazare, destitué, obligé de quitter Paris. Il se retira en Bourgogne, et ne fut rappelé qu'après le 18 brumaire. Il vint alors aider son frère au ministère de la guerre. Quand son frère eut donné sa démission, Bonaparte voulut l'envoyer à Saint-Domingue. Il avait alors le grade de général de brigade, et il aurait commandé l'arme du génie dans l'armée expéditionnaire du général Leclerc. Une violente attaque de goutte l'empêcha de partir; et Bonaparte lui en ayant témoigné son mécontentement d'une façon peu courtoise, il donna sa démission. Il ne rentra au service qu'après la restauration. On le remit au comité des fortifications. Pendant les Cent-Jours il fut élu représentant du département de Saône-et-Loire. Il fut l'un des secrétaires de cette assemblée; et lorsque son frère fut appelé au gouvernement provisoire, il le remplaça, par intérim, au ministère de l'intérieur. Après la seconde restauration il quitta définitivement le service, avec le grade et la retraite de lieutenant général. L'année suivante, il fut arrêté et mis au secret pendant quelques jours, pour le crime d'avoir correspondu avec son frère qui était en Pologne. Il est mort à Autun, âgé de quatre-vingt et un ans. Il a publié, sans y mettre son nom, quelques ouvrages politiques qui ne sont pas sans mérite. Il s'était distingué dans les assemblées par une élocution facile et élégante, que servaient une belle figure et un bel organe. G. HÉQUET.

CARNOT (*Sady*), officier français, fils aîné de Lazare-Nicolas-Marguerite, mort en 1832. Il était ancien élève de l'École polytechnique et capitaine du génie, lorsqu'il mourut du choléra. On a de lui : *Réflexions sur la puissance motrice du feu, et sur les machines propres à développer cette puissance*; Paris, 1824, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

*CARNOT (*Lazare-Hippolyte*), second fils du célèbre conventionnel, est né à Saint-Omer le 6 avril 1801. Il accompagna son père dans l'exil en Pologne et en Allemagne, et ne revint en France qu'après lui avoir fermé les yeux. Il prit part aux luttes politiques de la restauration, et fut, en 1830, l'un des champions de la liberté : il s'était enrôlé sous les drapeaux du saint-simonisme, et l'ouvrage publié et signé par Bazard, sous ce titre : *Exposition générale de la doctrine saint-simonienne*, avait été rédigé par lui. Mais quand l'association saint-simonienne se dépouilla du caractère philosophique qu'elle avait eu d'abord, et devint secte religieuse, M. Carnot s'en sépara immédiatement. Il se livra dès lors exclusivement à l'étude et aux travaux littéraires. Il écrivit dans plusieurs journaux, et fut rédacteur en chef de la *Revue encyclopédique*. Deux anciens collègues de son père, Barrère et Grégoire, l'ayant chargé de publier leurs mémoires après leur mort, il s'acquitta de ce devoir, et fit aussi imprimer, sur les manuscrits laissés par Grégoire, le sixième volume de l'*Histoire des sectes religieuses*. Il fut nommé député en 1839, réélu en 1842 et en 1846. Il siégea toujours à l'extrême gauche, et se fit remarquer par l'indépendance, la modération et la fermeté de ses opinions. En 1848, après la révolution de février, le gouvernement provisoire l'appela au ministère de l'instruction publique. Son passage au pouvoir eut des résultats utiles : il améliora la position des instituteurs primaires, fit décréter la gratuité de l'École normale, fonda une école d'administration, que l'un de ses successeurs a depuis abolie; il institua des lectures publiques pour le peuple, et présenta à l'assemblée constituante un projet de loi organique d'instruction primaire, qui ne fut pas adopté. Il quitta volontairemen le ministère le 5 juillet 1848. Il était membre de l'assemblée constituante; mais il échoua aux élections générales de 1849, et ne fut réélu qu'en 1850 par la ville de Paris et le département de la Seine, dans des circonstances qui firent de cette élection un événement important. Après le coup d'État de 1851, il quitta volontairement la France. Pendant son absence, en 1852, les électeurs de Paris le nommèrent député au corps législatif. Il revint alors à Paris, refusa de prêter serment au pouvoir nouveau, et fut déclaré démissionnaire. Depuis ce temps il vit dans une retraite studieuse, comme il convient au fils de Carnot. G. HÉQUET.

Monit. univ. — Lesur, *Annuaire hist.* — Lamartine, *Hist. de la Révol. de 1848.* — Élias Regnault, *Hist. de huit ans.*

*CARNULI ou CARNULO (*Simone* DE), franciscain et peintre italien, né dans l'État de Gênes, vivait en 1519. On cite de ce peintre deux sujets sacrés dans l'église de Saint-François à Voltri : *l'Institution de l'Eucharistie* et *la Prédication de saint Antoine*. L'exécution de la partie architecturale et de la perspective est si parfaite, qu'André Doria voulait acheter ces chefs-d'œuvre aux habitants de Voltri à quelque prix que ce fût, pour en faire don à l'Espagne; mais ceux-ci refusèrent toute proposition.

Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*CARNY (... DE), chimiste français, né dans le Dauphiné vers 1750, mort à Nancy en avril 1830. Il entra fort jeune dans l'administration des poudres et salpêtres, et y devint bientôt le collaborateur et l'ami de Monge, de Vauquelin, de Berthollet, de Guyton-Morveau, de Lavoisier; et quand la France eut à lutter contre l'Europe, et que la poudre manquait au courage de ses défenseurs, Carny trouva des procédés plus expéditifs pour former le salpêtre et le mettre en usage. Nommé commissaire de raffinage du salpêtre et de la fabrication de la poudre dans toute la France, il monta la poudrière de Grenelle, et bientôt vingt-quatre milliers de

poudre sortirent chaque jour de ses ateliers. La soude, que la guerre empêchait de tirer d'Europe, manquait aux fabriques françaises : Carny, guidé par les conseils de Guyton-Morveau, soumit au gouvernement huit procédés nouveaux pour extraire cet alcali du sel marin. Il créa ensuite pour son compte plusieurs manufactures de produits chimiques : la première, érigée à Lyon, fut détruite lors du siége de 1793; et jamais son propriétaire ne put obtenir d'indemnité. Il établit en dernier lieu la fabrique de soude de Dieuze, où il parvint à utiliser les dépôts de sulfate de chaux et de soude, qu'on jetait auparavant comme inutiles. Cette usine, dirigée maintenant par M. de Carny fils, est une des plus belles de France, et des plus renommées pour la supériorité de ses produits.

Rabbes, etc., *Biographie des Contemporains.* — Le Bas, *Dict. enc. de la France.*

CARO (*Annibal*), poëte italien, né à Città Nuova (Marche d'Ancône) en 1507, mort à Rome en 1566. Ce poëte, l'un des beaux génies du seizième siècle et le plus parfait des traducteurs en vers de Virgile, commença par exercer les fonctions de précepteur chez un riche Florentin, après la mort duquel il fut attaché en qualité de secrétaire à Pierre-Louis Farnèse, premier duc de Parme et de Plaisance. C'est alors que, durant de nombreux loisirs, il se livra à l'étude de la langue toscane, et que la pureté, l'élégance de son style attirèrent l'attention de ses compatriotes. Ces travaux ne lui firent pas négliger les devoirs de sa charge : plus d'une fois Pierre-Louis lui confia des missions importantes auprès de Charles-Quint; mais le duc lui était devenu si odieux par ses vices et par sa violence, qu'il songeait à le quitter lorsqu'un assassinat en délivra l'Italie. Les trois fils qu'il laissait furent de nouveaux protecteurs pour Caro. Le cardinal Ranuccio ajouta de nouveaux bénéfices à ceux qu'il possédait déjà, le fit entrer dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, et lui obtint deux riches commanderies.

Caro était engagé dans une querelle littéraire contre Castelvetro : cette querelle, dont le bruit remplissait l'Italie, avait commencé par la critique que Castelvetro avait faite de la belle canzone d'Annibal à la louange de la maison de France : *Venite all' ombra de' gran gigli d' oro* (Venez à l'ombre des grands lis d'or). On prétend que Caro poussa le ressentiment jusqu'à dénoncer Castelvetro au saint-office : c'est une imputation si odieuse qu'on hésite à l'admettre, malgré le témoignage affirmatif de Muratori. Dans sa vieillesse Caro fixa son séjour à Rome; pendant l'été il habitait une maison de campagne à Frascati : là, ayant conçu l'idée de composer une épopée, il essaya, pour s'exercer, de traduire l'*Énéide* en vers libres. Ce travail eut bientôt pour lui tant de charmes qu'il ne songea plus qu'à le continuer, et à le rendre aussi parfait que possible. C'est, en effet, son plus beau titre de gloire; la langue toscane ne fut jamais mieux maniée, plus riche, plus abondante et plus pure : ce n'est peut-être pas un modèle d'exactitude pour ceux qui tiennent à la traduction servile des mots, mais le sens poétique de Virgile y est toujours parfaitement compris et admirablement exprimé. Caro avait à peine achevé cet ouvrage lorsqu'il mourut. Outre la traduction de l'*Énéide*, imprimée pour la première fois à Venise chez les Juntes, 1581, in-4°, il a laissé : *la Fichéide*, ou *Comento di ser Agresto da Ficaruolo sopra la prima ficata del Padre Siceo*, imprimée à Rome, 1539, in-4° : c'est une plaisanterie sur un *capitolo* du Molza, dans le goût italien du seizième siècle ; — *due Orazioni di Gregorio Nazianzeno, teologo*, etc. ; — *Rettorica d'Aristotele*; Venise, 1570 ; — *le Rime* ; Venise, Alde Manuce, 1569, in-4° ; — *le Lettere*; ibid., 1572-1574 ; — *gli Straccioni*, *commedia* ; ibid., 1582; — *le Cose pastorali di Longo, il quale scrisse degli amori di Dafni e Cloe* ; Paris, 1786, in-4°. [L. Ozenne, dans l'*Enc. des g. du m.*]

A.-F. Seghezzi, *Vita del comm. Caro* ; Padoue, 1742, in-4°. — Gomba, *alcune Operette*, p. 874. — Girardini, *Italia lett.*, p. 336. — Baillet, *Jugements des Savants*, n° 981 et 1308. — Moréri, *Dictionnaire universel*. — Ghilini, *Teat. d' Uomini letter.* — Crasso, *Elogi d' Uomini letter.*

***CARO** (*Francisco*), peintre espagnol, né à Séville en 1627, mort en 1667. Il reçut les premiers principes de son art de son père Francisco Lopez, puis il vint à Madrid étudier à l'école d'Alfonse Cano. En peu de temps il fit de rapides progrès, et fut chargé en 1658 de la décoration complète de la chapelle de Saint-Isidore, dans l'église de Saint-André. Son tableau le plus remarquable est celui du *Jubilé*, pour le couvent de Saint-François à Ségovie.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

***CARO** (*François*), poëte latin et orateur sacré italien, des clercs réguliers de l'ordre des Somasques, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Lusus carminum pro genialibus gymnasii sui diebus, nunc tertio typis dati auctique numero* ; Venise, 1692, in-12; — un grand nombre de *panégyriques* et d'*oraisons funèbres*, imprimés dans divers recueils.

Cinelli, *Bibliotheca.*

***CARO** (*Joseph*), prêtre et canoniste italien, vivait en 1686. On a de lui : *Psautier* ; Rome, 1683 ; — *Répons et Antiennes de l'Église romaine*, dressés par saint Grégoire le Grand ; Rome, 1686 ; — *Titres, capitules, sections et stimocétries de la Bible*, d'après l'édition des Septante; ibid., 1686.

Dupin, *Tableau des auteurs ecclésiastiques* (dix-septième siècle). — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

CARO (don *Juan*), général espagnol, mort à Alcala de Henarès en 1829. En 1807, il servit en Poméranie, puis en Danemark, sous les ordres du marquis de la Romana, son frère. Il revint

en Espagne en novembre 1808, et suivit le parti des cortès de 1810 à 1814. Ayant fait sa soumission à Ferdinand VII, il fut nommé capitaine général de la Nouvelle-Castille.

Son frère, don *José Caro*, défendit Valence contre le maréchal Suchet, et se signala en diverses occasions, entre autres dans un combat sous les murs de cette ville, où, à la tête d'une division de cavalerie, il enleva plusieurs canons. Suchet rendit justice à son intrépidité.

Galerie historique des Contemporains.

CARO (don *Ventura*), général espagnol, frère du précédent, né à Valence en 1742, mort en 1808. Il fit ses premières armes sous les ordres du duc de Crillon contre l'Angleterre. Capitaine général en 1793, il défendit avec succès la frontière espagnole contre les Français; rappelé à Madrid en 1794, il fut fait gentilhomme de la chambre du roi Charles IV. En 1801 il fut appelé au gouvernement de Valence, et sut y rétablir l'ordre par son intelligente fermeté. Nommé capitaine général des armées espagnoles en 1802, il protégea en 1808 les Français établis à Valence, contre le peuple exaspéré par les événements de Bayonne. Quelque temps après, Caro repoussa Moncey dans la tentative que celui-ci avait faite pour s'emparer de Valence; sa mort suivit ce fait d'armes.

Galerie historique des Contemporains.

CARO DE TORRES (don *Francisco*), prêtre et voyageur espagnol, né à Séville, vivait en 1629. Il appartenait à l'ordre régulier de Sant-Yago, et parcourut les Pays-Bas, puis les Indes occidentales. Il a laissé : *Relacion de los servicios que hizo a su magestad del rey Felipe II y III, don Alonso do Sotomayor, de l'habito de Sant-Yago, en los Estades de Flandre, provincias de Chile y Tierra firme*; — *Historia de las ordones militares de Sant-Yago, Calatrava y Alcantara, desde su fondacion*; Madrid, 1629, in-fol.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova.*

CARO (*Rodriguez*), ecclésiastique et historien espagnol, né à Utrera, vivait en 1625. Il était grand vicaire de don Gaspar de Borgia, cardinal-archevêque de Séville. On a de lui : *Flavii Lucii Dextri omnimodæ Historiæ quæ exstant fragmenta, cum chronico M. Maximi, Helecæ et S. Brantionis, notis illustrata*; Séville, 1627, in-4°; — *Antiguedades y principado de la illustrissima ciudad de Sevilla, y chorographia de su convento juridico, o antigua chancilleria*; Séville, 1634, in-fol.; — *Relacion de las inscripciones y antiguedad de Utrera*, in-4°. On cite dans ses manuscrits : *Veterum Hispaniæ deorum Manes*; — *de Ludis puerorum*; — *de los Nombres y sitios de los vientos*; — *de los Santes de Sevilla*; — *del Principado de Cordova*; — *de la Antiguedad del appellido Caro*; — *Cupido pendulus*, et quelques poésies latines et espagnoles.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

* **CAROC** (*George-Adolphe*), historien allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut syndic des États suédois de la Poméranie antérieure. On a de lui : *Specimen introductionis in notitiam Pomeraniæ Sueciæ, hujus fines, statum publicum et ecclesiasticum et politicum repræsentans*; Greifswald, 1710, in-4° (sans nom d'auteur); — *Nachricht wie es in Pommern zur Zeit der Reformation mit der allgemeinen und publiken Abschaffung des päbstlichen Kirchenwesens eigentlich bewandt gewesen* (Notice sur la manière dont fut aboli en Poméranie, du temps de la réforme, le culte romain, etc.), sans nom d'auteur ni date, ni lieu d'impression. Son projet de rédiger sous une forme nouvelle, avec ses notes, et de continuer Micrelius, *Chronique de Poméranie* (en allemand), ne se réalisa pas, comme on voit par la réimpression que le libraire Kunkel de Stettin fit faire de cet ouvrage en 1723.

Adelung, suppl. à Jocher, *Allgem. Gelehrt.-Lexicon.*

CAROLET, littérateur français, mort en juillet 1739. Il était fils d'un procureur à la chambre des comptes, et auteur médiocre, mais très-abondant; la plus grande partie de ses pièces sont oubliées aujourd'hui; beaucoup n'ont même pas été imprimées. On cite de lui : *les Aventures de la rue Quincampoix*, comédie en un acte, représentée au Théâtre-Italien en 1719; — *Médée et Jason*, parodie en un acte, mêlée de couplets; 1736. On trouve plusieurs de ces pièces dans le 9e volume du *Théâtre de la Foire*, Paris, 1737, in-12, et leur liste complète dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire*, II, 296.

Histoire du théâtre de l'Opéra-Comique, II, 323.

* **CAROLI** (*Angelo*), compositeur italien, né à Bologne, vivait en 1745. On connaît de lui : *Amor nato tra l' Ombre*, opéra, représenté en 1728; — *Messa*, à quatre voix avec instruments; Bologne, 1766; — une *Sérénade* et un *Credo*, à quatre voix, en manuscrit.

Fétis, *Biogr. des Musiciens.*

CAROLI (*Francesco-Pietro*), peintre piémontais, né à Turin en 1638, mort à Rome en 1716. Il s'appliqua à l'architecture, à la géométrie, et surtout à la perspective. Après avoir visité Venise et Florence, il vint à Rome, où il fut nommé professeur perpétuel de l'Académie de peinture. Il a laissé un grand nombre de compositions très-recherchées, à cause de leur fini et du brillant de leur coloris. Les sujets qu'il s'est plu principalement à traiter sont des intérieurs d'églises animés de personnages.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **CAROLI** (*Philippe*), latiniste allemand, né à Neubourg, mort en 1639. Il était d'une famille luthérienne; mais il abjura, et devint professeur de rhétorique à l'université d'Altorf. Il a laissé : *Variæ Lectiones*; — *Novarum lectionum Prodromus*; — *Animadversiones in Aulum Gellium*

et Quintium Curtium ; — Oratio de Criticis ; — Antiquitates Romanæ ecclesiast., civil., milit. et œconom. ; — Triga solœcismorum politicorum.

Witte, *Diarium biographic.* — Kœnig, *Bibliotheca vetus et nova.*

CAROLINE-LOUISE, margrave de Bade. *Voy.* CHARLOTTE-LOUISE.

* **CAROLINE** (*Charlotte-Auguste* DE GALLES), princesse de Saxe-Cobourg, née le 7 janvier 1796, morte à Claremont le 6 novembre 1816. La désunion de ses parents fit qu'à dix ans on confia son éducation à l'évêque d'Exeter, assisté de la duchesse douairière de Leeds et de lady Clifford, qui ne négligèrent rien pour former, loin de la cour, le cœur et l'esprit de leur élève. Tout en elle annonçait un caractère fortement trempé. Son père George IV, alors prince de Galles, avait projeté l'union de Caroline avec Guillaume d'Orange, prince royal des Pays-Bas : quoique son cœur éprouvât une autre affection, elle céda à la volonté paternelle. Son père lui demanda la liste des personnes qu'elle désirait voir assister à son mariage ; elle mit en tête le nom de sa mère. Le prince renvoya la liste, avec le nom de sa femme biffé. Caroline le retourna aussitôt, après avoir effacé à son tour celui du futur. Elle épousa en 1815 celui qu'elle avait choisi, Léopold de Saxe-Cobourg (devenu en 1830 roi des Belges), et se retira avec lui à Claremont. Au mois de novembre 1816, la princesse mit au monde un fils. En apprenant sa naissance, elle s'écria : « Je suis la plus heureuse des femmes ! » Cinq heures après le tombeau se refermait sur l'un et l'autre. Sa mort produisit une impression douloureuse dans toute l'Angleterre, où elle n'était connue que sous le nom de *princesse Charlotte.*

Prudhomme, *Biographie des femmes célèbres.*

CAROLINE (*Marie*), reine de Naples, née le 13 août 1752, morte à Schœnbrunn le 8 septembre 1814. Elle était archiduchesse d'Autriche, et, comme Marie-Antoinette, reine de France, fille de l'empereur François Ier et de Marie-Thérèse. Elle devint en 1768 l'épouse de Ferdinand IV, qui, roi de Naples et de Sicile depuis 1759, avait seulement pris les rênes du gouvernement en 1767. Cette reine ne manquait pas de grâce et d'esprit ; mais son caractère vif, emporté, était malheureusement dépourvu de fermeté, et son cœur avait peu de qualités aimables. Son ambition était extrême ; elle voulait à tout prix s'occuper des intérêts de l'État, quoiqu'elle n'eût point les talents nécessaires pour gouverner : aussi l'influence qu'elle exerça, presque aussitôt après son mariage, sur Ferdinand et sur ses conseils ne tarda-t-elle pas à devenir funeste au roi, à elle-même et au royaume. Il avait été stipulé dans son contrat de mariage qu'elle aurait place au conseil d'État aussitôt qu'elle aurait donné un fils à Ferdinand. Son impatience ne pouvait s'accommoder d'un tel retard ; elle devint bientôt maîtresse. Le vieux Tannucci, le ministre alors influent, était généralement aimé; le roi lui-même paraissait tenir à lui ; mais il gênait Caroline, qui déjà s'était donné un favori. Tannucci fut exclu du ministère ; il fit place au fameux Acton, intrigant irlandais, né en France, détestant le pays qui l'avait vu naître, habile à deviner les caprices de la reine de Naples, et à seconder son goût pour les voluptés. Dès lors les Napolitains sont exclus des emplois, dont s'emparent des étrangers ; les finances sont au pillage ; les fautes, les maladresses se succèdent ; la nation est profondément blessée, et la noblesse ressent vivement son humiliation. La haine qu'on vouait au ministre ne tarda pas à s'étendre jusqu'à la reine, qui s'inquiétait fort peu de l'opinion publique ; le ministre Acton était pour elle un oracle. Celui-ci n'était pas tout à fait aussi insouciant : il entretenait de nombreux espions, et persécutait avec ténacité et hardiesse ceux qui osaient parler ou agir contre lui. Lorsque la révolution française eut éclaté, il accusa de jacobinisme, ou tout au moins de volonté hostile au gouvernement, ceux dont tout le crime consistait à désirer son renvoi, le terme de mesures vexatoires, et une diminution des impôts, dont le poids était devenu intolérable. La reine protégeait l'insolent favori ; elle paraissait n'exister que par lui : aussi les a-t-on accusés d'une coupable intimité. Caroline partageait la haine que son ministre portait à la France ; elle déclara la guerre à la république en 1798. On sait quel fut le résultat de cette imprudence, et comment, après la défaite de l'Autrichien Mack, la reine et la famille royale furent forcées de fuir en Sicile, et de s'environner de la protection de l'Angleterre. L'année suivante, grâce au prince Ruffo, Ferdinand IV rentra en possession de sa capitale et de son trône. Cet étrange souverain laissa le soin du gouvernement à sa femme : alors régna réellement cette lady Hamilton, dont l'influence fut bien plus funeste encore que celle d'Acton. Animée par cette *amie*, la reine ne fut pas étrangère à la violation de la capitulation de Naples, et aux cruautés exercées contre les partisans de la *république Parthénopéenne*, dont l'existence avait été si éphémère. En 1805, Marie-Caroline entra dans la coalition formée à Vienne contre Napoléon. Malgré l'appui des Russes, Caroline et son mari furent encore une fois expulsés de leur capitale et de la meilleure partie de leurs États. Les Anglais devaient leur donner des secours contre Murat ; mais Caroline se brouilla avec lord Bentinck, et, à la suite de ses discussions avec lui, elle se rendit à Vienne en 1811, en passant par Constantinople. Elle mourut au château de Schœnbrunn, sans avoir vu la restauration de son mari sur le trône des Deux-Siciles. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon.

CAROLINE (*Amélie-Élisabeth*), femme de George IV, née le 17 mai 1768, morte le 7 août 1821. Elle était seconde fille du duc Charles-Guil-

laume-Ferdinand de Brunswick et de la princesse Auguste d'Angleterre, sœur de George III. Cette princesse avait passé à la cour de son père une vie de gêne et d'ennui lorsqu'elle épousa (1795) le prince de Galles, depuis roi de la Grande-Bretagne sous le nom de George IV. Dès l'année suivante elle répandit la joie dans le palais du roi et dans la nation anglaise, en donnant le jour à une fille, Charlotte-Auguste (*Voy.* CAROLINE, *Charlotte-Auguste*). Cependant à peine fut-elle relevée de couches, que le prince de Galles se sépara d'elle, déclarant que l'inclination était un sentiment indépendant de la volonté, et qu'il lui était impossible de faire violence à la sienne. Ce fut le commencement de la fatale scission entre les deux époux, qui continua jusqu'à la mort de Caroline, et qui, par des accusations réitérées de la part du mari, compromit au plus haut degré l'honneur de la princesse. Toutefois le roi George III et la nation anglaise prirent sous leur protection l'épouse répudiée. Depuis ce temps la princesse de Galles vécut éloignée de la cour, dans sa maison de campagne à Blakheath, et dans une solitude qui convenait à son malheur, cultivant et protégeant les arts et les sciences, et exerçant la charité. Mais en 1808 les bruits les plus injurieux se répandirent sur son compte: elle avait eu, disait-on, des relations d'intimité avec le capitaine Manby, avec sir Sidney-Smith, et d'autres liaisons qui l'auraient rendue mère. Ces circonstances engagèrent le roi à ordonner une enquête sur sa conduite : il nomma une commission ministérielle, à la tête de laquelle fut placé le lord-chancelier Grenville. La commission interrogea un grand nombre de témoins, et prononça l'acquittement de la princesse quant à l'accusation de grossesse, mais en déclarant que sa conduite n'était pas exempte d'inconséquences telles, qu'elles pouvaient donner naissance à des soupçons à la vérité mal fondés. Le roi voulut donner plus d'éclat à ce jugement qui proclamait l'innocence de la princesse, et rendit à sa bru une visite de cérémonie. De semblables témoignages d'intérêt lui furent donnés par les princes ses beaux-frères; le duc de Cumberland accompagna même la princesse à la cour et à l'Opéra. Les bruits qui avaient été répandus contre elle ne pouvaient venir que des personnes qui entouraient le prince de Galles et de la cour de la reine régnante, qui de tout temps se montra peu favorable à sa bru. La nation manifesta, en cette occasion comme dans beaucoup d'autres, son attachement pour la princesse.

Cependant en 1813 la discorde éclata de nouveau entre les deux époux, quand la princesse se plaignit des difficultés qu'elle rencontrait pour voir sa fille aussi souvent que le sentiment maternel lui en faisait un besoin. Le prince de Galles, alors régent du royaume, fit droit à cette plainte; et la princesse obtint, au mois de juillet 1814, la permission de se rendre à Brunswick, de parcourir l'Italie et la Grèce. Dans le voyage aventureux que Caroline faisait alors à travers l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, l'Archipel et la Syrie jusqu'à Jérusalem, elle avait pour compagnon un Italien appelé Bergami. Les récits les plus scandaleux furent mis en circulation sur les relations qui se seraient établies entre elle et Bergami; mais la princesse ne reçut pendant tout son pèlerinage que des témoignages de respect et de reconnaissance, car elle faisait du bien avec libéralité. A son retour, elle séjourna en Italie, principalement dans les environs du lac de Côme.

Quand le prince de Galles monta sur le trône le 29 janvier 1820, une proposition fut faite de sa part par lord Hutchinson à la princesse, pour l'engager, moyennant une pension de 50,000 liv. sterl., à renoncer au titre de reine, ainsi qu'à tout autre qui pouvait rappeler les liens qui l'unissaient à la famille royale d'Angleterre, et à ne plus revenir dans les îles Britanniques. Elle refusa hautement et avec dignité ces offres outrageantes; elle voulut au contraire, dès ce moment, faire reconnaître ses droits comme reine d'Angleterre, et elle dévoila les intrigues qu'un agent secret, le baron d'Ompteda, avait tramées contre elle. Toutes les tentatives que le roi fit pour obtenir qu'elle se désistât de ses prétentions n'eurent aucun résultat. Malgré lui et à l'insu du ministère, Caroline prit terre le 5 juin, au milieu des cris de joie du peuple anglais; et le lendemain elle fut conduite en triomphe à Londres. Alors lord Liverpool, ministre du roi, porta contre la reine une accusation formelle, dans le but de la livrer au mépris public, de la faire déclarer coupable d'adultère, et par conséquent indigne de la couronne royale. Malgré les soupçons que faisaient planer sur elle les débats et les enquêtes parlementaires, la voix publique se prononça en faveur de la reine pendant toute la durée de ce scandaleux procès; de sorte qu'après avoir épuisé tout l'arsenal de la chicane, et après avoir obtenu pour sa condamnation, dans la chambre des lords, la majorité de 123 voix contre 95, les ministres ne jugèrent pas à propos de donner suite à cet arrêt; mais ils demandèrent l'ajournement à six mois, et laissèrent tomber entièrement la poursuite du bill qu'ils avaient sollicité.

Ainsi finit un procès qui blessait profondément le sentiment moral par son origine, par la nature des poursuites, et par ses résultats. La reine, quoique éloignée de la cour, vivait dans Brandebourg-house conformément à son rang et au titre royal qu'on ne lui contestait plus, sous la protection du peuple, qui souvent manifestait avec énergie de quelle manière il jugeait la reine. Au mois de juillet 1821, à l'occasion du couronnement solennel de George IV, elle demanda à participer à cette solennité, ou au moins à assister à la cérémonie; mais l'une et l'autre demande

lui furent refusées par un arrêté du conseil privé. Malgré le soutien qu'elle trouvait dans l'opposition, elle essuya l'humiliation d'être refusée à la porte de l'abbaye de Westminster le jour du couronnement, lorsqu'elle se présenta pour entrer. Elle se hâta de rédiger une protestation contre cet attentat à ses droits, et les journaux donnèrent à cet acte la plus grande publicité. Peu après le départ du roi pour l'Irlande, Caroline tomba malade (30 juillet) au théâtre de Drury-Lane, par suite d'une violente agitation morale, et d'un refroidissement qui vint s'y joindre. L'inflammation dans ses entrailles fit des progrès si rapides que, contre l'opinion des médecins, elle annonça sa mort prochaine. Elle mourut en effet le 7 août 1821, et, d'après sa dernière volonté, sa dépouille fut transférée à Brunswick, où elle repose dans la sépulture de ses aïeux. Ses funérailles donnèrent lieu, à Londres et à Brunswick, à des troubles sérieux; et le public se livra contre George IV et sa cour à des soupçons sans doute injustes et mal fondés. [*Enc. des g. du m.*]

Zeitgenossen, 2e section, n° III. — John Wilke, *Memoirs of her late Majesty*, etc.; Londres, 1822, 2 vol. in-8°.

CAROLINE (*Caroline-Ferdinande-Louise*), duchesse DE BERRY *Voy.* BERRY.

CAROLINE-MATHILDE, reine de Danemark, née en 1751, morte en 1775. Elle était fille de Frédéric-Louis, prince de Galles. C'est en 1769, à l'âge de quinze ans, qu'elle épousa Christian VII, roi de Danemark; elle lui donna deux enfants : un fils, Frédéric VI, et une fille. L'histoire de cette jeune reine est intimement liée à celle de Struensée. Traitée avec froideur par la belle-mère et par la grand'mère du roi, Caroline-Mathilde fut bientôt négligée par Christian VII lui-même, et dans son isolement elle donna sa confiance au favori Struensée, qui développa en elle des projets ambitieux, et résolut de faire passer entre ses mains tout le pouvoir de son époux. Nous renvoyons les détails de cette conspiration aux articles STRUENSÉE et CHRISTIAN VII, et nous nous bornerons à dire ici que Caroline-Mathilde fut enveloppée dans le malheur du ministre; que, menacée d'être traitée avec la dernière sévérité, elle dut à l'Angleterre d'être rendue à la liberté, et simplement renvoyée de la cour. Elle se rendit à Celle, dans le Lunebourg, où le chagrin ne tarda pas à mettre fin à sa vie. Elle avait à peine vingt-quatre ans lorsqu'elle mourut, après avoir écrit à son frère, le roi d'Angleterre George III, une lettre remarquable qu'on peut lire dans l'ouvrage allemand intitulé : *les Derniers moments de la reine de Danemark*. [*Enc. des g. du m.*]

Falkenskiold, *Memoires*.

CAROLINE (*Marie-Annonciade* BONAPARTE). *Voy.* NAPOLÉON (sœur de).

***CAROLL** (*Charles*), général américain, né en Amérique en 1737, mort à Baltimore en novembre 1832. Il fit ses études en France au collége de Reims, et prit une part très-active à la guerre de l'indépendance américaine, dont il signa l'acte de déclaration.

Henrion, *Annuaire biographique*, 1834.

***CAROLUS** (*Jean*), moine et historien belge, né à Anvers en 1526, mort à Malines en 1597. Il était membre du grand conseil de Malines, jurisconsulte éminent, littérateur et historien. Il prit l'habit monastique vers ses derniers jours. Il a laissé des *Mémoires historiques* publiés longtemps après sa mort.

Biographie générale des Belges.

CARON dit **CHARONDAS**, jurisconsulte français. *Voy.* CHARONDAS.

CARON, ou **CARRON** (*François*), armateur hollandais d'origine française, né en Hollande, naufragé devant Lisbonne en 1674. Il était d'une famille protestante réfugiée dans les Pays-Bas, à la suite des guerres de religion. Dénué de tout moyen d'existence et pourvu d'une éducation incomplète, il s'engagea très-jeune comme aide-cuisinier à bord d'un vaisseau hollandais en partance pour le Japon. Durant la traversée, son intelligence le fit choisir pour commis aux vivres. Cet emploi lui permit de faire quelques études; il s'appliqua surtout aux calculs, et dès son arrivée au Japon il approfondit la langue indigène. Cette connaissance le rendit précieux aux agents de la compagnie hollandaise des Indes, et il ne tarda pas à occuper parmi eux un rang distingué et utile à ses intérêts. Il devint membre du conseil général d'administration et directeur du commerce du Japon. Il brigua ensuite un poste encore plus élevé à Batavia; mais, ne l'ayant point obtenu, il n'écouta alors que son mécontentement, quitta brusquement le service de la Hollande, et en 1644 il vint offrir ses services à Colbert, qui s'efforçait de donner à la France une certaine importance dans le commerce des Indes. En 1666, Caron reçut des lettres patentes qui le nommaient directeur général du commerce français dans l'Inde; mais en même temps on lui adjoignit quatre autres commerçants hollandais et autant de français avec le même titre. Comme les derniers avaient une prépondérance marquée sur leurs collègues étrangers, la jalousie éclata parmi les directeurs, que des attributions mal définies mettaient sans cesse en conflit. Débarqué à Madagascar en 1667, Caron trouva les comptoirs français dans un état déplorable : désespérant de triompher des obstacles qui l'entouraient, il partit pour Surate, qui lui parut un centre plus favorable. Peu après son arrivée, il expédia à Madagascar une riche cargaison. Cet heureux commencement d'opération fut encouragé par le gouvernement français, qui adressa à l'armateur hollandais le cordon de Saint-Michel.

Caron regardait la domination de l'île de Ceylan comme de la plus grande importance pour la France. Une flotte, commandée par l'amiral de Lahaye, fut mise à la disposition de Caron, qui essaya vainement d'asseoir un établissement à Trinquemale; une autre tentative sur Malia-

pour n'amena également qu'une conquête stérile. Cette coûteuse et inutile expédition fut exploitée par les nombreux ennemis que son caractère impérieux et son avarice sordide lui suscitaient chaque jour. Ils obtinrent du ministère qu'il fût forcé de rendre des comptes; et, pour ne pas laisser soupçonner les conséquences de ce rappel, on motiva l'ordre de retour sur un prétendu besoin de le consulter au sujet de nouvelles entreprises. Caron embarqua aussitôt ses immenses richesses, et fit voile pour Marseille. Déjà il avait dépassé Gibraltar lorsqu'un navire, commandé par un de ses amis, l'accosta et l'instruisit de la véritable disposition de la cour à son égard. Caron fit aussitôt virer, et mettre le cap sur Lisbonne; mais à peine eut-il mouillé en rade de ce port, qu'un coup de mer fit toucher son navire, qui sombra, corps et biens. Un des fils de Caron parvint seul à s'échapper.

On a de Caron : *Description du Japon*, en hollandais; la Haye, 1636, in-4°; traduite en français par Thévenot, dans le 4e vol. du *Recueil des Voyages au Nord*; — *Journal du Voyage des grandes Indes, contenant tout ce qui s'est fait et passé à bord de l'escadre de Sa Majesté sous le commandement de M. de Lahaye depuis son départ de la Rochelle en mars* 1670 *jusqu'à septembre* 1674; Paris, 1698, in-12. — Chardin, dans le tome Ier de ses *Voyages*, rapporte quelques écrits de Caron concernant l'établissement de la compagnie des Indes orientales de France. A. DE L.

Langlès, *Voyages de Chardin*, IV, 310. — Smith, *Histoire des Voyages*. — *Le Japon*, dans l'*Univers pittoresque*.

CARON (*Augustin-Joseph*), colonel français, né en 1774, fusillé à Strasbourg en septembre 1822, n'avait que seize ans quand il entra au service en 1789. Après un lent et pénible avancement, il fut nommé lieutenant-colonel à la suite d'une brillante action à Bar-sur-Ornain (1814). Retiré après 1815 en Alsace avec une mince demi-solde, Caron conserva dans son cœur le culte de l'empereur, et l'espoir de faire encore triompher sa cause. Ainsi il se trouva impliqué, en 1820, dans la conspiration d'août qui fut déférée à la chambre des pairs. Défendu par M. Barthe, alors carbonaro, il fut acquitté, et se retira à Colmar. Quand plus tard la conspiration de Béfort eut échoué, il forma le projet de délivrer les prévenus qu'on allait juger à Colmar. Il fit à ce sujet d'imprudentes propositions à quatre sous-officiers, qui le dénoncèrent, et qui reçurent l'ordre de leurs chefs de se prêter à ces tentatives, pour arrêter l'entreprise *quand il en serait temps*. Le 2 juillet 1822, les sous-officiers Gérard, Thiers, Magnien, Delzaive lui amènent deux escadrons, dans lesquels se trouvaient des officiers déguisés en simples chasseurs. Caron ayant revêtu son uniforme à l'approche du premier escadron, Magnien, qui avait reçu ses habits bourgeois avec ordre de les jeter dans les vignes, se hâte de les porter au préfet. Pendant ce temps, la petite troupe, qui avait répondu à sa harangue par le cri de *vive l'empereur!* continue sa marche. Arrivée devant Ensisheim, elle refuse d'y entrer. Alors le colonel conçoit de nouveaux soupçons; et lorsqu'on est parvenu au village de Battenheim il se rend immédiatement chez le maire pour préparer des logements à ses compagnons, avec la ferme intention de les disséminer. Le flagrant délit allait échapper aux délateurs... L'heure était venue... A l'instant on l'entoure, on lui enlève ses papiers et ses armes. Un autre ancien militaire, nommé Roger, son complice, subit le même sort, et tous deux sont ramenés à Colmar garrottés sur une charrette. Il fallait à tout prix une condamnation. Une décision ministérielle, soutenue par deux arrêts de la cour de cassation, enleva les deux accusés aux tribunaux ordinaires, qui, en vertu du principe d'adjonction, persistaient à les retenir; et ils parurent à Strasbourg devant le conseil de guerre. En vain Caron déclina la compétence de ce tribunal d'exception; il fut condamné à mort, comme coupable d'*embauchage pour les rebelles*. Le conseil de révision confirma cette sentence. L'exécution en fut prompte : le jour même où devant la cour de cassation M. Isambert se présentait au nom de cet officier, le *Moniteur* annonçait sa mort. Il avait été fusillé à Strasbourg (sept. 1822), après avoir lui-même commandé le feu.

Le Moniteur et les journaux politiques du temps. — *Procès d'A. Caron, lieutenant-colonel en retraite, et de F.-D. Roger*.

CARON (*Nicolas*), graveur français, né à Amiens en 1700, mort à Paris en 1768. Il était élève de Michel Papillon, et fit des progrès rapides non-seulement dans la gravure, mais encore dans la géométrie et la mécanique. Il fut reçu membre de la Société militaire de Besançon en 1759. Quelque temps après, étant dans une auberge, il eut le malheur de tuer un homme en jouant avec le fusil d'un chasseur. Trop pauvre pour payer à la famille du défunt les dommages-intérêts auxquels il fut condamné, Caron fut emprisonné à la Conciergerie, et y mourut d'ennui et de chagrin, après quelques années de détention. Il a laissé une *Méthode géométrique pour diviser le cercle*, et une *Table pour faciliter l'extraction des racines*. Il a gravé aussi les planches d'un *Dictionnaire héraldique*, et le *portrait de Michel Papillon*, en tête du *Traité de la gravure sur bois*. On trouve des estampes de cet artiste sous le n° 1028 du cabinet impérial.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **CARON** (*Pierre*), imprimeur français, vivait en 1474. Il fut le premier éditeur d'un ouvrage imprimé en français. Cet ouvrage est intitulé *l'Aiguillon de l'Amour divin*, traduit de saint Bonaventure par Jean Gerson; Paris 1474. Caron demeurait rue Quincampoix, et avait pour enseigne, suivant la mode d'alors, un petit bois,

avec cette devise : *Au Franc Bois*. Le second ouvrage qu'il a imprimé date de 1489, et porte l'indication suivante : « Imprimé par *Pierre le Caron*, demeurant au coin de la rue du Temple et la rue Geoffroi-l'Angevain. » Ce sont *les Faits et Dits de maistre Alain Chartier*, in-4° (caractères gothiques).

Feller, *Biographie universelle*, édit. de M. Weiss.

*CARON (*Firmin*), compositeur et contrapuntiste, né vers 1420. Il était élève d'Égide Binchois et de Guillaume Dufay. On doit mettre cet artiste au nombre de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la musique. Il reste de ce vieux et célèbre maestro un volume manuscrit qui se trouve dans les archives de la chapelle pontificale, sous le n° 14. Plusieurs chansons et motets de Caron ont été traduits en notation et mis en partition par Fétis.

Hermann Finck, *Practica Musica*. — L'abbé Baini, *Vie de Palestrina*.

CARON (*Julie*), sœur de Beaumarchais. On lui attribue un ouvrage intitulé *l'Existence réfléchie*, ou *Coup d'œil moral sur le prix de la vie*; Berlin, 1784, petit in-12. — *Voy.* BEAUMARCHAIS.

Quérard, *la France littéraire*.

*CARON (*Antoine*), peintre français, né à Beauvais vers 1520, mort à Paris vers 1598. Tout ce qu'on sait de positif sur Caron, c'est qu'il fut peintre de Catherine de Médicis, et qu'une de ses filles épousa le graveur Thomas de Leu. Le musée du Louvre possède de lui quelques dessins, parmi lesquels on remarque : *le Sacre d'un jeune prince*, et *une Flagellation*. Il avait peint dans l'église Saint-Laurent de Beauvais, détruite en 1798, plusieurs tableaux, et fourni des cartons pour les verrières exécutées par Angrand le Prince. Il existe quelques pièces gravées d'après lui par G. Vænius, Gauthier et Th. de Leu. P. CH.

A. de Montaiglon, *Antoine Caron*; Paris, 1850, in-8°.

CARON (*Raymond*), théologien irlandais, né en 1605, mort en 1666 à Dublin. Il entra dans l'ordre des Récollets, passa quelques années en Allemagne et en Flandre, et fut renvoyé dans sa patrie avec les fonctions de commissaire général de son ordre. De vives controverses sur le pouvoir des rois, sur l'infaillibilité du pape, agitaient alors les catholiques d'Irlande; la question de la soumission due à un souverain hérétique était chaudement discutée, et il est facile de comprendre quels périls entouraient alors une discussion semblable. Caron, très-zélé défenseur des doctrines de Rome, recommanda cependant la modération et la conduite la plus sage; il eut pour adversaires de fougueux écrivains qui recommandaient (en théorie du moins) la révolte contre l'autorité de la protestante Angleterre; mais l'Angleterre était forte, et Caron jugea prudent de se retirer à Louvain, d'où il ne retourna qu'après la restauration de Charles II. Les écrits de ce religieux sont importants pour l'histoire de l'Irlande, et ils sont devenus fort rares. Sa *Remonstratio Hibernorum contra Lovanienses ultramontanasque censuras*, Londres, 1665, in-folio, fit grand bruit lors de son apparition. Ce livre, dédié à Charles II, défend avec énergie les principes de l'Église gallicane. Voici les titres des autres ouvrages de Caron : *Roma triumphans*; Anvers, 1635 (c'est-à-dire 1653), livre dans lequel l'auteur s'est proposé de discuter le catholicisme par une méthode *nova hactenus et insolita*; — *Apostolatus evangelium missionariorum*, 1653; — *Controversiæ generalis fidei*, 1660; — *Loyalty asserted and the late remonstrance or allegiance of the Irish clergy and layty confirmed*; Londres, 1662, in-4°; — *A vindication of the Roman catholicks of the English nation*; Londres, 1660, in-4°; Caron a laissé en manuscrit quelques ouvrages qui, sans doute, ne seront jamais imprimés.

Bibliotheca Grenvilliana, 1842, p. 116.

*CARON (*Toussaint*), graveur français, mort à Paris le 25 août 1832. Enlevé par le choléra dans la force de son talent, il avait pu assurer sa réputation par *la Famille indigente*, d'après Prudhon, *le Lévite d'Éphraïm*, d'après Couder, et par un grand nombre d'autres belles planches fort recherchées des connaisseurs.

Henrion, *Annuaire biographique*.

*CARON (*Augustin-Pierre-Paul*), canoniste français, né à Marseille-le-Petit (Oise) en 1776, mort à Paris en 1851. Il entra de bonne heure dans la congrégation de Saint-Sulpice, où il fut chargé de l'enseignement liturgique et des cérémonies. De concert avec l'abbé Gosselin, il édita plusieurs ouvrages importants, entre autres les *Œuvres complètes de Bossuet* et *de Fénelon*, accompagnées de notes précieuses. Outre un grand nombre d'articles dans *l'Ami de la Religion*, on a de lui : *Manuel des cérémonies à l'usage de Paris*, 1847, in-8°; — *Notice sur les anciens Rites de l'Église de Paris*, ibid. Cette dissertation est pleine de recherches intéressantes.

Ami de la Religion (juillet 1851).

CARON (*Jean-Charles-Félix*), chirurgien français, né en 1745 dans les environs d'Amiens, mort le 19 août 1824. Il vint faire ses études à Paris, et entra comme aide-major aux Invalides. Le 13 février 1773, il fut reçu docteur, et membre adjoint à l'Académie royale de chirurgie. En 1782, Caron fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital Cochin. Il s'occupa avec ardeur des moyens de guérir le croup, et en 1812 il déposa chez un notaire une somme de mille francs pour être donnée en prix à l'auteur du meilleur mémoire sur cette maladie. Il a laissé : *Compendium Institutionum Philosophiæ, in quo de Rethorica et Philosophia tractatur, ad usum candidatorum baccalaureatus artiumque magisterii*; Paris, 1770, 2 vol. in-8°; — *de Poplitis Anevrismate*; Paris, 1772, in-8°; — *Dissertation sur l'effet mécanique de l'air dans les poumons pendant la respiration*, avec des *Réflexions sur un nouveau moyen de rappeler*

les noyés à la vie, proposé par le docteur Mengies; Paris, 1798, in-8°; — *Recherches critiques sur la connexion de la vie avec la respiration*; ibid., 1800, in-8°; — *la Chirurgie peut-elle retirer quelques avantages de sa réunion à la médecine?* Paris, 1802, in-8°; — *Réflexions sur l'exercice de la Médecine*; Paris, 1804, in-8°; — *Remarques sur un fait d'insensibilité qui quelquefois doit avoir lieu dans les amputations des grandes extrémités*; Paris, 1804, in-8°; — *Examen du recueil de tous les faits et observations relatifs au croup*; ibid., 1808, in-8°; — *Traité du croup aigu*; 1808, in-8°; — *Remarques et observations récentes sur le croup*; ibid., 1810, in-8°; — *Programme d'un prix relatif à la trachéotomie dans le traitement du croup*; ibid., 1812, in-8°; — *Réfutation d'un mémoire de M. Pelletan sur la bronchotomie*; ibid.; — *Démonstration rigoureuse du peu d'utilité de l'École de Médecine et du grand avantage du Collége de Chirurgie*; ibid., 1818, in-8°.

Galerie historique des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

* **CARON** (*Jean-Marie*), jurisconsulte français, né en 1798 à Pornic (Loire-Inférieure), mort à Nantes le 20 juin 1841. Reçu avoué à la cour royale de Rennes, il montra dans cette modeste position de vrais talents comme jurisconsulte, une probité sévère et des qualités solides, qui lui concilièrent promptement l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Irrésistiblement porté, malgré son état de continuelle souffrance, vers les fonctions de magistrat, il accepta successivement celles de procureur du roi à Pontivy et de juge aux tribunaux de Montélimart et de Saint-Brieuc. Pénétré de l'immense importance des justices de paix, il publia sur les matières soumises à ces tribunaux de famille deux ouvrages recommandables. Résolu à poursuivre pratiquement l'accomplissement de l'œuvre dont il avait exposé la théorie avec une sagacité parfaite, il abandonna son siége de juge à Saint-Brieuc, et ne crut point déroger en sollicitant une place de juge de paix à Nantes. D'une bonté sans bornes, que la douleur ne pouvait altérer, il joignait à une capacité réelle un amour du devoir, un désintéressement, une simplicité et une droiture de cœur au-dessus de tout éloge. Ce respectable magistrait a laissé les ouvrages suivants: *Essai sur la Révolution de* 1830; Paris, Delaunay, 1830, in-8°; — *Observations sur la saisie immobilière, ou vente par expropriation forcée, ainsi que sur les autres ventes d'immeubles qui ne peuvent se faire qu'avec le concours de la justice*; Montélimart, Bourron, 1834, in-8° de 104 p.; — *Principes*, ou *Traité théorique et pratique des actions possessoires*; Saint-Brieuc, 1838, in-8°; — *de la Juridiction civile des juges de paix*; Paris, Thorel, 1839-1840, 2 vol. in-8°; 2e édit., 2 vol. in-8°; 3e édit., annotée et augmentée de formules, par M. Bioche; Paris, 1844, Thorel, Guilbert, 2 vol. in-8°.

P. Levot.

Mellinet, *Annales de la Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure*, t. 13, p. 369-372. — M. Chegaray, *Discours de rentrée de la cour royale de Rennes, le* 3 *octobre* 1841.

* **CARON** (*Pierre-Simon*), écrivain facétieux et bibliophile, né en 1763, mort en 1806. Il faut bien lui donner ici une place, afin de réparer l'oubli que signale Charles Nodier, lorsqu'il se plaint que « ce nom, si connu des bibliographes, « n'est pas parvenu aux biographes qui ont enre- « gistré tant de renommées ridicules; c'est jouer « de malheur. » Caron était un pauvre figurant du théâtre des Variétés : tout ce qu'on sait sur son compte, c'est qu'ami de la littérature rabelaisienne, il se plut à faire réimprimer des livrets *de haulte graisse*, devenus extrêmement rares, et qu'il composa, dans le même genre, quelques opuscules de bien mauvais goût. Son esprit, altéré par des excès ou par des malheurs, finit par céder à des impressions bien éloignées des idées burlesques dont il s'était si longtemps occupé. A l'âge de quarante-trois ans, il mit, en se précipitant par une croisée, une fin volontaire à une vie qui s'était écoulée dans la misère. De 1798 à 1806, il donna des éditions nouvelles de onze ouvrages différents, joyeux témoignages de la gaieté de nos pères; nous citerons seulement les *Chansons folastres des comédiens*; — le *Jeu du Prince des Sots, joué aux halles de Paris le mardi gras l'an* 1511; — les *Nouvelles* (en latin) de Morlino; — une traduction française des *Noëls bourguignons* de la Monnoye. Cette collection ne fut tirée qu'à cinquante-six exemplaires en tout : elle est donc des moins communes, surtout complète, et elle mérite l'empressement avec lequel les amateurs des livres curieux la recherchent. Pour qu'il n'y manque rien, il est nécessaire d'y joindre quelques facéties composées par Caron lui-même : le *Norac-Oniana, contenant les douze mouchoirs*; — *Lettre de Carali de Cappadoce à son camarade Caralo, adressée à Cassel*; — *Ænigma*, etc. Ces divers opuscules, qui ne se composent que de quelques pages, sont à peu près introuvables. Malgré la pauvreté qui fut la triste compagne de son existence, Caron avait réuni une bibliothèque composée d'ouvrages singuliers; il écrivait sur le frontispice de chacun d'eux une devise, où il plaçait un jeu de mots: « M'acheter pour me lire, *car on* s'instruit ainsi. »

G. Brunet.

Ch. Nodier, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, p. 64. — Brunet, *Manuel du Libraire*, I, 558. — Peignot, *Répertoire de bibliographies spéciales*. — Du Roure, *Analecta*, etc., I, 127.

* **CARONDELET**, famille flamande ou bourguignonne, qui, selon quelques biographes, tire son origine de « Jean de Charonde, chancelier de Bourgogne, que la petitesse de sa stature fit appeler Carondelet. » Rien ne semble confirmer cette étymologie. Quoi qu'il en soit, plusieurs membres de cette famille se sont distingués sous

les ducs de Bourgogne et les archiducs, leurs successeurs. On cite surtout :

* **CARONDELET** (*Jean* DE), sire de Champrans, Solres et Poutelles, magistrat bourguignon, né à Dôle, mort dans la même ville en 1501. Licencié ès lois, il devint conseiller et maître des requêtes au parlement du duché de Bourgogne, sous Philippe le Bon. Charles le Téméraire le désigna comme commissaire à la rédaction de la *coutume de Bourgogne*, et l'employa à plusieurs missions politiques près Louis XI et à la cour d'Autriche. En 1478, il présida le parlement de Dôle convoqué par Marie de Bourgogne et l'archiduc Maximilien, et y soutint les prétentions de l'archiduc à la tutelle du prince Philippe. Maximilien le fit alors grand chancelier. En 1496, l'archiduc Philippe destitua Carondelet de toutes ses charges, ce qui fit dire au docte Pontus Heuterus, alors prévôt d'Arnheim : *Dignitate exuitur non merito, sed inimicorum calumnia circumventus*. Carondelet revint dans sa ville natale, et s'occupa activement de la fondation d'établissements scolastiques.

Dunod de Charnage, *Mémoires pour servir à l'histoire du comté de Bourgogne*, p. 159.

CARONDELET (*Jean* DE), prélat et magistrat bourguignon, né à Dôle en 1469, mort à Malines le 8 février 1544. Il fut successivement doyen de l'église métropolitaine de Besançon, abbé de Mont-Benoît, prévôt de Saint-Donatien de Bruges, et en 1503 membre ecclésiastique du conseil souverain de Malines. En 1522, Érasme lui dédia son *Saint-Hilaire*. Carondelet était également très-estimé par Charles-Quint : ce monarque le nomma en 1527 président perpétuel du conseil de Bruxelles, et en 1531 l'appela en cette qualité au conseil privé des Pays-Bas. Quelque temps après, Carondelet fut nommé archevêque de Palerme et primat de Sicile. L'âge et les infirmités le forcèrent, en 1540, à rentrer dans la vie privée. On a de lui : *de Orbis Situ;* Anvers, 1565, in-8°, et plusieurs manuscrits sur diverses questions de droit.

Dunod de Charnage, *Mémoires pour servir à l'histoire du comte de Bourgogne*. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*.

* **CARONDELET** (*François* DE), diplomate flamand, mort à Anvers en 1635. Il était doyen de l'église de Cambrai, et fut envoyé comme diplomate en Angleterre en 1626, par l'infante Isabelle. En 1631, il vint en France au sujet de la reine, mère de Louis XIII, retirée dans les Pays-Bas. Il y fut très-bien accueilli, et reçut de riches présents. Montrésor et quelques autres historiens ont prétendu que le cardinal de Richelieu avait entraîné François de Carondelet et son frère George, baron de Noyelle, alors gouverneur de Bouchain, dans une conspiration ayant pour but de faire révolter les Pays-Bas; mais ces faits sont démentis par des lettres autographes du roi Philippe IV, lettres conservées par la famille Carondelet.

Carpentier, *Histoire de Cambray*. — Lavocat, *Dictionnaire historique*.

* **CARONDELET-POTTELLES** (*Albert-Charles-Dominique*), ecclésiastique et antiquaire français, né le 16 octobre 1761, mort au Quesnoy le 20 janvier 1838. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et fut élu, le 11 juin 1784, juriste du chapitre de Cambrai. Il crut devoir émigrer, et consacra le temps de son exil à des recherches historiques sur la Flandre, le Hainaut et le Cambrésis. Il a laissé sur ces provinces des documents très-intéressants.

* **CARONDELET-POTTELLES** (*F.*), écrivain français, frère du précédent, mort en 1836. On a de lui : une *Table des réductions pour la comparaison des poids et mesures anciennes et nouvelles ;* Paris, 1802, in-8° ; — une traduction en vers français des *Élégies de Tibulle;* Paris, 1807, in-8°, avec portrait.

Feller, *Biographie universelle*. — Quérard, *la France littéraire*.

* **CAROPRÈSE** (*Gregorio*), critique napolitain, né en 1620 près de Cosenza, mort dans cette ville en 1715. Il passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Naples, où son esprit et ses connaissances en littérature lui attirèrent une haute considération. Il est auteur d'une réfutation du livre de Machiavel intitulé *le Prince ;* — d'une lettre sur l'*Orlando furioso ;* — d'une traduction annotée de la *Logique de Silvano Regis ;* — de *Commentaires sur les poésies de della Casa*.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*.

* **CAROSELLI** (*Angiolo*), peintre italien, né à Rome en 1585, mort en 1653. Cet artiste ne faisait aucun dessin préparatoire ni sur papier ni sur toile, pour ses tableaux ; et pourtant il est plein de vivacité dans ses mouvements, de goût dans le coloris, et d'un fini parfait. Il avait un talent merveilleux pour contrefaire les manières des différents maîtres. Les plus habiles connaisseurs se trompaient devant ses imitations du Caravage. Une *sainte Hélène* que Caroselli avait faite fut attribuée au Titien par de nombreux peintres, jusqu'à ce que l'auteur eût montré ses initiales A. C., cachées dans le bas du tableau. Le Poussin affirme avoir vu de Caroselli deux copies de Raphaël qu'il aurait prises pour les originaux, s'il ne les avait su être ailleurs. Presque tous les ouvrages de Caroselli sont des portraits ou de petits sujets exécutés avec grâce et délicatesse. On excepte seulement son *saint Venceslas*, grande toile faite pour le palais Quirinal.

Passeri, *Vite de' Pittori che hanno lavorato in Roma*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

* **CAROSO DA SERMONETA** (*Marco-Fabrizio*), compositeur et écrivain italien, natif de Mantoue; il vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On possède fort peu de détails sur sa vie; mais il est l'auteur d'un ouvrage curieux, intitulé *il Ballarino, diviso in due trattati;* Venise, 1581, in-4°. On trouve dans ce volume, fort recherché aujourd'hui, les précep-

tes de l'art de la danse, avec un grand nombre de figures gravées sur bois, et représentant les danses à la mode au seizième siècle en France et en Espagne. La musique notée de chaque air donne à ce travail un intérêt tout particulier, et chaque danse est dédiée, à l'aide d'un sonnet, à l'une des dames les plus illustres de l'époque. Les figures représentent les costumes des femmes et des hommes des premières classes de la société; les dames sont toutes vêtues d'amples robes de riches étoffes qui remontent jusqu'au haut du cou, et tombent de manière à cacher complétement les pieds. Peu de bibliographes connaissent le *Ballarino*, qui a échappé aux infatigables recherches du savant Douce, l'auteur des *Illustrations of Shakcspeare*, qui donne comme le premier ouvrage relatif à la danse l'*Orchésographie* de Thoinot Arbeau, publiée en 1588.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

CAROTTO ou **CAROTO** (*Giovanni-Francesco*), peintre italien, né à Vérone en 1470, mort en 1546. Il était élève de Liberale Véronèse et d'Andréa Mantèque. Il peignit beaucoup à Casal, tant pour le palais du marquis Guillaume de Montferrat que pour l'église de Saint-Dominique. Les Visconti de Milan l'employaient aussi très-souvent. Son principal genre était la miniature, et il excellait dans le portrait. Cependant, aussi habile compositeur qu'Andréa, il le surpassait en majesté et en harmonie; il en a donné les preuves dans son grand tableau d'autel de San-Fermo, à Vérone, et dans celui de l'autel des Anges à Sainte-Euphémie, dans lequel on retrouve le faire de Raphaël.

Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori.* — Pozzo, *le Vite de' Pittori e degli Architetti Veronesi.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

CAROTTO (*Giovanni*), peintre et architecte italien, frère et élève du précédent, né à Vérone. Il était peintre assez médiocre; mais dans l'architecture il se montra hors ligne.

Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori e Architetti.* — Pozzo, *le Vite de' Pittori e degli Architetti Veronesi.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

* **CAROUAGIUS** (*Bernardin*), horloger français, vivait en 1530. Il avait appris son métier à Paris, et était devenu d'une rare habileté. Il inventa pour le célèbre jurisconsulte Alciat une horloge dont le marteau, en frappant l'heure sur la cloche, faisait sortir d'une pierre des étincelles qui allumaient de l'amadou soufrée, et communiquaient le feu à une lampe ou à une bougie.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

CAROUGE (*Bertrand-Augustin*), astronome français, né le 8 octobre 1741 à Dol (Ille-et-Vilaine), mort à Paris le 29 mars 1798. Il était lié avec l'astronome Lalande, pour lequel il fit divers calculs que ce dernier a insérés dans sa seconde édition de son *Astronomie*; il avait réduit en décimales toutes les tables astronomiques. On a de lui, dans la *Connaissance des temps* de 1781, 1789 et 1798, des formules de parallaxes et divers mémoires. Il était très-pauvre, et obligé pour vivre de faire des éducations particulières, lorsqu'en 1795 Larevellière-Lépeaux, en considération de sa situation et de son mérite personnel, lui fit obtenir une place d'administrateur général des postes, place qui lui procura quelque aisance et les moyens de continuer ses travaux astronomiques. Quelques jours avant sa mort, il les remit à Lalande, qui les publia dans la *Connaissance des temps pour* 1801 : ce sont des tables pour calculer, à un quart d'heure près, les phases de la lune pendant soixante ans : elles sont meilleures, dit Lalande, que celles qui sont dans les *Éléments de navigation* de Bouguer et de la Caille. Il avait aussi calculé mille étoiles pour le *Globe céleste* publié chez Delamarche, successeur de Forton.

P. LEVOT.

Lalande, *Bibliographie astronomique.*

* **CARPACCIO** (*Vittore*), peintre vénitien, né vers 1450, mort vers 1522. Vasari le nomme *Scarpaccia*, et Sansovino *Scarpazza*; mais ses ouvrages sont ordinairement signés : *Victoris Carpathii Veneti opus.* Cet artiste peignit dans le palais des doges et dans plusieurs des confréries de Venise, en concurrence avec les Bellini et le dernier des Vivarini, et nulle part il ne se montra inférieur à ses rivaux. Sans compter les beaux ouvrages qui existent encore à Venise et dans les autres villes de son territoire, les quatre tableaux que possède la galerie de Milan suffiraient pour prouver que la peinture vénitienne avait été portée par lui, sous plusieurs rapports, plus près encore de la perfection que par Giovanni Bellini, qui ne l'égala pas pour la douceur du coloris, la beauté des têtes et l'entente du clair-obscur. Les peintures de Carpaccio au palais des doges ont péri dans l'incendie de 1576; mais il est resté dans le musée de Venise plusieurs tableaux qui le placent au premier rang parmi les peintres de son temps; ce sont neuf sujets tirés de la *légende de sainte Ursule*, la *Présentation de l'enfant Jésus au temple*, et le *Martyre des dix mille crucifiés du mont Ararat.* Il a laissé encore à Venise, à Saint-George des Esclavons, quelques traits de la *vie de Jésus-Christ, de saint George et de saint Jacques*, exécutés de 1502 à 1511; et à Saint-Vital, *le saint à cheval.* Le musée du Louvre possède de ce maître une *Prédication de saint Étienne à Jérusalem.*

Carpaccio eut pour élève Lazzaro Sebastiani.

E. B—N.

Ridolfi, *Vite de' Pittori Veneti.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Quadri, *Otto Giorni in Venezia.*

* **CARPACCIO** (*Benedetto*), peintre vénitien, florissait dans la première moitié du seizième siècle. Il peignit dans la Rotonde de Capo d'Istria un *Couronnement de la Vierge*, au bas duquel on lit : *Benedetto Carpathio Veneto*

pingeva MDXXXVII. On ne connaît à Venise aucun ouvrage de cet artiste, qui vivait encore en 1541. E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

***CARPAGNA** (*Gaspard*), cardinal, théologien et numismate italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On n'a de lui qu'une *Epistola pastoralis*, à la suite de Carolus Borromæus, *Instructiones Pastorum*; Louvain, 1702, in-12; et Rouen, 1707, in-12. Mais Carpagna est plus connu par l'établissement d'un cabinet de monnaies et de médailles assez considérable, dont il existe une description et un catalogue attribués à Jean-Pierre Bellori, et ayant pour titre : *Scelta de' medaglioni più rari nella biblioteca dell' eminentissim. signor cardinale Gasparo Carpagna*; Rome, 1679, in-4°. On a donné des extraits étendus de ce livre dans le *Giornale de' Letterati in Roma*, 1674. Une autre description du cabinet de médailles de Carpagna est intitulée *Rariora maximi moduli numismata selecta ex bibliotheca eminent. card. Gasp. Carpagnæ, Josephi Monterchii commentariis illustrata*; Amsterdam, 1685, in-12.

D. Clément, *Bibl. curieuse*, VI, 302. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CARPANI (*Joseph*), poëte dramatique et musicographe italien, né le 28 janvier 1752 à Villalbese, district de la Briansa, dans le Milanais; mort à Vienne en Autriche le 22 janvier 1825. Après avoir fait ses classes sous les jésuites à Milan, il fut envoyé à Pavie pour y étudier le droit. Il y passa quelques années, sans jamais ouvrir un livre de droit; il obtint cependant le grade de docteur, « parce que, selon l'expression de son biographe, tout le « monde l'obtient; et il fut applaudi en soutenant sa thèse, parce que chacun trouve quel« ques badauds qui l'applaudissent. » Il entra ensuite chez un avocat renommé à Milan, pour y faire son stage; mais il en sortit bientôt, pour s'occuper de poésie et de musique. C'est de cette époque que datent ses premiers essais poétiques en dialecte milanais, dont plusieurs, notamment ses élégies sur la mort de Marie-Thérèse, furent trouvés assez remarquables par le poëte Parini pour que celui-ci lui adressât, afin de l'encourager, des stances écrites dans le même dialecte. Bientôt après, il fit son entrée dans le monde dramatique par une comédie intitulée *i Conti di Agliate*, et attribuée longtemps au P. Molina, l'auteur en vogue à Milan. Cette comédie et ses autres drames furent joués au théâtre de Monza devant l'archiduc Ferdinand et sa femme, Marie-Béatrice d'Este. En 1792, lors de la révolution française, il devint rédacteur de la gazette de Milan sous le nom d'*il Veladino*, et il rédigea de violents articles contre la révolution. En 1796, lors de l'invasion française, il suivit son gouvernement à Vienne. Nommé censeur et directeur des théâtres de Venise, il devait, après la paix de Campo-Formio, retourner en Italie; mais une ophthalmie dont il était affligé réclamant les soins de médecins expérimentés, il resta à Vienne, où il fut attaché comme poëte au théâtre impérial. C'est dans ce temps qu'il se lia d'amitié avec le célèbre Haydn, dont il a fait connaître la sublime musique à ses compatriotes en traduisant le libretto allemand de ses oratorios en italien, de manière à faire cadrer entièrement le nouveau texte avec la musique composée pour les originaux. Il a d'ailleurs fait la même chose pour quelques autres opéras français et allemands, et en général avec beaucoup d'habileté. En 1809, lors de la nouvelle guerre de l'Autriche contre la France, il accompagna l'archiduc Jean pendant toute la campagne, dont il rédigea le compte-rendu exact, jour par jour. Mais, pour une raison inconnue, Carpani en détruisit lui-même le manuscrit après 1812. C'est dans cette même année que, voulant honorer la mémoire de son ami et protecteur Haydn, il publia les *Haydines*, lettres intéressantes, écrites d'un style pittoresque et élégant, touchant la vie et les œuvres de ce compositeur. Cet ouvrage fut la cause d'un scandale littéraire où Beyle (connu sous le pseudonyme de *Stendhal*) a joué un rôle assez équivoque. Un certain Alexander-César Bombet avait copié, pendant un voyage en Italie, l'ouvrage de Carpani, et l'avait traduit en français. Beyle publia à sa place cette traduction, intitulée *Lettres écrites de Vienne en Autriche sur Haydn, suivies de notes sur Mozart et Metastase*; Paris, 1814. Carpani cria au plagiat; alors Beyle fit, en 1817, paraître le même ouvrage sous le nouveau titre : *Vies de Haydn, Mozart et Métastase*, avec une préface, où il prétend avoir modifié les emprunts faits à Carpani par ses notices, tirées de sources allemandes.

Carpani, qui depuis 1810 s'était définitivement fixé à Vienne, reprit sa place de poëte dramatique du Théâtre-Impérial, et concourut plus tard à la rédaction du *Journal littéraire de Milan*, qui compta parmi ses collaborateurs les plus grandes notabilités littéraires. Mais avec son caractère d'enthousiaste exclusif, propre aux Italiens, il se trouva engagé dans quelques autres querelles littéraires. Ce fut d'abord en 1818, à propos d'un livre du Vénitien André Majer, qui, entraîné hors des bornes par sa défense de l'école vénitienne de Tiziano, avait battu en brèche l'idéalisme dans l'art, et en général toute l'école allemande de Sulzer, Mengs, etc. Carpani riposta, dans ses *Mariages*, ou *Lettres sur l'Imitation dans la peinture*, à Majer, et renouvela cette polémique, quelques années plus tard, dans une discussion sur la musique de Rossini. Majer avait des préjugés aussi peu raisonnables contre cet illustre maestro que l'étaient ceux de Carpani en sa faveur, résumés dans les *Rossiniane*. Le public se dégoûta à la fois de cette querelle,

dans laquelle les deux adversaires firent trop voir l'absence de notions positives sur l'art musical. Carpani avait d'ailleurs le caractère bon; car, après toutes les paroles acerbes échangées avec Majer, il lui légua en mourant son buste, ouvrage de Canova. Ses opéras furent en grande partie mis en musique par les maîtres de chapelle les plus renommés du temps, tels que Paër, Weigl, Pavesi, etc. Voici la liste de ses ouvrages : *Sonnetti, canzoni, apologhi, si in italiano come in dialetto milanese, stampati a Milano, a. Venezia, a Vienna;* — *i Conti d'Agliate, commedia;* — *Dio, salvi Francesco! parafrasi italiana del cantico nazionale tedesco in onore dell' imperatore Francesco I, posta in musica dall' Haydn;* — *Amore vince pregiudizio, commedia*, qui fut aussi traduite en allemand; — *la Camilla, dramma*, mis en musique par Paër; — *l'Uniforme, dramma*, mis en musique par Weigl; — *il Miglior Dono*, cantate pour l'empereur d'Autriche, avec la musique de Weigl; — *la Creazione, volgarizzamento dal tedesco, con le parole accomodate alla celebre musica dell' Haydn;* — *l'Amore alla persiana*, drame en deux actes; — *la Vita del cane del Pepoli;* — *la Passione di N. S. G. C.*, avec la musique de Weigl; — *Lettera sul un quadro di madama Lebrun;* — *Descrizione delle pitture della cupola di S.-Celso in Milano;* — *la Scuola della maldicenza*, traduction libre d'une comédie anglaise de Sheridan; — *il Giudizio di Febo*, cantate pour l'empereur d'Autriche, avec la musique de Pavesi; — *l'Incontro*, cantate, avec la musique de Gerace; — *Lettere di un Forestiere;* — *l'Allievo dell' orsa*, drame; — *Spiegazione drammatica del mausoleo del Canova, per l'arciduchessa Cristina;* — *Pilade e Oreste*, drame; — *l'Indovinel*, poëme en dialecte milanais; — *Riccardo Cuor di leone*, drame, traduit du français; — *la Dote*, id.; — *Rinaldo d'Asti*, id.; — *la Lodowiska*, id.; — *Raollo di Crequi*, id.; — *l'Effetto dell' amore e del caso*, id.; — *la Caravana del Cairo*, id.; — *i Due Ragazzi Savojardi*, id.; — *la Lezion d' on di*, comédie en dialecte milanais; — *gli Antiquari di Palmira*, drame bouffe; — *Dissertazione intorno la maniera e lo stile manierato;* — *la Concia desturbada*, poëme en trois chants, en dialecte milanais; — *Octaves milanaises pour honorer le retour de leurs majestés impériales à Milan;* — *la Bellezza*, poëme; — *il Giuoco delle reti*, poëme; — *Piano generale di tutte le pitture del palazzo Serbelloni;* — *Sonetti milanesi in morte di Maria-Teresa, imperatrice;* — *la Figlia del Sole*, drame imité de l'allemand, avec addition d'un acte nouveau; — *l'Alcade di Zalamea*, comédie traduite de Calderon; — *Didone in America*, drame bouffe; — *Formosa*, drame; — *il Principe invisibile*, comédie en quatre actes; — *le Haydine, ovvero lettere intorno alla vita e le opere del celebre maestro Giuseppe Haydn;* Milan, 1812, in-8°; 2e édit., augmentée et revue; Padoue, 1823, in-8°; — *le Majeriane, ovvero lettere in confutazione delle opinioni del cav. Majer, intorno alla imitazione pittorica e le opere di Tiziano;* Milan, 1819, in-8°; — *Lettere su i giardini di Monza;* — *i Bagni di Baden*, sestines; — *Sestine per le nozze di S. E. il principe Auersperg con S. A. la principessa Lobkowitz;* — *le Rossiniane, ossia lettere musico-teatrali, principalemente sulla musica del Rossini;* Padoue, 1824, in-8°. L'opuscule intitulé *Lettera del professore Giuseppe Carpani sulla musica di Gioacchino Rossini*, Rome, 1826, in-8°, n'est qu'un extrait, fait par un anonyme, de quelques articles des *Rossiniennes*.

Tipaldo, *Biog. degli Ital. illustri*. — Fétis, *Biographie générale des Musiciens*.

CARPANI (*Joseph*), théologien et poëte italien, de l'ordre des Jésuites, né à Rome le 2 mai 1683, mort dans la même ville vers 1765. Il professa la rhétorique, la philosophie et la théologie au collége germanique de Rome. Outre quelques ouvrages de théologie oubliés aujourd'hui, on a de lui : sept *tragédies* en vers latins; Vienne, 1746; Rome, 1750; — *de Jesu infante;* Rome, 1747 : ce sont deux pièces latines publiées sous son nom académique, *Tirro Ercopolita;* — quelques poésies latines, insérées dans la première partie de l'*Arcadum carmina;* ibid., 1757.

Annali letterarj d'Italia. — Mandose, *Bibl. roman.*

CARPANI (*Gaëtano*), compositeur italien, frère du précédent, mort à Rome en 1780. Il fut maître de chapelle, et forma de nombreux élèves, dont plusieurs ont acquis une grande réputation en Italie. Il a laissé en manuscrit beaucoup de compositions.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

CARPANI (*Horace*), jurisconsulte italien, natif de Milan, vivait à Milan dans la première moitié du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Lucubrationes in statuta Mediolanensia;* Francfort, 1600; — *Leges et statuta ducatus Mediolanensis, cum commentariis;* Milan, 1616 et 1646, in-fol.

Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lexic.*

CARPANI (*Joseph*), jurisconsulte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Pendant quarante ans, il professa la législation au collége de la Sapience, à Rome. Outre quelques ouvrages latins peu remarquables, on a de lui : *Fasti dell' Academia degl' Intrecciati;* Rome, 1673.

Mandose, *Biblioth. Romana*.

*CARPANO (*Jacques-André*), jurisconsulte italien, né à Milan vers le milieu du seizième siècle, mort en 1612, dans la même ville. Après avoir été, en 1575, admis dans le collége des jurisconsultes de sa patrie, il remplit plusieurs em-

plois dans la magistrature. Enfin, il fut nommé sénateur, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Responsa*; — *Allegationes fiscales*, insérées dans les recueils de jurisprudence publiés à Milan et à Pavie.

Argelati, *Bibl. Mediol.*

* **CARPANO** (*Pierre-Vincent*), humaniste et orateur sacré italien, natif de Milan, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut prêtre séculier et directeur du grand séminaire de Brescia, où il enseigna l'éloquence sacrée et profane. On a de lui : *de Ratione scribendi epistolas scholæ priores*; Brescia, 1613, in-8°; — *Oratio de publicis gymnasiis Brixiæ restitutis*; ibid., 1615, in-4°; — *Christus nascens, Christus circumcisus, poemata*; Gênes, 1625, in-4°; — *della Forma che deve tenersi nelle Crie* (sans date ni lieu d'impression); — *Elogia sacra*; — *Lacrymæ de Christi Domini cruciatibus et nece, poema*; — beaucoup de *lettres latines* dans les *Epistolæ Sanazarii, Sacci et Farnesii*; Milan, 1621, in-4°.

Argelati, *Bibl. Mediol.*

CARPENTER (*Jean*), théologien anglican, né dans le Cornouailles, mort en 1621. On a de lui : *Sermons, Méditations*, etc.; Londres, 1588, 1599 et 1606, in-4° et in-8°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*.

CARPENTER (*Nathanaël*), ministre et théologien anglican, né dans le Devonshire, mort à Dublin en 1635. Il fut doyen de l'église d'Irlande. On a de lui : *Philosophia libera triplici exercitationum decade proposita*; Francfort, 1621, in-8°; Oxford, 1622, in-8° : il attaqua dans cet ouvrage la doctrine d'Aristote; — *Geography delineated forth in two books, containing the sphærical and topical parts thereof*; Oxford, 1625, in-4°; — *Architophel, or the picture of a wicked politician*; Dublin, 1627, in-8°; Oxford, 1628, in-4°.

Rose, *New biographical Dictionary*. — Witte, *Diarium biographicum*. — Wood, *Athenæ Oxonienses*.

CARPENTER (*Richard*), ministre et théologien anglican, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. De Cambridge, où il avait fait ses études, il passa sur le continent, reçut les ordres selon le rit romain, et fut, dit-on, religieux bénédictin en Italie. Étant retourné en Angleterre en qualité de missionnaire, il abjura le catholicisme, obtint une cure qu'il quitta bientôt pour se faire prédicateur forain, et abusa de ce ministère pour entretenir la scission entre le roi Charles I[er] et le parlement. Sur la fin de sa vie, il rentra dans le sein de l'Église romaine. On a de Carpenter : plusieurs *sermons*; Londres, 1612, 1616 et 1623, in-4° et in-8°; — *Experience, history and divinity*; ibid., 1642, in-8°; réimprimé sous le titre : *the Downfal of Antichrist*; ibid., 1648; — *the perfect law of God, being a sermon and no sermon, preached and yet not preached*; 1652, in-8°; — *Astrology proved harmless, useful, pious*; Londres, 1653, in-4°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Rose, *New biographical Dictionary*.

CARPENTIER ou LECARPENTIER (*Antoine-Michel*), architecte français, né à Rouen en 1709, mort en 1772. Il étudia la sculpture, puis l'architecture; il vint à Paris en 1728, et, son talent s'étant développé, il devint, en 1755, membre de l'Académie royale d'architecture, architecte de l'Arsenal, des domaines et des fermes générales du roi. On peut citer, parmi les édifices élevés par ce architecte, les châteaux de Courteilles, de la Ferte dans le Perche, de Ballainvilliers; les bâtiments de l'Arsenal, les intérieurs de l'hôtel de Beuvron. Il fut chargé par le prince de Condé de continuer le Palais-Bourbon, devenu aujourd'hui, après bien des changements politiques et architectoniques, le palais du corps législatif. Carpentier était recommandable non-seulement par son talent, mais encore par une probité, une droiture à toute épreuve, une âme forte, un grand désintéressement, et une bienfaisance inépuisable.

Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*. — Fontenay, *Dictionnaire des Artistes*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

CARPENTIER ou CHARPENTIER (*Jean*), historiographe et généalogiste, natif d'Abscon, près de Douay; mort à Leyde en 1670. Il était religieux à l'abbaye Saint-Aubert de Cambrai, lorsqu'il s'enfuit en Hollande avec une femme qu'il épousa peu de temps après. Il fut nommé historiographe de Leyde. On lui doit : *Histoire de Cambrai et du Cambrésis*; Leyde, 1664-1668, in-4°, 4 parties, ouvrage rare et recherché; — *les Généalogies des familles nobles de Flandre*, in-folio, ouvrage peu estimé; — une traduction des voyages du Hollandais Nieuhoff.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — De Bure, *Bibliographie instructive*, n° 5339. — Lelong, *Biblioth. histor. de la France*, édit. Fontette. — Foppens, *Biblioth. Belgica*. — Leglay, *Notice sur Carpentier, historiographe du Cambrésis*; Valenciennes, 1833, in-8°.

* **CARPENTIER ou CHARPENTIER** (*Irénée*), pseudonyme d'un savant suisse du seizième siècle, de *Godefried* ou *Fried* (Irénée), et *Wagner* (Charpentier). *Voy.* WAGNER (*Godefroid*).

CARPENTIER (*Pierre*), gouverneur hollandais, mort en 1659. Il devint gouverneur de Batavia en 1623, fit échouer une conspiration que des commis anglais et des soldats japonais avaient formée contre les Hollandais, et rendit de grands services au commerce de sa patrie. A son retour en Hollande, il fut nommé chef de la compagnie des Indes par la chambre d'Amsterdam.

Biog. univ. (éd. belge).

CARPENTIER (*Pierre*), célèbre antiquaire et paléographe français, de l'ordre des Bénédictins de Saint-Maur, né à Charleville le 2 février 1697, mort à Paris le 19 décembre 1767. Étant entré dans la congrégation de Saint-Maur, à Reims, en 1720, il s'occupait depuis cinq ans d'une nouvelle édition de Tertullien, lorsque dom Maur d'Antine, que les bénédictins de l'abbaye de Saint-Germain des Prés avaient chargé d'une

nouvelle édition du *Glossaire* de du Cange, s'adjoignit Carpentier pour ce travail. Après un séjour de plusieurs années, il quitta l'abbaye de Saint-Germain des Prés à Paris, où il avait travaillé avec d'Antine, dont on le soupçonne d'avoir emporté les manuscrits, pour les mettre à profit plus tard. Carpentier fut pourvu, en 1737, de la prévôté de Saint-Onésime de Donchery (Ardennes), dépendante de la même congrégation, riche sinécure qu'il avait obtenue par l'entremise de l'abbé de Pomponne; mais il ne tarda pas à passer dans l'ordre de Cluny, à la faveur d'un indult de translation fondé sur des motifs d'infirmité, indult pour lequel il eut un long procès à soutenir. Après avoir fait son noviciat au prieuré de Saint-Pierre et de Saint-Paul d'Abbeville, et prononcé des vœux nouveaux en 1741, il fut nommé aumônier de l'abbaye de Saint-Rambert en Bugey. Ses travaux littéraires exigeant sa présence à Paris, il obtint de l'abbé de Valori un bénévole pour être agrégé à l'abbaye de Saint-Pierre de Sauves, diocèse d'Alais. Par ce moyen il devint religieux de cette maison sans y résider; et il vécut depuis à Paris, cultivant les lettres, fouillant dans les archives et les bibliothèques, et cultivant l'amitié de l'abbé de Valori. En 1750, il accompagna à la cour de Vienne l'ambassadeur de France, de Guerches. De retour à Paris après 1751, il continua sa vie d'érudit jusqu'à sa mort, qui le surprit très-inopinément dans le collége de Bourgogne, où il s'était retiré. On a de lui : *Glossarium ad Scriptores mediæ et infimæ latinitatis, auctore Carolo Dufresne, domino du Cange; editio nova, et locupletior et auctior, opera et studio monachorum ordinis S.-Benedicti et congregatione S.-Mauri ;* Paris, 1733-1736, 6 vol. in-fol. (les lettres A B C sont de Nicolas Toustain et de le Pelletier; les lettres D E G J L N O Q R T, de Maur d'Antine; toutes les autres, de Carpentier); il en parut une nouvelle édition, sous le titre : *Glossarium ad Scriptores*, etc., *cum additionibus Iselini; accedit Dissertatio de impp. Constantin. numismatibus ;* Bâle, 1762, 6 vol. in-fol.; les dix planches de médailles manquent dans beaucoup d'exemplaires; elles doivent se trouver dans le t. IV, à l'article *Moneta*, p. 912, 924, 932, 940, 960, 965, 972, 981, 994 et 1020; — *Avis aux gens de lettres qui voudront contribuer à la perfection du supplément au Glossaire de la moyenne et basse latinité,* inséré dans le *Journal des Savants;* avril 1737, p. 253 et 254; — *Réponse à une lettre écrite par M..... à M. Carpentier, sur un endroit qui demande d'être expliqué et rectifié,* dans le *Mercure de France*, 1741, p. 1567-1571; — *Alphabetum tironianum, compluribus Ludovici Pii chartis, quæ notis iisdem exaratæ sunt et hactenus ineditæ, ad historiam et jurisdictionem cum ecclesiasticam, tum civilem pertinentibus;* Paris, 1747, in-fol.; et inséré aussi dans le *Recueil des Historiens de France*, t. VI : cet ouvrage est cité avec éloge dans les *Mémoires de Trévoux*, février 1747, page 1423; — *Lettres aux auteurs du Journal des Savants*, etc., octobre 1751, p. 678-681, et mars 1756, p. 139-149 : ce sont des répliques dirigées contre dom Clémencet, *Préface de l'Art de vérifier les dates*, Paris, 1750, qui avait revendiqué d'avance pour d'Antine la paternité du supplément au *Glossaire*, et aussi contre Charles-François Toustain et Tassin, qui, dans le 2ᵉ vol., p. 205, 244 et 281 de leur *Nouveau traité de diplomatique*, Paris, 1755-1765, avaient dessiné un alphabet tironien, que Tassin même avait passé sous silence dans son *Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur;* 1750; — *Glossarium novum ad Scriptores medii ævi cum latinos, tam gallicos, seu supplementum ad auctiorem Glossarii Cangiani editionem. Subditæ sunt, ordine alphabetico, voces gallicæ usu aut significatu absoletæ, quæ in Glossario et in supplemento explicantur. Accedunt varii indices, præcipue rerum extra ordinem alphabeticum positarum, vel quas ibi delitescere non autumaret lector, atque auctorum operumve emendatorum. His demum adjecta est Cangii dissertatio de inferioris ævi aut imperii numismatibus, quam excipiunt emendationes typographicæ ad postremam Glossarii editionem;* Paris, 1766, 4 vol. in-fol. : le quatrième volume, qui mérite une attention particulière comme entièrement neuf, contient un *Glossaire français* qui a 673 colonnes d'étendue, ensuite 13 tables : 1° table des auteurs de la moyenne et basse latinité, composée par du Cange, corrigée et augmentée par Carpentier; 2° table des auteurs grecs cités dans le *Glossaire;* 3° et 4° des auteurs imprimés qui ont écrit en langue vulgaire, français, italiens, anglais, etc.; 5° des manuscrits latins consultés; 6° des Actes et des Vies des Saints qui sont manuscrites; 7° des auteurs français, manuscrits, en prose; 8° des anciens poëtes français et provençaux, manuscrits; 9° et 10° deux tables des registres, des cartulaires et des dépôts publics et particuliers dont on a fait le dépouillement; 11° et 12° des auteurs et des ouvrages dont on corrige le texte dans le *Glossaire* et le supplément; 13° une table de tout ce qui y est traité hors de l'ordre alphabétique. Enfin on y trouve un *errata* des barbarismes de la dernière édition du *Glossaire* de du Cange. Adelung a donné de cet ouvrage un abrégé, sous ce titre : *Glossarium manuale ad Scriptores mediæ et infimæ latinitatis, ex magnis Glossariis Caroli Dufresne, domini du Cange, et Carpentarii, in compendium redactum, multisque verbis et dicendis formulis auctum;* Halle, 1772-1783, 6 vol. grand in-8°; — *Préface à l'édition des Sentences morales de Publius Syrus et des Fables de Phèdre, par l'abbé le Mascrier;* Paris, 1742, in-12. Carpentier avait lui-même

fourni plusieurs sentences morales, extraites soit de Publius Syrus, soit d'un manuscrit inédit de Cambrai du quatorzième siècle. L'édition de *Tertullien*, que Carpentier avait commencée, n'a jamais paru.

Abbé Boulliot, *Biographie Ardennaise*. — Tassin, *Hist. litt. de la congrégation de Saint-Maur*.

CARPENTIER (....), économiste français, né à Beauvais vers 1739, mort en 1778. On a de lui : *Avantages des inventaires des titres et papiers tant anciens que nouveaux;* Paris, 1760; in-8°; — *Observations particulières sur les noms anciens et modernes d'extraction ou de grâce, avec un traité sur l'explication du blason;* ibid., 1768, in-8°; — *Avis et mémoire instructif sur les avantages des inventaires généraux des titres et papiers*, etc.; ibid., 1768, in-12; — *l'Art de l'archiviste français*, etc.; ibid., 1769, in-12; — *l'Inspecteur des fonds de terre*, ou *Remarques historiques et chronologiques sur la matière de leur administration;* ibid., 1771, in-12; — *Ébauche des principes sûrs pour estimer exactement le revenu net du propriétaire des biens-fonds, et fixer ce que le cultivateur peut et doit en donner de ferme;* Amsterdam et Paris, 1775, in-8°; — *la Clef de la Circulation*, ou *Mouvement universel en faveur de la circulation entre la liberté des possessions et celle du commerce;* ibid., 1775, in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

CARPENTIER (....), grammairien français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Banise et Balacin*, ou *la Constance récompensée*, histoire indienne; Londres et Paris, 1773, in-12; — *Leçons de grammaire, contenant les principes raisonnés de la langue et de l'orthographe, et une introduction à l'étude de la langue latine;* Paris, 1774, in-8°; — *Plan nouveau d'éducation pour former des hommes instruits et des citoyens utiles*, etc.; ibid., 1775, in-8°; — *l'Art de parler et d'écrire correctement*, etc.; ibid., 1777, in-24; ibid., 1798, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

CARPESANE (*François*), historien italien, né vers 1451, vivait encore en 1526. Il fut prêtre de Parme, et secrétaire de l'évêque de cette ville. On a de lui : *Commentaria suorum temporum libris X comprehensa, ab anno circiter* 1470 *ad annum* 1526, en manuscrit. Le P. Mabillon l'a fait copier, et insérer dans D. Martenne et Durand : *Amplissima collectio veterum scriptorum et monumentorum*, t. V, depuis la page 1186 jusqu'à la page 1246.

Adelung, supplém. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexicon*.

CARPI (*Hugues* DE), dessinateur et graveur italien, né à Rome vers 1486, mort vers 1530. Il fut un des premiers qui exécutèrent, en Italie, des gravures sur trois planches. Plusieurs artistes adoptèrent cette manière. Carpi imagina aussi d'imprimer quelques-unes de ses estampes sur du papier gris, à l'effet de rendre les clairs plus marqués et plus brillants. Les Allemands ont revendiqué, non sans fondement, l'invention de ce procédé, appelé par les Italiens gravure au clair-obscur. Les principaux ouvrages de Carpi sont : *David tranchant la tête à Goliath;* — *le Massacre des Innocents;* — *Ananias puni de mort;* — *Diogène assis devant son tonneau*.

Tiraboschi, *Bibl. Moden.*

CARPI (*Jérôme*), peintre et architecte, né à Ferrare en 1501, mort vers 1569. Après avoir étudié dans sa patrie sous le Garofalo, dont il avait commencé par être le valet, il alla à Bologne à l'âge de vingt ans, et ne tarda pas à s'y faire connaître comme peintre de portraits. Un petit tableau du Corrége lui étant tombé sous les yeux, il se passionna pour la manière de ce maître, et s'empressa de copier toutes les peintures qu'il a laissées à Parme et à Modène. Il fit de même pour les ouvrages du Parmigianino, auquel il emprunta ses airs de tête, tout en leur donnant moins de grâce, mais plus de noblesse. De retour à Bologne, il exécuta quelques travaux, soit seul, soit en compagnie du Pupini. Il revint ensuite dans sa patrie après une absence de neuf années, et y peignit quelques fresques, avec le Garofalo, aux Olivetains et à la *Palazzina* du duc Hercule II. Ce prince, qui à cette époque s'occupait des embellissements du palais de Copario, demanda au Titien de lui indiquer quelque peintre capable de peindre dans une *loge* les principaux traits de l'histoire de la maison d'Este : le Titien, qui avait vu quelques peintures du Carpi, désigna ce jeune artiste, qui dans la seule année 1534, et sans aide, mena à fin cette grande entreprise. De ce jour, les commandes lui arrivèrent en foule de toutes les parties de l'Italie; mais il ne put satisfaire qu'à un petit nombre, ayant été occupé par le duc de Ferrare et par le pape Jules III à d'importants travaux d'architecture, art qu'il avait étudié sous Galasso de Ferrare; aussi ses tableaux d'autel sont-ils fort rares : les plus célèbres sont *la Descente du Saint-Esprit*, à Saint-François de Rovigo; et un *saint Antoine*, à *Santa-Maria del Vado* de Ferrare. On trouve aussi de lui un petit nombre de tableaux de chevalet répartis dans les diverses galeries de l'Europe; le musée de Dresde possède : *Vénus et l'Amour sur une conque traînée par deux cygnes*.

La manière du Carpi participe du style des quatre grands maîtres qu'il s'était proposés pour modèles, le Titien, Raphaël, le Corrége, et le Parmigianino. Ses compositions sont enrichies d'architectures et de bas-reliefs peints avec le plus grand soin. E. B—N.

Barruffaldi, *Vite de' pittori Ferraresi*. — Vasari, *Vite*. — Ticozzi, *Dizionario*.

CARPIN ou **CARPINI** (*Jean* DU PLAN), voyageur italien, de l'ordre des Franciscains, né en Italie vers 1220. Innocent IV l'envoya en 1246 vers les princes mongols du nord-est, afin de

tâcher d'arrêter les progrès en Europe de ces redoutables conquérants. Carpin se dirigea par la Bohême, par la Silésie et la Pologne, vers Kiow, alors capitale de la Russie; puis, gagnant les bords du Dnieper, où il rencontra les Mogols, il traversa la Kumanie (partie sud-est de la Russie), et suivit les bords de la mer Noire jusqu'au pays des Kaptschacs, occupé alors par Batou-Khan. Ce chef accueillit favorablement l'ambassade chrétienne, ainsi que plusieurs marchands d'Autriche, de Silésie et de Pologne, qui n'avaient pas craint de s'y joindre. Il les fit conduire à Karakherin, dans le pays des Khalkhos (*Mongols jaunes*), capitale des successeurs de Gengis-Khan. Carpin assista au kouriltaï ou élection d'un nouvel empereur, et à l'investiture de ce prince dans la *horde* (tente) *dorée*. Le nouveau monarque, Coyouc-Khan, qui avait l'intention de porter la guerre en Europe, voulant cacher ses desseins à l'ambassadeur du pape, le renvoya vers sa mère Tourakina. Carpin séjourna un mois à la cour mongole, sans pouvoir obtenir une audience particulière, et privé des choses les plus nécessaires à la vie. On lui ordonna de mettre par écrit le sujet pour lequel le pape l'envoyait, et, après lui avoir remis une réponse rédigée en mongol et en arabe, il obtint son congé. Coyouc-Khan se disposait à faire partir avec ce religieux des ambassadeurs pour le pape; mais Carpin l'en détourna, parce qu'alors ces sortes d'ambassadeurs n'étaient que des espions. Après avoir salué la princesse Tourakina, qui lui donna quelques habits en peau de renard, Carpin se mit en route pour revenir en Europe, accompagné cette fois de négociants génois, pisans et vénitiens, qu'il trouva, à son grand étonnement, trafiquant déjà dans ces contrées éloignées. Ce voyage s'effectua au milieu de toutes les rigueurs d'un hiver en Sibérie. Carpini eut donc beaucoup à souffrir, ainsi que ses compagnons. Enfin il arriva sain et sauf à Kiow, « où le peuple se porta à sa rencontre, en le félicitant comme un mort rappelé à la vie. » Carpin eut le mérite d'être le premier qui publia une relation vraisemblable sur les peuples mongols et leur pays; seulement ce qu'il n'a pas vu lui-même demande à être contrôlé. Il paraît croire que les Chinois pratiquaient le christianisme; il parle aussi du célèbre prince chrétien si connu dans le moyen âge sous le nom de *prêtre Jean;* et il raconte à ce sujet une histoire singulière : « Lorsque Djingiz-Khan, dit-il, eut terminé la conquête du Cathay (Chine), il envoya un de ses fils avec une armée dans l'Inde; ce prince subjugua les peuples de la *petite* Inde, qui sont les noirs Sarrasins et portent aussi le nom d'Éthiopiens. Il marcha ensuite contre les chrétiens qui habitent la *grande* Inde; et le roi de cette contrée, connu sous le nom de prêtre Jean, vint à leur rencontre à la tête de ses troupes. Ce prêtre Jean avait fait faire un certain nombre de statues creuses en cuivre, toutes remplies de matières inflammables, et les avait placées sur des chevaux, devant des hommes armés de soufflets pour attiser le feu; quand le combat s'engagea, ces statues, montées sur les chevaux, s'avancèrent au pas de charge contre les ennemis; les hommes qui se trouvaient derrière mirent le feu aux combustibles, et soufflèrent avec leurs soufflets; les Mongols et leurs chevaux furent aussitôt brûlés, et une épaisse fumée obscurcit l'atmosphère. Alors les Indiens tombèrent sur les Mongols, mis en déroute par cette guerre d'une nouvelle espèce, et ils en firent un grand carnage. » — Carpin, à son retour, se consacra à la prédication de l'Évangile en Bohême, en Hongrie, en Danemark et en Norwége. Son voyage, dont on trouve un abrégé latin dans le *Speculum historicum* de Vincent de Beauvais, a été traduit en anglais par Hakluyt et Purchas, et inséré dans le recueil de Bergeron, intitulé *Voyages faits principalement en Asie dans les douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, par Benjamin de Tudèle, Carpin, Rubriquis*, etc.; la Haye, 1729 ou 1735, 2 vol. in-4°. A. de L.

De Guignes, *Hist. générale des Huns*, III, 113 et suivantes. — Fabricius, *Bibl. med. et inf. æt.* — Abel Rémusat, *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens avec les empereurs mongols* (1822). — William Smith, *Collection choisie des voyages* (Introduction), I, 83. — Louis Dubeux, *Tartarie*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 328. — D'Avezac, *Notice sur Carpin*, etc.

Carpioni (*Giulio*), peintre et graveur, né à Venise, mort en 1611. Il fut un des meilleurs élèves d'Alessandro Varotari, dit *le Padouan*. Il s'établit à Vicence, où il peignit surtout une foule de petits tableaux représentant des sujets fantastiques ou mythologiques, des sacrifices, des bacchanales, des danses d'enfants, etc. Dans ses compositions il déployait tant de douceur et de grâce, qu'il ne pouvait suffire aux commandes qui lui venaient de toutes parts. Il excellait aussi dans les portraits. La salle du conseil public de Vicence, et l'église des servites de *Monte Berico*, conservent de ses ouvrages; il y a représenté plusieurs podestats avec leur suite, et il a joint à la vérité des portraits la beauté idéale d'une figure de la Vertu. Carpioni a gravé au burin et à l'eau-forte un grand nombre de planches, dont les principales sont plusieurs *Madones, Jésus au mont des Oliviers, la Madeleine pénitente, deux bacchantes*, et les *quatre éléments*.

Vers la fin de sa carrière, il alla habiter Vérone, où il mourut, laissant un fils nommé Carlo, qui se fit connaître comme peintre de portraits, mais qui fut très-inférieur à son père. E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*.

Carpocrate, chef d'une société chrétienne gnostique, vivait au deuxième siècle, si fécond en théories de toute espèce sur la Divinité et ses attributs, sur l'homme et sa destinée : c'est qu'alors Marc-Aurèle se mêlait aux débats des philosophes, et la religion chrétienne, au milieu des controverses de tout genre qui en-

tourèrent son berceau, parvint, à l'aide de la liberté de discussion, à précipiter le polythéisme dans une décadence rapide. Carpocrate naquit à Alexandrie, d'une famille juive convertie au christianisme, à l'époque où Trajan défendait de poursuivre les chrétiens, qui ne se livraient pas à des attaques violentes contre la religion nationale. On oublie trop que les apôtres ont proclamé par la bouche, du plus grand d'entre eux, saint Paul (1), qu'il faut qu'il y ait des hérésies, et que les autres ont reconnu la liberté de discussion religieuse; si bien que le 4e évangile, rédigé par les disciples de Jean, a été publié contre les gnostiques. Tous ces écrits ont dû être faits ou remaniés longtemps après la prise de Jérusalem. Il ne faut donc pas juger les hérésiarques avec l'intolérance juive (2), ou avec celle des Épiphane et des Théodoret, écrivant après les édits de Théodose, mais avec la mansuétude de Clément d'Alexandrie, ne craignant pas de faire un grand éloge des gnostiques. Nous ne les connaissons que par la bouche de leurs adversaires; il est rare, dans les matières religieuses surtout, qu'on n'exagère pas beaucoup les conséquences des doctrines que l'on combat, et qu'on ne calomnie pas les intentions de ses antagonistes. Qui ne sait combien on a noirci les ariens, qui pourtant ont été presque les maîtres du monde chrétien, les albigeois, et surtout les protestants du seizième siècle? Ce qu'il faut flétrir toujours et partout, c'est l'immoralité, mais en reconnaissant que souvent les réformateurs ont ignoré ou même détesté l'abus qu'ont fait leurs disciples de doctrines qu'ils croyaient utiles à l'humanité. Irénée, le premier père latin, qui écrivait sous Éleuthère vers l'an 180 de notre ère, reproche à Carpocrate (3) d'avoir professé que « Jésus était un homme véritable, né de Joseph et de Marie, mais doué d'une âme ferme et pure, qui, après avoir été élevé dans les croyances juives, les avait dédaignées et même rejetées avec mépris, et qui s'était par ses vertus élevé jusqu'à la Divinité, avec laquelle il était en communication. » Irénée ajoute, dans son latin barbare, mais souvent mutilé, des détails peu intelligibles sur la nature de ces communications (4). Puis il l'accuse (5), lui et ses disciples, « de se livrer aux arts magiques, et de pratiquer les philtres, incantations, etc., pour dominer les princes et autres hommes puissants, et de blasphémer en fils de Satan contre l'Église et les vrais chrétiens. Autre immoralité : ils mènent une vie de luxe; ils pratiquent toutes sortes d'actions impies et irreligieuses, disant qu'elles ne sont bonnes ou mauvaises que selon l'opinion humaine; ils admettent la transmigration des âmes (6), et ils appliquent une parabole de Jésus-Christ, relative à la rencontre d'un adversaire dont il faut se défier sur la route, et l'assimilent à Satan, l'ange déchu. » Cependant Irénée ne croit nullement à ces accusations d'impiété (1) et d'injustice qu'il répète; il pense seulement que Carpocrate et son école prêtaient à Jésus une doctrine secrète qu'il ne révélait qu'à ses apôtres et à ses disciples, et qu'eux-mêmes ne devaient communiquer qu'aux personnes discrètes et dignes de confiance. Le fond de cette doctrine était qu'on est sauvé par la foi et la charité, tandis que les hommes attachent l'opinion du bien et du mal à des actions indifférentes par elles-mêmes. Enfin Irénée nous apprend (2) que « les disciples de Carpocrate, pour se reconnaître, se faisaient une marque, au fer chaud, à l'oreille droite. Sous Anicet, pontife de Rome (de 157 à 168), une femme nommée Marcellina vint dans cette capitale, et fit périr, par cette doctrine, beaucoup d'âmes. Ils s'appelaient gnostiques, et portaient des images, peintes ou faites avec d'autres matériaux, de Jésus-Christ, selon le type dressé par ordre de Pilate. Mais ils y mêlaient celles de Pythagore, de Platon et d'Aristote. »

(1) I *Corinth.*, 2, 19. — II Pierre, 2, 1, 3, 3. — Jean, 2, 10-5-43. — Matt., 24, 5, 24. — Jude, 3-1, 18.
(2) *Deutéron.*, 13, 5; 18, 20.—III Rois, 18-40.—IV Rois, 10, 25.
(3) I, 25, p. 247 à 253, éd. Stieren, 1853, § 1.
(4) Ibid., § 2.
(5) § 3.
(6) § 4.

Clément d'Alexandrie, qui écrivait peu de temps après, vers l'an 200, mais qui devait mieux connaître Carpocrate, son compatriote, nous en parle avec plus de précision (3). Il n'accordait pas à Carpocrate l'honneur d'être un vrai gnostique, ou adepte de la vraie science; car il lui reproche, ainsi qu'à son fils Épiphane, sur la foi d'un livre *sur la Justice*, publié par ce dernier et circulant de son temps, d'avoir prêché la communauté des femmes et des biens, ce qui avait jeté sur le nom chrétien un grand sujet de calomnie. Clément convient que Platon, dans sa *République*, semble établir le même principe; mais il restreint l'opinion du philosophe athénien à cette seule pensée que les femmes non encore mariées peuvent être demandées par tous, ce qui ne veut pas dire qu'elles puissent être infidèles à leurs maris. Carpocrate est associé à la doctrine du livre d'Épiphane, parce qu'il fut l'instituteur de son fils, que le livre fut aussi son ouvrage (συγγράμματα), et que la secte prit le nom de carpocratienne. Elle eut un tel succès, que les Saméens de Céphallénie élevèrent un temple et entretinrent un culte en l'honneur d'Épiphane, leur compatriote par sa mère (*voy.* l'article ÉPIPHANE); et leur gnosticisme fut appelé monastique (μοναδική). Dans ce livre de *la Justice*, on partait du principe que Dieu avait établi entre les hommes une certaine communauté fondée sur l'égalité, comme il avait établi au haut des cieux le soleil, auteur du jour et père de la lumière, pour que tous en jouissent. Les hommes sont égaux, disaient-ils; Dieu ne sépare pas le pauvre du riche ni du

(1) § 5.
(2) § 6.
(3) *Strom.*, III, 2, § 5.

prince, les sages et les non sages, les mâles et les femelles, les libres et les esclaves. Mais, objecte le sage Clément, cette égalité absolue abaisserait l'homme à l'état des brutes. Les carpocratiens en concluaient que la justice, égale pour tous, était la même pour les mauvais que pour les bons ; que les hommes et les femmes étaient communs, parce que Dieu a créé aux mâles un besoin de se reproduire, que la loi ou la coutume ne peuvent abolir : à quoi Clément répond que c'est le renversement de l'Évangile et même de la loi des Juifs, qui défendent de désirer la femme d'autrui, et qu'ainsi ces *illustres carpocratiens* déclaraient la guerre à Dieu.

Il va jusqu'à leur imputer de se livrer dans leurs réunions, auxquelles il refuse le beau titre d'agapes, à des accouplements semblables à celui des bêtes et des chiens. Cette accusation est celle qu'on a portée contre les chrétiens devant les empereurs, et qu'on a renouvelée dans le moyen âge, même de nos jours, contre les Juifs. Si elle avait été vraie à l'égard de Carpocrate et d'Épiphane, comment les magistrats et les principaux citoyens de Samé en Céphallénie auraient-ils fait la dépense d'un temple, et consacré un culte à la mémoire d'hommes aussi corrompus? Il est bien fâcheux que le livre de *la Justice* ait péri sous les lois de Théodose et de ses successeurs, et que l'on ne puisse plus s'assurer du genre d'immoralité qu'il a pu renfermer. Nous n'avons pas d'autres témoignages originaux sur Carpocrate ; l'auteur des *Philosophumena*, récemment publiés (1), qu'il soit Caïus ou Hippolyte, évêque de Portus, en Italie, ne fait qu'abréger (2) le récit d'Irénée.

L'historien Eusèbe, au quatrième siècle, dit (3) que Carpocrate a été contemporain de Basilide, originaire comme lui d'Alexandrie, et auteur de 24 livres sur l'Évangile (*voy.* Basilide); qu'il a été le chef et le fondateur de la secte des gnostiques, et qu'il a pratiqué les arts magiques de Simon (premier des hérétiques), non pas seulement en secret, mais en public. L'antiquité tout entière a cru à leur efficacité; l'empereur Justinien, malgré son zèle pour le catholicisme, en a été accusé, et il n'y a guère que deux siècles qu'on est désabusé de cette erreur. Eusèbe prétend ensuite que les carpocratiens enseignaient les choses les plus honteuses et pratiquaient le libertinage le plus obscène, ce qui avait conduit les païens à en accuser tous les chrétiens. Il félicite l'Église d'avoir triomphé de ces accusations, et en général de toutes les erreurs des hérésiarques. L'évêque de Salamine en Chypre, Épiphane, qui a publié, deux siècles plus tard, un traité détaillé des hérésies, au nombre desquelles il commence par placer celles des stoïciens, des platoniciens, des pythagoriciens et même des esséniens, précurseurs des chrétiens, attribue à Nicolas la fondation du gnosticisme; il n'assigne que le septième rang à Carpocrate, et fait passer Cérinthe, Ébion et Valentin après lui, quoiqu'ils lui soient antérieurs. Du reste, il ne fait que copier Irénée, en ajoutant que Carpocrate était Céphallénien, et que son fils était Alexandrin par sa mère; ce qui est précisément le contraire, ainsi que l'a remarqué Théodoret (1). On ne sait pas quand est mort Carpocrate; mais il est probable que c'est sous Marc-Aurèle, de 161 à 180, puisque son fils, encore très-jeune, était presque contemporain de Clément d'Alexandrie.

Isambert.

Eusèbe. — Saint Épiphane. — Tertullien. — Ell. Dupin, *Bibl. des auteurs ecclésiast.* — Matter, *du Gnosticisme*, 2e éd., 1838.

(1) Miller, 1851.
(2) Liv. VII, § 6, n° 32, fol. 232.
(3) IV, 7, *Hist. eccl.*

(1) *Hæres.*, 124.

Carpov (*Jacques*), théologien luthérien allemand, né à Goslar le 29 septembre 1699, mort à Weimar le 9 juin 1768. Il étudia à Halle et à Iéna, où il fit, dès 1725, des cours publics de philosophie et de théologie. Il y professa le système de Canz, qui consistait à appliquer les démonstrations mathématiques et philosophiques de Wolf aux dogmes chrétiens. Cette nouveauté introduite dans l'enseignement de la théologie souleva contre lui tout le corps académique, qui fit confisquer ses ouvrages. Carpov fut, en 1736, forcé de quitter Iéna, et s'établit à Weimar, où il continua ses cours de théologie, car beaucoup d'étudiants d'Iéna l'avaient suivi. En 1737, il fut nommé sous-directeur du gymnase de Weimar ; en 1742, professeur de mathématiques ; et enfin en 1745, directeur du même gymnase. Il fut aussi élu membre de l'Académie de Berlin. Ses principaux ouvrages sont : *Disp. de rationis sufficientis principio ;* Iéna, 1725, in-4° ; — *Disp. de quæstione, utrum tellus sit machina, an animal?* Iéna, 1725, in-4° ; — *Disput. theol. S. S. Trinitatis mysterium methodo demonstrativa sistens ;* Iéna, 1730, in-4° ; écrit dirigé contre *Polycarpe Leyser*, qui avait déclaré la Trinité contraire au bon sens. Les preuves mathématiques données par Carpov à l'appui de la Trinité furent examinées par Jean-Thomas Haupt : *Gründe der Vernunft zur Erläuterung und zum Berweise des Geheimnisses der heiligen Dreieinigkeit* (Preuves tirées de la raison à l'appui de la Trinité); Rostock, 1752, in-4°. — Les trois ouvrages suivants se rattachent à la même controverse : *Revelatum S. S. Trinitatis mysterium methodo demonstrativa propositum et ab objectionibus variis vindicatum ;* Iéna, 1735, in-8° ; — *Animadversiones succinctæ in Tractatum philosophicum de pluralitate personarum in Deitate, ex solis rationis principiis demonstrata ;* Iéna, 1735 et 1737, in-8° ; — *Fortsetzung der Kurzen Anmerkungen über den Traktat : de pluralitate person.*, etc. (Suite des courtes notes sur le traité *de Plur.*, etc.,

contre Lange : *Der philosophische Religions-Spëtter)*; — *Meditatio philosophico-critica de perfectione linguæ, methodo scientifica adornata*; Iéna, 1735, in-8°; et édit. augmentée, 1743, in-4°; — *Commentatio de imputatione facti proprii et alieni, speciatim vero peccati Adami in posteros, adversus Dan. Whitby, Anglum*; Iéna, 1736, in-8°; — *Œconomia salutis N. T., seu theologia dogmatica revelata, methodo scientifica adornata*; Iéna, 1737-65, 4 vol. in-4°; Francfort et Leipzig, 1737-1749, et Rudolstadt et Leipzig, 1761; — *Disp. de anima Christi hominis in se spectata*; Iéna, 1737, in-4°, et 2e édit. augmentée, sous le titre : *Psychologia sacratissima, seu de anima Christi*, etc.; Iéna, 1740, in-4°; — *Comm. de neganda animæ Christi præexistentia, vel secunda pars Psychologiæ sacratissimæ*; Iéna, 1740, in-4°; — *Disp. de stamine humanitatis Christi ad illustrandam doctrinam de conceptione Christi*; Iéna, 1741-1743, in-4°; — *Elementa theologiæ naturalis a priori*; Iéna, 1742, in-4°; — *Pensées sur l'avantage de la grammaire universelle*; Weimar, 1744, in-4°; — *Pr. de jure Fidejussionis quam Galli appellant garantie*; Weimar, 1745, in-8°; — *Illustratio apologetica peccati in Sanctum Spiritum atque incredulitatis finalis*; Weimar, 1746-1750, in-4°; — *de Notione et Irremissibilitate peccati in Spiritum Sanctum*; Iéna, 1750, in-4°; — *de Ortu animæ humanæ et Christi*; Iéna, 1751, in-8°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*.

* **CARPOV** (*Paul-Théodore*), orientaliste et théologien luthérien allemand, né en 1714 à Bolschow, dans la Prusse polonaise; mort le 27 mai 1765 à Bützow, en Mecklembourg. Il étudia à Rostock, où il prit ses grades, et où il devint professeur d'hébreu et de théologie catéchétique en 1738. Il passa avec la même qualité, en 1760, à l'université nouvellement fondée de Bützow, où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui : *Ars ideam distinctam de voce Hebræa formandi, sive de criteriis nominum et verborum linguæ hebrææ Commentatio*; Rostock, 1738, in-8°; — *Cinerum apud Hebræos usus nuptialis, mæroris atque luctus* τεκμήριον; Rostock, 1739, in-4°; — *Christus Ecclesiæ sponsus et maritus, sive meditatio qua emblema illud in sacris frequentissimum ex jure canonico Hebræorum, speciatim officiis conjugum mutuis illustratur*; Rostock, 1740, in-4°; — *Diss. de jejuniis sabbaticis et antiquitate hebræa*; Rostock, 1741, in-4°; — *Averroes cum Arreis Avicenna temere non confundendus*, dans les *Nov. Miscellan. Lips.*, V, 456 et suiv.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

CARPZOV (*Benoît*), jurisconsulte allemand, né dans la Marche de Brandebourg le 22 octobre 1565, mort à Wittemberg en 1624. Devenu chancelier du comte de Blackembourg à Wittemberg, il fut appelé en 1599 à une chaire de droit dans la même ville, puis honoré du titre de chancelier et de conseiller de l'électeur de Saxe. On a de lui plusieurs ouvrages, sous le titre général de *Disputationes juridicæ*. Carpzov laissa cinq fils, tous jurisconsultes ou théologiens estimés.

Witten, *Memoriæ theologorum, jurisconsultorum*, etc — Freher, *Theatrum Eruditorum*.

CARPZOV (*Benoît*), jurisconsulte allemand, fils du précédent, né à Wittemberg le 27 mai 1595, mort le 30 août 1666. Il fut successivement professeur à Leipzig, conseiller au tribunal d'appel de Dresde, puis conseiller privé dans la même ville, et peut être regardé comme le premier praticien de son époque. Il était religieux, et avait lu cinquante-trois fois la Bible dans sa vie. Imbu des préjugés de son temps, il fut partisan trop déclaré de la torture et de la peine de mort; mais il eût été plus juste de diriger contre l'époque où il a vécu les accusations que ses successeurs ont portées contre lui. Ses principaux ouvrages sont : *de Capitulatione Cæsarea, sive de lege regia Germanorum*; Erfurt, 1623, in-4°; Leipzig, 1640; — *Practica rerum criminalium*; Wittemberg, 1635, in-fol.; — *Definitiones forenses ad constitut. Saxon.*; Francfort, 1638; Leipzig, 1668, 1721, in-fol. Ces deux derniers ouvrages sont classiques, et ont eu la plus grande influence sur l'administration de la justice dans toute l'Allemagne.

Freher, *Theatrum Eruditorum*. — Witte, *Memoriæ theolog., jurisconsult.*, etc. — Kromayer, *Programma academicum in Bened. Carpzovii funere*; Leipzig, 1666.

CARPZOV (*Auguste*), diplomate allemand, frère du précédent, né à Colditz en 1612, mort à Cobourg en 1683. Il fut chancelier et président du consistoire à Cobourg en 1651, conseiller privé à Gotha en 1675, et assista aux négociations du congrès de Westphalie. Son principal ouvrage est : *Meditationes passionales*.

Sturz, *Commentatio de vita et meritis Aug. Carpzovii*; Gotha, 1750. — Spiller Von Mitterberg, supplément à l'*Histoire des grands hommes d'État*, ou *Relation de la vie et de la mort d'Aug. Carpzov* (en allemand); Cobourg, 1796.

CARPZOV (*Conrad*), jurisconsulte allemand, frère du précédent, né à Wittemberg en 1593, mort le 12 février 1658. Il fut professeur de droit dans sa ville natale, chancelier et conseiller intime de l'archevêque de Magdebourg. Ses principaux ouvrages sont : *de Regalibus*; — *de Pace religiosa*; — *de Inofficioso Testamento*; — *de Interdictis*; — *de Exhæredationibus*; — *de Concubinatu*; — *de Injuriis et famosis Libellis*.

Witte, *Diarum biographicum*.

CARPZOV (*Christian*), jurisconsulte allemand, frère du précédent, natif de Colditz, mort le 27 décembre 1642. Il fut professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder. On a de lui : *Disputationes de jure consuetudinario*; — *de Servitutibus realibus*; — *de Mora*; — *de Donatio-*

nibus ;—de Principiis, auctoribus et auctoritatibus legum humanarum.

Witte, *Diarum biographicum.* — Lochner. *Collection de médailles remarquables* (en allemand).

CARPZOV (*Jean-Benoît*), l'ancien, théologien protestant, frère du précédent, né à Rochiltz le 27 juin 1607, mort le 27 novembre 1657. Il professa la théologie à Leipzig. Ses principaux ouvrages sont : *de Ninivitarum Pœnitentia;* Leipzig, 1640, in-4°; — *Introductio in theologiam judaicam.* Il eut trois fils, qui se distinguèrent comme lui.

Freher, *Theatrum Eruditorum.* — Witte, *Memoriæ theologorum*, etc. — Kromayer, *Programma in funere Joann.-Bened. Carpzovii*; Leipzig, 1657.

CARPZOV (*Jean-Benoît*), orientaliste et théologien allemand, fils du précédent, né à Leipzig le 24 avril 1639, mort dans la même ville le 23 mars 1699. Il professa la théologie et la langue hébraïque dans sa ville natale. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de nummis Mosen Cornutum exhibentibus;* Leipzig, 1659, in-4°; — une traduction latine du traité de Maïmonides *sur les Jeûnes des Hébreux*, avec le texte; ibid., 1662, in-4°; — *Animadversiones ad Schickardi jus regium Hebræorum;* ibid., 1674, in-4°; — plusieurs traités sur des questions de philologie sacrée, dont on a publié une collection; ibid., 1699, in-4°.

Acta Eruditorum latina. — Jocher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Cyprian, *Programma in funere Joann.-Bened. Carpzovii*; Leipzig, 1699.

CARPZOV (*Frédéric-Benoît*), littérateur et philologue allemand, frère du précédent, né à Leipzig le 1er janvier 1649, mort le 20 mars 1699. Ses principaux ouvrages sont : une *dissertation* sur la prétendue prédiction de la naissance de J.-C. dans la 4e églogue de Virgile; Leipzig, 1669 et 1700; — une édition des *Amœnitates Juris* de Ménage; ibid., 1680; — une édition des *Lettres politiques* de Hubert Languet; ibid., 1685. Carpzov concourut à la rédaction des *Acta Eruditorum.*

Christ Juncker, *Epistola de obitu Frid. Bened. Carpzovii.*— Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*— Cyprian, *Programma academicum in Frid. Carpzovii funere;* Leipzig, 1699.

CARPZOV (*Samuel-Benoît*), littérateur et théologien allemand, frère du précédent, né à Leipzig le 17 juin 1647, mort le 31 août 1707. Il fut professeur de belles-lettres. Son principal ouvrage est: *Anti-Masenius, seu Examen novæ praxeos orthodoxam fidem discernendi et amplectendi, a Jacobo Masenio proposita.* Cet ouvrage est dirigé contre le jésuite Masenius.

Ranft, *Vies des Théologiens de l'électorat de Saxe.* — *Acta Eruditorum latina.* — Cyprian, *Programma academicum in Sam.-Bened. Carpzovii funere;* Dresde, 1708.

CARPZOV (*Jean-Benoît*), le jeune, fils de *Samuel-Benoît*, jurisconsulte et historien allemand, né à Dresde en 1675, mort à Wittemberg en 1739. Il fut d'abord, en 1701, syndic à Zittau, ensuite conseiller de cour en commission extraordinaire; et enfin, depuis 1731, bailli du cercle de Wittenberg. On a de lui : *Analecta fastorum Zittaviensium, oder historischer Schauplatz der Stadt Zittau* (Théâtre historique de la ville de Zittau); Zittau, 1716, in-fol.; — *Neueröffneter Ehrentempel merkwürdiger Antiquitaten des Markgrafthums Oberlausitz* (Antiquités remarquables du margraviat de la haute Lusace); Leipzig, 1719, in-fol.; — *Memoria Heidenreichiana*, etc.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.*

CARPZOV (*Jean-Gottlob*), orientaliste et théologien luthérien allemand, frère du précédent, né à Dresde le 26 septembre 1679, mort à Lubeck le 7 avril 1767 Après avoir étudié successivement à Wittenberg, Leipzig et Altdorf, il fut, en 1702, nommé aumônier de l'ambassadeur de Saxe et de Pologne, qu'il devait accompagner dans ses voyages en Angleterre et en Hollande, où il perfectionna ses connaissances dans les langues orientales. A son retour, en 1704, il fut nommé diacre à Altdresde, d'où il passa, en 1706, à l'église de Sainte-Croix à Neu-Dresde. En 1708, il fut appelé à Leipzig comme diacre de l'église Saint-Thomas. Il y fit, en 1713, des cours publics sur les dogmes, l'homilétique, la théologie pastorale, les langues orientales, et les antiquités hébraïques. En 1719 enfin, il devint professeur titulaire des langues orientales, place qu'il ne quitta qu'en 1730, pour accepter l'emploi de surintendant général et de premier pasteur de la cathédrale de Lübeck. C'est là qu'il resta jusqu'à sa mort. Carpzov fut l'adversaire déclaré des frères moraves. Ses principaux ouvrages sont : *Disputationes duæ de veterum philosophorum circa naturam Dei sententiis;* Leipzig, 1692, in-4°; — *Disputationes de pluralitate personarum in una Dei essentia;* Leipzig, 1720, in-4°; — *Introductio ad libros canonicos bibliorum Veteris Testamenti*, etc.; Leipzig, 1721, 1731 et 1757, in-4°, ouvrage dans lequel ont été incorporées les dissertations : *Contra Joh. Tolandi Adeisidæmonem, et de ecclesiæ Judaicæ prophetis in genere; — Critica sacra Veteris Testamenti, pars I, circa textum originalem, II circa Versiones, III circa pseudocriticam Guil. Whistoni sollicita;* Leipzig, 1728, in-4°. Il en a paru une traduction anglaise sous le titre : *A defense of the hebrew Bible, with some remarks of Moses Marcus;* London, 1729, in-8°; — *Præfatio de variis lectionibus in codicibus biblicis Novi Testamenti, præmissa Justi Wesseli Rumpæi commentatione critica ad libros Novi Testamenti in genere;* Leipzig, 1730, in-4°; — *Religions-Untersuchung der Bohmisch-und Mæhrischen Brüder, von Anbeginn ihrer Gemeine bis auf die gegenwärtige Zeit.* (Recherches théologiques et historiques sur les frères bohêmes et moraves, depuis leur origine jusqu'à ce jour); Leipzig, 1742, in-8°; et en extrait, 1744, in-8°; — *Apparatus historico-criticus antiquitatum et codicis sacri et gentis hebrææ, uber-*

rimis annotationibus in Thomæ Goodwini Mosen et Aaronem; Leipzig, 1748, grand in-4°; ouvrage dans lequel ont été incorporées les dissertations : *de Synagoga cum honore sepulta*; *Elæemosinæ Judæorum ex antiquitate judaica delineatæ*, *et Deus caliginis incola*, *ex philologia et antiquitate sacra propositus*, etc.; —*Lübeckisches Kirchen handbuch, in sich haltend ein Evangelienbuch, Passionsbuch*, etc. (Manuel de liturgie de l'église protestante de Lubeck, contenant les Évangiles, la passion de J.-C., le catéchisme, le cérémonial et les prières de baptême, d'ordination, de confession, etc.); Lubeck, 1754, grand in-4°; — *Der Eingang glaübiger Christen durch den Tod in das Leben*, etc. (le Passage des vrais chrétiens de la mort à la vie); Leipzig et Quedlinburg, 1761, in-4°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*.

CARPZOV (*Auguste-Benoît*), jurisconsulte allemand, fils de Jean-Benoît l'ancien, né à Leipzig le 2 novembre 1644, mort le 4 mars 1708. Il professa le droit dans sa ville natale, et fut assesseur du consistoire et chanoine de Mersebourg. Il a écrit un grand nombre de dissertations sur le droit civil.

Acta Eruditorum latina. — Günther, *Concio funebris germanica*, etc.; Leipzig, 1708.

CARPZOV (*Jean-Benoît*), hébraïsant allemand, fils de Jean-Benoît le jeune, né à Leipzig le 21 novembre 1670, mort le 14 août 1733. Il professa la langue hébraïque, et fut ministre luthérien. Il publia un ouvrage de son père, intitulé *Collegium rabbinico-biblicum*; Leipzig, 1703, in-4°. On a encore de lui : *Christianæ de Urim et Thumim Conjecturæ*; — *Diss. de sepultura Josephi patriarchæ*; — *de Academia civitatis Abele*.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CARPZOV (*Christian-Benoît*), médecin allemand, frère du précédent, vivait à Leipzig au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Dissertatio de medicis ab Ecclesia pro sanctis habitis*; Leipzig, 1709, in-4°; — *Dissertatio de fluore albo*; Wittemberg, 1711, in-4°; — *Cattologia, das ist, Kurze Katzenhistorie, darin insgemein von den Katzen, auch insonderheit von einer ungewöhnlichen Katzengeburt, so zu Leipzig* 1713 *geschehen, gehandelt wird* (Cattologia, ou courte Histoire des Chats, avec des détails sur une monstruosité de cette espèce née à Leipzig en 1713); Leipzig, 1716, in-8°.

Biograph. médicale.

CARPZOV (*Jean-Benoît*), littérateur et philologue allemand, parent des précédents, né en 1720 à Leipzig, mort le 28 avril 1803. Il professa la philosophie dans sa ville natale, et occupa une chaire de littérature ancienne à Helmstædt. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, dont les principaux sont : *Philosophorum de quiete Dei placita*; Leipzig, 1740, in-4°; — *Observations sur un paradoxe d'Ariston de Chio, dans Diogène Laërce*; ibid., 1742, in-8°; — *Memcius sive Mestius, Sinensium post Confucium philosophus opt. max.*; ibid., 1743, in-8°; — *Observationes philologicæ in Palæphatum, Museum, Achillem Tatium*; ibid., 1743, in-8°; — *Dissertation sur Antolycus de Pitane*; ibid., 1744, in-8°; — *Lectionum Flavianarum stricturæ*; etc.; ibid., 1748, in-8°; — *Specimen* d'une nouvelle édition d'Eunape; ibid., 1748, in-4°; — *Exercitationes sacræ in S. Pauli epistolam ad Hebræos*; Helmstædt, 1750, in-8°; — *de Vita et scriptis Saxonis Grammatici*; ibid., 1762, in-4°; — *Dialogues des morts* de Lucien, avec notes; Helmstædt, 1775, in-8°; — une édition de Musée; Magdebourg, 1775, in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*. — Moser, *les Théologiens contempor.* (en allemand).

CARPZOV (*Benoît-David*), fils du précédent, théologien luthérien allemand, vivait à Iéna vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Dissertatio de pontificum Hebræorum vestitu sacro*; Iena, 1655, in-4°, insérée aussi dans Jean-Benoît Carpzov, *Dissertationes Academicæ*; Leipzig, 1699, in-4°; et dans Ugolini *Theses*, tom. XI. Quant aux lettres de Carpzov conservées en manuscrit dans la bibliothèque de Raimond Kraff, on en a inséré quelques-unes dans Schelhorn, *Amœnitates literariæ*, III, 281 et suiv.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexicon*.

CARR (*John*), poëte et voyageur anglais, né en 1772 dans le comté de Devon, mort à Londres le 17 juillet 1832. Il se voua d'abord à l'étude des lois; mais sa faible santé l'obligea de voyager. On a de lui : *the Fury of Discord*, poëme; 1803, in-4°; —*the Stranger in France, a tour from Devonshire to Paris*; 1803, in-4°; — *the Sea-Side Hero*, drame; 1804; — *A northern summer*; 1805; — *the Stranger in Ireland*; Londres, 1806, in-4°; — *Caledonian sketches, or a tour through Scotland in* 1807; — *Descriptive Travels in the southern and eastern parts of Spain and the Balearic isles*; 1811. Quelques-uns des voyages de Carr eurent un grand succès, grâce aux circonstances. Il a aussi publié des articles dans l'*Annual Review*, et un recueil de poésies en 1809, in-4° et in-8°.

Rose, *New biog. Dict.*

CARR (*Thomas*), écrivain ascétique et prêtre catholique anglais, né en 1599, mort le 31 octobre 1674. Son véritable nom était *Miles Pinckney*. Après avoir été procureur du collége anglais à Douay, où il avait fait ses études, il vint à Paris, et y établit le monastère des Augustines anglaises. On a de lui plusieurs ouvrages en anglais et en latin, dont les principaux sont : *Douces pensées de Jésus et de Marie*, 1665, in-8°; —*Pietas Parisiensis*; Paris, 1666, in-8°. Il a traduit en anglais : le *Traité de l'amour de Dieu*, de saint François de Sales; Paris,

1630, 2 vol. in-8°; — *le Gage de l'éternité*, de Camus, évêque de Belley; ibid., 1632, in-8°; — *les Soliloques* de Thomas à Kempis; ibid., 1653, in-12; et quelques autres ouvrages du même genre.

Feller, *Dict. hist.*

CARRA (*Jean-Louis*), savant et homme politique français, né en 1743 à Pont-de-Veyle en Bresse, mort le 31 octobre 1793. Ses parents, malgré leur peu de fortune, faisaient tous leurs efforts pour lui procurer une éducation honnête, lorsqu'un incident imprévu vint décider de son sort: il fut vaguement accusé d'un vol, et prit la fuite, moins, dit-on, pour se soustraire aux recherches de la justice que pour échapper à la honte des soupçons qui planaient sur lui. Il se rendit d'abord en Allemagne, puis en Moldavie, où il entra au service de l'hospodar. Après la mort de ce souverain, Carra revint en France; et, par un singulier hasard, il trouva à se placer chez un prince de l'Église, le cardinal de Rohan. Plus tard, le cardinal de Brienne, qui l'avait connu chez l'archevêque de Strasbourg, lui accorda sa protection, et lui procura un emploi à la bibliothèque du Roi; c'est, dit-on, à ce dernier prélat qu'il dut l'idée de son *Petit mot de réponse à la requête de M. de Calonne*. Quoi qu'il en soit, Carra vit avec enthousiasme les premiers symptômes de la révolution, où il ne tarda pas à jouer un rôle. Nommé électeur du district des Filles-Saint-Thomas, il provoqua l'établissement de la commune, celui de la garde bourgeoise, et, de concert avec Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, il fit paraître un journal sous le titre d'*Annales patriotiques*. A la tribune des Jacobins, il fut un des plus énergiques orateurs, et contribua à rendre populaire l'idée d'une déclaration de guerre à l'empereur Léopold. Il fonda aussi le *Journal de l'État et du Citoyen*, dans lequel il développa les principes les plus démocratiques. Il fit partie du comité central des fédérés, et fut l'un des chefs de l'insurrection du 10 août, dont il avait tracé le plan. Nommé par deux départements à la convention nationale, il opta pour le département de Saône-et-Loire, et siégea d'abord au côté gauche; il dénonça les opérations du général Montesquiou, qui, chargé d'occuper la Savoie, ne terminait pas la campagne aussi promptement qu'on le désirait. Peu de temps après, il fut envoyé au camp de Châlons pour surveiller Dumouriez, et rendit compte à la convention des succès de Kellermann. A son retour, en novembre, il fut élu secrétaire, et proposa un projet de propagande révolutionnaire. Dans le procès de Louis XVI, il opina pour la mort, sans appel ni sursis. Mais il abandonna bientôt la Montagne pour s'unir aux girondins, et ne tarda pas à devenir suspect par ses liaisons avec Roland, qui l'avait établi gardien de la Bibliothèque nationale, et par ses relations avec le prince de Brunswick et avec Dumouriez. Dénoncé successivement par Marat, Robespierre et Bentabolle, il fut rappelé de Blois, où il était en mission, et compris au nombre des quarante-six députés accusés par Amar. Condamné à mort le 31 octobre 1793, il fut exécuté le lendemain. On a de lui: *Odazier, roman philosophique*; la Haye (Bouillon), 1772, in-8°; — *Système de la Raison*, ou *le prophète philosophe*; Londres, 1773; Bouillon, 1782, in-12; Paris, 1781, in-8°; — *Esprit de la morale et de la philosophie*; la Haye (Paris), 1777, in-12; — *Essai particulier de politique, dans lequel on propose un partage de la Turquie européenne*; Constantinople (Paris), 1777, in-8°; — *Histoire de la Moldavie et de la Valachie, avec une dissertation sur l'état actuel de ces deux provinces*; Paris, 1778, in-12; nouvelle édition par de Baur, Neufchâtel, 1781, in-12: cet ouvrage peu étendu est en grande partie extrait de l'*Histoire de l'Empire ottoman* du prince Cantemir; les détails originaux fournis par Carra sont incomplets et peu exacts; — *Nouveaux Principes de Physique*; Paris, 1782-1783, 4 vol. in-8°; — *Essai sur la nautique aérienne, contenant l'art de diriger les ballons aérostatiques à volonté, et d'accélérer leur course dans les plaines de l'air*; ibid., 1784, in-8°; — *Examen physique du magnétisme animal*; Londres et Paris, 1785, in-8°; — *Histoire de l'ancienne Grèce, de ses colonies et de ses conquêtes*, traduit de l'anglais; Paris, 1787-1788, 6 vol. in-8°; — *Dissertation élémentaire sur la nature de la lumière, de la chaleur, du feu et de l'électricité*; Amsterdam et Paris, 1787, in-8°; — *l'An 1787: Précis de l'administration de la bibliothèque du Roi sous M. Lenoir*; Paris, 1787, in-8°; Liége, 1788, in-8°; — *M. de Calonne tout entier, tel qu'il s'est comporté dans l'administration des finances, dans son commissariat de Bretagne*; Bruxelles, 1788, in-8°; — *Cahier de la déclaration des droits du peuple, et contrat de la constitution de l'État*; Paris, 1789, in-8°; — *Projet de cahier pour le tiers état de la ville de Paris*; ibid., 1689, in-8°; — *Considérations, recherches et observations sur les états généraux*; ibid., 1789, 1790, in-8°; — *Mémoires historiques et authentiques sur la Bastille*; Londres et Paris, 1790, 3 vol. in-8°; — plusieurs *pamphlets littéraires et politiques*.

Moniteur univ. — Lamartine, *Hist. des Girondins.* — Desessarts, *Siècles littéraires.* — Quérard, *la France littéraire.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Petite Biographie conventionnelle.*

CARRA-SAINT-CYR (*Jean-François*, comte), général français, né en 1756, mort à Wailly-sur-Aisne (Aisne) le 5 janvier 1834. Il fit d'abord la guerre d'Amérique, comme officier dans le régiment d'infanterie du Bourbonnais; puis, revenu en France, il trouva un puissant protecteur dans le général Aubert du Bayet, qui avait autrefois servi dans le même régiment que lui. Élevé au grade de général de brigade (1794), il

alla rejoindre l'armée des Côtes-du-Nord, que commandait Aubert du Bayet, et y resta jusqu'à l'époque où ce dernier, nommé ambassadeur à Constantinople, l'emmena avec le titre de secrétaire d'ambassade. Plus tard, après son mariage avec madame veuve Aubert du Bayet, Carra-Saint-Cyr rentra dans la carrière militaire. Il prit (novembre 1795) la ville de Deux-Ponts, que le général Clairfait venait d'occuper; s'empara d'Ettinghen; battit les Autrichiens (1800) sur les bords de la Magra; concourut puissamment à la victoire de Marengo par la prise de Castel-Ceriolo; fit rentrer sous l'obéissance des Français la ville d'Arezzo, qui était devenue le centre de l'insurrection que l'Autriche fomentait en Toscane contre les Français; s'empara de Fribourg (1801), et contribua au gain de la bataille de Hohenlinden. Général de division (27 août 1801), il fut investi (1805) du commandement de l'armée d'occupation du royaume de Naples, où il fit 6,000 prisonniers lors de la retraite de l'archiduc Charles, et se distingua à la bataille d'Eylau. Créé baron de l'empire en 1808, il fut tour à tour gouverneur de Dresde et des provinces illyriennes. Rappelé en 1813, il vint prendre le commandement de la 32e division militaire, établie à Hambourg. Forcé, malgré plusieurs avantages remportés sur les Anglais, d'abandonner une position que menaçait un corps considérable de troupes russes, cette retraite, que Carra-Saint-Cyr regardait comme opportune, ne fut pas approuvée par Napoléon, et le général tomba momentanément en disgrâce. Mais les services éclatants qu'il avait rendus, son courage, et plus encore l'estime toute particulière que l'empereur faisait de ses talents militaires, lui firent confier (mars 1814) la défense des places de Bouchain, de Valenciennes et de Condé. Nommé par Louis XVIII comte, et chevalier de Saint-Louis, il fut admis à la retraite le 4 septembre 1815. Gouverneur de la Guyane française, il remplit cette fonction de 1817 à 1819, et fut définitivement admis à la retraite par ordonnance royale de 1824. Le nom de ce général est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile. A. Sauzay.

Moniteur univ. — *Vict. des Français*, t. V. — *Archives de la Guerre.* — *Vict. et conquêtes*, t. 13, 19, 22, 23.

CARRACH (*Jean-Tobie*), jurisconsulte allemand, né à Magdebourg le 1er janvier 1702, mort, le 21 octobre 1775, à Halle. Il fit ses études à Halle, où il devint en 1738 professeur titulaire de droit, et fut en 1753 nommé conseiller d'État prussien. En 1759, pendant la guerre de sept ans, il fut amené captif à Nuremberg, et on lui fit les plus magnifiques offres pour l'engager à quitter le service de Prusse. En 1762, il fut délivré par l'incursion des corps de Kleist en Franconie. En récompense de son attachement à la Prusse, il fut en 1763 nommé recteur de l'université de Halle, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui un grand nombre de dissertations, dont un certain nombre ont été réunies pour former divers recueils. Voici les principaux de ses écrits : *Disp. inaug. qua examinatur Brocardicum vulgare : statuta ex jure communi esse interpretanda*; Halle, 1731, in-4°; seconde édition, 1768, in-4°; — *Pr. de quadriennali vita restitutionis in integrum reipublicæ et Ecclesiæ*, Halle, 1733, in-4°; — *de Imaginaria Æquitate probationis pro evitando perjurio*; Halle, 1734, in-4°, et 1749, in-4°; — *de Conflictu theoriæ et praxeis Juris*; Halle, 1736, in-4°; — *de Differentiis juris romani et germanici in mortis causa donatione*; Halle, 1739, in-4°; — *de Præcipuis differentiis juris romani et germanici in compensatione*; Halle, 1739, in-4°; — *de Differentiis juris romani et germanici in beneficio separationis*; Halle, 1740, in-4°; — *de Differentiis juris romani et germanici in peculio imprimis filiorum familias*; Halle, 1745, in-4°; — *de Differentiis juris romani et germanici in heredis institutione voluntaria*; Halle, 1746, in-4°; — *Disp. an alter conjugum testamento renuntiare possit unioni prolium*; Halle, 1750, in-4°; — *de Differentiis juris romani et germanici heredis institutione necessaria*; Halle, 1751, in-4°; — *Disp. de anatocismo licito et illicito*; Halle, 1755, in-4°; — *Disp. de matrimonio ad benedictionem sacerdotis incompetentis contracto*; Halle, 1759, in-4°; — *Disp. qua pacta non stricti juris, sed bonæ fidei esse evincitur*; Halle, 1765, in-4°; — *Betrachtung der Kraft der gemeinen Meinung in der Rechtsgelahrtheit* (Réflexions sur la force de l'opinion publique en fait de droit), dans les *Hallische Anzeigem*; 1766. — L'auteur a enfin réuni un certain nombre de programmes dans les *Programmata juridica*; Halle, 1767, in-4°.

Les autres ouvrages de Carrach ont été publiés par ses fils, soit du vivant de l'auteur, soit après sa mort; tels sont : *Fasciculus opusculorum et controversiarum de non usu juramenti perhorrescentiæ adversus judicem*; Halle, 1759, in-4°; — *Rechtliche Urtheile und Gutachten in peinlichen Sachen* (Avis et consultations juridiques dans des causes criminelles), publiés par son beau-fils H.-J.-O. König; Halle, 1775, in-fol.; — *Kurze Anweisung zum Process in Civil und Criminalsachen* (Abrégé de la procédure civile et criminelle), publié par le même; Halle, 1776, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.* — König, *Vie et écrits de Jean-Tob. Carrach*; Halle, 1776.

CARRACHE ou **CARRACCI** (*Augustin*), célèbre peintre et graveur italien, né à Bologne le 16 août 1557, mort à Parme en 1601 ou 1605. Il était fils d'un tailleur d'habits. Dès son jeune âge il se fit remarquer par la finesse, la mobilité, la pénétration de son esprit, et son aptitude aux lettres, aux sciences et aux arts. Il entra d'abord en apprentissage chez un orfévre; mais un penchant déterminé pour les arts du dessin l'entraîna vers la gravure et la peinture. Prosper Fontana et Bartolomeo Passerotti développèrent ses

précieuses facultés. Malheureusement l'inconstance de son caractère ne lui permit pas de se livrer exclusivement ou à la peinture ou à la gravure, et d'arriver dans l'un ou dans l'autre de ces arts au degré de perfection que lui promettait son heureuse organisation. Jaloux des progrès extraordinaires de son frère Annibal, las des reproches de son père et des remontrances de Louis, il se mit à peindre de caprice, d'après les ouvrages des anciens maîtres, dont il n'appréhendait pas le blâme, et dont il espérait s'approprier les beautés. Puis, abandonnant la peinture, il ne s'occupa plus que de gravure à l'eau-forte et au burin. Après avoir séjourné quelque temps à Parme, il alla à Venise, où il reçut des leçons de Corneille Cort, célèbre graveur hollandais, qui, jaloux d'un élève infiniment supérieur à lui sous le rapport du dessin, et qui menaçait de le surpasser dans le maniement du burin, lui ferma bientôt son atelier. Mais il était trop tard : déjà Augustin passait pour le Marc-Antoine de l'époque. Rentré dans sa patrie, il reprit le goût de la peinture, et l'émulation que lui donna la grande réputation d'Annibal lui fut cette fois profitable ; son ardeur pour l'étude fut telle qu'il égala son frère, s'il ne lui devint pas supérieur. Dans l'académie de peinture ouverte par les trois Carrache, Augustin était chargé des soins les plus laborieux de l'instruction ; pour chaque branche des études il avait rédigé des traités succints qui servaient de base aux démonstrations et aux conférences. Entre les deux frères, dont les caractères étaient diamétralement opposés, il régnait une telle mésintelligence qu'on aurait pu les croire ennemis. Néanmoins ils ne pouvaient vivre l'un sans l'autre : aussi, brouillé avec Annibal et cessant de l'aider de ses conseils et de ses pinceaux dans les travaux de la galerie Farnèse, Augustin se livra au plus vif chagrin, et alla près du duc de Parme terminer une existence qui lui paraissait insupportable. Il mourut dans un couvent de capucins, où il s'était retiré. Annibal, vivement affecté de la mort de son frère, voulut lui élever un monument somptueux. Ses amis le prévinrent ; mais il paya sa dette à la mémoire de son frère en se chargeant de l'éducation et de la fortune d'un enfant naturel qu'il laissait.

Parmi les tableaux qui ont illustré le nom d'Augustin Carrache, on signale la *Communion de saint Jérôme*, que possède le Louvre, et dont le Dominiquin s'appropria plus tard la pensée dans le tableau qui passe pour l'une des merveilles de l'art ; — une *Assomption de la Vierge* pour l'église San-Salvator, à Bologne. Dans la galerie Farnèse, peinte par Annibal, les fables de *Céphale* et de *Galatée* sont, dit-on, l'ouvrage d'Augustin. [M. Soyer, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Lanzi, *Storia pittor.* — De Piles, *Abrégé de la vie des Peintres.* — D'Argenville, *Vies des Peintres.* — Bryan, *Dict. of Painters and Engravers.*

CARRACHE ou CARRACCI (*Annibal*), peintre italien, frère du précédent, né à Bologne en 1560, mort à Rome en 1609. Il est le plus jeune, le plus célèbre des trois chefs de l'Académie de Bologne, celui dont le nom a retenti dans toute l'Europe, et qui, comme Raphaël, semble refléter à lui seul toutes les perfections de la peinture. Il commença par aider son père dans la profession de tailleur d'habits. Son aversion pour l'étude (il apprit seulement) à lire et à écrire) ne permettait pas de concevoir sur son compte de hautes espérances, et cependant un sentiment intérieur l'appelait hors de la sphère dans laquelle il était né. Son père, qui s'en aperçut, le plaça chez un orfèvre, et chargea Louis Carrache de lui enseigner le dessin. Cette circonstance décida du sort d'Annibal. A peine eut-il manié le crayon, qu'il donna des preuves d'aptitude si surprenantes pour les arts que Louis le prit chez lui, pourvut à tous ses besoins, et, par ses conseils et ses exemples, le mit en peu de temps en état de l'aider dans ses travaux. Il fit plus, il lui procura des moyens de voyager. A Parme, les tableaux du Corrége lui révélèrent des secrets que Louis n'avait pu pénétrer ; à Venise, il se lia avec le Tintoret et Paul Véronèse, étudia les ouvrages des coloristes de cette brillante école, et ne laissa échapper aucune occasion de s'instruire. Revenu dans sa patrie riche d'études et l'esprit fortifié par les plus mûres méditations, il excita l'admiration de Louis, qui ne dédaigna pas de devenir le disciple de son ancien élève. Augustin en agit autrement : honteux, humilié de se voir surpassé par son frère, il jeta ses pinceaux et reprit son burin. Dans leur nouvelle manière, Annibal et Louis exécutèrent des ouvrages du goût le plus riche et de la plus belle exécution, où brillaient un dessin aussi mâle que correct, une composition aussi riche que bien ordonnée, et non moins admirables par la noblesse et la vérité de l'expression que par l'entente des couleurs. Ces chefs-d'œuvre furent dénigrés impitoyablement par les peintres de Bologne, et les clameurs furent telles, que Louis crut s'être égaré. Annibal, sûr de lui-même, ne se laissa pas intimider, rassura son cousin, et finit par triompher de ses détracteurs.

Louis ayant chargé Annibal de peindre à sa place la galerie Farnèse, il partit accompagné de plusieurs de ses élèves, et, sans s'inquiéter du prix qu'on mettrait à ses travaux, se mit à l'œuvre. Il consacra huit années à cette immense entreprise, que le Poussin considérait comme une des merveilles de l'art. Il faut convenir toutefois que ce qui tient à la poétique de l'art n'est pas du fait d'Annibal, mais du prélat Agucchi et d'Augustin Carrache, qui tous deux l'aidèrent de leurs conseils. Une gratification de 500 écus d'or (environ 5,000 fr.) fut tout ce que le cardinal crut devoir offrir au peintre, pour lui témoigner sa satisfaction d'un travail qui excitait l'admiration générale, et pendant le cours duquel il n'a-

vait touché qu'un traitement de 10 écus par mois. Humilié dans son art (car Annibal, comme Augustin et Louis, était fort désintéressé), cet artiste ne toucha plus ses pinceaux qu'avec répugnance, et plus d'une fois il lui arriva de les briser de dépit. Une noire mélancolie s'empara de son esprit; vainement il fit le voyage de Naples pour se distraire : il revint à Rome tout aussi chagrin qu'il en était parti. Il mourut peu après, comme Raphaël, à la suite d'excès dont les médecins ne surent pas prévenir les effets fâcheux. Son corps fut porté dans la Rotonde, à côté de celui du peintre d'Urbin, près duquel il avait désiré être inhumé. On lui fit des obsèques magnifiques, auxquelles assistèrent les plus grands seigneurs de Rome, et cette foule d'élèves qui devaient tant à sa libéralité.

Simple dans ses mœurs et dans ses vêtements, ennemi du faste et fuyant la société, dont les convenances le gênaient, il s'adonna tout à son art, dont le positif l'occupa plus que la poétique. Si l'on analyse ses productions, on est frappé de la grandeur du style et de la correction du dessin, de la vigueur et de la facilité du pinceau, souvent même de la vérité du coloris qui les distinguent; mais on est forcé de reconnaître que la nature ne s'y montre pas sous un aspect assez naïf, assez varié, et que, pour s'être trop occupé du soin de l'ennoblir, il a fini par rester froid devant elle; de là vient sans doute que ses ouvrages causent plus d'admiration et de surprise qu'ils ne touchent l'esprit et le cœur. L'œuvre d'Annibal est considérable; il n'est pas une galerie en Europe qui ne possède un grand nombre de ses productions. Les plus célèbres sont : à Paris, une *Nativité*, un *Christ mort sur les genoux de la Vierge*, l'un de ses derniers ouvrages; une *Résurrection*, qu'il a signée de son nom avec l'année 1593; un *Martyre de saint Étienne*, et plusieurs paysages admirables; à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, le *Christ en jardinier*, après sa résurrection; au Belvédère de Vienne, *le Christ et la Samaritaine*, *le Christ mort sur les genoux de la Vierge*, soutenue par deux anges; à Dresde, une *Assomption de la Vierge*, un *saint Matthieu*, *l'Aumône de saint Roch;* à Munich, *le Massacre des Innocents*; à Florence, une *Bacchante* et un *Satyre ;* à Naples, une *Piété*. [M. Soyer, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Lanzi, *Stor. pittor.* — D'Argenville, *Vies des Peintres.* — Bryan, *Dict. of Paint. and Engrav.* — Pilkinton, *Dict. of Painters.* — De Piles, *Abrégé de la vie des Peintres.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.* — Malvasia, *Vite de' Pitt. Bolognesi*, etc.

CARRACHE (*François*), peintre italien, frère d'Augustin et d'Annibal, né en 1595, mort à Rome en 1622. Il est plus connu par son ingratitude envers ses parents que par son mérite comme peintre. Il eut la présomption et la bassesse d'élever une école auprès de celle de Louis, son cousin et son maître, et de placer au-dessus de la porte cette inscription : *C'est ici la vraie académie des Carrache*. Cette rodomontade n'ayant pas réussi, il alla à Rome, où il finit ses jours à l'hôpital [*Enc. des g. du m.*].

Malvasia, *Vite de' Pittor. Bolognesi.* — Fiorillo, *Hist. de la Peint.*

CARRACHE (*Antoine*), peintre italien, fils naturel d'Augustin, né à Venise en 1583, mort à Rome en 1618. Grâce aux soins de son oncle Annibal, il acquit un talent qui lui promettait, s'il eût vécu, la supériorité sur tous les membres de sa famille; son tableau du *Déluge*, au musée du Louvre, en fait foi.

D'Argenville, *Vies des Peintres.* — Brian, *Dict. of Painters and Engr.*

CARRACHE (*Louis*), peintre italien, cousin germain d'Augustin et d'Annibal, et de quelques années leur aîné, né à Bologne en 1555, mort dans la même ville en 1619. Son père était boucher; son premier maître, le Fontana, ne lui reconnaissant point les dispositions qui font un peintre, lui conseilla de choisir une autre profession. A Venise, le Tintoret lui tint le même langage; mais, loin de se décourager, Louis n'en fut que plus déterminé à suivre son penchant; il ne demanda plus d'avis qu'à son génie et aux ouvrages des grands maîtres. Il étudia à Venise le Titien et Paul Véronèse; à Florence, André del Sarto et le Passignano; à Mantoue, Jules Romain; à Parme, le Mazzuoli et surtout le Corrége, pour lequel il eut une prédilection qui a influé sur les ouvrages de toute sa vie. De retour à Bologne, ses tableaux excitèrent l'admiration des uns, l'envie des autres; mais bientôt son mérite fut assez généralement reconnu pour qu'il pût tenter avec succès de porter aux maniéristes le dernier coup en ouvrant à Bologne une académie de peinture. Louis Carrache n'était point assez présomptueux pour croire qu'à lui seul il pourrait accomplir le grand œuvre qu'il méditait; il sentit qu'il avait besoin de se créer un parti puissant dans la jeunesse de Bologne. Il tourna d'abord les yeux vers sa famille : Paul, son frère, cultivait la peinture, mais il était dépourvu de génie, et n'était propre qu'à faire un copiste; il trouva ce qu'il cherchait dans Augustin et Annibal : tous deux avaient des dispositions prodigieuses; mais le caractère des deux frères était si différent, si difficile à accorder, que Louis ne put conserver ensemble ses cousins dans son atelier. Il confia Augustin à Fontana, dont l'assurance et la facilité pouvaient vaincre la modeste timidité du jeune homme, et garda près de lui Annibal, qu'il astreignit à méditer profondément ses ouvrages, et à leur consacrer plus de temps qu'il ne convenait à son impatiente vivacité de leur en donner. Les soins de Louis eurent tout le succès qu'il s'en était promis : ses deux cousins parvinrent en peu de temps à produire des ouvrages remarquables. Un voyage qu'ils firent à Parme, à Venise et dans d'autres parties de l'Italie acheva de les rendre aptes à l'exécution du grand projet de Louis.

C'est alors que s'ouvrit, dans la maison même des Carrache, cette académie de peinture, la gloire de Bologne, qu'ils appelèrent *degl'Incomminati* (des Acheminés), où ces trois artistes, avec un zèle sans bornes, enseignèrent tout ce que de longues études et une grande pratique leur avaient appris. L'envie et la médiocrité ne leur ménagèrent pas les sarcasmes; mais ils finirent par réduire leurs ennemis au silence.

Louis ne cessa d'être le chef, l'âme de l'école; rien ne s'y faisait que de son avis, et ses jugements étaient considérés comme des oracles. Appelé à Florence pour peindre la galerie Farnèse, il préféra rester au milieu de ses élèves, et envoyer Annibal à sa place. Éloigné de ses deux cousins, Louis montra qu'il savait se suffire à lui-même; eux, au contraire, eurent constamment besoin de ses conseils. Annibal, craignant de s'être trompé dans le parti pris pour la décoration de la galerie Farnèse, ne voulut pas poursuivre ses travaux sans connaître l'opinion de Louis, et celui-ci fit exprès le voyage de Rome pour l'applaudir et l'engager à persévérer. Après une absence de quelques semaines, Louis revint dans sa patrie, où il ne cessa d'être chéri et admiré. Il mourut, laissant peu de fortune. Louis Carrache joignait au caractère le plus doux, le plus obligeant, beaucoup d'esprit et d'instruction. Extrêmement attaché à ses disciples, il les aidait volontiers dans leurs travaux. Il produisit un très-grand nombre d'ouvrages, dont les derniers ne sont pas moins estimés que ceux de sa jeunesse. Reynolds recommande particulièrement à l'étude des élèves un *saint François au milieu de ses moines*, *la Transfiguration*, *la Naissance de saint Jean-Baptiste*, *la Vocation de saint Matthieu*, les fresques du palais Zampieri; ajoutons-y *la Translation du corps de la Vierge*, l'une des dernières et des meilleures productions de son pinceau. [*Enc. des g. du m.*]

Malvasia, *Vite de' Pittori Bolognesi*.

CARRADORI (*Joachim*), médecin italien, né à Prato le 7 juin 1758, mort en novembre 1818. Il professa d'abord la philosophie au séminaire de Pistoie. Des discussions s'étant élevées entre l'évêque de Pistoie et son clergé, il revint dans sa ville natale, où il s'occupa d'agriculture et de physique, sans négliger la pratique de la médecine. Carradori fut un partisan déclaré de la vaccine, et la propagea dans sa patrie. On a de lui : *la Teoria del Calore*; Florence, 1789, 2 vol. in-12; — *Lettera sopra l'elettricità animale*; ibid., 1793; — *Lettera sopra la virtù antiodontalgica di più insetti*; Prato, 1793; — *Memoria sulla trasformazione del nostoc in tremella verrucosa, in lichen fascicularis, e in lichen rupestris*; ibid., 1797, in-8°; — *Lettera su varie trasformazioni della tremella in nostoc, e di alcune altre crittogame, e sulla loro riproduzione*; Florence, 1798, in-8°; — *Istoria dell' epizootia bovina che regnò nel 1800 nella campagna del vicariato di Prato*; ibid., 1801, in-8°; — *della Fertilità della terra*; ibid., 1803, in-8°; — *Istoria del galvanismo in Italia, ossia della contesa fra Volta e Galvani ricavata da fatti esposti dori due partiti*; ibid., 1817, in-8°; — *Lettera al sig. dott. Giacomo Tommasini, professor di clinica nell' università di Bologna, sulla febre contagiosa di quest' anno* 1817; Prato, 1817, in-8°. Carradori est encore auteur d'un grand nombre d'articles insérés dans les journaux de Milan et de Pavie, et dans la *Bibliothèque Britannique*.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri*, t. VI.

CARRANZA (*Barthélemy* DE), prélat et théologien espagnol, né en 1503 à Miranda, dans la Navarre; mort le 2 mai 1576. Sa réputation comme professeur de théologie devint si brillante, qu'on venait de toutes les parties de l'Espagne à Valladolid pour l'entendre; en 1546, Charles-Quint l'envoya au concile de Trente, et la conduite qu'il y tint ne démentit point ses premiers succès. Quand le mariage du fils de Charles-Quint avec Marie Tudor fut conclu, Carranza suivit le jeune prince en Angleterre : il devint le confesseur de la reine, et travailla avec ardeur au rétablissement de la religion catholique. Revenu près de Philippe après l'abdication de Charles-Quint, il reçut du nouveau roi l'archevêché de Tolède. L'évêque de Lérida, jaloux des distinctions dont Carranza était l'objet, dénonça à l'inquisition un catéchisme que venait de faire publier l'archevêque de Tolède. Ce livre, condamné en Espagne, fut approuvé par une commission du concile de Trente. Charles-Quint mourant fit appeler Carranza près de lui; le bruit se répandit bientôt que ce prince n'était pas mort avec les sentiments d'un bon catholique : les ennemis de Carranza, qui en étaient peut-être les auteurs, en profitèrent pour le présenter de nouveau. Il fut emprisonné par ordre de l'inquisition; son procès fut instruit : mais le pape Pie V ayant évoqué l'affaire à Rome, Carranza y fut conduit, et eut pour prison le château Saint-Ange. Il y subit des traitements moins impitoyables qu'en Espagne, et au bout de dix ans il fut absous. Seulement, pour satisfaire l'inquisition, on exigea de lui l'abjuration de quelques propositions qu'il n'avait jamais soutenues; de plus, il devait être suspendu pendant cinq ans de ses fonctions épiscopales. Carranza mourut dix-sept jours après sa sortie de prison. On a de lui : *Summa Conciliorum*; Venise, 1546, in-8°, souvent réimprimée; — *de Necessaria Residentia episcoporum et aliorum pastorum*; ibid., 1547 et 1562, in-8°; — *Commentarios sobre el catechismo christiano*; Anvers, 1558, in-fol.; — Divers écrits traitant des sacrements, de la prière, du jeûne, de l'aumône, des instructions pour la messe. [*Enc. des g. du m.* avec addit.]

Herrera, *Hist. de Philippe II*. — Le comte de Roca,

Hist. de Charles V. — Didier de Castejon, *Vie de Carranza*, dans la *Primacia de la santa iglesia de Toledo*. — Salazar de Mendoza, *Vie de Carranza*. — Antonio, *Bibliotheca hispana nova*. — Nicéron, *Mémoires*. — Echard, *Script. ord. Prædicat.* — Bayle, *Dict. hist.*

CARRANZA (*Didier*), traducteur et missionnaire espagnol, de l'ordre des Dominicains, vivait dans le milieu du seizième siècle. On a de lui : *Doctrina christiana en lengua chontal*, langue usitée dans la province de Tabasco, au Mexique.

Antonio, *Biblioth. hispana nova*.—Échard, *de Script. ordinis Prædicatorum*. — Davila, *Hist. provinciæ Mexici ordinis Prædicat.* —Léon, *Bibl. Indica*.

CARRANZA (*Jérôme*), tacticien espagnol, natif de Séville, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Après avoir été gouverneur de la province de Honduras, en Amérique, il revint finir ses jours dans sa patrie. On a de lui : *De la filosofia de las Armas, de su destreza, y de la agresion y defension christiana*; San-Lucar, 1569 et 1582, in-4°; ouvrage devenu rare.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

CARRANZA (*Michel-Alfonse* DE), biographe et théologien ascétique espagnol, de l'ordre des Carmes, né à Valence vers 1527, mort dans la même ville en 1607. Ses principaux ouvrages sont : *Vita S. Ildephonsi*; Valence, 1556, in-8°; réimprimée par Bollandus, avec notes, dans les *Acta Sanctorum* (3 janvier); — *Camino del Cielo*; ibid., 1601, in-8°; — *Catecismo y doctrina de religiosos novicios, professos y monjas*; Valence, 1605.

Antonio, *Biblioth. hispana nova*. — Gaspar Escolanus, *Valentina historia*.

CARRARA (*Jean-Michel-Albert*), médecin, historien et littérateur italien, natif de Bergame, mort dans cette ville le 26 octobre 1490. Il fut l'un des hommes les plus instruits de son temps. Après avoir servi dans sa jeunesse sous les ordres de Ph. Visconti contre Fr. Sforce, il revint dans sa ville natale, et ne la quitta plus que pour porter les secours de l'art médical à ceux qui les réclamaient, consacrant ses loisirs à la culture des lettres. Carrara fut souvent consulté par les princes d'Italie, de France et d'Allemagne. On a de lui : *de Omnibus Ingeniis augendæ memoriæ*; Bologne, 1491; — *Oratio in funere Barthol. Coleonis*; Bergame, 1732; — un grand nombre d'ouvrages latins et italiens encore inédits, parmi lesquels on cite : *Historiarum Italicarum libri LX*; un poëme en vers héroïques, *de Bello Veneto per Jac. Mercellum in Italia gesto liber unus*.

Antoine Snardi, *Vie de J.-M.-A. Carrara*; Bergame, 1784. — Amelot de la Houssaye, *Hist. du gouvernement de Venise*. — Fabricius, *Biblioth. latina mediæ ætatis*. — Vossius, *de Historic. latin*.

CARRARA (*Hubertin*), poëte italien, de l'ordre des Jésuites, né en 1640 à Sora (royaume de Naples), mort à Rome en 1717. Il fut professeur de belles-lettres au collége Romain, et l'un des restaurateurs de la poésie latine au dix-huitième siècle. On a de lui : *in Victoriam de Scythis et Cosacis relatam, sub auspiciis D. D. Joannis in Zolkucia et Zloczon Sobjeski*, etc., *carmen*; Rome, 1668; — *Columbus, sive de itinere Christophori Columbi, carmen epicum*; Rome, 1715; Augsbourg, 1730. Carrara travailla quarante ans à ce poëme.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CARRARA (*Pierre-Antoine*), poëte italien, natif de Bergame, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *l'Eneide di Virgilio tradotta in ottava rima, cogli argomenti del medesimo*; Venise, 1681 et 1701.

Paitoni, *Biblioth. degli Autori antichi volgarizzati*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyc.*

CARRARE, nom d'une illustre maison de Padoue, qui se rendit célèbre dans l'Italie septentrionale au quatorzième siècle.

CARRARE (*Jacques Ier* DE), seigneur de Padoue, mort le 23 novembre 1324. En 1314, il fit mourir ou chassa les anciens magistrats de Padoue, et se fit proclamer, en 1318, seigneur de la république; mais de puissants ennemis lui disputèrent le pouvoir, et, pour ne pas le perdre entièrement, il fut obligé de partager la souveraineté avec Frédéric, duc d'Autriche, qui lui donna des secours. Plusieurs princes de sa famille régnèrent à Padoue après lui.

CARRARE (*Marsilio* DE), seigneur de Padoue, neveu du précédent, mort le 21 mars 1338. Il succéda à son oncle, qui ne laissait que des filles et des bâtards. Attaqué par un autre de ses oncles, Nicolas de Carrare, qui, après avoir partagé avec lui les soins du gouvernement, était devenu son ennemi, puis fatigué des vexations qu'exerçaient dans la ville les Allemands, ses auxiliaires, Marsilio se réconcilia avec Cane de la Scala, ancien ennemi de sa famille, se mit sous sa protection, et lui transféra la seigneurie de Padoue et de son territoire, en conservant toutefois l'autorité administrative. Sur la fin de sa vie, il se brouilla avec Albert de la Scala, fils aîné de Cane. Protégé par les troupes des républiques de Florence et de Venise, qui voulaient humilier l'orgueil et l'ambition des seigneurs de la Scala, il recouvra son ancien pouvoir le 7 août 1337. Il mourut sans enfants.

Bianchi, *Difesa di Marsiglio da Carrara*; Padoue, 1886. — Sismondi, *Hist. des Républiques italiennes*.

CARRARE (*Ubertino* DE), seigneur de Padoue, neveu du précédent, mort le 25 mars 1345. Ce fut lui qui, pour se venger de l'outrage qu'Albert de la Scala avait fait à sa femme, détermina son oncle Marsilio à ouvrir les portes de Padoue aux armées de Florence et de Venise. En 1338, il succéda à cet oncle avec l'approbation de la république de Venise, et fut ensuite reconnu par Marsilio de la Scala, qui renonça franchement à la suzeraineté de Padoue. Les Vénitiens ne virent pas avec plaisir la paix s'établir entre les deux maisons de Carrare et de la Scala; ils espéraient qu'Ubertino et Marsilio

se feraient la guerre, et leur politique devait tirer profit de l'affaiblissement des deux partis. Ubertino Carrare se rendit odieux aux Padouans par son caractère violent et par l'excès de ses débauches.

CARRARE (*Marsilietto Pappafava* DE), seigneur de Padoue, parent du précédent, mort le 9 mai 1348. Il venait de succéder à Ubertino lorsqu'il fut assassiné par Jacques Carrare, fils de Nicolas et neveu de Jacques Ier. Il ne régna que deux mois. Ses sujets le regrettèrent.

CARRARE (*Jacques II* DE), seigneur de Padoue, mort le 21 décembre 1351. Après avoir tenu quelque temps secret l'assassinat de Marsilietto, et s'être servi du sceau de ce prince pour se mettre en possession des forteresses de la seigneurie, il fit connaître la mort de son parent, réclama la souveraineté de Padoue comme un héritage auquel il avait les droits les plus incontestables, et fut proclamé seigneur par le peuple. Il gouverna avec plus de sagesse et de modération qu'on ne devait s'y attendre. Il fut assassiné par un bâtard d'un de ses oncles, dont il cherchait à réprimer les excès.

CARRARE (*Giacomino* DE), seigneur de Padoue, frère du précédent, mort en 1372. Il succéda à Jacques II avec François, fils de ce dernier. Après cinq ans d'une parfaite harmonie entre ces deux princes, François, informé que son oncle avait projeté de le faire périr, le prévint, l'arrêta lui-même, et le fit renfermer dans une forteresse.

CARRARE (*François Ier*), seigneur de Padoue, fils de Jacques II, mort dans le château de Como le 6 octobre 1393. Il régna seul depuis 1355. Comme tous les petits princes de la Lombardie, il s'allia aux Vénitiens contre la maison de Visconti, qui les menaçait tous également. A la tête de l'armée de la ligue, il fit la guerre avec des succès variés, et la termina, en 1358, par une paix honorable. Lorsque Louis, roi de Hongrie, envahit les États de Venise, François de Carrare s'unit avec lui d'une amitié étroite, et lui fournit des vivres. Dès lors la république lui voua une haine acharnée. Carrare fit enlever les sénateurs vénitiens qui lui étaient le plus hostiles, et les fit amener à Padoue, dans son palais. Là ses menaces leur arrachèrent le serment de conserver la paix avec lui. Mais, en 1360, la jalousie des Vénitiens fut portée au comble par le don que Louis de Hongrie fit à Carrare des villes de Feltre et de Bellune. Malgré la médiation des Florentins, des Pisans et du pape, les hostilités éclatèrent en 1372. Les ducs d'Autriche et le roi de Hongrie secoururent Carrare; cependant il fut contraint à une paix honteuse en 1373. Il la rompit dès qu'il le put, et contracta avec les Génois et le roi de Hongrie une ligue qui amena la guerre de Chiozza, qui faillit perdre Venise (1378-1384). En 1384 Carrare acquit les villes de Trévise, Céneda, Feltre et Bellune. Les Vénitiens suscitèrent contre lui Antonio de la Scala, seigneur de Vérone, qui fut deux fois battu, se vit enlever par Carrare l'alliance de Jean Galéas Visconti, souverain de Milan, et fut par celui-ci dépouillé de ses États en 1387. Mais Jean Galéas, sans avoir été provoqué, tourna ensuite ses armes contre François de Carrare. Ce dernier fut contraint de livrer Padoue et Trévise à Visconti (1388), et fut enfermé, au mépris des traités, dans le château de Como.

CARRARE (*François II* ou *Novollo* DE), seigneur de Padoue, fils du précédent, mort le 17 février 1406. Dépouillé comme son père de la souveraineté de Padoue, il montra une constance réellement héroïque. Au milieu des plus grands dangers il parcourut l'Italie et l'Europe, pour susciter des ennemis à Jean Galéas Visconti. Enfin, après des efforts inouïs, il parvint à former une ligue et à réunir des secours suffisants. Les Florentins commencèrent les hostilités; les Vénitiens favorisèrent secrètement Carrare, qui lui-même fut reçu dans Padoue par les anciens sujets de sa famille en 1390. Après deux ans de guerre, le souverain de Milan fut contraint de le reconnaître comme chef indépendant de Padoue. Il soutint les Florentins dans leurs guerres contre Visconti, rétablit d'abord, en 1404, la famille de la Scala dans Vérone, mais bientôt s'empara lui-même de cet État. Il allait étendre ses conquêtes d'une manière réellement redoutable, lorsque les Vénitiens et Gonzague, seigneur de Mantoue, se déclarèrent contre lui. Il se défendit avec un admirable courage contre des forces bien supérieures aux siennes. En 1405 il fut obligé de capituler, conduit à Venise, enfermé dans un cachot avec deux de ses fils, et, comme eux, étranglé par ordre du conseil des Dix. Il laissait encore deux fils, dont le dernier périt sur l'échafaud en 1435, après une tentative pour rentrer en possession de Padoue. En lui finit la maison de Carrare. [*Enc. des g. du monde*].

Sismondi, *Hist. des Républiques ital.* — Daru, *Hist. de la rép. de Venise.*

CARRÉ (....), voyageur français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut d'abord chargé de visiter la côte de Barbarie et divers ports de l'Océan. Les mémoires adressés par lui à Colbert fixèrent l'attention de ce ministre, qui projetait de grands établissements dans les Indes orientales. Bientôt Carré fut désigné pour faire partie de l'expédition dont Caron était le chef. La flotte partit le 10 juillet 1666. Après avoir touché à Madagascar et à l'île Bourbon, Caron se persuada que Surate serait un chef-lieu préférable pour les établissements de la compagnie, et mit à la voile pour cette ville. Carré, dans la relation de son voyage, donne une description de Surate et des pays environnants. En 1668, lorsque les Turcs prirent Bassora sur les Arabes, il s'y trouvait pour les affaires de la compagnie, et fut obligé de se réfugier avec

son navire à l'île de Karreck, dans le golfe Persique. De retour à Surate, il fut envoyé en France par Caron, qu'il n'aimait pas, et qui voulait se débarrasser de sa surveillance. Carré s'embarqua, en 1671, pour Bender-Abassi; de là il se rendit à Bagdad, et traversa le désert. Durant ce trajet il eut beaucoup à souffrir. Enfin il arriva à Alep, se rendit à Tripoli de Syrie, parcourut le Liban, s'embarqua à Seïde, et arriva à Marseille. Peu de temps après, il fut renvoyé aux Indes par la route de terre, et on n'entendit plus parler de lui. On sait seulement qu'en 1673 il était à Visapour. Il a publié une relation sous ce titre : *Voyage des Indes orientales, mêlé de plusieurs histoires curieuses;* Paris, 1699, 2 vol. in-12. Le premier volume, qui contient le récit de son premier voyage, est beaucoup plus intéressant que le second, qui parle peu de sa dernière tournée, et n'est guère rempli que d'histoires galantes.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

CARRÉ ou **CARRÉE** (*François*), peintre hollandais, né en Frise en 1636, mort à Amsterdam en 1669. Il s'établit à Amsterdam, et fut le premier peintre de Guillaume-Frédéric, stathouder de la Frise. Il adopta principalement le genre de Téniers. On voit encore de lui quelques tableaux représentant des fêtes de village.

Descamps, *Vies des peintres flamands et hollandais.*

CARRÉ (*Henri*), peintre hollandais, fils du précédent, né vers 1657, mort le 7 juillet 1721. Il apprit le dessin malgré son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique, et finit par entrer dans l'atelier du célèbre Jordaens. Il commençait à se faire connaître comme peintre lorsque la princesse Albertine, qui avait été la protectrice du père, offrit au fils une place d'enseigne dans un régiment. Après avoir servi quelque temps avec distinction, Henri reprit la palette et s'établit à Amsterdam, où il exécuta de nombreux tableaux, parmi lesquels on distingue de grands paysages.

Descamps, *Vies des peintres flamands et hollandais.*

CARRÉ (*Michel*), peintre hollandais, frère du précédent, né vers 1658, mort à Alkmaër en 1728. Il fut élève de Berghem. Après avoir séjourné quelques années à Londres sans profit pour sa fortune, il passa en Prusse sur l'invitation de Frédéric Ier, qui paya bien ses ouvrages et lui donna en même temps une pension. A la mort de ce prince, Michel revint à Amsterdam. Parmi ses compositions, on cite avec éloge *la Rencontre de Jacob et d'Esaü.*

Descamps, *Vies des peintres flamands et hollandais.*

CARRÉ (*Guillaume-Louis-Julien*), jurisconsulte français, né à Rennes le 21 octobre 1777, mort le 12 mars 1832. Il se distingua d'abord au barreau, et ensuite dans l'enseignement du droit; nommé en 1806 professeur à la faculté de cette ville, il expliqua avec un grand succès la procédure, qui venait de s'enrichir d'un code bien inférieur au code civil, mais qui réalisait de grandes réformes. Après avoir publié en 1808 une *Introduction générale à l'étude du droit* (Paris, in-8°), il donna au public une *analyse* des commentateurs et des arrêts des cours sur le code dont l'enseignement lui était confié (Rennes, 1811-1812, 2 vol. in-4°); ouvrage qu'il a complété, en 1819, par 2 vol. in-4° de questions sur la procédure, et refondu dans une troisième publication intitulée *Lois de la procédure civile;* 1824, 3 vol. in-4°. Ces ouvrages ont été si utiles dans la pratique, qu'il en a été donné après sa mort une troisième édition par le professeur Chauveau (Ad.) en 1841.

Il est fâcheux que ce savant professeur n'ait pas rédigé, au moins en projet, les articles nécessaires pour combler les lacunes du code, et pour le purger entièrement de la procédure écrite, reste de l'ancienne barbarie, qui, sans être grandement profitable au fisc et sans servir à l'éclaircissement des affaires, fait peser sur les justiciables une charge énorme. Carré était timide, quoiqu'il appartînt à l'école de Lanjuinais, son compatriote et son maître; il n'avait pas la hauteur de pensée de Toullier. Cependant il a professé les plus saines doctrines dans ses *Lois de l'organisation et de la compétence des juridictions civiles,* qu'il dédia à M. Dupin aîné, Rennes, 1825-1826, 2 vol. in-4°, et dont M. V. Foucher a donné une nouvelle édition, Paris, 1834, 8 vol. in-8°; mais il n'a pas tout dit, ainsi que Lanjuinais le lui a reproché, en avouant toutefois la difficulté de l'entreprise, dans la dépendance où le professorat était alors placé.

Carré avait donné des preuves de son courage, comme citoyen et comme avocat, dans la défense du général Travot, de Coutpont, et autres victimes des réactions politiques de 1815. Mais ce courage était accompagné de mesure et de respect pour l'autorité légitime, ce qui lui donnait une grande autorité sur la jeunesse des écoles de droit; sa science était d'ailleurs un palladium contre les dangers qu'il avait affrontés. Il se livrait, dans le silence du cabinet, à la composition d'ouvrages d'une grande utilité pratique, tels que son traité des *Domaines congéables*, genre de propriété particulier à l'ancienne Bretagne, 1 vol., 1822, et surtout du *Gouvernement des paroisses*, que le clergé attaqua comme trop favorable aux exigences du gouvernement civil, parce que l'auteur appuie ses prétentions au temporel sur les conciles et les décrétales des papes, 1 vol. in-8°, 1822, avec suppl. de 1824, en réponse aux critiques qui lui venaient de ce côté. En 1829, il publia 4 vol. de commentaires sur la *Juridiction des justices de paix,* que M. V. Foucher a également complétés ou refondus en 1838.

Carré a laissé 14 volumes in-4° de consultations qui prouvent la confiance qu'on avait en son jugement et en sa science, et des notes étendues, pour continuer le traité de son illustre collègue et ami Toullier sur le droit civil. M. Duvergier, qui a publié cette continuation en 1835

et années suivantes, a déclaré l'usage qu'il avait fait de ces notes.

Après la révolution de 1830, on fit officiellement l'offre au savant professeur d'une place éminente dans la haute magistrature de Paris ; il refusa, pour consacrer le reste de sa vie à l'enseignement et à l'amélioration de ses écrits. Il était d'ailleurs dans les liens d'une honorable pauvreté, par l'engagement qu'il avait pris de payer les dettes d'un père mort insolvable.

Dès 1832, à l'âge de cinquante-cinq ans, il sentit ses forces défaillir ; mais il voulut mourir au milieu de ses élèves, et c'est en effet dans sa chaire qu'il éprouva les dernières défaillances de sa mort. Sa tombe fut environnée des témoignages du plus vif intérêt et du plus grand respect. ISAMBERT.

Notices sur Carré, par M. Leroux, conseiller à la cour de Rennes, en tête du tom. XVI de la *Continuation de Toullier* ; 1835.— *Éloge* par M. Waldeck-Rousseau, avocat à Nantes et représentant ; 1834. — *Notice sur Carré*, par M. Ad. Chauveau ; 1841, etc.

CARRÉ (*Jean-Baptiste-Louis*), tacticien français, né à Varennes le 12 avril 1749, mort dans la même ville le 16 février 1835. Élève distingué de l'École du génie de Mézières, il possédait des connaissances profondes en physique, en chimie et en mécanique. Successivement avocat, juge de paix, inspecteur des forêts, il mourut dans un âge avancé. Carré mérite surtout une place dans nos colonnes comme auteur de la *Panoplie*, ou *Réunion de tout ce qui a trait à la guerre*, *depuis l'origine de la nation française jusqu'à nos jours ;* Châlons-sur-Marne, 1795, in-4°, avec atlas. L'auteur nous apprend lui-même que cet ouvrage, fruit de longues recherches, était achevé dès 1783 ; mais qu'il avait gardé son manuscrit, parce que la censure avait exigé qu'il retranchât ses réflexions sur l'oppression et l'avilissement du peuple. A l'époque des querelles des parlements, Carré avait publié, sous le voile de l'anonyme, un pamphlet très-mordant contre la nouvelle magistrature, et intitulé *Trigaudin le Renard*, ou *le Procès des bêtes*, in-8° (sans date). Ses matériaux pour la publication d'une *Flore du Clermontais* ont été perdus.

Le Bas, *Dict. encyc. de la France*. -- Quérard, *la Fr. littéraire*.

CARRÉ (*Pierre*), théologien français, né à Reims en 1749, mort dans la même ville le 13 janvier 1823. Après avoir professé la rhétorique à Charleville, il devint curé de Saint-Hilaire-le-Grand, village de Champagne, prêta le serment civique au moment de la révolution, et le rétracta ensuite. On a de lui : *la Constitution et la Religion parfaitement d'accord*, *par un curé de campagne*, in-8° ; — *Réponse des catholiques à la lettre prétendue pastorale du citoyen Nicolas Diot*, in-4°.

Biog. univ.

CARRÉ (*Louis*), mathématicien français, né à Clofontaine, près de Nangis, en Brie, le 26 juillet 1663 ; mort à Paris le 11 avril 1711. Son père, simple laboureur, l'envoya à Paris étudier pour être prêtre ; mais, après trois ans de théologie, le jeune Carré refusa d'entrer dans les ordres, et s'attacha à Malebranche en qualité de secrétaire. Sous ce maître excellent, il étudia pendant sept ans la philosophie et les mathématiques, et se trouva, en le quittant, capable de professer avec éclat les doctrines du savant oratorien. Choisi en 1697 par Varignon pour son élève à l'Académie des sciences, il devint bientôt associé et enfin pensionnaire de cette compagnie. D'un esprit peu inventif, mais s'entendant très-bien à expliquer les découvertes des autres, Carré s'occupa particulièrement de la musique, de la théorie des sons, de la description des instruments. On a de lui : *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides, leurs centres de pesanteur, de percussion, d'oscillation, par l'application du calcul intégral ;* Paris, 1700, in-4° : c'est une application simple et aisée du calcul intégral. Dans le *Supplément du Journal des Savants*, mars 1707, on trouve de Carré l'abrégé d'un *Traité sur la théorie générale du son*, *sur les différents accords de la musique, et sur le monochorde ;* — dans les *Mémoires de l'Académie des sciences : Méthode pour la rectification des lignes courbes par les tangentes ;* 1701 ; — *Rectification de la Cycloïde ;* ibid. ; — *Solution du problème proposé aux géomètres dans les Mémoires de Trévoux des mois de septembre et octobre ;* 1702, ibid. ; — *Rectification des caustiques par réflexion, formées par le cercle, la cycloïde ordinaire, et la parabole*, 1703 ; — *Méthode pour la rectification des courbes ;* 1704 ; — *Examen d'une courbe formée par le moyen d'un cercle ;* 1705 ; — *Expériences physiques sur la réflexion des balles de mousquet dans l'eau, et sur la résistance de ce fluide ;* ibid. ; — *Expériences sur les tuyaux capillaires ;* ibid. ; — *Problème d'Hydrostatique ;* ibid. ; — *des Lois du mouvement ;* 1706 ; — *Démonstrations simples et faciles de quelques propriétés qui regardent les pendules, avec quelques nouvelles propriétés de la parabole ;* 1707 ; — *Expériences sur le ressort de l'air*, 1710 ; — *Abrégé de Catoptrique*.

Fontenelle, *Éloge de Carré*, dans l'*Histoire de l'Académie des sciences*, année 1711. — Nicéron, *Mémoires des hommes illustres*, t. XIV.

CARRÉ (*Pierre-Laurent*), professeur de littérature et poëte français, né à Paris le 7 novembre 1758, mort le 23 février 1825. Après avoir fait de bonnes études au collége de la Marche et au séminaire des Trois-Mois, protégé par Delille, il obtint la chaire de rhétorique du collége de Toulouse, où ses leçons eurent un grand succès. En suivant la carrière du professorat, il cultivait la poésie, et reçut plusieurs prix aux académies de province, entre autres à celle des Jeux Floraux de Toulouse, dont il devint un des

mainteneurs. la révolution ayant supprimé le collége de Toulouse, Carré fut choisi pour diriger la maison d'éducation de M. Albert. Plus tard il fut nommé professeur de belles-lettres à l'Académie de Toulouse. Ses œuvres, composées de poëmes, d'odes, d'hymnes, d'épîtres, d'idylles, de discours en vers et en prose, et de quelques traductions, ont été recueillies par M. du Mège, de Toulouse; 1826, un vol. in-8°.

GUYOT DE FÈRE.

Du Mège, *Notice en tête des œuvres de L. Carré*. — Querard, *la France litt.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — Desessarts, *les Siècles litt.*

CARRÉ (*Remy*), théologien et musicographe français, de l'ordre des Bénédictins, né à Saint-Fal, diocèse de Troyes, le 20 février 1706; mort à la fin du dix-huitième siècle. Il fut prieur de Beceleuf, et sacristain du couvent de la Celle. On a de lui : *le Maître des novices dans l'art de chanter;* Paris, 1744, in-4° : on y trouve un pompeux éloge du vin ; l'auteur, après l'avoir conseillé pour toutes les maladies, ajoute : « Le vin fait presque autant que tous les autres remèdes ensemble ; » *la Clef des Psaumes ;* ibid., 1755, in-12; — *Recueil curieux et édifiant sur les cloches;* Cologne (Paris), 1757, in-8°; — *Plan de la Bible latine distribuée en forme de bréviaire;* ibid., 1780.

Jean CARRÉ, frère du précédent, également de l'ordre des Bénédictins, a coopéré à l'édition de saint Ambroise; Paris, 1686-1690, in-fol.

Fétis, *Biographie des Musiciens*. — Quérard, *la Fr. litt.* — Barbier, *Dict. des ouvr. anonymes*.

***CARREAU** (*Pierre, sire de la Pérée*), historien français, mort à Tours en 1708. Il fut procureur royal de l'élection de Tours et historiographe de la Touraine. On ne connaît de lui qu'un ouvrage posthume, que l'auteur avait voulu publier de son vivant en 2 volumes in-folio, après en avoir fait dresser un prospectus, mais qui est resté en manuscrit : c'est l'*Histoire du pays et duché de Touraine*, ouvrage très-estimé pour son exactitude et son universalité.

Lelong et Fontette, *Bibl. hist. de la France*.

CARREL (*Louis-Joseph*), théologien français, natif de Seyssel en Bugey, vivait à la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *la Pratique des Billets;* Louvain, 1690; Bruxelles, 1698, in-12; — *Lettre à M. Amelot de la Houssaye;* Paris, 1691, in-16; — *la Science ecclésiastique suffisante à elle-même sans le secours des sciences profanes;* Lyon, 1700, in-12; — *Avis à l'auteur de la vie de M. d'Aranthon d'Alex, évêque d'Annecy;* Bruxelles et Lyon, 1700, in-12; — un *Avis et trois lettres* sur les propositions concernant la révélation et la certitude du texte sacré, insérés dans l'*Histoire des ouvrages des savants* de 1708.

Quérard, *la Fr. litt.* — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée*. — *Journal de Trévoux*, 1701, t. IV.

CARREL (*Nicolas-Armand*), célèbre publiciste français, né à Rouen le 8 mai 1800, mort le 24 juillet 1836. Fils de commerçants honorables, il fit ses premières études au collége de sa ville natale, et entra à l'école militaire de Saint-Cyr, où il ne tarda pas à mécontenter ses supérieurs par l'indépendance de ses principes. « Un jour, dit M. E. Littré, le général d'Albignac, qui commandait l'école, lui ayant dit qu'avec des opinions comme les siennes il ferait mieux de tenir l'aune dans le comptoir de son père : « Mon général, répondit Carrel avec un accent énergique, si jamais je reprends l'aune de mon père, ce ne sera pas pour mesurer de la toile. » Cette réponse audacieuse fit mettre l'élève aux arrêts, et il fut question de l'expulser. Mais Carrel écrivit directement au ministre de la guerre, lui exposa les faits, et gagna complétement sa cause. »

Admis dans les rangs de l'armée avec le grade de sous-lieutenant, Carrel ne cessa pas d'être animé de sentiments hostiles aux princes revenus à la suite de l'étranger; mais il affecta des allures insouciantes, pour ne pas attirer les soupçons sur lui, et rester plus libre d'agir lorsque l'occasion lui paraîtrait opportune. Il fit une première tentative en 1821, et trempa dans la conspiration de Béfort, qui échoua. De Neuf-Brisach, où il était en garnison avec le 29e de ligne, il se rendit secrètement à Béfort. Le complot venait d'y être découvert, et il n'eut que le temps de retourner en toute hâte à Neuf-Brisach, pour ne pas être pris en flagrant délit par son colonel. Cependant ses principes politiques se prononçaient de jour en jour davantage. Le succès de la révolution d'Espagne, qui venait d'éclater, lui paraissait d'autant plus désirable qu'il ne pouvait, selon lui, manquer de servir d'exemple à la France. De Marseille, où était venu son régiment, il écrivit une lettre d'assentiment aux cortès espagnoles, lettre qui fut saisie et portée à M. le baron de Damas, commandant de la dixième division militaire. Celui-ci fit de vains efforts pour obtenir du sous-lieutenant un désaveu de ce qu'il avait écrit, et la promesse de renoncer à ses liaisons politiques : Carrel resta inébranlable, quoique touché des procédés bienveillants de M. de Damas à son égard. — Lorsque le gouvernement français, cédant aux injonctions de la sainte-alliance, se prépara à envoyer des troupes en Espagne pour y étouffer la liberté naissante, Carrel résolut de donner sa démission, et d'aller défendre en Espagne la cause de la révolution. A cet effet, il s'embarqua, dans le courant de l'année 1823, sur un bateau pêcheur espagnol, qui le conduisit à Barcelone. On connaît l'issue de cette guerre. A la suite de privations infinies, et d'une foule d'actes de bravoure et de dévouement, la légion étrangère, dans les rangs de laquelle servait Carrel en qualité de sous-lieutenant, fut obligée de déposer les armes en rase campagne, sous le fort de Figuières. Devenu, par un singulier hasard, prisonnier du général Damas, Armand Carrel fut traduit devant un conseil de guerre, qui reconnut lui-même son incompétence; mais, à la demande du procureur gé-

néral, la cour de cassation cassa l'arrêt d'incompétence, et, assimilant le prévenu et ses compagnons à des militaires, les renvoya devant le premier conseil de guerre des Pyrénées-Orientales. Cette fois, il fut condamné à mort. L'omission de quelques formalités légales empêcha seule que la sentence fût mise à exécution. Renvoyé devant le conseil de guerre de la dixième division militaire, siégeant à Toulouse, il fut acquitté, aux applaudissements de l'auditoire.

Au sortir de la prison de Toulouse, Carrel, pour qui la carrière militaire était complétement fermée, se trouva dénué de toute ressource. Bientôt son talent d'écrivain allait le tirer d'embarras. Il commença par être le secrétaire de M. Augustin Thierry, qu'il appelait son premier maître, et qui l'occupa à ses travaux historiques. « Il ne resta qu'un temps très-court auprès de l'historien de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Sa position était extrêmement gênée; mais la campagne de Catalogne et la prison du Castillet l'avaient accoutumé à de rudes épreuves, et ni son courage, ni même son insouciance, n'étaient altérés par la vie qu'il menait. Il composa alors deux *Résumés*, l'un sur l'*Histoire d'Écosse*, l'autre sur l'*Histoire de la Grèce moderne*, et il écrivit la vie de *Paul-Louis Courier*, le célèbre pamphlétaire. Il rédigea la *Revue Américaine*, recueil qui contient de bons matériaux, et où on retrouve l'esprit politique qui présida plus tard à la rédaction du *National*, et il commença à écrire dans les journaux, dans le *Constitutionnel*, dans le *Globe*, dans la *Revue française*, dans le *Producteur*. Il publia son *Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, début très-remarquable, où il avait évité à dessein de faire des rapprochements entre les Stuarts et les Bourbons, mais où ces rapprochements éclatent malgré lui, et où ses tendances politiques sont déjà toutes manifestes. C'est des travaux entrepris par lui à cette époque que date sa prédilection pour l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre; ce fut un sujet qu'il roula souvent dans sa tête, et qu'il n'avait jamais abandonné. »

« Mais, ajoute M. E. Littré, la grande œuvre d'Armand Carrel, c'est le *National*. Fatigué, comme tant d'autres, des feintes dont l'opposition des quinze ans se couvrait, il conçut le projet de fonder un nouveau journal qui eût une allure plus hardie, un langage plus franc. Ce fut lui qui eut la première idée du *National*; le titre fut donné par lui; il faisait, dès ce moment, un pas en avant de la presse de la restauration. La rédaction du *National* fut remise à MM. Thiers, Mignet et Armand Carrel, avec cet arrangement que chacun, à son tour, aurait pendant un an la direction suprême de la feuille. M. Thiers, comme le plus âgé, commença; et, à vrai dire, il n'y avait pas accord entre ses opinions et celles d'Armand Carrel. Le *National* était évidemment fondé dans un but d'hostilité à la branche aînée des Bourbons; mais cette hostilité était différemment conçue par les deux rédacteurs en chef du *National*; je dis les deux, car M. Mignet n'était qu'un représentant de M. Thiers. Celui-ci pensait qu'il fallait une révolution semblable à la révolution anglaise de 1688 : un prince du sang et une chambre des pairs pour sanctionner le mouvement. Cette politique est indiquée par les démarches de M. Thiers auprès du duc d'Orléans, et par un singulier article de cet écrivain, où, au milieu même de la révolution flagrante, il engageait la chambre des pairs à prendre l'initiative de l'insurrection contre la royauté.

« Dès cette époque, les pensées de Carrel allaient plus loin; aussi sa collaboration au *National* fut-elle rare, et il se borna presque à y insérer quelques articles de critique littéraire. Il attendait le moment où il pourrait donner au *National* une physionomie plus démocratique, lorsque la révolution de Juillet éclatant, amena son tour plus tôt qu'on ne l'avait prévu. MM. Thiers et Mignet entrèrent dans l'administration, et abandonnèrent le *National*. Carrel était alors absent. L'existence du *National*, en conséquence, fut remise en question. M. Thiers songea à en faire un journal ministériel; mais les actionnaires s'y refusèrent, et, dans l'intérim, M. Passy, l'exministre du commerce, fut chargé de le rédiger. Cependant Carrel revint de sa mission en Vendée, décidé à faire valoir les droits qu'il avait à devenir le rédacteur en chef du *National*. Il éprouva quelques difficultés, qui lui furent suscitées, disait-il, par M. Thiers; mais il en triompha, et il entra en possession du poste qui lui appartenait. La pensée révolutionnaire que l'on savait avoir présidé à la création du journal, le rôle honorable qu'il avait joué dans la révolution de Juillet, l'arrivée de l'ancien rédacteur en chef à des fonctions importantes dans l'administration, tout cela avait rapidement accru le nombre des abonnés; mais c'étaient des abonnés qui tous ne devaient pas être acquis aux opinions qu'Armand Carrel allait incessamment développer. Il fallut ménager les transitions; mais, de quelque prudence que le rédacteur en chef eût soin de se couvrir, il ne put empêcher une grande portion du public qui était accourue au *National* de l'abandonner. Armand Carrel eut donc un nouveau public à se créer, et c'est là que brilla son talent. »

On sait qu'il fut un des principaux promoteurs de la révolution de Juillet. Le lendemain des ordonnances qui parurent le 26, il signa la protestation des journalistes. Mais il ne s'en tint pas là, et, joignant l'exemple au précepte, il prit une part très-active au combat. La révolution avait à peine triomphé dans la capitale, qu'il partit pour Rouen, allant chercher des auxiliaires qu'il devait ramener sur Rambouillet. Revenu aussitôt après, il reçut dans les premiers jours d'août une mission pour les départements de l'Ouest. Il les visita, changea ou conserva les maires et les sous-préfets, et adressa au gouvernement un mémoire qui fixa l'attention. De retour de cette mission, il

refusa la préfecture du Cantal, à laquelle il avait été nommé pendant son absence ; et, bien qu'on eût inséré sa nomination dans le *Moniteur*, il alla reprendre son poste au *National*, où il combattit jusqu'à la fin de ses jours pour la liberté de la presse.

Dans une circonstance mémorable, Carrel déploya beaucoup de courage devant la chambre des pairs. Le *National* avait été cité à la barre de ce tribunal exceptionnel pour un article qui était qualifié d'injurieux ; M. Rouen, gérant, était en cause, et Carrel plaidait pour lui. Ayant nommé le maréchal Ney, il ajouta : « A ce nom je m'arrête, par respect pour une glorieuse et lamentable mémoire. Je n'ai pas mission de dire s'il était plus facile de légaliser la sentence de mort que la révision d'une procédure inique : les temps ont prononcé. Aujourd'hui, le juge a plus besoin de réhabilitation que la victime. »

M. le président se lève, et dit : « Défenseur, vous parlez devant la chambre des pairs. Il y a ici des juges du maréchal Ney : dire que ces juges ont plus besoin de réhabilitation que la victime, c'est une expression, prenez-y garde, qui pourrait être considérée comme une offense. Je vous rappellerai que le texte de la loi dont j'ai eu l'honneur de vous donner lecture, serait aussi bien applicable à vos paroles qu'à l'article dont M. Rouen est ici responsable. »

Carrel, avec un geste et un accent inexprimables, répondit : « Si parmi les membres qui ont voté la mort du maréchal Ney, et qui siégent dans cette enceinte, il en est un qui se trouve blessé de mes paroles, qu'il fasse une proposition contre moi, qu'il me dénonce à cette barre, j'y comparaîtrai ; je serai fier d'être le premier homme de la génération de 1830 qui viendra protester ici, au nom de la France indignée, contre cet abominable assassinat. »

M. le général Exelmans se lève, et, emporté par une conviction profonde, s'écrie : « Je partage l'opinion du défenseur. Oui, la condamnation du maréchal Ney a été un assassinat juridique ; je le dis, moi ! » Cette noble sortie du général Exelmans sauva seule Carrel du péril imminent auquel l'avait exposé le besoin de réhabiliter une des plus illustres victimes de la Restauration.

C'était de la prison de Sainte-Pélagie que Carrel était allé défendre M. Rouen à la barre de la chambre des pairs. Pour avoir sa part des emprisonnements que subissait M. Paulin en sa qualité de gérant du *National*, il avait voulu signer le journal comme gérant et courir la même chance. MM. Scheffer et Conseil ayant suivi son exemple, ils furent condamnés tous les trois non pas par le jury, mais par la cour jugeant sans jurés, pour un article que l'on assimila à un compte-rendu d'audiences. MM. Carrel et Scheffer subirent seuls leur emprisonnement, Conseil ayant péri de la mort des naufragés, dans un voyage qu'il fit sur la Seine.

Le caractère entier de Carrel et son rôle de défenseur du parti démocratique l'exposaient à des dangers incessants, et plus qu'à tout autre il lui était difficile d'éviter les combats singuliers. Il a eu dans sa carrière de journaliste trois duels politiques. Dès les premiers jours de l'existence du *National*, M. Thiers eut, avec le *Drapeau blanc*, une discussion qui amena une explication et un duel. Ce fut Carrel qui se battit contre un des rédacteurs du *Drapeau blanc*. Celui-ci fut légèrement blessé à la main d'un coup de pistolet. En 1833, la duchesse de Berry ayant été enfermée au château de Blaye, des journaux, *le Corsaire* entre autres, lancèrent quelques plaisanteries à ce sujet ; les légitimistes s'en offensèrent ; un rédacteur du *Corsaire* fut blessé dans une rencontre. Les légitimistes ayant, après cette affaire, renouvelé leurs menaces, Carrel annonça que « ces messieurs trouveraient au *National* tout autant d'adversaires qu'ils en pourraient désirer. » Ils envoyèrent aussitôt une liste de dix noms, parmi lesquels Carrel choisit celui de M. Roux-Laborie, dont la personne lui était complétement inconnue. Dans le duel à l'épée qui s'ensuivit, les deux adversaires furent blessés, M. Roux-Laborie de deux coups dans le bras et dans la main ; Carrel, d'un coup dans le ventre qui mit sa vie en péril.

La blessure de Carrel montra que, dès cette époque, un grand intérêt s'attachait à lui. Ce ne fut pas seulement de son parti qu'il en reçut des témoignages ; mais les hommes les plus éloignés de lui par leurs opinions politiques saisirent cette occasion de lui prouver qu'ils ne méconnaissaient ni son talent ni son caractère, et que son avenir leur importait. Cependant, malgré les remontrances de ses amis et de tant de personnes étrangères, malgré la promesse qu'il fit de ne plus compromettre une existence dont chacun reconnaissait le prix, Armand Carrel eut une rencontre au pistolet avec M. Émile de Girardin, au bois de Vincennes, dans la matinée du 22 juillet 1836. M. Émile de Girardin essuya le premier le feu, et fut atteint à la cuisse droite ; Carrel fut frappé au bas-ventre, et expira, après deux jours de souffrances, à Saint-Mandé, où il avait été transporté.

Littré, *Notice sur Carrel* (National, 19 octobre 1836). Nisard, *Revue des deux Mondes*, 1er octobre 1837.

CARRELET (*Louis*), théologien français, né à Dijon le 8 septembre 1698, mort dans cette ville le 16 mars 1781. Après avoir été vicaire de Saint-Sulpice à Paris, puis chanoine de la cathédrale de Dijon, il devint curé de Notre-Dame dans cette dernière ville. On a de lui : *le Prince des pasteurs couronné ; idylle mêlée de chants et de récits ;* Dijon, in-4° ; — *Œuvres spirituelles et pastorales ;* Dijon, 1767, 7 vol. in-12 ; Paris, 1805, 7 vol. in-12.

Vie de Carrelet, dans le 1er vol de ses *Œuvres*. — Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*.

CARRELET (*Barthélemy* ou *Pierre*), prédicateur et poëte français, né à Dijon le 21 février

1695, mort à Soissons le 14 juin 1770. Il fut nommé en 1723 théologal de l'évêché de Soissons, dont Languet, frère du curé de Saint-Sulpice, occupait le siége. En 1727, il fut reçu membre de l'Académie de Soissons, et comme tel, chargé assez souvent de complimenter en vers, au nom de cette compagnie, l'Académie française. Il prêcha par la suite, soit à la cour de France, soit à celle de Lorraine, aux principales fêtes de l'Église. En 1733, il prononça devant l'Académie française son *Panégyrique de saint Louis*. Il devint à la fois doyen du chapitre et vicaire général de Soissons. On a de lui : *Vers français sur le rétablissement de la santé du roi*; Dijon, 1721, in-4°; — *Prière à Dieu, faite à la fin du dernier sermon de l'Avent* en 1727, dans le *Mercure de France*, juin 1728; — *Sentiments d'une âme pénitente*, pièce en vers, dans les *Mémoires de l'Académie française*, 1729; — *Extrait du sermon qu'il prêcha devant la reine le jeudi saint* 6 *avril* 1730, dans le *Mercure de France*, 1730; — *les Conseils de Minerve à la jeunesse soissonnaise, au sujet du prix proposé pour l'année* 1736 *dans la séance publique de l'Académie de Soissons*, pièce en vers; Paris, 1735, in-4°; — *Panégyrique de saint Louis, prononcé à l'Académie française le* 25 *août* 1735; Paris, 1735, in-4°; — *Ode à Louis le Grand sur la gloire de Louis XV dans la guerre et dans la paix*; Soissons, 1736, in-4°, et dans le *Mercure de France*, juillet 1736. — Son *Éloge historique* se trouve dans les *Mémoires de l'Académie de Soissons*, 1771, in-8°.

Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*. — *Éloge historique de Carrelet*, 1771.

*CARRELET (*Gilbert-Alexandre*), sénateur, général de division, né à Saint-Pourçain (Allier), le 14 septembre 1789. Élève de l'école spéciale militaire le 17 septembre 1807, il en sortit le 23 juin 1808 avec le grade de sous-lieutenant dans le 76ᵉ de ligne, et fit les guerres de 1808 à 1811 aux armées d'Allemagne, d'Espagne et de Portugal. Il se signala à l'affaire de Tamamès (Espagne) le 18 octobre 1809, où il fut blessé d'un coup de feu. Passé dans le corps de la gendarmerie le 11 octobre 1812, il fit les campagnes de France de 1814 et de 1815, et devint lieutenant en 1816, capitaine en 1822, et chef d'escadron en 1830. Envoyé à l'armée d'Afrique en 1834, il y reçut, l'année suivante, le brevet de lieutenant-colonel. Nommé colonel le 20 février 1837, il prit en cette qualité, le 11 août 1839, le commandement de la garde municipale de Paris. Il répondit dans ce poste important à l'attente du gouvernement, qui récompensa ses nouveaux services, le 28 avril 1841, par la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Maréchal de camp le 9 avril 1843, il fut chargé par le ministre de la guerre de plusieurs inspections de la gendarmerie, et appelé au comité de cette arme le 16 novembre 1847. Nommé général de division le 10 juillet 1848, il continua d'être employé en qualité d'inspecteur général. En 1849, le prince Louis-Napoléon lui confia le commandement de la 7ᵉ division militaire, et celui de la 1ʳᵉ le 29 octobre 1850. Le général Carrelet se fit particulièrement remarquer dans ce commandement, pendant les troubles qui agitèrent la capitale après le coup d'État du 2 décembre. — Son dévouement éprouvé ne pouvait pas être oublié de l'empereur, qui vient de l'élever à la dignité de sénateur. SICARD.

Moniteur universel. — *Archives de la Guerre*.

CARRENO DE MIRANDA (don *Juan*), peintre espagnol, né en 1614 à Aviles, ville des Asturies, mort en 1685. Il fut élève de Las Cuevas, et se distingua dans le portrait et l'histoire. Les Espagnols le placent, comme coloriste, entre le Titien et Van-Dyck. Philippe IV le nomma son premier peintre. Les principales œuvres de Carreno sont : une *Madeleine dans le désert*, à Madrid; — une *Sainte Famille*, à Tolède; — un *Jésus* et un *Baptême de Notre-Seigneur*, à Alcala de Hénarès; — *l'Institution de l'ordre des Trinitaires*, à Pampelune.

Quilliet, *Dictionnaire des peintres espagnols*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

CARRERA (*Antoine-Princival*). *Voy.* CABERA.

CARRERA (*François*), littérateur italien, de l'ordre des Jésuites, né en Sicile en 1629, mort le 27 février 1679. On a de lui : *Pantheon Siculum, sive Sanctorum Siculorum Elogia*; Gênes, 1679, in-4°; — des *poésies* latines.

Alegambe, *Biblioth. Script. Societat. Jesu*.

CARRERA (*Pierre*), historien et antiquaire italien, né en 1571 à Militello en Sicile, mort à Messine le 8 septembre 1647. Il embrassa l'état ecclésiastique, consacra ses loisirs à la culture des lettres, de l'histoire et des antiquités, et fut nommé à différents emplois. Ses principaux ouvrages sont : *Variorum epigrammatum libri III*; Palerme, 1610, in-8°; — *il Giuoco de' Scacchi*; Militello, 1617, in-4° : l'auteur excellait au jeu d'échecs, et l'enrichit de nouvelles combinaisons; — *i Tre libri dell' epistole di Gio.-Tommaso Moncada, conte d'Atterno, tradotti dalla lingua latina nell' italiana; annotazioni e dichiarazioni sopra le dette epistole*; ibid., 1620, in-16; — *il Mongibello descritto in tre libri : poesie pertinenti alle materie di Mongibello*, inséré dans le *Thesaurus antiquitatum Siciliæ*; — *Delle memorie istoriche della città di Catania*, 1639 et 1641, 2 vol. in-fol.; — *Della familia Tedeschi, lib. III*; Catane, 1642, in-4°; — *Antica Syracusa illustrata*; — *il Bonanni, dialogo*.

Mongitore, *Biblioth. Sicula*.

CARRÈRE, nom d'une famille de médecins originaires du midi de la France.

CARRÈRE (*François*), médecin français, né à Perpignan le 11 mars 1622, mort à Barcelone le 14 mai 1695. Il commença l'illustration d'une famille qui a donné à la société plusieurs méde-

cins d'un mérite distingué. Après avoir étudié depuis 1641 à Barcelone, où il prit ses grades en 1654, il exerça la médecine dans la même ville avec beaucoup de succès. En 1667 il fut appelé à la cour de Madrid, où il fut nommé à la place de second médecin des armées. En 1617 il fut promu à l'emploi de médecin en chef des armées, qu'il occupa avec honneur pendant quatorze années. L'amour de la patrie, et le désir de finir ses jours au sein de sa famille, l'engagèrent à demander sa retraite. Il l'obtint, avec une pension de 200 ducats, et retourna à Perpignan en 1690. Mais cette ville appartenant alors à la France, on cessa bientôt de lui payer sa pension. Cette disgrâce l'engagea de passer à Barcelone en 1695, pour solliciter ses arrérages; mais avant d'avoir pù faire les démarches nécessaires, il tomba malade et mourut. On a de lui : *De vario omnique falso astrologiæ conceptu;* Barcelone, 1657, in-4°; — *De salute militum tuenda;* Madrid, 1679, in-8°.

Éloy, *Dictionnaire de médecine*. — *Biographie médicale.*

CARRÈRE (*Joseph*), médecin français, neveu du précédent, né à Perpignan le 8 décembre de l'an 1680 selon les uns, de l'an 1682 selon d'autres, mort, le 11 avril 1737, dans la même ville. Il étudia la médecine à Montpellier et à Perpignan, où il prit ses grades en 1704. Il exerça ensuite son art dans sa ville natale jusqu'à sa mort, qui survint pendant qu'il occupait pour la troisième fois la charge de recteur de l'Académie. Il eut trois fils, dont l'un sera l'objet d'un article spécial; ses deux autres, l'aîné, Joseph, après avoir étudié la médecine et pris ses grades, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut prêtre en 1739 à Savone; tandis qu'au contraire le cadet, Jean, quitta l'habit ecclésiastique pour se vouer à la médecine, qu'il exerça dans sa patrie, à Elne, jusqu'à sa mort, survenue en 1767. Quant au père, objet de cet article, il a, comme l'un des médecins du *Malade imaginaire*, soutenu une thèse contre la circulation du sang. On dit qu'il l'écrivit par complaisance pour son beau-père; mais c'est, comme dit Éloy, en avoir eu beaucoup que d'avoir fermé les yeux à la lumière qui éclairait la médecine depuis près d'un siècle. Cette thèse est intitulée *Animadversiones in circulatores;* Perpignan, 1714, in-4°. On a encore de lui : *De febribus;* Perpignan, 1718, in-4°; — *Essai sur les effets de la méthode du bas peuple pour guérir les fièvres;* Perpignan, 1721, in-12.

Éloy, *Dictionnaire de médecine.*

CARRÈRE (*Thomas*), médecin français, fils de Joseph, né le 11 février 1714 à Perpignan, mort le 26 juin 1764 dans la même ville. Il s'occupa, dans ses premières années, d'études théologiques, qu'il abandonna pour celles de la médecine. Après avoir pris ses grades en 1737, il fut chargé, dans la même année, d'une chaire de médecine à l'université de sa ville natale. Élevé en 1752 à la dignité de recteur de ce corps académique, il lui rendit son ancienne illustration par de sages réglements. En 1753, il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Perpignan, et membre de la Société royale des sciences de Montpellier. En 1757, le ministère le chargea en outre de différentes missions dont il s'acquitta avec honneur. En 1759, le roi le nomma son délégué près du conseil suprême de Roussillon; et en 1761, doyen de la faculté de médecine. On a de lui : *Theses de universa medicina;* Perpignan, 1746, in-4°; — *Réponse à une question de médecine dans laquelle on examine si la théorie de la botanique, ou la connaissance des plantes, est nécessaire à un médecin;* par J. B., garçon apothicaire; sans lieu d'impression, 1740, in-4° (adressée à Pierre Barrère); — *Lettre d'un médecin de province à M. Louis XX (Adrien de la Croix), médecin de la faculté de Perpignan;* Perpignan, 1743, in-4°; — *Réponse à la lettre raisonnée de Louis XX, médecin de la faculté de Perpignan;* ibid., 1743, in-4°; — *Lettre à M. Gourraigne, médecin de la faculté de Montpellier;* ibid., 1743, in-4°, — *Réflexions sur les éclaircissements que MM. F. S. et S. (Fr. Simon et Sébastien) ont donnés au sujet de la maladie d'un officier d'artillerie;* ibid., 1744, in-4° : une péripneumonie catarrhale, dont cet officier était affecté, est le sujet de ces quatre opuscules; — *Dissertatio medica de hominis generatione;* Perpignan, 1744, in-4°; — *Dissertatio, an veræ phthisi pulmonari, ultimum gradum nondum assecutæ aquæ Prestensis, vulgo de la Preste,* etc.; Perpignan, 1748, in-4°; — *Essai sur les eaux minérales de Nossa en Conflans, sur leur nature, sur leurs vertus; sur les maladies auxquelles elles peuvent convenir, et sur la manière de s'en servir;* Perpignan, 1754, in-12; — *Réponse à l'auteur d'une lettre sur l'impossibilité de reconnaître, par l'ouverture des cadavres, les causes éloignées et immédiates des maladies;* sans lieu d'impression, 1755, in-12 : Carrère s'y prononce contre Barrère pour l'utilité des ouvertures des cadavres, par lesquelles on parvenait à découvrir certaines causes de maladies, en ajoutant toutefois qu'il faut se garder de confondre ces causes avec leurs effets; — *Traité des eaux minérales du Roussillon;* Perpignan, 1756, in-8° : c'est le premier ouvrage qui ait paru sur les eaux minérales de cette province; — *De sanguinis putredine;* Perpignan, 1759, in-4° : cette dissertation, quoique rédigée par Carrère, a toutefois été publiée sous le nom de *Simon-Philippe Bieysse;* — *De hæmatoscopia;* Montpellier, 1759, in-8°.

Éloy, *Dict. de la Médecine.* — Adelung, *supplém.* à Jöcher, *Allgemeines Gelehrt.-Lexic.*

CARRÈRE (*Joseph-Barthélemy-François*), médecin et littérateur français, fils de Thomas, né à Perpignan le 24 août 1740, mort, le 20

décembre 1802, à Barcelone. Après avoir étudié à Montpellier, et pris ses grades en 1759, il retourna dans sa patrie, où il fut agrégé à la faculté de médecine en 1760, et chargé d'une chaire d'anatomie en 1761. L'université de Perpignan ayant formé en 1770 un cabinet d'histoire naturelle, Carrère en fut nommé directeur. Louis XV lui accorda en 1772, en propriété, les eaux minérales d'Escaldas en Cerdagne, et en 1773 la place d'inspecteur général des eaux minérales du Roussillon et du comté de Foix. Des affaires particulières ayant appelé Carrère à Paris en mai 1773, il prit la résolution de se fixer dans cette ville. La faculté de Paris se l'associa, en même temps que le roi le nomma censeur royal pour la partie de la médecine en juin 1775. Enfin, en 1776, il fut nommé à la place de médecin du garde-meuble de la couronne. Plus tard, il passa en Espagne, y séjourna quelques années, et mourut enfin à Barcelone. On a de lui : *Dissertatio de vitali corporis et animæ fœdere;* Paris, 1758, in-8°; — *Dissertatio physiologica de sanguinis circulatione;* ibid., 1764, in-4°; — *De digestionis mechanismo;* ibid., 1765, in-8°; — *De revulsione;* ibid., 1770, in-8°; — *Réponse à un ouvrage qui a pour titre : Recherches anatomiques,* par Louis-Michel Coste, *dans lequel l'auteur établit avec évidence la compression que les artères iliaques reçoivent de l'intestin rectum trop distendu;* Perpignan, 1771, in-4°; — *De retrogrado sanguinis motu;* ibid., 1772, in-8°; — *Traité théorique et pratique des maladies inflammatoires;* Paris, 1774, in-4°; — *le Médecin ministre de la nature,* ou *Recherches et observations sur le pépasme ou coction pathologique;* Paris, 1776, in-12 : c'est un excellent commentaire de l'aphorisme d'Hippocrate : *Concordia medicari oportet non cruda;* — *Bibliothèque littéraire, historique et critique de la médecine ancienne et moderne;* Paris, 1776, 2 vol. in-4° : cet ouvrage devait avoir huit volumes, il s'arrête au mot *Coivart;* Éloy lui reproche un grand nombre de fautes, de répétitions et d'erreurs : cependant les articles de Carrère sont en général plus exacts et plus complets que ceux d'Éloy, au jugement d'un savant bibliographe, M. Beuchot; on ignore pourquoi Carrère ne continua pas son travail; peut-être fut-il découragé par les critiques dont il avait été l'objet dans le *Journal de Médecine,* nos de mars, avril, mai, juin, juillet et août 1777 ; — *Lettre à M. Bacher;* Paris, 1777, in-8°, en réponse à une critique faite de la *Bibliothèque littéraire,* etc.; dans le *Journal de Médecine* de déc. 1776; — *Dissertation médico-pratique sur l'usage des rafraîchissants et des échauffants dans les fièvres exanthématiques;* Amsterdam et Paris, 1778, in-8°; — *Mémoire sur la douce-amère ou solanum scandens, dans le traitement de plusieurs maladies, et surtout des maladies dartreuses;* Paris, 1781, in-8°. — *Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, et sur celles de la France en particulier;* Paris, 1785, in-4° (son ouvrage le plus estimé après la *Bibliothèque*); *Manuel pour le service des malades;* Paris, 1786 et 1787, in-12; trad. en allemand; Strasbourg, 1787, in-8°; — *Précis de la matière médicale par Venel, avec des notes;* Paris, 1786, in-8°; 1802, 2 vol. in-8°; — *Recherches sur les maladies vénériennes chroniques;* Paris, 1788, in-12; — *Tableau de Lisbonne en* 1796, *suivi de lettres écrites en Portugal sur l'état ancien et actuel de ce royaume,* par miss. Ph. Stephens, le tout publié par Janson; Paris, 1797, in-8°. Ces lettres représentent le Portugal comme le pays le plus mal gouverné au monde; la nation elle-même, comme la plus avilie qui fut jamais; et la capitale, comme la ville la plus détestable. On attribue aussi à Carrère des romans, des pièces de théâtre, des poésies, etc. M. Alexandre de Laborde a enrichi son *Itinéraire descriptif de l'Espagne* (Paris, 1808) d'un grand nombre de notes sur ce royaume, recueillies par Carrère.

Éloy, *Dictionnaire de la Médecine.* — *Biographie médicale.* — Desessarts, supplément au *Siècle littéraire de la France.*

* **CARRERI** (*Jean-François Gemelli*), voyageur italien, natif de Naples, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Après avoir étudié le droit et pris ses grades, il fit, en 1686, un tour d'Europe, d'où il revint bientôt à Naples, et publia le 1er volume de son voyage (la suite n'a jamais paru). Des difficultés qu'il eut avec sa famille l'engagèrent à faire un nouveau voyage, et à visiter les autres parties du monde. Il s'embarqua en 1693, traversa l'Égypte et la Palestine, et revint à Constantinople; de là il alla en Perse, aux Indes et en Chine. Il visita enfin les Philippines, et arriva au Mexique. Après avoir traversé ce vaste pays, il revint enfin en 1699 en Europe. Il a donné la relation de ce voyage, mais il est sûr qu'il n'a pas vu tout ce qu'il a décrit : les jésuites lui reprochent entre autres de n'avoir donné qu'une description fabuleuse de la Chine. Cette relation est intitulée *Giro del Mondo;* Naples, 1699, in-8°; 2e édit., augmentée; Naples, 1708, et Venise, 1719, 9 vol. in-8°; traduit en français; Paris, 1719 et 1727, 6 vol. in-12.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Al gem. Gelehrt-Lexic.*

CARRERO (*Pierre-Garcias*), médecin espagnol, natif de Calahorra, vivait dans la première moitié du 17e siècle. Il professa la médecine à Alcala de Hénarès, et devint médecin de Philippe III. On a de lui : *Disputationes medicæ, et commentarii in omnes libros Galeni de locis affectis;* Alcala de Hénarès, 1605-1612, in-fol.; — *Disputationes medicæ, et commentarii in primam Fen libri quarti Avicennæ, in quibus non solum quæ pertinent ad theoricam, sed etiam ad praxim locupletissime re-*

periuntur; Bordeaux, 1628, in-fol.; — *Disputationes medicæ, et commentarii ad Fen primam libri primi Avicennæ, hoc est de febribus*; Alcala de Hénarès, 1612; Bordeaux, 1628, in-fol.

Antonio, *Biblioth. hispana nova*. — *Biographie médicale*.

*CARRETTO (*Francesco-Xavier*, marquis DEL), homme d'État italien, contemporain, natif de Salerne. Il embrassa fort jeune la profession des armes, et fut nommé, peu après l'avénement de François Ier, roi des Deux-Siciles, inspecteur général de la gendarmerie. En 1831, Ferdinand II le nomma ministre de la police; et sous son administration ce département fut réorganisé. Envoyé en Sicile pour comprimer le mouvement de 1837 avec pleins pouvoirs, il s'acquitta de sa mission avec la plus grande rigueur. Plus tard, à l'exaltation de Pie IX, il se déclara d'abord contre toute tentative de réforme; mais, l'année suivante, il pactisa avec les libéraux de la Calabre révoltée, ce qui ne le sauva point de la proscription lorsqu'en 1848 les succès obtenus à Palerme contraignirent le roi à accorder des concessions aux idées nouvelles. Le marquis fut arrêté, et conduit hors du royaume. Il y est rentré quelques mois plus tard, à la faveur de la contre-révolution. T. ALBERT BL.

Convers.-Lexic. — *Monit. univ.* — Lesur, *Ann. hist.*

CARREY (*Jacques*), peintre français, né à Troyes en janvier 1646, mort le 18 février 1726. Entré dans l'atelier de Lebrun, Carrey fut désigné par son maître pour accompagner comme dessinateur Ollier de Nointel, ambassadeur à Constantinople. Il profita de son voyage pour étudier les antiquités de la Grèce et de l'Orient. A son retour en France, Lebrun lui fit donner le logement à Versailles et aux Gobelins, avec une pension; et il travailla sous sa direction à la galerie de Versailles; et à des dessins d'ornements et de pièces d'orfévrerie. Après la mort de Lebrun, il revint en 1690 à Troyes, où il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres une *Vie de saint Pantaléon*, à l'église de ce nom.

Fontenay, *Dictionnaire des Artistes*. — Grosley, *Ephémérides*, tome II.

CARRIARIC, roi des Suèves, mort en 559, régna sur le Portugal, la Galice et les Asturies. Croyant avoir obtenu, par l'intercession de saint Martin, évêque de Tours, la guérison de son fils Théodomir, qui était tombé dangereusement malade, il quitta l'arianisme pour embrasser la religion catholique, et fit élever en l'honneur du saint la cathédrale d'Orense, en Galice.

Grégoire de Tours, *Chron.*

CARRICHTER DE RECKINGEN (*Barthélemy*), médecin allemand, vivait dans le milieu du seizième siècle. Il crut de bonne foi à l'astrologie judiciaire. Ses ouvrages sont un monument des faiblesses et des folies humaines; les principaux sont : *Kräuterbuch, in welchem Zeichen Zodiaci, auch in welchem Grad ein jedes Kraut stehe, wie sie in Leib und zu allen Schäden zu bereiten* (Herbier, où l'on indique dans quel signe du zodiaque et à quel degré chaque plante doit être, pour qu'on l'emploie en médecine); Strasbourg, 1573 et 1575, in-8°; avec des additions par Cardilucius, sous le titre de *Kräuter und Arzneibuch*; Nuremberg, 1686, in-8°; Tubingen, 1739, in-8°; — *Kräuterbuch, darin di Pflanzen des deutschen Landes aus dem Lichte der Natur nach den himmlischen Einfliessungen beschrieben* (Traité des plantes de l'Allemagne, décrites d'après les influences qu'elles reçoivent des corps célestes); Strasbourg, 1576, in-fol.; sous le titre de *Horn des Heiles menschlicher Blödigkeit*; ibid., 1619, in-fol., et 1673, in-8°; — *Die Deutsche Speiskammer* (diététique allemande); Nuremberg et Amberg, 1610, in-8°; — *Buch von der Harmonie, Sympathie und Antipathie der Kräuter* (Traité de l'harmonie, de la sympathie et de l'antipathie des plantes); Nuremberg, 1686, in-8°. Les ouvrages de Carrichter parurent sous le nom de *Philomusus*.

Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexicon*. — *Biographie médicale*.

CARRIER (*Jean-Baptiste*), conventionnel, né en 1756 à Yolai, près d'Aurillac; mort le 16 novembre 1794. C'est l'un des hommes qui, par leurs crimes, ont fait le plus de tort à la cause de la révolution. Il entra en 1792 à la convention nationale; contribua, le 10 mars 1793, à la formation du tribunal révolutionnaire; vota la mort de Louis XVI, demanda l'arrestation du duc d'Orléans, et prit une part très-active à la journée du 31 mai. Envoyé d'abord en Normandie, il s'y signala par son exaltation. Il parut ensuite à Nantes le 8 octobre 1793. La guerre civile embrasait les départements de l'ouest : il avait ordre de réprimer la révolte par les mesures les plus sévères; mais il dépassa bientôt tout ce que ses instructions renfermaient de rigoureux. Il s'entoura d'hommes féroces, encombra les prisons, et envoya impitoyablement à la guillotine ceux qui lui étaient signalés comme suspects. La déroute des Vendéens, battus à Savenay, donna un nouvel essor à sa rage. Les cachots regorgeaient de détenus, les juges ne pouvaient suffire aux condamnations : il suspendit les procédures, et envoya indistinctement à la mort les malheureux qu'il avait privés de la liberté. Ce moyen même lui parut trop lent; il voulut que les prisonniers fussent exécutés en masse, sans forme ni procès : quatre-vingt-quatorze prêtres furent, par ses ordres, jetés sur un bateau à soupape, et coulés à fond, dans la nuit du 15 au 16 novembre 1793. Peu de jours après, une seconde exécution pareille de cinquante-huit prêtres eut encore lieu, et elle fut suivie de plusieurs autres. Mais Carrier ne rendit compte à la convention que de la première; et, dans son rapport, il raconta la mort de ses victimes comme un nau-

frage heureux et fortuit. Bientôt cet indigne proconsul ne connut plus de frein : une compagnie formée de tout ce que Nantes et la Bretagne renfermaient d'hommes flétris par les lois, fut chargée, sous les ordres de deux scélérats nommés Fouquet et Lambertye, d'exterminer sans jugement tous les malheureux que l'on faisait incarcérer. Un vaste édifice, nommé *l'Entrepôt*, servait à entasser les victimes dévouées à la mort. On y jetait pêle-mêle des hommes, des femmes, des enfants et des vieillards. Chaque soir, on venait les prendre pour les mettre sur les bateaux ; là, on les liait deux à deux, et on les précipitait dans l'eau en les poussant à coups de sabre et de baïonnette ; car on ne se donnait plus le temps de préparer des bateaux à soupapes. Ces moyens ne suffisaient point à la fureur de Carrier : chaque jour, des centaines de prisonniers étaient encore fusillés dans les carrières du Gigan. Toutes ces expéditions étaient faites par ses ordres ; les débats de son procès l'ont prouvé jusqu'à l'évidence; mais, pour en dérober la connaissance à la convention, il avait soin de les déguiser, dans ses ordres écrits, par l'expression de *translation de détenus*, expression qui, dans le langage de ses complices, était devenue synonyme de *noyade* et de *fusillade;* enfin, le tribunal révolutionnaire de Nantes faisait également le procès aux morts et aux vivants. La terreur qu'inspiraient toutes ces horreurs, et la croyance où l'on était à Nantes qu'elles étaient approuvées par la convention, empêchèrent longtemps toutes les dénonciations. Cependant les membres du comité de salut public finirent par en être informés, et ils se hâtèrent de rappeler Carrier. Déjà ils se préparaient à sévir contre lui, lorsque la révolution du 9 thermidor vint le sauver pour quelques jours du moins, en le délivrant de ses juges. Mais la clameur publique s'élevait contre lui avec trop d'énergie; les auteurs de cette révolution, malgré leur sympathie pour un homme qui venait de courir les mêmes dangers qu'eux, furent forcés de l'abandonner à la rigueur des lois. Décrété d'accusation le 23 novembre 1794, Carrier fut traduit au tribunal révolutionnaire le 25 novembre, et condamné à mort le 16 décembre.

Moniteur univers. — De Barante, *Mélanges*, t. I, p. 197. — *Petite Biog. Conv.* — Le Bas, *Dictionnaire encyc. de la France.* — Buchez et Roux, *Hist. parlement. de la Révol.*

CARRIERA ROSALBA. *Voy.* ROSALBA.

***CARRIÈRE** (*Denis-Désiré*), poëte et écrivain religieux, né à Nancy le 12 février 1813, mort en juin 1853. Élève du petit séminaire de Pont-à-Mousson, puis de celui de Nancy où il voulait étudier sa vocation, il en sortit, sans donner suite à son projet d'entrer dans les ordres. Les vers qui coulaient de sa plume, abondants et mélodieux, lui ouvrirent les portes de l'Académie de Stanislas. Le 11 mai 1837, il fit son entrée dans cette compagnie par un discours en vers renfermant sa profession de foi catholique. La société *Foi et Lumières*, qui a produit un des plus beaux livres qui aient été écrits sur les rapports de la foi avec la raison, le compta au nombre de ses fondateurs. Cette même année, il publia sa première épître à La Mennais sur les *Paroles d'un Croyant*, qu'il fit suivre d'une seconde sur les *Affaires de Rome*, et d'une troisième sur ses *Évangiles*.

Le *Jocelyn* de Lamartine lui avait donné l'idée de faire un poëme sur le prêtre catholique. Mais il changea de projet, et il essaya (tentative malheureuse) de *laver*, comme il disait, le Jocelyn de sa *tache originelle*. En 1846, l'Académie de Metz le reçut dans son sein. Carrière fut un des membres les plus actifs et les plus influents de l'association des conférences de Saint-Vincent de Paul à Nancy, dont il fut nommé président. Collaborateur du *Courrier Lorrain* et de *l'Espérance* de Nancy, il a donné aussi plusieurs travaux à divers journaux de Paris, entre autres à l'*Univers*, à l'*Union catholique*, à l'*Ère nouvelle*, au *Moniteur catholique*. A. R.

L'Espérance de Nancy.

CARRIÈRE (*Pierre-Louis* DE), administrateur français, né en 1751 à Saint-Quintin, près d'Uzès, mort dans le même lieu le 13 février 1815. Il fut secrétaire des états de Languedoc. Il prit part aux deux publications suivantes : *Procès-verbaux des séances des états de Languedoc;* Montpellier, 1777-1789, 13 vol. in-fol.; — *Compte rendu des impositions et des dépenses générales de la province de Languedoc;* Paris, 1789, 1 vol. in-4°.

***CARRIÈRE** (*Joseph*), théologien, né le 19 février 1795. Élève du séminaire de Saint-Sulpice, puis professeur de théologie dans cette maison, dont il devint plus tard le directeur; enfin, nommé supérieur en remplacement de M. de Courson, mort il y a quelque temps, M. Carrière a publié un ouvrage de théologie qui jouit d'une grande estime dans le clergé. Il porte le titre de *Prælectiones theologiæ majores in seminario Sancti-Sulpicii habitæ ;* — *De matrimonio;* Paris, 2 vol. in-8°; — *De justitia et jure;* Paris, 1839, 3 vol. in-8°; — *De contractibus;* Paris, 1844-1847, 3 vol. in-8°. Le traité du *Mariage* offre la discussion la plus complète de toutes les importantes questions qui peuvent se présenter à notre époque sur une matière qui intéresse tout à la fois la société religieuse et la société civile. Le traité de la *Justice* renferme l'exposition de tout ce qui appartient au for intérieur. Le traité des *Contrats* n'est en quelque sorte qu'une suite du traité de la *Justice*. L'étude des lois civiles occupe une place importante dans ce dernier traité. M. Carrière a toujours exposé avec une complète impartialité toutes les raisons alléguées de part et d'autre dans les questions controversées, respectant la liberté laissée par l'Église d'adopter, dans

les cas douteux, les sentiments qui paraissent le mieux fondés : *In necessariis unitas, in dubiis libertas*. A. R.

Bibliographie catholique.

* **CARRIÈRE** (*Maurice*), philosophe et littérateur allemand, né à Griedel, dans le grand-duché de Hesse, le 5 mars 1817. Il étudia à Giessen, Gœttingue et Berlin. Reçu docteur en philosophie dans cette dernière ville, il se livra pendant quelque temps à l'étude des beaux-arts, puis il alla visiter l'Italie. A son retour il professa la philosophie à Giessen. Ses principaux ouvrages sont : *De Aristotele Platonis amico;* Gœttingue, 1837; — *Die Religion in ihrem Begriff ihrer weltgeschichtlichen Entwickelung und Vollendung* (la Religion considérée dans son esprit, son développement et ses résultats dans l'histoire du monde), 1841; — *Der Kölner Dom als freie deutsche Kirche* (la Cathédrale de Cologne considérée comme église libre allemande); Stuttgard, 1843; on trouve, dans cette brochure de circonstance, de nombreuses appréciations d'art, de religion et de nationalité; — *Abælard und Heloïse;* Giessen, 1844 : c'est une traduction de la correspondance des deux amants, précédée d'une appréciation des doctrines d'Abélard et de ses lettres avec l'Église; — *Die philosophische Weltanschauung der Reformationszeit* (la Contemplation philosophique du monde au temps de la réformation); Stuttgard, 1847; — *Religiöse Reden und Betrachtungen für das deutsche Volk von einem deutschen Philosophen* (Paroles de religion et observations à l'adresse du peuple allemand, par un philosophe également allemand), sous le voile de l'anonyme; Leipzig, 1850; — *Die letzte Nacht der Girondisten* (la Dernière nuit des Girondins); Giessen, 1849 : C'est un poëme qui fournit à Carrière l'occasion d'envisager la question de l'immortalité de l'âme; — *Das Charakterbild Cromwell's* (le Portrait de Cromwell), dans l'*Historisches Taschenbuch* (Manuel historique), 1851.

Conversations-Lexicon.

CARRIÈRES (*François* DE), chronologiste et commentateur français, de l'ordre des Cordeliers, natif d'Apt en Provence, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : un commentaire latin de la Bible; Lyon, 1662; — *Historia chronologica pontificum romanorum, cum præsignatione futurorum a Sancto Malachia;* ibid., 1694, in-12.

Lelong, *Bibliotheca sacra.*

CARRIÈRES (*Louis* DE), théologien français, né en 1662 à Cluvilé près d'Angers, mort à Paris en 1717. Sa vie s'écoula dans les modestes et utiles fonctions de professeur d'un collége des Pères de l'Oratoire. L'Écriture sainte et la théologie furent sa principale étude. Nous avons de lui un ouvrage qui a eu beaucoup de succès, et qui a un mérite particulier : c'est un *Commentaire littéral* inséré dans la *Traduction française de l'Écriture*, 24 vol. in-12, Paris, 1701, 1716; 6 vol. in-4°, 1750; 1788, 10 vol. in-12. Il a été depuis réimprimé souvent, et presque toujours associé à la traduction de Sacy. Ce commentaire ne consiste que dans plusieurs mots adaptés au texte pour le rendre plus clair et plus intelligible, et ces mots sont distingués du texte par le caractère italique.

Quérard, *la France littéraire.— Bibliothèque sacrée.*

***CARRILLO** (don *Fernando-Alfonso*), l'un des auteurs du mémoire sur la ville de Mexico qui fut publié et augmenté, d'après l'ordre du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, par don Juan de Albares-Serrano, sous ce titre : *Relacion universal, legitima y verdadera, del sitio en que esta fundada la ciudad de Mexico;* Mexico, Franc. Salbago, 1637, in-fol.

Catal. Bibl. impér. Paris.

CARRILLO (*François-Perez*), théologien ascétique espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Via sacra, exercicios espirituales, y arte de bien morir;* Saragosse, 1619, in-8°.

Antonio, *Biblioth. hispana nova.*

***CARRILLO** (*Francesco de Cordoba*), historien espagnol, natif de Cordoue, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Certamen historico por la Patria del esclarecido martyr san Laurencio aronde responde Cordova a diferentes escritos de hijos celebres de las insignes coronas de Aragon y Valencia;* Cordoue, 1673, in-fol.

Antonio, *Biblioth. hispana nova.*

CARRILLO (*Martin*), canoniste et historien espagnol, natif de Sarragosse, mort vers 1630 : il fut pendant dix ans professeur de droit canon dans sa ville natale. Ses principaux ouvrages sont : *Catalogus archiepiscoporum Cæsar-Augustanæ ecclesiæ;* Cagliari, 1611; — *Relacion del nombre, sitio, plantas, conquistas, christiandad, fertilitad, ciudades, lugares, y gobierno del reyno de Sardeña;* Barcelone, 1612, in-4°; — *Historia del glorioso S. Valero, obispo de Zaragoza*; Saragosse, 1615, in-4°; — *Annales, memorias, cronologicas, que contienen las cosas sucedidas en el mundo, señaladamente en España, desde su principio y poblacion hasta el año M.DCXX;* Huesca, 1622, in-fol.; Saragosse, 1634, in-fol.; — *Elogios de Mugeres insignes del Viejo Testamento;* Huesca, 1636.

Antonio, *Biblioth. hispana nova.*

CARRILLO LASSO DE LA VEGA (*Alfonse*), littérateur espagnol, natif de Cordoue, vivait, dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut élevé à diverses fonctions, et consacra ses loisirs à l'étude. Ses principaux ouvrages sont : *De las antiguas Minas de España;* Cordoue, 1624, in-4°; — *Virtudes reales;* ibid., 1626; — *Soberania del reyno de España;* ibid., 1626, in-4°; — *Importancia de las*

Leyes; ibid., 1626, in-4°; — *Sagrada Erato, y meditaciones Davidicas sobre los* 50 *psalmos*, œuvre posthume; Naples, 1657.

Antonio, *Biblioth. hispana nova.*

CARILLO Y SOTOMAYOR (*Louis*), poëte espagnol, frère du précédent, né vers 1584, mort le 22 janvier 1610. Ses œuvres ont été imprimées sous ce titre : *Obras de dom Louis Carrillo;* Madrid, 1613, in-4°. Elles contiennent une traduction en vers de *l'Art d'aimer* d'Ovide, et une traduction en prose du traité de Sénèque, *de Brevitate Vitæ.*

Antonio, *Biblioth. hispana nova.*

CARRINGTON (*Noël-Thomas*), poëte anglais, né en 1777 à Plymouth, mort à Bath le 2 septembre 1830. Pour obéir à son père, il resta trois ans apprenti chez un des principaux employés de Dock-Yard. Mais ne pouvant vaincre l'aversion qu'il avait pour cette profession, il prit du service sur un des bâtiments de l'État. Une pièce de vers qu'il adressa à son capitaine lui ayant fait obtenir son congé, il retourna à Plymouth, et y ouvrit une école qui eut un grand succès jusqu'en 1827. On a de lui : *the Banks of Tamar*, 1820; — *Dartmoor*, poëme descriptif; 1826; — *My native village*, 1830.

Rose, *New Biogr. Dictionary.*

CARRION (*Antoine*), poëte espagnol, vivait à Séville au commencement du seizième siècle. On a de lui des odes que l'on trouve dans le recueil intitulé *Odæ in divæ Dei genitricis laudes, eleganti forma carminis redditæ;* Séville, 1504, in-4°.

Antonio, *Biblioth. hispana nova.*

CARRION (*Louis*), savant flamand, né à Bruges en 1547, mort le 23 juin 1595. Son père était Espagnol, et sa mère Allemande. Il étudia à Louvain, où il eut pour condisciple Juste Lipse; puis, après avoir été reçu licencié en droit, il vint compléter ses études scientifiques et littéraires à Cologne et à Paris, où il se lia avec les personnages célèbres de l'époque. Après son retour en Flandre, il alla professer la jurisprudence à Bourges; de là il passa à Orléans, et revint occuper une chaire de droit civil à Louvain. Le 1er décembre 1586, il fut chargé d'expliquer les *Institutes* de Justinien; et, le 10 juin 1589, on lui confia l'enseignement du droit canon. Il obtint aussi plusieurs canonicats. On a de lui : *Valerii Flacci Argonauticon libri VIII, cum castigationibus;* Anvers, Plantin, 1566, in-8° et in-12; réimprimé dans Burmann; — une édition de Salluste, du traité *de Orthograhia* de Cassiodore; — une édition du traité *de Die natali* de Censorinus; — *Antiquarum Lectionum Commentarii;* Anvers, 1576, in-8°; — *Emendationum et observationum libri II;* Paris, 1583, in-4°, et, de même que l'ouvrage précédent, dans le tome III du *Thesaurus criticus* de Gruter; — une édition des *Nuits Attiques* d'Aulu-Gelle; Paris, Henri Estienne, 1585, in-8°, avec des notes qui ne vont pas au delà du Ier livre, et que l'on ne rencontre même pas dans tous les exemplaires de cette édition, par suite sans doute de certaines difficultés qui s'élevèrent entre Carrion et l'éditeur.

Sax, *Onomasticon litterat.*, III, 427. — Swert, *Athenæ Belgicæ.* — Foppens, *Biblioth. Belgica.* — Baquot, *Mém. pour servir à l'hist. des Pays-Bas.* — Baillet, *Jugements des Savants*, II; 182.

CARRION (*Emmanuel Ramerez* DE), savant philanthrope espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il enseigna les lettres aux sourds-muets, il entreprit même de leur donner quelque usage de la parole. On a de lui : *Maravillas de naturalezza en que se contienen dos mil secretos de cosas naturales*, etc.; Madrid, 1622, 1629, in-4°.

Antonio, *Biblioth. hispana nova.*

CARRION-NISAS (*Marie-Henri-François Élisabeth*, marquis DE), homme politique et littérateur français, né à Montpellier le 17 mars 1777, mort dans la même ville en 1841. Officier de cavalerie au moment de la révolution, il manifesta d'abord des opinions libérales qui le firent appeler à la mairie de la localité dont il avait eu la seigneurie. En 1793, il fut arrêté comme suspect de fédéralisme, et recouvra sa liberté après le 9 thermidor. Venu à Paris après le coup d'état du 18 brumaire, il devint membre du tribunat, grâce à son mariage avec mademoiselle de Vassa, parente de Cambacérès; et, le 23 décembre suivant, il fut nommé président de cette assemblée. Il s'était déjà fait remarquer par des discours qui témoignaient d'un grand désir de profiter des circonstances pour s'élever. C'est ainsi qu'il s'était prononcé en faveur du concordat; et, à propos du projet de loi sur l'instruction publique, il avait vivement attaqué les principes de J.-J. Rousseau. Le 1er mai 1804, il appuya la motion du tribun Curée pour le rétablissement de l'empire en faveur de Bonaparte, et répara ainsi sa précédente opposition au divorce, dont son ambition n'avait pas deviné l'opportunité. Aux objections faites à l'empire par le dernier défenseur de la république, Carnot, il répondit par les raisons que voici : « Le citoyen Carnot, dit-il, croit voir revenir l'ancienne royauté de France, la royauté féodale propriétaire : avec un peu de réflexion, il est cependant facile d'apercevoir qu'entre cette espèce de royauté et la forme d'empire que nous proposons, il y a autant de différence qu'entre la lumière même et les ténèbres. » — « La royauté féodale, ajoute-t-il, procéda par l'envahissement du territoire et celui du corps même des hommes qui le cultivaient : *Homines potestatis addicti glebæ.* C'était sur cette monstrueuse fiction qu'elle établissait les droits, les titres et le jeu de son gouvernement. Le roi des Français tel que voulut le faire l'assemblée constituante, l'empereur de la république française tel que nous voulons l'établir, n'est le propriétaire ni du sol ni de ceux qui l'habitent; il est le chef des Français par leur volonté; son domaine

est moral, et aucune servitude ne peut découler de ce système. » — Carrion-Nisas fut récompensé par le grade d'officier de la Légion d'honneur et le titre de chancelier de la 9e cohorte, dont le chef-lieu, Montpellier, était placé au milieu de ses propriétés. Mais il compromit encore la progression de sa fortune en improuvant le décret qui, en promulguant l'hérédité du nouvel empire, excluait de la succession au trône Jérôme et Lucien, frères de Napoléon. Un autre genre d'échec le vint également troubler vers la même époque: sa tragédie de *Pierre le Grand*, représentée en 1804, ne fut pas plus heureuse que son aînée la tragédie de *Montmorency*, jouée en 1803, et tomba sous les sifflets du parterre. Il est probable que le public s'attaquait à la conduite politique de l'auteur beaucoup plus qu'à la pièce, qui dut être défendue par la police. Carrion-Nisas se retira alors pour quelque temps des deux scènes politique et dramatique. En 1806, il entra dans les gendarmes d'ordonnance, se distingua dans l'affaire de Zurmin, près de Collberg, et fut chargé par l'empereur de porter à l'impératrice le traité de Tilsit. Lors de l'audience de congé qu'il obtint de Napoléon, il osa avancer devant ce souverain le conseil de revenir à des pensées de paix et de stabilité. Il appuya ce conseil sur les deux vers suivants du Tasse :

Giunta è tua gloria al sommo; e per l'innanzi
Fuggir le dubbie guerre a te conviene.

Revenu à Paris, il voulut sans doute réparer sa hardiesse en approuvant hautement la suppression du tribunat, dont il faisait partie : « Cette suppression, dit-il à ses collègues pour les consoler, est accompagnée de tant de témoignages d'estime de la part du souverain; ces témoignages sont d'un si grand prix; ils ont une solennité si éclatante, que je suis certain d'être l'interprète fidèle du cœur de mes collègues, en leur proposant de porter au pied du trône une adresse qui exprime nos sentiments d'amour et de dévouement au monarque qui l'a ordonnée. »

Nommé chef d'escadron, Carrion-Nisas se rendit à l'état-major de Junot, en Portugal, et fut chargé par ce général de diverses parties du service administratif du pays. A la bataille de Vimeiro, il empêcha Junot de tomber au pouvoir d'un détachement de cavalerie anglaise. Devenu adjudant commandant, il fut envoyé au siége de Saragosse, et s'y distingua en contribuant à dégager les derrières de l'armée obsidionale par la prise d'assaut de la ville d'Alcaniz. Le lendemain de la bataille de Talaveyra, il fut chargé par le roi Joseph de porter à l'empereur les détails de cette bataille. A la suite d'une audience de trois heures qu'il obtint à Schœnbrunn, il fut nommé baron de l'empire; à son retour à Paris, il fut renvoyé en Espagne pour y faire opérer la jonction des armées de Macdonald et de Suchet sous les murs de Lérida, et pour ravitailler Barcelone. Surpris dans une rencontre et par suite destitué, il se fit de nouveau simple soldat, et remonta jusqu'au grade de colonel. En 1813, il assista en Allemagne aux batailles de Lützen et de Bautzen, et tint le journal de ces journées mémorables. Il fit la campagne de France en 1814, s'y distingua, et fut au nombre des officiers qui présentèrent leurs hommages au roi, en même temps qu'il reprit la qualification de marquis. Nommé secrétaire général au ministère de la guerre en mars 1815, il mit en avant divers moyens pour arrêter la marche de Napoléon ; puis il embrassa la cause de l'empereur lorsque celui-ci fut établi de nouveau aux Tuileries. Carrion-Nisas fut chargé alors de défendre les ponts de Sèvres et de Saint-Cloud, et s'acquitta valeureusement de sa mission. Au pont de Saint-Cloud, il repoussa, avec 3,000 hommes, 15,000 Autrichiens, et mérita le grade de maréchal de camp, qui ne fut pas confirmé par le gouvernement royal. Il suivit à Bourges l'armée de la Loire. De retour après deux années de surveillance de la haute police, il ne s'occupa plus que de la culture des lettres. Outre les œuvres mentionnées (*Montmorency*, tragédie en 5 actes, Paris, 1803, et *Pierre le Grand*, tragédie en 5 actes, ibid., 1804), on a de Carrion-Nisas : *Discours sur le Concordat* ; Paris, 1802, in-8° ; *Discours sur l'hérédité de la souveraineté en France* ; Paris, 1804, in-8° ; — *Essai sur l'histoire générale de l'art militaire, de son origine, de ses progrès et de ses révolutions*, etc. ; Paris, 1823, 2 vol. in-8°, avec 14 planches ; — *Lettre à un électeur sur les prochaines élections, et sur la situation actuelle des esprits et des choses* ; Paris, 1820, in-8° ; — *de l'Organisation de la force armée en France, considérée particulièrement dans ses rapports avec les autres institutions sociales, les finances de l'État, le crédit public*, etc. ; — *Songe du professeur Monti*, traduit de l'italien en vers français.

V. R.

Moniteur universel. — *Galerie historique des Contemporains*. — Jouy, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Quérard, *la France littéraire*. — *Dictionnaire de l'économie politique*. — *Biographie moderne*.

*CARRION-NISAS (*Antoine-Henri-François-Victor*), publiciste français, fils du membre du tribunat, né à Lusignan le 24 janvier 1794. Il a écrit dans divers recueils, notamment les *Victoires et Conquêtes* ; et on a de lui : *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Constantin* ; Paris, 1815, 2 vol. in-12 ; — *de la Jeunesse française* ; Paris, 1820, in-18 ; — *de la Loi Salique*, traduite en français et accompagnée d'observations et de notes explicatives, principalement sur le titre LXII ; Paris, 1820, in-8° ; — *des Idées républicaines* ; Paris, 1821, in-8° ; — *Valérien, ou le jeune Aveugle*, drame en 2 actes, imité de l'allemand de Kotzebue ; Paris, 1823, en collaboration avec T. Sauvage ; — *la France au dix-neuvième siècle, ou coup d'œil sur l'état présent des lumières, des richesses, de la morale et de la liberté* ; Paris,

1821, in-8°; — *Coup d'Œil sur l'Europe à propos du congrès;* Paris, 1822, in-8°; — *Principes d'économie politique;* Paris, 1824; — *le Forgeron*, drame en 3 actes, mêlé de chant; Paris, 1824, in-8°; — *Résumé de l'histoire de la république de Venise;* Paris, 1826, in-8°.

Quérard, *la Fr. litt.* — *Dict. de l'Écon. polit.*

***CARROCA** (*Joseph*), jurisconsulte espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Politica del comte de Olivarez contra politica de Catalunna y Barcelona, etc., contra des del primer di gener* 1640, *fins a* 18 *de maig.* 1641; Barcelone, 1641, in-4°.

Lelong et Fontette, *Bibliothèque historique de la France.*

CARRON (*Guy-Toussaint-Julien*, l'abbé), moraliste français, né à Rennes le 23 février 1760, mort à Paris le 15 mars 1821. Son père, avocat au parlement de Bretagne, descendait de Pierre Carron, sieur de la Carrière, venu en Bretagne comme gendarme de la compagnie d'ordonnance commandée par le maréchal de Brissac, lorsque Henri IV y envoya ce lieutenant général en 1596, pour soumettre la province. Dès l'enfance le jeune Carron s'était voué à l'instruction et au soulagement des pauvres. Tonsuré à treize ans, il catéchisait les enfants de la classe souffrante, et leur distribuait des secours. Son ardente charité, qui ne nuisait point à son zèle pour l'étude, le fit bientôt distinguer par ses supérieurs; et, avant qu'il eût atteint l'âge fixé par les lois de l'Église, Mgr de Girac, son évêque, lui avait accordé les dispenses nécessaires pour être ordonné prêtre. Dès lors il ne voulut plus avoir d'autre pensée que les œuvres de son saint ministère; et à peine eut-il atteint sa majorité, qu'il renonça par un acte authentique à toutes les successions auxquelles il avait droit, déclarant ne vouloir rien posséder. En 1785, profondément touché des graves désordres causés dans sa province par la mendicité, et désireux d'étendre un atelier de charité élevé par ses soins, il sut intéresser à son œuvre un grand nombre de nobles familles, à la tête desquelles on vit se placer le roi Louis XVI, toujours bienfaisant, et la reine Marie-Antoinette, chacun pour une somme de 6,000 livres; de telle sorte que Rennes possédait, en 1791, des filatures de coton, des tissages d'indiennes, de siamoises, de toiles à voiles, etc., qui occupaient plus de deux mille ouvriers des deux sexes, et dont la fondation ainsi que la prospérité croissante étaient entièrement dues au zèle si éclairé de l'abbé Carron, ainsi qu'à la confiance qu'inspiraient la candeur de son âme et l'élévation de ses vues. Des sœurs de charité surveillaient les jeunes filles employées dans ces établissements, et soignaient les malades. Déporté en 1792 à l'île de Jersey, l'abbé Carron trouva, dans la persécution qui l'atteignait avec tant de Français, un nouvel aliment pour son ardente charité. Il établit deux écoles pour l'instruction de la jeunesse française émigrée, une chapelle pour l'exercice du culte catholique, des associations pieuses, et une bibliothèque pour les ecclésiastiques: il avait su trouver les ressources nécessaires à son œuvre dans son esprit d'ordre, et dans les modestes secours que lui confiaient les exilés qui n'étaient pas entièrement dépourvus de moyens d'existence. En 1796, il se rendit à Londres, où, aidé de l'évêque de Saint-Pol de Léon, et soutenu par les libéralités tant du gouvernement que d'honorables familles anglaises, il put donner une grande extension à ses œuvres de charité. A Somer'stown, faubourg de Londres, un collége fut ouvert aux fils des émigrés, une école à leurs filles : les soins et l'instruction y étaient donnés par des Français ecclésiastiques et laïques, et par des dames émigrées. Deux hospices pour les malades infirmes avaient été créés par lui, ainsi que des pharmacies où les médicaments étaient distribués gratuitement. Il fit aussi élever des chapelles dans plusieurs quartiers de la ville, et on en compte encore une où le culte catholique est exercé (1852) sous la direction du même ecclésiastique qu'il y avait placé lorsqu'il quitta l'Angleterre en 1814. Il en est de même de l'école de charité annexée à cette chapelle, et qui continue à prospérer. Un monument élevé dans cette enceinte au vénérable fondateur témoigne de la reconnaissance publique. Delille, M. de Chateaubriand, et quelques autres littérateurs, ont célébré l'importance de tous ces pieux établissements, que les princes français visitèrent souvent, heureux qu'ils étaient d'être les témoins et les protecteurs de cette inépuisable bienfaisance qui soulageait tant de malheurs. Lors de la réorganisation de l'Église en France Mgr de Girac, évêque de Rennes, ayant, à la demande du pape résigné son siége, supplia le cardinal Caprara, par une lettre en date du mois de février 1802, de proposer pour son successeur M. l'abbé Carron. Au moment de son retour en France, en 1814, ce vénérable abbé écrivait à l'un de ses neveux : « Je n'ai rien, « ayant la consolation, après vingt-trois ans « d'exil, de rentrer sur la terre natale plus pauvre que je n'étais quand j'en fus banni. Chargé « des intérêts de mes pauvres compatriotes, je « rougirais de ne pas partager leur malaise; « mais mon cœur est déchiré de ne plus pouvoir « rien pour eux. » Il rentrait, en effet, chargé du sort de plusieurs orphelins sans asile : c'est alors qu'il obtint du roi Louis XVIII la fondation de l'institut royal de Marie-Thérèse, dans lequel devait se terminer l'éducation de ces enfants dont les parents avaient succombé dans l'exil.

Cette active charité, occupation constante de l'abbé Carron, ne l'empêcha pas de se livrer aux exercices de son ministère, ainsi qu'à la composition d'un grand nombre de pieux ouvrages destinés à l'instruction ou à l'édification des fidèles; tels sont : *les Modèles du clergé*, ou *Vies édifiantes*

de *MM. de Sarra, Boursoul, Beurrier et Morel ;* Paris, 1787, 2 vol. in-12 ; — *les Trois Héroïnes chrétiennes ;* Rennes, 1790, in-12 : la quatrième édition parut à Paris en 1801, et fut traduite en anglais par M. Édouard Beach ; — *Réflexions chrétiennes pour les jours de l'année ;* Winchester, 1796, in-12 ; — *Pensées ecclésiastiques ;* Londres, 1800, 4 vol. in-12 ; — *Pensées chrétiennes ;* Londres, 1801, 6 vol. in-12 ; — *le Modèle des Prêtres*, ou *Vie de Bridayne ;* Londres, 1803, in-12 ; — *l'Ami des Mœurs*, ou *Lettres sur l'éducation ;* Londres, 1805, 4 vol. in-12 ; — *l'Heureux Matin de la vie et le beau Soir de la vie ;* Londres, 1807, 2 vol. in-16, réimprimés à Paris en 1817 ; — *les Attraits de la Morale*, ou *la vertu parée de tous ses charmes, et l'art de rendre heureux tout ce qui nous entoure ;* Londres, 1810, 2 vol. in-16, réimprimés à Paris en 1817 ; — *le Trésor de la jeunesse chrétienne*, 1 vol. ; — *la Vraie parure d'une femme chrétienne*, 1 vol. ; — *les Écoliers vertueux ;* Londres, 1811, 2 vol. in-16, réimprimés à Paris en 1815 ; — *Vies des Justes dans les plus humbles conditions de la société ;* Versailles, 1815, in-12 ; — *Vies des Justes dans la profession des armes ;* Versailles, 1815, in-12 ; — *Vies des Justes dans les conditions ordinaires de la société ;* Versailles, 1816, in-12 ; — *Vies des Justes parmi les filles chrétiennes ;* Versailles, 1816, in-12 ; — *Vies des Justes dans la magistrature ;* Paris, 1816, in-12 ; — *Modèles de dévotion à la mère de Dieu dans le premier âge de la vie ;* Paris, 1816, in-12, réimprimé plusieurs fois ; — *Vies des Justes dans l'état de mariage ;* Paris, 1816, 2 vol. in-12 ; — *Vies des Justes dans les plus hauts rangs de la société ;* Paris, 1817, 4 vol. in-12 ; — *Cantiques anciens et nouveaux*, in-16 ; — *la Route du bonheur*, in-18 ; — *de l'Éducation*, ou *Tableau des plus doux sentiments de la nature ;* 2 vol. in-16 ; — *les Confesseurs de la foi dans l'Église gallicane, à la fin du dix-huitième siècle ;* Paris, 1820, 4 vol. in-8°. Outre ces ouvrages, l'abbé Carron a laissé plusieurs manuscrits, entre autres les *Vies des Justes dans l'épiscopat et dans le sacerdoce ;* — *la Vie de l'abbé de la Salle ;* — un *Nécrologe des Confesseurs de la foi*, etc.

L'Ami de la Religion, t. XXVII. — Mahul, *Annuaire*, 1822. — *Notice sur l'abbé Carron*, en tête de ses œuvres.

CARRON (*Philippe-Marie-Thérèse-Gui*), prélat français, neveu du précédent, né à Rennes le 13 décembre 1788, mort le 27 août 1833. Après avoir été vicaire, puis curé de Saint-Germain à Rennes, il devint grand vicaire de l'évêque de Nevers, et fut nommé, en 1829, évêque du Mans. Cette dernière ville lui doit l'établissement des Dames Carmélites et du Bon-Pasteur.

Biographie universelle (éd. belge).

* **CARRONUS** (*Jacques*), naturaliste allemand, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On ne le connaît que pour avoir mis en ordre et augmenté les collections et les matériaux de Conrad Gessner touchant l'histoire naturelle des serpents, et de les avoir publiés sous le titre : *de Serpentibus, oder Schlangenbuch, erstlich durch Conrad Gessnern zusammengetragen und beschrieben, und hernach durch den wohlgelehrten Herrn Jacobi Carronum gemehrt und in Ordung gebracht, anjetzt aber mit sonderem Fleiss verteutscht ;* Heidelberg, 1613, in-fol.

Baumgarten, *Merkwürdige Bücher* (Curiosités bibliographiques), tom. II, p. 178.

CARROUGES (*Jean* DE), gentilhomme français, vivait en 1387. Il faisait partie de la maison de Pierre II, comte d'Alençon, et était uni par la plus étroite amitié à Jacques le Gris, écuyer et favori du comte. A son départ pour la terre sainte, il laissa sa femme dans son château d'Argenteuil, sur les frontières du Perche. Le Gris rendait souvent visite à cette jeune dame, qui le recevait avec confiance comme ami de son mari, lorsqu'une nuit elle fut violée dans sa chambre par un individu qu'elle ne put reconnaître. Le lieu où se consomma le crime fit supposer à la dame de Carrouges que le Gris, qui seul pouvait s'y introduire, était le coupable. Elle l'accusa donc près de son mari, au retour de celui-ci. Carrouges reprocha à son ami l'attentat dont il le croyait coupable, et, malgré les protestations de le Gris, il porta plainte au comte d'Alençon. N'en ayant point obtenu satisfaction, il cita le Gris au parlement de Paris, qui, faute de preuves suffisantes, ordonna, selon la justice du temps, que les deux parties videraient leur querelle par une ordalie ou jugement de Dieu, c'est-à-dire dans un combat à outrance. Le lendemain de cet arrêt, les deux gentilshommes entrèrent dans une lice préparée place Sainte-Catherine, derrière le Temple, où l'on avait dressé de riches échafauds pour le roi Charles VI et sa cour : une foule nombreuse se pressait alentour. Les champions, après avoir fait serment, l'un de la vérité de son accusation, l'autre de son innocence, commencèrent le combat. Carrouges reçut d'abord dans la cuisse un coup qui lui fit perdre beaucoup de sang : cette blessure doubla sa fureur. Étant parvenu à étreindre son ennemi, il le terrassa, et le somma, l'épée sur la gorge, d'avouer son crime. Le Gris persista à se déclarer innocent ; mais, comme le vaincu était réputé coupable, il fut traîné hors de la lice, et sur-le-champ attaché au gibet. Quelque temps après, un malfaiteur, condamné à mort pour plusieurs crimes, s'avoua l'auteur du fait reproché à Jacques le Gris. Cet aveu réhabilita la mémoire de ce gentilhomme, et fit reconnaître l'absurdité des duels comme preuves judiciaires. Après la mort de son mari, la dame de Carrouges se retira dans un couvent, pour y pleurer l'innocent dont elle avait causé la mort malheureuse.

A. DE L.

Félibien, *Histoire de la ville de Paris*. — Froissart, III, c. 45. — Brantôme, *Mémoires sur les Duels*, p. 12.

CARROZA (*Jean*), médecin italien, né à Messine le 8 juin 1678, mort dans la même ville après 1730. Il étudia la médecine dans sa ville natale, où il eut pour maître, entre autres, le célèbre Dominique Scala. Étant encore tout jeune, il fut appelé à Sainte-Lucie en qualité de médecin de cette ville. Il fut si heureux dans sa pratique, qu'il ne perdit, assure Mongitore, qu'un seul malade, et encore fut-ce une femme sexagénaire, dans l'espace de trois ans. Puis il revint en 1702 à Messine, où il soutint avec éclat la thèse *De omni re scibili*. Il a probablement terminé sa carrière à Messine, quoiqu'on ne connaisse pas la date précise de sa mort. On a de lui : *Conclusio universalis, id est, de omni re scibili*; Messine, 1702, in-4°; — *Contra vulgo scientias acquisitas per disciplinam*; Messine, 1702, in-4°; — *Anthropologiæ primus tomus, in quo facilior et utilior medendi theoria et praxis palam fit absque electuariis, confectionibus, looch, tabellis, syrupis, julep, rob, apozematis, saccharis, catharticis, sternutatoriis, masticatoriis, epithematibus, succulis, vesicantibus, phlebotomias, tandem sine quibusdam decoctis, viris medicatis, emplastris*, etc.; Messine, 1704, in-4° : c'est un opuscule peu remarquable contre la médecine galénique. Mongitore lui attribue encore les ouvrages suivants, mais sans en donner d'autres indications que les titres : *de Vita*; — *de rerum Initiis*; — *Galeni Querela, contra Galenistas*; — *Præcepta moralia*.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*. — Éloy, *Dictionn. de Médecine*.

CARRUCCI. *Voy*. PONTORMO.

CARS (*Laurent*), peintre et graveur français, né à Paris en mai 1699, mort le 14 avril 1771, fils du précédent. Son père, le destinant à la peinture, le plaça dans l'atelier de Christophe, peintre du roi, où il fit de rapides progrès. Mais, entraîné par son goût pour la gravure, il s'y livra exclusivement sous la direction de Lemoine, qui lui fit reproduire une grande partie de ses tableaux. Il fut reçu à l'Académie le 31 décembre 1733, et nommé conseiller en 1757. Il avait gravé pour son morceau de réception le portrait de *Michel Anguier*, sculpteur, d'après G. Revel. On remarque dans son œuvre, indépendamment de ce qu'il a gravé d'après Lemoine, des pièces d'après Lebrun, Rigaud, Boucher, Chardin, Greuze, Watteau, etc. Ce qui distingue surtout le talent de Cars, c'est une connaissance du dessin trop rare chez les graveurs, et qu'il devait à ses premières études.

P. CH.

Fontenay, *Dictionnaire des artistes*. —Huber, *Manuel des amateurs de l'art*. — Heinecken, *Dictionnaire des artistes*. — *Archives de l'art français*, t. I.

* **CARS** (*Jean-François*), graveur français, né à Lyon, mort à Paris en 1763. Il a gravé quelques portraits et un très-grand nombre de thèses.

P. CH.

Heinecken, *Dictionn. des artistes*.

CARSTARES (*Guillaume*), théologien presbytérien écossais, né en 1649 à Cathcart, mort en 1715. Il fit ses études à Utrecht, où son père s'était réfugié pendant la révolution de 1641, devint ministre de la congrégation anglaise à Leyde et secrétaire intime du prince d'Orange, et revint dans sa patrie, où il fut arrêté comme conspirateur. Relâché après des aveux que lui arracha la torture, il retourna en Hollande auprès de Guillaume d'Orange, dont il était le chapelain particulier. Lorsque le prince monta sur le trône d'Angleterre, il nomma Carstares son chapelain pour l'Écosse, et celui-ci eut une influence politique qui ne finit qu'avec la vie de son protecteur. Mac-Cormick a publié les papiers d'État et les lettres de Carstares, avec une notice sur sa vie; Édimbourg, 1774, in-4°.

Rose, *New Biographical Dictionary*. — Cormick, *Vie de G. Carstares*. — *Biographia Britannica*.

* **CARSTENS** (*Adolphe-Gotthard*), littérateur et critique danois, né à Copenhague le 31 mars 1713, mort en 1795. Depuis 1738 jusqu'en 1780, il fut successivement secrétaire et directeur de la chancellerie allemande à Copenhague, et conseiller intime du roi. Outre plusieurs travaux historiques insérés dans les Mémoires de la Société danoise des sciences, il se distingua comme amateur et protecteur des belles-lettres. Il eut le mérite, en rendant justice à l'esprit et au caractère poétiques des Allemands, de faire apprecier, malgré une vive opposition, M. *Ewald*, le plus grand poëte danois du dix-huitième siècle.

P.-L. M.

Lahdes Mindesmorker, 1re livraison. — J. Baden, *Éloge de Carstens*, dans le *Journal de l'Université* de Copenhague, 1795. — Kraft und Nyerup, *Litteratur-Lexicon*. — Ersch et Gruber, *Allgem. encyclop*.

CARSTENS (*Asmus-Jacob*), peintre danois, né à Sankt-Jurgen, près de Schleswig, le 10 mai 1754; mort à Rome le 25 mai 1798. Il était fils d'un meunier, et reçut de sa mère, fille d'un avocat, les premiers principes du dessin, pour lequel il montra dès l'âge de neuf ans une vocation décidée. Conduit à Copenhague par le désir de voir les ouvrages des grands maîtres, il fut vivement impressionné, et composa bientôt un tableau représentant *la Mort d'Eschyle*. Mais n'ayant eu que de faibles encouragements, il se trouva réduit à faire des portraits pour gagner sa vie. Quelques tracasseries qu'il essuya à l'Académie de peinture de Copenhague, où il avait été admis comme élève, le décidèrent à entreprendre le voyage de Rome. Sans protection et sans ressources dans un pays dont il ignorait la langue, il n'alla que jusqu'à Milan, et revint en Allemagne en traversant la Suisse, où la vente de quelques dessins lui fournit les moyens de se rendre à Berlin. S'étant fait connaître dans cette ville par plusieurs compositions remarquables, il fut nommé professeur à l'Académie de peinture, obtint une pension de 450 rixdales, et put aller se perfectionner à Rome, où il arriva en 1792. Dès l'année suivante, il exposa ses ou-

vrages. Le jugement des amateurs lui fut très-favorable. De nouvelles études lui présageaient de nouveaux succès, quand il mourut dans la maturité de son talent. Les principales compositions de Carstens sont : *la Chute des Anges; — la Visite des Argonautes au centaure Chiron; — la Mégaponte; — Œdipe roi.*

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.* — *Magasin encyclop.*, année 1808, t. IV. — Fernow, *Vie d'As. Jac. Carstens*; Leipzig, 1806.

*CARSUGHI (*Christophe*), bibliographe italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui la description de la bibliothèque Lancisi à Rome, sous le titre : *la Biblioteca Lancisiana, ovvero distinto ragguaglio della pubblica libreria eretta 1714 da Giov.-Maria Lancisi;* Rome, 1718, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*CARSUGHI (*Reinier*), poëte latin et humaniste italien, de l'ordre des Jésuites, né en 1647 à Citerna en Toscane, mort à Rome en 1709. Il fut, dans les dernières années de sa vie, provincial de son ordre dans les États romains. On a de lui : *Epigrammata; — Poema latinum de arte recte scribendi;* Rome, 1709, in-8° : c'est une espèce de rhétorique en vers.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*CARTAJO (*Antonio-Maria*), poëte italien de la première moitié du seizième siècle. Il appartenait à cette spirituelle Académie des *Rozzi* (Rustres), établie à Sienne, et dont les membres composèrent un grand nombre de petites pièces pleines de vivacité et de gaieté. La décence n'y est pas toujours respectée; mais en fait de bienséances dramatiques on était alors bien peu sévère, et on passait tout aux *Rozzi* pourvu qu'ils fissent rire, et pourvu qu'ils offrissent des traits d'habitudes locales, revêtus avec grâce des idiotismes les plus agréables de la langue toscane et des locutions proverbiales qui lui sont propres. Cartajo apporta pour sa contribution aux travaux de sa compagnie une *Commedia ridiculosa, intitolata el Farfalla;* le sujet est assez singulier : il s'agit d'un paysan des environs de Sienne qui mène sa femme voir les curiosités de Rome, et qui la perd en arrivant; elle donne rendez-vous à un galant; le mari la retrouve enfin, et la vend pour un manteau qu'il reçoit en échange. De 1549 à 1580, cette pièce eut au moins quatre éditions. G. B.

Storia dell' Academia de' Rozzi; Sienne, 1778, in-8°. — *Catalogue de la Bibliothèque dramatique* de M. de Soleinne, n° 4186.

CARTARI (*Charles*), compilateur italien, né à Bologne en 1614, mort en 1697. Il fut avocat au consistoire de Rome, et inspecteur des archives du saint-siége. Ses principaux ouvrages sont : *la Rosa d' oro pontificia, racconto istorico;* Rome, 1681, in-4°; — *Pallade Bambina, ovvero biblioteca degli opuscoli volanti che si conservano nel palazzo degli signori Altieri;* ibid., 1694, in-4°. Cartari édita aussi plusieurs ouvrages de jurisprudence de son père Jules Cartari, né à Orviéto en 1558, et mort en 1633 à Rome, où il était sénateur.

Crescimbeni, *Vite degli Arcadi.* — *Acta Eruditorum* de 1718, p. 508.

CARTARI ou CHARTARI (*Vincent*), poëte et littérateur italien, natif de Reggio, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Fasti d'Ovidio tratti alla lingua volgare;* Venise, 1551, in-8°; — *il Flavio intorno a' fasti volgari;* ibid., 1553, in-8°; — *il Compendio dell' istoria di mons. Paolo Giovo, con le postille;* Venise, 1562, in-8°; — *le Immagini degli Dei antichi, nelle quali si contengono gli idoli, riti, ceremonie*, etc.; ibid., 1556, 1571, 1580, 1592, 1609, 1647 et 1674; Lyon, 1581, in-8°; Padoue, 1603, 1615 et 1626, in-8°. La plupart de ces éditions ont été revues et augmentées par l'auteur, et après sa mort par Laurent Pignoria; les dernières sont les plus estimées. Duverdier a donné une traduction latine et française de ce traité; Lyon, 1581, in-4°.

Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie*, VII. — Jöcher, *Allgem. Gelehrt-Lexic.* — Tiraboschi, *Storia della Letter.* — Sax, *Onomastic. literar.*

CARTAUD DE LA VILATE (*François*), littérateur français, naquit à Aubusson dans les premières années du dix-huitième siècle, et mourut, jeune encore, à Paris en 1737. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de l'église collégiale d'Aubusson, sa patrie. Un critique distingué (M. Palissot) s'est plaint du silence que tous les dictionnaires historiques ont gardé sur l'auteur ingénieux à qui l'on doit des *Essais historiques et philosophiques sur le goût;* Paris, 1736, in-12 : « livre original et précieux, plein de « morceaux de verve, qui prouvent que cet écri- « vain savait sentir et s'exprimer avec enthou- « siasme. » Cet ouvrage produisit en effet une vive sensation lorsqu'il parut. A la suite de considérations élevées sur l'origine et les progrès des connaissances humaines, Cartaud de la Vilate cherche à faire prévaloir ses opinions contre les anciens, déjà soutenues par Perrault et la Motte. Mais, quoique évidemment supérieur à ses devanciers par la nouveauté des idées et la chaleur du style, il ne parvint pas plus qu'eux à affaiblir l'admiration des siècles pour les noms immortels d'Homère, de Virgile, d'Horace, etc.; car un ouvrage aussi remarquable par sa singularité et son mérite d'exécution ne pouvait manquer de rencontrer des adversaires. Un anonyme le réfuta dans une *Lettre de monsieur *** à madame la princesse de **, au sujet des Essais historiques et critiques sur le goût;* Paris, Perrault, 1737, in-12. MM. Barbier et Quérard n'en ont pas connu l'auteur; on a lieu de croire qu'elle est l'œuvre du P. Castel, connu lui-même par ses singularités. Les journalistes de Trévoux, au nombre desquels il était compté, se contentèrent de la désavouer en son nom; mais ce désaveu restrictif ne fait que confirmer notre conjecture. Il est à regretter que le cen-

seur, qui affecte le plus souvent un ton badin, se soit permis la mauvaise plaisanterie de dénoncer l'abbé auteur du livre *à son évêque, aux puissances, et à toutes les personnes qui ont de la pudeur et de la religion*. Il est vrai que la superstition et le despotisme sont l'objet de tirades aussi vigoureuses qu'éloquentes (1); mais elles ne paraissent tomber que sur les prêtres et les monarques absolus des nations païennes. Les *Essais* eurent plusieurs éditions imprimées, tant en France qu'à l'étranger, de 1736 à 1751. L'abbé Cartaud de la Vilate avait déjà manifesté son penchant pour les opinions paradoxales, en mettant au jour des *Pensées critiques sur les mathématiques*; Paris, 1733, in-12. « Dans ce livre « non moins curieux, très-peu connu et très- « rare, dit Palissot, on propose divers préjugés « contre cette science, à dessein d'en ébranler la « certitude, et de prouver qu'elle a peu contribué « à la perfection des arts. » J. LAMOUREUX.

Palissot, *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature*, 1809, tom. I, p. 127. — *Mémoires de Trévoux*, 1737. — Helvétius, *de l'Esprit*, discours III, chap. IV.

CARTE (*Thomas*), historien anglais, né à Dusmoon, près de Clifton, dans le Warwickshire, en avril 1686; mort près d'Abingdon, dans le Berkshire, le 1er avril 1754. Après avoir étudié à Oxford et à Cambridge et fait le tour d'Europe, il entra dans les ordres en 1713. Son attachement aux Stuarts, la part qu'il avait eue dans la rébellion de 1715, et sa qualité d'ancien secrétaire de l'évêque Atterbury, ainsi que son refus de reconnaître George Ier, le forcèrent de quitter l'Angleterre en 1722; car sa tête avait été mise au prix de 1,000 livres sterling. En France il s'occupa, sous le nom de Philips, de la réédition des œuvres de de Thou et de Rigalt. Plus tard il obtint, vers 1732, par l'entremise de la reine Caroline, la permission de rentrer en Angleterre. En 1744 il fut soumis à de nouvelles enquêtes, à propos de l'entreprise de Charles-Édouard; mais il fut relâché. L'*Histoire d'Angleterre*, qu'il élabora dans les derniers quinze ans de sa vie, est son chef-d'œuvre, malgré quelques singularités qui s'y sont glissées : c'est ainsi qu'il dit dans une note qu'en 1716 le prétendant guérissait des écrouelles. Cependant il avait gagné tous les souscripteurs qui n'étaient pas contents des succès de l'*Histoire* de Rapin Thoyras, trop favorable à la maison de Hanovre. Il mourut sans avoir achevé son travail. On a de lui : *the Irish Massacre set in clear liht*, 1714, inséré dans *Lord Somers tracts*, avec la réplique du Dr Chandler; — *Jacobi-Augusti Thuani Historiarum libri* CXXXVIII *et Nicolai Rigaltii de Rebus gallicis libri tres, translated in english by Thom. Carte, Wead, et Buckley*; Londres, 1733, 7 vol. gr. in-fol.; — *the History of the life of James Duke of Ormond, from his birth*, 1610, *to his death, in* 1688; Londres, 1735-1736, 3 vol. in-fol.; il en parut un abrégé en français, sous le titre : *Mémoires de la vie de milord duc d'Ormond, traduits de l'anglais*; la Haye, 1732, 2 vol. in-12; — *A general account of the necessary materials for a history of England*; Londres, 1738, in-8° : c'est le plan d'une grande histoire d'Angleterre; — *A collection of original letters and papers, concerning the affairs of England, from* 1641 *to* 1660; Londres, 1739, 2 vol. in-8°; — *An account of the court of Portugal of the reign of Peter II, or lettres of Robert Southwells, ambassador at Lisbon in* 1667, *with an History general of the revolutions of Portugal*; Londres, 1740, in-8° : cette édition des lettres de Southwell, un des prédécesseurs de Methuen, a été traduite et augmentée par l'abbé Desfontaines sous le titre : *Relation de la cour de Portugal sous don Pèdre II, à présent régnant*; Paris, 1742, 2 vol. in-12; — *Catalogue des nobles gascons, normands et français, conservé dans les archives de la Tour de Londres, tiré d'après celui du garde desdites archives*; publié par de Palmeuse, avec la préface de Bougainville; Londres (Paris), 1743, 2 vol. in-fol.; — *History of England*; Londres, in-fol., en 4 vol., dont le 1er parut en 1747, le 2e en 1750, le 3e en 1752, et le 4e après la mort de l'auteur, 1755. Les matériaux qui devaient servir à la continuation de cet ouvrage, de 1654 jusqu'en 1688, se trouvent depuis 1778 dans la bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Un peu avant cette année, Macpherson s'en était servi pour sa grande *Histoire de l'Angleterre* et le *Recueil de papiers d'États* qui lui font suite.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

CARTEAUX (*Jean-François*), général français, né en 1751 à Allevan, dans le Forez; mort en 1813. Il était fils d'un dragon du régiment de Thianges. Il fut élevé dans les garnisons, et suivit aux Invalides son père, blessé dans les guerres de Hanovre. Après avoir voyagé dans les diverses contrées de l'Europe pour se perfectionner dans l'étude de la peinture, qui occupa sa jeunesse, il revint à Paris à l'époque de la révolution, et se distingua à l'affaire du 10 août, comme officier de la cavalerie de la garde nationale parisienne. Nommé adjudant commandant à la suite de cette journée, il fut envoyé à l'armée des Alpes; puis promu au grade de général, et chargé de dissiper les Marseillais révoltés qui marchaient au secours des Lyonnais. Il s'avança contre eux, les battit, et entra dans leurs murs au mois d'août 1793. De là il s'avança sur Toulon, dont il commença le siége. Mais une pareille tâche était au-dessus de ses forces. Carteaux, révoqué, remit ses troupes à Dugommier, parut un moment aux armées d'Italie et des Alpes, fut ensuite arrêté par ordre du comité de salut public, et enfermé à la Conciergerie le 2 janvier

(1) Helvétius a rapporté, dans son livre *de l'Esprit*, un long passage des *Essais*, « plein, dit-il, de cette force « d'expression dont on ne croyait pas notre langue sus- « ceptible. »

1794. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il fut mis, l'année suivante, à la tête de l'un des corps de l'armée de l'Ouest. Destitué de nouveau au bout de quelques mois, il se plaignit vivement à la convention, lui rappela ses services, et la défendit en effet, avec intrépidité, au 13 vendémiaire. Il fut réintégré à la suite de cette journée, et employé jusqu'en 1801, où il devint l'un des administrateurs de la loterie. Après trois ans d'exercice, il fut nommé, en 1804, au commandement de la principauté de Piombino, revint en France en 1805, et reçut une pension de l'empereur, qui, encore officier d'artillerie, avait servi sous Carteaux à l'armée de Toulon.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Monit. univer*. — *Galerie hist. des Contemporains*. — Thiers, *Hist. de la Rév. française*.

CARTELETTI (*François-Sébastien*), poëte italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il est auteur d'un poëme *sur le martyre de sainte Cécile*, dont les nombreuses éditions sont moins dues au talent de l'auteur qu'au sujet qu'il avait choisi. La meilleure est celle de Rome, 1598, in-12.

Feller, *Dictionnaire historique*.

CARTELLIER (*Pierre*), sculpteur français, né à Paris le 2 décembre 1757, mort le 12 juin 1831. Il fut de bonne heure inspiré par le génie des arts; mais il eut à lutter une grande partie de sa vie contre les embarras d'une position sociale contraire à ce que réclame l'étude longue et difficile du dessin. Pendant longtemps il n'eut d'autres leçons que celles données, à l'école gratuite de dessin, aux enfants destinés à des professions industrielles. Ses parents, ayant fini par reconnaître en lui une vocation décidée pour la sculpture, firent abnégation de leur propre intérêt, et placèrent le jeune Cartellier chez Ch. Bridan, statuaire, et membre distingué de l'ancienne Académie. Cependant la mort prématurée de son père l'obligea de nouveau de se livrer à des travaux subalternes et obscurs, pour subvenir aux besoins de sa mère et aux siens. Ses études furent ralenties, et, dans trois concours pour le prix de Rome, il eut la douleur d'échouer.

Pendant la tourmente révolutionnaire qui bouleversa la France et fit suspendre tous les travaux d'arts, le ciseau de Cartellier obtint quelques encouragements : dans l'église de Sainte-Geneviève, transformée en Panthéon français, il décora deux des pendentifs de la coupole des figures de *la Force* et de *la Victoire*, qui disparurent plus tard, ainsi qu'un bas-relief représentant *la Nature appuyée sur la Liberté et l'Égalité*. On cite aussi avec éloge les deux figures en arrière-corps de la façade du midi du Luxembourg, représentant *la Vigilance* et *la Guerre*; la statue de *Vergniaud*, qui décorait le grand escalier de ce palais; celle d'Aristide, placée dans la salle des séances de la chambre des pairs. Aux ouvrages d'une époque plus heureuse pour Cartellier appartiennent sa charmante figure de *la Pudeur*, exécutée en marbre en 1808 pour la Malmaison, sur le modèle qu'il en avait exposé au salon de 1800; les statues de *Bonaparte consul*, de *Napoléon empereur*, de *Louis Bonaparte* en costume de grand connétable, de *Walhubert*, de *Montebello* à cheval. Son bas-relief de *la Gloire distribuant ses couronnes*, placé au-dessus de la principale porte du Louvre, cité avec tant de distinction dans le rapport sur les prix décennaux, mit le sceau à sa réputation. Parmi les autres ouvrages de Cartellier, nous ne pouvons passer sous silence le bas-relief de la *Capitulation d'Ulm*, à l'arc de triomphe du Carrousel; *Louis XIV*, statue équestre du frontispice de l'hôtel des Invalides; le *Louis XV* en bronze, sur la place de Reims, et sa *Minerve faisant naître l'olivier*, au château de Versailles.

Pour avoir été exécutés loin de l'Italie, les ouvrages de Cartellier n'en sont pas moins empreints du vrai sentiment de l'antique; et si quelques-uns n'ont pas toute la sévérité de style des chefs-d'œuvre grecs, ils ne le cèdent point à la plupart de ceux sortis du ciseau d'artistes qui, plus heureux que lui, ont pu recevoir, dans le pays des arts, toutes les inspirations qu'il fait naître. Cartellier était membre de l'Académie depuis 1810, et professeur à l'École royale des beaux-arts depuis 1816. [*Enc. des g. du m.*]

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Gabet, *Dict. des Artistes*. — Quatremère de Quincy, *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Cartellier*. — Émeric David, *Discours prononcé aux funérailles de Cartellier*. — *Livrets des Salons*.

CARTER (*Élisabeth*), femme poëte anglaise, née en 1717, morte à Londres, le 19 février 1806. Elle était versée dans la connaissance des langues anciennes et modernes. Ses premiers essais poétiques parurent dans le *Gentleman's Magazine*. L'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur est la traduction de tous les écrits d'Épictète, avec des notes; Londres, 1758, in-4°. Elle traduisit aussi les *Dialogues sur la Lumière*, par Algarotti, et fit paraître en 1662 un vol. in-8° de *poésies sur différents sujets*. On doit encore à Élisabeth Carter les numéros 64 et 100 du *Rambler*. Ses Mémoires ont été publiés à Londres en 1807.

Rose, *New Biographical Dictionary*. — Pennington, *Memoirs of the life of E. Carter*; Londres, 1807.

CARTERET (*Philip*), navigateur anglais, vivait en 1769. Dès le retour en Angleterre du commodore Byron (*voy.* ce nom), George III ordonna une nouvelle expédition dans le but de continuer l'exploration de l'hémisphère méridional. Le commandement en fut confié au capitaine Samuel Wallis, qui monta *le Delphin* (1); on lui adjoignit *le Swallow*, corvette de quatorze canons, et *le Prince-Frédéric*, flûte destinée à l'approvisionnement, sous les ordres du capitaine Philip Carteret. La flottille appareilla de Plymouth le 22 août 1766, relâcha à Madère, aux îles

(1) C'était le vaisseau qui venait de faire le tour du monde sous le commodore Byron.

du cap Vert, et entra dans le détroit de Magellan le 17 décembre. Arrivé au port de la Hambre, *le Prince-Frédéric* fut envoyé au port Egmont, dans les Malouines. *Le Delphin* et *le Swallow* furent retenus dans le détroit jusqu'au 11 avril 1767. Pendant ces quatre mois les Anglais, sans cesse menacés de naufrage, obligés à des manœuvres très-pénibles, de lutter contre les vents contraires, manquant souvent de bois et de vivres, souffrirent beaucoup. Lorsqu'on déboucha du détroit, un coup de vent sépara les deux bâtiments. *Le Swallow*, fort mauvais voilier, ne put aller de conserve avec *le Delphin*, qui s'éloigna dans le nord-ouest. Carteret, abandonné sur un navire délabré, manquant de tout, porta d'abord au nord et alla faire aiguade à l'île de Massa-Fuero (1); de là cinglant à l'ouest nord-ouest, à la suite d'une longue navigation, il découvrit, par 135° 41′ longitude ouest sur 25° 2′ latitude sud, une île entièrement isolée, qu'il appela *île Pitcairn*, du nom d'un de ses officiers. Deux autres îles, qu'il trouva le lendemain, reçurent le nom d'*îles Glocester*. Faisant ensuite route au nord-ouest, après une traversée que la disette et l'épuisement de son équipage rendaient chaque jour plus pénible, il relâcha aux îles Santa-Cruz, archipel que l'Espagnol don Alvarez de Mendana avait découvert en 1595. Dans l'ignorance de cette première découverte, Carteret signala ce groupe comme nouveau, sous le nom d'*îles de la reine Charlotte* (2). Attaqué plusieurs fois par les féroces habitants de ces parages, ce fut en combattant que Carteret put seulement se procurer un peu d'eau; encore en coûta-t-il la vie à plusieurs Anglais. Espérant trouver une relâche plus favorable, il continua à marcher au nord-ouest; le 20 août 1764, il découvrit, par 158° 28′ longitude est et 8° 50 latitude sud, deux îles faisant partie de l'archipel de Salomon, dont l'existence était alors problématique. Il appela ces îles *Gower* et *Carteret*. Elles sont tellement rapprochées des grandes Arsacides, que Carteret eût sans doute reconnu ces dernières si, moins pressé par les besoins de son équipage et le mauvais état de sa corvette, il eût pu se livrer à une navigation plus minutieuse. Il passa outre, laissant à un marin français, M. de Surville, l'honneur d'explorer ce vaste archipel, et de fixer la position à l'est de la Nouvelle-Guinée.

Poursuivant sa route vers le nord-ouest, Carteret, après avoir rencontré quelques îlots peu remarquables, arriva sur les côtes de la Nouvelle-Bretagne. On avait cru jusqu'alors, d'après Dampier, que la terre qui se prolonge au nord de la Nouvelle-Bretagne faisait partie de cette même île; mais Carteret, pénétrant dans la prétendue baie signalée par Dampier, s'aperçut qu'il était dans un vaste détroit séparant la Nouvelle-Bretagne en deux grandes îles. Il fit une reconnaissance exacte de ce détroit, qu'il nomma *canal de Saint-George*. Le nom de Nouvelle-Bretagne fut conservé à la terre du sud; celle au nord fut appelée *Nouvelle-Irlande*. Carteret mouilla près de cette dernière dans un port auquel on donna à juste titre le nom de ce navigateur. Les Anglais eurent encore là plusieurs combats à soutenir contre les naturels; le lieutenant du *Swallow* et plusieurs marins y furent blessés. Carteret, suivant sa route par l'ouest de la Nouvelle-Irlande, découvrit successivement le *Nouvel-Hanovre*, les îles *Portland* et celles de l'*Amirauté*, dont il prit possession au nom de l'Angleterre, bien qu'elles eussent été déjà reconnues par les Hollandais en 1656. Se dirigeant ensuite vers les Philippines, il signala encore au nord de la Nouvelle-Guinée plusieurs îlots et bas-fonds dangereux, dont il détermina la position; il entra ensuite dans les Moluques, dressa la carte de toute la côte occidentale de l'île de Célèbes, et prit terre à Macassar vers la fin de mars 1768, après avoir perdu presque tout son équipage, et lorsque son vaisseau ne pouvait plus tenir à la mer. Les Hollandais ne voulurent pas le recevoir à Jompandam, et le renvoyèrent à Bontain, consentant avec peine à ce qu'il prît des Maures pour remplacer les hommes qu'il avait perdus. Après deux mois de séjour à Célèbes, Carteret arriva le 3 juin à Batavia, et il caréna le navire; il en repartit le 15 septembre, relâcha au cap de Bonne-Espérance, d'où il appareilla le 6 janvier 1769, toucha le 31 janvier à l'Ascension, et reprit sa route le lendemain. Il fut accosté en mer, le 26 février, par M. de Bougainville, qui depuis plusieurs mois le suivait, en se rapprochant de lui chaque jour. — « J'offris, rapporte le célèbre navigateur français, à M. Carteret tous les services qu'on peut se rendre à la mer : il n'avait besoin de rien; mais sur ce qu'il me dit qu'on lui avait remis au Cap des lettres pour la France, j'envoyai les chercher à son bord. Il me fit présent d'une flèche qu'il avait eue dans une des îles rencontrées dans son voyage autour du monde, voyage qu'il fut bien loin de nous soupçonner d'avoir fait. Son navire était fort petit, marchait très-mal; et quand nous eûmes pris congé de lui, nous le laissâmes comme à l'ancre. » — Carteret arriva enfin à Spithead le 20 septembre 1790, après une traversée de trois ans moins deux jours. Jamais, avec si peu de moyens de réussite, aucun navigateur n'avait déployé tant de talent et de persévérance. Les résultats du voyage de Carteret furent très-importants surtout pour la géographie. ALFRED DE LACAZE.

(1) Une des deux îles Juan-Fernandez, sur la côte du Chili, rendue célèbre par le séjour d'Alexandre Selkirck, marin écossais, dont Daniel de Foë a retracé les aventures dans son *Robinson Crusoé*.

(2) Cet archipel est situé entre 8° 30′ latitude sud et 167° 40′ longitude est. Carteret changea leurs noms espagnols en noms anglais; les principales sont : Santa-Cruz ou Egmont, Vanikoro (lieu du naufrage de la Pérouse), Swallow, Duff, Ourry, Cherry, Mytre et Brawell.

Hawkesworth, *An Account of the Voyages undertaken by the order of his present majesty for making-discoveries on the Souther Hemisphere*, etc.; Londres, 1773, traduit en français par Suard. — *Relation du*

Voyage de Carteret, jointe au 1er volume de celle de Cook, traduite de l'anglais; Paris, 1774, 8 v. grand in-4°. — William Smith, *Voyages autour du monde*, I, 810. — Vantenac, *Histoire générale de la marine*, III, 880.

CARTHAEUSER (*Jean-Frédéric*), médecin allemand, né, le 29 septembre 1704, à Hayn (comté de Stolberg en Prusse); mort, le 22 juin 1777, à Francfort-sur-l'Oder. Il fit ses études d'abord à Iéna, ensuite à Halle, où il prit ses grades en 1731. En 1740, il fut nommé professeur de chimie, de pharmacie et de matière médicale à l'université de Francfort-sur-l'Oder, chaire à laquelle il vint ajouter bientôt celle d'anatomie et de botanique. Plus tard il devint professeur de pathologie et de thérapeutique, et il conserva ces chaires jusqu'à sa mort, avec le rectorat de la faculté. En 1755, il avait été élu membre de l'Académie de Mayence; et en 1758, de l'Académie de Berlin. Son principal mérite est d'avoir opéré une réforme salutaire dans la matière médicale, en soumettant les médicaments à de nouvelles expériences. On lui doit surtout un grand nombre d'analyses de plantes, et une connaissance plus exacte des matériaux qui entrent dans leur composition. C'est ainsi qu'il a examiné, à la fois en chimiste et en médecin, les baumes, les sels volatils naturels des plantes, les cristaux salins que fournit le suc des *geranium pellatum* et *acetosum*, celui que laissent déposer un grand nombre d'huiles volatiles, et qui est, la plupart du temps, du camphre; l'huile de cajeput, l'enduit mielleux dont les plantes se couvrent quelquefois, la liqueur sucrée des fleurs, le sucre, le camphre, la cire, le savon, l'amidon, les huiles inflammables, la graisse animale, les sels neutres, en particulier celui de Glauber, le pétrole, les oxydes de fer, etc. On a de lui: *Dissert. de asthmate sanguineo spasmodico*; Halle, 1731, in-4°; — *Diss. de reciproco atque mechanico sanguinis et fluidi nervei ad motum impulsu*; Halle, 1731, in-4°; — *Specimen amœnitatum naturæ et artis*; Halle, 1733, in-4°; — *Amœnitatum naturæ, sive historiæ naturalis pars prima generalior, oder der curiösen und nützlichen sowohl historisch als physikalischen Abhandlung aller Merkwürdigkeiten der Natur; erster Theil*; Halle, 1735, in-4°; — *Elementa chymiæ medicæ dogmatico-experimentalis, una cum synopsi materiæ medicæ selectionis*; Halle, 1736, in-8°; Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-8°, et 1766, in-8°; — *Tabulæ formularum præscriptioni inservientes, in usum tyronum*; Halle, 1740, 1748, in-8°; Francfort sur l'Oder, 1752 et 1766, in-8°; — *Programma de materia medico-rationali per experimenta spagirica promovenda*; Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°; — *Programma de prima ac vera morbi litteratorum origine*; Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°; — *Diss. de noxa et utilitate ebrietatis*; Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-8°; — *Dissertatio de refrigerantium differenti indole ac modo operandi*; Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°; — *Diss. de venenis*; ibid., 1741, in-4°; — *De necessaria consensus partium attentione practica*; ibid., 1741, in-4°; — *Rudimenta materiæ medicæ rationalis, experimentis, et observationibus physicis, chymicis atque medicis selectioribus superstructa, et celebrium medicorum ac chymicorum testimoniis hinc inde corroborata*; ibid., 1741, in-4°; — *Diss. de catharticis quibusdam selectioribus*; ibid., 1742, in-4°; — *De necessitate transpirationis cutaneæ*; 1742, in-4°; — *De erroribus practicis, ex falsa ætiologia promanantibus*; ibid., 1742, in-4°; — *De aere, aquis et locis Trajectinis ad Viadrum*; ibid., 1742, in-4°; — *De cinnabaris inertia medica*; ibid., 1743, in-4°; — *De perenni aeris subtilioris per corpus humanum circulo*; ibid., 1743, in-4°; — *De dulcificatione spirituum acidorum mineralium*; ibid., 1743, in-4°; — *Diss. qua problema, an bonus theoreticus bonus quoque sit practicus, in partem affirmativam resolvitur*; 1743, in-4°; — *Diss. de aquæ calcis vivæ usu interno*; 1743, in-4°; — *De mammuth Russorum*; 1744, in-4°; — *De pravo carnium muriaticarum nutrimento*; 1744, in-4°; — *De cataracta crystallina vera*; 1744, in-4°; — *De oleis empyreumaticis*; 1744, in-4°; — *De dyscrasia humorum scorbutico-purpurata Francofurti ad Wadram et in tractibus vicinis endemia*; 1744, in-4°; — *De superstitione circa curationes morborum magneticas et sympatheticas*; 1744, in-4°; — *Pharmacologia theoretico-practica rationi et experientiæ superstructa*; Berlin, 1745 et 1770, in-8°; Venise, 1756, in-4°, et Cologne, 1763, in-8°; — *Diss. de calore corporis naturali et præternaturali febrili*; Francfort-sur-l'Oder, 1745, in-4°; — *De cassia aromatica*; ibid., 1745, in-4°; — *De insigni camphoræ activitate medica*; ibid., 1745, in-4°; — *De cardialgia spuria*; ibid., 1745, in-4°; — *De eximia myrrhæ genuinæ virtute medica*; ibid., 1746, in-4°; — *De plethoræ imminutione critica per varias excretiones mucosas*; ibid., 1746, in-4°; — *De febre biliosa*; ibid., 1746, in-4°; — *De amplissimo nitri depurati usu medico*; ibid., 1747, in-4°; — *De salibus plantarum nativis, præsertim volatilibus*; ibid., 1747, in-4°; — *De subitanea habitus cutanei inflatione*; ibid., 1747, in-4°; — *De esculentis in genere*; ibid., 1747, in-4°; — *De recta motuum æstimatione in morbis*; ibid., 1747, in-4°; — *De phlebotomia apud plethoricos catharsi præmittenda*; ibid., 1747, in-4°; — *De ignobili nobilium quorumdam medicaminum indole atque virtute*; ibid., 1747, in-4°; — *De ciborum neglecta manducatione*; ibid., 1747, in-4°; — *Fundamenta materiæ medicæ rationalis tam generalis quam specialis*; Francfort-sur-l'Oder, 1749 et 1750, 2 vol. in-8°, et 2e édition, 1767, 2 vol. in-8°; Paris, 1752, 2 vol. in-12; 1769, 4 vol. in-12: cet ouvrage, qui est une

refonte des *Rudimenta mat. med.* de 1741, et qui a été traduit en français par Jean-Charles des Essars, Paris, 1755 et 1769, 4 vol. in-12, a fondé la réputation de Carthaeuser; — *De febribus intermittentibus epidemicis;* Francfort-sur-l'Oder, 1749, in-4°; — *De ligno nephritico, colubrino et semine santonico;* ibid., 1749, in-4°; — *De diversis obstructionum causis et remediis;* ibid., 1750, in-4°; — *De ischuria et dysuria;* ibid., 1750, in-4°; — *De salibus mediis;* ibid., 1751, in-4°; — *De acrimonia humorum;* ibid., 1752, in-4°; — *De marrubio albo et alchymia;* ibid., 1753, in-4°; — *De variis spasmorum causis et remediis;* ibid., 1753, in-4°; — *De passione nephritica;* ibid., 1753, in-4°; — *De diversissima dyspnœæ origine et curatione;* ibid., 1753, in-4°; — *De cortice caryophilloide Amboinensi;* ibid., 1753, in-4°; — *De læsa chylificatione;* ibid., 1753, in-4°; — *De læsa chymificatione;* ibid., 1753, in-4°; — *De carminantibus;* ibid., 1753, in-4°; — *De singultu;* ibid., 1754, in-4°; — *De oleo cajeput;* ibid., 1754, in-4°; — *De genericis quibusdam plantarum principiis hactenus neglectis;* ibid., 1754, in-4° et in-8°, et 1765, in-4°: ce travail remarquable fait suite à la *Matière médicale* de l'auteur, qui s'attache à faire connaître les principes qu'on peut retirer des plantes tels qu'ils y existent, et sans les décomposer ni dénaturer; — *De sale sodæ;* ibid., 1755, in-4°; — *De cardamindo;* ibid., 1755, in-4°; — *De præcipuis balsaminativis;* ibid., 1755, in-4°; — *De horripilatione idiopathica;* ibid., 1755, in-4°; — *De morbis capitis externi;* ibid., 1756, in-4°; — *De scorbuto;* ibid., 1756, in-4°; — *De chenopodio ambrosioide;* ibid., 1757, in-4°; — *De lumbagine pneumatica;* ibid., 1757, in-4°; — *Fundamenta pathologiæ et therapiæ;* ibid., 1758 et 1762, 2 vol. in-8°: c'est encore un des principaux ouvrages de Carthaeuser; — *De crocis martialibus;* ibid., 1759, in-4°; — *De radice saponaria;* ibid., 1760, in-4°; — *De saccharo;* ibid., 1761, in-4°; — *De branca ursina germanica;* ibid., 1761, in-4°; — *De lichene cinereo terrestri;* ibid., 1762, in-4°; — *De hydrophthalmia;* ibid., 1762, in-4°; — *De vitiosis formularum medicarum præscriptionibus, ex ignorantia chymica oriundis;* ibid., 1762, in-4°; — *De pinguedinibus animalium subdulcibus ac temperatis;* ibid., 1762, in-4°; — *De potioribus atoniæ causis et remediis;* ibid., 1762, in-4°; — *De morbis morborum remediis;* ibid., 1763, in-4°; — *De memorandis inebriantium et narcoticorum quorundam effectibus;* ibid., 1763, in-4°; — *Theses diætetice ad esculenta et potulenta spectantes;* ibid., 1763, in-4°; — *Theses ad physiologiam et partes reliquas spectantes;* ibid., 1763, in-4°; — *De chocolata, analepticorum principe;* ibid., 1763, in-4°; — *De naphta seu petroleo;* ibid., 1763, in-4°; — *De virulentis aeris putridi in corpus humanum effectibus;* ibid., 1763, in-4°; — *De viribus aquæ marinæ medicis;* ibid., 1763, in-4; — *De sale mirabili glauberiano nativo;* ibid., 1764, in-4°; — *De morbis potioribus ex præternaturali constitutione glandularum capitis, colli et thoracis nascentibus;* ibid., 1764, in-4°; — *De spasmis in genere;* ibid., 1764, in-4°; — *De simplicibus balsamicis et aromaticis;* ibid., 1764, in-4°; — *de morbis potioribus ex præternaturali constitutione glandularum abdominis oriundis;* ibid., 1764, in-4°; — *De incitamentis motuum naturalium internis;* ibid., 1764, in-4°; — *De incitamentis motuum naturalium externis;* ibid., 1764, in-4°; — *De radicibus esculentis in genere;* ibid., 1765, in-4°; — *De amylo;* ibid., 1767, in-4°; — *De morbis a sola interdum muci naturalis penuria oriundis;* ibid., 1767, in-4°; — *Diætheses de morbis endemiis;* ibid., 1768, in-4°; — *De fungo articulorum;* ibid., 1769, in-4°; — *De radice mungo;* ibid., 1769, in-4°; — *Libellus De morbis endemiis;* ibid., 1771, in-8°; — *De respiratione;* ibid., 1772; in-4°; — *Dissertationes physico-chemico-medicæ;* ibid., 1774, in-4°; — *De sale volatili oleoso solido in oleis ætheriis nonnunquam reperto;* ibid., 1774, in-4°; — *Dissertationes nonnullæ selectiores physico-chemicæ ac medicæ varii argumenti;* ibid., 1775, in-8°.

Éloy, *Dict. de la Méd.* — *Biographie médicale.*

CARTHAEUSER ou **CARTHEUSER** (*Frédéric-Auguste*), médecin allemand, fils du précédent, né à Halle en 1734, mort à Schierstein le 12 décembre 1796. Après avoir professé la minéralogie, la chimie et la botanique à Francfort-sur-l'Oder, il accepta une chaire d'histoire naturelle et de médecine à Giessen, et devint, en 1772, directeur du jardin botanique de cette ville. Ses principaux ouvrages sont : *Elementa mineralogiæ systematice disposita;* Francfort-sur-l'Oder, 1755, in-8°; — *Rudimenta oryctographiæ Viadrino-Francofurtanæ;* ibid., 1755, in-8°; — *Rudimenta hydrologiæ systematicæ;* ibid., 1758, in-8°; — *Vermischte Schriften aus der Naturwissenschaft, Chymie und Arzney lahrtheit* (Mélanges d'histoire naturelle, de chimie et de médecine); Leipzig et Magdebourg, 1759, in-8°; — *Mineralogische Abhandlungen* (Mémoires minéralogiques); Giessen, 1771-1773, in-8°. Carthaeuser est encore auteur de quelques pièces de poésie allemande, de quelques opuscules sur différents sujets d'histoire naturelle, et d'un grand nombre de mémoires insérés dans des recueils périodiques.

Charles-Guillaume CARTHAEUSER, son frère, et médecin comme lui, a laissé des *Réflexions sur la diète*, en allemand.

Biographie médicale.

CARTHAG (*saint*), dit *le Jeune*, et surnommé *Mochuda* ou *le Matinal*, mort le 14 mai 657. Il fonda en Irlande l'école la plus célèbre de

l'Europe au septième siècle, le monastère de Rathenin, où étaient réunis plus de huit cents moines. Obligé de fuir pour se soustraire aux persécutions d'un petit roi du pays, il se retira dans le Munster ou Mémonie. On regarde saint Carthag comme le premier évêque de Lismore, où il fonda encore un monastère, une cathédrale et une école.

Bonaventure Moron, *Vie de saint Carthag* en vers latins.

CARTHAGENA (*Jean* DE), théologien espagnol, mort à Naples en 1617. Il quitta l'ordre des Jésuites pour entrer dans celui des Mineurs Observantins, et fut professeur de théologie à Salamanque, puis à Rome. « Jamais homme, dit Bayle, ne fut plus dévoué que lui aux intérêts de la cour de Rome, et n'outra davantage les droits des papes. C'est ce qui paraît par les ouvrages qu'il publia sur les démêlés de Paul V avec la république de Venise. » Au rapport du même critique, Carthagena faisait aussi des suppositions excessives touchant les grâces de Dieu sur quelques saints. C'est ainsi qu'il a prétendu que saint Joseph et plusieurs autres ont été sanctifiés avant de naître. On a de lui : *Pro ecclesiastica libertate et potestate tuenda adversus injustas Venetorum leges*; Rome, 1607, in-4°; — *Propugnaculum catholicum de jure belli romani pontificis adversus Ecclesiæ jura violantes*; ibid., 1609, in-8°; — *Homiliæ catholicæ in universa christianæ religionis arcana*; ibid., 1609; Paris, 1616, in-fol.; — *Homiliæ catholicæ de sacris arcanis Deiparæ Mariæ et Josephi*; Cologne, 1613-1618, 2 vol. in-fol.; Paris, 1614 et 1615, 4 vol. in-fol.; — *Praxis orationis mentalis*; Venise et Cologne, 1618, in-12.

Alegambe, *Biblioth. Scriptor. Societatis Jesu*. — Antonio, *Bibl. hisp. nova*. — Bayle, *Dict. hist.* — Wadding, *Scriptores ordinis Minorum*.

***CARTHALON**, magistrat carthaginois, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle avant J.-C. Il fut un des chefs du parti populaire à la fin de la seconde guerre punique. Selon Appien, il était boétarque quand il battit dans une escarmouche les soldats de Masinissa, qui avaient fait une incursion sur le territoire carthaginois. Ce commencement d'hostilités et d'autres actes qui suivirent motivèrent l'intervention des Romains. Naturellement ceux-ci poussèrent à la guerre, qui éclata bientôt. Lorsque ensuite les Romains firent des préparatifs pour la troisième guerre punique, les Carthaginois essayèrent d'abord de la prévenir en sacrifiant les auteurs de la rupture avec Masinissa, et Carthalon fut mis à mort.

Appien, *de Bello Punico*, 68, 74.

CARTHALON, général carthaginois durant la première guerre punique, vivait en l'an 249 avant J.-C. Il fut chargé à cette époque par son collègue Adherbal de brûler la flotte romaine, à l'ancre à Lilybée. Pendant qu'il était occupé à s'acquitter de cette mission, Himilcon, qui s'aperçut des efforts de l'armée de terre des Romains pour dégager la flotte, envoya ses mercenaires contre la première de ces deux armées, pendant que Carthalon tâchait d'amener l'ennemi à une bataille. Cette tentative fut repoussée avec perte, et Carthalon dut se borner à surveiller la flotte, qui s'éloignait de la côte. Vers la même époque, le consul L. Junius Pullus, revenant de Syracuse et ignorant tout ce qui venait de se passer, ordonna à sa flotte de faire voile vers Lilybée. Aussitôt Carthalon s'avança pour empêcher Pullus d'opérer sa jonction avec la première flotte. L. Junius Pullus jeta alors l'ancre à un endroit escarpé et presque inabordable, où Carthalon se garda bien de tenter une attaque; seulement il se plaça de manière à empêcher le rapprochement des deux flottes ennemies. Une tempête amena un résultat imprévu : elle détruisit la flotte romaine, pendant que les Carthaginois, meilleurs voiliers, avaient réussi à se mettre à l'abri de tout sinistre.

Polybe, I, 53, 54.

CARTHALON, général carthaginois, vivait en l'an 208 avant J.-C. Il commandait la cavalerie dans l'armée d'Annibal. En 217, il combattit contre L. Hostilius Mancinus, dans le voisinage de Casilinum, et le mit en fuite. Ce Carthalon est le même sans doute qui fut envoyé à Rome par Annibal après la bataille de Cannes, en 216 avant l'ère chrétienne, pour traiter de la paix et du rachat de dix prisonniers romains. Comme il approchait de Rome, il fut prié par un licteur de ne pas passer outre, et de vider le territoire de la république avant le coucher du soleil. Carthalon commandait la garnison carthaginoise de Tarente lorsque les Romains reprirent cette place en l'an 208. Il mit alors bas les armes, et fut tué par un soldat romain au moment où il allait demander la vie au consul.

T.-Live, XXII, 15, 58; XXVII, 16. — Appien, *de Bello Annib.* — Dion Cassius, *Frag.* (Éd. Reimar).

***CARTHENY** (*Jean* DE), religieux de l'ordre des Carmes, vivait au treizième siècle; il a échappé à l'oubli, grâce à la peine qu'il prit de composer un roman de spiritualité, intitulé *le Voyage du chevalier errant*, imprimé à Anvers en 1557, et plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage, traduit en anglais (Londres, 1581) et en d'autres langues, paraît avoir été fort goûté d'un public nombreux. Les bibliographes en ont à peine parlé; il présente un curieux échantillon du genre des idées qui avaient alors le plus de vogue. Le chevalier errant veut aller courir les aventures; dame *Folie*, sa gouvernante, l'accompagne; il rencontre dame *Volupté*, qui le mène au palais de *Félicité mondaine*; il y mène d'abord joyeuse vie, mais soudain le palais disparaît, et le chevalier se trouve plongé dans la boue; *Grâce-de-Dieu* l'en retire, et lui montre l'enfer. Un vénérable ermite, *Jugement*, lui fait entendre un sermon; il se rend au palais de *Vertu*; *Foi*, du haut d'une tour, lui montre le palais du ciel, et il revient chez lui accompagné

de dame *Persévérance*, qui ne doit plus le quitter. Ces pieuses allégories, dont le *Roman de la Rose* offre un modèle célèbre, et qui paraissent aujourd'hui bien insipides, ne rencontraient alors que des admirateurs. G. B.

Retrospective Review, 1820, t. I, p. 230-288.

CARTIER (*Jacques*), célèbre navigateur français, naquit à Saint-Malo le 31 décembre 1494, l'année même où Christophe Colomb découvrit la Jamaïque. Ses premières années, comme celles des enfants de Saint-Malo, se passèrent sur la mer; et déjà il avait fait quelques voyages à Terre-Neuve lorsque animé du désir de marcher sur les traces de Vasco de Gama, Améric Vespuce, Cabral, Fernand Cortez, Magellan, il se présenta à Philippe de Chabot, amiral de France, et lui proposa d'aller explorer les terres de l'Amérique septentrionale, désignées alors sous le nom de *Terres Neuves*, nom qui n'était pas encore donné exclusivement à la grande île située à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. François Ier, accueillant avec empressement les projets de Cartier, le chargea de les exécuter. Muni de ses instructions, l'intrépide marin partit de Saint-Malo le 20 avril 1534, avec deux bâtiments de soixante tonneaux et soixante et un hommes d'équipage chacun, « faisant route à l'ouest, en tirant un peu vers le nord. » L'expédition fut si favorisée par les vents, que, le 10 mai, elle atterrit sur la côte orientale de Terre-Neuve, à peu près à l'endroit où le Florentin Verazzani en avait abandonné, dix ans auparavant, la reconnaissance tentée pour le compte de la France. Remontant au nord, Cartier entra dans le détroit de Belle-Isle, qu'il appela *golfe des Châteaux*. Il en longea la côte nord, ou celle de Labrador; y trouva plusieurs beaux ports, relâcha dans quelques-uns, et prit même possession, en y plantant une croix, de l'un d'eux, auquel il donna le nom de *port Saint-Servain*, aujourd'hui *Rock-Bay*. Dès qu'il s'aperçut que ce prétendu golfe s'élargissait à mesure que ses bâtiments s'avançaient à l'ouest, et qu'il allait bientôt perdre de vue les côtes méridionales, il s'éloigna des terres de Labrador, fit route au sud, et vint atterrir sur le *cap Double*, aujourd'hui *pointe Riche*. Sa route lui fit ensuite prolonger la côte occidentale de Terre-Neuve, et le conduisit tout près de l'extrémité sud-ouest de cette île, presque à l'ouverture du large passage qui donne accès dans le golfe Saint-Laurent, entre le cap *Ray* et le cap *Breton*. Le mauvais temps, qui l'obligea de s'écarter de la côte avant d'y arriver, le porta en vue de quelques îles peu éloignées de ce passage, dont il ne fit alors que soupçonner l'existence, mais qu'il devait découvrir à la fin de sa seconde campagne. Il fit ensuite route à l'ouest, et vit le groupe des îles de la Madeleine; il se détourna pour les visiter; mais, croyant qu'elles tenaient au continent, il continua de se diriger à l'ouest, et rencontra la côte occidentale du golfe Saint-Laurent, qu'il visita soigneusement, dans l'espoir d'y trouver un passage. Ayant mouillé, le 30 juin, dans le fleuve *des Barques*, aujourd'hui la rivière *de Miramichi*, il se rendit dans un petit port qu'il nomma *Saint-Martin*; et ce fut pendant le séjour qu'il y fit du 4 au 12 juillet, qu'il alla explorer la baie *des Chaleurs*. Lorsqu'il se fut assuré qu'il n'y avait pas d'ouverture, il remit à la voile. Il vint ensuite mouiller dans la baie de Gaspé, située très-près de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, et il la prit pour l'entrée d'une rivière. Dans les fréquents rapports qu'il eut avec les naturels du pays, il sut leur inspirer une telle confiance, qu'un de leurs chefs consentit à lui laisser emmener deux de ses fils, à la condition qu'il les lui ramènerait l'année suivante.

Cette analyse du *Journal de Cartier* permet de suivre facilement ce navigateur dans cette première partie de son voyage : le *Pilote de Terre-Neuve*, publié par le dépôt général de la marine, a consacré l'authenticité des découvertes du célèbre Malouin en inscrivant les noms qu'il leur avait donnés au-dessous de ceux qui sont actuellement en usage. Cartier n'a pas été aussi clair dans sa description de la route qu'il suivit en revenant de la baie de Gaspé, où, en signe de prise de possession des vastes contrées qu'il avait explorées, il planta dans le lieu le plus apparent, et en présence des sauvages, une croix de bois, au milieu de laquelle il plaça un écusson fleurdelisé, et surmonté de cette inscription : *Vive le roi de France!* On tient néanmoins pour certain que, prenant pour un golfe le canal du fleuve Saint-Laurent, situé entre la rive droite du fleuve et l'île d'Anticosti, il en traversa l'ouverture, et chercha ensuite à pénétrer par le canal qui passe au nord de la même île. On est fondé à croire qu'il s'avança jusqu'à la pointe occidentale, où il vit le canal s'élargir, et où il éprouva des courants violents qui durent lui indiquer que c'était l'embouchure d'une très-grande rivière. Voyant la mauvaise saison s'approcher, et craignant d'être retenu tout l'hiver dans ces contrées, il revint sur ses pas, franchit une seconde fois le détroit de Belle-Isle, et fit route pour Saint-Malo, où il arriva le 5 septembre 1534. Sur le récit que Cartier fit de son voyage, le roi ordonna d'armer et d'équiper pour quinze mois trois navires, dont il lui conféra le commandement par une commission datée du 15 octobre 1534. Cette fois, il joignit au titre de *capitaine* celui de *pilote du roi*. Son armement étant entièrement terminé à la mi-mai 1535, il réunit ses équipages le 16 mai, jour de la Pentecôte, dans la cathédrale de Saint-Malo; et à l'issue de la messe, l'évêque François Bohier, revêtu de ses ornements pontificaux, leur donna sa bénédiction.

On mit à la voile le 19, par un beau temps. Cartier montait *la Grande-Hermine*, navire de cent vingt tonneaux, qui avait pour *maistre* Thomas Fromont; à son bord étaient plusieurs jeunes gens de distinction qui avaient voulu s'associer, comme volontaires, à ses aventures. *La*

Petite-Hermine, de soixante tonneaux, qui était commandée par Marc ou Macé Jallobert, et qui avait pour *maistre* Guillaume le Marié, était son second navire; le troisième, le galion *l'Émérillon*, était destiné à l'exploration des endroits où il n'y aurait pas assez d'eau pour les deux autres. Les vents, devenus contraires dès le moment du départ, les séparèrent, et ils ne purent se rejoindre que le 26 juillet au havre de *Blanc-Sablon*, dans le détroit de Belle-Isle, indiqué comme lieu de rendez-vous en cas de séparation, et où *la Grande-Hermine* était arrivée le 15 du même mois. Le 31 juillet, les navires donnèrent dans le fleuve Saint-Laurent, et eurent connaissance du cap Triennol, aujourd'hui *Mont-Joli*. Le lendemain, Cartier, contraint par un gros temps de se réfugier dans le port *Saint-Nicolas*, y planta une croix de bois pour *merche* (marque), en sortit le 7; et entré le 10 août, jour de la Saint-Laurent, dans une fort belle et grande baie pleine d'îles, il la nomma *Saint-Laurent*, aujourd'hui *Saint-Jean*, sur la côte sud de Labrador. Après s'être approché, le 15, de l'île d'Anticosti, qu'il nomma île *de l'Assomption*, il remonta le fleuve, entra, le 1er septembre, dans la rivière de Saguenay, dont il ne fit que reconnaître l'embouchure; et, continuant ses explorations, il mouilla le 14, par deux à trois brasses de fond, dans une rivière située à douze lieues de Québec, à laquelle il donna non pas le nom de *Jacques Cartier*, comme l'ont dit quelques écrivains, mais celui de *Sainte-Croix*, parce qu'il y arriva le jour de cette fête. Le lendemain, il reçut la visite d'un chef du pays, nommé Donnacona, avec lequel il put s'aboucher par l'intermédiaire des deux sauvages embarqués l'année précédente dans la baie de Gaspé, et qui, en France comme dans les deux traversées, avaient appris un peu de français; puis il fit entrer ses deux grands navires dans la rivière, après avoir fait planter des balises pour les mettre en sûreté. Parti le 19 de la baie avec *l'Émérillon*, pour aller à la découverte du village d'Hochelaga, sur les ruines duquel a été bâtie depuis la ville de Montréal, à plus de cent cinquante lieues marines de l'embouchure du fleuve, il arriva, le 29, à l'extrémité du lac Saint-Pierre, où il fut arrêté par une barre qui traversait le canal dans lequel il devait passer. Il arma alors ses chaloupes, sur lesquelles s'embarquèrent trois de ses volontaires; et, arrivé le 2 octobre à Hochelaga, il visita, le même jour, la montagne au pied de laquelle était placé le village qu'il nomma *Mont-Royal* (Montréal). Convaincu que ce lieu était plus propice que tout autre à la fondation d'un établissement, il quitta Hochelaga le 5 octobre; et il était de retour le 11 à Sainte-Croix, que les équipages de *la Grande* et de *la Petite-Hermine* avaient bien fortifié pendant son absence, et où il hiverna. La rigueur et la prolongation de l'hiver, le manque de vivres frais, bien que les naturels lui en apportassent quelquefois, lui firent perdre en peu de temps vingt-cinq hommes de ses équipages. Le scorbut sévit avec une telle force sur les autres, que, des cent dix hommes qui lui restaient au mois de février 1536, il n'y en avait pas dix qui ne fussent atteints de ce redoutable fléau. Tous y auraient vraisemblablement succombé, si un moyen inespéré de guérison ne leur avait été fourni par un sauvage qui, les ayant quittés quelque temps auparavant les jambes enflées et dans un état effrayant, revint se présenter à eux très-bien portant. Il attribuait sa guérison à l'usage qu'il avait fait en infusion des feuilles et de l'écorce d'un arbre que les naturels appelaient *Anneda*, et qui n'était autre que l'épinette blanche. Cartier en fit abattre un qu'il employa au traitement de ses équipages. Dès qu'ils furent suffisamment rétablis, il fit ses dispositions de départ. Les pertes qu'il avait faites en hommes l'ayant déterminé à abandonner *la Petite-Hermine*, il en retira, le 21 avril, tout ce qui pouvait lui servir à bord de *la Grande-Hermine* et de *l'Émérillon*, et ne laissa que la carcasse du navire abandonné, carcasse qui a été retrouvée en 1848, ensevelie dans un lit de vase (*Annales de la Société historique de Québec*, 1848).

Le 3 mai, autre jour de fête de la Sainte-Croix, le capitaine fit planter une croix avec les armes de France et ces mots : *Franciscus primus, Dei gratia Francorum rex, regnat.* Enfin, il partit le 6 mai avec ses deux bâtiments, emmenant Donnacona et neuf autres chefs, dont il s'était emparé à l'aide d'un stratagème; parmi eux se trouvaient deux chefs nommés Taiguragny et Domagaya. C'était, il faut en convenir, mal payer l'hospitalité qu'il avait reçue dans le pays. Cette ingratitude ne peut s'expliquer que par la nécessité de renforcer les équipages affaiblis de *la Grande-Hermine* et de *l'Émérillon*, ou par le désir qu'aurait eu Cartier d'enlever aux naturels des chefs capables de contrarier ultérieurement les projets des Français, à moins qu'on admette avec M. Cunat que le navigateur malouin eut pour but, en enlevant les chefs sauvages, de les habituer à nos usages et de les amener à embrasser le christianisme, afin d'introduire, avec leur secours, la civilisation dans ces vastes contrées. Quelques historiens, ont essayé de contester ce fait; mais il est parfaitement prouvé par le baptême de trois de ces chefs, qui eut lieu à Saint-Malo le 25 mars 1538, et à l'un desquels Cartier servit de parrain.

Cartier fit route, à son retour, par le canal qui est au sud de l'île d'Anticosti, et qu'il avait pris en 1534 pour un golfe. Il vint ensuite chercher le passage qu'il avait supposé, à la même époque, devoir exister au sud de Terre-Neuve; il le trouva, et compléta, par cette dernière découverte, celle du fleuve Saint-Laurent. Ses bâtiments arrivèrent à Saint-Malo le 16 juillet 1536. Les rapports de Cartier, confirmés par le

témoignage de Donnacona, décidèrent François I[er] à fonder un établissement dans les pays qu'il venait de découvrir, et auxquels il avait donné ou du moins étendu le nom de *Nouvelle-France*. Celui qui contribua le plus à vaincre les longues résistances que ce projet rencontra à la cour fut François de la Roque, seigneur de Roberval, gentilhomme picard, que le roi, par ses lettres patentes du 15 janvier 1540, nomma vice-roi et lieutenant général en Canada, Hochelaga, Terre-Neuve, Belle-Isle, Saguenay, Carpunt, Labrador, etc. Cartier fut chargé, avec le titre de capitaine général et maître pilote des vaisseaux du roi, du commandement des cinq navires destinés à l'expédition projetée; mais comme on ne put rassembler assez promptement à Saint-Malo l'artillerie et les munitions nécessaires, Roberval, en attendant leur embarquement sur deux autres navires qu'il équipa lui-même, pressa Cartier de partir. Ce dernier mit à la voile le 23 mai 1541 (*Archives de Saint-Malo*); et, après avoir essuyé plusieurs tempêtes qui l'obligèrent à relâcher dans le havre de *Carpunt*, les deux navires sous ses ordres y furent rejoints par les trois que Roberval avait armés, mais qu'il n'accompagnait pas. Enfin, après trois mois d'une traversée pénible, Cartier arriva, le 23 août, au havre de Sainte-Croix. Étant allé visiter un havre et une petite rivière à quatre lieues *plus oultre*, aujourd'hui la *Rivière Rouge*, et l'ayant trouvée plus commode, il y conduisit trois de ses navires. Les deux autres demeurèrent au milieu du fleuve, et débarquèrent leur cargaison depuis le 27 août jusqu'au 2 septembre, qu'ils firent voile pour retourner à Saint-Malo. Cartier, après avoir renvoyé ces deux navires, ainsi qu'il en avait eu l'ordre du roi, et avoir commencé la construction d'un fort dans le lieu qu'il nomma Charles-Bourg-Royal, se détermina, après délibération avec le vicomte de Beaupré et d'autres gentilshommes, maîtres et pilotes, à faire un voyage avec deux barques à Hochelaga, « pour y voir et comprendre la façon des saults « d'eau (courants) qu'il y a à passer pour aller « au Saguenay, afin de se disposer pour le prin- « temps à passer outre. » En effet, Cartier et ses gens arrivèrent au premier sault (courant de Sainte-Marie), mirent à terre, et se rendirent au second sault (rapides de Lachine). Mais ayant appris que le troisième sault (Saint-Louis) était éloigné de plus de deux lieues, il revint à Hochelaga. A la fin du mois de mai 1542, Roberval n'ayant ni paru ni donné de ses nouvelles, et les vivres commençant à manquer, les hommes murmuraient. Cartier, craignant en outre de ne pouvoir résister aux sauvages, qui se montraient plus exigeants, mit à la voile pour la France, et se croisa dans le havre Saint-Jean avec Roberval, qui le sollicita, lui ordonna même de revenir avec lui au Canada. Cartier ne tint aucun compte de ces injonctions, et, poursuivant sa route, il arriva heureusement à Saint-Malo, où, le 21 octobre 1542, il tenait sur les fonts baptismaux la fille du lieutenant gouverneur de la ville.

Quoiqu'on ait écrit que Cartier fit au Canada un nouveau voyage qui dura huit mois, et qu'il fut ramené en France par Roberval, il semble plus certain qu'il ne reprit plus la mer, et qu'il n'eut avec le vice-roi d'autres rapports que ceux suscités par le procès auquel donna lieu l'accusation portée par ce dernier au sujet de l'emploi des sommes données sur l'épargne royale pour les frais de l'expédition de 1541. Les commissaires de l'amirauté, qui, à la demande de l'accusé, examinèrent sa gestion, déclarèrent, le 21 juin 1544, que, loin d'avoir malversé, il avait consacré à l'armement une partie de ses ressources personnelles, et ils lui donnèrent gain de cause sur tous les points du débat. Depuis son retour à Saint-Malo jusqu'à l'année 1552, où l'on perd sa trace, Cartier vécut, soit à Saint-Malo, soit au village de *Limoilon*, dont il prenait le titre de seigneur en vertu des lettres de noblesse que lui avait conférées François I[er], et où il avait fait bâtir une jolie maison de campagne qu'on désigne encore sous le nom de *Les Portes-Cartier*.

Le récit des découvertes de Jacques Cartier est spécialement consigné dans les ouvrages suivants : *Brief récit et succincte narration de la navigation faicte, ès îles de Canada, Hochelage et Saguenay et aultres, et particulièrement des mœurs, langages et cérémonies d'habitans d'icelle* (*anonyme*); Paris, Ponce Raffet, 1545, petit in-8°; édition originale et très-rare de cette relation; — *Discours du voyage de Jacques Cartier aux terres neufves de Canada, Norimbergue, Hochelage, Labrador et pays adjacens, dites Nouvelle-France*, en 1534; Rouen, Raph. du Petit-Val, 1598, petit in-8°. L'éditeur de ce discours n'ayant pu se procurer le texte original français publié en 1545, l'a traduit, dit-il, d'une langue étrangère, probablement de la version italienne qui fait partie de la collection Ramusio. M. Ternaux donne à ce volume la date de 1595. Le journal des deux premiers voyages de Cartier se trouve encore dans le tome III de la collection italienne de Ramusio, Venise, 1565, in-fol., et dans l'*Histoire de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot. Le soin qu'a pris ce dernier éditeur de toujours faire parler Cartier à la troisième personne a donné lieu de douter que ce navigateur ait lui-même écrit son journal. On trouve dans sa relation quelques endroits obscurs. Toutefois elle renferme des observations utiles, et, bien que l'auteur ait usé du droit que se sont arrogé les voyageurs d'associer le merveilleux à la vérité, elle conserve toujours de l'intérêt aux yeux des marins, soit à cause de la gloire qu'a eue Cartier de faire les découvertes qui y sont mentionnées, soit parce que sa navigation, conçue sur un très-beau plan, a été exécutée avec courage, persévérance, habileté et succès. On peut voir le précis de son

troisième voyage dans le 3e volume de la collection de Hackluyt; 1600, in-fol. P. LEVOT.

Archives de la marine et de la ville de Saint-Malo. — M. Cunat, *Histoire inédite de Saint-Malo* et ses annotations à l'article *Cartier* de la *Biographie bretonne.* — *Voyages de découvertes au Canada, entre les années 1534 et 1542*, par Jacques Cartier, le sieur de Roberval, Jean-Alphonse de Xaintonge, etc., réimprimés sur d'anciennes relations, et publiés sous la direction de la Société historique et littéraire de Québec; Québec (William Cowan), 1843. — M. Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France.*

CARTIER (*Gall*), théologien et canoniste allemand, de l'ordre des Bénédictins, qui vivait encore en 1754. Il fut sous-prieur d'Ettenheim dans le Brisgau, ensuite professeur de théologie et consulteur de la congrégation de l'index. On a de lui : *Tractatus de auctoritate et infallibilitate summorum pontificum, auctore Matth. Petit-Didier, latinitate donatus*, etc.; Augsbourg, 1727, in-8°; — *Tractatus theologicus de S. Scriptura;* ibid., 1736, in-8°; — *Auctoritas et infallibilitas summorum pontificum in fidei et morum quæstionibus definiendis stabilita;* Augsbourg, 1738, in-4°, contre Bén. Bossuet et Henr. Tournely. Il a aussi composé une *Theologia universalis*, in-4°, gros vol., mais qui n'était pas encore imprimé en 1754.

Ziegelbauer, *Historia litteraria ordinis S. Benedicti.*

CARTIER (*Louis-Vincent*), médecin français, né en 1768 à Saint-Laurent-de-Mûre, en Dauphiné; mort à Lyon le 13 janvier 1839. Il était interne à l'hôtel-Dieu de Lyon, lorsque cette ville fut prise par les armées de la république. Obligé de fuir pour se soustraire à l'échafaud, il fut attaché comme chirurgien à un régiment de l'armée des Alpes. De retour à Lyon, il fut nommé chirurgien aide-major, puis chirurgien de l'hôpital, où il fit des cours d'anatomie, que suivit l'illustre Bichat. La vie de Cartier fut entièrement consacrée à la pratique de la médecine. On a de lui : *Précis d'observations de chirurgie faites à l'hôtel-Dieu de Lyon ;* Lyon, 1802, in-8°; — *Discours sur l'esprit qui doit diriger le manuel des opérations de chirurgie;* ibid., 1804, in-8°; — *Médecine interne appliquée aux opérations chirurgicales;* ibid., 1807, in-8°; — *Éloge de Marc-Antoine Petit;* ibid., 1811, in-8°; — *Remarques sur le traitement des fièvres muqueuses à caractères ataxiques;* ibid., 1822, in-8°.

De Montherot, *Éloge de Cartier;* Lyon, 1839, in-8°. — Quérard, *France littéraire.*

CARTIGNY (*Jean*), théologien flamand, de l'ordre des Carmes, né vers 1520, mort à Cambrai en 1580. Il fut professeur de théologie à Bruxelles dans le couvent de son ordre, dont il devint prieur. En 1564, il était à Rome délégué de sa province au chapitre général. Il est auteur d'un roman intitulé *le Voyage du chevalier errant;* Anvers, 1557, in-8°: c'est le même ouvrage que *le Chevalier errant égaré dans la forêt des vanités mondaines, dont si noblement il fut remis et redressé au droit chemin qui mène au salut éternel;* Anvers, 1595, in-12. On a encore de lui des *Commentaires sur l'Écriture sainte*, et un *Traité des quatre fins de l'homme;* Anvers, 1558, 1573, in-16.

Lenglet-Dufresnoy, *Biblioth. des Romans.* — Sainte-Palaye, *Mémoires de l'ancienne chevalerie.* — *L'Esprit des journaux*, juin 1781, p. 256. — La Croix du Maine, *Biblioth. française.* — De Villiers, *Biblioth. Carmelitarum*, t. I, p. 809.

***CARTILIUS**, jurisconsulte romain, vivait dans la première moitié du premier siècle. Il est fait mention de lui dans le Digeste, où son avis sur une question controversée est cité par Proculus. C'est encore sur lui que s'appuie Ulpien dans un autre passage. On ne doit pas le confondre avec un autre jurisconsulte appelé Catilius, et contemporain de Trajan.

Digeste, XXVIII, tit. V; ibid., XIII.

CARTISMANDUA ou **CARTIMANDUA**, reine des Brigantes, dans la Grande-Bretagne, vivait sous l'empire de Claude, vers l'an 50 de J.-C. Elle embrassa le parti des Romains, leur livra son propre gendre le brave Caractacus, quitta Vénusius, son mari, contre lequel elle appela les armées romaines, et s'abandonna à de criminelles amours. Vénusius, ayant levé des troupes, força l'infidèle princesse à chercher un asile dans le camp des Romains. Ceux-ci mirent fin à la querelle en prenant possession du territoire des Brigantes.

Tacite, *Ann.*, XII, 36, 40; *Hist.*, III, 45.

***CARTOLI** (*Eustache*), poëte italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Sonetti diversi;* Florence, 1730, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CARTOUCHE (*Louis-Dominique*), né à Paris vers 1693, mort le 28 novembre 1721, a eu le triste avantage de léguer son nom à la postérité comme celui du voleur le plus habile des temps modernes. Né d'une famille parisienne d'artisans qui jouissaient d'une honnête aisance, il fut dès son enfance chassé pour des larcins reconnus, d'abord du collége où on l'avait placé, puis de la maison paternelle, où l'on avait espéré en vain réformer ses penchants vicieux. Livré alors à lui-même, ce jeune homme alla trouver une bande de voleurs qui exploitait la Normandie. Son audace, ses ruses, sa force prodigieuse et son adresse le firent bientôt admirer de ses complices, qui le choisirent pour leur chef. Mais déjà Cartouche ne trouvait plus la province digne de ses talents, et ce fut dans la capitale qu'il vint les exercer. Il y forma une troupe de bandits très-nombreuse, et qui fut sous peu de temps très-redoutée. Il lui avait donné des règlements qui assuraient au chef un pouvoir despotique, et lui conféraient sur chacun de ses subordonnés le droit de vie et de mort. Toutefois Cartouche, dont l'âme n'était point naturellement féroce, répandait rarement le sang, soit des siens, soit de ceux qu'il dévalisait. Ses vols multipliés n'en inspirèrent pas moins une terreur profonde aux bourgeois de Paris, assez mal protégés par la

police de ce temps. Quoiqu'une forte récompense eût été promise à celui qui le livrerait à la justice, il sut se dérober longtemps à toutes les recherches. Arrêté enfin dans un cabaret de la Courtille, il parvint à s'évader des prisons du Châtelet en perçant un mur qui communiquait à la cave d'une maison voisine; mais, aperçu par un des habitants qui donna l'alarme, il y fut repris sur-le-champ, et placé dans un cachot mieux surveillé. Le procès de ce bandit fameux dura plusieurs mois, et excita vivement la curiosité publique. Condamné à être rompu vif, il subit le supplice préparatoire de la question sans rien avouer; mais cette force morale l'abandonna aux derniers moments, et, quelques instants avant son exécution en place de Grève, il fit l'aveu de tous ses crimes.

Une circonstance singulière, et même unique dans les annales de la justice criminelle, signala le jour de sa mort. Le poëte-comédien Legrand, qui, comme beaucoup d'auteurs de notre temps, était à l'affût de toutes les circonstances qui pouvaient offrir le prétexte d'un ouvrage dramatique, avait composé pendant la durée du procès une comédie en 3 actes, intitulée *Cartouche*. L'autorité la laissa représenter, pour la première fois, le jour même où ce malheureux expirait dans les tortures; inconvenance bien digne du gouvernement de la régence. Quatre ans après, un autre comédien-auteur, Grandval, publia un poëme ayant pour titre : *Cartouche*, ou *le Vice puni*, espèce de parodie des plus beaux passages de la *Henriade*, auquel le souvenir encore récent du *héros* procura un certain succès. Ces ouvrages sont oubliés aujourd'hui; mais le nom de l'homme qui les inspira est resté populaire. « Cartouche commença par voler des « épingles ! » dit-on à un enfant chez lequel on peut craindre des dispositions au larcin; et la mention faite encore de ce brigand fameux s'associe ici à une leçon morale des plus expressives. [*Enc. des g. du m.*]

Desessarts, *Procès fameux jugés avant et depuis la révolution*, 2e vol. — *Histoire de la vie et du procès du fameux Louis-Dominique Cartouche et de plusieurs de ses complices.*

CARTWRIGHT (*Edmond*), frère de Jean Cartwright, poëte et inventeur anglais, mort en 1824. Destiné à l'état ecclésiastique, il s'y fit d'abord remarquer par son talent dans la prédication. Plus tard, il se distingua par ses poésies et son esprit inventif. Parmi ses compositions poétiques, publiées en un petit volume, on remarque une ballade intitulée *Armyne and Elvira*. En 1807, parurent ses *Letters and sonnets on interesting subjects*, adressées à lord John Russell. Il écrivit aussi des *Nouvelles*, et pendant plusieurs années il travailla au *Monthly-Review*. Dès l'année 1785, Cartwright, que l'Angleterre pouvait compter parmi les esprits les plus cultivés, avait acquis un autre titre à l'estime de ses concitoyens par ses inventions en mécanique, particulièrement en ce qui concernait l'art de peigner et tisser la laine. Ces inventions furent jugées si utiles que le parlement accorda à leur auteur une gratification de 10,000 livres sterling.

Annual Register. — Gorton, *Gener. biog. dict.* — Rose, *New biogr. Dict.* — *Conversations-Lexikon*.

CARTWRIGHT (*George*), voyageur anglais, né en 1739 à Marsham, dans le comté de Nottingham, mort en 1819. De 1766 à 1782, il fit plusieurs voyages au Labrador, et séjourna seize ans parmi les Esquimaux; il amena même à Londres six de ces sauvages, dont cinq moururent de la petite vérole au moment où Cartwright allait les reconduire dans leur patrie. On a de lui : *Journal of transactions and events during a residence of nearly sixteen years on the coast of Labrador*, etc.; Newark, 1792, 3 vol. in-4°. On y trouve des observations curieuses sur les habitants et sur l'histoire naturelle du Labrador.

Galerie hist. des Contemp.

CARTWRIGHT (*Jean*), écrivain politique anglais, frère du précédent, né à Marsham en 1740, mort le 25 septembre 1825. Il servit d'abord dans la marine anglaise, fit plusieurs campagnes, et devint lieutenant de vaisseau. Partisan déclaré des colons révoltés d'Amérique, et ne voulant pas soutenir contre eux les intérêts de la métropole, il entra dans la milice du comté de Nottingham, et obtint le grade de major; mais ses liaisons avec les hommes les plus influents de l'opposition lui firent donner son congé. Dès lors il se retira dans le comté de Lincoln, où il avait acquis des propriétés, se livra avec ardeur à la pratique et à la théorie de l'agriculture, et enrichit les recueils périodiques de nombreuses communications. Arrêté à Hudersfield, en janvier 1813, sous la prévention d'avoir excité du tumulte, il ne tarda pas à être relâché. Les écrits de Cartwright, dont on peut voir l'énumération dans les Mémoires de sa vie, publiés par sa nièce, sont très-nombreux. En voici les principaux : *l'Indépendance de l'Amérique considérée comme utile et glorieuse à la Grande-Bretagne*; 1774, in-4°; — *Lettre à Ed. Burke, sur les principes de gouvernement qu'il a formulés dans la séance du* 9 *avril* 1774; 1775, in-8°; — *Lettre au comte d'Arlinghton*; 1777, in-8°; — *Évidence pour la conscience*; 1784, in-8°; — *Lettre au duc de Newcastle*; 1792, in-8°; — *Lettre à un ami de Boston et aux autres membres des communes qui se sont associés pour la défense de la constitution*; 1793, in-8°; — *la Communauté en péril*, 1795, in-8°; — *Lettre au grand Shérif du comté de Lincoln*; 1795, in-8°; — *le Moyen de défendre constitutionnellement l'Angleterre au dehors et au dedans*; 1796, in-8°; — *Appel à propos de la constitution anglaise*; 1797, in-8°; — *l'Égide de l'Angleterre*, ou *Force militaire de l'empire britannique*; 1803-1806, 2 vol. in-12; — *l'État actuel de la nation anglaise*; 1805,

in-8°; — *Arguments en faveur de la réforme*; 1809, in-8°; — *Comparaison des trois réformes, la réforme pour rire, la demi-réforme, la réforme constitutionnelle*; 1810, in-8°; — *la Constitution anglaise retrouvée et mise en lumière*; 1823, in-8°.

Miss Cartwright, *Vie et Correspondance du major Cartwright*. — Gorton, *Biographical dictionary*. — Rose, *New biog. Dict.*. — *Annual register*.

CARTWRIGHT (*Jean*), voyageur anglais, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il fit en 1610 un voyage en Asie, et visita surtout la Perse. On a de lui une relation sous le titre : *Cartwright or the Preachers travels*, dans le tom. II de Purchas, *Pilgrimages*. Un court extrait s'en trouve à la page 232 et suiv. de la *Persia, sive Regni Persici status variaque itinera in atque per Persiam, cum aliquot iconibus incolarum*, édition des Elzevirs; Leyde, 1633 et 1647. Il existe une traduction hollandaise de l'original.

Adelung, supplém. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexic.*

CARTWRIGHT (*Thomas*), théologien puritain anglais, né vers 1535, dans le comté de Hertfort; mort en 1603. Il enseigna la théologie à l'université de Cambridge; mais comme il professait des principes contraires à la hiérarchie sacerdotale, les évêques réussirent à le faire expulser. Il passa sur le continent, revint en Angleterre, eut la hardiesse de publier quelques écrits qui alarmèrent le gouvernement, quitta de nouveau le royaume, y rentra au bout de cinq ans, fut arrêté, et mis en prison comme séditieux. Délivré par le crédit de quelques-uns de ses protecteurs, il fut encore emprisonné à diverses reprises. Ses principaux ouvrages sont : *Answer concerning church's discipline*; 1575, in-4°; — *Metaphrasis et homiliæ in librum Salomonis qui inscribitur Ecclesiastes*; Londres, 1604, in-4°; Amsterdam, 1647, in-4°; — *A body of divinity*; ibid., 1616, in-4°; — *Commentarii succincti et delucidi in proverbia Salomonis*; Amsterdam, 1617 et 1638, in-4°; — *Commentaria practica in totam historiam evangelicam, ex quatuor evangelistis harmonice concinnatam*; 1630, in-4°. Le même ouvrage, sous le titre : *Harmonia evangelica commentario analytico, metaphrastico, practico illustrata*, etc.; Amsterdam, 1647, in-4°.

Biographia Britannica. — Gorton, *Biographical Dictionary*.

CARTWRIGHT (*William*), poëte anglais, né vers 1611, mort le 22 décembre 1643. Il entra au collége du Christ, à Oxford, en 1628, et en 1638 il fut reçu dans les ordres. Nommé professeur de métaphysique, il succomba, jeune encore, à une fièvre épidémique qui fit de grands ravages à Oxford. Il avait composé des tragi-comédies et des pièces de vers, que ses amis recueillirent et publièrent en 1651 (Londres, in-8°), huit ans après sa mort. Cartwright est un écrivain sensible et pur : il laisse à désirer pour la mélodie, il manque de force; mais il a plus de goût que la presque totalité de ses contemporains. On remarque parmi ses œuvres les pièces intitulées *Ordinary, a comedy*; *Lady errant, a tragy-comedy*; *Royal slave, a tragy-comedy*; *Siege or Love's convent, a tragy-comedy*.

Retrospective Review, IX, 160. — Rose, *New Biographical Diction.* — Baker, *Biog. dramat.* — Campbell, *Specimens*.

CARUS (*Marcus-Aurelius*), empereur romain, surnommé *Persicus*, natif de Narbonne, selon Aurelius Victor, Eutrope, et d'autres; de Milan, selon Vopiscus; mort vers la fin de l'année 283. Il fut proconsul de Cilicie, puis préfet du prétoire sous Probus, qui lui confia plusieurs expéditions, et demanda même au sénat, en récompense des services de son lieutenant, l'érection d'une statue et la construction d'une maison aux frais du trésor public. Lors du meurtre de Probus à Sirmium, en 282, Carus fut élu à sa place par les soldats, et cette élection fut confirmée par le sénat. On éleva, il est vrai, contre le nouvel empereur des soupçons à l'occasion de cette mort violente de Probus; mais Vopiscus soutient, avec beaucoup d'apparence, que le caractère même de Carus répugnait à une si noire ingratitude. Après avoir écrit au sénat qu'il tâcherait, en raison de sa qualité de Romain, de faire mieux que les empereurs originaires des provinces, le nouvel empereur créa Césars, vers l'an 283, ses deux fils Carin et Numérien. Il envoya le premier contre les barbares, qui jugeaient le moment favorable pour piller les provinces placées dans leur voisinage; et Carin fit du côté du Rhin quelques campagnes heureuses. Carus lui-même combattit et vainquit les Sarmates qui avaient envahi l'Illyrie, menacé la Thrace et l'Italie. Il leur tua seize mille hommes, fit vingt mille prisonniers, et allait pousser plus loin peut-être ses succès, lorsque les mouvements des Perses l'obligèrent de tourner d'un autre côté ses armes. Il se fit accompagner dans cette expédition par son fils Numérien, pendant que Carin restait chargé du gouvernement de l'Italie, de l'Illyrie, de l'Afrique, et des autres provinces d'occident. L'administration de ce prince fut marquée par de tels actes de tyrannie, que Carus, en les apprenant, s'écria que « ce n'était pas là son fils. » La campagne de l'empereur contre les Perses fut glorieuse. Ils avaient alors pour roi Bahram ou Vararane II, et l'on raconte que les ambassadeurs de ce prince trouvèrent un jour Carus dans sa tente, sous le grossier manteau du soldat, se nourrissant d'un peu de lard rance et de quelques mauvais pois. On ajoute que, jetant en leur présence le bonnet qui couvrait sa tête chauve, il jura qu'il laisserait sur le sol de la Perse moins d'arbres encore qu'il ne lui restait de cheveux. C'est là ce qui donne à la fois une idée de son caractère énergique et de la simplicité de ses habitudes, qui rappelaient la vieille frugalité romaine. Des dissensions intestines mirent les Perses dans l'impossibilité de résister,

et Carus conquit la Mésopotamie, prit Séleucie et Ctésiphon; et déjà il méditait de porter bien au delà ses conquêtes, lorsque la mort le vint surprendre. On n'est pas bien fixé sur la cause de ce trépas soudain; la plus probable est la trahison. D'après le rapport adressé au préfet de Rome par son secrétaire Junius Calpurnius, il mourut d'une maladie ordinaire, mais pendant une tempête; c'est-à-dire qu'on le fit sans doute disparaître à la manière de Romulus, sans ajouter qu'il passa au rang des dieux. On soupçonna du meurtre de Carus Arrius Aper, mis à mort lui-même sous Dioclétien, pour avoir fait périr Numérien. Carus peut être compté parmi les bons empereurs.

Vopiscus, *Carus*. — Aurelius Victor, XXXVIII. — Zonare, XII, 30. — Eutrope, IX, 18. — Le Nain de Tillemont, *Hist. des empereurs*, III, 440 et suiv. — Chateaubriand, *Études historiques*.

CARUS (*Frédéric-Auguste*), théologien protestant allemand, né à Bautzen le 27 avril 1770, mort à Leipzig le 6 février 1807. Il avait fait de bonnes études de philosophie et de théologie, lorsqu'il fut appelé à une place de prédicateur, et plus tard à une chaire de philosophie à Leipzig. A partir de cette dernière nomination, il se voua presque exclusivement à la philosophie, et se restreignit, pour mieux en embrasser la partie qu'il affectionnait le plus, à l'histoire de la philosophie et à la psychologie. Mais la mort l'enleva dès l'an 1807, à la force de l'âge, et au moment où ses vues, plus fortes et plus originales, allaient se séparer plus nettement des doctrines de Kant, qui l'avaient d'abord fasciné, comme la plupart de ses compatriotes. Ses ouvrages de philosophie, publiés après sa mort, forment 6 volumes in-8°; ce sont : 1° *Éléments de psychologie*, 2 vol.; — *Histoire de la psychologie*, 1 vol.; — *Histoire de la psychologie des Hébreux*, 1 vol. in-4°; — *Idées sur l'histoire de la philosophie*, 1 vol.; — *Idées sur l'histoire de l'humanité*, 1 vol. Carus avait publié, soit dans le *Magasin* de Fülleborn, soit à part, des mémoires sur les sources de la cosmologie, sur Anaxagore, sur les doctrines d'Hermotime de Clazomène, etc. Le plus remarquable de tous les ouvrages de ce philosophe est sa *Psychologie des Hébreux*. Ce n'est pas un travail complet, ce n'est même qu'une esquisse; mais le sujet est si important, si bien saisi, et traité avec une intelligence si profonde du génie de ce peuple, l'un des plus célèbres dans l'histoire des doctrines morales, qu'il restera comme un monument. Carus, en suivant les progrès de la psychologie d'une nation peu philosophique, nous fait assister, pour ainsi dire, au berceau et aux développements les plus populaires de la science. Un collègue de Carus, Schott, a fait son éloge sous ce titre : *Recitatio de Cari virtutibus atque meritis*. [M. Matter, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Schott, *Recitatio de Fred.-Aug. Cari virtutibus atque meritis*; Leipzig, 1808.

*CARUS (*Charles-Gustave*), médecin et naturaliste allemand, naquit en 1780 à Leipzig, où son père avait un atelier de teinture. Il fit ses études au gymnase et à l'université de sa ville natale. Suivant les intentions de ses parents, il devait surtout se livrer à l'étude de la chimie, afin de pouvoir exploiter un jour avec plus d'avantage la profession de teinturier. Mais Carus prit tant de goût à l'anatomie, qu'il fit bientôt de la médecine sa principale occupation. Il devint en 1811 professeur suppléant à l'université de Leipzig, et débuta dans sa nouvelle carrière par un cours sur l'anatomie comparée, qui jusqu'alors n'avait pas encore de chaire spéciale. Malgré tout l'intérêt avec lequel il se livra à cette étude, à celle des accouchements, ainsi qu'à l'histoire des maladies des femmes et à leur traitement, il cultiva encore avec succès la peinture, à laquelle il s'était adonné depuis l'année 1811.

Le dévouement avec lequel il soigna les malades de l'hôpital français établi en 1813 à Pfaffendorf, près de Leipzig, lui attira une maladie très-grave, qui le rendit pour longtemps incapable de tout travail scientifique. En 1815, lors de l'organisation de l'Académie chirurgico-médicale à Dresde, il y fut appelé comme professeur et directeur de la clinique d'accouchement; en 1827, il fut nommé médecin du roi de Saxe, avec le titre de conseiller intime et médicinal, charge qu'il remplit encore aujourd'hui avec distinction. Il accompagna, en 1829, le prince Frédéric-Auguste, aujourd'hui roi, dans ses voyages en Suisse et en Italie. Les cours qu'il fit, en 1827, sur l'anthropologie, et, en 1829, sur la psychologie, ajoutèrent considérablement à sa réputation. M. Carus s'est aussi fait connaître (chose si rare pour un savant) par un talent réel pour la peinture. Plusieurs de ses tableaux, et notamment ses paysages, sont recherchés des amateurs.

Les principaux ouvrages de M. Carus sont : *Versuch einer Darstellung des Nervensystems und insbesondere des Gehirns* (Essai sur le système nerveux, et particulièrement le cerveau); Leipzig, 1814, in-4°; — *Lehrbuch der Zootomie* (Manuel de zootomie), avec vingt planches gravées par lui-même; Leipzig, 1818; — *Lehrbuch der Gynækologie* (Manuel de gynécologie), 2 vol.; Leipzig, 1820; 2° éd., 1828; — *Erläuterungstafeln zur vergleichenden Anatomie* (Tables explicatives pour l'anatomie comparée), 3 vol.; Leipzig, 1826-1831, in-4°; — *Ueber den Blutkreislauf der Insecten* (sur la Circulation du sang chez les insectes); Leipzig, 1827; — *Grundzüge der vergleichenden Anatomie und Physiologie* (Précis de l'anatomie comparée et de la physiologie), 3 vol.; Dresde, 1828; — *Ueber die Urtheile des Knochen und Schalgerüster* (des Opinions émises sur la charpente osseuse, etc.); Leipzig, 1828, in-fol.; — *Vorlesungen ueber Psychologie* (Leçons de psychologie); Leipzig, 1831; — *Briefe ueber Landschaftsmalerei* (Lettres sur la peinture

en paysages; Leipzig, 1831; — *Symbolik der menschlichen Gestalt*, 1853 (Symbolique du visage de l'homme); livre dans lequel, résumant les travaux faits à cet égard depuis les Grecs et depuis Porta jusqu'à Lavater et Gall, l'auteur montre que les formes de chaque partie du corps, dans chaque individu, fournissent pour l'hygiène, et pour la connaissance de l'état physique et moral, des données souvent précieuses. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Conversations-Lexicon. — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon.*

CARUSO (*Charles*), jurisconsulte italien, natif de Girgenti, mort le 25 novembre 1690. Ses principaux ouvrages sont : *Praxis circa modum procedendi in criminalibus*, etc.; Palerme, 1655, in-fol.; souvent réimprimé avec des additions du fils de l'auteur; — *Praxis circa modum procedendi in civilibus super ritu regni Siciliæ*; ibid., 1705, in-fol.

Mongitore, *Biblioth. Sicula.*

CARUSO (*Jean-Baptiste*), historien italien, né à Polizzi, près de Palerme, le 27 décembre 1673; mort le 13 octobre 1724. Il se livra d'abord à l'étude de la philosophie, qui le conduisit au scepticisme. Mais d'après les conseils du P. Mabillon, qu'il vit dans un voyage à Paris, il abandonna cette direction pour ne plus s'occuper que d'études historiques; il fouilla les archives et les bibliothèques de la Sicile, et en tira des monuments précieux. On a de lui : *Memorie istoriche della Sicilia, dal tempo de' suoi primieri abitatori sino alla coronazione del re Vittorio-Amedeo*; Palerme, 1716-1745, 3 vol. in-fol.; — *Historiæ Saraceno-Siculæ varia Monumenta*, insérés dans le t. Ier des *Rerum Italicarum Scriptores* de Muratori; — *Bibliotheca historica Siciliæ, seu historicorum de rebus Siculis a Saracenorum invasione ad Aragonensium principatum collectio*; Palerme, 1720-1723, 2 vol. in-fol.

Fabricius, *Conspectus thesauri litter. Italiæ.* — *Giornale de' Letterati d'Italia.*

CARUSO (*Jérôme*), historien et poëte italien, natif de Vitulano, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *l' Istoria in ottava rima, nella quale si racconta il verissimo successo del miserabile assedio e arresa della città di Vercelli.*

Toppi, *Bibliotheca Napoletana.*

***CARUSO** (*Joseph*), poëte italien, natif de Palerme, vivait au milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *la Misa d' Oreto, ovvero l' Odio placato, egloga*; Palerme, 1651, in-8°.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula.*

CARVAJAL ou **CARAVAJAL** (*Jean* DE), cardinal espagnol, évêque de Placentia, né vers 1399 à Truxillo, dans l'Estramadure; mort à Rome le 6 décembre 1469. Il fut successivement auditeur de rote, gouverneur de Rome, légat, et, en récompense du zèle qu'il déploya au concile de Bâle dans la défense des intérêts de l'Église, il reçut la pourpre des mains d'Eugène IV, en 1446. Nommé légat à diverses reprises en Allemagne et en Bohême par les successeurs de ce pontife, il fit preuve d'une grande habileté, combattit les erreurs des hussites, fut exposé à leur ressentiment, et contribua au succès mémorable que l'armée chrétienne obtint en 1456 sur les troupes de Mahomet Ier.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.*

CARVAJAL (*Bernardin* DE), prélat espagnol, né à Palencia vers 1456, mort le 13 décembre 1523. Il fut successivement évêque d'Astorga, de Badajoz, de Siguença, de Placentia et de Carthagène, et reçut, en 1493, le chapeau de cardinal des mains d'Alexandre VI. Nommé en 1411 ambassadeur à Rome par le roi Ferdinand V, il se prononça pour le roi Louis XII et l'empereur Maximilien contre le pape Jules II, et provoqua la réunion du concile de Pise. Jules II s'en vengea en le traduisant devant le concile de Latran. Carvajal, excommunié et rayé du nombre des cardinaux, se retira à Lyon, revint en Italie après la mort de Jules II, fut arrêté et conduit à Civita-Vecchia par ordre de Léon X, et n'obtint sa liberté qu'après avoir sollicité à genoux la rémission de sa faute dans un consistoire tenu en 1513. Il rentra même dans toutes ses dignités, et obtint l'évêché d'Ostie. On a de lui des sermons et des discours, dont nous ne citerons que les suivants : *Oratio ad Sixtum IV, et cardinalium elogium*; — *Oratio habita nomine catholicorum regum ad Alexandrum VI*; — *Oratio de eligendo Summo Pontifice*; Rome, 1492.

Antonio, *Biblioth. hispana nova.* — Paul Jove, *Elogia.* — Oldouin, *Athenæum Romanum.* — Bembo, *Epist Pontif.*, III, *ep.* 22. — Fabroni, *Vita Leonis X.* — Guichardin, vol. XI, 28.

CARVAJAL (*François* DE), capitaine espagnol, né vers 1464, mort en 1548. Il se fit remarquer à la bataille de Pavie et au sac de Rome en 1527, servit depuis en Amérique, où l'avait conduit l'amour des richesses, et contribua à la victoire de Chupas, que Vaca de Castro, gouverneur du Pérou, remporta sur le jeune Almagro. S'étant rangé du côté de Gonzalès Pizarre, il devint l'âme de son parti. Fait prisonnier avec lui en 1548, il fut condamné à être pendu. Il avait alors quatre-vingt-quatre ans. « On ne meurt qu'une fois, » s'écria-t-il à son dernier moment. Carvajal ressemblait bien à ces premiers conquérants du nouveau monde : vaillant et rusé, mais cruel à l'excès. Plus de 20,000 Indiens, devenus ses esclaves, succombèrent, dit-on, sous le poids des travaux dont il les avait accablés.

Robertson, *Hist. of America.* — Fritsch, *Allgem. historisches Lexicon.*

CARVAJAL (*Laurent-Galindez* DE), jurisconsulte espagnol, né en 1472 à Placentia, en Estramadure; mort à Burgos le 27 novembre 1527. Il fut professeur de jurisprudence à Salamanque, et conseiller du roi Ferdinand V et de la reine Isabelle; prit part à la régence du royaume, du temps de Ximenès, et fit révoquer le

testament de Ferdinand le Catholique. On a de lui : *Additiones a los varones illustres de Fernan-Perez de Guzman ;* 1517, in-fol. Les autres ouvrages de Carvajal sont restés manuscrits.

Antonio, *Biblioth. hispana nova.* — Ersch et Gruber; *Allgem. Encyclop.*

CARVAJAL (*Jean*), officier espagnol, mort en 1546. Comme son parent, il suivit la carrière des armes, et servit en Amérique. Officier dans la province de Venézuéla lorsque l'empereur Charles-Quint céda ou plutôt vendit ce territoire à la famille Welser d'Augsbourg, il fit assassiner le second gouverneur envoyé par cette famille, et fabriqua de fausses lettres patentes qui le nommaient lui-même à cette place. Charles-Quint, informé de cette usurpation, envoya un nouveau gouverneur, qui fit pendre Carvajal.

Robertson, *Hist. de Charles-Quint.* — Idem, *Hist. d'Amérique.*

* **CARVAJAL** (*Tomas-José-Gonzalen*), homme d'État et littérateur espagnol, né à Séville le 21 décembre 1753, mort le 9 novembre 1834. En 1785, et après avoir été reçu docteur en droit, il se rendit à Madrid, où il se livra à des travaux littéraires; en 1790, il fut employé dans le secrétariat des finances pour les Indes, et plus tard nommé *official* dans la même administration pour l'Espagne. Chargé en 1795 de l'intendance des nouvelles colonies fondées dans la Sierra-Morena et en Andalousie, il s'acquitta avec sagesse de cette mission. En 1807 il revint à Séville, et en 1809 il entra dans l'armée espagnole avec le titre d'intendant. Son activité dans ces fonctions, qu'il remplit dans divers corps jusqu'en 1811, le firent nommer en 1812 président de la junte des finances, et en 1813 secrétaire d'État au même département. Son amour des lettres et des sciences le porta ensuite à solliciter la direction, qu'il obtint, des études de San-Isidoro. Il fut persécuté à la restauration, arrêté et destitué, puis interné à Séville, où il profita des loisirs forcés qu'on lui faisait, pour se livrer uniquement aux lettres. Les événements de 1820 lui rendirent la direction des études de San-Isidoro; il fit partie en même temps de la junte de censure, et en 1821 du conseil d'État. En 1829, il fut chargé de dresser les règlements relatifs à l'administration militaire ; il devint ensuite successivement membre du conseil supérieur de guerre en 1833, du conseil des Espagnes et des Indes en 1834, enfin pair du royaume. Outre plusieurs écrits sur l'administration militaire, on a de lui : *los Salmos ;* Valence, 1819, 5 vol., souvent réimprimé depuis : les Espagnols regardent cet ouvrage comme un de leurs chefs-d'œuvre ; — *los Libros poeticos de la Santa Biblia ;* Valence, 1827, 6 vol. ; — *Opusculos ineditos en prosa y verso ;* Madrid, 1847, 13 volumes.

Conversations-Lexicon.

CARVALHO (*Antoine*), théologien portugais, de l'ordre des Jésuites, né à Lisbonne en 1590, mort en 1650. Il fut professeur de théologie et de philosophie à Évora, puis à Coïmbre. On lui attribue : *Si conviene que los predicadores reprehendan principes y ministros ;* Lisbonne, 1627 ; — des *Commentaires* sur la *Somme de saint Thomas.*

Alegambe, *Biblioth. scriptorum Societ. Jesu.* — Antonio, *Biblioth. hispana nova.*

CARVALHO (*Antoine-Monis* DE), publiciste portugais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Francia interessada con Portugal en a separacion de Castilla ;* Barcelone, 1644, in-8°.

Antonio, *Bibliot. hispana nova.*

CARVALHO (*Dominique*), général portugais, mort en 1604. Il servit avec distinction dans les Indes orientales. Employé par le vice-roi de Goa dans diverses expéditions sur les côtes du golfe de Bengale, il avait remporté des succès sur les Indiens Mogores et les troupes du roi d'Aracan, lorsque le roi de Chaudecan, allié des Portugais, dont il réclamait les secours, le livra à ce même roi d'Aracan, qui le fit mourir.

Malte-Brun, *Traité de géogr.* (Introduction).

CARVALHO (*Jean*), canoniste portugais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut professeur de droit canonique à Coïmbre. On a de lui : *De quarta falcidia et legitima, et in Cap. Reynaldi de Testamentis ;* Coïmbre, 1631.

Antonio, *Biblioth. hispana nova.*

* **CARVALHO** (*Jose da Silva*), homme d'État portugais, né, le 19 décembre 1782, à Castelbranco, province de Siera ; mort le 3 février 1845. Avocat poursuivi pour ses principes libéraux, il fut nommé en 1810 juge de première instance, puis *juiz dos orfaos* (juge chargé de veiller sur les orphelins) et rapporteur au conseil de guerre de Coïmbre en 1814. Il prit une part active à la révolution de Porto, et fut nommé membre de la régence provisoire ; puis maintenu jusqu'à l'arrivée du roi Jean VI, qui le nomma ensuite ministre de la justice. La réaction absolutiste le renversa en 1823, et il se réfugia en Angleterre, où il resta jusqu'à l'avénement de dom Pedro ; mais dom Miguel l'exila une seconde fois, quand il parvint à s'emparer de la couronne. Carvalho profita de son séjour à Londres pour y préparer l'expédition de l'empereur, qui l'avait nommé du conseil de régence institué pour gouverner jusqu'à la majorité de sa fille dona Maria. Il parvint par ses négociations à faire intervenir l'Angleterre dans la question, et, combinant avec le capitaine anglais Napier le système d'attaque par mer, réussit à amener le triomphe de son souverain. Après avoir rempli les fonctions de président du tribunal de justice et de la guerre, il devint ministre des finances, et conserva son portefeuille jusqu'en 1836, époque à laquelle une révolution le renversa, au nom de la constitution de 1820. L'Angleterre le reçut une troisième fois en proscrit ; et ce n'est qu'à la suite de la révolte de Porto en 1842, qu'il rentra en grâce et fut nommé conseiller d'État : il remplit ces fonc-

tions avec éloge, et contribua puissamment à régulariser le système financier de son pays, jusqu'à ce qu'une maladie l'enleva au milieu de ses travaux. T. ALBERT. B.

Ferdinand Denis, *Hist. du Portugal*, dans l'*Univers pittoresque*. — *Conversations-Lexicon*.

CARVALHO (*Laurent-Perès*), canoniste portugais, vivait à Lisbonne à la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Enucleationes ordinum militarium tripartitæ, penes triplicem quæstionem ventilatam coram senatu regio Lusitaniæ, pro causis eorumdum, ordinum delecto*, etc.; Lisbonne, 1693, in-fol.

Adelung, supplément à Joecher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

CARVALHO (*Luiz Alonso DE*), littérateur espagnol, de l'ordre des Jésuites, mort en 1630. On a de lui : *Cisno de Apollo de l'arte poetica*; Medina-del-Campo, 1602, in-8°; — *Antiguedades y cosas memorables del principado de Asturias*; Madrid, 1695, in-fol.

Antonio, *Biblioth. hispana nova*.

* **CARVALHO** (*Miguel DE*), missionnaire portugais, né en 1580, mort après 1624. Carvalho fit ses études théologiques à Coïmbre, puis il passa en Orient, et se trouvait déjà aux Indes orientales dès 1602. Il appartenait à l'ordre des Jésuites, et prit la résolution de se rendre au Japon au moment où commençaient les persécutions contre les chrétiens. A force de persévérance, il parvint à pénétrer jusqu'à Naugasaki; il y prêcha, et, selon les biographes, sa moisson fut trop abondante pour qu'il n'excitât pas l'inquiétude des autorités : il fut jeté dans un cachot, et il mourut bientôt sur un bûcher. Ce sont les lettres du martyr qui ont été publiées en 1624, et dont la plus importante a pour titre : *Carta ao padre provincial de carcere de Omura, escrita a do fevereiro* 1624. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Jorge Cardoso, *Agiologio Lusitano*, 3 vol. pet. in-fol.

CARVALHO Y MELLO. *Voy.* POMBAL.

CARVALHO (*Tristan-Barbosa DE*), écrivain ascétique, vivait au commencement du dix-septième siècle. Son principal ouvrage est : *Ramillete del Alma y jardin del Cielo*.

Antonio, *Biblioth. hispana nova*.

CARVALHO (*Valentin*), missionnaire portugais, de l'ordre des Jésuites, né en 1560, mort en 1631. On a de lui : *Supplementum annuarum epistolarum ex Japonia, anno* 1600; — *Annuæ litteræ ex Sinis, anno* 1601 etc.; Rome, 1603, in-8°.

Alegambe, *Biblioth. Scriptorum societatis Jesu*. — Antonio, *Biblioth. hispana nova*.

CARVALHO DA COSTA (*Antonio*), géographe et mathématicien portugais, né à Lisbonne en 1650, mort le 15 décembre 1715. Cet écrivain laborieux avait la plus chétive apparence et naquit même contrefait, ce qui donna lieu à plus d'un jeu de mots comme on en faisait tant jadis dans la Péninsule, sur la faiblesse apparente du nouvel Atlas qui s'était donné pour mission de porter le monde, ou plutôt de le décrire. Carvalho da Costa embrassa la vie ecclésiastique; et il fit de bonne heure sa principale étude des mathématiques et de la cosmographie, sans toutefois négliger les autres branches du savoir humain. Le vaste travail qu'il entreprit paraît avoir absorbé la plus grande partie de sa longue carrière; et de nos jours encore, lorsque l'on veut se faire une idée exacte de la topographie ancienne du Portugal, c'est à son livre que l'on a recours; il est intitulé *Chorographia Portugueza e descripçao topographica do famoso reyno de Portugal*, etc.; Lisbonne, t. I, 1706; t. II, 1708; t. III, 1712, in-4°.

Carvalho da Costa paraît avoir lutté toute sa vie contre la misère : il se trouvait dans un tel dénûment lorsqu'il mourut, que le tiers ordre se vit contraint de le faire enterrer par charité. Cet écrivain ne s'en est pas tenu à la chorographie portugaise; Barbosa Machado donne les titres de plusieurs autres ouvrages. F. D.

Barbosa Machado, *Bib. Lus.* — César de Figanière, *Bibliogr. hist.*

CARVALHO DA PERADA (*Antoine*), théologien et controversiste portugais, né en 1595 à Sordoal, dans le diocèse de Guarda; mort à Lisbonne le 12 décembre 1615. Après avoir étudié la théologie à Coïmbre, il remplit successivement les charges d'archiprêtre de la cathédrale de Lisbonne, de procureur ou délégué du clergé portugais près de la cour de Madrid, et de garde des archives royales du Portugal, dites *Torre do tombo*. Il fut aussi protonotaire apostolique. On a de lui : *Dialogos sobre a vida e morte di Bartholomen da Costa*, etc.; Lisbonne, 1611, in-4°; — *Discurso politico, Si conviene al govierno espiritual de las almas, o al temporal de la republica, aprovarse el modo de predicar do reprehender allos principes y sus ministros*; Lisbonne, 1627, in-8° : cet ouvrage a été faussement attribué au jésuite Antoine de Carvalho par Antonio dans sa *Bibliotheca hispana nova*; — *Justificão dos Portuguezes sobre a accão de libertarem seu reyno da obediencia de Castella*; Lisbonne, 1643, in-4°; — *Arte de regnar*; Bucellas, 1644, in-fol. On a encore de lui en manuscrit, dans la bibliothèque royale de Lisbonne : *Discurso sobre o officio de provedor*.

Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*.

CARVALHO-VILLASBOAS (*Martin*), écrivain politique portugais, vivait dans le seizième siècle : il exerça la profession d'avocat à Milan. On a de lui : *Espejos de principes y ministros*, adressés *ad Ranuccium Farnesium, Parmæ ducem*; Milan, in-4°.

Antonio, *Biblioth. hispana nova*.

* **CARVALHO** (*Antonio-Nunez*), bibliographe portugais, né vers la fin du dix-huitième siècle. Après avoir fait de brillantes études, il devint l'un des plus savants professeurs de l'université de Coïmbre : il a occupé dans cette ville une chaire de philosophie rationnelle et morale, en

joignant à cet enseignement un cours de jurisprudence civile. M. Carvalho a visité la France et l'Angleterre, et ses investigations lui ont acquis de rares connaissances en bibliographie. Lors de l'abolition des ordres monastiques en Portugal, il a été chargé de recueillir les livres que renfermaient les divers monastères que l'on venait de supprimer, et il en forma le vaste dépôt du couvent de San-Francisco. Pendant son séjour à Paris, il a publié un livre précieux pour l'étude des sciences géographiques au seizième siècle; il est intitulé : *Roteiro de dom Joam de Castro da viagem que fizeram os Portuguezes ao Maroxo no anno de 1541, commandados pelo governador da India D. Estevam da Gama;* Paris, 1833, in-8°, avec un atlas composé de dix-sept cartes et fig. M. Carvalho occupe aujourd'hui la chaire de droit romain à l'université de Coïmbre.

On doit à M. J.-A. DE CARVALHO E MENEZES, auteur encore vivant, une brochure intitulée *Memoria geographica e politica das possessoes portuguesas na Africa occidental que diz respeto aos reinos de Angola, Benguela e suas dependencias, etc.;* Lisbonne, 1834, in-8°.

F. D.

CARVALHO. *Voy.* FREIRE DE CARVALHO (*Liberato*).

* CARVAM (*Christophe*), prédicateur portugais, de l'ordre des Dominicains, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut qualificateur de l'inquisition. On a de lui : *Sermoens varios;* Florence, 1629.

Barbosa Machado, *Biblioth. Lusitana.*

CARVE (*Thomas*), écrivain irlandais, né en 1590 ou plutôt en 1589 dans le comté de Tipperary, mort en 1664 (1). Prêtre catholique, il accompagne, en qualité d'aumônier, un régiment formé d'Irlandais et d'Anglais expatriés que l'Empereur avait pris à son service; il fit plusieurs des campagnes de la guerre de trente ans. Il employa les loisirs que lui fit la paix à la rédaction de divers ouvrages historiques. Vers la fin de sa vie, nous le trouvons établi à Vienne, et revêtu du titre de *protonotaire apostolique*. Ses écrits, dénués de critique, renferment des faits curieux; et comme ils intéressent l'histoire des trois royaumes, et que leur rareté est extrême, les bibliophiles d'outre-Manche se trouvent heureux de les acquérir à des paix excessifs. Voici leurs titres : *Itinerarium*, divisé en trois parties; Mayence, 1639 et 1641; Spire, 1646 : la première partie fut réimprimée en 1640; l'ouvrage complet s'est payé jusqu'à 21 livres sterling; il contient le récit des allées et venues de Carve à la suite du régiment que commandait Walter Devereux. Une traduction allemande, publiée à Mayence en 1640, est précieuse en ce qu'elle renferme une continuation en neuf chapitres; — *Lyra, seu Anacephalæosis Hibernica;* Vienne, 1651, in-4°; Sulzbach, 1666 : la seconde édition diffère beaucoup de la première. Ce livre est un tableau des mœurs des Irlandais, et de leur histoire depuis 1148 jusqu'à 1650; — *Responsio veridica ad illotum libellum*, Sulzbach; 1672; écrit à peine connu, et dirigé contre un livre pseudonyme composé par un moine irlandais, Antoine Bruodine.

G. B.

(1) Dans un livre imprimé en 1671, Carve dit avoir quatre-vingt-deux ans.

Ware, *de Scriptoribus Hiberniæ*, 1739. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. VI, p. 323-326. — Dibdin, *Library companion*, 1824, p. 244. — *Bibliotheca Grenvilliana*, p. 118.

CARVER (*John*), colonisateur anglais, mort à New-Plymouth (État des Massachusets) en avril 1621 (1). Il était de la secte des brownistes, qui avait formé une association fraternelle à Yarmouth. Persécutés par Élisabeth, les brownistes se retirèrent à Leyde. La crainte que leurs enfants n'adoptassent les idées hollandaises, les décida ensuite à émigrer en Amérique. Carver fut délégué à cet effet auprès de la compagnie de la Virginie (2), et obtint la cession d'un vaste territoire dans la Nouvelle-Angleterre; puis il sollicita une promesse royale assurant aux brownistes le libre exercice de leur croyance; ce qu'il obtint par la protection du chevalier Robert Hanton, qui fit comprendre à Jacques Ier que les persécutions religieuses n'avaient d'autres résultats que de dépeupler et d'affaiblir les royaumes. Carver arma ensuite deux navires : *le May-Flower*, de 180 tonneaux, et *le Speedwell*, de 60, à bord desquels il embarqua cent deux colons; il mit à la voile de Southampton le 5 août 1620. Le mauvais état du *Speedwell* le força d'abandonner ce navire; et, après un pénible voyage, il aborda, le 9 décembre, sur une plage déserte près du cap Cod, par 41° 59′ de lat. N. et 72° 54′ de long. O. Bien qu'ils fussent au nord de leur destination et hors des limites de la compagnie, les brownistes résolurent de rester en ce lieu, qu'ils nommèrent *New-Plymouth* (3); ils élurent Carver gouverneur pour une année. Celui-ci traça le plan de la nouvelle ville, fit ensemencer les champs voisins, forma une milice, et fit une alliance avec Massasoit, le chef indien le plus puissant de la contrée. Il mourut de fatigue et de maladie, au milieu de ses travaux de colonisation.

A. DE L.

Purchas, *Pilgrimages*, IV, ch. 4. — Hubbard, *New-England*, ch. 9. — Hazards, *Hist. collections*, I, 110 (*Agreement between the setlers and New-Plymouth*). — Smith, *General History of New-England*, t. VI. — Princes, *New-England chronology*, part. I, an 1620. — Vantenac, *Histoire de la Marine*, II, 297.

CARVER (*Jonathan*), voyageur anglais, né en 1732 à Stillwater, dans le Connecticut; mort le 31 janvier 1780. Il abandonna l'étude de la médecine pour entrer comme enseigne dans un régiment d'infanterie, et fit toutes les campagnes

(1) Et non en 1620, comme le dit la *Biographie universelle.*

(2) Elle avait été modifiée, le 3 novembre 1620, par une charte de Jacques Ier, et portant le nom de *conseil de Plymouth.*

(3) Cet endroit était nommé *Patuxet* par les Indiens. New-Plymouth est la plus ancienne ville de la Nouvelle Angleterre. C'est maintenant le chef-lieu du comté.

à la suite desquelles les Anglais restèrent maîtres du Canada. A la paix, il forma le projet de visiter l'intérieur de l'Amérique jusqu'à l'océan Pacifique. Parti de Boston en juin 1766, il y revint en octobre 1768, après avoir fait plus de deux mille lieues, et mit en ordre sa relation. De retour en Angleterre, il ne fut pas accueilli comme il le méritait. Faiblement indemnisé des dépenses qu'il avait faites dans l'intérêt du commerce, il accepta le chétif emploi de commis dans un bureau de loterie, pour faire vivre sa famille. Les privations qu'il fut obligé de s'imposer hâtèrent le moment de sa mort. On a de lui : *Travels through the interior parts of North America in the years* 1766, 1767 *and* 1768; Londres, 1774, 1778, 1780; — *A treatise on the culture of the tabacco plant;* ibid., 1779, in-8°.

Lettsom, *Account prefixed to Carver's Travels.* — *Gentleman's Magazine.*

*CARVINO (*Vitus* ou *Guy*), historien italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De origine, antiquitate et statu civitatis Erycis;* Palerme, 1687, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexic.* — Bader. *Bibliotheca historica.*

CARY (*Félix*), antiquaire français, né à Marseille le 24 décembre 1699, mort le 15 décembre 1754. « Il avait, dit l'abbé Barthélemy, un beau « cabinet de médailles, et une précieuse collection « de livres assortis à son goût. » En 1752, il fut nommé correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On a de lui : *Dissertation sur la fondation de Marseille, sur l'histoire des rois du Bosphore cimmérien, et sur Lesbonax, philosophe de Mitylène;* Paris, 1744, in-12 ; — *Histoire des rois de Thrace et de ceux du Bosphore cimmérien, éclaircie par les médailles ;* Paris, 1752, in-4°. C'est son ouvrage le plus important. Il avait laissé manuscrit un dictionnaire provençal avec les étymologies; malheureusement ce travail est perdu. Les médailles du cabinet de Cary ont été achetées pour le cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque impériale.

Dictionnaire de la Provence et du Comtat-Venaissin. — Le Bas, *Dict. encyc. de la France.*

CARY (*Henri*), traducteur anglais, comte de Monmouth, mort le 13 juin 1661 ; il traduisit en anglais quelques ouvrages français et italiens.

Wood, *Athenæ Oxonienses.*

*CARY (*Henri-François*), traducteur et biographe anglais, mort en septembre 1844. Sa première production littéraire fut une ode composée à quinze ans, et qui avait pour sujet les malheurs de la Pologne. A Oxford, où il fit ses études, il s'appliqua surtout aux langues modernes, publia des traductions estimées, et s'exerça avec succès dans le genre biographique. Il a été enterré à Westminster, dans l'enceinte réservée aux poëtes. On a de lui : l'*Enfer* de Dante, traduit en vers blancs, 1805; — une traduction de la *Divine Comédie*, avec des notes historiques et bibliographiques ; — une traduction des *Oiseaux* d'Aristophane ; — une traduction des *Odes* de Pindare; — *Vie des poëtes anglais*, pour faire suite à celles de Johnson; —*Vies des anciens poëtes français*, dans le *London Magazine ;* — des éditions de Pope, Cowper, Milton, Thompson, Young.

London Magazine. — *Annual Register and Obituary.* — *Dict. de la Conversation.*

CARY (*Robert*), chronologiste anglais, né en 1615 dans le Devonshire, mort en 1688 à Portsmouth; il fut curé de cette dernière ville, et ensuite archidiacre d'Exeter. On a de lui : *Palæologia Chronica*; Londres, 1677, in-fol.

Rose, *New biographical Dictionary.* — Wood, *Athenæ Oxonienses.* — *Biographia Britannica.*

CARYL (*Jean*), poëte anglais, né dans le comté de Sussex, mort après 1715 en France. Fervent catholique, il fut secrétaire de la reine Marie-Béatrix, femme du roi Jacques II, et resta toujours fidèle à la famille Stuart, qu'il suivit en 1688 dans son exil en France. Le roi l'avait créé chevalier, et lui avait conféré les titres de baron de Dartford et comte de Caryl. Il fut l'ami intime de Pope, auquel il donna l'idée de son petit poëme *the Rape of the Lock*, qui eut pour sujet la querelle entre miss Femor et lord Pedres, qui avait coupé à cette dame une boucle de ses cheveux. On a de lui : *the English Princess, or the Death of Richard III,* tragédie ; 1667, in-4° ; — *Sir Salomon Single, or the Cautions coxcomb*, comédie; 1671, in-4°, — *the Psalms of David, translated from the Vulgate ;* 1700, in-12. On a encore de lui différentes traductions, par exemple celle des *Épîtres* d'Ovide, celle de la *Lettre de Briséis à Achille ;* — la version de la *première Églogue de Virgile*, dans Nicho, *Select collection of Miscellans Poems*, vol. II, p. 1, et d'autres traductions de ce genre, dans John Dryden, *Select works*.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

CARYL (*Joseph*), théologien anglais non conformiste, né à Londres en 1602, mort en 1672. Il eut quelque célébrité comme prédicateur. Cromwell l'employa à diverses négociations pendant les guerres civiles. Obligé de se cacher après la restauration de 1660, Caryl passa dans l'obscurité les dernières années de sa vie. Son principal ouvrage est : un *Commentaire* sur Job, 2 vol. in-fol. et 13 vol. in-4°, plusieurs fois réimprimé.

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Neal, *Puritans.*

CARYOPHILE ou CARIOPHYLE (*Jean-Matthieu*), prélat et humaniste grec, né dans l'île de Corfou, mort à Rome vers 1639. Après avoir étudié à Rome dans le collége des Grecs, il rentra dans son pays; mais il revint bientôt à Rome, où il enseigna dans le même collége. Il entra ensuite successivement au service des cardinaux Pierre Aldobrandini, Louis Ludovisio et François Barberini, tous trois neveux de papes. Le second de ces cardinaux procura le titre d'archevêque d'Icone ou Cogni dans l'île de Candie, à Caryophile, qui le conserva jusqu'à sa mort. On a de lui :

S. Nili junioris vita, græce et latine; Rome, 1624, in-4°; — *Noctes Tusculanæ et Ravennates, græce et latine, vario carminum genere;* Rome, 1625, in-8°; — *Confutatio Nili Thessalonicensis De primatu papæ, græce et latine;* Paris, 1626, in-8°; — *Epistolæ Themistoclis*, en grec, publiées pour la première fois sur un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, avec des variantes et une traduction latine; Rome, 1626, in-4°, reproduites dans l'édition de Francfort, 1629, et dans celle de Leipzig, 1710, in-8°, par les soins de Schottgen, qui s'est appliqué à prouver l'authenticité de ces lettres; — *Chaldææ seu ethiopicæ linguæ Institutiones;* Rome, 1630, in-8°; — *Refutatio pseudo-christianæ catechesis editæ a Zachario Gergano Græco, græce et latine;* Rome, 1631, in-4°; — *Censura confessionis fidei, seu potius perfidiæ calvinianæ quæ sub nomine Cyrilli patriarchæ Constantinopolitani edita circumfertur, latine et græce;* Rome, 1631, in-8°; — *Dottrina cristiana del cardinale Bellarmini*, en italien et syriaque; Rome, 1633, in-8°. — Tous les autres ouvrages de Caryophile sont sans date, tels sont : *Notæ ad exercitationes Casauboni in Baronium cum Eudæmonis Johannis scripto, græce et latine;* — *le Concile de Trente*, traduit en grec; — *Georgii Scholarii Orationes III de pace ad Græcos*, dans l'édition du *Concile de Florence;* — *Josephi episcopi Methonensis responsio ad libellum Marci Ephesini;* en grec et en latin; Rome, in-4°; — *Gregorii Protosyncelli Apologia adversus Marci Ephesii epistolam*, en grec et en latin, dans l'édition du *Concile de Florence;* Rome, in-4°; — *Catena græca Procopi in Canticum Canticorum*, en grec ancien et en grec moderne; — *Concilium Florentinum*, en grec et en latin; Rome, in-4°; — *Pro defensione concilii Florentini*, attribué longtemps à Gennadius; Rome, in-4°.

Leo Allatius, *Apes urbanæ.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon.*

* **CARIOPHYLLUS** (*Pascal*), médecin allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *de Usu et Præstantia Thermarum Herculanarum, quæ nuper in Dacia Trajani detectæ sunt dissertatio epistolaris;* Vienne, 1737, in-4°; Mantoue, 1739, in-4°, et Utrecht, 1743, in-4°. L'auteur vante ces eaux comme efficaces contre les maladies syphilitiques.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Geleh.-Lexicon.*

CARYOPHILUS. *Voy.* GAROFALO.

* **CARYSTIUS** (Καρύστιος), grammairien grec de Pergame, vivait dans la seconde moitié du second siècle. On lui attribue les ouvrages suivants : Ἱστορικὰ ὑπομνήματα. Athénée a souvent puisé dans ce livre; — Περὶ διδασκαλιῶν : c'est un compte-rendu des drames grecs; — Περὶ Σωτάδου : c'est un commentaire sur le poëte Sotades.

Athénée, V, IX, XII, XIII et XIV.

CASA (*Jean* DELLA), célèbre poëte italien, né dans le pays de Mughello, aux environs de Florence, le 28 juin 1503; mort à Rome le 14 novembre 1556. Il appartenait à une famille illustre de Florence. Conduit dans son enfance à Bologne, il y commença ses études, les continua à Padoue, et revint à Florence en 1524. Il eut alors pour maître dans l'art poétique Ubaldino Bandinelli. A Rome, où il se rendit ensuite, il se livra quelque temps aux plaisirs, eut un fils qu'il nomma classiquement *Quirino;* puis, en 1538, il prit l'habit ecclésiastique. Cependant il n'avait pas négligé les affaires et les études sérieuses. En 1540, il fut envoyé à Florence en qualité de commissaire apostolique pour y lever les dîmes pontificales, et fut admis en même temps parmi les membres de l'*Academia Fiorentina*, nouvellement fondée. En 1542, il reçut du pape Paul III le titre de clerc de la chambre, et en 1544 il fut appelé à l'archevêché de Bénévent; plus tard, il fut chargé de la nonciature de Venise et de la négociation d'une alliance entre cette république, le pape, les Suisses et le roi Henri II de France, contre l'empereur Charles-Quint. Della Casa se fit remarquer alors par son talent oratoire, quoique sa mission n'aboutit point. Il réussit mieux dans le zèle qu'il déploya contre Paul Vergerio, évêque de Capo-d'Istria, accusé de luthéranisme, et qu'il obligea de se réfugier en Allemagne.

Après la mort de Paul III en 1549, della Casa fut rappelé de Venise; peu en faveur sous le nouveau pape Jules III, il vendit sa charge de clerc de la chambre pour dix-neuf mille écus d'or à Christophe Cencio, et se retira à Venise, qu'il appelait *ville bienheureuse;* c'est là qu'il composa la plupart de ses ouvrages. L'avénement de Paul IV motiva le retour de della Casa à Rome. On pensait qu'il y obtiendrait la pourpre; mais la recommandation de la France nuisit à sa candidature; peut-être aussi le souvenir des poésies licencieuses composées par della Casa dans sa jeunesse ne fut-il pas étranger à son échec, d'ailleurs trop mérité. Sauf ce dernier reproche, il avait de l'originalité dans son style, en même temps qu'il y savait allier la gravité et le naturel. Il s'exerça dans la prose aussi bien que dans la poésie latine et italienne. Ses ouvrages sont : des *Capitoli*, imprimés pour la première fois avec quelques pièces licencieuses de Berni, de Mauro et d'autres; Venise, 1538, 1545, 1564 : c'est dans ce recueil que se trouvait le fameux *Capitolo del Forno*, dont Bayle, d'après l'*Anti-Baillet* de Ménage, a osé reproduire quelques vers, et qui a été justement reproché à della Casa, quoiqu'il s'en fût justifié comme d'un simple jeu d'esprit; — *Galateo, trattato de' Costumi;* Florence, 1560, in-8°, d'abord imprimé en 1558, avec le discours à Charles-Quint, dans un volume intitulé *le Rime*, très-souvent réimprimé depuis et traduit en diverses langues (c'est un cours de politesse plutôt que de morale, dit M. Ginguené); — *degli Uffizi communi tra gli*

amici superiori e inferiori : c'est la traduction italienne de son traité latin *de Officiis inter potentiores et tenuiores amicos*, ouvrage complémentaire du précédent ; Florence, 1561 ; Naples, 1560, avec les autres ouvrages de Casa : « ces ouvrages se recommandent par l'élégance de la diction, et par un choix d'expressions qui parut presque aussi heureux que dans Boccace, malgré tout ce qu'on reprochait au Casa de maximes froides, de proverbes vulgaires, d'interrogations coupées et fatigantes. » (Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*) ; — *Orazione per muovere i Veneziani a collegarsi con il papa, col re di Francia e con gli Svizzeri, contro l'imperador Carlo V* ; Paris, 1667, in-8°, édité par Ménage avec les autres écrits en prose de Casa ; — *Latina monumenta*, recueil où l'on remarque les *Vies* de Bembo et de Cantarini, et des morceaux traduits de Thucidide et de Platon ; Florence, 1564, in-4°. — Les œuvres complètes de Jean della Casa ont été publiées par l'abbé Casotti sous ce titre : *Opere di mons. Giovanni della Casa, con una copiosa giunta di scritture non più stampate* ; Florence, 1707, 3 vol. in-4°, et plus tard à Venise, 1728 et 1729, 5 vol. in-4°, et 1752, 3 vol. in-4°. Cette dernière édition, la plus complète de toutes, est distribuée en trois parties : la première contient les *Rime* ou poésies, avec les notes de l'abbé Forettini, tirées de Quattro-Manni, de Severino, de Calopiese, de Ménage, de Salvini ; la deuxième, les *lettres*, et la troisième ; les ouvrages latins.

Casotti, *Vie de della Casa*, en tête de l'édition de Florence, 1707. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura*. — Niceron, *Memoires*, XII. — Ginguené, *Histoire litt. de l'Italie*, VII, 538, et IX, 199, 226, 229. — Ménage, *Anti-Baillet*. — Bayle, *Dict.* (art. *la Mothe-le-Vayer*). — Ghilini, *Teat. d'Uomini letterat.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclop.* — D. Clément, *Bibliot. curieuse*, VI, 326. — Negri, *Scritt. Florent.* — Gundling, *Disquisitio an J. Casa crimen pæderastiæ defenderit*, dans les *Observationes selectæ* ; Francfort, 1797, in-8°, I, p. 120. — Sax, *Onomast literar.*

CASABIANCA (*Louis*), marin et homme politique français, né à Bastia vers 1755, mort le 1er août 1798. Il entra jeune au service de la marine. Il s'y était fait remarquer par sa bravoure lorsqu'il fut nommé par son département député à la convention nationale, où il vota la détention de Louis XVI. Passé au conseil des cinq-cents, il y appuya en différentes circonstances les mesures proposées par le Directoire pour l'organisation de la marine. A l'expiration de son mandat, il reprit son service militaire, et fit partie de l'expédition d'Égypte comme capitaine de pavillon de l'amiral Brueys, qui montait le vaisseau *l'Orient*. Appelé pendant quelques instants à remplacer son général, coupé par un boulet à la funeste journée d'Aboukir, il venait, à son tour, d'être mortellement blessé à la tête par un éclat de bois, quand le feu prit à *l'Orient*. Tous les efforts qu'on fit pour l'éteindre ayant été inutiles, le fils de Casabianca, enfant de dix ans, qui donnait les plus grandes espérances, et qui, depuis le commencement du combat, faisait des prodiges de valeur, refusa de se sauver dans une chaloupe, pour ne pas abandonner son père. Cependant il était parvenu à se placer sur un mât jeté à la mer ; il s'y trouvait, ainsi que l'intendant de l'escadre, lorsque *l'Orient* sauta en l'air avec un fracas horrible, et engloutit les trois malheureux.

P. Levot.

Monit. univ. — *Biog. moderne.*

CASABIANCA (*Raphaël*, comte de), général français, frère du précédent, né à Vescovato, en Corse, le 27 novembre 1738, mort à Bastia le 28 novembre 1825. Il était d'une noble et ancienne famille. Jeune encore, il fit ses premières armes contre les Génois, « prit parti dans les troupes que Louis XV envoya pour achever de soumettre l'île, et devint colonel du régiment Provincial-Corse, qu'il commandait en 1789. L'année suivante, il fut envoyé par ses concitoyens comme député suppléant à l'assemblée constituante. Peu de temps après, il passa à l'armée du Nord, et y combattit avec la plus grande bravoure. Nommé maréchal de camp, il fut employé à l'armée des Alpes, puis envoyé à Ajaccio, et reçut bientôt après l'ordre de se tenir prêt à s'embarquer avec l'amiral Truguet pour la Sardaigne, que l'on voulait prendre. Cette expédition ayant échoué, Casabianca fut chargé du commandement de Calvi, et presque aussitôt assiégé par les Anglais. Il n'avait avec lui que six cents hommes ; la place était mal fortifiée, et presque sans munitions et sans vivres : néanmoins il y soutint trente-neuf jours de siége, et un bombardement qui réduisit en cendres la plus grande partie de la ville. Resté avec quatre-vingts hommes exténués de faim et de fatigues, il capitula, mais à des conditions honorables. Sa glorieuse défense lui avait valu, pendant le siége, le brevet de général de division. Il joignit l'armée d'Italie, commanda à Gênes, où il calma les esprits ; puis fut envoyé, par le Directoire exécutif, en Bretagne. Il quitta le service en 1799, époque où Bonaparte, devenu premier consul, le nomma membre du sénat conservateur, et successivement comte de l'empire et grand officier de la Légion d'honneur. Appelé à la pairie par le roi en 1814 et par l'empereur en 1815, il fut exclu à la seconde restauration, puis réintégré en 1819 ; ce qui lui valut, comme à tant d'autres, une place dans le *Dictionnaire des Girouettes*.

De Courcelles, *Diction. des généraux français*. — Arnault, Jouy, etc., *Biog. nouvelle des Contemporains*. — Montholon, *Mémoires*.

CASABIANCA (*Pierre-François*), officier supérieur français, fils du précédent, naquit à Vescovato en 1784, et mourut en Russie en 1812. Élève de l'École polytechnique et de l'École d'artillerie de Metz, il obtint en 1811, par son activité, ses talents et sa valeur, le grade de colonel, et fit constamment partie de l'armée dans les campagnes d'Allemagne et de Prusse depuis 1806. Il mourut couvert de blessures.

Le Bas, *Dictionnaire encyc. de la France*. — Arnault, Jouy, etc., *Biog. nouvelle des Contemporains*.

*CASABIANCA (*François-Xavier*, comte), sénateur, né le 27 juin 1797, à Nice, où sa famille s'était réfugiée pendant l'occupation de la Corse par les Anglais. Élevé au lycée Napoléon, il y obtint en 1812 le premier prix de philosophie. Après avoir étudié le droit, il fut reçu avocat à la cour d'appel de Bastia, s'y plaça au premier rang dès son début, et se fit particulièrement remarquer par ses talents et son aménité. La révolution de Février lui ouvrit les portes des assemblées législatives. Le département de la Corse l'élut à la constituante, où il fit partie du comité de la marine. Il a voté contre le droit au travail, contre les deux chambres, contre le vote à la commune, contre la proposition Rateau, enfin contre la mise en accusation du ministère. Réélu à l'assemblée législative, sa conduite politique ne se démentit pas pendant toute la durée de cette chambre. M. Casabianca n'avait exercé aucune fonction publique sous la restauration, ni sous le gouvernement de Louis-Philippe. La confiance de l'empereur, alors président de la république, l'appela successivement au ministère de l'agriculture et du commerce le 26 octobre 1851, et à celui des finances le 23 novembre suivant. Après les événements du 2 décembre, le prince Louis-Napoléon le nomma ministre d'État (22 janvier 1852), portefeuille de nouvelle création. Il a été appelé depuis à siéger au sénat. SICARD.

Moniteur universel.

CASABONA ou BENINCASA (*Joseph*), botaniste flamand, né en Flandre vers le commencement du seizième siècle, mort à Florence en 1595. Nommé garde du jardin de botanique de Florence, il eut en même temps le titre de botaniste de François de Médicis, grand-duc de Toscane. Il observa et recueillit beaucoup de plantes dans un voyage qu'il fit dans l'île de Crète; mais la mort ne lui permit pas de publier ses observations. On doit à Casabona la connaissance d'une espèce du genre des chardons, désignée par quelques botanistes sous le nom de *carduus Casabonæ*.

Turgioni-Tozzeti, *Corografia di Toscana*. — Le même, préface à l'*Hortus plantarum florentin*, de Micheli; Florence, 1748, in-4°.

CASA-IRUJO (don *Charles-Marie* MARTINEZ DE), homme d'État espagnol, né à Carthagène le 4 novembre 1765, mort le 17 janvier 1824. Jeune encore, il entra dans la diplomatie. A vingt ans il alla en Hollande en qualité de secrétaire de légation; un an plus tard, il fut attaché à l'ambassade de Londres, et fut employé ensuite au ministère des affaires étrangères. Il revint à Londres en 1793, avec le titre de premier secrétaire; puis il séjourna douze ans aux États-Unis, près desquels il avait mission de représenter l'Espagne. Il y découvrit et fit échouer le projet concerté entre le sénateur Blount et l'Angleterre, en vue d'attaquer la Louisiane et les Florides. Revenu en Europe en 1808, il adhéra à l'avénement de Ferdinand VII; et, dans la même année, il fut envoyé à Rio-Janirro par la junte de Séville, avec le titre de ministre plénipotentiaire auprès du prince régent de Portugal, qui s'était réfugié au Brésil. Il combattit dans ce poste l'influence de l'Angleterre, qui favorisait la révolte des colonies espagnoles. Le 28 août 1718, il fut chargé d'assister avec le duc de San-Carlos au congrès d'Aix-la-Chapelle, et, le 14 septembre suivant, il succéda, comme ministre des affaires étrangères, à Joseph-Garcia de Léon et Pizarro. Accusé en juin 1819 d'avoir ratifié la cession des Florides, il fut proclamé innocent par le conseil d'État, et recouvra la faveur du roi. Le 10 mai 1821, il fut envoyé à Paris comme ministre plénipotentiaire, et remplacé dans ce poste, en 1822, par le duc de San-Lorenzo. A son retour à Madrid, il fut nommé ministre des affaires étrangères, avec la présidence du conseil.

Monit. univ. — Lesur, *Annuaire hist.* — Lavallée et Guéroult, l'*Espagne*, dans l'*Univers pittoresque*.

CASAL (*Gaspard*), prélat portugais, né à Santarem en 1510, mort en 1585. En 1524, il entra dans l'ordre des Augustins, et professa la philosophie à Lisbonne et à l'université de Coïmbre. Reçu docteur en théologie en 1542, il fut choisi par Jean III en 1551 pour confesseur de l'infant Jean, et peu après il fut appelé à être directeur et conseiller du roi lui-même. Successivement évêque de Funchal et de Leiria, il assista au concile de Trente, et y brilla par ses connaissances et son érudition. Il écrivit, touchant les affaires du concile, le livre *de Cœna et Calici Domini*, qu'il dédia à Pie IV; et fit bâtir à ses frais la cathédrale de Leiria, dont il posa la première pierre le 11 août 1559. Il laissa divers ouvrages de théologie et d'érudition; parmi ces derniers, un commentaire des *Topiques* d'Aristote, et *Carta a Rainha D. Catharina, escripta de Leiria a 23 de janeiro de 1561, para que nao deixe a regencia do reino, na memoridade del rei D. Sebastiao*, document imprimé dans les Mémoires de Barbosa.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

CASAL (*Gaspard*), médecin espagnol, né à Oviédo en 1691, mort à Madrid en 1759. On a de lui : *Historia natural y medica de el principado do Asturias*; Madrid, 1762, in-4°. Cet ouvrage, que J.-J. Garcia publia après la mort de l'auteur, traite plutôt de la médecine que de l'histoire naturelle des Asturies.

Biographie médicale.

CASAL ou CAZAL (*Manuel-Ayres* DE), géographe portugais, né dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, mort à Lisbonne dans ces dernières années. Casal, que l'on appelle à bon droit le père de la géographie brésilienne, est né en Portugal: nous tenons ce fait, sujet à controverse, d'un Brésilien (M. le commandeur Odorico) dont on apprécie les rares connaissances littéraires. Entré dans les ordres après avoir fait d'excellentes études, Casal vint fort jeune en-

core au Brésil, et alla se fixer pendant assez longtemps dans la province intérieure de Goyaz. Ainsi disparait également l'assertion émise par un savant qui fait autorité, et qui retirerait au géographe l'avantage d'avoir visité les provinces qu'il décrit. Il parcourut nécessairement la partie sud de l'empire, et dut se contenter de renseignements exacts sur les régions qui se rapprochent du fleuve des Amazones. Ce qu'il y a de bien constaté, c'est son séjour dans la capitale du Brésil à l'époque où régnait Jean VI; il passa alors plusieurs mois à compulser les archives de Rio de Janeiro, et l'on a la certitude que son zèle infatigable y découvrit alors les plus précieux documents. Il était également dans l'habitude de s'enquérir de l'arrivée des voyageurs dont les explorations étaient récentes, afin de comparer leurs renseignements aux documents écrits que l'on s'empressait de lui offrir: c'est ainsi qu'il est parvenu à la rare exactitude qui le distingue en général, et qui conserve encore tant de crédit à son œuvre. L'excellent livre qu'il nous a laissé a été publié sans nom d'auteur, sous ce titre : *Corografia Brasilica*, ou *Relaçao historico geografica do reino do Brazil, composta e dedicada a Sua Magestade Fidelissima por hum presbitero secular do Gram, priorado do Crato; Rio de Janeiro, na impressao regia;* 1817, 2 vol. petit in-4°. La dédicace à Jean VI est signée : elle est vraiment touchante par la simplicité de son style, et prouve toute l'importance que l'auteur attachait au traité fondamental qu'il léguait au Brésil, et qui avait pris, disait-il, les meilleures années de sa vie. M. de Humboldt cite l'œuvre du P. Ayrès de Casal avec estime; et tous les voyageurs qui ont écrit dans ces derniers temps sur l'Amérique méridionale se sont servis utilement de ses recherches. Le vaste et indigeste ouvrage de M. Pizarro n'a pu le faire oublier. Nous savons qu'il existe une traduction française inédite de la *Corografia Brasilica*, et l'auteur de cette notice fut prié, il y a une trentaine d'années, par le savant Malte-Brun, d'entreprendre la version des chapitres relatifs au *Mato Grosso* et au *Para;* ces deux articles étendus ont paru dans les *Annales des Voyages*. On ignorait pour ainsi dire à cette époque jusqu'au nom de la vaste province intérieure que M. de Castelnau vient de traverser, et qu'a visitée M. Alcide d'Orbigny. Malte-Brun fut frappé lui-même de la lumière inattendue que le géographe brésilien venait de jeter sur les portions les moins connues de l'Amérique centrale. On nous a affirmé qu'une édition plus correcte que celle de 1817 avait dû être imprimée chez le libraire Plancher: ceci pourrait donner l'espérance d'obtenir quelque jour un meilleur texte.

FERDINAND DENIS.

Notes particulières. — César de Figanière, *Bibliographia historica*. — Pereira da Sylva, *o Plutarco Brasileiro*, 2 vol. in-8°.

CASALANZIO (*Joseph* DE), prêtre espagnol, fondateur des écoles pies, né en 1556 à Peralta, dans l'Aragon; mort à Rome le 25 août 1648. Issu d'une famille noble, et devenu fils unique par la mort de son frère aîné, il eut quelques contradictions à essuyer de la part de son père avant de pouvoir embrasser l'état ecclésiastique. Après s'être montré le modèle du clergé dans plusieurs diocèses, il se rendit à Rome, où la vue d'une foule d'enfants livrés aux vices lui inspira l'idée d'établir pour leur instruction un institut auquel Paul V, en 1617, donna le titre de *Congrégation Pauline*, et dont les membres sont connus, depuis 1621, sous le nom de *clercs réguliers des écoles pies*. Cet ordre religieux, supprimé par Innocent X et rétabli par Clément IX, eut bientôt un grand nombre de colléges en Espagne, en Italie, en Hongrie et en Pologne. Casalanzio, qui avait pris, en renonçant au monde, le nom de *frère Joseph de la Mère de Dieu*, fut béatifié par Benoît XIV et canonisé par Clément XIII.

Le P. Alexis, *Vie de Joseph de Casalanzio*; Rome, 1693, in-8°. — Feller, *Dict. hist.* — Hélyot, *Hist. des ordres religieux*.

* **CASALENO** ou **CASALINI** (*Jean-Antoine*), médecin italien, natif de Villafranca, dans le royaume de Naples, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Disputatio de secanda vena in pleuritide, revulsionis gratia, adversus medicos Francavillanos;* Venise, 1605, in-4°.

Carrère, *Bibl. de la Médecine*.

CASALI (*Ubertin* DE), écrivain ascétique italien, de l'ordre des Frères Mineurs, né à Casal, vivait dans le quatorzième siècle. On a de lui : *Arbor vitæ crucifixi Jesu;* Venise, 1485, in-fol. Cet ouvrage est aussi rare que singulier. Pour relever l'éclat de son ordre, l'auteur cherche à prouver que Jésus-Christ en fut le premier fondateur; — *de Septem Ecclesiæ Statibus;* ibid., 1516, in-fol.

Cave, *Historia literaria Scriptorum ecclesiasticorum*. — Trithème, *de Scriptoribus ecclesiasticis*. — Wadding, *Bibliotheca Scriptorum minorum*.

CASALI (*Grégoire*), littérateur italien, frère du précédent, vivait au commencement du seizième siècle. Il accompagna son frère en Angleterre. Henri VIII le créa chevalier, et le nomma son ambassadeur à Rome. Casali retourna en Angleterre; mais, au moment de la réforme, il revint dans sa patrie. On trouve de lui des *Lettere* et des *Rime* dans différents recueils.

Carmina illustrium poetarum Italorum. — Lingard, *Hist. of Engl.*

CASALI (*Jean-Baptiste*), antiquaire italien, vivait à Rome dans le dix-septième siècle. On a de lui : *De profanis et sacris veterum Ritibus;* Rome, 1644, 1645, 2 vol. in-4°; Francfort, 1681; — *de Ritibus veterum Ægyptiorum;* Rome, 1644, in-4°; Francfort, 1681; in-4°; — *De veteribus sacris christianorum Ritibus explanatio;* Rome, 1647, in-fol.; — *De urbis*

ac romani olim imperii Splendore; ibid., 1650, in-fol.; — plusieurs dissertations insérées dans le *Thesaurus Antiquitatum* de Gronovius.

Mandosius, *Bibliotheca Romana*. — Lilio Giraldi, *De poetis sui temporis*. — Gronovius, *Thesaur. Antiquit.*

* **CASALI** (*Jean-Baptiste*), musicien italien, mort en juillet 1792. Il fut maître de chapelle de Saint-Jean de Latran à Rome depuis le mois de septembre 1759. Dépourvu d'invention, il composait cependant avec pureté. Il eut pour élève Grétry, qui reçut ses leçons pendant deux ans; il le recommanda dans ces termes, adressés à un ami demeurant à Genève : *Caro amico, vi mando un mio scolaro, vero asino in musica, che non sa niente, ma giovane gentil assai e di buon costume*. (Cher ami, je vous recommande un mien élève qui est un âne en fait de musique, et ne sait absolument rien; mais c'est un jeune homme très-aimable et de bonne façon). Ce rigoureux jugement du maître à l'égard de l'élève tenait sans doute à ce que celui-ci n'avait qu'à un faible degré le sentiment de l'harmonie. Outre un grand nombre d'*oratorios* et de *messes*, on a de Casali un opéra intitulé *Campaspe*, et représenté à Venise en 1740.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

* **CASALI** (*Giovanni-Vincenzo*), sculpteur et architecte, né à Florence vers 1540, mort en 1593. Il fut élève du célèbre sculpteur G.-A. Montorsoli. En sortant de son atelier, Casali entra dans l'ordre des Servites, mais sans pour cela abandonner ses ciseaux, qu'il reprit avec ardeur dès que son temps de noviciat fut expiré. Il sculpta en marbre l'autel de l'église des Servites de Lucques, et les statues qui le décorent. De là il se rendit à Naples, où l'appelait le vice-roi duc d'Ossuna, qui le chargea de dessécher et d'assainir la campagne autour de Capoue. Casali ayant réussi dans cette opération, le vice-roi lui conféra le titre d'architecte royal. Ce fut alors qu'il construisit la darse de Naples, et hors de la porte de Tolède une enceinte pour les exercices de cavalerie. Le duc d'Ossuna en quittant Naples l'emmena à Madrid, où il fut honorablement accueilli par Philippe II. Ce monarque, qui avait réuni à la couronne d'Espagne le Portugal, y envoya Casali, le chargeant (commission singulière pour un religieux) de réparer les fortifications de ce royaume. La mort surprit Casali au moment où il commençait ces travaux. E. B—n.

Cicognara, *Storia della scoltura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*.

CASALI (*Joseph*), numismate et archéologue italien, né à Rome en 1744, mort dans la même ville le 4 mai 1797. Quand il eut terminé ses études, il entra dans l'état ecclésiastique. Maître d'une grande fortune, il forma de riches collections, et favorisa les artistes, les antiquaires, et les jeunes gens studieux. On a de lui : *De duobus Lacedæmoniorum Nummis, ad Henr. San. Clementum Epistola*; Rome, 1793, in-4°; — *Lettera su una antiqua terra cotta trovata in Palestina nell' anno* 1793; ibid.; 1794, in-4°; — *Conjectura de nummiculis*, etc., *et descriptio nummi Pescennii inediti, ad cardinal. Stephan. Borgia*; ibid., 1797, in-4°.

Notice sur Joseph Casali, dans le *Magas. encyclop.*, 3e année, t. V, p. 48, 48.

CASANATE (*Jérôme*), prélat italien, né à Naples le 3 juin 1620, mort à Rome le 3 mars 1700. Il quitta le barreau pour embrasser l'état ecclésiastique. Innocent X le nomma son camérier, et le fit gouverneur de quelques villes. En 1658, Alexandre VII l'envoya à Malte comme inquisiteur. En 1673, Clément X le créa cardinal; enfin, Innocent XII le nomma, en 1693, bibliothécaire du Vatican. Casanate aimait les lettres, et encourageait ceux qui les cultivaient; il laissa sa riche bibliothèque aux dominicains du couvent de la Minerve, avec un revenu de 4,000 écus romains. On lui attribue : *Discorso istorico sopra l'origine e progresso della regalia*.

Lelong et Fontette, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette. — Moréri, *Dict. hist.*

* **CASANDER** (*Frédéric*), naturaliste allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Natura loquens, qua miracula totius universi ex præcipuis mundi partibus sive regnis, æthereo, vegetabili et minerali, silvarum nempe, hortorum, pratorum, plantarum, etc., proprietatibus, effectis et virtutibus de prompta proponuntur*; Francfort, 1630, in-8°. On a de cet ouvrage assez rare des extraits et des critiques dans les *Hamburgische nachrichten*; 1737, in-4°, et dans *Gesammelter Briefwechsel der Gelehrten* (Recueil de correspondances des savants); Hambourg, 1751, in-4°.

Clément, *Bibliothèque curieuse*, VI, 340. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CASANOVA (*Marc-Antoine*), poëte italien, né à Rome en 1476, mort dans la même ville vers 1526. Partisan déclaré des Colonne, il fit contre Jules de Médicis une satire qui l'obligea de quitter Rome. Il se retira à Côme, où il se maria. Jules de Médicis, devenu pape sous le nom de Clément XII, lui fit grâce, et le fit revenir à Rome. Casanova, étant tombé dans une extrême pauvreté, fut réduit à mendier son pain, et mourut de la peste qui désola Rome après le sac de 1526. Il réussissait particulièrement dans l'épigramme: ses poésies, disséminées dans différents recueils, ont été réunies en grande partie dans le t. III des *Deliciæ poetarum Italorum*.

Mandosius, *Biblioth. Romana*. — Gaddius, *de Scriptoribus ecclesiasticis*. — Paul Jove, *Elogia*. — Konig, *Bibliotheca vet. et nov.* — Baillet, *Jugement des Savants*.

CASANOVA (*Jacques* de Seingalt), aventurier fameux, né à Venise le 2 avril 1725, mort à Vienne en juin 1803. La famille de Casanova était d'origine espagnole; un don Jacob Casanova, en 1428, secrétaire du roi d'Aragon, dut abandonner sa patrie pour avoir enlevé une religieuse, qu'il épousa après une année de captivité à Rome,

après que le pape Martin III l'eut relevée de ses vœux. En 1481, son fils don Juan, à la suite d'un duel, se vit contraint de quitter Rome, et devint un des compagnons de Christophe Colomb. Marc-Antoine, le fils de ce dernier, ayant fait des vers contre Jules de Médicis, se sauva de Rome, lui aussi, et n'y revint qu'après l'intronisation de Médicis sous le nom de Clément VII, pour y mourir de la peste en 1526. Son fils prit du service en France contre Henri de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Son petit-fils Gaëtan-Joseph-Jacques, après une vie passablement agitée, se fit comédien, et épousa la fille d'un cordonnier, Zanitta Farusi, qui fut la mère du Casanova dont nous nous occupons. Comme on le voit, les Casanova étaient nés aventuriers de père en fils, et Jacques Casanova ne pouvait faire mieux que de marcher sur leurs traces. Mais il devait les laisser bien loin derrière lui; et l'histoire de sa vie est la démonstration de ce que peut l'audace quand elle est servie par une intelligence bien douée, par des connaissances presque universelles, par le génie de l'intrigue, et la science approfondie des hommes et des choses. Durant cette carrière si diversement remplie, nous le voyons aborder tous les métiers, endosser tous les habits, imposant aux uns par son impudence extrême, dominant les autres par la séduction d'un esprit vraiment supérieur, et capable de prendre tous les tons comme toutes les formes.

On le destinait à l'Église. Le patriarche de Venise lui donne les ordres mineurs; mais le jeune Casanova est bientôt chassé du séminaire et enfermé dans le fort Saint-André, dont il ne tarde pas à sortir. Il quitte Venise, part pour Rome, entre au service du cardinal Acquaviva, voit Benoît XIV; mais, par une fatalité qu'il partage avec la plupart de ceux de sa race, il est forcé presque aussitôt de fuir de la ville éternelle. C'est alors qu'il met de côté la soutane et endosse l'habit militaire. Il entre au service de Venise en qualité d'enseigne dans le régiment de Bala qui était à Corfou, et séjourne quelque temps à Constantinople, où il rencontre le fameux comte de Bonneval, pour lequel le cardinal Acquaviva lui avait donné des lettres d'introduction. Après être demeuré quelque temps à Corfou, il revient à Venise en octobre 1745, et, s'étant vu préférer le bâtard d'un patricien, il laisse là l'uniforme avec la même facilité qu'il s'était débarrassé de l'habit ecclésiastique. Il se livre au jeu; en huit jours, il était complétement ruiné. Ne sachant à quel saint se vouer, il accepte une place de violon au théâtre de Saint-Samuel : un hasard heureux le fait sortir de la position précaire où il se trouvait; il devient l'intime d'un riche Vénitien auquel il persuade qu'il est versé dans les secrets les plus profonds de la cabale, et mène une vie de folies et de désordres, à laquelle il est bientôt forcé de renoncer. Cité pour ses imprudences à deux tribunaux à la fois, il comprit qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui dans Venise : il fuit à Vérone, alla successivement à Milan, Mantoue, Ferrare, Bologne, Césène, Parme, et reparut, après une année d'absence et d'aventures, dans sa patrie, qu'il quittait pour la France le 1er juin 1750. Il arrive à Paris, où il est mis en rapport avec tout ce qu'il renfermait d'illustres poëtes, le vieux Crébillon, le maréchal de Richelieu, lord Keith, Voisenon, Fontenelle, d'Alembert. Il est introduit près de la duchesse de Chartres, pour laquelle il fait de la cabale, charlatanisme qui sera un de ses moyens les plus effectifs d'intrigue. Après deux ans de séjour, il reprend sa vie vagabonde, arrive à Dresde et y retrouve sa mère, qui y était actrice; il est fort bien accueilli du roi. De là il passe à Vienne, va voir le poëte Métastase, et reprend, après une absence de trois années, le chemin de Venise, où l'attendait une captivité qui est l'événement célèbre de sa vie : c'est le 25 juillet 1775 qu'il fut conduit sous les plombs. Il faut lire le récit de ce qu'il déploya de constance, d'efforts, de dissimulation, de résolution et de génie pour échapper de cette prison d'État d'un renom si lugubre. La relation de la fuite de Benvenuto Cellini du château Saint-Ange, et le long séjour de Latude à la Bastille, n'ont rien de plus intéressant ni de plus émouvant que l'histoire de ces deux années de lutte entre des obstacles presque insurmontables et la volonté d'un homme énergique et déterminé.

Il arrive à Munich pour y attendre les secours que devait lui envoyer M. de Bragadin, son protecteur, et repart pour Paris, où nous le voyons accourir en janvier 1757, au moment où Damiens venait de frapper Louis XV. Il se présente à M. de Bernis, qu'il avait connu ambassadeur à Venise dans d'étranges circonstances, s'il faut l'en croire. L'histoire de son évasion avait fait du bruit, même en France; et sa fuite des plombs, en le rendant un personnage extraordinaire, était de nature à le servir plus que des titres autrement sérieux. M. de Bernis parle de lui au duc de Choiseul comme d'un esprit délié, et particulièrement exercé en matière de finances. En réalité, Casanova n'en savait pas le premier mot; mais, audacieux comme il était, il se dit qu'il serait toujours temps de désabuser son monde; et, dans une réunion où il est présenté à Pâris-Duverney, il s'y prend si bien par ses réticences, ses demi-mots, son silence même, qu'il donne de ses vues la plus haute idée. Il réussit à faire croire à Duverney qu'il avait trouvé un plan de loterie tout semblable à un projet de Calsabigi, alors entre ses mains. C'était un premier pas; mais il fallait que cette loterie se créât, et il y avait plus d'un obstacle à vaincre. Une conférence a lieu à l'École militaire, séance à laquelle d'Alembert fut convié en sa qualité de mathématicien. Casanova eut l'art de persuader les plus réfractaires, et le décret parut huit jours après cette conférence (1). Il obtint pour sa part six bureaux de recette, et

(1) Cette loterie, créée au profit de l'École militaire devint, après la mort de Pâris-Duverney, *loterie royale*.

quatre mille francs de pension en plus sur le produit de la loterie : c'était le revenu d'un capital de cent mille francs, qu'il lui était loisible de retirer en renonçant à ses bureaux : il en vendit cinq sur-le-champ, n'en gardant qu'un, qu'il ouvrit rue Saint-Denis, et où la foule, alléchée par de petits avantages qu'il lui faisait, afflua. Mais Casanova était trop remuant pour s'emprisonner dans une position toute faite : il lui fallait le mouvement, l'imprévu, l'aventure; aussi accepta-t-il avec empressement une mission secrète ayant pour but de visiter huit à dix vaisseaux de guerre en rade à Dunkerque : il se mit en mesure de rapporter un relevé circonstancié de tout ce qui regardait l'approvisionnement, le personnel des équipages, les munitions, l'administration, la police. Cela ressemblait fort à de l'espionnage; mais Casanova ne se laissait pas aisément arrêter par des considérations de cet ordre; cela souriait, d'ailleurs, à son esprit fin, rusé, fertile en ressources : la nécessité d'être habile, à ses yeux, ôtait à sa mission ce qu'elle pouvait avoir d'équivoque. Il revint avec un travail qui lui valut force éloges et cinq cents louis de rémunération. Il menait alors une vie fort dissipée, allant un peu partout, et presque toujours remportant de ces succès dus autant à son esprit, à son intrigue, à son inconcevable audace, qu'aux séductions de sa personne. Ce fut dans ce temps qu'il rencontra le fameux comte de Saint-Germain chez une marquise d'Urfé, espèce de folle dont il avait fait sa dupe, et qu'il exploitait comme il avait jadis exploité la crédulité de M. de Bragadin. Il nous donne sur cet aventurier célèbre des détails fort curieux; ce n'est pas, du reste, l'unique fois qu'ils se rencontrèrent.

Quelque temps après, Casanova était dépêché par M. de Choiseul en Hollande pour négocier auprès d'une compagnie de marchands d'Amsterdam, à un prix honnête, l'échange d'effets royaux contre des papiers moins dépréciés que ne l'étaient alors les nôtres; il revient ensuite à Paris, loue, à cent pas de la barrière de la Madeleine, une maison de campagne meublée magnifiquement, se pourvoit de chevaux, de voitures, de palefreniers, de laquais, et se met sur le pied d'un homme qui a le droit de ne pas compter avec lui-même : toutefois ses protecteurs avaient disparu.

M. de Bernis avait été exilé à Soissons. Le contrôleur général avait dû se retirer; et Casanova ne rencontra pas dans le successeur de ce ministre, M. de Silhouette, les mêmes encouragements et la même bienveillance. Son esprit inventif se retourne alors vers l'industrie; il s'agissait de produire sur les étoffes de soie, au moyen de l'impression, les mêmes dessins que l'on exécutait à Lyon par les procédés lents du tissage, et d'arriver à un débit aussi grand à des prix bien inférieurs. Le prince de Conti, auquel Casanova avait communiqué son projet, l'avait encouragé à tenter la spéculation, et il s'était mis tout aussitôt à l'œuvre : il loue dans l'enceinte du Temple une vaste maison, et s'y installe lui et ses employés. Mais l'instant était mal choisi. La guerre avait plongé le pays dans une détresse dont le commerce devait forcément se ressentir. Il ne tarda pas à se voir menacé d'une ruine imminente. A ces difficultés se joignirent des vols énormes dont il fut victime, des remboursements immédiats, des chicanes, des procès, un emprisonnement à For-l'Évêque, d'où l'arracha l'affection de la marquise d'Urfé. Ces dégoûts lui rendirent Paris odieux. Il arrange ses affaires, et prend congé en décembre 1759 de M. de Choiseul, qui l'autorise à négocier un emprunt en Hollande, emportant cent mille francs de lettres de change et pour autant de bijoux. Il arrive à la Haye : le comte de Saint-Germain y était installé, se disant chargé par Louis XV d'un emprunt de cent millions. « J'imagine, lui dit-il, mon cher monsieur Casanova, que vous êtes venu ici pour tâcher de faire quelque chose en faveur de notre cour; mais cela vous sera difficile, car la bourse est scandalisée de l'opération que ce fou de M. de Silhouette vient de faire : j'espère cependant que ce contre-temps ne m'empêchera pas de trouver cent millions. J'en ai donné ma parole à Louis XV, que je puis appeler mon ami, et je ne le tromperai pas : dans trois ou quatre semaines mon affaire sera faite. » Son affaire eût été faite sans doute, mais d'une tout autre façon, si, averti secrètement, le comte de Saint-Germain n'eût pas prévenu l'ordre arraché par le ministère aux états de s'emparer de lui. Quant aux démarches de Casanova, elles n'aboutirent point.

Il part pour l'Allemagne, arrive à Cologne, où l'électeur lui fait bon accueil; passe à Stuttgard, dont une mauvaise affaire le chasse, et s'arrête à Zurich, où lui vient l'assez étrange idée de se faire moine. Il va sans dire que cette résolution, qu'un dégoût momentané avait inspirée, ne tint pas au delà de quelques jours : une aventure d'amour devait lui faire oublier tout aussitôt ces mystiques aspirations. Il quitte Zurich, s'établit quelque temps à Soleure, où il se lie avec M. de Chavigny, notre ambassadeur; de là il traverse Bâle, Berne, Morat, et va visiter à Roche le célèbre Haller, avec lequel il devait échanger une correspondance. Il fait une halte à Lausanne, et arrive à Genève au mois d'août 1760. Il était à trop peu de distance de Voltaire pour ne pas l'aller voir; mais, loin de s'incliner devant l'autorité de l'écrivain, il émet ses propres opinions avec une indépendance, un aplomb, une fatuité qui ne déplurent pas trop d'abord. Il est vrai que son ton cassant et peu mesuré devait finir par indisposer le vieillard irritable, et peu habitué à se voir rompre en visière avec ce sans-gêne. Casanova se fit le champion de l'arbitraire, pour le plaisir de le contredire. Voltaire lui demande s'il avait ces idées-là sous les plombs : « Ma détention fut un grand acte de despotisme; mais, persuadé que j'avais abusé sciem-

ment de ma liberté, je trouvais parfois que le gouvernement avait eu raison de me faire enfermer sans les formalités ordinaires. » — « Cependant vous vous êtes échappé? » — « J'usai de mon droit comme ils avaient usé du leur. » Ils se quittèrent fort mécontents l'un de l'autre. De Genève, Casanova va à Aix en Savoie, où l'arrêtèrent des intrigues d'amour; enfin, il arrive à Gênes, où l'on joue la traduction en italien qu'il avait faite de *l'Écossaise*. « Nous donnerons, portait l'affiche du théâtre, *l'Écossaise* de M. de Voltaire, traduite par une plume inconnue, et nous la jouerons sans souffleur. » La pièce obtint le plus grand succès; mais Voltaire, auquel il fit parvenir sa traduction, la trouva mauvaise, ce qui blessa tellement l'amour-propre de Casanova, qu'il ne perdit pas une occasion, dans la suite, de le décrier.

Un ordre du grand-duc le chasse de Florence, où il s'était installé. Il se dirige alors vers Rome, qu'il quitte bientôt pour reprendre sa vie de pérégrinations. A Modène, il reçoit la même invitation qu'à Florence; il poursuit sa route, et triomphe à Turin des mauvais vouloirs du vicaire directeur de la police. Il revient à Paris; mais un duel malheureux le force bientôt d'abandonner cette ville. Il se rend à Augsbourg. Interrogé par le bourgmestre pourquoi il avait pris le nom de *Seingalt*, qui n'était pas le sien, il répond, avec cette suprême impudence qui était une de ses grandes forces, que ce nom lui appartenait de par l'alphabet; et que, comme il était de sa création, il pensait que, personne ne l'ayant pris avant lui, personne n'avait le droit de le lui contester, et bien moins encore de le porter sans son consentement. Il était de retour à Paris le dernier jour de l'an 1761. Puis on le retrouve à Metz, pour une jonglerie dont madame d'Urfé était encore l'objet et la dupe. Deux ans après, nous voyons celle-ci l'attendre à Marseille : il lui avait promis de la régénérer sous la forme d'un jeune homme; mais cette régénération ne devait, en tous cas, avoir son plein effet que le premier jour de la première lune du mois de janvier de l'année suivante. D'ici là, Casanova avait encore le temps de tirer de l'argent à la confiante marquise. Il part aussitôt après pour Avignon, puis pour Lyon, arrive à Paris, où il ne fait que passer, et s'embarque pour l'Angleterre. Il rencontre à Londres la chevalière d'Éon; M. de Guerchy, si célèbre depuis par ses démêlés avec la chevalière, le présente à George III. Il mène ensuite une vie de dissipations et d'aventures, qu'il dut clore par une fuite précipitée : il s'agissait d'une lettre de change fausse, gagnée au jeu, et qu'il avait fait escompter chez un banquier sans soupçonner la moindre fraude; le véritable coupable avait disparu, et Casanova se hâta d'en faire autant.

Il débarque à Calais, où il ne s'arrête pas, et retrouve à Tournay le comte de Saint-Germain en robe d'Arménien, en bonnet pointu, en barbe épaisse, dirigeant, par l'ordre du comte de Cobentzel, premier ministre d'Autriche, une manufacture de chapeaux. Leur entrevue est piquante : le thaumaturge lui demande une pièce de monnaie quelconque; celui-ci tire une pièce de douze sous de sa poche, et la lui remet; elle est passée sur un charbon ardent, et recouverte d'une fève noire; elle rougit, s'enflamme, entre en fusion; puis, quand elle fut refroidie, le comte dit en riant à Casanova : « Voici votre pièce; la reconnaissez-vous? » — « Comment! c'est de l'or! » s'écria celui-ci. — « La pièce au type de douze sous était d'or en effet, raconte Casanova; j'en fis présent à lord Keith, gouverneur de Neufchâtel, qui la conserva comme une curiosité. » A Brunswick, il rencontre le prince royal de *Prusse*, qui intervient dans un démêlé d'argent; il y demeure le temps nécessaire pour finir cette affaire, et arrive à Berlin : il savait le faible de Frédéric pour les aventuriers. Sur le conseil de lord Maréchal, il demande une audience au roi, qui par un billet lui répond qu'il serait à quatre heures dans les jardins de Sans-Souci; mais cette fois Casanova, malgré son aplomb, se sent un peu intimidé. Le récit de cette entrevue est intéressant. Frédéric lui offrit une place d'instituteur dans le corps des cadets de Poméranie; mais ni le poste ni les appointements ne pouvaient convenir à Casanova, qui refuse, et se décide à aller chercher fortune ailleurs.

Il se dirige vers la Russie. A Mittau, il est très bien accueilli par le célèbre Biren, l'ancien favori de l'impératrice Anne, qui lui donne des lettres pour le prince Charles de Biren, résidant à Riga, et dont il n'est pas moins bien reçu. Il arrive à Saint-Pétersbourg, fait une excursion rapide à Moscou, revient à Pétersbourg, et a une première entrevue, dans le jardin d'été, avec Catherine II, entrevue qui lui est ménagée par le comte Panin, gouverneur du prince Paul. Cette première en amène plusieurs autres, mais sans qu'il en résulte rien pour la fortune de Casanova, qui se détermine à partir pour Varsovie. Le prince Adam Czartoriski le présente au roi de Pologne, qui lui témoigne une bienveillance toute particulière, et, à quelque temps de là, lui glisse dans la main deux cents ducats, dont Casanova se sert pour payer ses dettes. Il plaisait au roi; et peut-être allait-il se fixer en Pologne, quand sa mauvaise étoile le rejette de nouveau sur les grands chemins. Insulté sans raison par le comte de Branicki, grand chambellan de la couronne, il n'hésite pas à demander réparation à son agresseur, sans se faire illusion sur les conséquences que devait forcément avoir une rencontre avec l'un des chefs de l'aristocratie polonaise. Ils se battent au pistolet; Branicki est blessé dangereusement; Casanova l'était lui-même, d'une façon moins grave que son adversaire, mais assez pour qu'il fût un instant question de lui couper le bras. Le roi, qui savait bien à quoi s'en tenir sur tout cela, lui dit : « Pourquoi avez-vous le bras en écharpe? » — « Sire, j'ai un rhumatisme. » — « Je vous

recommande, monsieur, d'éviter à l'avenir de pareils *accidents.* » Quant à Branicki, il eut la générosité de prendre la défense de son adversaire contre ses propres amis, qui ne parlaient de rien moins que de le massacrer. Un instant, Casanova fut à la mode, et il n'était question que de lui; mais tout cet engouement se changea presque aussitôt en une hostilité que l'inconstance naturelle aux Sarmates ne suffit pas à expliquer. Il reçut l'ordre de quitter Varsovie, et, comme il s'en défendait sous le prétexte qu'il ne pouvait en sortir sans payer ses dettes, le roi lui fit passer mille ducats.

Comme rien ne le retenait plus, il part pour Dresde, y demeure quelque temps, et se dirige ensuite sur Vienne, où il se lie avec l'abbé Métastase et l'infortuné Lapeyrouse. La police lui enjoint de quitter la ville dans le plus bref délai. Au lieu d'obéir, il implore la protection du prince de Kaunitz, qui lui dit d'adresser un placet à Marie-Thérèse. Sa requête ne fut pas sans effet; mais l'accueil glacial ou impertinent qu'il obtint partout, joint à des avis indirects, le décida à fuir de cette ville rigoriste, où l'avait précédé une réputation fort peu édifiante, il est vrai. Il revint à Paris. « Je ne sais quelle fatalité, s'écrie-t-il, me poursuivait dans les capitales de l'Europe; mais il était écrit que je sortirais de Paris à peu près comme j'avais quitté Vienne et Varsovie. » Cette fatalité n'était autre que son mauvais renom et cet esprit batailleur qui ne l'abandonnait pas dans les situations où il eût dû le moins attirer l'attention sur lui. Une querelle lui valut l'ordre de quitter Paris dans les vingt quatre heures. Il en partit sans regret : il était en bonne santé, il avait, comme il le dit, du *foin dans ses bottes*, et les voyages ne l'effrayaient point. Il se décida pour l'Espagne, et arriva à Madrid muni de lettres pour le comte d'Aranda, qui ne put rien pour lui, faute de recommandation de l'ambassadeur vénitien. Le séjour de Casanova en Espagne est un long roman où les intrigues galantes et les aventures tragiques se croisent; il est jeté en prison sur des soupçons vagues, mais il en sort bientôt triomphant. A Barcelonne, nouvelle aventure : il est mis à la citadelle, et y reste quarante-trois jours, durant lesquels il écrit une réfutation de l'*Histoire de Venise* d'Amelot de La Houssaye. Il s'éloigne le dernier jour de l'an 1768, et arrive à Aix, où il fait connaissance avec le marquis d'Argens et Cagliostro. Il va offrir ses services, à Livourne, au comte Orloff, qui commandait l'escadre russe destinée pour Constantinople; mais il est éconduit. Il retrouve à Rome le cardinal de Bernis, ambassadeur de notre cour. Un ordre du grand duc l'expulse de Florence; il se dirige alors vers Bologne, s'arrête deux mois à Ancône et s'établit à Trieste, où il parvient à rendre un léger service au gouvernement vénitien, qui lui envoie quatre cents ducats. Il rentre enfin dans sa patrie; mais y séjourne peu, et reparaît une dernière fois à Paris en 1782.

Nous l'avons suivi pas à pas dans ses mémoires; ce qui nous en est resté s'arrête là, et nous perdrions jusqu'à sa trace si le prince de Ligne ne nous donnait pas sur la fin de sa vie de curieux détails. A un dîner chez l'ambassadeur de Venise, durant son dernier séjour en France, il avait fait la connaissance du comte de Waldstein, qui, séduit par sa conversation et son érudition, lui propose de venir habiter son château en Bohême, avec la qualité de bibliothécaire. Déjà vieux, sans ressources et fatigué de toujours se mouvoir, Casanova accepte, et il passe à Dux les quatorze dernières années de sa vie dans une inquiétude d'esprit, un désordre d'idées qui tiennent fort de l'illuminisme et de la folie. Difficile à vivre, colère, susceptible, intraitable, accablant son bienfaiteur de reproches et, l'instant d'après, lui adressant les discours les plus touchants, il exerce, sans la lasser, la longanimité du comte de Waldstein. Un jour, on le voit partir pour Weimar, où le duc le reçoit à merveille; mais il y devient jaloux de Goethe et de Wieland. Il passe à Berlin, où il ne fait qu'une courte apparition, et revient, après six semaines, à Dux. C'est dans ce château qu'il écrivit ses mémoires. Il eut une fin édifiante. « J'ai vécu en philosophe, dit-il à ceux qui l'entouraient; mais je meurs en chrétien. » On ne sait au juste où et en quelle année il expira; si c'est à Dux en 1799, ou en 1803 à Vienne. Plusieurs éditions ont successivement paru de ses *Mémoires;* mais ce ne fut qu'en 1830 que l'on publia l'édition en huit volumes in-8°, faite sur le texte même du manuscrit. Casanova, très-laborieux, quoique très-dissipé, a laissé d'autres ouvrages, dont voici la liste : *Confutazione della Storia del Governo Veneto, d'Amelot de La Houssaye;* Amsterdam, 1769, in-8°; — *Istoria delle turbulenze della Polonia, della morte di Elisabetta Petrowna, fino alla pace fra la Russia e la Porta Ottomana, in cui si trovano tutti gli avvennimenti cagione della revoluzione di quel regno;* Goritz, 1774, in-8°; — *l'Iliade d'Homère,* traduite en octaves; Venise, 1778, 4 vol. in-4°; — *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise, appelées les Plombs;* Prague, 1788, in-8°, (les détails de cette fuite se trouvent dans les Mémoires); — *Icosameron* ou *Histoire d'Édouard et d'Élisabeth, qui passèrent quatre-vingts ans chez les Megameichs, habitants aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe;* Prague, 1788-1800, 5 vol. in-8°; — *Solution du problème héliaque démontrée;* Dresde, 1790, in-4°; — *Corollaire à la duplication de l'hexaèdre donnée à Dux en Bohême;* ibid., 1790, une demi-feuille in-4°.

Gustave Desnoiresterres.

Casanova, *Mémoires.* — Le prince de Ligne, œuvres mêlées, en prose et en vers. — Jules Janin, *Revue de Paris,*

t. XLIII, 1839. — *La Démocratie littéraire*, 1839, p. 195.

CASANOVA (*François*), peintre et graveur, frère du précédent, né à Londres en 1727, de parents vénitiens, mort à Brühl en 1805. Il vint fort jeune à Venise, et y reçut une belle éducation, qu'il sut mettre à profit. L'étude des langues anciennes et modernes, celle du dessin occupèrent ses premières années. Casanova vint plus tard à Paris, apportant avec lui quelques essais de ses talents, et y fut reçu avec bienveillance; ayant eu occasion de présenter quelques-uns de ses ouvrages à Parocel, cet habile peintre s'empressa de lui donner des conseils, qui lui furent d'une grande utilité, surtout pour le dessin des chevaux. L'étude des tableaux flamands, qu'il vit dans un voyage en Allemagne, contribua beaucoup à lui faire mettre dans ses tableaux la correction et l'harmonie qui y manquaient encore. De retour à Paris, l'Académie de peinture s'empressa de l'agréer, et peu après, en 1763, elle l'admit au nombre de ses membres, sur un tableau représentant un combat de cavalerie. Depuis il exposa, en 1765, une *Marche d'armée, deux batailles, un Espagnol à cheval;* en 1767, sept tableaux de genre; en 1769, deux sujets de chasse, trois paysages; en 1771, les *Batailles de Lens et de Fribourg*, et deux paysages; en 1775, treize tableaux de genre, paysage, animaux, chasse, sujets militaires; en 1779, quatre paysages et deux cavaliers; et en 1781 sept paysages et deux sujets militaires. L'effet que produisirent ces tableaux augmenta la réputation de cet artiste, et plusieurs princes s'empressèrent à l'envi de mettre ses talents à contribution. Le prince de Condé lui fit faire, en 1771, pour la galerie du palais Bourbon, les *Batailles de Fribourg et de Lens*. L'impératrice Catherine le chargea d'immortaliser ses victoires sur les Ottomans. Favorisé par la fortune, accueilli dans les meilleures sociétés pour son esprit et son éducation, Casanova aurait pu vivre à Paris heureux et tranquille; mais son goût pour le luxe lui ayant fait contracter des dettes, il prit le parti, pour se soustraire à ses créanciers, d'aller à Vienne finir les divers ouvrages dont il était chargé. Ce peintre, toujours jaloux de faire respecter les artistes, se trouvait un jour à dîner chez le comte de Kaunitz avec des ambassadeurs de divers princes d'Allemagne : la conversation étant tombée sur Rubens et sur son ambassade, une des excellences se mit à dire : « C'était vraisemblablement un am« bassadeur qui s'amusait à peindre. » — « Non, « repartit Casanova, c'était un peintre qui s'a« musait à être ambassadeur. » — Parmi les élèves de Casanova on peut citer Loutherbourg, Mayer, Norblin, etc. Le Louvre possède de cet artiste deux tableaux représentant une bataille et un choc de cavalerie; et trois dessins : une marche d'animaux et deux cavaliers.

Nagler, *Neues Allgem. Künst.-Lexic.* — Heinecken; *Dict. des Artistes* — Ch. Blanc, *Hist. des Peintres.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

CASANOVA (*Jean-Baptiste*), peintre, frère du précédent, né à Venise en 1729, mort à Dresde en 1798. Il eut, comme peintre et comme historien de son art, une certaine célébrité en Allemagne. Élève de R. Mengs, il fut comme lui lié avec Winckelmann; mais il ne partagea pas toujours l'enthousiasme, parfois aveugle, de ce savant pour tout ce qui portait le cachet de l'antiquité. On sait que, pour mettre à l'épreuve la sagacité du célèbre antiquaire, Casanova lui envoya deux tableaux qu'il avait peints dans le genre de ceux trouvés à Herculanum, en les lui annonçant comme récemment découverts, et que Winckelmann y fut tellement trompé qu'il en inséra la gravure dans la première édition allemande de son histoire de l'art chez les anciens, et les accompagna d'une description pompeuse J. B. Casanova, comme professeur et directeur de l'académie de Dresde, n'a pas été moins utile à l'art que par ses écrits sur les monuments anciens. En Allemagne, ses écrits font autorité, principalement ses dissertations sur d'anciens monuments des arts. Plusieurs de ses ouvrages, rédigés d'abord en italien, ont été publiés ensuite en allemand (Leipz., 1771). [*Enc. des g. du m.*].

Heinecken, *Dict. des Artistes.*

***CASANOVA** (*Jean*), peintre, né à Venise vers 1728, mort à Dresde le 9 décembre 1795. Il étudia la peinture à Rome sous R. Mengs et devint professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Dresde et directeur par semestre de cette académie. Il a surtout laissé des portraits, parmi lesquels nous citerons celui de *Winckelmann*, gravé par Follin. On a de lui : *Discorso sopra gli antichi, e varj monumenti loro, per uso degl' alunni dell' elettoral academia delle bell' arti di Dresda;* Lips., 1770, in-4°; traduction allemande; ibid., 1771, in-8°. P. Ch.

Heinecken, *Dict. des Artistes.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

***CASANOVA** (*Francesco Saverio* DELLA VALLE, marquis DE), poëte italien, né le 13 mars 1798. Issu d'une ancienne famille de Naples, et fils d'un homme connu lui-même comme écrivain, il se voua de bonne heure aux travaux de la pensée et de l'imagination : ses œuvres eurent du succès en Italie. Il fut lié avec le compositeur Donizetti. On a de lui : *Claudina*, poëme en quatre chants; — *Stefano, duca di Napoli*, tragédie; Naples, 1835; — *Giovanna Prima*, tragédie; — *Carlo di Durazzo*, tragédie.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, III, 489.

CASAREGIS (*Jean-Barthélemy-Stanislas*), poëte et traducteur italien, né à Gênes en 1676, mort à Florence le 23 mars 1755. Il fit ses études à Rome et fut admis à l'académie arcadienne, dont il établit depuis une colonie à Gênes. Il fut successivement ministre de la république à Pavie, envoyé près du saint-siége et du grand-duc de Toscane. Cosme III le nomma professeur de philosophie morale à Florence. On a de lui : une traduction italienne en vers *sciolti* du poëme de Sannazar, *de Partu Virginis;* — *Sonnetti e*

Canzoni; 1741, in-8°; — *i Proverbi del re Salomone, tradotti in versi toscani;* Florence, 1741; Verceil, 1774.

Paitoni, *Biblioth. degli Uomini antichi volgarizzati.*

* CASAREGIS (*Jean-Baptiste* DE), traducteur italien, natif de Florence, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *Avvenimenti tra Erone e Leandro, poema greco di Museo, recato in versi italiani sciolti, con testo greco;* Florence, 1750, in-4°. L'auteur ne se désigne sur le titre que par les initiales G. B. C.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lex.* — Paitoni, *Bibliotheca degli volgarizzatori*, II, 253.

* CASAREGIS (*Joseph-Laurent-Marie*), jurisconsulte célèbre de l'Italie, né à Gênes le 8 août 1670, mort à Florence le 9 août 1737; il appartenait à la classe de la noblesse, et avait étudié le droit à Pise sous un jurisconsulte distingué nommé Brandius; il l'enseigna lui-même dans sa patrie dès l'âge de vingt ans; puis il devint successivement auditeur de la rote de Sienne et de celle de Florence; il s'occupa particulièrement du droit commercial, dont il est devenu l'une des principales autorités. Casaregis était *bourgeois* de Paris, où il n'est pas probable qu'il ait jamais mis les pieds; il tenait ce titre de son père, à qui Louis XIV avait non-seulement accordé le droit de cité dans sa capitale, mais encore conféré, par lettres-patentes du 11 mai 1661, l'intendance de la ville d'Arras. Valin, dans la préface de son Commentaire sur l'Ordonnance de la marine de 1681, après avoir cité plusieurs jurisconsultes célèbres, dit, en parlant de Casaregis : « Cet auteur est, sans contredit, le meilleur de tous; » et M. Dupin, dans sa *Bibliothèque choisie des livres de droit*, s'exprime ainsi : « Casaregis est l'écrivain le plus distingué de ceux qui ont traité les matières commerciales. » Il existe deux éditions des œuvres de Casaregis intitulées *Discursus legales de commercio;* l'une, en 3 vol. in-fol., a paru à Florence, de 1719 à 1729, du vivant de l'auteur, l'autre à Venise, en 1740 (4 vol. in-fol.), sous les auspices de son frère, l'abbé Jean-Barthélemy Casaregis, poëte distingué.

A. TAILLANDIER.

Dupin, *Bibliothèque choisie des livres de droit.* — Valin, *Préface de l'Ordonn. de la Marine.*

* CASAROTTI (*Flavio*), littérateur italien, né à Vérone en 1772, mort vers 1850. A seize ans il entra dans la congrégation des *Chierici Somaschi*, et, après la suppression des ordres religieux, il fut nommé professeur à la Faculté des lettres du Lycée de Vérone, puis de Milan. Ses œuvres antérieures à 1810 n'ont guère d'importance, sauf son poëme sur la *Culture du riz*, dont Gamba et Pindemonte ont fait un grand éloge. Ses autres ouvrages sont : *Trattato sopra la natura e l'uso dei dittonghi italiani;* Padoue, 1813, et Milan, 1824; — *Poesie Bibliche, recate in versi italiani;* Vérone, 1817; — *Orazione;* Côme, 1820 et 1826; — *Orazione sull' esequie del vescovo Revelli;* Côme, 1820; Milan, 1824; — *Orazione per la Visitazione;* Côme, 1825; — *Lode di san Calimene, vescovo di Milano;* Milan, 1823; Côme, 1827; — *Lode di santo Abbondio;* Côme, 1827.

Muzzarelli, *Biographies autographes* (*inédites*).

CASAS (*Las*). *Voy.* LAS-CASAS.

* CASATI (*Chérubin*), théologien et prédicateur italien, de l'ordre des clercs réguliers de Saint-Paul, natif de Milan, mort en janvier 1618. Il entra en 1565 dans cet ordre, dont il gouverna différents colléges, et prêcha avec succès dans diverses villes de l'Italie. On a de lui : *il Simbolo apostolico dichiarato in cento discorsi;* Milan, 1615, 3 vol. in-4°.

Argelati, *Bibliotheca Mediolan.* — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

CASATI (*Christophe*), historien et jurisconsulte italien, né à Milan en 1722, mort dans la même ville en 1804. Il s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de la jurisprudence, et surtout à celle de l'histoire et des vieilles chartes. Il a composé en ce genre quelques ouvrages restés manuscrits. Le seul qu'il ait fait imprimer est une dissertation intitulée : *dell' Origine delle auguste case d'Austria e di Lorena;* Milan, 1792, in-8°. L'auteur y cherche à démontrer qu'Éticon, premier duc de l'Allemagne inférieure, fut la véritable souche des maisons d'Autriche et de Lorraine, et que cette origine est commune aux familles des princes français carlovingiens et capétiens.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopaedie.*

CASATI (*Jérôme*), compositeur italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut maître de chapelle à Mantoue, et publia plusieurs œuvres de musique religieuse. On a de lui : *Harmoniæ cantiones*, 1, 2, 3, 4 *et* 5 *vocibus, cum missa, magnificat, litaniis*, op. 3, mentionnés, sans date ni lieu de publication, par Walther; — un recueil de psaumes et de vêpres, à 2, 3 et 4 voix.

Walther, *Musikal. Biblioth.*

CASATI (*Paul*), théologien et mathématicien italien, de l'ordre des jésuites, né à Plaisance en 1617, mort à Parme le 22 décembre 1707. Il professa, à Rome et dans les colléges de son ordre, les mathématiques et la théologie, puis il fut envoyé par le général de la compagnie en Suède, où il décida la reine Christine à embrasser la religion catholique. A son retour, il gouverna plusieurs maisons de l'ordre, et fut pendant trente ans à la tête de l'université de Parme. Ses principaux ouvrages sont : *Vacuum proscriptum;* Gênes, 1649; — *de Terra machinis mota;* Rome, 1668, in-4°; — *la Tromba parlante;* Parme, 1673; — *Mechanicorum libri octo;* Lyon, 1684, in-4°; — *Fabbrica ed uso del compasso di proporzione;* Bologne, 1664 et 1668; — *de Igne dissertationes;* Venise et Parme, 1686, 1695, 2 vol. in-4°; — *Hydrostaticæ Dissertationes;* Parme, 1695; — *de Angelis Disputatio theologica;* Plaisance, 1703; — *Opticæ*

disputationes; Parme, 1705. L'auteur était aveugle au moment où il écrivit cet ouvrage, et avait déjà quatre-vingt-huit ans.

Nicéron, *Mémoires* I. — *Mémoires de Trévoux*.

*CASATI (*Gabrio* comte), homme d'État italien, né à Milan le 2 août 1798. Issu d'une ancienne famille noble de la Lombardie, docteur en droit et en mathématiques, il fut nommé podestat de Milan en 1837, fonctions dont il s'acquitta à la complète satisfaction de ses concitoyens, qui l'y maintinrent constamment jusqu'en 1848. Ce fut par ses soins et par sa ténacité patriotique que le gouverneur autrichien se décida à donner pour successeur à l'archevêque allemand de Milan l'Italien Romilli; mais depuis le 8 septembre 1847, la mésintelligence étant survenue entre la population et la garnison, il n'y eut plus un seul de ses instants qui ne fût employé à intercéder en faveur de ses malheureux compatriotes placés sous le coup des représailles de la police autrichienne. En 1848, il intervint puissamment auprès du maréchal Radetzky pour faire cesser des collisions devenues trop fréquentes dans les rues de Milan et qui prenaient tout le caractère de véritables massacres.

La révolution de février eut son contre-coup terrible en Italie, et fut le signal de luttes sans fin. Casati obtint la création d'une garde nationale, et fut nommé membre du gouvernement provisoire. Il appelait de tous ses vœux la réunion de la Lombardie au Piémont et soutenait la cause patriotique de Charles-Albert, malgré une opposition très-vive de la part des républicains; il fit partie d'un ministère créé par le chevaleresque roi de Sardaigne. La bataille de Novarre, ce Waterloo de l'idée qui passionne l'Italie depuis des siècles, ruina ses espérances et lui fit abandonner les affaires pour vivre dans la retraite, où il prépare, dit-on, de grands travaux sur la révolution lombarde. T. ALBERT B.

Moniteur univ. — *Conversations-Lexicon*.

CASAUBON (*Isaac*), théologien calviniste et savant critique, né à Genève le 8 février 1559, mort à Londres le 1er juillet 1614. La famille de Casaubon était française et s'était réfugiée à Genève pour échapper aux persécutions dont les protestants du Dauphiné étaient alors l'objet. Cependant son père rentra dans sa patrie, et devint ministre de la religion réformée à Crest, petite ville du Dauphiné. Il se chargea lui-même de l'éducation du jeune Isaac, qui, sous un tel maître, fit de rapides progrès. A neuf ans il parlait le latin avec une pureté étonnante; il en avait dix-neuf lorsqu'il fut envoyé à Genève, pour y suivre les cours de l'université. Il y étudia la jurisprudence, la théologie et les langues orientales, fut chargé, en 1582, de remplacer son maître, F. Portus, dans la chaire de grec, et devint quelque temps après le gendre de Henri Estienne en épousant Florence, sa fille aînée, aussi érudite que bonne ménagère. Il s'en était épris à l'occasion de la dédicace qu'il avait faite à H. Estienne d'une édition de Théocrite accompagnée de commentaires. Des relations d'amitié s'établirent dès lors entre eux, et Casaubon vint même demeurer chez H. Estienne, où probablement il prit part aux travaux de l'imprimerie; ce qui fit dire qu'il avait été prote chez H. Estienne, quoiqu'il s'en défende dans la première *exercitation* contre les annales de Baronius. Mais le caractère inquiet de Casaubon et la bizarrerie de son beau-père lui ayant rendu le séjour de Genève désagréable, il accepta, à Montpellier, une chaire de grec et de belles-lettres, qu'il quitta deux ans après, pour en occuper une semblable au collége de France, où Henri IV venait de l'appeler par cette lettre :

« Monsieur de Casaubon, ayant délibéré de « remettre sus l'Université de Paris et d'y attirer « pour cet effet le plus de savants personnages « qu'il me sera possible; sachant le bruit que vous « avez d'être aujourd'hui des premiers de ce nombre, je me suis résolu de me servir de vous pour « la profession des bonnes lettres en ladite université et vous ai à cette fin ordonné tel appointement que je m'assure que vous vous en contenterez. » En même temps le roi lui mande « qu'il a écrit aux conseils de Montpellier pour lui rendre sa liberté, et qu'à son arrivée à Paris, il lui en dira davantage. » Mais la bonne volonté du roi fut entravée par la jalousie d'un professeur et le mauvais vouloir des jésuites, qui firent écrire au roi par le pape des représentations pour avoir investi de si hautes fonctions un hérétique obstiné. Quelques années après, Henri IV lui donna la charge de garde de la librairie, avec quatre cents livres d'appointements, somme considérable pour cette époque, et le nomma l'un des commissaires à la conférence de Fontainebleau entre le cardinal Duperron et Duplessis Mornai. Casaubon y opina contre le champion du protestantisme, et cette manifestation d'une opinion contraire à sa religion le rendit suspect à son parti sans lui concilier la bienveillance des catholiques, dont la jalousie avait toujours cherché à lui nuire. Aussi, malgré l'insistance de la régente à le retenir, s'empressa-t-il, à la mort de Henri IV, d'accepter l'offre que le chevalier Wotton, ambassadeur extraordinaire de Jacques Ier, lui fit de l'accompagner en Angleterre. Il fut accueilli avec une distinction toute particulière par Jacques Ier, prince aussi instruit qu'affable, avec lequel il était depuis longtemps en correspondance lorsque Jacques n'était que roi d'Écosse. Almeloveen rapporte une conversation qui eut lieu lors de la présentation de Casaubon; elle est extraite du journal de Casaubon. « Le roi dit que ceux-là se trompent qui font de Tacite le maître de la sagesse « politique; et comme je lui disais que j'avais exprimé la même pensée un an auparavant, dans ma préface de Polybe, il me répondit qu'il ne se réjouissait pas médiocrement « de voir que je pensais comme lui. Dans Plutarque, il critiqua l'injustice de cet historien » envers Jules César; dans Commines, la légè-

« reté de ses jugements et la malignité qui perce « dans ses éloges des Anglais. Que dirai-je de « plus ? Trois jours après, mandé par le roi, je « passai encore plusieurs heures avec lui. C'est « merveille que la bonté, la science et la piété de « ce prince! Il veut que je sois à lui, attaché à « sa propre personne. Mais, moi qui me reconnais « indigne d'un si grand honneur, je m'en repose « à cet égard sur la Providence, ô mon Dieu ! et « te supplie d'arranger cette affaire entre ce divin « roi et la reine de France, envers laquelle je suis « lié (1). » Jacques négocia diplomatiquement auprès de Marie de Médicis le congé absolu de Casaubon; il l'obtint; mais dans l'espoir de conserver Casaubon à la France, Marie de Médicis ne voulut point consentir à ce qu'il fit venir en Angleterre les livres déposés chez de Thou. Tout ce qu'elle accorda à la demande de de Thou, ce fut de lever la défense pour quelques-uns de ceux qui étaient le plus utiles à Casaubon. Jacques fit de Casaubon son *alter ego* dans ses disputes théologiques, où il flottait entre le catholicisme et le protestantisme. Le premier appel qu'il fit à la plume de Casaubon fut pour répondre à l'Apologétique de la compagnie de Jésus, écrite en français par le P. Cotton. Casaubon adressa cette réponse à Fronton du Duc; en voici le titre : *Is. Casauboni epistola ad Frontonem Ducæum, de Apologia quæ, communi jesuitarum nomine, ante aliquot menses Parisiis edita est.* « L'auteur y « entre dans les plus grands détails sur les re« proches qu'on adressait alors aux jésuites, sur « leurs intrigues, leurs libelles, leurs attentats « à la morale, à la religion, aux individus, enfin « sur tout ce qui faisait des jésuites, à la veille « des guerres civiles alors près de se rallumer, « un objet à la fois de crainte et d'horreur. Il « touche en passant, et pour la justifier, l'exé« cution des jésuites Garnett et Oldcorn, pendus « à Londres en 1606 pour avoir, ayant connu la « conspiration des poudres, *négligé de la révé« ler*... Quelque modéré que soit le ton général « de cette lettre, elle ne laisse pas d'être très« forte, très-piquante. Cette modération était de « bon goût, puisque Casaubon écrivait à un jé« suite qui était son ami (2). » Jacques, ravi de cette lettre, récompensa royalement Casaubon, et la relisait souvent. Elle fut imprimée par ordre du roi en 1611. Casaubon, qui avait encore à Paris sa femme et ses enfants, eût désiré qu'elle restât manuscrite. Fronton du Duc se contenta de dire que Casaubon l'avait écrite malgré lui et en cédant aux obsessions du roi; mais à Londres les puritains se déchaînèrent contre lui : Eudenon-Jean et Scioppius se répandirent en injures et en calomnies. Il fut gratifié de deux prébendes, l'une à Cantorbéry, l'autre à Westminster, avec une pension de six cents livres sterling. Son corps repose sous les voûtes de Westminster.

(1) *Vie de Casaubon*, p. 88, trad. par M. Ch. Nisard.
(2) Charles Nisard, *Le triumvirat littéraire* au seizième siècle, p. 480.

Casaubon fut un théologien tolérant et pacifique, un savant du premier ordre, un traducteur habile et un savant critique. Les érudits les plus distingués de son temps, Pierre Pithou, de Thou, Heinsius, Grævius, Gronovius, lui ont rendu ce témoignage, et la postérité n'en a point appelé de ce jugement. Dans sa correspondance, Scaliger, pour lequel Casaubon professait une sorte de culte, loue son profond savoir, et, chose rare à cette époque, jamais l'envie ne troubla la sérénité de son âme. Nous mentionnerons ici brièvement les plus importants de ses travaux : il publia successivement : *in Diogenem Laertium notæ*; 1583, in-8°; ces notes, sur le frontispice desquelles, ainsi que sur celui de son commentaire sur Théocrite, Casaubon avait pris le nom d'*Hortibonus*, ont été réimprimées depuis dans le *Diogène* de Henri Étienne, de 1594; — *Polyæni stratagemata, gr. et lat., cum notis*; Lyon, 1589, in-12; édition princeps de cet auteur; — *Aristotelis opera, gr. et lat.*; Lyon, 1590, in-fol., avec notes marginales; édition plusieurs fois réimprimée; — *Theophrasti caracteres, gr. et lat.*; l'une des meilleures éditions publiées par Casaubon; — *Suetonii opera cum animadversionibus*; Paris, 1606, in-4° : le commentaire dont cette édition de Suétone est accompagnée, eut le plus grand succès, et fut plusieurs fois réimprimé; — *Persii satyræ cum comment.*, Paris, 1605, in-8°. Scaliger a dit de ce livre que « la sauce y valait mieux que le poisson; » et en effet le commentaire, qui en forme la partie la plus considérable, est une mine inépuisable d'érudition. M. Dübner a donné, en 1833, une nouvelle édition de cet excellent livre, avec d'importantes additions (Leipzig, in-8°). On fait également cas des travaux de Casaubon sur *Théocrite*, *Strabon*, *Denys d'Halicarnasse*, *Dicéarque*, *Pline le Jeune*, *Apulée*, *Historia Augusta*, *Athénée*, *Dion Chrysostome*, *saint Grégoire de Nysse*, *Synésius*, *Étienne de Byzance* et *Polybe*, que malheureusement il laissa inachevés. On peut juger par le premier livre que nous en avons de ce qu'eût été ce travail. Il avait aussi commencé un commentaire sur Eschyle. Son commentaire sur Athénée et son édition de Strabon sont particulièrement estimés comme des chefs-d'œuvre d'érudition. Parmi ses autres ouvrages, nous devons encore mentionner ses dissertations sur la poésie satirique chez les Grecs et chez les Romains; ses *Exercitationes in Baronium*, où il relève les erreurs commises par ce savant cardinal; son traité *de Libertate ecclesiastica*, commencé et interrompu par ordre de Henri IV et publié seulement en partie, qui avait pour objet, ainsi que sa *Lettre à Fronton du Duc*, de combattre les doctrines des jésuites sur l'autorité des rois, et enfin le *Recueil de ses lettres*, dont la meilleure édition a été publiée à Rotterdam, en 1709, in-fol, par Jansson d'Almeloveen. Wolf a donné à Hambourg, en 1710, un *Casauboniana*, in-4°.

Almeloveen, *Vie de Casaubon*. — Senebier, *Histoire*

littéraire de Genève, t. II. — Ch. Nisard, le Triumvirat littéraire, Juste-Lipse, Scaliger et Casaubon; 1851, in-8°. — Nicéron, Mémoires. — Pope Blount, Censura celebrium auctorum. — Acta eruditorum latina. — Sainte-Marthe, Gallia, christiana. — Sax, Onomast. literar., IV, 68. — Le Clerc, Bibl. choisie, t. XIX.

CASAUBON (*Méric*), théologien calviniste et critique suisse, fils du précédent, né à Genève le 14 août 1599, mort le 14 juillet 1671. Il commença ses études à l'Académie protestante de Sedan, puis se rendit avec son père en Angleterre, où il se fixa, se fit remarquer, sous le protectorat de Cromwel, par son attachement aux Stuarts, et mourut, curé de Bledon, dans le comté de Sommerset, prébendier de Cantorbéry et recteur d'Ickam.

Méric Casaubon suivit, comme son père, la carrière de l'érudition, et il fut également l'un des critiques les plus distingués de son époque. Ses notes sur *Térence*, *Épictète*, *Hiéroclès*, *Florus*, *Diogène Laërce* et surtout son commentaire sur les *Réflexions morales de Marc-Aurèle* sont estimés des savants. Ses autres ouvrages ont eu aussi beaucoup de succès; nous n'en citerons que les deux suivants, qu'il publia par un motif de piété filiale: *Pietas contra maledicos patrii nominis et religionis hostes*; Londres, 1651, in-8°; — *Vindicatio patris adversus impostores*; 1624, in-8°. On trouve dans le premier la liste de tous les ouvrages imprimés ou manuscrits d'Isaac Casaubon.

Senebier, Hist. litt. de Genève. — Nicéron, Mémoires. — Acta eruditorum latina. — Wood, Athenæ oxonienses. — Le Bas, Dict. encyclop. de la France.

***CASAUX** ou **CALSAULX** (*Charles*), consul de Marseille, mort en 1596. Il acquit une triste célébrité par sa conduite lors de l'avénement de Henri IV. Il offrit alors à Philippe II de livrer Marseille en faisant remarquer à ce prince l'importance de la possession de cette place et en demandant l'assistance de douze galères, sous le commandement de Doria, en même temps qu'un subside. Philippe n'eut garde de refuser, et Casaux obtint l'envoi des galères et de la somme demandée; mais un habitant nommé Libertat, Corse d'origine, introduisit le duc de Guise par une porte confiée à sa garde, et tua de sa propre main le traître Casaux.

Sismondi, Histoire des Français, XXI. — Ph. Le Bas, Dict. encyclop. de la France. — Univers pittoresque.

CASAUX (*Charles*, marquis DE), agronome et publiciste français, mort à Londres en 1796. Propriétaire à l'île de Grenade, il devint sujet des Anglais par la cession qui leur fut faite de cette colonie en 1763, et s'occupa beaucoup de a culture de la canne à sucre et d'autres détails agricoles. De retour en France, il habita Paris de 1788 à 1791, et passa à Londres après la journée du 10 août 1792. On a de lui : *Système de la petite culture des cannes à sucre*; Londres, 1779, in-4°. On trouve cet ouvrage dans le t. LXIX des *Trans. philos.* et à la suite du *Traité du sucre*, par Lebreton; Paris, 1789, in-12. L'auteur en publia une nouvelle édit. très-augmentée, sous le titre d'*Essai sur l'art de cultiver la canne et d'en extraire le sucre*; Paris, 1781, in-8°; — *Considérations sur quelques parties du mécanisme des Sociétés*; Londres, 1785, 1788, in-8°. Outre quelques opuscules publiés pendant la révolution, Casaux a encore enrichi de notes la traduction française du *Voyage* d'Arthur Young en France; Paris, 1793, 3 vol. in-8°.

Quérard, la France littéraire. — Feller, Dict. hist. — Dict. de l'Écon. polit.

CASBOIS (dom *Nicolas*), mathématicien et physicien français, né dans le département de la Meuse, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut successivement prieur de l'abbaye de Beaulieu, de celle de Saint-Symphorien de Metz, président de la congrégation de Saint-Vanne, enseigna longtemps à Metz les belles-lettres, les mathématiques et la physique, et mourut pendant l'émigration. Outre plusieurs mémoires sur les hygromètres et les aéromètres de sa composition, sur les principes physiques des affinités chimiques, mémoires insérés dans le *Dictionnaire encyclopédique*, t. XVII, dans le *Journal encyclopédique* (1765, 1777) et dans les *Affiches des évêchés de Lorraine* (1781, 1784), on a de lui : *Opuscula elementaria e probatissimis Scriptoribus latinis excerpta*; Metz, 1779, 2 vol. in-8°; — *Cours de mathématiques à l'usage du collége de Metz*; ibid., 1774, 2 vol. in-8°. Casbois est le véritable inventeur de la méthode dite de mademoiselle Gervais pour la fabrication du vin. La preuve en existe dans le *Journal de la Province*, imprimé à Metz en 1782, n° 32.

Tessier, Essai sur la typographie, p. 161-162. — Quérard, France littéraire.

CASCALES (*François*), historien espagnol natif de Murcie, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il professa dans sa ville natale la grammaire et la rhétorique. On a de lui : *Discurso historico de la ciudad de Cartagena*; Valence, 1598, in-8°; — *Tablas poeticas*; Murcie, 1617, in-8°; Madrid, 1779, 2 vol. in-8°; — *Ars Horatii in methodum reducta*; Valence, 1659; — *Discursos historicos de la muy noble y muy real ciudad de Murcia y su reyno*; Murcie, 1624, in-fol.; ouvrage imprimé avec le *Discurso de Cartagena*; ibid., 1775, in-fol.; — *Cartas philologicas es a saber de letras humanas y varia erudicion*; ibid., 1634, in-4°; — *Nouvelles observations grammaticales*.

Antonio, Bibliotheca Hispana nova.

***CASCELLIUS** (*Aulus*), célèbre jurisconsulte romain, vivait au commencement du premier siècle avant l'ère chrétienne. Contemporain de Trebutius, il surpassa celui-ci en éloquence, sinon dans la science des lois. Selon Pline l'Ancien, il fut disciple de Volcatius. On trouve dans le Digeste, d'après le manuscrit florentin, cette mention de Pomponius : *Fuit Cascellius, Mucius Volusii auditor : denique in illius honorem testamento P. Mucium nepotem ejus reliquit*

heredem. Cascellius fut un républicain sincère : il manifesta avec une extrême liberté son opposition à l'avénement de César. Ni la crainte ni l'ambition ne purent le déterminer à donner une forme légale à ces donations au moyen desquelles les triumvirs pensaient régulariser les spoliations dont ils se rendaient coupables. Sous Auguste, il refusa le consulat qui lui était offert. Il est souvent cité au Digeste, surtout par Gavolenus. Sa conversation était pleine de sel et de finesse. Quelques-unes de ses réparties nous ont été transmises. Telle est la réponse qu'il fit sur le sens qu'il convenait d'appliquer à la défense de jeter dans le cirque autre chose que des fruits, défense amenée à la suite de l'insulte dont avait été l'objet un certain Vatinius fort peu aimé à Rome et qui avait été reçu à coup de pierres à un spectacle de gladiateurs. Les termes de l'écrit portaient : *Ne quis in arenam nisi pomum mitteret*. Or, on demandait à Cascellius si une *nux pinea* entrait dans la prescription de l'édit. *Si in Vatinium missurus es*, répondit-il, *pomum est*. Les vers suivants d'Horace rendent justice au mérite de Cascellius :

. . . Nec scit quantum Cascellius Aulus
Et tamen in pretio est. (*Art poétique*.)

Ce jurisconsulte a sans doute donné son nom au *Cascellianum* ou *secutorium judicium*. Au rapport de Cicéron et de Valère-Maxime, c'est à Cascellius que l'augure et jurisconsulte Q. Mucius Scævola renvoyait lorsqu'il était consulté sur le *Jus prædiatorium*. Mais comme les passages du Digeste où il est question de Cascellius ne font pas mention de lui à l'occasion de la loi *Prædiatoria*, il est probable que c'était de son père qu'il s'agissait. On connaissait de Cascellius, au temps de Pomponius, un ouvrage intitulé : *Benedictorum liber*.

Ammien Marcellin, XXXVI. — Rutilus, *Vitæ jurisconsultorum*, 36. — Heineccius, *Hist. juris romani*. — Horace, *Ars poet.*, 371 372. — Caius, *Inst.*, IV, 166, 169. — Cicéron, *Pro Balbo*, 20. — Valère-Maxime, VIII, 12, § 1. — Quintilien, VI, 3. — Grotius, *Vitæ jurisc.* — Bynkersœk, *Prætermissa ad Pomponium* — Edelmann, *de Benedictis A. Cascellii*; Leipzig, 1803, in-4°. — Lagemens, *Dissertatio historico-juridica de A. Cascellio*; Leyde, 1823, in-8°.

CASE (*Pierre* DE), théologien français, de l'ordre des carmes, né à Limoges au commencement du quatorzième siècle, mort en 1348. Pierre de Case, dont le véritabte nom était *Desmaisons*, remplit successivement les principales charges de son ordre, et en fut élu général en 1330. Après avoir été l'un des commissaires assemblés à Vincennes en 1338 pour examiner l'opinion du pape Jean XXII sur la Vision béatifique, il fut d'abord nommé par Clément VI patriarche titulaire de Jérusalem, puis administrateur du diocèse de Vaison. Il composa quatre livres sur le *Maître des sentences*, des *Sermons* et des *Commentaires sur la Politique d'Aristote*.

Trithème, *de Viris illustr.* — D'Achery, *Spicilège*. — Ellies-Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclésiastiques*. — Vitrac, *Feuille hebdomad.*

CASE (*Jean*), dialecticien anglais, natif de Woodstock, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut d'abord professeur à l'université d'Oxford ; mais, soupçonné de conserver de l'attachement à la foi catholique, il perdit tous ses emplois. Comme il avait la réputation d'un maître habile, on lui permit cependant d'ouvrir une école de philosophie, que fréquentèrent surtout les catholiques. Case mourut dans la foi catholique. Outre des *Commentaires* sur divers traités d'Aristote, souvent réimprimés, on a de lui : *Apologia musices*, etc.; Oxford, 1588, in-8° ; — *Reflexus speculi moralis* ; ibid., 1596, in-8°; — *Thesaurus Œconomiæ*, etc.; ibid., 1597, in-8°.

Wood, *Athenæ oxonienses*.

CASE (*Jean*), médecin et astrologue anglais, né à Line Regis dans le Dorsetshire, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On le regarde en astrologie comme le successeur de Lilly, dont il possédait tous les appareils. D'ailleurs il fit de bonnes affaires avec ses jongleries astrologiques. En fait de médecine, il s'est constitué le défenseur de l'opinion de Harvey et du Dr Graaf sur le génération des hommes par les œufs. On a de lui : *Compendium anatomicum novo methodo institutum* ; Londres 1694, in-12 ; Amsterdam, 1695 et 1696, in-12 ; — *The angelical guide, shewing man and women their lot and chance in this elementary Life* ; 1697, in-8° ; c'est peut-être le livre le plus obscur qui ait jamais été écrit sur l'astrologie.

Granger, *Biography*, IV, 327 ; — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

CASE LEVACHER. *Voy.* LEVACHER.

CASEARIUS (*Jean*), botaniste hollandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle ; il résida à Cochin en qualité de missionnaire, et coopéra à l'ouvrage publié par Rheede Van Drakenstein sous le titre d'*Hortus Malabaricus*, en 13 vol. in-fol., avec fig. C'est lui qui a tracé le plan de cet ouvrage, décrit les plantes et rédigé le texte des deux premiers volumes. On a donné le nom de *Casearia* à un genre de plantes observé en Amérique.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lex.*

CASELIUS (*Jean* CHESSEL, plus connu sous le nom de), littérateur et philologue allemand, né en 1533 à Gœttingue, mort à Helmstædt le 9 avril 1613. Il fit en Italie deux voyages, l'un en 1560 et l'autre en 1566. Après avoir été successivement professeur de philosophie et d'éloquence à Rostock et précepteur du fils de Jean Albert, duc de Mecklembourg, il obtint une chaire de philosophie dans l'université d'Helmstædt. Il combattit vivement Daniel Hoffman, dont les doctrines tendaient à mettre la philosophie en contradiction avec la théologie. Les ouvrages de Caselius sont très-nombreux. Nous ne citerons que les suivants : *Opus epistolicum exhibens J. Caselii epistolas*, etc.; Francfort, 1687, in-8° ; c'est un recueil d'une partie de ses

lettres, fait et publié par Just de Draufeld; — un Recueil de poésies grecques et latines; Hambourg, 1624, in-8°; — des traductions de l'*Agésilas* et de la *Cyropédie* de Xénophon, du traité de Maxime de Tyr, de *l'Adulation*, etc., des notes sur le *tableau* de Cébès et le *Manuel* d'Épictète.

Heidmann, *Oratio in funere J. Caselii*. — Witte, *Diarium biographicum*. — Heinreich, *Pandecta brandenburgicæ*. — Adam, *Vitæ Eruditorum*. — *Acta eruditorum latina*.

CASELLA (*Pierre-Léon*), historien, antiquaire et poëte italien, natif d'Aquila, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il écrivit en latin. On a de lui : *de primis Italiæ Colonis*; Lyon, 1606, in-8°; inséré dans le Ier vol. du Recueil des historiens d'Italie par Grævius et Burmann. A l'édition de Lyon se trouvent joints un *Traité* sur l'origine des Toscans et de la république de Florence, des *Éloges* de quelques artistes célèbres et un *recueil d'épigrammes et d'inscriptions*.

Toppi, *Biblioth. Napoletana*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*.

* **CASELLI** (*Charles-François*), cardinal et évêque de Parme, né à Alexandrie le 20 octobre 1740, mort le 19 avril 1828. Entré dans l'ordre des servites, il en devint procureur général, puis consulteur de la Congrégation des Rites. Il fut un des signataires du concordat en 1801. Élevé à la dignité d'évêque de Sida *in partibus* par Pie VII, ce pontife, qui l'avait réservé *in petto* dans une promotion de cardinaux qui eut lieu le 23 février 1801, le déclara dans le consistoire du 9 août 1802, et le nomma évêque de Parme le 28 mai 1804. Mgr. Caselli accompagna Pie VII dans son voyage à Paris. L'état de Parme ayant été réuni à l'empire français, on obligea le cardinal Caselli d'assister au mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. En 1811, il siégea au concile de Paris, dans lequel il fit partie de la commission de l'adresse; la chute de Napoléon lui ayant rendu la liberté, il retourna à son siége, et se trouva sujet de l'archiduchesse Marie-Louise, qui lui conféra les fonctions de conseiller intime et le titre de membre de l'ordre de Saint-Georges. En 1823, il se rendit à Rome, et entra au conclave qui eut lieu pour l'élection du nouveau pontife. A. R.

Ami de la Religion.

***CASELLES** (*Étienne*), généalogiste espagnol, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Arbor genealogico-historico de la Case y Familia de los Dongues de Bournonville*; Barcelone, 1680, in-fol.

Antonio, *Bibl. Hisp. nova*.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

ERRATA.

Dans le Tome VI, col. 461, lig. 17, au lieu de *Caperonnier*, lisez *Van Praet*; ibid., lig. 21, au lieu de *du baron Silvestre de Sacy*, lisez *de l'honorable Daunou*.

